



HAL
open science

Le concept de perfectibilité chez Georg Forster, vecteur d'une critique interne des civilisations européennes ?

Emmanuel Hourcade

► To cite this version:

Emmanuel Hourcade. Le concept de perfectibilité chez Georg Forster, vecteur d'une critique interne des civilisations européennes ?. Anthropologie sociale et ethnologie. Université de Lyon, 2020. Français. NNT : 2020LYSEN053 . tel-03084797

HAL Id: tel-03084797

<https://theses.hal.science/tel-03084797>

Submitted on 21 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Numéro National de Thèse : 2020LYSEN053

THESE de DOCTORAT DE L'UNIVERSITE DE LYON

opérée par

l'Ecole Normale Supérieure de Lyon

Ecole Doctorale N° 484

Lettres, Langues, Linguistique, Arts

Discipline de doctorat :
Langues et littératures
étrangères,

Spécialité : Etudes germaniques

Soutenue publiquement le 12/10/2020, par :

Emmanuel HOURCADE

Le concept de perfectibilité chez Georg Forster, vecteur d'une critique interne des civilisations européennes ?

Devant le jury composé de :

Coignard, Tristan	Professeur des Universités	Université Bordeaux Montaigne	Rapporteur
Le Moël, Sylvie	Professeure des Universités	Université Paris Sorbonne	Rapporteuse
Décultot, Elisabeth	Professeure des Universités	Universität Halle- Wittenberg	Examinatrice
Fulda, Daniel	Professeur des Universités	Universität Halle- Wittenberg	Examineur
Knopper, Françoise	Professeure des Universités, émérite	Université Toulouse 2 Jean Jaurès	Examinatrice
Lartillot, Françoise	Professeure des Universités	Université de Lorraine	Examinatrice
Lagny, Anne	Professeure des Universités	ENS de Lyon	Directrice de thèse

Remerciements

En préambule de ce travail, je souhaite remercier ma directrice de thèse, le Professeur Anne Lagny, pour m'avoir accordé sa confiance durant ces années de doctorat ainsi que pour son soutien et ses conseils.

Je remercie également le Professeur Daniel Fulda, qui m'a accueilli à l'université de Halle, m'a aidé de ses conseils et de ses encouragements et m'a donné la possibilité, à plusieurs reprises, de présenter l'avancée de mes travaux.

Mes remerciements vont également au Professeur Gérard Laudin, pour son invitation à venir présenter mes résultats dans son séminaire doctoral ainsi que ses conseils.

Je souhaite également exprimer mes remerciements au Professeur Elisabeth Décultot, qui par son invitation à Wörlitz m'a permis de présenter mes recherches devant un public de spécialistes de Forster, au cours d'un colloque qui s'est avéré particulièrement fructueux pour la suite de mes recherches.

Je remercie également les membres du Groupe de recherche sur la philosophie allemande du XVIII^e siècle pour les nombreuses occasions de présenter mes recherches, ainsi que pour les remarques et conseils de tous les membres.

J'exprime également mes vifs remerciements à Charlotte Morel pour son soutien et ses conseils, ainsi que sa relecture d'une partie de mes traductions de Forster.

Je remercie en particulier également Stefanie Buchenau, pour son soutien et l'occasion qu'elle m'a fourni de présenter mes recherches dans son séminaire.

Enfin mes remerciements vont à ma famille pour son soutien constant ainsi qu'à ma compagne, Rebecca Müller, pour son écoute, son aide et sa patience.

Résumés de thèse et mots-clés

Georg Forster est une des figures des Lumières allemandes tardives qui prête le plus à controverse. Il traverse au cours de sa vie différents espaces géographiques et culturels dans lesquels se déploient au XVIII^e siècle des modalités nouvelles de transmission du savoir. Le réseau traditionnel de production et de transmission du savoir, les universités, se double au siècle des Lumières de réseaux parallèles qui témoignent de l'essor de l'intérêt pour la connaissance scientifique dans des cercles plus larges de lettrés. Forster lui-même, de par sa formation d'autodidacte, se trouve à l'intersection de différentes écoles de pensées et traditions nationales, ce qui constitue la richesse de ses écrits. Lors de son voyage autour du monde, Forster est confronté à l'autre absolu, le « sauvage », mais aussi à l'autre relatif, le « civilisé » qui ne se comporte pas comme tel. Cela le conduit à une réflexion sur ce que sont les Lumières : dans quelle mesure sont-elles conformes à la réalité observée dans les sociétés européennes, et peuvent-elles être conçues au seul plan théorique. Or Forster accorde, dans cette réflexion, une place centrale à la perfectibilité. Le néologisme de Rousseau symbolise parfaitement à la fois la progression dans tous les domaines de la connaissance qui caractérise les Lumières, ainsi que leur grande ambivalence. La perfectibilité confronte les philosophes et les écrivains européens à des questions qui, si elles sont anciennes pour la plupart, sont reposées dans des conditions nouvelles, avec une acuité et une urgence jusqu'alors inconnues, en raison même du développement des sciences, des connaissances, des structures politiques et économiques ou encore des contacts avec d'autres civilisations.

Georg Forster is one of the most controversial thinkers of the late German Enlightenment. During his life, he crosses different geographical and cultural spaces, in which new ways of knowledge transmission occur. The traditional network of knowledge production and transmission finds a competition in parallel networks testifying the rising interest in scientific knowledge. Forster himself lives at a crossing of different national thinking traditions which are substantial of his writings. In his voyage around the world, Forster is confronted with the absolute other, the “wild people”, but also to the relative other, the “civilized people” not behaving as it would be expected from a civilized person. This leads him to reconsiderate the definition of the Enlightenment: to what extent is it conform to the reality one can observe in European societies, and should it only be considered from a theoretical point of view? In this regard, the perfectibility takes an essential place in Forster's thoughts. Rousseau's neologism symbolizes simultaneously the progression of every single domain of knowledge which characterizes the Enlightenment, but symbolizes its ambivalence, too. The perfectibility confronts philosophers and writers with traditional questions asked under new conditions, due to the development of science, knowledge, political and economical structures and new contacts with other civilizations.

Mots-clés : anthropologie, connaissance, critique, éducation, espace germanophone, humanité, morale, Lumières, nature, perfectibilité, perfectionnement, peuples extra-européens, philosophie, politique, races, révolution, science, société

Jeder Pulsschlag seines immer thätigen Wesens strebt vorwärts. Unter allen noch so verschiedenen Ansichten seines reichen und vielseitigen Verstandes, bleibt Vervollkommnung der feste, durch seine ganze schriftstellerische Laufbahn herrschende Grundgedanke; ohngeachtet er darum nicht jeden Wunsch der Menschheit für sogleich ausführbar hielt.¹

¹ SCHLEGEL Friedrich, « Georg Forster. Fragment einer Charakteristik der deutschen Klassiker », *Lyceum der schönen Künste*, 1797, p. 38. « Chaque pulsation de son être constamment actif aspire à aller de l'avant. Parmi toutes les facettes de son entendement si riche et si divers, aussi différentes soient-elles, le perfectionnement reste l'idée fondamentale et immuable, qui règne sur tout son parcours d'écrivain ; même s'il ne pense pas pour autant que chaque souhait de l'humanité soit immédiatement réalisable. »

Sommaire

Introduction	1
Partie I – Une démarche atypique : le développement d’une réflexion sur la perfectibilité via les sciences naturelles	46
Chapitre premier : Introduction du perfectionnement – la perfectibilité avant la lettre chez Forster	47
Chapitre 2 : Perfectionnement de la connaissance, perfectionnement de l’homme dans le <i>Voyage autour du monde</i> : le rôle de la méthode inductive	117
Chapitre 3 : La lecture de Buffon mène Forster au seuil de la perfectibilité.....	173
Partie II – Perfectibilité, nature et nature de l’homme chez Georg Forster.....	239
Chapitre 4 : Forces et perfectibilité	241
Chapitre 5 : Perfectibilité et nature de l’homme.....	316
Chapitre 6 : La perfectibilité dans le contexte de l’interaction de l’homme avec son environnement naturel et social.....	372
Partie III – La perfectibilité entre reconnaissance des peuples extra-européens et critique politique des sociétés européennes	436
Chapitre 7 : Perfectibilité et peuples extra-européens	438
Chapitre 8 : La place de la perfectibilité dans la critique des sociétés européennes	525
Chapitre 9 : La mise en œuvre de la perfectibilité, de l’éducation à l’action politique.....	583
Conclusion.....	643
Bibliographie	655
Index des auteurs et personnages cités	719
Index des notions principales	725

Introduction

L'indétermination originelle du concept de perfectibilité la rend particulièrement féconde dans de nombreux domaines. Susceptible d'être définie selon des modalités opposées en fonction du courant de pensée auquel appartient l'auteur qui l'emploie, la perfectibilité acquiert progressivement un statut de concept central de l'histoire des idées de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Pourtant, sa genèse de concept rousseauiste, conçu de toutes pièces dans une visée en partie polémique, ne semblait guère l'y prédestiner. Or la perfectibilité entre précisément dans l'espace germanique au moment où la théorie de la connaissance et le modèle d'explication de la nature et de l'homme connaissent un bouleversement radical. De fait, la grande diversité des significations du concept en fonction des auteurs dissimule en réalité une tendance de fond de la pensée de la deuxième moitié du siècle des Lumières. La perfectibilité est représentative du caractère ambivalent du XVIII^e siècle. Elle confronte les philosophes et les écrivains européens à des questions qui, si elles sont anciennes pour la plupart, sont reposées dans des conditions nouvelles, avec une acuité et une urgence jusqu'alors inconnues, en raison même du développement des sciences, des connaissances, des structures politiques et économiques ou encore des contacts avec d'autres civilisations. C'est précisément à ce moment où les idées européennes sont mises à l'épreuve par l'ouverture d'un nouveau champ d'application particulièrement étendu que certains modèles sur lesquels les Européens pensaient pouvoir se reposer se voient fortement remis en question. La perfectibilité apparaît à la fois comme un élément important d'un modèle alternatif d'explication du monde et comme un outil de mise à l'épreuve radicale, mais peut-être nécessaire, des fondements théoriques de la culture européenne.

Le concept de perfectibilité apparaît sous la plume de Rousseau en 1755, dans le *Discours sur l'origine et le fondement de l'inégalité parmi les hommes*. Le terme est un néologisme, il n'existe dans aucune langue avant la genèse du texte en 1753-1754¹. Il s'agit

¹ On trouve en latin le concept de *perfectibilitas* sous la plume de Georg Bernhard Bilfinger en 1725, mais, malgré la proximité étymologique, il a de toutes autres implications que le concept de perfectibilité. Il s'agit d'un concept scolastique qui se déploie dans le champ théologique et qui décrit non pas une capacité de l'homme à se perfectionner, mais une certaine dimension de la perfection divine. Par ailleurs, Condorcet affirme dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* que le terme de perfectibilité apparaît dès 1750 sous la plume de Turgot. Cette affirmation a donné lieu à de nombreuses recherches, notamment de Bertrand Binoche. Les écrits de Turgot ne contiennent pas le terme perfectibilité, contrairement à ce qu'affirme Condorcet.

également du seul grand texte de Rousseau dans lequel le concept apparaît : il ne se retrouve ni dans le *Contrat social*, ni dans l'*Émile ou De l'éducation*. Rousseau semble abandonner son concept, peut-être en raison même des controverses qu'il avait fait naître : le philosophe de Genève craignait sans doute que la polémique qui ne manquerait pas de réapparaître autour du concept prenne une place disproportionnée dans la réception de ses écrits. Le concept se trouve dès lors livré aux interprétations et aux emplois les plus divers. À compter de sa réception dans l'espace germanique à la fin des années 1750, avec la traduction du second *Discours* en allemand par Moses Mendelssohn, l'intérêt des écrivains germanophones pour le concept ne se dément plus jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Comment expliquer cet intérêt inattendu des écrivains allemands pour la perfectibilité, clé de voûte d'un système rousseauiste que ces mêmes écrivains rejettent dans leur grande majorité ?

La perfectibilité se caractérise par son caractère ouvert : elle est une potentialité humaine, un cadre de l'action qui, dans sa définition, reste suffisamment limitée pour ne porter par elle-même aucune valeur. Le simple emploi du terme laisse ouvertes un certain nombre de questions essentielles : quelle est la nature de cette faculté ? quel est cet être qui peut perfectionner, et que perfectionne-t-il ? comment définir le perfectionnement dont il est question ici ? Ce perfectionnement est-il voué à atteindre une perfection, et dans l'affirmative, laquelle ? Dans quels domaines ce perfectionnement doit-il avoir lieu ? En fonction des réponses à ces questions, le concept peut avoir des champs d'application radicalement différents et venir à l'appui de systèmes antagonistes. Par exemple, la perfectibilité peut être employée par certains auteurs comme une critique de l'évolution des sociétés européennes, ou bien par d'autres, à l'inverse, comme le germe d'un progrès européocentré. Cela explique à la fois le grand succès du concept dans toute l'Europe durant la seconde moitié du XVIII^e siècle et la grande difficulté qu'il y a à dégager des traits communs à la perfectibilité, en particulier si on envisage le concept non plus seulement à l'échelle française, mais à l'échelle européenne.

Dans l'espace germanique notamment, la perfectibilité ne reprend que la définition *a minima* du concept de Rousseau : la faculté d'un être à perfectionner, ou, le plus souvent, à se perfectionner. L'arrière-plan de la réflexion de Rousseau, qui intègre la perfectibilité dans une réflexion sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes et qui est inséparable de la genèse du concept, ainsi que la dimension intrinsèquement ambivalente du concept, qui mènerait l'être humain au malheur, sont pour l'essentiel ignorés par les auteurs qui décident de réutiliser le

concept selon leur propre définition. Lorsque les spécificités de la perfectibilité rousseauiste sont prises en compte, c'est le plus souvent pour en faire une critique féroce, qui révèle surtout la mésinterprétation des idées de Rousseau. Restreinte à un principe de l'action humaine, présentée comme un simple mouvement vers un perfectionnement que chacun est libre d'interpréter à sa guise, la perfectibilité s'avère être un cadre commode pour de nombreux auteurs : ceux qui emploient le terme n'hésitent pas à la définir de telle manière qu'elle puisse être intégrée dans leurs propres systèmes de pensée, ou au contraire de manière à l'en exclure. Il convient néanmoins de souligner les points communs à ces différentes conceptions, dans la mesure où, en raison du caractère controversé du concept dès son apparition, le simple fait de l'employer présuppose une prise de parti dans certains débats d'idées majeurs de la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Trois facteurs semblent avoir joué un rôle central dans le succès du concept. En premier lieu, le caractère polémique de la définition originelle de la perfectibilité incite les auteurs à redéfinir le concept en fonction de leurs propres réflexions : la destination de l'homme et le rapport à l'au-delà chez Mendelssohn, Lessing ou Johann Friedrich Wilhelm Jerusalem, le rapport entre l'homme et l'animal chez Tetens ou Blumenbach, le rapport entre les peuples chez Iselin ou Meiners, la pédagogie chez Pestalozzi ou Campe, pour ne citer que quelques exemples. Ensuite, la mauvaise compréhension de ce que devait désigner le concept sous la plume de Rousseau conduit un grand nombre d'auteurs à s'opposer à ce qui leur paraît être une contradiction dans les termes. De fait, la définition par Rousseau se heurte immédiatement à l'incompréhension, voire à l'hostilité de ses contemporains. Cependant ces deux premiers facteurs auraient également pu conduire la perfectibilité à l'oubli, or ce n'est pas le cas, parce que le concept occupe une place laissée vacante dans la pensée par la remise en cause du modèle chrétien, et avec lui, de la place de l'être humain dans la nature. Ces multiples emplois et définitions de la perfectibilité répondent tous à un même besoin de combler un vide dans le modèle d'explication de l'homme.

À compter du milieu du XVIII^e siècle, la perfectibilité s'inscrit au centre d'une nouvelle définition des rapports que l'homme entretient au monde. L'existence même ainsi que l'emploi

du terme de perfectibilité imposent un changement de point de vue sur le monde et sur la connaissance humaine. Cela apparaît tout particulièrement lorsque l'on cherche à distinguer la perfectibilité de termes qui lui sont apparentés, voire qu'on pourrait considérer comme des synonymes, mais qui s'inscrivent en réalité dans une conception du monde et de la connaissance humaine très différente.

De fait l'apparition de la perfectibilité chez Rousseau, puis sa vaste réception dans toute l'Europe, vont de pair avec la période de transition dans la définition des concepts que Reinhart Koselleck qualifie de « temps charnière »². L'apparition de la perfectibilité au milieu du XVIII^e siècle est représentative de ce « temps charnière », puisque le concept n'a pu apparaître que dans le contexte de cette redéfinition de concepts déjà existants. Cette nouvelle définition de termes anciens correspond à une adaptation de ces concepts aux conditions sociales et politiques différentes qui se mettent en place à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Il est important de distinguer le concept de perfectibilité de concepts qui peuvent sembler voisins, voire synonymes à première vue, mais qui, pour des raisons diverses, ne recouvrent que certaines dimensions du concept de perfectibilité, voire, dans certains cas, peuvent être employés d'une manière diamétralement opposée. La raison peut en être une genèse plus ancienne de ces concepts, qui ont dès lors des implications différentes, ou bien des emplois et un réseau de sens très différents.

Si le concept de perfectibilité se construit étymologiquement sur celui de perfection, il définit cependant un tout autre horizon : chez un grand nombre d'auteurs de l'espace germanique, l'idéal de progression de l'homme passe, au milieu du XVIII^e siècle, du concept de perfection à celui de perfectibilité. Dorénavant, l'humanité ne doit plus s'efforcer de se rapprocher d'une perfection qui lui viendrait de Dieu, selon un modèle physico-théologique,

² Reinhart Koselleck nomme cette période qui s'étend de 1750 à la fin du XVIII^e siècle le „Sattelzeit“. Koselleck emploie le terme à de nombreuses reprises, notamment dans l'introduction au premier tome de ses *Geschichtliche Grundbegriffe* : KOSELLECK Reinhart, « Einleitung », in: BRUNNER Otto, CONZE Werner et KOSELLECK Reinhart, *Geschichtliche Grundbegriffe; historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland.*, Stuttgart, Klett, 1972, p. XV.

mais d'entretenir et de développer les manifestations de sa capacité à se perfectionner. De fait, l'emploi du concept de perfectibilité n'implique pas nécessairement une faculté de l'homme à atteindre effectivement la perfection : chez nombre d'auteurs, cette perfection reste non seulement inaccessible, mais même inconnaissable ; chez d'autres, il n'est pas même certain qu'elle existe. Ce glissement qui s'opère a de nombreuses conséquences, il remet notamment en question l'anthropocentrisme, en particulier chez les auteurs empiristes : on constate dans l'expérience un perfectionnement de l'homme et on induit de ce perfectionnement une capacité de l'homme à se perfectionner. On peut naturellement supposer qu'à ce perfectionnement correspond une perfection universelle de l'humanité, c'est notamment la thèse d'Isaak Iselin ; mais pour d'autres auteurs, on formule ainsi une hypothèse insuffisamment fondée dans l'expérience. L'idée d'une perfection divine ainsi que la définition des fins de l'homme par une aspiration à se rapprocher de cette perfection divine existent toujours chez certains auteurs ; mais l'histoire de l'humanité, les rapports de l'homme à son milieu, la théorie de la connaissance humaine ne s'organisent plus autour de cette idée d'une perfection divine dont il s'agirait de se rapprocher.

La perfectibilité incarne en partie la remise en question de la croyance dans la raison et le progrès qui se met en place à la fin du XVIII^e siècle. Il faut prendre garde en effet de bien distinguer perfectibilité et perfectionnement. La perfectibilité, qui n'implique pas l'existence d'une perfection, n'implique pas même l'existence d'un perfectionnement chez certains auteurs : si être perfectible, c'est être susceptible de se perfectionner, il est possible d'envisager que cette perfectibilité présente en germe ne soit pas employée dans les faits, ou bien qu'elle soit employée au service d'un perfectionnement qui n'en a que le nom. L'exemple le plus extrême de cette distinction est fourni par l'inventeur du concept lui-même : chez Rousseau, la perfectibilité amorce la réalisation d'un perfectionnement qui conduit tout droit à la décadence complète de l'homme. Ce pessimisme radical du Rousseau du second *Discours* fait des émules durant tout le reste du XVIII^e siècle. Si rares sont les philosophes à être aussi négatifs que Rousseau l'a été à l'égard de son propre concept, il n'en reste pas moins que nombre d'entre eux, à la suite de la critique des sociétés européennes par Rousseau, attribuent une charge négative et une visée polémique au terme de perfectibilité, en soulignant précisément que cette capacité de l'homme à se perfectionner n'est pas toujours employée, et lorsqu'elle l'est, pas

toujours à bon escient. En fonction des circonstances, la perfectibilité peut mener à différentes formes de perfectionnement, comme l'affirment certains philosophes des Lumières écossaises comme Adam Ferguson.

Il faut également se garder de confondre la perfectibilité avec une tendance au progrès. Le progrès est un concept fermé qui repose sur un postulat : penser le progrès suppose un système d'une évolution linéaire de l'histoire humaine, qui irait d'un état d'obscurantisme et de sauvagerie vers un état de civilisation, marqué par les lumières de la raison. L'espèce humaine progresserait le long de cette histoire de manière prédéterminée, avec souvent une volonté divine, ou bien naturelle, qui veille à cette progression. Le progrès est donc un concept déterminé dans sa forme, mais indéterminé dans son contenu : quelle évolution peut-elle être qualifiée de progrès ? Cela reste à la discrétion de celui qui constitue le système. Cela rend le concept de progrès particulièrement utile pour qui veut l'utiliser à des fins politiques par exemple. Chez certains auteurs, en particulier Herder et Forster, on ne peut pas appréhender la perfectibilité comme un simple synonyme de progrès.

En fonction de la définition donnée au perfectionnement que la perfectibilité doit s'employer à poursuivre, cette dernière peut aller jusqu'à entrer en contradiction avec le rôle qui lui avait été attribué, celui de justifier la place de l'être humain, et surtout de l'Européen, dans le monde : selon que la perfectibilité a pour horizon de perfectionner les mœurs et les techniques, ou bien la moralité et les rapports des hommes entre eux considérés du point de vue de l'humanité dans son entier, ses implications seront diamétralement opposées. Lorsqu'elle rend compte de la place de l'Européen dans le monde sans la justifier, lorsqu'elle souligne le fait que la perfection visée par le perfectionnement des Européens n'est pas valide, et donc que la progression permise par cette action ne se confond pas avec la visée vers la perfection, la perfectibilité peut constituer une critique féroce du comportement des Européens et les contraindre à assumer la responsabilité de certaines exactions à l'égard d'autres peuples.

La perfectibilité dispose également d'un concept antinomique qui se trouve chez différents auteurs de l'espace germanique, celui de la corruptibilité. Dès l'origine rousseauiste du concept, la perfectibilité de l'homme et le perfectionnement effectif de ses facultés le mènent

à sa propre déchéance. Chez Rousseau, la perfectibilité contient déjà cette dimension de corruptibilité, elle est même inévitable dans la perspective du second *Discours*, qui est celle d'un regard rétrospectif sur les origines de l'inégalité dans les sociétés humaines. La plupart des auteurs allemands ont réconcilié la perfectibilité de l'homme avec la nature humaine, en transformant le concept de manière à le présenter comme le principe de la nature humaine : il n'y a plus d'opposition, comme chez Rousseau, entre la formation de l'individu et le perfectionnement de la société, et la perfectibilité perd chez la plupart des auteurs sa dimension négative. La perfectibilité de l'homme est même placée dans le prolongement de la nature et des sciences naturelles par les travaux de Blumenbach sur la tendance formative, à la confluence des sciences naturelles et de l'anthropologie, qui sont ensuite repris et développés par Kant. Dans l'espace germanique, c'est notamment le développement du concept de *Bildung*, qui n'a pas réellement d'équivalent français de la même importance, qui permet cette réconciliation entre perfectibilité historique et nature de l'homme³.

Le concept de corruptibilité semble moins présent dans la réflexion sur la perfectibilité dans l'espace germanique qu'en France. Cependant certains auteurs l'emploient, notamment Lichtenberg et Herder, non pas dans l'optique d'affirmer que toute perfectibilité de l'homme signifie également sa corruption, comme Rousseau, mais afin de préserver la dimension critique du concept : toute progression apparente de l'homme n'est pas nécessairement une manifestation de sa perfectibilité. Cela signifie que la perfectibilité de l'homme ne saurait être réduite à un synonyme du progrès de l'homme. Cela signifie également que la perfectibilité est loin d'être le signe d'une avancée homogène et incontestable de l'humanité vers son perfectionnement.

L'articulation du concept de perfectibilité avec les autres concepts centraux de différents systèmes de pensée parfois opposés, ses implications et enjeux parfois divergents en fonction de la définition qui lui est donnée par les différents auteurs qui l'emploient, rendent son étude

³ Voir à ce propos l'article de Wilhelm Voßkamp, qui propose une synthèse très claire de la question : VOBKAMP Wilhelm, « Perfectibilité und Bildung. Zu den Besonderheiten des deutschen Bildungskonzepts im Kontext der europäischen Utopie- und Fortschrittsdiskussion », in: JÜTTNER Siegfried et SCHLOBACH Jochen (éds.), *Europäische Aufklärung(en): Einheit und nationale Vielfalt*, Hambourg, F. Meiner, 1992, p. 121.

complexe, mais aussi féconde pour la compréhension des grandes controverses du temps. Or la perfectibilité reste peu étudiée par la recherche, en particulier dans l'espace germanique⁴. Lorsqu'elle a été étudiée, c'est le plus souvent uniquement dans le cadre étroit de sa signification pour la philosophie de l'histoire et de son rapport à la téléologie. Elle recouvre en réalité des domaines de pensée bien plus larges, avec des implications notamment en sciences de la nature, en anthropologie, en science politique ou en épistémologie.

La définition de la perfectibilité ouvre un vaste champ de questionnements, dans lequel se déploie précisément le caractère protéiforme de la perfectibilité, qui explique pourquoi elle a trouvé une place centrale chez un si grand nombre d'auteurs. La première est celle de l'identité de celui qui est susceptible de se perfectionner. Est-ce l'être humain seulement, ou bien également l'animal ? Parmi les êtres humains, est-ce que tous sont susceptibles de perfectionnement, ou bien seulement une partie de l'humanité : les peuples extra-européens, les catégories inférieures de la société, les femmes, sont-ils susceptibles de perfectibilité ? Faut-il envisager uniquement la perfectibilité d'une manière réflexive, c'est-à-dire la capacité personnelle à se perfectionner, ou bien désigne-t-elle également le perfectionnement venu de l'extérieur d'un objet, d'un animal, voire d'autres êtres humains ? Quelle est l'origine de cette faculté ou de cette capacité ? Fait-elle partie de la nature de celui qui perfectionne ou se perfectionne, ou bien est-ce son environnement qui développe en lui cette faculté ? S'agit-il d'une faculté qui relève de l'esprit, ou bien des sens ? Existe-t-il une perfection prédéterminée qui constitue l'horizon de cette perfectibilité ? Si c'est le cas, comment cette perfection se définit-elle ? Les réponses à ces questions appelées par le concept de perfectibilité peuvent être très différentes en fonction des auteurs qui emploient le concept, et avec elles, les enjeux de la perfectibilité.

⁴ Il est cependant important de mentionner un intérêt récent de la recherche pour cette question de la perfectibilité dans l'espace germanique. En premier lieu, un ouvrage collectif consacré à la question de la perfectibilité dans les Lumières et le piétisme allemands est paru en 2018, sous la direction de Konstanze Baron et Christian Soboth. BARON Konstanze et SOBOTH Christian, *Perfektionismus und Perfektibilität. Theorien und Praktiken der Vervollkommnung in Pietismus und Aufklärung*, Hambourg, Meiner, 2018. Un volume de textes allemands des Lumières traduits en français et intitulé *La perfectibilité de l'homme. Les Lumières allemandes contre Rousseau ?* est également en préparation, sous la direction de Charlotte Morel, de Ayse Yuva et de l'auteur de ces lignes, pour une publication prévue à la fin de l'année 2020. Il regroupe les traductions et les introductions d'environ 130 textes d'auteurs allemands des Lumières et est le fruit du travail d'une quinzaine de chercheurs français et européens. Ce projet a été réalisé au sein du Groupe de recherche sur la philosophie allemande au XVIII^e siècle, rattaché au laboratoire Institut d'histoire des représentations et des idées dans les modernités de l'ENS de Lyon (UMR 5317).

Si la perfectibilité occupe une place à l'importance croissante dans la pensée de nombreux auteurs des Lumières tardives allemandes malgré les malentendus qui frappent la réception du concept de Rousseau, cela est lié pour l'essentiel à la fragilisation de la place de l'être humain dans la nature et dans l'histoire, causée par la remise en question des préceptes bibliques dans un nombre de domaines de la connaissance toujours croissant. Cette remise en cause confronte les philosophes à un problème central : quelle signification faut-il accorder à l'action humaine, notamment d'un point de vue moral ? Si la lettre de la Bible n'est plus digne de foi, notamment dans un certain nombre d'affirmations sur la place de l'être humain dans le monde, est-il encore possible de concilier la religion chrétienne avec cette nouvelle place et ce nouveau système d'interprétation du monde ? La perfectibilité, par ce qu'elle dit de l'être humain et ce qu'elle n'en dit pas, connaît un âge d'or au moment où ces questions se posent, parce qu'elle permet à la fois de préserver la place de l'être humain dans le monde, et en particulier celle de l'Européen, et de conserver cette distance fraîchement acquise à l'égard des Écritures. La perfectibilité rend compte de la progression de l'humanité qu'il est possible de constater empiriquement, par des moyens scientifiques, tout en conservant la possibilité, mais pas la nécessité, d'une explication théologique de cette progression. À ce titre, la perfectibilité est le reflet de la séparation psychologique présente chez un grand nombre de penseurs des Lumières : œuvrant à la compréhension scientifique du monde, à la constitution d'un discours scientifique permettant de rendre compte de tous les phénomènes observés à la surface du globe, ils restent pour leur immense majorité des croyants, même s'ils scindent leur activité scientifique et leurs croyances personnelles, qui relèvent de la sphère privée.

La perfectibilité s'inscrit dans le bouleversement du modèle d'explication de la nature et de la place de l'être humain dans la nature qui intervient au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. C'était jusqu'alors un modèle d'explication physico-théologique de la nature qui avait cours : la nature serait l'œuvre parfaite de Dieu, créée suivant la chronologie présentée dans la Bible, et la nature répondrait en tous points aux fins qui lui ont été attribuées par Dieu. D'après ce modèle, l'homme jouissait d'une place centrale dans la nature et la connaissance qu'il se constituait de la nature avait pour but principal de se rapprocher de la perfection divine

par la connaissance des œuvres divines. C'est ainsi que Linné, qui est probablement le naturaliste le plus influent de la seconde moitié du XVIII^e siècle, est encore un tenant de ce modèle physico-théologique. On estime que l'avènement définitif de sciences naturelles entièrement séparées de la théologie intervient en 1790, avec la parution de la *Critique de la Faculté de juger* de Kant. Entre autres auteurs, Buffon a également œuvré à cet établissement des sciences naturelles en tant que science à part entière. Cet avènement d'une nature qui existerait indépendamment de Dieu pose cependant de nombreuses questions : existe-t-il des fins de la nature indépendantes des fins divines ? Quelle place revient à l'homme dans la nature si l'on ne considère plus qu'il en est au centre ? En particulier, quelles fins l'homme doit-il poursuivre ? Si la perfection divine ne se trouve plus à l'horizon de la connaissance humaine, l'homme peut-il encore se perfectionner ? Si oui, vers quelle perfection doit-il dès lors se diriger ?

L'avènement de la perfectibilité ne signifie pas pour autant un effacement des problématiques théologiques, puisque la perfectibilité elle-même est l'enjeu de réflexions et de débats dans ce domaine. Parmi les auteurs qui acceptent l'existence de la perfectibilité de l'homme se pose la question d'une éventuelle extension de cette faculté de perfectionnement après la mort : peut-on affirmer que la perfectibilité de l'homme dans le monde ici-bas se poursuivrait dans l'au-delà ? L'homme continue-t-il à se perfectionner au-delà de la mort ? Cette question fait notamment l'objet d'une controverse entre Lessing et Johann August Eberhard.

Selon la manière dont elle est définie, la perfectibilité peut également contribuer à appuyer ou au contraire à remettre en question la téléologie dans le domaine de la philosophie de l'histoire. Si la nature ne poursuit aucun but précis, ou bien un but qui ne recouvre pas celui que Dieu aurait attribué à l'homme, il est possible que l'homme, au cours de son histoire, n'ait pas lui non plus progressé en direction de ce but. La conception de la perfectibilité de Herder, ainsi que son idée d'un perfectionnement et d'un centre de gravité qui seraient relatifs à chaque peuple, contribuent ainsi à cette réflexion : si on définit la perfectibilité comme une faculté libre de se perfectionner, dépendante seulement du milieu de vie de l'homme, aux manifestations et

aux buts aussi divers qu'il existe de peuples et de milieu naturels différents, l'hypothèse d'une téléologie reste-t-elle soutenable ? Quel sens dès lors faut-il donner à l'histoire humaine ?

Dès la réception du concept dans l'espace germanique, la controverse fait rage sur la place de cette perfectibilité dans la nature humaine : doit-on considérer que l'être humain se définit par sa perfectibilité ? Se perfectionne-t-il par son action, comme le pense Mendelssohn, ou bien la faculté de se perfectionner permet-elle seulement à l'homme de persister dans son être, comme l'affirme Lessing ? Cette controverse a lieu dès 1756, un an seulement après la parution du second *Discours* en français.

Cette querelle sur la nature de l'homme connaît cependant des prolongements très concrets dès les années 1780, et ce dans deux domaines centraux : les rapports entre peuples européens et extra-européens, et la justification ou non du colonialisme et de l'esclavage d'une part, le domaine de la politique et la réflexion sur le bien-fondé des réformes ou des révolutions d'autre part. Si tous les peuples ne disposent pas de cette perfectibilité, ou bien pas au même degré, peut-on affirmer l'inégalité et la hiérarchisation des peuples, voire des races, comme l'écrit Christoph Meiners ? Si au contraire la perfectibilité définit tout homme, faut-il affirmer l'égalité de l'ensemble des hommes, en théorie comme en pratique ? Quel rôle le milieu est-il appelé à jouer dans cette réflexion sur la perfectibilité, et faut-il donner une nouvelle importance à la théorie du climat, abondamment employée dans l'espace germanique depuis sa redéfinition par Montesquieu ?

Quel rôle doit jouer la perfectibilité dans la société ? Chez Rousseau, elle est partie intégrante de la critique de la société : la perfectibilité a une dimension néfaste puisque c'est elle qui, en raison des besoins et des passions qu'elle développe, conduit les hommes à établir une société inégalitaire. Elle est cette « méta-faculté » qui développe toutes les autres, mais qui contient également le germe de l'inégalité et de la domination de l'homme par l'homme. La plupart des auteurs des Lumières allemandes ne considèrent pas la perfectibilité sous un jour si négatif, cependant elle joue également un rôle chez certains penseurs dans la critique des sociétés européennes. Comment cette critique s'exprime-t-elle à travers la perfectibilité ?

La perfectibilité occupe également une place importante dans la constitution de la science de la pédagogie au XVIII^e siècle. Elle est étroitement liée à la problématique de l'autonomie de l'individu. L'éducation doit-elle se borner à permettre à chaque individu de se conformer au rôle que la hiérarchie sociale lui a attribué dans la société, et ce faisant, à reproduire la structure de la société à chaque génération ? Dans ce cas, la perfectibilité de chaque individu serait déterminée par l'horizon de la perfection avec laquelle il peut jouer son rôle dans la société. L'éducation doit-elle, au contraire, s'efforcer de perfectionner chacun non pas en fonction de sa place dans la société, mais de ses capacités, et dans le domaine dans lequel il semble le plus doué ? Dans le premier cas la perfectibilité de l'homme se projetterait vers un horizon de perfection déterminé par le statut social de l'individu, dès sa naissance ; dans le second, cette perfectibilité se projetterait vers un horizon de perfection défini par les capacités de chaque individu. Tetens affirme que la perfectibilité de chaque individu doit être doublée d'une certaine spontanéité, la faculté d'agir par soi-même. L'éducation de l'homme doit-elle le conduire à une certaine autonomie de la pensée, et à cette faculté d'agir par soi-même ? Si la réponse est affirmative, de quelle manière la perfectibilité de l'homme peut-elle l'aider à acquérir cette autonomie ? Le perfectionnement de l'enfant par l'éducation revient-il à étouffer en lui toute trace de la sensibilité pour en faire un être le plus proche possible d'un être entièrement rationnel, ou bien faut-il au contraire s'efforcer de lui apprendre à concilier raison et sensibilité ?

C'est dans les années 1770 que le concept de perfectibilité acquiert toute son ampleur. Cette période coïncide avec les premiers travaux de Georg Forster, qui développe ses idées en même temps que le concept de perfectibilité prend de l'épaisseur dans l'espace germanique. Naturaliste et botaniste de formation, Georg Forster est un autodidacte qui joue un rôle majeur dans la sociabilité scientifique des Lumières tardives allemandes, sans jamais en devenir lui-même une figure centrale. Forster produit un discours original dans de nombreux domaines des Lumières qui font polémique, et se trouve, par la diversité de ses intérêts, au centre de nombre des plus importantes controverses de la seconde moitié du XVIII^e siècle, des controverses de l'espace germanique, mais également des controverses qui se déploient à l'échelle européenne.

La position de Forster dans ces controverses se nourrit des réflexions de nombreux auteurs, allemands, anglais, écossais ou français notamment. Si Forster est l'un des auteurs qui emploie la perfectibilité dans ces domaines les plus divers de la pensée, c'est notamment en raison de sa formation d'autodidacte, qui lui permet d'appliquer sa réflexion à différents champs de la connaissance. Plus encore, la perfectibilité joue souvent chez Forster le rôle d'un pont entre différents domaines dans son parcours intellectuel personnel, Forster articulant ces domaines au sein d'un tout dans lequel la perfectibilité est centrale.

La forme « perfectibilité » est une création dans la langue française, formée par analogie, comme le sont la plupart des créations de nouvelles formes. Dans l'espace germanique, cette forme alors nouvellement créée en français donne lieu à la constitution de deux nouvelles formes, « Perfektibilität » et « Vervollkommnungsfähigkeit ». Nous nous attacherons ici à étudier les deux termes à la fois d'un point de vue synchronique et diachronique dans l'œuvre de Forster⁵ : il s'agit d'étudier d'une part l'apparition et l'évolution du concept en allemand au cours du temps, d'autre part les rapports que cette forme entretient à son champ lexical, aux concepts proches, et les éventuelles modifications de ces concepts que signifie la présence de la perfectibilité chez Forster.

Si le concept de perfectibilité se positionne en rupture face à un certain nombre de conceptions héritées des siècles précédents, son apparition atteste d'une lente évolution des concepts, qui ont connu une inflexion de leur signification et permettent l'appropriation du concept par un grand nombre de penseurs à travers toute l'Europe, et cela alors même que la définition de la perfectibilité par Rousseau et les implications de cette définition avaient été mal comprises, voire déformées.

Forster a à la fois été conduit à l'emploi du terme de perfectibilité par sa présence dans les discussions scientifiques et philosophiques et dans les revues germanophones des années 1770, et a lui-même laissé sa marque sur l'emploi de ces termes, puisqu'il est cité comme producteur de contenu scientifique ayant marqué implicitement l'emploi du terme. Ainsi, alors que le terme de *Perfektibilität* n'apparaît que trois fois dans les soixante-douze

⁵ SAUSSURE Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1971, pp. 138-140.

premiers volumes de l'*Enzyklopädie* de Krünitz, l'une de ces trois occurrences correspond à une citation de Forster⁶.

L'étude de la perfectibilité chez Forster, de sa genèse jusqu'à son application dans le champ politique, présente elle-même un intérêt certain. Le concept est une production de la seconde moitié du XVIII^e siècle, il apparaît dans le contexte scientifique de la naissance de modèles d'explication du monde concurrents de la théologie et désigne un rapport de l'être humain à son milieu et à sa propre évolution qui n'existait pas auparavant. Il subit une réception très critique de la part d'un très grand nombre de philosophes européens et connaît pourtant une postérité étonnante, le mot de perfectibilité recouvrant peu à peu des concepts différents en fonction des systèmes dans lesquels il s'intègre. Forster ne fait pas exception. Cette étude de la perfectibilité pour elle-même, dans la comparaison avec ce qu'elle est chez d'autres auteurs, est donc déjà particulièrement fertile. La spécificité de Forster est cependant qu'à aucun moment de sa carrière de lettré il ne dispose d'un système fixe de pensée : des concepts venus d'horizons très divers, de différentes traditions nationales, de différentes écoles de pensée et de différents domaines de la pensée, s'articulent au sein d'un tout mouvant. Au fur et à mesure du développement de sa pensée, Forster accorde donc une place qui varie largement à la perfectibilité, donnant ainsi, entre la première occurrence que l'on trouve dans son œuvre, en 1776, et la dernière dans les *Tableaux parisiens* parus de manière posthume en 1794, un aperçu révélateur des réflexions sur la perfectibilité qui traversent toute l'Europe des Lumières dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Ces réflexions recouvrent aussi chez Forster une grande variété de domaines, de la distinction naturaliste entre l'être humain et l'animal jusqu'à l'action politique au nom de cette capacité de l'être humain à se perfectionner, en passant par l'emploi de cette perfectibilité comme un critère d'évaluation du perfectionnement des différents peuples du globe, et le type de rapport entre peuples européens et extra-européens que ce critère implique. Forster commence à écrire au moment où le terme de perfectibilité fait son entrée dans la langue allemande, sous forme de composés de *vervollkommen* d'abord, puis

⁶ KRÜNITZ Johann Georg, « Lecker-Bissen », in: *Ökonomische Encyklopädie oder Allgemeines System der Staats-, Stadt-, Haus- und Landwirtschaft*, vol. 67, Berlin, Pauli, 1795, p. 621. L'encyclopédie, conçue lors de la parution du premier tome, en 1773, comme une simple traduction du *Dictionnaire raisonné d'histoire naturelle* de Jacques-Christophe Valmont de Bomare et de l'*Encyclopédie Oeconomique ou Système général d'Oeconomie rustique, domestique et politique*, s'étend rapidement bien au-delà. Dès le deuxième tome, Krünitz établit sa propre liste d'articles. Il rédige les soixante-douze premiers volumes, de la lettre A à la lettre L, jusqu'à sa mort en 1796. À son achèvement en 1858, l'encyclopédie couvre 242 volumes.

sous la forme étrangère de *Perfektibilität*. Son activité de traducteur et de rédacteur de comptes-rendus d'ouvrages, ainsi que ses prises de position dans de nombreux débats de son temps, permettent de suivre à travers le point de vue de Forster les évolutions que connaît le concept à partir de son apparition en allemand.

L'étude de la perfectibilité, qui s'impose peu à peu dans sa pensée pour des raisons qui constituent un des principaux objets d'étude de cet ouvrage, permet aussi de réorganiser le cheminement de la pensée de Forster, de la relire à travers un prisme différent. C'est tout particulièrement le cas du glissement des sciences naturelles à des réflexions anthropologiques, morales et philosophiques. La perfectibilité est humaine, elle a été définie comme ce qui distinguerait l'humanité du reste de la faune et de la flore. La perfectibilité est aussi pourtant, pour Forster, le chaînon qui rattache l'homme à la nature : l'homme a besoin de la nature pour réaliser sa perfectibilité. Or les problèmes de classification et de génération des organismes, sur lesquels Forster prend position très tôt, s'articulent de manière centrale à la fabrication par Forster de son concept de perfectibilité et sont au cœur de son évolution vers des considérations qui relèvent davantage du domaine de l'anthropologie. Si la perfectibilité est si centrale chez Forster, c'est parce qu'elle effectue la jonction entre la dimension organique de l'homme et sa dimension rationnelle et morale. La perfectibilité a déjà été étudiée chez Forster, mais toujours de manière ponctuelle, pour éclairer un aspect particulier de sa pensée ou de son œuvre, jamais de manière systématique, en tant qu'elle serait un élément structurant de sa pensée.

La perfectibilité constitue également un fil directeur qui éclaire certaines des positions bien particulières que Forster assume dans les controverses de son époque. C'est ainsi que la logique du positionnement de Forster dans certaines questions centrales des Lumières allemandes tardives, comme ses hésitations face à la théorie du climat ou son polygénisme dans la controverse sur l'origine de l'homme, est éclairée par la volonté de Forster de conserver à tout homme la potentialité de se perfectionner dont il dispose.

Forster traverse au cours de sa vie différents espaces géographiques et culturels dans lesquels se déploient au XVIII^e siècle des modalités nouvelles de transmission de la connaissance. Le réseau traditionnel de production et de transmission du savoir, les universités,

se double alors de réseaux parallèles. Ils témoignent de l'essor de l'intérêt pour la connaissance scientifique dans des cercles plus larges de lettrés qui n'ont pas nécessairement bénéficié d'une formation universitaire. Forster lui-même, de par sa formation d'autodidacte, se trouve à l'intersection de différentes écoles de pensées et traditions nationales, une position intermédiaire qui fait en partie la richesse de ses écrits, mais explique également la difficulté qu'il rencontre à intégrer les centres académiques des Lumières allemandes. Pour le chercheur, cette ambiguïté du positionnement intellectuel et académique de Forster constitue cependant un atout pour mieux comprendre et étudier les différents réseaux de production et de transmission du savoir, sans se limiter aux réseaux académiques. Forster est à la fois témoin et acteur de ces différents réseaux.

Le premier réseau de sociabilité dans lequel s'intègre Forster est un réseau de correspondance entre des lettrés de toute l'Europe, qui permet une transmission du savoir à l'échelle européenne. L'appartenance de Forster à ce réseau est attestée dès les premières lettres envoyées par son père Johann Reinhold Forster à ses anciens professeurs et correspondants scientifiques depuis le village des environs de Dantzig dont il est le pasteur. Sans ce réseau, le parcours atypique du père de Forster aurait été impossible. Il lui permet de compléter ses connaissances et de les transmettre à son fils, alors même que ce dernier n'a jamais l'opportunité de suivre un cursus académique. Georg Forster poursuit ensuite activement cette pratique épistolaire. Elle constitue le cœur tant de sa sociabilité scientifique que de son activité de production et de transmission de connaissances : *Noch etwas über die Menschenrassen (Autre chose sur les races humaines)*, l'écrit polémique de Forster dirigé contre Kant, est ainsi conçu comme une lettre adressée à Biester, l'éditeur de la *Berlinische Monatsschrift* dans lequel paraît l'essai.

Forster rencontre également très tôt une autre forme de sociabilité intellectuelle qui constitue une alternative aux universités, les académies dissidentes de Grande-Bretagne. Ces académies proposent une transmission du savoir à des lettrés qui n'ont pas accès à l'enseignement dans ces universités, non pas en raison de leur origine sociale mais de leurs croyances. Forster entre en contact très jeune avec ces académies dissidentes : son père obtient un poste d'enseignant à l'académie de Warrington et Forster suit l'enseignement qui y est dispensé. Par leur position au ban de la société, et notamment l'interdiction qui leur est faite d'exercer des fonctions officielles, ces lettrés qui refusent les préceptes de l'église anglicane

diffusent dans ce réseau des idées qui ne pourraient pas l'être dans le réseau académique traditionnel anglo-saxon. C'est ainsi le cas des théories pédagogiques de Priestley, qui, au service du perfectionnement de l'individu, laissent une grande liberté à l'élève.

À l'âge adulte, Forster déploie son activité de savant à la limite des réseaux académiques traditionnels et des réseaux moins formels de transmission du savoir : c'est ainsi qu'il participe à la rédaction d'ouvrages de vulgarisation, en particulier le calendrier de son ami Georg Christoph Lichtenberg, qui, s'il était professeur de philosophie dans un grand centre géographique des Lumières allemandes, l'université de Göttingen, consacra néanmoins une grande partie de son activité à la rédaction d'almanachs populaires, qui touchaient un large lectorat, bien au-delà des cercles universitaires.

Une autre circonstance atteste de cette activité de Forster à la croisée des réseaux, son travail de participation à des revues scientifiques. Ces revues, généralement d'origine universitaire, avaient cependant un public bien plus large. De plus, si Forster publie des articles en son nom propre, il assume également, et pour l'essentiel, un rôle de médiateur de la connaissance dans ces revues : Forster traduit des textes en langue étrangère, écrit des comptes-rendus d'articles ou d'ouvrages et effectue un travail d'édition. Une part importante de la production textuelle de Forster se trouve dans les introductions et les notes de bas de page de traductions d'ouvrages d'autres auteurs, en particulier des récits de voyage. La rédaction de récits de voyage elle-même, qui constitue une part importante de l'œuvre de Forster, relève d'une logique de transmission des savoirs à un lectorat très large.

La réception de l'œuvre de Forster après sa mort se caractérise par son caractère mouvementé. Cette réception a connu des mutations importantes. Forster meurt au début de l'année 1794 et la dernière image de lui qui s'impose au moment de sa mort est celle d'un révolutionnaire jacobin pro-français, qui considère les excès de la Terreur comme un mal nécessaire pour libérer l'Europe des despotes. Cette dernière phase de la vie de Forster, qui, si elle s'inscrit dans la continuité de son parcours, n'est cependant pas représentative de l'ensemble de son œuvre des années 1770 aux années 1790, a déterminé la manière de voir Forster et de lire son œuvre au moins jusqu'aux années 1960. Le caractère atypique de la vie et

de l'œuvre de Forster a fourni la matière à des interprétations très différentes. Helmut Peitsch a publié en anglais un ouvrage consacré aux interprétations de l'œuvre de Forster par ses commentateurs principaux, depuis sa mort jusqu'à la parution de l'ouvrage en 2001⁷, dans lequel il souligne l'extrême diversité de ces interprétations. Chaque époque, souligne Peitsch, pense être la première à comprendre l'œuvre de Forster de manière correcte, les époques précédentes ne lui ayant pas rendu justice en raison du caractère en avance sur son temps de Forster. Bien sûr, cela témoigne également du caractère particulièrement moderne de la pensée de Forster : chaque époque trouve chez Forster un écho de ses préoccupations et ses problématiques principales.

Mayence est l'une des premières villes de l'espace germanique à être conquise par les troupes révolutionnaires françaises. À ce titre, l'ensemble des lettrés allemands ont les yeux fixés sur la ville et la grande majorité d'entre eux désapprouvent l'engagement politique de Forster en faveur de la République de Mayence. Si la Révolution française éveille au départ leur intérêt en raison des idées des Lumières dont elle se réclame, les abus de la Terreur détournent de la Révolution les partisans qu'elle avait encore dans l'espace germanique. À la mort de Forster en exil à Paris au début de l'année 1794, les hommages sont rares et certains auteurs, comme Schiller, dénoncent même ce qu'ils voient comme une forme de folie de Forster⁸. Seul Friedrich Schlegel prend sa défense à titre posthume, en le décrivant en 1797 comme un véritable auteur classique⁹. C'est en particulier le caractère sociable (*gesellschaftlich*) des travaux de Forster, sa contribution aux échanges à l'intérieur d'un réseau de lettrés, qui sont célébrés par Schlegel, mais aussi son intérêt constant pour le perfectionnement du genre humain. La postérité des œuvres de Forster est d'abord assurée par sa famille, sa veuve et sa fille aînée, qui s'efforcent de poursuivre et systématiser la publication de ses œuvres¹⁰. En 1829, sa veuve Therese Huber publie la correspondance de Forster¹¹. La fille aînée de Georg et Therese, également prénommée Therese, publie en 1843 une première

⁷ PEITSCH Helmut, *Georg Forster. A History of His Critical Reception*, New York, Peter Lang, 2001 (German Life and Civilization 34).

⁸ SCHILLER Friedrich, « Unglückliche Eilfertigkeit [1796] », in: *Sämtliche Werke*, vol. 1, Munich, Hanser, 1962, pp. 293-294.

⁹ SCHLEGEL, « Georg Forster. Fragment einer Charakteristik der deutschen Klassiker », *art. cit.*, 1797.

¹⁰ HEUSER Magdalene, « Georg und Therese Forster - Aspekte einer gescheiterten Zusammenarbeit », in: PLACHTA Bodo (éd.), *Literarische Zusammenarbeit*, Tübingen, Niemeyer, 2001, pp. 112-118.

¹¹ FORSTER Georg, *Johann Georg Forster's Briefwechsel. Nebst einigen Nachrichten von seinem Leben. Herausgegeben von Th[erese] H[uber], geb. H[eyne]*, 2 vol., Leipzig, Brockhaus, 1829.

édition des œuvres complètes de son père, avec l'aide de l'historien Georg Gottfried Gervinus¹². Dans ses commentaires, Gervinus, lui-même engagé politiquement en faveur d'idées démocratiques, accorde une place particulièrement importante à la dimension politique de l'œuvre de Forster, ce qui marque la réception ultérieure de Forster pour les décennies à venir¹³ : au XIX^e siècle, Forster est employé comme un contre-modèle par les nationalistes allemands, qui décrivent une œuvre dans laquelle les idées politiques occupent, là encore, une place disproportionnée. À la fin du XIX^e siècle, dans le contexte d'une volonté d'étendre le champ de la littérature allemande à des auteurs qui auraient développé l'idée d'un caractère allemand, Forster se voit réhabilité, d'abord autour d'une seule de ses œuvres, les *Ansichten vom Niederrhein (Vues sur le Rhin inférieur)*, par Richard Moritz Meyer, puis dans l'ensemble de son œuvre, notamment par les travaux d'Albert Leitzmann, qui s'efforce au contraire de ses prédécesseurs de minimiser l'engagement révolutionnaire de Forster¹⁴. Durant les débuts de la république de Weimar, le Forster jacobin de la république de Mayence est employé comme une figure repoussoir des écrivains nostalgiques de l'Allemagne impériale, notamment Ina Seidel qui évoque Forster dans son roman *Das Labyrinth*. À la même époque, Hugo von Hofmannsthal estime au contraire que Forster a contribué à la construction de l'identité nationale allemande par ses écrits¹⁵. Au cours des années 1920 et 1930, certains écrivains communistes commencent à s'intéresser à Forster, tout d'abord en le positionnant comme une figure qu'ils opposent à Goethe, rejeté en raison de son absence d'engagement révolutionnaire. Certains auteurs communistes, comme Paul Reimann, soulignent ainsi que Forster figure parmi les grands auteurs oubliés volontairement par la société allemande bourgeoise du XIX^e siècle, en raison de son matérialisme et de son engagement en faveur de la Révolution française. Si l'instrumentalisation politique de Forster ne se dément pas durant toute la première moitié du XX^e siècle, il est cependant victime d'un relatif désintérêt de la recherche¹⁶. Ce désintérêt dure

¹² FORSTER Georg, *Georg Forster's sämtliche Schriften. Herausgegeben von dessen Tochter und begleitet mit einer Charakteristik Forster's von G. G. Gervinus*, 9 vol., Leipzig, Brockhaus, 1843.

¹³ UHLIG Ludwig, *Georg Forster: Lebensabenteuer eines gelehrten Weltbürgers (1754-1794)*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2004, pp. 345-346.

¹⁴ PEITSCH, *Georg Forster. A History of His Critical Reception*, op. cit., 2001, pp. 67-72.

¹⁵ Ibid., pp. 91-95.

¹⁶ Voir notamment, à propos de ce désintérêt pour Forster au XIX^e siècle, les travaux suivants : CRAIG Gordon A., « Engagement and Neutrality in Germany: The Case of Georg Forster, 1754-94 », *The Journal of Modern History* 41 (1), 01.03.1969, pp. 2-16 ; PROMIES Wolfgang, « Georg Forster : citoyen du monde ou individu apatride ? », *Revue germanique internationale* (3), 1995, pp. 71-81 ; SCHEUER Helmut, « "Apostel der Völkerfreiheit" oder "Vaterlandsverräter"? - Georg Forster und die Nachwelt », *Georg-Forster-Studien* 1, 1997, pp. 1-18.

jusque dans les années 1950, au cours desquelles Forster est réhabilité par la recherche est-allemande. Si cet intérêt est d'abord lié aux conceptions politiques révolutionnaires de Forster, il s'étend rapidement au-delà et la recherche de la RDA donne une nouvelle impulsion à toute l'étude de Forster. Cette recherche est-allemande est structurée par l'édition des œuvres complètes de Forster, qui débute en 1953 au sein de l'Académie allemande des sciences de Berlin, sous l'impulsion de Gerhard Steiner, bientôt rejoint par Siegfried Scheibe et Horst Fiedler, entre autres chercheurs. La parution des œuvres complètes se poursuit jusqu'en 2003. Jusque dans les années 1970, l'œuvre de Forster est considérée presque exclusivement dans une perspective téléologique, en tant qu'elle aurait été une progression vers des conceptions révolutionnaires, et ce tant parmi les chercheurs de RDA que parmi les chercheurs d'Allemagne de l'Ouest. Or si cette dimension est effectivement essentielle pour la compréhension et l'étude de l'œuvre de Forster, elle n'est pas la seule digne d'intérêt. À partir des années 1970, d'autres champs de recherche s'ouvrent. Cette ouverture s'exprime d'abord par l'arrivée de nouvelles disciplines dans la recherche sur Forster : l'anthropologie, l'ethnologie, l'histoire de l'art, la psychologie, l'épistémologie, portent un regard différent sur l'œuvre de Forster. Les écrits de Forster éveillent des échos dans un grand nombre de disciplines scientifiques. Cette diversité des points de vue se cristallise en particulier dans la création de la *Georg-Forster-Gesellschaft* à l'université de Cassel, et à travers la revue annuelle que fait paraître cette société à partir de 1997 et jusqu'à aujourd'hui, les *Georg-Forster-Studien*. Cet intérêt n'a rien d'étonnant, et c'est plutôt l'anonymat relatif de Forster auparavant qui peut être considéré comme une anomalie. Cela s'explique sans peine par le fait que Forster est longtemps resté méconnu. Par ses contacts, par ses polémiques, il est pourtant une figure majeure des Lumières tardives allemandes. Aujourd'hui encore, des pans entiers de la pensée de Forster restent mal explorés ; c'est le cas par exemple de ses traductions, qui sont dotées d'un grand nombre de notes de la main de Forster souvent éclairantes pour ses rapports avec les auteurs traduits et pour la compréhension de son positionnement dans certains débats d'idées de l'époque. De la même manière, les liens entre Forster et Buffon, par exemple, ont été peu étudiés¹⁷.

¹⁷ Voir le chapitre 3 de ce volume, pp. 173-237.

En France, et malgré le travail de pionniers comme Marita Gilli, Forster reste peu connu. Ce sont pour l'essentiel des chercheurs en histoire des idées allemandes, comme Marita Gilli elle-même ou Jean Mondot, qui se sont intéressés à Forster.

Dans certains domaines de la recherche sur Forster, c'est aujourd'hui paradoxalement l'intérêt des écrivains et des journalistes pour la figure de Forster, qui a mené, bien malgré lui, une vie aventureuse, qui s'ajoute à une recherche parfois encore jeune.

Depuis les années soixante du XX^e siècle, la perfectibilité et sa réception par la philosophie des Lumières allemande ont acquis une certaine place dans la recherche. Cette réception est d'abord étudiée du point de vue de la philosophie de l'histoire. C'est ainsi que les articles « perfectibilité » des dictionnaires philosophiques parus dans les années 1980 soulignent avant toute chose l'importance du concept pour la philosophie de l'histoire¹⁸. À partir des années 1980, l'évolution des recherches sur la perfectibilité, en particulier dans l'œuvre du créateur du terme, Rousseau, a conduit à l'élargissement des domaines d'application du concept. Ces recherches se fondent pour l'essentiel sur l'idée qu'il ne faut pas voir la perfectibilité, dans une approche téléologique, comme un synonyme de progrès, mais qu'au contraire Rousseau a inventé ce terme par opposition au progrès. Florence Lotterie écrit qu'avant 1980 le terme de perfectibilité était compris comme un synonyme de progrès, notamment dans le panorama qu'en présente John Passmore, qui emploie *perfectibility* à travers toute l'histoire de la philosophie, d'Aristote à l'époque contemporaine¹⁹.

Les écrits récents sur la perfectibilité incitent à réévaluer et redéfinir ses implications dans des domaines moins étudiés, comme l'influence des sciences naturelles sur la constitution du concept chez Forster ou la signification du concept dans l'anthropologie de Forster. La recherche récente sur la question explore d'autres dimensions, comme la place de la perfectibilité dans la constitution des sciences politiques ou les influences réciproques de la

¹⁸ HORNIG Gottfried, BAUM Richard et NEUMEISTER Sebastian, « Perfektibilität », in: *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, vol. 7 : P-Q, Bâle, Schwabe, 1984, pp. 238-244 ; HORNIG Gottfried, « Perfektibilität. Eine Untersuchung zur Geschichte und Bedeutung dieses Begriffs in der deutschsprachigen Literatur », *Archiv für Begriffsgeschichte* 24 (1), 1980.

¹⁹ LOTTERIE Florence, *Progrès et perfectibilité: un dilemme des Lumières françaises (1755-1814)*, Oxford, Voltaire Foundation, 2006, p. XVI ; PASSMORE John, *The perfectibility of man*, London, Duckworth, 1970.

perfectibilité et de la pédagogie des Lumières, dans l'ouvrage collectif dirigé par Bertrand Binoche²⁰, qui est par ailleurs l'auteur de l'article sur la perfectibilité dans le *Dictionnaire des Intraduisibles*²¹. Florence Lotterie propose une opposition nouvelle entre progrès et perfectibilité, qui met l'accent sur la dimension de la perfectibilité comme critique de la civilisation et du progrès, une dimension occultée après Rousseau. Or cette dimension critique est également présente chez Forster.

Les chercheurs qui travaillent sur Forster s'intéressent très tôt à la perfectibilité, parce qu'elle joue un rôle central dans des textes importants de Forster. Jusqu'aux années 1980, la recherche sur la perfectibilité chez Forster se concentre essentiellement sur la dimension historique et téléologique du terme : que dit la conception de la perfectibilité de Forster de sa philosophie de l'histoire ? Dans quelle mesure ces réflexions théoriques sur la perfectibilité permettent-elles de comprendre son engagement révolutionnaire ultérieur ? Cela n'a rien d'étonnant dans la mesure où cette dimension constitue la plus grande partie des recherches sur Forster. Ces réflexions connaissent un prolongement à travers la place de la perfectibilité dans un système dialectique de Forster, qui en ferait un précurseur de Hegel, puis de Marx. C'est dans cet esprit qu'a été étudiée la perfectibilité chez Forster durant cette période jusque dans les années 1980, dans son rapport à l'idée de progrès et dans le cadre de l'étude de la philosophie de l'histoire, qui bénéficie alors d'une grande attention de la recherche. La parution déjà évoquée des œuvres complètes de Forster à partir de 1953 impulse un certain nombre d'études et d'articles sur sa conception du perfectionnement et de la perfectibilité. L'intérêt pour la question semble apparaître à peu près simultanément en RDA et en RFA, avec respectivement un bref article d'Erhard Lange en 1964 et la parution de la thèse de doctorat de Ludwig Uhlig l'année suivante, dont cependant la perfectibilité n'est pas le sujet principal²².

²⁰ BINOCHÉ Bertrand, *L'Homme perfectible*, Seyssel, Editions Champ Vallon, 2004.

²¹ BINOCHÉ Bertrand, « Perfectibilité », in: *Vocabulaire européen des philosophies: dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Seuil, 2004.

²² LANGE Erhard, « Georg Forsters Theorie der Vervollkommnungsfähigkeit der Menschen und Völker », *Wissenschaftliche Zeitschrift der Friedrich-Schiller-Universität Jena* 13 (1), 1964, pp. 57-63 ; UHLIG Ludwig, *Georg Forster. Einheit und Mannigfaltigkeit in seiner geistigen Welt*, Tübingen, Niemeyer, 1965.

La perfectibilité est ensuite abordée dans les années 1970 par Hilde Bacharach²³ dans ses réflexions sur la conception du progrès chez Georg Forster, sans pourtant faire l'objet d'un traitement systématique mais davantage à titre d'illustration des théories de Forster sur le progrès. Elle a ensuite été abordée par Eva Scheweleit dans sa thèse de doctorat²⁴. Tanja van Hoorn écrit que ces deux ouvrages s'inscrivent, de même que ceux de Ludwig Uhlig et Marita Gilli, dans une tendance de la recherche qui considérait avant tout l'oeuvre de Forster comme une réflexion sur la philosophie de l'histoire, lue comme une progression vers les conceptions révolutionnaires de Forster²⁵. Astrid Schwarz a publié un ouvrage qui consacre un chapitre à la perfectibilité chez Forster²⁶.

Cet élargissement du champ de la perfectibilité en règle générale, à partir des recherches sur la perfectibilité chez le fondateur du terme, Rousseau, en particulier, a eu des conséquences dans la recherche sur la perfectibilité chez Forster ; on peut ainsi évoquer l'article récent d'Axel Rüdiger consacré aux implications morales de la perfectibilité chez Forster²⁷, un domaine dans lequel la perfectibilité n'avait pas été abordée jusqu'alors.

Il est indispensable, compte tenu de la jeunesse du terme à l'époque où Forster l'emploie, de confronter sa perfectibilité à celle de Rousseau, tout en gardant à l'esprit qu'une génération de penseurs s'intercale entre Rousseau et Forster, penseur des Lumières tardives²⁸,

²³ BACHARACH Hilde Guth, *Fortschrittsideen und Zukunftserwartungen im Werk Georg Forsters*, Ann Arbor, Londres, Michigan University Microfilms, 1978.

²⁴ SCHEWELEIT Eva, *Naturauffassung, Perfektibilitätsidee und Fortschrittsdenken im Werk Georg Forsters*, Berlin, 1987.

²⁵ HOORN Tanja van, *Dem Leibe abgelesen. Georg Forster im Kontext der physischen Anthropologie des 18. Jahrhunderts*, Tübingen, De Gruyter, 2004, p. 8, note 26.

²⁶ SCHWARZ Astrid, *Georg Forster: 1754-1794: zur Dialektik von Naturwissenschaft, Anthropologie, Philosophie und Politik in der deutschen Spätaufklärung ; Kontinuität und Radikalisierung seiner Weltanschauung vor dem Hintergrund einer ganzheitlichen Werkinterpretation*, Aix-la-Chapelle, Mainz, 1998.

²⁷ RÜDIGER Axel, « Unendliche oder vollkommene Perfektibilität? Immanuel Kant, Georg Forster und Johann Adolf Dori über das ‚höchste Gut‘ und die Antinomie der praktischen Vernunft », in: BARON Konstanze et SOBOTH Christian, *Perfektionismus und Perfektibilität. Sollzustände in Pietismus und Aufklärung*, Hambourg, 2014.

²⁸ Les Lumières tardives, ou Secondes Lumières, est une expression traduite de l'allemand *Spätaufklärung*. Les limites de cette période varient en fonction des commentateurs : elle peut désigner une période qui débute avec la prise de la Bastille en 1789 et se termine en 1815 avec la chute de Napoléon, ou bien une période qui s'étendrait de 1770 à 1790. Nous employons ici le terme dans cette dernière définition. Il s'agit cependant davantage d'une unité thématique plutôt qu'une unité temporelle : la *Spätaufklärung* se définit par l'essor d'une anthropologie qui n'est plus liée à une métaphysique, mais qui trouve son origine et sa justification dans l'expérience. Il s'agit également d'une période au cours de laquelle les mouvements de remise en question de la raison et du progrès

et qu'il emploie le terme à un moment de basculement : à la fin des années 1770, au moment où Forster commence à faire usage du concept, la perfectibilité s'impose dans l'espace germanique tout en s'éloignant de la référence rousseauiste. Pour autant, et parce que le concept n'a qu'une vingtaine d'années d'existence au moment où Forster commence à l'employer, il a semblé intéressant de présenter le texte fondateur de la perfectibilité, ainsi que sa réception immédiate dans l'espace germanophone, avant même de retracer dans le détail la genèse du concept chez Forster.

Dans l'économie du *Discours sur les fondements et l'origine des inégalités parmi les hommes*²⁹, l'apparition du néologisme « perfectibilité » se place à un moment charnière. Le second *Discours* cherche à répondre à la question, posée par l'Académie de Dijon, de l'origine de l'inégalité des conditions parmi les hommes. Dans l'introduction du second *Discours*, Rousseau met en avant l'existence de deux types d'inégalités entre les hommes, une inégalité physique, naturelle, dont il serait vain de rechercher l'origine, et une inégalité « morale, ou politique ». Le projet de cet ouvrage, souligne Rousseau, est de montrer comment la nature s'est soumise à la loi et les forts aux faibles³⁰, en imposant l'inégalité morale ou politique face à l'inégalité physique. Pour cela, le philosophe de Genève développe la fiction de l'état de nature, qui décrit l'état hypothétique dans lequel devaient se trouver les hommes avant toute civilisation. Rousseau commence par décrire l'homme physique, en le présentant comme un animal « moins fort que les uns, moins agile que les autres, mais, à tout prendre, organisé le plus avantageusement de tous³¹ ». Rousseau décrit le mode de vie supposé de cet homme de l'état de nature, et y trouve bien des avantages que l'homme civilisé a perdus.

humain, présents dès le début des Lumières, connaissent un essor important, mettant en évidence ce que Jean Deprun, introducteur de l'expression « Lumières tardives » en français, appelait une philosophie de l'inquiétude. DEPRUN Jean, *La philosophie de l'inquiétude en France au XVIIIe siècle*, Paris, Vrin, 1979, pp. 212, 377.

²⁹ ROUSSEAU Jean-Jacques, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », in: *Œuvres complètes : Du contrat social. Écrits politiques*, vol. 3, Paris, Gallimard, 1964 (Bibliothèque de la Pléiade 169), pp. 109-223.

³⁰ Ibid., p. 132 : « De quoi s'agit-il donc précisément dans ce Discours ? De marquer dans le progrès des choses le moment où le droit succédant à la violence, la nature fut soumise à la loi ; d'expliquer par quel enchaînement de prodiges le fort put se résoudre à servir le faible, et le peuple à acheter un repos en idée, au prix d'une félicité réelle. »

³¹ Ibid., p. 135.

Rousseau indique ensuite qu'après avoir considéré l'homme physique, il va à présent « le regarder par le côté métaphysique et moral³² ». Il cherche alors à déterminer ce qui distingue l'homme de l'animal du point de vue non plus du corps, mais de ses facultés. Pour ce faire, de la même manière qu'il a essayé d'extraire de l'homme ses caractéristiques physiques et comportementales en lui retirant artificiellement tous les apports externes qui le caractérisent dans les différentes civilisations, il cherche à définir l'homme et ses facultés mentales avant tout progrès de l'esprit. L'idée ici est de déterminer ce qui est propre à l'homme et permet de le distinguer des autres animaux.

La première faculté que propose Rousseau pour caractériser l'homme est la liberté, sa « qualité d'agent libre ». Pour Rousseau, la nature commande tant à l'animal qu'à l'homme, mais tandis que l'animal n'a d'autre choix que d'obéir, l'homme peut décider d'obéir ou non :

[...] c'est surtout dans la conscience de cette liberté que se montre la spiritualité de son âme : car la physique explique en quelque manière le mécanisme des sens et la formation des idées ; mais dans la puissance de vouloir ou plutôt de choisir, et dans le sentiment de cette puissance on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les lois de la mécanique³³.

Rousseau envisage cependant les objections de ses contradicteurs et reconnaît que cette définition de l'homme peut être sujette à caution. Il l'écarte alors au profit d'une autre, la « faculté de se perfectionner » :

Mais, quand les difficultés qui environnent toutes ces questions, laisseraient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et de l'animal, il y a une autre qualité très spécifique qui les distingue, et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, c'est la faculté de se perfectionner [...]³⁴.

Rousseau introduit cette faculté avec force, en présentant son existence comme irréfutable. Il insiste sur le fait que c'est cette faculté qui contient en puissance toutes les facultés humaines, une méta-faculté, comme la qualifie Bertrand Binoche³⁵. Ces facultés cependant ne sauraient se développer d'elles-mêmes, mais elles doivent l'être par des facteurs extérieurs :

[...] faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, et réside parmi nous tant dans l'espèce que dans l'individu, au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie, et son espèce, au bout de mille ans, ce qu'elle était la première année de ces mille ans³⁶.

³² Ibid., p. 141.

³³ Ibid., p. 142.

³⁴ Ibid.

³⁵ BINOCHÉ, *L'Homme perfectible*, op. cit., 2004, p. 14.

³⁶ ROUSSEAU, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », art. cit., 1964, p. 142.

C'est la plasticité de l'espèce humaine, son potentiel infini qui est mis ici en avant, par opposition à l'animal qui agit parfaitement dans le cercle de ses capacités innées, mais est incapable de sortir de ce cercle restreint. L'homme est imparfait, mais il a le pouvoir de s'améliorer, ainsi que la liberté de le faire : c'est cette faculté qui lui permet de s'élever au-dessus de la condition animale et qui est à l'origine de tout ce qu'il accomplit. Les deux extraits ci-dessus constituent la première phase, ascendante, du passage, où Rousseau semble glorifier l'espèce humaine, tout ce qu'elle a accompli et ce qu'elle peut encore accomplir. C'est cette puissance qui caractérise l'homme pour Rousseau, et cette idée est pour lui si nouvelle qu'il crée un néologisme pour la désigner, signe que, pour lui, la langue française ne propose pas de terme qui convienne à cette faculté. C'est dans ce mouvement ascendant du passage que l'on s'attendrait à trouver l'introduction du terme « perfectibilité ». Or ce n'est pas le cas, parce que l'introduction du concept s'inscrit entièrement dans la stratégie critique de Rousseau dans le second *Discours*. L'objet de ce texte n'est pas la définition de ce qui distingue l'homme des autres animaux, mais bien l'étude des inégalités au sein même de l'espèce humaine. Le concept est donc d'emblée équivoque, tant au niveau des idées que de la lettre du texte. La perfectibilité peut être source de régression et donc de malheur :

Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécile ? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, et que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis et qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme reperdant par la vieillesse ou d'autres accidents tout ce que sa *perfectibilité* lui avait fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même ? Il serait triste pour nous d'être forcés de convenir, que cette faculté distinctive, et presque illimitée, est la source de tous les malheurs de l'homme ; que c'est elle qui le tire, à force de temps, de cette condition originaire, dans laquelle il coulerait des jours tranquilles et innocents ; que c'est elle, qui faisant éclore avec les siècles ses lumières et ses erreurs, ses vices et ses vertus, le rend à la longue le tyran de lui-même et de la nature³⁷.

La première occurrence du terme de perfectibilité dans le texte, et, par là même, dans la langue française, apparaît dans une phrase qui déplore le fait que la perfectibilité, par un effet de retournement, fasse retomber l'homme plus bas que l'animal. Il n'emploie le néologisme que dans ce second mouvement du passage, descendant, qui décrit la corruption et la détérioration possibles de l'espèce humaine. La perfectibilité devient indissociable de la corruptibilité, et sert à Rousseau d'argument principal de sa critique de la civilisation : la liberté innée de l'homme lui permet d'obéir ou non à la nature, et en particulier à sa nature. L'usage de sa perfectibilité conduit l'homme à fausser ce rapport et à agir de manière contre-nature, tant

³⁷ Ibid.

contre la nature qui l'entoure que contre sa propre nature. Perfectibilité et corruptibilité sont les deux faces d'une même pièce, et Rousseau se sert de la perfectibilité pour faire basculer son discours, en quelques lignes, d'une glorification de l'homme, qui souligne cependant la fragilité de sa condition, à une critique de la civilisation humaine. Cette critique a une portée d'autant plus grande que comme l'indique Rousseau, sa définition de la perfectibilité comme faculté qui définit l'homme ne souffre aucune contradiction : de fait, ses successeurs débattront de la définition de la perfectibilité, et en particulier bien sûr de la nécessité ou non d'y associer le germe de la corruption de l'homme, mais bien rarement de son existence même. Forster ne fait pas exception.

L'instinct qui manque à l'homme, poursuit Rousseau, est compensé par des facultés qui se développent progressivement. L'homme sauvage commence par développer des facultés qui sont celles des animaux, avant de s'en éloigner :

[...] apercevoir et sentir sera son premier état, qui lui sera commun avec tous les animaux. Vouloir et ne pas vouloir, désirer et craindre, seront les premières, et presque les seules opérations de son âme, jusqu'à ce que de nouvelles circonstances y causent de nouveaux développements³⁸.

La perfectibilité de l'homme est liée aux passions, souligne Rousseau, parce qu'elle n'est envisageable que dans un environnement donné. Comme le souligne Ernst Behler, le perfectionnement du raisonnement, pour Rousseau, passe par les émotions, par la crainte, par le désir. On ne peut donc pas dissocier raison et sentiment, nature et civilisation chez Rousseau³⁹. Cet environnement développe à la fois des besoins et des connaissances en l'homme, qui éveillent ses passions :

Quoi qu'en disent les moralistes, l'entendement humain doit beaucoup aux passions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup aussi : c'est par leur activité que notre raison se perfectionne ; nous ne cherchons à connaître que parce que nous désirons de jouir, et il n'est pas possible de concevoir pourquoi celui qui n'aurait ni désirs ni craintes se donnerait la peine de raisonner. Les passions, à leur tour, tirent leur origine de nos besoins, et leur progrès de nos connaissances ; car on

³⁸ Ibid., p. 143.

³⁹ BEHLER Ernst, *Unendliche Perfektibilität: europäische Romantik und Französische Revolution*, Paderborn, F. Schöningh, 1989, p. 61 : à propos de la conception de la perfectibilité des Romantiques allemands, l'auteur écrit : « Rousseau en a été sans aucun doute un important précurseur, d'autant plus que chez lui l'idée de la perfectibilité se trouve représentée dans ce rapport antagoniste entre la passion et la raison, un rapport qu'il ne faut pas penser comme un progrès linéaire de la raison, mais qui met simultanément en avant les pertes, les mutilations et les dénaturations causées par la raison. » („Rousseau ist dabei zweifellos ein wichtiger Vorläufer gewesen, zumal sich die Idee der Perfektibilität bei ihm in jenem antagonistischen Verhältnis von Leidenschaft und Vernunft vorgebildet findet, das sich nicht als linearer Fortschritt der Vernunft denken läßt, sondern gleichzeitig die Verluste, die Verstümmelungen und Entartungen, die von der Vernunft verursacht wurden, zum Vorschein bringt.“)

ne peut désirer ou craindre les choses que sur les idées qu'on en peut avoir, ou par la simple impulsion de la nature [...]»⁴⁰.

En fonction de l'environnement dans lequel vit un peuple ou un individu, il développe différentes facultés, qui sont une conséquence de cet environnement. Rousseau souligne ensuite le fossé qui existe entre les sensations des « sauvages » et les idées, même les plus simples, des hommes civilisés, et le fait que rien dans la nature n'incite le sauvage à quitter l'état dans lequel il vit. La perfectibilité est donc bien présente en germe, mais elle ne donne à l'homme aucune impulsion conduisant à la développer, il est nécessaire que des facteurs extérieurs, produits du hasard, viennent affecter l'homme et le conduisent à développer cette perfectibilité. À la fin de la première partie du second *Discours*, Rousseau écrit :

Après avoir montré que la *perfectibilité*, les vertus sociales et les autres facultés que l'homme naturel avait reçues en puissance ne pouvaient jamais se développer d'elles-mêmes, qu'elles avaient besoin pour cela du concours fortuit de plusieurs causes étrangères qui pouvaient ne jamais naître, et sans lesquelles il fût demeuré éternellement dans sa condition primitive ; il me reste à considérer et à rapprocher les différents hasards qui ont pu perfectionner la raison humaine, en détériorant l'espèce, rendre un être méchant en le rendant sociable, et d'un terme si éloigné amener enfin l'homme et le monde au point où nous les voyons⁴¹.

Cette perfectibilité est problématique dès son origine, parce que, comme l'écrit Bertrand Binoche, elle « ne renvoie à aucun modèle identifiable de perfection⁴² ». De fait, cela laisse ouvertes les possibilités d'interprétation, d'autant que le concept n'a pas été repris ensuite dans les ouvrages suivants de Rousseau.

En France, le rejet de l'état de nature va de pair avec le rejet de la conception rousseauiste de la perfectibilité. La plupart des philosophes français des Lumières emploient la perfectibilité en faisant référence à Rousseau pour mieux le contester jusque dans les années 1790, puis la référence à Rousseau disparaît dans le discours sur la perfectibilité⁴³. Mais la principale différence avec les conceptions de la perfectibilité qui lui succéderont en France est le temps dans lequel elle se déploie : La perfectibilité s'intègre dans des philosophies de l'histoire pour lesquelles elle n'était pas pensée au départ, ce qui implique une redéfinition totale du concept.

⁴⁰ ROUSSEAU, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », *art. cit.*, 1964, p. 143.

⁴¹ *Ibid.*, p. 162.

⁴² BINOCHÉ, *L'Homme perfectible*, *op. cit.*, 2004, p. 15.

⁴³ BINOCHÉ, « Les équivoques de la perfectibilité », *art. cit.*, 2004.

De fait, cette définition varie en fonction du philosophe qui l'emploie⁴⁴. Ainsi, Helvétius la renvoie en 1758 à un principe dont elle est la conséquence, la crainte de l'ennui ; puis il transforme, en 1773, la faculté réactive de se perfectionner en faculté passive d'être perfectionné, par le biais de l'éducation. Bonnet nie qu'elle soit réservée à l'homme, tandis que Voltaire nie qu'elle soit ambivalente et illimitée.

Le second *Discours* est traduit dès 1756 en allemand par Moses Mendelssohn, un an à peine après la parution en français, et la polémique sur le terme de perfectibilité commence immédiatement. Mendelssohn le traduit tantôt par « das Vermögen... », tantôt par « die Bemühung sich vollkommener zu machen ». Lessing conteste cette traduction et emploie le terme de *Perfektibilität*. Derrière cette polémique sémantique se cache en réalité une polémique sur l'interprétation à donner au terme : alors que Mendelssohn voit en la perfectibilité un processus existant depuis toujours en l'homme, même à l'état de nature, et la considère comme un effort de chacun pour se perfectionner, Lessing la voit au contraire comme une qualité conservatrice, ce qui permet à chaque être de subsister dans ce qu'il est⁴⁵. Tous deux acceptent l'existence de la perfectibilité, mais la redéfinissent chacun dans un autre sens que celui de Rousseau, et ce dans deux sens eux-mêmes opposés.

De plus, il est important de mentionner que Mendelssohn ne se contente pas de traduire le second *Discours*, il traduit et publie dans le même volume la lettre de Voltaire à Rousseau du 30 août 1755, dans laquelle le premier reproche au second de vouloir faire marcher l'homme à quatre pattes, comme, prétend-il, c'était le cas dans un supposé état de nature. Il adjoint donc au texte sa caricature, qui plus est rédigée par le philosophe français des Lumières qui est alors le plus célèbre à l'étranger. On peut légitimement supposer que cela a eu des conséquences néfastes sur l'interprétation dans l'aire germanique du second *Discours* en général et du concept rousseauiste de perfectibilité en particulier. Dès le départ donc, le terme de *Perfektibilität* apparaît de manière biaisée. Il n'apparaît pas dans une traduction publiée de Rousseau, mais en

⁴⁴ BINOCHÉ, « Vocabulaire européen des philosophies », *art. cit.*, 2004, p. 914.

⁴⁵ LESSING Gotthold Ephraim, « Gotthold Ephraim Lessing an Moses Mendelssohn, 21.01.1756 », in: *Werke und Briefe*, vol. 11/1, Berlin, Deutscher Klassiker Verlag, 1988, p. 88. Voir à ce propos POLLOK Anne, *Facetten des Menschen: zur Anthropologie Moses Mendelssohns*, Hambourg, Halle-Wittenberg, Univ. Diss., 2010 (Studien zum achtzehnten Jahrhundert 32).

marge de celle-ci ; et il désigne un concept sur la définition et la portée duquel ne règne aucun consensus.

L'intérêt encore limité qui est porté à Forster dans l'espace francophone explique le faible nombre de traductions récentes d'ouvrages de Forster. Les *Vues sur le Rhin inférieur* (*Ansichten vom Niederrhein*), le récit du voyage de Forster le long du Rhin en 1790, avaient été traduites en français au cours de la période révolutionnaire, en 1794 et 1795⁴⁶. Les divergences par rapport au texte original ne permettent pas d'employer ici cette traduction, si ce n'est en tant qu'objet d'étude de la réception de Forster dans la France révolutionnaire⁴⁷. Cette traduction, ainsi que les autres traductions en français de textes de Forster réalisées au XVIII^e siècle, sont particulièrement intéressantes par les choix de traduction qui y ont été faits et pourraient donner lieu à une étude féconde par ce que ces choix indiquent de la constellation de concepts usités au moment où ces traductions ont été réalisées, mais elles sont toujours trop éloignées de la lettre du texte pour pouvoir être reprises, et même, le plus souvent, pour pouvoir constituer la base d'une révision. Les extraits de Forster qui n'ont été traduits qu'au XVIII^e siècle et qui sont cités ici ont donc systématiquement été retraduits.

Les textes centraux de l'époque révolutionnaire de Forster ont été l'objet de l'attention de la recherche française sur Forster au cours des années 1990 et 2000. *Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit* (*Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*) a été traduit en 1993 par Jean-Paul Barbe, Sonia Crozet et Régis Giraud⁴⁸. Cette même traduction, de très bonne qualité, a été reprise au sein du recueil de textes publié par Marita Gilli sous le titre *Un révolutionnaire allemand, Georg Forster (1754-1794)* publié en 2005⁴⁹. Marita Gilli a traduit dans ce même volume les textes les plus connus de la

⁴⁶ FORSTER Georg, *Voyage philosophique et pittoresque, sur les rives du Rhin à Liège, dans La Flandre, Le Brabant, La Hollande, etc. fait en 1790*, vol. 1, Paris, F. Buisson, 1794 ; FORSTER Georg, *Voyage philosophique et pittoresque, sur les rives du Rhin à Liège, dans La Flandre, Le Brabant, La Hollande, etc. fait en 1790*, vol. 2, Paris, F. Buisson, 1794 ; FORSTER Georg, *Voyage philosophique et pittoresque en Angleterre et en France, fait en 1790: suivi d'un essai sur l'histoire des arts dans la Grande-Bretagne*, Paris, F. Buisson, 1795.

⁴⁷ Voir à ce propos la première sous-partie du chapitre 9, pp. 597-600.

⁴⁸ FORSTER Georg, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, Nantes, Le Passeur - Cecofop, 1993.

⁴⁹ GILLI Marita, *Un révolutionnaire allemand, Georg Forster (1754-1794)*, Paris, Ed. du CTHS, 2005.

période révolutionnaire de Forster, notamment *Über das Verhältniß der Mainzer gegen die Franken (Des relations des Mayençais avec les Francs)*⁵⁰ ainsi que les *Parisische Umriss (Tableaux parisiens)*, là aussi avec une grande attention au détail⁵¹. Ces traductions ont été reprises ici. Une partie du *Reise um die Welt (Voyage autour du monde)* a été traduite en français par l'historien des idées Joël Lefebvre, une traduction parue en deux tomes en 2002 et 2004⁵², mais qui malheureusement regroupe seulement des extraits du récit de voyage. Raphaël Lagier a fait paraître en 2006 un article consacré à la dimension anthropologique de l'œuvre de Forster et y a adjoint une traduction, malheureusement souvent imprécise, de *Noch etwas über die Menschenrassen (Autre chose sur les races humaines)*⁵³.

Lorsque ce volume cite d'autres auteurs allemands ou anglais dont une traduction en français existe, cette traduction a généralement été reprise après vérification de son exactitude vis-à-vis du texte original. C'est ainsi que les excellentes traductions de Kant réalisées par Stéphane Piobetta au début des années 1940 et republiées en 1990 ont été reprises à l'identique⁵⁴. Il en est de même pour les traductions de grande qualité de la *Métaphysique des mœurs* par Alain Renaut⁵⁵. Différentes traductions d'ouvrages de Herder ont été employées dans ce volume. Il s'agit en premier lieu de la traduction des *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit (Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité)* par Edgar Quinet, parue en 1834. Si la traduction a jeté les premières bases de la réception de l'œuvre de Herder en France et revêt à ce titre un intérêt historique certain, elle est cependant souvent trop éloignée du texte original pour pouvoir être reprise sans modification⁵⁶. Des modifications importantes ont donc été apportées aux traductions des passages cités ici. L'historien des idées

⁵⁰ Ibid., pp. 49-74.

⁵¹ Ibid., pp. 237-302.

⁵² FORSTER Georg, *Voyage autour du monde: Tahiti-Nouvelle Calédonie, août 1773 / septembre 1774*, Paris, Editions des écrivains, 2002 ; FORSTER Georg, *Voyage autour du monde: Antarctique, île de Pâques, îles Marquises*, Paris, Editions des écrivains, 2004.

⁵³ LAGIER Raphaël, « Un outsider de la fondation de l'anthropologie : Georg Forster », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 14 (1), 01.03.2006, pp. 137-152 ; FORSTER Georg, « Autre chose sur les races humaines », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 14 (1), 2006, pp. 153-171.

⁵⁴ KANT Immanuel, « Des différentes races humaines », in: *Opuscules sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1990, pp. 47-67 ; KANT Immanuel, « Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique », in: *Opuscules sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1990, pp. 69-89 ; KANT Immanuel, « Définition du concept de race humaine », in: *Opuscules sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1990, pp. 123-144.

⁵⁵ KANT Immanuel, *Métaphysique des mœurs. Fondation de la métaphysique des mœurs, Introduction à la métaphysique des mœurs*, vol. I, Paris, Flammarion, 1994.

⁵⁶ HERDER Johann Gottfried, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, vol. 1, Paris, Strasbourg, F. G. Levraut, 1834 ; HERDER Johann Gottfried, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, vol. 2, Paris, Strasbourg, F. G. Levraut, 1834.

Max Rouché, spécialiste de Herder, a réalisé une traduction rigoureuse d'extraits des *Idées* de Herder, qui a été employée dans ce volume pour les passages concernés, mais qui ne comporte malheureusement qu'un faible nombre des extraits de Herder cités⁵⁷. Il existe deux traductions de la *Abhandlung über den Ursprung der Sprache (Traité de l'origine du langage)*, une traduction de Pierre Péniçon parue en 1977 et une traduction de Denise Modigliani parue en 1992⁵⁸. Il s'agit de traductions de bonne qualité dans les deux cas, et lorsque les différences de traduction sont importantes, elles alimentent la réflexion sur les concepts de Herder : c'est en particulier le cas du concept de *Besonnenheit*, central dans l'ouvrage de Herder, mais aussi dans la conception de la perfectibilité de Forster, qui reprend le concept herdérien. Les traductions divergentes sur ce point des deux traducteurs se justifient, compte tenu de la polysémie du concept⁵⁹. Sauf exception, les traductions proposées ici suivent la traduction, plus récente, de Denise Modigliani.

Ce volume propose en annexe une traduction de plusieurs textes de Forster qui sont centraux pour l'étude de la perfectibilité et qui n'ont fait l'objet d'aucune traduction en français. C'est le cas tout d'abord de trois textes de Forster consacrés à l'histoire humaine et à l'histoire naturelle, proposés en traduction intégrale. Le premier est *Ein Blick in das Ganze der Natur (Un aperçu de la nature dans sa totalité)*, rédigé par Forster en 1781 et remanié plusieurs fois jusqu'en 1783, qui servit d'introduction à un cours sur l'histoire des animaux donné à Cassel et qui fut publié à titre posthume⁶⁰. Le second texte est le *Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit (Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité)*, paru en septembre 1789 dans le *Neues deutsches Museum* et qui devait annoncer un ouvrage plus conséquent sur l'histoire de l'homme que Forster n'a jamais écrit⁶¹. Le dernier texte intégralement traduit est *Über lokale und allgemeine Bildung (De la Formation locale et générale)*, paru en juin 1791

⁵⁷ HERDER Johann Gottfried, « Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité (extraits) », in: *Histoire et cultures. Une autre philosophie de l'histoire. Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité (extraits)*, Paris, Flammarion, 2000, pp. 175-195.

⁵⁸ HERDER Johann Gottfried, *Traité sur l'origine de la langue*, Paris, Flammarion, 1977 ; HERDER Johann Gottfried, *Traité de l'origine du langage*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992.

⁵⁹ Voir pp. 363-371, dans la quatrième sous-partie du chapitre 5.

⁶⁰ SCHEIBE Siegfried, « Erläuterungen: Einführung. Entstehung- und Wirkungsgeschichte der einzelnen Texte », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 390-391.

⁶¹ *Ibid.*, pp. 421-422.

lui aussi dans le *Neues deutsches Museum*⁶², qui est présenté par Forster comme un fragment d'un ouvrage de plus grande envergure consacré à la poésie indienne, ouvrage resté lui aussi seulement au rang de projet. *De la Formation locale et générale* s'inscrit dans la continuité de l'avant-propos rédigé par Forster à sa traduction du drame indien *Sakontala*, du poète indien Kalidasa, traduit par Forster en allemand en 1790 et publié l'année suivante.

Trois extraits de textes de Forster sont également proposés en annexe. Il s'agit tout d'abord de l'introduction du texte *Cook der Entdecker* (*Cook l'explorateur*), que Forster conçoit comme un hommage au capitaine James Cook, décédé au cours de son troisième voyage d'exploration, et qui constitue également l'introduction de la traduction par Forster du récit de ce troisième voyage. Forster traduit en 1780 un volume de l'*Histoire naturelle* de Buffon, et rédige un court avant-propos, également traduit en annexe. Le dernier texte est un extrait de la recension par Forster des textes publiés par Christoph Meiners dans la revue que ce dernier édite avec Ludwig Timotheus Spittler, le *Göttingisches historisches Magazin*.

Des extraits de trois de ces traductions sont à paraître dans un recueil de textes traduits sur la perfectibilité allemande au XVIII^e siècle, qui porte le titre *La perfectibilité de l'homme. Les Lumières allemandes contre Rousseau ?* L'introduction de *Cook, l'explorateur* est publiée dans une partie intitulée « La perfectibilité, partie intégrante de la nature humaine » et la recension de Meiners ainsi que *De la Formation locale et générale* sont publiés dans la partie « Diversité humaine et races ».

Forster élabore son champ lexical du perfectionnement et de la perfectibilité au fur et à mesure de l'accroissement de son intérêt pour les sciences de l'homme, en passant d'une absence quasi-totale de ces termes dans le *Voyage autour du monde* et les écrits antérieurs ou contemporains à une vaste constellation de termes différents dans ses écrits anthropologiques et philosophiques à partir du milieu des années 1780⁶³. Nous nous sommes efforcés ici de refléter cette constitution progressive du lexique à travers sa traduction, de manière à témoigner

⁶² FORSTER Georg, « Ueber lokale und allgemeine Bildung », *Neues deutsches Museum* 6, 06.1791, pp. 509-529. Voir à ce propos STEINER Gerhard, « Erläuterungen: Einführung », in: *Werke: Kleine Schriften zu Kunst und Literatur. Sakontala*, vol. 7, Berlin, Akad.-Verl., 1963, pp. 459-475 ; UHLIG, Georg Forster, *op. cit.*, 2004, p. 279.

⁶³ La deuxième sous-partie du premier chapitre, pp. 78-102, est entièrement consacrée à cette constitution du vocabulaire du perfectionnement et de la perfectibilité par Forster, notamment à travers le passage de l'anglais à l'allemand comme langue principale de rédaction de ses ouvrages.

avec cohérence de cette évolution. C'est ainsi que la traduction « perfectibilité » a été réservée aux termes directement adaptés du français, *Perfektibilität* et, plus rarement chez Forster, *Perfectibilität*. Les composés de *vervollkommen* ont été systématiquement traduits par un composé de « perfectionnement » : Forster n'emploie pas la racine latine du terme, *Perfektionierung*, *perfektioniert* n'est que très peu présent dans ses œuvres. En suivant la même logique, *Vollkommenheit* a été traduit par « perfection », le terme *Perfektion* étant lui aussi peu employé par Forster. Il est nécessaire de distinguer l'emploi de ces termes directement liés à notre problématique de termes voisins, mais aux implications souvent très différentes, comme *Verbesserung* ou *Fortschritt*, traduits respectivement par « amélioration » et « progrès ».

Le centre d'intérêt premier de Forster est celui de la botanique et des sciences naturelles. Cela apparaît clairement à travers les métaphores qu'il emploie durant toute sa carrière d'écrivain pour caractériser le perfectionnement, réel ou souhaité, de l'humanité. Il a donc semblé essentiel de restituer ces métaphores végétales de Forster par la traduction : quand bien même ces métaphores pourraient apparaître comme un *topos* des Lumières tardives allemandes, elles constituent souvent chez Forster un modèle par analogie qui lui permet de faire progresser sa réflexion, ou du moins de faciliter la transmission de ses idées au lecteur⁶⁴. En ce sens, elles semblent endosser un rôle plus central que chez certains autres auteurs. Un soin particulier a donc été consacré ici à retranscrire ces métaphores qui relèvent du règne végétal, avec des termes comme *Blüte*, *Keim* ou *Frucht*, ainsi que celles, plus rares, qui relèvent du règne animal. Cet intérêt de Forster pour les sciences naturelles permet également de déterminer avec certitude la traduction à privilégier pour les termes qui relèvent de la classification naturaliste des espèces : *Geschlecht*, *Gattung*, *Art*, sont traduits en respectant les termes en usage dans les ouvrages naturalistes de l'époque, en particulier la traduction française de la dixième édition du *Systema naturae* de Linné, dont Forster eut connaissance très jeune, dans la version en latin publiée par Johann Joachim Lange⁶⁵.

⁶⁴ Voir à ce propos par exemple FORSTER Georg, « Vorrede des Übersetzers », in: *Des Capitain Jacob Cook dritte Entdeckungs-Reise in die Südsee und nach dem Nordpol*, vol. 1, Berlin, Haude und Spener, 1789, p. VIII. „Will der gewissenhafte Schriftsteller diese glücklichen Fortschritte der Aufklärung befördern, so darf er nicht vergessen, daß derselbe Regen, der die junge Knospe entwickeln half, die Blüthe und Frucht verderbt [...]“ [« Si l'écrivain consciencieux veut encourager ces heureux progrès des Lumières, il ne doit pas oublier que la même pluie qui a aidé à développer la jeune pousse fait pourrir la fleur et le fruit [...] »] Cette citation est présentée plus en détail dans la première sous-partie du chapitre 9, p. 593.

⁶⁵ Voir LINNÉ Carl von, *Caroli Linnaei equitis de stella polari ... Systema naturae per regna tria naturae, secundum classes, ordines, genera, species, cum characteribus, differentiis, synonymis, locis*, vol. 1, Halle, Io. Iac.

Un autre type de métaphore, lui aussi attendu dans une réflexion sur le perfectionnement de l'humanité, est celui de l'avancée physique d'un corps, qui peut être retranscrite sur le plan horizontal (*Gang, Schritt*) ou bien sur le plan vertical (*Stufe, Staffel, Grad*) dans les textes de Forster. Ces métaphores sont loin d'être propres à Forster, mais elles sont souvent révélatrices de l'édifice théorique implicite derrière le perfectionnement que Forster s'applique à décrire. Dans certains cas, ces métaphores peuvent également être interprétées selon des réflexions propres à la science physique, notamment par l'établissement de parallèles avec les forces. On s'est donc efforcé de conserver la dimension spatiale de ces termes dans leur traduction française.

La polysémie et la variété de l'emploi de certains termes par Forster imposent des variations dans la traduction. Ces termes, qui désignent souvent des concepts centraux de la philosophie allemande des Lumières, sont employés au XVIII^e siècle dans une grande variété de domaines, et peuvent avoir des significations multiples. Or la traduction doit s'efforcer de rendre compte de cette richesse de significations et de champs d'application. L'importance de ces concepts pour la philosophie allemande du XVIII^e siècle en général et pour Forster en particulier est étudiée ultérieurement dans ce volume, nous souhaitons ici nous concentrer sur les différentes traductions possibles et employées pour ces termes. C'est en premier lieu le cas des concepts de *Bildung, Kraft* et *Trieb*.

Les composés de *Bildung* sont fréquemment employés par Forster, dans trois contextes très différents : dans une signification physique, voire physiologique, *Bildung* peut être employé au sens de la « constitution ». Ce choix de traduction a également été appliqué au verbe *bilden* (« constituer ») lorsqu'il est employé dans le sens le plus courant du terme. *Bildung*, ainsi que son composé *Ausbildung*, sont employés par Forster dans un éventail de significations et de domaines particulièrement divers. Il peut s'agir d'un contexte éducatif, au sens d'éducation ou d'apprentissage, puisque *Bildung* a gagné une signification toute particulière avec les premiers *Bildungsromane*⁶⁶. Le terme est également employé dans le contexte biologique de la reproduction, auquel Forster s'intéresse également, à travers le *Bildungstrieb* créé par

Curt., 1760. Le *Systema naturae* de Linné, et son influence sur la formation de Forster en particulier, sont présentés dans la première sous-partie du premier chapitre, pp. 103-115.

⁶⁶ Voir la première sous-partie du chapitre 1, pp. 56-58.

Blumenbach. Pour ce dernier terme, la tâche du traducteur est simplifiée par le fait que Forster donne un cours à Vilna en français sur les problèmes principaux des sciences naturelles, et qu'il y traduit le terme par « tendance formative »⁶⁷. Si dans ce contexte la traduction par « formation » ou ses composés est possible le plus souvent, une difficulté apparaît lorsque Forster étend ce terme au perfectionnement de l'humanité, dans des domaines qui excèdent le simple développement physique de l'individu. Il peut s'agir du perfectionnement des sciences et des techniques, de la morale, du rapport entre l'homme et ce qui l'entoure. Le terme de « formation » est alors parfois trop limité en français, imposant une traduction par d'autres termes, comme « façonner » ou « fabriquer ». C'est ainsi que le terme de *Bildung* est au centre de l'un des écrits de Forster les plus importants pour notre étude, *De la Formation locale et générale*, un écrit qui ne se limite pas au développement physique de l'être humain. Enfin le terme *gebildet* peut également être employée comme un jugement de valeur pour qualifier un individu ou un peuple, au point de justifier parfois une traduction par le terme « civilisé ».

Le concept de *Kraft* compte au nombre des concepts employés de manière très diverse par les philosophes des Lumières en Allemagne. Il existe deux champs principaux d'emploi du terme, la science physique et la psychologie. Dans le premier cas, *Kraft* est généralement traduit par « force » ; dans le second, par « faculté ». Chez Forster, qui a reçu une formation orientée vers les sciences naturelles, l'intérêt pour le concept de *Kraft* ne vient pas de l'anthropologie ni de la psychologie, à l'inverse de la plupart des hommes de lettres allemands de l'époque. Pour cette raison, on rencontre plus souvent *Kraft* dans l'œuvre de Forster employé au sens de « force » que de « faculté ». Dans la majorité des citations traduites, il s'agit pour Forster non pas de qualifier une caractéristique humaine, mais d'étudier une force qui s'applique à l'être humain de l'extérieur. Il est néanmoins apparu indispensable d'employer la traduction « faculté » lorsque le contexte l'exige, afin de rendre compte de cette différence de signification.

Cette structuration de la traduction du terme de *Kraft* a également des conséquences pour la traduction de l'ensemble des termes qui relèvent des caractéristiques de l'être humain, abondamment employés par Forster. En premier lieu, le concept de *Fähigkeit* est traduit

⁶⁷ FORSTER Georg, « Éléments de botanique [première parution posthume 2003] », in: *Werke: Schriften zur Naturkunde II*, vol. 6.2, Berlin, Akad.-Verl., 2003, p. 1448. Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 4, p. 256.

systématiquement dans ce volume par « capacité ». Si cette différence de traduction a l'avantage de permettre au lecteur de distinguer l'emploi de *Fähigkeit* de celui de *Kraft*, les raisons de ce choix sont plus profondes : le concept de *Fähigkeit* joue un rôle important dans la réflexion de Forster sur la perfectibilité, parce qu'il emploie concurremment les termes *Perfektibilität* et *Vervollkommnungsfähigkeit*. Or Forster ne conçoit pas la perfectibilité comme une faculté de l'esprit, elle est elle-même ce qui permet aux facultés de se développer, parce qu'elle incite l'être humain à se confronter au monde qui l'entoure. Elle est donc antérieure aux facultés humaines : elle est ce qui pousse l'homme à développer ses facultés. À ce titre, Forster partage la conception de la perfectibilité rousseauiste telle qu'elle est décrite par Bertrand Binoche, comme une « méta-faculté » de l'esprit humain⁶⁸. Il apparaît donc que la perfectibilité n'est pas une faculté pour Forster. Le choix du terme de « capacité » pour traduire *Fähigkeit* permet précisément de rendre compte de cette distinction et d'assurer la cohérence de l'opposition entre *Fähigkeit* et *Unfähigkeit*, que Forster emploie fréquemment, par le couple opposé « capacité » et « incapacité ».

C'est à propos de ce terme *Fähigkeit* qu'a été apportée une modification à la traduction de *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité* : Jean-Paul Barbe et ses collaborateurs traduisent les différentes occurrences de *Vervollkommnungsfähigkeit* par « perfectibilité », ce qui est parfaitement justifié dans le cadre de la traduction de ce texte de Forster, puisque le terme *Perfektibilität* n'y apparaît pas une seule fois⁶⁹. De fait, Forster emploie souvent les termes comme des synonymes : c'est ainsi qu'il oppose dans une même phrase des *Vues sur le Rhin inférieur* la perfectibilité (*Perfektibilität*) et l'incapacité au perfectionnement (*Unfähigkeit zur Vervollkommnung*)⁷⁰. Le travail réalisé ici met cependant en évidence que Forster emploie bien *Perfektibilität* dans d'autres textes, à de nombreuses reprises et bien avant la rédaction de *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*. Pour souligner le choix de Forster de ne pas employer le terme d'origine latine dans son texte, les traductions par « perfectibilité » de

⁶⁸ BINOCHÉ, *L'Homme perfectible*, op. cit., 2004, p. 14.

⁶⁹ *Vervollkommnungsfähigkeit*, à l'inverse, apparaît quatre fois dans le texte : FORSTER Georg, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », in: *Werke: Text*, vol. 10.1, Berlin, Akad.-Verl., 1990, pp. 569, 573, 581, 590. Dans la traduction française, les passages correspondants sont les suivants : FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, op. cit., 1993, pp. 26-27, 32-33, 44-45, 56-57.

⁷⁰ FORSTER Georg, *Werke: Ansichten vom Niederrhein, von Brabant, Flandern, Holland, England und Frankreich im April, Mai und Junius 1790 [1791]*, vol. 9, Berlin, Akad.-Verl., 1958, p. 173.

Vervollkommnungsfähigkeit ont donc été remplacées par « capacité à se perfectionner » dans la traduction de *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*.

Outre *Kraft* et *Fähigkeit*, deux autres concepts sont employés par Forster pour rendre compte des caractéristiques de l'esprit humain, *Vermögen* et *Anlage*. Dans *Un aperçu de la nature dans sa totalité*, Forster intègre des passages de l'*Histoire naturelle* de Buffon qu'il traduit en allemand. Forster y traduit « pouvoir » par *Vermögen*, une traduction qui a été respectée ici pour les différentes occurrences du terme dans les textes de Forster⁷¹. Le concept de *Anlage* en revanche varie davantage dans sa traduction. Forster emploie en effet le terme dans deux contextes proches, mais différents : il peut s'agir d'une caractéristique d'un être humain dont il dispose de manière innée et qui lui confère une certaine facilité à exceller dans un domaine ; dans ce cas le terme a été traduit par « disposition ». Cette même traduction a été retenue lorsque le terme désigne chez Forster la manière dont la nature ou le monde sont organisés, notamment dans le domaine des lois de la physique⁷². Lorsque *Anlage* désigne le fait que l'être humain ne se contente pas de ces prédispositions dans un domaine mais les développe et acquiert une certaine compétence dans ce domaine, il a semblé préférable de traduire le terme par « aptitude ».

La problématique du terme *Trieb* est assez voisine de celle de *Kraft* : il s'agit d'un concept qui tire son origine à la fois de l'anthropologie et des sciences naturelles⁷³. L'éventail de significations du terme est trop large pour pouvoir en proposer une traduction unique. Lorsque le terme est employé dans un contexte qui renvoie aux sciences naturelles, ou pour décrire une caractéristique commune aux êtres humains et aux animaux, il a été traduit par « instinct » ; lorsqu'il décrit une caractéristique humaine, il est plus souvent traduit par

⁷¹ FORSTER Georg, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 81-82. Le texte original en français : BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, « De la Nature. Première vue », in: *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roy*, vol. 12, Paris, Imprimerie royale, 1764, p. iv. Forster propose une traduction assez littérale du texte de Buffon, et ne s'en écarte que lorsque ses propres conceptions ne correspondent pas à celles du naturaliste de Montbard. Voir à ce propos la troisième sous-partie du chapitre 3, pp. 221-225.

⁷² Cet emploi apparaît notamment dans *Un aperçu de la nature dans sa totalité* : FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, p. 87. „In der ganzen Anlage dieser Welt, die wir zwar mit Ehrfurcht beschauen, wovon aber kein endlicher Geist das *Warum?* begreifen kann – in der ganzen Anlage dieser Welt ist alles auf Beweglichkeit, Veränderlichkeit, nicht auf Dauer und Unzerstörbarkeit, eingerichtet.“ (« Dans toute la disposition de ce monde, que nous pouvons certes contempler avec respect, mais dont aucun esprit fini ne peut saisir le *Pourquoi ?* – dans toute la disposition de ce monde, tout est organisé en fonction de la possibilité du mouvement et du changement, pas en fonction de la durée et de l'indestructibilité. »)

⁷³ Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 4, pp. 274-275.

« tendance ». Lorsque *Trieb* est employé pour décrire une force incontrôlable qui agit sur l'être humain, « tendance » est trop faible et « instinct » n'est pas assez caractérisé : la traduction par « pulsion » a alors pu être privilégiée. Dans cette signification, *Trieb* se rapproche du terme *Antrieb*, pour lequel la traduction retenue est « impulsion ».

Le terme *Bestimmung* a chez Forster le double sens de « destination » et de « détermination », selon qu'il désigne ainsi l'horizon de l'action de l'être humain ou bien, au contraire, les éléments, généralement naturels, qui pèsent sur son action. Ces deux significations sont suffisamment éloignées pour que le contexte permette de déterminer avec certitude la traduction à adopter.

Forster emploie à de multiples reprises le terme *Aufklärung*. S'il arrive qu'il l'emploie au sens d'« élucidation », la compréhension exhaustive d'un phénomène ou d'un domaine scientifique⁷⁴, la plupart des occurrences sont employées pour désigner la période durant laquelle il vit, au sens du titre de l'ouvrage de Kant *Was ist Aufklärung ?* Par conséquent, il a semblé logique de traduire *Aufklärung* par « les Lumières ».

Forster s'inscrit dans une tradition sensualiste, pour lui par conséquent la connaissance de la nature et du monde, mais aussi les idées des hommes, ne peuvent venir que des rapports que ces derniers entretiennent au monde qui les entoure. Sa réflexion sur la nature de ces rapports, et la manière dont ils peuvent s'avérer féconds pour la connaissance humaine, est centrale dans sa pensée. C'est d'autant plus le cas pour sa conception de la perfectibilité que cette dernière intervient à ce moment charnière où l'être humain se confronte au monde qui l'entoure, agit sur lui et réagit aux impulsions de celui-ci. Il est donc essentiel de veiller à la bonne traduction des termes qui qualifient ces rapports. Forster emploie trois termes : *Verhältnis*, *Beziehung* et *Zusammenhang*. On constate un grand nombre d'occurrences de *Verhältnis*, et *Beziehung* apparaît également à de nombreuses reprises, tandis que *Zusammenhang* n'apparaît que rarement dans les textes considérés. *Verhältnis* et *Beziehung* semblent être employés tous deux, en fonction du contexte, pour décrire soit la simple existence d'un voisinage entre deux pôles, que l'on pourrait traduire en français par « rapport », soit une interaction réelle, traduite en français par « relation ». Il n'a donc pas été possible d'associer

⁷⁴ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, p. 79. „den Punkt der Wissenschaft, dessen Aufklärung uns näher liegt“ (« le point de la science dont l'élucidation nous tient plus à cœur »).

l'un des deux termes allemands à l'un des deux termes français, puisque c'est ici le contexte qui décide systématiquement du sens du terme, et donc de sa traduction. Enfin *Zusammenhang* semble souvent décrire une interdépendance étroite et productrice de sens entre deux pôles, le terme a donc été traduit par « cohésion » lorsque cela est possible. Les termes sont cependant fréquents dans la langue allemande, et Forster les utilise dans des significations très diverses. C'est ainsi que *Verhältnis* est parfois employé par Forster au sens des rapports que l'homme entretient au monde, ou ses conditions de vie ; la périphrase est alors nécessaire pour restituer ce sens. Il arrive également que *Zusammenhang* soit utilisé dans un sens plus faible, auquel cas il a été traduit par « relation ». La première sous-partie du chapitre 6 est consacrée à la réflexion sur la place de ces rapports dans la pensée de Forster⁷⁵.

Le terme de *Wirkung* est également particulièrement polysémique dans les textes de Forster, ce qui interdit toute harmonisation de la traduction. Forster emploie le terme dans trois couples de concepts antagonistes, en lien direct avec les lois de la physique : c'est le cas de *Wirkung* et *Gegenwirkung*, de l'opposition de *Wirkung* à *Ursache* et de *Wirkung* à *wirkende Kraft*. Or les distinctions conceptuelles qui existent en français imposent une traduction différente : on parle d'action et de réaction, mais on oppose l'effet à la cause. Si on souhaite conserver la même racine dans *Wirkung* et *wirkende Kraft*, il est nécessaire d'opposer « action » et « force agissante ». Dans une signification très proche de ce dernier cas, Forster associe également *Wirkung* à *Wirker* ; il est là aussi indispensable d'introduire une autre traduction, « l'ouvrage » et « l'ouvrier ». *Wirkungskreis*, qui est plus souvent employé par Forster dans le contexte de la science de l'homme, est traduit ici par « champ d'action ». Lorsque *Wirkung* est employé seul, il est la plupart du temps traduit par « effet », qui semble plus proche de la signification courante du terme qu'« action ». Cette diversité de traductions pour un même terme semble cependant logique dans la traduction de l'œuvre de Forster : en effet, ce dernier emploie trois fois *Wirkung* dans les passages de Buffon qu'il intègre dans *Un aperçu de la nature dans sa totalité*, pour traduire trois termes différents : « phénomène », « effet » et « action »⁷⁶.

Le composé *wirksam*, sur le même radical que *Wirkung*, peut aussi être traduit de différentes manières suivant le contexte. Pour conserver la racine du terme « effet » employé

⁷⁵ Cette partie débute en particulier par une étude spécifique du terme *Verhältnis* chez Forster. Voir pp. 372-378.

⁷⁶ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, pp. 81, 83, 86.

pour *Wirkung*, on a traduit *wirksam* par « efficace » et *Wirksamkeit* par « efficacité ». Autant que possible, nous nous sommes efforcés ici d'éviter la traduction par des composés d'« agir », de manière à ne pas provoquer de confusion avec *handeln* et ses composés. Cette traduction n'a cependant pas été possible dans l'expression « *Wirksamkeit außer, und Rückwirken in sich selbst* », où il a semblé préférable de traduire par « l'activité vers l'extérieur de soi-même, et la réactivité de l'extérieur vers soi-même »⁷⁷.

Enfin, il a été décidé ici de conserver la traduction « Nègre » pour le mot *Neger*. Si la charge raciste du terme pourrait inciter à ne pas l'employer, il a semblé indispensable, dans une perspective historique, de conserver ce témoignage de l'apparition des théories racistes à la fin du XVIII^e siècle⁷⁸. De fait, Forster emploie le terme bien davantage que le terme *Schwarze* ou *Afrikaner* par exemple, attestant du fait que même un penseur dont l'intention sincère est de faire preuve de bonne volonté à l'égard de l'humanité dans son entier est marqué par la supposition intrinsèque d'une supériorité européenne, ancrée dans le lexique même. Forster conteste les idées ouvertement racistes d'un Meiners, mais il reste convaincu qu'un grand nombre de peuples extra-européens ne sont pas, du moins au stade de développement auquel Forster les rencontre, les égaux des Européens.

Ce travail est organisé en trois grandes parties qui traduisent le caractère spécifique de la perfectibilité de Forster. L'organisation de ces parties est à la fois thématique et chronologique, puisqu'il s'agit d'étudier l'évolution de la définition et des implications de la perfectibilité chez Forster au fil de son parcours. La première partie présente les fondations naturalistes et empiriques de la pensée du perfectionnement chez Forster, ainsi que les modalités de son passage de réflexions pour l'essentiel naturalistes à des réflexions anthropologiques, ainsi que le rôle que jouent le perfectionnement et la perfectibilité dans ce passage. La deuxième partie étudie l'importance de la perfectibilité dans la définition de la nature de l'homme chez Forster, en particulier à travers l'importance des forces et des rapports de l'homme à son milieu. Outre

⁷⁷ FORSTER Georg, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, p. 189.

⁷⁸ Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 7, pp. 474-494.

une analyse des rapports que l'homme entretient à la nature, cette partie présente également les rapports qu'il devrait entretenir à la nature et à sa propre nature, notamment par une étude comparative des fins de la nature et des fins de l'homme, ainsi que d'une étude des relations entre perfectibilité et moralité. La troisième partie enfin étudie comment Forster emploie la perfectibilité à la fois au service d'une défense de l'humanité des peuples extra-européens et au service d'une critique politique et sociale des sociétés européennes. Cette critique se double d'une remise en question par Forster d'une certaine manière d'appréhender ce que sont les Lumières, qui s'exprime notamment dans les rapports entre les Européens et le reste de l'humanité.

Le premier chapitre aborde la genèse de la perfectibilité dans l'œuvre du jeune Forster, notamment par ses lectures et ses expériences. Cela impose de présenter quelques considérations biographiques sur Forster ainsi que sur son père qui fut son principal précepteur d'une part, et d'esquisser les différents réseaux dans lesquels les Forster s'intègrent et dans lesquels Forster déploie sa réflexion d'autre part. Ce premier chapitre souligne également l'importance de la formation naturaliste de Forster dans la genèse de la perfectibilité, à la fois par son apprentissage marqué par l'empirisme et par les idées des grands naturalistes du milieu du XVIII^e siècle, en particulier Linné. Forster s'écarte cependant rapidement de cette dernière influence, quittant la réflexion sur la perfection de la nature pour une appréhension plus dynamique de la nature. Il a semblé alors indispensable de se pencher sur les termes qu'emploie Forster dans cette réflexion naissante sur le perfectionnement, leur construction et leurs implications dans les œuvres qui suivent immédiatement son voyage dans les mers du Sud.

Le deuxième chapitre est consacré en premier lieu à une analyse épistémologique de la méthode de Forster, une méthode inspirée des sciences de la nature, centrée sur l'observation empirique et le raisonnement scientifique, et qui s'avère incompatible avec une pensée par système. Cette analyse permet de comprendre l'élaboration progressive des concepts qui sont l'objet de notre étude, ainsi que l'importance capitale que revêtent les observations empiriques de Forster pour la constitution de ces concepts, en particulier par ses premières interrogations sur l'existence ou non d'un perfectionnement général de l'humanité.

De retour du voyage autour du monde, Forster confronte ces conceptions nouvelles,

construites empiriquement, aux théories de Buffon. Ce dernier joue un rôle central dans l'élaboration du concept théorique de perfectibilité de Forster, une élaboration qui s'effectue autant en opposition à Buffon qu'en accord avec lui. Après avoir présenté les circonstances dans lesquelles Forster est amené à s'intéresser à l'œuvre de Buffon, le chapitre 3 montre dans quelle mesure la critique de Buffon conduit Forster à préciser ses conceptions anthropologiques et à prendre position sur différentes questions centrales de l'anthropologie. La lecture de Buffon permet également à Forster de donner une assise théorique plus stable à sa perfectibilité au départ entièrement empirique.

Premier chapitre de la partie consacrée aux rapports entre perfectibilité et nature de l'homme, le chapitre 4 étudie de quelle manière Forster importe des concepts issus des sciences naturelles et de la science physique dans le champ de l'anthropologie, ce que cela implique pour ses conceptions anthropologiques et le rôle que joue la perfectibilité dans cette importation. Ce chapitre se concentre sur le début des années 1780, période au cours de laquelle Forster établit des liens intellectuels étroits avec un certain nombre de professeurs de l'espace germanique, et en particulier de l'université de Göttingen. Les concepts en question sont le concept de force, issu de la physique newtonienne, ainsi que le concept de tendance formative, issu des travaux sur la génération des organismes contemporains de Forster. Grâce à leur confrontation à la perfectibilité de l'homme, ces concepts sont chargés de nouvelles implications dans le champ anthropologique par Forster, ce qui lui permet de penser à nouveaux frais la tension entre fins de la nature et fins de l'homme.

Le chapitre 5 étudie le rôle que joue la perfectibilité dans la définition de la nature humaine chez Forster, un point central dans les rapports entre sociétés européennes et extra-européennes et qui fonde sa critique des sociétés européennes. On étudie dans ce chapitre de quelle manière Forster confronte ses idées à celles de Rousseau, de Mendelssohn, de Kant et de Herder, entre autres auteurs, et ce que cette confrontation apporte à ses réflexions sur la perfectibilité. Cette dernière, amenée à jouer un rôle central dans la conception de la nature humaine de Forster, bascule alors totalement dans un contexte anthropologique.

Le chapitre 6 présente la perfectibilité de Forster dans le contexte de l'interaction de l'homme avec son environnement naturel et social, en s'interrogeant sur la manière dont la

perfectibilité marque les rapports de l'homme à son milieu, et inversement, sur la manière dont le milieu naturel et social lui-même façonne les manifestations de la perfectibilité de l'homme. Ce chapitre est également consacré à la constitution de la morale des peuples à partir de leur milieu et à la réflexion sur la possibilité ou non d'une morale universelle de l'homme, et au rôle que joue la perfectibilité dans la définition de cette morale.

Consacré aux rapports entre peuples européens et extra-européens, le chapitre 7 étudie dans quelle mesure on peut affirmer que la perfectibilité de l'humanité dans son ensemble constitue l'un des enjeux principaux de la rencontre entre les peuples, en s'interrogeant notamment sur le point de vue européen sur le monde et sa légitimité. Les Européens sont-ils susceptibles d'aider les autres peuples à actualiser leur perfectibilité pour Forster ? Si la réponse est affirmative, le font-ils réellement dans leur comportement au cours des voyages d'exploration et dans les colonies européennes ?

L'étude de ces rapports entre les Européens et les autres peuples constitue le point de départ de la critique des sociétés européennes des Lumières chez Forster, qui est étudiée en détail dans le chapitre 8. La rencontre d'autres cultures renvoie aux Lumières une certaine image, en particulier dans le rapport concret des Européens à leur propre capacité à se perfectionner ainsi qu'à celle des autres peuples. Ce chapitre est consacré à déterminer quel rôle la perfectibilité joue dans la critique des Lumières et des sociétés européennes chez Forster, une critique qu'il construit en partie par sa lecture d'auteurs comme Rousseau, Ferguson ou Bougainville. Ce chapitre marque également le tournant de la pensée de Forster vers une tonalité plus politique donnée à ses réflexions sur la perfectibilité, dorénavant appliquée à la situation sociale et politique des peuples européens, et qui se donne à voir à partir de la fin des années 1780 et le voyage de Forster le long du Rhin.

Le chapitre 9, dernier chapitre de ce volume, est consacré à la mise en œuvre pratique de la perfectibilité chez Forster : la réflexion de Forster sur la perfectibilité a mis en évidence des problèmes politiques et sociaux forts dans l'Europe des Lumières, et pour Forster l'enjeu est dorénavant de s'interroger sur les solutions à appliquer pour permettre de restaurer la perfectibilité de l'homme en Europe et de créer les conditions de possibilité d'un perfectionnement réel de l'homme. Après avoir étudié les conceptions pédagogiques de Forster,

qui constituent une première tentative de mise en œuvre de la perfectibilité, ce chapitre se consacre à son action politique, marquée par un souci constant d'éveiller la perfectibilité de ses concitoyens, y compris par son engagement révolutionnaire.

Partie I – Une démarche atypique : le développement d’une réflexion sur la perfectibilité via les sciences naturelles

Forster est avant toute chose un naturaliste. Or la perfectibilité est une faculté qui est propre à l’homme, pour Forster comme pour la majeure partie de ses contemporains. Il peut donc sembler paradoxal, de prime abord, de s’intéresser en premier lieu aux conceptions naturalistes de Forster pour expliquer la constitution de sa perfectibilité ; et pourtant, ces conceptions sont indispensables pour comprendre la genèse même du concept de perfectibilité. Quand bien même ces conceptions naturalistes sembleraient passer à l’arrière-plan dans les textes anthropologiques de Forster, elles restent en réalité centrales et les ignorer masquerait toute une partie de la perfectibilité de Forster. Plus encore, c’est cette genèse naturaliste du concept de perfectibilité qui constitue une grande partie de l’intérêt de la perfectibilité de Forster, qui la distingue de la perfectibilité d’autres auteurs contemporains et la lie à des enjeux spécifiques. Forster intègre la perfectibilité au sein d’un système de la nature, marqué par les idées de Descartes, de Newton, de Christian Wolff ou de Buffon, au lieu d’opposer la perfectibilité à ce système de la nature. La perfectibilité est en continuité et non en rupture avec ce système de la nature et son modèle d’explication par les sciences naturelles. En raison même de ce fondement naturaliste, il soumet son idée de la perfectibilité et de son rôle dans la nature de l’homme à l’épreuve empirique, s’efforçant ainsi dès ses premiers écrits d’éviter toute pensée par système et critiquant ceux qui selon lui tombent dans ce travers.

Chapitre premier : Introduction du perfectionnement – la perfectibilité avant la lettre chez Forster

La réflexion sur la genèse du perfectionnement qui prend place dans ce chapitre est double, elle s'inscrit à la fois dans l'histoire des sciences et dans l'histoire personnelle de Georg Forster. Il s'agit d'abord de montrer comment se développe l'idée qu'un certain type de perfectionnement scientifique de la connaissance devient indispensable au développement de l'homme dans son entier au cours des XVII^e et XVIII^e siècles. L'être humain, désormais objet de la science anthropologique, est entièrement réinventé à cette occasion¹. Il s'agit également de déterminer comment cette idée devient une pierre angulaire de la formation, puis de la vie de lettré de Forster.

Très jeune, Forster est le témoin de l'essor des sciences naturelles. Cet essor signifie une augmentation de la masse des connaissances, mais aussi et surtout le développement méthodologique de ces sciences. La méthode expérimentale de Newton, fondée notamment sur les idées de Descartes, s'applique plus tardivement dans les sciences naturelles qu'en physique, où elle est effective à la fin du XVII^e siècle. La transformation des sciences naturelles en une science au sens moderne du terme n'a lieu qu'au cours du XVIII^e siècle. Linné, qui développe une méthode révolutionnaire de classification de la faune et de la flore, reste lui-même marqué par une conception biblique de la nature, il est un scientifique représentatif de cette période de transition, au cours de laquelle les sciences naturelles restent marquées par des conceptions religieuses. Les méthodes des sciences naturelles, ainsi que la définition même de l'objet de ces sciences, sont encore en construction lorsque Forster y est confronté pour la première fois. De plus, Forster ne reçoit pas seulement une éducation qui consacre une part importante aux sciences naturelles, il est lui-même très tôt transmetteur et producteur de savoir. Dès ses plus jeunes années donc, le perfectionnement de la connaissance, que ce soit la sienne ou celle des autres, puis, rapidement, le perfectionnement de la science dans son entier à travers des réflexions épistémologiques, devient un enjeu central pour lui. Or ce perfectionnement de la

¹ SCHINGS Hans-Jürgen (éd.), *Der ganze Mensch: Anthropologie und Literatur im 18. Jahrhundert*, Stuttgart, Weimar, J. B. Metzler, 1994.

connaissance va de pair pour les hommes des Lumières que sont Johann Reinhold Forster, Carl von Linné ou Joseph Priestley, qui comptent parmi les auteurs qui influencent le plus le jeune Forster, avec un perfectionnement moral de l'homme.

I) L'éducation du jeune Forster, fondée sur le perfectionnement pratique par l'observation

L'éducation de Georg Forster, qui lui est délivrée pour l'essentiel par son père, Johann Reinhold Forster, repose sur le perfectionnement des connaissances par l'observation empirique, qui prend différentes formes. Chez Forster, il s'agit en particulier de l'étude de la nature et de voyages. Ce perfectionnement empirique des connaissances fut l'outil principal de l'éducation du jeune Forster, mais devint aussi rapidement une des idées sous-jacentes du développement de ses conceptions morales. À cette pédagogie novatrice s'ajoute la nécessité financière, qui impose très tôt à Georg Forster d'adjoindre à l'acquisition de connaissances leur production et leur transmission. La formation de Forster au métier des lettres par la pratique s'opère simultanément à son éducation. Cette simultanéité le conduit à développer la conviction que le perfectionnement des connaissances est la chose la plus utile à l'homme qui soit et que ce perfectionnement ne peut se faire que dans l'interaction. Ce perfectionnement est triple : le perfectionnement personnel des connaissances du jeune Forster, qui est une acquisition de savoir ; le perfectionnement des connaissances des lecteurs de Forster par l'intermédiaire de ses traductions et de ses comptes rendus d'ouvrages, qui est une transmission de ce savoir à d'autres² ; et le perfectionnement de la science par des descriptions d'espèces méconnues ou inconnues, production nouvelle de savoir qui vient enrichir la science³.

² Georg Forster aide très tôt son père à traduire des textes scientifiques et rédige dès l'âge de douze ans une traduction en son nom propre, du russe vers l'anglais, d'un ouvrage d'histoire de Mikhaïl Lomonossov : LOMONOSSOV Mikhaïl, *A chronological abridgment of the Russian history: translated from the original Russian. Written by Michael Lomonossov; Counsellor of State, and Professor of Chymistry at the Academy of Sciences at Petersburg; and continued to the present time by the translator*, London, T. Snelling, 1767.

³ Les observations de plantes et d'animaux par Forster au cours de son voyage autour du monde, à partir de l'âge de seize ans, fournissent bien sûr un grand nombre d'exemples de cette production de savoir scientifique, mais il a été témoin direct de cette production de savoir dès le voyage qu'il entreprend avec son père le long de la Volga à l'âge de dix ans. Son père avait été chargé de rédiger un mémoire sur la colonisation de territoires situés le long du fleuve par la tsarine Catherine II.

C'est dans ce contexte que prend place le séjour de Forster à l'académie de Warrington. Ce séjour lui donne un premier aperçu de la philosophie dissidente anglo-saxonne et de la conception de la perfectibilité de ce courant philosophique, notamment à travers son contact indirect avec Joseph Priestley. Ce premier contact permet à Forster de thématiser le perfectionnement, d'isoler le concept et d'amorcer sa réflexion. Deux caractéristiques importantes pour le développement ultérieur de sa perfectibilité apparaissent déjà en filigrane : tout d'abord la perfectibilité telle que le très jeune Forster la rencontre n'est pas celle de Rousseau, elle relève d'une tradition philosophique entièrement différente. Ensuite cette perfectibilité est marquée par des réflexions sur le rôle du pédagogue : ce dernier doit accompagner de la manière la moins prédéterminée possible le perfectionnement de chaque individu, parce qu'il s'agit de l'outil principal de développement de la perfectibilité de l'homme. Ces idées trouvent un écho dans la pensée de Forster quelques années plus tard.

A) L'éducation du jeune Forster : sciences naturelles et perfectionnement empirique

Dès son enfance, Georg Forster est en contact et interagit avec un savoir en construction. En construction, ce savoir l'est à plusieurs titres. Il relève pour l'essentiel des sciences naturelles, qui arrivent alors au terme d'un processus visant à les définir en tant que science à part entière, par l'action de naturalistes au rôle de fondateurs comme Linné et Buffon au milieu du XVIII^e siècle. Cette nouvelle science, peu enseignée jusqu'alors dans les universités européennes, doit s'affirmer et se propager de manière dynamique en employant une méthode expérimentale jusqu'alors réservée à d'autres sciences. De plus, les sciences naturelles reposent désormais sur une classification toute nouvelle, qui bouleverse de fond en comble toute l'organisation : les nouveaux critères de cette classification imposent de décrire à nouveau toutes les espèces connues et toute découverte d'une nouvelle espèce doit également s'accompagner d'une description en fonction de ces nouveaux critères, un processus auquel Forster participe lui-même au cours du voyage autour du monde. Mais c'est également dans le processus personnel de formation de Georg Forster que ce savoir est en construction : ce savoir lui est avant tout transmis par son père, Johann Reinhold Forster, qui découvre lui-même à cette époque de l'enfance de Forster, presque en même temps que son fils, les nouveautés de la méthode de Linné et d'autres naturalistes contemporains. Si Johann Reinhold Forster a reçu au

cours de sa formation une introduction aux sciences de la nature, cette formation remonte alors à plusieurs années et le dynamisme des sciences de la nature de l'époque impose qu'il la réactualise. Forster père opère cette mise à jour de ses connaissances en grande partie parce que le jeune Georg l'y pousse par ses questions et ses attentes dans ce domaine⁴.

L'éducation qu'a reçue Forster a des particularités qui ont marqué son développement et sa conception des sciences de la nature, mais aussi de nombreux autres domaines de sa pensée. Une réflexion construite et complète sur la perfectibilité n'apparaît qu'assez tardivement dans l'œuvre de Forster, et pourtant des occurrences ponctuelles, notamment dans sa correspondance, révèlent son intérêt très précoce pour la perfectibilité, un intérêt qui est même inhabituel compte tenu de la réception assez tardive du concept dans les sphères lettrées anglo-saxonnes où Forster évolue durant sa jeunesse. De plus, sa correspondance et ce que nous savons du très jeune Forster, en particulier par le témoignage de son père⁵, définissent les contours d'une certaine conception du perfectionnement individuel, le plus souvent placé, implicitement ou explicitement, sous les auspices de son utilité pour les autres hommes. Le jeune Forster se pose à plusieurs reprises la question suivante : comment mettre au service de l'humanité les connaissances acquises dans des domaines bien spécifiques et qui, en apparence, ne semblent pas pouvoir aisément contribuer au bonheur du genre humain dans sa totalité ? Une question qui ne s'intègre pas encore dans un système, mais qui éclaire déjà les préoccupations futures du jeune Forster. En ce sens, ces réflexions personnelles de Forster sur son propre perfectionnement, non pas seulement théorique, mais également dans ses applications pratiques, attestent bien du fait que Forster s'interroge très tôt sur ce qui définit le perfectionnement de l'homme, quand bien même ce perfectionnement n'est encore que peu thématiqué dans ses premières œuvres.

⁴ HOARE Michael E., « Introduction », in: *The Resolution Journal of Johann Reinhold Forster, 1772-1775*, vol. 1, Londres, The Hakluyt Society, 1982, p. 12. Voir également HOARE Michael E., *The Tactless Philosopher: Johann Reinhold Forster (1729-1798)*, Melbourne, Hawthorn Press, 1976.

⁵ Ces informations se trouvent en particulier dans l'hommage posthume que Johann Reinhold Forster écrit pour son fils en 1795, FORSTER Johann Reinhold, « Ueber Georg Forster », *Annalen der Philosophie und des philosophischen Geistes von einer Gesellschaft gelehrter Männer* St. 2, 14.01.1795, pp. 9-16 ; FORSTER Johann Reinhold, « Ueber Georg Forster (Fortsetzung) », *Annalen der Philosophie und des philosophischen Geistes von einer Gesellschaft gelehrter Männer* St. 16, 15.04.1795, pp. 121-126.

1) Interactions et éducation : une formation par un autodidacte

Homme des Lumières, Johann Reinhold Forster s'occupe lui-même et quasi-exclusivement de l'éducation de son fils. Cette éducation est multiple. Elle comporte une dimension d'étude et de traduction des textes antiques et d'apprentissage théorique qui est classique pour l'époque. Mais le jeune Forster est également confronté très tôt dans son éducation à un apprentissage pratique, celui des langues des pays où le mènent les pérégrinations de son père. Forster se révèle particulièrement doué et précoce dans cet apprentissage linguistique, qui fait de Forster un traducteur hors pair entre de nombreuses langues européennes. Ainsi, dès 1767, alors qu'il n'a que douze ans, il présente la traduction d'un ouvrage de Mikhaïl Lomonossov à la *Society of Antiquaries* de Londres⁶. Mais cet apprentissage pratique passe aussi et surtout par l'observation empirique, qui doit lui permettre d'améliorer ses connaissances de la nature. Plus que toute autre chose, pour son père Johann Reinhold Forster, c'est la rencontre avec de nouvelles espèces, de nouveaux territoires, de nouveaux peuples qui permet le perfectionnement du jeune homme et de l'homme⁷. La formation de Forster revêt immédiatement une dimension à la fois pratique et théorique, en particulier grâce à la comparaison de la classification des espèces naturelles de Linné avec les plantes et les animaux rencontrés dans la nature. Cette circonstance a une influence importante sur sa conception de l'éducation de l'individu en particulier, et du perfectionnement, puis de la perfectibilité de l'homme en général.

Si on compare l'éducation du jeune Georg Forster avec celle d'autres jeunes hommes d'un milieu modeste des années 1760, on ne peut qu'être frappé par les différences qui se font jour. Elles sont liées en grande partie à la personnalité de son père, autodidacte et déterminé à faire profiter son fils de son savoir, non en lui inculquant des connaissances mises en forme préalablement mais en plaçant son éducation sous le signe de l'interaction : l'interaction entre

⁶ LOMONOSSOV, *A chronological abridgment of the Russian history*, op. cit., 1767. Voir également FIEDLER Horst, « Erläuterungen », in: FORSTER Georg, *Werke: Kleine Schriften zur Völker- und Länderkunde*, vol. 5, Berlin, Akad.-Verl., 1985, pp. 678-680.

⁷ C'est ce que montre le titre choisi par Anne Mariss pour son ouvrage sur les sciences naturelles chez Johann Reinhold Forster, « A world of new things » : parlant de la découverte de nouveaux animaux et de nouvelles plantes dans les îles des mers du Sud abordées au cours du voyage autour du monde avec le capitaine Cook, Forster père les décrit comme un monde entier de choses nouvelles, qui doivent permettre l'extension des connaissances. MARISS Anne, « A world of new things »: *Praktiken der Naturgeschichte bei Johann Reinhold Forster*, Francfort sur le Main, New York, Campus Verlag, 2015, p. 11. Le texte de la lettre se trouve dans les œuvres complètes de Georg Forster : FORSTER Georg, « Nachschrift zu einem Briefe J. R. Forsters an Th. Pennant, 19.11.1772 », in: *Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 533.

l'élève et le maître, qui peut et doit lui-même encore apprendre ; l'interaction entre l'élève et son environnement, occasion privilégiée pour l'élève de construire des connaissances liées à une dimension pratique ; et enfin l'interaction, forcée, entre la situation d'apprentissage et celle de la production nécessaire de connaissances sous forme de textes à publier, imposée par les circonstances et la mauvaise situation financière de Johann Reinhold Forster.

Pour comprendre cette méthode d'éducation, il est nécessaire de présenter rapidement la vie de Johann Reinhold Forster jusqu'à la naissance de son fils⁸. Johann Reinhold Forster naît dans une famille de notables locaux, à Dirschau, dans les environs de Danzig, en 1729. Destiné par son père à une carrière de pasteur, il entre au *Joachimsthal-Gymnasium* de Berlin en 1745, puis poursuit ses études à l'université de Halle à partir de 1748, où il étudie les langues anciennes et orientales, sous couvert d'études de théologie, notamment en suivant les cours de Christian Benedikt Michaelis, théologien mais aussi professeur de grec ancien et de langues orientales. L'université de Halle avait longtemps été un bastion du piétisme, à travers l'action de August Hermann Francke, lui-même disciple du « patron » du piétisme Philipp Jacob Spener⁹. À l'époque où Johann Reinhold Forster commence à y étudier, le piétisme connaît un certain déclin. Forster, peu intéressé par la théologie, se tourne vers d'autres domaines de la connaissance, en particulier les sciences naturelles. Il suit notamment les cours de Johann Joachim Lange, professeur de mathématiques qui avait succédé à Christian Wolff après l'éviction de ce dernier de l'université de Halle par les piétistes. Johann Reinhold Forster lit les ouvrages de différents naturalistes, notamment Linné, à une époque où ce dernier n'a pas encore rendu publique sa classification binominale du vivant¹⁰. Son père le contraint à accepter une cure de pasteur, à Nassenhuben en 1753. Johann Reinhold Forster correspond avec de nombreux lettrés allemands et cherche rapidement à quitter son office de pasteur, qui l'ennuie, pour une fonction plus en rapport avec ses intérêts réels, l'étude des langues anciennes, de l'histoire antique et de la géographie¹¹. Il recherche en particulier une fonction dans l'un de ces

⁸ Les données biographiques de Johann Reinhold Forster sont pour l'essentiel tirées des ouvrages de Michael E. Hoare: HOARE, *The Tactless Philosopher: Johann Reinhold Forster (1729-1798)*, *op. cit.*, 1976 ; HOARE, « Introduction », *art. cit.*, 1982.

⁹ C'est ainsi que le qualifie Johannes Wallmann : WALLMANN Johannes, *Der Pietismus*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1990, p. 58.

¹⁰ Johann Reinhold Forster quitte l'université de Halle en 1753 et Linné ne fait paraître la dixième édition de son *Systema naturae*, dans laquelle il développe sa classification binominale, qu'en 1758. Voir FORSTER, « Ueber Georg Forster », *art. cit.*, 1795, p. 12.

¹¹ UHLIG, *Georg Forster*, *op. cit.*, 2004, pp. 20-24.

domaines en Russie, mais la guerre de Sept Ans l'en empêche. À la fin de la guerre, en 1763, il cherche à nouveau à obtenir une fonction qui lui permette de quitter Nassenhuben. Marié en 1753, Johann Reinhold Forster a sept enfants. Son fils aîné, Georg, naît en 1754.

Georg Forster s'intéresse très tôt aux sciences naturelles. Après 1760, son père, qui considère ses propres connaissances dans ce domaine comme insuffisantes, se procure les livres qui lui semblent indispensables à l'éducation de son fils dans ce domaine¹². Il met à profit ces nouvelles connaissances au cours de ses promenades avec Georg dans la campagne autour de Nassenhuben :

Allein als er mit dem ersten Frühlinge¹³ im Garten Insecten und neue Blumen hervor kommen sahe, so wollte er durchaus von mir jedes Insecte, jeder Blume und jedes Vogels Nahmen wissen. Ob ich gleich mit einem Freunde meiner Jugend, dem D. Jampert, etwas Naturgeschichte gemeinschaftlich so wohl in Berlin, als in Halle aus des großen Linne's Schriften gelernt hatte, so war solches doch theils nicht hinlänglich, um wieder Unterricht zu geben, theils aber auch wieder vergessen worden. Ich wollte durchaus die Wißbegierde meines Lieblings befriedigen, [...] kaufte mir die hallische Ausgabe von Linne's *Systema naturae*, nebst Ludwig's *Definitiones Generum plantarum*, welche Boehmer herausgegeben und die *Philosophia botanica* des großen Linné und nun fieng ich an, die Naturgeschichte mit großem Fleiße von neuem zu erlernen, [...] und die Nahmen nebst den Eigenschaften, Oeconomie und Kennzeichen der Pflanzen und Thiere meinem Sohne vorzusagen.¹⁴

Johann Reinhold Forster découvre donc en même temps que son fils la nouvelle classification linnéenne, quelques années après son apparition, parce qu'il avait longtemps délaissé les sciences naturelles¹⁵. Son intérêt passé pour les sciences naturelles et l'enseignement qu'il avait reçu à Halle lui permettent cependant rapidement de remettre ses connaissances à jour ; ainsi, le professeur de mathématiques qui l'avait initié aux sciences naturelles à Halle, Johann Joachim Lange, est aussi l'un des plus importants introducteurs de Linné dans l'espace germanique. Lange a publié une traduction en allemand de la première

¹² Voir HOARE, « Introduction », *art. cit.*, 1982, p. 12 et MARISS, *A world of new things*, *op. cit.*, 2015, p. 38.

¹³ Le jeune Georg Forster était un enfant de faible constitution et avait été très malade, il s'agit du premier printemps après sa guérison.

¹⁴ FORSTER, « Ueber Georg Forster », *art. cit.*, 1795, pp. 12-13. « Seulement, lorsqu'il vit sortir de terre au premier printemps des insectes et de nouvelles fleurs dans le jardin, il voulut absolument que je lui apprenne le nom de chaque insecte, de chaque fleur et de chaque oiseau. Même si j'avais appris un peu de sciences naturelles dans les écrits du grand Linné avec un ami de ma jeunesse, le docteur Jampert, tant à Berlin qu'à Halle, d'une part cela était insuffisant pour pouvoir à nouveau donner des cours, mais d'autre part, j'avais aussi oublié en partie ce que j'avais alors appris. Je voulais absolument satisfaire la soif de savoir de mon enfant chéri, [...] je m'achetai l'édition de Halle du *Systema naturae* de Linné, ainsi que les *Definitiones Generum plantarum* de Ludwig, que Böhmer a fait paraître et la *Philosophia botanica* du grand Linné et je commençai à apprendre à nouveau, avec un grand sérieux, les sciences naturelles, [...] et à dicter à mon fils les noms ainsi que les propriétés, l'économie et les caractéristiques des plantes et des animaux. »

¹⁵ Voir HOARE, « Introduction », *art. cit.*, 1982, p. 12.

édition du *Systema naturae* de Carl von Linné en 1740, puis un duplicata de la dixième édition du même ouvrage, celle-là même qui introduit la classification binominale, entre 1760 et 1770, connue sous le nom d'édition de Halle du *Systema naturae*¹⁶. C'est le premier tome de cette édition dont il est question dans le texte cité ci-dessus¹⁷. Malgré les bouleversements que connaissent les sciences naturelles, c'est à peine si elles sont considérées comme une science à part entière en 1760 ; elles en sont encore à leurs balbutiements et leur légitimité en tant que science est mise en question. Elles ne sont alors que très peu enseignées aux enfants, et le choix de Johann Reinhold Forster de placer l'accent dans l'éducation de son fils sur les sciences naturelles fait donc figure d'exception.

La classification binominale de Linné est alors encore très récente : si la première édition du *Systema naturae* date de 1735¹⁸, ce n'est que dans la dixième édition, datant de 1758¹⁹, qu'apparaît la classification binominale, qui indique pour chaque plante et chaque animal le genre et l'espèce, en latin. Elle connaît un très grand succès, en ce qu'elle propose une unification des critères de classification, à une époque où le besoin d'une nomenclature unique se fait cruellement sentir dans les sciences naturelles. Cette classification s'impose dans toute l'Europe et permet une désignation enfin uniformisée des espèces. Elle apparaît comme le langage des sciences naturelles, et en devient le cadre formel pour les deux siècles à venir.

Johann Reinhold Forster développe donc chez Georg, dès son plus jeune âge, le regard naturaliste sur le monde qui l'entoure, à travers le souci de classification évoqué.

¹⁶ LINNÉ, *Caroli Linnaei equitis de stella polari ... Systema naturae per regna tria naturae, op. cit.*, 1760. Cette édition est présentée aujourd'hui comme une édition pirate de la dixième édition de Stockholm ; les changements sont très peu nombreux et se restreignent à chaque fois à un mot. Voir à ce sujet SOULSBY Basil Harrington et SHERBORN Charles Davies, *A catalogue of the works of Linnaeus (and publications more immediately relating thereto) preserved in the libraries of the British museum (Bloomsbury) and the British museum (Natural history) (South Kensington)*, London, Trustees of the British Museum, 1933, p. 11.

¹⁷ L'hommage de Johann Reinhold Forster à son fils, en allemand, est repris en grande partie de la dédicace d'un ouvrage de Johann Reinhold Forster paru en 1788 en latin : FORSTER Johann Reinhold, *Enchiridion historiae naturali inserviens: quo termini et delineationes ad avium, piscium, insectorum et plantarum adumbrationes intelligendas et concinnandas, secundum methodum systematis Linnaeani continentur*, Halle, Hemmerde, Schwetschke, 1788. Le texte en est présent dans les œuvres complètes de Forster : FIEDLER Horst, « Erläuterungen », in: FORSTER Georg, *Werke: Rezensionen 1776-1792*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1977, p. 497 et a été traduit par Ludwig Uhlig en allemand dans sa biographie de Forster : UHLIG, *Georg Forster, op. cit.*, 2004, pp. 19-20. Le texte latin apporte une précision sur la date de parution des deux premiers livres cités, l'année 1760.

¹⁸ LINNÉ Carl von, *Systema naturae sive regna tria naturae systematice proposita per classes, ordines, genera et species*, Lugduni Batavorum, 1735.

¹⁹ LINNÉ Carl von, *Systema naturae per regna tria naturae, secundum classes, ordines, genera, species, cum characteribus, differentiis, synonymis, locis*, Stockholm, Laurentius Salvius, 1758.

2) Le rôle formateur des voyages

Pour Johann Reinhold Forster, c'est la combinaison de connaissances préalables inculquées théoriquement et d'expériences pratiques qui permet le réel perfectionnement de l'enfant. Les voyages, s'ils sont bien encadrés, peuvent être fructueux pour ce perfectionnement, une idée que Forster père reprend d'un ouvrage de Linné.

À l'âge de dix ans, comme l'écrit son père, Georg est déjà capable de nommer chaque plante et chaque animal selon le système de classification de Linné. Son père écrit :

Tandem decimo aetatis TUAE anno exacto, mecum iter in Rossiam suscepisti. In hoc itinere quotidie, prout forte res novae se offerebant, inter consabulationes sedulo TIBI naturam explicui; nec me laboris poenituit, expertus enim id sum, quod puer decennis, sine ullo auxilio, solus plantas ad Linnaeanas descriptiones jam probe nosse; adeo ut prae gaudio vix mihi a lacrymis temperare potuerim²⁰.

Ce passage est intéressant à plus d'un titre. Il présente tout d'abord la méthode d'enseignement de Johann Reinhold Forster. Ce dernier insiste sur le fait que l'initiation aux sciences naturelles du jeune Georg a revêtu la forme de dialogues. Les rôles de précepteur et d'élève restent bien définis, puisque l'enfant « écoutait attentivement », mais une certaine interaction, une manifestation de l'enfant était possible et souhaitée par le précepteur. De plus, cette connaissance n'est en aucun cas coupée du réel, elle repose sur l'observation de la faune et de la flore rencontrée au cours du voyage en Russie des deux Forster. L'idée est que la nature doit être interprétée pour pouvoir être comprise et appréhendée correctement.

Dès l'âge de onze ans, en 1765, Forster sait identifier les plantes qu'il rencontre à l'aide de la classification de Linné. Cela implique un rapport particulier à la connaissance du monde qui l'entoure : tout ce qu'il y voit peut être répertorié au sein d'une classification. C'est le regard du futur observateur naturaliste et anthropologue qui, déjà, se voit formé : il est possible de

²⁰ FORSTER Johann Reinhold, « Zueignung [1788] », in: FORSTER Georg, *Werke. Rezensionen*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1992, pp. 497-498. Ce passage est cité et traduit en allemand par UHLIG, *Georg Forster, op. cit.*, 2004, p. 25 : „Darauf hast du nach Vollendung des zehnten Jahres mit mir die Reise nach Rußland unternommen. Dabei habe ich Dir tagtäglich alles Neue, wie es sich gerade zeigte, gesprächsweise erklärt, während Du aufmerksam hörtest. Und diese Mühe reute mich nicht, denn ich bemerkte, daß Du schon als Zehnjähriger ohne jede Hilfe selbständig nach den Linnéschen Beschreibungen Pflanzen richtig bestimmen konntest, so daß ich mich vor Freude kaum der Tränen enthalten konnte.“ (« Tu as alors entrepris avec moi le voyage en Russie, après l'achèvement de ta dixième année. Au cours de ce voyage, je t'ai expliqué jour après jour tout ce qui était nouveau sous forme de dialogues au fur et à mesure qu'il se présentait, tandis que tu m'écoutais attentivement. Et je ne regretterai pas cette peine, car je remarquai qu'à dix ans déjà tu pouvais définir avec justesse, sans aucune aide et de manière autonome, les plantes d'après leur description par Linné, si bien que je pouvais à peine retenir mes larmes de joie. »)

classer chaque espèce dans le vaste édifice de la connaissance, pourvu que l'on sache ce qu'il faut observer. Si d'aventure l'observateur devait découvrir une espèce qui ne serait pas encore présente dans cet édifice de la connaissance de la nature par l'homme, il pourrait lui-même participer à la constitution et au perfectionnement de cet édifice en plaçant cette espèce à la place qui lui revient.

Pour Johann Reinhold Forster, les voyages ont un rôle essentiel dans la formation d'un jeune homme. Il décide ainsi d'emmener avec lui en Russie en 1765 son fils aîné alors âgé de douze ans, alors que le reste de la famille reste à Nassenhuben. Chargé par le gouvernement de Catherine II d'une mission de reconnaissance des colonies installées le long de la Volga, peuplées en majorité de colons allemands, Johann Reinhold Forster poursuit la formation de son fils grâce au nouvel environnement procuré par ce voyage : Georg apprend le russe, il se familiarise avec la botanique des régions que traverse la Volga. Quelques années plus tard, en 1772, Johann Reinhold Forster se voit proposer le poste de naturaliste de bord de la deuxième expédition du capitaine Cook dans les mers du Sud. Là encore, Johann Reinhold tient à emmener avec lui son fils aîné, au point de n'accepter d'embarquer qu'à la condition que Georg puisse lui aussi participer au voyage. Pour l'éducation de ce dernier, Johann Reinhold Forster suit lors de ces voyages une méthode pédagogique qu'il expose dans un texte rédigé à l'occasion de la parution en allemand du récit de voyage dans les mers du Sud. À l'automne 1776, les deux Forster s'efforcent de faire connaître leur ouvrage parmi les lettrés allemands en vue de la publication en langue allemande à venir. Pour ce faire, dans une lettre à Johann Karl Philipp Spener²¹, Georg Forster recopie un texte de son père intitulé « Nachricht an das Publikum », ou avis au public, qui est une présentation du texte allemand du *Voyage autour du monde*, à des fins de publicité. Ce texte de Johann Reinhold Forster débute ainsi :

Reisen sind von jeher mit recht als Unternehmungen angesehen worden, welche den Verstand erleuchten, seine Kenntnisse in allen Arten der Wissenschaften befestigen und bereichern, das Ganze seiner Erfahrungen vermehren, die Sitten verbessern, das Gefühl mit neuen Gegenständen bekannt machen, den Geschmack verfeinern, ihn zum gesellschaftlichen Leben und allen bürgerlichen Tugenden bilden, von Vorurtheilen befreien und Ihn im ganzen betrachtet, vervollkommen.²²

²¹ À propos de Spener et de ses liens avec les Forster, voir *infra* p. 72.

²² FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 4.10.1776 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 53. « Les voyages sont vus depuis toujours, et avec raison, comme des entreprises qui éclairent l'entendement, qui consolident et enrichissent les connaissances de l'homme dans toutes les sortes de sciences, qui accroissent l'ensemble de ses expériences, qui améliorent les mœurs, qui familiarisent

Le perfectionnement de l'homme à travers les voyages et les expériences qu'il y fait est un lieu commun du temps : dans le cadre de la réflexion sur l'éducation des Lumières allemandes paraissent les premiers *Bildungsromane*, selon l'expression qui s'impose un demi-siècle plus tard pour les désigner²³. L'un des plus célèbres est la *Geschichte des Agathon* de Christoph Martin Wieland²⁴. Le *Bildungsroman* s'intègre dans l'idée plus large qui s'impose parmi les auteurs des Lumières tardives allemandes selon laquelle le sujet dispose de l'autonomie et d'une volonté libre, indépendamment de toute téléologie²⁵. Il apparaît donc indispensable de donner à ce sujet les modèles qui peuvent lui permettre de se former. Conformément à l'idéal des Lumières, les voyages doivent permettre à la fois un approfondissement des connaissances et une élévation morale du voyageur. Ce passage du texte de Johann Reinhold Forster est intéressant à un double titre dans la genèse de la perfectibilité chez Georg Forster. Tout d'abord, il montre que le perfectionnement de l'homme est considéré comme une entreprise qui concerne l'homme dans son intégralité pour le père de Georg : les voyages ne permettent pas seulement au voyageur de développer ses connaissances scientifiques ou ses conceptions morales, ils ont également un effet positif sur sa sociabilité ainsi que sur son goût esthétique. Le perfectionnement ne peut exister que s'il concerne l'ensemble des domaines de l'activité humaine, il ne saurait se limiter à l'un d'entre eux : selon le programme de l'anthropologie, l'être humain est considéré comme un tout qu'il est indispensable de développer uniformément et harmonieusement, ainsi que dans la dimension fondamentale de la relation avec ses semblables²⁶. Il s'agit là d'une idée qui relève du

le sentiment avec de nouveaux objets, qui raffinent le goût, qui forment l'homme à la vie en société et à toutes les vertus civiques, qui l'affranchissent des préjugés et, lorsqu'on le considère dans son ensemble, le perfectionnent. »

²³ MORGENSTERN Karl, « Über das Wesen des Bildungsromans », *Inländisches Museum* 1 (2), 1820, p. 61. « *Bildungsroman*, voilà le nom qu'on pourra lui attribuer, premièrement et principalement en raison de sa matière, parce qu'il représente la formation du héros à ses débuts, et sa progression jusqu'à un certain degré d'accomplissement ; mais aussi, deuxièmement, parce qu'il favorise la formation du lecteur précisément par cette représentation, dans une plus forte mesure que toute autre sorte de roman. » („*Bildungsroman* wird er heißen dürfen, erstens und vorzüglich wegen seines Stoffs, weil er des Helden Bildung in ihrem Anfang und Fortgang bis zu einer gewissen Stufe der Vollendung darstellt; zweytens aber auch, weil er gerade durch diese Darstellung des Lesers Bildung, in weiterm Umfange als jede andere Art des Romans, fördert.“)

²⁴ WIELAND Christoph Martin, *Geschichte des Agathon*, Francfort sur le Main, Leipzig, Zurich, Orell & Geßner, 1766.

²⁵ SELBMANN Rolf, *Der deutsche Bildungsroman*, Stuttgart, Weimar, J. B. Metzler, 1994, pp. 1-2.

²⁶ Cette idée se trouvait déjà dans la correspondance du jeune Lessing, qui écrivait à sa mère le 20 janvier 1749 : „Ich lernte einsehen, die Bücher würden mich wohl gelehrt, aber nimmermehr zu einem Menschen machen.“ (« Je me rendis compte que les livres m'auraient certes rendu savant, mais n'auraient jamais fait de moi un être humain. ») Pour devenir un être humain, et pas seulement un lettré, le jeune homme doit quitter sa chambre pour aller en société. Le voyage est un aspect de la sociabilité. Forster accorde une place centrale à la relation de

patrimoine commun de cette génération de penseurs des Lumières, à une époque où la critique rousseauiste de la spécialisation n'a encore fait que peu d'émules. À l'âge adulte, Forster s'oppose radicalement à cette idée de son père, en particulier dans sa conception de la perfectibilité de l'homme, puisque pour Georg Forster, il est impossible pour un individu de développer toutes ses facultés de manière harmonieuse et équilibrée, car cela nuit à la société dans son ensemble²⁷. Il faut accepter au contraire la répartition des tâches et des facultés de manière asymétrique entre les différents individus. De plus, la perfectibilité est problématisée par Forster sous la forme d'une critique des civilisations européennes, ce qui n'apparaît jamais chez son père. L'autre intérêt de ce passage est qu'il montre la conviction de Johann Reinhold Forster que toute possibilité de perfectionnement ne peut que s'enraciner dans la pratique, ici à travers les voyages. Johann Reinhold Forster a appliqué ces préceptes à l'éducation de son propre fils, comme le montre implicitement la suite du « Nachricht an das Publikum » de Johann Reinhold, repris ici dans la lettre de Georg Forster à Spener déjà évoquée :

Diese Nutzbarkeit der Reisen ist nun freilich nicht so allgemein, dass sie nicht sehr oft grosse Ausnahmen leiden sollte; insbesondere wenn lasterhafte oder lüderliche, unempfindliche und schlecht erzogene, vernachlässigte und unwissende rohe Jünglinge Reisen antreten. Jedoch wenn Gesetzte, Menschenfreundliche, gelehrte Männer fremde Länder sehen, so bleibt der Satz allemal wahr.²⁸

Les voyages peuvent être dépourvus de toute utilité si les voyageurs n'ont pas les connaissances préalables, la culture indispensable pour appréhender convenablement les spectacles étranges et inconnus dont ils sont amenés à être les témoins. Cette notion d'utilité des connaissances à un individu ou à un peuple est caractéristique de la pensée des Lumières. On pourrait supposer que Johann Reinhold Forster pense ici aux marins et soldats de Cook, trop peu éduqués pour la plupart pour faire preuve d'ouverture d'esprit lors de la rencontre avec d'autres cultures en particulier, ce qui mena à de nombreux abus et même à des meurtres au cours du voyage²⁹. Ces jeunes hommes insensibles, mal éduqués, ignorants ne retirent rien de

l'individu avec les autres, et tout particulièrement dans sa réflexion sur la perfectibilité. Voir à ce propos la première sous-partie du chapitre 6, en particulier pp. 398-400.

²⁷ Voir notamment FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, pp. 189-190.

²⁸ FORSTER, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 4.10.1776 », *art. cit.*, 1978, p. 53. « Cette utilité du voyage n'est certes, cependant, pas si générale qu'elle ne doive très souvent tolérer de grandes exceptions ; en particulier lorsque ce sont des jeunes gens grossiers, débauchés ou licencieux, insensibles et mal éduqués, négligés et ignorants qui entreprennent des voyages. Cependant, lorsque des hommes savants, mûrs, et philanthropes voient des pays étrangers, le précepte reste sans aucun doute vrai. »

²⁹ Voir la troisième partie du chapitre 7, pp. 504-469.

bon d'un tel voyage pour Johann Reinhold Forster. Le manque d'éducation n'a pas permis de leur faire quitter cet état brut dans lequel leur nature n'a pas été adouci par la culture. Or pour Reinhold Forster, ce raffinement par l'éducation est un préalable indispensable à tout voyage vers d'autres contrées. L'opposition mise explicitement en avant ici est celle entre l'homme d'âge mûr et le jeune homme, mais l'opposition réellement clivante est celle qui oppose l'homme du commun et l'homme cultivé. Georg Forster reprend cette opposition quelques années plus tard pour démontrer la responsabilité des sociétés européennes dans ce maintien de l'homme du commun à un état brut, qui, dans le cas des marins européens qui séjournent dans les mers du Sud, se traduit par une première relation catastrophique entre Européens et peuples autochtones, qui amène avec elle vols, meurtres et abus de toutes sortes. Cependant, lorsque les voyageurs appréhendent le voyage avec les connaissances préalables nécessaires, mais aussi avec une moralité suffisamment forte, alors ils ne peuvent qu'en tirer profit. Seule la socialisation permet à l'individu de faire de nouvelles expériences, puis de les faire fructifier. Johann Reinhold Forster présente ici implicitement son propre modèle d'éducation en qualité de père, qui mène au perfectionnement de l'enfant et du jeune homme : il faut tout d'abord développer suffisamment les connaissances ainsi que le cadre de la moralité, ce dernier permettant ensuite de classer et tirer profit des impressions et expériences nouvelles. Il est donc indispensable d'accompagner la rencontre du jeune homme avec les pays étrangers, pour qu'il en tire le plus de profit possible. Johann Reinhold Forster fait ici apparaître le contraste entre ces jeunes hommes ignorants et son propre fils : Georg Forster a été élevé quasi exclusivement par son père à partir de l'âge de onze ans, qui plus est dans des pays où il ne pouvait se faire comprendre dans sa langue maternelle et où il était donc au début, malgré son grand talent pour les langues, entièrement dépendant de son père. L'adolescence de Forster se déroule avec peu de contacts avec le reste de sa famille, sans précepteur autre que son père et il ne passe que quelques mois dans une institution scolaire. La fierté paternelle de Johann Reinhold Forster laisse sous-entendre que c'est son rôle de mentor de Georg qui a permis à ce dernier de tirer de grands enseignements de ses voyages, et ce dans tous les domaines. Pour Johann Reinhold Forster, le réel perfectionnement n'est possible qu'à travers l'articulation de connaissances préalables inculquées théoriquement et d'expériences pratiques.

Les conceptions de Johann Reinhold Forster ont eu une place prépondérante dans la formation de Georg. En homme des Lumières, Johann Reinhold Forster affirme avoir gardé

constamment les yeux fixés sur l’horizon du perfectionnement tant moral que scientifique dans l’éducation de son fils, un perfectionnement qui a eu lieu par le biais d’expériences empiriques variées. Il ne suffit pas d’affirmer une règle morale et de la faire apprendre par cœur à l’enfant, il faut la lui faire expérimenter dans le réel pour qu’il en sente la force et la nécessité. Là encore, cette idée marque le jeune Forster et le développement de ses idées futures.

Les conceptions éducatives de Johann Reinhold Forster ont également des points communs avec les conceptions de Linné, telles que ce dernier les présente dans son ouvrage *Instructio peregrinatoris*³⁰. Il s’agit d’un ouvrage dans lequel Linné résume ses instructions pour le naturaliste qui parcourt le monde. Il paraît la même année que l’édition du *Systema naturae* dans laquelle Linné développe sa classification binominale et revêt une importance particulière pour les disciples de Linné : Reinhold Forster, ainsi qu’Anders Sparrman, qui accompagne les Forster en tant qu’assistant naturaliste au cours du voyage d’exploration, s’inspirent de ces instructions³¹. Linné y souligne l’importance, dans la formation du jeune naturaliste, du dessin des espèces rencontrées : elle fait partie de l’éducation à l’histoire naturelle³². Or c’est précisément cette activité de dessinateur qui est confiée à Georg Forster, à la demande de son père, au cours du voyage dans les mers du Sud. Le jeune Forster, qui n’a que seize ans au début du voyage, y fait réellement son apprentissage de naturaliste, selon des modalités qui correspondent pleinement aux conceptions de Linné, et en compagnie d’un disciple de Linné qui est de quelques années son aîné. Il apparaît certain que Johann Reinhold Forster s’est inspiré de l’ouvrage *Instructio peregrinatoris* pour développer sa pédagogie.

D’un point de vue biographique, l’intérêt de Forster pour le perfectionnement par l’éducation trouve donc en partie son origine dans sa propre enfance et dans les méthodes d’éducation de son père, qui malgré leur enracinement dans les Lumières ne sont guère pratiquées à l’époque.

³⁰ LINNÉ Carl von, *Instructio peregrinatoris*, Upsalla, 1759.

³¹ À propos du rôle joué par Sparrman au cours du second voyage et ses rapports avec Johann Reinhold et Georg Forster, voir *infra*, p. 104.

³² UHLIG, *Georg Forster, op. cit.*, 2004, p. 39.

B) L'académie de Warrington et le premier contact avec la perfectibilité

Les premiers contacts de Georg Forster avec l'unitarisme et les idées de Joseph Priestley, à l'académie de Warrington, précèdent largement ses premiers écrits³³. Il est donc impossible de déterminer avec certitude le rôle que joue le courant de Joseph Priestley dans la constitution du concept de perfectibilité de Georg Forster. Il n'en reste pas moins que le séjour de ce dernier à Warrington l'a immergé dans un système éducatif en partie fondé sur la conception bien particulière de la perfectibilité présente dans le courant de l'unitarisme. Il est donc possible de supposer que cet environnement a pu créer un terreau propice au développement d'un certain concept de perfectibilité chez Forster quelques années plus tard, d'autant plus que les conceptions éducatives de Warrington étaient proches de celles de Reinhold Forster.

1) Forster à l'académie dissidente de Warrington

Durant le séjour en Angleterre, Georg fréquente pour la seconde et dernière fois une institution scolaire³⁴. Johann Reinhold Forster est nommé à l'académie de Warrington en 1766 pour y remplacer Joseph Priestley.

Warrington est une université dissidente (*Dissenting Academy*), située à l'époque dans le Lancashire, et qui se place dans la lignée de nombreuses autres petites universités qui se sont développées depuis la fin du XVII^e siècle pour contourner l'interdiction faite aux fils de dissidents religieux, qui se trouvent exclus de l'Eglise anglicane, d'étudier à Oxford ou Cambridge³⁵. Destinées au départ à former des pasteurs, ces universités se diversifient peu à peu dans leur formation et dans les matières enseignées. Au milieu du XVIII^e siècle, elles proposent un cursus très large, qui intègre des matières peu étudiées ailleurs. Elles se

³³ Il faut bien sûr en excepter les premières traductions rédigées par Forster, qui n'expriment cependant pas ses propres idées.

³⁴ Georg Forster avait auparavant fréquenté l'école luthérienne allemande Saint Pierre (*Petrischule*) à Saint Pétersbourg durant quelques mois en 1766, au retour du voyage dans les colonies le long de la Volga. UHLIG, *Georg Forster, op. cit.*, 2004, p. 26.

³⁵ L'Eglise anglicane avait instauré en 1662 un *Act of Uniformity* qui règle les pratiques de la religion anglicane. Ceux qui contrevenaient à ces principes étaient considérés comme dissidents et exclus de la religion. Il est complété en 1689 par un *Tolerance Act*, qui poursuit la politique d'exclusion de ces dissidents des charges officielles et des universités. Voir à ce propos « *Project Dissenting Academies* », <<http://www.qmulreligionandliterature.co.uk/research/the-dissenting-academies-project/>>, consulté le 06.09.2019.

caractérisent également par une grande tolérance religieuse et par l'incitation des étudiants à exercer leur jugement rationnel sans croire aveuglément en une doctrine, mais en appliquant ce jugement rationnel aux Ecritures saintes³⁶. L'académie de Warrington est fondée en 1757 et comme les autres académies, elle complète l'étude du grec et du latin par l'étude des mathématiques, sous l'égide d'Isaac Newton, de la géographie, de la géométrie, de l'histoire et des sciences naturelles. La finalité principale des cours de sciences naturelles est cependant de déduire des arguments en faveur de la sagesse et de la puissance de Dieu³⁷. Dès le début du XVIII^e siècle, les académies se fondent en partie sur la lecture de *l'Essai sur l'Entendement humain* (*An Essay Concerning Human Understanding*) de John Locke et son idée selon laquelle la connaissance vient de l'expérience. Il apparaît donc que les conceptions pédagogiques de l'académie de Warrington étaient tout à fait en accord avec celles de Johann Reinhold Forster, bien que ce ne soit pas le cas de ses conceptions religieuses. Il y obtient un poste en 1766, il remplace alors Joseph Priestley en tant que professeur de langues modernes et de rhétorique³⁸. À la fin de l'année 1767, Georg quitte Londres, où il avait été chargé d'un travail harassant de commis pour une maison de commerce, et il rejoint son père à Warrington, en même temps que toute la famille Forster que Johann Reinhold a fait venir de Nassenhuben grâce à l'amélioration de sa situation financière³⁹. Georg devient alors élève de l'académie et suit notamment les cours de son père. L'enseignement de Joseph Priestley, que Georg n'a pas pu suivre puisque Priestley a quitté l'académie avant son arrivée, se concentrait sur l'histoire, avec l'idée qu'elle constitue la clé des sciences et de la théologie. L'histoire devait permettre, selon Priestley, de dépouiller le christianisme de la corruption du temps et de retrouver la pureté de son message, et ce sont ces idées qu'il enseigna à ses étudiants⁴⁰. Cette idée d'un retour à la pureté d'une inspiration originelle est commune à nombre de mouvements de réforme religieuse. Ces idées faisaient toujours partie du fonds commun de l'académie lorsque Georg Forster commença à y étudier.

³⁶ WATTS Michael R., *The Dissenters. From the Reformation to the French Revolution*, vol. 1, Oxford, Clarendon Press, 1978, pp. 366-370.

³⁷ Ibid., p. 370. : « the overriding purpose of the academies' courses on the natural sciences was to deduce arguments in favour of the wisdom and power of the Creator. »

³⁸ HOARE, *The Tactless Philosopher: Johann Reinhold Forster (1729-1798)*, op. cit., 1976, p. 51.

³⁹ UHLIG, *Georg Forster*, op. cit., 2004, p. 29.

⁴⁰ WATTS, *The Dissenters. From the Reformation to the French Revolution*, op. cit., 1978, pp. 472-473.

2) Forster et la perfectibilité chez Joseph Priestley et les Protestant Dissenters

Le perfectionnement de l'homme par la connaissance de la nature joue un rôle central dans la constitution de l'unitarisme par Joseph Priestley, et il semble légitime de supposer que Forster fut influencé par ces idées au cours de son séjour à Warrington. À la fin de son adolescence, Forster se voit donc confronté pour la première fois à l'idée de perfectibilité, mais dans la logique d'un système de pensée entièrement différent de celui du créateur du concept, Rousseau.

a) Le perfectionnement dans la pensée de Joseph Priestley

Au cours des mois que Georg Forster passe à l'académie de Warrington, Joseph Priestley, dont la personnalité et les cours ont marqué l'académie, contribue à la fondation de l'unitarisme. L'unitarisme refuse la trinité divine et soutient au contraire l'unité de Dieu, et rejette l'idée selon laquelle Jésus-Christ ferait partie de Dieu. Il ne se définit pas comme une doctrine, mais comme un courant dynamique, qui en appelle à la partie progressiste de tous les courants du protestantisme, en mettant en avant la liberté de l'homme, la tolérance, le libre jeu de l'intelligence humaine et, également, sa capacité à se perfectionner. Ainsi, le déni de divinité fait à Jésus n'est pas nécessairement une déchéance pour celui-ci, compte tenu de la foi dans les possibilités de l'homme dont témoigne ce courant⁴¹. À partir de 1772, les idées de Joseph Priestley jouent un rôle central dans la constitution des théories unitaristes, et en particulier la conception de la perfectibilité de l'homme : en partant du postulat que c'est l'association d'idées qui permet le développement de l'esprit humain, Priestley affirme que la perfectibilité de l'individu est une conséquence nécessaire du progrès de la connaissance du monde naturel. La philosophie de la nature développe en l'homme des sentiments qui, à leur tour, lui permettent de mieux comprendre la nature⁴².

⁴¹ WOLFF Samuel Lee, « XXII. Divines and Moralists, 1783-1860 », in: WARD Adolphus William, WALLER Alfred Rayney, TRENT William Peterfield et al., *The Cambridge History of English and American Literature*, vol. 16: Early National Literature, Part II; Later National Literature, Part I, New York, G. P. Putnam's Sons, 1907, pp. 20-21 ; WILBUR Earl Morse, *A History of Unitarianism: In Transylvania, England and America*, vol. 2, Cambridge, Harvard University Press, 1952.

⁴² MCEVOY John G., « Gases, God and the balance of nature: a commentary on Priestley (1772) "Observations on different kinds of air" », *Philosophical Transactions* (373), 2015, p. 5 : "Under the sway of David Hartley's associationist psychology, according to which the development of the mind is determined by the mechanical law of the association of ideas, Priestley maintained that the perfectibility of the individual was the inevitable consequence of an increasingly adequate knowledge of a benevolent natural world. While natural philosophy

Le chercheur John McEvoy souligne que Priestley eut à cœur d'appliquer ces idées durant son séjour à l'académie de Warrington, en développant une philosophie des sciences fondée sur la recherche d'une connaissance par association d'idées. D'une certaine manière, on peut sans doute voir le séjour de Priestley à Warrington comme une mise à l'épreuve des idées qu'il publie immédiatement après avoir quitté l'académie. À l'académie de Warrington, la pédagogie se fixe pour but un perfectionnement des élèves par la connaissance scientifique. En tant qu'élève assidu de l'académie pendant trois ans, Forster fut nécessairement influencé par cette pédagogie, même si Joseph Priestley venait de quitter sa chaire à Warrington⁴³. Forster a sans doute eu, malgré son jeune âge, des échos des idées de Priestley par le biais de son père ou de certains de ses camarades et professeurs. La même année, en 1768, Priestley publie son *Essai sur les premiers principes du gouvernement*⁴⁴. Il y développe ses idées sur l'éducation, dont il est légitime de supposer qu'elles furent appliquées au cours de son séjour à Warrington. Il s'oppose à l'établissement de règles pédagogiques fixes, quelles qu'elles soient, et plaide pour la liberté de l'enseignement :

Education is as much an art (founded, as all arts are, upon science) as husbandry, as architecture, or as ship-building. [...] The end of ship-building is to make the best ships, of architecture the best houses, and of education, the best men. Now, of all arts, those stand the fairest chance of being brought to perfection, in which there is opportunity of making the most experiments and trials [...] To establish the methods and processes of any art, before it have arrived to a state of perfection (of which no man can be a judge) is to fix it in its infancy, to perpetuate every thing that is inconvenient and awkward in it, and to cut off its future growth and improvement⁴⁵.

Les conceptions pédagogiques de Priestley sont placées sous le signe du perfectionnement de l'homme ; vouloir trop réguler l'éducation, c'est courir le risque de brider l'homme dans son perfectionnement en imposant des règles, peut-être valables pour un instant donné, mais qui deviennent très rapidement obsolètes en raison de la progression constante de

inculcated sentiments of benevolence and piety in its practitioners, these sentiments, in turn, facilitated the greater comprehension of nature.”

⁴³ UHLIG, *Georg Forster, op. cit.*, 2004, p. 30.

⁴⁴ PRIESTLEY Joseph, *An essay on the first principles of government: and on the nature of political, civil, and religious liberty*, Londres, J. Johnson, 1771.

⁴⁵ Ibid., pp. 85-86. « L'éducation est tout autant un art (fondé, comme le sont tous les arts, sur la science) que l'élevage, l'architecture ou la construction navale. [...] Le but de la construction navale est de faire les meilleurs navires, de l'architecture, de faire les meilleures maisons et de l'éducation, de faire les meilleurs hommes. Or, de tous les arts, ce sont ceux dans lesquels existe l'opportunité de faire le plus grand nombre d'expériences et de tentatives qui disposent de la plus grande chance d'être amenés à la perfection [...]. Etablir les méthodes et les procédés d'un art, quel qu'il soit, avant que celui-ci soit arrivé à son stade de perfection (dont aucun homme ne peut juger), c'est le fixer dans son enfance, c'est perpétuer tout ce qui en lui est incommode et maladroit, et c'est empêcher sa future croissance et sa future amélioration. »

l'humanité, et qui se transforment alors en un carcan qui borne l'homme dans son développement. Priestley établit quelques pages plus loin un parallèle entre le perfectionnement de l'homme par l'éducation et le perfectionnement des plantes et des jardins par la culture :

if we argue from the analogy of education to other arts which are most similar to it, we can never expect to see human nature, about which it is employed, brought to perfection, but in consequence of indulging unbounded liberty, and even caprice in conducting it. The power of nature in producing plants cannot be shown to advantage, but in all possible circumstances of culture. The richest colours, the most fragrant scents, and the most exquisite flavours, which our present gardens and orchards exhibit, would never have been known, if florists and gardeners had been confined in the processes of cultivation; nay if they had not been allowed the utmost licentiousness of fancy in the exercise of their arts. Many of the finest productions of modern gardening have been the result of casual experiment, perhaps of undesigned deviation from established rules⁴⁶.

Pour Priestley, il n'est donc envisageable pour l'homme de parvenir à la perfection que s'il ne cherche pas à soumettre l'éducation à des règles trop strictes. Ce parallèle met également en avant le rapport à la nature ; il existe une possibilité de perfectionnement de la nature par la main de l'homme, tout comme il existe une possibilité de perfectionnement de l'homme par sa propre main, à condition que l'homme sache employer son imagination d'une manière suffisamment libre. L'homme est capable de se perfectionner et de perfectionner son environnement jusqu'à atteindre la perfection, pourvu qu'il ne soit pas soumis à des règles trop rigides. On retrouve ici l'idée de Priestley selon laquelle l'homme peut améliorer son environnement, la nature, pourvu qu'on lui garantisse la liberté d'écouter les sentiments qui proviennent de sa propre nature. Des années plus tard, à partir de la fin des années 1770, ces idées se retrouvent également dans les textes de Forster : le perfectionnement de l'homme par l'éducation d'abord, qui doit s'adapter au degré de développement et au potentiel de chaque enfant et non pas être rigide, et ensuite le rapprochement fréquent, sous forme de métaphores, de la culture des plantes et du perfectionnement de l'homme, un rapprochement qui n'est pas

⁴⁶ Ibid., pp. 89-90. « Si nous raisonnons à partir de l'analogie de l'éducation avec d'autres arts qui lui sont particulièrement similaires, nous ne pouvons espérer voir la nature humaine, à propos de laquelle on emploie l'éducation, être amenée à la perfection, sinon suite à l'acceptation d'une liberté sans entraves, et même du caprice, dans la conduite de cette éducation. La puissance de la nature dans la production de ses plantes ne saurait être montrée en lui rendant justice autrement qu'à travers toutes les conditions possibles de culture. Nous n'aurions jamais connu les couleurs les plus riches, les senteurs les plus odorantes, et les goûts les plus exquis que présentent les jardins et les vergers à notre époque si les fleuristes et les jardiniers avaient été limités dans leurs procédés de culture ; et pas davantage si on ne les avait pas autorisés à la licence la plus complète de leur imagination dans l'exercice de leurs arts. Nombre des meilleures productions du jardinage moderne ont été le résultat d'expériences fortuites, et peut-être d'une déviation non prévue par rapport aux règles établies. »

seulement une figure de style, mais qui donne une direction particulière à la manière dont Forster pense le perfectionnement et la perfectibilité.

b) Forster et la perfectibilité de Joseph Priestley

Le premier contact de Forster avec la perfectibilité a lieu à travers les idées de Priestley : même si ce dernier n'emploie pas le terme, la recherche s'accorde aujourd'hui à lui attribuer une réflexion sur la perfectibilité. Or la conception de la perfectibilité de Priestley est fort éloignée de celle de Rousseau : le premier contact de Forster avec la perfectibilité, même s'il est informel, s'effectue donc non pas à travers un contact avec l'inventeur du concept, mais avec un autre penseur qui crée une nouvelle manière de comprendre le concept de perfectibilité.

De fait, Priestley a été identifié comme le fondateur du concept de perfectibilité par le penseur de la perfectibilité indéfinie, Nicolas de Condorcet⁴⁷ : si Priestley lui-même n'emploie pas le terme, Condorcet le place, avec Turgot, parmi les fondateurs du concept. La décision de Condorcet de ne pas mentionner Rousseau, qui est pourtant le véritable créateur du concept, était délibérée : comme l'ont montré les travaux de Bertrand Binoche ainsi que ceux de Florence Lotterie, Condorcet ne souhaitait pas placer son concept de perfectibilité dans la lignée de Rousseau, tandis qu'il pouvait s'identifier à une tradition remontant à Priestley⁴⁸. Ce faisant, Condorcet réécrit entièrement, *a posteriori*, la généalogie de la perfectibilité au cours du demi-siècle qui sépare son *Esquisse* du second *Discours* de Rousseau. Cette filiation alternative du concept de perfectibilité contribue à redéfinir la signification du terme, qui perd la dimension critique qu'il revêtait chez Rousseau. La perfectibilité de Priestley est très éloignée de celle de Rousseau, et le premier contact de Forster avec la perfectibilité est donc lui aussi très éloigné de la définition rousseauiste du concept, ce qui peut expliquer en partie les difficultés qu'il rencontre par la suite à comprendre cette définition rousseauiste.

L'influence de Priestley sur le concept de perfectibilité du jeune Forster est cependant difficile à évaluer ; Forster est en contact avec les idées de Priestley de manière plutôt informelle, et il est alors encore fortement marqué par les idées de son père, Johann Reinhold.

⁴⁷ Dans son ouvrage posthume *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Condorcet présente Priestley comme l'un des premiers tenants de la perfectibilité indéfinie. CONDORCET Jean-Antoine-Nicolas de Caritat, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain [1795]*, Paris, J. Vrin, 1970, p. 166.

⁴⁸ BINOCHÉ, « Les équivoques de la perfectibilité », *art. cit.*, 2004, p. 19 ; LOTTERIE, *Progrès et perfectibilité*, *op. cit.*, 2006, p. XXIV.

Or les convictions religieuses de ce dernier le font s'opposer à Priestley et aux théories professées à Warrington. Ces convictions religieuses motivent la décision de Johann Reinhold Forster de quitter Warrington en 1770, en raison d'une inadéquation de ses principes religieux avec ceux de l'académie⁴⁹. Les Forster ne s'inscrivent pas dans la dissidence religieuse : comme le souligne Ludwig Uhlig, Johann Reinhold Forster ne transposait pas ses réflexions critiques sur l'exégèse biblique dans ses propres conceptions religieuses, et ne pouvait donc accepter l'unitarisme qui avait cours à Warrington⁵⁰. Reinhold Forster croit en une Providence divine qui fait en sorte que les hommes puissent atteindre le bonheur en fonction de leurs capacités, un bonheur différent en fonction des capacités de chacun. Dès lors, une perfectibilité universelle de l'humanité semble difficilement envisageable pour lui. Forster père s'inscrit donc dans une autre tradition de pensée que celle de Priestley, une tradition de pensée concurrente qui, pour quelques années encore, est également celle de Georg. Pourtant, et compte tenu de l'évolution ultérieure de la pensée de Georg Forster, il est possible de supposer que ce dernier se soit souvenu des théories professées à Warrington lorsqu'il développe sa propre conception du perfectionnement de l'homme quelques années plus tard.

3) Sciences naturelles et perfectibilité de la connaissance humaine chez Priestley

Si les conceptions de Johann Reinhold Forster et de Priestley sont opposées sur le plan théologique, Forster père s'intéresse très tôt aux travaux de Priestley dans le domaine des sciences expérimentales. Or la logique de la connaissance dans laquelle Priestley place ces travaux est elle-même marquée par l'intérêt pour la perfectibilité de la connaissance humaine, et à travers elle, de l'humain dans son entier.

Dès 1767, lorsqu'il le remplace au poste de précepteur à l'académie de Warrington, Johann Reinhold Forster fait la connaissance de Priestley. Après le voyage dans les mers du Sud, Forster père s'intéresse aux travaux de Priestley sur l'air qui ont commencé avec la parution d'un article dans les *Philosophical Transactions* en 1772, intitulé *Observations on different kinds of air*⁵¹. Johann Reinhold Forster entre à nouveau en contact avec Joseph

⁴⁹ MARISS, *A world of new things*, op. cit., 2015, p. 45.

⁵⁰ UHLIG, *Georg Forster*, op. cit., 2004, pp. 30-31.

⁵¹ PRIESTLEY Joseph, « Observations on different Kinds of Air », *Philosophical Transactions* 62, 01.1772, pp. 147-264.

Priestley après le voyage et il réalise différentes traductions pour lui⁵². Comme son père, Georg Forster s'intéresse après le voyage aux travaux de Priestley.

Suite à l'intérêt éveillé par son article de 1772, Priestley présente les résultats de ses expériences de manière plus développée dans *Experiments and Observations on different kinds of air*, à partir de 1775⁵³. Les travaux de Priestley ont contribué à la découverte de l'oxygène et de la photosynthèse, Priestley étudiant la production par les plantes de ce qu'il appelle « l'air déphlogistifié » (*dephlogisticated air*), qui prend plus tard le nom d'oxygène. Dans la préface de cet ouvrage, Priestley souligne l'importance du progrès de la science pour l'ensemble de l'humanité, et met en avant le contraste entre l'utilité de la science et, souvent, l'inutilité de la politique. Il critique en particulier les dirigeants politiques de son pays, qui ne font preuve d'aucun intérêt pour la science. Il est probable que Forster ait lu cet ouvrage et cette préface ; quelques années plus tard, il écrit deux lettres à Joseph Banks, président de la *Royal Society* et prédécesseur de Johann Reinhold Forster dans la fonction de naturaliste de bord, lors de la première expédition de James Cook. Dans ces lettres datées d'août et octobre 1783, il évoque la suite de l'ouvrage de Priestley sur l'air :

Our Natural philosophers are very eager to know the sequel of Dr. Priestley's late attempt to change Water, nitrous acid, oil, spirits of wine, &c. into different kinds of air⁵⁴.

Priestley souligne dans sa préface l'essor considérable que connaît l'étude des différentes sortes d'air, certes grâce à son travail mais aussi grâce à des découvertes faites partout en Europe par différents chimistes. Il serait injustifiable de la part d'un de ces chimistes, écrit-il, de rendre publiques avec retard ses découvertes parce qu'il souhaite avoir la gloire de présenter ses idées dans un système complet et parfait. C'est la raison pour laquelle lui-même présente ses découvertes, quand bien même elles sont incomplètes, parce qu'il est convaincu de leur utilité pour d'autres chimistes européens, le travail en commun permettant de faire progresser la science⁵⁵. Faire preuve d'honnêteté en rendant publiques ses découvertes et en ne cachant rien des difficultés qu'on a rencontrées sur le chemin est le principe qui domine le début

⁵² HOARE, *The Tactless Philosopher: Johann Reinhold Forster (1729-1798)*, op. cit., 1976, pp. 186-187, 198.

⁵³ PRIESTLEY Joseph, *Experiments and observations on different kinds of air*, 2^e édition, Londres, J. Johnson, 1775.

⁵⁴ FORSTER Georg, « Georg Forster an Joseph Banks, 08.1783 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 468. « Nos philosophes de la nature désirent fortement connaître la suite de la dernière tentative du docteur Priestley de changer l'eau, l'acide nitrique, l'huile, les esprits de vin, etc. en différentes sortes d'air. »

⁵⁵ PRIESTLEY, *Experiments and observations on different kinds of air*, op. cit., 1775, pp. vi-vii.

de la préface, et qui pour Priestley doit s'appliquer à chaque « philosophe », au sens large, c'est-à-dire à chacun de ceux qui s'efforcent de mieux comprendre la nature⁵⁶. Priestley ajoute :

The best founded praise is that which is due to the man, who, from a supreme veneration for the God of nature, takes pleasure in contemplating his *works*, and from a love of his fellow-creatures, as the offspring of the same all-wise and benevolent parent, with a grateful sense and perfect enjoyment of the means of happiness of which he is already possessed, seeks [...] that greater *command of the powers of nature*, which can only be obtained by a more extensive and more accurate *knowledge* of them ; and which alone can enable us to avail ourselves of the numerous advantages with which we are surrounded, and contribute to make our common situation more secure and happy⁵⁷.

Les découvertes en sciences de la nature ne sauraient se limiter à un intérêt purement théorique pour cette nature ; au XVIII^e siècle, les frontières entre les différentes disciplines restent poreuses et Priestley qualifie de « philosophie expérimentale » (*experimental philosophy*⁵⁸) le domaine dans lequel ses découvertes se déploient. L'homme qui cherche à améliorer la connaissance de la nature est le plus digne d'éloges, car améliorer la connaissance des pouvoirs divins de la nature permet à l'ensemble des hommes de prendre conscience de la manière dont ils peuvent tirer parti de ce qui les entoure, contribuant ainsi au bonheur et à la sécurité de tous. Ces réflexions placent les ouvrages de chimie de Priestley dans la lignée de ses réflexions politiques et philosophiques, marquées par l'utilitarisme. John McEvoy souligne, dans son article consacré au premier de ces ouvrages de Priestley qui présente ses découvertes sur l'oxygène, que pour Priestley les découvertes faites dans ce domaine, et celles, bien plus grandes, encore à venir s'intégraient dans un vaste système de la perfectibilité de l'espèce humaine, qui devait être favorisée précisément par le progrès de la connaissance scientifique⁵⁹.

⁵⁶ Ibid., pp. ix-x.

⁵⁷ Ibid., p. xii. « Le compliment le plus justifié est celui qui est dû à l'homme qui, en partant d'une vénération suprême pour le Dieu de la nature, prend plaisir à contempler ses *œuvres*, et qui, en partant de l'amour pour ses semblables, parce qu'il est le rejeton de ce même parent omniscient et bienfaisant, recherche, avec le sens reconnaissant et la jouissance parfaite des moyens du bonheur dont il est déjà possédé, ce plus vaste *commandement des pouvoirs de la nature* qui ne peut être obtenu que par une *connaissance* plus étendue et plus précise de ces pouvoirs ; et qui seule peut nous permettre de tirer parti des nombreux avantages dont nous sommes entourés, et contribuer à rendre notre situation courante plus sûre et plus heureuse. »

⁵⁸ Ibid., p. x.

⁵⁹ MCEVOY, « Gases, God and the balance of nature: a commentary on Priestley (1772) "Observations on different kinds of air" », *art. cit.*, 2015, p. 9 : "Priestley's keen anticipation of the endless 'future progress' of his doctrine of airs registered a consilience of considerations, including the de facto progress of his own inquiries, his belief that as rarefied distillates of solids and liquids, airs brought us closer to the real natures and affinities of things, and his abiding sense of the role of natural philosophy in the endless progress and perfectibility of human nature through the comprehension of an infinite world, bristling with 'novelty' and grounded in God's benevolent fecundity."

Priestley est à la fois philosophe et chimiste, et il ne trace pas de délimitation nette entre ses différentes activités. De fait, sa volonté de placer la progression de la connaissance scientifique dans le contexte de l'activité humaine donne un bon exemple du type d'influence qui a pu mener le jeune Forster à réfléchir à un perfectionnement général de l'humanité. Forster connaissait les travaux de Priestley et ces réflexions entrent parfaitement en accord avec ses textes contemporains. Forster, comme cela apparaît notamment dans certaines recensions d'ouvrages qu'il rédige peu de temps après être rentré du voyage autour du monde, est déjà persuadé à cette époque de l'utilité des découvertes scientifiques pour l'humanité dans son entier et de la perfectibilité du genre humain à l'aide de la science.

C) Réseaux de lettrés et formation de Forster

En tant qu'il prend une part active aux échanges épistolaires des hommes et des femmes des Lumières à travers toute l'Europe, Forster est un lettré des Lumières en connexion constante avec un réseau scientifique, qui lui transmet des informations, des ouvrages, des prises de position différentes dans les grandes querelles de son temps. Comme tout membre de ces réseaux, Forster ne se contente pas de recevoir, il retransmet à d'autres et diffuse lui-même de nouvelles informations ou bien ses propres prises de position. Les liens d'amitié forts que Forster entretient avec un nombre important de lettrés se doublent très souvent d'une collaboration à des projets scientifiques ou éditoriaux. Si cette communauté de vues avec différents auteurs semble le rattacher à différentes traditions et écoles de pensée, son caractère autodidacte signifie cependant qu'il ne s'intègre jamais entièrement à une tradition en particulier. Cela va de pair avec le manque de reconnaissance académique et la gêne financière dont Forster souffre durant toute sa vie. Cependant, cela lui confère également une certaine liberté de vues et d'expression, certes limitée par son souci de ne pas fâcher les princes de différents États allemands dans lesquels il travaille ou dont il espère une rétribution.

Ces réseaux sont importants dans la constitution de la pensée de Forster, notamment ses conceptions de la perfectibilité, d'une part parce que Forster est perméable à ses lectures et

intègre souvent à sa réflexion des idées qu'il trouve chez d'autres auteurs, d'autre part parce que Forster n'est pas, par goût et par nécessité, un auteur d'ouvrages longs et exhaustifs⁶⁰.

1) Réseaux et correspondance épistolaire

Forster s'intègre très tôt dans le réseau de correspondance de son père. Avant même le voyage autour du monde, il est ainsi en contact épistolaire avec les plus grands naturalistes européens, et cette correspondance s'intensifie avec le voyage, en raison des observations que rapportent les Forster. Georg Forster échange ainsi avec des naturalistes de la génération de son père : Petrus Camper, Carl von Linné⁶¹, puis le fils de ce dernier, Carl von Linné le Jeune, Joseph Banks, ou encore Thomas Pennant. Il reste en relation suivie avec certains de ces naturalistes durant toute sa vie, c'est notamment le cas de Petrus Camper, anatomiste et zoologiste néerlandais, qui est lui-même également un correspondant de différents anatomistes et naturalistes allemands comme Blumenbach ou Sömmerring.

La parution en allemand du récit du voyage autour du monde éveille l'attention, les premières réactions à la parution de l'ouvrage émanent de grandes figures des Lumières tardives allemandes : Christoph Martin Wieland fait paraître des extraits commentés du récit de voyage dans son *Teutschen Merkur*, à Weimar, ce qui procure à Forster une grande notoriété dans l'espace germanique⁶². L'auteur de ces commentaires, qui est peut-être Wieland lui-même, est très élogieux et se range au point de vue de Forster lorsque ce dernier exprime ses doutes à propos de l'action des marins européens dans ces territoires nouvellement découverts⁶³. Une

⁶⁰ Forster annonce plusieurs longs ouvrages qu'il n'a jamais eu l'occasion d'écrire. Cela est lié à son activité révolutionnaire d'abord, puis à sa mort à l'âge de seulement trente-neuf ans, mais aussi à sa très grande activité de traduction et de production de comptes-rendus qui l'empêche, en raison aussi de sa situation financière précaire, de rédiger des ouvrages plus longs. C'est ainsi que *De la Formation locale et générale* annonçait un ouvrage plus long que Forster n'a jamais écrit sur la poésie indienne : STEINER, « Erläuterungen: Einführung », *art. cit.*, 1963, pp. 459-475. De même, Forster rédige, probablement à l'été ou à l'automne de l'année 1786, des notes pour une *Histoire naturelle de l'homme* qu'il ne mène pas à son terme, malgré son intérêt exprimé plusieurs fois pour ce projet. FORSTER Georg, « Versuch einer Naturgeschichte des Menschen [première publication posthume 1974] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 158-159. Voir à ce propos SCHEIBE, « Erläuterungen: Einführung. Entstehung- und Wirkungsgeschichte der einzelnen Texte », *art. cit.*, 1974, pp. 409-411.

⁶¹ Les rapports entre Forster et Linné, et en particulier la réception de l'œuvre de Linné par Forster, sont traités dans la troisième sous-partie de ce chapitre, pp. 103-115.

⁶² ANONYME, « Auszüge aus Herrn D. Johann Reinhold Forsters Reise um die Welt in den Jahren 1772-1775 », *Teutscher Merkur* 3, 1778, pp. 59-75 ; 144-164 ; ANONYME, « Auszüge aus Forsters Reise um die Welt », *Teutscher Merkur* 4, 1778, pp. 137-155 ; voir à ce propos UHLIG, *Georg Forster, op. cit.*, 2004, p. 107.

⁶³ Voir notamment ANONYME, « Auszüge aus Forsters Reise um die Welt », *art. cit.*, 1778, p. 151.

recension plutôt négative paraît au même moment dans les *Göttingischen Gelehrten Anzeigen* de Christian Gottlob Heyne, sous la plume de Christoph Meiners et Johann Friedrich Gmelin⁶⁴. Ils reprochent à Forster sa trop grande sympathie pour les peuples rencontrés, qui le conduit parfois à prendre leur parti contre les marins européens. À Göttingen, et face à ces deux professeurs, Georg Christoph Lichtenberg prend la défense de Forster. C'est ainsi que de nombreux lettrés allemands connaissent son récit de voyage avant de rencontrer Forster, notamment à Göttingen, où Forster arrive auréolé du succès du récit de voyage⁶⁵. Ce dernier lui procure une légitimité scientifique importante qui compense, mais en partie seulement, son absence de formation universitaire.

Entre la fin 1778 et le mois de mars 1779, Forster parcourt l'espace germanique à la recherche d'un poste de professeur pour lui-même ainsi que pour son père⁶⁶. Les étapes principales de ce voyage sont Cassel, Göttingen et Berlin. À Cassel, Forster se voit proposer un poste de professeur ; à Berlin, il parvient à obtenir un poste de professeur à l'université de Halle pour son père. Au cours de ce voyage, Forster fait la connaissance de différentes figures des Lumières tardives allemandes qui lui permettent de constituer les bases de différents réseaux. De fait, sa correspondance, et, bientôt, les revues allemandes dans lesquelles il fait paraître ses essais, ses compte-rendus et ses traductions dessinent les contours de son rattachement à différents pôles des Lumières tardives. Deux pôles en particulier jouent un rôle central dans la constitution de ces réseaux, Berlin et Göttingen. Dans une moindre mesure, Weimar joue également un rôle important pour Forster.

2) Forster et les Lumières tardives berlinoises

Forster est un ami intime et de longue date de l'éditeur berlinois Johann Karl Philipp Spener, qu'il a rencontré, très jeune, au cours d'un voyage de ce dernier à Londres en 1770. C'est à Spener que Forster fait part de ses doutes et de ses interrogations au cours de la période où, malade, il travaille à la rédaction en anglais puis à la traduction en allemand du *Voyage*

⁶⁴ ANONYME, « [Rezension zu] A Voyage round the World, Erster Band », *Zugabe zu den Göttingischen Anzeigen von gelehrten Sachen* 1 (10), 03.1778, pp. 148-159. La recension est parue de manière anonyme, les auteurs ne se sont fait connaître, notamment de Forster, qu'ultérieurement. Voir à ce propos UHLIG, *Georg Forster, op. cit.*, 2004, pp. 102-103.

⁶⁵ Voir à ce propos les registres d'ouvrages de Forster empruntés à la bibliothèque de l'université par les professeurs de Göttingen entre 1778 et 1785, en annexe.

⁶⁶ UHLIG, *Georg Forster, op. cit.*, 2004, pp. 105-115.

autour du monde. Ces lettres à Spener contiennent également les premières réflexions de Forster sur le perfectionnement de l'être humain⁶⁷. Or, par son activité dans la maison d'édition héritée de son père, Spener joue un rôle central dans les Lumières tardives berlinoises à partir de 1772, date à laquelle il devient le directeur de la maison d'édition « Haude & Spener ». Cette même année, il publie un premier écrit du jeune Forster, une lettre publiée anonymement et vouée à compléter la traduction d'un récit du premier voyage de James Cook⁶⁸. Spener publie différents types d'ouvrages ainsi que la revue *Berlinische Nachrichten*. Les efforts de Spener transforment les *Berlinischen Nachrichten* en une revue tournée vers la littérature et les sciences, avec des correspondants à l'étranger. À partir de 1783, il publie également la *Berlinische Monatsschrift*, dont les directeurs sont Johann Erich Biester et Friedrich Gedike, deux des figures principales des milieux philosophiques berlinois de l'époque, et qui fait paraître un grand nombre d'auteurs des Lumières, en particulier Kant, Mendelssohn et Nicolai. C'est dans la *Berlinische Monatsschrift* que paraissent les textes anthropologiques de Kant, notamment les textes sur l'origine de l'être humain et la question des races, en 1784 et 1785⁶⁹. Forster prend une part active aux Lumières berlinoises, malgré l'éloignement géographique⁷⁰. En premier lieu, le *Voyage autour du monde* paraît en allemand chez Haude & Spener, la maison d'édition berlinoise de Spener, dès 1778⁷¹. Lorsque Forster s'oppose à Kant à propos de l'origine de l'humanité, en 1786, il adresse son texte *Autre chose sur les races humaines*, paru dans le *Teutschen Merkur* de Wieland, au co-directeur de la *Berlinische Monatsschrift*, Johann Erich Biester. Ce choix de Forster est en partie dicté par le fait que Kant a fait paraître l'écrit auquel répond Forster, la *Bestimmung des Begriffs einer Menschenrace*, dans la *Berlinische Monatsschrift*, en novembre 1785. Cependant, Rainer Godel souligne que ce choix est également lié au statut de Biester et des auteurs berlinois : Forster passe quelques jours à Berlin

⁶⁷ À titre d'exemple parmi de nombreuses autres lettres, voir FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 2.04.1776 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 31-35.

⁶⁸ FORSTER Georg, « [Zu: Nachrichten von den neuesten Entdeckungen der Engländer in der Süd-See] Sendschreiben eines Freundes in London an den Übersetzer [1772] », in: *Werke: Kleine Schriften zur Völker- und Länderkunde*, vol. 5, Berlin, Akad.-Verl., 1985, pp. 13-26. Voir à ce propos FIEDLER, « Erläuterungen », *art. cit.*, 1985, pp. 680-681. Voir *infra* p. 84.

⁶⁹ KANT Immanuel, « Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht », *Berlinische Monatsschrift* (11), 11.1784, pp. 385-411 ; KANT Immanuel, « Bestimmung des Begriffs einer Menschenrace », *Berlinische Monatsschrift* 6 (1), 11.1785, pp. 390-417.

⁷⁰ Un colloque consacré aux rapports entre Forster et les Lumières tardives berlinoises a été organisé en 2012 par la *Georg-Forster-Gesellschaft*. Les actes de ce colloque ont constitué le numéro 18 des *Georg-Forster-Studien*.

⁷¹ FORSTER Georg, *Johann Reinhold Forster's [...] Reise um die Welt während den Jahren 1772 bis 1775*, Berlin, Haude und Spener, 1778.

en 1785 et participe à une séance de la *Mittwochsgesellschaft*, qui rassemble les plus grandes figures des Lumières berlinoises. La forme des débats qui rythment ce groupe intéresse beaucoup Forster. Godel souligne que Forster admire l'esprit des Lumières berlinoises, qui permet, par la discussion, voire la remise en question des idées des participants, une progression générale des idées des Lumières, et une diffusion de ces idées à un public plus large, qui n'est pas nécessairement constitué de lettrés. De ce point de vue, Biester est le destinataire idéal, qui prend la place du lecteur réel de l'essai⁷².

En 1791, l'essai *De la Formation locale et générale* présente des caractéristiques qui renvoient aux Lumières tardives berlinoises : Forster s'interroge sur la possibilité d'une progression de l'humanité non seulement parmi les hommes des Lumières, mais parmi tous les peuples⁷³.

Les Lumières berlinoises se caractérisent alors par une forte défiance à l'égard des sociétés secrètes et des catholiques, en particulier des jésuites. En 1789, Forster écrit *Du prosélytisme* qui s'oppose précisément, conformément à cette tradition de débat contradictoire, à une prise de position de Biester, qui critiquait les tendances prosélytes des catholiques⁷⁴. Forster est également en contact épistolaire régulier avec une autre grande figure des Lumières berlinoises, Friedrich Nicolai.

3) Sciences naturelles, médecine et anthropologie : l'université de Göttingen

Le centre le plus important des Lumières allemandes pour Forster est sans conteste l'université de Göttingen, la *Georgia Augusta*, tant en raison de ses liens personnels avec des familles de professeurs et de lettrés de la ville que de ses prises de position en faveur de certaines thèses développées à Göttingen, ou au contraire contre elles. La plus importante d'entre elles pour Forster est celle dont l'enjeu est l'histoire universelle et l'anthropologie⁷⁵. Les contacts de Forster avec Göttingen, comme c'est le cas de ses contacts avec Berlin, précèdent son arrivée

⁷² GODEL Rainer, « Die Form der Auseinandersetzung. Forster, die Berliner Mittwochsgesellschaft und die Berlinische Monatsschrift », *Georg-Forster-Studien* 18, 2013, pp. 11-13.

⁷³ Ibid., pp. 7-9.

⁷⁴ FORSTER Georg, « Über Proselytenmacherei [1789] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 194-219.

⁷⁵ L'ouvrage suivant a été consacré entièrement à cette question : MELO ARAÚJO André de, *Weltgeschichte in Göttingen. Eine Studie über das spätaufklärerische universalhistorische Denken, 1756-1815*, transcript Verlag, Bielefeld, 2012.

dans la ville. En 1778, alors qu'il se trouve encore en Angleterre, Forster se lie d'amitié avec le jeune Sömmerring, qui parcourt l'Europe⁷⁶. Formé à Göttingen, l'anatomiste et anthropologue est également membre de l'académie des sciences de la ville et contribue aux *Göttingischen Gelehrten Anzeigen*. Il obtient un poste de professeur de médecine au *Collegium Carolinum* de Cassel en 1779, en même temps que Forster. De plus, l'intérêt pour les sociétés secrètes rapproche encore les deux hommes⁷⁷. Ils restent très liés jusqu'à l'engagement révolutionnaire de Forster à Mayence, qui mène à la rupture de leur amitié⁷⁸.

Forster rencontre également Goethe à Cassel peu de temps après son arrivée dans la ville, par l'intermédiaire de leur ami commun Johann Heinrich Merck, qui s'intéresse aux questions de paléontologie et assume alors des fonctions militaires et administratives à Darmstadt.

Un autre ami de longue date des Forster, Georg Christoph Lichtenberg, est professeur de philosophie et de physique à Göttingen. Il est également l'auteur principal d'un célèbre almanach comprenant notamment des textes de vulgarisation scientifique, qui contribuent à faire connaître les nouvelles découvertes dans tous les domaines de la connaissance parmi les lecteurs allemands, et qui paraît chaque année entre 1775 et 1797. Forster fait paraître plusieurs essais dans cet almanach, notamment *Über Leckereyen* et *Über die Schädlichkeit der Schnürbrüste* en 1789⁷⁹. Lichtenberg connaît les Forster depuis son voyage en Angleterre en 1774 et 1775. En 1778, Lichtenberg publie *Über Physiognomik. Gegen die Physiognomen*⁸⁰. La même année, Forster bénéficie d'un congé avant de commencer à enseigner à Cassel. Il est hébergé à Göttingen par Lichtenberg et son propriétaire, qui n'est autre que l'éditeur de l'ouvrage, Johann Christian Dieterich⁸¹. Dans le *Voyage autour du monde*, Forster constate que certains peuples qui ne correspondent en rien au canon de la beauté européenne peuvent être

⁷⁶ UHLIG, *Georg Forster, op. cit.*, 2004, pp. 103-104.

⁷⁷ Voir la première sous-partie du chapitre 5, pp. 317-320.

⁷⁸ DUMONT Franz, « Das "Seelenbündnis". Die Freundschaft zwischen Georg Forster und Samuel Thomas Soemmerring », in: RASMUSSEN Detlef, *Der Weltumsegler und seine Freunde: Georg Forster als gesellschaftlicher Schriftsteller der Goethezeit*, Tübingen, G. Narr, 1988, pp. 93-94.

⁷⁹ FORSTER Georg, « Über Leckereyen », in: LICHTENBERG Georg Christoph, *Goettinger Taschen Calender für das Jahr 1789*, Mayence, Dieterich, 1789, pp. 81-123 ; FORSTER Georg, « Über die Schädlichkeit der Schnürbrüste », in: LICHTENBERG Georg Christoph, *Goettinger Taschen Calender für das Jahr 1789*, Mayence, Dieterich, 1789, pp. 162-166.

⁸⁰ LICHTENBERG Georg Christoph, « Über Physiognomik; wider die Physiognomen. Zu Beförderung der Menschenliebe und Menschenkenntnis [1777] », in: *Schriften und Briefe: Aufsätze, Entwürfe, Gedichte, Erklärung der Hogarthischen Kupferstiche*, vol. 3, Francfort sur le Main, Zweitausendeins, 1994, pp. 256-295.

⁸¹ UHLIG, *Georg Forster, op. cit.*, 2004, pp. 109-110, 117.

considérés comme les plus intelligents des peuples qu'il rencontre au cours du voyage⁸². Il est possible que cette confirmation empirique des thèses qu'il défend dans *Über Physiognomik* ait incité Lichtenberg à s'intéresser aux travaux du jeune Forster ; Lichtenberg combat en effet l'idée selon laquelle il existerait une corrélation entre les traits du visage et l'âme d'un individu, qui est le postulat de départ de cette prétendue science qu'est la physiognomie.

Au cours de la période où il vit et enseigne à Cassel, Forster développe ses contacts avec Göttingen, en raison de la proximité géographique des deux villes. Dès décembre 1779, Lichtenberg le présente aux professeurs les plus éminents de la ville, et Forster obtient le grade honorifique de *Magister* à l'université⁸³. Forster se lie rapidement d'amitié avec Christian Gottlob Heyne et Johann Friedrich Blumenbach⁸⁴. Heyne est philologue, spécialiste du Moyen-Âge et professeur de philosophie et d'éloquence à l'université de Göttingen, où il effectue toute sa carrière. Il est également le directeur de la bibliothèque universitaire de Göttingen à la fin des années 1770. De vingt-cinq ans l'aîné de Forster, il endosse rapidement un rôle de figure paternelle pour ce dernier⁸⁵. Heyne reconnaît la valeur scientifique du jeune explorateur et naturaliste et lui confie un grand nombre de recensions d'ouvrages, qu'il fait paraître dans la revue qu'il dirige, les *Göttingischen Gelehrten Anzeigen*. Heyne est également le futur beau-père de Forster, puisque ce dernier épouse sa fille Therese en 1785⁸⁶.

Avec Lichtenberg, Forster fonde le *Göttingisches Magazin der Wissenschaften und Literatur*. Forster fait également paraître deux de ses essais les plus importants dans le *Neues deutsches Museum* du poète Heinrich Christian Boie, qui, malgré son éloignement de Göttingen, était resté très proche des lettrés de la ville. C'est le cas du *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité*, en 1789, et de *De la Formation locale et générale*, en 1791⁸⁷.

⁸² FORSTER Georg, *Werke: Reise um die Welt, 2 [1778]*, vol. 3, Berlin, Akad.-Verl., 1966, p. 165. Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 3, p. 232.

⁸³ UHLIG Ludwig, « Georg Forster in Kassel - Der Gelehrte an der Fürstenresidenz », *Philippia* 14 (3), 2010, p. 235.

⁸⁴ À propos des rapports entre Forster et Heyne, voir la deuxième sous-partie du chapitre 4, pp. 254-256. Voir également la deuxième sous-partie du chapitre 4 pour ses rapports avec Blumenbach, en particulier pp. 258-266.

⁸⁵ UHLIG, *Georg Forster, op. cit.*, 2004, p. 158.

⁸⁶ Therese Heyne se distingue en tant que femme de lettres après la mort de Forster, sous le nom de son futur mari, Therese Huber. Elle a également œuvré en faveur de la postérité de l'œuvre de Forster, notamment en faisant paraître sa correspondance.

⁸⁷ FORSTER Georg, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit », *Neues deutsches Museum* 1 (3), 09.1789, pp. 269-283 ; FORSTER, « Ueber lokale und allgemeine Bildung », *art. cit.*, 1791.

4) Forster et Weimar : des premiers appuis au dialogue avec Herder

Forster est en contact avec la vie intellectuelle de Weimar à travers deux revues scientifiques, le *Teutschen Merkur* de Wieland, qui avait, très tôt, soutenu Forster en faisant paraître des extraits de son récit de voyage, et la *Allgemeine Literatur-Zeitung* de Friedrich Justin Bertuch, éditeur particulièrement intéressé par les questions d'anthropologie et de sciences naturelles, avec lequel Forster est en contact épistolaire. Dans la revue de ce dernier, Forster fait notamment paraître un nombre important de comptes-rendus d'ouvrages⁸⁸. Bertuch lui-même participe également à la rédaction du *Teutschen Merkur*.

Forster ne découvre les écrits de Herder qu'assez tardivement, mais les idées et l'homme jouent un rôle important dans sa pensée. Forster lit et admire le premier tome des *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* au moment de sa parution en 1785 et il rencontre Herder en septembre de la même année à Weimar, au cours de son voyage de retour vers Vilna après son mariage avec Therese Heyne qui avait eu lieu à Göttingen. Cette rencontre marque le début d'une correspondance entre les deux hommes qui devient de plus en plus amicale au fil du temps⁸⁹. Therese entretient également une correspondance avec Herder. Un an plus tard, Forster prend le parti de Herder contre Kant dans la controverse sur l'origine de l'homme, dans son essai *Autre chose sur les races humaines*. Dans le domaine de l'anthropologie, il se range explicitement aux idées de Herder contre celles de Kant dans sa correspondance⁹⁰.

Les années d'apprentissage du jeune Forster, tout comme le réseau auquel il s'intègre progressivement dès ses premiers contacts avec des représentants des Lumières allemandes à Londres avant le voyage autour du monde, mettent en place les conditions qui lui permettent d'élaborer une réflexion sur le perfectionnement qui se dégage peu à peu des conceptions de son père.

⁸⁸ C'est le cas notamment de sa recension extrêmement critique à l'égard du *Göttingisches historisches Magazin* de Meiners, recension qui paraît en janvier 1791. FORSTER Georg, « Hannover, b. d. Gebrüder Helwing: Göttingisches historisches Magazin, von C. Meiners und L. T. Spittler. », *Allgemeine Literatur-Zeitung* 1 (7), 01.1791, pp. 49-56. Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 7, pp. 474-494.

⁸⁹ UHLIG, *Georg Forster, op. cit.*, 2004, pp. 186-187.

⁹⁰ FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Gottfried Herder, 21.01.1787 », in: *Werke: Briefe 1784-1787*, vol. 14, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 621.

II) L'introduction d'une réflexion sur le perfectionnement

Forster est convaincu très tôt de la capacité de l'homme à se perfectionner, il emploie le terme de perfectibilité dès 1776. Pourtant, la thématisation de ce perfectionnement pour expliquer les rapports de l'humanité à la nature n'apparaît que progressivement. L'étude des termes employés par Forster dans le contexte de la constitution de sa réflexion sur le perfectionnement est éclairante pour la genèse de cette réflexion ; dans un contexte plus large, elle permet également de mettre en avant le parallèle entre cette réflexion de Forster et l'intérêt croissant dans l'espace germanique pour une réflexion sur le perfectionnement, notamment à travers la naissance du terme de *Vervollkommnung*, dont l'emploi connaît un essor spectaculaire au milieu des années 1770.

A) La *perfectibility* chez Forster et son emploi dans l'espace anglo-saxon des années 1770

La première occurrence de perfectibilité chez Forster apparaît dans le contexte d'une réflexion sur ce que la connaissance peut faire pour l'homme, et dans quelle mesure l'emploi de la langue anglaise dans les sciences au Royaume-Uni a permis un développement plus grand qu'ailleurs de la liberté de pensée et de l'absence de préjugés. Cette première occurrence du terme de perfectibilité chez Forster contient déjà en germe un certain nombre des caractéristiques du concept qui joue un rôle central dans sa théorie de l'homme élaborée quelques années plus tard : Forster y définit la perfectibilité comme une faculté naturelle universelle de l'humanité, dont le bénéfice ne lui est cependant pas garanti. Pour permettre à l'humanité de réaliser sa perfectibilité contre les préjugés, la connaissance joue un rôle central. En Europe, l'un des premiers devoirs de l'État est de permettre la propagation de la connaissance parmi la population afin de permettre à cette dernière de réaliser sa perfectibilité et de comprendre l'universalité de cette faculté, dans l'ensemble de l'humanité.

1) Des réflexions épistémologiques de Forster sur la diffusion de la science dans une recension d'ouvrage

La première des recensions d'ouvrage de Forster paraît en septembre 1776 dans la *Critical Review*. L'ouvrage recensé est une traduction en anglais de la *Philosophia Botanica* de Linné par James Lee, parue pour la première fois en latin en 1751. En introduction de sa traduction, parue en 1776, Lee présente quelques considérations générales sur l'importance et l'utilité du système de Linné pour les sciences naturelles. Il ne pousse cependant pas très loin cette réflexion, les réflexions sur l'utilité de la connaissance pour le genre humain et sur la perfectibilité du genre humain qui apparaissent dans la recension de Forster sont de son fait et ne sont pas une citation dissimulée de l'ouvrage recensé. C'est dans ce contexte que Forster choisit d'employer le terme de *perfectibility*, un terme qui, de fait, n'apparaît pas dans l'ouvrage⁹¹.

La recension de Forster met en avant la perfectibilité de l'homme et le lien indissoluble entre propagation de la connaissance et perfectibilité. Très tôt donc, le terme apparaît chez Forster, même s'il n'est réellement employé de manière systématique que bien des années plus tard. Dans cet extrait, Forster met en avant l'importance du passage du latin à la langue vernaculaire pour la propagation de la connaissance, en particulier dans les sciences. Il écrit :

We are always ready to congratulate the public whenever we see any attempt to facilitate the study of the sciences, and to make it more general amongst us. Nothing has been more conducive to this purpose, than the method of adapting to every reader's capacity the elements of useful knowledge, by translating them from the Latin, in which monkish ignorance and pedantry have long suffered them to rust⁹².

Il n'est pas tant question de la science elle-même que de sa diffusion, son utilité pour le public, et son adaptation à la capacité de chacun. La réflexion sur le langage et sa place centrale dans la transmission de la connaissance sont reprises bien plus tard par Forster⁹³.

⁹¹ LINNÉ Carl von, *An introduction to botany. Containing an Explanation of the Theory of that Science; extracted from the Works of Dr. Linnaeus*, Londres, Rivington, 1776.

⁹² FORSTER Georg, « Recension : An introduction to botany, containing an Explanation of the Theory of that Science; extracted from the Works of Dr. Linnaeus [1776] », in: *Werke: Rezensionen*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1977, p. 7. « Nous sommes toujours prêts à nous réjouir avec le public lorsque nous voyons une tentative, quelle qu'elle soit, de faciliter l'étude des sciences et de la rendre plus générale parmi nous. Rien n'a mieux contribué à ce but que la méthode qui consiste à adapter à la capacité de chaque lecteur les éléments d'une connaissance utile, en les traduisant du latin dans lequel l'ignorance et la pédanterie des moines les ont longtemps condamnées à rouiller. »

⁹³ Notamment à travers sa réception des travaux de Herder sur le langage, et de son concept de *Besonnenheit*, en particulier dans *Cook, l'explorateur*. HERDER Johann Gottfried, « Abhandlung über den Ursprung der Sprache

2) Méthode naturaliste et perfectibilité par l'intermédiaire de la connaissance

Le raisonnement de Forster repose sur des données historiques : l'étude des sciences permet le développement des capacités de l'homme. Or l'emploi du latin dans l'étude des sciences en a longtemps barré le chemin au plus grand nombre dans les pays catholiques. Forster attribue cette circonstance à l'obscurantisme des moines. Ainsi, la population de Grande-Bretagne, qui a aboli l'usage du latin dans les sciences pour des raisons historiques, jouirait de caractéristiques positives qui témoigneraient de son plus grand développement : Forster mentionne une langue vernaculaire développée ainsi que la liberté de pensée, qui pour lui sont directement liées à ce libre accès aux sciences. Forster est familier du fait de flatter le public pour lequel il écrit, en mettant en avant les caractéristiques positives liées à la nationalité de ce public ; il procède de la même manière lorsqu'il écrit pour un public allemand. Outre la part évidente de flatterie cependant, cette remarque repose sur l'idée de Forster qu'il existe un esprit national en chaque peuple, avec des caractéristiques diverses, y compris parmi les peuples européens. Forster poursuit :

We are indebted to this circumstance for the cultivation of our language, for the abolition of vulgar errors and superstitions, and for that boldness and freedom of thought, to which all Europe pays homage. From this cause we have likewise been taught that nature has imparted the same perfectibility to the minds of women as to those of men [...]⁹⁴.

Cette citation est l'un des passages les plus importants pour la perfectibilité chez Forster au cours des premières années qui suivirent le voyage autour du monde. Forster emploie le terme de *perfectibility* en anglais, et ce dès 1776, alors que le terme est peu répandu. La perfectibilité est loin d'être le thème principal de la recension, mais la manière dont Forster emploie le terme permet de déduire de cette citation sa conception de la perfectibilité. Elle est une faculté naturelle, puisque c'est la nature qui l'attribue aux hommes et aux femmes. Cependant, l'homme n'a pas nécessairement connaissance de cette faculté qu'il possède naturellement ; et lorsqu'il en a connaissance, il n'a pas nécessairement conscience du fait que

[1772] », in: *Werke. Frühe Schriften 1764-1772*, vol. 1, Francfort sur le Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1985 (Bibliothek deutscher Klassiker), pp. 695-810. FORSTER Georg, « Cook, der Entdecker [1787] », in: *Werke: Kleine Schriften zur Völker- und Länderkunde*, vol. 5, Berlin, Akad.-Verl., 1985, pp. 191-301.

⁹⁴ FORSTER, « Recension : An introduction to botany, containing an Explanation of the Theory of that Science; extracted from the Works of Dr. Linnaeus [1776] », *art. cit.*, 1977, p. 7. « Nous sommes redevables de cette circonstance pour la culture de notre langage, pour l'abolition d'erreurs vulgaires et de superstitions, et pour cette audace et cette liberté de pensée auxquelles toute l'Europe rend hommage. C'est pour cette raison que nous avons appris, de la même manière, que la nature a attribué la même perfectibilité aux esprits des femmes qu'à ceux des hommes [...]. »

les autres individus possèdent eux aussi cette faculté. Tout au plus peut-il l'attribuer à ceux qui lui ressemblent, en l'occurrence, les individus du sexe masculin, en excluant les femmes. Si Forster reste marqué par les conceptions de son temps dans son appréhension de la place des femmes dans la société, il n'en reste pas moins qu'il accueille favorablement l'ouverture des femmes à l'extérieur et à la raison. Comme l'écrit Stefan Greif, Forster pense qu'un ordre de la société basé sur une hiérarchie entre les sexes menace de remettre en question la diversité souhaitée de l'humanité, ainsi que les valeurs de tolérance et d'ouverture de la société bourgeoise⁹⁵. De fait, ce passage d'un texte de jeunesse de Forster confirme cette interprétation.

Ce que Forster dénonce ici dans la plupart des pays européens, la volonté de nier, par ignorance, la perfectibilité aux femmes, peut aussi concerner, dans d'autres contextes, les membres d'autres cultures ou bien les hommes d'une autre origine sociale. Seule la connaissance acquise progressivement au sein d'une culture permet à l'homme de prendre conscience de cette perfectibilité, qu'il s'agisse de la sienne ou de celle d'autrui. Seule la propagation de la connaissance chez tous les individus permet à l'homme de se libérer du préjugé et de la superstition. Cette propagation est permise par une action politique qui a été conduite dans tout le pays par l'État, la fin de l'utilisation du latin, qui a indirectement permis d'améliorer l'accessibilité de la connaissance, et cela, quand bien même il ne s'agissait pas là du but premier de cette réforme politique.

Dès cette première occurrence de la perfectibilité se dessinent donc chez Forster les grandes lignes de la perfectibilité, qui deviennent peu à peu une constante de sa pensée : la perfectibilité est propre à l'homme, elle est d'origine naturelle, mais son bénéfice ne lui est en aucun cas garanti. Cette perfectibilité doit être cultivée et développée à l'aide de la connaissance et le politique peut jouer un rôle central dans ce développement. Plus encore, il le doit, car le déni à l'autre de sa perfectibilité, qu'il s'agisse du sexe féminin ici, de représentants d'autres cultures dans le texte du *Voyage autour du monde* contemporain de cette recension, ou de représentants d'autres religions dans des écrits bien postérieurs comme les *Vues sur le Rhin inférieur* ou *Du prosélytisme*, mène à l'intolérance et à la persécution. Faculté naturelle, la perfectibilité ne peut être révélée et reconnue que par l'action humaine, et une action qui ne

⁹⁵ GREIF Stefan, « Vorbemerkung », *Georg-Forster-Studien* 14, 2009, p. VII-VIII. La Georg-Forster-Gesellschaft a organisé en 2007 un colloque consacré à la question des rapports entre Forster et les femmes, publié en 2009 dans les *Georg-Forster-Studien*.

saurait être seulement individuelle, mais qui relève du champ du politique. Avant même le début de sa réflexion sur la perfectibilité dans les sciences naturelles et en anthropologie, Forster a reconnu la dimension politique du concept.

La perfectibilité de Forster revêt également une dimension relative à chaque individu. Forster parle de « connaissance utile » (« useful knowledge ») qui doit s'adapter à la capacité de chaque lecteur (« adapting to every reader's capacity »). Le perfectionnement de l'homme s'ancre dans sa situation empirique actuelle. Ainsi, si les femmes ne peuvent développer leur perfectibilité dans les autres pays, c'est parce que l'apprentissage du latin ne figure pas dans leur éducation, la plus grande partie de la science leur reste donc inaccessible. Forster insiste sur la nécessité de cette adaptation à la capacité de chaque lecteur, il clôt sa recension ainsi :

We cannot help wishing that all other sciences may be rendered equally familiar and comprehensible to readers of every capacity, by similar means⁹⁶.

Chaque individu, quel que soit son niveau intellectuel et ses connaissances, peut être amené à se perfectionner, et c'est ce perfectionnement de chacun qui doit permettre le perfectionnement de tous. Chacun doit pouvoir se perfectionner en fonction de son propre degré d'évolution, une idée héritée en partie de son propre parcours d'autodidacte et qui marque également ses idées ultérieures en matière de pédagogie.

3) *Perfectibility*, un terme rarement employé

L'emploi de *perfectibility* par Forster en 1776 est inhabituel dans l'espace anglo-saxon. Les penseurs des Lumières écossaises, ainsi que les *Protestant Dissenters*, se refusent à employer le terme, dont on ne trouve que peu d'occurrences jusque dans les années 1790. Pour Bertrand Binoche, le refus de l'emploi d'un terme pourtant apparu en anglais dès 1761, à l'occasion de la première traduction, anonyme, du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* de Rousseau⁹⁷, est révélateur d'une volonté de masquer l'héritage du philosophe de Genève⁹⁸. Si ces philosophes reprennent volontiers l'idée d'une capacité de

⁹⁶ FORSTER, « Recension : An introduction to botany, containing an Explanation of the Theory of that Science; extracted from the Works of Dr. Linnaeus [1776] », *art. cit.*, 1977, p. 8. « Nous ne pouvons nous empêcher de souhaiter que toutes les autres sciences soient rendues également familières et compréhensibles aux lecteurs, quelle que soit leur capacité, par des moyens similaires. »

⁹⁷ ROUSSEAU Jean-Jacques, *A Discours Upon the Origin and Foundation of the Inequality among Mankind*, Londres, Dodsley, 1761, p. 38.

⁹⁸ BINOCHÉ, « Les équivoques de la perfectibilité », *art. cit.*, 2004, pp. 16-20.

l'homme à se perfectionner, ils se refusent à accepter avec elle l'idée d'une critique de la civilisation telle qu'on la trouve chez Rousseau. Par conséquent, la traduction directe du concept rousseauiste, trop proche du français, est peu utilisée.

Il est impossible de savoir avec certitude si Forster reprend ici un terme rencontré au cours de ses lectures en anglais ou bien s'il a alors lu Rousseau ou un commentateur français du second *Discours* et anglicisé le concept de son propre chef. Dans les deux cas, il est intéressant de constater que son premier emploi du terme se fait dans une langue dans laquelle, contrairement au français et, dans une moindre mesure, à l'allemand, le terme a un emploi restreint. Il ne faut cependant pas en déduire que Forster ferait ici allusion à la perfectibilité de Rousseau ; le terme recouvre tout autre chose. La perfectibilité de Forster, qui transparait pour la première fois ici, ne revêt aucune dimension négative, à l'inverse de Rousseau, et l'emploi du terme dans ce contexte renvoie bien davantage à une influence anglo-saxonne.

B) De l'anglais à l'allemand, le choix de l'emploi de *Vervollkommnung* par Forster

À l'exception de ce passage, Forster n'est pas familier de l'emploi du terme de perfectibilité ou de ses équivalents en anglais et en allemand au cours des années 1770. Les composés de *vollkommen* – *vollkommener machen*, *vervollkommen* – sont bien plus fréquents dans ses écrits au cours de cette période, même si l'emploi de ces termes eux-mêmes est révélateur de l'évolution de Forster au cours de cette période : ces termes se multiplient dans les écrits de Forster au fur et à mesure qu'il s'émancipe de la pensée de son père, Johann Reinhold Forster.

1) L'apparition du perfectionnement dans le passage de l'anglais à l'allemand chez Forster

Il apparaît indispensable, pour retracer l'histoire de la perfectibilité chez Forster, de se pencher sur la genèse de son emploi du terme de *vervollkommen* (perfectionner). En effet, la réflexion sur le perfectionnement de Forster apparaît en partie dans sa traduction d'un ouvrage de son père de l'anglais en allemand, *Observations Made during a Voyage Round the World*. Johann Reinhold Forster y emploie fréquemment le verbe *to improve*. L'*Oxford English Dictionary* indique que le terme *to improve* apparaît dès le milieu du XV^e siècle pour désigner

au départ un profit financier, l'accroissement de la fortune d'un individu. Une autre signification, plus pertinente pour l'emploi qu'en fait Forster, est celle d'une amélioration personnelle, applicable à un peuple ou à une personne, que cette amélioration soit morale, intellectuelle ou sociale. Cette signification apparaît dans les années 1620⁹⁹. Il s'agit donc d'un terme alors déjà ancien dans la langue anglaise, bien plus courant que *vervollkommen* en allemand, notamment parce qu'il est doté d'un éventail plus vaste de significations. Il importe donc de comprendre pourquoi Georg Forster a choisi de traduire ce terme courant en anglais par un terme bien plus restreint et spécifique en allemand. Ce choix est délibéré : Forster, élevé en dehors de l'espace germanique, semble ne pas avoir connu le terme *vervollkommen* avant le retour du voyage dans les mers du Sud, ou du moins, il ne l'emploie pas. Cet emploi n'est donc pas anodin, et il fournit des indications précieuses sur la genèse de la perfectibilité chez Forster.

Quelques années avant l'apparition de *vervollkommen*, Forster emploie cependant, de manière ponctuelle, le terme de *vollkommener machen* (rendre plus parfait). Le très jeune Georg Forster publie anonymement un texte daté du 24 février 1772, peu de temps avant de partir pour le voyage dans les mers du Sud, un texte qui traite de la science de la navigation et de son insuffisant développement dans l'espace germanique. Forster a alors dix-sept ans. Il écrit :

Alles, was nur auf eine entfernte Art dienet, diese Wissenschaft zu befördern, wird belohnt, versucht, verbessert, und jeden Tag, so zu sagen, vollkommener gemacht.¹⁰⁰

L'expression « vollkommener gemacht » employée en fin de phrase vient clore et synthétiser la série des autres verbes qu'emploie Forster : le perfectionnement de la science de la navigation progresse grâce aux différentes actions listées par Forster. Le perfectionnement passe donc implicitement par des actions concrètes, des mesures prises en faveur de l'objet à perfectionner. Pourtant, Forster n'emploie pas le terme *vervollkommen* ici, mais la périphrase « vollkommener machen ». Cela n'a rien d'étonnant puisque c'est précisément en 1772 que le terme commence à être utilisé de manière régulière dans les journaux des Lumières et les ouvrages des écrivains allemands. On peut également supposer que l'expression

⁹⁹ « to improve, v. 2 », in: *Oxford English Dictionary online*, Oxford, Oxford University Press, 2017. En ligne: <<http://www.oed.com/view/Entry/92855>>, consulté le 28.03.2017.

¹⁰⁰ FORSTER, « [Zu: Nachrichten von den neuesten Entdeckungen der Engländer in der Süd-See] Sendschreiben eines Freundes in London an den Übersetzer [1772] », *art. cit.*, 1985, pp. 13-14. « Tout ce qui sert à favoriser cette science, même d'une manière éloignée, est récompensé, testé, amélioré, et rendu, pour ainsi dire, chaque jour plus parfait. »

« vollkommener machen » semble à Forster assez peu répandue dans la langue allemande : de fait, il emploie l'expression de modalisation « so zu sagen » associée à « vollkommener gemacht », comme pour adoucir un terme qu'il estime peut-être peu familier de ses lecteurs ou trop récent pour pouvoir être utilisé sans aucune explication.

Un emploi très similaire se retrouve quelques années plus tard chez Johann Reinhold Forster, dans le texte intitulé « Nachricht an das Publikum » déjà cité ici, à la différence que ce dernier emploie *Vervollkommnung* :

Reisen sind von jeher mit recht als Unternehmungen angesehen worden, welche den Verstand erleuchten, seine Kenntnisse in allen Arten der Wissenschaften befestigen und bereichern, das Ganze seiner Erfahrungen vermehren, die Sitten verbessern, das Gefühl mit neuen Gegenständen bekannt machen, den Geschmack verfeinern, ihn zum gesellschaftlichen Leben und allen bürgerlichen Tugenden bilden, von Vorurtheilen befreien und Ihn im ganzen betrachtet, vervollkommen.¹⁰¹

La construction de ce passage est intéressante. L'ensemble des bénéfiques personnels que peut retirer un individu de ses voyages, tant les bénéfiques scientifiques que moraux ou sociaux, sont résumés et saisis à travers un terme unique qui est la pointe de la phrase, *vervollkommen*. Il s'agit sans doute là d'une manière pour Johann Reinhold Forster de montrer élégamment à son lecteur ce qu'il entend par *vervollkommen*, mais cette structure atteste aussi d'une part de l'importance qu'a ce terme dans la réflexion de Johann Reinhold Forster et d'autre part du caractère nouveau du terme dans la langue allemande : on l'a vu, le terme ne se répand réellement dans l'espace germanique et ne commence à y être utilisé couramment qu'à partir du début des années 1770. Il est donc peu étonnant que le jeune Georg Forster, qui a quitté l'espace germanique dès son enfance, qui a été à l'écart de la vie intellectuelle européenne pendant trois ans à compter de ses seize ans en raison du voyage dans les mers du Sud, qui vit en Grande-Bretagne et lit alors surtout des auteurs anglo-saxons, n'emploie pas ce terme¹⁰². Son père l'emploie dès 1776, ce qui atteste de son engagement dans les réseaux de lettrés allemands. Le fait que Georg Forster commence à l'employer plus tardivement témoigne d'une

¹⁰¹ FORSTER, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 4.10.1776 », *art. cit.*, 1978, p. 53. « Les voyages sont vus depuis toujours, et avec raison, comme des entreprises qui éclairent l'entendement, qui consolident et enrichissent les connaissances de l'homme dans toutes les sortes de sciences, qui accroissent l'ensemble de ses expériences, qui améliorent les mœurs, qui familiarisent le sentiment avec de nouveaux objets, qui raffinent le goût, qui forment l'homme à la vie en société et à toutes les vertus civiques, qui l'affranchissent des préjugés et, lorsqu'on le considère dans son ensemble, le perfectionnent. »

¹⁰² Le jeune Georg Forster a conscience de ses insuffisances dans sa langue maternelle provoquées par une trop longue absence de l'espace germanophone. Il demande lui-même à ses éditeurs, notamment Spener, de corriger le style de ses manuscrits. Voir à ce propos FIEDLER, « Erläuterungen », *art. cit.*, 1985, p. 680.

évolution dans sa pensée. Pourtant, l'un comme l'autre emploient des structures de phrase révélatrices d'une importance centrale accordée au perfectionnement ou au fait de rendre plus parfait ; pour Johann Reinhold comme pour le jeune Georg Forster, il constitue l'horizon de la science et de la connaissance. Pourtant, l'emploi du même terme recouvre des conceptions très différentes, et ce, dès la traduction en allemand du *Voyage autour du monde* par Georg Forster.

2) Les termes dans les dictionnaires du XVIII^e siècle dans l'espace germanique

Le *Grosses vollständiges Universallexicon aller Wissenschaften und Künste* de Johann Heinrich Zedler¹⁰³, dictionnaire paru de 1732 à 1754, ne mentionne bien sûr pas le terme de *Perfektibilität*, qui n'apparaît pour la première fois en allemand que plusieurs années après la fin de sa parution. Mais le dictionnaire ne mentionne pas davantage le terme de *Vervollkommnung*, ni aucun terme construit sur le même radical.

Le *Deutsches Textarchiv* présente dans sa base de données une première occurrence d'un composé de *Vervollkommnung* (« vervollkommnet ») en 1747, mais l'occurrence suivante n'apparaît qu'en 1772, suivie de très nombreuses autres dans les années qui suivent¹⁰⁴. Cette apparition soudaine est attestée par la première édition du *Grammatisch-kritisches Wörterbuch der hochdeutschen Mundart* de Johann Christoph Adelung : en 1780, ce dernier consacre un article à *vervollkommen*¹⁰⁵, même s'il reproche au terme le caractère malheureux de cette suite de nombreuses consonnes agrémentées de si rares voyelles. Il souligne le caractère nouveau de ce terme en haut-allemand, même si le terme était déjà présent auparavant dans de nombreuses locutions de l'allemand supérieur, c'est-à-dire dans le sud de l'espace germanique. Ce terme s'installe ensuite durablement dans la langue, comme en atteste la reprise de l'article dans les éditions ultérieures du dictionnaire, dans son édition de 1793-1801 puis dans la dernière édition posthume du dictionnaire, en 1811.

La première édition du dictionnaire d'Adelung définit le terme ainsi : « vollkommen, oder doch vollkommener machen » (« rendre parfait, ou du moins plus parfait »). La définition

¹⁰³ ZEDLER Johann Heinrich, *Grosses vollständiges Universallexicon aller Wissenschaften und Künste*, Halle, Leipzig, 1732.

¹⁰⁴ « Deutsches Textarchiv, recherche “vervollkommn*” », <http://deustextarchiv.de/search?q=vervollkommn*&in=text>, consulté le 06.10.2017.

¹⁰⁵ ADELUNG Johann Christoph, « vervollkommen », in: *Versuch eines vollständigen Wörterbuches der hochdeutschen Mundart, mit beständiger Vergleichung der übrigen Mundarten*, vol. 4, Seb-Z, Vienne, 1780, pp. 1167-1168.

reste floue et peut s'appliquer à de nombreux domaines : *vervollkommen* est une action de transformation qui mène une chose ou un être à la perfection, ou, comme le souligne la seconde partie de la définition, à un degré plus élevé de perfection qu'il ne l'était avant le début de l'action. La question de la présence ou de l'absence d'une perfection possible à atteindre ou simple horizon du perfectionnement reste ouverte. Le comparatif de supériorité (*vollkommener*) vient nuancer le terme de *vollkommen*, en laissant là encore ouverte la possibilité que la perfection atteinte par l'action de *vervollkommen* ne soit pas totale. Cette seconde partie de la définition disparaît dans les éditions ultérieures, qui se contentent de « *vollkommen machen* »¹⁰⁶, ce qui a pour effet de resserrer la définition : l'action de transformation permet dorénavant d'atteindre une perfection, et non plus seulement un état plus proche de la perfection qu'avant l'action.

La définition se précise entre l'article d'Adelung et celui de Campe, ce qui correspond sans doute au développement de la réflexion sur le terme permis par le plus grand nombre d'occurrences dans des textes de langue allemande. Là où Adelung se contente de définir le verbe par « *vollkommen, oder doch vollkommener machen* », Campe complète cette définition ainsi : « *Vollkommen machen, machen, bewirken oder dazu beitragen, daß etwas vollkommen werde oder der Vollkommtheit näher komme* »¹⁰⁷. La définition est à la fois plus précise et plus prudente : la possibilité que le perfectionnement ne permette pas d'atteindre la perfection, mais uniquement de s'en rapprocher, qui avait été supprimée chez Adelung, revient chez Campe. Et ce, alors même que Campe souligne dans un autre article, l'article « *vollkommenen* », le caractère de complétion, de fixation vers un but qu'implique le préfixe *ver-* :

„Da wir statt verbessern auch kurzweg bessern, und für verkürzen kürzen sagen, - so könnte wol eben so gut statt vervollkommen das einfache vollkommen genügen, wie allgemeinern für verallgemeinern.“ Ungen. Indeß lassen sich beide Wörter noch wol unterscheiden, indem ver- theils den Begriff verstärkt, theils ein zum Ende und Zwecke Gelangen anzeigt und zum Begriffe des damit zusammengesetzten Wortes hinzufügt.¹⁰⁸

¹⁰⁶ ADELUNG Johann Christoph, « *vervollkommen* », in: *Grammatisch-kritisches Wörterbuch der Hochdeutschen Mundart*, vol. 4, Seb-Z, Leipzig, 1801, p. 1167.

¹⁰⁷ CAMPE Joachim Heinrich, « *vervollkommenen* », in: *Wörterbuch der deutschen Sprache*, vol. 5, U-Z, Braunschweig, Schulbuchhandlung, 1811, p. 394.

¹⁰⁸ CAMPE Joachim Heinrich, « *vollkommenen, vollkommenen* », in: *Wörterbuch der deutschen Sprache*, vol. 5, U-Z, Braunschweig, Schulbuchhandlung, 1811, p. 442. « "De la même manière que nous disons pour *verbessern* (améliorer), en raccourci, *bessern*, et pour *verkürzen* (raccourcir), *kürzen*, - le simple *vollkommen* pourrait tout aussi bien suffire en lieu et place de *vervollkommenen* (perfectionner), de même que *allgemeinern* pour *verallgemeinern* (généraliser)." Anonyme. Toutefois on peut encore bien distinguer les deux mots, puisque *ver-*

De manière étonnante, c'est ce même terme « vollkommenen » qui se voit attribuer la définition d'Adelung, « vollkommener machen ». Campe propose une réflexion sur la composition du terme :

Vollkommenen würde schon dasselbe sagen, wenn man nicht durch ver den Begriff verstärken und das Vollenden der Handlung anzeigen will. S. Vollkommenen. Vervollkommen kann man aber mit Herder nicht sagen, weil mit der Endsilbe en aus dem Worte vollkommen erst das Aussagewert vollkommenen oder vollkommnen und mit der Vorsilbe ver vervollkommenen oder vervollkommnen gebildet wird [...].¹⁰⁹

Il n'existe pas chez Campe d'article *Perfektibilität*, ni aucun terme composé sur *perfekt*¹¹⁰. Pourtant, dans l'article *vervollkommlich*, il fait allusion entre parenthèses à *Perfektibilität*, auquel il préfère *Vervollkommlichkeit*. Il n'y a cependant pas d'article *Vervollkommlichkeit*, seulement mentionné comme un composé de *vervollkommlich*.

L'étude des dictionnaires de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle est donc révélatrice du changement de définition du terme ; absent au milieu du siècle, il est présenté comme un terme nouveau, présent depuis déjà quelques années en tant que régionalisme, dans les années 1780. Au début du XIX^e siècle, le terme s'est généralisé dans la langue allemande. La définition qui en est proposée est également importante : les auteurs de l'article *Vervollkommnung* des différents dictionnaires hésitent entre une définition qui désignerait purement le processus de rendre parfait quelque chose, ou une définition plus relative, rendre plus parfait.

Par conséquent, le terme même présente par l'ambivalence de sa définition une dimension problématique, qui traduit les débats et disputes du temps : faut-il rapporter ce perfectionnement à l'existence d'une perfection qu'il s'agit d'atteindre ? De cette manière, en fixant le concept dans sa définition, son emploi dans la langue devient plus précis et rigoureux, mais également plus limité et déterminé. Ou bien faut-il au contraire conserver l'ouverture

renforce en partie le concept, et en partie présente le fait de parvenir à une fin et un but, et ajoute donc une nuance au concept du mot ainsi formé. »

¹⁰⁹ Ibid. « *Vollkommenen* (perfectionner) dit déjà la même chose si on ne veut pas renforcer le concept et montrer la perfection de l'action par ver. V. *Vollkommenen*. (perfectionner) On ne peut cependant pas dire *vervollkommen* comme Herder, parce que ce n'est qu'avec le suffixe en ajouté au mot *vollkommen* (parfait) que la signification *vollkommenen* ou *vollkommnen* est constituée, et avec le préfixe ver *vervollkommenen* ou *vervollkommnen* (perfectionner). »

¹¹⁰ Cela est probablement lié au fait que Campe était un partisan de la regermanisation de la langue allemande, qu'il voulait expurger des influences étrangères, de manière à rendre la connaissance accessible à tous. Voir notamment SCHIEWE Jürgen, « Joachim Heinrich Campes Verdeutschungsprogramm. Überlegungen zu einer Neuinterpretation des Purismus um 1800 », *Deutsche Sprache* 16 (1), 1988, pp. 17-33.

linguistique originelle du concept ? Nous verrons que le choix de cette deuxième solution est révélatrice d'un certain courant des Lumières tardives, qui se déploie précisément entre les années 1770 et 1800, dont Forster est un représentant et qui souligne le caractère nécessaire d'une certaine indétermination du perfectionnement dans les domaines les plus variés.

3) Un exemple canonique : Zimmermann, « Die Sehnsucht nach seiner Vervollkommnung »

L'exemple canonique choisi par Adelung, et repris ultérieurement par Campe dans l'article *vervollkommen* est une citation du médecin et écrivain suisse Johann Georg Zimmermann, « Die Sehnsucht nach seiner Vervollkommnung ». Zimmermann a employé cette expression dans deux textes différents. Le premier est *Von der Erfahrung in der Arzneykunst*, paru en deux volumes en 1763 et 1764, qui est une introduction à la science de la médecine. Le passage apparaît dans le troisième livre du premier volume, le livre étant intitulé « Von dem Beobachtungsgeiste und dem Einflusse desselben auf die Erfahrung » :

Nichts bestimmt den Unterschied zwischen dem unstätigen Auge eines Neugierigen und dem starren Blicke eines prüfenden Beobachters, so sehr als die Aufmerksamkeit. Sie wird durch die Vortheile vermehrt, die man im Beobachten findt. Dieser staunende Anblick der in wählender Vorstellung unsere ganze Seele einnimmt, muß durch das unsichtbare Feuer einer verdeckten Leidenschaft unterhalten seyn. Die unwiderstehliche Sehnsucht nach seiner Vervollkommnung, die Liebe zur Wahrheit und zum einzigen Guten, ist die beseelende Leidenschaft, durch die allein der Mensch zu dieser Vervollkommnung gelanget.¹¹¹

Ce texte renvoie à une problématique centrale de l'activité des médecins philosophes, dont Zimmermann est l'un des représentants : l'importance capitale de l'observation empirique et de l'expérience en médecine. Zimmermann insiste ici sur la qualité de l'observation, marquée par l'attention (*Aufmerksamkeit*) et la vérification (*prüfend*). Ce regard porté sur le monde doit se caractériser par un étonnement constant, qui est porté par la passion ; cette passion, c'est l'aspiration irrésistible à son propre perfectionnement. Sans cette aspiration, aucun perfectionnement n'est possible. Le texte qui est cité en exemple par les grands dictionnaires allemands du XVIII^e et du XIX^e siècle à l'appui de la définition de *Vervollkommnung* relie donc

¹¹¹ ZIMMERMANN Johann Georg, *Von der Erfahrung in der Arzneykunst*, vol. 1, Zurich, Heidegger und Compagnie, 1763, p. 144. « Rien ne détermine davantage la différence entre l'œil inconstant du curieux et le regard fixe d'un observateur qui vérifie ce qu'il voit que l'attention. Cette dernière augmente grâce aux avantages que l'on trouve dans l'observation. Ce regard ébahi, qui saisit notre âme toute entière dans sa représentation constante, doit être entretenu par le feu invisible d'une passion voilée. L'aspiration irrésistible à son propre perfectionnement, l'amour de la vérité et du bien seul et unique, est la passion animante qui seule permet à l'homme de parvenir à ce perfectionnement. »

le perfectionnement de l'homme à l'observation empirique, au type d'interaction qu'il doit développer avec son environnement. Ce lien entre observation empirique et perfectionnement, voire perfectibilité de l'homme est également indissociable pour Forster, plusieurs de ses textes font écho à ce passage.

Le deuxième texte de Zimmermann qui présente l'expression « Sehnsucht nach seiner Vervollkommnung » est tiré de *Von der Einsamkeit*, un essai de 1773 sur la solitude qui précède l'œuvre plus connue de Zimmermann sur cette même thématique, *Über die Einsamkeit* de 1784-1785.

Die zweyte Ursache, die also einen Freund der Wahrheit und der Tugend bewegt die Einsamkeit zu suchen, ist die Begierde seinen Geist immer mehr mit allem auszuzieren was schön und groß ist, und in Handlungen ausgedrucket, allein edel. Diese Begierde ist die Sehnsucht nach seiner Vervollkommnung, und die Einsamkeit ist dazu der Weg.¹¹²

Comme dans le texte précédent, le perfectionnement de l'homme est étroitement lié à ses passions, mais il apparaît ici comme ne pouvant se développer pleinement que dans la solitude, donc en l'absence des autres hommes, en dehors de la société. On peut reconnaître ici une dimension rousseauiste, puisque pour Rousseau c'est bien la société qui a corrompu et perverti la capacité de l'homme à se perfectionner. Zimmermann propose ici une solution implicite à ce que déplore Rousseau : pour parvenir au perfectionnement, il est nécessaire de s'éloigner de la société.

C) Le perfectionnement dans le *Voyage autour du monde*

Avant de s'intéresser au concept de perfectionnement présent dans le récit du voyage autour du monde, il est important d'évoquer la question de l'identité du ou des auteurs du récit de voyage : il est impossible de déterminer avec certitude cette identité, et la question de l'attribution des idées sur le perfectionnement à l'un ou à l'autre des auteurs, à Johann Reinhold ou à Georg Forster, se pose donc.

¹¹² ZIMMERMANN Johann Georg, *Von der Einsamkeit*, Leipzig, Weidmanns Erben et Reich, 1773, p. 37. « La seconde raison qui motive donc un ami de la vérité et de la vertu à rechercher la solitude est le désir d'orner toujours davantage son esprit avec tout ce qui est beau et grand, et, exprimé sous forme d'actions, ce qui seul est noble. Ce désir est l'aspiration à son propre perfectionnement, et la solitude est le chemin qui y mène. »

1) La rédaction du récit de voyage

Différents termes renvoyant à la perfection peuvent être trouvés dans le premier grand ouvrage de Forster qu'est le *Voyage autour du monde*, paru d'abord en anglais en 1776 puis en allemand en 1778¹¹³. Cependant, les termes renvoyant à une dimension dynamique qui pourrait décrire le chemin à parcourir vers cette perfection, comme le perfectionnement, le progrès, ou le développement, appliqués à l'humanité ou à un individu, sont très rares. En particulier, le terme de *Vervollkommnung* et ses composés n'apparaissent pas une seule fois dans le *Voyage autour du monde*, malgré l'étendue de cet ouvrage¹¹⁴.

Pourtant, et même si Forster ne thématise pas encore explicitement cette idée, les différentes observations ethnographiques des habitants des mers du Sud s'inscrivent dans une réflexion qui envisage un progrès de l'humanité.

La question de l'auctorialité du *Voyage autour du monde* a été très discutée dans la recherche sur Forster, en raison des conditions particulières de sa genèse. La seconde expédition de Cook prend fin le 30 juillet 1775. Johann Reinhold Forster espère obtenir une gratification ou un poste officiel en remerciement de sa participation au voyage, comme cela avait été le cas pour ses prédécesseurs. Il souhaite également publier son récit du voyage, et espère obtenir le soutien de l'Amirauté britannique, sous la forme d'une autorisation à employer une reproduction des tableaux peints par le peintre de bord, William Hodges, ainsi que les cartes établies par Cook, voire sous la forme d'une subvention. Or Cook lui-même veut également publier son récit du voyage. John Montagu, comte de Sandwich, Premier Lord de l'Amirauté britannique, est au départ favorable à une parution de deux récits de voyage officiels, mais il doit arbitrer entre Cook et Forster de manière à éviter que les deux récits soient trop proches. Sandwich utilise cette position pour imposer des corrections à Reinhold Forster, que ce dernier refuse. Surtout, Sandwich et Cook essaient d'interdire à Forster de rédiger son récit de manière

¹¹³ Le manuscrit anglais du récit de voyage est achevé en décembre 1776, et l'ouvrage paraît en anglais en mars 1777. Forster a achevé la traduction du récit de voyage en allemand peu de temps après, en août de la même année, mais le premier tome de l'édition allemande ne paraît qu'un an plus tard, à l'été 1778. UHLIG, *Georg Forster*, *op. cit.*, 2004, pp. 84, 96, 107.

¹¹⁴ Le *Voyage autour du monde* a été numérisé par le Deutsches Textarchiv, ce qui permet de mener une recherche lexicale dans le texte intégral. FORSTER Georg, « Johann Reinhold Forster's [...] Reise um die Welt. Bd. 1. Berlin, 1778 », *Deutsches Textarchiv*, 2008, <http://www.deutschestextarchiv.de/book/show/forster_reise01_1778>, consulté le 04.06.2020 ; FORSTER Georg, « Johann Reinhold Forster's [...] Reise um die Welt. Bd. 2. Berlin, 1780 », *Deutsches Textarchiv*, 2008, <http://www.deutschestextarchiv.de/book/show/forster_reise02_1780>, consulté le 04.06.2020.

linéaire, en suivant les événements du voyage, ce que Forster refuse également. Le caractère irascible de Forster et son refus de tout compromis ont rapidement des conséquences catastrophiques pour la famille Forster, qui se trouve rapidement dans une situation financière désespérée¹¹⁵.

Suite au litige avec l'Amirauté britannique, Johann Reinhold Forster s'est vu interdire la publication de son journal de bord. Pour contourner cette interdiction, il fait publier par son fils Georg le *Voyage round the World* puis sa traduction allemande, le *Reise um die Welt*. À l'époque de la publication, nombre de lecteurs ont trouvé le style trop mûr et trop maîtrisé pour être celui d'un jeune homme de vingt-et-un ans, et ont donc supposé que Georg n'avait été que le prête-nom de son père. Cette théorie est confirmée à l'époque par le fait que l'édition allemande du récit de voyage paraît sous le titre *Johann Reinhold Forster's [...] Reise um die Welt [...] beschrieben und herausgegeben von [...] Georg Forster*¹¹⁶. Les trois thèses d'une rédaction par Johann Reinhold Forster, par Georg, et d'une rédaction en commun ont eu leurs partisans dans la recherche sur les deux Forster. On considère cependant aujourd'hui, notamment à partir de lettres de Georg Forster, qu'il est exclu que Johann Reinhold Forster ait rédigé seul le récit de voyage, et qu'il est certain que Georg en a rédigé au moins une partie importante. Cela est attesté notamment par ce passage d'une lettre de Georg Forster à son ami et éditeur allemand Johann Karl Philipp Spener :

Mit welchem Geist, mit welcher Laune sich an der Reisebeschreibung fortarbeiten lässt, wenn alles traurig, öde und leer um uns steht, können Sie rathen. Und doch muss geschrieben werden wenn nicht noch die einzige Hofnung einige monathe länger von dem Gewinn zu leben, wie Wasser zerrinnen soll.¹¹⁷

Plusieurs autres passages de la correspondance de Forster confirment le fait que Forster participe activement à la rédaction du récit de voyage en anglais. Simultanément à la relecture du texte anglais, à l'époque de la rédaction de la lettre à Spener, Georg Forster commence la

¹¹⁵ Cette présentation de la genèse du récit de voyage est pour l'essentiel tirée de la biographie de Forster de Ludwig Uhlig : UHLIG, *Georg Forster, op. cit.*, 2004, pp. 79-84.

¹¹⁶ FORSTER, *Johann Reinhold Forster's [...] Reise um die Welt während den Jahren 1772 bis 1775, op. cit.*, 1778.

¹¹⁷ FORSTER Georg, « Nachschrift zu einem Briefe J. R. Forsters an Johann Karl Philipp Spener, 27.12.1776 », in: *Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 75. « Avec quel esprit, avec quelle humeur je poursuis mon travail sur le récit de voyage, lorsque tout est triste, désert et vide autour de nous, vous pouvez le deviner. Et pourtant, il faut bien écrire, si l'on ne veut pas voir s'écouler comme de l'eau le seul espoir de vivre quelques mois encore du gain qu'il rapporte. »

traduction en allemand du texte, qui paraît à l'été 1778¹¹⁸. Il est probable, comme l'affirment Gerhard Steiner et Ludwig Uhlig, que Georg ait rédigé l'intégralité du récit de voyage et que Johann Reinhold se soit contenté de le relire avant de l'envoyer à l'éditeur¹¹⁹.

Dans le cas plus particulier de l'étude du perfectionnement dans le *Voyage autour du monde*, certains passages font écho à des idées développées préalablement ou ultérieurement par Johann Reinhold Forster, tandis que d'autres semblent constituer le socle de la réflexion future de Georg Forster. S'agit-il cependant, dans le cas des premiers passages, de passages rédigés par Johann Reinhold Forster ou bien de passages d'un Georg encore influencé par les conceptions de son père ? Cette question reste malheureusement souvent impossible à résoudre, et il est donc important de conserver une certaine prudence dans l'attribution des réflexions sur le perfectionnement que l'on rencontre dans le *Voyage autour du monde*.

2) Quel rôle pour le perfectionnement dans le *Voyage autour du monde* ?

Dans le *Voyage autour du monde*, Georg Forster emploie le terme de *Unvollkommenheit* (imperfection). Ce terme ne désigne pas seulement les peuples visités, mais aussi le genre humain dans son ensemble. Forster est implicitement convaincu que si les peuples européens ont atteint un certain niveau de perfection dans des domaines bien précis, d'autres peuples ont atteint, eux aussi, une forme de perfection qui est différente de la perfection européenne et que les peuples européens ne sont pas davantage à l'abri de la décadence que les autres peuples. Ces réflexions sont fragmentaires, parce qu'il ne s'agit pas d'une thématique centrale de l'œuvre, comme cela peut être le cas dans des textes ultérieurs de Forster. Le terme apparaît à l'occasion du départ définitif de Tahiti du *Resolution*, le navire de James Cook, en juin 1774. Les Européens laissent derrière eux Maheine, un chef tahitien qui les avait accompagnés pendant une grande partie du voyage. Forster conclut à l'occasion de ce départ ses observations sur ce peuple dans son *Voyage autour du monde*, un peuple qu'il considère comme l'un des plus intéressants qu'il ait rencontré au cours du voyage. Il écrit :

So verließen wir denn ein liebenswürdiges Volk, welches bey allen seinen Unvollkommenheiten, vielleicht unschuldigern und reinern Herzens ist, als manche andre, die es in der Verfeinerung der

¹¹⁸ FORSTER, *Johann Reinhold Forster's [...] Reise um die Welt während den Jahren 1772 bis 1775*, op. cit., 1778 ; UHLIG, *Georg Forster*, op. cit., 2004, p. 107.

¹¹⁹ STEINER Gerhard, « Georg Forsters "Reise um die Welt" », in: FORSTER Georg, *Reise um die Welt*, Francfort sur le Main, Insel, 1983, pp. 1020-1023 ; UHLIG, *Georg Forster*, op. cit., 2004, pp. 82-86.

Sitten weiter gebracht und bessern Unterricht genossen haben. Sie kennen die geselligen Tugenden und Pflichten und üben sie auch getreulich aus.¹²⁰

Ce passage est révélateur de la conception de l'auteur, qu'il s'agisse ici de Forster ou de son père. Le point de départ est empirique : ce peuple connaît les vertus et les devoirs civils, comme les Européens. C'est donc que ces vertus et devoirs existent dans l'absolu, qu'ils ne sont pas relatifs à une société. Forster affirme également que ce peuple est plus innocent et pur que d'autres peuples qui sont plus raffinés, mais pas nécessairement plus vertueux. Il y a bien ici l'idée de la possibilité d'un perfectionnement moral et civique des peuples, mais les peuples européens ne sont pas présentés comme un modèle ; les réflexions sur le raffinement des mœurs qui ne serait pas forcément équivalent à la vertu peuvent être vues comme une critique voilée de la civilisation européenne. Cette citation présuppose qu'il existe un modèle universel de valeurs morales dont chaque peuple est plus ou moins éloigné, sans que l'avancement des mœurs puisse nécessairement être un critère moral ; dans l'expression « und üben sie auch getreulich aus », il serait peut-être possible de déceler une autre critique à l'égard des peuples européens : le « auch » laisse supposer que pour Forster, la connaissance des vertus et leur application sont deux choses différentes : c'est une chose que de connaître les vertus et les obligations, c'en est une autre que de s'y conformer et de les appliquer systématiquement et à tous les échelons de la société. De plus, si certains peuples ont l'excuse de ne pas connaître l'existence de ces vertus, ce n'est pas le cas des Européens. Cette distinction entre la connaissance des vertus et leur application apparaît notamment dans l'avant-propos (*Vorrede*) du récit de voyage, signé de la main de Georg Forster. Ce dernier y aborde le sort d'un autre habitant de Tahiti, O-Maï, qui avait décidé d'accompagner les explorateurs dans leur voyage de retour vers l'Europe. Arrivé en Angleterre avec l'expédition de retour du second voyage de Cook, en juillet 1775, il y reste jusqu'au début du troisième voyage de Cook, en 1776. Forster rédige son avant-propos en mars 1777, il peut donc jeter un regard rétrospectif sur le séjour de O-Maï en Angleterre. Il écrit :

Zwar mag er wohl öfters gewünscht haben, von unserm Ackerbau, unsern Künsten und Manufacturen einige Kenntniß zu bekommen; allein es fand sich kein freundschaftlicher Mentor, der diesen Wunsch zu befriedigen, ja was noch mehr, der seinen moralischen Charakter zu verbessern, ihm unsre erhabnen Begriffe von Tugend, und die göttlichen Grundsätze der

¹²⁰ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1966, p. 126. « C'est ainsi que nous quittâmes un peuple digne d'être aimé, qui, malgré toutes ses imperfections, a peut-être un cœur plus innocent et plus pur que de nombreux autres qui sont allés plus loin dans le raffinement des mœurs et qui ont profité d'une meilleure éducation. Ils connaissent les vertus et les devoirs civils et, de plus, ils les exercent fidèlement. »

geoffenbarten Religion beyzubringen gesucht hätte. Nachdem er fast zwey Jahre in England zugebracht [...] hatte, kehrte er unter Führung des Capitain Cook, [...] wieder nach Tahiti zurück. Bey dieser Gelegenheit zeigte sichs, daß, aller der sittenlosen Vergnügungen ohnerachtet, denen er in unserm geselligen Welttheil nicht hatte ausweichen können, die guten Eigenschaften seines Herzens doch noch unverderbt geblieben waren.¹²¹

Dans la comparaison entre ce passage et le précédent apparaît l'ambiguïté de la position de Forster : persuadé de la supériorité des valeurs morales chrétiennes, il considère qu'il aurait été d'un grand profit pour O-Maï d'y être initié, mais il se réjouit que ce dernier ait réussi à faire en sorte de préserver les qualités de son cœur. Forster semble se contredire à plusieurs reprises dans le *Voyage autour du monde* à ce propos, présupposant parfois la supériorité des principes et des fondements de la religion et de la morale des Européens, et accordant cependant une plus grande valeur morale pratique aux habitants de certaines autres parties du monde. Ces contradictions, ainsi que le fait que Forster fasse le choix de faire figurer cette critique implicite de la civilisation européenne dans l'avant-propos de l'ouvrage, montrent qu'il s'agit là d'un problème important pour lui et pour lequel il n'a pas de solution. Dans son souci constant de se prémunir contre les préjugés, Forster porte un regard parfois positif, parfois négatif sur la valeur morale de la civilisation européenne dans le *Voyage autour du monde*, en fonction de l'observation ou du fait qui donne matière à sa réflexion. On peut attribuer cette contradiction apparente à la différence entre la théorie et la pratique, dont Forster fait l'expérience parfois amère au cours du voyage : pour Forster, les Européens ont découvert les grands principes moraux mais si la plupart d'entre eux connaissent ces principes, ils ne les appliquent pas nécessairement dans la pratique. Fondamentalement, le problème réside donc dans le décalage entre les valeurs morales chrétiennes et l'état de moralité réel des Européens¹²².

De fait, aucune société, aussi avancée soit-elle, ne saurait être parfaite. Forster rapporte la conquête d'une île voisine par les habitants de Bora Bora, et indique :

¹²¹ FORSTER Georg, *Werke: Reise um die Welt, 1 [1778]*, vol. 2, Berlin, Akad.-Verl., 1965, p. 16. « Il est possible qu'il ait plus d'une fois souhaité acquérir quelque connaissance de notre agriculture, de nos arts et de nos manufactures ; mais il ne s'est jamais trouvé aucun mentor aimable pour chercher à satisfaire ce désir, et au-delà, à améliorer son caractère moral en lui inculquant nos concepts sublimes de la vertu et les fondements divins de la religion révélée. Après qu'il a eu passé presque deux ans en Angleterre, [...] il retourna à Tahiti sous la conduite du capitaine Cook. À cette occasion, il apparut que, malgré tous les plaisirs immoraux auxquels il n'avait pu échapper dans cette partie sociable du monde qui est la nôtre, les bonnes qualités de son cœur étaient cependant encore restées incorrompues. »

¹²² Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 6 et la première sous-partie du chapitre 7, pp. 411-434 et 453-462.

Ein neuer Beweis, daß leider! selbst unter den besten Gesellschaften von Menschen große Unvollkommenheiten und Schwachheiten statt finden!¹²³

À défaut du terme, l'idée du perfectionnement des peuples apparaît donc bien dans le *Voyage autour du monde* : pour Forster on ne saurait croire qu'un peuple, quel qu'il soit, a atteint la perfection. L'absence d'une réflexion construite sur le perfectionnement de ces peuples est peut-être liée à la nature même d'un voyage maritime d'exploration : la navigation obéit aux priorités définies par le capitaine James Cook, elles-mêmes dictées par les instructions qui lui ont été données par l'Amirauté britannique¹²⁴. La découverte de nouvelles terres et la cartographie sont prioritaires, par conséquent les séjours dans les différentes îles sont courts, il ne s'agit le plus souvent que de ravitailler les navires. Par conséquent Forster ne dispose pas d'observations qui couvrent une période suffisamment longue pour constater la présence ou non d'un perfectionnement ; il ne peut que le supputer à partir de deux choses, l'état d'avancement qu'il constate autour de lui et la manière dont les représentants de ces peuples réagissent à l'arrivée des Européens. Forster dispose donc uniquement d'un tableau des peuples à un instant donné et ne peut que supposer leur capacité à se perfectionner à partir de ce tableau.

3) Voyage et perfectionnement

Le lecteur allemand qui se procure en 1778 le premier tome du *Voyage autour du monde* à sa parution pouvait déceler une symétrie intéressante entre le texte qui fait la promotion du livre et les premières pages du livre lui-même. Cette symétrie apparaît dans le rôle attribué au voyage par les auteurs. Dans la « Nachricht an das Publikum », déjà citée ici et parue presque deux ans avant l'édition allemande du récit de voyage, Johann Reinhold Forster souligne l'utilité des voyages pour les jeunes gens, pourvu qu'ils soient accompagnés d'hommes mûrs¹²⁵. Dans les premières pages de l'avant-propos du *Voyage*, Forster regrette qu'O-Maï n'ait pas profité davantage de son voyage en Europe. Les bénéfices qu'il lui aurait été possible de retirer de ce voyage répondent presque point par point à ceux qui avaient été mis en avant par Johann Reinhold Forster dans son texte faisant la publicité du *Voyage*¹²⁶ : le voyage doit permettre au

¹²³ FORSTER, *Reise um die Welt*, op. cit., 1965, p. 318. « Une nouvelle preuve qu'hélas ! Même parmi les meilleures sociétés humaines de grandes imperfections et de grandes faiblesses existent ! »

¹²⁴ PEITSCH Helmut, *Georg Forster: Deutsche "Anteilnahme" an der europäischen Expansion über die Welt*, Berlin, Boston, De Gruyter, 2017, pp. 46-70.

¹²⁵ FORSTER, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 4.10.1776 », art. cit., 1978, p. 53.

¹²⁶ Ibid. et FORSTER, *Reise um die Welt*, op. cit., 1965, p. 16.

voyageur d'acquérir des connaissances dans différents domaines, d'améliorer sa moralité et de lui apprendre la vertu. À « seine Kenntnisse [...] befestigen und bereichern » répond « einige Kenntnis zu bekommen », à « die Sitten verbessern » répond « seinen moralischen Charakter verbessern », à « ihn zu [...] allen bürgerlichen Tugenden bilden » répond « ihm unsere erhabenen Begriffe von Tugend [...] bezubringen ». La proximité des termes pourrait laisser supposer que les parallèles entre les deux textes étaient volontaires de la part de Georg Forster.

En modifiant l'objet auquel s'appliquent les réflexions sur les bienfaits des voyages, Georg retourne le texte de son père : si Johann Reinhold pensait au voyageur européen qui explore le reste du monde, Forster attribue ces réflexions au voyageur extra-européen qui explore l'Europe. Pour l'Européen comme pour l'habitant des mers du Sud donc, les voyages doivent permettre un perfectionnement des connaissances, qui à son tour permet un perfectionnement moral. Le perfectionnement par la connaissance entraînant un perfectionnement moral est donc possible aussi bien chez les Européens que chez les peuples des mers du Sud, voire davantage chez ces derniers. En effet, Johann Reinhold Forster souligne que si le voyageur n'est pas assez éduqué ou s'il est inexpérimenté, les voyages n'auront aucune utilité pour lui. Pour Georg Forster, pire encore, un voyage peut être néfaste pour le caractère et la moralité de celui qui n'y est pas convenablement préparé. C'est précisément ce qui aurait dû arriver à O-Maï, pour lequel, écrit Forster, il ne s'est trouvé aucun mentor amical pour lui montrer tout ce qu'il ne connaissait pas en Europe ; au contraire, O-Maï a été soumis à toutes les tentations immorales de la grande ville, écrit Forster. Et pourtant, même si le voyage ne l'a pas rendu meilleur, O-Maï a réussi à conserver « les bonnes qualités de son cœur ».

L'habitant des îles des mers du Sud est donc susceptible de se perfectionner, tout comme les Européens : si ce perfectionnement n'a pas eu lieu dans le cas d'O-Maï, c'est par la faute des Européens eux-mêmes. Forster considère donc que tous les hommes peuvent perfectionner leur connaissance, et que c'est ce perfectionnement de la connaissance qui leur permet de développer leur moralité.

D) Apparition de la perfectibilité : occurrences et termes employés

1) Emplois ponctuels de composés de *Vervollkommnung* et de *perfectibility*

L'emploi par Forster du terme *perfectibility* en 1776 n'est pas courant, et de nombreuses années s'écouleront avant qu'il n'emploie à nouveau le terme. Cependant, si Forster n'emploie les termes perfectibilité, *Perfektibilität* et *Perfectibilität* qu'à partir de 1782, il ne faut pas en déduire que sa réflexion sur la perfectibilité ne serait pas présente auparavant dans son œuvre. Le terme de *Vervollkommnung* était déjà présent quelques années auparavant. La première occurrence apparaît en 1776 chez Forster, et il systématise son emploi dès 1778. Or ce terme était considéré à la fin du XVIII^e siècle comme une traduction possible de perfectibilité ; preuve en est qu'en 1794 le traducteur français de Georg Forster lui-même traduit les occurrences de *Vervollkommnung* présentes dans les *Vues sur le Rhin inférieur* par perfectibilité¹²⁷. Cependant, le terme *Vervollkommnung* acquiert progressivement chez Forster une valeur qu'il ne possédait pas au départ.

Il est encore absent du *Voyage autour du monde*. *Vollkommen* et ses dérivés y sont présents, mais le plus souvent en fonction adverbe, au sens courant de « parfaitement ». Lorsque ce n'est pas le cas, Forster l'utilise le plus souvent pour désigner un stade non encore atteint par les peuples qu'il rencontre et qui, implicitement, fait référence à la civilisation européenne. Il existe pourtant bien une réflexion sur le caractère problématique de la supposée supériorité européenne dans le *Voyage autour du monde* ; seulement, elle n'est pas encore thématifiée à travers le terme de *Vervollkommnung*.

Lorsque Forster rédige la traduction allemande du *Voyage round the World*, qu'il achève en août 1777, il n'emploie pas le terme de *Vervollkommnung* ; par contre, lorsqu'il écrit *Das Leben Dr. Wilhelm Dodds*, en septembre 1777¹²⁸, le terme apparaît deux fois. Il s'agit d'un ouvrage de commande qui présente une affaire criminelle anglaise au public allemand, l'exécution du pasteur William Dodd. Dans la première occurrence, le verbe est employé dans

¹²⁷ FORSTER, *Voyage philosophique et pittoresque, sur les rives du Rhin à Liège, dans La Flandre, Le Brabant, La Hollande, etc. fait en 1790, op. cit.*, 1794. À propos de cette traduction, voir la première sous-partie du chapitre 9, pp. 597-600.

¹²⁸ UHLIG, *Georg Forster, op. cit.*, 2004, p. 97.

un sens usuel, dans une note : « sich in der englischen Sprache zu vervollkommen » (se perfectionner dans la langue anglaise)¹²⁹. La seconde occurrence est plus intéressante :

Im Jahr 1776 kündigte er [...] ein Werk [...] das unter dem Titel: „Freimaurerei“, eine allgemeine Geschichte der Zivilisation enthalten, den Ursprung und Fortgang der Künste, Wissenschaften, Gesetze und Religionen zeigen, und die Lebensbeschreibungen solcher Weisen, Philosophen, merkwürdiger Männer und Mäurer einschließen sollte, die zur Kultur und Vervollkommnung des menschlichen Geschlechts etwas beigetragen haben.¹³⁰

Dès le premier emploi du terme, Forster l'associe à un perfectionnement du genre humain, signe, comme le montrent les définitions tirées des dictionnaires contemporains, que le terme a une forte connotation philosophique et que Forster en est conscient. De plus, il associe le perfectionnement à la franc-maçonnerie, sans qu'il soit réellement possible de savoir s'il s'agit là d'une idée qui lui est propre ou bien qu'il attribue à William Dodd. Quoi qu'il en soit, dès le départ, la franc-maçonnerie est associée au perfectionnement du genre humain chez Forster, un *a priori* positif qui se traduit ultérieurement par un intérêt pour la franc-maçonnerie et les Rose-Croix.

2) Systematisation de l'emploi du terme de *Vervollkommnung*

À partir du premier emploi en 1777, Forster approfondit sa réflexion sur le terme et l'intègre dans ses écrits. Lorsque son père fait paraître en 1778 ses *Observations Made During a Voyage Round the World* en anglais, Forster commence aussitôt la traduction en allemand, qu'il intitule *Johann Reinhold Forster's Bemerkungen über Gegenstände der physischen Erdbeschreibung, Naturgeschichte und sittlichen Philosophie auf seiner Reise um die Welt gesammelt*¹³¹ ; il y emploie *Vervollkommnung* de manière intensive, puisque le terme apparaît

¹²⁹ FORSTER Georg, « Leben Dr. Wilhelm Dodds [1779] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, p. 23. : „Herr Dodd ließ in allen Zeitungen bekannt machen, daß junge Ausländer, welche Lust hätten, sich in der englischen Sprache zu vervollkommen, für zwei Guineen wöchentlich, Wohnung und Tisch bei ihm finden könnten“ [« Monsieur Dodd fit savoir dans tous les journaux que les jeunes étrangers qui auraient envie de se perfectionner dans la langue anglaise pourraient trouver chez lui, pour deux guinées par semaine, le gîte et le couvert »].

¹³⁰ Ibid., p. 37. « En 1776, il annonça [...] une œuvre [...] qui devait, sous le titre « Franc-maçonnerie », contenir une histoire générale de la civilisation, montrer l'origine et la continuation des arts, des sciences, des lois et des religions et comprendre la biographie de sages, de philosophes, d'hommes et de maçons remarquables qui avaient contribué en partie à la culture et au perfectionnement du genre humain. »

¹³¹ FORSTER Johann Reinhold, *Bemerkungen über Gegenstände der physischen Erdbeschreibung, Naturgeschichte und sittlichen Philosophie auf seiner Reise um die Welt gesammelt*, Berlin, Haude & Spener, 1783. La page de titre de l'ouvrage complète le titre par une mention en plus petits caractères, „Übersetzt und mit Anmerkungen vermehrt von dessen Sohn und Reisegefährten Georg Forster, Professor am Carolino zu Cassel“. (« Traduit et pourvu de remarques supplémentaires par son fils et compagnon de voyage Georg Forster, professeur au Collegium Carolinum de Cassel. »)

vingt et une fois. On assiste réellement à une systématisation de l'emploi de ce terme, et Forster, ce faisant, lui accorde une place à part entière dans sa pensée. On pourrait croire à première vue, compte tenu du grand nombre d'occurrences de *Vervollkommnung* dans les *Bemerkungen* qu'on ne retrouve pas à la même époque dans les autres écrits de Forster, que les réflexions sur la perfectibilité sont davantage présentes chez le père que chez le fils à cette époque. Mais il s'agit en réalité d'une décision délibérée de Georg Forster : il crée une unité lexicale autour d'un terme non neutre dans le texte qu'il traduit en allemand, tandis que Johann Reinhold Forster employait en anglais de nombreux mots différents et souvent bien plus communs comme *improvement*.

Georg emploie *Vervollkommnung* pour traduire des mots très divers, dans différents domaines : son père constate ainsi chez certains peuples l'emploi d'engrais pour mieux faire croître (*to raise*) certaines plantes :

when the natives cultivate some spots for raising the inebriating pepper plant [...] they often use shells as a kind of manure¹³².

Georg traduit ce passage ainsi :

Doch wird auch dieser reiche Boden noch öfters mit Muscheln gedüngt, um das Wachstum der berausenden Pfefferstaude [...] zu vervollkommen.¹³³

Georg, en traduisant *to raise* par *vervollkommen*, choisit de désigner cette action de l'homme comme une amélioration de la nature, une nuance qui n'est pas présente chez Johann Reinhold Forster et à laquelle Georg donne une place importante un an plus tard, dans son texte *Der Brodbaum*¹³⁴. Il traduit également à de nombreuses reprises *to improve* ou *improvement* par *vervollkommen*, *Vervollkommnung*, y compris même dans les sous-titres de chapitres. Forster traduit ainsi l'un des sous-titres de chapitres, « Means employed by Providence of improving human Societies » par « Gang der Vorsehung zur Vervollkommnung menschlicher

¹³² FORSTER Johann Reinhold, *Observations made during a voyage round the world [1778]*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 1996, p. 31. « Lorsque les autochtones cultivent certains endroits pour faire croître le poivrier aux vertus enivrantes, [...] ils emploient souvent les coquillages comme une sorte de fertilisant. »

¹³³ FORSTER, *Bemerkungen über Gegenstände der physischen Erdbeschreibung, Naturgeschichte und sittlichen Philosophie auf seiner Reise um die Welt gesammelt, op. cit.*, 1783, p. 12. « Mais ce sol riche est souvent encore fertilisé avec des coquillages, pour perfectionner [...] la croissance du poivrier aux vertus enivrantes. »

¹³⁴ FORSTER Georg, « Der Brodbaum [1784] », in: *Werke: Schriften zur Naturkunde I*, vol. 6.1, Berlin, Akad.-Verl., 2003, pp. 63-92.

Gesellschaften¹³⁵ ». Il emploie également *Vervollkommnung* pour traduire *bringing to perfection*. L'emploi de *vervollkommen* introduit souvent une réflexion générale non présente chez Reinhold Forster, qui ne voit souvent dans ce qu'il décrit qu'une curiosité locale, tandis que Georg a le souci de tirer des conclusions des observations empiriques.

3) Emplois de perfectibilité

À cet emploi visiblement délibéré des termes *vervollkommen*, *Vervollkommnung* et *Vervollkommnungsfähigkeit* répond, exactement à la même période, le début de l'emploi par Forster des termes de perfectibilité et *Perfektibilität*. Il faut cependant remarquer que l'emploi du terme reste toujours bien plus restreint que celui de *Vervollkommnung*. L'année précédant la parution de la traduction des *Observations* de son père, en 1782, il emploie « perfectibilité » dans un discours qu'il prononce en français, *De la Félicité des Êtres physiques*¹³⁶ ; et en 1784, il emploie pour la première fois le terme de *Perfektibilität*, dans *Der Brodbaum*. Il est à noter à ce propos que Forster emploie volontiers ces termes dans les discours qu'il donne à l'occasion de son intégration dans des sociétés savantes, signe que cette réflexion fait partie pour lui de ce qui le définit en tant que lettré ; la participation au perfectionnement de toute l'humanité est une partie essentielle du rôle du savant dans la société, un perfectionnement qui ne se limite pas à la connaissance. Outre « perfectibilité » dans *De la Félicité des Êtres physiques*, il emploie également *Vervollkommnung* dans le *Rede bei dem Antritt des Prorektorats am Collegium Carolinum in Cassel* en 1783¹³⁷.

¹³⁵ FORSTER, *Observations made during a voyage round the world [1778]*, *op. cit.*, 1996, p. 202 ; FORSTER, *Bemerkungen über Gegenstände der physischen Erdbeschreibung, Naturgeschichte und sittlichen Philosophie auf seiner Reise um die Welt gesammelt, op. cit.*, 1783, p. 273. Outre le passage de l'amélioration au perfectionnement, on constate également qu'alors que Johann Reinhold se contente de décrire les « moyens » employés par la Providence, Georg les présente comme le « cours » de la Providence : si Johann Reinhold et Georg Forster attribuent tous deux à la Providence une intention de faciliter le perfectionnement de l'humanité, pour Georg Forster cette intention correspond au cours que suit la Providence vers le perfectionnement de l'humanité. À travers le changement lexical, l'intention téléologique semble ici plus marquée chez le jeune Georg que chez son père.

¹³⁶ FORSTER Georg, « De la Félicité des Êtres physiques [première publication posthume 1843] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, p. 105.

¹³⁷ FORSTER Georg, « Rede bei dem Antritt des Prorektorats am Collegium Carolinum in Cassel [première publication posthume 1843] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 122-129.

Dans les années 1789 et 1790, le terme de *Perfektibilität* apparaît dans *Die Kunst und das Zeitalter*, puis dans les *Vues sur le Rhin inférieur* et le *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité*¹³⁸.

Le début de l'emploi de *Perfektibilität* ne signifie pas que Forster cesserait d'employer *Vervollkommnung*. En 1787, dans *Cook, l'explorateur*, le terme apparaît à quatre reprises. Mais c'est surtout après 1789 que les occurrences de *Vervollkommnung* et *vervollkommen* se multiplient : Il y en a vingt-sept dans les *Vues sur le Rhin inférieur*, qui couvrent un volume entier des œuvres complètes de Forster¹³⁹ ; neuf dans la *Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit*, qui ne font que vingt-cinq pages¹⁴⁰. Si la thématique de chacun de ces textes explique en partie ces différences, il est évident que l'intérêt de Forster pour la perfectibilité se développe au fil du temps. Les facteurs historiques expliquent en partie cette évolution. Les difficultés financières de la monarchie française, puis le début de la Révolution, attirent l'attention des penseurs allemands sur la philosophie politique française, et en premier lieu sur celui qui est vu comme son représentant le plus radical, Rousseau. Au-delà cependant des événements historiques, la pensée de Forster connaît une inflexion progressive vers l'anthropologie qui explique l'emploi plus fréquent du terme de perfectibilité dans ses écrits. Il s'agit là d'une évolution de la pensée de Forster reconnue et largement décrite dans différents travaux. On peut cependant également affirmer que l'élaboration d'une pensée de la perfectibilité par Forster dans le cadre des sciences de la nature, qui constituent son premier champ de recherches, contribue à cette inflexion vers l'anthropologie : Forster développe à partir des sciences naturelles un modèle de la nature dans laquelle la perfectibilité joue un rôle important, puis l'étend à sa réflexion sur l'humanité.

¹³⁸ FORSTER Georg, « Die Kunst und das Zeitalter [1789] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Kunst und Literatur. Sakontala*, vol. 7, Berlin, Akad.-Verl., 1963, p. 17 ; FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, p. 190 ; FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, *op. cit.*, 1958, pp. 133, 173.

¹³⁹ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, *op. cit.*, 1958, pp. 29, 66, 67, 88, 95, 112, 113, 114, 119, 124, 128, 166, 170, 171, 173, 219, 275, 295, 299, 300, 315, 316.

¹⁴⁰ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, pp. 569, 571, 573, 575, 578, 581, 582, 583, 590.

III) Forster et l'équilibre divin de la nature chez Linné

Le jeune Forster débute ses travaux scientifiques dans le domaine des sciences naturelles en se conformant à la méthode de classification de Linné. Le système de la nature de Linné trouve donc logiquement un écho immédiat chez lui. Pourtant, il développe assez rapidement des conceptions de la nature et de la place de l'homme dans la nature qui ne sont pas compatibles avec celles de Linné, alors même qu'il reste convaincu toute sa vie de la pertinence et de l'utilité de la méthode de classification du naturaliste suédois.

Linné représente un courant physico-théologique des sciences naturelles, qui trouve également des représentants dans l'espace germanique au cours de la première moitié du XVIII^e siècle, notamment Christian Wolff. Ce courant affirme que l'existence de Dieu est prouvée par la perfection de la nature. Dans la *Critique de la faculté de juger*, en 1790, Kant réfute cette preuve physico-théologique¹⁴¹. La recherche considère aujourd'hui que ce paragraphe de Kant consacre l'établissement de sciences naturelles indépendantes de la théologie.

A) Contacts de Forster avec Linné

Ces contacts sont importants dans la formation de Forster, et ils ne se limitent pas à une simple connaissance de l'œuvre : Forster et son père mènent une correspondance directe avec le naturaliste suédois et ils ont l'occasion de travailler longuement durant le voyage d'exploration avec un naturaliste formé directement par Linné, Anders Sparrman.

1) Contacts avec l'œuvre du naturaliste suédois

Linné est le premier et le plus important des penseurs avec lesquels Forster est en contact au cours de sa jeunesse, puisque son père lui fait voir la nature qui l'entoure à travers le prisme de la classification binominale de Linné, en s'appuyant sur la dixième édition du *Systema naturae* de 1758, ou plus précisément sur l'édition pirate parue entre 1760 et 1770 à l'initiative

¹⁴¹ KANT Immanuel, « Kritik der Urtheilskraft [1790] », in: *Kant's gesammelte Schriften*, vol. 5: Kritik der praktischen Vernunft. Kritik der Urtheilskraft, Berlin, Reimer, 1913, pp. 436-442.

d'un ancien professeur de Johann Reinhold Forster à l'université de Halle, Johann Joachim Lange¹⁴². Dès le début des années 1760 donc, Forster connaît très bien le *Systema naturae* dans l'édition qui introduit la classification binominale. Dix ans plus tard, au début du voyage dans les mers du Sud, il est attesté que la dixième édition du *Systema naturae* est présente dans la bibliothèque de bord de Johann Reinhold Forster, mais cette fois dans l'édition originale de Stockholm¹⁴³.

Les premiers travaux scientifiques de Georg Forster en tant que naturaliste ont lieu sous la supervision d'un disciple de Linné, avec lequel il met en application la méthode de classification binominale. Plusieurs cahiers et recueils des notes prises par Forster au cours du voyage attestent de cette méthode de travail conforme à celle de Linné.

Johann Reinhold Forster a besoin d'un assistant au cours du voyage dans les mers du Sud, et son fils ne lui suffit pas. Au cours d'une escale au Cap, en octobre-novembre 1772, pendant le voyage aller vers les terres australes, Johann Reinhold Forster recrute un jeune naturaliste suédois qui a suivi l'enseignement de Linné à l'université de Uppsala, Anders Sparrman. Ce dernier venait de référencer la faune et la flore du Cap, ce qui était la raison de sa présence à la pointe sud de l'Afrique. Il accepte d'accompagner l'expédition et se voit confier, avec le jeune Georg, la tâche de dresser la liste des espèces animales ou végétales rencontrées au cours du voyage. C'est bien sûr suivant la méthode de Linné que Georg Forster et lui référencent toute la faune et la flore qu'ils rencontrent dans les îles des mers du Sud. Johann Reinhold Forster s'attache davantage à la dimension anthropologique et ethnologique du voyage, et cette répartition des tâches perdure ensuite, après le retour à Londres et même dans toute la littérature autour du voyage rédigée par les Forster, notamment les catalogues de plantes et d'animaux comme le *Characteres generum plantarum*¹⁴⁴.

La bibliothèque du Muséum national d'Histoire naturelle, à Paris, dépositaire des manuscrits en possession de Forster au moment de sa mort, dispose ainsi de plusieurs dizaines de pages de listes de plantes et d'animaux, rédigées par Sparrman et Georg Forster au cours du

¹⁴² LINNÉ, *Caroli Linnaei equitis de stella polari ... Systema naturae per regna tria naturae, op. cit.*, 1760.

¹⁴³ L'ouvrage est présent dans l'inventaire que propose Anne Mariss de cette bibliothèque de bord : MARISS, *A world of new things, op. cit.*, 2015, p. 372.

¹⁴⁴ FORSTER Johann Reinhold et FORSTER Georg, *Characteres generum plantarum: quas in itinere ad insulas maris Australis, collegerunt, descripserunt, delinearunt, annis MDCCLXXII-MDCCLXXV. Joannes Reinoldus Forster, LL.D. Societ. Reg. Scient. ut & Antiq. ap. Lond. Sodal. et Georgius Forster*, Londres, B. White, T. Cadell, P. Elmsly, 1776.

voyage, entre 1772 et 1775. On constate une évolution indéniable de la méthode du jeune Forster : ces listes évoluent vers une volonté de classement de plus en plus systématique. Les premières listes de Forster sont chronologiques, prises au jour le jour durant le voyage, et en anglais. Il décrit les différents animaux rencontrés durant le voyage, en commençant systématiquement par « saw... » (j'ai vu...) et en indiquant la date et la position ¹⁴⁵. À partir de janvier 1773, c'est-à-dire peu de temps après l'arrivée à bord d'Anders Sparrman, il passe au latin, la langue de référence dans les sciences naturelles.

Pour les plantes, la collaboration entre Sparrman et Georg Forster est évidente. Les listes de plantes revêtent la forme canonique proposée par Linné dans sa méthode sexuelle de classification des plantes. Si la plus grande partie de ces listes est rédigée par Sparrman, une part importante est de la main de Georg Forster. Ces listes sont jalonnées de points d'interrogation, lorsque l'observateur n'était pas certain de l'espèce à laquelle il devait rattacher l'individu observé, mais elles témoignent d'une volonté constante d'intégrer des animaux et des plantes parfois jamais observés auparavant à un modèle de classification ¹⁴⁶. La même organisation se retrouve systématiquement : le nom de la plante souvent souligné suivi du nom de celui qui lui a donné ce nom, souvent *Linn.*, et un certain nombre de rubriques, variable en fonction de la présence ou non des différents organes sur la plante : une description de la plante en une ou deux lignes, la description des parties présentes : Caulis, Rami, Folia, Petioli, Pedunculi, Cyma, Pedicelli, Bractea, Flores, puis CAL. COR. STAM. PIST. PER. SEM. Varietas. LOC. OBS. SYN. Ces rubriques correspondent à celles qui sont préconisées par la méthode de Linné.

La formation de Forster à la classification de Linné est enrichie encore par le fait qu'il peut appliquer directement cette méthode, en même temps qu'il apprenait à s'en servir, à des plantes et des animaux encore en partie inconnus.

2) Correspondance avec Linné

Alors que la classification de Linné a été diffusée très rapidement dans l'espace germanique, en particulier grâce aux efforts de Johann Joachim Lange, Johann Reinhold Forster

¹⁴⁵ Ces listes se trouvent sous la cote MS 189 dans les archives du Museum national d'Histoire naturelle.

¹⁴⁶ Cote MS 186 dans les archives du Museum.

et son fils trouvent Linné relativement méconnu au Royaume-Uni lorsqu'ils y arrivent en octobre 1766. Une grande partie des publications de Johann Reinhold Forster entre 1766 et le départ pour les mers du Sud en mars 1772 a pour objectif principal de faire connaître Linné parmi les lettrés britanniques¹⁴⁷, au point qu'en 1772 il est considéré comme celui qui a le plus contribué à faire connaître le naturaliste suédois en Angleterre. Linné en est conscient et témoigne de sa reconnaissance à Johann Reinhold Forster dans une première lettre qu'il lui écrit en 1772. Au retour du voyage dans les mers du Sud, les Forster font parvenir à Linné une partie de leurs échantillons de plantes collectés sur place. La deuxième lettre la plus ancienne de Georg Forster qui nous soit parvenue consiste en quelques lignes ajoutées à une lettre de son père à Linné, du 4 août 1775, dans laquelle il l'assure de son admiration, voire de sa vénération pour son œuvre¹⁴⁸. Après la mort de Linné en 1778, Forster échange plusieurs lettres avec son fils, Carl von Linné dit le Jeune, qui poursuit l'œuvre de son père.

B) Une classification de la nature marquée par la conception d'une nature et d'un homme parfaits voulus par Dieu

La classification binominale de Linné constitue un effort d'harmonisation des sciences naturelles sans précédent, qui contribue de manière décisive à la fondation de sciences naturelles modernes. Cependant, cette classification s'inscrit dans un système de la nature qui obéit pour l'essentiel à un modèle traditionnel, accordant une place importante à la divinité. Les ouvrages de Linné que Forster connaît depuis sa jeunesse présentent ces idées, notamment l'introduction du *Systema naturae*. Forster conserve toute sa vie son admiration pour la classification de Linné. Cependant, s'il souscrit initialement au système de la nature de Linné, notamment en raison de l'influence de son père, il fait rapidement le choix de ne pas le reprendre à son compte dans ses propres écrits. Décrire ce système de la nature de Linné doit permettre

¹⁴⁷ HOARE, « Introduction », *art. cit.*, 1982, p. 53.

¹⁴⁸ FORSTER Johann Reinhold, « Letter 29 July 1775, London to Carl Linnaeus », *Alvin, Linnaean Correspondence*, <<http://urn.kb.se/resolve?urn=urn:nbn:se:alvin:portal:record-233711>>, consulté le 28.04.2019. L'archive indique la date du 29 juillet 1775 mais Forster date la lettre du 4 août de la même année. Cette lettre est tirée de l'édition électronique de la *Linnaean Correspondence*, qui était dirigée par la Swedish Linnaeus Society et le Centre international d'étude du XVIII^e siècle et dont la direction a été transférée à l'université de Uppsala en 2018.

ici de présenter le point de départ de la compréhension de la nature du jeune Forster et, ultérieurement, de déterminer dans quelle mesure il s'éloigne de ce modèle originel.

1) L'équilibre de la nature

L'équilibre et la régulation constituent les concepts centraux de la nature pour Linné. Linné cherche à comprendre la nature à la fois en fonction de la Providence divine et de la raison. Il développe ces idées dans différents textes rédigés en latin¹⁴⁹. Dans son *Oratio de Telluris habitabilis incremento*, ou *Discours sur l'accroissement de la terre habitable* de 1744, Linné présente sa théorie de la création, qui repose sur l'idée de l'existence première d'une île entourée d'eau, seules terres émergées, et qui présente un couple de chaque espèce. C'est à partir de ces différents couples d'animaux que se développent toutes les espèces animales, sans aucune place pour une évolution. Cette île correspond au Paradis terrestre :

[...] omnem Continentem terram fuisse in infantia mundi, aquis submersam, & vasto Oceano obiectam, praeter unicam in immenso hoc pelago insulam, in qua commode habitaverint Animalia omnia, & Vegetabilia laete germinaverint¹⁵⁰.

Cette théorie a été fortement critiquée, notamment parce que Linné s'en sert pour affirmer la présence d'un équilibre immuable dans la nature. Dans une optique fixiste, qui considère que les espèces végétales et animales n'ont pas changé depuis la création de l'univers, et qui était le point de vue partagé par tous les naturalistes avant Darwin, il apparaît assez logique que les animaux et les plantes soient tous apparus en même temps ; mais Linné affirme également que le nombre d'individus reste stable et que les mécanismes de régulation n'ont pour but que de conserver cet équilibre¹⁵¹. Linné remet également en question les changements liés au climat, puisque chaque espèce est apparue sur la même île et ces espèces ne connaissent aucun changement majeur en fonction de leur lieu et de leurs conditions de vie. La faune et la flore existent donc sous une forme immuable, et grâce à un équilibre divin. Dès la rédaction de

¹⁴⁹ Ces textes ont été rassemblés et traduits en français par Bernard Jasmin au sein d'un recueil de textes de Linné. LINNÉ Carl von, *L'équilibre de la nature*, Paris, Vrin, 1972.

¹⁵⁰ LINNÉ Carl von, *Oratio de Telluris habitabilis incremento*, Leyde, Haak, 1744, p. 22. Traduction par Bernard Jasmin : « La totalité de la Terre Ferme, dans l'enfance du monde, a été submergée par les eaux et recouverte par le vaste Océan, sauf une seule île dans cette mer immense. C'est sur cette île qu'ont habité tous les animaux, dans de favorables conditions et qu'y ont germé, dans l'abondance, les végétaux. » LINNÉ Carl von, « Discours sur l'accroissement de la terre habitable », in: *L'équilibre de la nature*, Paris, Vrin, 1972, p. 31.

¹⁵¹ DAJOZ Roger, « Linné, un précurseur de l'écologie », *Publications de la Société Linnéenne de Lyon* 54 (8), 1985, p. 62.

ce texte, Linné est critiqué par certains de ses contemporains. En particulier, les tenants d'une théorie du climat ne peuvent pas accepter le modèle proposé par Linné.

Si Forster partage certaines des idées de Linné, il s'avère rapidement que cet équilibre divin de la nature n'en fait pas partie. Bien au contraire, Forster considère que la nature ne dispose d'aucun équilibre, sinon dans la mort, et que si en théorie un équilibre des forces et des facultés de l'homme semblerait souhaitable et parfait, c'est la nature, par les circonstances extérieures et, plus largement, par les lois de la nécessité, qui empêche cet équilibre¹⁵².

2) La perfection de l'homme dans la nature

Linné se place à un moment charnière de la conception de l'homme dans la nature. Sa conception nouvelle de la science naturelle, qui marque de son empreinte tout le XVIII^e siècle, reste pourtant liée à une conception physico-théologique, une théologie qui détermine la place de l'homme dans la nature en fonction de la volonté de Dieu. Linné, qui publie la première version de son *Systema naturae* en 1735, n'est que peu marqué par la sécularisation de la place de l'homme qui s'achève au milieu du XVIII^e siècle, telle qu'elle est décrite par Karl Löwith¹⁵³. À ce titre, l'homme tel qu'il est défini dans son introduction du *Systema naturae* est parfait, et non pas capable d'un perfectionnement ouvert. L'homme s'intègre dans un équilibre de la nature voulu par la Providence, et son rôle est avant toute chose de prendre connaissance de cet équilibre, comme en atteste l'introduction de la dixième édition, celle-là même qui constitue le premier contact du très jeune Georg Forster avec les sciences naturelles :

HOMO sapiens, creatorum operum perfectissimum, ultimum & summum, in Telluris cortice, Majestatis Divinae stupendis indiciis oblecto, constitutus, secundum sensus judicans artificium, admirans pulchritudinem, veneraturus Auctorem. Retrogrediendo per generationes multiplicatas videt *Creatorem* ; Progrediendo per conservationem multiplicandam videt *Naturam* ; ad utrumque invitans Pulchritudo, Mechanismus, Nexus, Fines, Commoda¹⁵⁴.

¹⁵² FORSTER Georg, « Über Leckereyen [1789] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 171-172 ; FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 195.

¹⁵³ LÖWITH Karl, *Weltgeschichte und Heilsgeschehen: die theologischen Voraussetzungen der Geschichtsphilosophie*, Stuttgart, W. Kohlhammer, 1953, p. 99.

¹⁵⁴ LINNÉ, *Systema naturae per regna tria naturae, secundum classes, ordines, genera, species, cum characteribus, differentiis, synonymis, locis, op. cit.*, 1758, p. 7. Les différentes citations en latin de l'introduction du *Systema naturae* sont restituées ici dans leur traduction en français par Joseph Vanderstegen de Putte. Ce dernier traduit en 1793 non pas la dixième édition, mais la treizième. Cette treizième édition, publiée par Johann Friedrich Gmelin à Leipzig entre 1788 et 1793, a été fortement critiquée, parce que Gmelin apporte de nombreux ajouts vus comme inutiles, voire erronés et qui trahissent parfois l'esprit de l'ouvrage de Linné. Voir à ce propos DURIS Pascal, *Linné et la France, 1780-1850*, Droz, 1993, p. 118. Cependant, chacun des passages de cette traduction proposés ici

Linné incite à la contemplation de la nature, en tant qu'elle est une production divine. La logique de la nature rend nécessaire l'existence de Dieu en tant que premier auteur. L'homme peut et doit induire deux choses de la nature : tout d'abord l'existence d'un Dieu au commencement de la nature, ensuite les lois parfaites de la nature, et donc de Dieu, qu'il peut observer dans les manifestations de la nature autour de lui. Linné inscrit son œuvre de classification naturelle en dehors de la sécularisation qui transforme radicalement les sciences au siècle des Lumières : il souligne la perfection de l'homme, directement liée à celle de son créateur.

Il est donc logique que ce qui définit l'homme ne soit pas sa liberté, ni moins encore son perfectionnement chez Linné, mais sa sagesse :

SAPIENTIA, divinae particula aerae, summum est attributum Hominis Sapientis¹⁵⁵.

C'est cette sagesse qui lui permet de s'élever au-dessus des autres productions divines, de prendre conscience de la perfection de l'œuvre divine et de lui rendre hommage.

3) Théorie mécaniste de la nature

Cette conception de l'homme comme un être séparé des autres organismes par la sagesse et le rapport à Dieu se double d'une théorie mécaniste de la nature, héritée de René Descartes. Dans le *Discours de la Méthode*, Descartes propose une refondation radicale de la connaissance, le sous-titre que l'auteur donne à son ouvrage est « Pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences ». Confiant dans le fait que chacun est susceptible, s'il fait un bon usage de sa raison, de parvenir aux fondements solides de la connaissance, Descartes entreprend de remettre en question tout ce qu'il sait pour s'assurer de la vérité de ces connaissances. Cette célèbre méthode du doute cartésien, après avoir fait table rase de toutes les connaissances

étaient déjà présents dans la dixième édition et sont donc intégralement de la main de Linné. LINNÉ Carl von, *Système de la nature. Classe première du règne animal*, Bruxelles, Lemaire, 1793, pp. 5-6. « L'HOMME, doué de sagesse, le plus parfait ouvrage de la Création, et son dernier et principal objet, portant en lui des indices étonnants de la Divinité, habite la surface de la terre ; il juge d'après l'impulsion des sens du mécanisme de la nature, il est capable d'en admirer la beauté, et doit au Créateur son juste tribut d'adoration. En rétrogradant de génération en génération, il faut qu'il s'arrête à un premier auteur ; en avançant de même dans l'ordre successif des productions il aperçoit la nature qui en suit les lois, il est invité à cette double contemplation par la beauté, l'arrangement, le lien, la cause finale, l'utilité des corps naturels. »

¹⁵⁵ LINNÉ, *Systema naturae per regna tria naturae, secundum classes, ordines, genera, species, cum characteribus, differentiis, synonymis, locis, op. cit.*, 1758, p. 7. LINNÉ, *Système de la nature. Classe première du règne animal, op. cit.*, 1793, p. 6. « La SAGESSE humaine, faible rayon de la lumière divine, est le principal attribut de l'homme. »

supposées, permet de déterminer de quoi l'homme peut être réellement certain. Descartes rejette les témoignages des sens qui parfois trompent l'homme, il rejette les pensées qui peuvent être fausses. Mais s'il est possible de rejeter certaines pensées, il est impossible de rejeter le fait même de penser. Le « je pense, donc je suis » de Descartes est à l'origine de son système dualiste : l'âme et le corps de l'homme sont absolument séparés. Le corps, que l'homme a en commun avec les animaux, pourrait n'être rien d'autre qu'une machine ou un automate.

Descartes indique ainsi dans le *Discours de la Méthode* que les esprits animaux sont la cause de tous les mouvements des animaux, et poursuit :

Ce qui ne semblera nullement étrange à ceux qui, sachant combien de divers automates, ou machines mouvantes, l'industrie des hommes peut faire, sans y employer que fort peu de pièces, à comparaison de la grande multitude des os, des muscles, des nerfs, des artères, des veines, et de toutes les autres parties qui sont dans le corps de chaque animal, considéreront ce corps comme une machine, qui, ayant été faite des mains de Dieu, est incomparablement mieux ordonnée, et a en soi des mouvements plus admirables, qu'aucune de celles qui peuvent être inventées par les hommes¹⁵⁶.

La différence essentielle entre l'homme et l'animal est l'esprit : c'est lui qui permet à l'homme d'arriver à la première certitude après la *tabula rasa*, la conscience qu'a l'homme de son existence à travers la réflexion. C'est la raison pour laquelle il serait possible de construire des machines qui imitent à la perfection les animaux, mais impossible de construire une telle machine imitant les hommes :

[...] s'il y avait de telles machines, qui eussent les organes et la figure d'un singe, ou de quelque autre animal sans raison, nous n'aurions aucun moyen pour reconnaître qu'elles ne seraient pas en tout de même nature que ces animaux ; au lieu que, s'il y en avait qui eussent la ressemblance de nos corps, et imitassent autant nos actions que moralement il serait possible, nous aurions toujours deux moyens très certains, pour reconnaître qu'elles ne seraient point pour cela de vrais hommes¹⁵⁷.

Le premier moyen de différencier ces automates des hommes est la capacité d'user d'un langage qui ne soit pas une simple imitation, mais qui permette une véritable communication. Le second est la capacité d'utiliser la raison pour agir. Ces deux moyens sont présents même chez les hommes les plus « hébétés et stupides »¹⁵⁸.

En mettant ainsi en avant une conception mécaniste de la nature, Descartes refonde les sciences et propose un modèle d'explication de la nature qui s'impose en Europe. Les grands

¹⁵⁶ DESCARTES René, « Discours de la Méthode [1637] », in: *Œuvres de Descartes: Discours de la Méthode & Essais*, vol. VI, Paris, Cerf, 1902, pp. 55-56.

¹⁵⁷ Ibid., p. 56.

¹⁵⁸ Ibid., p. 57.

scientifiques de la fin du XVII^e et du début du XVIII^e siècle, comme Newton, partagent cette conception. Dans cette conception, comme l'écrit le philosophe Alain, c'est l'esprit qui conçoit le monde au lieu d'en subir les forces. Les mouvements expliqués par les lois sont une construction de l'esprit et la nature se contente de confirmer ces mouvements¹⁵⁹. Cette conception de la nature implique également que, puisque celle-ci est comparable à des machines produites par les hommes, il est possible et souhaitable pour l'homme de s'en rendre le « maître et possesseur ».

Parmi les caractéristiques qu'il propose du règne animal, Linné affirme que les animaux, comme les plantes, sont des machines :

CORPUS Animantium composita est machina [...]

ORGANA sensuum machinae sunt physicae, insertae extremitati nervi, sensorio cerebri proximi, quibus divina arte percipit Animal [...]¹⁶⁰.

C'est dans cette logique que se place la classification binominale de Linné : puisque la nature se définit à travers les lois découvertes par les hommes, il est possible de la classer de manière objective, au sein d'une classification qui est certes vouée à être complétée au fur et à mesure des découvertes, mais qui dessine des groupes bien déterminés au sein de la faune et de la flore. Forster se place dans une optique différente, et même en opposition à cette optique purement mécaniste de Descartes et Linné.

4) Un perfectionnement de l'homme sans autre but que de parvenir à la connaissance de la perfection divine

Si l'ouvrage divin est parfait et ne saurait être amélioré pour Linné, ce n'est pas le cas de l'homme, qui est certes parfait en tant que créature divine placée au sommet de la Création, mais qui n'a pas nécessairement la connaissance nécessaire pour appréhender l'étendue de cette perfection :

¹⁵⁹ ALAIN, *Eléments de philosophie*, Gallimard, 2015, p. 108. Selon la théorie mécaniste, écrit Alain, « le monde n'est point donné avant les lois : il devient monde et objet à mesure que ses lois se découvrent. »

¹⁶⁰ LINNÉ, *Systema naturae per regna tria naturae, secundum classes, ordines, genera, species, cum characteribus, differentiis, synonymis, locis, op. cit.*, 1758, p. 9. Voir également BARSANTI Giulio, *La mappa della vita: teorie della natura e teorie dell'uomo in Francia, 1750-1850*, Naples, Guida Editori, 1983, p. 75.

*Sic totus Mundus gloria divina plenum est, dum omnia creata opera Deum glorificant per hominem, qui ex inermi humo, Dei manu vivificata contemplatur auctoris sui Majestatem ex fine creationis, dignus hospes constitutus Summi Entis praeco*¹⁶¹.

À l'arrière-plan de cette dimension théologique de louanges de l'œuvre divine, se trouve l'idée que l'homme peut progresser, et que le seul moyen en est d'étendre ses connaissances de la nature.

METHODUS, anima Scientiae, sistat notas proprias rebus inditas systematice digestas ; Systema apte quinquies tantum subdividitur ; [...] Nisi enim in ordines redigantur & veluti castrorum acies distribuuntur tumultu & fluctuatione omnia perturbari necesse est¹⁶².

La méthode scientifique de Linné permet de dessiner les contours de la classification de la nature ; une classification encore en construction, de l'aveu de tous les naturalistes du XVIII^e siècle, qui découvrent fréquemment des espèces qui ne figurent pas dans la classification. Mais la méthode de Linné permet de donner une place à ces espèces dans la classification, quand bien même cette dernière a été conçue à un moment où la science ignorait l'existence de ces espèces ; la force de Linné a été de dessiner les contours d'une méthode qui peut englober toutes les espèces amenées à être découvertes, et qui en tant que telle peut prétendre incarner un certain ordre de la nature¹⁶³.

¹⁶¹ LINNÉ, *Systema naturae per regna tria naturae, secundum classes, ordines, genera, species, cum characteribus, differentiis, synonymis, locis, op. cit.*, 1758, p. 7. LINNÉ, *Système de la nature. Classe première du règne animal, op. cit.*, 1793, pp. 6-7. « Ainsi l'univers entier est rempli de la gloire divine, lorsqu'au moyen de l'homme toutes les œuvres créées rendent hommage au Dieu de l'univers. Tiré par sa main vivifiante, d'un vil limon, l'homme a pour but de sa création de contempler son Auteur ; c'est un hôte reconnaissant, logé ici-bas pour célébrer à jamais l'Être des Êtres. Cette contemplation de la Nature est un commencement de la volupté céleste, l'esprit qui s'y livre se promène dans un séjour de lumière et passe la vie comme dans un ciel terrestre. C'est surtout alors que l'homme aperçoit quel amour, quelles actions de grâces, il est redevable à la Divinité ; c'est pour cette fin qu'il existe, et l'étude de la Nature est un chemin sûr et facile qui mène à l'admiration de Dieu. »

¹⁶² LINNÉ, *Systema naturae per regna tria naturae, secundum classes, ordines, genera, species, cum characteribus, differentiis, synonymis, locis, op. cit.*, 1758, p. 7. LINNÉ, *Système de la nature. Classe première du règne animal, op. cit.*, 1793, p. 7. « La METHODE, l'âme de la science, met à sa place au premier aspect chaque corps naturel, de façon que ce corps indique de suite son nom propre, et ce nom tout ce qui en est connu par le progrès des lumières. C'est ainsi qu'au milieu de la grande confusion apparente des choses, le grand ordre de la nature se montrera à découvert. »

¹⁶³ Cet ordre de la nature reste cependant artificiel, car il a été créé par l'homme. Il s'agit là d'une des critiques principales que Buffon exprime contre la classification de Linné. Forster prend position dans cette opposition entre Buffon et Linné. Voir la deuxième sous-partie du chapitre 3, pp. 207-213.

C) La polémique autour de la classification de l'homme : l'échelle des êtres chez Linné et premiers échos chez Forster

1) L'homme et le singe chez Linné

Linné avait, dans la première édition du *Systema naturae* de 1735, proposé le taxon « anthropomorpha » qui rassemblait l'homme, les différentes espèces de singe et le paresseux. Il doit alors faire face à de nombreuses critiques, et notamment sur le plan logique : Linné classe en effet l'être humain parmi les espèces ressemblant à l'être humain (anthropomorphe), ce qui semble alors peu rigoureux d'un point de vue scientifique. En 1747, il s'en était justifié dans une lettre au naturaliste allemand Johann Friedrich Gmelin en soulignant qu'il avait été incapable de trouver une différence physique entre l'homme et le singe¹⁶⁴. S'il plaçait l'homme parmi les singes, écrit-il, alors il ferait scandale parmi les théologiens, alors même qu'il devrait peut-être le faire selon les lois de l'histoire naturelle. Ce n'est que dans la dixième édition qu'il remplace « anthropomorpha » par « primates ». Ce qui apparaît ici est la conviction, opposée aux conceptions religieuses de son temps, que les animaux ont une âme comme l'homme et que la différence est une différence de degré plutôt que de nature.

On retrouve ces conceptions chez Johann Reinhold Forster, qui écrit dans l'introduction à l'édition allemande de ses *Observations made during a voyage round the World*, traduite par Georg Forster :

Meine große Reise verschafte mir die Gelegenheit unsere Mitbrüder auf den verschiedenen Stufen zu betrachten, welche, zwischen dem elendsten Wilden, der sich nur um *einen* Grad über die thierische Natur erhebt, und zwischen den gesitteten Bewohnern der Societäts- und freundschaftlichen Eilande, mitten inne liegen und beyde miteinander verbinden.¹⁶⁵

À l'inverse, il s'agit d'une idée rigoureusement rejetée par Georg Forster lui-même. Forster connaît le *Systema naturae* à travers des éditions postérieures à la dixième édition de 1758, qui est celle où Linné retire la dénomination controversée. Il est donc possible que Forster

¹⁶⁴ LINNÉ Carl von, « The Linnaean correspondence », *The Linnaean correspondence, an electronic edition prepared by the Swedish Linnaeus Society, Uppsala, and published by the Centre international d'étude du XVIIIe siècle, Ferney-Voltaire*, <<http://linnaeus.c18.net>>, consulté le 27.11.2016.

¹⁶⁵ FORSTER, *Bemerkungen über Gegenstände der physischen Erdbeschreibung, Naturgeschichte und sittlichen Philosophie auf seiner Reise um die Welt gesammelt, op. cit.*, 1783, p. V. « Mon grand voyage m'a fourni l'occasion d'observer nos frères sur les différents échelons, qui, entre le sauvage le plus misérable, qui ne s'élève que d'un seul degré au-dessus de la nature animale, et l'habitant policé des îles de la Société et des Îles de l'Amitié, se sont arrêtés au milieu et relient ces deux [extrêmes] l'un à l'autre. » Les îles dont parle Forster sont les Îles Tonga actuelles.

n'en ait pas eu connaissance. Il s'oppose par contre avec la plus grande vigueur dans le *Voyage autour du monde* à l'affirmation de Rousseau selon laquelle certains singes, en particulier l'orang-outang, pourraient être des hommes qui se trouveraient encore à l'état de nature¹⁶⁶ :

[Sie kamen uns] beinahe als ein Affengeschlecht vor. Doch sollte es mir herzlich leid tun, Herrn Rousseau und den seichten Köpfen die ihm nachbeten, durch diesen Gedanken auch nur einen Schattengrund für sein Orang-Outang-System angegeben zu haben: ich halte vielmehr den Mann für beklagenswert, der sich und seine Verstandeskräfte so sehr vergessen und sich selbst bis zu den Pavianen herabsetzen konnte.¹⁶⁷

Or Rousseau ne fait rien d'autre ici que reprendre l'affirmation de Linné dans le *Systema naturae*, comme l'a montré Jean Starobinski¹⁶⁸ : Rousseau étend, tout comme Linné, le genre humain à certains singes, ce que Forster ne saurait accepter.

2) Une classification physique de l'homme

En 1758, Linné intègre également l'homme dans sa classification binominale, en proposant cinq groupes différents qui composeraient l'humanité¹⁶⁹. Les êtres humains sont classés parmi les mammifères, ils sont la première espèce à être décrite dans l'ouvrage. Linné indique pour quatre de ces groupes des caractéristiques physiques et des traits de caractère qui les distinguent des autres. Il s'agit des Européens, des Américains, des Asiatiques et des Africains. Il existe un cinquième groupe, que Linné qualifie de « monstres » et qui sont composés de groupes très divers, notamment les Patagons et les Hottentots, qui ne lui semblent, par leurs caractéristiques physiques, entrer dans aucun autre groupe. En cherchant ainsi à classer les êtres humains comme il a classé les autres animaux, Linné s'efforce d'intégrer l'ensemble de la nature dans son système de classification. Ce faisant, il donne une impulsion décisive à une controverse qui traverse toute la fin du XVIII^e puis tout le XIX^e siècle, celle des races

¹⁶⁶ Voir chez Rousseau la note 10 du second *Discours*. ROUSSEAU, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », *art. cit.*, 1964, pp. 208-214. Ce point est abordé plus en détail pp. 357-360, dans la quatrième sous-partie du chapitre 5.

¹⁶⁷ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1966, p. 164. « Ils nous semblèrent presque appartenir au genre des singes. Mais cela me désolerait vraiment d'avoir fourni par cette pensée ne serait-ce que l'ombre d'une preuve à Monsieur Rousseau et aux écervelés qui l'idolâtrèrent à l'appui de son système de l'orang-outang ; je considère plutôt comme bien à plaindre l'homme qui s'est oublié, lui et les forces de son entendement, au point de se rabaisser lui-même au rang des babouins. »

¹⁶⁸ STAROBINSKI Jean, « Rousseau et Buffon », *Gesnerus XXI (1/2)*, 1964, p. 88.

¹⁶⁹ LINNÉ, *Systema naturae per regna tria naturae, secundum classes, ordines, genera, species, cum characteribus, differentiis, synonymis, locis, op. cit.*, 1758, pp. 20-23.

humaines et de la possibilité ou non de classer les hommes dans des ensembles fixes, même si Linné lui-même n'emploie pas le terme de races.

Forster ne prend pas position directement sur cette classification de l'homme par Linné, mais il joue un rôle important dans les réflexions ultérieures nées de cette classification. Cette première classification donne lieu quelques années plus tard aux travaux de Blumenbach, élève de Linné, qui formule le premier la répartition de l'humanité en races, puis, quelques années plus tard, de Meiners, qui prétend avoir découvert un rapport hiérarchique entre ces races. Face à Linné et ses disciples, on trouve Herder, qui souligne au contraire l'impossibilité de rassembler les hommes dans des ensembles fixes, en raison d'un passage insensible et par degrés, et non brutal, d'un ensemble d'êtres humains à un autre. Les réflexions de Forster dans ce domaine le mènent à une position nuancée¹⁷⁰.

La réflexion sur le perfectionnement de l'homme chez Forster débute presque simultanément à ses réflexions sur la nature et sur la possibilité de la classer. La place de l'homme dans la nature et les rapports qu'il entretient avec elle sont centraux, et son intérêt pour la connaissance de la nature conduit très tôt Forster à réfléchir à cette place de la connaissance dans le perfectionnement de l'homme. Ces réflexions se traduisent par l'évolution rapide constatée dans le vocabulaire qu'il emploie. Sa réflexion s'enrichit de manière simultanée au début de son emploi des termes de *Vervollkommnung* et de *Perfektibilität*. Si le récit de voyage ne porte pas encore la marque de cet intérêt pour le perfectionnement de l'homme, les ouvrages immédiatement postérieurs de Forster montrent à quel point le voyage dans les mers du Sud a été déterminant dans l'amorce de cette réflexion sur le perfectionnement.

En concevant un modèle de compréhension des rapports entre l'homme et la nature qui accorde une place centrale au perfectionnement de l'homme, Forster s'écarte des idées de Linné, quand bien même il en reste le disciple et un admirateur fervent sur le plan des sciences naturelles et de la botanique en particulier. Ce refus d'un perfectionnement de l'homme orienté uniquement vers la connaissance d'une nature close, définie dans sa perfection par la Création

¹⁷⁰ Voir la deuxième sous-partie du chapitre 7, pp. 474-494.

divine, au profit d'un perfectionnement plus ouvert et qui laisse la possibilité d'une liberté, est déjà révélateur des voies qu'emprunte Forster dans la suite de son œuvre.

Chapitre 2 : Perfectionnement de la connaissance, perfectionnement de l'homme dans le *Voyage autour du monde* : le rôle de la méthode inductive

À travers ses observations et les remarques qu'il y ajoute, Forster développe dans le *Voyage autour du monde* une certaine conception de l'humanité, qui peut sembler reposer sur une hiérarchisation des peuples en fonction de leur degré d'avancement et de la curiosité dont ils font preuve pour les représentants des peuples qui seraient considérés par Forster comme étant les plus avancés, les peuples européens. Pourtant, un certain nombre de passages du récit de voyage rompent cette logique. En réalité, le regard de Forster sur ces peuples est bien plus complexe. Il ne peut être compris indépendamment de la méthode théorisée par Forster après la rédaction du récit de voyage, mais qu'il met en application dès ses premiers écrits. En tant que ces peuples sont des objets de ses observations, il leur applique la méthode empirique de connaissance qu'il a acquise au cours de sa formation. Il leur reconnaît cependant également la même capacité à appliquer cette méthode empirique de connaissance, à un degré plus ou moins élevé, à leur propre environnement, ainsi qu'aux voyageurs européens eux-mêmes : en particulier lorsque ces derniers ne se sont pas comportés à son sens d'une manière digne de l'Europe des Lumières, Forster se demande ce qu'ont dû penser d'eux les peuples visités. De fait, cette capacité est si essentielle dans sa compréhension de l'homme qu'il considère qu'elle est une partie intégrante de la nature humaine. C'est l'application de cette méthode empirique de connaissance qui constitue le fondement de sa réflexion sur le perfectionnement de l'homme.

Pour Forster, la nécessité d'un perfectionnement des connaissances scientifiques est une évidence dès son plus jeune âge. C'est le premier moyen pour lui de permettre à l'homme de se développer, d'abord parce qu'il s'agit là de la sphère dans laquelle lui-même est actif, ensuite parce que ce perfectionnement des connaissances précède et conditionne pour lui tout autre perfectionnement humain. Forster est persuadé dès ses premiers écrits du rapport essentiel entre la connaissance de la nature et le développement de l'homme. Au cours du temps, Forster catégorise et conceptualise davantage ces idées dans ses écrits, mais le fondement de ses idées sur le perfectionnement, puis, plus tard, sur la perfectibilité de l'homme est déjà présent dans le *Voyage autour du monde*. Dès lors, la difficulté qui se présente au chercheur est double :

Forster ne conceptualise pas toutes les idées qu'il présente dans son récit de voyage, il faut donc les reconstituer à partir de remarques ponctuelles ; et il reprend de manière non critique certaines thèses où il est possible de distinguer l'empreinte de Johann Reinhold Forster, alors même que ces thèses sont difficilement conciliables à la fois avec les idées développées dans d'autres passages du *Voyage* et avec sa propre conception ultérieure du perfectionnement.

I) Epistémologie et méthode empirique chez Georg Forster

La perfectibilité de Forster ne peut être comprise qu'en la replaçant dans le contexte scientifique de son époque, et cela pour deux raisons. Tout d'abord, Forster est avant tout un naturaliste qui construit ses idées sur la nature de l'homme à partir de ses idées sur la nature dans son intégralité. Il emploie pour cela des concepts créés par des physiciens, des mathématiciens, des naturalistes. Toute sa réflexion sur la nature de l'homme ne peut donc être comprise qu'à partir de sa conception de la nature. Mais la genèse de la perfectibilité joue un rôle à part, parce que Forster puise pour la constituer dans les idées et découvertes des plus célèbres physiciens et mathématiciens depuis Descartes. Ainsi, la perfectibilité de Forster ne saurait être envisageable sans la réflexion de Descartes sur le dualisme du corps et de l'esprit, sans la découverte par Newton du rôle des forces dans la nature et sans l'opposition entre Leibniz et Newton à propos de l'interaction entre les corps.

Les controverses et dialogues entre Forster et Buffon, Linné, Kant ou Herder se développent avec pour arrière-plan des distinctions fondamentales mises en place au cours des générations de philosophes ou de scientifiques précédentes, depuis le milieu du XVII^e siècle, des distinctions qu'il est donc nécessaire de présenter ici.

A) Forster acteur d'une révolution dans les sciences de la nature

1) De la substance à la matière

Comme l'ensemble des scientifiques de son temps, Forster se place dans la lignée de Descartes et de Galilée, qui donnent un nouveau fondement aux sciences. Forster ne revendique pas l'héritage cartésien et il adopte au contraire les théories nouvelles qui ont infirmé un certain

nombre des idées scientifiques de Descartes, notamment les idées de Newton. Le point de départ de Descartes, qui a conduit au développement de toute son œuvre de fondation des sciences, est cependant bien partagé par Forster, davantage même qu'un certain nombre de ses contemporains : l'idée d'une unité des sciences, telle qu'elle est exprimée par la métaphore de l'arbre de la connaissance dans la « Lettre-préface » aux *Principes de la philosophie* en 1644¹. Descartes distingue entre la substance étendue et la substance pensante, ce qui lui permet de faire disparaître de la physique l'ensemble des intentionalités supposées par les philosophes scolastiques, dans la tradition de la philosophie aristotélicienne. De ce fait, seul l'homme dispose d'une intentionalité pour Descartes, grâce à son âme, et l'ensemble du reste de la nature est purement mécanique. Cela lui permet de mettre en place la distinction entre sujet et objet. La distinction entre substance étendue et substance pensante fonde le dualisme cartésien et la possibilité de l'existence d'une science au sens moderne du terme. Si plus d'un siècle plus tard nombre des théories de Descartes ont été remises en question, les réflexions de Forster sur la nature et la nature de l'homme ne peuvent être comprises sans cette redéfinition de la science par Descartes, même si cela ne signifie pas que Forster serait un partisan d'une théorie d'explication de la nature purement mécaniste.

Newton reprend une partie des théories de Descartes tout en s'y opposant : la découverte du rôle des forces dans la physique et l'énonciation de lois fondamentales du mouvement remet en question les théories physiques cartésiennes. Plus important encore pour Forster, la découverte de ces forces implique la nécessité de l'existence d'interactions causales universelles entre les corps : Forster se place de ce point de vue dans la lignée de Newton, ainsi que de Christian Wolff.

2) **La naissance et le perfectionnement des sciences de la nature modernes**

Sans être nommée au début, la perfectibilité est au cœur d'un des débats d'idées les plus importants des Lumières. Depuis la Renaissance, le fait que la physique d'Aristote soit dépassée dans le domaine des sciences expérimentales comme la physique ou les sciences naturelles était bien établi et n'était plus objet de polémiques, mais ce n'était pas le cas pour de nombreux autres

¹ DESCARTES René, *Principes de la philosophie [1644]*, vol. IX-2, Paris, CNRS-Vrin, 1989, p. 14.

domaines de la connaissance. La *Préface au Traité du vide* de Pascal l'illustre bien² : alors qu'il abandonne le respect inconditionnel des théories de l'Antiquité en matière d'astronomie, de mathématiques, de médecine, y voyant la possibilité d'un progrès continu, il s'y refuse dans le domaine de l'histoire, de la géographie, des arts et surtout de la théologie.

Dès lors, la question de la perfectibilité se pose au XVIII^e siècle justement dans ces domaines où Pascal niait la possibilité d'un progrès, notamment dans le domaine des arts : avaient-ils atteint durant l'Antiquité une perfection indépassable qui ne pouvait être à nouveau atteinte que par l'imitation de ces modèles ou bien les arts de l'époque moderne pouvaient-ils atteindre une autre perfection ? Cette polémique, l'une des discussions les plus importantes de la première moitié du XVIII^e siècle en France, connue aujourd'hui sous le nom de querelle des Anciens et des Modernes, place la perfectibilité au centre des débats des Lumières, comme le montre Ernst Behler³. Il faut cependant remarquer qu'il s'agit de la perfectibilité des sciences et des arts, et non de l'homme, et que le terme de perfectibilité lui-même n'apparaît que tardivement, en 1754, bien que la réalité à laquelle il se réfère soit déjà alors bien installée dans les discussions philosophiques des Lumières⁴. L'application de la perfectibilité à l'homme, et non plus aux sciences et aux arts, ne se fait que progressivement et, dès le départ, la question de la valeur à attribuer à cette perfectibilité se pose.

B) La méthode empirique de Forster

L'application intensive des préceptes de sciences naturelles enseignés par son père et développés par le travail scientifique conforme à la méthode de Linné développe chez Forster une méthode de travail qui reste présente dans toute son œuvre, y compris lorsqu'il traite de sujets entièrement différents. Cette méthode constitue une des fondations de la pensée de Forster, qui trouve son origine dans son éducation et qui s'étend jusqu'à ses derniers ouvrages. Cette méthode transparait dès le début des années 1770, mais elle n'est réellement appliquée

² PASCAL Blaise, « Préface au Traité du vide [première parution posthume 1663] », in: MESNARD Jean (éd.), *Œuvres complètes*, vol. 2, Paris, Desclée de Brouwer, 1970, pp. 777-785.

³ BEHLER, *Unendliche Perfektibilität*, *op. cit.*, 1989, p. 68: „Nun versuchte man nachzuweisen, daß das moderne Zeitalter nicht nur über die Physik des Aristoteles hinausgewachsen war, sondern ebenfalls künstlerische Schönheiten geschaffen hatte, von denen in seiner Poetik nichts zu finden war. Nun wurden die Ideen des Fortschritts und der Perfektibilität, die man zur Beschreibung der Ereignisse in der Philosophie und den Wissenschaften verwandt hatte, auch für die Dichtung und die Künste in Betracht gezogen.“

⁴ HORNIG, BAUM et NEUMEISTER, « Perfektibilität », *art. cit.*, 1984.

que lorsque Forster rédige des textes consacrés spécifiquement aux sciences naturelles, puis à l'anthropologie. Méthode pratique de recherche et d'accroissement des connaissances, elle n'est cependant pas thématifiée en tant que telle par le jeune Forster. Cette question méthodologique est cependant déjà présente, puisque Forster fait le reproche à certains auteurs d'un manque de rigueur scientifique dans leur raisonnement dès le *Voyage autour du monde*, notamment Buffon⁵. Ce n'est que quelques années plus tard, lorsque Forster est amené à rédiger des textes liminaires à sa conception des sciences naturelles, avec une dimension épistémologique forte, qu'il explicite les caractéristiques de cette méthode. Si elle est sous-jacente, cette dimension méthodologique est cependant bien présente, ce qui semble justifier de la présenter dès ce chapitre consacré à la constitution de la réflexion de Forster, quand bien même cela implique parfois d'avoir recours à des textes bien postérieurs de Forster pour en fournir une bonne illustration.

Ces textes développent des réflexions sur le rôle et la définition des sciences naturelles, dans différentes optiques. Il peut s'agir de proposer des remarques préalables à un ouvrage ou un cours plus large sur les sciences naturelles ou sur l'histoire, comme dans le cas d'*Un aperçu de la nature dans sa totalité*⁶, qui est une introduction à un cours de sciences naturelles donné par Forster à Cassel en 1781, du *Versuch einer Naturgeschichte des Menschen*⁷ en 1786, ou encore du *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité*⁸ en 1789. Ces remarques apparaissent également dans des textes à visée plus polémique, elles visent alors à dénoncer ce que Forster perçoit comme des manières de raisonner qui n'ont pas leur place dans les sciences de la nature. C'est le cas de son opposition à Buffon, notamment dans sa *Dissertatio contra Buffonium*⁹, ainsi que de la controverse avec Kant sur l'origine de l'humanité, dans *Autre chose sur les races humaines*¹⁰, l'un de ses ouvrages les plus connus, qui paraît en 1786.

Il ne s'agit pas ici de proposer une étude de la théorie de la connaissance de Forster. Cela a déjà été fait en partie, notamment dans l'ouvrage collectif dirigé par Rainer Godel et

⁵ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1966, pp. 275-276.

⁶ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974.

⁷ FORSTER, « Versuch einer Naturgeschichte des Menschen [première publication posthume 1974] », *art. cit.*, 1974.

⁸ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974.

⁹ FORSTER Georg, « Dissertatio contra Buffonium [première parution posthume 2003] », in: *Werke: Schriften zur Naturkunde I*, vol. 6.1, Berlin, Akad.-Verl., 2003, pp. 799-822.

¹⁰ FORSTER Georg, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 130-156.

Gideon Stiening sur la controverse entre Kant et Forster sur l'origine de l'homme¹¹. Il apparaît cependant indispensable de proposer une réflexion sur les termes employés par Forster dans le domaine de la connaissance. En raison même de son empirisme, Forster ne développe jamais de système. Le commentateur en est donc réduit à reconstruire le modèle théorique de la connaissance de Forster en rassemblant des termes qui apparaissent de manière ponctuelle, mais régulière, dans son discours. Si une telle reconstruction théorique peut sembler aller à l'encontre de la manière de penser de Forster, qui a le souci constant de partir d'études de cas concrets pour développer ses idées, elle apparaît comme le seul moyen de comprendre la structure de pensée qui sous-tend ses réflexions ponctuelles et de relier celle-ci à d'éventuelles influences d'autres penseurs. Cette reconstruction permet également l'établissement du vocabulaire épistémologique de Forster, et une réflexion sur la traduction en français des termes qui le composent.

1) La méthode empirique naturaliste, une méthode au fondement des Lumières

L'étude de la nature connaît de profonds bouleversements au XVIII^e siècle. La révolution dans les sciences introduite au XVII^e siècle touche avec un certain retard les sciences de la nature, mais elle provoque des controverses d'autant plus fortes. Si le processus de sécularisation décrit par Karl Löwith concerne toutes les sciences, les sciences de la nature sont soumises à des facteurs spécifiques, structurels, qui conduisent à des changements forts.

Wolf Lepenies dégage deux facteurs principaux qui conduisent à ces changements, la pression de l'expérience et la contrainte à l'empirisation¹². La découverte d'innombrables nouvelles espèces animales et végétales conduit à la mise en place de nouveaux modèles scientifiques. L'usage nouveau d'instruments pourtant découverts longtemps auparavant, comme le microscope ou le télescope, contribue à l'empirisation des sciences naturelles. Ces facteurs impliquent des changements dans leur structure, une temporalisation de ces sciences qui quittent l'étude figée des textes saints. Il s'agit d'une révolution scientifique au sens où l'entend Thomas Kuhn, un changement de paradigme qui intervient parce que le nouveau

¹¹ GODEL Rainer et STIENING Gideon, *Klopffechtereien - Missverständnisse - Widersprüche? Methodische und methodologische Perspektiven auf die Kant-Forster-Kontroverse*, Munich, Wilhelm Fink, 2011.

¹² LEPENIES Wolf, *Das Ende der Naturgeschichte. Wandel kultureller Selbstverständlichkeiten in den Wissenschaften des 18. und 19. Jahrhunderts*, Munich, Vienne, Hanser Verlag, 1976, p. 17.

modèle scientifique est incompatible avec le modèle scientifique antérieur¹³. La révolution scientifique initiée par Newton, qui a mené la science à s'éloigner de modèles d'explications théologiques de la nature, touche avec presque un siècle de retard les sciences naturelles. À ce titre et cela est important dans le contexte de la réflexion sur le vocabulaire employé, Forster fournit sa contribution à la transposition dans le domaine des sciences naturelles, puis de l'anthropologie, de réflexions venues de la physique. Cette transposition se traduit dans son œuvre même.

Si ces expérimentations conduisent également à la création de nouvelles classifications, ces classifications elles-mêmes ne reposent cependant pas directement sur des expérimentations, mais sur un ou plusieurs critères arbitraires qui permettent à l'homme d'organiser la nature de manière à mieux la comprendre.

2) L'empirisme de Georg Forster

La question de la dimension empirique de la pensée de Forster a déjà été abordée par une abondante littérature secondaire¹⁴. Forster cherche constamment dans ses récits de voyage et ses écrits naturalistes à développer ses théories à partir de ses observations. Il expose les principes de sa méthode dans différents textes théoriques, notamment sa réponse à Kant dans la controverse sur l'origine de l'homme *Autre chose sur les races humaines*¹⁵, son introduction à la traduction du récit du troisième voyage de Cook, *Cook, l'explorateur*¹⁶ ou encore son introduction à un cours sur la faune et la flore, intitulée *Un aperçu de la nature dans sa totalité*¹⁷. Dès le point de départ de la connaissance que constitue l'observation pour Forster, la question

¹³ KUHN Thomas Samuel, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1983, pp. 133-156.

¹⁴ Voir en particulier UHLIG, *Georg Forster. Einheit und Mannigfaltigkeit in seiner geistigen Welt*, op. cit., 1965, pp. 45-55 ; SCHEWELEIT, *Naturauffassung, Perfektibilitätsidee und Fortschrittsdenken im Werk Georg Forsters*, op. cit., 1987, pp. 76-104 ; NEUMANN Michael, « Europas Welt-Erfahrung: Der Weltreisende Georg Forster zwischen Aporien und Theorien », in: GLASER Brigitte et SCHNACKERTZ Hermann Josef (éds.), *Europa interdisziplinär: Probleme und Perspektiven heutiger Europastudien*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2005, pp. 75-91 ; GILLI, *Un révolutionnaire allemand, Georg Forster (1754-1794)*, op. cit., 2005 ; LAGIER, « Un outsider de la fondation de l'anthropologie », art. cit., 2006 ; GODEL Rainer, *Vorurteil - Anthropologie - Literatur: Der Vorurteilsdiskurs als Modus der Selbstaufklärung im 18. Jahrhundert*, Berlin, Boston, De Gruyter, 2007 ; SOBOLEVA Maja, « Der Begriff der Tatsache in der Kant-Forster-Kontroverse », in: GODEL Rainer et STIENING Gideon (éds.), *Klopffechtereien - Missverständnisse - Widersprüche?: Methodische und methodologische Perspektiven auf die Kant-Forster-Kontroverse*, Munich, Wilhelm Fink, 2011, pp. 119-132.

¹⁵ FORSTER Georg, « Noch etwas über die Menschenrassen. An Herrn Dr. Biester », *Teutscher Merkur*, 11.1786, pp. 57-86.

¹⁶ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », art. cit., 1985.

¹⁷ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », art. cit., 1974.

se pose de la possibilité même d'aborder le sensible sans aucune connaissance préalable. En effet, l'homme a nécessairement des connaissances préalables dont il ne peut ni ne doit faire abstraction dans son observation du sensible. Cependant, Forster accorde une place tout aussi importante à l'observation guidée par des connaissances préalables qu'à celle qui ne l'est pas, il considère qu'il faut combiner les deux¹⁸. Cela est valable tant dans le domaine des sciences naturelles que de l'ethnographie ou de l'histoire. Bien sûr, cette conviction trouve un écho dans la formation du jeune Georg lui-même, puisqu'il a été formé par son père, dont on a vu qu'il était convaincu de la nécessité de combiner connaissances théoriques et expériences pratiques, notamment au cours des voyages. L'influence précoce de Priestley se fait peut-être également sentir ici, puisque ce dernier souligne le fait que l'éducation, un domaine encore incomplet de la connaissance humaine, ne saurait être figée dans des règles théoriques trop rigides, et que l'action, secondée par l'imagination de chacun, peut seule permettre de parvenir à la perfection¹⁹.

Plus largement, c'est l'influence des penseurs anglo-saxons qui est à l'œuvre ici. Forster est marqué dans sa jeunesse par la lecture des héritiers de John Locke. Il est ainsi possible, au moins en partie, d'attribuer à Forster l'idée directrice qu'il prête à la philosophie anglo-saxonne, dans la *Geschichte der Englischen Litteratur, vom Jahr 1788*. Il y écrit :

Seitdem *Locke* die angebohrnen Begriffe aus der Metaphysik verbannte, lag die Hoffnung der Englischen Philosophen lediglich im Fortschritt der empirischen Naturkunde beschlossen. Annäherung zu dem, was Menschen Wahrheit nennen, erwarteten sie hinfort nur aus dieser Quelle; und sollte diese Erwartung doch am Ende auf Wahn hinausgehen, so hat sie wenigstens das Gute, daß die Beobachtungen und Entdeckungen, welche sie veranlaßt, zu keiner Zeit verlorhne Arbeit sind, sondern von jedem speculativen Kopf benutzt, geordnet und verbunden werden können.²⁰

L'empirie est au centre de la réflexion des penseurs anglo-saxons selon Forster, et lui-même affirme à plusieurs reprises dans d'autres textes qu'il partage cet espoir d'une élucidation totale des rapports que l'homme entretient à ce qui l'entoure grâce à la méthode empirique.

¹⁸ GODEL, *Vorurteil - Anthropologie - Literatur, op. cit.*, 2007, p. 266.

¹⁹ PRIESTLEY, *An essay on the first principles of government, op. cit.*, 1771, pp. 85-90. Voir à ce propos la première sous-partie du chapitre 1, p. 65.

²⁰ FORSTER Georg, « *Geschichte der Englischen Litteratur, vom Jahr 1788 [1788]* », in: *Werke: Kleine Schriften zu Kunst und Literatur. Sakontala*, vol. 7, Berlin, Akad.-Verl., 1963, p. 66. « Depuis que Locke a banni les concepts innés hors de la métaphysique, l'espoir des philosophes anglais a résidé exclusivement dans le progrès des sciences de la nature empiriques. Depuis lors, c'est uniquement de cette source qu'ils ont espéré se rapprocher de ce que les hommes appellent la vérité ; et si cette espérance devait ultimement s'avérer n'être qu'une illusion, elle a du moins cela de bon que les observations et les découvertes que ces dernières occasionnent ne sont à aucun moment du travail perdu, mais peuvent être utilisées, ordonnées et reliées entre elles par chaque tête spéculative. »

Pour Forster donc, la méthode empirique est bien davantage qu'un simple outil, comme le montrent les considérations qu'il développe sur ce que doit être pour lui un bon modèle de raisonnement scientifique bâti sur l'observation.

C) **Bon et mauvais modèle d'un raisonnement scientifique**

Le raisonnement scientifique tel qu'il est mené par Forster a pour but l'augmentation des connaissances scientifiques, qui elles-mêmes contribuent à la progression de l'humanité. Ce raisonnement scientifique doit donc reposer sur des fondements empiriques solides pour ne pas donner prise à des élucubrations sans fondement.

1) **Le modèle d'un raisonnement scientifique**

Pour Forster, une réflexion scientifique doit nécessairement partir des faits (*Fakta*²¹). Forster insiste sur l'importance de la bonne compréhension de ces faits dans *Autre chose sur les races humaines*. L'emploi du terme de *Faktum* ou *Factum* est fréquent en sciences naturelles au XVIII^e siècle, le *Goethe-Lexicon* décrit le terme ainsi : « dans le domaine des sciences naturelles, phénomènes se présentant réellement, résultats objectifs, dans le contexte de processus ou d'événements concrets ». Il précise cependant aussitôt : « essentiellement en tant que point de départ (empirique) du processus de connaissance²². » Forster tend donc à se ranger, par le seul emploi de ce terme, parmi les penseurs empiriques. À ce titre, il s'inscrit parfaitement dans l'évolution que connaissent les Lumières tardives allemandes : l'emploi du terme « fait » (*Faktum*) se répand au XVIII^e siècle. D'autres penseurs empiriques témoignent de leur attachement aux faits, c'est le cas notamment de Karl Philipp Moritz dans le domaine de la psychologie empirique²³.

²¹ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, pp. 132-133 ; FORSTER Georg, « Vorbericht zu: Louis Patrin, Zweifel gegen die Entwicklungstheorie [1788] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, p. 162.

²² ERXLEBEN Maria, « Faktum », in: *Goethe-Wörterbuch*, vol. 3, Stuttgart, Berlin, Cologne, Kohlhammer, 1998, p. 532 : „im natwiss Bereich im Hinblick auf konkre Vorgänge, Gegebenheiten, sich real darstellende Phänomene, objektive Resultate. [...] überwiegend als (empirische) Ausgangsbasis für den Erkenntnisprozeß“.

²³ „Ich [liefere] Fakta, und kein moralisches Geschwätz, keinen Roman, und keine Komödie“ (« je livre des faits et pas un bavardage moraliste, ni un roman, ni une comédie ») écrit Moritz dans l'avant propos au premier numéro de son *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde*, la première revue de psychologie de l'espace germanique, qu'il fonde

Ces faits sont ensuite appréhendés (*Wahrgenommen*²⁴) par l'homme grâce à ses sens : les termes relevant du champ lexical de la vision (*Auge, Blick, Zuschauer*) et plus largement des sens (*Scharfsinn*²⁵) sont innombrables dans les textes étudiés ici. Les sens fournissent le matériau des expériences que l'homme vit (*Erfahrung*²⁶). Le moyen le plus fiable de parvenir à la bonne compréhension des faits est l'intuition sensible (*Anschauung*²⁷, *Anschauungskräfte*²⁸). Ces faits fournissent alors des informations vraies (*wahre Angaben*), vérité qu'il faut vérifier par la raison (*Vernunft*) et par l'entendement (*Verstand*) : ce contrôle passe par une vérification (*Prüfung, geprüfter Satz*²⁹) de la vérité et par une recherche des causes (*Gründe*) des faits traités. Les qualités indispensables à l'homme à cette étape du raisonnement sont l'attention (*Aufmerksamkeit*³⁰), la faculté de juger (*Beurteilungskraft*³¹) et l'impartialité (*Unparteilichkeit*³²). Ce n'est qu'alors qu'il est possible de parvenir à ce qu'on peut qualifier de bonne observation (*gute Beobachtung*). Forster souligne que les occasions de se tromper (*sich irren*) sont très nombreuses dans ce processus. Grâce aux qualités que sont la réflexion (*Nachdenken*³³) et l'esprit d'observation (*Beobachtungsgeist*³⁴), de nouveaux essais peuvent être réalisés, de nouvelles expériences vécues (*neue Versuche und Erfahrungen*) qui fournissent à leur tour de nouveaux faits à comprendre. Les bonnes observations permettent également de poser des hypothèses (*Hypothesen*), qui à leur tour fondent des théories (*Theorien*) qui donnent leur substance aux concepts généraux (*allgemeine Begriffe*). Il est cependant à noter que Forster accorde une attention bien plus grande à la première phase du raisonnement, celle qui est encore très dépendante du témoignage des sens. Cette disproportion marque l'importance pour Forster du contrôle de la véracité de l'interprétation des faits. Elle se justifie aussi précisément parce

en 1783. MORITZ Karl Philipp, « Vorrede », *Gnothi sauton oder Magazin zur Erfahrungsseelenkunde als ein Lesebuch für Gelehrte und Ungelehrte* 1 (1), 1783, p. 2.

²⁴ FORSTER, « Versuch einer Naturgeschichte des Menschen [première publication posthume 1974] », *art. cit.*, 1974, p. 159.

²⁵ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, p. 79.

²⁶ On en trouve de très nombreuses occurrences, notamment FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, pp. 132- ; FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, p. 78 ; FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, p. 190 ; FORSTER, « Vorbericht zu: Louis Patrin, Zweifel gegen die Entwicklungstheorie [1788] », *art. cit.*, 1974, p. 161.

²⁷ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, pp. 131-132.

²⁸ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, p. 78.

²⁹ Ibid.

³⁰ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, p. 133.

³¹ Ibid.

³² Ibid.

³³ FORSTER, « Vorbericht zu: Louis Patrin, Zweifel gegen die Entwicklungstheorie [1788] », *art. cit.*, 1974, p. 161.

³⁴ Ibid.

que ces textes s'opposent souvent à des systèmes qui tendent à négliger cette étape en la tenant pour évidente, voire à la passer totalement sous silence.

2) Les erreurs dans le raisonnement scientifique

Le raisonnement reconstitué dans le paragraphe précédent correspond à un accroissement de la connaissance réussi. Pourtant, même lorsque les étapes du processus sont scrupuleusement suivies, les faits que l'homme emploie comme le fondement de son raisonnement peuvent être insuffisants : par exemple, les techniques d'observation peuvent être imparfaites et ne pas fournir tous les faits qui seraient pertinents pour la constitution du raisonnement. Les observations sont alors correctes mais comme elles ne couvrent qu'une partie de la vérité, elles permettent seulement de formuler des hypothèses et des théories valables pour une certaine partie du champ de la connaissance, sans que celui qui les formule en ait nécessairement conscience. La connaissance lacunaire, bornée de l'homme („unsere Erkenntnis [bleibt] mangelhaft“, „eingeschränkte Erkenntnis“³⁵) n'est valable que dans les bornes (*Schranken*³⁶) de ce qu'il connaît de son environnement et ce n'est que dans ces bornes que la connaissance permet de déterminer (*Bestimmungen*³⁷) ce qui l'entoure, cette détermination pourra être remise en cause dès que de nouveaux faits apparaîtront. Forster prend à cet égard l'exemple de Linné : sa classification des êtres, écrit-il, ne pourra être parfaite tant que notre connaissance elle-même ne sera pas parfaite, ce qu'elle ne sera probablement jamais. Cela empêche toute infailibilité des principes („Infallibilität der Prinzipien“³⁸) et impose une grande prudence même à l'égard des constructions théoriques les plus admirables des sciences naturelles. Karl Popper met en avant un argument identique dans *La Logique de la découverte scientifique* lorsqu'il écrit que vérifier la vérité d'une loi naturelle imposerait de constater empiriquement chaque événement particulier qui relève de cette loi, ce qui est impossible³⁹.

Dans le cadre de ce modèle d'accroissement de la connaissance, des erreurs peuvent être commises. Elles sont favorisées par certains comportements des hommes. Dans l'introduction à sa traduction en allemand d'un texte du naturaliste et minéralogiste français Eugène Louis

³⁵ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, p. 132.

³⁶ Ibid.

³⁷ Ibid.

³⁸ Ibid.

³⁹ POPPER Karl, *Logik der Forschung. Zur Erkenntnistheorie der modernen Naturwissenschaft*, Vienne, Springer, 1935 (Schriften zur wissenschaftlichen Weltauffassung 9), p. 29.

Melchior Patrin⁴⁰, Forster critique la théorie du développement (*Entwicklungstheorie*⁴¹), également appelée théorie de la préformation⁴², en lui reprochant de s'appuyer sur des faits à la fiabilité indéterminée („Zuverlässigkeit [, die] noch nicht entschieden ist“⁴³). C'est ici dès la première étape du raisonnement que se produit l'erreur : les faits n'ont pas été suffisamment vérifiés. De manière similaire, dans *Un aperçu de la nature dans sa totalité*, il reproche à certains penseurs l'emploi de l'esprit (*Witz*⁴⁴) en lieu et place de la raison pour vérifier l'exactitude des faits⁴⁵. Ce reproche repose sur l'ambiguïté qui règne encore au XVIII^e siècle en allemand sur le terme de *Witz*, souvent compris comme un synonyme de raison (*Verstand*), comme le souligne le dictionnaire d'Adelung en 1780⁴⁶. *Witz*, qui ne se réduit pas à l'esprit au sens du bon mot, comprend également une dimension de comparaison, de parallèle entre différents domaines, qui conduit à un raisonnement par analogie⁴⁷. Or c'est précisément là que réside la critique de Forster : l'emploi du *Witz* au lieu de la raison conduit à la précipitation et, souvent, à l'erreur. On retrouve le même reproche lorsque Forster critique un raisonnement trop rapide („manches voreilige Reasonnement“⁴⁸). Une autre source d'erreur commune est le fait de ne pas reconstituer soi-même le processus entier, des faits aux grands principes, mais de faire confiance à des autorités, à des grands noms (*Autoritäten, die großen Namen*⁴⁹). Le recours à un argument d'autorité crée des hypothèses sans aucun fondement dans les faits et qui démultiplient donc le risque d'erreur. Forster déplore également la transformation des sciences

⁴⁰ FORSTER, « Vorbericht zu: Louis Patrin, Zweifel gegen die Entwicklungstheorie [1788] », *art. cit.*, 1974. À propos du contexte de la production de cet essai et des circonstances dans lesquelles il tombe en la possession de Forster, voir la deuxième sous-partie du chapitre 4, p. 259.

⁴¹ *Ibid.*, p. 160.

⁴² Forster prend position dans la dispute sur la génération des organismes ravivée en grande partie par son ami Blumenbach. À cette occasion, Forster se prononce à plusieurs reprises contre la théorie de la préformation. Voir à ce propos pp. 256-263.

⁴³ FORSTER, « Vorbericht zu: Louis Patrin, Zweifel gegen die Entwicklungstheorie [1788] », *art. cit.*, 1974, p. 162.

⁴⁴ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, p. 77.

⁴⁵ Ludwig Uhlig a montré qu'une grande partie de l'introduction au cours de Forster sur la faune et la flore *Un aperçu de la nature dans sa totalité* était une traduction de passages des livres 12 et 13 de l'*Histoire naturelle* de Buffon (UHLIG, *Georg Forster. Einheit und Mannigfaltigkeit in seiner geistigen Welt, op. cit.*, 1965, p. 268). Sauf indication contraire, les citations du *Blick in das Ganze der Natur* mentionnées ici proviennent toujours de la partie rédigée par Forster lui-même.

⁴⁶ ADELUNG Johann Christoph, « Witz », in: *Versuch eines vollständigen Wörterbuches der hochdeutschen Mundart, mit beständiger Vergleichung der übrigen Mundarten*, vol. 4, Seb-Z, Vienne, 1780, pp. 1586-1587.

⁴⁷ Il s'agit là du sens premier du terme mentionné dans l'encyclopédie économique par le successeur de Krünitz : HOFFMANN Carl Otto, « Witz », in: *Dr. Johann Georg Krünitz's ökonomisch-technologische Encyclopädie, oder allgemeines System der Staats-, Stadt-, Haus- und Landwirthschaft, und der Kunstgeschichte, in alphabetischer Ordnung*, vol. 239, Berlin, Pauli, 1857, pp. 471-474.

⁴⁸ FORSTER, « Vorbericht zu: Louis Patrin, Zweifel gegen die Entwicklungstheorie [1788] », *art. cit.*, 1974, p. 162.

⁴⁹ *Ibid.*

en érudition (*Gelehrsamkeit*⁵⁰), en raison de la masse énorme des connaissances : seul un génie est désormais capable d'organiser cette érudition en un tout qui ait du sens (*organischen Gestalt*⁵¹), les autres, qui se prétendent scientifiques, ne font souvent usage que de leur mémoire (*Gedächtniswerk*⁵²) et non de leur réflexion. L'accumulation, voire l'entassement de références et de citations n'est en rien scientifique, et un texte qui se contente de présenter des observations et des remarques d'autres auteurs et de les interpréter sans aucune rigueur est même dangereux pour la science.

En 1789, Forster s'attaque à un professeur de Göttingen qui incarne le mieux cette dérive de l'érudition selon lui, Christoph Meiners⁵³. Forster reproche à Meiners de sélectionner soigneusement les citations qui vont dans le sens de son propre système. Forster indique ainsi avec ironie à la fin du *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité* :

Ich verspare die Ausführung meines Systems für ein dickes Buch, wozu ein Ozean von Citaten in Bereitschaft liegt, der bei seiner Überschwemmung alle Einwürfe, wie unsichere Dämme zu durchbrechen und zu vertilgen droht. Mit Citaten kämpft man ja gegen Citaten, und wie die Erfahrung lehrt, auch nicht selten sehr glücklich gegen den Menschenverstand.⁵⁴

Les termes choisis par Forster dans ce passage montrent bien les raisons épistémologiques qui le poussent à s'opposer à cette érudition débridée : Forster décrit ici un auteur qui s'est bâti un système qu'il cherche à imposer à ses lecteurs. Cet auteur a sélectionné à l'avance les citations qui doivent lui permettre d'emporter l'adhésion des lecteurs, peut-être avant même de confronter son système à l'expérience⁵⁵. Il ne s'agit pas ici d'en appeler à l'entendement des lecteurs, mais de les impressionner et les contraindre à l'assentiment par une grande quantité d'arguments d'autorité. Or l'édifice ainsi construit est entièrement artificiel et ne prouve rien : les citations employées en dehors de leur contexte peuvent venir à l'appui d'erreurs.

⁵⁰ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, p. 77.

⁵¹ Ibid.

⁵² Ibid.

⁵³ Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 7, pp. 474-494.

⁵⁴ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, pp. 192-193. « Je réserve l'exposition de mon système pour un gros livre, pour lequel un océan de citations est en préparation, qui menace, par son flot déferlant, de crever et de détruire toutes les objections sur son passage comme autant de digues fragiles. C'est avec des citations que l'on se bat contre des citations, et aussi, comme l'enseigne l'expérience – et le fait n'est pas rare – que l'on gagne le combat contre l'entendement humain. »

⁵⁵ Cette supposition est confirmée par la lecture des ouvrages de Meiners, en particulier le *Grundriss der Geschichte der Menschheit*.

3) Le raisonnement scientifique, incompatible avec une pensée par système ?

Le modèle des penseurs par système est la cible des critiques les plus virulentes de Forster. De nombreux chercheurs ont réfléchi sur l'opposition entre Kant et Forster dans la controverse sur l'origine de l'homme, notamment à travers l'étude du texte de Forster *Autre chose sur les races humaines*. Il est néanmoins important de retracer ici la conception qu'a Forster d'une pensée systématique et ce qu'il lui reproche, lorsqu'il la confronte à son propre modèle empirique. Forster a une position nuancée, il n'affirme pas la supériorité inconditionnelle de l'empirisme sur la pensée par système, mais il affirme que l'empirisme est un moyen plus sûr de parvenir au but que devrait se fixer toute science, l'accroissement de la connaissance et de la compréhension du monde, et à terme le bonheur de l'humanité⁵⁶. Le principal reproche à l'égard d'une réflexion par système est une détermination trop précoce des faits et de leur interprétation. Une détermination abstraite (*abstrakte Bestimmtheit*⁵⁷) des faits mène à des spéculations (*Spekulation*⁵⁸), qui elles-mêmes enfantent des théories spéculatives (*spekulative Theorie*⁵⁹). Pourtant ce modèle peut pour Forster aboutir à la vérité, tout autant qu'un modèle empirique ; parfois même il est nécessaire de se dégager de l'intuition sensible (*Anschauung*) parce qu'elle nuit au pouvoir d'abstraction de l'homme (*Abstraktionsvermögen*⁶⁰). Il écrit ainsi :

Um zuverlässig beobachten zu können, ob ein gewisses Objekt schwarz oder weiß sey, braucht man nicht zu wissen, daß die schwarze Farbe der Abwesenheit des Lichts, und die weiße der Vereinigung aller verschieden gebrochenen Strahlen zugeschrieben wird: wenn aber ein Beobachter, der diesen bestimmtern Begriff hat, und ein anderer, der blos empirisch weiß, was schwarz sey, beyde von demselben Gegenstande erzählen, daß er schwarz erscheine, so ist das Faktum desto unläugbarer.⁶¹

L'observation peut être d'aussi bonne qualité, que l'observateur ait des connaissances théoriques préalables sur ce qu'il observe ou qu'il aborde ce qu'il observe de manière empirique. L'observation n'a pas nécessairement besoin de faire le détour par la science

⁵⁶ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, p. 78.

⁵⁷ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, p. 132.

⁵⁸ Ibid.

⁵⁹ Ibid., p. 133.

⁶⁰ Ibid., p. 131.

⁶¹ Ibid., p. 134. FORSTER, « Autre chose sur les races humaines », *art. cit.*, 2006, p. 155. Traduction par Raphaël Lagier, révisée. « Pour pouvoir observer de façon fiable qu'un certain objet est blanc ou noir, il n'est pas besoin de savoir que la couleur noire est due à l'absence de lumière, et la couleur blanche à la réunion des différents rayons diffractés ; mais si un observateur qui dispose de ce concept un peu plus déterminé, et un autre, qui sait purement empiriquement ce qu'est le noir, disent tous deux du même objet qu'il apparaît comme étant noir, alors le fait est d'autant plus incontestable. »

théorique pour fournir une connaissance à l'observateur. Pour Forster, il existe donc bien deux chemins de la connaissance, tous deux étant tout aussi utiles et praticables l'un que l'autre.

Pourtant, souligne Forster, le modèle théorique a des défauts structurels qui ont tât fait de détourner celui qui l'emploie de la vérité. Si le penseur, convaincu de sa théorie, est partial („... *eines partheyischen Systematikers*⁶²“) et que son principe est fautif (*fehlerhaftes Prinzip*⁶³), il déforme les observations et les expériences, déterminées pour être compatibles avec son principe (*bestimmte Erfahrungen*⁶⁴), et les multiplie pour faire croire à leur véracité. Ces expériences partielles conduisent à l'élaboration de fausses observations et de faux concepts, qui n'ont en réalité d'autre fondement que notre propre représentation des choses indépendamment de toute expérience :

die Wirklichkeit [ist], von dem was wir hinzubringen, von unserer Vorstellungsart, sehr verschieden, und aller Abstraktion durchaus, auf das Einzelne angewendet, entspricht nichts reelles. Wenn wir schaffen, auch nur Abstraktionen vom Wahrgenommenen schaffen, so sind es Hirngespinnste.⁶⁵

Une théorie formulée *a priori* est fragile, parce qu'elle ne repose pas sur des faits et qu'un seul exemple de fait où elle ne fonctionne pas l'invalide :

Ein Beyspiel vom Gegentheil entscheidet das Schicksal der Theorie.⁶⁶

Forster oppose le penseur par système à l'empiriste sans condamner clairement le premier, mais la manière dont il présente les choses, dans une question rhétorique, le trahit :

Wer wollte nicht die wenigen Beobachtungen eines bloßen, jedoch scharfsichtigen und zuverlässigen Empyrikers, den vielen geschminkten eines partheyischen Systematikers vorziehen?⁶⁷

Sous couvert d'humilité – celle d'un simple penseur empirique qui ne saurait rivaliser avec les systèmes complexes du penseur par système – Forster associe les deux termes à des qualificatifs qui peuvent laisser entendre qu'un empiriste est toujours clairvoyant et fiable tandis

⁶² FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, p. 133.

⁶³ Ibid.

⁶⁴ Ibid.

⁶⁵ FORSTER, « Versuch einer Naturgeschichte des Menschen [première publication posthume 1974] », *art. cit.*, 1974, p. 159. « La réalité [est] très différente de notre manière de nous représenter les choses, et il est tout à fait vrai que toute l'abstraction ne correspond à rien de réel, lorsqu'on l'applique à l'individuel. Lorsque nous *créons*, même lorsque nous créons des abstractions à partir de ce que nous avons perçu, ce ne sont que des élucubrations. »

⁶⁶ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, p. 148. « Un exemple du contraire décide du sort de la théorie. »

⁶⁷ Ibid., p. 133. FORSTER, « Autre chose sur les races humaines », *art. cit.*, 2006, p. 155. Traduction de Raphaël Lagier, révisée. « Qui ne voudrait préférer le faible nombre d'observations d'un empiriste pur, mais pénétrant et fiable, aux nombreuses observations maquillées d'un penseur par système partial ? »

que le penseur par système est toujours partial et ses observations, biaisées. Un faible nombre d'observations simples, établies, et positives, sont un point de départ plus sain que les prétendues observations du penseur systématique, qui, en réalité, a déjà appliqué à ces observations de seconde main le fard du système dans lequel il veut les faire entrer. Forster emploie ici à dessein le terme péjoratif de penseur systématique (*Systematiker*) : il laisse supposer que le penseur est incapable de penser en dehors d'un système, ce qui le place parmi les penseurs dogmatiques et laisse sous-entendre qu'il est incapable de la moindre évolution ou adaptation de sa théorie en fonction de faits nouvellement découverts. Ce n'est pas le cas des penseurs empiriques, Forster le premier, qui ajustent leur théorie en fonction de la découverte de faits nouveaux. C'est ainsi que Forster reconnaît souvent, et bien volontiers, s'être trompé dans des écrits précédents lorsque de nouveaux faits viennent contredire ses théories.

La présence répétée de termes relevant du vocabulaire scientifique vient confirmer le soin que prend Forster à établir une nomenclature rigoureuse dans ses écrits. Les faits qu'il traite sont désignés par des termes différents selon qu'ils sont encore de simples faits ou bien déjà des objets de la connaissance humaine⁶⁸. Forster fait preuve d'une grande rigueur dans l'emploi de différents termes désignant des éléments qui viennent étayer, prouver ou contredire une thèse⁶⁹. Les différentes méthodes de construction d'un raisonnement sont également représentées⁷⁰.

4) Empirisme et opposition aux théories insuffisamment fondées sur l'observation

La dimension empirique de la pensée de Forster joue un rôle central dans son opposition à ce qu'il appelle les systèmes, dont il lui semble qu'ils risquent de distordre les faits susceptibles de les remettre en question. *A contrario* pour Forster, une théorie ne saurait se maintenir à partir du moment où elle est invalidée par les faits. Il accepte l'objection selon laquelle certaines choses ne peuvent être déduites directement des faits, il faut alors poser des hypothèses pour progresser dans la connaissance, mais ces hypothèses doivent pouvoir être abandonnées à tout moment si des faits qui les contredisent apparaissent. Elles ne doivent pas s'opposer aux faits et se fossiliser dans un dogme coupé de la réalité. Les réflexions de Rainer

⁶⁸ Faktum, Objekt, Beispiel, Erscheinung, Phänomen, Tatsache.

⁶⁹ Argument, Argumentation, Behauptung, Belege, Beweis, Erscheinung, Evidenz, Satz, widerlegen, Widerspruch

⁷⁰ ableiten, demonstrieren, erweisen, Folgerung, generalisieren, ordnen (unter).

Godel sur l'opposition de Forster aux préjugés trouvent un écho dans ce postulat de Forster pour toute pensée scientifique⁷¹ : Rainer Godel souligne que pour Forster, l'hypothèse ne saurait être traitée comme une certitude. Les hypothèses voient leur degré de probabilité augmenter au fur et à mesure que la connaissance progresse : même si la progression des connaissances est constituée d'une suite d'hypothèses invalidées, ces hypothèses deviennent de plus en plus probables. C'est là la méthode scientifique qui est au fondement de la pensée de Forster et qui permet de contribuer à la connaissance. Les préjugés au contraire nuisent à la connaissance : là où une hypothèse reste toujours suspecte d'être fausse quand bien même elle reposerait sur les faits, parce que d'autres faits peuvent être découverts qui invalident cette hypothèse, les préjugés sont de fausses certitudes qui reposent sur l'habitude et qui sont coupés de l'observation empirique. Les hypothèses au contraire ne constituent rien d'autre qu'un état de la connaissance à un certain moment et doivent constamment être confrontées à l'observation empirique.

L'empirisme de Forster le conduit à s'opposer aux théories qui n'auraient pas à son sens un fondement suffisant dans l'expérience, notamment dans les domaines des sciences naturelles ou de la philosophie politique. Forster a été très tôt confronté à des affirmations fondées sur une doctrine et sans fondement dans les faits. Ainsi, la raison même du second voyage du capitaine Cook dans les mers du Sud était la recherche d'un sixième continent au pôle sud. Forster écrit à son retour du voyage, entre 1775 et 1776 :

Philosophers [...] tortured their imagination to invent mechanical & mathematical reasons to demonstrate the absolute necessity of Land in the Southern Hemisphere, and declared the World could not perform its revolutions without that due proportion of Earth to counterbalance the Solid Weight of the Northern half. [...] But Cook's two Voyages at last triumphed over the Continent [...] abolishing all the little refuges that the favourers of this ill founded opinion might still have left⁷².

Si l'Antarctique existe bien, le voyage de Cook n'a pas permis de découvrir le continent, qui n'est connu qu'un demi-siècle plus tard. Forster est bien davantage disposé à croire les observations qu'il a faites lui-même, en tant que membre de l'équipage du navire qui a, à son

⁷¹ GODEL, *Vorurteil - Anthropologie - Literatur, op. cit.*, 2007, pp. 264-272.

⁷² FORSTER Georg, « Essay on the SouthSea islands [première parution posthume 1985] », in: *Werke: Kleine Schriften zur Völker- und Länderkunde*, vol. 5, Berlin, Akad.-Verl., 1985, pp. 28-29. Le manuscrit est perdu et la date n'a pas pu être reconstituée avec davantage de précision. Il s'agit d'un brouillon du récit de voyage, rédigé de la main de Forster. « Les philosophes [...] ont torturé leur imagination pour inventer des raisons mécaniques et mathématiques permettant de démontrer la nécessité absolue de l'existence d'une terre dans l'hémisphère sud, et déclaré que le monde ne pourrait réaliser ses révolutions sans cette proportion appropriée de terre pour contrebalancer le poids solide de la moitié nord. [...] Mais les deux voyages de Cook ont fini par triompher du continent [...] abolissant tous les petits refuges dont les tenants de cette opinion mal fondée pourraient encore disposer. »

époque, atteint le point le plus méridional jamais atteint par l'homme, que des théories qui présupposent l'existence de ce continent.

5) Réflexions sur la méthode dans *Autre chose sur les races humaines*

Forster prend position dans l'ouvrage en refusant à la fois le monogénisme de Kant et le polygénisme de Meiners. En premier lieu, Forster conteste la méthode de Kant. Kant souligne en effet au début de la *Bestimmung des Begriffs einer Menschenrace* qu'on ne peut déduire quelque chose de l'expérience que si on sait déjà ce qu'on va y trouver, et dévalorise le rôle à attribuer à l'apport des explorateurs dans la connaissance du monde, au profit d'une connaissance théorique. Cela va à rebours de la logique empirique de Forster, qui écrit, à partir de la phrase introductive de la *Bestimmung des Begriffs einer Menschenrace* qu'il cite lui-même :

Wenn also der Satz: *daß man in der Erfahrung nur alsdenn finde, was man bedarf, wenn man vorher weiß, wornach man suchen soll*, (Berl. Monatsschrift, Novemb. 1785. S. 390.) auch seine unangefochtene Richtigkeit hätte: so wäre gleichwohl bey der Anwendung desselben eine gewisse Vorsicht nöthig, um die gewöhnlichste aller Illusionen zu vermeiden, diese nämlich, daß man bey dem bestimmten Suchen nach dem was man bedarf, dasselbe oft auch da zu finden glaubt, wo es wirklich nicht ist. [...] In sofern der unbefangene Zuschauer also nur getreu und zuverlässig berichtet, was er wahrgenommen, ohne lange zu ergrübeln, welche Spekulation seine Wahrnehmung begünstige, [...] in sofern würde ich zuversichtlicher bey ihm Belehrung suchen, als bey einem Beobachter, den ein fehlerhaftes Princip verführt, den Gegenständen die Farbe seiner Brille zu leihen.⁷³

Forster répond directement à Kant, qui écrivait au début de sa *Définition du concept de race humaine* :

Die Kenntnisse, welche die neuen Reisen über die Mannigfaltigkeiten in der Menschengattung verbreiten, haben bisher mehr dazu beigetragen, den Verstand über diesen Punct zur Nachforschung zu reizen, als ihn zu befriedigen. Es liegt gar viel daran, den Begriff, welchen man durch Beobachtungen aufklären will, vorher selbst wohl bestimmt zu haben, ehe man seinetwegen die

⁷³ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, pp. 132-133. « C'est pourquoi, même si était incontestablement juste la proposition selon laquelle on ne trouve dans l'expérience ce dont on a besoin que si l'on sait par avance ce que l'on doit y rechercher ; même dans ce cas, une certaine prudence serait néanmoins nécessaire dans l'emploi de ce principe, afin d'éviter la plus courante de toutes les illusions, à savoir celle par laquelle en cherchant précisément ce dont on a besoin, on croit souvent trouver ce que l'on cherche là où en fait cela ne se trouve pas. [...] dans la mesure où l'observateur impartial ne fait que rapporter de façon fidèle et fiable ce qu'il a perçu, sans tergiverser sur le genre de spéculation que son observation favorise [...], dans cette mesure je me fierais davantage à son enseignement qu'à celui d'un observateur qu'un principe fallacieux entraîne à attribuer aux objets la couleur des verres de ses lunettes. » FORSTER, « Autre chose sur les races humaines », *art. cit.*, 2006, p. 155. Traduction de Raphaël Lagier, révisée.

Erfahrung befragt; denn man findet in ihr, was man bedarf, nur alsdann, wenn man vorher weiss, wonach man suchen soll.⁷⁴

Forster reproche à Kant une distorsion de la réalité au profit d'une théorie⁷⁵, cette dernière aveuglant l'observateur au point de lui faire voir des faits qui n'existent pas. Il apparaît ici que le reproche central de Forster à Kant est lié à la détermination trop grande, et trop tôt dans le raisonnement, de la recherche („bey dem bestimmten Suchen“). Ce terme pourrait être compris dans son acception courante, en tant qu'une « certaine recherche », mais l'emploi fréquent par Forster de termes comme *Bestimmung* et surtout *Bestimmtheit* s'oppose à cette interprétation. Déterminée trop tôt par des éléments extérieurs, la recherche s'en trouve biaisée puisque, comme l'écrit Forster, elle confère aux objets la couleur des lunettes de l'observateur, elle leur applique une grille de lecture prédéterminée. Inconsciemment, l'observateur introduit donc une dimension subjective dans l'observation.

Les *Vues sur le Rhin inférieur*, écrites quelques années après la controverse qui oppose Forster à Kant, n'ont pas d'introduction. Conçues sur le modèle de lettres adressées à un ami au jour le jour pendant le voyage, elles débutent *in medias res*. Cependant, le premier chapitre comporte quelques remarques de Forster sur la manière dont il procède pour rédiger son récit de voyage, des remarques souvent mêlées, déjà, à la description des débuts du voyage et des premiers paysages. Le dernier paragraphe du premier chapitre débute ainsi:

Ein- für allemal bitte ich jetzt um Deine Nachsicht, wenn ich künftig auf Abschweifungen gerathe, oder nicht so zierlich wie ein Gelehrter, der auf seinem Studierzimmer reiset, frisch nach der That, nur auch von der Spannung des Beobachtens ermüdet, erzähle.⁷⁶

Forster met en avant ici le handicap de l'observateur écrivain, du voyageur qui recherche un fondement de ses observations dans le réel et non dans d'autres textes. En raison des conditions même de son voyage, l'observateur n'écrit pas depuis son cabinet de travail et risque

⁷⁴ KANT Immanuel, « Bestimmung des Begriffs einer Menschenrace [1785] », in: *Kant's gesammelte Schriften*, vol. 8: Abhandlungen nach 1781, Berlin, Leipzig, de Gruyter, 1923, p. 91. « Les récents voyages ont répandu à propos des variétés de l'espèce humaine des connaissances qui, jusqu'à présent, ont plutôt eu pour résultat d'inciter l'entendement à s'instruire davantage sur ce sujet que de le satisfaire. Or il est de la plus haute importance d'avoir au préalable défini très exactement le concept que l'on veut éclaircir par des observations, avant d'interroger l'expérience à son sujet ; car l'expérience ne peut nous procurer ce dont nous avons besoin que si nous savons d'abord ce que nous devons y chercher. » Traduction par Stéphane Piobetta : KANT, « Définition du concept de race humaine », *art. cit.*, 1990, p. 123.

⁷⁵ SOBOLEVA, « Der Begriff der Tatsache in der Kant-Forster-Kontroverse », *art. cit.*, 2011, p. 119.

⁷⁶ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, *op. cit.*, 1958, p. 6. « Une fois pour toutes, je te demande à présent ton indulgence si à l'avenir je me laisse aller à des digressions, ou si je ne raconte pas d'une manière aussi délicate que celle d'un savant qui voyage dans son cabinet de travail, mais si je raconte les faits sur le vif, seulement, aussi, fatigué par la tension de l'observation. »

donc de ne pas écrire de manière aussi ornée et convaincante que l'érudit qui se contente d'un travail de compilation et de réflexion sur des textes. Forster s'excuse auprès du destinataire de ses lettres du fait que son propos ne soit pas toujours aussi maîtrisé que celui d'un lettré qui voyagerait depuis sa chambre, mais il dispose d'un avantage sur eux : il ne travaille pas avec des souvenirs de voyageurs, mais avec ses propres observations. Or la plupart des anthropologues et des naturalistes que Forster côtoie ou avec lesquels il dialogue ne sont pas des voyageurs⁷⁷ ; aussi, ces premières lignes peuvent être vues à la fois comme une critique voilée de certaines pratiques de ces lettrés, ainsi que comme une mise en garde : les observations insuffisamment fiables ont fourni la matière à de nombreuses fausses théories. Ces observations fiables sont indispensables et permettent seules de s'assurer de la vérité et du fondement réel d'une idée. C'est ainsi que Forster critique en 1787 le *Grundriss der Geschichte der Menschheit*, l'œuvre principale de Christoph Meiners, qui fait preuve d'une grande érudition, mais ne prend pas suffisamment garde à la crédibilité des sources qu'il emploie. Forster écrit dans sa lettre à Herder du 21 janvier 1787 :

Liebster Himmel! Wie ist ihm jeder Reisebeschreiber und jeder Compiler so eben recht, als ob einer so viel Vertrauen verdiente wie der andere! Dafür muß man Sinn haben, oder selbst an Ort und Stelle gewesen sein.⁷⁸

Ce n'est pas un désaccord sur les résultats des théories abordées ici qui a motivé Forster à s'y opposer. Dans le cas de la théorie sur l'origine de l'homme de Kant, le résultat principal est l'origine unique de l'humanité. Forster met en doute ce résultat, mais quelques années plus tard, admet s'être trompé. Par contre, la critique méthodologique est toujours présente. Dans le cas de son opposition à Buffon, elle reste superficielle dans les résultats puisqu'il le considère comme un de ses maîtres à penser. Dans le cas de Rousseau, plusieurs commentateurs considèrent que ses thèses étaient bien plus proches de celles de Forster que celui-ci ne le pensait. Il s'agit avant tout, et à chaque fois, d'une question de méthode.

⁷⁷ Le dialogue de Forster avec nombre de ces auteurs, notamment Buffon, Iselin, Meiners, Blumenbach ou Kant, sera abordé dans cet ouvrage. Aucun de ces auteurs n'a rédigé de grand récit de voyage extra-européen, ce qui confère à Forster la supériorité de l'observateur direct.

⁷⁸ FORSTER, « Georg Forster an Johann Gottfried Herder, 21.01.1787 », *art. cit.*, 1978, p. 622. « Au nom du ciel ! Comment est-il possible que chaque auteur de récit de voyage et chaque compilateur puisse lui convenir au même titre, comme si chacun d'entre eux méritait la même confiance ! Il faut avoir le sens de cette distinction, ou bien il faut soi-même avoir été présent sur place. »

II) Un perfectionnement général de l'humanité dans le Voyage autour du monde ?

La méthode empirique déjà présente dans l'œuvre de Forster au moment de la rédaction du *Voyage autour du monde* est importante pour la constitution de l'idée d'un perfectionnement général de l'homme par Forster. Forster cherche à améliorer la connaissance des contrées éloignées qu'il visite dans le plus grand nombre de domaines possibles, tout en faisant preuve de la plus grande rigueur scientifique possible. Or l'une des découvertes personnelles de Forster au cours du voyage est celle d'une curiosité d'esprit et d'un amour de la connaissance symétriques à ceux des Européens chez la plupart des peuples visités. Or c'est parce que la méthode empirique héritée des sciences naturelles est si centrale pour Forster qu'il l'étend à ses observations anthropologiques des peuples qu'il côtoie dans les mers du Sud ; il découvre ainsi empiriquement une caractéristique commune à l'ensemble des peuples qu'il rencontre, qui est celle d'une capacité universelle à se perfectionner.

A) La nature de l'homme dans le *Voyage autour du monde* de Johann Reinhold et Georg Forster

Pour bien comprendre l'histoire de la rédaction des premiers écrits de Forster, il est nécessaire de mener une réflexion sur ce que Forster reprend de son père et sur le moment où il commence à s'écarter des idées de celui-ci. Il est impossible de déterminer avec certitude, dans le *Voyage autour du monde*, si les conceptions présentées sur la nature de l'homme sont les conceptions de Forster ou de son père, ou bien s'ils partageaient à cette époque les mêmes idées. Dans l'espace germanique, l'ambiguïté de l'attribution des idées présentes dans les ouvrages de Georg Forster de cette époque est plus grande encore, puisque Forster traduit lui-même le *Voyage round the World*, sous le nom de *Reise um die Welt*, mais aussi et surtout parce que Johann Reinhold Forster charge son fils de traduire ses *Observations made during a Voyage round the World*, l'ouvrage qu'il a enfin pu écrire en son propre nom en 1779 en anglais, et qui comprend tout un chapitre rédigé par Georg Forster lui-même, comme celui-ci l'indique dans sa correspondance.

1) La méthode empirique du récit de voyage chez Forster

Le récit de voyage des Forster obéit à deux principes affirmés dès l'avant-propos et qui sont peu répandus dans les récits de voyage du XVIII^e siècle : Forster et son père affirment leur souci constant de ne pas interpréter leurs observations à travers le prisme d'un système de pensée préétabli et de respecter le principe fondamental de la bienveillance à l'égard des hommes qu'ils rencontrent. L'écueil dont veulent se prémunir les Forster est de juger un peuple à l'aune d'un système de normes qu'ils ne partagent pas. Si les deux explorateurs ne parviennent pas toujours à respecter ces principes dans le récit de voyage à cause de leur incapacité à se défaire de certains préjugés, il s'agit cependant d'une attitude fondamentale qui traverse tout le récit.

Dans les premières pages de l'avant-propos du *Voyage autour du monde*, Georg Forster pose les fondements de la méthode scientifique que son père et lui ont adoptée au cours du voyage. Il y affirme la dimension avant tout scientifique, du moins à ses yeux et à ceux de son père, du second voyage du capitaine James Cook⁷⁹. Forster pense pouvoir reconnaître dans les voyages de Cook une nouvelle manière d'envisager ces voyages d'exploration : pour lui, les voyages d'exploration permettent d'étendre la connaissance du genre humain dans son intégralité et pas uniquement celle des Européens, et en tant que tels, ils sont profitables et utiles à toute l'humanité. Or si les voyages d'exploration des siècles précédents ont permis d'accroître la connaissance scientifique, cette dernière était une priorité secondaire de ces voyages. La Grande-Bretagne et son monarque, dans un siècle plus éclairé, ont saisi l'importance de ces voyages pour la connaissance humaine et y ont donc adjoint des lettrés, capables de faire les bonnes observations et de mettre parfaitement à profit ces voyages.

De fait, c'est là une manière pour Forster de justifier la présence de lettrés au cours de ces voyages d'exploration : le principal avantage d'observateurs éduqués et cultivés est leur capacité, du moins en théorie, à réaliser des observations objectives, tandis que des marins ou des officiers moins éclairés seraient davantage susceptibles pour Forster de se laisser aveugler

⁷⁹ Voir à ce propos PEITSCH Helmut, « Zum Verhältnis von Text und Instruktionen in Georg Forsters Reise um die Welt », *Georg-Forster-Studien* 10, 2005, pp. 78-79 ; MAY Yomb, « Menschenrechte für die Wilden? Zum Widerspruch zwischen „Instruktionen“ und Wirklichkeit in der literarischen Weltreise Georg Forsters », *Georg-Forster-Studien* 14, 2009, pp. 191-205. Si les Forster placent avec force la préoccupation scientifique au premier rang des priorités des voyages d'exploration de Cook, les autres protagonistes de ces voyages, au premier rang desquels Cook lui-même et son commanditaire, la Couronne britannique, placent les considérations géopolitiques, stratégiques et économiques au premier plan.

par leurs préjugés et de distordre la réalité dans leurs observations même⁸⁰. Or un récit de voyage dont les observations sont distordues par les préjugés de l'observateur devient inutilisable pour la connaissance humaine, puisque, aussi éclairés soient-ils, les commentateurs ne pourront jamais plus démêler le vrai du faux si le faux a corrompu l'observation elle-même. Forster écrit :

Die Britische Regierung schickte und unterhielt meinen Vater auf dieser Reise als einen *Naturkundiger*, aber nicht etwa bloß dazu, daß er Unkraut trocken und Schmetterlinge fangen; sondern, daß er *alle* seine Talente in diesem Fache anwenden und *keinen* erheblichen Gegenstand unbemerkt lassen sollte. Mit einem Wort, man erwartete von ihm eine *philosophische Geschichte der Reise*, von Vorurtheil und gemeinen Trugschlüssen frey, worinn er seine Entdeckungen in der Geschichte des Menschen, und in der Naturkunde überhaupt, ohne Rücksicht auf willkürliche Systeme, bloß nach allgemeinen menschenfreundlichen Grundsätzen darstellen sollte; das heißt, eine Reisebeschreibung, dergleichen der gelehrten Welt bisher noch keine war vorgelegt worden.⁸¹

Le bon observateur doit être capable de ne pas se concentrer sur une branche de la connaissance, mais de mettre à profit tous ses talents ; le caractère exceptionnel de ces voyages d'exploration lointains au XVIII^e siècle imposait cette diversité des domaines pris en compte. Il doit être dépourvu de préjugés, ce qui implique également qu'il n'ait pas de système préexistant qui risquerait de déformer ses observations. Forster et son père s'efforcent de se libérer de tout préjugé, de tout jugement préétabli sur les peuples qu'ils s'appêtent à rencontrer, de manière à ne pas laisser des idées dépourvues de fondement empirique interférer avec leur propre jugement face à une situation donnée. Le seul principe préétabli qui soit autorisé à guider leurs observations est celui d'une philanthropie fondamentale (« allgemeine menschenfreundliche Grundsätze ») : en d'autres termes, le voyageur doit constamment garder à l'esprit qu'il rencontre d'autres hommes et ne pas être à leur égard plus sévère qu'il ne le serait à l'égard d'Européens. L'attitude de l'observateur est ici définie par les instructions de l'Amirauté britannique, et cherche à favoriser avant tout une ouverture de l'observateur aux

⁸⁰ Plus tard, Forster fait ce reproche à plusieurs récits de voyage qu'il recense dans différentes revues scientifiques allemandes. Cf. notamment FORSTER Georg, « Recension : Journal of Captain Cook's last voyage to the Pacific Ocean, performed in the Years 1776-1779 [1781] », in: *Werke: Rezensionen*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1977, pp. 17-18. Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 7, pp. 472-474.

⁸¹ FORSTER, *Reise um die Welt*, op. cit., 1965, pp. 7-8. « Le gouvernement britannique envoya mon père faire ce voyage en tant que *naturaliste*, et l'entretint à ce titre, mais pas uniquement pour sécher des herbes et attraper des papillons ; au contraire, il devait employer tous ses talents dans ce domaine et ne laisser aucun objet digne d'attention de côté. En un mot, on attendait de lui une histoire philosophique du voyage, libre de préjugés et d'extrapolations communes, en présentant ses découvertes dans l'histoire de l'homme, et dans les sciences naturelles plus largement, sans tenir compte de systèmes arbitraires, mais seulement d'après des préceptes généraux philanthropes ; c'est-à-dire une description de voyage telle que le monde savant n'en avait encore jamais rencontré. »

impressions nouvelles du voyage. À travers cette circonstance apparaît un trait important des Lumières, le fait que le savoir peut également se constituer en dehors des universités.

2) La question de l'humanité des peuples rencontrés

Dans la logique de ce principe fondamental de philanthropie à l'égard des hommes rencontrés, Forster suppose une identité de nature fondamentale de tous les hommes. Ce postulat est implicite, et apparaît pourtant de manière évidente : si Forster critique l'absence de vertus morales de certains peuples, ou les place en bas de l'échelle des peuples selon des critères techniques ou moraux, il ne cesse jamais de les considérer comme des hommes dont la nature est identique à celle des Européens.

L'intention de Forster est de montrer cette identité de tous les hommes et de faire preuve d'une véritable ouverture d'esprit à l'égard des peuples qu'il rencontre. Cette volonté sincère laisse pourtant transparaître une mentalité bien plus eurocentrée que ne le pense Forster lui-même. Yomb May a ainsi montré qu'en décrivant le caractère des habitants de la Terre de Feu comme un « mélange de bêtise, d'indifférence et d'oisiveté⁸² », Forster place les peuples qu'il rencontre dans un rapport hiérarchique d'infériorité à l'égard des Européens, quand bien même il n'en a pas conscience⁸³. Pour Yomb May, Forster est si persuadé de cette supériorité européenne qu'il élèverait la curiosité à l'égard des Européens au rang de critère d'avancement de ces peuples⁸⁴. Il écrit ainsi à propos des habitants de la Terre de Feu :

[sie] ließen nicht das geringste Zeichen von Freude blicken, schienen auch ganz ohne Neugierde zu seyn.⁸⁵

Et quelques pages plus loin, il ajoute :

Sie schienen unsre Überlegenheit und unsre Vorzüge gar nicht zu fühlen, denn sie zeigten auch nicht ein einzigesmal, nur mit der geringsten Geberde, die Bewundrung, welche das Schiff und alle darinn vorhandene große und merkwürdige Gegenstände bey allen übrigen Wilden zu erregen pflegten!⁸⁶

⁸² FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1966, p. 382. „Überhaupt war ihr Charakter die seltsamste Mischung von Dummheit, Gleichgültigkeit und Unthätigkeit!“

⁸³ MAY Yomb, *Georg Forsters literarische Weltreise: Dialektik der Kulturbegegnung in der Aufklärung*, Berlin, Boston, de Gruyter, 2011, pp. 223-224.

⁸⁴ Cette question est abordée plus en détail dans la première sous-partie du chapitre 7, pp. 446-448.

⁸⁵ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1966, p. 380.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 383. « Ils ne semblèrent absolument pas ressentir notre supériorité et nos avantages, car ils ne montrèrent pas non plus une seule fois, ne serait-ce que par le moindre geste, l'admiration que le vaisseau et tous les grands et étranges objets qui s'y trouvaient éveillaient habituellement chez tous les autres sauvages ! »

Forster fait preuve d'un étonnement devant un comportement qui contraste avec celui des autres peuples rencontrés. Cette différence est soigneusement consignée dans le récit de voyage, dans la mesure où elle constitue un écart par rapport à ce que les voyageurs observent d'ordinaire. Il est possible de voir dans ce comportement de Forster un jugement de valeur, la volonté d'introduire une hiérarchie entre les hommes. Cependant, ce simple fait de placer les insulaires des mers du Sud *a priori* au même rang que les Européens ne va pas de soi au XVIII^e siècle : cette supposition d'une égalité de nature malgré toute l'étrangeté de l'apparence, des coutumes et de la langue de ces hommes n'est en rien acquise. À plusieurs reprises, Forster affirme cette égalité de nature ; dès le récit de voyage, il affirme avec force, contre Rousseau et ses disciples, qu'on ne saurait compter l'orang-outang au rang des hommes. Il n'y a pas pour lui une différence de degré, mais bien de nature entre les hommes et les singes. Plus tard, la célèbre controverse avec Kant et Meiners sur l'origine de l'homme porte à nouveau sur cette question. La vie en société, l'existence d'un langage, semblent suffisants à Forster pour affirmer l'humanité des peuples qu'il rencontre. Il identifie cependant dans le récit de voyage d'autres critères qui distinguent avec certitude l'homme de l'animal et qui sont donc communs à tous les hommes, bien que présents à un plus ou moins grand degré. Ces critères ont un rapport direct avec la théorie de la connaissance de Forster.

B) Un modèle de perfectionnement de l'humanité ?

1) Le modèle de perfectionnement du Voyage autour du monde

Le *Voyage autour du monde* constate chez la quasi-totalité des peuples observés une tendance au perfectionnement. Cependant les implications de cette tendance varient dans le texte, au point de conduire à des positions parfois contradictoires dans la définition d'un modèle de perfectionnement. Dans certains passages, le récit de voyage met en avant un modèle universel de perfectionnement de l'homme fondé sur l'existence d'un progrès humain tracé par la Providence, un modèle dans lequel les Européens se trouveraient au sommet ; dans d'autres passages, l'action positive des Européens est remise en question et certains peuples semblent disposer d'un modèle alternatif de perfectionnement, local et relatif à leur propre environnement.

Le premier modèle correspond au modèle de perfectionnement de l'homme de Johann Reinhold Forster, tel qu'il est dépeint dans d'autres textes par le père de Georg. Les textes ultérieurs de Georg Forster sont bien moins affirmatifs à ce sujet, et il construit au fil de ses écrits une conception différente de ce perfectionnement de l'homme qui puise dans la remise en question de l'action bénéfique des Européens pour le perfectionnement de toute l'humanité. Cette hésitation fondamentale dans la définition du perfectionnement de l'homme est donc le point de départ de la réflexion de Forster : elle permet de maintenir ouverte cette question du perfectionnement de l'humanité et joue un rôle important dans ses réflexions ultérieures.

Ce modèle du perfectionnement humain présenté dans le *Voyage autour du monde* présuppose une égalité de nature entre les hommes. De fait, Forster écrit dans les derniers pages du récit :

In einem Winkel der Erde hatten wir, nicht ohne Mitleid, die armseligen Wilden von *Tierra del Fuego* gesehn, [...] zur niedrigsten Stufe der menschlichen Natur bis an die Grenzen der unvernünftigen Thiere herabgewürdigt.⁸⁷

Forster rabaisse l'habitant de la Terre de Feu à un rang qui confine à l'animalité. Si certains commentateurs voient à raison dans ce passage la preuve des préjugés européocentrés de Forster, une autre dimension transparait également et empêche de considérer Forster comme un penseur qui voudrait introduire une hiérarchie de nature entre les peuples : Forster est persuadé que les habitants de la Terre de Feu, tout comme l'ensemble des êtres humains, ont été bien plus développés et ont perdu ce développement, une perte qui fait leur malheur. Cette perte ne saurait cependant être expliquée uniquement par des facteurs climatiques, et Forster accorde une place de moins en moins importante à ces facteurs au fil de ses écrits⁸⁸. Forster envisage à plusieurs reprises dans le récit de voyage la possibilité d'un exil, qui expliquerait la décadence d'un peuple : le déracinement d'un environnement connu et avec lequel un peuple vivait en harmonie, pour s'implanter de manière forcée dans un environnement tout autre, mène rapidement à la perte des repères et, en quelques générations, à l'oubli de tous les progrès réalisés auparavant⁸⁹. Il y a donc bien égalité de nature entre les hommes, et seule l'action de

⁸⁷ Ibid., p. 451. « Dans un recoin de la terre nous avons vu, non sans ressentir de la pitié, les misérables sauvages de la *Tierra del Fuego*, rabaissés dans leur dignité jusqu'au degré le plus bas de la nature humaine, jusqu'à la frontière avec l'animal dépourvu de raison. »

⁸⁸ Voir à ce propos la troisième sous-partie du chapitre 3, pp. 226-234.

⁸⁹ C'est le cas pour Forster des habitants des Nouvelles Hébrides. Voir la première sous-partie du chapitre 6, pp. 378-382.

l'environnement et du temps peut mener à la perte de cette égalité. Inversement, il est possible pour l'homme de regagner le rang qui fut un jour le sien : s'il existe des « degrés de la nature humaine », il est possible pour chaque peuple de monter ces degrés. Forster écrit à propos de la religion des habitants de l'île de Tanna :

Indessen wird freilich auch dieses Volk nicht ganz ohne Religion sein, denn der Gedanke vom Dasein eines höchsten Wesens findet sich gewiss schon bei dem rohesten Wilden, nur dass seine unmittelbaren Bedürfnisse ihn dann noch abhalten demselben weiter nachzuhängen; können diese erst mit weniger Mühe und in kürzerer Zeit befriedigt werden, dann entwickelt sich auch die denkende Kraft des Menschen bald genug, und erhebt sich endlich in ihren Untersuchungen bis jenseits der Körperwelt. So hängt selbst das Wachstum der Gotteserkenntnis von dem Fortgang der Zivilisation ab!⁹⁰

Il est possible pour Forster de définir une certaine « marche de la civilisation », qui va de pair avec le développement du sentiment religieux. Sur les marches les plus basses de la civilisation, les hommes sont régis par l'instinct de conservation (*Selbsterhaltung*), qu'ils connaissent naturellement. Il faut leur permettre de découvrir également la sociabilité (*Geselligkeit*), et les Européens doivent jouer un rôle dans cette découverte :

Sobald wir es einmal dahin gebracht hatten, jenen heftigen, aufbrausenden Naturtrieb, der allein die Wilden so argwöhnisch, scheu und feindselig macht (*Selbsterhaltung*) zu besänftigen, sobald sahe man auch schon in ihren rohen Seelen jenen zweyten, nicht minder starken Naturtrieb – *Geselligkeit* – aufkeimen und sich entwickeln.⁹¹

Tout en haut de ce modèle de perfectionnement se trouvent les conceptions de religion et de moralité, et tout en bas l'obéissance aveugle aux instincts et aux sens :

Durch die Betrachtung dieser verschiedenen Völker, müssen jedem Unpartheyischen die Vortheile und Wohlthaten, welche Sittlichkeit und Religion über unsern Welttheil verbreitet haben, immer deutlicher und einleuchtender werden. Mit dankbarem Herzen wird er jene unbegreifliche Güte erkennen, welche ihm ohne sein Verdienst einen wesentlichen Vorzug über so viele andre Menschen gegeben, die ihren Trieben und Sinnen blindlings folgen, denen die Tugend nicht einmal dem Namen nach bekannt, und für deren Fähigkeiten der Begriff von einer allgemeinen Harmonie des Weltgebäudes noch viel zu hoch ist, als daß sie daraus den Schöpfer gehörig erkennen sollten.⁹²

⁹⁰ FORSTER, *Reise um die Welt*, op. cit., 1966, pp. 280-281. « Cependant ce peuple non plus ne sera certes pas entièrement dépourvu de religion, car l'idée de l'existence d'un être plus élevé se trouve déjà avec certitude chez le sauvage le plus rude, seulement, ses besoins immédiats l'empêchent encore de se concentrer davantage sur cette question ; une fois que ceux-ci peuvent être assouvis avec un effort moindre et en un temps plus court, alors la force de pensée de l'homme se développe bien assez tôt, et s'élève enfin dans ses recherches au-delà du monde physique. Ainsi, même la croissance de la connaissance de Dieu dépend de la marche de la civilisation ! »

⁹¹ Ibid., p. 270. « Dès que nous fûmes parvenus à apaiser cet instinct naturel violent et bouillonnant, qui seul rend les sauvages si défiants, farouches et hostiles (la conservation de soi), nous vîmes germer et se développer dans leurs âmes brutes ce second instinct naturel, qui n'est pas moins fort – la sociabilité. »

⁹² Ibid., p. 452. « En considérant ces différents peuples, les avantages et les bienfaits que la moralité et la religion ont répandus sur notre région du monde doivent apparaître toujours plus nettement et plus clairement à tout témoin impartial. Le coeur plein de gratitude, il reconnaîtra cette bonté inconcevable qui lui a donné, sans qu'il en ait

C'est à Dieu que l'Européen doit les avantages qu'il a sur le reste des hommes, et le fait qu'il reconnaisse Dieu tel qu'il est est une preuve de plus de sa supériorité pour Forster. L'harmonie générale de l'univers est connaissable grâce au don divin, et cette harmonie s'organise autour de la conception morale de l'Européen, qui semble dans ce passage avoir atteint la perfection. Le perfectionnement de l'homme est donné et non construit, il définit des différences majeures entre les hommes, certains d'entre eux ayant obtenu de la Providence ce don, et d'autres non. Les idées développées ici sont bien différentes de celles que Forster présente par la suite ; si le sens du religieux reste, de fait, un critère possible d'humanité dans ses écrits ultérieurs⁹³, cette idée d'une supériorité naturelle et intrinsèque de l'Européen donnée par Dieu ne se retrouve plus par la suite. Cela peut laisser supposer qu'une partie des idées de Forster sur le perfectionnement de l'homme et de la place des Européens dans l'humanité exposées ici est encore fortement marquée par les conceptions de Johann Reinhold Forster.

2) La conception du perfectionnement de l'homme chez Johann Reinhold Forster

Cette conception d'un modèle de perfectionnement donné par la Providence aux Européens se retrouve sous une forme assez semblable dans un texte ultérieur de Johann Reinhold Forster. Si le *Voyage autour du monde* ne se prête pas bien à la recherche de différences entre les conceptions de Georg Forster et de son père en raison des incertitudes sur l'attribution des différentes parties du récit de voyage, d'autres textes permettent d'éclaircir cette question. C'est notamment le cas de la *Geschichte der Entdeckungen und Schiffahrten im Norden*, un ouvrage de 1784 où Johann Reinhold Forster présente une histoire des voyages d'exploration dans les régions arctiques. Il y écrit dans l'introduction :

Ueberhaupt scheinen die Reisen zu Befriedigung der Wißbegierde, und zu Beförderung des Handels, vorzüglich zur Ausbreitung der Aufklärung und Einführung milderer Sitten viel beigetragen zu haben. Denn nur sehr cultivirte Völker suchen des Handels wegen neue Länder und Völker auf; so wie die Aufsuchung unentdeckter Gegenden und Völker um die Wißbegierde zu befriedigen, einen noch höheren Grad von Verfeinerung und Cultur voraus setzet. Dagegen können auch minder gesittete Völker um Eroberungen zu machen, Heerzüge unternehmen. Obgleich es zugleich gewis ist, daß auch sehr gesittete Völker, auf dem Wege der Eroberung, neue Kenntnisse von Völkern und Ländern sich erworben haben. Die Vorsehung, welche die Schicksale der Völker anordnet und ihnen zuwieget, hat alle diese verschiedenen Wege eingeschlagen, um Völker aus dem

le mérite, un avantage essentiel sur tant d'autres hommes qui suivent aveuglément leurs instincts et leurs sens, qui ne connaissent pas même de nom la vertu et pour les capacités desquels le concept d'une harmonie générale de l'univers est encore bien trop élevé pour qu'ils puissent, comme il convient, y reconnaître le Créateur. »

⁹³ Voir la deuxième sous-partie du chapitre 3, pp. 206-207.

thierischen Zustände und der Barbarei herauszureißen, und unter ihnen Sittlichkeit, Erleuchtung und Verfeinerung zu verbreiten.⁹⁴

Johann Reinhold Forster met ici en place une différence fondamentale entre les peuples cultivés, aux mœurs douces, et les peuples moins civilisés. Pour le père de Forster, la Providence s'est fixée pour but de répandre parmi les hommes la moralité et le raffinement, qu'il faut comprendre ici au sens de perfectionnement. L'état initial de ces différents peuples est l'état animal et la barbarie. Reinhold Forster n'indique pas comment certains peuples ont pu se civiliser davantage que d'autres ; il constate que le perfectionnement s'effectue soit par la guerre, soit par le commerce ou, mieux encore, par la soif d'exploration et de découverte. Plus les peuples sont civilisés et plus leurs motifs seront pacifiques et désintéressés, au point de n'agir, pour les peuples les plus civilisés, que pour l'amour de la connaissance. Tous ces peuples, cependant, semblent progresser dans la direction générale de la moralité ; mais Reinhold Forster défend ici l'idée selon laquelle les voyages de découverte, en apportant les Lumières à des peuples moins civilisés, peuvent supplanter la guerre comme moyen de connaissance. Par conséquent, pour Reinhold Forster, les peuples européens sont l'instrument de la Providence lorsqu'ils apportent à d'autres peuples les lumières de la civilisation.

On ne trouve ici aucune trace d'une réflexion sur une éventuelle remise en question des découvertes : Le progrès semble ne pouvoir aller que dans un seul sens, celui qui a été défini par les peuples européens. L'homme est un instrument de la Providence, il peut faire sa part de bien pour la seconder mais il ne saurait la supplanter ; tout bien, tout progrès vient d'abord de Dieu. Ces conceptions de Johann Reinhold Forster s'accordent parfaitement avec le rejet de l'unitarisme, de la place qu'il accorde à l'homme et d'une perfectibilité qui pourrait permettre à l'homme de parvenir à une perfection quasi divine⁹⁵.

⁹⁴ FORSTER Johann Reinhold, *Geschichte der Entdeckungen und Schiffahrten im Norden*, Francfort sur l'Oder, Strauß, 1784, p. 8. « D'ailleurs les voyages pour la satisfaction du désir de connaissance, et pour la promotion du commerce semblent avoir remarquablement contribué à la propagation des Lumières et à l'introduction de mœurs plus douces. Car seuls des peuples très cultivés vont à la rencontre de nouveaux pays et de nouveaux peuples en raison du commerce ; de même que l'exploration de régions et de peuples non encore découverts pour satisfaire le besoin de connaissance présuppose un degré encore plus élevé de raffinement et de culture ; tandis que des peuples moins civilisés aussi peuvent entreprendre des guerres pour faire des conquêtes. Même s'il est en même temps certain que des peuples très civilisés ont également, sur le chemin de la conquête, acquis de nouvelles connaissances sur des peuples et des pays. La Providence, qui règle les destins des peuples et les met dans la balance, a emprunté tous ces chemins différents pour arracher les peuples à leur état animal et à la barbarie, et pour répandre parmi eux la moralité, l'illumination et le raffinement. »

⁹⁵ Ce désaccord théologique avait été l'une des raisons qui avaient conduit Reinhold Forster à démissionner de son poste à l'académie de Warrington. Voir la première sous-partie du premier chapitre, p. 67.

3) Une capacité à se perfectionner universelle

Reinhold Forster est un tenant de l'idée selon laquelle l'ensemble de l'humanité dispose d'une capacité à se perfectionner et que les Européens se trouvent sur le plus haut des degrés de ce perfectionnement, vers lequel ils doivent guider les autres peuples. La dimension religieuse joue un rôle central dans la conception du perfectionnement de Johann Reinhold Forster : il est important de permettre à ces autres peuples de découvrir la religion chrétienne, car elle seule leur permettra de se perfectionner, en particulier sur le plan moral. Si Reinhold Forster ne développe pas sa réflexion sur la perfectibilité de l'homme, essentiellement parce que ses intérêts ne le portent pas vers l'anthropologie, il n'en reste pas moins qu'il se refuse, tout comme son fils, à nier la perfectibilité des peuples qu'il a rencontrés au cours du voyage. Il écrit ainsi dans ses carnets de bord rédigés au cours du voyage autour du monde :

We think ourselves much superior to these Nations in regard to Arts & Trades, & what is still more than all this, in regard to our sublime Sciences, & the use of letters. I will by no means say they are as far as we in regard to all these things, or even as far as any of the least civilized Nations, but let us only give them their due, let us consider the difficulties they are under, [...] & all this I believe must convince us, that they have more civilization than we at first outset think⁹⁶.

Si les conditions extérieures de vie de ces peuples ne leur ont pas permis d'atteindre le même niveau de développement technique, mais surtout moral que les Européens, il n'existe pas d'incapacité innée chez eux à l'atteindre. Cela signifie donc d'une part que Reinhold Forster considère que ces peuples seraient eux aussi potentiellement capables d'atteindre le même niveau de perfectionnement que les Européens, et d'autre part que leur perfectionnement n'est envisageable qu'en suivant les pas des Européens, comme le souligne le fait qu'il considère que ce perfectionnement doit passer par les arts, le commerce et l'écriture. Si Reinhold Forster ne se distingue donc pas de ses contemporains par une conception radicale de la capacité de l'homme à se perfectionner, il n'en reste pas moins qu'il se place résolument du côté de ceux qui considèrent que cette capacité est propre à tout homme.

⁹⁶ FORSTER Johann Reinhold, *The Resolution Journal of Johann Reinhold Forster, 1772-1775 [première parution posthume 1982]*, 4 vol., Londres, The Hakluyt Society, 1982, p. 396. « Nous pensons être bien supérieurs à ces nations du point de vue des arts et du commerce, et, ce qui est bien plus encore, du point de vue de nos sciences sublimes et de l'emploi des lettres. Je ne veux en aucun cas dire qu'ils sont aussi avancés que nous le sommes du point de vue de toutes ces choses, ni même qu'ils seraient aussi avancés que n'importe laquelle des nations moins civilisées, mais soyons justes à leur égard, considérons les difficultés qu'ils subissent et tout cela, je pense, doit nous convaincre qu'ils ont davantage de civilisation que nous le pensions à première vue. » Anne Mariss cite et commente ce passage dans son ouvrage sur Johann Reinhold Forster : MARISS, *A world of new things, op. cit.*, 2015, pp. 195-196.

Cette position sans ambiguïté constitue la fondation de la pensée du perfectionnement de son fils Georg. Johann Reinhold, ancien pasteur, puis son fils Georg ne voient pas de contradiction dans cette coexistence d'une croyance en une perfection divine révélée à une petite partie de l'humanité, et de l'horizon du perfectionnement universel de l'humanité par la connaissance. Les deux sphères, la sphère privée du croyant et la sphère publique de l'homme des Lumières, restent séparées et compatibles, alors même qu'il serait fort aisé d'y reconnaître des principes contradictoires.

4) Induction de la perfectibilité de l'expérience

Il n'est pas possible d'affirmer avec certitude que le modèle de perfectionnement présenté dans le *Voyage autour du monde* est celui de Johann Reinhold Forster et non celui de son fils. Pourtant, dans le *Voyage autour du monde*, les passages qui affirment l'existence d'un perfectionnement de l'homme voulu par la Providence côtoient d'autres passages qui dessinent un perfectionnement méthodologiquement tout autre, non pas donné, mais construit, et qui trouve ses sources dans les méthodes scientifiques bien davantage que dans la théologie. En particulier, la mise en place de certaines réflexions sur l'observation empirique, sensible, en tant qu'elle est l'origine du perfectionnement de la connaissance constitue des prémisses bien plus logiques au perfectionnement, puis à la perfectibilité de l'homme tels qu'ils sont élaborés par Forster dans ses écrits ultérieurs.

Deux conceptions du perfectionnement de l'homme, très différentes, coexistent donc dans le même texte des deux Forster. La conception providentialiste témoigne de l'influence forte encore exercée sur lui par son père Johann Reinhold Forster jusqu'à la fin des années 1770, tandis que la conception plus scientifique préparée par les réflexions préliminaires qui vont être abordées ici annonce la perfectibilité que Forster développe à partir du début des années 1780.

C) Les prémisses d'une autre conception du perfectionnement de l'homme ?

1) Sens et réflexion dans le Voyage autour du monde

Forster observe au cours de son voyage une corrélation entre satisfaction des besoins immédiats des sens et capacité à la réflexion ; une fois que ces besoins sont satisfaits, les sens

peuvent se raffiner et permettre une perception plus fine, qui entraîne à son tour le développement de certaines facultés rationnelles.

Pour Forster, seuls les sens peuvent fournir à la raison le matériau qui lui permet de se développer. Ils nécessitent cependant un certain degré d'affinement afin de pouvoir remplir ce rôle. Or deux cas différents qui empêchent cet affinement sont mentionnés par Forster dès le *Voyage autour du monde*. En premier lieu, les sens peuvent être constamment absorbés par la recherche de la subsistance de l'homme, il leur est alors impossible d'assumer également leur rôle auprès de la raison, et cette dernière reste indéfiniment en friche. La première exigence des sens doit être assouvie avant qu'ils puissent assumer leur rôle cognitif. C'est ce qui explique, pour Forster, le désintéret des habitants de la Terre de Feu pour les voyageurs européens⁹⁷. L'autre cas est celui des habitants de Tahiti : faute d'éducation, ces derniers restent asservis à leurs sens. Ils vivent pour Forster dans l'immédiateté des plaisirs, sans idées générales ni structure mentale leur permettant de domestiquer leurs sens. Cette lecture du statut intellectuel des habitants de Tahiti apparaît dans l'introduction au *Voyage autour du monde*. Le Tahitien O-Maï, qui a accompagné les explorateurs au cours de leur voyage de retour en Europe, se voit dans l'incapacité, lors de son séjour à Londres, de comprendre le sens de ce qu'il perçoit. Forster souligne sa vivacité d'esprit, mais ses sens, insuffisamment éduqués, ne parviennent pas à surmonter la seule satisfaction immédiate de leurs besoins et à assumer totalement leur rôle de transmission de la connaissance à la raison :

Er konnte aber seine Aufmerksamkeit nicht besonders auf Sachen richten, die ihm und seinen Landsleuten bei seiner Rückkehr hätten nützlich werden können: Die Mannigfaltigkeit der Gegenstände verhinderte ihn daran. Keine allgemeine Vorstellung unseres zivilisierten Systems wollte ihm in den Kopf; und folglich wusste er auch die Vorzüge desselben nicht zum Nutzen und zur Verbesserung seines Vaterlandes anzuwenden. Schönheit, Symmetrie, Wohlklang und Pracht bezauberten wechselweise seine Sinne; diese wollten befriedigt sein, und er war gewohnt ihrem Ruf zu gehorchen. Der beständige Schwindel des Genusses ließ ihm keinen Augenblick Zeit auf das Künftige zu denken; und da er nicht von wahrem Genie belebt war, wie Tupaia, der an seiner Stelle gewiss nach einem festgesetzten Plan gehandelt hätte, so blieb sein Verstand immer unbebaut.⁹⁸

⁹⁷ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1966, pp. 380-383.

⁹⁸ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1965, pp. 15-16. « Mais il ne parvint pas à orienter son attention de manière spécifique sur des choses qui auraient pu être utiles à lui et à ses compatriotes après son retour : la diversité des objets l'en empêchait. Aucune représentation générale de notre système civilisé ne voulait entrer dans son crâne ; et par conséquent, il ne sut pas davantage utiliser les avantages de ce système pour l'utilité et l'amélioration de sa patrie. La beauté, la symétrie, la mélodie et la splendeur ravissaient tour à tour ses sens ; ceux-ci voulaient être assouvis, et il était habitué à obéir à leur appel. L'étourdissement constant de la jouissance ne lui laissa aucun instant de libre pour penser à l'avenir ; et comme il n'était pas animé d'un vrai génie comme Tupaia, qui aurait certainement agi à sa place d'après un plan préconçu, son entendement resta toujours en jachère. »

L'habitude a édicté à O-Maï d'obéir à ses sens, qui se contentent de subir les choses avec lesquelles ils entrent en interaction de manière immédiate, sans pouvoir transmettre ce qu'ils ont perçu à la raison ni, par conséquent, participer au développement d'idées générales. O-Maï ne parvient pas à dépasser l'enchantement immédiat de ses sens, l'éblouissement face à la civilisation, pour convertir ses impressions en connaissance raisonnée. Son voyage est donc resté stérile pour le développement de son peuple ; l'entendement de O-Maï reste en jachère (« sein Verstand [blieb immer] unbebaut ») parce qu'il ne parvient pas à dépasser l'immédiateté du témoignage de ses sens. Il ne s'agit pas cependant là d'une critique généralisée du caractère des Tahitiens : si Forster observe parmi eux cette tendance à se contenter de l'immédiateté des sens, certains individus sont néanmoins capables, grâce à leur intelligence, de percevoir l'utilité de ces connaissances nouvelles et la nécessité d'agir selon un plan réfléchi. C'est le cas de Tupaia, auquel Forster rend hommage ici. Tupaia, navigateur et géographe tahitien d'ascendance noble, avait participé au premier voyage de Cook en tant qu'interprète et diplomate, et fit à de nombreuses reprises la démonstration de la qualité de la science de la navigation des Tahitiens aux marins européens. Il rencontra également Bougainville au cours du voyage de ce dernier, en 1768. Forster ne rencontra jamais Tupaia, parce que ce dernier mourut en 1770, probablement du paludisme, à Batavia, au cours d'une escale du premier voyage de Cook. Pourtant, la personnalité de Tupaia, ainsi que la carte qu'il réalisa des îles de la Société, firent qu'il ne fut pas oublié des savants et des explorateurs. Johann Reinhold Forster fait paraître le premier, en annexe de ses *Observations Made during a Voyage round the World*, la carte de Tupaia⁹⁹. Il est donc tout à fait logique que le jeune Forster connaisse l'existence de Tupaia et puisse le comparer à O-Maï. Or Tupaia, plus doué que son compatriote, aurait su mettre à profit ces connaissances nouvelles pour Forster. L'absence de développement de l'entendement d'O-Maï est lourde de conséquences, puisqu'elle empêche la transmission des découvertes (« Nutzen und Verbesserung seines Vaterlandes »). Là encore, le contraste apparaît avec Tupaia, qui avait en partie entrepris le voyage pour ramener de nouvelles connaissances à ses compatriotes. Le jeune Forster, transmetteur et producteur de connaissances lui-même,

⁹⁹ FORSTER Johann Reinhold, *Observations made during a voyage round the world, on physical geography, natural history, and ethic philosophy: Especially on: 1. The earth and its strata; 2. Water and the ocean; 3. The atmosphere; 4. The changes of the globe; 5. Organic bodies; and 6. The human species*, Londres, G. Robinson, 1778. Voir à ce propos DI PIAZZA Anne, « Complément d'enquête sur la carte de Tupaia : des différents usages d'un même document au XVIIIe siècle et XIXe siècles », *Outre-mers. Revue d'histoire* 98 (370-371), 2011, pp. 220-221.

ressent au plus haut point le caractère dommageable de ce développement manqué, sur le plan individuel, mais surtout sur le plan collectif. Il eût fallu au préalable éduquer O-Maï pour lui permettre de rendre fertile son entendement. Ce n'est pas aux habitants de Tahiti que Forster reproche de ne pas l'avoir fait, puisqu'il serait absurde de supposer qu'une éducation locale, relative à un temps et un lieu, pourrait préparer parfaitement à un milieu entièrement différent, mais bien à ses propres compatriotes.

Les métaphores végétales employées par Forster ne sont pas le fruit du hasard : l'agriculture joue un rôle central dans ce développement des sens. Les peuples qui se développent le mieux sont pour Forster ceux qui ne vivent ni dans un environnement hostile qui les contraint à une situation de misère absolue, comme les habitants de la Terre de Feu ou « Pesserähs », ni dans un paradis terrestre où aucun effort n'est nécessaire pour se procurer sa subsistance, sinon de se baisser pour ramasser des fruits. L'agriculture, l'élevage, une certaine activité est selon Forster nécessaire pour développer les sens, leur apprendre à percevoir. Forster écrit à propos des habitants de l'île de Tanna qu'ils sont moins développés qu'ils pourraient l'être, et que même en comparaison de leurs voisins immédiats des îles des mers du Sud ils connaissent un certain retard. Le perfectionnement de ces peuples est lié à l'agriculture :

Ohne diese Nothwendigkeit, den Feldbau zu treiben, würden die Bewohner der Inseln, zwischen den Wendekreisen, wohl durchgehends noch nicht zu *dem* Grade von Civilisation gelangt seyn, den wir wirklich bey ihnen angetroffen haben.¹⁰⁰

Pourtant, ce peuple de l'île de Tanna a la capacité, selon Forster, de parvenir au même degré de civilisation que ses voisins. Mais pour cela, il faudrait qu'il puisse éduquer ses sens, notamment grâce au goût :

Sollte das Wohlgefallen an vielen und verschiedenen Gerichten unter dieser Nation zunehmen und allgemein werden; so würden auch der Ackerbau und alle diejenigen Manufakturen und Künste, die zu dieser Art des Wohllebens gehören, bald stärkere Schritte zur Vollkommenheit tun, denn die schwerste Arbeit wird uns leicht und unterhaltend, sobald wir sie aus eigener Willkür oder zu Vergnügung der Sinne unternehmen: Wäre aber nur erst in einem Stück für die Verfeinerung der Sitten gesorgt, so würde sie auch bald genug in mehreren erfolgen. Schon jetzt hat die Musik hier eine höhere Stufe der Vollkommenheit erreicht, als irgend sonst wo im Südmeer, und es ist wohl nicht zu leugnen, dass das Wohlgefallen an harmonischen Tönen eine gewisse Empfindlichkeit voraussetzt, die der Sittlichkeit den Weg bereitet. —¹⁰¹

¹⁰⁰ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1966, p. 278. « Sans cette nécessité de pratiquer l'agriculture, les habitants des îles situées entre les tropiques ne seraient pas encore durablement parvenus à ce degré de civilisation que nous avons effectivement rencontré chez eux. »

¹⁰¹ Ibid., p. 279. « Si la satisfaction procurée par des plats nombreux et divers devait augmenter et se généraliser parmi cette nation, alors l'agriculture et l'ensemble de ces produits manufacturés et de ces arts qui constituent une

Des sens raffinés permettent le perfectionnement de l'homme à de multiples égards : ils peuvent être à la fois le point de départ de la connaissance, la motivation pour développer les techniques et l'artisanat, donc la prospérité matérielle, et, ultimement, peuvent contribuer au développement de conceptions morales. La contrepartie est une certaine perte de l'acuité de ces sens, liée à la civilisation :

Es gehört mit zu den körperlichen Vorzügen der halb zivilisierten Völker, dass ihre Sinne durchaus schärfer sind als die unsrigen, die durch tausend Umstände und Verhältnisse der sogenannten verfeinerten Lebensart, stumpf gemacht und verdorben werden.¹⁰²

Pourtant, cette perte n'en est pas réellement une, pour Forster. Certes les Européens ont des sens moins aiguisés que ceux que Forster qualifie de peuples à moitié civilisés, mais il apparaît déjà dans le récit de voyage que cette acuité des sens est en réalité dommageable au développement général d'un peuple : cette force immédiate de l'impression dissimule à l'entendement des hommes une perception plus profonde et bien plus utile pour l'entendement lui-même¹⁰³. Même si Forster ne conceptualise cette idée que plus tardivement, elle apparaît déjà de manière évidente dans le *Voyage autour du monde*, à travers ses remarques sur le langage.

2) Le langage, à la confluence entre sensibilité et perfectionnement de l'homme

Pour Forster, dès le *Voyage autour du monde*, la capacité de l'homme à se perfectionner réside dans les sens : des sens plus ou moins développés permettent une plus ou moins grande capacité à se perfectionner. Ce développement des sens est permis directement par les expériences qu'a pu faire un individu ou un peuple au cours de son histoire, lui permettant ainsi d'éduquer ses sens en fonction de ces expériences. Cela explique la grande diversité des qualités

partie de cette sorte de vie prospère feraient bientôt des pas plus rapides vers la perfection, car le travail le plus difficile nous est facile et distrayant, dès que nous l'entreprenons de notre propre arbitre ou pour la satisfaction de nos sens ; mais si le raffinement des mœurs était déjà assuré ne serait-ce que dans un domaine, alors il s'accomplirait bientôt dans plusieurs d'entre eux. Dès à présent, la musique a atteint ici un degré plus élevé de perfection que nulle part ailleurs dans les mers du Sud, et on ne saurait nier que la satisfaction ressentie à l'écoute de sons harmonieux présuppose une certaine sensibilité, qui prépare la voie de la morale. »

¹⁰² FORSTER, *Reise um die Welt*, op. cit., 1965, p. 391. « Au nombre des avantages corporels des peuples à moitié civilisés, on compte le fait que leurs sens sont de fait plus aiguisés que les nôtres, qui sont émoussés et corrompus par mille circonstances et rapports de ce qu'on appelle la manière raffinée de vivre. »

¹⁰³ Cette idée est développée dans un texte bien postérieur de Forster, *Über Leckereyen*, qui cherche à définir ce que sont les friandises et dans lequel Forster affirme que seuls les Européens sont capables, grâce à l'éducation de leurs sens, de déterminer quels mets méritent d'être qualifiés de friandise. FORSTER, « Über Leckereyen [1789] », art. cit., 1974.

de l'homme en fonction de son environnement. Forster observe chez les représentants de certains peuples un intérêt pour la nouveauté et l'inconnu identique au sien. Cette curiosité et cette ouverture d'esprit font partie de la nature humaine, mais elle n'est pas innée ; elle repose sur une bonne influence réciproque des organes des sens et de la raison. Cela apparaît tout particulièrement à travers ce que Forster dit de l'organe du langage, de la capacité à reproduire les sons qui constituent une autre langue. Sur l'île de Mallicolo, Forster fait la connaissance du peuple dont il indique qu'il s'agit du peuple le plus intelligent qu'il ait rencontré dans les mers du Sud :

Hier lernten wir sie als das verständigste und gescheiteste Volk kennen, das wir noch bis jetzt in der Südsee angetroffen hatten. Sie begriffen unsere Zeichen und Gebärden so schnell und richtig, als ob sie schon wer weiß wie lange mit uns umgegangen wären; und in Zeit von etlichen Minuten lehrten auch sie uns eine Menge Wörter aus ihrer Sprache verstehen.¹⁰⁴

Forster observe la capacité de ces hommes à apprendre de nouveaux sons et à s'intéresser à la langue des autres. La diversité des peuples rencontrés permet à Forster de s'interroger sur les différents degrés d'avancement dans la civilisation. Forster peut mettre à l'épreuve empiriquement les conditions du perfectionnement de l'être humain, et la place qu'y occupent les dons innés et les conditions plus ou moins favorables de l'environnement. Cette constitution d'une typologie du perfectionnement humain entre cependant en tension avec une autre idée centrale chez Forster, le fait qu'il n'est précisément pas possible de réduire un peuple à sa place dans cette structure du perfectionnement ; si ces perfectionnements peuvent être plus ou moins développés, ils témoignent tous d'une manière identique de ce qu'est la condition humaine pour Forster, cet effort pour se perfectionner en fonction d'un idéal de perfection différent pour chaque peuple.

Forster écrit quelques pages plus loin :

So emsig sie einer Seits waren, uns *ihre* Sprache zu lehren; so neugierig waren sie anderer Seits auch, etwas von der *unsrigen* zu lernen, und sprachen alles was wir ihnen davon vorsagten, mit bewunderungswürdiger Fertigkeit ganz genau nach. Um die Biagsamkeit ihrer Organe noch mehr auf die Probe zu setzen, versuchten wirs, ihnen die schwersten Töne aus allen uns bekannten europäischen Sprachen [...] anzugeben; aber auch da blieben sie nicht stecken, sondern sprachen es,

¹⁰⁴ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1966, p. 165. « Là, nous découvrîmes qu'il s'agissait du peuple le plus sensé et le plus intelligent que nous ayons jusqu'alors rencontré dans les mers du Sud. Ils comprenaient nos signes et nos gestes d'une manière si rapide et si juste qu'on aurait pu croire qu'ils avaient déjà été en contact avec nous durant une longue période, Dieu sait comment ; et en quelques minutes, ils nous apprirent eux aussi à comprendre un grand nombre de mots de leur langue. »

gleich aufs erstmal, ohne Mühe und ohne Fehl nach. [...] kurz: was ihnen an körperlichen Vorzügen abgieng, wurde durch ihren Scharfsinn reichlich ersetzt.¹⁰⁵

L'ouverture d'esprit des habitants de Mallicolo amène Forster à les considérer comme un peuple parmi les plus développés qu'il ait rencontré au cours du voyage, et ce, malgré leurs ornements vestimentaires particulièrement étranges aux yeux d'un Européen. Or cette ouverture d'esprit se manifeste ici avant tout par la capacité des habitants à s'intéresser à la langue de l'autre, mais le perfectionnement passe aussi par un perfectionnement de la sensibilité des organes, ici par la capacité à apprendre à prononcer des sons encore jamais rencontrés. Pour Forster, dès le *Voyage autour du monde*, il apparaît évident que c'est dans l'interaction entre les sens et la raison que réside la capacité à développer la curiosité et l'ouverture d'esprit, et ce, quel que soit le peuple considéré. La curiosité, définie dans le dictionnaire d'Adelung comme le désir de quelque chose de nouveau, ne doit cependant pas être comprise au sens péjoratif ici : Adelung souligne que si la curiosité est souvent perçue comme négative, c'est en raison des motifs superficiels qui conduisent à développer un certain type de curiosité. La curiosité est péjorative lorsque son seul motif est la nouveauté, ou bien l'amour du changement¹⁰⁶. La curiosité utile, tournée vers un accroissement des connaissances d'un individu ou d'un peuple, est vue comme une faculté positive par Forster, une faculté amenée à jouer un rôle central dans sa conception de la perfectibilité¹⁰⁷.

De fait, si Forster place les habitants de la Terre de Feu au rang le plus bas du développement humain, c'est en partie en raison de l'absence de cette curiosité. Le contact que les explorateurs ont avec ce peuple remet en question, comme l'écrit Yomb May, le postulat fondamental de Forster de l'égalité entre les hommes¹⁰⁸, parce qu'ils ne font preuve d'aucune

¹⁰⁵ Ibid., p. 169. « Ils étaient tout aussi appliqués, d'une part, à nous apprendre leur langue, que, d'autre part, curieux d'apprendre quelque chose de la nôtre, et répétaient exactement tout ce que nous leur récitons de celle-ci avec une habileté admirable. Pour mettre encore davantage à l'épreuve la flexibilité de leurs organes, nous fîmes l'essai de leur présenter les sons les plus difficiles de toutes les langues européennes que nous connaissions ; mais là non plus ils ne se laissèrent pas arrêter, mais ils les répétèrent, dès la première fois, sans effort ni erreur. En bref, les avantages physiques qui leur manquaient étaient entièrement remplacés par leur perspicacité. »

¹⁰⁶ ADELUNG Johann Christoph, « Neugier, oder Neugierde », in: *Versuch eines vollständigen Wörterbuches der hochdeutschen Mundart, mit beständiger Vergleichung der übrigen Mundarten*, vol. 3, M-Scr, Vienne, 1798, p. 478.

¹⁰⁷ Ce rôle de la curiosité n'est pas central seulement pour le perfectionnement des peuples extra-européens, la curiosité d'esprit doit aussi constituer un horizon constant pour les hommes des Lumières, bien davantage qu'une érudition stérile. Voir à ce propos la première sous-partie du chapitre 8, pp. 546-548.

¹⁰⁸ MAY, « Menschenrechte für die Wilden? Zum Widerspruch zwischen „Instruktionen“ und Wirklichkeit in der literarischen Weltreise Georg Forsters », *art. cit.*, 2009, pp. 199-200.

curiosité à l'égard des Européens. Forster souligne que ces habitants de la Terre de Feu ne font preuve d'aucun intérêt pour la langue de l'autre ni ne tentent de l'imiter :

Mit unsrer Zeichensprache, die doch sonst überall gegolten hatte, war bey diesen Leuten hier nichts auszurichten; Geberden, die der niedrigste und einfältigste Bewohner irgend einer Insel in der Südsee verstand, begriff hier der Klügste nicht. Eben so wenig fiel es ihnen ein, uns ihre Sprache beyzubringen; da auf dem Schiffe nichts ihre Neugierde oder Verlangen erregte, so war es ihnen auch gleich viel, ob wir sie verstunden, oder nicht.¹⁰⁹

Selon Forster, le facteur principal qui explique cette absence de curiosité est la misère dans laquelle vivent les habitants. Cette misère ne leur permet pas une bonne interaction entre leurs sens et leur raison, parce qu'elle contraint les sens à se concentrer sur leur assouvissement. Ils ne peuvent donc développer aucun désir pour autre chose que l'assouvissement de leurs besoins immédiats. Par conséquent, l'entraînement réciproque de la raison et des sens leur reste interdit. Lorsque Forster indique que le plus intelligent d'entre eux ne comprenait pas les gestes les plus simples, ce n'est pas en raison d'une infériorité intellectuelle de nature, mais parce que rien ne viendrait motiver une volonté de comprendre ces gestes, en raison d'une sensibilité qui reste immédiate et consacrée exclusivement à l'assouvissement des besoins.

3) Les critiques de Georg à l'égard du texte anglais de Johann Reinhold Forster

L'intérêt de Forster pour le perfectionnement de l'homme s'éveille entre la rédaction en allemand du *Voyage autour du monde*, qui paraît en 1778, et la parution de la traduction en allemand des *Observations Made During a Voyage Round the World* de son père, en 1783¹¹⁰, notamment grâce à sa lecture de Buffon. En réalité, Forster indique commencer à travailler à cette traduction simultanément à la parution de l'ouvrage en anglais, dans une lettre à Spener en août 1778¹¹¹. Ce n'est qu'en août 1782 que Forster envoie le manuscrit terminé à son éditeur

¹⁰⁹ FORSTER, *Reise um die Welt*, op. cit., 1966, pp. 382-383. « Avec notre langage par signes, qui pourtant avait fonctionné partout ailleurs, on ne parvint à rien avec ces gens ; ici, le plus intelligent ne concevait pas des gestes que l'habitant le plus humble et le plus naïf de n'importe quelle île des mers du Sud comprenait. Il ne leur vint pas davantage à l'esprit de nous apprendre leur langue ; comme rien sur le vaisseau n'excitait leur curiosité ni leur envie, il leur était entièrement égal que nous les comprenions ou non. »

¹¹⁰ FORSTER, *Observations made during a voyage round the world, on physical geography, natural history, and ethic philosophy*, op. cit., 1778. Cet ouvrage a été republié dans les années 1990, c'est dans cette édition que nous le citons : FORSTER, *Observations made during a voyage round the world [1778]*, op. cit., 1996.

¹¹¹ FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, Mitte August 1778 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 130. L'ouvrage anglais paraît entre juin et août 1778 : Voir FORSTER, *Observations made during a voyage round the world [1778]*, op. cit., 1996, p. XIX.

Spener¹¹². Forster souligne dans sa correspondance le fait que cette traduction lui a coûté beaucoup d'efforts, et qu'il a développé ou modifié de nombreux points du texte original. Il écrit ainsi à son ami Friedrich Heinrich Jacobi le 29 août 1783 :

Endlich, mein Bester kann ich Ihnen ein Exemplar meiner längst versprochenen Uebersetzung der Observationen meines Vaters schicken. [...] Ich habe auf die Umarbeitung mehr Zeit, Sorgfalt und Mühe verwandt als auf ein Originalwerk. Ganz kann es nicht für Sie seyn, denn es ist zu sehr für die gewöhnlichen Leser, denen man auch die Reflexionen vormachen muß, die aus den Faktis fließen; denkende Köpfe machen ihre eigne Reflexionen, und da stören sie nur die gedruckten.¹¹³

Loin d'être uniquement un récit de voyage, le texte cherche donc à tirer des conséquences de ce qui a été observé dans les domaines les plus divers, mais essentiellement sur le plan anthropologique et moral. Si cette volonté était déjà présente dans les *Observations*, elle l'est plus encore dans la traduction par Georg Forster en allemand. Forster lui-même indique à Johann Heinrich Merck, dans une lettre du 24 septembre 1783, qu'il a retravaillé le texte au lieu de se contenter de le traduire, et que le texte de l'édition anglaise de la cinquième partie, qui porte sur la faune et la flore, était déjà de sa main :

Es ist mehr als bloße Uebersetzung ; es ist eine Art von Uebearbeitung des von meinem Vater in England geschriebenen Buchs [...]. Das 5te Hauptstück, von organischen Körpern, ist ganz von mir.¹¹⁴

À cela s'ajoute le fait que Forster décèle des contradictions dans le chapitre sur le genre humain, et qu'il se sent obligé de les rectifier. C'est ce qu'il écrit le 15 mai 1782 à son ami et éditeur Spener :

Vergleichen Sie einmal, wenn Sie die Zeit dazu haben, die Abschnitte des Capitels vom Menschengeschlechte mit dem Original, wenn Sie sich eine Idee von dem Angstschweiss machen wollen, der mir drüber ausgebrochen ist. Ein anderer Uebersetzer hätte seinen Autor auf seine eigne

¹¹² FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 15.08.1782 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 388.

¹¹³ FORSTER Georg, « Georg Forster an Friedrich Heinrich Jacobi, 29.08.1783 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 474. « Enfin, mon très cher ami, je peux vous envoyer un exemplaire de la traduction des Observations de mon père que je vous ai promise il y a fort longtemps. J'ai employé plus de temps, de soin et de peine à sa réécriture qu'à une œuvre originale. Elle ne saurait être entièrement à votre goût, car elle est trop faite pour les lecteurs ordinaires, pour qui l'on doit faire soi-même au préalable les réflexions qui découlent des faits ; les têtes pensantes se font leurs propres réflexions, et les réflexions imprimées ne font alors que les gêner. »

¹¹⁴ FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Heinrich Merck, 24.09.1783 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 482. « C'est plus qu'une simple traduction ; c'est une sorte de réécriture du livre écrit par mon père en Angleterre. La cinquième partie, qui traite des corps organiques, est entièrement de ma main. »

Rechnung Unsinn sagen und sich selbst auf derselben Seite widersprechen lassen; das durfte ich nicht, um Ihrentwillen, um des Verfassers willen, und um meinewillen.¹¹⁵

Ces modifications débutent dès le titre du chapitre : si Johann Reinhold Forster l'intitule « Remarks on the human species in the South Sea Isles », Forster préfère « Vom Menschengeschlechte ». Ce simple choix souligne l'importance de l'unité du genre humain pour Georg Forster, face à une approche davantage orientée vers la différenciation des peuples chez Johann Reinhold.

Ces lettres marquent également l'évolution intellectuelle de Forster : il a le souci d'une plus grande rigueur scientifique de ses écrits, et souhaite faire part de ses difficultés à ses correspondants. Ce souhait ne relève pas seulement d'une démarche sentimentale, mais aussi et surtout d'une stratégie de constitution d'un réseau scientifique et d'une volonté de s'acquérir la bienveillance du public cultivé pour l'ouvrage qu'il fait alors paraître : si Forster est ami avec Friedrich Heinrich Jacobi, la lettre et la justification qu'elle contient s'adressent peut-être davantage à celui qui, au début des années 1780, est en contact étroit avec un nombre croissant de représentants des Lumières allemandes¹¹⁶.

Forster n'hésite pas à développer certains passages de l'ouvrage, voire à en changer la teneur en fonction de ses propres conceptions, et c'est le cas en particulier lorsqu'il s'agit du progrès ou du perfectionnement. Alors même que les termes employés par son père ne se prêtent pas nécessairement à une traduction par des composés de *vervollkommen*, Forster en fait un usage intensif dans sa traduction, intitulée en allemand *Bemerkungen über Gegenstände der physischen Erdbeschreibung, Naturgeschichte und sittlichen Philosophie*.

Le verbe *to improve*, en particulier, est traduit dans le *Voyage autour du monde* par des composés de *verbessern*, et dans les *Bemerkungen* par des composés de *vervollkommen*. Dans

¹¹⁵ FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 15.05.1782 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 377. « Comparez donc, si vous avez le temps, les paragraphes du chapitre portant sur le genre humain avec l'original, si vous voulez avoir une idée des sueurs froides qu'ils m'ont causé. Un autre traducteur aurait laissé son auteur dire des absurdités sous sa propre responsabilité et se contredire sur une même page ; mais quelque chose m'a interdit de le faire, par égard pour vous, par égard pour l'auteur, et par égard pour moi-même. »

¹¹⁶ Jacobi n'est pas un universitaire, mais il s'intéresse aux questions philosophiques et participe à la rédaction du *Teutschen Merkur* édité par Wieland, auquel Forster contribue également. Le riche Jacobi établit dans son domaine de Pempelfort un salon littéraire très prisé des hommes des Lumières allemandes. Il mène également une correspondance épistolaire très fournie. En 1783, au moment de la rédaction de la lettre de Forster, Jacobi est également sur le point d'apporter une contribution importante aux Lumières allemandes, par la querelle du panthéisme qui l'oppose à Moses Mendelssohn.

l'avant-propos du *Voyage Round the World*, Forster écrivait ainsi à propos du séjour d'O-Maï en Grande-Bretagne :

It can hardly be supposed that he never formed a wish to obtain some knowledge of our agriculture, arts, and manufactures; but no friendly Mentor ever attempted to cherish and to gratify this wish, much less to improve his moral character, to teach him our exalted ideas of virtue, and the sublime principles of revealed religion¹¹⁷.

Ce passage, qui est explicitement signé par Georg Forster¹¹⁸, est traduit d'une manière plutôt fidèle par ce dernier, et surtout sans employer le terme de *Vervollkommnung*, alors même qu'on trouve bien ici le verbe anglais *to improve*¹¹⁹. La décision de Forster d'introduire le terme de *Vervollkommnung* va donc de pair avec une certaine émancipation intellectuelle à l'égard de son père.

La traduction des *Observations* par Georg Forster reste encore marquée par les conceptions de son père. Alors que Georg n'hésite pas à insérer une note lorsqu'il n'est pas du même avis que son père dans le reste du texte, il ne le fait jamais pour les nombreuses considérations relatives au progrès que l'on peut trouver dans les *Observations*. Cependant, la manière dont il traduit ces passages trahit déjà son intérêt grandissant pour ces questions, et surtout le fait qu'en réalité ses propres conceptions s'articulent autrement que celles de son père, et ce malgré l'absence du terme de perfectibilité.

Cette traduction constitue par conséquent le point de basculement de la pensée du perfectionnement de l'être humain chez Forster : après la traduction des *Observations*, Forster développe des conceptions dans ce domaine qui lui sont propres et qui s'éloignent de plus en plus de celles de son père. Dès l'année suivant la parution de sa traduction, il emploie pour la première fois le terme de *Perfektibilität* en allemand dans *Der Brodbaum*.

¹¹⁷ FORSTER Georg, *Werke: A Voyage round the World [1777]*, vol. 1, Berlin, Akad.-Verl., 1968, p. 16. « Il est peu probable qu'il n'ait jamais formulé le souhait d'acquérir une certaine connaissance de notre agriculture, de nos arts et de nos manufactures ; mais jamais aucun mentor aimable ne tenta de nourrir ni de satisfaire ce souhait, et moins encore d'améliorer son caractère moral, de lui enseigner nos idées élevées de la vertu, et les principes sublimes de la religion révélée. »

¹¹⁸ Georg Forster signe de son nom l'avant-propos (*Vorrede*) du *Voyage autour du monde*, et emploie des expressions comme « My father performed the voyage [...] ». Ibid., pp. 10, 17.

¹¹⁹ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1965, p. 16.

D) Des observations du *Voyage autour du monde* aux conclusions sur le perfectionnement de l'homme : Forster et Iselin

Si le *Voyage autour du monde* et plus généralement les observations faites au cours du voyage contribuent à construire une certaine conception du perfectionnement de l'homme chez Forster, ces textes fournissent également de la matière à différents auteurs qui réfléchissent sur ce perfectionnement de l'homme. Bien sûr, Forster est attentif à cet emploi qui est fait de ses écrits, et c'est donc un véritable dialogue qui s'instaure avec certains auteurs dans la constitution de cette réflexion sur le perfectionnement de l'homme.

1) La constitution empirique d'une réflexion sur le perfectionnement du genre humain dans *Über die Geschichte der Menschheit* de Isaak Iselin

Le philosophe suisse Isaak Iselin marque les Lumières par ses importantes contributions à la philosophie de l'histoire. Son ouvrage le plus célèbre dans ce domaine est *Über die Geschichte der Menschheit*, dont la première édition paraît en 1764. Il y présente l'évolution de l'humanité depuis les origines. Iselin mène une correspondance active avec des représentants des Lumières françaises, allemandes et suisses : il est en contact avec Rousseau et Buffon ainsi qu'avec Mendelssohn, Nicolai ou le pasteur et écrivain suisse Johann Caspar Lavater. Dans la dédicace de la première édition de *Über die Geschichte der Menschheit*, Iselin souligne le fait que l'homme, même s'il est sur le chemin de la progression, n'a encore atteint la perfection dans aucun peuple : il est donc indispensable que le législateur supplée à cette imperfection. Mais pour ce faire, le législateur doit disposer d'une connaissance fiable de l'homme ; or Iselin constate que l'homme des philosophes et l'homme des historiens est très différent :

Wie einfach ist nicht der [Mensch des Philosophen] in den meisten psychologischen Lehrgebäuden. Unter wie unendlich verschiedenen Gestalten hingegen zeigt sich nicht [der Mensch des Geschichtschreibers] dem aufmerksamen Beobachter!¹²⁰

Si les édifices théoriques des philosophes présentent l'être humain comme un être simple, les observations des historiens, aux différentes époques de l'histoire humaine, le présentent comme un être d'une grande complexité. Le but initial d'Iselin est de proposer un

¹²⁰ ISELIN Isaak, *Philosophische Muthmassungen. Ueber die Geschichte der Menschheit*, vol. 1, Francfort sur le Main, Leipzig, Heinrich Harscher, 1764, p. VII. « De quelle simplicité fait preuve l'être humain tel qu'il est vu par le philosophe dans la plupart des doctrines de la psychologie. Sous combien de formes infiniment différentes au contraire l'être humain tel qu'il est vu par l'historien ne se montre-t-il pas à l'observateur attentif ! »

tableau de l'être humain qui ne soit pas purement philosophique, théorique, mais qui intègre tous les aspects de l'homme dont témoigne l'histoire, avec l'aide notamment d'observations tirées de travaux d'historiens ou de voyageurs. En ce sens, il emploie une méthode qui présente des similarités importantes avec la méthode de Forster¹²¹.

Pendant plus de vingt ans, Iselin développe ses idées dans les éditions successives de son ouvrage et actualise les exemples qu'il y développe à l'aide des récits de voyage les plus récents. Les différents textes introductifs qu'il accumule au début de l'ouvrage au lieu de les remplacer attestent des différentes strates du développement de sa pensée. Dans l'édition de 1770, Iselin souligne le fait que le développement de l'homme est orienté vers la poursuite du bonheur, et que la connaissance qu'il accumule dans cet ouvrage doit également concourir à atteindre ce bonheur¹²².

Dans l'édition de 1774, Iselin ajoute un passage à son introduction. Il y indique qu'il n'a pas présupposé la progression de l'homme vers le bonheur et la lumière, qui, écrit-il, est l'idée dominante de tout l'ouvrage, mais qu'il l'a peu à peu déduite de ses lectures, de ses travaux préparatoires à la rédaction. Il écrit :

Dieser Fortgang der Menschheit von der äussersten Einfalt zu einem immer höhern Grade von Licht und von Wohlstande, welcher die herrschende Idee meines Werkes ausmacht, ist mir erst in dem Laufe meiner Untersuchungen über die G. d. M. in den Sinn gekommen. Ich habe diese Idee gefunden, ohne eben sie zu suchen; sie ist die Frucht, das Resultat meiner Untersuchungen: Sie war nicht die Absicht davon.¹²³

Il semble donc qu'Iselin, fidèle à une démarche empirique, ait commencé ses travaux sans avoir de théorie de l'histoire de l'humanité et qu'il ait peu à peu forgé cette théorie de manière empirique, à partir des observations d'historiens et de voyageurs rencontrées au cours de ses lectures. Un commentateur de Forster indique dans les œuvres complètes de l'édition de l'Académie de Berlin qu'Iselin fait sans doute ici référence aux nombreuses observations qu'il reprend du *Voyage autour du monde* de Forster dans l'édition suivante de *Über die Geschichte*

¹²¹ Forster partage cette prudence d'Iselin à propos des considérations philosophiques et théoriques sur l'homme que l'on pourrait tirer de l'histoire humaine. Voir à ce propos p. 310, dans le chapitre 4.

¹²² ISELIN Isaak, *Über die Geschichte der Menschheit*, vol. 1, Zurich, Orell, Geßner, Fießli und Comp., 1770, pp. 10-16.

¹²³ ISELIN Isaak, *Über die Geschichte der Menschheit*, vol. 1, Karlsruhe, Karl Gottlieb Schmieder, 1784, p. XXIII. « Cette marche de l'humanité de la simplicité la plus extrême à un degré toujours plus élevé de lumière et de bien-être, qui constitue l'idée dominante de mon œuvre, ne m'est apparue qu'au cours de mes recherches sur [l'histoire de l'humanité]. J'ai trouvé cette idée sans même la chercher ; elle est le fruit, le résultat de mes recherches : elle n'en a pas été l'intention première. »

der Menschheit de 1784 ; or cela est impossible, puisque l'introduction d'Iselin date du 9 février 1774, soit plus d'un an avant la publication en anglais du *Voyage autour du monde*¹²⁴, et dix ans avant l'édition qui intègre les citations de Forster. Il n'en reste pas moins que l'emploi qui est fait de ces citations par Iselin montre qu'elles s'inscrivent dans la lignée de ces observations qui lui ont permis de forger son idée dominante d'une progression du genre humain. Iselin estime que les observations faites par Forster au cours de son voyage viennent à l'appui de son idée d'une progression du genre humain. Il est donc important d'étudier les références de Forster qui apparaissent dans l'édition suivante de *Über die Geschichte der Menschheit*, l'édition de 1784.

2) Le perfectionnement chez Isaak Iselin

Le deuxième livre de *Über die Geschichte der Menschheit* est, dès l'édition de 1764, intégralement consacré à une réfutation de l'état de nature de Rousseau. Il existe bien pour Iselin une tendance à la perfection en l'homme (« *Trieb zur Vollkommenheit* »), mais elle est positive, elle est ce qui permet à l'homme de progresser. Pour Rousseau, selon Iselin, cette tendance au perfectionnement est néfaste, elle n'est là que pour le tromper, et l'état de nature est le vrai état auquel doit tendre l'homme. Or, écrit Iselin, si c'est bien le cas, il semble que la nature ait échoué : comme l'écrit Rousseau lui-même, nulle part on ne trouve cet état de nature. Iselin distingue l'état d'animalité (*Stand des Thieres*), qui est le véritable état de nature chez Rousseau, de l'état de nature de l'homme, qui n'est pas identique à cet état d'animalité. De fait, pour Iselin, si cet état peut avoir existé, il n'était en aucun cas destiné à durer, et très rapidement les hommes en sont sortis ; à ce titre, Iselin donne quelques exemples de peuples qui semblent être demeurés dans l'état de nature, notamment à travers l'absence d'arithmétique ou de noms propres pour désigner les individus, en particulier chez les habitants de Nouvelle-Hollande. Mais en réalité, aucun peuple ne se trouve pour Iselin entièrement dans l'état de nature. De plus,

¹²⁴ Dans le quatrième tome des oeuvres complètes de Forster de la Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften, un commentaire du *Voyage autour du monde*, dont l'auteur n'est malheureusement pas précisé dans les oeuvres complètes, indique: „Hier soll auf eine sehr frühe, symptomatische Verwertung des wissenschaftlichen Materials und der humanitären Grundgedanken der „Reise um die Welt“ hingewiesen werden, auf Isaak Iselins „Geschichte der Menschheit“. Iselin ist durch seine Vorarbeiten für dieses Buch zu der Erkenntnis gekommen, daß die Menschheit „von der äußersten Einfalt zu einem immer höheren Grade von Licht und von Wohlstande“ fortgeschritten sei, und dieser Grundgedanke wurde ohne Absicht, wie er sagt, zur „herrschenden Idee“ seines Werkes.“ FORSTER Georg, *Werke: Streitschriften und Fragmente zur Weltreise. Erläuterungen und Register zu Band 1-4*, Berlin, Akad.-Verl., 1989, pp. 190-191.

les Tahitiens, dont il est question par la suite, ne figurent pas parmi ces peuples qui ne sauraient pas compter ni n'emploieraient de noms propres¹²⁵.

Si cet état d'animalité rousseauiste n'existe pas pour Iselin, l'état de nature de l'homme est bien le point de départ de l'ensemble des peuples, et Iselin définit systématiquement les différents peuples extra-européens en fonction de leur éloignement de ce point de départ. Il met ainsi en place une typologie, en distinguant notamment les sauvages et les barbares. Si Iselin tend parfois à employer les deux termes de manière indifférenciée, la distinction est promise à une longue postérité puisqu'elle se retrouve notamment dans l'œuvre de Schiller à la fin du siècle¹²⁶. Iselin donne différentes caractéristiques des barbares et des sauvages, et c'est notamment à ce stade de l'ouvrage qu'il intègre des références à ce qu'a observé Forster chez différents peuples extra-européens. Pour Iselin, l'état de sauvagerie (*Stand der Wildheit*) est un état quasi permanent de l'humanité entre état de nature (*Stand der Natur*) et état civilisé (*gesitteter Stand*). Gérard Laudin souligne que le seul état ayant réellement une existence historique qui puisse être constatée chez Iselin est l'état de sauvagerie. En effet, la plus grande partie des peuples se trouvent dans cet état intermédiaire qu'est l'état de sauvagerie, l'état de nature ne se rencontrant plus que chez de rares peuples comme les habitants du Groënland et de Tahiti tandis que Iselin, s'il affirme l'existence de l'état civilisé en Europe depuis Luther, doute en réalité du fait que cet état y ait atteint sa forme définitive¹²⁷.

3) Des critères de degré de perfectionnement différents chez Forster et Iselin ?

Isaak Iselin est convaincu de la possibilité du progrès vers la perfection du genre humain. Le genre humain dans son entier peut progresser, grâce à la connaissance, vers la perfection et la tendance au perfectionnement est, à l'inverse de Rousseau, une tendance aux effets globalement positifs. En ce sens, Iselin présente des idées assez proches de celles que Forster développe quelques années plus tard.

¹²⁵ ISELIN, *Über die Geschichte der Menschheit*, op. cit., 1784, pp. 162-163.

¹²⁶ SCHILLER Friedrich, « Ueber die ästhetische Erziehung des Menschen in einer Reihe von Briefen [1795] », in: *Schillers Werke : Philosophische Schriften I*, vol. 20, Weimar, Böhlau, 1962, pp. 309-412.

¹²⁷ LAUDIN Gérard, « L'intégration de la barbarie à la civilisation: brutes, barbares, sauvages, despotes et doctrinaires d'Iselin à Hölderlin », in: SCHILLINGER Jean et ALEXANDRE Philippe, *Le Barbare: images phobiques et réflexions sur l'altérité dans la culture européenne*, Bern, New York, Peter Lang, 2008, pp. 194-197.

Il existe cependant une différence essentielle : chez Iselin, le progrès ultime vers la perfection ne concerne souvent que les peuples les plus avancés, certains étant capables d'atteindre les plus hauts degrés du bonheur et de la perfection, et d'autres non. Il existe une échelle de la progression vers la perfection, et chacun des degrés est un passage obligé : les Européens, s'ils n'ont pas encore atteint l'échelon de la perfection, sont cependant le peuple qui se trouve sur le degré le plus élevé lorsqu'on les compare aux autres peuples. Forster a connaissance de l'ouvrage d'Iselin dès la période qui précède son voyage dans les mers du Sud : Johann Reinhold Forster écrit une recension de la *Geschichte der Menschheit* d'Iselin dans la *Critical Review* en 1772¹²⁸, mais, comme le souligne Ludwig Uhlig, la recension pourrait également être l'œuvre de Georg, puisque la correspondance de Johann Reinhold Forster montre qu'il avait partagé avec son fils le travail dont il avait été chargé¹²⁹.

Or Forster ne partage pas l'idée d'Iselin d'une progression linéaire et diachronique de l'humanité, selon laquelle les différents peuples présents dans le monde figureraient sur différentes marches d'une progression vers la même perfection, et dont les Européens seraient les plus proches. Au retour du voyage dans les mers du Sud, le jeune Forster ne peut pas partager cette idée, parce que sa foi en une progression de l'humanité guidée par les Européens vacille en raison des abus dont il a été le témoin au cours du voyage d'exploration.

Cette divergence de vues apparaît clairement dans l'emploi par Iselin d'une référence à Forster dans le troisième livre de *Über die Geschichte der Menschheit*. Après avoir réfuté l'état de nature rousseauiste dans le deuxième livre, Iselin propose dans ce troisième livre une caractérisation des peuples qu'il présente comme barbares. L'une de ces caractéristiques selon Iselin est leur injustice, qui se traduit par leur tendance au vol, aussi bien entre eux que sur les étrangers¹³⁰.

Iselin mentionne à ce titre les habitants du Groënland dans son édition de 1770. En 1784, grâce aux observations de Forster, il intègre également les habitants de Tahiti dans cette

¹²⁸ FORSTER Johann Reinhold, « Iselin's History of the Human Species », *The Critical Review; Or, Annals of Literature*. 33, 1772, p. 340.

¹²⁹ UHLIG, *Georg Forster, op. cit.*, 2004, pp. 43-44.

¹³⁰ Il s'agit du sixième chapitre du troisième livre de l'ouvrage, intitulé „Ungerechtigkeit und Empfindlichkeit des Barbaren“. Ce chapitre n'est pas présent dans l'édition originale, il apparaît dans l'édition de 1770 et est repris dans l'édition de 1784 qui comporte les références à Forster.

caractérisation, mais souligne une réflexion de Forster qui pourrait s'opposer à sa propre théorie :

So wenig als das Leben, so wenig ist das Eigenthum bey ihnen sicher. Und wenn ihre Armuth ihrer Raubbegierde wenig Nahrung darbeut; oder wenn sie die Ungerechtigkeit davon unter sich zu fühlen anfangen; so üben sie solche desto ungescheuter gegen Fremde aus. (*)

(*) [...] Auch die Otaheitier, die, wie die Grönländer noch dem Stande der Einfalt näher sind als der Barbarey. Hawkesworth Hauptst. 10. S. 12. Forster Hauptst. 9. S. 260. Wo die Gründe mit welchen Herr Forster die guten Leute entschuldigt, sehr verdienen erwogen zu werden. [...] Solche Völker sind also noch dem Stande der Natur näher, vielleicht hauptsächlich, weil ihnen unter einander die Nahrung wilderer Leidenschaften fehlet.¹³¹

La citation de Forster à laquelle Iselin fait ici référence est la suivante :

Doch hatten wir im Ganzen noch immer Ursach mit den Einwohnern zufrieden zu seyn; denn sie ließen uns wenigstens in ihrem herrlichen Lande überall ungestört herumstreifen. Daß sie zu allerhand kleinen Diebereyen sehr geneigt wären, hatten wir zwar ebenfalls verschiedentlich erfahren, doch niemals etwas von einigem Werthe dadurch eingebüßt [...]. Meiner Meynung nach, ist diese Neigung bey den Tahitiern minder strafbar als bey uns; denn ein Volk, dessen Bedürfnisse so leicht zu befriedigen, und dessen Lebensart so gleichförmig ist, kann wirklich unter sich nur wenig Veranlassungen zur Dieberey haben, wie denn auch ihre offenen Häuser, ohne Thür und Riegel zur Gnüge beweisen, daß in dieser Absicht keiner von dem andern etwas zu besorgen hat. Wir sind also an dieser ihrer Untugend in so fern selbst schuld, weil wir die erste Veranlassung dazu gegeben, und sie mit Dingen bekannt gemacht haben, deren verführerischem Reiz sie nicht widerstehen können.¹³²

Il est intéressant de constater que si Iselin reprend ici la citation de Forster, il l'utilise à de toutes autres fins que Forster lui-même ; Forster cherche à se placer, comme il le fait souvent dans le *Voyage autour du monde*, dans la position d'un individu du peuple qu'il décrit et à

¹³¹ ISELIN, *Über die Geschichte der Menschheit*, op. cit., 1784, pp. 269-270. « La propriété est tout aussi peu en sécurité chez eux que la vie. Et si leur pauvreté n'offre que peu d'aliment à leur convoitise, ou s'ils commencent à en ressentir l'injustice parmi eux, ils l'exercent d'une manière d'autant plus éhontée contre les étrangers. (note de bas de page) De même pour les Tahitiens, qui, comme les Groënlandais, sont toujours plus proches de l'état de simplicité que de la barbarie. Hawkesworth Chap. 10. p. 12. Forster Chap. 9. p. 260. Ici, les raisons pour lesquelles M. Forster excuse ces braves gens méritent fort d'être examinées. [...] De tels peuples sont donc encore plus proches de l'état de nature, peut-être principalement parce qu'il manque parmi eux de quoi nourrir des passions plus sauvages. »

¹³² FORSTER, *Reise um die Welt*, op. cit., 1965, p. 283. « Nous avons cependant toujours lieu d'être dans l'ensemble satisfaits des habitants ; car ils nous laissaient au moins flâner partout librement dans leur superbe pays. Qu'ils fussent très portés à toutes sortes de petits larcins, nous l'avions certes également expérimenté de différentes manières, mais nous n'eûmes jamais à souffrir de cette manière de la perte de quelque objet d'une certaine valeur [...]. À mon avis, cette tendance chez les Tahitiens est moins répréhensible que chez nous ; car un peuple dont les besoins sont si faciles à satisfaire, et dont la manière de vivre est si uniforme, ne peut vraiment avoir parmi ses habitants que peu d'occasions de voler, et d'ailleurs leurs maisons ouvertes, sans portes ni verrou, prouvent plus qu'assez également que de ce point de vue aucun d'entre eux ne cherche à dérober quoi que ce soit à un autre. Nous sommes donc nous-mêmes coupables de ce défaut qui est le leur, dans la mesure où nous leur en avons donné la première occasion en leur présentant des choses au charme tentateur, auquel ils ne pouvaient résister. »

épouser son point de vue¹³³. Pour Forster, les habitants de Tahiti figurent parmi les plus évolués qu'il lui ait été donné de rencontrer selon certains critères : il semble parfois les considérer comme plus avancés que les Européens, notamment sur le plan moral. Iselin retient la validité possible de l'argument de Forster, sans le discuter davantage. Néanmoins, la différence entre les deux auteurs apparaît ici, même s'ils partagent l'essentiel de leurs idées d'un perfectionnement du genre humain : ce qui sous-tend la remarque de Forster est qu'il existe peut-être un état de perfectionnement qui ne passe pas par le degré sur lequel se trouvent actuellement les Européens, tandis que pour Iselin les Tahitiens disposent de ce sens de la justice parce qu'ils sont placés plus bas que les barbares sur l'échelle de la progression des hommes, et qu'ils n'ont pas encore été soumis à la dictature des passions violentes. Pour Forster au contraire, et surtout pour le jeune Forster du *Voyage autour du monde*, il existe différents types de perfections humaines qui ne se trouvent pas nécessairement dans un rapport hiérarchique les unes avec les autres.

En 1783, quelques mois avant la parution de cette nouvelle édition de *Über die Geschichte der Menschheit*, Forster écrivait à son ami Jacobi à propos de la traduction en allemand réalisée par ses soins du récit de voyage de son père qu'elle ne saurait être entièrement au goût du destinataire de sa lettre : selon Forster, cette traduction proposait trop de réflexions nécessaires au commun du public mais qui faisaient obstacle aux propres réflexions du public lettré, soulignant le fait que pour les lettrés le simple rapport des faits observés au cours d'un récit de voyage étaient suffisants¹³⁴. Qu'il s'agisse ou non d'un excès de modestie de la part du Georg Forster auteur de récits de voyage, il apparaît bien à travers cet emploi par Iselin d'une réflexion faite par Forster dans le *Voyage autour du monde* qu'en réalité ces réflexions étaient loin d'être inutiles ; au contraire, dès le récit de voyage, certaines de ces réflexions esquissent déjà les premiers traits de sa théorie du perfectionnement de l'homme et sont estimées dignes d'intérêt par des contributeurs importants à la philosophie de l'histoire. Quand bien même cette conception du perfectionnement n'apparaît pas encore de manière explicite dans le récit de voyage, elle distingue Forster de la plupart des autres auteurs allemands¹³⁵.

¹³³ Sur la question spécifique du vol à Tahiti et de la manière dont Forster et Iselin l'interprètent, voir la première sous-partie du chapitre 7, p. 455.

¹³⁴ FORSTER, « Georg Forster an Friedrich Heinrich Jacobi, 29.08.1783 », *art. cit.*, 1978, p. 474.

¹³⁵ Cette conception rapproche Forster des idées de Herder, qu'il ne connaissait pas encore à l'époque de la rédaction du *Voyage autour du monde* mais dont il s'inspire beaucoup dans les années 1780, notamment les *Idées*

E) Induction du concept de perfectibilité à partir de la méthode empirique de Forster

Il existe deux significations du terme de perfectibilité chez Forster, très proches, mais qu'il importe de distinguer, parce que cette double signification est révélatrice à la fois de la genèse de la perfectibilité chez Forster et de la manière dont il appréhende la place de cette perfectibilité dans sa réflexion sur la nature de l'homme.

1) Une double signification de la perfectibilité

La perfectibilité peut s'entendre de deux manières différentes chez Forster. Elle est une caractéristique de la nature humaine, une faculté qui définit l'homme tel qu'il est. Si on considère l'œuvre de Forster dans son ensemble, cette signification de perfectibilité est la plus importante, celle également qui a le plus de conséquences sur sa réflexion. Mais cette signification n'apparaît que dans un second temps dans la pensée de Forster. La signification qui apparaît en premier dans les textes est celle de l'application pratique de cette faculté, la réalisation de cette faculté dans l'action. C'est cette signification qui est première chez Forster, à la fois chronologiquement et méthodologiquement. En effet, Forster induit la perfectibilité, d'un individu, d'un peuple, puis de l'humanité, à partir de ses observations : il observe une action, ou bien un état de fait qu'il comprend comme la conséquence d'une action préalable, et associe à l'action qui a mené à ce changement l'idée d'un perfectionnement, puis, par extension, d'une capacité à se perfectionner. Ce perfectionnement est toujours intimement lié à l'action humaine : lorsque ce qui est perfectionné n'est pas un être humain, il est toujours perfectionné par une action humaine.

Forster emploie originellement la perfectibilité pratique, constatable, comme un argument de nature empirique dans sa réflexion sur l'histoire : c'est ainsi le cas de ses premiers contacts avec l'arbre à pain. Forster s'intéresse à cette plante et à ce qu'elle révèle sur les sociétés qui se sont construites autour d'elle dès le voyage autour du monde¹³⁶. Si l'arbre à pain est perfectible, ce n'est pas parce qu'il dispose d'une qualité qui lui permet à lui-même de se perfectionner, mais parce qu'il est capable d'une évolution impulsée par l'homme et que ce

sur la philosophie de l'histoire de l'humanité : HERDER Johann Gottfried, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, vol. 1, Riga, Johann Friedrich Hartknoch, 1784. Voir à ce propos la troisième sous-partie du chapitre 7, pp. 502-504.

¹³⁶ À propos de l'arbre à pain et de ce que Forster déduit de la manière dont il est cultivé pour la perfectibilité humaine, voir la première sous-partie du chapitre 6, pp. 383-390.

dernier engage dans le sens d'un perfectionnement au service de ses propres fins. L'observateur peut constater la capacité d'un peuple à se perfectionner en observant l'action de ce peuple sur ce qui l'entoure. Lorsque Forster cherche, bien plus tard, en 1789, à poser les premiers jalons de sa conception de l'histoire humaine, dans le *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité*, il réfléchit à la perfectibilité selon une méthode qui révèle la manière dont il a construit sa conception du concept. Il s'agit spécifiquement ici de la question du perfectionnement des dispositions présentes en l'homme : ces dispositions sont-elles perfectionnées de manière harmonieuse, toutes en même temps, ou bien certaines doivent-elles nécessairement être négligées pour favoriser le développement d'autres dispositions ? Forster écrit :

Was scheint nun wol natülicher, als die Voraussetzung, daß zwar keine Anlage im Menschen unbenutzt und unentwickelt bleiben, aber auch keine auf Kosten der übrigen ausgebildet und vervollkommnet werden dürfe? Die Natur bindet sich jedoch nirgends an diese Regel. Wäre sie unabänderlich, so wüßten wir nicht, wie weit sich die Perfektibilität jedes einzelnen Organs erstreckt, und in welchem Grade die Lebenskraft sich darin äussern kan, sobald sie sich ganz darauf konzentriert und die übrigen Organe vernachlässiget.¹³⁷

Forster part ici d'une fausse évidence qu'il cherche à réfuter, l'idée selon laquelle aucune faculté de l'homme ne serait délaissée par la nature au profit d'une autre, et ce en chaque individu. Son argument pour s'opposer à cette idée est que s'il en était ainsi, nous ne saurions pas jusqu'où s'étend la perfectibilité de chaque organe de l'homme. Or cette méthode révèle la manière dont Forster appréhende la perfectibilité : il est possible, pour le penseur empirique, de retracer, grâce à un certain nombre d'exemples, la progression de chaque organe de son état originel à son degré de perfectionnement le plus élevé et en induire la perfectibilité.

Cette construction du concept de perfectibilité à partir de l'observation empirique apparaît de manière évidente sous la plume de Forster en 1791, dans un recueil de traductions de récits de voyage depuis l'anglais. Forster y traduit notamment le récit du voyage réalisé par John Meares de la Chine à la côte nord-ouest de l'Amérique en 1788. Meares y décrit la joie d'un habitant de l'île Atuai¹³⁸, appelé Tianna, à l'idée de rentrer chez lui et de retrouver sa

¹³⁷ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, pp. 189-190. « Qu'est-ce qui semblerait alors plus naturel que la supposition que non seulement aucune disposition ne reste inutilisée et non développée en l'homme, mais aussi qu'aucune ne puisse être constituée et perfectionnée aux dépens des autres ? La nature ne s'en tient pourtant nulle part à cette règle. Si elle était immuable, alors nous ne saurions pas jusqu'où s'étend la perfectibilité de chaque organe particulier et à quel point la force vitale peut s'y exprimer dès lors qu'elle se concentre entièrement sur cet organe et délaisse les autres. »

¹³⁸ Aujourd'hui Kaua'i, une des îles de Hawaï'i.

famille¹³⁹. Meares va au devant d'une objection qui pourrait lui être faite par ses lecteurs et concède que cette description pourrait sembler hors de propos dans un récit de voyage, mais Forster défend l'auteur qu'il traduit, en écrivant :

Wer von uns dankt es nicht dem Verfasser, daß er uns durch seine Schilderung eines Charakters, der auch gebildeten Nationen Ehre gemacht hätte, richtige Begriffe von den Anlagen und der Perfektibilität jener entfernten Inselbewohner giebt?¹⁴⁰

Le comportement de Tianna, ses sentiments à l'égard de sa famille, le fait qu'il ressent de la joie à l'idée de revoir son pays et qu'il soit triste à l'idée d'en être éloigné, sont des sentiments moraux qui attestent pour Forster d'un certain niveau de perfectionnement d'un peuple, et qui permettent en l'occurrence d'induire la présence de la perfectibilité chez l'ensemble des habitants de l'île dont est originaire Tianna. Pour Forster donc, la description empirique du caractère d'un individu a permis d'induire sa perfectibilité et celle de son peuple tout entier. Il remercie par conséquent l'auteur de l'ouvrage qu'il traduit d'avoir donné par sa description la matière à un concept exact de la perfectibilité des habitants.

2) Une foi dans le perfectionnement empirique

Forster se montre intéressé par l'idée selon laquelle il est possible de croire en une élucidation complète des rapports que l'homme entretient à ce qui l'entoure grâce à la méthode de connaissance empirique. Forster réfléchit à plusieurs reprises dans ses textes aux liens entre le perfectionnement de la connaissance et le perfectionnement du genre humain dans son ensemble.

Le passage déjà cité de la *Geschichte der Englischen Litteratur, vom Jahr 1788* permet de ce point de vue d'éclairer la conception de Forster, qui attribue aux penseurs anglo-saxons une idée que lui-même considère pour le moins avec bienveillance, même s'il n'indique pas la partager, l'idée que l'unique espoir de la philosophie et de la connaissance humaine en général

¹³⁹ MEARES John, « Des Kapitäns John Meares und des Kapitäns William Douglas Reisen nach der Nordwest-Küste von Amerika, in den Jahren 1788 bis 1789; beschrieben von John Meares. Aus dem Englischen übersetzt und mit Anmerkungen erläutert von Georg Forster », in: MEARES John, DOUGLAS William, PORTLOCK Nathaniel et al., *Geschichte der Reisen, die seit Cook an der Nordwest- und Nordost- Küste von Amerika [...] unternommen worden sind*, vol. 1, Berlin, Voss, 1791, p. 37.

¹⁴⁰ FORSTER Georg, « [Zu: Geschichte der Reisen, die seit Cook an der Nordwest- und Nordost-Küste von Amerika... unternommen worden sind] [Anmerkungen zu Textstellen von Band 1] [1791] », in: *Werke: Kleine Schriften zur Völker- und Länderkunde*, vol. 5, Berlin, Akad.-Verl., 1985, p. 585. « Qui d'entre nous ne remercie pas l'auteur de nous donner, par la description d'un caractère qui aurait fait honneur même à des nations civilisées, des concepts exacts des dispositions et de la perfectibilité de ces insulaires éloignés ? »

résiderait dans le progrès des sciences naturelles¹⁴¹. Si Forster ne se réclame pas de cette théorie d'une vérité accessible entièrement par des méthodes empiriques, il estime cependant que cette croyance dans les bienfaits de l'empirie ne saurait avoir d'effet négatif, quand bien même elle devrait se révéler ultimement erronée. Cette foi en l'empirie ne peut pas, par définition, se bâtir sur des préjugés puisqu'elle ne se construit qu'à partir de l'expérience. Forster constate que cette foi ne se limite pas à la philosophie anglo-saxonne. Il écrit en 1787 dans *Cook, l'explorateur* :

die Aufklärung [...] schreitet von Erfahrung zu Erfahrung ins Unbegrenzte fort. »Vielleicht erschöpft sie einst alle Verhältnisse des Menschen, und bringt dann den Frieden des goldnen Zeitalters zurück?« Diese harmlose Hofnung, ein Stein der Weisen unseres Jahrhunderts, verdient wenigstens keinen Spott, so lange sie das aufgesteckte Ziel bleibt, welches so viele Kräfte für das Bedürfniß des *gegenwärtigen* Augenblicks in Bewegung erhält, und einen jeden anfeuert, in seiner Laufbahn nach der Vollkommenheit zu streben, *die ihm erreichbar* ist¹⁴².

La méthode empirique de Forster n'est donc pas seulement un outil au service de découvertes scientifiques : elle est aussi au fondement d'un espoir d'élucider l'intégralité des rapports qui existent entre l'homme et ce qui l'entoure, et de ce fait elle joue un rôle bien plus important et donne une direction spécifique à toute la réflexion de Forster, y compris dans son anthropologie et ses considérations philosophiques et, plus tard, politiques.

3) **Induction de la perfectibilité**

Puisque Forster s'oppose aux théories insuffisamment fondées dans l'expérience, il semble logique de s'interroger sur le fondement empirique de sa conception de la perfectibilité. A-t-il tiré sa conception de la perfectibilité de l'homme de l'expérience ? Ou bien est-ce un postulat préalable à toute expérience ?

Il est certain que Forster recherche des signes de perfectibilité dans les situations empiriques qu'il rencontre durant son voyage dans les mers du Sud, mais il apparaît plus difficile de répondre à la question d'une origine purement empirique de sa théorie de la perfectibilité. La

¹⁴¹ FORSTER, « Geschichte der Englischen Litteratur, vom Jahr 1788 [1788] », *art. cit.*, 1963, p. 66. Le passage est cité dans la première sous-partie de ce chapitre, p. 124.

¹⁴² FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 199. « les Lumières progressent d'expérience en expérience vers l'illimité. « Peut-être épuiseront-elles un jour tous les rapports qu'entretient l'homme à ce qui l'entoure, et ramèneront alors la paix de l'âge d'or ? » Cet espoir naïf, la pierre philosophale de notre siècle, ne mérite pas la moquerie, du moins tant qu'il reste le but fixé qui maintient en mouvement un si grand nombre de forces pour les besoins de l'instant *présent*, et incite chacun à aspirer dans sa carrière à la perfection *qui lui est accessible*. »

traduction toute personnelle du récit de voyage de Johann Reinhold Forster de l'anglais en allemand par Georg peut apporter une réponse partielle à cette interrogation. On l'a vu, cette traduction des *Observations made during a Voyage round the World* de son père introduit à de multiples reprises le terme de *Vervollkommnung* là où il n'est pas présent dans le texte anglais : il s'agit soit d'une surtraduction du terme *to improve*, soit d'un ajout pur et simple d'un terme et d'une étape de la pensée qui n'existait pas dans le texte original, ce que Horst Dippel a également relevé il y a quelques années¹⁴³. Or on constate qu'alors même que Johann Reinhold Forster accordait lui aussi une place importante à l'empirie, il n'hésite pas à proposer dans son texte des considérations philosophiques qui n'ont qu'un lointain rapport avec les observations qu'il vient de relater. Georg, quant à lui, introduit le perfectionnement avec le souci constant de lui trouver une origine dans les faits relatés, quitte à s'éloigner du texte original. Cet écart vis-à-vis de l'original est certes courant au XVIII^e siècle, où les traductions sont plus proches de l'interprétation que de la restitution fidèle d'un texte. Cependant, il est possible de reconnaître une méthode dans l'introduction du terme de *Vervollkommnung* par Georg Forster. Alors qu'il insère parfois des réflexions théoriques dans les notes à partir d'un texte qui ne sert que de prétexte, il part systématiquement de considérations de Johann Reinhold qui reposent sur des observations lorsqu'il décide d'introduire la *Vervollkommnung*. Georg a le souci constant d'enraciner les degrés de perfectionnement de l'humanité dans des observations empiriques.

Si on compare le texte anglais et le texte allemand, on constate ainsi des différences révélatrices :

The Taheiteans have various ORNAMENTAL and CEREMONIOUS dresses, which they manufacture in a most ingenious manner. After the death of a person of some note, one of the next relations puts on a kind of masquerade dress, called by them Hèva, which is very remarkable, as well on account of its curious workmanship, as the strange assemblage of its parts and extraordinary appearance. The enumeration of all the pieces belonging to it, with a short description of them, will not perhaps be thought superfluous, as it may set the arts of this people and their curious contrivances in no improper light¹⁴⁴.

¹⁴³ DIPPTEL Horst, « Revolutionäre Anthropologie. Oder der Versuch, Georg Forster neu zu lesen », *Historische Zeitschrift* 291 (1), 2010, pp. 23-40.

¹⁴⁴ FORSTER, *Observations made during a voyage round the world [1778]*, *op. cit.*, 1996, p. 277. C'est J. R. Forster qui souligne. « Les Tahitiens ont différentes tenues ORNEMENTALES et CEREMONIELLES, qu'ils créent d'une manière particulièrement ingénieuse. Après la mort d'une personne de haut rang, l'un de ses parents les plus proches enfle une sorte de tenue de mascarade, appelée par eux Hèva, qui est particulièrement remarquable, tant de par sa curieuse fabrication que de par l'assemblage étrange de ses parties et leur apparence extraordinaire. L'énumération de toutes les pièces qui en font partie, ainsi qu'une courte description de chacune d'entre elles, ne seront peut-être pas jugées superflues, dans la mesure où elles pourraient jeter une lumière non dépourvue d'intérêt sur les arts de ce peuple et leurs curieux dispositifs. »

Die Taheitier und ihre Nachbarn wissen hiernächst auch noch allerhand geschmückte und zu besonderen Feyerlichkeiten bestimmte Kleidungen zu verfertigen. Wenn z.B. eine Person von gewissem Ansehen stirbt, so muß sich einer der nächsten Anverwandten in einen sehr seltsamen Habit vermunnen. Es wird nicht überflüßig seyn, hier die verschiedenen Stücke dieses Anzuges zu beschreiben, damit man sich desto leichter einen Begriff von demjenigen Grade der Vervollkommnung machen könne, den diese Insulaner, in Künsten und Erfindungen, erreicht haben.¹⁴⁵

Le point de départ et la fonction de ce passage sont identiques, il s'agit d'aborder le thème des vêtements de cérémonie des Tahitiens et de justifier auprès du lecteur l'intérêt de leur description. Ce texte de Johann Reinhold Forster repose sur le second voyage du capitaine Cook, qui a donné sa substance au *Voyage autour du monde* de Georg Forster ; ce dernier a donc lui aussi, au même titre que son père, vu de ses yeux ces vêtements. La différence entre les deux textes réside dans ce que font les deux Forster de ces observations, ainsi que dans les raisons qui les poussent à décrire ces vêtements. Johann Reinhold souligne avant tout le caractère étrange, voire extraordinaire, de ces vêtements pour un œil européen. Il justifie auprès du lecteur son choix de décrire ces vêtements par leur représentativité de l'art de ce peuple et de leurs étranges coutumes, sur le mode du dépaysement, voire du pittoresque. De son côté, si Georg mentionne l'étrangeté de ces vêtements, il y accorde bien moins d'importance. Il ne cherche pas à présenter un objet digne de figurer dans un cabinet de curiosités, mais à déterminer à travers les arts et les inventions de ce peuple quel degré de perfection il a atteint, à travers les accomplissements dont il s'est montré capable. Les arts et les inventions sont des manifestations caractéristiques de ce degré de perfectionnement. Georg emploie l'observation des manifestations de ces arts pour en induire l'existence dans ce peuple d'un perfectionnement. Là où Johann Reinhold cherche avant tout à montrer l'altérité des Tahitiens, les différences qui les opposent aux Européens, afin d'éveiller l'intérêt de son public en se limitant au caractère exotique de ces parures, Georg cherche à induire du savoir-faire et de l'art qui ont sous-tendu la réalisation de ces parures quelque chose de commun à l'Européen et au Tahitien, l'acquisition d'un certain degré de perfectionnement. Là où son père montre la distance entre le Tahitien et le lecteur européen, Georg Forster montre leur proximité.

¹⁴⁵ FORSTER, *Bemerkungen über Gegenstände der physischen Erdbeschreibung, Naturgeschichte und sittlichen Philosophie auf seiner Reise um die Welt gesammelt, op. cit.*, 1783, p. 389. « Les Tahitiens et leurs voisins sont également capables de fabriquer toutes sortes de tenues pourvues d'ornements et destinées à des cérémonies particulières. Lorsque par exemple une personne d'un certain rang meurt, un de ses parents les plus proches doit se dissimuler dans un habit très étrange. Il ne sera pas superflu de décrire ici les différentes parties de ce vêtement, afin que l'on puisse d'autant plus facilement se former un concept du degré de perfectionnement que ces insulaires ont atteint dans leurs arts et leurs inventions. »

Bien des années plus tard, en 1791, Forster rédige une introduction à un volume de récits de voyage en anglais qu'il a traduits en allemand et agrémenté de réflexions personnelles dans les notes de bas de page¹⁴⁶. Dans cette introduction intitulée « Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika », Forster fournit ce qui peut apparaître comme une explication au fait que ce soit dans les actions des hommes sur leur environnement qu'il recherche des signes de leur perfectionnement. Il écrit :

Der langsame Fortschritt des Menschen von einem beinah vegetierenden, zu einem bloß thierischen, und von diesem endlich zum vernünftigen Leben, kann jeden unbefangenen Beobachter überzeugen, daß die Erziehung zwar auf ein System von abstrakten Grundbegriffen zurückführen darf, daß sie aber von Erfahrungen, die den Unterscheidungssinn üben, *ausgehen* muß, weil ohne sie schlechterdings keine Abstraktion verstanden wird. Kraft und Wille thätig zu wirken, gehen dem Bewußtseyn, wie gewirkt werden solle und dürfe, lange vorher [...].¹⁴⁷

Le perfectionnement de l'homme ne peut donc trouver sa source que dans ses expériences et dans l'action de chaque individu ; c'est là le fondement même de la possibilité de tout perfectionnement, et Forster considère ici que donner des principes au perfectionnement, le figer dans des préceptes auxquels il faudrait se conformer, est certes nécessaire, mais que ces préceptes ne sauraient être le premier moteur du perfectionnement. Il est nécessaire de raisonner d'abord sur l'expérience, d'éduquer ainsi son discernement, avant d'élaborer une ligne de conduite morale ou un système de la connaissance¹⁴⁸. Par conséquent, il est logique que Forster recherche le perfectionnement des sociétés qu'il rencontre dans leurs actions et la manière dont leurs membres appréhendent de nouvelles expériences, plutôt que dans leurs préceptes.

Forster n'aborde pas le voyage autour du monde avec le présupposé d'un perfectionnement universel de l'humanité ; son présupposé est d'une nature méthodologique, il

¹⁴⁶ FORSTER Georg, « Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika », in: *Geschichte der Reisen, die seit Cook an der Nordwest- und Nordost-Küste von Amerika und in dem nördlichsten Amerika selbst von Meares, Dixon, Portlock, Coxe, Long u. a. m. unternommen worden sind*, vol. 3, Berlin, Voss, 1791, pp. 1-88.

¹⁴⁷ FORSTER Georg, « Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika [1791] », in: *Werke: Kleine Schriften zur Völker- und Länderkunde*, vol. 5, Berlin, Akad.-Verl., 1985, p. 512. « Le lent progrès de l'être humain d'une vie presque végétative à une vie purement animale, et de celle-ci enfin à la vie rationnelle, convaincra tout observateur impartial que l'éducation a certes le droit de *faire référence*, sans doute à un système de concepts fondamentaux abstraits, mais qu'elle doit impérativement *partir* des expériences, qui exercent le discernement, car sans elles, absolument aucune abstraction ne sera comprise. La force et la volonté d'agir activement précèdent de beaucoup la conscience de la manière dont on doit agir et dont on est autorisé à agir. »

¹⁴⁸ Il est possible de déceler ici des accents rousseauistes. Rousseau affirmait dans *l'Émile ou De l'éducation* que les concepts de moralité et de justice ne sont pas d'abord abstraits, mais proviennent d'affections et de sentiments qui sont provoqués par l'expérience. ROUSSEAU Jean-Jacques, *Œuvres complètes: Emile - Education - Morale - Botanique*, vol. 4, Paris, Gallimard, 1969 (Bibliothèque de la Pléiade 208), pp. 522-523.

cherche à rendre compte de ses observations et de l'expérience. Forster fait preuve d'une grande honnêteté intellectuelle dans le *Voyage autour du monde*, en soumettant à l'épreuve de la réalité empirique les théories qu'il présente, et il n'hésite pas à remettre en question certaines théories qu'il voit contredites par ses observations, quand bien même cela implique qu'il fasse aveu d'ignorance. Si l'idée d'une capacité universelle de l'homme à se perfectionner trouve en partie son origine dans les œuvres des philosophes que Forster lit avant le voyage, cette idée n'a cependant pas valeur de postulat : Forster la met à l'épreuve et la voit confirmée dans l'immense majorité des peuples qu'il rencontre. Forster observe presque partout des témoignages de cette capacité à se perfectionner.

Chapitre 3 : La lecture de Buffon mène Forster au seuil de la perfectibilité

Les sciences naturelles jouent un double rôle dans le développement d'une réflexion sur la perfectibilité chez Forster. La dimension épistémologique des sciences naturelles fait prendre conscience très tôt à Forster de l'importance pour l'homme de la connaissance de ce qui l'entoure ; et l'organisation méthodologique des sciences naturelles et les conceptions philosophiques qui en sont à l'origine, variables suivant les naturalistes, le font s'interroger sur la place de l'homme dans les sciences naturelles, en particulier dans la classification de la faune et de la flore.

La confrontation avec les conceptions de la place de l'homme dans la nature chez Linné et Buffon, que ces auteurs présentent explicitement dans leurs œuvres principales, ont été essentielles pour la construction des réflexions sur la perfectibilité et la place de l'homme dans la nature chez Forster. C'est de la confrontation de ces deux démarches opposées que Forster tire l'origine de sa réflexion sur l'homme et la perfectibilité. Il faut bien préciser cependant qu'il s'agit là d'une reconstruction *a posteriori*, à travers la grille de lecture de la perfectibilité, de ce qui n'est pas le centre de son intérêt durant la période du voyage dans les mers du Sud et la période qui suit immédiatement le voyage : Forster lit à cette époque Linné et Buffon essentiellement pour leurs travaux en sciences de la nature, pour leur classification de la faune et de la flore. L'essentiel de ses commentaires sur ces ouvrages porte sur ce domaine ; pourtant, sa conception de la perfectibilité transparaît déjà dans ses réflexions sur les sciences naturelles.

L'originalité de la démarche de Forster dans ce domaine réside dans le fait que la réflexion sur la perfectibilité de la plupart des autres penseurs allemands des Lumières n'a pas ce point de départ naturaliste. Les sciences naturelles restent un domaine à part et s'il existe des naturalistes qui étendent leur réflexion à une dimension plus anthropologique, comme Buffon, Bonnet ou Blumenbach, peu d'entre eux connaissent une évolution aussi forte que Forster vers une dimension anthropologique et philosophique. Par conséquent, le rapport à la nature, au milieu dans lequel vit un individu et un peuple, apparaît comme bien moins central chez la plupart des penseurs allemands qui développent le concept de perfectibilité. Ainsi, la plupart

développent leurs conceptions dans le cadre d'une anthropologie ou d'une psychologie empirique, comme Johann Nikolaus Tetens¹, ou bien de réflexions théologiques.

La lecture par Forster des textes de Buffon le conduit à une réflexion épistémologique sur l'organisation des connaissances dans les sciences naturelles. Cette remise en question du modèle du système de Linné a été très importante dans la construction de la pensée du jeune Forster, dans sa manière de concevoir les sciences naturelles, mais aussi de concevoir toute science de l'homme.

Intendant du Jardin du Roi à partir de 1739, Buffon est de son vivant le plus grand naturaliste français, mais il se voit soumis à une forte concurrence de la part des partisans de Linné. Il développe la place des sciences naturelles en France et propose une réflexion qui apparaît aujourd'hui comme pionnière dans le développement des sciences naturelles modernes. À sa mort en 1788 pourtant, son héritage tombe en partie dans l'oubli face aux partisans de Linné, qui étendent la méthode de classification de leur maître à toute l'Europe.

Forster refuse le rejet de la classification binominale de Linné par Buffon, même s'il en accepte la critique sur certains points. Il trouve cependant matière à réflexion dans les considérations de Buffon sur le système général de la nature et sur la manière dont l'homme peut la connaître. En particulier, il apparaît que Forster avait lu très tôt le premier livre de l'*Histoire naturelle* de Buffon, paru en 1749, et qu'il s'y réfère, en particulier au texte introductif, le Premier Discours intitulé « De la manière d'étudier et de traiter l'Histoire naturelle² », ainsi qu'au texte « De la nature de l'homme »³. Ces textes sont considérés aujourd'hui par la recherche comme contenant l'idée de perfectibilité, quand bien même Buffon n'emploie pas le terme, forgé seulement en 1754 par Rousseau⁴. Forster répond trente ans plus tard aux premiers textes de l'*Histoire naturelle* de Buffon, en donnant ainsi une postérité directe

¹ TETENS Johann Nikolaus, *Philosophische Versuche über die menschliche Natur und ihre Entwicklung [1777]*, Berlin, Boston, De Gruyter, 2014.

² BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, « Premier Discours. De la manière d'étudier & de traiter l'Histoire Naturelle », in: *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roy*, vol. 1, Paris, Imprimerie royale, 1749, pp. 1-62.

³ BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, « De la nature de l'homme », in: *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roy*, vol. 2, Imprimerie royale, Paris, 1749, pp. 429-444.

⁴ STAROBINSKI, « Rousseau et Buffon », *art. cit.*, 1964 ; BLANCKAERT Claude, « La perfectibilité, sous conditions ? Education d'espèce, flexibilité d'organisation et échelle d'aptitude morale en anthropologie (1750-1820) », in: BINOCHE Bertrand, *L'Homme perfectible*, Seyssel, Editions Champ Vallon, 2004, pp. 114-144.

à la réflexion sur la perfectibilité de l'homme de Buffon. Un intérêt majeur de cette réception pour l'étude de la perfectibilité de Forster est précisément que ces réflexions de Buffon précèdent l'introduction du mot par Rousseau. En ce sens, il est possible de lire les premières réflexions de Forster sur la perfectibilité en dehors de toute réception de Rousseau, alors même que ce dernier est généralement et à juste titre vu comme étant à l'origine du concept⁵.

Rousseau cite dans la note de la préface du second *Discours* un passage de « De la nature de l'homme » de Buffon, rédigé six ans plus tôt. Après Hérodote, il s'agit du premier auteur cité dans le second *Discours*⁶. Les réflexions de Forster sur la perfectibilité ont donc au moins une source commune avec celles de Rousseau, mais les chemins que prennent ces réflexions divergent⁷. Chez Forster, le rapport à Rousseau dans la constitution de son concept de perfectibilité est important, mais non premier. De plus, s'il est avéré que Forster connaissait bien et de première main les textes de Buffon, rien n'est moins sûr pour les textes de Rousseau : la recherche sur Forster n'a pas pu parvenir à un consensus à ce sujet⁸. Pourtant, la position de Forster à l'égard des thèses de Buffon est très nuancée. Il est important en particulier de souligner que si Buffon a eu un rôle important dans cette formation de l'idée de perfectibilité chez Forster, il a également été un contre-modèle pour Forster dans d'autres domaines, en particulier du point de vue de la méthode à suivre en sciences naturelles. La réception de Buffon par Forster n'est donc en aucun cas uniformément positive.

Il est étonnant de constater que la recherche s'est peu penchée sur la question des rapports entre les deux auteurs⁹. Cela peut être lié au fait que les textes ne sont disponibles que depuis peu de temps, puisque la *Dissertatio contra Buffonium* était inédite jusqu'à la parution

⁵ À propos des rapports entre Rousseau et Buffon, voir le chapitre 5, deuxième sous-partie, pp. 330-333.

⁶ ROUSSEAU, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », *art. cit.*, 1964, p. 196.

⁷ À propos des rapports entre la perfectibilité de Rousseau et celle de Forster, voir la deuxième sous-partie du chapitre 8, pp. 551-568.

⁸ Uwe Paßmann affirme ainsi que Forster n'aurait jamais lu directement les œuvres de Rousseau. Cette affirmation peut cependant être remise en question, puisque Forster cite directement Rousseau dans les œuvres de sa période révolutionnaire. PAßMANN Uwe, *Orte fern, das Leben. Die Fremde als Fluchtpunkt des Denkens. Deutsch-europäische Literatur bis 1820*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1989, p. 228 ; FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 569. Voir à ce propos p. 552.

⁹ Les études portant sur les deux auteurs sont rares. Leurs rapports ont mentionnés par Ludwig Uhlig : UHLIG, *Georg Forster*, *op. cit.*, 2004 et Tanja van Hoorn leur a consacré quelques pages : HOORN, *Dem Leibe abgelesen. Georg Forster im Kontext der physischen Anthropologie des 18. Jahrhunderts*, *op. cit.*, 2004, pp. 26-33. Marita Gilli est la seule à avoir consacré spécifiquement un article à Buffon et Forster : GILLI Marita, « La réception de l'œuvre de Buffon par Georg Forster », in: BERNEZ Marie-Odile, *L'héritage de Buffon*, Dijon, Editions universitaires de Dijon, 2009, pp. 181-195.

du volume 6.1 des œuvres complètes de Forster en 2003 et que les commentaires de Forster sur l'*Histoire naturelle* n'ont été réédités que récemment dans le même volume¹⁰. On ne peut également que regretter que le troisième volume des *Schriften zur Naturkunde* [*Écrits sur l'histoire naturelle*], dans l'édition des œuvres complètes de Forster proposées par la Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften, ne soit jamais paru, alors qu'il devait proposer des commentaires et des registres précieux pour la recherche s'intéressant aux textes de Forster consacrés aux sciences naturelles¹¹.

Johann Reinhold Forster définit l'œuvre de Linné et de Buffon comme le socle sur lequel devront être bâties les sciences naturelles :

There are but two circumstances which have occasioned the errors of the various naturalists; the one, that they attached themselves too much to the investigation of individual species, without every now and then stopping to take a view of the general chain of nature; and, to this we must ascribe the many mistakes in subdividing, or combining genera; the other, that, by continually fixing on the general view of the whole extent of nature, they forget to descend to the particulars of classification, which the imperfect state of the science requires. It is from keeping a just medium between these extremes, that the illustrious Linnaeus has acquired so great a fame in the literary world [...]. It is from falling into the first error, that some untraveled naturalists load their books with the enumeration of varieties, instead of species. On the other hand, the great zoologist, and most elegant writer of this and many other ages, M. de Buffon, wholly solicitous to view his subject in all its grandeur, makes light of exposing here and there a neglect. After-ages may bring the science nearer to perfection, by combining what is valuable on both sides¹².

Alors que Linné a été capable de conserver un juste milieu entre la description des espèces particulières et l'organisation du tout, la méthode de Buffon, qui cherche avant tout à

¹⁰ FORSTER Georg, « Herrn von Büffons Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere. Sechster Band [Vorbericht. Anmerkungen. Anhänge][1780] », in: *Werke: Schriften zur Naturkunde I*, vol. 6.1, Berlin, Akad.-Verl., 2003, pp. 683-797.

¹¹ La poursuite des travaux qui devait permettre la publication du volume a été annoncée en 1999 par l'éditeur, mais malheureusement le volume n'a jamais paru, le programme de financement des œuvres complètes de Forster étant terminé. Voir GINNOW Sonja, « Forster-Ausgabe », *Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften: Jahrbuch 1999, 2000*, pp. 328-330.

¹² FORSTER, *Observations made during a voyage round the world [1778]*, *op. cit.*, 1996, p. 137. « Il n'y a que deux circonstances qui ont occasionné les erreurs des différents naturalistes ; d'une part, ils se sont trop attachés à l'étude des espèces individuelles, sans s'arrêter de temps à autre pour contempler la chaîne de la nature dans sa généralité ; et c'est à cela qu'il nous faut attribuer les nombreuses erreurs dans la subdivision des genres, ou la combinaison de ces genres ; d'autre part, en se concentrant continuellement sur la vue générale de l'étendue de la nature dans son intégralité, ils ont oublié de descendre jusqu'aux caractères particuliers de la classification, ce que l'état imparfait de la science nécessite. C'est d'avoir maintenu un juste milieu entre ces extrêmes qui a permis à l'illustre Linné d'acquérir une si grande réputation dans le monde des lettres. [...] C'est parce qu'ils ont commis la première de ces deux erreurs que des naturalistes qui n'ont jamais voyagé ont chargé leur livre d'une énumération de variétés, au lieu de parler d'espèces. D'un autre côté, au grand zoologiste et l'écrivain le plus élégant de notre époque et de nombreuses autres, M. de Buffon, pleinement désireux de montrer son sujet dans toute sa grandeur, il échappe ici et là quelque négligence. Les temps futurs rapprocheront la science de sa perfection en associant ce qui a de la valeur de ces deux côtés. »

présenter l'organisation globale de la nature, lui fait courir le risque d'erreurs ponctuelles. Sa largeur de vue excuse cependant ces quelques erreurs, et c'est dans la tension entre les méthodes de ces deux naturalistes que réside l'avenir des sciences naturelles. Alors même que Georg Forster n'hésite pas à modifier ou critiquer les remarques de son père dans sa traduction, il traduit de manière assez fidèle ce passage¹³, ce qui atteste sans doute de son accord avec le point de vue de son père. Il s'agit là d'un point de vue rare sur l'histoire de la nature de Buffon et de Linné à la fin du XVIII^e siècle : en dehors de France, rares étaient les naturalistes à prendre fait et cause pour Buffon, et lorsqu'ils le faisaient, c'était le plus souvent pour l'opposer à Linné. Cette tentative d'emprunter à l'œuvre des deux grands naturalistes suédois et français ce qui peut être utile pour l'avancement de la science naturaliste reste rare, et ce jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

I) Forster et Buffon

A) Un intérêt de circonstance ?

1) Le voyage

Il est important de souligner l'ambiguïté de la réception de l'œuvre de Buffon par Forster. Les références à Buffon apparaissent très tôt dans les écrits de Georg Forster, avant même le voyage dans les mers du Sud¹⁴. Forster le cite à plusieurs reprises dans le *Voyage autour du monde*, à propos de thématiques aussi variées que peut l'être l'œuvre de Buffon : la quinzaine de références à Buffon qu'on y trouve viennent généralement infirmer ou confirmer

¹³ FORSTER, *Bemerkungen über Gegenstände der physischen Erdbeschreibung, Naturgeschichte und sittlichen Philosophie auf seiner Reise um die Welt gesammelt, op. cit.*, 1783, pp. 179-180 : „Diese Mängel und Fehler der Klassifikationen entspringen gemeiniglich entweder daher, dass man sich zu sehr mit der Untersuchung der einzelnen Gattungen, ohne Übersicht der ganzen Kette der Natur, beschäftigt oder sich zu sehr mit diesem weitumfassenden Blick über das Ganze begnügt, und darüber vergisst, von einem so erhabenen Gesichtspunkte zum Einzelnen systematisch hinabzusteigen, welches gleichwohl bei dem noch unvollkommenen Zustande unserer Wissenschaft unumgänglich notwendig ist. Der verewigte Linné hielt das Mittel zwischen diesen beiden Abwegen [...]. In den erstern Fehler verfallen gemeiniglich Stubengelehrte, die nur aus Büchern die Natur kennen lernen [...]. Den andern lässt der Graf von Büffon sich bisweilen zu Schulden kommen, indem er seine hinreißende Beredsamkeit lieber an großen Gegenständen übt, und sich manche kleine Nachlässigkeit im Einzelnen erlaubt. Aus beider Schriften wird die Nachwelt das eigentlich Brauchbare verbinden, und dadurch die Wissenschaft der Vollkommenheit näher bringen.“

¹⁴ FORSTER, « [Zu: Nachrichten von den neuesten Entdeckungen der Engländer in der Süd-See] Sendschreiben eines Freundes in London an den Übersetzer [1772] », *art. cit.*, 1985, p. 21.

une remarque du naturaliste de Montbard dans son *Histoire naturelle*. Ces remarques portent sur certaines caractéristiques physiques des animaux¹⁵, leur dénomination¹⁶, des remarques géologiques¹⁷, l'influence du climat sur les hommes¹⁸, ou des remarques anthropologiques¹⁹. À titre de comparaison, si on trouve un nombre de références à Linné plus élevé dans le *Voyage autour du monde*, celles-ci ne sont que de deux sortes exclusivement : soit Forster indique le nom que Linné a donné à une espèce, soit il indique que tel naturaliste est un élève de Linné, comme par exemple Anders Sparrman, qui accompagne les Forster au cours du voyage. La forme que prennent les écrits de Linné, très systématiques et descriptifs, appelle sans doute moins la controverse que la forme des écrits de Buffon ; il n'en reste pas moins que si Linné a marqué la jeunesse de Forster et a permis à l'apprenti naturaliste de se doter d'une solide méthode scientifique, c'est Buffon qui lui donne le plus matière à réflexion, tant au sein des sciences naturelles que dans d'autres champs de la connaissance, même et peut-être surtout lorsqu'il n'est pas en accord avec lui.

L'intérêt de Georg Forster pour Buffon au retour de son voyage dans les mers du Sud procède d'une conjonction de divers événements. Il s'agit tout d'abord de sa rencontre avec Buffon en 1777 à Paris, que Forster mentionne dans le journal de son voyage de Londres à Paris :

In the evening Mr. Le Roy carried me to M. de Buffon, who came home soon after our arrival, and after talking to a Marquise and a Comte, spent near an hour in very affable converse with me. He is old, and wrinkled, and a thin man, but has vivacity and sprightliness, and is fond of making puns in his own language²⁰.

La différence d'âge considérable entre Forster et Buffon, et le grand prestige de ce dernier, n'empêchent pas Forster de le critiquer avec virulence, quitte parfois à s'opposer à des positions prises par Buffon presque vingt ans auparavant.

¹⁵ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1965, p. 263.

¹⁶ Ibid., pp. 92, 192, 358.

¹⁷ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1966, p. 276.

¹⁸ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1965, p. 59 ; FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1966, p. 179.

¹⁹ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1965, p. 226.

²⁰ FORSTER Georg, « Reise von London nach Paris 1777 [première parution posthume 1914] », in: *Werke: Tagebücher*, vol. 12, Berlin, Akad.-Verl., 1993, p. 15. « Le soir, M. Le Roy m'emmena voir M. de Buffon, qui arriva chez lui peu de temps après notre arrivée, et, après avoir parlé avec une marquise et un comte, passa presque une heure à discuter de manière très affable avec moi. Il est vieux, et ridé, et c'est un homme maigre, mais il a de la vivacité et de la gaieté et il aime faire des jeux de mots dans sa propre langue. »

2) Les textes

C'est surtout la proposition que l'éditeur Pauli fait à Forster en août 1778 de poursuivre la traduction de l'*Histoire naturelle* en allemand après le décès du traducteur, Friedrich Heinrich Wilhelm Martini, qui pèse le plus dans l'intérêt de Forster pour les idées de Buffon²¹. Cette traduction revêt une importance capitale pour le jeune naturaliste, qui voit un fossé entre cette noble tâche et l'activité de précepteur qu'il a acceptée à Cassel. Il écrit à Spener en 1779 :

Ich besinne mich; ich bin Uebersetzer des Büffons, würdiger Nachfolger eines Martini; - ich correspondire mit Fürsten und schreibe ein Abcbuch von der Naturhistorie; ich seegle um die Welt, und komme nach Cassel zwölfjährigen Rozlöffeln ihre Muttersprache buchstabiren zu lehren.²²

Forster rédige le tome 6 de la traduction, intitulée *Herrn von Buffons Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere*²³. La traduction allemande ne reprend pas l'économie de l'ouvrage original de Buffon, puisqu'il correspond à une partie du tome 9 de la première édition de l'*Histoire naturelle*, paru en 1761²⁴ : la partie sur le lion, qui entame le tome 9 de l'édition française, n'a pas été traduite dans le tome 6, mais dans le tome 5 de l'édition allemande, par Martini²⁵.

La traduction de Forster commence avec la partie sur le tigre, au paragraphe 48. Forster souffre du manque d'écrits consacrés à l'histoire naturelle à Cassel, comme il l'écrit lui-même à mots couverts dans son introduction à l'ouvrage²⁶ ; tributaire de la coopération de ses

²¹ FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 7.08.1778 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 127.

²² FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 5.07.1779 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 217. « Je réfléchis ; je suis le traducteur de Buffon, digne successeur de Martini ; - je correspond avec des princes et écris un manuel élémentaire d'histoire naturelle ; je navigue autour du monde, et je viens à Cassel apprendre à des moutards de douze ans à épeler leur langue maternelle. »

²³ BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *Herrn von Büffons Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere. Mit Vermehrungen aus dem Französischen übersetzt*, vol. 6, Berlin, Joachim Pauli, 1780.

²⁴ BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *Histoire naturelle, générale et particulière*, vol. 9, Paris, Imprimerie royale, 1761. Voir GENET-VARCIN Emilienne et ROGER Jacques, « Bibliographie de Buffon », in: BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *Oeuvres philosophiques de Buffon*, Paris, PUF, 1954.

²⁵ Contrairement à ce qu'écrit Marita Gilli dans son article GILLI Marita, « Die Flucht in die Politik als letzte Reise », *Georg-Forster-Studien* 15, 2010, p. 8, Forster traduit à partir de 1779 le livre 9 de l'*Histoire naturelle*, paru en 1761 et consacré aux quadrupèdes, et non pas les *Époques de la Nature*, qui constituent le cinquième volume des *Suppléments à l'Histoire naturelle* paru en français en 1778 et traduit pour la première fois en allemand en 1781 par Johann Friedrich Hackmann. BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *Epochen der Natur*, vol. 1, Saint Pétersbourg, Logan, 1781.

²⁶ BUFFON, *Herrn von Büffons Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere. Mit Vermehrungen aus dem Französischen übersetzt, op. cit.*, 1780, p. II : „Noch würden viele meiner Bemerkungen unterblieben seyn, wenn ich nicht das Glück gehabt hätte, auf eine Zeitlang von einer ansehnlichen öffentlichen Bibliothek Gebrauch zu machen. Der Büchervorrath, den der seel. D. Martini selbst besaß, machte ihm dergleichen Hülfsmittel ganz entbehrlich, und setzte ihn in Stand, nützliche Arbeiten zu liefern.“ (« De plus, un bon nombre de mes remarques n'aurait jamais

correspondants pour accéder à ces écrits, il s'impatiente de son incapacité à traduire convenablement le naturaliste français. Après avoir accepté son poste à Cassel, Forster est bien moins libre de se déplacer à sa guise, notamment pour se rendre à la bibliothèque de l'université de Göttingen. De fait, Forster ne s'est pas contenté de traduire le texte mais y a ajouté de nombreuses remarques critiques, au point que l'éditeur Pauli, mécontent du retard qu'avait pris Forster dans sa traduction, mit un terme à leur collaboration pour cette traduction à l'issue du tome 6 et le remplaça pour le tome 7 par le médecin et naturaliste Bernhard Christian Otto, qui était alors professeur à l'université de Greifswald²⁷. L'ajout de notes critiques est un procédé auquel Forster a souvent recours dans ses traductions, c'est le cas notamment dans sa traduction des *Observations made during a Voyage round the World* de son père²⁸. C'est ce qui explique que Forster estimait indispensable l'accès à un certain nombre d'ouvrages d'autres naturalistes pour pouvoir rédiger sa traduction : il adjoint à sa traduction des remarques et des critiques de l'ouvrage de Buffon qui s'avèrent également éclairantes pour sa propre conception de l'histoire naturelle, mais aussi de l'anthropologie et du rapport aux peuples extra-européens.

Suite à cette traduction, Forster écrit la *Dissertatio contra Buffonium*²⁹, qui présente, comme l'indique Ludwig Uhlig, des considérations qui trouvent un écho dans la controverse à venir avec Kant sur l'origine de l'homme.

Forster mène un échange scientifique nourri avec Buffon à partir de leur rencontre, notamment en lui fournissant des éclaircissements et des précisions sur un certain nombre

vu le jour si je n'avais eu la chance de pouvoir faire usage, pendant un certain temps, d'une bibliothèque publique renommée. La réserve de livres que le regretté Dr. Martini possédait en propre lui permettait de se passer tout à fait de cette assistance et le mettait en état de fournir des travaux utiles. »)

²⁷ Il est possible de retracer précisément les dissensions entre Forster et l'éditeur Pauli à travers différentes lettres à Spener, qui agissait en tant qu'intermédiaire entre Forster et Pauli, lettres qui se trouvent dans les œuvres complètes de Forster : FORSTER Georg, *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978. Voir également UHLIG, *Georg Forster, op. cit.*, 2004, p. 127.

²⁸ FORSTER, *Bemerkungen über Gegenstände der physischen Erdbeschreibung, Naturgeschichte und sittlichen Philosophie auf seiner Reise um die Welt gesammelt, op. cit.*, 1783.

²⁹ Le manuscrit de la *Dissertatio contra Buffonium* n'est pas daté, mais le texte se place dans la continuité directe de la traduction, comme un commentaire qui aurait pu être développé dans les notes si, écrit Forster, cela n'avait pas eu pour inconvénient de trop interrompre le fil de l'ouvrage de Buffon. Forster introduit ses remarques ainsi : „Um den Faden des Originals nicht gar zu oft zu unterbrechen, habe ich manchen Gedanken den die Lesung der vorangeschickten Abhandlung bey mir verursachte, bis ans Ende aufbehalten, wo ich ihn der Billigkeit und zugleich der Nachsicht des Lesers empfohlen, auseinander zu setzen bemüht seyn werde“. (« Pour ne pas interrompre trop souvent le fil du texte original, j'ai réservé certaines idées que la lecture du traité envoyé précédemment a éveillé en moi jusqu'à la fin, où je m'efforcerais de les présenter en les recommandant au jugement équitable et en même temps à l'indulgence du lecteur. ») FORSTER, « *Dissertatio contra Buffonium* [première parution posthume 2003] », *art. cit.*, 2003, p. 810. Il est donc très probable que la *Dissertatio* date également de 1780.

d'animaux qu'il a rencontrés lors de son voyage. Buffon publie ces précisions en 1782, souvent inchangées, dans le sixième tome du *Supplément* de son *Histoire naturelle*³⁰. De son côté, Forster emploie de longues citations de Buffon, sans les signaler comme telles mais en les traduisant mot pour mot, dans l'introduction à son cours d'histoire naturelle connue sous le titre *Un aperçu de la nature dans sa totalité*³¹.

Forster reconnaît donc l'importance de Buffon pour sa pensée et concourt à la fois à la propager dans l'espace germanique, par sa traduction en allemand, et à en améliorer la précision, par ses lettres qui portent à la connaissance de Buffon certaines erreurs commises dans l'*Histoire naturelle*. Pourtant, il peut également faire preuve d'une grande virulence dans son opposition à l'intendant du Jardin du Roi, notamment dans les notes de sa traduction et dans la *Dissertatio contra Buffonium*.

B) Empirisme et critique de Buffon

1) Forster contre le « roman de l'histoire naturelle »

Les sciences naturelles ont longtemps vu Buffon comme le dernier grand représentant d'une manière ancienne, voire démodée de faire des sciences naturelles, mêlant des réflexions philosophiques aux idées du naturaliste. À ce titre, le surnom de « Pline français » donné à Buffon par ses contemporains et repris par Forster dans l'introduction à sa traduction³² est à la fois un compliment et un reproche. Ce sont en particulier les réflexions de Buffon sur l'organisation de la nature et ses hypothèses sur la constitution des planètes qui ont conduit à ces jugements. À cela s'ajoute le fait que Buffon emploie un style souvent élégant, voire ampoulé, ce qui lui a été reproché au motif qu'il l'emploierait au détriment de l'objectivité scientifique. Buffon est accusé d'employer ce style à des fins rhétoriques, afin de convaincre

³⁰ BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *Histoire naturelle, générale et particulière. Supplément*, vol. 6, Paris, Imprimerie royale, 1782. Les textes repris de Forster sont présents dans les *Œuvres complètes*, FORSTER Georg, « [Tierbeschreibungen in: Buffon, Histoire Naturelle Générale et Particulière, Supplément T. VI, 1782] », in: *Werke: Schriften zur Naturkunde I*, vol. 6.1, Berlin, Akad.-Verl., 2003, pp. 271-296.

³¹ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974. Ce texte est traduit en annexe, et les emprunts à Buffon y ont été matérialisés en italique.

³² BUFFON, *Herrn von Büffons Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere. Mit Vermehrungen aus dem Französischen übersetzt*, *op. cit.*, 1780, p. II.

son lecteur alors même que, pour ses détracteurs, ses démonstrations ne sont pas bâties sur un fondement solide.

Dans sa réception de certaines idées de Buffon, Forster se conforme à ce point de vue négatif sur les écrits de l'intendant du Jardin du Roi. C'est en particulier le cas de sa réception de la théorie de la formation des planètes.

Dès le *Voyage autour du monde*, Forster remet en cause certaines affirmations de Buffon, soit en affirmant qu'à la différence de Buffon il se refuse à prendre position sur un sujet, parce qu'il considère que les preuves sont insuffisantes, soit en réfutant les affirmations de Buffon. On trouve deux de ces passages dans le *Voyage autour du monde*. Le plus virulent concerne l'affirmation de Buffon selon laquelle les volcans se trouvent uniquement dans les plus hautes montagnes, une thèse déjà ancienne à l'époque de l'écriture du *Voyage autour du monde* puisqu'on la trouve dans le second discours du premier livre de l'*Histoire naturelle* de Buffon, paru en 1749³³. Buffon justifie cette affirmation par une hypothèse, celle que la lave ne provient pas des profondeurs de la Terre, mais qu'elle n'apparaît que par la réaction entre eux des minerais présents à la surface de la Terre, une réaction avivée par la situation particulière des montagnes, soumises aux intempéries :

[...] il est très-rare de trouver des volcans dans les plaines, ils sont au contraire tous dans les plus hautes montagnes, & ils ont tous leur bouche au sommet [...]. Ce qui fait que les volcans sont toujours dans les montagnes, c'est que les minéraux, les pyrites & les soufres se trouvent en plus grande quantité & plus à découvert dans les montagnes que dans les plaines, & que ces lieux élevez recevant plus aisément & en plus grande abondance les pluies & les autres impressions de l'air, ces matières minérales qui y sont exposées, se mettent en fermentation & s'échauffent jusqu'au point de s'enflammer³⁴.

Forster s'appuie directement sur une observation d'un volcan sur l'île de Tanna faite en août 1774 pour contredire cette affirmation :

[es ist] wohl sehr sonderbar, wenn noch heut zu Tage so viele Naturforscher dem Grafen von Büffon blindlings nachbeten, und als ausgemacht annehmen, „daß Volkane nur in den höchsten Gebirgen vorhanden sind“, weil dieser Schriftsteller, zu Unterstützung seiner Hypothese, vorgiebt, daß dergleichen unterirdische Feuer überall „nur an der Oberfläche der Erde“ vorhanden wären.³⁵

³³ BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, « Second Discours. Histoire & Théorie de la Terre », in: *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roy*, vol. 1, Paris, Imprimerie royale, 1749, pp. 65-124.

³⁴ Ibid., pp. 112-113.

³⁵ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1966, pp. 275-276. « Il est très étonnant que de nos jours encore tant de naturalistes révèrent aveuglément le comte de Buffon et tiennent pour acquis 'que les volcans ne sont présents que

Forster s'oppose ici à un texte qui a déjà presque trente ans lorsqu'il fait paraître le *Voyage autour du monde*, en 1777. La critique porte d'ailleurs en premier lieu sur ceux qui « de nos jours » croient toujours à cette affirmation déjà ancienne de Buffon, et comme ce dernier n'est pas entre-temps revenu sur la question, Forster peut supposer que Buffon a changé d'avis depuis. Or l'année suivante, Buffon fait paraître ses *Époques de la Nature*, où il réaffirme cette théorie de la formation des planètes.

2) Forster et la réception des *Époques de la nature*

Forster s'oppose alors avec virulence à un Buffon qu'il voit comme persévérant dans l'erreur. En juin 1779, il écrit plusieurs lettres, dans différentes langues, à Johann Karl Philipp Spener, à Joseph Banks, à Johann Erich Biester³⁶, dont le contenu est presque identique. Par cette prise de position dans une discussion scientifique, Forster cherche probablement également à affermir ses contacts nouvellement créés avec des représentants de différents pôles des Lumières allemandes. Parmi ces lettres se trouve notamment une lettre en français adressée à Amélie de Prusse le 30 juin 1779 :

le plus important des ouvrages qui ont paru depuis peu, se réduit à des Spéculations incertaines. M. de Buffon, Naturaliste célèbre, et presque septuagénaire, vient de donner une Théorie de la formation de la Terre qui a pour titre : Epoques de la Nature. Toujours fidèle à son premier Système, il soutient encore qu'un comète effleurant le Soleil, en emporta la huitcentième partie, dont se formèrent les planètes qui tournent autour de lui. [...] L'auteur s'efforce de démontrer que Son Systeme est en harmonie avec l'Écriture Sainte ; ceux qui en jugent moins favorablement, l'appellent le roman de l'histoire naturelle³⁷.

Cette lettre adressée à la sœur de Frédéric II s'inscrit dans la stratégie de Forster, après la parution en allemand du *Voyage autour du monde*, de se faire connaître auprès des grandes familles allemandes susceptibles de lui procurer, ainsi qu'à son père, un emploi. À cette occasion, il esquisse un panorama de l'actualité scientifique européenne, où sa critique du nouvel ouvrage de Buffon figure en bonne place.

dans les plus hautes montagnes', parce que cet écrivain prétend, pour soutenir son hypothèse, que cette sorte de feux souterrains ne serait partout présents 'qu'à la surface de la terre'. »

³⁶ Mis à part la lettre à Biester qui est perdue, ces lettres se trouvent dans les œuvres complètes de Forster: FORSTER, *Werke: Briefe bis 1783, op. cit.*, 1978, pp. 210-217.

³⁷ FORSTER Georg, « Georg Forster an Amalie von Preußen, 30.06.1779 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 215-216. Cette lettre est également citée par Marita Gilli : GILLI, « La réception de l'œuvre de Buffon par Georg Forster », *art. cit.*, 2009, p. 183, mais Marita Gilli la date, à tort, de 1789.

L'opinion de Forster sur Buffon se conforme donc à l'opinion de ceux qui le voient avant tout comme un écrivain à tendance naturaliste, pour qui le style serait plus important que la rigueur scientifique. De fait pour Forster, l'écrivain semble l'emporter sur le naturaliste. Dans cette perspective, Forster joint sa voix à celle de différents auteurs qui font à Buffon le reproche d'écrire un roman dans ses *Époques de la Nature*. C'est notamment le cas de Frédéric Melchior Grimm dans la *Correspondance littéraire, philosophique et critique* en avril 1779³⁸. Certains chercheurs considèrent que c'est cette mauvaise réception et l'incompréhension des *Époques de la nature* par les contemporains de la parution de l'ouvrage qui contribuèrent à la dévalorisation de l'héritage scientifique de Buffon dans les années qui suivirent sa mort en 1788³⁹. Condorcet en particulier, dans l'« Éloge historique de Buffon » qu'il prononce le 12 janvier 1788 à l'Académie royale des sciences à l'occasion de la mort de ce dernier, affirme que si Buffon a contribué à la science, c'est avant tout par ses erreurs clairement exposées et donc aisément réfutables, comme l'écrit Thierry Hoquet. Condorcet critique avec force les *Époques de la nature* :

La vérité sévère, en condamnant ces hypothèses, peut encore applaudir à l'art avec lequel l'auteur a su les présenter. [...] Dans ses *Epoques de la nature*, ouvrage destiné à rendre compte de ses vues nouvelles, à modifier ou à défendre ses principes, il semble redoubler de hardiesse à proportion des pertes que son système a essayées, le défendre avec plus de force lorsqu'on l'auroit cru réduit à l'abandonner, & balancer par la grandeur de ses idées, par la magnificence de son style, par le poids de son nom, l'autorité des savans réunis, & même celle des faits & des calculs⁴⁰.

Dans une lettre à Spener, en janvier 1779, Forster qualifie Buffon de « premier écrivain français » (« erste[r] französische[r] Schriftsteller ») et ajoute :

nehmen Sie *Büffon* die Grazie seines Styls, und wieviel bleibt?⁴¹

³⁸ GRIMM Friedrich Melchior, *Correspondance littéraire, philosophique et critique (1777-1781)*, vol. 12, Paris, Garnier Frères, 1880, p. 237. Voir également LEPENIES, *Das Ende der Naturgeschichte. Wandel kultureller Selbstverständlichkeiten in den Wissenschaften des 18. und 19. Jahrhunderts*, op. cit., 1976, pp. 151-152. La revue fut dirigée par Grimm entre 1753 et 1769. Ce dernier continue cependant à écrire pour la *Correspondance* au-delà de cette date. Il s'agissait d'une revue au tirage particulièrement limité, vendue uniquement aux souverains européens et à leurs familles et de manière confidentielle : la première parution, incomplète, de la *Correspondance littéraire, philosophique et critique* date de 1812. Voir en particulier ROY-MARRACCI Véronique, *La Correspondance littéraire de Grimm et Meister de 1776 à 1789*, Tours, Université François Rabelais - Tours, 1999, pp. 26-30.

³⁹ HOQUET Thierry, « Présentation des *Epoques de la nature* de Buffon », in: *Célébrations du 250e anniversaire de la naissance de Stanislaw Staszic (1755-1826)*, Paris, Académie polonaise des sciences à Paris, 2005.

⁴⁰ CONDORCET Jean-Antoine-Nicolas de Caritat, « Eloge de M. le Comte de Buffon », in: *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, 1788, Paris, 1791, pp. 57-58.

⁴¹ FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 14.01.1779 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 174. « Ôtez à Buffon la grâce de son style, et qu'est-ce qu'il reste ? »

Dans la *Dissertatio contra Buffonium*, probablement écrite vers 1780, Forster explicite ses reproches à l'égard de Buffon dans cette critique de la formation des planètes. Il écrit :

Dieser Satz ist so überschwänglich reich an Folgerungen, daß nichts so merkwürdig oder unerklärbar in der Natur ist, welches er nicht daraus herleiten, und damit in Verbindung setzen sollte. In seinen Werken scheint alles darauf zu beruhen; alles zielt dahin, wie nach einem gemeinschaftlichen Mittelpunkte, um seine Wirklichkeit zu beweisen. Man gestehe ihm diesen ersten Satz zu, und man wird über die Fertigkeit erstaunen müssen, womit er alle Verschiedenheiten des Erdbodens und der Körper nach ihren Bestandteilen und Gestalten zu erklären weiß.⁴²

L'ironie dont fait preuve ici Forster met en avant le caractère défaillant de la logique qu'il décrit. La causalité y est renversée : alors que la proposition dont il est question devrait être un auxiliaire pour comprendre le réel, c'est le réel qui est déformé dans les œuvres de Buffon, afin de justifier cette proposition. Une fois qu'il l'a acceptée, le lecteur est pris au piège du texte de Buffon : il voit se dérouler tout le système du naturaliste sous ses yeux, un système qui semble rendre compte du réel. Mais s'il s'agit là d'une belle construction, la quête de la vérité passe au second plan. Cette critique à l'adresse de Buffon se trouve également chez Frédéric Melchior Grimm :

Si le système établi dans cet ouvrage ne paraît pas à tous ses lecteurs également solide, on avouera du moins que c'est un des plus sublimes romans, un des plus beaux poèmes que la philosophie ait jamais osé imaginer. Peut-être sera-t-on même forcé d'avouer qu'après avoir admis la première hypothèse sur laquelle se fonde tout ce vaste édifice, il ne paraît plus possible de l'ébranler dans aucune de ses parties⁴³.

Il est impossible que Forster ait eu connaissance de ce texte de Grimm, puisque la diffusion de la *Correspondance littéraire* était très confidentielle et limitée à quelques lecteurs choisis parmi les souverains européens, afin de contourner la censure. Pourtant, il formule une critique très semblable à l'encontre du naturaliste. Chez Forster, il s'agit d'une critique fondamentale qui porte sur la méthode de Buffon. Cette critique se retrouve d'ailleurs à de nombreuses reprises dans l'œuvre de Forster : plus de dix ans plus tard, il l'évoque encore dans les *Vues sur le Rhin inférieur*, où il critique l'attribution au feu de la formation des volcans et

⁴² FORSTER, « *Dissertatio contra Buffonium* [première parution posthume 2003] », *art. cit.*, 2003, p. 813. « Cette proposition est si incroyablement riche en conséquences qu'il n'y a rien dans la nature, aussi étrange ou inexplicable cela soit-il, qu'il [Buffon] ne puisse en déduire et mettre en rapport avec elle. Dans ses œuvres, tout semble reposer sur cette proposition ; tout y tend, comme vers un centre commun, pour prouver sa réalité. Qu'on lui concède cette première proposition, et on ne pourra qu'être étonné de l'habileté avec laquelle il saura expliquer toutes les différences de la terre et des corps en fonction de leurs composants et de leurs formes. »

⁴³ GRIMM, *Correspondance littéraire, philosophique et critique (1777-1781)*, *op. cit.*, 1880, p. 237.

des roches⁴⁴ et évoque à cette occasion Buffon, ce grand poète (« der große dichterische Buffon »⁴⁵).

3) Divergences dans la réception de Buffon par Georg et Johann Reinhold Forster

En critiquant de la sorte la dimension romanesque des *Époques de la Nature*, Georg Forster s'oppose aussi sciemment à son père, qui admet cette dimension, mais souligne le plaisir que procure au lecteur la description de la nature dans ce « superbe roman » (*den wunderschönen Roman*). Cette recension de Johann Reinhold Forster paraît en 1780 dans le *Göttingisches Magazin der Wissenschaften und Literatur*, une revue dont son fils est alors le co-éditeur, avec Georg Christoph Lichtenberg. La recension prend la forme d'une lettre à Lichtenberg, datée du 20 octobre 1779⁴⁶. Dans le même numéro de la revue paraît le texte *O-Taheiti* de Georg Forster. Forster connaît donc le texte de son père lorsqu'il rédige la *Dissertatio contra Buffonium*. Johann Reinhold Forster cherche à défendre Buffon contre les attaques de plusieurs naturalistes, dont son fils. Si Johann Reinhold s'intéresse surtout aux sciences naturelles à partir de son départ de Nassenhuben en 1765, il s'est auparavant beaucoup intéressé à l'histoire antique, à la géographie et à la philologie. Il dispose donc d'autres références et d'une autre interprétation potentielle des écrits de Buffon que son fils, qui juge les *Époques de la nature* en naturaliste strict. Johann Reinhold Forster reconnaît dans la théorie des *Époques de la nature* une théorie déjà développée dans l'Antiquité, d'abord par les Égyptiens, puis à travers le calendrier julien, avec le concept de la Grande Année. Johann Reinhold Forster fait ici un travail d'érudition, identifiant une origine historique des affirmations de Buffon, alors même que Buffon n'indique pas dans son texte cette origine. Cela n'amoindrit en rien le mérite de Buffon à ses yeux. Il écrit ainsi :

Selbst diese uns neuscheinende schöne Hypothese des Grafen von Büffon [ist] schon von andern viele 1000 Jahre vorher behauptet worden. [...] Denken Sie aber nicht, Werthester Freund, daß ich den grossen Geist Büffon um die Ehre der Erfindung zu bringen suche. Keinesweges! Er ist ein

⁴⁴ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, op. cit., 1958, pp. 16-20.

⁴⁵ Ibid., p. 19.

⁴⁶ FORSTER Johann Reinhold, « Dr. Forster an Prof. Lichtenberg. Ueber Büffons Epochen der Natur. », *Göttingisches Magazin der Wissenschaften und Literatur* 1 (1), 1780, pp. 140-157. Voir également FETSCHER Justus, « Zeitalter / Epoche », in: *Ästhetische Grundbegriffe. Historisches Wörterbuch in sieben Bänden. Tanz - Zeitalter / Epoche*, vol. 6, Stuttgart, Metzler, 2010, p. 794. Pour distinguer les deux auteurs dans la revue, Johann Reinhold Forster est appelé « Dr. Forster » et Georg Forster « Prof. Forster ». Cela est lié au fait que Georg avait alors déjà obtenu son poste de professeur de sciences naturelles à Cassel, tandis que Johann Reinhold n'obtient son poste de professeur à Halle qu'un mois après la rédaction de la lettre, en novembre 1779.

Genie der ersten Grösse. Er hat zuerst grosse Ideen in die Naturgeschichte hineingebracht, und in diesem Fache der Wissenschaften, die menschlichen Begriffe beflügelt, welche im Detail, im Nahmenregister und in der Zählung der Haare, Federn, Floßfedern, und der Staubfäden unedel und niedrig herumwühlten.⁴⁷

Johann Reinhold Forster reprend ici, dans cette recension de 1780, ce qu'il avait affirmé dans ses *Observations Made during a Voyage Round the World* parues deux ans auparavant⁴⁸ : c'est de la combinaison des pensées de Buffon et de Linné, d'un grand système parfois imprécis et d'une classification de détail, que doit naître l'avenir des sciences naturelles.

Johann Reinhold Forster constate le même défaut chez Buffon que son fils, mais là où ce dernier s'en sert alors pour faire une critique sans appel de l'ouvrage, en dénonçant des hypothèses qui ne reposent que sur une théorie infondée du naturaliste français, Johann Reinhold s'avère bien plus bienveillant. Il écrit :

Büffons Epochen der Natur sind eine Abhandlung über den ersten Zustand unserer Erde, die auf seine im ersten Theil der Naturgeschichte geäusserte Hypothese von der Entstehung unseres Platen-Systems gegründet ist; und ich wünsche jederman setzte sich bei der Beurtheilung des Buches in den Gesichtspunkt, so wird manches weniger paradox erscheinen. Dagegen wird man durchgehends beobachten können, mit welcher Klarheit Er seine Sätze entwickelt, wie er sucht alles zu verbinden, mit welcher eigenen Fertigkeit und mit welchem Scharfsinne Er die Beweise zu seinen Sätzen aus Wissenschaften und Büchern hernimmt, wo man kaum glaubt, daß sie zu finden wären; und denn so kleidet er alles in eine so natürliche, angenehme Schreibart ein, daß man nicht eher das Buch weglegen kan, bis es zu Ende ist, und auch denn verdriest es uns, daß der Mann nichts mehr zu sagen hat.⁴⁹

Il est frappant de constater à quel point les deux auteurs partent d'un point identique dans leurs recensions : leur jugement de départ est semblable, mais les conséquences divergent. Les raisons de ces divergences sont multiples. Il semble possible d'en identifier une partie. Reinhold Forster ne se place pas d'un point de vue purement naturaliste ; il accepte l'hypothèse

⁴⁷ FORSTER, « Dr. Forster an Prof. Lichtenberg. Ueber Büffons Epochen der Natur. », *art. cit.*, 1780, pp. 153-154. « Même cette belle hypothèse du comte de Buffon, qui nous semble nouvelle, a déjà été affirmée par d'autres bien des milliers d'années auparavant. [...] Mais ne pensez pas, très cher ami, que je cherche à retirer au grand esprit qu'est Buffon l'honneur de cette invention. En aucun cas ! C'est un génie de tout premier ordre. Il a le premier introduit de grandes idées dans l'histoire naturelle, et, dans cette branche des sciences, a donné des ailes aux concepts humains qui se débattaient sans noblesse et bassement dans le détail, le registre de noms et le dénombrement des poils, des plumes, des nageoires et des filaments. »

⁴⁸ FORSTER, *Observations made during a voyage round the world [1778]*, *op. cit.*, 1996, p. 137. Voir *infra*.

⁴⁹ FORSTER, « Dr. Forster an Prof. Lichtenberg. Ueber Büffons Epochen der Natur. », *art. cit.*, 1780, pp. 156-157. « Les Époques de la nature sont un traité sur le premier état de notre terre, qui est fondé sur l'hypothèse formulée dans la première partie de l'Histoire naturelle concernant l'apparition de notre système de planètes ; et je souhaite que chacun adopte ce point de vue pour juger ce livre, et ainsi, bien des choses sembleront moins paradoxales. Par contre, on pourra constamment observer avec quelle clarté il développe ses propositions, comment il essaie de tout relier, avec quelle dextérité propre à lui et avec quelle acuité d'esprit il tire les preuves de ses propositions des sciences et des livres où on croirait à peine qu'on peut les trouver ; et ainsi, il habille tout d'une manière d'écrire si naturelle et agréable que l'on ne peut reposer le livre tant qu'il n'est pas terminé ; et même à ce moment-là, on est fâché du fait que cet homme n'ait plus rien à dire. »

de Buffon et admire la manière dont ce dernier argumente pour la consolider. Georg Forster a une lecture strictement naturaliste du texte et remet donc en question ce qu'il conçoit comme des affirmations insuffisamment fondées scientifiquement. Les arguments de son père semblent néanmoins atteindre Georg Forster, puisque l'année suivante, en 1781, il reprend cette critique contre une classification trop pointilleuse et qui se définirait comme seul but des sciences naturelles dans *Un aperçu de la nature dans sa totalité*⁵⁰.

Cette recension par Reinhold Forster est également intéressante du point de vue de la filiation scientifique et de l'héritage problématique que transmet Buffon aux naturalistes allemands. Pour Reinhold Forster, il est indispensable que les sciences naturelles allient et combinent la méthode « microscopique » ou « micrologique » à la méthode « télescopique », ce que Buffon a su faire, tandis que certains disciples de Linné se sont contentés de s'engager toujours plus avant dans la méthode microscopique, c'est-à-dire la description et le classement des espèces, en perdant de vue la nature en tant qu'elle constitue un tout⁵¹. Johann Reinhold Forster écrit cette recension pour une des principales revues scientifiques de Göttingen, où il côtoie les professeurs de l'université de la ville. Il n'hésite pas à les citer comme successeurs de Buffon, en leur attribuant une manière de penser qui associe les idées de Buffon et de Linné :

Ich kan hier nicht umhin, unserm deutschen Vaterlande Glück zu wünschen, welches an den Herren Pallas, Gleditsch, Gerhard, Schreber, Murray, Gmelin, Blumenbach und unzähligen anderen, Männer hat, welche beide Methoden die Naturgeschichte zu treiben weislich verbinden: und es ist mein eifriger, patriotischer Wunsch, daß das Beispiel dieser gelehrten Priester der Mutter Natur, unserer Jugend einleuchten, sie von dem gar zu mikrologischen Studio der Natur abrufen, und ihr die bessere Methode empfehlen möge, auf beiden vorhin genannten Wegen ins geheimnisreiche Heiligthum derselben zu dringen.⁵²

⁵⁰ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur », *art. cit.*, 1774. Cf. *infra*.

⁵¹ FORSTER, « Dr. Forster an Prof. Lichtenberg. Ueber Büffons Epochen der Natur. », *art. cit.*, 1780, p. 154 : „Allein man fing überall an, gar zu mikrologisch mit der Naturgeschichte umzugehen, und daher war es nöthig, daß Büffon den mikroskopischen Blick des Naturforschers, mit dem Telescopischen verwechseln lehrte. Jede Art hat ihre Vorzüge, jeder hat auch ihre Fehler. [...] Beide machen ein vollkommenes Ganze aus.“ (« Seulement, on commença partout à traiter l'histoire de la nature d'une manière par trop micrologique, et par conséquent, il était nécessaire que Buffon nous apprenne à troquer le regard microscopique du chercheur en histoire naturelle contre le regard télescopique. Chaque façon de faire a ses avantages, chacune a également ses défauts. Les deux font un tout parfait. »).

⁵² *Ibid.*, p. 155. « Je ne peux pas m'empêcher ici de souhaiter le bonheur de notre patrie allemande, qui, à travers les personnes de Messieurs Pallas, Gleditsch, Gerhard, Schreber, Murray, Gmelin, Blumenbach et d'innombrables autres, a des hommes qui ont la sagesse d'allier les deux méthodes qui permettent de faire de l'histoire naturelle ; et mon vœu d'ardent patriote est que l'exemple de ces prêtres érudits de la mère nature éclaire notre jeunesse, la détourne d'une étude par trop micrologique de la nature, et lui recommande la méthode meilleure, qui est de pénétrer dans son sanctuaire mystérieux par les deux chemins qui viennent d'être nommés. »

Plusieurs stratégies sont à l'œuvre sous la plume de Johann Reinhold. Son but premier dans cette recension semble être de défendre Buffon contre les attaques, y compris de son propre fils, qui reprochent au naturaliste français son manque de rigueur scientifique. Pour ce faire, sachant que Linné est respecté de tous les naturalistes, Reinhold Forster essaie de briser l'opposition entre Linné et Buffon, en réconciliant les deux méthodes et en les présentant comme complémentaires et indispensables toutes deux à un développement harmonieux des sciences naturelles. Pour emporter l'adhésion de ses lecteurs, il présente les naturalistes allemands de son époque comme alliant les deux méthodes de Buffon et de Linné, et il les complimente pour cela.

Johann Reinhold argumente, comme il le fait souvent, en capitalisant sur la fierté patriotique de ses lecteurs, un procédé que Georg emploie également : que les Forster écrivent pour un public anglais ou allemand, ils s'efforcent de mettre en avant les caractéristiques positives qu'ils attribuent au pays pour l'opinion publique duquel ils écrivent. Ce dernier point est également crucial pour Johann Reinhold Forster au moment où il écrit ces lignes : cette lettre envoyée au naturaliste de Göttingen Lichtenberg est destinée à être publiée dans une revue scientifique de Göttingen. Alors que Johann Reinhold recherche un poste de professeur de sciences naturelles dans l'espace germanique, il a sans doute conscience du handicap considérable qui est le sien, le fait de vivre en dehors de l'espace germanique depuis plus de quinze ans. Souligner son attachement à l'espace germanique peut être une manière de faire contrepoids. De plus, on peut supposer que ce n'est pas un hasard si les trois derniers noms qu'il cite sont ceux de naturalistes en poste à Göttingen, Johann Andreas Murray, Johann Friedrich Blumenbach et Johann Friedrich Gmelin⁵³. Cet hommage appuyé est sans doute sincère, mais il sert aussi les intérêts de Johann Reinhold Forster.

⁵³ Les registres de prêt de la bibliothèque universitaire de Göttingen confirment que Murray et Blumenbach, ainsi que Lichtenberg, connaissaient bien les écrits de Johann Reinhold et Georg Forster relatifs au voyage et aux découvertes botaniques qu'il a permis : Murray a emprunté à de multiples reprises entre 1779 et 1785 les *Characteres generum plantarum* de Johann Reinhold et Georg Forster qui présentent les nouvelles espèces de la flore découverte pendant le voyage, le *Voyage Round the World* des deux auteurs et les *Observations Made during A Voyage Round the World* de Johann Reinhold Forster. Lichtenberg emprunte *A Voyage Round the World* en 1781 et Blumenbach également, à deux reprises entre 1781 et 1783, ainsi que la *Reply to Mr. Wales's Remarks* de Georg Forster en 1782. Voir les registres en annexe.

C) La défense de la classification linnéenne par Forster

1) Forster, tenant de la classification de Linné face à Buffon ?

Le neuvième livre de l'*Histoire naturelle*, dont Forster traduit la plus grande partie, traite de différents quadrupèdes. Buffon y reprend un problème bien connu des sciences naturelles, les querelles sur les noms à donner aux différentes espèces. Buffon reproche ainsi aux classificateurs, comme Linné ou Brisson, d'avoir compliqué inutilement les noms des espèces, au point d'avoir augmenté la confusion dans la nomenclature de la faune et de la flore. Les naturalistes s'appuient sur les récits de voyage pour intégrer dans leur classification les espèces nouvellement découvertes, mais les imprécisions des voyageurs, qui bien souvent ne sont pas eux-mêmes des naturalistes, peuvent mener à la coexistence de différents noms pour une même espèce. Cela peut être lié à la confusion avec d'autres espèces, ou au contraire au fait de prendre un spécimen d'une espèce pour le représentant d'une autre espèce qui n'a pas été encore découverte. Bien sûr, la légitimité de voyageurs qui sont aussi des naturalistes n'en est que plus grande, et le fait que les Forster fassent autorité dans le domaine de la faune et de la flore des mers du Sud à leur retour du voyage est lié à leur double fonction de voyageur et de naturaliste⁵⁴.

En cette période qui précède l'harmonisation qui résulte en partie de l'adoption généralisée de la classification de Linné, les dénominations peuvent être source de grande confusion. Les naturalistes sont bien conscients de cette difficulté, qui les oblige, lorsqu'ils parlent d'une espèce, à donner les différents noms qui lui ont été attribués. C'est ainsi que le *Voyage autour du monde* présente en note cette remarque :

Der *Cuhduh*, [...] wovon dem Anschein nach *Büffons Condoma* entstanden, ist der *Strepsiceros* des *Linnäus* und *Pallas*.⁵⁵

Cette remarque vient à l'appui de cette affirmation, qui se trouve dans le corps du texte :

Wir [würden] längst eine richtigere Kenntniß [des schönen Gazellen- oder Antelopen-Geschlechts] bekommen haben, wenn die verschiedenen, zum Theil unschicklichen Nahmen, die man ihnen hin und wieder beygelegt hat, solches nicht verhindert und erschweret hätten.⁵⁶

⁵⁴ Voir la deuxième sous-partie du chapitre 2, p. 138.

⁵⁵ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1965, p. 92. « Le *koudou*, [...] dont il semblerait que vienne le *condoma* de Buffon, est le *strepsiceros* de Linné et de Pallas. »

⁵⁶ *Ibid.*, p. 93. « Nous aurions obtenu depuis longtemps une connaissance plus juste du beau genre des gazelles ou des antilopes, si les noms différents et en partie impropres qu'on leur a attribués parfois n'y avaient pas fait obstacle et rendu la tâche plus difficile. »

Forster est donc bien au fait de ce problème, et ce dès la rédaction du *Voyage autour du monde*. Buffon attaque Linné, entre autres naturalistes, sur ses dénominations des espèces. Or ce problème revêt une importance cruciale pour la perfectibilité, parce que l'induction du concept d'une espèce à partir d'individus isolés est au centre de la perfectibilité de l'être humain. Sans cette induction d'une catégorie plus générale au-dessus des individus, aucune abstraction n'est possible et la réflexion se voit très rapidement limitée, comme le souligne Rousseau lui-même dans le premier texte qui mentionne la perfectibilité, le second *Discours* :

tous les individus se présentèrent isolés à leur esprit, comme ils le sont dans le tableau de la nature. Si un chêne s'appelait A, un autre chêne s'appelait B : de sorte que plus les connaissances étaient bornées, et plus le dictionnaire devint étendu. L'embarras de toute cette nomenclature ne put être levé facilement : car pour ranger les êtres sous des dénominations communes, et génériques, il en fallait connaître les propriétés et les différences ; il fallait des observations, et des définitions, c'est-à-dire, de l'histoire naturelle et de la métaphysique, beaucoup plus que les hommes de ce temps-là n'en pouvaient avoir. D'ailleurs, les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'esprit qu'à l'aide des mots, et l'entendement ne les saisit que par des propositions. C'est une des raisons pour quoi les animaux ne sauraient se former de telles idées, ni jamais acquérir la perfectibilité qui en dépend [...] ⁵⁷.

La perfectibilité de l'être humain dépend notamment de sa capacité à induire un concept à partir des points communs de plusieurs individus ; dans le cas qui intéresse Rousseau, et qui est le même que celui de Forster, le témoignage du voyageur est décisif, puisque c'est de ce témoignage que dépend la possibilité de formuler ce concept. Il ne s'agit donc pas uniquement ici d'une question de méthodologie des sciences naturelles, l'enjeu concerne la connaissance humaine dans son entier ainsi que la perfectibilité de l'homme.

Il est difficile de parler de controverse entre Buffon et Linné puisque ce dernier a toujours refusé d'entrer dans la polémique avec d'autres naturalistes, se contentant d'accepter ou de refuser leurs objections dans son œuvre, le plus souvent sans nommer ses contradicteurs. Il n'en reste pas moins que les divergences entre le fondateur de la classification moderne de la faune et de la flore et le grand naturaliste français du XVIII^e siècle ont provoqué de nombreuses disputes et discussions parmi leurs partisans respectifs, en France essentiellement, mais pas uniquement, puisque Forster lui-même prend parti dans cette querelle. En effet, comme le souligne Ludwig Uhlig, un certain nombre des remarques de Forster dans sa traduction ont pour fonction de défendre la classification de Linné face aux attaques de Buffon ⁵⁸.

⁵⁷ ROUSSEAU, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », *art. cit.*, 1964, p. 149.

⁵⁸ UHLIG, *Georg Forster, op. cit.*, 2004, p. 127.

Les commentaires de Forster sur cette question, lorsque Buffon l'aborde, sont assez virulents. Buffon écrit notamment :

je n'étois pas alors aussi instruit que je le suis aujourd'hui, de tous les abus que l'on a fait des noms, et j'avoue que je ne connoissois pas encore assez les animaux pour distinguer nettement dans les témoignages des voyageurs les noms usurpés, les dénominations mal appliquées, empruntées ou factices ; et l'on n'en sera peut-être pas étonné, puisque les nomenclateurs, dont les recherches se bornent à ce seul point-de-vûe, loin d'avoir éclairci la matière, l'ont encore embrouillée par d'autres dénominations et des phrases relatives à des méthodes arbitraires, toujours plus fautives que le coup d'œil et l'inspection⁵⁹.

Forster traduit ce passage⁶⁰, puis ajoute en note de bas de page :

Ein Lungenhieb, wie Linné, Brisson und alle methodische Naturforscher ihn schon mehrmals vom Herrn Verfasser aushalten müssen. Es ist diesen Gelehrten wenigstens nie eingefallen, um der Namen willen so viel Zeit und Worte zu verlieren, als Herr v. B. in diesem Bande thut. *F.*⁶¹

L'ironie de Forster montre qu'il prend ici position pour Linné et contre Buffon, mais il ne se montre cependant pas dogmatique et ne suit pas aveuglément Linné, dont il considère que la classification peut encore être améliorée. Ainsi, cette traduction commentée est aussi l'occasion pour Forster d'apporter sa contribution à des débats plus généraux. Naturaliste versé dans la classification de Linné, Forster est attentif aux problèmes posés par la classification d'animaux nouvellement découverts et il propose des remèdes permettant une meilleure classification. Ainsi, Buffon déplore le désordre des noms dans le cas de l'attribution du nom de « tigre » à des animaux qui n'en sont pas :

La cause la plus générale des équivoques et des incertitudes qui se sont si fort multipliées en Histoire Naturelle, c'est, comme je l'ai indiqué dans l'article précédent, la nécessité où l'on s'est trouvé de donner des noms aux productions inconnues du nouveau monde. Les animaux, quoique pour la plupart d'espèce et de nature très-différentes de ceux de l'ancien continent, ont reçu les mêmes noms, dès qu'on leur a trouvé quelque rapport ou quelque ressemblance avec ceux-ci. On s'étoit d'abord trompé en Europe, en appelant tigres tous les animaux à peau tigrée d'Asie et

⁵⁹ BUFFON, *Histoire naturelle, générale et particulière*, *op. cit.*, 1761, p. 78.

⁶⁰ Traduction par Forster: „Ich war damals noch nicht so gut als jetzt, mit allen Misbräuchen bekannt, welche mit den Namen vorgegangen sind, und gestehe, daß ich auch die Thiere nicht genug kannte, um in den Zeugnissen der Reisebeschreiber die falschen, übelangewandten, erborgten oder gemachten Namen zu unterscheiden. Vielleicht sollte man sich dessen nicht verwundern, indem die Namensammler diesen einzigen Gegenstand zu ihrem Augenmerk machen, ohne darüber Licht zu verbreiten, sondern ihn vielmehr mit neuen Benennungen und Redensarten verwirren helfen, welche sich auf willkührliche Methoden beziehen, und weit eher zu Fehlern Anlaß geben, als der bloße Anblick und eigene Untersuchungen.“ BUFFON, *Herrn von Büffons Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere. Mit Vermehrungen aus dem Französischen übersetzt*, *op. cit.*, 1780, pp. 38-39.

⁶¹ Ibid. « Un coup en pleine poitrine que Linné, Brisson et tous les chercheurs naturalistes méthodiques ont dû essuyer maintes fois de Monsieur l'auteur. Il n'est du moins jamais venu l'idée de ces lettrés de perdre autant de temps et de paroles pour des noms que Monsieur de B. dans ce volume. *F.* »

La note est également citée dans les œuvres complètes de Forster: FORSTER, « Herrn von Büffons Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere. Sechster Band [Vorbericht. Anmerkungen. Anhänge][1780] », *art. cit.*, 2003, p. 688.

d'Afrique : cette erreur transportée en Amérique y a doublé, car ayant trouvé dans cette terre nouvelle des animaux dont la peau étoit marquée de taches arrondies et séparées, on leur a donné le nom de tigres [...] ; il se trouve qu'au lieu d'une seule espèce qui doit porter ce nom, il y en a neuf ou dix, et que par conséquent l'histoire de ces animaux est très-embarrassée, très-difficile à faire, parce que les noms ont confondu les choses, et qu'en faisant mention de ces animaux l'on a souvent dit des uns ce qui devoit être dit des autres⁶².

Jacques Roger cite en exemple ce passage de Buffon pour montrer son souci de distinguer les animaux en clarifiant leur désignation, une première étape indispensable à la constitution d'une histoire naturelle⁶³. Forster approuve ce souci théorique de Buffon, mais il considère que celui-ci n'a pas toujours été heureux dans son effort pratique de simplification et de clarification du nom des animaux :

Nur bleibt es noch die Frage, ob Herr von *Buffon* in jedem Falle das Glück gehabt, dem Uebel abzuhelfen, wogegen er eifert. Ich fürchte sehr, daß man Benennungen oft noch unbestimmt finden wird. Wir sind aber krank an Synonymen, ohne die nöthigen Genesungsmittel brauchen zu wollen. Nie müßten wir neue Nahmen aufnehmen, als wo die alten unrichtigen Begriffe erwecken; gleichgültige dürften schon nicht verworfen werden, um das Gedächtnis nicht zu beladen. Wenn uns diese beiden Regeln anstünden, wie vollkommen hätten *Buffon*, *Linné*, *Pallas* und *Schreber* da nicht vorgearbeitet!⁶⁴

Forster prend donc une part active à la réflexion sur l'organisation de la classification des animaux et s'engage pour une régulation plus poussée encore de la dénomination, en édictant ces deux règles. Pragmatiques, elles relèvent plutôt de l'épistémologie, voire de la psychologie, que des sciences naturelles : pour éviter les confusions, il est préférable de conserver une dénomination, quand bien même une meilleure pourrait être trouvée, pourvu qu'elle n'induisse pas en erreur ceux qui l'emploient.

Dans son texte *Der Brodbaum*, Forster semble implicitement donner crédit aux critiques faites à Buffon par certains partisans de Linné. Ces derniers lui reprochent sa tendance à vouloir comprendre le fonctionnement général de la nature alors même que toutes les espèces présentes dans la nature n'ont pas été recensées. Forster écrit :

⁶² BUFFON, *Histoire naturelle, générale et particulière*, op. cit., 1761, pp. 54-55.

⁶³ ROGER Jacques, *Buffon: un philosophe au Jardin du Roi*, Paris, Fayard, 1989, p. 363.

⁶⁴ FORSTER, « Herrn von Buffons Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere. Sechster Band [Vorbericht. Anmerkungen. Anhänge][1780] », art. cit., 2003, p. 684. « Seulement, la question de la fortune de M. de Buffon dans sa lutte contre le mal contre lequel il tonne reste ouverte. Je crains fort que l'on ne trouve encore souvent des dénominations imprécises. Mais nous avons la maladie des synonymes sans vouloir faire usage des remèdes nécessaires. Nous ne devrions jamais adopter de nouveaux noms, que là où les anciens éveillent des concepts erronés ; les noms indifférents ne devraient pas être rejetés, ne serait-ce que pour ne pas encombrer la mémoire. Si ces deux règles avaient cours, avec quelle perfection Buffon, Linné, Pallas et Schreber auraient fait le travail préparatoire ! »

Nach welchen Gesetzen diese göttliche Bildnerin bey der Austheilung ihrer Güter verfährt, und in wie fern das Klima eines jeden Orts zum Daseyn bestimmter organischer Körper mit ihren eigenthümlichen Gestalten und Eigenschaften, als hervorbringende Ursache mitwirken kann? Dies gehört noch beydes in die Reihe außer unserm Gesichtskreise liegender Dinge. Einst werden aber auch diese dem weiterschauenden Weltweisen offenbar, wenn er mit den Materialien, die wir sammeln, das große kaum noch gegründete Lehrgebäude der Physik vollendet haben wird. Ein Zaubernetz von unzähligen Fäden und durcheinandergeschürzten Knoten, wo Eins mit Allen und Alles mit Einem zusammenhängt, ein System voll himmlischer Uebereinstimmung wird er einst in der Mannigfaltigkeit der Schöpfung finden, wo unser begränzter Blick jetzt nur das Gaukeln einer unerschöpflichen Phantasie wahrzunehmen glaubt, die ihr Füllhorn auf gerathewohl ausgeschüttet hat.⁶⁵

Il est vain d'espérer décrire le système de fonctionnement de la nature, comme cherche à le faire Buffon, puisque ce qui devrait constituer le fondement de cette description, une connaissance de toutes les espèces, n'est pas encore acquis. Pourtant, cette description sera un jour possible ; à l'avenir, le perfectionnement des connaissances doit permettre au naturaliste de saisir la complexité et la logique de la nature telle qu'elle a été voulue par Dieu. Mais cette complexité reste encore, pour l'heure, dérobée aux regards. Forster rejoint ici Linné en plaçant la compréhension parfaite de la nature en fonction de la logique divine sur l'horizon de la science de la nature : le perfectionnement de la connaissance scientifique de la nature est nécessaire, et même si pour Forster ce perfectionnement n'a pas pour but principal l'adoration de l'œuvre de Dieu par les hommes, comme c'est le cas chez Linné, il figure cependant bien à l'horizon de la science.

2) La critique fondamentale de la classification linéenne par Buffon

Pour Buffon, une classification parfaite de la nature ne saurait exister ; la nature passe par des degrés insensibles d'un individu à un autre, sans qu'il soit même possible de définir des espèces ou des classes existant ailleurs que dans l'imagination de l'homme. Dès le premier tome de l'*Histoire naturelle*, dans le « Premier Discours » de 1749, Buffon écrit :

⁶⁵ FORSTER, « Der Brodbaum [1784] », *art. cit.*, 2003, pp. 69-70. « D'après quelles lois cette créatrice divine [la nature] procède-t-elle à la répartition de ses richesses, et dans quelle mesure le climat de chaque lieu peut-il contribuer en tant que cause créatrice à l'existence de certains corps organiques avec leurs formes et leurs particularités propres ? Ces deux questions font encore partie de la série des choses qui se trouvent en dehors du cercle de notre regard. Un jour cependant, elles deviendront elles aussi évidentes pour le philosophe dont le regard se portera plus loin, une fois qu'il aura achevé le grand édifice scientifique de la physique dont on vient à peine de jeter les fondements aujourd'hui avec les matériaux que nous collectons. Un réseau magique d'innombrables fils et de nœuds enchevêtrés, où l'un est en rapport avec tout et où tout est en rapport avec l'un, un système rempli d'une harmonie céleste, voilà ce qu'il trouvera un jour dans la diversité de la Création, où notre regard borné croit à présent ne percevoir que le papillonnement d'une imagination inépuisable, qui a dispersé au hasard les fruits de sa corne d'abondance. »

[L'homme] doit se ranger lui-même dans la classe des animaux, auxquels il ressemble par tout ce qu'il a de matériel, & même leur instinct lui paroîtra peut-être plus sûr que sa raison, & leur industrie plus admirable que ses arts. Parcourant ensuite successivement & par ordre les différens objets qui composent l'Univers, & se mettant à la tête de tous les êtres créés, il verra avec étonnement qu'on peut descendre par des degrés presque insensibles, de la créature la plus parfaite jusqu'à la matière la plus informe, de l'animal le mieux organisé jusqu'au minéral le plus brut ; il reconnoîtra que ces nuances imperceptibles sont le grand œuvre de la Nature [...]⁶⁶.

Buffon considère la nature depuis le point de vue de l'homme dans cet extrait, et ce choix est déjà révélateur de ses idées sur la possibilité d'une classification : toute classification de la nature ne peut refléter que l'esprit humain et non la nature elle-même, toute tentative de proposer une classification naturelle et objective des espèces présentes dans la nature est vouée à l'échec. Il constate avant tout l'impossibilité de distinguer les « nuances imperceptibles » présentes dans la nature⁶⁷. Il poursuit :

on voit clairement qu'il est impossible de donner un système général, une méthode parfaite, non seulement pour l'Histoire Naturelle entière, mais même pour une seule de ses branches ; car pour faire un système, un arrangement, en un mot une méthode générale, il faut que tout y soit compris ; il faut diviser ce tout en différentes classes, partager ces classes en genres, sous-diviser ces genres en espèces, & tout cela suivant un ordre dans lequel il entre nécessairement de l'arbitraire. Mais la Nature marche par des gradations inconnues, & par conséquent elle ne peut pas se prêter totalement à ces divisions, puisqu'elle passe d'une espèce à une autre espèce, & souvent d'un genre à un autre genre, par des nuances imperceptibles ; de sorte qu'il se trouve un grand nombre d'espèces moyennes & d'objets mi-partis qu'on ne sçait où placer, & qui dérangent nécessairement le projet du système général [...]⁶⁸.

L'adversaire visé, dès 1749, est Linné et sa classification binominale alors toute nouvelle⁶⁹. On l'a vu, Forster a lu très tôt le « Premier Discours » de Buffon et il l'emploie abondamment, n'hésitant pas notamment à en traduire certains passages mot à mot dans *Un aperçu de la nature dans sa totalité*. Il reste plus prudent que Buffon sur cette question de la classification, et pourtant il adhère en partie à l'affirmation selon laquelle il n'existe pas nécessairement des délimitations fixes entre les espèces. Au moment même où Forster travaille sur la traduction de Buffon, il prononce un discours en français devant la Société des Antiquités de Cassel, le 12 décembre 1778. Il y déclare :

⁶⁶ BUFFON, « Premier Discours. De la manière d'étudier & de traiter l'Histoire Naturelle », *art. cit.*, 1749, p. 12.

⁶⁷ Sur ce sujet, voir également FARBER Paul L., « Buffon and the Concept of Species », *Journal of the History of Biology* 5, 1972, pp. 260-261.

⁶⁸ BUFFON, « Premier Discours. De la manière d'étudier & de traiter l'Histoire Naturelle », *art. cit.*, 1749, p. 13.

⁶⁹ SLOAN Phillip R., « The Buffon-Linnaeus Controversy », *Isis* 67 (3), 1976, p. 359.

En cinglant autour du globe je n'ai vu que l'Homme brut et naturel ; [...] Dans le fonds ce n'est partout qu'une même matière homogène, dans laquelle les combinaisons de circonstances ont de toute nécessité produit des nuances plus ou moins tranchantes⁷⁰.

Le problème de l'affirmation du fait qu'il n'existe que des degrés insensibles entre les individus qui empêchent de distinguer clairement des espèces est qu'elle remet en question la possibilité même d'une connaissance et d'une science. Il serait cependant faux, souligne Phillip Sloan, de réduire la conception de Buffon à un scepticisme empiriste hérité de Locke ; au contraire, Buffon s'efforce d'affirmer la possibilité d'une science face à un empirisme radical⁷¹. Forster trouve dans la méthode de Buffon une possibilité de concilier empirisme et théorie scientifique, même si cette articulation conserve longtemps une dimension conflictuelle dans sa pensée, comme le montrent notamment ses réflexions opposées à la méthode kantienne au début d'*Autre chose sur les races humaines*.

II) La critique de Buffon ouvre à Forster le champ de l'anthropologie

Forster construit ses conceptions anthropologiques en partie en opposition à Buffon ; il existait déjà dans l'œuvre de Forster, avant qu'il ne s'intéresse à Buffon, des remarques anthropologiques fondées sur ses observations ou sur ses lectures. La conceptualisation de l'anthropologie chez Forster, sa systématisation, qui passe notamment par sa réflexion sur la place qui doit être accordée à la perfectibilité pour comprendre le statut de l'homme et sa place dans son rapport au monde, est contemporaine de sa réception de l'œuvre de Buffon. On peut dès lors s'interroger sur le rôle qu'a joué l'œuvre de Buffon dans cette conceptualisation.

A) L'intérêt spécifique de Forster pour les conceptions anthropologiques de Buffon

Dans les notes de Forster sur l'*Histoire naturelle* de Buffon, il apparaît que les commentaires de Forster n'ont pas le même statut en fonction du domaine abordé par Buffon. Lorsque Buffon aborde des points qui relèvent des sciences naturelles, Forster discute sobrement ces points, en les remettant parfois en question en montrant l'insuffisance de leur

⁷⁰ FORSTER Georg, « Antrittsrede vor der Société des Antiquités [première publication posthume 1974] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, p. 66.

⁷¹ SLOAN, « The Buffon-Linnaeus Controversy », *art. cit.*, 1976, pp. 361-363.

fondement empirique. Lorsque Buffon développe ses conceptions anthropologiques par contre, Forster se montre bien plus virulent.

1) Les commentaires de Forster relevant des sciences naturelles dans sa traduction de Buffon

Forster commente dans sa traduction de l'*Histoire naturelle* de Buffon les remarques de ce dernier sur la taille des animaux dans le Nouveau Monde. Forster écrit que la supposition que les animaux y seraient de taille inférieure est insuffisamment prouvée pour pouvoir l'utiliser comme un fondement sur lequel il serait possible de construire des hypothèses⁷². Il est intéressant de constater que le ton de Forster varie beaucoup en fonction du domaine de la connaissance qui fait l'objet de son commentaire. Lorsque Buffon propose une certaine interprétation dans le domaine des sciences naturelles, Forster se contente souvent de préciser le texte de Buffon par quelques exemples ou, le cas échéant, de l'actualiser à l'aide de découvertes et observations faites depuis lors, puisque le texte est paru plus de quinze ans auparavant lorsque Forster le traduit. Ainsi, à propos de la taille des animaux sur l'Ancien et le Nouveau Continent, Forster propose un argument du naturaliste britannique Thomas Pennant, dont l'ouvrage cité, *Synopsis of Quadrupeds*, est paru dix ans après la rédaction par Buffon de ce volume, en 1771⁷³. Pour Buffon, les animaux sont plus petits sur le continent américain que sur le continent européen ; Forster le conteste, soulignant même que certains animaux observés sur les deux continents sont peut-être en réalité d'espèces différentes, malgré leurs similitudes.

La situation est différente lorsque Buffon aborde des points relevant de l'anthropologie ; Forster considère alors souvent que Buffon développe ses théories sur des fondements insuffisants, et sa critique se fait alors plus mordante.

⁷² Buffon écrit : « [...] tous les animaux d'Amérique, même ceux qui sont naturels au climat, sont beaucoup plus petits en général que ceux de l'ancien continent. » BUFFON, *Histoire naturelle, générale et particulière, op. cit.*, 1761, p. 72. Forster traduit: „Die Tiere, die der Alten und der Neuen Welt gemeinsam sind, seien in Amerika merklich kleiner.“ Puis il indique en note: „Ich habe vorhin schon bemerkt, daß Pennant vom Elend das Gegentheil behauptet. Von den übrigen ist es auch noch nicht immer eine ausgemachte Sache, auf die man Hypothesen bauen dürfte. F.“ (« J'ai déjà indiqué auparavant que Pennant prétend le contraire de l'élan. En ce qui concerne les autres animaux, ce n'est pas non plus une chose établie sur laquelle on aurait le droit de construire des hypothèses. F. ») FORSTER, « Herrn von Büffons Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere. Sechster Band [Vorbericht. Anmerkungen. Anhänge][1780] », *art. cit.*, 2003, p. 693.

⁷³ PENNANT Thomas, *Synopsis of quadrupeds*, Chester, J. Monk, 1771.

2) Forster et l'anthropologie de Buffon

Buffon pose le postulat d'une égalité innée des êtres humains. Cependant les conditions de vie et le climat modifient rapidement l'être humain, au point de créer entre les peuples des différences, voire, quand bien même Buffon s'en défend, une hiérarchie. Cette hiérarchie de fait, sinon de principe, apparaît clairement dans les textes de Buffon. C'est notamment le cas dans le livre 9 de l'*Histoire naturelle* que traduit Forster, et ce dernier s'applique à réfuter l'idée professée par Buffon selon laquelle certains des critères de développement de l'homme feraient défaut aux habitants d'Amérique du nord.

De fait, certaines des remarques de Forster dans sa traduction du livre 9 de l'*Histoire naturelle* de Buffon ne se restreignent pas au champ de l'histoire naturelle des animaux quadrupèdes, mais font des incursions dans le champ de l'anthropologie. Il est intéressant de constater que Forster rédige très fréquemment une note lorsque Buffon aborde la question de l'homme, alors même qu'il ne s'agit pas du sujet principal de ce volume.

C'est en particulier le cas à propos du passage où Buffon attribue l'absence d'animaux domestiques dans le Nouveau-Monde à un stade de développement moins avancé de ceux que Buffon appelle sans hésitation des sauvages. Quelques pages plus loin, Forster, comme pour marquer son opposition, les décrit comme « des sauvages (puisque nous avons l'habitude de leur faire injure en les nommant ainsi) »⁷⁴. Forster ne se place pas ici sur le seul plan de l'histoire naturelle : il remet en question les affirmations de Buffon qu'il ne voit souvent que comme des préjugés ou des affirmations infondées sur les habitants des Amériques. Ainsi, Buffon cite un voyageur et historien jésuite, Pierre François-Xavier de Charlevoix, qui écrit que certains animaux de l'île de Saint Domingue étaient comme de petits chiens servant à la distraction des dames. Buffon s'interroge en note : y avait-il des dames à Saint Domingue avant l'arrivée des Espagnols ? Buffon ne demande pas s'il y avait des femmes à Saint Domingue, mais des dames, c'est-à-dire des femmes d'un statut social élevé. Forster répond dans la même note qu'il n'y avait pas de dames sur l'île, puisque les Américains n'étaient pas encore devenus des hommes en vertu de la bulle papale :

⁷⁴ FORSTER, « Herrn von Buffons Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere. Sechster Band [Vorbericht. Anmerkungen. Anhänge][1780] », *art. cit.*, 2003, p. 691. „[...] Wilden, (wie wir sie zu schimpfen pflegen)“.

Fanden sich auch Damen auf St. Domingo, wie es entdeckt wurde ? v. Büff. Nein ; denn die Bulle war damals noch nicht gegeben, wodurch die Amerikaner zu Menschen wurden. F.⁷⁵

Forster fait ici allusion à la bulle pontificale *Sublimis Deus* de 1537, par laquelle le pape Paul III affirme le statut d'êtres humains des habitants d'Amérique et par conséquent condamne leur réduction en esclavage. En 1492, date de l'arrivée des Européens sur l'île lors du premier voyage de Christophe Colomb, la bulle n'est pas encore promulguée. De fait, d'un point de vue logique, l'argument de Forster semble n'avoir rien de spécieux : puisque les Américains n'étaient alors pas encore reconnus comme des êtres humains, il n'aurait pu y avoir de dames sur l'île avant l'arrivée des Espagnols. Cependant, un lecteur régulier de Forster comprend rapidement qu'il s'agit ici d'une remarque ironique : en aucun cas Forster, convaincu de l'égalité de nature des Européens et des populations extra-européennes dès le *Voyage autour du monde*, ne peut penser que les habitants premiers de l'Amérique n'étaient pas des hommes avant la bulle papale de 1537. S'il en était besoin, la preuve en est fournie par une recension du récit de voyage de François de Pagès qui paraît deux ans plus tard, en avril 1783, dans les *Göttingischen Anzeigen von gelehrten Sachen*. Forster y indique à propos des mariages entre Européens et habitants originels de l'Amérique :

Gewiss ist man jetzt weit glücklicher in Amerika, seitdem die Natur diese Bündnisse zu schliessen lehrte, als zu jenen Zeiten, wo ein Pabst die Eroberer erst lehren musste, dass die Aborigines von Amerika auch Menschen wären, und nicht wie wilde Thiere gehetzt werden müssten.⁷⁶

Ce passage est placé entre parenthèses dans le texte de Forster, ce qui indique qu'il s'agit ici d'un commentaire personnel et non d'une citation indirecte du texte qu'il recense. L'ironie ne fait donc aucun doute dans sa traduction de Buffon. Forster dénonce ceux qui pensent que seule la décision du pape a fait de ces peuples des représentants de l'humanité. Par cette ironie, Forster met au jour l'ambiguïté du discours de celui qu'il traduit. En réalité, dans ce passage, Buffon ne cherche sans doute pas à remettre en question l'humanité des Américains ; il met en

⁷⁵ « Y avoit-il des Dames à Saint-Domingue lorsqu'on en fit la découverte ? Buff. [BUFFON, *Histoire naturelle, générale et particulière, op. cit.*, 1761, p. 74.] Non; car la bulle par laquelle les Américains devinrent des hommes n'était pas encore promulguée à cette époque. F. »

⁷⁶ FORSTER Georg, « Recension : Voyage autour du monde et vers les deux pôles par terre et par mer pendant les années 1767-1776 par Mr. De Pagès, Capitaine des Vaisseaux du Roi etc. [1783] », in: *Werke: Rezensionen*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1977, p. 60. « Il est certain qu'on est à présent bien plus heureux en Amérique, depuis que la nature a appris aux hommes à conclure ces unions, qu'à l'époque où un pape dut d'abord apprendre aux conquérants que les aborigènes d'Amérique étaient aussi des hommes, et qu'il ne fallait pas les traquer comme des animaux sauvages. »

doute la fiabilité des sources de l'auteur qu'il cite et la note qu'il ajoute à son texte est une manière pour lui de mettre en avant ce doute. Il écrit dans le corps du texte :

Si l'on en croit le père Charlevoix, qui sur cet article ne cite pas ses garans, « les goschis de Saint-Domingue étoient de petits chiens muets qui servoient d'amusement aux dames⁷⁷ ».

L'ironie de Forster peut donc sembler injuste ici, d'autant que lui-même affirme à maintes reprises qu'il est indispensable de vérifier soigneusement la fiabilité des sources des récits de voyage. Pourtant, en plaçant ainsi dans la bouche de Buffon l'idée selon laquelle les Américains n'étaient pas des êtres humains avant que les Européens ne le décident, Forster ne fait qu'exhiber l'ambiguïté de Buffon dans le texte dans son intégralité, sinon dans ce passage précis. Buffon affirme l'égalité et l'origine commune de tous les hommes, mais n'a de cesse de trouver des critères permettant de placer l'Européen au-dessus des représentants d'autres peuples.

Le passage sur les habitants d'Amérique incarne un exemple archétypique de ce que Forster reproche à Buffon : tout d'abord, un manque de rigueur dans l'observation, personnelle ou rapportée, qui le conduit à généraliser des cas particuliers de manière illégitime. C'est donc là une opposition méthodologique de Forster face à Buffon, qu'il exprime à de nombreuses reprises dans les notes. Néanmoins, la critique de Forster va plus loin, elle s'aventure également sur le terrain de l'anthropologie, voire de la morale, et en ce sens on peut attribuer à cette lecture souvent critique de Buffon l'une des origines de la réflexion anthropologique de Forster : c'est son désaccord avec l'auteur qu'il traduit qui l'amène à systématiser des idées qu'il a certes pu exprimer auparavant dans le *Voyage autour du monde*, mais toujours en rapport avec une situation précise rencontrée au cours du voyage. Les considérations anthropologiques théoriques qu'il développe dans cette traduction le sont en réaction au texte de Buffon.

B) Anthropologie et perfectionnement chez Buffon

Lorsque Forster s'oppose à une affirmation de Buffon dans le domaine de l'anthropologie, la virulence de sa critique laisse présager de sa volonté de remettre en question non seulement l'affirmation dont il est alors question, mais aussi une grande partie du modèle

⁷⁷ BUFFON, *Histoire naturelle, générale et particulière*, op. cit., 1761, p. 74.

anthropologique de Buffon. Cela apparaît tout particulièrement à travers les divergences dans la conception du perfectionnement de l'homme chez les deux auteurs, la manière dont il faut définir ce perfectionnement et les peuples auxquels il faut le concéder.

1) Perfectionnement et domestication : Forster lecteur de Buffon et Rousseau

Forster reproche à Buffon des idées qui relèvent davantage de l'anthropologie, voire de la philosophie, que des sciences naturelles. En particulier, le désaccord entre les deux naturalistes sur le statut des habitants d'Amérique du nord est intéressant. C'est le critère même de définition de l'humanité et des degrés de développement qu'elle peut atteindre qui est l'enjeu ici, sous-jacent à la critique de Forster. Buffon part du postulat que les peuples vivant en Amérique du Nord sont essentiellement composés de « sauvages », « dont les mœurs approchaient beaucoup plus que les nôtres de celles des bêtes⁷⁸ », et qui vivent seuls, hors de toute société. Cette affirmation de Buffon ne pouvait pas emporter l'adhésion de Forster, qui s'était vivement opposé à l'idée rousseauiste de l'état de nature dès la rédaction du *Voyage autour du monde*, puisque tous les hommes qu'il avait rencontrés au cours du voyage vivaient en société⁷⁹. Or Buffon semble ici attribuer aux habitants de l'Amérique du Nord les propriétés du sauvage rousseauiste, même s'il n'existe aucune mention directe de Rousseau. L'idée d'une évolution d'un homme de la nature à un homme vivant au sein d'une société existait déjà avant Rousseau, et Buffon lui-même l'évoquait déjà avant la rédaction du second *Discours*. Pourtant, le neuvième livre de l'*Histoire naturelle* de Buffon est paru en 1761, six ans après la parution du second *Discours*, et on peut relever des échos rousseauistes dans ce passage, même si Buffon s'était alors écarté de Rousseau après avoir longtemps été partisan de ses idées⁸⁰. Buffon parle ainsi du faible nombre d'hommes, dispersés sur un grand territoire, comme dans le premier état de nature de Rousseau, et ne vivant pas en société :

Ainsi ce n'est ni par fierté de nature, ni par indocilité de caractère que ces animaux ont conservé leur liberté, évité l'esclavage ou la domesticité ; mais par la seule impuissance de l'homme, qui ne peut rien en effet que par les forces de la société ; sa propagation même, sa multiplication en dépend. Ces terres immenses du nouveau monde n'étoient, pour ainsi dire, que parsemées de quelques poignées d'hommes, et je crois qu'on pourroit dire qu'il n'y avoit pas dans toute l'Amérique,

⁷⁸ Ibid., p. 85.

⁷⁹ Forster considère bien au contraire que les peuples extra-européens sont très proches des Européens et que la distance est incommensurablement plus grande entre les peuples extra-européens et les sauvages au sens rousseauiste.

⁸⁰ STAROBINSKI, « Rousseau et Buffon », *art. cit.*, 1964.

lorsqu'on en fit la découverte, autant d'hommes qu'on en compte actuellement dans la moitié de l'Europe⁸¹.

Cependant, si Buffon part du lieu commun de l'homme de l'état de nature, il en tire rapidement de toutes autres conclusions que Rousseau. Tout d'abord, Buffon écrit que la vie de l'homme hors de la société équivaut à une impuissance face aux animaux. Buffon, comme l'écrit Jean Starobinski, est le tenant d'une sorte de « transformisme restreint⁸² » : l'homme peut se modifier lui-même et modifier ses animaux domestiques pour servir sa propre progression. C'est là une circonstance positive pour Buffon, qui permet à l'homme de progresser. De ce point de vue, Buffon se place dans la lignée du Descartes du *Discours de la Méthode*. Pour Descartes, la physique est bien plus utile à l'homme que toute philosophie spéculative : elle devrait en effet permettre aux hommes de se « rendre comme maîtres et possesseurs de la Nature⁸³ », ce qui doit améliorer leur confort, grâce au développement de l'agriculture et de l'élevage, et leur santé, grâce à la médecine. Buffon place cette relation de domination de la nature par l'homme dans le contexte de son perfectionnement, ce que ne faisait pas Descartes.

Pour Rousseau, l'homme, même seul et même à l'état de nature, est toujours supérieur aux animaux et il n'a pas à prouver sa supériorité en les domestiquant. Au contraire, l'élevage et la domestication sont très négativement connotés pour le développement de l'homme chez Rousseau. Il ne mentionne qu'une seule fois l'élevage et les animaux domestiques dans le second *Discours*, où il écrit :

On dirait que tous nos soins à bien traiter et nourrir ces animaux n'aboutissent qu'à les abâtardir. Il en est ainsi de l'homme même : en devenant sociable et esclave, il devient faible, craintif, rampant, et sa manière de vivre molle et efféminée achève d'énerver à la fois sa force et son courage. Ajoutons qu'entre les conditions sauvage et domestique la différence d'homme à homme doit être plus grande encore que celle de bête à bête ; car l'animal et l'homme ayant été traités également par la nature, toutes les commodités que l'homme se donne de plus qu'aux animaux qu'il apprivoise sont autant de causes particulières qui le font dégénérer plus sensiblement⁸⁴.

Le parallèle établi de prime abord par Rousseau entre l'animal domestique et l'homme vivant en société a pour but de dévaloriser ce dernier : de même que l'animal domestique est

⁸¹ BUFFON, *Histoire naturelle, générale et particulière*, op. cit., 1761, p. 86.

⁸² STAROBINSKI, « Rousseau et Buffon », art. cit., 1964, p. 88.

⁸³ DESCARTES, « Discours de la Méthode [1637] », art. cit., 1902, p. 62.

⁸⁴ ROUSSEAU, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », art. cit., 1964, p. 139.

plus petit que l'animal sauvage, l'homme en société acquiert de nombreux défauts que n'avait pas l'homme vivant hors de la société.

La valeur donnée à la domestication par Buffon est donc à l'opposé de celle de Rousseau. La raison en est que le postulat de départ de Rousseau est refusé par Buffon, qui conteste l'idée rousseauiste d'une corruption de l'homme par la société. À ce titre, le fait que les hommes d'Amérique du Nord aient semblé incapables de domestiquer des animaux pouvait permettre à Buffon d'affirmer la supériorité des hommes vivant en société ; en effet, Buffon supposait, à tort, que l'homme d'Amérique du Nord ne vivait pas en société. Buffon emploie la domestication comme un indicateur du degré d'avancement d'un peuple. Cette idée pose cependant problème dans son système de pensée : il n'y a pas d'ordre naturel de la nature pour Buffon, une classification n'est possible qu'en fonction de l'homme, et ce dernier classe les espèces différemment en fonction de leur utilité pour lui. Surtout, l'homme a partout la même origine pour Buffon, qui est partisan du monogénisme. Pourtant, Buffon considère que puisque les animaux s'organisent en fonction de leur utilité pour l'homme, mais aussi de leurs rapports aux hommes, les animaux domestiques sont directement en dessous de l'homme, car ils ont été améliorés par le long processus de leur domestication, grâce à l'action humaine. Ils sont donc supérieurs aux animaux sauvages, soumis aux seules lois de la nature, comme l'écrit Michelle Duchet⁸⁵.

Forster se place davantage du côté de Buffon que du côté de Rousseau de ce point de vue, mais il ne souscrit pas entièrement aux idées du premier. Pour Forster en effet, ce rapport à l'environnement est très souhaitable et utile pour le perfectionnement de l'homme, mais il ne passe pas nécessairement par la domestication d'animaux : certains peuples se sont développés sans avoir recours à cette domestication. Buffon considère dans le volume de *l'Histoire naturelle* que traduit Forster ainsi que dans les *Époques de la Nature* que la domestication va de pair avec les progrès de l'homme, qu'elle les permet et qu'elle est permise par eux. À l'inverse, Rousseau considère que la domestication atteste de la corruption de l'homme qui va de pair avec sa vie en société, puisque les animaux domestiques sont plus petits et vivent moins longtemps que les animaux sauvages. Rousseau établit le parallèle avec les hommes pour montrer que les hommes domestiques, c'est-à-dire vivant en société, sont eux aussi frappés par

⁸⁵ DUCHET Michèle, « Présentation », in: BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *De l'homme*, Paris, François Maspero, 1971, p. 9.

la décadence. Forster refuse de voir cette domestication comme un signe univoque, soit de progrès, soit de décadence : il ne saurait la voir comme un signe de décadence, puisqu'il partage dans ses grandes lignes la théorie de Buffon selon laquelle l'homme se perfectionne au sein de la société. Mais il ne veut pas souscrire à l'idée selon laquelle elle serait un signe nécessaire de progrès, car il soupçonne Buffon de l'employer pour exclure certains peuples de ce progrès. Or Forster veut éviter à tout prix de donner l'impression qu'il cautionne cette idée. La domestication d'animaux peut être un signe d'un certain développement d'une société, mais son absence ne témoigne aucunement d'une absence de développement pour Forster.

2) Quel critère du développement humain ?

En soulignant la place supérieure des animaux domestiques par rapport aux animaux sauvages, Buffon introduit de fait une hiérarchie dans l'espèce humaine, quand bien même il la nie sur le plan théorique. Pour Forster, ce passage trouve probablement un écho dans les *Époques de la Nature*, où Buffon écrit :

L'homme sauvage n'ayant point d'idée de la société, n'a pas même cherché celle des animaux. Dans toutes les terres de l'Amérique méridionale, les Sauvages n'ont point d'animaux domestiques [...] Aussi le premier trait de l'homme qui commence à se civiliser est l'empire qu'il sait prendre sur les animaux, et ce premier trait de son intelligence devient ensuite le plus grand caractère de sa puissance sur la Nature⁸⁶.

Même si dans le texte qu'il traduit il n'est pas fait mention directe par Buffon de la relation entre domestication d'animaux et civilisation, Forster a lu les *Époques de la Nature* au moment où il traduit le texte et sait donc que cette association est faite par Buffon. Forster s'emploie à réfuter cette association. Forster se garde bien d'employer le terme de « sauvages » (*Wilden*) dans sa note, et est déterminé à se désolidariser des affirmations de Buffon. Son argumentaire se déploie en deux points. Tout d'abord, il donne un certain nombre de raisons logiques au fait que les habitants d'Amérique du Nord n'aient pas domestiqué d'animaux. En premier lieu, il remarque l'absence d'utilité de la domestication de la plupart des animaux du territoire américain pour les habitants :

Was sollte eine Hand voll Menschen Thiere zähmen, die sie nicht melken, scheren, und in den Pflug spannen konnten? Bedurften sie Thiere zur Schlachtbank, so kostete es einen Schritt: der Wald

⁸⁶ BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *Supplément à l'Histoire naturelle, générale et particulière: Des Époques de la Nature*, vol. 5, Paris, Imprimerie royale, 1778, pp. 247-248.

wimmelte ja von allerhand Arten! [...] Wozu hätten zahme Gürtelthiere, zahme Ameisenfresser, zahme Sapajus, zahme Faulthiere, zahme Tapire selbst, dem Amerikaner nützen sollen?⁸⁷

Le seul animal, selon Forster, qu'il aurait été profitable de domestiquer est le bison. Or celui-ci ne se laisse pas domestiquer:

Vom Bison wird bemerkt, daß er sich nicht bändigen läßt, und dies wäre als ein Hausthier noch allenfalls das brauchbarste unter den amerikanischen Gattungen.⁸⁸

La remarque qui a été faite à propos du bison, le fait qu'il ne se laisse pas domestiquer, a été faite par des Européens qui s'y sont essayés ; par conséquent, ce n'est pas un degré de développement insuffisant des Américains qui expliquerait qu'ils n'ont pas réussi à domestiquer le bison.

En second lieu, l'argumentaire de Forster porte sur le regard des Européens, en l'occurrence de Buffon, sur les autochtones d'Amérique du Nord. En un mouvement qui lui est coutumier, Forster réalise un changement de perspective : il considère les Européens du même œil critique que Buffon considère les Américains, et demande pourquoi on ne reproche pas aux Européens ou aux Africains de ne pas avoir domestiqué la mangouste, l'hyène ou l'hippopotame, dénonçant ainsi l'injustice qui fait exiger davantage des Américains que des habitants d'Europe, d'Afrique et d'Asie. De fait, Jacques Roger confirme cette tendance de Buffon à juger les peuples extra-européens à l'aune de critères européens⁸⁹, ce qui pour Forster est injuste et dépourvu de toute logique.

Und warum will man mehr von ihm als von den Bewohnern der alten Welt verlangen? Haben diese, bey allen ihren Vorzügen des geselligen Lebens mehrere oder andere zahme Thiere, als die zwölf bis zwanzig Arten, welche in Amerika eben fehlen? Warum zähmen sie nicht Nashörner, Fluspferde, Löwen, Hyänen, Gazellen, Mangusten, Gerboen u. d. gl.⁹⁰

⁸⁷ FORSTER, «Herrn von Büffons Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere. Sechster Band [Vorbericht. Anmerkungen. Anhänge][1780] », *art. cit.*, 2003, p. 689. « Pourquoi une poignée d'hommes devrait-elle domestiquer des animaux qu'elle ne peut ni traire, ni tondre, ni atteler à une charrue ? S'ils avaient voulu abattre des animaux, cela ne leur aurait coûté qu'un pas : la forêt fourmillait de toutes sortes d'espèces ! [...] À quoi des tatous domestiques, des fourmiliers domestiques, des sapajous domestiques, des paresseux domestiques, ou même des tapirs domestiques, auraient-ils pu servir à l'Américain ? »

⁸⁸ Ibid. « On a remarqué que le bison ne se laisse pas domestiquer, et c'est lui qui aurait été, à la rigueur, le plus utile des animaux domestiques parmi les espèces américaines. »

⁸⁹ ROGER, *Buffon, op. cit.*, 1989, p. 237.

⁹⁰ FORSTER, «Herrn von Büffons Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere. Sechster Band [Vorbericht. Anmerkungen. Anhänge][1780] », *art. cit.*, 2003, p. 689. « Et pourquoi exigerait-on davantage de lui que des habitants de l'ancien monde ? Ces derniers ont-ils, malgré tous les avantages que procure la vie en société, plusieurs sortes d'animaux domestiques autres que les douze à vingt espèces qui, justement, manquent en Amérique ? Pourquoi ne domestiquent-ils pas des rhinocéros, des hippopotames, des lions, des hyènes, des gazelles, des mangoustes, des gerboises, etc. ? »

Si la domestication des animaux par les hommes est une preuve que ces derniers sont supérieurs aux premiers pour Forster, ce n'est cependant pas la seule. L'enjeu est ici la définition de l'homme, et en filigrane Forster défend une définition par nature plutôt que par degré face à Buffon : il suggère en effet d'employer le sens de la religion comme critère de définition de l'homme, un sens selon lui présent en chaque peuple⁹¹. Cela revient à réfuter l'affirmation de Buffon selon laquelle les Américains sont plus proches des bêtes que ne le sont les Européens, puisque le sens de la religion est tout aussi présent chez eux que chez les Européens.

Die Zähmung der Thiere ist freilich ein Beweis des Vorranges den der Mensch über sie besitzt. Allein ist es denn der einzige? Es giebt noch ein Kennzeichen, welches älter und allgemeiner ist. Man nenne mir das Volk, von dem man mit Gewisheit sagen dürfte, es wisse nichts von Gott und habe keinen Gottesdienst. Ipsisque in hominibus nulla gens est, neque tem immansueta, neque tam fera, quae non, etiamsi ignoret qualem habere Deum deceat, tamen habendum et colendum sciat. M. T. Cic. Lib. I. de legibus cap. 8. Die Abkömmlinge der nach Amerika verstoßener Asiater konnten vieles verlieren und vergessen; nur die Quelle wußten sie noch zu finden, woraus alles geflossen war. F.⁹²

Cette question de la religion des non-Européens apparaissait déjà dans le *Voyage autour du monde* ; Forster y critique la politique religieuse oppressive des Hollandais dans la ville du Cap, ville où il a séjourné au cours du voyage.

Der Duldungs-Geist, welcher den Holländern in Europa so viel Nutzen verschafft hat, ist in ihren Colonien nicht zu finden. [...] Die Sklaven sind in diesem Stück noch viel übler dran; denn weder die Regierung überhaupt, noch die einzelnen Eigenthumsherren insbesondere, bekümmern sich um einen so geringfügigen Umstand, als ihnen die Religion ihrer Leibeignen zu seyn dünkt, im allergeringsten; daher denn auch diese, im Ganzen genommen, gar keine zu haben scheinen.⁹³

⁹¹ Forster l'avait déjà affirmé dans le *Reise um die Welt*, à propos des habitants de l'île de Tanna. FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1966, pp. 280-281.

⁹² FORSTER, « Herrn von Büffons Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere. Sechster Band [Vorbericht. Anmerkungen. Anhänge][1780] », *art. cit.*, 2003, p. 689. « La domestication des animaux est certes une preuve de la supériorité que l'homme possède sur eux. Cependant, est-ce la seule ? Il existe encore une autre caractéristique qui est plus ancienne et plus générale. Que l'on me nomme le peuple dont on puisse dire avec certitude qu'il ne sait rien de Dieu et qu'il n'a pas de liturgie [en latin dans le texte : parmi les hommes mêmes, il n'est point de nation si féroce et si sauvage qui, si elle ignore quel Dieu il faut avoir, ne sache du moins qu'il en faut avoir un. M[arcus] T[ullius] Cic[ero] Lib[er] I de legibus cap. 8]. Les descendants des Asiatiques repoussés vers l'Amérique ont pu perdre et oublier bien des choses ; mais la source d'où tout s'est écoulé, ils ont encore su où la trouver. F. » La traduction en français de l'extrait du *Traité des Lois* de Cicéron est tirée de l'édition bilingue : CICÉRON, *Œuvres complètes: Traité des lois*, vol. 4, Paris, Firmin Didot, 1864, p. 368.

⁹³ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1965, pp. 76-77. « L'esprit de tolérance, qui a été si utile aux Hollandais en Europe, est introuvable dans leurs colonies. [...] Les esclaves sont encore bien plus à plaindre dans ce domaine ; car ni le gouvernement en général, ni les propriétaires terriens en particulier ne s'occupent le moins du monde d'une circonstance aussi mineure que leur semble être la religion de leurs serfs ; si bien donc que ceux-ci, pris dans leur totalité, semble n'en avoir absolument aucune. »

Lorsque Forster définit l'homme par sa religiosité dans la traduction de l'ouvrage de Buffon, il met donc en avant un critère polémique, qui n'est pas nécessairement accepté par tous. Il propose, en remplacement d'un critère qui fait implicitement des Européens des hommes plus accomplis que les Indiens d'Amérique, la capacité à domestiquer des animaux, un critère présent selon lui dans toute l'humanité mais que l'Européen réprime. Il ajoute au passage cité du *Voyage autour du monde* une note :

Wir sind nicht gemeinet dies den Holländern allein schuld zu geben; denn es ist zu bekannt, daß alle Neger in Englischen und Französischen Colonien, in diesem Punkt eben so vernachlässigt sind. Wir wünschten nur unter den Colonisten aller Nationen ein mitleidiges Gefühl gegen diese Unglücklichen rege zu machen; und sie, die das unschätzbare Glück der Freyheit genießen oder wenigstens darnach streben, – zu erinnern, daß sie menschlich und gütig gegen Elende seyn sollen, denen sie den Seegen der Freiheit, vielleicht ohne alles Mitleid vorenthalten.⁹⁴

La perspective est donc totalement inversée par rapport à Buffon ; pour Buffon, l'absence d'animaux apprivoisés en Amérique atteste du développement moindre des premiers habitants. Pour Forster, le critère de développement ne saurait être celui-ci, il propose au contraire un critère présent dès l'origine en chaque homme, et que seule la mauvaise influence des Européens dans d'autres régions du monde peut mettre en danger. Implicitement, c'est la question du rôle des Européens dans le développement d'autres cultures qui est déjà posée ici chez le jeune Forster, une question amenée à prendre une place toujours plus importante dans sa réflexion sur la capacité de l'humanité à se perfectionner⁹⁵.

C) Connaissance, rapports à l'homme et refus des classifications artificielles chez Buffon

1) Une critique des classifications artificielles par Buffon

Lorsque Forster le lit, Buffon est un auteur âgé, souvent vu comme démodé, certes encore considéré en France comme un grand naturaliste mais en butte à de nombreuses critiques, notamment en raison de ce qu'on présente comme un manque de rigueur scientifique.

⁹⁴ Ibid., p. 77. « Nous n'avons pas l'intention de faire porter la faute aux seuls Hollandais ; car il est bien trop connu que tous les Nègres dans les colonies anglaises et françaises sont tout aussi négligés dans ce domaine. Nous souhaiterions seulement éveiller parmi les colons de toutes les nations un sentiment de pitié à l'égard de ces malheureux ; et rappeler à ces colons, qui jouissent du bonheur inestimable de la liberté, ou qui du moins y aspirent, qu'ils doivent être humains et bons à l'égard de miséreux auxquels ils confisquent la bénédiction de la liberté, et ce peut-être sans aucune pitié. »

⁹⁵ Le chapitre 7 est en grande partie consacré à cette question. Voir en particulier pp. 466-474/474.

Pourtant, Buffon met en place une réflexion scientifique, notamment sur le plan méthodologique, qui donne une nouvelle orientation aux sciences naturelles au milieu du XVIII^e siècle. Cette contribution de Buffon aux sciences naturelles était déjà en grande partie oubliée dans les années 1780, éclipsé qu'il était par la méthode de classification de Linné. Il a fallu attendre les années 1960 pour que ce caractère novateur soit réellement reconnu et mis en lumière⁹⁶.

Au début du XVIII^e siècle, l'histoire naturelle est dominée par une conception mécaniste marquée par la religion chrétienne, selon laquelle chaque créature est une machine à laquelle, comme l'écrit Jacques Roger, Dieu a donné sa structure et la quantité de force qui lui permet de fonctionner⁹⁷. Il ne peut y avoir aucun changement dans ce monde créé par Dieu et la conception de la vie est cyclique. La conception de la génération des animaux et des plantes est alors marquée par la théorie de la préformation : l'idée principale en est que la reproduction des animaux est une illusion. De fait, tous les êtres vivants ont été créés au moment de la Genèse, et tous les êtres vivants à venir sont présents à l'intérieur de ceux qui vivent en ce moment sous forme de germes infiniment petits. Les conceptions de Leibniz s'inscrivent encore dans ce modèle. Ce dernier se voit bouleversé par la sécularisation qui intervient au XVIII^e siècle à la fois dans les sciences de la nature, et dans le domaine de la morale⁹⁸. Il est remplacé à partir des années 1740 par un retour du matérialisme épicurien, qui considère que c'est dans la nature exclusivement qu'il faut rechercher les causes des phénomènes naturels⁹⁹.

C'est en particulier grâce à Buffon que s'effectue ce changement. Ce dernier introduit l'idée de matière vivante, qui s'est formée spontanément à partir de la matière brute, dans des circonstances et un environnement propices. Ses idées de l'influence du milieu sur l'individu, de l'hérédité, s'inscrivent dans ce cadre. À cela s'ajoutent, dans les années 1750, les réflexions de Caspar Friedrich Wolff sur l'épigénèse, qui ne s'impose cependant face à la théorie de la préformation qu'une vingtaine d'années plus tard, notamment avec les travaux de Blumenbach et de Lichtenberg¹⁰⁰.

⁹⁶ En particulier grâce aux travaux de Jacques Roger, puis notamment de Thierry Hoquet.

⁹⁷ ROGER Jacques, *Pour une histoire des sciences à part entière*, Albin Michel, 2014, p. 212.

⁹⁸ LÖWITH, *Weltgeschichte und Heilsgeschehen*, op. cit., 1953.

⁹⁹ ROGER, *Pour une histoire des sciences à part entière*, op. cit., 2014, p. 230.

¹⁰⁰ La deuxième sous-partie du chapitre 4, pp. 253-283, est entièrement consacrée à cette question du rapport entre perfectibilité et génération des organismes.

Dès lors, la question se pose chez Buffon de la recherche d'un système d'explication de la nature qui lui soit interne, qui trouve ses facteurs d'explication en elle-même et non pas dans la Providence divine. C'est en ce sens qu'il s'oppose aux classifications de la nature qui, en creux, posent l'existence d'un ordre prédéfini de la nature qu'elles s'efforceraient de retrouver. Pour Buffon, cet ordre est artificiel, il n'existe que dans l'imagination de l'homme. Il faut plutôt s'appuyer sur l'observation pour reconstruire les forces physiques fondamentales qui gouvernent la nature. Dès le début de ses recherches, Buffon leur donne le premier rang dans ses travaux : il traduit de l'anglais en français l'ouvrage du naturaliste anglais Stephen Hales la *Statique des végétaux et l'analyse de l'air* en 1735 qui cherche à introduire la physique newtonienne dans la physiologie et il se conforme à ces vues, comme le souligne Jacques Roger¹⁰¹.

Si la causalité de la nature est à chercher en elle-même, et non pas en Dieu, il n'y a aucune raison d'imposer à la nature des classifications qui relèvent de l'imagination et de la logique humaine. C'est là l'idée qui préside aux réticences de Buffon, non seulement face à la classification de Linné, mais même face à toute classification. Certains chercheurs considèrent que les naturalistes de l'époque n'ont pas saisi la portée de la critique de Buffon à l'égard de la classification de Linné¹⁰². Selon Phillip Sloan, la critique de Buffon est fondamentale dans la mesure où elle ne remet pas en cause la classification de Linné au profit d'une autre, mais considère que toute classification repose sur des critères tirés de l'esprit humain et que se conformer à une classification dans les sciences naturelles revient à imposer à la nature un ordre qui est celui d'une logique humaine.

2) Une critique des classifications artificielles par Forster ?

Il n'est pas certain que Forster ait perçu toute la portée de la critique des classifications par Buffon. Pourtant, le dialogue qu'il met en place avec Buffon, à travers ses traductions, ses

¹⁰¹ HALES Stephen, *Vegetable Staticks: Or, An Account of some Statical Experiments on the Sap in Vegetables: Being an Essay towards a Natural History of Vegetation. Also, a Specimen of An Attempt to Analyse the Air*, Londres, W. et J. Innys, 1727. ROGER, *Buffon, op. cit.*, 1989, p. 50 : « [Hales] veut introduire la physique newtonienne dans la physiologie, et insiste donc sur le rôle de la chaleur, de l'attraction et de la fermentation comme forces fondamentales de la vie. Buffon restera largement fidèle à ce modèle. Et surtout, Hales se préoccupe beaucoup moins que ses contemporains, voire ignore totalement, la classification botanique ou la structure des organes des plantes. Ce qui l'intéresse, ce sont les processus de la vie végétale et les forces qui les gouvernent. Buffon, semble-t-il, adopta immédiatement ce point de vue, qui donne à toute son œuvre son caractère original. »

¹⁰² SLOAN, « The Buffon-Linnaeus Controversy », *art. cit.*, 1976, p. 358.

recensions et ouvrages, lui permet de s'intégrer dans cette discussion autour de la définition même des sciences naturelles et de ce que doit être leur objet et leur but.

On pourrait considérer que les critiques de Forster visant à défendre la classification de Linné face à Buffon témoignent du fait qu'il a pris parti pour Linné et contre Buffon. Or la réalité est plus nuancée. Au plus tard en 1779, avec la parution de la recension des *Époques de la Nature* par son père, Georg Forster sait que Johann Reinhold reproche à certains disciples de Linné de se contenter d'apprendre par cœur des listes d'espèces sans les mettre au service d'une meilleure compréhension de la nature. Johann Reinhold Forster écrit ainsi à Lichtenberg :

Ich kenne einen Schüler des grossen von Linné, der hatte blos die Mikrologie und das Nahmenregister der Natur zu seinem Augenmerke gemacht. Er erschien vor etwa 20 Jahren in einem Lande, wo vormahls die Naturgeschichte grosse Kenner und Beförderer gehabt hatte: Nun aber lag diese Kenntnis unausgebaut. Er konte diesen Unwissenden mit seinem systematischen Gewäsche so viels neues sagen, daß sie darüber erstaunten. Er fährt fort die Naturgeschichte nach der Art herzusteuern, und man ist ihrer nun ganz überdrüßig; solch Zeug ist einer denkenden Nation nicht Stof genug für ihren wirkenden Geist.¹⁰³

Johann Reinhold Forster s'intéresse à la pédagogie et l'un des principaux écueils qu'il voit dans la manière de procéder de ce disciple de Linné est l'ennui et le désintérêt pour les sciences naturelles qu'il provoque chez ceux qui apprennent. En 1781, Georg Forster reprend lui-même ces critiques à l'égard des disciples de Linné dans *Un aperçu de la nature dans sa totalité*, des disciples qui apprennent par cœur la nomenclature sans l'exploiter ensuite¹⁰⁴ :

[Man] machte [die Kenntnis der Natur] zu einem leeren Gewäsch von Namenverzeichnissen, Kunstwörtern und Systemen.¹⁰⁵

Georg Forster emploie le terme « Gewäsch » dans *Un aperçu de la nature dans sa totalité* de la même manière que son père l'avait employé dans sa recension des *Époques de la nature*, c'est-à-dire pour qualifier cet emploi erroné des sciences de la nature, un « verbiage » associé chez les deux auteurs à l'idée de « système ». Le terme n'est pas d'un emploi très fréquent en allemand, on peut donc supposer que Georg, qui connaît bien sûr en 1781 cette

¹⁰³ FORSTER, « Dr. Forster an Prof. Lichtenberg. Ueber Büffons Epochen der Natur. », *art. cit.*, 1780, pp. 154-155. « Je connais un élève du grand Linné qui avait seulement retenu la micrologie et le registre des noms de la nature. Il arriva il y a environ 20 ans dans un pays dans lequel l'histoire naturelle avait eu auparavant de grands connaisseurs et mécènes ; mais alors cette connaissance était incomplète. Il put dire à ces ignorants tant de choses nouvelles avec son verbiage systématique qu'ils en furent frappés d'étonnement. Il continue à diriger l'histoire naturelle de cette manière, et on en est à présent entièrement dégoûté ; de telles bêtises ne sont pas, dans une nation qui pense, un matériau suffisant pour son esprit agissant. »

¹⁰⁴ UHLIG, *Georg Forster, op. cit.*, 2004, p. 127.

¹⁰⁵ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, p. 78. « [On] transforma [la connaissance de la nature] en un verbiage vide fait de nomenclatures, de jargon et de systèmes. »

recension de son père qu'il a fait lui-même paraître l'année précédente dans la revue dont il est le codirecteur, en reprend les arguments. Georg Forster, de plus, emploie lui aussi cette critique dans le domaine de la pédagogie. Georg se conforme donc à la critique de Johann Reinhold Forster, qui la tenait de Buffon lui-même : celui qui maîtrise la classification n'a d'autre mérite que celui de la mémoire et s'il se contente de cela, il risque de s'éloigner peu à peu de l'observation réelle. Certes, Forster reprend à son compte non pas la critique de la classification de Linné, mais un mauvais usage qui en serait fait par certains :

Ihr glänzendes Äußeres bestimmt [die Naturkunde] zum Spielzeuge der Weiber und Kinder, und solcher Männer, deren Gedächtnis für die Namen vieler Schneckenhäuser und Schmetterlinge Raum genug enthält.¹⁰⁶

Pourtant, cette critique de l'emploi de la classification de Linné peut en réalité facilement être élargie à la critique de toute classification. En effet, la critique développée par Forster était déjà présente chez un des premiers disciples de Buffon, Louis Jean-Marie Daubenton, auteur de l'article « Botanique » de l'*Encyclopédie* en 1751, c'est-à-dire avant même que Linné rende publique sa classification binominale. Daubenton commence par y critiquer le caractère non scientifique en soi de toute classification des plantes :

On a voulu faire une science de la nomenclature des plantes, tandis que ce ne peut être qu'un art, et seulement un art de mémoire¹⁰⁷.

Daubenton reprenait lui-même la critique de Buffon, en soulignant que les plantes ont d'abord été connues des hommes en fonction de leurs propriétés, de leurs usages, et que les noms ne font que complexifier inutilement la nature en lui imposant un ordre qui n'est pas le sien :

Comment peut-on espérer de soumettre la nature à des lois arbitraires ? Sommes-nous capables de distinguer dans un individu qu'elle nous présente, les parties principales et les parties accessoires ? Nous voyons des espèces de plantes, c'est-à-dire des individus qui sont parfaitement ressemblants ; nous les reconnaissons avec certitude, parce que nous comparons les individus tout entiers : mais dès qu'on fait des conventions pour distinguer les espèces les unes des autres, pour établir des genres et des classes, on tombe nécessairement dans l'erreur, parce qu'on perd de vue les individus réels pour suivre un objet chimérique que l'on s'est formé. De là viennent l'incertitude des nomenclateurs sur le nombre des espèces, des genres et des classes, et la multiplicité des noms pour les plantes ; par conséquent toutes les tentatives que l'on a faites pour réduire la nomenclature des plantes en corps de science ont rendu la connaissance des plantes plus difficile et plus fautive qu'elle

¹⁰⁶ Ibid., p. 79. « Leur extérieur brillant destine [les sciences naturelles] à être le jouet des femmes et des enfants, et de ces hommes dont la mémoire contient suffisamment de place pour les noms de nombreuses coquilles d'escargots et papillons. »

¹⁰⁷ DAUBENTON Louis Jean-Marie, « Botanique », in: *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 2, Paris, Briasson, 1751, p. 341.

ne le serait, si on ne se servait que de ses yeux pour les reconnaître, ou si on n'employait qu'un art de mémoire sans aucun appareil scientifique¹⁰⁸.

Forster remet lui-même en question le système de Linné, en particulier dans son célèbre texte polémique sur l'origine de l'homme *Autre chose sur les races humaines*. Il met en avant l'impossibilité de mettre en place des principes infaillibles tant qu'on ne dispose pas de tous les faits, et prend à cet effet l'exemple de la classification de Linné :

Ein großer Theil des Verdienstes, das sich Linné um diese Wissenschaft erwarb, bestand unstreitig in den genauen Definitionen, wodurch er die verschiedenen Grade der Verwandtschaft des Ähnlichen zu unterscheiden lehrte. Nach gewissen angenommenen Sätzen, die er aus seiner Erfahrung abstrahirt hatte, entwarf er sein Fachwerk, und paßte nun die Wesen der Natur hinein. Allein so lange unsere Erkenntniß mangelhaft bleibt, scheinen wir von einer Infallibilität der Principien noch weit entfernt zu seyn. Bestimmungen, die sich auf eingeschränkte Erkenntnis gründen, können zwar innerhalb dieser Schranken brauchbar seyn; aber sobald sich der Gesichtskreis erweitert, der Sehepunkt verrückt, werden sie da nicht einseitig und halb wahr erscheinen?¹⁰⁹

Si la classification de Linné apparaît comme une étape importante des sciences de la nature, elle ne constitue justement qu'une étape, correspondant à un certain état de la connaissance scientifique. Cette classification est une interprétation de la nature qui peut devenir obsolète, car elle correspond à un certain point de vue sur la nature, forcément théorique¹¹⁰. Si cette théorie peut être en adéquation avec les faits durant une période donnée, elle pourrait être confrontée un jour à des observations empiriques nouvelles dont elle ne

¹⁰⁸ Ibid., p. 342.

¹⁰⁹ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, p. 132. « Une large part du mérite que Linné a obtenu dans cette science consista incontestablement dans les définitions exactes par lesquelles il nous apprit à distinguer entre les différents degrés de parenté de choses semblables. D'après certains postulats, qu'il avait abstraits de son expérience, il construisit sa structure et y fit entrer les êtres de la nature. Cependant, tant que notre connaissance restera lacunaire, nous semblons être bien éloignés d'une infaillibilité des principes. Des définitions qui se fondent sur une connaissance bornée peuvent certes être utilisables dans ces bornes ; mais dès que le cercle du regard s'élargit, dès que le point de vue se déplace, ne vont-elles pas alors apparaître comme étant partiales et seulement à moitié vraies ? »

Nous ne reprenons pas ici la traduction proposée par Raphaël Lagier. Elle présente en effet un contresens qui modifie complètement le sens du passage : Raphaël Lagier traduit « und passte nun die Wesen der Natur hinein » par « et pénétra alors l'essence de la nature ». (FORSTER, « Autre chose sur les races humaines », *art. cit.*, 2006, p. 154. Il s'agit bien ici de *die Wesen* (les êtres), au pluriel, et non de *das Wesen* (l'essence), qui n'a pas de pluriel. Or cette traduction fait entièrement disparaître la dimension de critique de Linné présente ici chez Forster : Linné construit un cadre théorique à partir de son expérience de la nature, puis y fait entrer les êtres de la nature. Cette classification ne peut donc qu'être imparfaite et ne correspondre qu'à un certain état des connaissances sur la nature. Cette interprétation est d'ailleurs confirmée par Wolf Lepenies, qui souligne que Forster critique dans ce passage le caractère artificiel et insuffisamment empirique du système de Linné : LEPENIES, *Das Ende der Naturgeschichte. Wandel kultureller Selbstverständlichkeiten in den Wissenschaften des 18. und 19. Jahrhunderts*, *op. cit.*, 1976, pp. 33-34.

¹¹⁰ À ce titre Forster semble pouvoir être vu comme précurseur d'une partie des idées de Karl Popper. Voir en particulier POPPER, *Logik der Forschung. Zur Erkenntnistheorie der modernen Naturwissenschaft*, *op. cit.*, 1935, pp. 26-50.

pourrait pas rendre compte, et qui se verrait ainsi invalidée. Forster écrit ainsi dans une lettre à sa femme, le 23 juin 1785 :

Die Verhältnisse der Dinge sind unendlich viele, wir erkennen davon etliche, wir raten auf etliche andre, und die große Menge davon bleibt uns unbekannt. Heute erblicken wir eine neue Seite an einer Sache, die unseren Begriff davon dergestalt verändert, daß uns der gestrige unvollkommene sogar ganz falsch scheint.¹¹¹

Cette évolution mise en avant par Forster est inéluctable d'un point de vue scientifique. Forster est donc conscient du caractère provisoire de la classification de Linné, quand bien même il en est un admirateur fervent. Il ne rejette pas de manière inconditionnelle la possibilité d'autres critères d'organisation de la nature, en particulier en se plaçant d'un point de vue qui ne relèverait pas entièrement du domaine scientifique, et c'est justement ce que propose Buffon.

3) Un critère alternatif d'organisation : l'utilité ?

Buffon n'indique pas explicitement le critère d'organisation de son *Histoire naturelle* qui justifierait qu'il traite par exemple les minéraux avant les insectes. La recherche récente ne parvient pas à un consensus sur ce point. Il existe deux thèses principales : celle d'une organisation utilitariste, tournée vers l'utilité que peuvent avoir les différentes espèces pour l'homme européen au XVIII^e siècle, et une organisation en fonction du processus de connaissance et des rapports cognitifs de l'homme à son environnement. Dans les deux cas, Forster s'oppose à ces critères alternatifs de classification de la nature, parce que leur caractère non empirique, trop théorique, n'aurait pas sa place dans l'histoire naturelle ; pourtant, ces deux dimensions sont fécondes pour la pensée de Forster dans des réflexions qui excèdent l'histoire naturelle et qui commencent alors à prendre une place plus importante dans sa pensée.

La thèse de la logique utilitariste est défendue par Jacques Roger, puis par Michèle Duchet¹¹². Cette thèse apporte une explication au fait que le cheval, essentiel au bon fonctionnement de la société de l'Ancien Régime, suive immédiatement l'homme dans la

¹¹¹ FORSTER Georg, « Georg Forster an Therese Heyne, 23.06.1785 », in: *Werke: Briefe 1784-1787*, vol. 14, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 345. « Les rapports entre les choses sont en nombre infini, nous en reconnaissons quelques-uns, nous en devinons quelques autres, et la grande masse d'entre eux nous restent inconnus. Nous considérons aujourd'hui une nouvelle facette d'une chose qui change à un tel point nos concepts que le concept imparfait d'hier nous semble même entièrement faux. »

¹¹² ROGER, *Buffon, op. cit.*, 1989 ; DUCHET Michèle, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, 1995.

classification de Buffon, alors même que d'autres espèces animales qui présentent des caractéristiques bien plus proches de l'homme n'apparaissent que bien plus tardivement.

Si Forster s'oppose d'un point de vue purement scientifique à une classification des animaux et des plantes selon leur utilité pour l'homme, il n'hésite pas à suivre ce modèle lorsqu'il s'agit de réflexions qui mêlent anthropologie et sciences naturelles. Ainsi, dans la traduction de la cinquième partie des *Observations Made during a Voyage Round the World*, qui est de sa main, Georg Forster ajoute un paragraphe non présent dans l'ouvrage original. Il présente les plantes cultivées par les habitants des îles de la Société en fonction de leur utilité, en précisant en note :

Dieses Verzeichniß habe ich der Uebersetzung beygefügt; im Englischen wird davon nichts erwähnt. G.F.¹¹³

Forster ajoute certains points au texte qu'il a pourtant lui-même rédigé en anglais, ce qui est le signe qu'il s'agit là pour lui d'un complément important. On ne peut pas supposer en effet que le public anglais soit davantage au fait des plantes des îles de la Société que le public allemand. Il écrit :

Vielleicht wird es meinen Lesern nicht unangenehm seyn, hier zugleich ein Verzeichniß der vorzüglichsten Pflanzen, welche von den Einwohnern der Societätsinseln auf den Ebenen gebauet werden, anzutreffen. Von unmittelbarem *Nutzen* sind: 1) der Kokos-Palmenbaum, 2) der Pisang- oder Bananenstamm, 3) der Brodfruchtbaum [...].¹¹⁴

Il ne s'agit certes pas ici d'un ouvrage de sciences naturelles, mais comme Buffon, Forster choisit le critère de l'utilité des plantes pour l'homme. Forster en dénombre une vingtaine, il commence par les plantes qui constituent la base alimentaire des habitants et celles qui lui permettent de se vêtir, de produire des substances utiles comme la colle ; puis il dénombre les plantes d'ornement ; enfin il énumère les plantes utilisées pour un motif religieux, notamment celles qui fleurissent les sépultures. Il apparaît donc bien une volonté de classement en fonction de l'utilité des plantes pour les autochtones. Il s'agit là bien sûr d'un classement local, puisque ces plantes n'existent pas en Europe et sont mal connues des Européens ; il s'agit

¹¹³ FORSTER, *Bemerkungen über Gegenstände der physischen Erdbeschreibung, Naturgeschichte und sittlichen Philosophie auf seiner Reise um die Welt gesammelt, op. cit.*, 1783, p. 141. « J'ai ajouté cette liste à la traduction ; rien n'en est mentionné en anglais. G.F. »

¹¹⁴ Ibid., pp. 140-141. « Peut-être ne déplaira-t-il pas à mes lecteurs de trouver ici en même temps une liste des plantes les plus remarquables qui sont plantées par les habitants dans les plaines des îles de la Société. Les plantes qui sont d'une *utilité* immédiate sont : 1) le cocotier, 2) le groupe des pisangs ou des bananes, 3) l'arbre à pain [...]. »

uniquement de l'utilité de ces plantes pour les habitants des îles dont il est question. En ce sens, et si l'on accepte l'hypothèse de Jacques Roger et de Michèle Duchet, Forster emploie et étend ici la méthode de Buffon en l'appliquant d'une manière différente : il propose un classement des plantes relatif à un peuple, un classement qui pourrait être différent pour un peuple qui aurait d'autres coutumes et d'autres usages de ces plantes. La classification des plantes que propose Forster est locale et marquée par l'anthropologie, puisqu'il emploie ses observations des coutumes des habitants des îles de la Société pour établir sa brève classification des plantes locales. Le relativisme de toute classification de la nature, montré par Buffon, entre ici en résonance avec le relativisme culturel de Forster.

4) Un critère alternatif d'organisation : le dispositif de la connaissance et les rapports à l'homme ?

Pour d'autres chercheurs comme Thierry Hoquet¹¹⁵, la critique de la classification de Linné par Buffon repose sur une réflexion épistémologique, qui est de nature bien plus philosophique que scientifique. Buffon remet en question l'organisation de toute la connaissance humaine, qu'il voit comme artificielle car coupée de la réalité particulière. Il incite plutôt à réfléchir sur les rapports qu'entretiennent les animaux ou les plantes à l'homme, et à considérer la proximité de ces rapports comme le principal critère de classification :

Supposons qu'il ait acquis autant de connaissances, et qu'il ait autant d'expérience que nous en avons, [l'homme] viendra à juger les objets de l'Histoire Naturelle par les rapports qu'ils auront avec lui ; ceux qui lui seront les plus nécessaires, les plus utiles, tiendront le premier rang, par exemple, il donnera la préférence dans l'ordre des animaux au cheval, au chien, au bœuf, etc. et il connaîtra toujours mieux ceux qui lui seront les plus familiers ; [...]. Il en sera de même pour les poissons, pour les oiseaux, pour les insectes, pour les coquillages, pour les plantes, pour les minéraux et pour toutes les autres productions de la Nature ; il les étudiera à proportion de l'utilité qu'il en pourra tirer, il les considérera à mesure qu'ils se présenteront plus familièrement, et il les rangera dans sa tête relativement à cet ordre de ses connaissances, parce que c'est en effet l'ordre selon lequel il les a acquises, et selon lequel il lui importe de les conserver¹¹⁶.

Si l'ordre proposé dans l'*Histoire naturelle* semble obéir à l'utilité de la faune et de la flore pour l'homme européen, ce n'est pas en réalité le critère ultime de classification : comme l'écrit Thierry Hoquet¹¹⁷, c'est le processus de la connaissance, l'acquisition d'idées à partir de

¹¹⁵ HOQUET Thierry, « La comparaison des espèces: ordre et méthode dans l'Histoire naturelle de Buffon », *Corpus. Revue de philosophie* 43, 2003, pp. 355-416.

¹¹⁶ BUFFON, « Premier Discours. De la manière d'étudier & de traiter l'Histoire Naturelle », *art. cit.*, 1749, pp. 32-33.

¹¹⁷ HOQUET, « La comparaison des espèces: ordre et méthode dans l'Histoire naturelle de Buffon », *art. cit.*, 2003, p. 387 : « L'utilité est donc subordonnée à l'idée de proximité et à son corrélat épistémologique, la *familiarité*,

sensations, qui dicte cet ordre. Cet ordre obéit donc à un principe dynamique, temporel. Il est donc logique que ce soient les espèces avec lesquelles l'homme a le plus de rapports, celles qu'il connaît le mieux, qui fassent l'objet des premières pages de Buffon.

Paradoxalement, si Forster rejette cette idée sur le plan scientifique, dans le cadre d'une classification des espèces, il la partage sur le plan philosophique. Forster convient du fait qu'il est possible que la nature ne soit jamais connaissable dans sa totalité, et que ce but serait peut-être davantage un horizon utile à l'avancée des connaissances de l'humanité que réellement atteignable, comme l'écrit Buffon¹¹⁸. Il refuse cependant l'idée selon laquelle on devrait remplacer les classifications, notamment celle de Linné, par une classification qui se fonde exclusivement sur l'utilité et les rapports qu'entretient l'homme aux autres espèces.

Il s'agit pourtant d'une réflexion appelée à une grande postérité dans l'œuvre de Forster : sa conception de l'importance de la perfectibilité dans la nature de l'homme n'est compréhensible que par ses réflexions sur les rapports qu'entretient l'homme à son environnement¹¹⁹. On constate même, quelques années plus tard, que Forster s'écarte de la classification de Linné pour se rapprocher de la conception de Buffon, en accordant une place importante aux rapports au sein de la nature. Dans une lettre à Petrus Camper, à qui il s'adresse en français, il écrit :

Voilà les difficultés que j'entrevois ; elles tiennent à notre manière d'envisager les choses ; dans la nature, tous ces systèmes, toutes ces subdivisions, toutes ces gradations n'existent point, de la manière dont nous sommes obligés de nous le figurer ou plutôt de le controuver, pour subvenir à la faiblesse de notre mémoire. [...] L'harmonie de la Nature consiste dans le rapport qu'ont toutes ses différentes productions entre elles, pour que la plus grande variété puisse exister sans s'entre-détruire ; mais non pas dans la prétendue gradation qu'on a voulu y trouver¹²⁰.

placée au cœur du dispositif de la connaissance. Le familier est ce qui a le plus de rapports avec le sujet, ce qui, par son utilité notamment mais non exclusivement, occupe le premier rang parmi les objets connus ou connaissables. »

¹¹⁸ BUFFON, « Premier Discours. De la manière d'étudier & de traiter l'Histoire Naturelle », *art. cit.*, 1749, pp. 14-15. « il est arrivé en Botanique ce qui est arrivé en Chimie, c'est qu'en cherchant la pierre philosophale que l'on n'a pas trouvée, on a trouvé une infinité de choses utiles ; et de même en voulant faire une méthode générale et parfaite en Botanique, on a plus étudié et mieux connu les plantes et leurs usages : serait-il vrai qu'il faut un but imaginaire aux hommes pour les soutenir dans leurs travaux, et que s'ils étaient bien persuadés qu'ils ne feraient que ce qu'en effet ils peuvent faire, ils ne feraient rien du tout ? »

¹¹⁹ Cette dimension est étudiée en détail au début du chapitre 6, pp. 372-396.

¹²⁰ FORSTER Georg, « Georg Forster an Petrus Camper, 7.05.1787 », in: *Werke: Briefe 1784-1787*, vol. 14, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 682. Ce passage est également cité et commenté par GILLI, « Die Flucht in die Politik als letzte Reise », *art. cit.*, 2010, p. 8.

Cette définition de la nature par les rapports qui y règnent revêt une importance capitale dans l'élaboration du concept de perfectibilité par Forster, et les réflexions de Forster sur les rapports entre l'homme et la nature qui l'entoure doivent beaucoup aux réflexions de Buffon sur la possibilité ou non d'une classification de la nature. Forster partage-t-il pour autant la conception de la perfectibilité de Buffon, une perfectibilité dont certains commentateurs considèrent qu'elle serait antérieure à la perfectibilité de Rousseau lui-même ?

III) Buffon, père de la perfectibilité chez Forster ?

A) La perfectibilité, outil de connaissance et donc de contrôle de la nature chez Buffon

Le terme de perfectibilité n'apparaît qu'en 1779 chez Buffon, mais la recherche considère aujourd'hui qu'il existe une perfectibilité chez Buffon dès les deux premiers tomes de l'*Histoire naturelle* en 1749, quand bien même elle n'est pas encore nommée ainsi, puisque le néologisme n'est créé qu'en 1755 par Rousseau. Les rapports de Forster à la perfectibilité chez Buffon sont riches en enseignements, tant à travers leurs similitudes qu'à travers leurs différences. Si chez Buffon la perfectibilité fait partie du postulat, présent dès le départ dans sa pensée, d'une supériorité inconditionnelle de l'homme sur l'animal d'une part, et de l'homme civilisé sur le sauvage d'autre part, chez Forster il n'existe pas dans les premiers textes de réflexion théorique sur l'homme qui accorderait une place importante à la perfectibilité ; mais c'est précisément cette circonstance qui lui permet de développer une vision qui peut apparaître comme étant plus nuancée et fondée davantage sur la réalité observée que celle de Buffon.

1) Perfectibilité ou perfectionnement chez Buffon ? Les textes

Le texte « De la nature de l'Homme » qui fait partie du second tome de l'*Histoire naturelle*, de 1749, est considéré comme contenant l'une des premières apparitions de l'idée de perfectibilité. Jean Starobinski écrit à propos du second *Discours* que même si le néologisme de perfectibilité a été fondé par Rousseau, l'idée de perfectibilité, à défaut du terme, était déjà présente chez Buffon¹²¹. Ce dernier y écrit en 1749 :

¹²¹ STAROBINSKI, « Rousseau et Buffon », *art. cit.*, 1964.

C'est donc parce qu'une langue suppose une suite de pensées, que les animaux n'en ont aucune ; [...] c'est parce qu'ils ne peuvent joindre ensemble aucune idée, qu'ils ne pensent ni ne parlent, c'est par la même raison qu'ils n'inventent & ne perfectionnent rien ; s'ils étaient doués de la puissance de réfléchir, même au plus petit degré, ils seraient capables de quelque espèce de progrès, ils acquerraient plus d'industrie, les castors d'aujourd'hui bâtiraient avec plus d'art & de solidité que ne bâtissaient les premiers castors, l'abeille perfectionnerait encore tous les jours la cellule qu'elle habite ; car si on suppose que cette cellule est aussi parfaite qu'elle peut l'être, on donne à cet insecte plus d'esprit que nous n'en avons, on lui accorde une intelligence supérieure à la nôtre, par laquelle il apercevrait tout d'un coup le dernier point de perfection auquel il doit porter son ouvrage, tandis que nous-mêmes ne voyons jamais clairement ce point, & qu'il nous faut beaucoup de réflexion, de temps & d'habitude pour perfectionner le moindre de nos arts¹²².

C'est l'absence de pensée et de langage qui empêche les animaux d'inventer ou de perfectionner. Le perfectionnement, le progrès, sont caractéristiques de l'homme parce qu'il dispose de la réflexion ; quand bien même il met beaucoup de temps à perfectionner ses arts, il y parvient, à la différence des animaux qui en sont incapables et qui, dans l'optique d'une histoire naturelle prédarwinienne, restent toujours identiques à eux-mêmes.

En 1765, Buffon développe cette idée et la complète en montrant le caractère universel que la connaissance confère à l'homme, qui sort ainsi de sa condition individuelle et étend ses capacités et son être à l'infini :

l'homme, et surtout l'homme instruit, n'est plus un simple individu, il représente en grande partie l'espèce humaine entière, il a commencé par recevoir de ses pères les connaissances qui leur avoient été transmises par ses aïeux ; [...] cette réunion, dans un seul homme, de l'expérience de plusieurs siècles, recule à l'infini les limites de son être¹²³.

Trente ans après le premier texte, en 1779, Buffon présente la perfectibilité comme étant la caractéristique qui définit l'homme dans le vingt et unième volume de son *Histoire naturelle*, l'année même où Forster commence à étudier de manière systématique les œuvres de Buffon pour les besoins de sa traduction commentée de l'œuvre du naturaliste de Montbard :

il faut distinguer deux genres de perfectibilité, l'un stérile, et qui se borne à l'éducation de l'individu, et l'autre fécond, qui se répand sur toute l'espèce, et qui s'étend autant qu'on le cultive par les institutions de la société. Aucun des animaux n'est susceptible de cette perfectibilité d'espèce ; ils ne sont aujourd'hui que ce qu'ils ont été, que ce qu'ils seront toujours, et jamais rien de plus ; parce que leur éducation étant purement individuelle, ils ne peuvent transmettre à leurs petits que ce qu'ils ont eux-mêmes reçu de leurs père et mère : au lieu que l'homme reçoit l'éducation de tous les siècles, recueille toutes les institutions des autres hommes, et peut, par un sage emploi du temps, profiter de tous les instans de la durée de son espèce pour la perfectionner toujours de plus en plus¹²⁴.

¹²² BUFFON, « De la nature de l'homme », *art. cit.*, 1749, pp. 440-441.

¹²³ BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, « De la Nature. Seconde vue », in: *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roy*, vol. 13, Paris, Imprimerie royale, 1765, pp. iii-iv.

¹²⁴ BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *Histoire naturelle, générale et particulière*, vol. 21, Paris, Imprimerie royale, 1779, p. 67.

Ce texte présente de fortes similitudes avec ce qui est décrit dans les textes de 1749 et de 1765. L'idée d'une permanence de l'animal, qui ne saurait perfectionner ses facultés mais est condamné à rester identique à ce qu'il est, se trouvait déjà dans le deuxième tome de l'*Histoire naturelle*. L'idée selon laquelle l'homme serait constamment en train de se perfectionner, au moyen des connaissances qu'il partage avec toute son espèce grâce à l'éducation, était présente dans le livre 13 en 1765. Buffon le reconnaît implicitement en reprenant les mêmes éléments pour la caractériser que ceux qui étaient présents dans son texte de 1749. Il apparaît donc clairement que ce que Buffon définit en 1749 sans pouvoir encore le nommer est ce qui deviendra la perfectibilité. Des différences essentielles avec le concept rousseauiste existent pourtant : pour Buffon, la perfectibilité n'est pas une caractéristique innée de l'homme amenée à éclore en fonction des événements, elle est construite par le langage, puis l'écriture, et la transmission du savoir entre les générations. Elle est donc purement empirique chez Buffon, ce qu'elle n'est pas chez Rousseau.

Il est donc bien possible de parler de perfectibilité chez Buffon dès 1749, quand bien même le terme n'apparaît pas. Il est certain que Forster a lu les livres 12 et 13 de l'*Histoire naturelle*, puisqu'il s'agit des deux textes sur lesquels il se fonde pour rédiger l'introduction de son cours de sciences naturelles, *Un aperçu de la nature dans sa totalité*. On peut donc s'interroger sur les rapports entre cette perfectibilité et la genèse de la perfectibilité de Forster.

2) La perfectibilité chez Buffon

Buffon définit l'homme dans « De la nature, seconde vue » à la fois par son intégration à la nature et par ses différences. La nature est immuable pour Buffon, chaque individu incarne l'espèce toute entière et l'animal ou la plante sont après des millénaires identiques à ce qu'ils étaient au départ, dans l'esprit de Dieu. Mais le cycle des saisons, le cycle de la vie et de la mort, conduisent l'homme insuffisamment développé, ou l'enfant, à méconnaître cette immutabilité. Ce n'est que par l'héritage de ses aïeux, qui lui ont transmis leurs connaissances par le langage et l'écriture, ainsi que par ses facultés de réflexion qu'il développe progressivement, que l'homme peut prendre conscience de ce caractère immuable. L'homme éduqué parvient à voir l'unité de la nature par-delà les bouleversements temporels :

l'homme en venant au monde arrive des ténèbres ; l'âme aussi nue que le corps, il naît sans connaissance comme sans défense, il n'apporte que des qualités passives, il ne peut que recevoir les

impressions des objets et laisser affecter ses organes, la lumière brille longtemps à ses yeux avant que de l'éclairer : d'abord il reçoit tout de la Nature et ne lui rend rien ; mais dès que ses sens sont affermis, dès qu'il peut comparer ses sensations, il se réfléchit vers l'Univers, il forme des idées, il les conserve, les étend, les combine ; l'homme, et surtout l'homme instruit, n'est plus un simple individu, il représente en grande partie l'espèce humaine entière, il a commencé par recevoir de ses pères les connaissances qui leur avoient été transmises par ses aïeux ; [...] cette réunion, dans un seul homme, de l'expérience de plusieurs siècles, recule à l'infini les limites de son être [...]¹²⁵.

L'évolution du rapport entre la nature et l'homme s'apparente à une sorte de chiasme dans la perception qu'en a ce dernier. La nature, qui semblait à l'homme en mouvement perpétuel, s'arrête, tandis que l'homme, au départ immobile dans cette nature changeante, peut commencer à se mouvoir et progresser une fois qu'il a saisi l'immobilité de la nature. Au départ, l'homme stagne dans ses connaissances et dans sa raison, il semble immobile tandis que les manifestations cycliques de la nature lui font croire que celle-ci change constamment, nuisant ainsi à sa compréhension de la nature. Lorsque l'homme devient instruit, au terme de quelques siècles, la nature semble cesser de changer, puisque l'homme identifie son caractère cyclique. Il comprend que malgré les apparences il n'y a pas de changement dans la nature. Lui-même, par contre, progresse constamment puisque l'expérience « recule à l'infini les limites de son être ». Ce chiasme correspond aussi à un renversement du rapport de force : l'homme apparaît comme le seul être en mouvement dans une nature immobile, et cela lui permet d'assumer son rôle de sujet face à la nature objet de sa réflexion. Si l'homme ne « rend rien » à la nature tant qu'il est dans un état d'ignorance vis-à-vis d'elle, comme l'écrit Buffon, il n'en est plus de même lorsqu'il dispose de connaissances sur elle.

il lit dans le passé, voit le présent, juge de l'avenir ; et dans le torrent des temps qui amène, entraîne, absorbe tous les individus de l'Univers, il trouve les espèces constantes, la Nature invariable : la relation des choses étant toujours la même, l'ordre des temps lui paraît nul ; les lois du renouvellement ne font que compenser à ses yeux celles de la permanence ; une succession continuelle d'êtres, tous semblables entre eux, n'équivaut, en effet, qu'à l'existence perpétuelle d'un seul de ces êtres¹²⁶.

Une fois que l'homme a compris que le mouvement de la vie et des saisons qui l'impressionne dans la nature est cyclique, il peut réellement comprendre la nature et choisir de la modifier. Sa capacité de réflexion se traduit par une action sur la nature ; le simple fait de réfléchir à la nature, de la définir, de lui attribuer une organisation, constitue la première modification, intellectuelle, de la nature, celle qui permet ensuite les modifications réelles de la nature, modifications et améliorations que Buffon voit comme le signe de la supériorité de

¹²⁵ BUFFON, « De la Nature. Seconde vue », *art. cit.*, 1765, pp. iii-iv.

¹²⁶ *Ibid.*, p. iv.

l'homme sur l'animal et de sa maîtrise de la nature. Dans cette abolition du temps que signifie la connaissance, l'homme acquiert une dimension presque cosmique.

Cette conception développée en 1765 se retrouve dans les *Époques de la Nature* :

la face entière de la terre porte aujourd'hui l'empreinte de la puissance de l'homme, laquelle, quoique subordonnée à celle de la Nature, souvent a fait plus qu'elle, ou du moins l'a si merveilleusement secondée, que c'est à l'aide de nos mains qu'elle s'est développée dans toute son étendue, et qu'elle est arrivée par degrés au point de perfection et de magnificence où nous la voyons aujourd'hui¹²⁷.

Cette capacité à se perfectionner intellectuellement à travers les connaissances préalables qui constituent le fonds commun d'un peuple, puis d'employer ce perfectionnement personnel sur l'environnement, définit une certaine perfectibilité, même si Buffon ne la nomme pas ainsi.

B) Nature, force et perfectibilité chez Buffon et Forster

Forster reprend le modèle de la nature de Buffon, mais en n'hésitant pas à adapter ce modèle en fonction de ses propres conceptions. C'est en particulier le cas du rôle du concept de force dans la nature : en introduisant une force originelle dans la nature, présente à chaque instant dans toutes ses manifestations, Forster propose une toute autre lecture de la signification qu'il est possible de donner à la nature et de la place que l'être humain et sa capacité à se perfectionner peuvent y tenir.

1) Les divergences dans les textes : De la nature et Un aperçu de la nature dans sa totalité

Dans *Un aperçu de la nature dans sa totalité*, Forster reprend l'idée de Buffon selon laquelle la nature est l'application dans le réel de la divinité, la seule manifestation de Dieu que l'homme soit capable de percevoir en dehors des textes sacrés. Mais ses conceptions diffèrent sur un point essentiel, qui s'exprime à travers l'équivoque de son emploi des citations de Buffon : chez Buffon, la nature a été créée par Dieu, mais elle se suffit ensuite à elle-même, elle fonctionne parfaitement sans nécessité d'une intervention divine. Forster conçoit les choses

¹²⁷ BUFFON, *Supplément à l'Histoire naturelle, générale et particulière: Des Epoques de la Nature, op. cit.*, 1778, p. 237.

différemment et, consciemment ou non, il distord les citations de Buffon pour les adapter à ses propres conceptions. Si on remet dans son contexte original le premier des passages de « De la nature » de Buffon que Forster emploie, on constate des différences importantes. La citation dans le texte original de Buffon est la suivante :

La Nature est le système des lois établies par le Créateur, pour l'existence des choses et pour la succession des êtres. La Nature n'est point une chose, car cette chose serait tout ; la Nature n'est point un être, car cet être serait Dieu ; mais on peut la considérer comme une puissance vive, immense, qui embrasse tout, qui anime tout, et qui subordonnée à celle du premier Être, n'a commencé d'agir que par son ordre, et n'agit encore que par son concours ou son consentement. Cette puissance est de la Puissance divine, la partie qui se manifeste ; c'est en même temps la cause et l'effet, le mode et la substance, le dessein et l'ouvrage : bien différente de l'art humain dont les productions ne sont que des ouvrages morts, la Nature est elle-même un ouvrage perpétuellement vivant, un ouvrier sans cesse actif, qui sait tout employer, qui travaillant d'après soi-même, toujours sur le même fonds, *bien loin de l'épuiser le rend inépuisable : le temps, l'espace et la matière sont ses moyens, l'Univers son objet, le mouvement et la vie son but. Les effets de cette puissance sont les phénomènes du monde*¹²⁸.

Forster reprend le texte en italique, mais le contexte est sensiblement différent :

Wohin wir uns wenden, sehen wir überall nur Wirkung in der Welt; den Wirker selbst erblicken wir nie. Die thätige, lebendige Kraft, die alles in der uns bekannten Schöpfung wirkt, ist geistig und unsichtbar. Eine erstaunlich große körperliche Masse ist der Stoff, den sie bearbeitet, und den sie, *anstatt ihn zu erschöpfen, unerschöpflich macht. Zeit, Raum und diese Materie sind ihre Mittel, das Weltall ihr Schauplatz, Bewegung und Leben ihre Endzwecke. Alle Erscheinungen in der Körperwelt sind Wirkungen dieser Kraft.*¹²⁹

Alors que chez Buffon c'est « d'après soi-même » que travaille la nature, chez Forster la force vitale émanant de Dieu travaille « une masse corporelle d'une taille étonnante » ; chez Buffon, la nature se rend elle-même inépuisable, par son action, tandis que chez Forster la force vitale rend cette masse corporelle inépuisable. Le choix de Forster de traduire « puissance » par « force » apparaît comme un choix délibéré et qui modifie le sens de la citation.

La recherche a montré que les déboires de Buffon avec les théologiens sont peut-être la seule raison pour laquelle il insiste sur la présence de Dieu au fondement de la nature. La nature est, pour Buffon, à la fois l'ouvrage et l'ouvrier ; par conséquent, il n'y a plus vraiment de place

¹²⁸ BUFFON, « De la Nature. Première vue », *art. cit.*, 1764, p. iii. Les italiques dans les citations de cette partie signalent les passages de Buffon repris et traduits par Forster. Dans ces passages, les mots présents en italique dans le texte original apparaissent en caractères normaux, pour les distinguer des autres.

¹²⁹ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, p. 81. « Où que nous nous tournions, nous ne voyons partout que l'ouvrage dans le monde ; l'ouvrier lui-même, nous ne l'apercevons jamais. La force active, vivante, qui produit tout dans la Création que nous connaissons, est spirituelle et invisible. Une masse corporelle étonnamment grande est le matériau qu'elle travaille et qui *bien loin de l'épuiser [la] rend inépuisable : le temps, l'espace et la matière sont ses moyens, l'Univers son objet, le mouvement et la vie son but. Les effets de cette [force] sont les phénomènes du monde.* » En italique : BUFFON, « De la Nature. Première vue », *art. cit.*, 1764, p. iii.

pour Dieu une fois qu'il a créé la nature. La nature se modèle elle-même, à partir d'un fonds, et son action est telle que ce fonds n'est jamais épuisé. La nature est également universelle, puisque l'univers tout entier est son objet, elle soumet l'univers à son action.

Forster voit les choses d'une manière différente, comme le montre le contexte dans lequel il intègre la citation de Buffon. Pour lui, la main de Dieu est constamment visible dans la nature, à travers une force agissante qui est responsable de toute l'activité que Buffon attribue à la nature elle-même ; ce qui est l'action de la nature chez Buffon est l'action d'une force vitale qui émane directement de Dieu chez Forster. Il est à cet égard révélateur de constater qu'alors que Buffon qualifie la nature de « ministre » de Dieu, Forster traduit ce terme par celui, bien plus péjoratif, de *Dienerin* (servante) : la quantité d'autonomie et de décision de la nature s'en trouve réduite, et ce, que l'on comprenne ministre chez Buffon au sens politique ou au sens religieux. De plus la nature se voit limitée dans son action : dans le texte de Forster, elle déploie cette action sur le théâtre de l'univers, au lieu de faire de l'univers son objet, comme c'est le cas chez Buffon. Forster introduit donc une étape supplémentaire dans le passage de Dieu à la nature, une force vitale qui est l'expression de Dieu dans le monde physique. La place de la force (*Kraft*) dans la philosophie allemande du XVIII^e siècle est très importante depuis les travaux de Christian Wolff, qui a influencé toute la philosophie allemande qui l'a suivi, et l'introduction du concept de force dans ce contexte par Forster pourrait correspondre en partie à des traditions philosophiques différentes entre la France et l'espace germanique¹³⁰. Cette introduction a des conséquences importantes dans la réflexion de Forster sur la nature et sur l'homme.

Forster poursuit son texte ainsi :

Alle Kräfte und Triebfedern in dieser Welt entstammen von [dieser Kraft], und führen wieder auf sie zurück. Vielleicht sind Anziehen, Fortstoßen, Wärme und Formen der Körper überall nur Modificationen jener allgemeinen, ursprünglichen Kraft, wodurch sie alles durchdringt und alles erfüllt. *Könnte sie vernichten und schaffen, alles würde sie vermögen; allein Gott hat sich dieser beyden Endpunkte der Macht nicht entäußert. Erschaffen und Vernichten sind Eigenschaften der Urmacht. Das Erschaffene umgestalten, auflösen und wieder einkleiden: so weit gehen die Veränderungen, denen es unterworfen ist.*¹³¹

¹³⁰ À propos du concept de force chez Wolff et son importance pour Forster, voir la première sous-partie du chapitre 4, pp. 246-247.

¹³¹ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, pp. 81-82. « Toutes les forces et les ressorts de ce monde proviennent [de cette force], et ramènent à elle. Peut-être l'attraction, la répulsion, la chaleur et les formes des corps ne sont-elles partout que des modifications de cette force générale et originelle, par laquelle elle pénètre et remplit tout. *Elle pourrait tout si elle pouvait anéantir et créer ; mais Dieu s'est réservé ces deux*

La citation de Buffon était précédée d'une phrase qui n'est pas reprise par Forster, la phrase « Avec de tels moyens que ne peut la Nature ? » C'est donc bien la nature qui pourrait tout, si elle pouvait anéantir et créer chez Buffon ; c'est une force générale et originelle qui peut tout chez Forster. Forster attribue à cette force originelle ce que Buffon écrit de la nature elle-même :

*[Die Natur] trägt das Siegel des Höchsten allen ihren Werken aufgedrückt. Dieses göttliche Gepräge, das unwandelbare Urbild von dem was ist, ist das Muster, nach welchem die Natur arbeitet, dessen Züge alle mit unauslöschlichen Merkmalen ein für allemal ausgedrückt sind: ein Muster, welches durch die unzähligen Nachbildungen beständig erneuert wird. Wir wollen versuchen, die Natur in einigen Punkten jenes unbestimmten Raumes, wo sie bloß zwischen Erschaffen und Vernichten schon seit Jahrtausenden schwebt, zu fassen und zu betrachten.*¹³²

Buffon apporte une réflexion dynamique sur le changement dans la nature par rapport à la conception plus statique de Linné. Si Forster reste en apparence fidèle au texte de Buffon, en réalité il accentue encore cette dimension dynamique. De fait, il propose une traduction qu'on pourrait qualifier de sélective de la citation de Buffon, en particulier lorsqu'il traduit « modèle toujours neuf, que le nombre des moules ou des copies, quelque'infini qu'il soit, ne fait que renouveler » par « ein Muster, welches durch die unzähligen Nachbildungen beständig erneuert wird » (« un modèle constamment renouvelé par les innombrables copies »). Il apparaît nettement que la restriction présente chez Buffon, qui souligne le retour des mêmes espèces à travers un nombre infini d'individu, est beaucoup moins présente chez Forster¹³³. Ce dernier se contente également d'une allusion très vague à « Tout a donc été créé et rien encore ne s'est anéanti ; la Nature balance entre ces deux limites sans jamais approcher ni de l'une ni de

extrêmes de pouvoir : anéantir et créer sont les attributs de la toute-puissance ; altérer, changer, détruire ; développer, renouveler, produire, sont les seuls droits qu'il a voulu céder. » En italique : BUFFON, « De la Nature. Première vue », *art. cit.*, 1764, p. iv.

¹³² FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, p. 82. « Dans tous ses ouvrages [la nature] présente le sceau de l'Éternel : cette empreinte divine, prototype inaltérable des existences, est le modèle sur lequel elle opère, modèle dont tous les traits sont exprimés en caractères ineffaçables, et prononcés pour jamais ; modèle toujours neuf, que le nombre des moules ou des copies, quelque'infini qu'il soit, ne fait que renouveler. Tout a donc été créé et rien encore ne s'est anéanti ; la Nature balance entre ces deux limites sans jamais approcher ni de l'une ni de l'autre : tâchons de la saisir dans quelques points de cet espace immense qu'elle remplit et parcourt depuis l'origine des siècles. » L'ensemble de la citation est tiré de : BUFFON, « De la Nature. Première vue », *art. cit.*, 1764, p. v.

¹³³ Forster supprime ainsi également la référence à la théorie du moule intérieur de Buffon, qui constitue une troisième voie, outre l'épigénèse et la théorie de la préformation, pour expliquer la génération des organismes. Forster écrit dans d'autres textes que cette théorie du moule intérieur de Buffon est incompréhensible. Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 4, pp. 264-265.

l'autre », à travers son expression « bloß zwischen Erschaffen und Vernichten » (« purement entre la création et l'anéantissement »).

2) Une force entre Dieu et la nature : l'originalité de Forster face à Buffon

L'existence chez Forster de cette force qui émane de Dieu et qui applique sa volonté à la nature en toute chose signale une différence radicale dans la définition du rapport de l'homme à la nature chez Forster et chez Buffon. Cette appréhension différente de la nature et de la place de l'homme dans celle-ci donne également une toute autre place à la perfectibilité chez Forster, et explique en partie la différence de définition du concept par les deux auteurs. Au moment où Forster se penche de manière approfondie sur les textes de Buffon, au début des années 1780, il élabore sa propre conception de la perfectibilité ; cette différence radicale entre Buffon et Forster permet également à ce dernier de singulariser sa propre conception de la perfectibilité.

Pour Buffon, après avoir créé la nature, Dieu n'y intervient plus. S'il existe un sens à trouver dans la nature, il est au-delà de la portée des hommes : cela apparaît clairement à travers la critique par Buffon des classifications que l'homme cherche à mettre en place pour comprendre la nature. Pour Buffon, ces classifications reflètent non pas l'organisation de la nature telle qu'elle est, mais seulement la manière dont l'esprit humain qui les conçoit est organisé. La nature est, mais elle n'a pas de signification préexistante que l'être humain puisse découvrir. Seul l'homme peut lui donner une signification. Or l'homme, s'il a une origine unique, est soumis à différents climats qui peuvent peu à peu le corrompre. Chez Buffon, le critère de jugement de ces climats est le climat européen, vu comme modéré face aux climats extrêmes des autres continents. En se corrompant, l'être humain perd, en partie ou en totalité, les conditions qui lui permettraient de donner une signification à la nature en la comprenant, puis en la modifiant. L'être humain chez Buffon développe le langage, l'écriture, il parvient au bout de quelques siècles ou quelques millénaires à transmettre son savoir aux générations futures ; l'homme développe ainsi sa perfectibilité, en faisant en sorte que l'individu ne doive pas recommencer à chaque génération au point où la génération précédente avait commencé, mais en profitant de son expérience. Cela implique également qu'un peuple qui dispose de l'écriture dispose d'un avantage sur les peuples sans écriture qu'il est impossible de compenser pour ces derniers. La perfectibilité n'est donc pas une caractéristique innée de l'homme, son activation est le produit de l'action d'un peuple en pleine possession de ses facultés grâce à un

climat modéré et des conditions de vie favorables. Par conséquent, l'homme éduqué, qui dispose de cette perfectibilité, peut imprimer sa propre signification à la nature en agissant sur elle grâce aux connaissances qu'il a patiemment accumulées pendant des millénaires, grâce à l'action de ses ancêtres. Cela explique que contrairement à Rousseau, Buffon accorde une place limitée à la perfectibilité : elle est un outil utile à l'homme, mais un outil qu'il a élaboré lui-même ; elle est loin d'avoir un statut comparable à la perfectibilité de Rousseau, chez qui elle est le propre de l'homme et présente en germe en chaque individu.

Chez Forster au contraire, l'introduction à l'intérieur du modèle de Buffon d'une force originelle, toujours présente en chaque manifestation de la nature, permet de donner à la nature un sens qu'elle n'a pas chez Buffon, en l'associant à la Providence et à la volonté de Dieu, tout en intégrant cette force au sein d'une réflexion scientifique, puisqu'elle apparaît comme une force comparable aux lois physiques, de l'attraction des corps notamment. En donnant un rôle central à cette force présente constamment dans la nature, Forster place la perfectibilité de l'homme dans la continuité des sciences de la nature, puisque pour lui la perfectibilité elle-même est une émanation de cette force, et la perfectibilité de l'homme joue par conséquent un rôle dans la signification globale de la nature¹³⁴.

C) La théorie du climat, trait d'union entre sciences naturelles et anthropologie ?

La théorie du climat n'est en rien une invention des Lumières. Elle est déjà présente chez Hippocrate au cinquième siècle avant notre ère. Si la théorie du climat devient si centrale dans le champ de l'anthropologie dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, c'est pour l'essentiel en raison des thèses de Montesquieu dans le livre XIV de *l'Esprit des lois* paru en 1748. Montesquieu accorde une importance centrale à cette théorie du climat dans le champ de la politique et de l'anthropologie, en écrivant que « l'empire du climat est le premier de tous les empires »¹³⁵, à comprendre au sens chronologique, le premier des empires qui s'imposent à

¹³⁴ Ce modèle de la nature et de la place de l'homme et de sa perfectibilité au sein de la nature est à rapprocher des considérations de Forster sur la génération des organismes, dans le prolongement de ses échanges avec Blumenbach et de sa réception du *Bildungstrieb* de ce dernier. Voir la deuxième sous-partie du chapitre 4, pp. 253-283.

¹³⁵ MONTESQUIEU Charles-Louis de Secondat de, *Œuvres complètes*, vol. 2, Pléiade, Paris, Gallimard, 1951, p. 565.

l'homme. Buffon souscrit à cette théorie de Montesquieu et lui accorde une place de choix dans sa réflexion anthropologique.

1) Buffon et la théorie du climat

La conception monogéniste de Buffon, qui lui fait supposer une origine unique de l'homme, laisse ouverte la question des différences entre les individus et entre les peuples. Buffon part du principe que les peuples se développent différemment à partir d'une origine commune, en fonction du climat dans lequel ils se trouvent. Buffon l'exprime à plusieurs reprises, dès 1749 dans son *Histoire naturelle*, dans le chapitre « Variétés dans l'espèce humaine¹³⁶ ». Buffon cherche à prouver que les variations climatiques en fonction du lieu, ainsi que le milieu de vie, suffisent à expliquer les différences entre les peuples. Les hommes sont identiques au départ, disposent tous des mêmes caractéristiques positives avant de se répandre à la surface du globe. En fonction du milieu dans lequel ils sont contraints de vivre, certains peuples vont perdre une partie des qualités qui étaient les leurs à l'origine, par une mauvaise influence exercée durant des générations par un excès de soleil, de chaleur ou de froid. Buffon écrit ainsi, dans le chapitre « De la dégénération des animaux » de l'*Histoire naturelle*, en 1766 :

Dès que l'Homme a commencé à changer de ciel, et qu'il s'est répandu de climats en climats, sa nature a subi des altérations : elles ont été légères dans les contrées tempérées, que nous supposons voisines du lieu de son origine : mais elles ont augmenté à mesure qu'il s'en est éloigné ; et lorsqu'après des siècles écoulés, des continents traversés et des générations déjà dégénérées par l'influence des différentes terres, il a voulu s'habituer dans les climats extrêmes, et peupler les sables du Midi et les glaces du Nord ; les changemens sont devenus si grands et si sensibles, qu'il y auroit lieu de croire que le Nègre, le Lappon et le Blanc forment des espèces différentes, si d'un côté l'on n'étoit assuré qu'il n'y a eu qu'un seul Homme de créé, et de l'autre que ce Blanc, ce Lappon et ce Nègre, si dissemblans entr'eux, peuvent cependant s'unir ensemble et propager en commun la grande et unique famille de notre genre humain [...]¹³⁷.

Buffon suppose une origine de l'humanité proche des contrées tempérées notamment européennes ; en restant à proximité géographique de ce lieu d'origine, les hommes sont le moins susceptibles d'être soumis à des altérations, voire, comme il l'écrit, à une dégénérescence. Cette théorie a une portée très importante : c'est ainsi qu'on considère

¹³⁶ BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, « Variétés dans l'espèce humaine », in: *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roy*, vol. 3, Paris, Imprimerie royale, 1749, pp. 371-530.

¹³⁷ BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *Histoire naturelle, générale et particulière*, vol. 14, Paris, Imprimerie royale, 1766, p. 311.

aujourd'hui qu'elle a été à l'origine d'une partie des réflexions esthétiques de Winckelmann¹³⁸. Pour ce dernier, les conditions climatiques modérées présentes en Europe créent des physiques plus réguliers, plus harmonieux que dans les zones plus chaudes ou plus froides. Dans cette optique, les peuples non européens apparaissent comme des déviations plus ou moins importantes par rapport à la norme du beau incarnée par l'idéal classique. Buffon est au fait de ces conséquences de sa théorie.

2) Une influence limitée de la théorie du climat chez Forster

Forster concède au climat une influence sur les hommes et leur développement. Peu de temps avant de lire Buffon, il a participé à la rédaction d'un ouvrage publié sous le nom de son père, les *Observations made during a Voyage round the World*, parues en 1778 en anglais. Il en rédige lui-même la cinquième partie portant sur les corps organiques¹³⁹, divisée en deux sous-parties, le règne végétal et le règne animal. Cela ne l'empêche pas d'y inclure des considérations anthropologiques, puisqu'il y écrit notamment :

Das Klima zwischen den Wendekreisen scheint sogar die rohe Natur des Wilden selbst zu mildern und ihn zu sanfteren Sitten zu fuhren; Mannigfaltigkeit im Unterhalt, hausliche Bequemlichkeiten, Kleidungen, die nicht blos zur Nothdurft, sondern zum Theil auch zur Zierde dienen, alles das sind dort Folgen jenes Einflusses.¹⁴⁰

Pourtant, la pensée anthropologique de Forster connaît dès la rédaction du *Voyage autour du monde* une évolution qui le mène à y restreindre la portée de la théorie du climat. C'est là encore l'expérience pratique des peuples extra-européens qui le mène à contredire Buffon. Forster constate en effet que certains peuples très proches géographiquement, et qui vivent sous un climat rigoureusement identique, peuvent être très différents. Il développe cette idée dans le texte *O-Taheiti* en 1779, au moment même où il lit les *Époques de la Nature* de

¹³⁸ FRANKE Thomas, « Winckelmanns Anwendung von Buffons biologischer Naturgeschichte des Menschen in der Geschichte der Kunst des Alterthums », in: *Ideale Natur aus kontingenter Erfahrung. Johann Joachim Winckelmanns Kunstlehre und die empirische Naturwissenschaft*, Wurzburg, Königshausen & Neumann, 2006, pp. 110-116 ; WINCKELMANN Johann Joachim, *Geschichte der Kunst des Alterthums*, Dresde, Walther, 1764. Voir à ce propos la fin du chapitre 4, pp. 312-315.

¹³⁹ FORSTER, « Georg Forster an Johann Heinrich Merck, 24.09.1783 », *art. cit.*, 1978, p. 482. Voir également UHLIG, *Georg Forster, op. cit.*, 2004, p. 135.

¹⁴⁰ FORSTER, *Bemerkungen über Gegenstände der physischen Erdbeschreibung, Naturgeschichte und sittlichen Philosophie auf seiner Reise um die Welt gesammelt, op. cit.*, 1783, p. 156. « Le climat entre les tropiques semble même adoucir la nature rude du sauvage elle-même et le mener à des mœurs plus douces ; la diversité dans l'alimentation, les commodités domestiques, des vêtements qui ne servent pas uniquement la nécessité, mais aussi, en partie, la parure, tout cela y sont les conséquences de cette influence. »

Buffon, et où il commence à travailler à sa traduction critique du neuvième tome de l'*Histoire naturelle* ainsi qu'à la rédaction de la *Dissertatio contra Buffonium*. Forster a donc à l'esprit les considérations de Buffon sur l'importance du climat au moment où il écrit *O-Taheiti*, qui paraît en deux fois dans le *Göttingisches Magazin der Wissenschaften und Literatur*, en 1780 :

War Taheiti natürlich reicher als die neuen Hebriden, und gebührt den Wilden, die sich dort niederließen, das Verdienst, diese Schätze durch eigenes Nachdenken zum Gebrauch sich zugeeignet zu haben? Oder nahmen sie Kokosnüsse, Pisang und Maulbeerstämme, Kartoffeln, Jams u. s. f. ihre längst gewohnten Gartengewächse, mit sich dahin, retteten sie unterwegs vor dem Durchnässen vom Seewasser, und der darauf erfolgenden Fäulung, pflanzten sie in dem noch unbekanntem Boden, und empfahlen solchergestalt der Sorge des Himmels das Schicksal ihrer künftigen Nachkommenschaft : glückliche, sanfte Menschen, wenn die einzig überbliebene Kokosnuß keimte, der letzte Pisangschöß von neuem grünte, - wilde Fisch- und Menschenfresser, wenn eins oder beyde verloren giengen ! Und in welchem Falle sollen wir den Geist der Menschen mehr bewundern? Dort im Erfinder, hier im Erhalter? In beyden zeigt sich nie zu ergründende Weißheit in der wohlthätigen Anlage zur Vervollkommnung!¹⁴¹

Ici, le climat n'a que peu d'influence : c'est la capacité d'un peuple exilé à conserver les graines qu'il emmène avec lui, puis à les employer pour développer son agriculture, qui détermine s'il se corrompt ou si au contraire il parvient à maintenir son niveau de développement. Forster souligne le caractère arbitraire de cette évolution, qui dans certaines circonstances n'a rien à voir avec la volonté de l'homme, mais peut être en partie régie par le hasard.

Cette réflexion de Forster se trouvait déjà, sous une forme moins aboutie, dans le *Voyage autour du monde*. Forster y compare Tahiti et les Nouvelles Hébrides, à propos de l'île de Tanna, qui se trouve dans l'archipel des Nouvelles Hébrides. Il y constate des pratiques d'anthropophagie, et écrit :

Gemeinlich pflegt man [die Menschenfresserei] dem äußersten Mangel an Lebensmitteln Schuld zu geben; allein, was für einer Ursach will man sie hier beymessen, wo das fruchtbare Land seinen Einwohnern die nahrhaftesten Pflanzen und Wurzeln im Überfluß, und nebenher auch noch zahmes Vieh liefert? Wohl ungleich wahrscheinlicher und richtiger läßt sich diese widernatürliche

¹⁴¹ FORSTER Georg, « O-Taheiti [1780] », in: *Werke: Kleine Schriften zur Völker- und Länderkunde*, vol. 5, Berlin, Akad.-Verl., 1985, p. 52. « Tahiti était-elle naturellement plus riche que les Nouvelles Hébrides, et revient-il aux sauvages qui s'y sont installés le mérite de s'être approprié, par leur propre réflexion, ces trésors pour leur usage ? Ou bien ont-ils apporté avec eux des noix de coco, du pisang et des plants de mûrier, des pommes de terre, de l'igname etc., les plantations de leurs jardins auxquelles ils étaient habitués depuis longtemps, les ont-ils sauvés durant le voyage de l'imbibition par l'eau de mer, et du pourrissement qui s'en serait ensuivi, les ont-ils plantés dans cette terre encore inconnue, en confiant ainsi au soin du ciel la destinée de leur descendance future ; hommes heureux et doux si l'unique noix de coco restante germait, si le dernier plant de pisang reverdissait – sauvages cannibales et mangeurs de poisson si l'un des deux, ou les deux se perdaient ! Et dans quel cas devons-nous admirer davantage l'esprit de l'homme ? Là dans celui qui invente, ou ici dans celui qui conserve ? En tous deux se montre une sagesse insondable dans la disposition bienfaisante au perfectionnement ! »

Gewohnheit aus der Begierde nach Rache herleiten. Selbsterhaltung ist ohnläugbar das erste Gesetz der Natur; bloß um diese zu befördern, pflanzte sie unsern Herzen Leidenschaften ein. In der bürgerlichen Gesellschaft sind wir, vermittelt gewisser Gesetze und Verordnungen, freywillig dahin überein gekommen, daß nur einigen wenigen Personen die Sorge überlassen seyn soll, das Unrecht zu rügen, was jedem Mitgliede insbesondere widerfährt: Bey den Wilden hingegen verschafft sich ein jeder selbst Recht, und sucht daher, bey der geringsten Beleidigung oder Unterdrückung, seinen Durst nach Rache zu befriedigen.¹⁴²

Ein andres Volk hingegen, [...] das durch den Ackerbau schon zu einem gewissen Wohlstand, Überfluß und Sittlichkeit, mithin auch zu Begriffen von Geselligkeit und Menschenliebe gelangt ist, soch ein Volk weiß nichts von Jähzorn, sondern muß schon überaus sehr gereizt werden, wenn es auf Rache denken soll. Noch zur Zeit gehören die Einwohner von Tanna zu der ersteren von diesen beyden Classen.¹⁴³

L'argument de Forster se déploie en plusieurs points. Tout d'abord, il constate que le pays est fertile et propice à l'occupation humaine. Il est donc peu probable que l'anthropophagie puisse être attribuée à un climat trop dur pour les hommes, puisque comme en Europe, le bétail et les plantes comestibles se trouvent en abondance sur l'île. Bien avant qu'il commence à traduire Buffon, et qu'il remette en question la domestication d'animaux en tant que critère de développement, Forster avait observé que la présence d'animaux domestiques pouvait être compatible avec le cannibalisme. Dès le *Voyage autour du monde* donc, Forster devait être sceptique à l'égard de l'idée selon laquelle la domestication serait garante d'un certain niveau de développement, Forster considérant comme la grande majorité de ses contemporains que le cannibalisme trahissait le degré de développement le plus bas que puisse connaître l'homme.

Forster identifie bien une cause première du cannibalisme liée aux rapports entre l'homme et son environnement, comme Buffon. Mais Forster ne considère pas qu'il s'agisse là d'un état définitif : le perfectionnement d'un peuple passe par l'agriculture, or l'agriculture serait possible sur cette île. Ce n'est donc qu'une question de temps avant que les habitants

¹⁴² FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1966, p. 245. « On a généralement l'habitude de rejeter la faute du cannibalisme sur le manque extrême de moyens de subsistance, mais quelle cause va-t-on ici lui attribuer ici, où le pays fertile fournit en surabondance à ses habitants les plantes et les racines les plus nourrissantes, et en plus de cela du bétail domestique ? Mais certes, cette habitude contre-nature peut être expliquée de manière bien plus vraisemblable et juste par le désir de vengeance. La conservation de soi est sans conteste la première loi de la nature ; et c'est uniquement pour garantir cette conservation de soi que la nature a implanté les passions dans nos cœurs. Dans la société civile, nous sommes tombés volontairement d'accord, à l'aide de certaines lois et de certains décrets, sur le fait qu'il faut laisser seulement à certaines personnes peu nombreuses le soin de réprimander l'injustice qui est faite en particulier à chacun des membres de la société ; tandis que chez les sauvages, chacun se fait justice lui-même et cherche par conséquent à satisfaire sa soif de vengeance à la moindre offense ou oppression. »

¹⁴³ Ibid., p. 246. « Un autre peuple par contre, qui est déjà parvenu grâce à l'agriculture à une certaine prospérité, abondance et moralité, et ainsi également à des concepts de sociabilité et d'amour pour l'humanité, un tel peuple ne sait rien de l'irascibilité, au contraire, il doit déjà être irrité au-delà de toute mesure pour songer à la vengeance. En ce moment, les habitants de Tanna appartiennent encore à la première de ces deux classes. »

découvrent l'agriculture, et puissent donc se développer. Ce qui les en empêche pour le moment (« Zur Zeit »), bien davantage que des raisons climatiques, sont des raisons sociales et politiques, le fait qu'aucun système judiciaire efficace ne se soit encore imposé sur cette île, laissant ainsi le champ libre à l'idée selon laquelle les habitants doivent se faire justice eux-mêmes, par la vengeance.

3) Théorie du climat et corruption de l'homme : une perfectibilité négative ?

Si la perfectibilité est pour Buffon l'attribut de tout homme, son développement est lié aux circonstances et au climat. Cette perfectibilité, bien qu'universelle *a priori*, est en réalité fortement européo-centrée : Buffon doute de son existence parmi les peuples qu'il considère comme n'étant pas ou peu civilisés, sans pourtant l'admettre ouvertement. Pour Buffon, seules les circonstances, le climat a pu modifier une espèce humaine au départ partout identique.

Dès que l'homme a commencé à changer de ciel et qu'il s'est répandu de climats en climats, sa nature a subi des altérations ; elles ont été légères dans les contrées tempérées, que nous supposons voisines du lieu de son origine ; [...] les changements sont devenus si grands et si sensibles qu'il y aurait lieu de croire que le Nègre, le lapon et le blanc forment des espèces différentes, si d'un côté on n'était assuré qu'il n'y a qu'un seul homme de créé, et de l'autre que ce blanc, ce lapon et ce Nègre, si dissemblants entre eux, peuvent cependant s'unir ensemble et propager en commun la grande et unique famille de notre genre humain ; ainsi leurs taches ne sont point originelles ; leurs dissemblances n'étant qu'extérieures, ces altérations de nature ne sont que superficielles, et il est certain que tous ne sont que le même homme qui s'est verni de noir sous la zone torride, et qui s'est tanné, rapetissé par le froid glacial du pôle de la sphère¹⁴⁴.

Buffon affirme l'inégalité entre les peuples humains malgré leur égalité d'origine, en attribuant à l'influence à long terme du climat la corruption des habitants, les circonstances locales faisant disparaître certaines qualités que Buffon voit comme originelles et qu'il attribue à l'homme vivant sous un climat tempéré, comme le montre Andrew Curran¹⁴⁵. Les peuples extra-européens seraient alors des peuples qui ont été corrompus par l'influence de leur environnement.

Buffon met en avant la corruptibilité de l'homme, qui, dans certaines circonstances liées intégralement au climat, perd une grande partie de son humanité. Cette affirmation apparaît ici en opposition avec l'affirmation de Rousseau : l'homme peut en effet se corrompre pour Buffon, non pas en raison de la culture, mais de la nature, à travers le climat. La théorie du

¹⁴⁴ BUFFON, *Histoire naturelle, générale et particulière*, op. cit., 1766, pp. 311-312.

¹⁴⁵ CURRAN Andrew, « Buffon et l'histoire naturelle des Africains », *Dix-huitième siècle* 44 (1), 2012, pp. 191-193.

climat en tant qu'elle explique la corruption des hommes apparaît comme un principe directeur chez Buffon, qu'il emploie à de nombreuses reprises pour expliquer et dévaluer les mœurs de certains peuples.

4) Conséquences de la théorie du climat pour une perfectibilité ou une corruptibilité des peuples

Tanja van Hoorn a démontré que Forster, au départ convaincu du bien-fondé de cette théorie, la remet en question au cours de ses observations parmi les peuples des mers du Sud¹⁴⁶. En particulier, Forster constate d'une part que les Polynésiens et les Mélanésiens, des hommes vivant dans des milieux très proches et aux conditions climatiques et de milieu semblables, présentent des différences physiologiques fortes, et d'autre part que, bien que son œil européen juge laids les Mélanésiens à l'aune des critères esthétiques classiques, allant jusqu'à les comparer à des singes, ces hommes sont non seulement doués de parole, mais également particulièrement intelligents. Ces observations remettent en cause la théorie du climat¹⁴⁷. Il écrit ainsi :

Wenn also der Einfluß des Clima in der That so wirksam ist, als der Graf *Büffon* behauptet; so kann es auch um deswillen noch so lange nicht her seyn, daß *Mallicollo* bevölkert worden, weil sich bey den Einwohnern, seit ihrer Ankunft in diesem mildern Himmelsstrich, weder die ursprüngliche Schwärze der Haut, noch die wolligte Kräuselung des Haares vermindert hat. Ich meines Theils gestehe aber dem Clima bey weitem keinen so allgemeinen und allwirksamen Einfluß zu, sondern führe obigen Grund blos vermuthungsweise an, werde ihn auch für irgend eine andere wahrscheinlichere Meynung gern wieder zurücknehmen.¹⁴⁸

¹⁴⁶ HOORN Tanja van, « Physische Anthropologie und normative Ästhetik. Georg Forsters kritische Rezeption der Klimatheorie in seiner Reise um die Welt », *Georg-Forster-Studien* 8, 2003, pp. 139-161 : „Wenn er aber gleich im Anschluss betont, dass die Bewohner Malekulas keineswegs Affen, sondern im Gegenteil besonders aufgeschlossene, intelligente, sprachbegabte Menschen sind, so muss dieser Befund seine schon angesichts der Bewohner Sao Tiagos artikulierten Zweifel an der Klimatheorie als einem universellen übergeordneten Erklärungsmodell menschlicher Verschiedenheit bestärken.“

Tanja van Hoorn fait ici référence à un autre passage du *Voyage autour du monde*, où Forster rapporte la discussion sur l'origine de la couleur des habitants de Santiago, la plus grande île du Cap-Vert, et indique: « darüber will ich nichts entscheiden, wenn gleich der Graf Büffon geradezu behauptet „daß die Farbe der Menschen vornehmlich vom Clima abhängt.“ Dem sey wie ihm wolle, so sind doch jetzt höchst wenig Weiße unter ihnen [...] » (« je ne veux rien trancher à ce sujet, même si le comte Buffon va pratiquement jusqu'à affirmer 'que la couleur des hommes dépend essentiellement du climat'. Toujours est-il qu'il y a à présent extrêmement peu de blancs parmi eux. ») FORSTER, *Reise um die Welt*, *op. cit.*, 1965, p. 59.

¹⁴⁷ HOORN, « Physische Anthropologie und normative Ästhetik. Georg Forsters kritische Rezeption der Klimatheorie in seiner Reise um die Welt », *art. cit.*, 2003, pp. 156-157.

¹⁴⁸ FORSTER, *Reise um die Welt*, *op. cit.*, 1966, p. 179. « Si donc l'influence du climat est si efficace que le prétend le comte de Buffon, il n'est pas possible, pour cette raison non plus, que Mallicolo soit peuplée depuis très longtemps, parce que ni la noirceur originelle de la peau, ni les enchevêtrements crépus des cheveux des habitants n'ont diminué depuis leur arrivée sous ces latitudes plus douces. Mais pour ma part, je suis loin d'accorder une

La théorie des rapports ou de l'interaction que développe Forster, sinon pour remplacer, du moins pour compléter la théorie du climat, est bien différente. La théorie du climat inféode l'homme à son environnement, condamne l'homme à un destin fixé à l'avance par le milieu et le climat dans lequel il vit. La conception que développe Forster d'une interaction entre l'homme et son environnement permet au contraire une progression : l'environnement n'est plus seulement une contrainte au mieux neutre, au pire destructrice, il peut apparaître comme utile au développement de l'homme. Certes, Forster ne se libère pas entièrement de la théorie du climat, de nombreux passages de ses écrits formulent encore des jugements de valeur sur des hommes dont il considère que la progression a été stoppée par leur milieu. C'est le cas notamment des Patagons. Pourtant, à partir du milieu des années 1780, Forster appréhende plus largement les interactions entre l'homme et son environnement, comme le montre cette citation tirée de *Cook, l'explorateur* :

Wenn das Bedürfnis eine Sprache schuf und eben dadurch das Bewußtsein weckte, so übte hingegen jeder neue Grad der Erkenntniß das Begehungsvermögen. Waren bey einem überwundenen Widerstande Begriffe von können und wollen entstanden, so folgte bald ein Wollen aus Vorsatz und mit Bewußtseyn. Brachten endlich erschütternde Erfahrungen den Menschen auf eine höhere Stufe der Besonnenheit, und lehrten sie ihn, daß er nicht alles dürfe, was er kann und will; so führte eben dieser Druck der äußern Verhältnisse zu Begriffen vom Glücke des Lebens, die zwar nach Klima und Lokalumständen verschieden, im Ganzen aber Werkzeuge der ferneren Bildung und Entwicklung sind.¹⁴⁹

Forster brosse ici le tableau de la progression de l'homme. Il ne s'agit cependant pas d'un tableau global, mais du prototype de la progression parallèle de chaque peuple : Forster reste à un degré de généralité dont il n'est pas coutumier. La raison en est simple, il cherche à montrer d'une part les similitudes entre les peuples qui font qu'il existe bien une nature humaine, tout en se gardant bien d'être trop précis, puisque chaque progression, chaque but que

influence aussi générale et toute-puissante au climat, mais je n'indique l'argument susmentionné que par hypothèse, et suis prêt à le retirer au profit de n'importe quelle autre opinion qui serait plus probable. » Mallicolo, aujourd'hui Malekula, est une île de l'archipel du Vanuatu, qui fait lui-même partie du groupe d'îles de la Mélanésie.

¹⁴⁹ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 196. « Si c'est le besoin qui créa une langue et par là même éveilla la conscience, chaque nouveau degré de connaissance exerça par contre le pouvoir de désirer. Après qu'une résistance surmontée ait été l'occasion de voir apparaître les concepts de pouvoir et de vouloir, s'ensuivit bientôt un vouloir prémédité et conscient. Enfin, si des expériences bouleversantes amenèrent l'homme à un degré plus élevé de réflexion et lui enseignèrent qu'il n'a pas le droit de faire tout ce qu'il peut et tout ce qu'il veut, c'est justement cette pression des rapports extérieurs elle-même qui conduisit à des concepts du bonheur de l'existence qui sont certes différents en fonction du climat et des circonstances locales, mais qui, au total, sont des instruments de la formation et du développement ultérieurs. »

se fixe un peuple est unique et différent des buts du peuple voisin¹⁵⁰. De fait, tout peuple, quel que soit le milieu dans lequel il vit, peut engranger des connaissances sur ce milieu, se trouve tôt ou tard opposé à une résistance de ce milieu, et fait des expériences qui le bouleversent. Ce sont toujours ces interactions avec son milieu, quelles qu'elles soient, qui lui permettent de progresser. La divergence fondamentale entre Buffon et Forster constituée par le refus d'une détermination purement climatique des hommes par Forster détermine une première esquisse de la perfectibilité de ce dernier. Si aucun climat considéré comme néfaste ne condamne les peuples qui y vivent à un développement limité, alors la perfectibilité peut s'étendre bien plus loin qu'aux seuls Européens.

D) Convergences et divergences entre la perfectibilité de Buffon et de Forster

1) La critique de la perfectibilité restreinte de Buffon par Forster

La défense des Américains par Forster face à Buffon, ainsi que sa remise en question de l'importance de la théorie du climat, atteste de la différence entre sa conception de la perfectibilité et celle de Buffon. Cette opposition apparaît avant tout dans la *Buffons Naturgeschichte der vierfüssigen Thiere*.

Alors même que les textes de Buffon introduisent la perfectibilité sans la nommer, le concept créé n'a que peu de points communs avec la perfectibilité de Rousseau. En particulier, la dimension de critique des civilisations européennes est totalement absente. Buffon fait au contraire preuve d'un européocentrisme fort, qui pose problème à Forster : si à l'origine tout homme dispose des caractéristiques qui peuvent lui permettre de faire apparaître cette perfectibilité, Buffon considère que ces caractéristiques peuvent disparaître en raison de la mauvaise influence d'un climat extrême, et avec elle la possibilité de toute perfectibilité. C'est surtout l'emploi de cette théorie au service d'un européocentrisme qui pose problème à Forster : Buffon a tôt fait de déduire d'une circonstance qu'il constate chez un peuple, par exemple l'absence de pilosité de certains peuples américains et le fait qu'ils n'aient pas domestiqué d'animaux, qu'ils sont inférieurs et incapables de s'améliorer. Si Forster ne dispose pas encore d'un modèle de la perfectibilité de l'être humain qui lui soit propre à opposer à Buffon, il

¹⁵⁰ Forster est proche, de ce point de vue, des conceptions de Herder développées dans ses *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*. Voir la troisième sous-partie du chapitre 7, pp. 502-504.

conteste néanmoins ce qu'il considère pour le moins comme une conclusion hâtive du naturaliste français. Forster a pu lui-même constater qu'à rebours des théories de Buffon, il existe bien une capacité à se perfectionner chez des peuples qui pourtant, par leur climat, ne devraient pas disposer de cette capacité. Dans l'opposition à Buffon naît donc l'une des premières formulations des réflexions de Forster sur la perfectibilité, des réflexions qui restent cependant encore uniquement orientées vers une dimension pratique.

2) Une perfectibilité seulement pratique chez Forster ?

Le temps pratique de la perfectibilité chez Buffon apparaît chronologiquement en premier chez Forster, dès le voyage dans les mers du Sud, en raison de son orientation empirique et non théorique ; ce n'est que plus tardivement, lorsqu'il développe sa réflexion anthropologique, notamment dans *Cook, l'explorateur* en 1787, que le premier temps de la réflexion de Buffon apparaît chez Forster.

L'extrait du texte *O-Taheiti* cité plus haut, où Forster compare les habitants de Tahiti et des Nouvelles Hébrides et attribue en partie les différences de développement au hasard, en atteste : tous les peuples améliorent leur environnement, et c'est cette amélioration qui détermine leur degré de civilisation. Forster l'affirme dès le voyage dans les mers du Sud et de nombreux autres exemples de cette théorie se trouvent dans ses écrits ultérieurs. La conservation par des peuples déracinés de cette capacité à améliorer la nature est la condition de la préservation de leur développement ; sans cela, leur civilisation périclité rapidement selon Forster. Cette amélioration potentielle peut être influencée par le climat, mais à un degré bien moindre que chez Buffon.

Dans *Cook, l'explorateur*, Forster donne à ce processus le nom de perfectibilité, et il reprend également l'ensemble du processus décrit par Buffon :

Zur Vernunft, zur Wahrnehmung der Verhältnisse und Absonderung der Begriffe, gehört das Bewußtseyn eines abstrakten *Ich*; und dieses war das ausschließende Geschenk unserer menschlichen Organisation. In dieser einzigen Fähigkeit, in einer so geringen, fast unmerklichen Abschattung, liegt der incommensurable Unterschied zwischen der Natur des Menschen, und der vernunftlosen Thiere. Aus ihr allein entwickeln sich alle Erscheinungen der sogenannten Perfectibilität, welche man die angewandte Besonnenheit nennen könnte. Hier aber, wie allerwärts in der Natur, ist es Wirkung und Gegenwirkung, was die schlafenden Kräfte offenbart.¹⁵¹

¹⁵¹ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 195. « Pour la raison, la perception des relations et la distinction des concepts, la conscience d'un *moi* abstrait est nécessaire ; et elle a été le cadeau exclusif fait à

Cette définition de la perfectibilité comme la réflexion appliquée (*angewandte Besonnenheit*) reprend des éléments de la pensée de Buffon, en particulier cette définition en deux étapes, une étape théorique et une étape pratique. Dans *Cook, l'explorateur*, Forster a suffisamment développé la dimension théorique de sa réflexion pour pouvoir souscrire à la perfectibilité de Buffon en tant qu'elle dispose d'une partie théorique et d'une partie pratique. De plus, la définition de la perfectibilité, critère de définition de l'homme chez Forster, comme une *angewandte Besonnenheit* présente une ressemblance frappante avec la différence entre l'homme et l'animal présente chez Buffon. À propos de la différence entre les sensations et les idées, Buffon écrit dans le quatrième livre de son *Histoire naturelle*, pour définir l'état de conscience dont disposent les animaux :

l'état où nous nous trouvons lorsque nous sommes fortement occupés d'un objet, ou violemment agités par une passion qui ne nous permet de faire aucune réflexion sur nous-mêmes. On exprime l'idée de cet état en disant qu'on est hors de soi, et l'on est en effet hors de soi dès que l'on n'est occupé que des sensations actuelles. Cet état, où nous ne nous trouvons que par instants, est l'état habituel des animaux ; privés d'idées et pourvus de sensations, ils ne savent point qu'ils existent, mais ils le sentent¹⁵².

Or c'est justement cette dimension de réflexion sur soi-même, d'effort pour retrouver une présence d'esprit et une conscience de soi et de son environnement qui est exprimée par la *Besonnenheit*. La *Besonnenheit* n'est pas un héritage de Buffon chez Forster, d'autres penseurs, en particulier Herder, ont davantage contribué à développer cette notion, mais la réalité qu'elle recouvre constitue un fonds commun de réflexion de Forster et de Buffon.

notre organisation humaine. Dans cette capacité seule, dans cette nuance si minime, presque imperceptible, réside la différence incommensurable entre la nature de l'homme et celle des animaux dépourvus de raison. C'est à partir d'elle uniquement que se développent toutes les manifestations phénoménales de ce qu'on appelle la perfectibilité, et que l'on pourrait appeler la réflexion appliquée. Mais ici, comme partout dans la nature, ce sont l'action et la réaction qui révèlent les forces endormies. »

¹⁵² BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *Histoire naturelle, générale et particulière*, vol. 4, Paris, Imprimerie royale, 1753, p. 54. Cette réflexion sur les états dans lesquels l'être humain est « hors de soi » rencontre un écho certain parmi les philosophes des Lumières tardives allemandes ; c'est ainsi qu'on trouve chez Schiller un passage semblable à celui de Buffon. Schiller écrit : „Die Sprache hat für diesen Zustand der Selbstlosigkeit unter der Herrschaft der Empfindung den sehr treffenden Ausdruck: *außer sich sein*, das heißt, außer seinem Ich sein. Obgleich diese Redensart nur da stattfindet, wo die Empfindung zum Affekt, und dieser Zustand durch seine längere Dauer mehr bemerkbar wird, so ist doch jeder außer sich, so lange er nur empfindet.“ Chez Schiller comme chez Buffon, il s'agit d'une description de la manière dont l'être humain se comporte lorsqu'il est entièrement soumis à son instinct sensible.

3) La conception de la perfectibilité chez Forster suit l'évolution de sa pensée et y participe

Dès le *Voyage autour du monde*, les écrits de Forster ont comporté une dimension anthropologique. Ce qui caractérisait ces réflexions anthropologiques chez Forster était cependant un point de départ lié aux sciences naturelles ou à des coutumes observées ou rapportées par Forster. À partir de 1784, les textes de Forster commencent à accorder une place plus autonome à des réflexions sur l'homme. À ce titre, *Der Brodbaum*¹⁵³ et les discours que Forster a prononcé dans le cadre de la Société des Antiquités de Cassel constituent le point de basculement vers cette dimension plus anthropologique. Il en est de même de la conception de la perfectibilité de Forster. Avant même l'époque où Forster commence à développer des considérations anthropologiques théoriques, elle est présente, sans être nommée ; mais c'est avec les textes théoriques qu'elle connaît un fort essor. Elle est nommée en 1784, dans *Der Brodbaum*, et joue dès lors un rôle théorique important dans la définition de l'homme. C'est ce qui transparaît dans la réception par Forster de « De la nature, Seconde vue » de Buffon : ce n'est qu'une fois que Forster développe des considérations théoriques sur l'homme qu'il peut franchir le pas vers l'étape théorique de la définition de la perfectibilité par Buffon, tandis qu'il se limitait jusqu'alors à l'étape pratique, la définition de l'homme par son amélioration de la nature. La conscience en tant qu'elle caractérise l'homme et permet sa connaissance de la nature, et donc son amélioration, n'est envisagée que plus tardivement par Forster. C'est cependant cette focalisation initiale sur l'observation de l'action de l'homme sur la nature qui participe à l'originalité de la pensée de Forster.

La différence de traitement de la perfectibilité par les deux auteurs, en raison notamment de la présence constante d'une force qu'on peut considérer comme divine chez Forster alors qu'elle est absente chez Buffon, explique également en partie les différences dans leur interprétation du rapport entre l'être humain et la nature, et entre les hommes eux-mêmes. Pour Buffon, le climat détermine si les hommes seront ou non capables de développer leur savoir et leur perfectibilité ; si la perfectibilité parvient à se développer, alors rien n'empêche l'homme

¹⁵³ FORSTER, « Der Brodbaum [1784] », *art. cit.*, 2003.

de modeler la nature en fonction de ses propres fins. Le rapport entre l'homme et son environnement est donc dédoublé et toujours subi : si l'environnement parvient à imprimer sa marque à l'homme, alors celui-ci se corrompt et ne parvient plus, dans cet environnement, à développer sa perfectibilité. Par contre, dans un environnement au climat modéré, l'homme parvient peu à peu à développer sa perfectibilité et se rend le maître de la nature. Il n'y a pas d'interactions positives entre l'homme et la nature chez Buffon, seulement une action de l'un sur l'autre. Si l'homme agit sur la nature, cette action est positive pour l'homme ; si c'est l'inverse, elle est négative. Cela explique que pour Buffon, l'absence de marques d'une maîtrise de la nature par l'homme atteste d'un niveau de développement faible : ce que Buffon interprète comme une incapacité des habitants d'Amérique à domestiquer des animaux indique qu'ils sont soumis à leur environnement, et non l'inverse. Puisque les Européens semblent avoir au mieux développé leur perfectibilité, avoir soumis la nature à leurs fins, ils se placent au sommet de l'échelle des peuples.

Pour Forster au contraire, la perfectibilité ne peut naître et se développer qu'à travers l'interaction entre l'homme et la nature. Chez Forster, l'action de l'homme sur la nature peut être positive ou négative, tout comme l'action de la nature sur l'homme. Le plus souvent, lorsque l'homme agit de manière négative sur la nature, les conséquences à long terme sont une réaction négative de la nature, qui a des conséquences néfastes sur l'homme et, à long terme, sur sa perfectibilité. La réception de Buffon par Forster joue également un rôle central dans l'évolution de ses conceptions vers une perte d'influence de la divinité dans la nature ; certains chercheurs, comme Marita Gilli, affirment que le jeune Forster était un tenant du panthéisme idéaliste, qui serait devenu matérialiste après la crise constituée par sa rupture avec les Rose-Croix de Cassel¹⁵⁴.

¹⁵⁴ GILLI Marita, « Forster und die Philosophen seiner Zeit: der Spinozismusstreit », *Georg-Forster-Studien* 12, 2007, pp. 327-352.

Partie II – Perfectibilité, nature et nature de l’homme chez Georg Forster

La perfectibilité n'apparaît pas chez Forster comme une simple hypothèse qu'il serait possible de réfuter si de nouvelles observations y incitaient. Forster ne remet pas en question la perfectibilité elle-même, à long terme, de l'espèce humaine. La dimension empirique de la perfectibilité est à chercher ailleurs ; elle est le cadre du savoir, et à ce titre, elle ne saurait être niée sans nier la possibilité même de la connaissance. Par contre, les manifestations de cette perfectibilité sont relatives au temps et au lieu. On pourrait alors penser que cette conception est contradictoire avec l'idée de Forster selon laquelle toute théorie doit avoir un fondement dans l'expérience, mais la perfectibilité est plus qu'une simple théorie, elle contient en elle-même toute la médiation entre théorie et pratique au sein de l'être humain.

La perfectibilité est le trait d'union entre l'histoire naturelle et l'anthropologie de Forster, et elle joue à ce titre un rôle essentiel durant les années 1780, qui correspondent à l'élargissement de la réflexion de Forster à l'anthropologie. Si la perfectibilité peut jouer ce rôle, c'est parce qu'elle s'intègre à la fois dans l'anthropologie de Forster, en se définissant comme le principe des rapports entre les hommes et des rapports entre les hommes et leur environnement, et dans sa conception des sciences naturelles, en tant qu'elle apparaît comme le prolongement en l'homme du principe naturel défini par les forces physiques.

Les forces spécifiques de la nature qui déterminent le développement physique de l'homme, en tant qu'il est un animal parmi d'autres, jouent également un rôle majeur dans son développement dans les autres domaines de ce qui fait de lui un être humain, notamment son développement moral. La réflexion de Forster sur les forces est ancrée dans les sciences naturelles et la physique, notamment avec sa reprise des travaux de Newton sur les forces ou sa réflexion sur la tendance formative de Blumenbach. Cette réflexion acquiert progressivement une dimension anthropologique. Dans le domaine des rapports que les hommes entretiennent entre eux et avec leur environnement, la pensée de Forster suit exactement la même évolution,

d'une dimension naturaliste, avec notamment un questionnement sur l'importance du climat, à une dimension anthropologique. Dans les deux cas, la perfectibilité joue un rôle central.

Chez Forster, la perfectibilité de l'homme est étroitement liée à sa conception de la nature. Cette dernière est construite à la fois par ses différentes lectures et par ses expériences et observations, notamment au cours du *Voyage autour du monde*. Cette constitution de la nature a eu un effet sur la genèse de la perfectibilité de l'homme dans sa pensée : l'homme s'intègre dans cette nature telle que Forster la conçoit, et la perfectibilité apparaît alors comme héritée de certains des auteurs que Forster a lus. Mais Forster conserve également le souci constant de la recherche d'une fondation empirique de la perfectibilité.

Forster fixe au perfectionnement des connaissances un horizon qui dépasse le seul intérêt scientifique. Son contact avec les œuvres de Linné et de Buffon porte la trace de cette visée. Convaincu de la qualité de l'instrument qu'est la classification binominale, il ne trouve cependant pas chez Linné, marqué par une optique physico-théologique, l'ouverture du perfectionnement en laquelle lui-même croit. C'est chez Buffon, qu'il critique pourtant fréquemment en raison de son manque de rigueur scientifique, qu'il retrouve cette ouverture de l'horizon du perfectionnement. Forster ne cherche pas nécessairement à définir la perfection que doit atteindre l'homme ; il n'y consacre aucun texte spécifiquement, et en fonction des écrits, elle peut être définie par la recherche d'une moralité, ou bien du bonheur, ou encore d'une connaissance parfaite du monde qui permettrait à l'homme une élucidation totale de tous les rapports à son environnement. L'important est le rapport constant et authentique au réel et à l'environnement local de chaque individu.

Pour replacer la connaissance dans ce chemin, Forster est convaincu du rôle essentiel des génies dans les sciences ; des hommes qui parviennent à faire éclater les limites artificielles mises en place entre les différents champs de la connaissance. Ces hommes, Newton, Cook, ou d'une certaine manière Buffon lui-même, sont, chacun dans leur domaine, capables d'appréhender une part bien plus importante de la connaissance que le commun des hommes. Ce faisant, ils restituent la logique de la connaissance humaine, et peuvent permettre d'entrevoir la direction vers laquelle doit tendre le perfectionnement.

Chapitre 4 : Forces et perfectibilité

En naturaliste des Lumières tardives allemandes, Forster accorde une place importante aux forces dans sa réflexion sur la nature, et ce, dès le *Voyage autour du monde*. À l'occasion de la controverse portant sur la génération des organismes, avec la création par Blumenbach du *Bildungstrieb*, Forster est amené à réfléchir sur la place des forces dans la constitution de l'homme, puis à s'interroger sur le rapport entre les forces de la nature et la perfectibilité de l'homme. Or la coexistence en l'homme de ces forces, qui chez Forster sont en grande partie importées de la physique et de l'histoire naturelle, et de la perfectibilité pose le problème de la liberté et du libre-arbitre de l'homme : comment l'homme peut-il à la fois être régi par les forces qui expriment en partie la volonté de la nature en lui et disposer malgré tout d'une capacité à se perfectionner selon sa propre volonté ?

I) Forster et les forces

A) Origine du concept de force chez Forster

1) Forster dans la lignée de Newton

Pour Forster, il est impossible de proposer une réflexion réellement constructive sur les sciences de la nature sans replacer ces dernières au sein de la connaissance dans son entier, et en particulier la physique. Dès 1781, dans *Un aperçu de la nature dans sa totalité*, il professe cette nécessité en critiquant violemment la séparation de la connaissance en différentes branches, différentes sciences qui ne veulent plus rien savoir les unes des autres. Cette fragmentation et spécialisation à outrance est contre-productive. Il déplore en particulier que les sciences naturelles aient été séparées des autres sciences, alors que ces dernières pouvaient pourtant leur être d'une grande aide. Au premier rang de ces sciences, il nomme la physique. Il écrit :

Allmählich entriß man [der Kenntnis der Natur] jede Hilfswissenschaft [...]. *Physik* – die Entwicklung der allgemeinen Gesetze, nach welchen sich das Weltall in ungestörter Harmonie bewegt, und die Lehre von den lebenden, regen, wirksamen Kräften der Natur [...].¹

Or la physique du XVIII^e siècle, fondée sur les travaux d'Isaac Newton, accorde une place essentielle aux forces, et c'est en ce sens que Forster définit la physique comme une « doctrine des forces vivantes de la nature ». Forster est un grand admirateur de Newton, ce qui n'a rien d'étonnant au XVIII^e siècle. Dans l'avant-propos à sa traduction de Buffon, en 1780, Il écrit :

Ich habe den *Plinius* Frankreichs persönlich gekannt, und im Umgange nicht minder als in seinen Schriften bewundert; – wie sollt' ich je mich seines hohen Geistes überheben, je anders, denn nur als Zwerg auf Riesenschultern, die Lücken seines Werks ergänzen wollen.²

Si l'allusion à Pline est explicite, Forster fait également ici allusion à un *topos* commun au XVIII^e siècle et probablement connu de la grande majorité des lecteurs contemporains, l'idée selon laquelle un auteur ne serait rien d'autre qu'un nain juché sur les épaules d'un géant, qui symbolise l'ensemble de ses prédécesseurs plus talentueux que lui. Forster l'emploie ici pour montrer son humilité : lui-même incapable de se mesurer à la grandeur de celui qu'il commente, il dispose cependant de tout le travail de celui-ci et peut donc, avec ses faibles moyens, proposer des corrections et des compléments. Forster utilise cette expression pour créer une familiarité avec son lecteur, permettant ainsi de créer une *captatio benevolentiae* pour l'ensemble de la traduction et des commentaires qu'il rédige, peut-être également parce qu'il emploie parfois un ton moqueur à l'égard de Buffon dans ses notes et qu'il craint que certains de ses lecteurs en soient choqués.

Or cette expression, employée par de nombreux auteurs depuis l'Antiquité, a été formulée exactement de cette manière par Newton dans une lettre adressée à Robert Hooke le 5 février 1675 :

¹ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, p. 78. « Peu à peu, on arracha à la connaissance de la nature toutes les sciences auxiliaires. [...] La *physique*, le démêlement des lois générales d'après lesquelles l'univers se meut dans une harmonie que rien ne dérange, et la doctrine des forces vivantes, actives, efficaces de la nature [...]. »

² BUFFON, *Herrn von Buffons Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere. Mit Vermehrungen aus dem Französischen übersetzt*, *op. cit.*, 1780, p. I. « J'ai connu personnellement le Pline de la France, et je ne l'ai pas moins admiré dans mon commerce avec lui que dans ses écrits ; comment aurais-je jamais la prétention de me mesurer à son esprit éminent et le dessein de combler les lacunes de son œuvre, sinon seulement comme un nain juché sur les épaules d'un géant. »

What Des-Cartes did was a good step. You have added much several ways, & especially in taking the colours of thin plates into philosophical consideration. If I have seen further it is by standing on the sholders of Giants³.

Il est légitime de supposer que cette allusion est un hommage que Forster rend à Newton. Forster fait fond sur l'admiration et la reconnaissance dont bénéficie Newton dans toute l'Europe, parmi le public cultivé. Dans cet avant-propos, tout comme dans l'introduction bien plus longue de sa traduction en allemand du troisième voyage de James Cook, Forster cherche à intéresser le public à l'ouvrage qu'il traduit, à l'inciter à le lire, notamment en lui présentant les similitudes qui peuvent exister entre l'auteur qu'il traduit et de grands auteurs reconnus universellement comme tels ; outre Pline, mentionné ici, c'est également le cas d'Isaac Newton à la fin du XVIII^e siècle. C'est ainsi que de même qu'il glisse dans l'avant-propos à sa traduction de Buffon une allusion à Newton, il compare le mérite de James Cook à celui de Newton dans *Cook, l'explorateur* : Cook comme Newton ont permis un progrès immense du savoir de l'humanité.

Cependant la mention de Newton par Forster ne se limite pas à la volonté de plaire à son public en mettant en avant des références connues, à propos desquelles chacun tombe d'accord pour reconnaître leur grand mérite. En employant cette métaphore de Newton, Forster parvient à la fois à mettre en avant la perfectibilité des sciences, et en particulier des sciences naturelles, et à se placer dans la lignée de Newton et de Buffon. Forster affirme ici que même s'il n'atteint pas le génie de ses deux illustres prédécesseurs, il réfléchit comme eux sur la nature à partir des expériences et qu'il est toujours possible pour un lettré, en partant des découvertes des grands savants qui l'ont précédé et des nouvelles connaissances acquises notamment grâce aux voyages d'exploration, de perfectionner l'édifice de la connaissance de la nature.

2) **Rapports et forces : un héritage newtonien**

Forster place sa réflexion naturaliste dans un cadre plus large, celui du monde physique, en l'intégrant au modèle de Newton. Pour ce faire, Forster associe les rapports qu'il observe dans la nature à la notion de force. Dans le contexte de la théorie empirique de la connaissance de Forster, il n'est possible de connaître la nature que par l'action qu'ont les différents objets

³ NEWTON Isaac, « Isaac Newton, to Robert Hooke, 5 February 1675 », in: *The Correspondence of Isaac Newton: 1661-1675*, vol. 1, Londres, Cambridge University Press, 1959, p. 416. « Ce qu'a fait Descartes était un grand pas. Vous l'avez amélioré de plusieurs manières, et particulièrement en intégrant les couleurs des lames minces à la réflexion philosophique. Si j'ai vu plus loin, c'est parce que j'étais juché sur des épaules de géants. »

de la nature sur les sens. Cette action, pour Forster comme pour la plupart des naturalistes de son temps, passe par des forces, et les rapports qu'entretient l'homme à la nature ne sont en ce sens que des forces particulières : l'impression que fait la nature sur l'homme est une force, et inversement l'homme doit s'efforcer d'équilibrer cette force qui s'applique à lui en la compensant par une force inverse. L'homme doit s'efforcer ensuite de renverser cet équilibre des forces en agissant davantage sur la nature que celle-ci n'agit sur lui, même s'il n'est pas souhaitable, voire dangereux, de supprimer complètement les forces qu'exerce la nature sur l'homme⁴.

Si Forster aborde fréquemment dans ses textes l'importance des rapports, il existe un texte peu étudié où Forster expose notamment sa réflexion sur ce qu'il est possible de connaître dans la nature, au sein d'un paragraphe intitulé « Principe vivant ». Il s'agit des *Éléments de botanique*, un cours de sciences naturelles que Forster a écrit à Vilna en français. Il écrit :

L'idée d'un corps et de la matière en général, me paroît être celle d'une *force* qui agit sur mes sens, et qui est capable de produire en moi ces changemens, que je nomme des *apperçus* ou des *sensations*⁵.

Seul ce qui agit directement sur le sujet, ou pourrait agir sur lui, est susceptible d'être appelé matière ; c'est de cette définition empirique de l'objet de la connaissance que part Forster pour présenter l'étude de la botanique. Cette action s'exprime par une force. Forster poursuit en donnant des exemples :

Je dis donc que la lumière est une matière, parcequ'elle agit constamment sur mes yeux. Je dis que le bois, la pierre, l'eau[,] le metal, sont des corps, parceque j'approuve leur resistance, et que j'en reçois des impressions différentes par mes sens, c'est à dire, parce qu'une force indépendante de moi agit sur moi et produit du changement dans ma manière d'être⁶.

Dans une optique sensualiste, Forster affirme que seuls les rapports entre le monde et le sujet sont réellement connaissables. Compte tenu de l'importance de la dimension cognitive dans la perfectibilité de Forster, la perfectibilité est intimement liée à ces rapports que l'homme entretient à ce qui l'entoure, tant son environnement naturel que social. De fait, on retrouve à de nombreuses reprises l'évocation de ces rapports de l'homme à ce qui l'entoure lorsque Forster aborde la question de la perfectibilité. L'angle d'attaque naturaliste de Forster dans la connaissance que l'homme peut avoir du monde explique en grande partie sa conception de ce

⁴ Voir à ce propos la première sous-partie du chapitre 6, pp. 372-396.

⁵ FORSTER, « *Éléments de botanique* [première parution posthume 2003] », *art. cit.*, 2003, p. 1385.

⁶ *Ibid.*

qu'il est possible de connaître. Pour Forster, les êtres ne sont pas connaissables entièrement, tout ce que l'on peut en connaître avec certitude sont les rapports qu'ils entretiennent avec l'observateur :

Il ne peut y avoir une autre définition d'un corps sinon que c'est une force qui en agissant sur mes sens, me présente les rapports d'étendue, de figure, de couleur, de son, d'interpénétrabilité⁷.

Les rapports que nous entretenons à notre environnement sont des forces spécifiques, qui s'intègrent comme telles aux sciences de la nature. De plus, eux seuls sont connaissables ; ils revêtent donc une importance considérable.

Forster rédige ce texte à une époque où sa pensée a déjà commencé à s'orienter vers l'anthropologie. Bien sûr, ces réflexions ont en premier lieu une signification épistémologique : en introduction à ce cours de sciences naturelles, il s'agit pour lui de montrer à ses étudiants quelle connaissance l'homme peut avoir d'un objet, quel que soit le domaine d'application ou la science dans laquelle se déploie cette connaissance. Cependant, la formulation personnelle de cette définition, le rapport au moi, souligne également son importance dans le champ philosophique pour Forster. L'objet d'une science ne peut être que le rapport que cet objet entretient à nous, car son être réel, si tant est qu'il existe, se dérobe à nos sens. Or on ne saurait faire d'hypothèses sur un domaine dont nos observations ne nous disent rien :

Toute cette science si obscure et si embrouillée, qu'on nomme Métaphysique, [...] part de quelques hypothèses gratuites, [...] qu'il aurait fallu abandonner entièrement, si la foi et la révélation n'avoient pas enseigné aux faibles et aveugles mortels à quoi ils doivent s'en tenir là-dessus. Gardons-nous bien de donner dans le travers de vouloir résoudre des énigmes, dont la clé se soustrait à nos yeux, et ne parlons point de ce que c'est qu'une force qu'en tant que nous en connaissons les effets⁸.

Toute réflexion sur ce qui n'a pas de rapport direct à l'homme et qu'il ne peut pas observer par ses sens n'a donc aucun fondement. Cette conception de la connaissance est logique dans la méthode scientifique de Forster, qui, on l'a vu, s'oppose à toute théorie insuffisamment ancrée dans l'expérience. Mais Forster ne se contente pas d'appliquer cette conception au domaine épistémologique ; c'est précisément dans le cadre de ces rapports que la perfectibilité trouve son champ d'application.

⁷ Ibid., p. 1386.

⁸ Ibid., pp. 1386-1387.

Si, à la fin du XVIII^e siècle, Forster s'inscrit dans une longue tradition lorsqu'il souligne l'importance des forces dans la nature, il exprime une idée bien moins courante lorsqu'il cherche à étendre ces forces à l'homme, et pas seulement à l'homme physique. Cette extension de considérations naturalistes au domaine de l'anthropologie et de l'histoire s'exprime notamment par la manière dont Forster prend position dans l'important débat de son temps sur la génération des organismes⁹.

3) Forster et l'héritage wolffien : le concept de force

L'arrivée de Forster dans l'espace germanique au début des années 1780 le met en contact plus intensément qu'auparavant avec une tradition de pensée spécifique. C'est en particulier le cas de la définition du concept de force développée à partir des travaux de Christian Wolff, un concept qui ne trouve pas son origine directement dans les sciences physiques, comme dans l'espace anglo-saxon, mais dans la psychologie et dans la logique¹⁰. Wolff met en place une réflexion sur la nature de l'homme qui pose les fondations de tout l'édifice philosophique allemand du XVIII^e siècle, notamment parce que ses idées ont été à l'origine d'une grande part de l'enseignement de la philosophie jusqu'à Kant dans les universités allemandes. À ce titre, et même s'il ne s'intéresse pas directement aux travaux de Wolff, Forster est marqué par cet héritage à travers ses lectures d'autres philosophes allemands, qui sont eux-mêmes bien souvent des disciples ou des successeurs de Wolff.

Wolff développe notamment ses idées sur les forces dans la *Psychologia rationalis*, parue en 1734¹¹. Il y affirme que les forces sont des pouvoirs qui agissent en l'être humain. La force principale au fondement de l'âme humaine est la force représentative : cette force permet à l'âme de se représenter l'univers à partir des sensations et des organes sensoriels¹². Elle est au principe de l'action et doit être distinguée des facultés de l'homme, qui ne peuvent apparaître qu'à partir de cette force fondamentale. Cela met en place un parallélisme entre lois de la nature,

⁹ Voir ci-dessous pp. 253-283.

¹⁰ GOUBET Jean-François, « Forces et facultés de l'âme dans la métaphysique allemande de Wolff », *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 128 (3), 2003, pp. 337-350.

¹¹ Wolff emploie le terme de *vis*, la force, qu'il distingue de *facultas*, qu'il emploie pour désigner les facultés de l'âme. Voir le paragraphe 54 et suivants de la *Psychologia rationalis* : WOLFF Christian, *Psychologia Rationalis*, Francfort, Leipzig, Renger, 1734, p. 35.

¹² ECOLE Jean, « De la nature de l'âme, de la déduction de ses facultés, de ses rapports avec le corps, ou la "Psychologia rationalis" de Christian Wolff », *Giornale di Metafisica* 24, 1969, pp. 504-506.

et notamment les lois du mouvement, et lois qui régissent l'âme : l'empirique et le rationnel ne peuvent pas être séparés. Chez Wolff, l'entendement de l'homme est, écrit Jean-François Goubet, « la force à tel degré de perfection »¹³. La raison provient d'un certain degré de perfectionnement de la force représentative. La force produit en l'âme des modifications différentes, les manifestations particulières de la force dans l'âme, en fonction des conditions dans lesquelles elle s'applique, vont cependant de pair avec le fait que cette force se manifeste dans l'âme d'une manière générale.

Ces conceptions de Wolff trouvent un écho dans la manière dont Forster construit sa conception des forces qui s'appliquent à l'homme, des forces qui sont à la fois extérieures et intérieures. Si Forster ne pousse pas aussi loin sa réflexion dans le domaine de la psychologie, il n'en reste pas moins que la perfectibilité témoigne de cet héritage wolffien chez Forster, dans la mesure où il la définit comme la réflexion appliquée à ce qui entoure l'homme et comme le prolongement en l'homme d'une force naturelle fondamentale qui est ce qui seul permet l'interaction entre la raison de l'homme et son environnement naturel.

L'origine du concept de force est donc double chez Forster, et est marquée par la diversité des traditions qui jouent un rôle dans la construction de sa pensée : les forces, qui sont vouées à jouer un rôle important à la fois dans sa conception de la perfectibilité et, par voie de conséquence, dans sa conception de la nature humaine dans sa totalité, sont chez Forster à la fois apparentées aux forces physiques de Newton et aux forces présentes dans la psychologie de Leibniz, puis de Wolff.

B) Perfectibilité et lois physiques

1) Lois du mouvement et perfectibilité

La conception de l'homme de Forster est marquée par les lois physiques qu'il a longuement étudiées et qu'il voit à l'œuvre dans la nature. Dans *Cook, l'explorateur*, le passage où Forster définit la perfectibilité de la manière la plus précise et la plus complète de toute son œuvre est marqué par ce vocabulaire issu de la physique. Forster indique que le seul cadeau fait

¹³ GOUBET, « Forces et facultés de l'âme dans la métaphysique allemande de Wolff », *art. cit.*, 2003, p. 340.

à l'homme par la nature a été la conscience qu'il a de lui-même. Or c'est cette faculté qui a permis à sa perfectibilité de se développer :

Aus ihr allein entwickeln sich alle Erscheinungen der sogenannten Perfectibilität, welche man die angewandte Besonnenheit nennen könnte.¹⁴

Pourtant, cela ne signifie en aucun cas que cette faculté lui aurait permis de se libérer des lois de la nature. Bien au contraire, si la perfectibilité se développe à partir de cette conscience de soi, elle ne peut rien sans les forces physiques de la nature découvertes par Newton. Forster semble de prime abord se contenter d'appliquer les lois physiques de Newton à l'homme, et de présenter ce dernier comme entièrement déterminé par les forces physiques :

Hier aber, wie allerwärts in der Natur, ist es Wirkung und Gegenwirkung, was die schlafenden Kräfte offenbart.¹⁵

C'est ainsi que sa définition de la perfectibilité adopte ici des accents newtoniens¹⁶. Pourtant, si les lois de Newton jouent un rôle central dans cette définition de la perfectibilité par Forster, l'homme ne peut réaliser sa nature d'homme qu'en contournant ces lois physiques et en les utilisant pour ses propres fins.

Le caractère nécessairement empirique de la perfectibilité est souligné ici : c'est uniquement dans la nature que la perfectibilité, médium entre le corps et l'esprit, peut trouver les forces qui lui permettront de se réaliser par l'application dans cette même nature. Cette phrase se rapporte à deux des lois fondamentales de Newton, telles qu'il les a formulées dans ses *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*. La loi qui apparaît de la manière la plus évidente ici est la troisième loi du mouvement : à l'action d'un corps sur un autre répond une action opposée de ce corps sur le premier. Deux corps en contact ont toujours une action réciproque l'un sur l'autre¹⁷. Cette idée d'une action réciproque n'a donc rien de nouveau, et

¹⁴ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 195. « C'est à partir d'elle uniquement que se développent toutes les manifestations phénoménales de ce qu'on appelle la perfectibilité, et que l'on pourrait appeler la réflexion appliquée. »

¹⁵ Ibid. « Mais ici, comme partout dans la nature, ce sont l'action et la réaction qui révèlent les forces endormies. »

¹⁶ Ludwig Uhlig met en avant cette influence des lois physiques de Newton sur les conceptions de la nature et de l'homme développées par Forster dans *Cook, der Entdecker* dans un article paru en 2010. UHLIG Ludwig, « Erkenntnisfortschritt und Traditionsbindung in Georg Forsters naturwissenschaftlichem Werk », *Georg-Forster-Studien* 15, 2010, p. 73.

¹⁷ NEWTON Isaac, *Philosophiae naturalis principia mathematica*, Londres, Joseph Streater, 1686, p. 12. “Lex. III. Actioni contrariam seper & aequalem esse reactionem: sive corporum duorum actiones in se mutuo semper esse aequales & in partes contrarias dirigi.” NEWTON Isaac, *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, vol. 1, Paris, J. Gabay, 1759, p. 18. « III. Loi. L'action est toujours égale & opposée à la réaction ; c'est-à-dire, que les actions de deux corps l'un sur l'autre sont toujours égales, & dans des directions contraires. »

les lecteurs contemporains de Forster identifient probablement cette allusion à Newton. L'emploi de cette loi en dehors du domaine strict de la physique est cependant intéressant. Forster transpose la loi qui régit le mouvement des corps à l'ensemble des phénomènes observables dans la nature, et comme la nature de l'homme est intimement liée chez Forster à ses expériences et à l'actualisation de sa perfectibilité par les phénomènes naturels, il transpose de fait cette loi physique à la nature de l'homme lui-même. Ce faisant, il se contente en réalité de suivre les suggestions de Newton, qui incite dans l'introduction de son ouvrage à tirer des conclusions philosophiques de sa découverte du rôle fondamental des forces dans la nature. Dans le monde physique, en vertu de cette troisième loi de Newton, les forces de deux corps en relation l'un avec l'autre s'équilibrent entre elles ; conformément à cette loi, pour Forster, l'homme doit nécessairement établir des relations avec les différentes parties de la nature avec lesquelles il est en contact. Ces différentes parties disposent chacune d'une certaine force et l'homme doit faire preuve d'une force identique pour annuler la force de cette partie, dès lors qu'il est en relation avec elle. De ce fait, il révèle bien « des forces endormies » en lui-même, puisque les forces de la nature, dans chaque objet naturel qu'il rencontre, l'obligent à exercer une force contraire à leur encontre. Forster va cependant au-delà de cette troisième loi de Newton, puisque l'homme doit s'efforcer de surmonter ces forces de la nature, comme le souligne la suite du texte, déjà cité ici¹⁸. Des expériences, qu'il ne sert à rien de préciser puisqu'elles sont différentes pour chaque peuple et même chaque individu, ont provoqué une réaction en l'homme : la force nécessaire pour surmonter la résistance (*Widerstand*) de la nature, à l'occasion de chacune de ces expériences, enrichit l'homme et donne de la matière à sa perfectibilité. Cette résistance est au départ purement physique, l'homme développe ses concepts du vouloir et du pouvoir à partir de cette résistance surmontée ; mais avec le temps le rapport à l'environnement et le type de résistance que l'environnement exerce se modifient, la résistance physique devient morale et développe en l'homme des conceptions morales.

En raison même de cette action réciproque des forces de l'homme et de son environnement, la première loi du mouvement de Newton trouve également son application dans ce texte de Forster. D'après cette loi, tout corps conserve son immobilité ou son

¹⁸ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 195. Voir la troisième sous-partie du chapitre 3, p. 235.

mouvement continu en ligne droite s'il n'est pas soumis à l'action d'une force¹⁹. Or pour Forster l'homme cherche constamment à remettre en question cette immobilité ou ce mouvement continu : c'est même cette rupture de l'immobilité qui caractérise la perfectibilité de l'homme, qui cherche constamment à briser cet équilibre qui lui est défavorable au profit d'un autre, dans lequel les rapports qu'il entretient à son environnement lui deviennent plus favorables. Forster écrit quelques pages plus loin dans *Cook, l'explorateur* :

Der Wechsel der Verhältnisse, der Zusammenstoß streitender Kräfte, der Contrast entgegengesetzter Ereignisse – diese hin und her strömende Fluth im Ocean der Menschheit läutert und bestimmt überall die Begriffe, und giebt ihnen auch Einfluß auf Handlungen.²⁰

Seul ce choc des différentes forces, ce changement dans les rapports entre l'homme et son environnement permettent une réciprocité productive entre les actions et les concepts, et donc une actualisation de la perfectibilité ; pour Forster, l'immobilité des forces n'est pas un équilibre, car cette immobilité ne peut se trouver que dans la mort²¹. Il l'affirme également avec force dans *Über Leckereyen*. Pour Forster, le fait que la réceptivité sensorielle générale de certains peuples soit plus élevée que celle des Européens ne dit rien de leur sensibilité ; en fonction des individus, certaines facultés sont portées à un développement extrême et c'est ce développement extrême dans quelques individus qui permet, ensuite, à l'ensemble d'un peuple de faire la preuve de sa perfectibilité et de progresser effectivement. Dans le *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité*, Forster affirme qu'on ne connaîtrait pas la perfectibilité de chaque organe si la nature devait s'en tenir à la loi selon laquelle toutes les facultés doivent se développer de manière harmonieuse dans un individu²². Or Forster intègre cette conception de la perfectibilité directement aux lois physiques de la nature. Il ajoute qu'il est impossible de faire la liste de tous les changements qui peuvent traverser l'homme et écrit :

Gleich unvermögend an diesen Excentricitäten etwas zu ändern, und auch nur die Möglichkeit, daß eine Änderung bessern könnte, einzusehen, entzückt uns das immer neue Schauspiel dieser ringenden Kräfte, indem es uns auf die einfachsten Naturgesetze zurückführt. Nur der Stoß erzeugt

¹⁹ NEWTON, *Philosophiae naturalis principia mathematica*, op. cit., 1686, p. 12. "Lex. I. Corpus omne perseverare in statu quo quiescendi vel movendi uniformiter in directum, nisi quatenus a viribus impressis cogitur statum illum mutare." NEWTON, *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, op. cit., 1759, p. 17. « Première loi. Tout corps persévère dans l'état de repos ou de mouvement uniforme en ligne droite dans lequel il se trouve, à moins que quelque force n'agisse sur lui, & ne le contraigne à changer d'état. »

²⁰ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », art. cit., 1985, pp. 196-197. « Le changement des rapports, le choc de forces antagonistes, le contraste d'événements opposés – cette marée qui monte et qui descend dans l'océan de l'humanité purifie et détermine partout les concepts, et leur donne également une influence sur les actions. »

²¹ Ibid., p. 195.

²² FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », art. cit., 1974, pp. 189-190.

Bewegung; nur aus härterem Aneinanderreihen geht Licht und Feuer hervor; und nur in unaufhörlichen partiellen Disharmonien konnte der große Zusammenklang des Weltalls bestehen!²³

Là encore, c'est la première loi du mouvement de Newton qui est mise en avant : seul un choc peut permettre le mouvement, écrit Forster. La perfectibilité de l'homme est donc régie par des lois physiques, qu'il peut connaître dans leur généralité mais qui le dépassent : il n'est pas possible de savoir avec précision comment agir sur la perfectibilité de l'homme, quand bien même on connaît les grandes lois qui régissent la matière. C'est ici également une manière de souligner l'incapacité de l'homme à maîtriser les grands buts de la nature, quand bien même il parvient à la connaissance des grands principes qui la dirigent, il ne peut pas reprendre entièrement en main sa propre destinée²⁴.

2) Lois de la nature, lois de l'homme : l'héritage de Ferguson

Forster reprend également ici une grande partie des théories d'Adam Ferguson, dont il avait pu lire les ouvrages au cours de son séjour en Grande-Bretagne. Ferguson cherche à appliquer les lois de Newton à l'homme. L'homme est pour lui gouverné par des lois semblables aux lois physiques, et identifier ces lois doit permettre à l'homme de réaliser sa nature.

Dès le *Voyage autour du monde*, Forster reprend de l'œuvre d'Adam Ferguson une opposition en l'homme entre la tendance à la conservation de soi et la tendance à la sociabilité. Si le couple antagoniste constitué par ces deux tendances est intéressant pour la conception de la perfectibilité de Forster, la manière dont il présente cet antagonisme est également révélatrice de la présence, très tôt dans son œuvre, de ce parallèle entre lois qui régissent l'homme et lois du mouvement héritées de Newton. Forster écrit :

Self-preservation is doubtless the first law of nature, and the passions are subservient to its purposes. [...] They are equally natural to [man] as the sentiments of general philanthropy; and however different and opposite these two impulses of nature may seem, yet they are springs, which

²³ FORSTER, « Über Leckereyen [1789] », *art. cit.*, 1974, pp. 166-167. « Entièrement impuissants que nous sommes à changer quoi que ce soit à ces excentricités, et même de reconnaître la possibilité qu'un changement puisse améliorer quelque chose, le spectacle toujours renouvelé de ces forces en lutte les unes avec les autres nous ravit en nous rappelant les lois les plus simples de la nature. Seul le choc crée du mouvement ; seuls des frottements forts produisent de la lumière et du feu ; et ce n'est que dans des dissonances partielles continues que pourrait consister la grande harmonie de l'univers ! »

²⁴ Voir à ce propos la troisième sous-partie de ce chapitre, pp. 286-295, et la troisième sous-partie du chapitre 5, pp. 346-348.

by acting against each other, keep the whole system of human society in constant motion, and prevent its total subversion or corruption²⁵.

Le mouvement des corps est ici chargé d'une connotation très positive : il permet à la société humaine de ne pas sombrer dans la corruption. Pour permettre ce mouvement, l'action réciproque des deux tendances fondamentales de l'humanité est nécessaire, une action réciproque qui ne peut ni ne doit parvenir à un équilibre parfait et définitif. Seul le déséquilibre permanent permet d'éviter la stagnation, puis la corruption de l'être humain, une idée déjà présente dans le *Voyage round the World* et qui constitue un point central de la définition de la perfectibilité dans *Cook, l'explorateur*²⁶.

Ces mêmes lois du mouvement des corps peuvent être appliquées aux différentes manifestations de la morale humaine. Dans les *Vues sur le Rhin inférieur*, le récit du voyage qu'il entreprend en 1790 le long du Rhin, Forster reprend une affirmation de Buffon qui concerne exclusivement la physique et étend l'image aux hommes :

Büffon erklärte sich die abstoßenden Kräfte in der Physik, indem er voraussetzte, sie würden nur alsdann wirksam, wenn die Theilchen der Materie, die einander anziehen, so lange sie in gewisser Entfernung von einander bleiben, plötzlich allzunahe, innerhalb des Kreises der Anziehung, an einander geriethen; alsdann, meinte er, stießen sie sich mit eben der Gewalt zurück, womit sie sonst zusammenhielten. Dies kann wenigstens als Bild auch für die Erscheinungen der Sittlichkeit gelten.²⁷

L'action du monarque sur l'ensemble du corps social contribue à maintenir ce corps social dans un même tout, dans une même société ; cette action, parfois punitive, est

²⁵ FORSTER, *Werke: A Voyage round the World [1777]*, op. cit., 1968, p. 515. « La conservation de soi est sans aucun doute la première loi de la nature, et les passions sont subordonnées à ses fins. Elles sont tout aussi naturelles à l'homme que les sentiments de l'amour général de l'humanité ; et si différents et opposés puissent paraître ces deux impulsions de la nature, elles sont cependant des ressorts, qui, en agissant l'un contre l'autre, gardent tout le système de la société humaine dans un mouvement constant, et empêchent sa subversion ou sa corruption totale. » La version allemande du récit de voyage ne reprend pas le texte anglais de manière exhaustive, raison pour laquelle c'est l'ouvrage en anglais qui est cité ici.

²⁶ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », art. cit., 1985, p. 195.

²⁷ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, op. cit., 1958, p. 123. « Buffon s'expliqua les forces de répulsion en physique en supposant qu'elles n'avaient un effet qu'une fois que les molécules de la matière, qui s'attirent les unes les autres tant qu'elles restent à une certaine distance les unes des autres, se trouvaient soudainement bien trop près, à l'intérieur du cercle d'attraction ; alors, disait-il, elles se repoussaient avec la même violence avec laquelle elles tenaient ensemble le reste du temps. Cela peut être également valable, du moins en tant qu'image, pour les manifestations de la moralité. » La première phrase de la citation fait allusion au passage suivant, tiré des premières pages de l'*Histoire des minéraux* de Buffon : « La force expansive pourroit donc bien n'être dans le réel que la réaction de la force attractive, réaction qui s'opère toutes les fois que les molécules primitives de la matière, toujours attirées les unes par les autres, arrivent à se toucher immédiatement : car dès-lors il est nécessaire qu'elles soient repoussées avec autant de vitesse qu'elles en avoient acquis en direction contraire au moment du contact [...]. » BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *Histoire naturelle, générale et particulière, servant de suite à la Théorie de la Terre, & d'introduction à l'histoire des minéraux. Supplément*, vol. 1, Paris, Imprimerie royale, 1774, p. 9.

indispensable et permet, comme dans le cas de corps attirés par la force d'attraction, le maintien d'une certaine unité constituée de forces qui s'opposent en permanence les unes aux autres. Forster assimile ici les rapports entre le monarque et les différentes parties du corps social aux lois qui régissent les rapports entre les corps célestes, en particulier la possibilité pour des corps plus petits de graviter indéfiniment autour d'un corps plus grand. Tant que les corps plus petits restent à une certaine distance du corps plus grand, elles ne peuvent pas le heurter mais restent à égale distance de ce corps, malgré les forces d'attraction qui s'appliquent en permanence. Dans l'image de Forster, c'est le monarque qui entre dans le cercle d'attraction des sujets, par exemple en abusant durant une longue période de son pouvoir. Il se rapproche ainsi insensiblement de la sphère d'attraction de ses sujets. Une dernière décision provoque l'entrée dans cette sphère et une collision, aux conséquences violentes et destructrices. Jusqu'alors les forces étaient maintenues dans une certaine harmonie provisoire, en mouvement perpétuel ; mais par ces abus, le monarque provoque l'apparition de nouvelles forces qui ne se laissent pas contrôler, et qui s'expriment sous la forme d'une révolution²⁸.

II) Perfectibilité et génération des organismes

Après plusieurs décennies au cours desquelles la théorie de la préformation semblait avoir triomphé, l'ancienne controverse de la génération des organismes est ranimée au début des années 1780, en grande partie par les travaux de Johann Friedrich Blumenbach à Göttingen. Forster prend position dans ce débat, mais il ne se contente pas d'affirmer son soutien aux thèses de Blumenbach et à sa tendance formative (*Bildungstrieb*). Forster développe cette tendance formative pour l'adapter à ses propres conceptions et la prolonge de manière à ce qu'elle puisse expliquer le perfectionnement moral de l'être humain. En décrivant ce concept naturaliste comme une force qu'il serait possible d'appliquer à l'être humain, Forster ouvre la possibilité de l'inscrire également dans l'anthropologie et ce faisant, il jette un pont entre les sciences naturelles et l'anthropologie, qui lui permet de définir une perfectibilité qui relève des deux

²⁸ Voir notamment à ce sujet GILLI, *Un révolutionnaire allemand, Georg Forster (1754-1794), op. cit.*, 2005, pp. 33-34., GILLI Marita, « La conception de la Révolution d'un révolutionnaire allemand : Georg Forster. Rupture ou reconstruction? », *Annales historiques de la Révolution française* 347 (1), 03.2007, pp. 67-81.

sciences à la fois. Forster ouvre ainsi la voie à un rapport différent entre l'homme et la nature où la perfectibilité occupe une place centrale.

A) Forster et la controverse de la génération dans les sciences naturelles

Le problème de la génération des êtres vivants est central dans la fondation des sciences naturelles au XVIII^e siècle. La théorie de la préformation, qui suppose qu'il existe pour chaque être vivant et chaque partie de cet être vivant un germe préexistant dans la nature, s'oppose à la théorie de l'épigénèse, qui suppose la formation nouvelle d'individus lors de la reproduction. Après le rejet de la théorie de l'épigénèse scholastique héritée d'Aristote, la préformation est la théorie dominante pendant la plus grande partie du XVIII^e siècle, et les travaux de Caspar Friedrich Wolff en 1759, qui réfutent la préformation au profit de l'épigénèse, sont refusés par les principaux naturalistes du temps malgré la validité de ses objections. Ils restent longtemps inconnus et c'est seulement avec les travaux de Johann Friedrich Blumenbach, à partir de 1780, que l'épigénèse s'impose. Pour expliquer l'épigénèse et justifier de sa capacité à former de nouveaux individus, Blumenbach affirme l'existence d'une tendance formative, ou *Bildungstrieb*. Cette tendance formative a une forte influence sur la construction théorique de la perfectibilité de Forster.

1) Les liens de Forster avec Göttingen

Au cours de son séjour à Cassel entre 1779 et 1784, Forster est en contact étroit avec les professeurs et lettrés de Göttingen. Cette période correspond à l'aboutissement au XVIII^e siècle de la controverse sur la génération de l'homme, entre les partisans de l'épigénèse et ceux de la théorie de la préformation.

Si Forster enseigne à Cassel de 1779 à 1784, il n'est pas satisfait des possibilités intellectuelles que lui offre la ville. En particulier, la possibilité d'échanges avec d'autres lettrés d'une part et l'accès à une grande bibliothèque d'autre part ne sont pas possibles à Cassel. Au cours de son voyage en Allemagne, Forster a séjourné à Göttingen et a pu y fréquenter la bibliothèque universitaire. Son activité d'enseignement à Cassel ne le satisfait pas et, soucieux de conserver ses liens avec les réseaux de lettrés établis au cours de ses voyages dans l'espace germanique en 1778-1779 et de se tenir au courant des nouveaux ouvrages, Forster met en place

un accord avec le directeur de la bibliothèque, le philologue Christian Gottlob Heyne. Il lui écrit en 1780 :

Meine jetzige neue Beschäftigung als Aufseher der hiesigen fürstlichen Naturaliensammlung beraubt mich des Vergnügens so oft wie sonst ehemals, hinüber zu reisen, und den Schatz an guten und seltenen Werken so zu benutzen, wie ichs bisher getan.²⁹

Pris par ses obligations à Cassel, Forster ne peut donc plus se rendre à Göttingen aussi fréquemment qu'il le souhaiterait. Or, sauf exception, seuls les professeurs de l'université ont le droit d'emprunter des ouvrages à la bibliothèque universitaire³⁰. Pour contourner cette interdiction, Forster demande à Heyne de lui envoyer personnellement les ouvrages dont il a besoin ; en contrepartie, Forster rédige des recensions et des annonces de publication des ouvrages qu'il reçoit pour la revue scientifique et littéraire qui est pour Luigi Marino la plus représentative des Lumières de Göttingen³¹, les *Göttingischen Gelehrten Anzeigen*, dont Heyne est le directeur. Durant le séjour de Forster à Cassel, sa correspondance avec Heyne contient de très nombreuses allusions à des ouvrages reçus ou renvoyés par Forster. Il s'agit essentiellement de récits de voyages.

Forster fréquente rapidement certains professeurs de l'université de Göttingen, parmi eux Johann Friedrich Blumenbach, Christoph Meiners ou Georg Christoph Lichtenberg. Forster se trouve ainsi au cœur des controverses et des problèmes qui se posent au sein de l'université de Göttingen, en particulier dans les domaines des sciences naturelles et de l'anthropologie³². Réciproquement, les ouvrages de Forster, en particulier le *Voyage autour du monde*, éveillent l'attention d'un certain nombre de professeurs de l'université de Göttingen, notamment Johann Andreas Murray, professeur de botanique et disciple de Linné, Johann Christoph Gatterer, professeur d'histoire, ou encore Heyne lui-même, Blumenbach ou Lichtenberg, trois professeurs qui furent, pendant un temps ou de manière durable, des amis proches de Forster. Il a été possible de reconstituer les emprunts des ouvrages de Forster par des professeurs de

²⁹ FORSTER Georg, « Georg Forster an Christian Gottlob Heyne, 18.03.1780 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 290. « Ma nouvelle occupation actuelle en tant que surveillant des collections naturalistes princières de ce lieu me prive du plaisir de voyager autant qu'auparavant jusqu'à votre bibliothèque et d'utiliser ce trésor de bons et rares ouvrages de la manière dont j'ai pu le faire jusqu'à présent. »

³⁰ ROHLFING Helmut, « Göttinger Ausleihjournale als Quellen der Bibliotheksbenutzung », *Wolfenbütteler Notizen zur Buchgeschichte* 34 (1/2), 2009, pp. 27-44.

³¹ MARINO Luigi, *Praeceptores Germaniae: Göttingen 1770-1820*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1995 (Göttinger Universitätsschriften), pp. 40-42.

³² *Ibid.*, p. 110.

l'université de Göttingen à la bibliothèque au cours de cette période, grâce aux registres d'emprunt toujours conservés à Göttingen aujourd'hui³³.

2) Le ralliement à l'épigénèse de Forster

Si elle était présente auparavant dans sa pensée et ses textes, la perfectibilité de Forster se développe et acquiert une solide fondation théorique à partir de ses contacts avec le milieu universitaire de Göttingen. Ce développement a précisément lieu au moment où le domaine de recherche de Forster commence à s'étendre des sciences naturelles vers l'anthropologie.

L'un des principaux objets des réflexions et des discussions du milieu des sciences naturelles à Göttingen est alors l'opposition entre préformation et épigénèse. Cette controverse déjà ancienne connaît alors un regain d'activité à l'occasion de la parution en 1780 de l'article de Johann Friedrich Blumenbach de son article introduisant la tendance formative (*Bildungstrieb*)³⁴. Il est possible d'établir un parallèle entre différents textes de Forster écrits entre 1782 et 1789 qui abordent ces questions relevant de l'actualité scientifique de son temps et les textes principaux dans lesquels Forster aborde sa conception de la perfectibilité.

La question que pose cette controverse est à la fois très ancienne et centrale pour les sciences naturelles du XVIII^e siècle. Aristote se posait déjà la question de la génération dans *De la génération des animaux*. Mais à la fin du XVII^e siècle, la question prend une dimension particulière³⁵. La critique de l'aristotélisme scholastique a jeté le discrédit sur l'explication épigénétique de la génération par Aristote, pour qui la semence masculine contient la cause

³³ Les registres d'emprunt sont disponibles au *Historisches Gebäude* de l'université de Göttingen. En raison du grand nombre d'emprunts, il existe durant la période évoquée ici deux registres par an, de la Saint Michel à Pâques et inversement. La liste des ouvrages de Forster empruntés à Göttingen au cours du séjour de ce dernier à Cassel (1779-1785), dans la plupart des cas par des professeurs de l'université de Göttingen, figure en annexe.

³⁴ BLUMENBACH Johann Friedrich, « Über den Bildungstrieb (Nisus formativus) und seinen Einfluß auf die Generation und Reproduction », *Göttingisches Magazin der Wissenschaften und Litteratur* 1 (5), 1780, pp. 247-266. Forster propose la traduction de « tendance continuellement formative » pour *Bildungstrieb* : FORSTER, « Éléments de botanique [première parution posthume 2003] », *art. cit.*, 2003, p. 1448. Cette traduction est également employée par la recherche française, notamment CANGUILHELM Georges, *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, 7^e édition, Paris, Vrin, 2002, p. 326. Blumenbach propose lui-même comme équivalent à *Trieb*, dans ce sens, les termes de *Tendenz* ou de *Bestreben* : BLUMENBACH Johann Friedrich, *Über den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäfte*, Göttingen, Johann Christian Dieterich, 1781, p. 12.

³⁵ Ce paragraphe s'appuie essentiellement sur les travaux de Helmut Müller-Sievers : MÜLLER-SIEVERS Helmut, « 2. Schachteln, Lüste, Triebe: Von der Präformation zur Epigenesis », in: *Epigenesis: Naturphilosophie im Sprachdenken Wilhelm von Humboldts*, Paderborn, Munich, Schöningh, 1993, pp. 30-52. Voir également WEIGEL Sigrid, *Genea-Logik. Generation, Tradition und Evolution zwischen Kultur- und Naturwissenschaften*, Wilhelm Fink Verlag, Munich, 2006, pp. 128-135.

formelle, qui façonne la matière féminine. Il faut donc trouver une autre explication à la génération des organismes, et ce discrédit jeté sur l'épigénèse aristotélicienne va de pair avec l'apparition d'une théorie d'explication alternative. Cette théorie, la préformation, confie à Dieu l'explication de la génération : les germes qui sont à l'origine de la constitution de chaque nouvel être vivant, végétal ou animal, sont déjà présents dans le monde, puisque Dieu les y a déposés au moment de la Création. Ces germes ne font qu'évoluer, se développer, mais rien de nouveau n'apparaît³⁶. Soit ces germes sont présents dans l'air et dans l'eau et s'implantent dans les organismes au cours de leur développement, pour donner naissance aux différentes parties qui composent ces organismes à l'âge adulte ; soit ils sont déjà présents dans l'organisme des individus, et l'individu masculin ou féminin contient donc l'ensemble des germes des différentes parties des individus dont il est l'ancêtre³⁷. La nature ne dispose d'aucune énergie créatrice, les formes sont déjà toutes présentes dans le monde dès sa création. Cette théorie de la préformation a connu un regain de vigueur à l'aide des expériences de trois naturalistes célèbres, Charles Bonnet, Albrecht von Haller et Lazzaro Spallanzani.

L'apparition des forces en physique, notamment la force d'attraction avec Isaac Newton, est à l'origine d'une remise en question de la théorie de la préformation. La controverse présente également un enjeu religieux. En effet, le fait que les animaux se reproduisent pose problème dans une optique biblique : la théorie de la préformation permet de ne pas interrompre la Création par la génération. En 1759, Caspar Friedrich Wolff soutient sa thèse de doctorat, intitulée *Theoria generationis*, dans laquelle il présente notamment ses travaux sur la génération³⁸. Sa thèse principale est qu'il existe une force essentielle qui confère aux liquides séminaux la capacité de produire un nouveau matériau vivant et donc un nouvel individu. Cette force se trouve pour lui contenue dans le liquide séminal masculin. Mais cette théorie ne trouve pas d'écho dans le monde scientifique, dominé alors par les tenants de la préformation, et les travaux de Caspar Friedrich Wolff sont oubliés pour un temps. Ce sont les travaux de

³⁶ On trouve parfois l'expression de théorie de l'évolution pour caractériser la théorie de la préformation, une expression qu'il ne faut bien sûr pas comprendre dans le sens de Charles Darwin. L'évolution dont il est question ici est celle du germe préformé qui se développe pour devenir un organisme à part entière. En particulier, Forster parle lui-même de *Evolutionstheorie* dans différents textes cités ici ; il faut, à chaque fois, comprendre « théorie de la préformation ».

³⁷ BONNET Charles, *Considérations sur les corps organisés [1779-1783]*, Paris, Fayard, 1985, pp. 21-22.

³⁸ WOLFF Caspar Friedrich, *Theoria Generationis Quam Pro Gradu Doctoris Medicinae Stabilivit publice eam defensurus d. 28. Novembr. 1759*, Halle, Hendel, 1759.

Blumenbach, vingt ans plus tard, qui scellent la victoire de la théorie de l'épigénèse contre celle de la préformation.

Le milieu universitaire de Göttingen, dans lequel Forster évolue à partir de 1779 et avec lequel il tisse de forts liens intellectuels et personnels, est pour l'essentiel favorable à la cause de l'épigénèse, remise au goût du jour par un de ses membres, Johann Friedrich Blumenbach, dans son article de 1780 intitulé « Über den Bildungstrieb (Nisus formativus) und seinen Einfluß auf die Generation und Reproduction ». Blumenbach fait paraître son article dans le *Göttingisches Magazin der Wissenschaften und Litteratur*, dont les éditeurs sont alors Georg Christoph Lichtenberg, collègue de Blumenbach à Göttingen qui a assisté ce dernier dans ses expériences sur la génération³⁹, et Georg Forster. Ce dernier connaissait donc ce texte avant même sa parution et a contribué à cette parution. L'année suivante, Blumenbach publie son article modifié sous la forme d'un ouvrage, *Über den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäfte*⁴⁰. Il y développe son idée d'une tendance formative, une idée qui permet à la théorie de l'épigénèse de s'imposer parmi les naturalistes de la fin du XVIII^e siècle.

3) Défense de la nouvelle théorie par Forster ?

Dans ses *Éléments de botanique*, le cours d'histoire naturelle qu'il donne à Vilna en français entre 1784 et 1787, Forster confirme son ralliement à l'épigénèse et à la tendance formative de Blumenbach⁴¹. Forster écrit, sans doute par souci d'impartialité dans un cours qui doit faire preuve de neutralité :

Deux théories s'offrent encore à notre choix, dont chacune a ses avantages et ses difficultés.

La théorie du développement, (theoria evolutionis)

La théorie de la formation successive ou l'Epigénèse (theoria epigeneseos) [...]⁴².

³⁹ BLUMENBACH, *Über den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäfte*, op. cit., 1781, p. 53 : Blumenbach indique avoir demandé à Lichtenberg de rechercher avec lui, au moyen de microscopes, la présence de potentiels germes préformés au sein d'une algue d'eau douce, *Conferva fontinalis*, du genre des *Vaucheria*. C'est également cet organisme qui avait permis à Joseph Priestley de mettre en évidence l'existence de la photosynthèse dans les années 1770.

⁴⁰ BLUMENBACH, *Über den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäfte*, op. cit., 1781.

⁴¹ FORSTER, « *Éléments de botanique* [première parution posthume 2003] », art. cit., 2003, pp. 1445-48.

⁴² Ibid., p. 1445.

Cependant, la suite du texte ne laisse pas de doute sur le côté duquel Forster se range dans la controverse. Forster présente un des arguments essentiels des partisans de la préformation en faveur de leur théorie, l'argument selon lequel si de nouveaux individus apparaissent à partir de parties de végétaux ou de certains animaux qu'on a séparées du reste de l'organisme, c'est parce que chaque partie coupée contient le germe d'un nouvel individu. Forster écrit :

Il faut être furieusement épris du merveilleux pour ne pas sentir la disparate d'une pareille hypothèse. [...] Les Epigénésistes ont redoublés d'ardeur pour chercher un argument non équivoque, qui renverserait la système du développement et de l'emboîtement ; Et ils l'ont trouvé. [...] Il résulte donc de tous ces argumens pris ensemble qu'il faudra abandonner l'idée du développem[en]t et s'en tenir à l'épigénèse, c'est à dire à la formation successive [...] ⁴³.

En 1788, Forster fait paraître une traduction d'une lettre de Eugène Louis Melchior Patrin qu'il intitule *Zweifel gegen die Entwicklungstheorie* ⁴⁴. Cette « théorie du développement » dont il est question n'est autre que la théorie de la préformation. Le public de cette lettre, publiée à Göttingen, n'est pas le même que celui de ses cours de Vilna, Forster est donc plus prudent. Il rédige en juillet 1787 un avant-propos à sa traduction, dans lequel il écrit tout d'abord :

Ich will und kann den subtilen Streit nicht entscheiden, ob die Evolutionstheorie oder die Epigenese der Wahrheit am nächsten komme. ⁴⁵

Cependant, le fait même que Forster décide de publier cette lettre qui élève des objections contre la préformation, et qu'il dédicace l'ouvrage à son « ami le professeur

⁴³ Ibid., pp. 1447-48.

⁴⁴ La genèse de cette traduction est inhabituelle, puisque Forster a trouvé le manuscrit à Vilnius alors qu'il était destiné à être détruit. La lettre était adressée au botaniste suisse et directeur de la bibliothèque de Genève Jean Senebier. Patrin l'avait au préalable envoyée à son ami Jean-Emmanuel Gilibert, fondateur du jardin botanique de Vilnius et prédécesseur de Forster dans cette même ville en tant que professeur de botanique. Patrin cherche dans cette lettre à réfuter la thèse de la préformation de Lazzaro Spallanzani, dont Senebier était le traducteur en français. La lettre de Patrin est une réponse à l'ouvrage de Spallanzani traduit par Senebier : SPALLANZANI Lazzaro, *Opuscules de physique, animale et végétale*, Genève, Chirol, 1777. Forster explique dans son avant-propos qu'il considère que cette lettre pourrait intéresser le public allemand. La lettre paraît en 1788 : PATRIN Louis, *Zweifel gegen die Entwicklungstheorie. Ein Brief an Herr Senebier von L*** P****, Göttingen, Dieterich, 1788. L'avant-propos de Forster figure également dans les œuvres complètes : FORSTER, « Vorbericht zu: Louis Patrin, Zweifel gegen die Entwicklungstheorie [1788] », *art. cit.*, 1974. Voir également SCHEIBE, « Erläuterungen: Einführung. Entstehung- und Wirkungsgeschichte der einzelnen Texte », *art. cit.*, 1974, p. 411.

⁴⁵ FORSTER, « Vorbericht zu: Louis Patrin, Zweifel gegen die Entwicklungstheorie [1788] », *art. cit.*, 1974, p. 161. « Je ne veux ni ne peux décider de cette dispute subtile qui cherche à déterminer si c'est la théorie de l'évolution ou bien l'épigénèse qui parvient au plus près de la vérité. »

Blumenbach⁴⁶ », qui est à l'origine de la renaissance de l'épigénèse, montre bien pour quel camp il a pris parti dans cette controverse. De fait, quelques pages plus loin, à la fin de son avant-propos, il mentionne l'« erreur des germes préformés⁴⁷ ». Forster embrasse dès le départ la cause de la tendance formative et de l'épigénèse et y reste fidèle, ce qui est loin d'être le cas de tous les naturalistes de son époque, à commencer par son père, Johann Reinhold Forster.

B) Forster et le *Bildungstrieb* de Blumenbach

En 1789, alors que Forster travaille notamment à son *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité*, il reçoit un exemplaire de la nouvelle édition de *Über den Bildungstrieb* de Blumenbach expédié par l'auteur⁴⁸. Deux semaines plus tard, Forster s'exprime à nouveau en faveur de la théorie de la tendance formative de Blumenbach dans une lettre à ce dernier⁴⁹.

La perfectibilité de l'homme chez Forster se déploie d'abord dans une réflexion qui relève de l'histoire naturelle. Dans certains textes, elle apparaît comme une prolongation en l'homme de la tendance formative présente dans chaque animal et chaque plante pour Blumenbach. C'est en particulier le cas dans le *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité*, paru en juillet 1789, trois mois après la lettre de Forster à Blumenbach où il s'exprime en faveur de la tendance formative.

1) Forster et le *Bildungstrieb*

Blumenbach connaît les écrits de Forster : il emprunte à la bibliothèque universitaire de Göttingen le *Voyage autour du monde* ainsi que la réponse polémique que Forster avait apportée

⁴⁶ „Seinem Freunde dem Herrn Professor Blumenbach gewidmet von dem Übersetzer.“ PATRIN, *Zweifel gegen die Entwicklungstheorie. Ein Brief an Herr Senebier von L*** P****, op. cit., 1788, p. 3. Forster fait référence à l'ouvrage de Blumenbach, *Über den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäft*, dans l'une des notes de sa traduction, en indiquant qu'on y trouve la plupart des objections les plus importantes et les plus récentes contre la théorie de l'évolution : Ibid., p. 118. Cette note est également présente dans les remarques à la fin du volume 8 des œuvres complètes de Forster : SCHEIBE, « Erläuterungen: Einführung. Entstehung- und Wirkungsgeschichte der einzelnen Texte », art. cit., 1974, p. 414.

⁴⁷ FORSTER, « Vorbericht zu: Louis Patrin, Zweifel gegen die Entwicklungstheorie [1788] », art. cit., 1974, p. 163.

⁴⁸ BLUMENBACH Johann Friedrich, « Johann Friedrich Blumenbach to Georg Forster in Mainz. Göttingen, 18 March 1789 », in: DOUGHERTY Frank William Peter, *The Correspondence of Johann Friedrich Blumenbach: 1786-1790*, vol. 3, Göttingen, Norbert Klatt Verlag, 2010, p. 203.

⁴⁹ FORSTER Georg, « Georg Forster to Johann Friedrich Blumenbach in Göttingen. Mainz, 4 April 1789 », in: DOUGHERTY Frank William Peter, *The Correspondence of Johann Friedrich Blumenbach: 1786-1790*, vol. 3, Göttingen, Norbert Klatt Verlag, 2010, pp. 211-214.

à une recension très critique du *Voyage autour du monde* faite par l'astronome William Wales, *Reply to Mr. Wales's Remarks*. Blumenbach emprunte ces ouvrages entre 1781 et 1783⁵⁰, à l'époque où il rédige et fait paraître les premières éditions de l'ouvrage qui fait connaître son concept de *Bildungstrieb*, *Über den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäfte*. Mais cet intérêt pour l'épigénèse dans l'entourage de Forster ne se limite pas à Blumenbach ; Forster est également très proche de Georg Christoph Lichtenberg, associé aux expériences de Blumenbach sur la génération et lui aussi partisan de l'épigénèse et de la tendance formative de ce dernier. Lichtenberg écrit à Blumenbach à l'occasion de la parution de l'ouvrage de ce dernier en 1781 :

Ihre Schrift vom Bildungs-Trieb habe ich [...] wieder mit neuem Vergnügen gelesen. Ich habe wirklich von der Zeit an, da ich Physik bei Hollmann hörte, die Einschachtelungsphilosophie nur bloß aus Respekt geglaubt, so wie ich aber nach und nach mein eigener Herr wurde, so kam sie mir täglich einfältiger und einfältiger, wiewohl sehr bequem vor.⁵¹

L'ouvrage de Blumenbach, assez court, se consacre à l'élucidation de ce qu'il présente comme le mystère de la procréation (*Zeugungsgeschäft*). Il s'agit là, pour Blumenbach, d'un problème dont l'élucidation contribuerait grandement au bonheur de l'homme :

Das Geheimnis des Zeugungsgeschäftes endlich einmal aufgeklärt zu sehen [ist] ein Wunsch dessen Befriedigung so grosse Folgen fürs Glück der Menschheit, so vieles Licht über die mannigfaltigsten andern Kenntnisse verspricht, und der schon an sich die Neugierde eines jeden nachdenkenden Menschen so lebhaft reizen muß, daß selbst die mindeste neugeöffnete Aussicht ihr auch nur um einen Schritt näher zu kommen, gewiß alle Aufmerksamkeit und weitere Untersuchung verdient.⁵²

Après avoir souligné son grand respect pour Haller et Bonnet et les raisons qui l'ont pourtant poussé à s'écarter de leur théorie de la préformation, Blumenbach montre que c'est désormais la formation progressive (*allmälige Bildung*) qui est la clé de la procréation, et non

⁵⁰ C'est ce que montrent les registres d'emprunt consultés sur place – voir en annexe.

⁵¹ LICHTENBERG Georg Christoph, *Schriften und Briefe*, vol. 4, Francfort sur le Main, Insel, 1983, pp. 276-277. « J'ai à nouveau lu votre ouvrage sur la tendance formative avec un plaisir renouvelé. Je n'ai vraiment cru, à partir de l'époque où j'écoutais les cours de physique de Hollmann, à la philosophie de l'emboîtement que par respect seulement, mais lorsque peu à peu je devins mon propre maître, elle me sembla de jour en jour toujours plus naïve, bien que très commode. » Bien sûr, Lichtenberg mentionne le fait qu'il connaissait déjà la théorie de Blumenbach, puisqu'il l'avait assisté dans ses travaux. Voir également MÜLLER-SIEVERS Helmut, *Epigenesis: Naturphilosophie im Sprachdenken Wilhelm von Humboldts*, Paderborn, Munich, Schöningh, 1993, p. 17.

⁵² BLUMENBACH, *Über den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäfte*, *op. cit.*, 1781, pp. 3-4. « Voir le secret de la procréation enfin élucidé est un vœu dont la satisfaction promet de si grandes conséquences pour le bonheur de l'humanité, tant de lumières sur les autres connaissances les plus diverses, et qui déjà, en lui-même, doit nécessairement éveiller de manière si vivante la curiosité de chaque homme qui réfléchit que même la plus réduite des perspectives de s'en rapprocher ne serait-ce que d'un pas mérite avec certitude toute l'attention et des recherches complémentaires. »

plus des germes enveloppés comme chez Haller (*eingewickelte Keime*)⁵³. C'est une expérience sur des polypes, entreprise par hasard, qui a mené Blumenbach à faire des observations qui l'ont poussé à se rallier à l'épigénèse, et à développer le *Bildungstrieb*. Il constate la capacité de ces animaux à faire repousser des membres coupés, et il constate également peu après une faculté semblable de cicatrisation chez un homme atteint de tuberculose diaphysaire (*Winddorn*). Ces deux observations s'opposent à la théorie de la préformation, car pour expliquer ces observations par cette théorie, il serait nécessaire de supposer l'existence de germes préformés dans chaque membre et à chaque endroit du corps de chaque animal, prêts à reconstituer un membre coupé. Blumenbach a déduit de ces deux observations sa tendance formative, qu'il définit ainsi :

In allen belebten Geschöpfen vom Menschen bis zur Made und von der Ceder zum Schimmel herab [liegt] ein besondrer, eingebohrner, Lebenslang thätiger wirksamer Trieb, ihre bestimmte Gestalt anfangs anzunehmen, dann zu erhalten, und wenn sie ja zerstört worden, wo möglich wieder herzustellen.

Ein Trieb [...] der sowol von den allgemeinen Eigenschaften der Körper überhaupt, als auch von den übrigen eigenthümlichen Kräften der organisirten Körper ins besondere, gänzlich verschieden ist; der eine der ersten Ursachen aller Generation, Nutrition und Reproduction zu seyn scheint, und den ich hier [...] mit dem Namen des Bildungs-Triebes (*Nisus formativus*) belege.⁵⁴

La génération, la nutrition et la reproduction sont les trois parties qui composent cette tendance formative, présente en tout animal et en tout végétal. Blumenbach cherche ensuite à différencier sa tendance formative d'autres tendances développées au sein de l'épigénèse, notamment celle de Caspar Friedrich Wolff. La tendance formative de Blumenbach naît du mélange des liquides séminaux du mâle et de la femelle chez les mammifères, mais nécessite un peu de temps avant d'apparaître ; c'est là ce qui explique le temps de latence avant la constatation de la grossesse. Lorsque la tendance formative apparaît, elle agit avec force et forme les parties qui définissent l'organisation de la plante ou de l'animal avec une grande

⁵³ Ibid., p. 7.

⁵⁴ Ibid., pp. 12-13. « Dans toutes les créatures vivantes, en descendant de l'homme au ver et du cèdre à la moisissure, se trouve une tendance particulière, innée, qui reste active et agissante durant toute une vie, une tendance à prendre au début la forme qui est déterminée pour eux, puis à la conserver, et même, si elle est détruite, à pouvoir peut-être la restaurer.

Une tendance qui est entièrement différente, tant des propriétés générales du corps dans leur entier que, également, des autres forces propres au corps organisé en particulier ; qui semble être l'une des premières causes de toute génération, toute nutrition et toute reproduction, et à laquelle je donne ici le nom de tendance formative (*nisus formativus*). »

célérité⁵⁵. Si la tendance formative est présente en chaque espèce, ses manifestations sont, elles, différentes et propres à chacune de ces espèces.

Blumenbach insère sa tendance formative dans une réflexion qui relève avant tout des sciences de la nature, avec une filiation qui remonte à Newton, comme l'a montré Timothy Lenoir⁵⁶. Selon ce dernier, c'est l'interprétation de sa tendance formative par Kant qui permet à Blumenbach de comprendre la portée qu'elle a pour l'ensemble des sciences de la nature, et le mène à la considérer comme une force, qui serait présente en chaque espèce, mais toujours différente. Elle ne peut pas exister en dehors de la matière, et elle ne peut pas être séparée en plusieurs éléments, ce qui la rend très comparable à une force newtonienne. Blumenbach écrit, quelques années plus tard :

Hoffentlich ist für die mehresten Leser die Erinnerung überflüssig, daß das Wort Bildungstrieb selbst so gut wie die Benennungen aller andern Arten von Lebenskräften an sich weiter nichts erklären, sondern bloß eine besondere Kraft unterscheidend bezeichnen soll, deren constante Wirkung aus der Erfahrung anerkannt worden, deren Ursache aber so gut wie die Ursache aller andern noch so allgemein anerkannten Naturkräfte, für uns hienieden im eigentlichen Wortverstande qualitas occulta bleibt. – Das hindert aber nicht, daß man nicht mehr suchen sollte, ihre Wirkungen durch Beobachtung weiter zu erforschen und zu verfolgen, und sie so auf allgemeine Gesetze zurück zu bringen.⁵⁷

Blumenbach ne prétend pas avoir élucidé cette force, il a simplement constaté sa présence et appelle de ses vœux des recherches supplémentaires qui permettraient de mieux la comprendre.

2) L'adhésion de Forster à l'épigénèse et à la tendance formative

L'ouvrage de Blumenbach comprend de nombreux passages qui ont dû éveiller l'intérêt de Forster. Ainsi, lorsque l'auteur évoque la question de la pilosité des Américains, il mentionne le fait que cette question a été beaucoup discutée peu de temps auparavant. Forster a participé à cette discussion de manière polémique à travers sa traduction et son commentaire de l'*Histoire*

⁵⁵ Ibid., pp. 43-46.

⁵⁶ LENOIR Timothy, « Kant, Blumenbach, and Vital Materialism in German Biology », *Isis* 71 (1), 1980, pp. 84-85.

⁵⁷ BLUMENBACH Johann Friedrich, *Handbuch der Naturgeschichte*, 5^e édition, Göttingen, Johann Christian Dieterich, 1797, p. 18. « Il faut espérer que pour la plupart des lecteurs le rappel suivant est inutile : l'expression tendance formative elle-même, tout autant que les dénominations de toutes les autres espèces de forces vitales, n'explique en soi rien du tout, sinon qu'elle doit désigner et distinguer des autres une force particulière, dont on a reconnu l'effet constant à partir de l'expérience, mais dont les causes, tout autant que les causes de toutes les autres forces naturelles, pour aussi reconnues généralement que soient ces forces, restent pour nous, ici-bas, une *qualitas occulta* dans leur compréhension réelle. Il n'empêche cependant qu'il faut poursuivre la recherche et l'étude de leur action par l'observation, et s'efforcer de les ramener à des lois générales. »

naturelle de Buffon, qu'il vient alors de faire paraître et dans lequel, une fois encore, il s'oppose à une thèse de Buffon, qui associe le manque de pilosité des natifs d'Amérique à un manque de force et de virilité en comparaison avec les Européens⁵⁸. Que Blumenbach ait eu ou non l'ouvrage traduit par Forster entre les mains, l'évocation de cette discussion par Blumenbach dans *Über den Bildungstrieb* a nécessairement intéressé Forster.

Le ralliement de Forster au *Bildungstrieb* apparaît dans *Un aperçu de la nature dans sa totalité*, dès 1781, ce qui peut sembler étonnant puisque ce texte est en grande partie une traduction littérale de Buffon⁵⁹. Lorsque Forster décide d'interrompre sa traduction de Buffon pour ajouter des réflexions personnelles dans le texte, c'est souvent parce que ses propres conceptions divergent de celles de Buffon. C'est le cas ici, puisque dans le cadre de cette même controverse sur l'explication de la génération des organismes, Buffon défend dès 1749 la théorie d'un moule intérieur⁶⁰, que Forster critique très vivement quelques années après la rédaction de *Un aperçu de la nature dans sa totalité*, dans ses *Éléments de botanique*. Forster y écrit que cette théorie est incompréhensible et qu'elle semble peu claire dans l'esprit de Buffon lui-même⁶¹. Forster, d'un autre avis que Buffon sur cette question, devait donc nécessairement s'écarter du texte de ce dernier, d'autant plus que le texte de Buffon, quand bien même ce dernier eût été du même avis que Forster, ne pouvait intégrer la théorie alors toute nouvelle de Blumenbach : le texte de Buffon sur lequel Forster s'appuie ici, « De la Nature. Première Vue », date de 1764 tandis que Blumenbach n'a développé sa théorie que seize ans plus tard⁶². Un autre passage de *Un aperçu de la nature dans sa totalité* confirme cette interprétation d'une volonté de Forster d'effacer la théorie d'un moule intérieur : lorsque Buffon emploie le terme de moule,

⁵⁸ FORSTER, « Herrn von Buffons Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere. Sechster Band [Vorbericht. Anmerkungen. Anhänge] », *art. cit.*, 2003, p. 694. Forster réfute cette interprétation de Buffon en écrivant : „Ich hole hier nach, daß die erwachsenen Amerikaner nicht anders behaart seyn würden als die Bewohner der alten Welt, wenn sie sich nicht große Mühe gäben, alle Haare und sogar einen großen Theil des Haupthaars auszureißen.“ (« Je corrige ici en indiquant que les Américains adultes n'auraient pas une pilosité différente de celle des habitants de l'ancien monde s'ils ne faisaient pas bien des efforts pour s'arracher tous les poils et même une grande partie de leurs cheveux. »).

⁵⁹ Voir la troisième sous-partie du chapitre 3, pp. 221-225.

⁶⁰ BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *Histoire naturelle, générale et particulière*, vol. 2, Imprimerie royale, Paris, 1749, p. 54. Voir également IBRAHIM Annie, « La notion de moule intérieur dans les théories de la génération au XVIIIe siècle », *Archives de Philosophie* 50, 1987, pp. 555-580.

⁶¹ FORSTER, « Éléments de botanique », *art. cit.*, 2003, p. 1441 : « Pour expliquer la manière dont la nature s'y prend, pour rendre les molécules organiques analogues à la partie du corps qu'elles viennent nourrir, il dit qu'il y a partout, dans toutes les parties du corps un moule intérieur [...]. On n'a jamais bien sçu ce que c'étoit que ce moule intérieur, et où l'on devoit le chercher ; et les plaisants ont cru, que l'auteur lui-même n'a pas sçu trop clairement ce qu'il nous vouloit avec son moule intérieur [...] ».

⁶² BUFFON, « De la Nature. Première vue », *art. cit.*, 1764, pp. vii, ix-xi.

dans un autre passage également repris ici par Forster, ce dernier supprime purement et simplement le terme⁶³. Si Forster a bien traduit « copies » par *Nachbildungen*, il décide de ne pas reprendre le terme de moule. Forster substitue alors à cette théorie du moule intérieur une interprétation épigénétique de la force d'attraction de Newton. Pour Forster, la force d'attraction est à l'origine de la formation du règne minéral, puis végétal et animal. Elle a en effet permis de placer la terre sur l'orbite du soleil, et donc de former tous les êtres présents sur terre, grâce à une chaleur bienfaisante :

So oft das Sonnenlicht mit vermehrter Kraft in die Körper dringt, so oft erneuert es das Leben ihrer eigenthümlichen Kräfte. Nicht nur die Schwungkraft des Planeten selbst wird stärker, er bewegt sich schneller als sonst in der ihm vorgeschriebenen Bahn; sondern auch die unendlich vielen Theile, aus welchen er besteht, erhalten neue Kraft, und gewinnen andre Gestalten.⁶⁴

Il est à noter que si Forster ne suit plus ici la lettre du texte de Buffon, il reste fidèle à son esprit : Buffon en effet mentionne lui aussi le caractère bienfaisant de la chaleur et de la lumière du soleil, qui permet la pullulation de la vie là où le froid et l'obscurité symbolisent au contraire la mort. Or ces considérations apparaissent dans son texte « De la nature. Seconde Vue » de 1765, qui est le deuxième texte du naturaliste de Montbard que Forster emploie abondamment dans son *Aperçu de la nature dans sa totalité*⁶⁵.

Forster poursuit son texte en introduisant, à la place de la théorie du moule intérieur, la tendance formative de Blumenbach, à laquelle il se rallie ici sans réserve :

Der Chymiker, der [diese Teile von Pflanzen und Tieren] zerlegt, findet überall nur ähnliche Grundstoffe, überall nur Licht und Luft und Wasser und Erde, woraus alle Körper bestehen. Wie die unzählig verschiedenen Mischungen aus diesen Elementen alle entstanden sind, begreift er anders nicht, als indem er eine, jeder Art von Geschöpfen eigenthümliche, wesentliche Kraft annimmt, welche sich die Elemente aneignet, und nach ihrer jedesmaligen Beschaffenheit bildet. Dies ist derjenige Bildungstrieb, den *Blumenbach* beschreibt.⁶⁶

⁶³ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, p. 82. Ce passage est cité p. 224, dans la troisième sous-partie du chapitre 3.

⁶⁴ *Ibid.*, pp. 84-85. « À chaque fois que la lumière du Soleil pénètre, avec une force augmentée, dans les corps, elle régénère la vie de leurs forces spécifiques. Non seulement la force centrifuge de la planète elle-même s'accroît, elle se meut plus rapidement que d'habitude dans l'orbite qui lui a été prescrite ; mais les innombrables parties dont elle est composée reçoivent elles aussi une force nouvelle et acquièrent d'autres formes. »

⁶⁵ BUFFON, « De la Nature. Seconde vue », *art. cit.*, 1765, pp. vi-vii. « La constitution particulière des animaux et des plantes est relative à la température générale du globe de la Terre, et cette température dépend de sa situation, c'est-à-dire de la distance à laquelle il se trouve de celui du Soleil [...]. La chaleur tempérée est le premier germe de la vie. [...] partout où les rayons du Soleil peuvent échauffer la terre, sa surface se vivifie, se couvre de verdure et se peuple d'animaux [...]. »

⁶⁶ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, p. 85. « Le chimiste qui décompose ces parties des plantes et des animaux ne trouve partout que des éléments de base identiques, partout seulement de la lumière et de l'air et de l'eau et de la terre, dont sont composés tous les corps. Comment tous les mélanges

Forster place donc la tendance formative dans la lignée des forces, au premier rang desquelles la force d'attraction, pour expliquer la genèse du monde et des espèces qui le peuplent. Il ne trahit pas en cela la pensée de Blumenbach et sa définition de la tendance formative, puisque la recherche considère aujourd'hui que Blumenbach la pensait lui-même comme la version organique d'une force newtonienne⁶⁷. Ce faisant, Forster étend et complète la théorie que Buffon professe à la fin de « De la nature. Seconde Vue », celle d'une nature où une force, la gravitation, conditionne tous les phénomènes physiques, comme l'a montré Jacques Roger⁶⁸. De la même manière que la force d'attraction forme indirectement les minéraux et la planète entière, grâce à l'action de la chaleur et de la lumière du soleil qu'elle a rapproché de la terre, le *Bildungstrieb* forme les plantes et les animaux, mais cette fois, cette force vient de l'intérieur et non plus de l'extérieur des objets modelés. Pour Forster, ce principe essentiel qu'est la tendance formative modèle chaque espèce, mais il a une action différente en chaque espèce. Les implications de l'existence de cette tendance formative vont cependant bien plus loin que la biologie et le principe d'organisation physique des animaux et des végétaux : comment en effet rendre compte de la spécificité humaine à partir de ce principe d'organisation commun à tous les êtres vivants ? Forster emploie la perfectibilité pour apporter une réponse à cette question. L'opposition qu'il manifeste à cette occasion à la réponse apportée par Herder à la même question de la génération des organismes est révélatrice de sa construction de la perfectibilité et de sa place dans la nature humaine.

C) Epigénèse et progression de l'homme : Forster contre Herder

La manière dont Forster critique la réflexion de Herder sur l'épigénèse est révélatrice de sa propre manière de concevoir l'épigénèse et les rapports entre une potentielle force vitale et les organes dans lesquels elle s'exprime.

innombrablement différents sont issus de ces éléments : il ne peut le comprendre qu'en supposant l'existence d'une force essentielle, propre à chaque sorte de créature, qui s'approprie les éléments et les forme en fonction de leurs constitutions respectives. C'est là cette tendance formative que Blumenbach décrit. »

⁶⁷ Voir notamment SPECHT Rainer, « Nisus », in: *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, vol. 6 : Mo-O, Bâle, Schwabe, 1984, pp. 859-860.

⁶⁸ ROGER Jacques, « La place de Buffon dans l'histoire des Sciences de la Terre », *Travaux du Comité français d'Histoire de la Géologie 2* (3e série), 1988, pp. 81-88. « la 'Seconde Vue' [...] esquisse une théorie unifiée de la Nature, où la gravitation serait la force primordiale, responsable de tous les phénomènes physiques, y compris la chaleur et par conséquent la vie. »

1) Forster, Herder et l'épigénèse

Herder est au départ un partisan de la théorie de la préformation. Comme la quasi-totalité des penseurs des Lumières de sa génération, il est acquis aux travaux de Bonnet et Haller. La publication par Blumenbach de son ouvrage en 1781 mène à un changement très progressif des conceptions sur la génération, et l'épigénèse ne finit par s'imposer de manière générale dans le paysage intellectuel de l'espace germanique qu'après de nombreuses années. Herder rejoint cependant rapidement les rangs des défenseurs d'une force vitale qui forme les être vivants, au même titre que Forster. Ce dernier souscrit à l'épigénèse à partir de 1781. La recherche n'a pas encore pu déterminer avec exactitude à partir de quel moment Herder abandonne la théorie de la préformation⁶⁹, mais il est certain qu'il l'a déjà abandonnée au moment de la rédaction de la première partie des *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, parue en 1784. Il y écrit en effet :

Präformierte Keime, die seit der Schöpfung bereit lagen, hat kein Auge gesehen; was wir vom ersten Augenblick des Werdens eines Geschöpfs bemerken, sind wirkende *organische Kräfte*.⁷⁰

Pourtant, Herder ne souscrit pas directement à l'épigénèse, parce que le terme implique que la force qui forme les êtres vivants pourrait venir de la nature. Or cette force est intrinsèque aux êtres vivants pour Herder, elle est présente en eux dès le départ. Il écrit :

Man spricht uneigentlich, wenn man von Keimen, die nur entwickelt würden, oder von einer Epigenesis redet, nach der die Glieder von außen zuwüchsen. Bildung (genesis) ists, eine Wirkung innerer Kräfte, denen die Natur eine Masse vorbereitet hatte, die sie sich zubilden, in der sie sich sichtbar machen sollten. Dies ist die Erfahrung der Natur.⁷¹

⁶⁹ BIERBRODT Johannes, *Naturwissenschaft und Ästhetik, 1750-1810*, Wurzburg, Königshausen & Neumann, 2000, p. 197.

⁷⁰ HERDER, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, op. cit., 1784, p. 274. Traduction tirée de HERDER, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, op. cit., 1834, p. 257. Il s'agit d'une traduction par Edgar Quinet, modifiée ici notamment en raison de la traduction de « Kraft » par « pouvoir ». « Aucun œil n'a jamais vu trace de germes préformés, qui attendaient depuis l'origine des choses ; ce que nous observons dès le premier instant du devenir d'une créature, c'est l'activité de *forces organiques*. » La traduction d'Edgar Quinet marque le début de l'intérêt de la recherche française pour Herder. Quinet s'intéresse en particulier à la philosophie de l'histoire de Herder, en y lisant une nécessité d'attribuer à l'histoire et au monde une signification, qui pour lui se trouve dans la religion. Voir à ce propos CROSSLEY Ceri, « Edgar Quinet: conscience de soi et mal du siècle », *Romantisme* (27), 1980, pp. 47-49.

⁷¹ HERDER, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, op. cit., 1784, p. 275. Traduction tirée de HERDER, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, op. cit., 1834, p. 258. « Je pense que c'est s'exprimer improprement que de parler de germes qui ont seulement été développés, ou d'un système d'épigénésie, suivant lequel les membres ont été ajoutés de l'extérieur. Il y a formation (genesis), résultat de l'action de forces internes, pour lesquelles la nature a préparé une masse qu'elles doivent façonner, dans laquelle elles doivent se rendre visibles. Voilà ce que nous apprend l'expérience de la nature ».

Herder souscrit en grande partie à l'épigénèse, mais uniquement dans la mesure où les forces qui agissent dans chaque individu n'agissent pas de l'extérieur, mais de l'intérieur. Il semble n'exister que peu de différences entre la genèse de Herder et l'épigénèse de Forster, et pourtant Forster s'oppose avec force à la théorie de Herder, et ce pour deux raisons. La raison la plus évidente et immédiate est le reproche qu'il fait à Herder de tirer de manière illégitime des considérations métaphysiques d'observations scientifiques. Derrière ce reproche se cache cependant une critique de fond liée à l'incompatibilité de deux réflexions sur le perfectionnement de la nature et de l'homme pourtant fondées sur une même théorie scientifique de la génération. Cette divergence est d'autant plus intéressante que Forster partage nombre des conceptions anthropologiques de Herder par ailleurs⁷². Pour quelles raisons refuse-t-il les conclusions de Herder sur ce point de la génération des êtres vivants ?

2) Une force agissante en l'être humain, commune à Forster et Herder

À partir du ralliement partiel de Herder à l'épigénèse, il partage avec Forster l'idée d'une force ou d'un principe qui agit en l'être humain. Pour Herder, cette force se déplace dans le corps au fur et à mesure des étapes de la vie de l'être humain. Cela apparaît, de manière inattendue, dans une expression de la tendresse paternelle de Herder, dans une lettre qu'il écrit à la femme de Forster, Therese, le 3 mars 1788. Il rapporte la manière dont son fils nouveau-né, Karl-Alfred, se comporte :

Er ist ein großer Freund des Lichts u. der Freiheit ; [...] Für die Freiheit streitet er insonderheit mit den Füßen, mit denen er gern alle Banden abwirft, da bekanntermassen die Seele u. alle Thätigkeit des Menschen von unten zu wirken anfängt, Jahre lang bei den Kindern zuerst in den Füßen sitzt, u. nur sehr spät das Gehirn erreicht.⁷³

Herder reprend ici une idée répandue au XVIII^e siècle selon laquelle le siège de l'âme humaine se déplace au cours de la vie de l'homme, des pieds chez le nourrisson à la tête chez le vieillard. Quelques mois plus tard, Forster rédige le *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité*, qui prend comme point de départ un poème de 1720 du poète anglais Matthews

⁷² Voir notamment la question de la spécificité de chaque peuple, dans la troisième sous-partie du chapitre 7, pp. 502-504.

⁷³ HERDER Johann Gottfried, « An Maria Therese Forster, Weimar, 3. März 1788 », in: *Briefe*, vol. 5: September 1783-August 1788, Weimar, Hermann Böhlau Nachfolger, 1979, p. 275. « C'est un grand ami de la lumière et de la liberté ; [...] Pour la liberté, il tape en particulier des pieds, avec lesquels il se plaît à rejeter toutes les entraves, puisqu'il est bien connu que l'âme et toute l'activité de l'homme commence à agir à partir du bas, réside pendant des années d'abord dans les pieds chez les enfants et n'atteint que très tardivement le cerveau. »

Prior, qui repose justement sur cette idée développée par Herder dans sa lettre⁷⁴. Ludwig Uhlig écrit que ce passage de la lettre de Herder aurait rappelé le poème de Prior à Forster et l'aurait conduit à développer cette métaphore dans le *Fil directeur*⁷⁵. Si les noms des différents stades traversés par l'être humain ont probablement une dimension humoristique, dans la lignée du poème de Prior et de la lettre de Herder, l'esquisse de l'histoire humaine proposée par Forster dans ce texte est tout à fait sérieuse et représente bien ses réflexions sur la question. Il y écrit :

Die ersten Organisationskräfte, man nenne sie plastisch mit den Alten, Seele mit *Stahl*, wesentliche Kraft mit *Wolf*, Bildungstrieb mit *Blumenbach*, u.s.w. wirken im Menschen dahin, daß er sich selbst erhalten, und sein individuelles Dasein hier gegen alle äusseren Verhältnisse behaupten könne.⁷⁶

Ce passage est une reprise plus brève de ce que Forster avait déjà exposé dans son cours *Elemens de botanique* tenu à Vilna, où, dans la partie consacrée aux différentes théories de la génération, il écrivait :

Il reste à sçavoir quelle est donc cette force qui doue cette matière d'une forme semblable à celle des corps dont elle est issue ? [...] Le célèbre Stahl disoit que c'est l'ame de l'homme et des animaux qui construit son propre corps à son gré, et sans le sçavoir. M. Wolf, anatomiste célèbre de Petersbourg a soutenu l'existence d'une force essentielle des plantes et des animaux, par laquelle ces corps sont veritablem[en]t ce qu'ils sont, et sans laquelle ils n'existeroient pas. À cette force essentielle il attribue la formation du nouveau corps. Un prof. de Gottingue M. Blumenbach croit devoir attribuer à tous les corps organisés, une *tendance continuellem[en]t formative*, qui entre en action dès le moment de la conception et continue jusqu'à la mort ; que moyennant cette tendance ils prennent leur forme, qu'ils la conservent, et la raccommoient si elle est mutilée ?⁷⁷

Le passage suivant des *Éléments de botanique*, dans lequel Forster semble aussi vouloir rester prudent, reprend en réalité presque mot pour mot une formulation de Blumenbach. Forster écrit :

Quand je dis il y a une force vivante, organique dans chaque plante, qui travaille sans cesse à prendre une certaine forme, à la conserver pendant sa vie, à se défendre contre toutes sortes d'injures, à réparer la perte de quelques parties, à reproduire des organes mutilés ou abattus, et à semer les germes d'une infinité de forces semblables, propres à former ou à devenir des plantes semblables, je ne dis autre chose, sinon que l'effet que je vois, a une cause que je ne vois pas et que ne connois pas⁷⁸.

⁷⁴ PRIOR Matthews, « Alma, Or, The Progress Of The Mind. In Three Cantos », in: *Poems On Several Occasions*, Londres, Johnson, 1720, pp. 285-343.

⁷⁵ UHLIG, *Georg Forster*, op. cit., 2004, p. 244.

⁷⁶ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », art. cit., 1974, p. 187. « Les premières forces d'organisation, qu'on les appelle plastiques avec les Anciens, l'âme avec *Stahl*, la force essentielle avec *Wolf*, la tendance formative avec *Blumenbach*, etc. agissent en l'homme de telle sorte qu'il puisse se conserver lui-même et affirmer ici son existence individuelle contre tout l'environnement extérieur. »

⁷⁷ FORSTER, « Éléments de botanique [première parution posthume 2003] », art. cit., 2003, p. 1448.

⁷⁸ Ibid., p. 1387.

Blumenbach écrit dans *Über den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäft* :

[...] in allen belebten Geschöpfen [liegt] ein besondrer, eingebohrner, Lebenslang thätiger wirksamer Trieb, ihre bestimmte Gestalt anfangs anzunehmen, dann zu erhalten, und wenn sie ja zerstört worden, wo möglich wieder herzustellen.⁷⁹

Les ressemblances dans la construction des deux phrases permettent d'affirmer que Forster s'est contenté de traduire la formulation de Blumenbach. Or la lecture qu'a Forster de la tendance formative de Blumenbach est très révélatrice pour sa conception de l'homme et de la perfectibilité. Forster partage avec Blumenbach l'idée selon laquelle en chaque être vivant est présent un principe qui lui donne sa forme et lui permet de conserver constamment cette forme au cours de sa vie, comme le souligne sa traduction en français du terme *Bildungstrieb* par « tendance continuellement formative » dans les *Éléments de botanique*. Malgré ce point de départ commun entre Forster et Herder cependant, le principe vital qu'ils élaborent et surtout, la signification qu'ils accordent à ce principe vital pour l'organisation de l'être humain divergent radicalement.

3) L'opposition à une conclusion métaphysique erronée

Forster lit le premier tome des *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* à leur parution, en 1784. Alors même qu'il faisait encore preuve peu de temps auparavant d'un faible enthousiasme pour les œuvres de Herder, comme le prouve la lecture de sa correspondance⁸⁰, il se montre particulièrement intéressé par ce nouvel ouvrage. Or sa principale critique au sein d'une réception par ailleurs bienveillante de l'œuvre porte sur le livre 5, dans lequel Herder développe pourtant une conception de la génération proche de celle de Forster. Ce que Forster reproche à Herder est que ce livre 5 réintroduit la métaphysique dans un ouvrage qui prétend pourtant s'y opposer :

⁷⁹ BLUMENBACH, *Über den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäfte*, *op. cit.*, 1781, p. 12. « Dans toutes les créatures animées, il existe une tendance agissante, active toute leur vie, innée et particulière, qui leur permet de prendre au départ leur forme déterminée, puis de la conserver, et, si elle a été détruite, possiblement de la restaurer. »

⁸⁰ Forster critiquait les œuvres de Herder dans une lettre à Jacobi en 1781. FORSTER Georg, « Georg Forster an Friedrich Heinrich Jacobi, 21.07.1781 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 335-336. En 1785, il écrit à Samuel Thomas von Sömmerring une lettre dans laquelle il indique à son ami avoir apprécié les *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* dont le premier tome est paru l'année précédente. FORSTER Georg, « Georg Forster an Samuel Thomas Sömmerring, 19.05.1785 », in: *Werke: Briefe 1784-1787*, vol. 14, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 327.

Und dann endlich das ganze fünfte Buch! Wer bürgt die 3 großen metaphysischen Hypothesen pag. 277? Wer erwartete sie in einem Buche, das gegen Metaphysik protestirt?⁸¹

Ce sont en particulier les trois hypothèses que pose Herder qui sont l'objet de sa critique. Herder écrit en effet dans le chapitre 2 du livre 5 de ses *Idées* :

Wollen wir also dem Gange der Natur folgen, so ist offenbar:

1. *Daß Kraft und Organ zwar innigst verbunden, nicht aber eins und dasselbe sei.* Die Materie unsres Körpers war da, aber gestalt- und leblos, ehe sie die organischen Kräfte bildeten und belebten.

2. *Jede Kraft wirkt ihrem Organ harmonisch;* denn sie hat sich dasselbe zur Offenbarung ihres Wesens nur zugebildet. Sie assimilierte die Teile, die der Allmächtige ihr zuführte und in deren Hülle er sie gleichsam einwies.

3. Wenn die Hülle wegfällt, *so bleibt die Kraft, die voraus,* obwohl in einem niedrigeren Zustande und ebenfalls organisch, *dennoch vor dieser Hülle schon existierte.*⁸²

L'opposition de Forster à ce passage est d'autant plus forte que Herder fait reposer sa réflexion sur une théorie de la génération bâtie sur des expériences et des observations scientifiques, à travers les travaux de Blumenbach. Selon Forster, Herder donne ce faisant à ses propres considérations métaphysiques un prétendu fondement scientifique, alors que le passage de la réflexion sur l'épigénèse aux réflexions métaphysiques n'obéit pas à une méthode scientifique rigoureuse. Dans la même lettre à Sömmerring, Forster écrit, en réponse directe à ce passage des *Idées* :

Freilich giebt man [diese metaphysischen Hypothesen] als physische Beobachtungen; aber sind sie's, können sie das sein? Ferner: was ist durch diese Sätze, gesagt man gäbe sie auch zu, gewonnen? Ja! Die Kraft die den Körper belebte, dauert fort, ist unzerstörbar. Sehr gut. Jedes Atom des Körpers dauert aber auch fort, ist auch unzerstörbar. Kann man beweisen, daß die Kraft, vom Organ gesondert, Besinnung, Gedächtniß, Bewußtsein, Gefühl, Vernunft habe? Nein.⁸³

⁸¹ FORSTER, « Georg Forster an Samuel Thomas Sömmerring, 19.05.1785 », *art. cit.*, 1978, p. 327. « Et puis pour finir, tout le cinquième livre ! Qui garantit les trois grandes hypothèses métaphysiques de la page 277 ? Qui s'attendait à les trouver dans un livre qui proteste contre la métaphysique ? » La pagination indiquée par Forster est celle de la première édition des *Idées*, que nous citons ici.

⁸² HERDER, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, *op. cit.*, 1784, pp. 276-277. Traduction tirée de HERDER, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, *op. cit.*, 1834, pp. 260-261. (Traduction modifiée) « Si donc nous suivons le cours de la nature, il est évident : 1. *Que la force et l'organe sont intimement liés l'un à l'autre, sans être pourtant une seule et même chose.* La matière de notre corps était dans le monde ; mais informe et sans vie avant que les forces organiques la façonnent et l'animent. 2. *Chaque force opère en harmonie avec son organe* : car elle n'a formé ce dernier que pour servir à manifester son essence. Elle s'est assimilé les parties que le Tout-puissant lui a destinées, et dont il lui a indiqué qu'elles doivent lui servir pour ainsi dire d'enveloppe. 3. Quand l'enveloppe disparaît, *la force, qui auparavant, quoique dans un état inférieur, mais également organique, existait pourtant déjà avant cette enveloppe, demeure.* »

⁸³ FORSTER, « Georg Forster an Samuel Thomas Sömmerring, 19.05.1785 », *art. cit.*, 1978, p. 327. « Bien sûr, on présente ces hypothèses métaphysiques comme des observations physiques ; mais le sont-elles, peuvent-elles l'être ? Et plus encore, qu'a-t-on gagné grâce à ces propositions, à supposer même qu'on les admette ? Oui ! La

Ce que Forster critique avant tout, outre le caractère insuffisamment fondé sur l'expérience de ces principes, est la dissociation que Herder opère dans le troisième principe entre la force et le corps, affirmant que la force peut toujours subsister quand le corps n'est plus là. C'est en ce sens que Forster affirme que Herder est un disciple de Leibniz quelques lignes plus loin ; Herder semble chercher à modifier légèrement la théorie épigéniste de manière à conserver la possibilité d'une monadologie, la force dont il est question ici chez Herder pourrait être apparenté à une monade selon Forster. Or en cherchant à rattacher les résultats d'observations scientifiques à des réflexions métaphysiques sur la nature de l'homme, Herder contrevient pour Forster au but qu'il s'était fixé dans les *Idées*.

Forster critique l'idée selon laquelle le perfectionnement de l'homme serait transmis par l'intermédiaire de cette force. Le paragraphe suivant de Herder, que Forster cite en reprenant les termes proposés pour nommer cette force, rencontre l'assentiment de Forster :

In den tiefsten Abgründen des Werdens, wo wir keimendes Leben sehen, werden wir das unerforschte und so wirksame Element gewahr, das wir mit den unvollkommenen Namen Licht, Aether, Lebenswärme benennen und das vielleicht das Sensorium des Allerschaffenden ist, dadurch er alles belebet, alles erwärmet. In tausend und Millionen Organe ausgegossen, läutert sich dieser himmlische Feuerstrom immer feiner und feiner: durch sein Vehikulum wirken vielleicht alle Kräfte hienieden.⁸⁴

Ce qui provoque l'opposition de Forster est ce que déduit Herder de ce passage. À la page suivante débute le chapitre 3 du cinquième livre, intitulé « Aller Zusammenhang der Kräfte und Formen ist weder Rückgang noch Stillstand, sondern Fortschreitung. »

Puisqu'il est impossible d'affirmer que la force vitale de l'homme conserve la réflexion, la conscience, le sentiment, écrit Forster, Herder lui donne un autre vecteur, dont il prétend qu'il conserve toutes ces capacités :

force qui a animé le corps perdure, elle est indestructible. Très bien. Mais chaque atome du corps continue aussi à durer, il est lui aussi indestructible. Peut-on prouver que la force, séparée de l'organe, possède réflexion, mémoire, conscience, sentiment, raison ? Non. »

⁸⁴ HERDER, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, op. cit., 1784, pp. 277-278. Traduction tirée de HERDER, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, op. cit., 1834, p. 261. (Traduction modifiée) « Dans les profondeurs les plus secrètes du devenir, où l'on commence à apercevoir les premiers germes de vie, on découvre l'élément impénétrable et si efficace que nous désignons par les noms imparfaits de lumière, d'éther, de chaleur vitale, et qui est peut-être le sensorium par lequel le créateur de toutes choses vivifie et échauffe tout ce qui est. Ce rayon de feu céleste, qui se communique à des milliers et des millions d'organes, se décante par degrés d'une manière de plus en plus fine : il est possible que tous les pouvoirs d'ici-bas agissent à travers ce véhicule. »

man giebt [dieser Kraft] ja eben darum ein neues *Medium* [...] von Licht, Aether, Lebenswärme. Ist alles jenes in diesem Medium aufbewahrt? Dann wäre Fortschreitung möglich; aber womit beweist man dies alles?⁸⁵

Forster n'est en rien opposé à la possibilité d'une progression de la nature et de l'homme. Ce qu'il conteste ici est la manière dont Herder envisage une progression globale de la nature, à travers le progrès de forces qui ne s'incarneraient que provisoirement dans un corps. Or, souligne Forster, rien ne permet d'affirmer avec certitude la permanence de ces forces dans la nature.

L'important pour Forster est que l'épigénèse ne saurait justifier de nier l'importance du perfectionnement des organes du corps humain, au bénéfice d'une force vitale capable de subsister sans aucun support concret ; l'homme ne saurait se définir uniquement par cette force vitale, elle n'a de sens et d'action possible qu'à travers le médium du corps humain et des organes. Le perfectionnement, si perfectionnement il y a, n'est possible que dans l'action concrète, le rapport entre les organes et cette force et dans l'action des organes sur ce qui entoure l'individu. En aucun cas une extrapolation métaphysique à partir de cette force constatée physiquement ne pourrait être justifiée. De plus, la tendance formative reste une force physique, rien ne prouve pour Forster qu'elle puisse avoir une influence sur le psychisme de l'homme.

Cette prise de position contre Herder conduit Forster à prendre conscience d'une nécessaire prudence et d'une limitation du rôle de cette tendance formative dans l'organisation de l'homme : elle est le principe d'organisation de la flore et de la faune, ainsi que de l'organisation physique de l'homme. Mais elle ne suffit pas à expliquer le développement intellectuel et moral de l'homme. Il est dès lors possible de s'interroger sur la validité d'un modèle de perfectionnement opposé chez Herder et Forster, qui contribuerait lui aussi à modeler la perfectibilité de Forster : chez Herder, les forces internes aux êtres vivants attestent de la possibilité d'une progression, mais telle qu'elle serait permise par la volonté divine et exprimée dans la nature. Chez Forster, par contraste, ces forces attestent également d'une possibilité de progression, mais la perfectibilité peut être conçue comme la seule possibilité de cette progression, à travers l'action concrète des organes sur l'environnement et réciproquement. De

⁸⁵ FORSTER, « Georg Forster an Samuel Thomas Sömmerring, 19.05.1785 », *art. cit.*, 1978, p. 327. « c'est justement pour cela qu'on lui donne un nouveau médium, [...], la lumière, l'éther, la chaleur de la vie. Tout cela est-il conservé dans ce médium ? Alors la progression serait possible ; mais comment prouve-t-on tout cela ? »

ce fait, la progression présente un caractère hypothétique, et non pas nécessaire, dans lequel s'exprime la liberté de l'homme. La perfectibilité est, de fait à la confluence entre liberté et nécessité ; elle ne peut se libérer entièrement de la nécessité de la nature et du monde physique, et ne peut exister que si les lois de la nécessité qui s'appliquent à elle sont propices, mais elle ne peut pas davantage exister sans la volonté libre de l'être humain.

D) Tendance formative et perfectibilité

La tendance formative, au même titre que les principes vitaux d'autres naturalistes qui ont précédé Blumenbach, a également un autre enjeu chez Forster : elle lui permet d'articuler ses observations sur les organes et la constitution physique des animaux et des hommes avec leur développement tout entier, physique mais aussi spirituel et moral. Ce faisant, Forster propose une explication alternative à différentes théories de développement de l'homme qui avaient cours dans les années 1780. Cette tendance formative en tant qu'elle est médiatrice entre les fins du corps et les fins supérieures de l'individu, voire les fins de la nature pour Forster, partage de nombreux points communs avec la conception de la perfectibilité de Forster. Ce dernier n'associe que rarement tendance formative et perfectibilité, mais il leur accorde un rôle similaire dans l'explication de l'organisation de l'homme dans différents textes.

1) Trieb et tendance formative chez Forster

Si le *Bildungstrieb* est une création de Blumenbach et n'est pas utilisé par Forster avant 1780, la réflexion de Forster sur le terme de *Trieb* est antérieure. L'histoire de l'emploi du terme *Trieb* dans la philosophie allemande trouve ses sources dans l'anthropologie et non pas dans les sciences naturelles⁸⁶. Il importe donc d'être prudent et de ne pas reconnaître une influence naturaliste dans tout emploi du terme, qui ne saurait par conséquent être systématiquement traduit par le mot « instinct » en français. Forster semble cependant constituer une exception, en raison de son itinéraire qui le conduit d'abord aux sciences naturelles avant de le mener à la philosophie et à l'anthropologie, même si son intérêt pour les réflexions anthropologiques apparaît très tôt. À la différence de la plupart des philosophes allemands contemporains,

⁸⁶ BUCHENAU Stefanie, « Trieb, Antrieb, Triebfeder dans la philosophie morale prékantienne », *Revue germanique internationale* (18), 2002, pp. 11-24.

l'origine du concept chez Forster est double et simultanée : Forster reçoit en même temps le *Geselligkeitstrieb* de Christian Garve et le *Bildungstrieb* de Blumenbach. Or si ces deux tendances constituent toutes deux un principe d'organisation de l'homme, elles s'intègrent dans des réflexions radicalement différentes, l'une anthropologique et politique, l'autre naturaliste. Garve construit son concept à partir de sa traduction de l'ouvrage d'Adam Ferguson. Il écrit, en traduisant Ferguson :

Die vernünftigen Triebe sind: die Sorge für die Selbsterhaltung, die Liebe zwischen Aeltern und Kindern, die Neigung beyder Geschlechter gegen einander, die Neigung zur Geselligkeit, und die Begierde nach Vorzug.⁸⁷

Forster connaissait l'ouvrage bien avant sa traduction en allemand par Garve, puisqu'il avait été amené à découvrir la philosophie de Ferguson pendant son séjour en Angleterre. Comme l'a montré Norbert Waszek, Ferguson intègre son concept dans une réflexion politique, en opposition à Rousseau, tandis que Blumenbach recherche le principe formateur à l'œuvre dans la nature, dans la perspective d'une philosophie de la nature⁸⁸. Pourtant, les deux concepts sont appelés à jouer un rôle important dans la constitution de la perfectibilité de Forster, qui semble d'une certaine manière chercher à rétablir les liens qui peuvent exister entre les deux tendances au sein d'une même science de l'homme, qui puiserait à la fois sa source dans l'anthropologie et dans les sciences de la nature. En cherchant à associer ces deux tendances, Forster propose donc une restructuration de l'anthropologie, qu'il envisage dorénavant comme placée à la confluence de la politique, de l'histoire et de la nature.

2) Tendance formative et perfectibilité du corps humain

La tendance formative forme les organes du corps et les répare s'il y a lieu de le faire. La perfectibilité prolonge cette tendance formative en l'être humain dans la mesure où elle forme, elle aussi, ces organes. Ce n'est pas leur constitution physique que la perfectibilité forme, comme la tendance formative, mais la manière dont ces organes sont employés. Elle est responsable de la dextérité et de l'habileté que ces organes peuvent acquérir chez les différents

⁸⁷ FERGUSON Adam, *Grundsätze der Moralphilosophie. Übersetzt und mit einigen Anmerkungen versehen von Christian Garve*, Leipzig, Dyck, 1772, p. 62. « Les tendances raisonnables sont : le souci de la conservation de soi, l'amour entre les parents et les enfants, l'inclination des deux sexes l'un envers l'autre, l'inclination à la sociabilité, et le désir de reconnaissance. »

⁸⁸ WASZEK Norbert, « La « tendance à la sociabilité » (Trieb der Geselligkeit) chez Christian Garve », *Revue germanique internationale* (18), 2002, pp. 71-85.

individus, en fonction des facultés que ces derniers choisissent ou sont contraints de développer sous l'influence de leur environnement. C'est précisément dans le *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité* que Forster établit ce parallèle entre les rôles que jouent la perfectibilité et la force vitale. Forster considère que la tendance formative de Blumenbach est l'un des noms de cette force vitale⁸⁹. Si la perfectibilité des membres du corps a d'importantes conséquences en histoire naturelle, c'est également le cas dans d'autres domaines. Ainsi, l'intérêt manifesté par Forster pour le concept d'âme de Georg Ernst Stahl⁹⁰ dans le contexte de sa réflexion sur la perfectibilité montre que la perfectibilité de Forster est indissociable des réflexions sur les rapports entre corps et esprit. Pour Stahl, l'âme est le principe fondamental du corps. C'est le système sanguin qui constitue la relation entre le corps et l'âme. Stahl part d'une constatation sur l'état de la connaissance à son époque, au tout début du XVIII^e siècle : si la forme du corps et son rapport aux autres corps ont été abondamment décrits, le but du corps, qui est pour Stahl d'établir un rapport avec le monde dans sa totalité, n'est presque jamais abordé. Stahl s'efforce de remédier à cette lacune. Il écrit :

Überall faßt man nur das sinnlich wahrnehmbare Äußere der Materie, die Gestalt der Körper und ihr räumliches Verhältniß zu einander in's Auge, und würdigt die Ordnung der Bewegungen, ihre Kraft, ihre unbedingte Herrschaft über die Materie, ihre Zeitdauer, Gradbestimmungen, ihren Wechsel, und vornämlich ihren Zweck kaum eines flüchtigen Blickes. Um so weniger hat man daher eine Ahnung von dem Zusammenhange, der alle Körper zum Weltganzen verbindet, und vorzugsweise in den organischen Körpern, die an einen bestimmten Zweck gebunden sind, wahrgenommen wird.⁹¹

Pour Stahl, le corps est l'organe de l'âme et doit servir les fins de cette dernière : l'âme, qui est identifiée à la conscience depuis Descartes⁹², est ce principe du corps qui poursuit le but d'établir un rapport avec le monde dans son entier. Si Forster n'affirme pas qu'il partage les

⁸⁹ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, pp. 189-190.

⁹⁰ Georg Ernst Stahl (1660-1734) était chimiste et professeur de médecine à l'université de Iéna, connu avant tout pour avoir développé la théorie du phlogistique, employée pour expliquer la combustion des corps avant la découverte de l'oxygène. Il est également considéré comme l'un des fondateurs de la chimie moderne.

⁹¹ Il s'agit là d'un extrait de la *Theoria Medica Vera* parue en latin en 1708 à Halle. L'ouvrage a été traduit en allemand par Karl Wilhelm Ideler en 1831-1832 et c'est cette traduction qui est le plus souvent citée par la recherche sur Stahl : STAHL Georg Ernst, *Theorie der Heilkunde [première parution posthume en allemand 1831, 1708 en latin]*, vol. 1: Physiologie, Berlin, Enslin, 1831, p. 34. « On n'envisage partout que l'extérieur de la matière que l'on peut percevoir par les sens, de la forme des corps et de leur rapport spatial les uns aux autres, et l'on n'accorde guère qu'un regard furtif à l'ordre de leurs mouvements, à leur force, à leur domination inconditionnelle sur la matière, à leur durée dans le temps, à la détermination de leur degré, à leur changement et en particulier à leur but. Par conséquent, l'idée est d'autant moindre que l'on a du rapport qui relie tous les corps à la totalité du monde, et que l'on perçoit de façon privilégiée dans les corps organiques qui sont liés à un certain but. »

⁹² GEYER-KORDESCH Johanna, *Pietismus, Medizin und Aufklärung in Preußen im 18. Jahrhundert. Das Leben und Werk Georg Ernst Stahls*, Tübingen, Niemeyer, 2000, pp. 48-50.

idées de Stahl, son intérêt pour ces idées et en particulier pour un principe vital qui animerait le corps laisse apparaître le fait que la perfectibilité du corps qu'il envisage ne peut donc, par conséquent, être pensée indépendamment d'une perfectibilité de l'esprit et de l'âme.

Outre l'intérêt dont fait preuve Forster pour les travaux de Stahl, différents textes attestent de l'interdépendance de la définition naturaliste d'un principe qui gouverne l'homme avec d'autres qualités de l'homme chez Forster, et l'imbrication entre caractéristiques physiques et morales de l'homme notamment est très forte. La même année que le *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité*, il emploie à nouveau dans *Die Kunst und das Zeitalter* le terme de perfectibilité en relation avec les membres du corps, mais les implications sont cette fois-ci assez différentes :

Das Kunstwerk im Verhältnis zu seinem Urheber ist die Schöpfung seiner individuellen Kräfte in einer schon gegebenen Materie; Umwandlung derselben nach den Bildern, welche seine Phantasie, vom Anschauen geschwängert, als ihre geistigen Kinder gebahr; empfangener Eindrücke Darstellung im Äußern. Dieser sittliche Bildungstrieb ist wie der physische in jedem einzelnen Menschen von höchstverschiedener Intension, und überdies entwickelt er sich anders in jedem, nach der mannichfaltigen Verschiedenheit des äusseren Verhältnisses. [...] Intension der wirkenden Kräfte, Zartheit und Schärfe des äussern und innern Sinnes und höchste Perfectibilität des dienenden Mechanismus der Gliedmassen, mit einem Worte, die sittliche und physische Vollkommenheit des Künstlers, ist folglich nur das erste Erfordernis der Kunst. Er empfinde lebhaft, empfangen zahllose Eindrücke und setze sie schöner zusammen; seine künstliche Hand gehorche willig dem schaffenden Triebe und ihr materielles Gebilde versinnliche treu und vollkommen das Geschöpf seiner Phantasie: wenn die Natur, aus welcher er schöpfen muß, ihm ihre schönsten Formen vorenthält, verloren ist dann alle seine Mühe.⁹³

Forster étudie ici les caractéristiques qui font un bon artiste, et en vient à la conclusion que c'est la perfection morale et physique qui est la première exigence de l'art. Mais Forster met également en avant l'existence d'une tendance formative morale (*sittlicher Bildungstrieb*) aux côtés de la tendance formative physique ; une telle tendance morale ne peut exister que chez l'homme, tandis que la tendance physique est, pour Blumenbach, présente dans tous les

⁹³ FORSTER, « Die Kunst und das Zeitalter [1789] », *art. cit.*, 1963, p. 17. « L'œuvre d'art dans son rapport à son auteur est la création de ses forces individuelles dans un matériau déjà donné ; la transformation de ce dernier d'après les images que son imagination, fécondée par l'observation, a mis au monde comme ses enfants spirituels ; la représentation à l'extérieur d'impressions reçues. Cette tendance formative morale est, comme la tendance physique, présente dans chacun des hommes avec une intensité extrêmement différente, et de plus elle se développe différemment en chacun, d'après la différence profuse des rapports extérieurs. [...] L'intensité des forces agissantes, la douceur et l'acuité du sens externe et interne et la perfectibilité la plus haute du mécanisme auxiliaire des membres du corps à son service, en un mot, la perfection morale et physique de l'artiste, est par conséquent seulement la première exigence de l'art. Qu'il ressente vivement, qu'il reçoive d'innombrables impressions et qu'il les combine entre elles d'une plus belle manière ; que sa main d'artiste obéisse docilement à l'instinct créateur et que ce qu'il modèle dans la matière traduise fidèlement et parfaitement, de manière sensible, la créature de son imagination ; si la nature, à partir de laquelle il doit créer, lui dissimule ses plus belles formes, alors tous ses efforts sont perdus. »

organismes existants dans la nature. Il est cependant révélateur ici que Forster associe la perfectibilité aux membres du corps, seuls capables de traduire dans l'action l'intention de l'homme, et à la nouvelle tendance formative morale qu'il introduit dans ce texte.

Les membres du corps disposent d'un mécanisme qui est susceptible de perfectibilité, à l'image de l'artiste qui peut exercer sa main à réaliser un geste technique parfait. La perfectibilité de ce mécanisme contribue tout à la fois à la perfection morale et physique de l'être humain. Forster souligne ici que la tendance formative morale est étroitement liée à la perfectibilité des membres du corps : si l'individu est capable, grâce à de bonnes conditions de vie et un rapport privilégié à son environnement, de perfectionner le mécanisme de ses membres, alors il est capable d'atteindre une tendance formative morale élevée.

Forster associe donc de manière évidente la perfectibilité, ici celle des membres du corps, à la tendance formative, en décrivant en quelque sorte la perfectibilité comme la continuation spécifiquement humaine de la tendance formative de Blumenbach, qui s'applique à tous les êtres vivants. Forster ne se contente cependant pas de reprendre le concept du naturaliste de Göttingen, mais il adapte la tendance formative en fonction de ses propres conceptions.

3) La réécriture de la tendance formative par Forster

Dans *Un aperçu de la nature dans sa totalité*, Forster se rallie au *Bildungstrieb* de Blumenbach en l'intégrant au sein de son propre système de la nature. Ainsi, Forster établit un trait d'union entre la force d'attraction de Newton et la tendance formative de Blumenbach, en n'hésitant pas à lier directement la tendance formative à la lumière du soleil, alors même que Blumenbach lui-même ne le fait pas de manière explicite. Forster écrit : « Auch diese wesentliche Kraft, dieser jedem Geschöpfe eingepflanzte, und in jedem ganz verschiedene Bildungstrieb, erwacht gleichsam bey der Rückkehr des Sonnenlichtes. »⁹⁴

Forster inscrit donc la tendance formative au sein d'un système de la nature, qui commence avec la force d'attraction de Newton et qui est soumis à un ensemble de forces, dont la dernière et la plus évoluée est la tendance formative de Blumenbach. Il est possible de déceler

⁹⁴ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, p. 85. « Elle aussi, cette force essentielle, cette tendance formative implantée dans chaque créature et entièrement différente en chacune d'elle, se réveille pour ainsi dire lorsque la lumière du soleil revient. »

une certaine progression dans le système de ces forces, de l'attraction des planètes à la formation des animaux et des hommes. Forster le souligne ici en indiquant que cette tendance formative est présente en chaque espèce, mais qu'elle est aussi différente en fonction des espèces.

Forster propose une origine à ce principe. Pour Forster, la tendance formative est une force au même titre que la force d'attraction, ce que là encore Blumenbach n'affirme pas dans *Über den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäft*. La différence de vocabulaire peut être intéressante, puisque Blumenbach propose pour synonymes de son *Bildungstrieb* les termes *Tendenz* ou *Bestreben* et non le terme *Kraft* :

Ein Trieb (oder Tendenz oder Bestreben, wie mans nur nennen will) der sowol von den allgemeinen Eigenschaften der Körper überhaupt, als auch von den übrigen eigenthümlichen Kräften der organisirten Körper ins besondere, gänzlich verschieden ist [...] ⁹⁵.

Forster décide d'appliquer le terme de *Kraft* au *Bildungstrieb* dans le contexte d'une présentation de l'effet de la force d'attraction sur la constitution de la terre et de ses parties. Cette circonstance relève d'une volonté de Forster de déplacer le point de vue : il considère le *Bildungstrieb* non plus du point de vue de l'être vivant, mais de l'ensemble de la nature, qui soumet les êtres à une force de formation tout comme elle les soumet à une force d'attraction. La tendance formative est donc pour Forster à la fois une force appliquée de l'extérieur et le principe interne des êtres vivants.

Or ce caractère double de la définition de la tendance formative par Forster prend tout son sens dans son application à l'être humain : Forster place une force qui présente de nombreux traits communs avec la tendance formative à l'origine de toute possibilité d'un progrès humain au début de la *Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika*⁹⁶. Il débute cette introduction par une esquisse rapide de la conception de l'homme qu'il avait présentée dans le *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité*. Ce passage reprend l'idée de Forster développée dans

⁹⁵ BLUMENBACH, *Über den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäfte*, *op. cit.*, 1781, pp. 12-13. « Un instinct (ou tendance ou aspiration, quel que soit le nom qu'on lui donne) qui est entièrement différent tant des qualités générales des corps eux-mêmes, que des autres forces propres aux corps organisés en particulier. »

⁹⁶ FORSTER, « Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika [1791] », *art. cit.*, 1985, p. 512. Ce texte a déjà été cité ici dans la deuxième sous-partie du chapitre 2, p. 171.

Autre chose sur les races humaines selon laquelle la connaissance ne saurait venir en premier lieu de concepts préétablis, mais qu'elle doit d'abord avoir un fondement empirique⁹⁷.

Au-delà de ce point alors déjà longuement abordé par Forster dans d'autres textes, Forster lie la possibilité même d'un progrès de l'être humain avec une force fondamentale qui agit en lui et, réciproquement, avec sa propre volonté d'agir sur ce qui l'entoure. Il s'agit là d'une force qui s'impose à l'être humain de l'extérieur, et qui devient le principe de son action sur son environnement. En d'autres termes, et même s'il ne mentionne pas ici la tendance formative, Forster associe cette force à la possibilité même d'un progrès de l'être humain, et ce, avant même que l'être humain ait la capacité de développer une conscience de l'existence de conceptions morales et de fins plus élevées que la seule satisfaction de ses besoins. Bien au contraire, c'est l'action et ses conséquences ultérieures qui permettent à l'être humain, avec le temps, de développer des conceptions morales. Cette force fondamentale qui s'impose à l'être humain et devient le principe de son action est à l'origine de toute capacité à se perfectionner.

Forster présente cette force comme une impulsion (*Antrieb*) dans la suite du texte, une impulsion qui incite l'homme à agir ou à avoir un effet sur son milieu⁹⁸. Cette impulsion à agir est fondamentale pour toute action de l'être humain, et elle est au principe de sa liberté. En foulant aux pieds la spontanéité, la conscience de soi et la raison de l'être humain, le despote détruit cette impulsion à agir, écrit Forster, et par conséquent également sa liberté. Cette force fondamentale qui donne à l'être humain cette impulsion à agir est donc première dans la constitution de la nature humaine et elle reste très importante en chaque individu. Elle est en effet la garante de la liberté de l'être humain, mais elle lui fournit également chacun de ses principes, et ce, presque par accident :

Im einzelnen Menschen, der vom Bedürfniß zur Begierde, und von dieser zur Leidenschaft geleitet wird, entwickelt sich stufenweise durch neue Erfahrungen, neuen Genuß und neuen Drang der Verhältnisse jedes wirksame Princip. Instinktmäßig gehorcht er einer Anziehung, die von seiner Willkühr unabhängig ist; er strebt mit jugendlichem Muthe nach der Befriedigung eines heißen Triebes – und ihm bleibt, was er nicht suchte, das Bild der Vergangenheit, das Bewußtseyn des Geschehenen, der neuerlangte Begriff, verschränkt mit dem Begriffe seines individuellen Wesens, zurück.⁹⁹

⁹⁷ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, pp. 132-133.

⁹⁸ Forster y parle de „Antrieb zum Handeln“ ou „Antrieb zum Wirken“. FORSTER, « Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika [1791] », *art. cit.*, 1985, p. 513.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 512. « Chez l'individu, qui est conduit du besoin au désir, et de celui-ci à la passion, se développe par degrés ce principe agissant, et ce par le moyen de nouvelles expériences, d'une nouvelle jouissance et d'une nouvelle pression des conditions de vie qui l'entourent. Par instinct, il obéit à une attraction indépendante de son

Cette impulsion à agir pousse chaque nouvelle génération à des actions qui leur permettent de développer leurs concepts, quand bien même il ne s'agissait là aucunement du but premier de ces actions.

4) La tendance formative, la part nécessaire et naturelle de la perfectibilité ?

La perfectibilité est à la confluence de la liberté de l'homme et de la nécessité qui s'impose à lui. Aucune action n'est jamais ni entièrement libre, ni entièrement déterminée pour Forster, elle est une expression simultanée de ces deux dimensions. La tendance formative peut être vue comme la dimension organique et dirigée par la nécessité de la perfectibilité de l'homme, l'autre dimension étant une dimension réfléchie et libre. Il est impossible d'envisager l'une de ces dimensions sans l'autre. La tendance formative est placée par la nature en l'homme, comme en toute autre créature ; c'est le moyen que la nature emploie pour parvenir à ses fins. Devant la Société d'Histoire naturelle de Cassel, Forster prononce en 1782 le discours intitulé *De la Félicité des Êtres physiques*. Il y présente le concept de bonheur en l'associant à des théories naturalistes de son époque.

Dans les êtres organisés cette même puissance vive qui les anime, qui met en mouvement les fluides, qui supplée aux ravages d'une décomposition perpétuelle, travaille insensiblement à la dissolution finale du corps qu'elle dirige : plus elle sera active, plus elle aura précipité le moment de la mort. Mais ces forces opératives de la Nature font germer en même temps des êtres nouveaux, qui viennent remplacer partout une génération surannée.

Quelle profusion, quelle magnificence dans toutes ces opérations ! La beauté et la perfection de l'ensemble en sont le but universel¹⁰⁰.

La nature travaille à son propre perfectionnement, en employant à cet effet les individus – plantes, animaux ou hommes. L'activité de chaque individu concourt à ce perfectionnement de la nature en même temps qu'à sa propre destruction. L'être humain connaît lui aussi un développement identique au cours des différentes phases de la vie d'un individu, comme le montre Forster quelques années plus tard dans le *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité*¹⁰¹. La tendance formative apparaît de manière implicite, mais évidente dans *De la Félicité des Êtres physiques*. En l'homme, Forster l'associe à la perfectibilité en écrivant :

arbitre ; il aspire, avec un courage juvénile, à l'assouvissement d'un instinct brûlant – et il lui en reste ce qu'il ne cherchait pas, l'image du passé, la conscience de ce qui s'est produit, le concept nouvellement acquis, croisé avec le concept de son être individuel. »

¹⁰⁰ FORSTER, « De la Félicité des Êtres physiques [première publication posthume 1843] », *art. cit.*, 1974, p. 100.

¹⁰¹ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, pp. 189-190.

Nous avons vû, que la vie de tous les Etres, est sujette à quelques maux passagers dans une proportion à peuprès constante et égale pour toutes les espèces ; mais nous nous sommes aperçus en même tems, que non obstant cette égalité de bonheur, la condition des espèces doit être plus désirable et plus parfaite, à mesure que leurs fonctions se multiplient en nombre et en variétés. Or il est des ressources dans la nature humaine, qui annoncent une perfectibilité étonnante, laquelle se développant par degrés dans les sociétés, y élève les hommes, pour ainsi dire, au-dessus d'eux-mêmes, les monte d'échelons en échelons, et les mène au temple de la gloire¹⁰².

Si les différentes espèces animales connaissent un bonheur identique, c'est parce qu'elles œuvrent, chacune à sa manière, à permettre à l'ouvrage général de la nature d'atteindre ses fins. La perfection atteinte par ces espèces est, par contre, très différente. Elle dépend des fonctions développées par ces espèces au service des fins de la nature. La force de la nature décrite ici par Forster, qui forme les espèces, qui leur permet, par leur développement vers une certaine perfection, de concourir aux fins de la nature, est très proche de la tendance formative de Blumenbach. Or Forster place ici la perfectibilité humaine dans le prolongement de cette tendance formative : elle est la continuation en l'homme de la tendance formative, parce que l'homme dispose à la fois d'une destination physique, ou animale, et d'une destination morale¹⁰³. La tendance formative permet à l'homme, comme à tout animal, d'atteindre cette destination physique, sa propre conservation et la pérennisation de l'espèce par la reproduction, une destination physique qui n'est rien d'autre qu'une fin de la nature ; la perfectibilité lui permet d'atteindre sa destination morale, qui est une fin propre à l'être humain. La tendance formative se trouve entièrement sous le signe de la nécessité, tandis que la perfectibilité voit la lutte de cette même nécessité et de la liberté de l'homme. L'une comme l'autre concourent aux fins de la nature, et d'une certaine manière, aux fins de l'être humain également, car ce n'est que dans cette opposition perpétuelle qui ne parvient jamais à un équilibre que réside la possibilité pour l'être humain de s'affirmer et de se construire. L'anthropologue constate en l'être humain la présence de « ressources », mises en évidence par les différentes formes de perfectionnement effectif de l'homme, qui constituent des potentialités susceptibles de permettre à l'être humain de dépasser sa destination physique, constituée par la tendance à la conservation et la tendance à la reproduction. À la différence des animaux, l'être humain se définit par ces ressources qui lui permettent de se former et se perfectionner. D'une certaine manière donc, l'être humain se dote lui-même, par choix, de sa propre tendance formative, une tendance formative morale qui entre souvent en lutte avec la tendance formative physique.

¹⁰² FORSTER, « De la Félicité des Etres physiques [première publication posthume 1843] », *art. cit.*, 1974, p. 105.

¹⁰³ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 194.

Le perfectionnement de l'homme a donc une double origine, une origine physique et une origine morale, et le bonheur du genre humain ne peut, pour Forster, se trouver que dans l'étude conjointe de ces deux origines du perfectionnement de l'homme. Cela explique qu'au moment même où il s'intéresse à cette tendance formative et formule l'idée d'une tendance formative morale, il affirme, dans *De la Félicité des êtres physiques* :

S'il est incontestable que le premier objet d'une étude réellement philosophique doit être celui d'approfondir le vrai bonheur de l'homme, [...] c'est sans doute aux physiciens qu'il appartient d'apprécier au juste la mesure des forces humaines et aux historiens de modérer ce calcul [...]. Quelles lumières, en effet, plus propres à nous conduire dans cette recherche que les résultats de deux sciences réunies, qui ne s'occupent que de faits et de vérités¹⁰⁴ !

Le lien entre les forces physiques qui ont été mises à la disposition de l'homme et ce qu'il parvient à en faire sur le plan moral est indissoluble, l'étude de ces deux dimensions va donc de pair. Forster affirme ainsi à plusieurs reprises qu'un ordre supérieur de la nature a choisi de doter certains peuples de conditions de vie plus propices que les autres, leur permettant ainsi de poursuivre, pendant un temps, des fins morales plus élevées que le reste de l'humanité, au service de fins de la nature qui restent, pour l'essentiel, inconnues¹⁰⁵. La physique et l'histoire sont des sciences complémentaires dans l'étude de l'homme, elles permettent de déterminer, l'une, ce que l'homme peut faire avec les forces qui lui ont été confiées, l'autre, ce qu'il a fait par le passé de ces forces. Même si Forster ne l'affirme pas explicitement ici, il semble possible d'affirmer que pour lui le bonheur résulte de l'adéquation entre les potentialités que la nature donne à l'homme, ce qu'il serait capable de faire de ses forces d'une part, et les enseignements de l'étude des différentes sociétés humaines, ce qu'il fait réellement des forces qui lui ont été confiées d'autre part. L'espace et le temps où se déploient l'action de chaque peuple définissent, en fonction d'un ordre des choses qui demeure inconnu, les potentialités et les forces dont dispose ce peuple, et donc également les fins et la forme de perfection relative qu'il peut espérer atteindre. Pour Forster, chaque peuple est susceptible d'atteindre une forme de perfection relative à ses potentialités qui concourt, d'une manière ou d'une autre, au perfectionnement de l'humanité et de l'ordre de la nature. Si l'homme sait ce qu'il peut atteindre et constate ce que ses prédécesseurs ont déjà atteint, il se replace dans une progression globale qui lui indique sa place et la mesure dans laquelle il est capable de se perfectionner.

¹⁰⁴ FORSTER, « De la Félicité des Etres physiques [première publication posthume 1843] », *art. cit.*, 1974, p. 98.

¹⁰⁵ FORSTER Georg, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Kunst und Literatur. Sakontala*, vol. 7, Berlin, Akad.-Verl., 1963, p. 47. Voir la première sous-partie du chapitre 7, p. 459.

III) La perfectibilité, dans la tension entre fins de la nature et fins de l'homme

En de nombreuses circonstances, les fins de la nature semblent s'opposer aux fins de l'être humain dans l'œuvre de Forster. La perfectibilité doit-elle être vue comme un outil de la nature pour lui permettre d'imposer ses fins à l'être humain, par une sorte de ruse de la nature, ou bien est-elle justement ce qui permet à l'être humain de s'émanciper d'une tutelle purement physique de la nature ?

A) Tendances formative morale et fins de la nature

Pour Blumenbach, la tendance formative ne concerne originellement que l'homme physique : elle existe en l'homme de la même manière qu'elle existe en chaque être vivant. Forster étend cette tendance au domaine moral, lui ouvrant ainsi un champ d'application tout autre. Il emprunte le terme à Blumenbach, mais cette extension morale n'est pas prévue par le naturaliste de Göttingen ; au contraire même, ce dernier semble implicitement s'en défendre. Forster emploie cette tendance formative morale comme un nouveau moyen d'expliquer et de comprendre les rapports et les divergences entre les fins de l'homme et les fins de la nature.

1) Fins morales de l'homme et tendance formative

Dès le *Voyage autour du monde*, Forster s'intéresse au rôle des sens dans le perfectionnement général de l'homme, et parvient à la conclusion que les changements que connaissent les organes au cours de la vie d'un individu sont directement responsables de l'usage qu'il fait de sa capacité à se perfectionner. En élaborant une tendance formative morale, Forster assure une assise scientifique à sa réflexion sur la perfectibilité.

L'éducation qu'il est possible d'apporter aux sens, et les changements que connaissent ainsi les organes en partie pour des raisons naturelles, en partie suite à l'activité de l'homme, conditionnent la capacité de l'homme à se perfectionner. Si cette idée est déjà présente dans le *Voyage autour du monde*, elle est théorisée et mise en forme par Forster dans trois textes

quasiment contemporains que sont *Über Leckereyen, Die Kunst und das Zeitalter* et le *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité*, entre juin 1788 et juillet 1789.

La tendance formative de Blumenbach rend compte du développement des différents organes de l'animal au cours de sa vie, un développement qui permet d'abord la génération de l'individu, puis sa croissance. Forster introduit dans *Die Kunst und das Zeitalter* le terme de tendance formative morale (*sittlicher Bildungstrieb*), qui explique la capacité de l'artiste, et plus largement, de l'homme, à agir sur la matière qui l'entoure. Dans ce passage¹⁰⁶, Forster affirme que les forces de l'homme doivent être exprimées dans la matière, et qu'il doit restituer à l'extérieur les impressions qu'il a reçues. Même si Forster se réclame implicitement de Blumenbach dans ce passage, par l'emploi même du concept de *Bildungstrieb*, il est intéressant de constater qu'en réalité Blumenbach lui-même avait fermé la porte à cette interprétation de son concept. Blumenbach est soucieux de montrer l'originalité et la nouveauté de son concept face aux autres théories qui s'étaient opposées depuis des siècles à la théorie de la préformation¹⁰⁷. Il consacre ainsi plusieurs paragraphes de *Über den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäfte* à la différenciation de son concept des autres concepts qui l'ont précédé, en particulier la *vis plastica* d'Aristote. Blumenbach reprend les mots d'un aristotélicien, Francesco Buonamici¹⁰⁸, dont il germanise le nom en Franz Bonamico, pour décrire l'action de cette *vis plastica*. Elle apparaît au cours de la reproduction et permet, d'abord, de développer en chaque individu les instruments dont il a besoin, ses facultés et ses organes. Il est en ce sens assez proche du *Bildungstrieb*. La différence réside dans la transformation de cette *vis plastica* dans un second temps, comme l'écrit Francesco Buonamici, cité par Blumenbach :

„So lange [der Geist] diese [Werkzeuge] verfertigt, heist er die ausbildende oder auswirkende Kraft. Aber wenn nun die Werkzeuge fertig sind, daß er sich ihrer bedienen kan, so artet das was vorher bildende Kraft war, indem es sich ihrer bedient, in die Seele aus.“¹⁰⁹

¹⁰⁶ FORSTER, « Die Kunst und das Zeitalter [1789] », *art. cit.*, 1963, p. 17. Ce passage a été cité et commenté dans la sous-partie précédente, p. 277.

¹⁰⁷ BLUMENBACH, *Über den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäfte*, *op. cit.*, 1781, p. 14.

¹⁰⁸ Francesco Buonamici (1533-1603) était un médecin et philosophe florentin, professeur à l'université de Pise.

¹⁰⁹ BLUMENBACH, *Über den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäfte*, *op. cit.*, 1781, pp. 15-16. « Tant que l'esprit élabore ces instruments, on le nomme force formatrice ou agissante. Mais une fois que les instruments sont terminés, qu'il peut se servir d'eux, alors ce qui était auparavant force formatrice dégénère, par le fait que l'esprit les emploie, en l'âme. » Ce passage est une traduction du latin en allemand d'un passage de Buonamici : BUONAMICI Francesco, *De Alimento*, vol. 5, Florence, Bartolomeo Sermatelli, 1603, p. 528. Si le terme *ausarten* peut sembler négatif, Blumenbach s'est en réalité contenté de traduire le terme « degenerat » employé par Buonamici, qui est tout aussi négatif. Il est possible de supposer que ce terme est employé afin de rendre compte de la perte du caractère dynamique de la tendance formative, qui, comme le souligne Buonamici quelques lignes

C'est précisément cette prolongation de la tendance formative qui deviendrait l'âme qui est refusée par Blumenbach ; ce dernier veut rester sur le strict plan des sciences naturelles, et si sa théorie de la tendance formative prend place parmi les théories qui relèvent de l'épigénèse, comme les théories aristotéliennes et scolastiques de la génération, Blumenbach se garde cependant bien de se ranger à ces conceptions aristotéliennes. En l'occurrence, il refuse la prolongation ou transformation de cette tendance formative en l'âme. Cette transformation supposerait en effet que cette tendance serait seulement une *vis temporaria*, selon l'expression de Blumenbach¹¹⁰, une « force temporaire » uniquement destinée à former les organes, puis à disparaître. Est-il dès lors possible d'affirmer que par sa tendance formative morale, Forster apporte une extension néo-aristotélienne au concept de Blumenbach ?

2) Les déterminations de l'homme

Forster développe son concept de tendance formative morale à la confluence de ses conceptions naturalistes et anthropologiques. Quelques mois après la première occurrence du *sittlichen Bildungstrieb* dans *Die Kunst und das Zeitalter*, Forster nomme dans le *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité* les quatre déterminations de l'être humain : les deux premières déterminations sont la conservation et la reproduction. Elles sont communes à l'être humain et à l'animal et constituent des déterminations intégralement orientées vers les fins de la nature, dans la mesure où l'opinion communément admise parmi les naturalistes à l'époque de Forster est que la nature s'efforce de conserver un équilibre entre les espèces animales et végétales et surtout une permanence de l'existence de ces différentes espèces. À ce titre, ces déterminations sont essentielles et universelles dans le vivant. L'être humain a en propre deux déterminations de plus, la capacité à agir en dehors de soi et l'action réciproque sur soi. Forster écrit :

plus tôt, s'intègre dans la matière qu'elle façonnait auparavant pour devenir l'âme. Il ne s'agit pas ici nécessairement de l'âme humaine, mais de l'âme telle qu'elle est comprise par Aristote : les plantes et les animaux disposent également d'une âme, mais elle est dotée uniquement de facultés inférieures. Ce passage joue un rôle important dans la transmission de ces discussions sur la génération à un large public ; c'est ainsi qu'il est cité à l'article „Leibes-Frucht“ de l'encyclopédie de Krünitz, sans mention des noms ni de Buonamici, ni de Blumenbach, et présenté uniquement comme une thèse des « Anciens ». KRÜNITZ Johann Georg, « Leibes-Frucht », in: *Ökonomisch-technologische Encyclopädie, oder Allgemeines System der Staats-, Stadt-, Haus- und Landwirtschaft und der Kunstgeschichte*, vol. 72, Berlin, Pauli, 1797, p. 13.

¹¹⁰ BLUMENBACH, *Über den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäfte*, op. cit., 1781, p. 16.

So sind also die Hauptbestimmungen des Menschen: Selbsterhaltung, Fortpflanzung, Wirksamkeit außer, und Rückwirken in sich selbst, von einer nach und nach erfolgenden Veränderung verschiedener Organe abhängig, und im genauesten Verhältnisse mit den Perioden des Wachstums, der Pubertät, des Stillstands und der Hirnerhärtung.¹¹¹

Or les déterminations communes à l'homme et à l'animal que sont la conservation de soi et la reproduction sont les objets mêmes de la réflexion de Blumenbach et ce qui le conduit à affirmer l'existence de la tendance formative¹¹². Cette tendance formative de Blumenbach a pour caractéristique première de permettre à chaque créature de prendre la forme qui a été prédéterminée pour elle, puis de conserver cette forme tout au long de sa vie. La conservation de cette forme est principalement passive, mais elle peut devenir active et reconstituer des parties endommagées de cette forme, dans une certaine limite. Il s'agit bien ici des deux déterminations animales principales définies par Forster. Cette tendance traverse les différents individus et assure la pérennité de leur organisation physique ; si les organes peuvent se développer, puis agir de concert, c'est grâce à cette tendance formative.

Les deux déterminations supplémentaires ajoutées par Forster correspondent à cette tendance formative morale qu'il construit à partir de la tendance formative de Blumenbach, et qui repose sur l'idée selon laquelle l'homme peut agir sur son environnement et être à son tour transformé par une action réciproque de cet environnement. Ces déterminations consistent en un jeu entre la perception par les sens et la transformation par la raison ; ce jeu n'est pas à sens unique, les sens permettent à la raison de trouver de nouveaux champs d'application et l'action de la raison sur les sens raffine la perception par ces derniers. Le texte *Über Leckereyen* développe en détail un exemple de ce jeu entre la raison et les sens. Forster écrit ainsi à propos des friandises :

Die eigentliche Leckerey ist nicht die Erfindung eines Hungrigen, sondern eine Folge des Nachdenkens über einen gehabten Genuß, ein Bestreben der Vernunft, die Begierde darnach durch

¹¹¹ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, p. 189. « Ainsi donc, les déterminations principales de l'homme que sont la conservation de soi, la reproduction, l'activité vers l'extérieur de soi-même et la réactivité de l'extérieur vers soi-même, sont dépendantes d'une modification progressive de différents organes, et se trouvent dans la relation la plus exacte qui soit avec les périodes de la croissance, de la puberté, de l'immobilité et du durcissement du cerveau. » Voir également GILLI, « Forster und die Philosophen seiner Zeit: der Spinozismusstreit », *art. cit.*, 2007, pp. 340-343.

¹¹² BLUMENBACH, *Über den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäfte*, *op. cit.*, 1781, p. 12. « Dans toutes les créatures animées, en descendant de l'homme jusqu'à l'asticot et du cèdre jusqu'à la moisissure, il existe une tendance agissante, active toute leur vie, innée et particulière, qui leur permet de prendre au départ la forme déterminée pour eux, puis de la conserver, et, si elle a été détruite, possiblement de la restaurer. »

andre Sinne wieder zu reizen; und es war sicherlich kein geringer Fortschritt im Denken von der Sorge für den Magen, zu der Sorge für den Gaum!¹¹³

Ce n'est pas le besoin qui a créé la friandise, il a été nécessaire que les sens apportent un certain plaisir gustatif d'ordre inférieur à la raison avant que celle-ci puisse, à son tour, agir sur les sens en améliorant ce plaisir gustatif par le recours à une certaine conceptualisation. Ce raffinement des sens a ensuite d'importantes conséquences pour le perfectionnement de l'être humain :

Es ist immer schon viel gewonnen, wenn das Nervensystem auch nur bey dieser Veranlassung und nur zu diesem Endzweck seine höheren Übungen beginnt.¹¹⁴

Forster sait que le sujet dont il traite ici, les friandises et autres sucreries, peut sembler frivole à une partie de son public lettré ; cependant le plaisir gustatif, qui pourrait être traité avec dédain par certains, revêt une importance essentielle. Son apparition atteste en effet de l'existence d'un des premiers jeux d'amélioration réciproque entre les sens et la raison. Si la fin visée ici, une nourriture procurant un plus grand plaisir gustatif, peut paraître triviale, elle est en réalité le signe d'un premier raffinement réciproque des sens et de la raison, qui ultimement conduit au développement de facultés supérieures et de conceptions morales avancées. La perfectibilité de l'homme réside donc au moins en partie dans ce jeu entre les sens et la raison, grâce aux matériaux apportés par l'environnement.

Il serait donc réducteur de limiter la perfectibilité de Forster au seul champ de l'anthropologie, sans prendre en compte sa constitution dans le champ naturaliste et ses ramifications dans le champ de l'anthropologie physique. C'est ainsi qu'Axel Rüdiger souligne que l'emploi du terme de *sittlicher Bildungstrieb* est le signe du fait que la tendance formative est pour Forster à la confluence de son anthropologie physique et morale : le *Bildungstrieb* ne se contente pas de perfectionner le corps physique de l'homme, il permet aussi de perfectionner le corps politique de la société¹¹⁵. De fait, pour Forster la destination physique et la destination morale de l'homme ne peuvent être séparées :

¹¹³ FORSTER, « Über Leckereyen [1789] », *art. cit.*, 1974, p. 173. « La vraie friandise n'est pas l'invention d'un affamé, mais une conséquence de la réflexion sur un plaisir qui a été goûté, un effort de la raison pour en exciter à nouveau le désir avec d'autres sens ; et ce ne fut sûrement pas un mince progrès de la pensée que de passer du souci de l'estomac au souci du palais ! » À propos du texte et de sa genèse, voir ci-dessous pp. 296-298.

¹¹⁴ Ibid. « On a déjà réalisé un gain considérable, quand bien même le système nerveux n'entamerait ses exercices supérieurs qu'à cette occasion et au bénéfice de cette fin. »

¹¹⁵ RÜDIGER Axel, « "Die Revolution ist [...] die Revolution". Georg Forster über Sprache, Politik und Aufklärung », *Georg-Forster-Studien* 17, 2012, pp. 127, 144-147 ; RÜDIGER Axel, « Die "Passion des Realen" »

Der vermeinte Contrast zwischen der physischen und sittlichen Bestimmung des Menschen beruhet auf einer Abstraktion, die nicht im Reiche der Wirklichkeit, sondern in unserer Vorstellungsart liegt.¹¹⁶

La perfectibilité est étroitement liée à la fois aux fins que la nature a fixées à l'homme et à sa destination morale. La question qui se pose alors est celle de la compatibilité entre les fins de la nature et la perfectibilité de l'être humain. La nature dicte à l'être humain son développement, et Forster souligne à plusieurs reprises qu'elle ne l'autorise à connaître une progression que pour servir ses propres fins, avant de le rejeter une fois qu'il ne lui est plus utile. Face à elle, Forster commence alors à définir une certaine perfectibilité de l'être humain, qui à l'inverse de la perfectibilité de Rousseau, va nécessairement de pair avec une liberté et une responsabilité de l'être humain. Faut-il dès lors accepter la thèse de Ludwig Uhlig, selon lequel la pointe de la perfectibilité est brisée chez Forster, parce que les buts de la nature s'imposent à l'homme, et que par conséquent il ne parvient jamais à atteindre la perfection qui semble être le but de sa capacité à se perfectionner¹¹⁷ ?

3) Fins de la nature et perfectibilité

La perfectibilité conserve une dualité comparable à celle de la tendance formative. Elle est une tendance présente en l'homme dès sa naissance, mais elle ne s'actualise qu'à travers le rapport à l'environnement, tout comme la tendance formative. Il serait vain de vouloir définir des manifestations concrètes de la perfectibilité ou de la tendance formative, en prétendant que ces manifestations particulières prouvent l'existence de l'une ou de l'autre, puisque ces manifestations, dans les deux cas, sont entièrement dépendantes des circonstances et du milieu. Une différence entre tendance formative et perfectibilité est que cette dernière peut n'être présente qu'en germe lorsqu'un peuple vit dans un environnement particulièrement néfaste, tandis que rien ne peut empêcher la tendance formative de s'exercer. La perfectibilité reste pourtant particulièrement résiliente, toujours présente en germe et susceptible de se développer si les circonstances deviennent plus propices.

zwischen Lebensphilosophie und Sozialwissenschaft: Georg Forster und die Berliner "Idéologues" Saul Ascher und Friedrich Buchholz », *Georg-Forster-Studien* 18, 2013, pp. 43-44.

¹¹⁶ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 194. « le prétendu contraste entre la détermination physique et morale de l'homme repose sur une abstraction qui ne se trouve pas dans le domaine de la réalité, mais dans notre représentation. »

¹¹⁷ UHLIG, *Georg Forster. Einheit und Mannigfaltigkeit in seiner geistigen Welt, op. cit.*, 1965, pp. 70-72.

Pour Forster, la nature représente dans certains textes une entité effrayante, douée de fins propres, qui se contente d'utiliser les hommes en leur faisant croire qu'ils poursuivent leurs fins personnelles, avant de les abandonner en leur retirant son soutien lorsqu'ils ont atteint les fins qu'elle leur a fixée¹¹⁸. Dans *Cook, l'explorateur*, Forster caractérise la perfectibilité comme une capacité que la nature a placée en l'homme par calcul, comme toutes les capacités qui se trouvent chez tous les animaux :

Fähigkeiten, welche nur den Stoß eines äußern Verhältnisses erwarten, um sich nothwendig und unaufhaltsam zu entwickeln, sind berechnete Anlagen der Natur.¹¹⁹

De la même manière donc que la tendance formative est constituée en partie par une force externe qui provient de la nature, la perfectibilité a été placée en l'homme par la nature pour servir ses propres fins, ce qui pose naturellement la question de la possibilité même d'une liberté humaine. Forster écrit un peu plus loin dans le texte :

Zwischen den Augenblicken des Begehrens und der Befriedigung liegt der Augenblick des Bestrebens, um den es vielleicht der Natur am meisten zu thun ist. Ihr Instinkt, der mit unwiderstehlicher Kraft nach physischem Wohlbehagen, nach gesundem, schmerzlosem Daseyn, oder auch nach der lebhafteren Empfindung angenehmer sinnlicher Eindrücke strebt, ist eben so wohl als dieser Genuß selbst, nicht Zweck, sondern Mittel; die Absicht der Natur ging auf Entwicklung der Kräfte, auf Handlung, Bewegung, Thätigkeit; was sie von Genuß uns zur Lockspeise vorhielt, sollte, wie die kleine Portion Honig, welche der Hottentotte seinem freundlichen Bienenkukuk überläßt, nur den Gaumen reitzen, uns nur kochen, desto eifriger ihren Zweck zu befördern.¹²⁰

En privilégiant le plaisir, l'homme succombe peut-être aux sirènes de la nature, qui l'inciterait à se détourner de sa vraie destination au profit des fins de la nature elle-même. Le développement des forces et l'activité constante sont voulus par la nature, ils sont importants car il s'agit du moteur de toute activité humaine. Ils sont également au service de la reproduction, qui est la fin ultime qu'attribue la nature à chaque espèce animale et végétale, car

¹¹⁸ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein, op. cit.*, 1958, p. 236. Voir à ce propos le chapitre 6, deuxième sous-partie, p. 355.

¹¹⁹ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 194. « Des capacités qui n'attendent que le choc d'une circonstance extérieure pour se développer de manière nécessaire et irrésistible sont des dispositifs calculés de la nature. » Le terme *Anlage* est ici traduit par « dispositif » et non par « disposition », parce que Forster traite ici de la nature et pas seulement de l'esprit humain.

¹²⁰ Ibid., p. 286. « Entre le moment du désir et celui de la satisfaction se trouve le moment de l'aspiration, qui est peut-être celui auquel la nature a la plus grande part. Son instinct, qui aspire avec une force irrésistible au bien-être physique, à une existence saine et sans douleurs, ou encore à la jouissance plus vive des impression sensibles agréables est, tout autant que ce plaisir lui-même, non pas une fin, mais un moyen ; l'intention de la nature était tournée vers le développement des forces, vers l'action, le mouvement, l'activité ; la part de plaisir qu'elle nous présentait en guise d'appât, comme la petite portion de miel que le Hottentot laisse à son abeille cleptoparasite, n'était destinée qu'à exciter notre palais et nous appâter, pour nous faire servir son but avec d'autant plus de zèle. »

elle veut avant toute chose garantir la survie de cette espèce. L'humanité ne fait pas exception. Toute action n'est cependant pas bonne et appropriée aux fins de l'humanité, que Forster place dans le champ de la moralité, et c'est sur ce point que les buts de l'humanité et ceux de la nature peuvent diverger : il est aisé de concevoir que les actions de l'homme qui permettent la reproduction de l'espèce ou la conservation de l'individu ne sont pas nécessairement compatibles avec la progression vers les fins morales d'un peuple, voire de l'humanité dans son entier.

Forster abordait cette idée dès 1784 dans *Der Brodbaum*, l'année même où Kant fait paraître son *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*. Dans cet ouvrage, l'idée selon laquelle les hommes contribuent sans le savoir à des fins ultimes de la nature qu'ils ne peuvent connaître est mise en avant dès les premières pages :

Einzelne Menschen und selbst ganze Völker denken wenig daran, daß, indem sie, ein jedes nach seinem Sinne, und einer oft wider den anderen, ihre eigene Absicht verfolgen, sie unbemerkt an der Naturabsicht, die ihnen selbst unbekannt ist, als an einem Leitfadern fortgehen und an derselben Beförderung arbeiten, an welcher, selbst wenn sie ihnen bekannt würde, ihnen doch wenig gelegen sein würde.¹²¹

La même idée apparaît déjà l'année précédente, lorsque paraît anonymement dans le *Journal von Tiefurt* le célèbre fragment « Die Natur », longtemps attribué à Goethe et dont on suppose aujourd'hui que l'auteur était le secrétaire de Goethe, le pasteur et homme de lettres suisse Georg Christoph Tobler¹²².

Natur! Wir sind von ihr umgeben und umschlungen – unvermögend aus ihr hervorzutreten, und unvermögend tiefer in sie hineinzukommen. [...]

Wir leben mitten in ihr und sind ihr fremde. Sie spricht unaufhörlich mit uns und verrät uns ihr Geheimnis nicht. Wir wirken beständig auf sie und haben doch keine Gewalt über sie. [...]

Sie spritzt ihre Geschöpfe aus dem Nichts hervor, und sagt ihnen nicht, woher sie kommen und wohin sie gehen, Sie sollen nur laufen; die Bahn kennt sie. [...]

¹²¹ KANT Immanuel, « Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht [1784] », in: *Kant's gesammelte Schriften*, vol. 8: Abhandlungen nach 1781, Berlin, Leipzig, de Gruyter, 1923, p. 17. « Les hommes, pris individuellement, et même des peuples entiers, ne songent guère qu'en poursuivant leurs fins particulières en conformité avec leurs désirs personnels, et souvent au préjudice d'autrui, ils conspirent à leur insu au dessein de la nature ; dessein qu'eux-mêmes ignorent, mais dont ils travaillent, comme s'ils suivaient ici un fil conducteur, à favoriser la réalisation ; le connaîtraient-ils d'ailleurs qu'ils ne s'en soucieraient guère. » Traduction par Stéphane Piobetta : KANT, « Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique », *art. cit.*, 1990, p. 70.

¹²² Certains chercheurs affirment que Goethe aurait dicté le fragment à son secrétaire et aurait ensuite oublié en avoir été l'auteur. Voir à ce propos EYNDE Laurent van, *La libre raison du phénomène. Essai sur la « Naturphilosophie » de Goethe*, Paris, Vrin, 1998, pp. 25-27.

Sie gibt Bedürfnisse, weil sie Bewegung liebt. Wunder, daß sie alle diese Bewegung mit so wenigem erreichte.¹²³

Le fragment souligne l'impossibilité pour l'homme de comprendre parfaitement la nature ni ses fins, il n'a d'autre choix que de suivre le chemin qui lui a été tracé et de faire confiance à la nature. De fait, l'homme n'est pas capable de saisir la logique de la nature dans sa totalité ; il suppose une volonté partout où il constate l'existence de rapports, mais cette volonté est si vaste, elle s'applique à une nature si étendue que l'homme est incapable de la comprendre parfaitement. C'est ainsi que dans les *Vues sur le Rhin inférieur*, Forster décrit les rapports entre la nature et l'individu par la métaphore de la mer : de même que la vague, qui a une existence passagère et chaotique, n'a aucune idée des mystères qui se cachent dans les profondeurs, l'individu vit sa courte vie sans parvenir à percer l'unité de la nature et ses lois, qui contrairement à lui sont immuables et mystérieuses¹²⁴. Forster écrit, toujours dans *Cook, l'explorateur* :

[...] nach unserer Art zu reden, giebt es überall streitende Verhältnisse und Widersprüche, weil wir überall Absichten annehmen, wo wir Beziehungen bemerken. Soll, zum Beyspiel, das Hanfkorn zur Pflanze keimen, so darf es der Hänfling nicht verzehren, dem es gleichwohl zur Nahrung angewiesen ist. Uns scheinen diese Verhältnisse allerdings widersprechend; wüßten wir uns aber an die Stelle der Natur zu setzen, so würden wir bald einsehen, daß jedes Einzelne gerade die Bestimmung hat, die es wirklich erreicht.¹²⁵

L'intention de la nature, la destination qu'elle assigne à chaque être qui la constitue, est trop complexe pour être saisie dans sa totalité. Pourtant Forster est persuadé de l'existence

¹²³ TOBLER Georg Christoph et [GOETHE Johann Wolfgang], « Die Natur », in: *Werke Kommentare und Register. Hamburger Ausgabe in 14 Bänden*, vol. 13: Naturwissenschaftliche Schriften 1, Munich, Beck, 1998, pp. 45-46. Traduction par Henriette et Geneviève Bideau, modifiée : « Nature ! Par elle nous sommes entourés et enlacés – impuissants à faire un pas pour sortir d'elle, impuissants à pénétrer plus profond en elle. [...] Nous vivons en son sein et lui sommes étrangers. Sans cesse elle nous parle et ne nous livre point son secret. Nous agissons constamment sur elle et n'avons pourtant aucun pouvoir sur elle. [...] Elle fait jaillir ses créatures du néant, et ne leur dit ni d'où elles viennent, ni où elles vont, elles doivent se contenter de courir ; c'est elle qui connaît le chemin. [...] Elle inspire des besoins, parce qu'elle aime le mouvement. C'est merveille qu'elle obtienne tout ce mouvement avec si peu. » GOETHE Johann Wolfgang von, « Hymne à la nature », in: *La métamorphose des plantes et autres écrits botaniques*, Paris, Triades, 1992, pp. 303-305. Ludwig Uhlig souligne les parallèles entre ce fragment et les conceptions de la nature présentes dans certains écrits de Forster, notamment *Un Aperçu de la nature dans sa totalité* : UHLIG, *Georg Forster. Einheit und Mannigfaltigkeit in seiner geistigen Welt, op. cit.*, 1965, pp. 69-70.

¹²⁴ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein, op. cit.*, 1958, p. 236. Ce passage est cité et commenté dans la deuxième partie du chapitre 6, p. 355.

¹²⁵ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 194. « [...] selon notre manière de parler, il y a partout des rapports conflictuels et des contradictions, car nous supposons des intentions partout où nous remarquons des relations. Ainsi, par exemple, pour que le grain de chanvre germe et donne naissance à une plante, il ne faut pas que la linotte la consomme, alors même qu'elle en est tributaire pour se nourrir. Pour nous, ces rapports semblent assurément contradictoires ; mais si nous savions nous mettre à la place de la nature, nous reconnâtrions bientôt que chaque individu particulier a précisément la destination qu'il atteint réellement. »

d'une logique de la nature. À ce titre, Forster reprend de Buffon cette idée selon laquelle il est impossible de comprendre et d'appréhender dans sa totalité cette logique de la nature, que ce soit dans sa structure – Buffon critique avant toute chose, on l'a vu, les classifications artificielles imposées par l'homme à la nature – ou dans ses intentions. Forster cite d'ailleurs Buffon quelques lignes plus loin, il a donc bien l'œuvre du naturaliste de Montbard à l'esprit lorsqu'il écrit ces lignes.

La première divergence entre les fins de la nature et celles de l'homme apparaît dans la fin qui a été fixée par la nature à l'homme lui-même. Ce contraste apparaît dans un texte de 1791, dans lequel Forster recense différents textes de Christoph Meiners¹²⁶. Forster y affirme que l'excellence n'est pas le critère que la nature emploie pour multiplier les individus. Au contraire, le plus souvent, ce sont la laideur et le caractère nuisible qui se reproduisent le mieux. Cela est lié au fait que la nature ne cherche pas à faire progresser les différentes espèces mais à leur permettre de survivre et de se multiplier :

Wer kann also läugnen, dass es im Rathschlusse der Natur, oder was hier gleichlautend ist, der Gottheit, bey weitem das Wichtigste geschienen habe, dass Menschen, als eine besondere Thierart, daseyn und sich mehren mögen? Gegen diesen wichtigen Zweck (nämlich das physische Leben) gehalten, bleiben jene göttlichen Vorzüge des moralischen Sinnes und der Vernunft, so entzückend und erhebend auch der Genuß ist, den einzelne Glückliche darinn finden, nur gleichsam ein Minimum, eine Nebensache, und nur gelegentlich, nach Maassgabe der Umstände, sollten sie sich da und dort in verschiedenen Verhältnissen bey wenigen Individuen entwickeln.¹²⁷

Le perfectionnement du sens moral et de la raison est une caractéristique possible de l'homme, mais elle est superflue et, considérée du point de vue d'une logique naturelle, elle ne doit en aucun cas constituer la règle. Elle ne constitue pas la priorité de la nature. Par conséquent, il est de la responsabilité de l'homme de s'efforcer de la développer ; il doit cependant garder constamment à l'esprit le fait que les conditions locales de vie qui sont les siennes ne sont pas nécessairement propices à ce développement. La nature s'efforce

¹²⁶ Cette recension est étudiée en détail dans la deuxième sous-partie du chapitre 7, pp. 481-494.

¹²⁷ FORSTER Georg, « Recension : Göttingisches historisches Magazin, von C. Meiners und L. T. Spittler [1791] », in: *Werke: Rezensionen*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1977, p. 239. « Qui peut par conséquent nier que dans la volonté de la nature, ou bien, ce qui est ici la même chose, dans la volonté de la divinité, il ait semblé que le plus important était, et de loin, que les êtres humains en tant qu'espèce animale particulière existent et puissent se multiplier ? Comparés à cette fin importante (à savoir la vie physique), ces bienfaits divins que sont le sens moral et la raison – aussi admirable et exaltante soit la saveur qu'y trouvent quelques rares individualités bienheureuses – ne sont cependant qu'un minimum, une chose secondaire, et ce n'est qu'occasionnellement, lorsque les circonstances s'y prêtent, qu'elles pourraient se développer ici ou là chez quelques rares individus dans différentes conditions de vie. »

uniquement de permettre la reproduction et la pérennité de l'espèce humaine, tout comme elle le fait, selon Forster, pour toutes les autres espèces.

4) Fins de la nature, fins de l'homme : les étapes de la vie humaine

Pour Forster, c'est paradoxalement bien souvent lorsque l'être humain agit le plus, lorsqu'il croit le plus être capable d'imposer son action à son environnement, qu'il est en réalité le plus l'esclave de cet environnement, parce qu'alors cette action débridée échappe à toute réflexion préliminaire. Cette action n'est cependant pas arbitraire, elle est bien au contraire très dirigée ; mais elle n'est pas dirigée par la raison de l'être humain, mais par la force instinctive qui agit en lui. Dans le *Fil directeur*, Forster décrit les différentes étapes de la vie et associe ces étapes aux quatre grandes destinations de l'être humain. À propos de l'homme jeune, qui vient d'achever sa croissance, il décrit l'opposition entre le durcissement des différentes parties du corps et la force de formation, qui au cours des étapes précédentes a permis la croissance de l'homme. Pour la première fois, ce durcissement et la force de formation elle-même parviennent à un équilibre :

Nach der Erscheinung des Geschlechtstriebes erreicht der Körper sein volles Wachsthum, seine höchste Reife. Der Widerstand der Theile kommt mit der ausdehnenden Kraft ins Gleichgewicht.¹²⁸

Or ce point d'équilibre ne saurait être maintenu indéfiniment chez l'être humain parvenu à l'âge adulte pour Forster : l'être humain ne l'atteint, comme il l'écrit dans *Cook, l'explorateur*, que dans la mort. Le déséquilibre est constant et essentiel : il fait partie de la nature de l'homme et est ce qui lui permet de progresser constamment. De fait, cette capacité à faire progresser ses facultés est intimement liée à une dimension physiologique chez Forster, le corps même de l'homme a besoin de cette progression : Forster écrit que si rien ne se passait, si aucune issue n'était proposée à cette force d'extension, l'homme finirait par mourir de la production de sang en trop grande quantité. Ce qui permet d'empêcher cette fin prématurée est une nouvelle destination qui s'impose à l'homme, la modification de son environnement :

Wenn die Erhärtung gewisser Theile der bildenden Kraft nun Grenzen steckt, und keine Ausdehnung mehr stattfinden läßt, so würde bald das Blut in allen Adern stocken, falls es kein Mittel gäbe, dasselbe in dem Maaße, wie es aus den Speisen bereitet wird, wieder zu verarbeiten. Dieses Mittel bietet aber die Abnutzung der Organe dar, welche jezt um so schneller vor sich geht, je heftiger

¹²⁸ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, p. 188. « Après l'apparition de la pulsion sexuelle, le corps atteint sa pleine croissance, sa pleine maturité. La résistance des parties s'équilibre avec la force d'extension. »

das Gefühl ihrer Kraft zu anhaltender Bewegung, zu gewaltsamer Anstrengung, zur Thätigkeit im Aussern reizt.¹²⁹

Il s'agit là de la troisième destination de l'homme, que Forster qualifie plus loin dans le texte de « Wirksamkeit außer sich selbst »¹³⁰. Le parallèle avec la lecture par Forster de la tendance formative de Blumenbach apparaît clairement : dans les deux premières phases de la vie de l'homme, cette tendance revêt une forme où elle reste, pour l'essentiel, animale, en se contentant d'impulser une force d'extension qui permet le développement des organes. À partir de la troisième phase, l'homme développe une tendance formative spécifique, qui lui appartient en propre, et qui lui impose d'agir sur son environnement. Si cette tendance formative est différente de celle de l'animal, elle ne libère pourtant pas pour autant l'homme de son utilisation au service des fins de la nature ; bien au contraire, il s'agit là de la phase où l'homme est le plus le jouet de son environnement, parce que son action est immédiate et irréfléchie. Forster écrit :

er empfindet mehr als jemals den Trieb außer sich zu wirken, den mächtigen Willen, womit er sich ein Herr der Schöpfung wähnt, und die zur Leidenschaft verstärkte Begierde, wodurch er, ohne die Gefahr im Hinterhalt zu ahnden, ein Sklave der coexistirenden Dinge wird.¹³¹

L'homme jeune pense être le maître de la Création, mais c'est un leurre ; en réalité, son action sur le monde n'a pas pour fin dernière son propre perfectionnement, mais celui de la nature. Si l'homme est un « esclave des choses qui lui coexistent », alors il ne peut pas agir en fonction de sa destination, puisque c'est là l'apanage des hommes libres pour Forster¹³² ; c'est au cours de l'étape suivante que l'être humain est le plus susceptible de poursuivre ses propres fins. Forster écrit :

Zurückgezogen aus seinem größeren Wirkungskreise, bleibt alsdann der Mensch sich selbst noch übrig, und findet in dem zarten Gewebe seines Hirns das Weltall wieder, wenn es ausserhalb desselben kaum mehr für ihn existirt. Herlicher Genuß auch dieser, und vielleicht der herlichste von

¹²⁹ Ibid. « Si le durcissement de certaines parties fixe dorénavant des frontières à la force de formation, et ne permet plus d'extension, le sang stagnerait bientôt dans toutes les artères s'il n'y avait aucun moyen de le traiter dans la mesure où il est produit par les repas. Mais ce moyen est offert par l'usure des organes, qui progresse à présent d'autant plus rapidement que le sentiment de leur force incite au mouvement continu, à l'effort violent, à l'activité extérieure. »

¹³⁰ Ibid., p. 189. La « capacité d'agir en dehors de soi-même. »

¹³¹ Ibid., p. 188. « il ressent plus que jamais auparavant la pulsion d'agir en dehors de lui, la volonté puissante par laquelle il s' imagine être le seigneur de la Création, et le désir renforcé jusqu'à la passion par lequel, sans se douter du danger qui le guette, il devient un esclave des choses qui lui coexistent. »

¹³² FORSTER, « Über Proselytenmacherei [1789] », *art. cit.*, 1974, p. 202. Voir la première sous-partie du chapitre 6, p. 402.

allen, dieses erhöhte Bewußtsein des Menschen, der in sich selbst eine Welt beschaut, und solchergestalt die letzten Höhen seiner Ausbildung ersteigt.¹³³

C'est lorsque les sens ne reçoivent plus autant d'impulsions, que l'action de l'homme sur son environnement se restreint, que sa réflexion devient la plus profonde. Durant l'âge mûr, l'être humain peut faire intervenir sa mémoire de l'action passée et considérer cette action avec un recul critique. Cette mémoire lui permet de développer ses facultés, en construisant à partir de son expérience propre de l'action, mais sans l'immédiateté aveuglante de cette action elle-même. L'homme est physiologiquement censé avoir passé le moment où la nature le voyait comme l'instrument principal de ses fins, la conservation de l'individu à des fins de reproduction de l'espèce. Cette capacité à revenir sur une action passée est ce qui permet d'améliorer les facultés de l'être humain, et constitue la forme la plus noble de la perfectibilité, celle sous laquelle elle permet le plus à l'être humain de poursuivre ses propres fins et non pas uniquement celles de la nature.

B) La perfectibilité et les sens

Pour permettre à l'homme de se perfectionner et donc de réaliser sa perfectibilité, l'homme doit en premier lieu parvenir à développer sa connaissance de ce qui l'entoure. Or pour que la connaissance progresse pour Forster, il faut que les sens disposent de la place épistémologique qui leur revient.

1) Les Forster, vecteurs d'une intégration dans le débat philosophique de thématiques d'histoire naturelle : l'exemple de *Über Leckereyen*

C'est à l'occasion d'une commande de Georg Christoph Lichtenberg que Forster en vient à s'intéresser aux friandises et à la dimension philosophique qu'elles peuvent revêtir. En 1788, Lichtenberg demande à Forster de sélectionner un extrait d'un ouvrage nouvellement paru en suédois, *Tal om Läckrheter* de Bengt Bergius, un historien et botaniste suédois, et de le traduire, afin d'en donner un échantillon représentatif au public allemand qu'il ferait paraître

¹³³ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, p. 189. « Retiré de son cercle d'activité étendu, l'homme se reste encore à lui-même, et retrouve l'univers dans le tissu délicat de son cerveau, alors même qu'il n'existe presque plus pour lui en dehors de lui-même. Un plaisir magnifique encore qu'est celui-ci, et peut-être le plus magnifique de tous, cette conscience élevée de l'homme qui contemple un monde en lui-même et qui, de cette manière, parvient au sommet ultime de sa formation. »

dans son almanach¹³⁴. Forster ne parvient pas à trouver un extrait qui le satisfasse et préfère proposer son propre texte, qu'il intitule *Über Leckereyen* et qui paraît dans le *Göttingischen Taschen-Calender* pour l'année 1789. Le livre de Bergius et l'article de Forster portent sur la friandise, c'est-à-dire un aliment prisé non pas pour ses qualités nutritives mais pour le plaisir gustatif exceptionnel qu'il procure. Forster s'interroge sur la possibilité d'une définition universelle de la friandise, pour tous les peuples. La thématique du texte se trouve donc à l'intersection entre différents domaines, ce qui rend le texte intéressant pour la place de la perfectibilité, qui relève à la fois de la nature et de la culture, du corps et de l'esprit. Le texte aborde également la question des rapports entre Européens et peuples extra-européens. En 1792, le texte suédois est traduit en allemand par le père de Georg, Johann Reinhold Forster¹³⁵.

En 1795, après la mort de Georg Forster, son texte *Über Leckereyen* constitue l'essentiel de l'article *Lecker-Bissen* paru dans le soixante-septième tome de l'*Oekonomische Enzyklopädie* de Johann Georg Krünitz¹³⁶. Le terme de *Perfektibilität* n'apparaît qu'à trois reprises dans les tomes de l'encyclopédie parus du vivant de Johann Georg Krünitz, et l'une de ces occurrences se trouve dans la partie de *Über Leckereyen* reprise dans l'encyclopédie. Cet exemple illustre bien le rôle qu'ont joué les Forster dans l'introduction de débats scientifiques extérieurs dans l'espace germanique, par des recensions et des traductions, puis dans leur popularisation auprès d'un public plus large.

Ce texte s'avère intéressant pour comprendre quelle importance Forster accorde au témoignage des sens dans la constitution de la perfectibilité. Il s'agit pour Forster de montrer dans *Über Leckereyen* qu'une éducation des sens est indispensable pour parvenir à la connaissance de ce qu'est une friandise. Il écrit à propos de l'organe de la langue :

Betrachtet man endlich dieses kleine Glied zugleich als Sprachorgan, so erscheint seine Wichtigkeit in einem noch ungleich stärkeren Lichte, indem nunmehr die menschliche Perfectibilität großentheils wesentlich darin beschlossen liegt. In der Vereinigung dieser beyden Naturanlagen, des

¹³⁴ BERGIUS Bengt, *Tal om Läckerheter, Både i sig sjelfva sådana, och för sådana ansedda genom Folkslags bruk och inbillning*, Stockholm, Lange, 1785. Voir à propos de la genèse du texte de Forster la notice de Siegfried Scheibe : SCHEIBE, « Erläuterungen: Einführung. Entstehung- und Wirkungsgeschichte der einzelnen Texte », *art. cit.*, 1974, p. 415.

¹³⁵ BERGIUS Bengt, *Über die Leckereyen. Aus dem Schwedischen mit Anmerkungen von D. Joh. Reinh. Forster und D. Kurt Sprengel*, Halle, Buchhandlung des Waisenhauses, 1792.

¹³⁶ KRÜNITZ Johann Georg, *Ökonomische Encyklopädie oder Allgemeines System der Staats-, Stadt-, Haus- und Landwirtschaft*, Berlin, Pauli, 1773.

Geschmacks und der Rede, in einem gemeinschaftlichen Werkzeuge, findet der Naturforscher und Anthropologe einen reichhaltigen Stoff zum Nachdenken [...].¹³⁷

En étudiant la perfectibilité de différents organes des sens, il est en réalité possible pour Forster de mettre en évidence les liens forts entre physiologie et anthropologie, et de montrer que la perfectibilité ne pourrait exister en dehors de l'interaction de ces organes des sens avec l'environnement de l'être humain.

2) La place du témoignage des sens

Lorsque Forster s'oppose aux penseurs par système, il s'oppose en réalité avant toute autre chose à ce qu'il estime être une disparition totale du témoignage des sens, ou bien à une distortion qui rend ce témoignage méconnaissable. Des extrapolations infondées à partir d'observation partielles ne laissent plus aucune place aux sens, et la raison prend alors la place de l'expérience sensible. C'est ce que Forster met en avant lorsqu'il écrit, dans *Über Leckereyen* :

die Richtigkeit der Vorstellungen steht im direkten Verhältniß der Empfänglichkeit des Organs, multiplicirt in die Zahl der zu vergleichenden Eindrücke.¹³⁸

Au contraire, les peuples moins développés sont incapables pour Forster de surmonter l'immédiateté du témoignage de leurs sens : la sensibilité ne donne lieu à aucune expérience qui puisse être interprétée par la raison, parce que les sens occupent une place trop importante qui ne permet aucune prise de distance rationnelle. C'est ainsi que Forster peut écrire dans *Über Leckereyen* :

Man muß entweder die auszeichnenden Charaktere der Menschheit, wodurch sie sich vom Affen unterscheidet, ganz aus dem Auge verlieren, oder nicht länger zweifeln, daß jene gerühmte schärfere Sinnlichkeit gewisser Völker, nur ein blinder Instinkt ist, der sie an die Gränze der Thierheit zurückstellt. Wir haben uns zwar nicht mit einem Sprunge auf unsern jezigen Gipfel der Verfeinerung gehoben; allein daß wir die wesentliche Bedingniß dazu, eine zarte, mithin allumfassende Empfänglichkeit von Alters her besaßen, die nur Gelegenheit bedurfte, um sich zur höchstvollkommenen Sinnlichkeit zu entwickeln, dieß läßt sich sogar historisch beweisen.¹³⁹

¹³⁷ FORSTER, « Über Leckereyen [1789] », *art. cit.*, 1974, p. 175. « Si enfin on appréhende en même temps ce petit membre du corps comme organe de la parole, alors son importance apparaît dans une lumière incomparablement plus forte, puisqu'à présent la perfectibilité humaine y est en grande partie fondamentalement incluse. Dans l'union de ces deux dispositions naturelles, le goût et la parole, au sein d'un outil commun, le naturaliste et anthropologue trouve une riche matière à réflexion [...]. »

¹³⁸ Ibid., p. 168. « L'exactitude des représentations se trouve dans une relation directe avec la réceptivité de l'organe, multipliée par le nombre des impressions à comparer. »

¹³⁹ Ibid., p. 167. « Il faut soit perdre entièrement de vue les caractères distinctifs de l'humanité par lesquels elle se distingue du singe, soit ne plus douter que cette sensibilité plus aiguë de certains peuples qui a été tant vantée

Une sensibilité aiguisée a certes des avantages, et Forster reconnaît que les sens des Européens ont été émoussés par leur vie dans les villes ; mais seule cette sensibilité moins pénétrante laisse la possibilité à la raison de construire à partir du témoignage des sens. Cette affirmation présente une certaine similitude avec l'affirmation de Forster dans le *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité*, où il écrit que ce sont les êtres humains les plus âgés qui sont les plus sages, parce que leurs sens se sont émoussés¹⁴⁰.

Forster trace dans ces deux textes un parallèle entre l'individu et les peuples : les peuples qui ont perdu cette sensibilité acérée, et qui sont donc en quelque sorte des peuples d'âge mûr, sont ceux qui sont les plus capables de maîtriser leurs sens et de les plier à leurs fins rationnelles. Forster reste cependant prudent avec cette conception, pourtant fréquente au XVIII^e siècle, de peuples adultes opposés à des peuples encore dans l'enfance : s'il semble se rallier à cette idée dans *Über Leckereyen*, il s'y oppose par ailleurs résolument dans d'autres textes, en particulier dans la mesure où cette opposition serait susceptible de justifier une ingérence des Européens dans la vie d'autres peuples, car Forster est méfiant à l'égard de cette idée¹⁴¹.

3) Organes et destination de l'homme chez Herder et Forster

L'homme dispose d'une sphère d'action illimitée, à la différence des autres animaux. C'est ce qui explique que l'usage de ses organes soit indéterminé et imparfait : il dispose de la capacité de s'adapter à une très grande diversité de situations. Cette idée développée par Herder au début du *Traité sur l'origine de la langue* en 1772 est partagée par Forster.

Selon Herder, l'homme ne peut avoir que des sens peu aiguisés en raison de l'étendue de ses possibles : un animal qui dispose d'une sphère d'action réduite, comme une abeille, développe ses techniques jusqu'à la perfection ; plus l'animal a une sphère d'action géographiquement vaste, et moins il est déterminé à la perfection, car le champ de ses possibles

n'est rien d'autre qu'un instinct aveugle, qui les ramène à la limite de l'animalité. Certes, nous ne nous sommes pas hissés d'un bond jusqu'à notre sommet actuel de raffinement ; mais que nous en ayons possédé depuis toujours la condition essentielle, une réceptivité délicate et capable ainsi de tout embrasser, et qui n'avait besoin que d'une occasion pour se développer jusqu'à la perfection suprême de la sensibilité, voilà ce que l'on peut même prouver historiquement. »

¹⁴⁰ Voir ci-dessus, pp. 294-296.

¹⁴¹ Voir la dernière sous-partie du chapitre 7, pp. 504-523.

est plus large. La contrepartie est qu'il est moins parfait dans son action. Herder écrit dans cette optique :

Je vielfacher die Verrichtungen, und Bestimmung der Tiere; je zerstreuter ihre Aufmerksamkeit auf mehrere Gegenstände, je unstäter ihre Lebensart, kurz, je größer und vielfältiger ihre Sphäre ist; desto mehr sehen wir ihre Sinnlichkeit sich verteilen und schwächen.¹⁴²

Or, poursuit Herder, l'homme ne dispose pas d'une sphère aussi restreinte, bien au contraire, sa sphère d'action est virtuellement illimitée. Par conséquent, ses sens sont peu aiguisés. Herder écrit :

Der Mensch hat keine so einförmige und enge Sphäre, wo nur Eine Arbeit auf ihn wartet: [...] Seine Sinne und Organisation sind nicht auf Eins geschärft: Er hat Sinne für alles und natürlich also für jedes Einzelne schwächere und stumpfere Sinne.¹⁴³

Les réflexions de Herder s'intègrent spécifiquement à sa démonstration sur l'origine du langage humain ; il cherche à montrer ici que l'homme, à la différence des animaux, ne dispose d'aucun langage naturel et qu'il doit le constituer lui-même, car il n'existe dans la nature de l'homme aucune représentation préexistante, aucun instinct naturel, qui devraient être exprimés par un langage¹⁴⁴.

Ces réflexions sont partagées par Forster, qui accorde une place centrale à l'exercice de l'organe de la pensée, le cerveau, dans sa réflexion sur le perfectionnement. La logique du perfectionnement humain est organique : l'être humain est confronté, dès son enfance, aux sollicitations du monde extérieur. Au cours de sa jeunesse, il y répond par l'action. Cette nécessité d'agir pour répondre aux sollicitations extérieures développe ses facultés intellectuelles en l'obligeant à faire un usage autonome de sa raison. L'être humain peut s'adapter aux conditions de vie extérieures grâce aux propriétés physiques de son cerveau, qui est délicat et malléable, susceptible de recevoir les impulsions du monde extérieur :

¹⁴² HERDER, « Abhandlung über den Ursprung der Sprache [1772] », *art. cit.*, 1985, p. 712. « Plus les opérations et la destination des animaux sont diversifiées ; plus leur attention est dispersée sur plusieurs objets et plus leur mode de vie est inconstant. Bref, plus leur sphère est grande et diversifiée : plus nous voyons leur sensibilité se diviser et s'affaiblir. » Traduction par Denise Modigliani : HERDER, *Traité de l'origine du langage, op. cit.*, 1992, p. 47.

¹⁴³ HERDER, « Abhandlung über den Ursprung der Sprache [1772] », *art. cit.*, 1985, p. 713. « L'homme n'a pas une sphère si uniforme et restreinte qu'une seule tâche ne l'attende [...]. Ses sens et son organisation ne sont pas affinés en vue d'une seule chose : il a des sens pour tout, et donc naturellement, pour chaque chose isolée, des sens plus faibles et plus émoussés. » HERDER, *Traité de l'origine du langage, op. cit.*, 1992, p. 48.

¹⁴⁴ HERDER, « Abhandlung über den Ursprung der Sprache [1772] », *art. cit.*, 1985, pp. 714-715.

Das feuchteste, weichste, zarteste, eindruckfähigste Organ, das Organ der Empfindung, der Erinnerung und des Bewußtseins, mit einem Worte das *Hirn*, empfängt und sammelt von Kindheit an die Einwirkungen der äußeren Gegenstände, vermittelt der Sinneswerkzeuge, und des ganzen Nervensystems.¹⁴⁵

Une fois l'âge venu, l'être humain peut se mettre en retrait de l'action, en même temps que ses organes des sens perdent de leur acuité. S'il a été soumis durant sa jeunesse à des sollicitations extérieures qui lui ont permis cet usage de sa raison, il peut employer son cerveau, qui a perdu de son caractère malléable, au perfectionnement véritable de son peuple, voire de l'espèce humaine dans son entier, et non plus de ses seules facultés individuelles. Il est capable de considérer les choses de manière plus distanciée et de faire usage de ses facultés à des fins plus élevées. Pour cela, il est cependant indispensable qu'il ait eu l'occasion de faire usage de sa raison, que ses conditions de vie aient modelé son cerveau lorsqu'il était le plus malléable, lui permettant d'atteindre une certaine plasticité.

Cette potentialité, qui est présente en chaque individu et donc en chaque peuple, peut rester inexploitée si l'individu n'a pas l'occasion d'exercer son cerveau en le confrontant à des impulsions extérieures qui exigent une réaction de sa part. S'il n'est pas exigé de l'individu, durant sa jeunesse, qu'il trouve en lui-même une solution à des problèmes posés par son environnement, et s'il ne sollicite donc pas son cerveau durant cette période de plus grande flexibilité, il ne lui sera pas possible, à l'âge mûr, d'employer son cerveau à un perfectionnement plus étendu. Il existe deux situations dans lesquelles ce blocage du cerveau, et avec lui de la raison, peut avoir lieu. Chez les peuples que Forster a considérés comme les moins avancés au cours de son voyage autour du monde, l'environnement naturel ne fournit pas en quantité suffisante les impulsions qui permettraient le développement du sentiment moral et de la raison : Forster l'affirme à plusieurs reprises, dans le *Voyage autour du monde*, dans *De la Formation locale et générale*, et dans sa recension de la revue scientifique de Meiners. Dans *De la Formation locale et générale*, Forster souligne ainsi le risque d'inflexibilité (*Unbiegsamkeit*) auquel sont soumis les peuples dont les conditions locales de vie sont

¹⁴⁵ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, p. 188. « L'organe le plus humide, le plus malléable, le plus délicat, le plus capable d'impressions, l'organe de la sensation, du souvenir et de la conscience, en un mot, le *cerveau*, reçoit et collecte, depuis l'enfance, les effets des objets extérieurs, au moyen des outils sensoriels et de l'ensemble du système nerveux. »

particulièrement propices : sans résistance de la nature, ils perdent peu à peu cette flexibilité et, pour finir, la capacité à se perfectionner¹⁴⁶.

De fait, souligne Forster à plusieurs reprises, ces peuples voient leurs organes sensoriels privilégiés dans leur développement face au développement du cerveau et des facultés intellectuelles. Forster cherche de cette manière à expliquer ce qu'il a observé durant son voyage autour du monde, le fait que les organes des sens de certains peuples rencontrés ont une plus grande acuité que ceux des Européens. De fait, Forster indique dans plusieurs textes que l'être humain n'est pas capable de développer toutes ses facultés et ses organes de manière homogène¹⁴⁷.

Cependant ce risque est loin de ne concerner que les peuples extra-européens : les Européens sont confrontés à des dangers différents, mais qui peuvent conduire au même résultat, et ce, dans toutes les catégories de population. En Europe, l'enfant n'est pas confronté à l'environnement naturel d'une manière aussi essentielle que dans d'autres contrées. Il n'a pas besoin de s'adapter à cet environnement naturel pour survivre en prenant les bonnes décisions ; l'environnement social joue un rôle plus important. À la fin des années 1780, dans le prolongement de ses réflexions sur les rapports entre les sens et le perfectionnement de l'homme, Forster dénonce le système éducatif de la plupart des pays d'Europe, qui repose sur un apprentissage par cœur de formules et de lois qu'un enfant ne doit pas nécessairement comprendre : on lui propose déjà une réponse toute faite aux questions qu'il pourrait se poser face à son environnement naturel et surtout social¹⁴⁸. Cet enfant n'a donc pas l'occasion de prendre l'initiative face à des situations spécifiques auxquelles il est confronté : ses précepteurs lui apprennent à interposer entre lui et le monde qui l'entoure différents systèmes qui lui fournissent une lecture, souvent biaisée et partielle, de ce monde. À l'âge adulte, il ne sera pas davantage capable de développer ses propres idées par le jeu de son esprit, l'empêchant ainsi de participer au perfectionnement du genre humain. Dès lors, c'est un cercle vicieux qui menace les peuples européens, y compris les catégories les plus cultivées de la population.

¹⁴⁶ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, p. 48. Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 9, pp. 620-624.

¹⁴⁷ FORSTER, « Über Leckereyen [1789] », *art. cit.*, 1974, p. 166 ; FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, pp. 189-190.

¹⁴⁸ La première sous-partie du chapitre 9 est consacrée à cette question des rapports entre éducation et perfectibilité, pp. 583-615.

L'autre danger, à l'autre bout du spectre social européen, est celui d'un délaissement total de certaines catégories de population, livrées à elles-mêmes du point de vue de l'éducation et auxquelles on ne demande rien d'autre que d'obéir, sans faire usage de leur raison. C'est le cas des marins du *Resolution* dans le *Voyage autour du monde*¹⁴⁹ ; c'est également le cas des paysans polonais dans certaines lettres de Forster, ainsi que des gens du commun de certaines villes le long du Rhin dans les *Vues sur le Rhin inférieur*¹⁵⁰. Dans ce dernier ouvrage, Forster dénonce « l'engourdissement des organes qui servent au perfectionnement » (*Erstarrung der Organe, die zur Vervollkommnung dienen*¹⁵¹), parce qu'on a retiré à ces hommes le rapport direct d'une action sur l'environnement naturel qui aurait pu leur permettre d'exercer leur raison et de conserver la flexibilité de leur cerveau, tout en leur interdisant toute action sur leur environnement social, qu'ils sont condamnés à subir. Ce faisant, poursuit Forster, on les renvoie à un état animal, dans lequel la perfectibilité des facultés de l'esprit n'existe plus¹⁵².

Forster souligne que les organes des sens des hommes ne sauraient être parfaits, puisque cette perfection serait une détermination : un organe ne peut être parfaitement adapté qu'à un certain usage. Or cet usage varie de manière radicale en fonction des individus et des peuples¹⁵³. Ces organes ne se développent pas de manière harmonieuse, ils doivent s'adapter à la destination que l'être humain se donne à lui-même. Il faut donc que les organes des sens soient perfectibles, au moins dans leur usage par les êtres humains. Cela implique une place essentielle accordée à l'environnement qui entoure les êtres humains, à la sphère d'action spécifique dans laquelle ils se trouvent¹⁵⁴. Forster écrit dans *De la Formation locale et générale* :

Die Hitze des Äquators, die Kälte des Eisgürtels verändern die Gestalt und Proportion der festen Theile, die Konsistenz und die Bestandtheile der Säfte; die verschieden gestimmten Sinnesorgane besitzen eine andere Reizbarkeit, eine andere Empfänglichkeit, eine andere Verwandtschaft mit der äusseren, umgebenden Natur.¹⁵⁵

¹⁴⁹ Voir à ce propos pp. 444-445 dans la première sous-partie du chapitre 7.

¹⁵⁰ Voir à ce propos pp. 536-540 dans la première sous-partie du chapitre 8 et pp. 574-582 dans la troisième sous-partie du chapitre 8.

¹⁵¹ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein, op. cit.*, 1958, p. 173.

¹⁵² Voir à ce propos la troisième sous-partie du chapitre 8, pp. 574-582.

¹⁵³ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, pp. 189-190.

¹⁵⁴ La première sous-partie du chapitre 6 est consacrée à ce point très important pour la perfectibilité de Forster, pp. 372-396.

¹⁵⁵ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, p. 46. « La chaleur étouffante de l'Équateur, le froid du cercle polaire modifient la forme et les proportions des membres, la consistance et la composition des fluides corporels ; étalonnés différemment, les organes des sens possèdent chacun une forme d'irritabilité, chacun une réceptivité, chacun une parenté avec la nature extérieure qui les entoure ».

Dans *Autre chose sur les races humaines*, Forster cherche notamment à démontrer que la couleur de peau des hommes varie en fonction de facteurs climatiques. Pour ce faire, il affirme que la couleur de peau des représentants des différents peuples humains varie rapidement en fonction de l'environnement dans lequel ils se trouvent. Les enfants d'hommes blancs vivant en Afrique, ou les enfants d'hommes noirs vivant en Europe, doivent selon Forster connaître des transformations rapides. Ces transformations ne se limitent cependant pas à la couleur de peau ; pour Forster, un homme ne peut être fidèle à sa nature que dans son propre environnement. Il écrit :

Ein jedes Wesen der Natur ist, was er seyn soll, nur an dem Orte, für den sie es entstehen ließ; eine Wahrheit, die man in Menagerien und botanischen Gärten täglich bestätigt sieht. Der Neger, in Europa geboren, ist wie eine Treibhauspflanze, ein modificirtes Geschöpf; in allen der Veränderung unterworfenen Eigenschaften mehr oder weniger dem unähnlich, was er in seinem Vaterlande geworden wäre.¹⁵⁶

Forster souligne encore une fois ici l'importance de l'environnement pour l'être humain : en dehors de cet environnement, il ne peut pas donner la pleine mesure de ce qu'il est, dans la mesure où il a développé dès la naissance ses facultés en fonction de cet environnement particulier. C'est ainsi que juger les insulaires comme O-Maï, ramenés en Europe au cours des voyages d'exploration, à l'aune de critères européens s'avère injuste, comme Forster l'affirmait déjà dans le *Voyage autour du monde*¹⁵⁷ : l'observateur qui souhaiterait déterminer le degré de progression et l'intelligence de ces individus devrait d'abord élucider intégralement la logique des rapports qu'ils entretiennent à leur environnement naturel et social. Or le premier facteur qui détermine le type de rapports qu'un peuple entretient à son environnement est un facteur subjectif, qui concerne avant toute chose les individus eux-mêmes : les besoins que ressentent ces individus face à leur environnement local.

¹⁵⁶ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, p. 139. « Tout être de la nature n'est ce qu'il doit être qu'à l'endroit pour lequel elle l'a fait, vérité dont on a la confirmation quotidienne dans les ménageries et les jardins botaniques. Le Nègre né en Europe est comme une plante de serre, comme une créature modifiée ; rendu plus ou moins dissemblable, dans toutes ses qualités soumises au changement, de ce qu'il serait devenu dans son pays d'origine. » FORSTER, « Autre chose sur les races humaines », *art. cit.*, 2006, p. 159. Traduction modifiée.

¹⁵⁷ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1965, p. 15. De nombreux autres voyageurs déplorent ce jugement injuste des habitants des îles des mers du Sud par les Européens en dehors de leur environnement naturel, notamment Bougainville. Voir à ce propos la première sous-partie du chapitre 8, pp. 526-533.

C) Le besoin, premier moteur de la progression

1) Détresse et perfectibilité

Le développement de la conception de la perfectibilité par Forster commence par une étape empirique. Mais cette étape empirique n'est pas seulement première dans la pensée de Forster, pour lui elle est également première dans le développement de la perfectibilité elle-même au sein d'un peuple. La perfectibilité s'exprime le plus lorsque le besoin s'en fait sentir le plus cruellement à l'homme, lorsqu'une application de ses connaissances à une amélioration de ses conditions de vie est la plus profitable et nécessaire, voire vitale, dans le cas notamment d'un péril qui menace son existence même. Dans ce contexte, Forster associe à plusieurs reprises la perfectibilité au terme *Not*, et plus précisément au proverbe bien connu dans l'espace germanique « Die Not ist die Mutter aller Erfindungen. » (« la nécessité est la mère de toutes les inventions »). Il faut comprendre ici *Not* dans le sens de nécessité, de besoin pressant, voire de détresse. Ainsi l'une des toutes premières occurrences de *Perfectibilität* chez Forster, dans *Der Brodbaum*, paru en 1784, apparaît associée à ce proverbe. Forster y écrit :

Die Noth, diese Mutter so vieler vortreflichen Erfindungen, sie, auf deren Antrieb die Stammväter des Menschengeschlechts in Europa auf den seegenreichen Gedanken verfielen, die Produkte des Erdreichs durch den Anbau zu vervollkommen, und wilde Grashalme zu vollen Kornähren umzuschaffen – die Noth hat es wahrscheinlich zuerst entdeckt, dass auch der Brodbaum eine Perfectibilität besitzt, welche sich nur vermittelst der fleißigsten Kultur entwickeln kann.¹⁵⁸

Paradoxalement, c'est donc dans les moments de plus grande détresse dans son rapport à la nature que l'homme parvient le mieux à la maîtriser par l'invention, qui est un emploi de la nature à des fins qui ne sont pas les siennes. La perfectibilité en tant que potentialité se nourrit de la situation de plus grande dépendance face à la nature, en ce qu'elle appelle une réaction forte de la part de l'homme.

En associant le proverbe qui fait du besoin une mère à l'action des pères fondateurs du genre humain, Forster met en place une métaphore qui esquisse une conception bien particulière des rapports entre l'homme et son environnement. Le genre humain dans son intégralité se voit placé par Forster dans la filiation de ce rapport entre les premiers hommes et la nature, puisque

¹⁵⁸ FORSTER, « Der Brodbaum [1784] », *art. cit.*, 2003, p. 73. « La nécessité, cette mère de tant d'inventions excellentes, elle sur l'impulsion de laquelle les pères fondateurs du genre humain en Europe en sont venus à l'idée féconde de perfectionner les produits du sol par la culture, et de transformer les brins d'herbe sauvages en épis de blé remplis de grains – le besoin a probablement découvert en premier que l'arbre à pain possède lui aussi une perfectibilité, qui ne peut se développer qu'au moyen de la culture la plus assidue. »

le besoin est *de facto* le premier rapport de l'homme à la nature : l'homme est contraint de rechercher dans la nature sa subsistance, de quoi se nourrir, ou se chauffer. Pour sa survie même, l'homme doit donc acquérir instantanément une certaine connaissance de la nature qui l'entoure pour la rendre productive pour répondre à ses propres besoins. Ici, c'est l'amélioration de l'environnement pour le faire répondre aux besoins naturels des hommes qui donne la première impulsion au développement de la perfectibilité. Cependant, les animaux aussi dépendent de la nature pour leur subsistance, et pourtant, contrairement à l'homme, ils sont incapables de développer leur perfectibilité. Cela est lié au fait que les animaux disposent instinctivement de la connaissance de ce qu'ils peuvent exiger de leur environnement, de manière à répondre à leurs besoins, tandis que l'être humain peut satisfaire ses besoins dans un même environnement de différentes manières, et par conséquent établir des rapports différents à cet environnement. En particulier, le « perfectionnement des produits du sol », l'agriculture, est propre à l'homme uniquement. Il est possible également que Forster ait sciemment employé ce terme de perfectibilité dans ce contexte pour mettre en avant les caractéristiques très proches des peuples qui cultivent des arbres à pain et de ceux qui cultivent du blé. Buffon écrivait en 1778 dans les *Époques de la Nature* :

Le grain dont l'homme fait son pain, n'est point un don de la Nature, mais le grand, l'utile fruit de ses recherches & de son intelligence dans le premier des arts ; nulle part sur la Terre, on n'a trouvé du blé sauvage, & c'est évidemment une herbe perfectionnée par ses soins [...]¹⁵⁹.

Forster s'était résolument opposé à la thèse de Buffon selon laquelle l'absence d'amélioration des animaux par les Américains, sous forme d'animaux domestiques, trahissait leur faible degré de développement. En affirmant ici le parallèle entre le perfectionnement de l'arbre à pain par les habitants de Tahiti, et le perfectionnement du blé par les Européens, Forster cherche peut-être à apporter un argument supplémentaire à la contradiction qu'il apporte à Buffon : le perfectionnement de la nature par un peuple, et donc, pour Buffon comme pour Forster, le signe du degré de perfectionnement de ce peuple, peut passer par l'amélioration des espèces végétales et non uniquement par l'amélioration des espèces animales, par l'agriculture plutôt que par l'élevage.

¹⁵⁹ BUFFON, *Supplément à l'Histoire naturelle, générale et particulière: Des Epoques de la Nature, op. cit.*, 1778, p. 249.

L'emploi du terme *Not* par Forster trahit le fait que cette expression a cependant également une signification plus profonde. En effet, *Not* est défini par le dictionnaire Grimm comme « ce qui bouscule, oppresse et entrave, ainsi que l'état (requérant de l'aide) de celui qui est bousculé, oppressé et entravé¹⁶⁰ ». Au XVIII^e siècle, le terme revêt déjà la signification courante qu'a le terme aujourd'hui, le manque, la pauvreté, le besoin ; mais la signification originelle du terme s'avère également intéressante pour notre étude. Au sens premier du terme donc, ce qui pousse l'homme à appliquer à ce qui l'entoure sa capacité à perfectionner, c'est son sentiment d'être entravé, de ne pas avoir suffisamment de liberté, d'avoir un champ d'action trop limité. Cela se traduit par une impression de misère, de pauvreté. De fait, il n'existe pas en réalité de situation si mauvaise pour l'homme qu'il ne pourrait faire autrement que de chercher à modifier cette situation ; les habitants de la Terre de feu, dont le mode de vie horrifia Forster, ne voient aucune nécessité d'améliorer ce mode de vie selon lui. C'est donc bien un sentiment qui, le premier, conduit l'homme à développer la perfectibilité de ce qui l'entoure ; le sentiment que la situation dans laquelle il vit est inacceptable et doit être améliorée. Mais ce sentiment n'a rien de nécessaire, il peut apparaître ou ne pas apparaître, quand bien même la perfectibilité est présente en germe en chacun. La mise en œuvre de la perfectibilité revêt donc une dimension psychologique et la pédagogie joue un rôle essentiel dans ce domaine.

Là encore, comme pour l'opposition entre les fins de l'homme et les fins de la nature, Forster semble s'inspirer ici des idées de Kant affirmées dans *l'Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, paru en 1784, c'est-à-dire simultanément au *Brodbaum* de Forster :

In diesen Zustand des Zwanges zu treten, zwingt den sonst für ungebundene Freiheit so sehr eingenommenen Menschen die Not; und zwar die größte unter allen, nämlich die, welche sich Menschen unter einander selbst zufügen, deren Neigungen es machen, daß sie in wilder Freiheit nicht lange neben einander bestehen können.¹⁶¹

¹⁶⁰ GRIMM Jacob et GRIMM Wilhelm, « Noth », in: *Deutsches Wörterbuch*, vol. 13, Leipzig, Hirzel, 1889, p. 905. „das drängende, beengende und hemmende, sowie der (hilfsbedürftige) Zustand des gedrängten, beengten und gehemmten.“

¹⁶¹ KANT, « Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht [1784] », *art. cit.*, 1923, p. 22. « C'est la détresse qui force l'homme, d'ordinaire si épris d'une liberté sans bornes, à entrer dans un tel état de contrainte, et, à vrai dire, c'est la pire des détresses : à savoir, celle que les hommes s'infligent les uns aux autres, leurs inclinations ne leur permettant pas de subsister longtemps les uns à côté des autres dans l'état de liberté sans frein. » Traduction par Stéphane Piobetta : KANT, « Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique », *art. cit.*, 1990, pp. 76-77.

Kant désigne ici cependant bien davantage la nécessité dans les rapports entre les hommes, et non pas entre l'homme et son environnement naturel. L'idée de Kant, associée à l'insociable sociabilité (*ungesellige Geselligkeit*), est que l'être humain ne peut progresser qu'en concurrence, de même que les forêts de grands arbres ne peuvent apparaître que parce que les arbres poussent toujours plus haut, en raison de leurs efforts pour prendre la lumière de leurs voisins¹⁶².

Forster emploie à nouveau ce terme de *Not* quelques années plus tard, dans son texte *Geschichte der Kunst in England*, rédigé en 1789 mais publié pour la première fois en 1794, à la suite du troisième et dernier tome des *Vues sur le Rhin inférieur*. Mais la position est ici plus nuancée, en même temps que le rôle du besoin dans le développement de la perfectibilité apparaît comme plus fort. Il écrit :

Die Grenzen der Perfektibilität, sagt ein vortrefflicher Deutscher Schriftsteller, kennen wir so wenig, als die der Anlagen im Menschen; und man könnte hinzufügen, oft kommt es nur auf die rechte Triebfeder an, so beginnt eine bis dahin schlafende Kraft zu wirken. Noth, sagt das Sprichwort, ist die Mutter der Erfindung; aber Begierde ist ihre Amme, und Leidenschaft ihre Erzieherin.¹⁶³

Le contexte de l'emploi du proverbe a changé ; Forster intègre désormais la perfectibilité dans sa réflexion sur les rapports entre la nature et l'homme, et il propose une autre interprétation du proverbe, qui vient approfondir et complexifier la précédente. Ce qui entrave l'homme est bien à l'origine de l'application de la perfectibilité dans le réel ; mais cette application ne peut avoir d'avenir que grâce aux sentiments de l'homme, ce que Forster montre explicitement ici, avec son allusion au désir et à la passion.

2) Lichtenberg, la physiognomie et la perfectibilité des organes

Lichtenberg s'oppose à l'idée de la physiognomie selon laquelle il serait possible de classer les êtres humains en fonction des traits de leur visage, une théorie, ou pseudo-science,

¹⁶² Voir à ce propos la troisième sous-partie du chapitre 5, pp. 350-351.

¹⁶³ FORSTER Georg, « Geschichte der Kunst in England. Vom Jahre 1789 [1789] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Kunst und Literatur. Sakontala*, vol. 7, Berlin, Akad.-Verl., 1963, p. 158. « Un écrivain allemand remarquable dit que nous connaissons aussi peu les limites de la perfectibilité que celles des dispositions de l'homme ; et on pourrait ajouter que souvent il ne dépend que du bon ressort pour qu'une force jusqu'alors dormante commence à agir. La nécessité, dit le proverbe, est la mère de l'invention ; mais le désir est sa nourrice, et la passion son éducatrice. »

alors récemment remise au goût du jour par les travaux de Lavater¹⁶⁴. Or il semble possible de relier la perfectibilité de Forster à cette critique de la physiognomie par Lichtenberg.

Tout d'abord, il est possible de proposer une hypothèse concernant l'identité de l'« écrivain allemand distingué » dont il est question dans le passage évoqué à la fin du paragraphe précédent. Lichtenberg avait rédigé peu de temps auparavant *Über Physiognomik*, et Forster était logé chez l'éditeur de l'ouvrage à Göttingen au moment de la parution¹⁶⁵. Il est donc très probable que Forster ait connu l'ouvrage que son hôte venait de faire paraître. Lui-même contribue à plusieurs reprises au calendrier, notamment par ses textes *Über Leckereyen* ainsi que *Über die Schädlichkeit der Schnürbrüste*¹⁶⁶, inclus dans les exemplaires du calendrier de 1789 et 1790. Dans son ouvrage *Über Physiognomik*, Lichtenberg écrit :

Äußerste Biagsamkeit des Körpers, Perfektibilität und Korruptibilität desselben, deren Grenze man nicht kennt, kommt hierin dem Zufall zustatten.¹⁶⁷

Forster fait peut-être ici allusion à ce passage de Lichtenberg, qui souligne le fait qu'il est impossible de connaître la limite de la perfectibilité du corps. Si le terme de *Anlage* n'apparaît pas dans cette phrase, à l'inverse de la citation de Forster, elle est cependant un terme central du texte. Lichtenberg, par ce texte polémique, cherche à montrer que les mêmes dispositions peuvent avoir des conséquences complètement opposées en fonction des forces qui s'appliquent à l'homme : l'environnement détermine l'homme à un tel point que de bonnes prédispositions peuvent aussi bien mener à faire le bien qu'à faire le mal. Forster semble délibérément ne retenir que le positif de ce qu'affirme Lichtenberg ici, en affirmant uniquement qu'on ne connaît pas les limites des dispositions de l'homme et de sa perfectibilité – alors que Lichtenberg affirme justement qu'on ne connaît pas davantage les limites de sa corruptibilité. Signe de la volonté des penseurs de l'époque de remettre en question les proverbes populaires,

¹⁶⁴ LAVATER Johann Caspar, *Physiognomische Fragmente, zur Beförderung der Menschenkenntniß und Menschenliebe*, vol. 1-4, Weidmann, Steiner, Leipzig, Winterthur, 1775.

¹⁶⁵ À propos des circonstances de la parution de *Über Physiognomik* et les liens d'amitié entre Lichtenberg et Forster, voir la première sous-partie du premier chapitre, pp. 70-77.

¹⁶⁶ FORSTER, « Über Leckereyen », *art. cit.*, 1789 ; FORSTER, « Über die Schädlichkeit der Schnürbrüste », *art. cit.*, 1789.

¹⁶⁷ LICHTENBERG, « Über Physiognomik; wider die Physiognomen. Zu Beförderung der Menschenliebe und Menschenkenntnis [1777] », *art. cit.*, 1994, p. 266. « La flexibilité la plus extrême du corps, cette perfectibilité et cette corruptibilité dont on ne connaît pas la limite, est ici utile au hasard. »

ou bien inspiration par Forster, Lichtenberg aborde à nouveau le même proverbe pour le critiquer deux ans après la parution de la *Geschichte der Kunst in England*¹⁶⁸.

Puisque les mêmes dispositions peuvent avoir des conséquences opposées, il serait absurde d'affirmer que les traits du visage peuvent permettre de déterminer le caractère d'un individu ; bien au contraire, ce qui importe est ce qu'il fait de ces dispositions, précisément grâce à la perfectibilité dont est doté tout homme. Ces conceptions de Lichtenberg sont en accord avec la perfectibilité de Forster et la place qu'il lui accorde dans la nature de l'homme, par conséquent il est aisé de comprendre pourquoi Forster se rallie à Lichtenberg et tourne en dérision, lui aussi, la prétendue science de la physiognomonie. C'est ainsi qu'il écrit dans le *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité*, dans un passage surtout voué à faire rire ses lecteurs :

[...] die Weisheit der alten Base entdeckt bei jedem jungen Ehepaar gleichförmige Züge, deren Anziehungskraft, nach ihrer Physik, zu wechselseitiger Neigung die erste Veranlassung gab. So bemerkt sie auch an jedem älteren Ehepaar immerfortschreitende Verähnlichung, und wundert sich, daß demungeachtet die Anziehungskraft mit jedem Jahre sich merklich vermindert. Solten, aller Vorsichtigkeit ungeachtet, die Resultate meiner Wahrnehmungen mit dieser ehrwürdigen Matronenphysiognomik eine unglückliche Verwandtschaft verrathen, so werde ich mich gleichwol, mit dem unvermeidlichen Schicksal aller meiner Vorgänger, die den Eräugnissen im Gebiete der Humanität nachgeforscht haben, wie es einem Philosophen ziemt, zu trösten wissen.¹⁶⁹

Forster se défie des théories historiques, parce qu'il se refuse à considérer comme prouvé un système téléologique de l'histoire humaine. Lorsque lui-même s'efforce de livrer son interprétation de l'histoire humaine, il lui donne donc une dimension plaisante, teintée d'ironie,

¹⁶⁸ Il est intéressant de constater ici que les textes de Forster et de Lichtenberg semblent se répondre, sans qu'il soit possible de le démontrer avec certitude. Forster remet en question la validité du proverbe dans la *Geschichte der Kunst in England*, il cherche à l'étendre et le compléter, aussitôt après avoir cité un auteur qui est sans doute Lichtenberg. En 1796, deux ans après la parution du texte de Forster et la mort de ce dernier, Lichtenberg écrit dans ses *Sudelbücher* : „Wenn die *Not* die Mutter der Erfindung ist so wäre wohl der Krieg der die *Not* erzeugt der Großvater der Erfindung. Ein Beweis durch Sprüchwörter könnte man presque geometrique nennen“ (« Si le *besoin* est la mère de l'invention alors la guerre, qui enfante le besoin pourrait bien être la grand-mère de l'invention. Une preuve par des proverbes pourrait être nommée *presque géométrique*. ») LICHTENBERG Georg Christoph, *Schriften und Briefe: Sudelbücher I*, vol. 1, Francfort sur le Main, Zweitausendeins, 1994, p. 924. Lichtenberg veut ici montrer que les proverbes, qui apparaissent comme une sorte de sagesse populaire, peuvent en réalité souvent conduire à des absurdités et qu'en aucun cas on ne saurait les employer comme le fondement d'un raisonnement rigoureux.

¹⁶⁹ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, p. 186. « [...] La sagesse de la vieille tante découvre dans chaque jeune couple des traits semblables, dont la force d'attraction, d'après sa physique, a donné la première occasion à un penchant réciproque. Et elle remarque aussi dans chaque couple vieillissant une ressemblance croissante, et s'étonne que malgré cela la force d'attraction diminue notablement d'année en année. Si, malgré toute ma prudence, les résultats de mes perceptions devaient trahir une parenté malheureuse avec la physiognomonie de cette vénérable matrone, je saurai tout aussi bien, comme il sied à un philosophe, me consoler en pensant au sort inévitable de tous mes prédécesseurs qui ont étudié les événements dans le domaine de l'humanité. »

afin de souligner le caractère incertain de ces réflexions, qu'il veut présenter comme un jeu de l'esprit plutôt que comme une vérité scientifique. Cette ironie à l'égard de sa propre tentative d'un système de l'histoire humaine se double d'une ironie à l'égard de ceux qui veulent reconnaître dans l'histoire une logique supérieure, qui bien souvent ne prennent pas les mêmes précautions que lui et soulignent le caractère indéniable de leurs affirmations. C'est en partie le cas de Herder dans ses *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, malgré l'intérêt que Forster porte à ses travaux, et plus tard de Meiners, dans sa *Grundriss der Geschichte der Menschheit*. Dans ce passage, Forster emploie sans conteste le terme de physiognomonie dans un sens péjoratif : la « physique » et la « physiognomie » de la matrone dont il est question ici n'ont rien de scientifique, l'observatrice tire des conclusions infondées, bien qu'amusantes, de ce qu'elle observe. En particulier, prétendre déduire une loi d'attraction, pastiche de celle de Newton, de la ressemblance des traits du visage entre deux époux n'a aucun fondement.

3) Le besoin

Pour Forster, dans chaque société, le besoin est constamment à l'origine du progrès. À chaque génération, écrit Forster, a lieu le retour de motivations bien spécifiques de l'homme à l'égard de son environnement. Dans le *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité*, en 1789, Forster avait repris à son compte le poème de Prior dans lequel celui-ci décrivait le déplacement des intérêts de l'homme de ses pieds à sa tête en fonction de son âge ; en 1791, il reprend cette métaphore dans la *Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika* et l'intègre pleinement dans sa réflexion sur la progression de chaque société humaine. Il décrit comme une loi de la nature le fait que l'homme se développe d'abord à travers ses propres expériences et non à l'aide de préceptes hérités des générations précédentes, puis il remarque que la perfectibilité suit un modèle cyclique : chaque génération vit ce passage du besoin aux affects, et pas seulement les premières générations¹⁷⁰. En rapport avec les remarques de Forster sur la nécessité (*Not*), cela permet de mieux comprendre la place des sentiments dans l'éveil de la perfectibilité en chaque homme : c'est ce qui entrave l'être humain qui est à l'origine de la perfectibilité, et non pas une situation de misère et de besoin. Plus précisément, c'est l'homme lui-même qui se dote de nouveaux besoins au fur et à mesure qu'il progresse, la nature lui crée des besoins, comme cela est également affirmé dans le fragment « Die Natur » évoqué plus

¹⁷⁰ FORSTER, « Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika [1791] », *art. cit.*, 1985, p. 512.

haut, dans lequel l'auteur écrit à propos de la nature : « Elle inspire des besoins, parce qu'elle aime le mouvement¹⁷¹. »

Par conséquent cette situation où l'être humain se sent entravé dans son action peut se répéter à chaque génération, quel que soit l'état d'avancement matériel de la civilisation considérée. Le besoin se transforme en des désirs, qui se raffinent peu à peu. C'est ce raffinement des désirs qui permet la progression des peuples. Forster le montre à l'occasion de ses réflexions sur l'organe du goût en 1788, dans son texte *Über Leckereyen*. On l'a vu, Forster y présente la manière dont les facultés de l'esprit se développent au cours des siècles, à l'aide de stimuli, en l'occurrence gustatifs, venus de l'extérieur¹⁷². Il présente également dans ce texte, qui est un texte de vulgarisation scientifique à destination d'un large public et ne doit peut-être pas être pris au pied de la lettre ici, une formule mathématique qui permettrait de déterminer l'état d'avancement possible d'un peuple :

die Richtigkeit der Vorstellungen steht im direkten Verhältniß der Empfänglichkeit des Organs, multiplicirt in die Zahl der zu vergleichenden Eindrücke [...].¹⁷³

L'exactitude des représentations, qui permet un usage convenable de la raison, est conditionnée tant par la réceptivité des organes que par le nombre des impressions. La réceptivité des organes est très importante, mais elle est sans valeur si la nature ne propose pas à l'individu suffisamment de matériau qui puisse être utilisé par les organes des sens. Forster développe cette idée, centrale pour l'ensemble de ses conceptions anthropologiques, à propos de l'art.

4) L'art, révélateur privilégié des rapports entre l'homme et son environnement ?

Les textes consacrés à l'art pictural par Forster, qu'il s'agisse d'écrits théoriques ou de commentaires d'œuvres en particulier, notamment dans les *Vues sur le Rhin inférieur*, montrent à quel point la perfectibilité de l'homme apparaît de manière privilégiée dans les productions artistiques de l'homme. L'influence sur l'art du milieu dans lequel vit l'homme est abondamment étudiée par les Lumières allemandes, en particulier par Johann Joachim Winckelmann dans l'ouvrage qui le consacre comme le père de l'histoire de l'art, *Die*

¹⁷¹ Voir ci-dessus p. 291.

¹⁷² FORSTER, « Über Leckereyen [1789] », *art. cit.*, 1974, p. 173.

¹⁷³ Ibid., p. 168. « L'exactitude des représentations se trouve dans une relation directe avec la réceptivité de l'organe, multipliée par le nombre des impressions à comparer [...]. »

Geschichte der Kunst des Altertums en 1764¹⁷⁴. Dans son chapitre « Einfluss des Klimas auf die menschliche Gestalt, Entstehung nationaler Verschiedenheiten », Winckelmann s'appuie sur les théories de Buffon pour expliquer la prééminence de l'art de la Grèce antique, comme le montre Thomas Franke¹⁷⁵. À travers l'art nous apparaît avec la plus grande clarté le rapport qui existe entre l'homme et la nature, l'enjeu que ce rapport signifie pour toute production et toute action humaine. Ces idées sont connues et partagées par la plupart des hommes des Lumières dans l'espace germanique, et Forster semble faire reposer ses réflexions sur l'art, développées dans son ouvrage *Die Kunst und das Zeitalter* en 1789, sur les conceptions de Winckelmann. Cependant Forster adapte ces conceptions à ses propres idées : les réflexions qu'il développe dans son ouvrage se placent clairement dans le prolongement de ses réflexions sur les rapports que l'être humain entretient avec son environnement, et leur place dans la définition de l'homme.

Pour Winckelmann, ce sont les conditions de vie, le climat modéré, qui ont permis le développement de l'art et d'un idéal de beauté et d'intelligence valable pour l'humanité toute entière. Forster prend au contraire le contre-pied de cette théorie du climat : un climat trop modéré, un milieu trop propice, ne présentent pas à l'homme la résistance qu'il décrit, empêchent l'homme de connaître des revers de fortune qui le font réfléchir sur ce qu'il peut ou ne peut pas faire. Forster partage pourtant l'idée de Winckelmann selon laquelle il existe un canon de la beauté et de l'art élaboré dans la Grèce antique. Cependant, il est loin d'avoir la même interprétation des relations de l'homme avec la nature que Buffon et Winckelmann. Dans le passage déjà cité ici de *Die Kunst und das Zeitalter*, Forster résume tout le système physique de la perfectibilité humaine¹⁷⁶. La force vitale qui traverse l'homme, et qui lui permet outre sa destination animale d'assurer sa destination d'homme, la tendance formative morale, n'est cependant rien sans un environnement naturel approprié ; une perfectibilité totale des organes des sens, la réceptivité au témoignage de ces organes et la capacité à restituer au sensible l'impression faite par ces organes ne sert à rien à l'artiste si le matériau puisé dans la nature ne convient pas à la production artistique.

¹⁷⁴ WINCKELMANN, *Geschichte der Kunst des Alterthums*, op. cit., 1764.

¹⁷⁵ FRANKE, « Winckelmanns Anwendung von Buffons biologischer Naturgeschichte des Menschen in der Geschichte der Kunst des Alterthums », art. cit., 2006, pp. 110-116.

¹⁷⁶ FORSTER, « Die Kunst und das Zeitalter [1789] », art. cit., 1963, p. 17. Voir la deuxième sous-partie du chapitre 4, p. 277.

Ce passage peut également apparaître comme une réponse aux *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* de Herder : la force vitale peut être inutile si le matériau à partir duquel elle doit travailler lui fait défaut. Par conséquent pour Forster, il est absurde de penser la possibilité d'une séparation de cette force vitale du corps dans lequel elle se déploie, et par extension, de l'ensemble des rapports que ce corps entretient avec la nature qui l'entoure grâce à ses sens¹⁷⁷.

Un autre enseignement de l'art pour le déploiement des forces qui doit présider à toute activité humaine est la nécessité du contrôle par l'homme de ce déploiement. Une explosion de ces forces dans une activité débridée et incontrôlée n'est absolument pas souhaitable, elle atteste seulement de l'immaturation de l'artiste. Forster critique Rubens dans les *Vues sur le Rhin inférieur* en raison, selon lui, d'une inexactitude trop grande dans le dessin qui n'est pas excusée par la force du trait. Il écrit :

wahre Künstlergröße findet man nur da, wo die wirkenden Kräfte zusammengehalten, zweckmäßig aufgespart, nicht bloß in flüchtigen Explosionen eines Augenblicks verschwendet wurden. Wie die Natur mit immer gleicher, nie erschöpfter Energie ohne Unterlaß neue Bildungen von sich ausströmen läßt und gleichwohl mit bewundernswürdiger Geduld alles, bis auf die kleinsten Theilchen, nach ihren ursprünglichen Modellen langsam und getreulich ausarbeitet: so muß ihr Nachahmer ebenfalls dem wilden Drange, der ihn reizt die Gebilde seiner Phantasie im Materiellen darzustellen, einen starken Zügel anlegen können, damit sein warmes Brüten nur edle, vollkommene Früchte reifen möge.¹⁷⁸

La traduction dans l'action des forces vitales qui animent l'homme est indispensable, elle constitue à la fois ce qui le définit et ce qui lui permet de progresser vers une certaine perfection, horizon de cette action. Il est absolument néfaste, pour chaque être humain, de négliger cette perfectibilité. Mais il est également néfaste de s'y adonner sans frein ni méthode, et si ce que décrit Forster ici s'applique naturellement avant tout à l'art, cette réflexion peut aussi s'appliquer aux grands bouleversements politiques qui interviennent au moment même où Forster rédige ses *Vues sur le Rhin inférieur* et dont Forster est un témoin privilégié. Une masse

¹⁷⁷ HERDER, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, op. cit., 1784, pp. 276-277. La critique de Forster a déjà été citée ici: FORSTER, « Georg Forster an Samuel Thomas Sömmerring, 19.05.1785 », art. cit., 1978, p. 327. Voir la deuxième sous-partie du chapitre 4, pp. 270-274 de notre texte.

¹⁷⁸ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, op. cit., 1958, pp. 49-50. « On ne trouve la vraie grandeur de l'artiste que là où les forces agissantes sont retenues, sont économisées au service d'un but, et n'ont pas été gaspillées simplement dans des explosions fugaces d'un instant. Tout comme la nature laisse s'écouler d'elle de nouvelles productions sans relâche et avec une énergie toujours égale et jamais épuisée, et façonne en même temps avec une patience admirable tout, jusque dans ses plus petites parties, d'après ses modèles originels, lentement et fidèlement ; de la même manière, celui qui l'imité doit pouvoir tenir fermement en bride cette pulsion sauvage qui l'incite à représenter les images de son imagination dans la matière, de façon à ce que, chaudement couvés, seuls des fruits nobles et parfaits puissent éclore. »

populaire qui découvre cette possibilité d'agir en direction d'une certaine perfection ne devrait pas gâcher cette capacité qui est la sienne par une action sans limite et sans méthode¹⁷⁹.

¹⁷⁹ Voir la troisième sous-partie du chapitre 9, pp. 629-642.

Chapitre 5 : Perfectibilité et nature de l'homme

La perfectibilité perçue comme une force d'origine naturelle qui serait le prolongement de forces physiques est l'une des clés de la compréhension des conceptions anthropologiques de Forster. À partir de la fin des années 1770, Forster s'intéresse de plus en plus à l'anthropologie et rédige ses textes les plus importants pour la perfectibilité, mais cette perfectibilité qu'il développe sur le plan anthropologique trouve toujours son fondement dans les sciences de la nature, la physique, et la réflexion sur les climats. À ce titre, les réflexions de Forster s'intègrent dans ce qu'on pourrait considérer comme une science de l'homme tout entier, qui va de son environnement naturel jusqu'à son environnement culturel. On ne peut comprendre les développements que Forster donne à la perfectibilité, et son rapport à la perfectibilité d'autres auteurs comme Herder ou Rousseau, qu'en prenant en compte ce développement du concept à l'aide d'autres domaines de la connaissance.

La perfectibilité de Forster cherche à rendre compte de la dualité de la nature de l'homme, mise en avant notamment par les théories de Leibniz : l'homme dispose d'un rapport toujours différent à son environnement, un rapport individuel qui ne peut pas se confondre avec celui d'un autre individu. Forster en a parfaitement conscience, comme le montre notamment l'introduction du *Voyage autour du monde*¹. Mais Forster s'interroge sur la possibilité d'une connaissance et d'un bien communs aux hommes, qui leur permette de progresser ensemble vers un certain horizon. L'être humain dispose pour lui à la fois de ce rapport unique au monde et de la faculté de développer une connaissance de ce monde qui soit néanmoins objective². C'est à ce paradoxe que se confronte Forster dans ses réflexions anthropologiques, notamment à travers la constitution de son concept de perfectibilité.

¹ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1965, p. 13.

² FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, pp. 132-134.

I) Quelle nature commune ?

A) La nature et la place de l'homme

Il est important d'étudier le changement radical qui intervient dans la pensée de Forster entre ses jeunes années et la période qui suit sa rupture avec les Rose-Croix. En effet, Forster tend à modifier profondément sa conception de la nature et de la place que l'homme doit y assumer, en accordant une place bien moins importante qu'auparavant à la divinité.

1) Forster et les sociétés secrètes

L'histoire intellectuelle de Forster est marquée dès ses jeunes années par son lien avec les sociétés secrètes. Dès son premier voyage à Paris en 1776, il est admis dans la loge maçonnique parisienne « Les Neuf Sœurs », dont la devise, « voler au secours de l'humanité », répond à une idée bien présente à la même époque dans la correspondance de Forster³. La loge, fondée quelques années auparavant, repose sur une idée d'Helvétius, que Forster considère durant toute sa vie comme l'un de ses modèles : dix ans plus tard, il le qualifie encore de héros dans sa correspondance⁴. Ce premier contact pose les fondations du rapport de Forster aux sociétés secrètes⁵. L'intérêt de Forster pour ces sociétés secrètes culmine au cours de son séjour à Cassel, où il entre d'abord dans une loge maçonnique, « Zum gekrönten Löwen », dès son arrivée à Cassel en décembre 1778⁶, puis s'intéresse aux Rose-Croix, dont les membres sont recrutés parmi les franc-maçons. Cet intérêt est accru par ses liens d'amitié avec Sömmerring, lui-même franc-maçon et rosicrucien, qui l'introduit dans les cercles des sociétés secrètes locales. Les hommes des Lumières sont nombreux à s'intéresser aux Rose-Croix au

³ FORSTER Georg, « Georg Forster an Friedrich Adolf Vollpracht, 10.05.1776 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 37-38. „Mein Gott, warum muß ich in einer Sphäre leben, wo ich dem Menschlichen Geschlechte welches ich wahrhaftig liebe, mit meinen Kenntnißen nicht nützlich werden, und mich nicht verdient um meine NebenGeschöpfe machen kann?“ (« Mon Dieu, pourquoi dois-je vivre dans une sphère dans laquelle je ne peux pas être utile par mes connaissances au genre humain, que j'aime d'un amour véritable, ni rendre des services signalés aux créatures qui sont mon prochain ? »)

⁴ FORSTER Georg, « Georg Forster an Samuel Thomas Sömmerring, 16.01.1786 », in: *Werke: Briefe 1784-1787*, vol. 14, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 428.

⁵ STEINER Gerhard, *Freimaurer und Rosenkreuzer - Georg Forsters Weg durch Geheimbünde: neue Forschungsergebnisse auf Grund bisher unbekannter Archivalien*, Berlin, Akad.-Verl., 1985, p. 12.

⁶ SAHMLAND Irmtraut, « Bruder Amadeus - Johann Georg Forster als Gold- und Rosenkreuzer », *Georg-Forster-Studien* 3, 1999, p. 72.

début des années 1780 : outre Forster et Sömmerring, on peut citer ainsi Herder, Goethe ou Wieland.

Certains chercheurs considèrent que le départ de Forster pour Vilna après quelques années passées à Cassel était lié à sa volonté de rompre avec les Rose-Croix, ce qui était impossible en restant dans la petite ville de Cassel. Entre 1778 et 1784 cependant, Forster prend une part active à la vie de ces sociétés, même si la volonté de préserver le secret sur les activités et les membres de ces sociétés ne permet pas de connaître avec certitude l'ampleur de son implication dans ces sociétés secrètes.

En 1772, la loge maçonnique de Cassel épouse l'idéal de la stricte observance et prend le nom de *Zum gekrönten Löwen* (« Au lion couronné »). En 1778, Forster entre dans cette loge. Il prononce un discours en 1783, le seul discours maçonnique de Forster qui nous soit parvenu, intitulé *Du rapport que l'ordre maçonnique entretient avec l'État* (*Über das Verhältnis des Maurerordens zum Staate*). Il y décrit l'idéal des loges de la stricte observance en ce qui concerne l'histoire de l'humanité. Forster prononce ce discours devant les membres de la loge maçonnique et en présence de Charles de Hesse-Cassel, fils du landgrave de Hesse-Cassel, vice-roi de Norvège et grand-maître de la stricte observance⁷.

2) Forster et la franc-maçonnerie : un autre fondement pour une même perfectibilité ?

Il est remarquable de constater qu'alors même que Forster semble rechercher durant l'épisode franc-maçon un modèle alternatif au modèle rationnel de la nature humaine, le perfectionnement de l'homme continue à jouer un rôle central. C'est ainsi que dans le discours tenu à Cassel en 1783, Forster importe dans le vocabulaire de la franc-maçonnerie des réflexions dont l'arrière-plan est celui des sciences naturelles et de la physique.

Les conceptions historiques des loges de la stricte observance envisagent une histoire humaine qui s'est divisée en trois phases. L'idéal de l'humanité a existé, mais l'humanité l'a

⁷ STEINER, *Freimaurer und Rosenkreuzer - Georg Forsters Weg durch Geheimbünde: neue Forschungsergebnisse auf Grund bisher unbekannter Archivalien*, op. cit., 1985, pp. 128-129. Le discours est longtemps resté non publié, Gerhard Steiner est le premier à le publier, en 1985. Le texte en est ensuite repris dans le tome 10.1 de l'édition complète des œuvres de Forster, en 1990 : FORSTER Georg, « Über das Verhältnis des Maurerordens zum Staate [première parution posthume 1861] », in: *Werke: Revolutionsschriften 1792/93*, vol. 10.1, Berlin, Akad.-Verl., 1990, pp. 803-817.

perdu et il s'agit à présent de le retrouver. Les franc-maçons sont ceux à qui il incombe de permettre de retrouver cet idéal perdu de l'humanité. Cette conception apparaît à plusieurs reprises chez Forster, et ce, non pas uniquement durant la période où il se trouve à Cassel. Deux modèles concurrents de l'interprétation de la place de l'humanité dans le monde s'opposent donc : d'un côté un modèle empirique, qui emprunte aux sciences de la nature et par lequel Forster s'efforce de construire une science de l'homme qui ne dérive jamais vers la métaphysique ou vers des extrapolations dénuées de fondement ; et de l'autre un modèle mystique, qui répond sans doute en partie aux interrogations de Forster sur l'impossibilité de parvenir à une connaissance parfaite de la nature. Pourtant, et malgré la dimension plus mystique de ce modèle d'explication de l'histoire de l'humanité, la perfectibilité de l'être humain est toujours bien présente chez Forster, qui semble chercher dans ce texte à concilier les deux modèles d'explication. Forster mentionne à plusieurs reprises dans le texte les forces physiques, notamment la force d'attraction. Il décrit le germe qui persiste en l'être humain malgré la chute originelle :

[...] ein Keim der Gottähnlichkeit, ein Keim der Himmlischen Liebe, der unentwickelt und halberstickt [...] im Innersten der Menschenseele nur so lange schlummert, bis jenes giftige Unkraut völlig ausgereutet wird, und Segen von der Höhe träufelnd, das entkräftete Erdreich tränckt. Sehen Sie, meine Brüder! Welch ein Herrliches Ziel, wohin uns der Maurerbund führt! Die vollkommenste Entwicklung dieser innersten Seelenkraft, dieser Göttlichen Tugend, ist alles unseres Strebens aller unserer Gelübde und Aufopferungen erhabenster Gegenstand.⁸

Forster est convaincu durant toute sa vie du bien-fondé et de la prévalence du modèle empirique et scientifique d'explication de la nature et de l'homme, mais ce modèle reste limité par l'état d'avancement des connaissances humaines. Il laisse donc un espace pour une certaine frustration de Forster, qui, durant quelques années, explore cette autre voie d'explication de la place de l'humanité que semblent proposer les sociétés secrètes. Après son séjour à Cassel, il se détourne de cette voie, sans doute déçu par l'échec de son engagement rosicrucien. À ce titre, et même si Forster ne l'exprime pas aussi clairement, il semble possible de comparer cette expérience avec celle de Lessing presque trente ans auparavant. Ce dernier écrit le poème « Das

⁸ FORSTER, « Über das Verhältniß des Maurerordens zum Staate [première parution posthume 1861] », *art. cit.*, 1990, p. 807. « [...] un germe de la ressemblance à Dieu, un germe de l'amour Céleste qui sommeille au plus profond de l'âme humaine, [...] non développé et à moitié étouffé, jusqu'à ce que cette plante vénéneuse soit entièrement éradiquée et que la bénédiction, se répandant telle la rosée du ciel, n'abreuve la terre privée de ses forces. Voyez, mes frères ! Quel but Splendide, que celui où nous mène le pacte maçon ! Le développement le plus parfait de cette force de l'âme la plus profonde, de cette vertu Divine, est l'objet le plus sublime de toute notre aspiration, de tous nos vœux et de tous nos sacrifices. »

Geheimnis » en 1753, après sa décevante expérience franc-maçonne. Il y affirme que les Franc-maçons s'efforcent, par le secret, de donner de l'intérêt à des vérités qui n'en ont aucun⁹. Il est possible que la controverse de Forster avec Kant, qui intervient durant les années qui suivent son départ de Cassel, soit motivée en partie par la volonté de se détourner de toute connaissance insuffisamment fondée sur l'observation.

3) Quelle place pour l'imagination dans la perfectibilité de Forster ?

Pour rester fidèle à sa méthode scientifique empirique, Forster tend à freiner l'ardeur de son imagination dans ses textes. Plusieurs textes de Forster présentent une lutte entre une réflexion purement logique et l'enthousiasme et l'ardeur de l'auteur. Forster fait comprendre à son lecteur que comme chaque être humain, il aime à laisser vagabonder son esprit vers des territoires où la raison n'a plus sa place, mais qu'il se refuse à partager ces idées car elles ne lui semblent pas avoir le fondement logique ou empirique nécessaire. On trouve ainsi dans *De la Formation locale et générale* :

Wenn das Gesetz der Weisheit uns an dasselbe Ziel geleitet, wo wir einst die Einfalt der Natur verliessen, dann ist unser Kreis geschlossen, dann sind Freiheit und Nothwendigkeit wieder Eins, Kindersinn der Urwelt und Intuition des letzten Zeitalters sind sich in ihren Wirkungen gleich und die Metamorphose des Menschengeschlechts – doch hier verläuft sich die Spekulation in die Grenzen des Unbegreiflichen und ein Wort mehr ist der Unsinn der Schwärmerei.¹⁰

Si Forster ne termine pas sa phrase, par un effet rhétorique qui doit laisser sentir au lecteur son refus de s'aventurer sur un terrain qui lui semble trop relever de l'imagination, l'horizon qu'il dessine est cependant tout à fait compréhensible : il s'agit d'un retour à la nature qui n'est pas celui de Rousseau, parce que ce retour ne peut avoir lieu qu'une fois que la connaissance de l'homme et de ce qui l'entoure sera complète. Ce passage trouve de forts échos dans l'œuvre de Schiller, et en particulier au début de *De la poésie naïve et sentimentale*. L'ouvrage a été rédigé en 1795 et 1796, après la mort de Forster et cinq ans après la rédaction de *De la Formation locale et générale*, mais il exprime des idées déjà présentes bien avant dans l'œuvre de Schiller, et dont Forster avait eu connaissance. De fait, Forster connaissait bien les

⁹ LESSING Gotthold Ephraim, « Das Geheimnis [1753] », in: GRIMM Gunter E. (éd.), *Sämtliche Gedichte*, Stuttgart, Reclam, 1987, pp. 186-188.

¹⁰ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, p. 49. « Si la loi de la sagesse nous a mené au but qui n'est autre que ce point où jadis nous quittâmes la simplicité de la nature, alors notre cercle s'est refermé, la liberté et la nécessité ne font de nouveau plus qu'un, le sens enfantin du monde primitif et l'intuition qui est celle de la dernière période sont identiques dans leurs actions, et la métamorphose du genre humain – mais la spéculation se perd ici dans les limites de l'insaisissable et un mot de plus relèverait de la folie exaltée. »

conceptions théoriques de Schiller sur l'histoire de l'humanité et sur l'esthétique. Il avait pris la défense du poème de Schiller « Die Götter Griechenlands » en 1789 et avait fait paraître la même année son essai *Die Kunst und das Zeitalter* dans la revue fondée par Schiller, *Thalia*. Schiller écrit à propos du peuple des premiers hommes :

Sie sind, was wir waren; sie sind, was wir wieder werden sollen. Wir waren Natur, wie sie, und unsere Kultur soll uns, auf dem Wege der Vernunft und der Freyheit, zur Natur zurückführen. [...] Wir sind frey und sie sind nothwendig; wir wechseln, sie bleiben eins. Aber nur, wenn beydes sich mit einander verbindet – wenn der Wille das Gesetz der Nothwendigkeit frey befolgt und bey allem Wechsel der Phantasie die Vernunft ihre Regel behauptet, geht das Göttliche oder das Ideal hervor.¹¹

Si Forster n'envisage pas la perfectibilité d'une manière linéaire et se refuse à la soumettre à une théorie du progrès humain qui passerait nécessairement par les étapes par lesquelles sont passés les Européens, c'est parce qu'il partage en grande partie ces idées de Schiller : il est essentiel pour l'être humain, quel que soit son niveau de développement ou de connaissance, de conserver un rapport étroit au monde qui l'entoure, parce que la finalité de son développement est de parvenir à allier la liberté à la nécessité dans son rapport à la nature.

Forster emploie à plusieurs reprises cette hésitation apparente à communiquer au lecteur les fruits de son imagination, en lien parfois avec la *Besonnenheit*. Cette prudence se retrouve notamment dans la lettre qu'il adresse à Blumenbach, après que celui-ci lui a fait parvenir la deuxième édition de son ouvrage *Über den Bildungstrieb* où il présente la tendance formative qui selon lui constitue le principe de toute vie dans la nature, le 4 avril 1789 :

Mich dünkt, alles was sich in der dunklen Generationstheorie sagen ließ, haben sie gesagt. – Bis auf den Grund zu kommen, scheint mir *a priori* ganz unmöglich; denn vom unausgedehnten, immateriellen haben wir keine Vorstellung, und ganz unfehlbar kommen wir zuletzt, wenn wir die Generationsphänomene bis auf die erste Entstehung verfolgen wollen, an die Gränze, wo Idealismus und Materialismus sich scheiden, wo Geist und Materie, (oder Substanz *ohne* und *mit* Beziehung auf uns) gränzen.¹²

¹¹ SCHILLER Friedrich, « Ueber naive und sentimentalische Dichtung [1795] », in: *Schillers Werke. Nationalausgabe*, vol. 20: Philosophische Schriften. Erster Teil, Weimar, Hermann Böhlau Nachfolger, 1962, pp. 414-415. Traduction par Robert Leroux : « Ils sont ce que nous avons été ; ils sont ce que nous devons redevenir. Nous avons été nature comme eux et notre culture doit nous ramener à la nature par la voie de la raison et de la liberté. Nous sommes libres et ils sont nécessaires. Nous changeons, leur unité demeure. Or, ce n'est que lorsque les deux choses sont réunies, lorsque la volonté obéit librement à la loi de la nécessité, et que, en dépit de toutes les variations de l'imagination, la raison maintient sa règle, que le divin ou l'idéal surgit. » SCHILLER Friedrich, *Poésie naïve et poésie sentimentale. Über naive und sentimentalische Dichtung*, Paris, Aubier-Montaigne, 1947, pp. 61-63.

¹² FORSTER, « Georg Forster to Johann Friedrich Blumenbach in Göttingen. Mainz, 4 April 1789 », *art. cit.*, 2010, p. 211. « Il me semble que tout ce qu'on pouvait dire sur cette obscure théorie de la génération, vous l'avez dit. Remonter jusqu'à la cause me semble *a priori* complètement impossible ; car nous n'avons aucune représentation de ce qui n'a pas d'étendue ni de matière, et nous finissons inmanquablement, lorsque nous voulons poursuivre

Forster ne souhaite pas s'aventurer sur le terrain de la métaphysique, de ce qui n'est pas connaissable empiriquement, il l'expose au début de son cours de Vilna intitulé *Elemens de botanique* :

Toute cette science si obscure et si embrouillée, qu'on nomme Métaphysique, [...] part de quelques hypothèses gratuites, [...] qu'il aurait fallu abandonner entièrement, si la foi et la révélation n'avoient pas enseigné aux faibles et aveugles mortels à quoi ils doivent s'en tenir là-dessus. Gardons-nous bien de donner dans le travers de vouloir résoudre des énigmes, dont la clé se soustrait à nos yeux, et ne parlons point de ce que c'est qu'une force qu'en tant que nous en connaissons les effets¹³.

Si l'imagination tend à étendre le champ d'application des sens et de la raison au-delà de ce qui est réellement connaissable, cela n'est pas négatif pour Forster ; cela peut en effet permettre à chacun de se constituer un horizon de perfectionnement qui lui donne une motivation supplémentaire pour réaliser au mieux sa perfectibilité. Ce dont l'homme doit se garder, c'est de faire reposer sur ces produits de l'imagination une prétendue connaissance qui, en réalité, oriente sa capacité à se perfectionner vers des domaines qui, pour Forster, sont stériles.

B) Perfectibilité et nature de l'homme

1) Une nature commune, des différences locales

Dès le *Voyage autour du monde*, Forster pose le postulat d'une nature de l'homme commune à tous les peuples qu'il rencontre. Les différences existantes sont liées à l'environnement local, mais le degré d'intelligence, ainsi que la capacité à se perfectionner, n'en font jamais partie. La célèbre phrase de l'avant-propos du *Voyage autour du monde* l'annonçait déjà :

Alle Völker der Erde haben gleiche Ansprüche auf meinen guten Willen.¹⁴

Forster souligne l'intelligence de différents habitants des îles des mers du Sud rencontrés au cours de son voyage. Forster affirme également à plusieurs reprises que la fortune

les phénomènes de la génération jusqu'à leur première apparition, par atteindre la limite où l'idéalisme et le matérialisme se séparent, où l'esprit et la matière (ou la substance *sans* rapport avec nous et *en* rapport avec nous) se côtoient. »

¹³ FORSTER, « *Éléments de botanique* [première parution posthume 2003] », *art. cit.*, 2003, pp. 1386-1387.

¹⁴ FORSTER, *Reise um die Welt*, *op. cit.*, 1965, p. 13. « Tous les peuples de la terre ont des droits identiques à ma bonne volonté. »

et le degré de perfectionnement des Européens sont le fruit de conditions de vie propices correspondant à une certaine période de l'histoire, qui pourrait ne durer qu'un temps. L'Europe pourrait bientôt perdre sa suprématie technique et son degré de perfectionnement au profit de peuples situés sous d'autres latitudes, de la même manière que certains peuples ont perdu cette suprématie par le passé¹⁵. Forster fait cependant preuve à cet égard d'une certaine ambiguïté, puisqu'il se contredit lui-même à ce sujet dans d'autres textes comme *De la Formation locale et générale*¹⁶.

Il ne faut pas déduire des réflexions de Forster sur l'origine de l'homme dans *Autre chose sur les races humaines* qu'il existerait différentes natures humaines : les réflexions de Forster sur le polygénisme ne l'empêchent pas d'être convaincu de l'unité de la nature humaine. Cette conviction apparaît à de nombreuses reprises dans le *Voyage autour du monde*, puis notamment dans sa traduction de Buffon, lorsque Forster met son lecteur à la place de représentants d'autres peuples pour le convaincre de sa parenté avec ces autres hommes. Cette conviction n'est pas davantage une particularité du jeune Forster révolté par les injustices que les marins de James Cook font subir aux habitants des mers du Sud ; elle se retrouve également chez le Forster de la fin des années 1780, au moment de la rédaction de *Cook, l'explorateur* et de *De la Formation locale et générale*. Forster intègre de nombreuses notes dans la traduction du récit du troisième voyage de Cook, dont *Cook, l'explorateur* est l'introduction. Le récit de voyage mentionne que lors de l'arrivée des navigateurs sur l'île d'Atiu les habitants chantent et dansent, tout comme l'avaient fait, à des milliers de kilomètres de distance, les habitants d'Amérique que les navigateurs avaient rencontrés auparavant. Forster écrit :

In solchen Fällen, wo man eine auffallende Uebereinstimmung in den Sitten und Gewohnheiten zwischen übrigens völlig getrennten Völkern bemerkt, sollte man wohl die Ursache davon in der Natur des Menschen selbst aufsuchen, die überall dieselben Wirkungen hervorbringen muß. G. F.¹⁷

¹⁵ Voir à ce propos la troisième sous-partie du chapitre 7, p. 522.

¹⁶ Voir à ce propos la première sous-partie du chapitre 7, pp. 458-461.

¹⁷ COOK James, CLERKE Charles, GORE John et al., *Des Capitain Jacob Cook dritte Entdeckungs-Reise in die Südsee und nach dem Nordpol*, vol. 1, Berlin, Haude und Spener, 1789, p. 199. « Dans de tels cas, où l'on constate un accord frappant des mœurs et des habitudes entre des peuples par ailleurs entièrement séparés, c'est bien dans la nature de l'homme lui-même qu'il faudrait en chercher la cause, nature de l'homme qui doit partout produire les mêmes effets. G. F. »

La manière dont Forster décide de décrire en quelques mots, dans la conclusion de *Cook, l'explorateur*, le thème principal du récit de voyage de Cook montre cette unité de la nature humaine dans la pensée de Forster. Il écrit :

Ohne Anhänglichkeit an Systeme die er nicht kannte, an Vorurtheile die er belächelte oder verabscheute, blieb sein fester Punkt getreue Darstellung dessen, was er gesehen und erfahren hatte. Fassen wir den Inhalt seiner Reisegeschichte zusammen, so zeigt sie, was der Mensch auf verschiedenen Stufen der Bildung *ist*; was über die ganze Oberfläche des Erdbodens die wesentlichen Bedingungen eines glücklichen, nach seinen verschiedenen Bedürfnissen modificirten Zustandes sind; was die Natur ihm dazu darbietet, und was er aus den verborgenen Tiefen seines eigenen Wesens schöpfen muß; endlich, was der gesittete, vernünftige Mensch Großes vermag, wenn er den ganzen Reichthum seiner Organisations- und Verstandeskräfte aufbietet, und seinen Genuß in ihre unbegrenzte Thätigkeit setzt.¹⁸

Il n'est pas certain que Cook lui-même aurait décrit de cette manière ses récits de voyage. Cook se voyait bien davantage comme un navigateur à qui avait été confiée la tâche de reconnaître des zones encore très mal connues, afin de sécuriser les voyages ultérieurs. Employé par l'Amirauté britannique, Cook était un officier de marine qui savait que les connaissances ainsi accumulées devaient permettre d'apporter un avantage stratégique à la Grande-Bretagne, dans le cas d'un conflit ou d'une volonté d'expansion territoriale¹⁹. À ce titre, les considérations nautiques et géographiques occupent une place centrale dans les récits de voyage de Cook. Il est donc plus probable que Forster nous présente ici ses propres réflexions sur le mérite de ces récits de voyage. Il n'envisage pas à ce titre leur utilité pour la nation britannique, mais pour les lecteurs allemands, bien plus réceptifs selon lui que le public britannique à une réflexion plus générale et plus rigoureuse²⁰, et qui peuvent également s'intéresser au bénéfice de ces voyages pour l'ensemble de l'humanité. Tel est du moins l'espoir de Forster.

La nature de l'homme est identique partout, et s'il existe des différences importantes, elles ont un caractère purement local. Au cours des années 1770 et 1780, Forster attribue ces

¹⁸ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 297. « Sans attachement pour des systèmes qu'il ne connaissait pas, pour des préjugés dont il se moquait ou qu'il haïssait, son point d'appui resta la représentation fidèle de ce qu'il avait vu et expérimenté. Son récit de voyage, si nous en résumons le contenu, montre ce qu'*est* l'homme à différents degrés de formation ; quelles sont, sur toute la surface du globe, les conditions nécessaires à un état heureux et modifié en fonction de ses différents besoins ; ce que la nature lui propose à cet effet, et ce qu'il doit extraire des profondeurs cachées de son être propre ; enfin, ce que l'homme civilisé et raisonnable peut faire de grand lorsqu'il déploie toute la richesse de ses forces d'organisation et d'entendement, et place son plaisir dans leur activité illimitée. »

¹⁹ Le texte du *Voyage autour du monde* porte la trace de certains conflits entre les différents intérêts en jeu au cours du voyage, notamment entre ceux des scientifiques et ceux du navigateur Cook. Voir PEITSCH, « Zum Verhältnis von Text und Instruktionen in Georg Forsters Reise um die Welt », *art. cit.*, 2005, pp. 92-97. Voir également ici la deuxième sous-partie du chapitre 1, p. 138.

²⁰ FORSTER, « Vorrede des Übersetzers », *art. cit.*, 1789, p. VIII.

différences au climat et aux conditions de vie locales ; à partir de la fin des années 1780, il les attribue de plus en plus, du moins en Europe, à une action insuffisante des dirigeants. Il n'en reste pas moins que si les facteurs principaux qui mènent à ces différences évoluent, Forster reste persuadé du caractère identique dans chaque peuple de la nature de l'homme. Forster l'affirmait déjà dans le *Voyage autour du monde* et en reste persuadé au moment où il traduit le récit du troisième voyage du capitaine Cook, en 1789.

Dans les premières pages de cette introduction, Forster met en avant le fait que le mérite des explorateurs réside dans leur apport à la vérité. Cook ne déroge pas à la règle ; la vérité à laquelle il contribue essentiellement est celle de la nature des hommes. Forster souligne que Cook n'a été influencé ni par des systèmes, ni par des préjugés ; les observations empiriques lui ont permis d'établir la vérité sur cette question. Forster met en avant la grande diversité de la nature humaine : le lecteur du récit de voyage apprend dans quelles conditions l'homme peut parvenir au bonheur, en adaptant son état en fonction de ses différents besoins, dans une grande variété de conditions de vie différentes. Cette adaptation consiste partout en une synthèse entre des ressources que la nature lui présente et des ressources qu'il puise en lui-même. Partout, il est susceptible d'atteindre le bonheur en adaptant son état à ses conditions de vie. Cette plasticité est une part essentielle de sa perfectibilité.

2) La perfectibilité, un « critère de l'humanité »

En novembre 1791, Forster publie dans la *Allgemeine Literatur-Zeitung* une recension consacrée à un ouvrage en langue anglaise dans lequel l'auteur s'interroge sur la capacité des Noirs à s'améliorer moralement. La recension de Forster s'inscrit pleinement dans la controverse qui a suivi la parution de *Autre chose sur les races humaines* et les réflexions de Forster sur l'origine de l'homme. La perfectibilité y joue un rôle central, Forster la qualifie de critère de l'humanité dans ce texte et refuse de la contester aux non-Européens.

L'ouvrage a été rédigé par un planteur des Caraïbes, de l'île de Niévès (ou Nevis), Richard Nisbet, qui possède lui-même des esclaves. Il affirme la capacité morale et intellectuelle des Noirs à se perfectionner, contre l'avis de la plupart des propriétaires de plantations dans les îles des Caraïbes, et propose aux lecteurs de courts essais sur la morale

chrétienne, qu'il avait à l'origine écrits pour ses esclaves²¹. Forster fournit une recension positive de l'ouvrage, où il cherche à retracer les raisons qui ont conduit certains Européens à estimer que les Noirs sont destinés à être privés de liberté et à vivre dans la servitude. Les raisons principales, et c'est ainsi qu'il débute sa recension, sont la certitude d'avoir raison (*Rechthaberei*) et la recherche mesquine d'un profit personnel (*kleinlicher Eigennutz*). La science, écrit Forster, a démontré que le corps des Africains présente une plus grande perfection que celui des Européens, une perfection qu'il qualifie d'animale²². La science ne va pas plus loin, mais des hommes qui se prétendent philosophes en ont déduit de manière indue un certain nombre de caractéristiques sur la nature des Noirs. On a employé cette observation scientifique, écrit Forster, pour affirmer non seulement que les Noirs ont reçu une moindre capacité de réflexion – une affirmation à laquelle, en homme de son époque, Forster serait encore enclin à donner son approbation – mais aussi qu'ils sont incapables de toute moralité (*Sittlichkeit*)²³. Forster poursuit :

Dies scheint die Grundlage der Behauptung zu sein, dass der Neger zur Knechtschaft geboren werde und der Freiheit weder fähig noch würdig sei. Denen wenigstens, die sich Philosophen nannten, indem sie den Sklavenhandel verteidigten, hätte es geziemt, den Negern zuförderst das Kriterium der Menschheit, die Perfectibilität geradewegs abzusprechen.²⁴

Dans la droite ligne de son affirmation selon laquelle aucune capacité de l'homme ne peut être développée au plus haut point sans que les autres capacités n'en souffrent, Forster affirme que la perfection physique des Noirs appose probablement un certain sceau (*Stempel*) sur leurs pensées et leurs sensations. Cela ne réduit cependant aucunement leur capacité à se perfectionner. Forster écrit :

²¹ NISBET Richard, *The Capacity of Negroes for Religious and Moral Improvement: Considered, with Cursory Hints, to Proprietors and to Government, for the Immediate Melioration of the Condition of Slaves in the Sugar Colonies*, Londres, James Phillips, 1789.

²² Voir à ce propos ce que Forster écrit de l'évolution des organes des sens dans les différents peuples dans *Über Leckereyen*. FORSTER, « Über Leckereyen [1789] », *art. cit.*, 1974, p. 167. Ce point a été abordé dans la troisième sous-partie du chapitre 4, pp. 296-304.

²³ Sur les rapports entre perfectibilité et moralité en général chez Forster, voir la deuxième sous-partie du chapitre 6, pp. 411-434. Sur la moralité des peuples extra-européens, voir la première sous-partie du chapitre 7, pp. 453-462. Sur l'opposition entre Forster et Meiners, voir la deuxième sous-partie du chapitre 7, pp. 481-494.

²⁴ FORSTER Georg, « Recension : The capacity of negroes for religious and moral improvement considered; short and practical discourses to negroes. By Richard Nisbet [1791] », in: *Werke: Rezensionen*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1977, p. 288. « Cela semble constituer le fondement de l'affirmation selon laquelle le nègre est né pour la servitude et qu'il n'est ni capable, ni digne d'être libre. Pour ceux-là du moins qui se nommaient philosophes en défendant la traite des esclaves, il aurait été convenable de contester tout bonnement et d'emblée aux Nègres le critère de l'humanité, la perfectibilité. »

Zweyerley folgt allerdings aus der bemerkten physischen Eigenthümlichkeit des Negers; das erste, dass bey Menschen, deren intellectuelle Fähigkeiten verhältnissmässig unentwickelt bleiben, die höchste Vollkommenheit der sinnlichen Organe natürlich erwartet werden kann, weil die Ausbildung einer Anlage in uns immer auf Kosten einer andern geschieht, und die höchste Verfeinerung des sittlichen und vernünftigen Organs ohne Kränklichkeit und Schwächung des übrigen Körpers nicht einmal gedacht werden kann. Sodann das Zweyte, dass die besondere Structur des Negerkörpers seine Empfindungen und Gedanken mit einer charakteristischen Eigenthümlichkeit oder Nationalität stempeln müsse. Dabey blieb indessen die Fähigkeit des Negers zur nationalen sowohl als moralischen Vervollkommnung unvermindert, theils weil jene sich vom Denken nicht gut trennen lässt, theils weil es zwar ein Princip der Sittlichkeit nicht aber auch der Unsittlichkeit geben kann und jenes ebenfalls mit der Natur des vernünftigen Wesens als unzertrennlich verbunden gedacht werden muss.²⁵

Cette idée de l'impossibilité d'un principe de l'immoralité est une attaque implicite mais directe contre les théories de Christoph Meiners, pour lequel une grande partie de l'humanité est non seulement incapable de tout perfectionnement moral, mais même fondamentalement mauvaise et doit être contrainte au bien :

Wenn die Europäer oder andere Völker vom stärkern Tatarischen Stamm Mongolische Nationen überwandten, so stürzten sie diese immer in eine viel härtere Knechtschaft, und mißhandelten sie viel mehr, als wenn sie edlere Völker unterjochten. [...] Unumschränkte Gewalt ist oft nothwendig und auch heilsam, wenn bessere Menschen sie gegen unedlere zum Glück der letztern ausüben. Denn leider! gibt es nicht nur einzelne Personen, sondern ganze Völker, die zum Guten nicht bewegt werden können, sondern gezwungen seyn wollen.²⁶

Ériger l'immoralité en principe supposerait que ces peuples aient conscience de l'existence d'une moralité, mais choisiraient sciemment, parce que ce serait dans leur nature, de se tourner vers le contraire de cette moralité. Ce principe de l'immoralité est impossible pour Forster à un double titre : rien ne pourrait être plus opposé aux conceptions optimistes de la nature humaine de Forster, qui intègre dans la nature humaine la volonté de faire le bien. Il écrit

²⁵ Ibid. « La particularité physique des Nègres que nous avons évoquée a cependant deux conséquences : la première est que chez les êtres humains dont les capacités intellectuelles restent relativement peu développées, on attendra naturellement la perfection suprême des organes sensibles, parce que la formation d'une disposition en nous s'effectue toujours aux dépens d'une autre, et que le raffinement suprême de l'organe moral et raisonnable ne peut pas même être pensé sans un dépérissement et un affaiblissement du reste du corps. La seconde, ensuite, est que la structure particulière du corps du Nègre a dû imprimer à ses sensations et ses pensées le sceau d'une particularité ou nationalité caractéristique. Cependant que dans le même temps, la capacité du Nègre au perfectionnement national tout autant que moral demeurerait intacte, en partie parce que cette capacité n'est pas aisément séparable de la pensée, en partie parce qu'il peut exister un principe de moralité, mais non pas un principe d'immoralité et qu'il faut penser ce principe de moralité lui aussi comme inséparable de la nature de l'être raisonnable. »

²⁶ MEINERS Christoph, *Grundriss der Geschichte der Menschheit*, Lemgo, Meyer, 1785, p. 163. « Lorsque les Européens ou d'autres peuples d'une lignée tartare forte vainquirent des nations mongoles, ils les plongèrent dans une servitude bien plus dure et les maltraitèrent bien davantage que lorsqu'ils soumirent des peuples plus nobles. [...] Une violence sans bornes est souvent nécessaire et même salutaire lorsque des hommes meilleurs l'emploient pour le bonheur d'autres qui ne sont pas nobles. Car hélas ! Ce ne sont pas seulement des individus, mais des peuples entiers qu'il est impossible d'inciter au bien, mais qui veulent y être contraints. »

quelques années plus tard, dans *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité* :

[Es ist] der Natur des Menschen angemessen, das allgemeine Beste zu wollen, ohne vom Privatnutzen erst dazu aufgefordert zu werden. Wer mag bloß in feindseliger Absicht, aus bösem Willen, Böses thun? Diese Rolle setzt eine Zerrüttung der Verstandeskkräfte voraus.²⁷

Seuls les fous, souligne Forster dans la suite du passage, font le mal pour le mal ; ériger cette folie au rang de principe et l'étendre à des peuples entiers, et même à plus de la moitié de l'humanité comme le fait Meiners, est parfaitement absurde. Ensuite, et de manière plus fondamentale encore, l'idée même de la vertu ou du vice provient, pour Forster, des rapports de l'homme à son milieu. Si le concept de moralité fait partie de la nature humaine, en revanche sa détermination en chaque peuple est dépendante de ce milieu. La moralité a donc une origine en partie empirique, qui rend absurde l'idée selon laquelle la vertu pourrait exister sans le vice, ou inversement, dans une même société. Forster écrivait dans *Cook, l'explorateur* :

Der Wechsel der Verhältnisse, der Zusammenstoß streitender Kräfte, der Contrast entgegengesetzter Ereignisse [...] läutert und bestimmt überall die Begriffe, und giebt ihnen auch Einfluß auf Handlungen. Tugend und Laster sind daher überall gleichzeitige Erscheinungen; denn auch die Tugend wird nur durch Widerstreben möglich [...].²⁸

De plus, le passage de la recension écrite par Forster présuppose nécessairement la conception d'une nature humaine commune à tous les peuples, et qui se traduit en premier lieu par la perfectibilité : le fait même qu'il existe des différences entre les Noirs et les Européens atteste, selon Forster, de cette identité de nature. Ce passage, qui pourrait sembler ouvertement raciste à un lecteur d'aujourd'hui, ne l'est pas en réalité dans le contexte où écrit Forster. Au contraire, Forster s'oppose ainsi à l'idée d'une différence de nature entre Européens et peuples extra-européens, en soulignant le fait que parmi tous les peuples du globe, le développement d'une faculté, physique ou intellectuelle, conduit systématiquement à ce que les autres facultés

²⁷ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 566. Traduction par Jean-Paul Barbe *et al.*: « [Il est] conforme à la nature de l'homme de vouloir le bien commun sans même y être invité par l'intérêt particulier. Qui donc pourrait bien, dans une intention hostile, par volonté maligne, faire le mal ? Cela suppose un délabrement des facultés de l'entendement. » FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, *op. cit.*, 1993, p. 11.

²⁸ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, pp. 196-197. « Le changement des rapports, le choc de forces antagonistes, le contraste d'événements opposés [...] purifie et détermine partout les concepts, et leur donne également une influence sur les actions. La vertu et le vice sont donc partout des phénomènes simultanés ; car la vertu elle aussi n'est rendue possible que par la résistance [...] »

se voient sous-développées, et ce, quel que soit le peuple considéré. Forster l'affirme à plusieurs reprises dans différents écrits et il reprend ici cet argument²⁹.

II) Perfectibilité et nature de l'homme chez Forster et Rousseau

Même si Rousseau n'est pas le premier auteur qui ait inspiré à Forster ses réflexions sur la perfectibilité, Forster s'engage peu à peu dans un dialogue critique avec les œuvres du philosophe de Genève, précisément au moment où il commence à conceptualiser ses idées sur la nature de l'homme.

Les réflexions sur la perfectibilité de Forster et de Rousseau ont une source commune malgré les trente ans qui les séparent, à savoir les premiers textes de l'*Histoire naturelle* de Buffon consacrés à la place de l'homme dans la nature³⁰. Ce dernier y jette les fondations de la perfectibilité, sans la nommer. Ces textes contribuent à la constitution de la perfectibilité de Rousseau dans le second *Discours*, tout comme ils contribuent à la constitution de celle de Forster bien des années après, mais les deux auteurs interprètent différemment les réflexions de Buffon et en retiennent tout autre chose. On ne saurait bien sûr comparer Forster à Rousseau ; la réflexion philosophique du premier reste bien plus modeste et moins développée. Néanmoins, Forster a, compte tenu de l'époque et du milieu dans lesquels il vit, de toutes autres références que Rousseau. Surtout, le concept de perfectibilité de Forster reflète les préoccupations et les débats de son temps, qui sont eux aussi tout autres que ceux des contemporains de Rousseau. Il apparaît donc intéressant pour l'étude des Lumières tardives allemandes de comparer la manière dont Forster se sert de cette perfectibilité de Buffon avec la manière dont s'en sert Rousseau.

²⁹ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, pp. 189-190 ; FORSTER, « Über Leckereyen [1789] », *art. cit.*, 1974, pp. 258-260.

³⁰ BUFFON, « De la nature de l'homme », *art. cit.*, 1749 ; BUFFON, « Variétés dans l'espèce humaine », *art. cit.*, 1749.

A) Les sources buffoniennes de la perfectibilité chez Rousseau et chez Forster

1) Rousseau, Forster et le rapport aux « raisonnements hypothétiques et conditionnels » de Buffon

Les premiers textes de l'*Histoire naturelle* de Buffon, qui posent le rapport de l'homme à la nature, constituent une référence commune pour la perfectibilité de Rousseau et de Forster. Une différence essentielle apparaît pourtant dès le prime abord, dans le rapport à la méthode suivie par Buffon. Si Rousseau se place dans la lignée de la méthode hypothétique qui préside à la théorie de la formation de la Terre de Buffon, cette théorie est vigoureusement rejetée par Forster, précisément en raison de son caractère hypothétique.

Dès les premiers volumes de l'*Histoire naturelle*, à la fin des années 1740, Buffon est critiqué pour ses hypothèses souvent vues comme insuffisamment fondées empiriquement. C'est en particulier le cas de sa théorie de la formation de la Terre, incluse dans le premier tome de son *Histoire naturelle*³¹. Rousseau, au contraire, loue cette théorie de Buffon pour les mêmes raisons que d'autres la critiquent. Dans l'introduction du second *Discours*, Rousseau souligne l'importance qu'il y a à remonter jusqu'à un supposé état de nature pour bien examiner les fondements de la société. Cet état n'a pas nécessairement existé au cours de l'histoire humaine, souligne Rousseau, mais cette circonstance n'est d'aucune importance :

Commençons donc par écarter tous les faits, car ils ne touchent point à la question. Il ne faut pas prendre les Recherches, dans lesquelles on peut entrer sur ce Sujet, pour des vérités historiques, mais seulement pour des raisonnemens hypothétiques et conditionnels ; plus propres à éclaircir la Nature des choses qu'à montrer la véritable origine, et semblables à ceux que font tous les jours nos Physiciens sur la formation du Monde³².

Les derniers mots de cet extrait font référence à la théorie de la terre de Buffon, comme l'a montré la recherche sur Rousseau³³. Les raisonnements du naturaliste Buffon séduisent le philosophe Rousseau en raison de leur caractère hypothétique : puisqu'un naturaliste renommé propose ce type de construction théorique, Rousseau y voit peut-être une justification à sa propre construction théorique de l'histoire de l'homme et notamment de l'état de nature. C'est

³¹ BUFFON, « Second Discours. Histoire & Théorie de la Terre », *art. cit.*, 1749.

³² ROUSSEAU, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », *art. cit.*, 1964, pp. 132-133.

³³ Voir notamment STAROBINSKI Jean, « Notes et variantes. Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité », in: ROUSSEAU Jean-Jacques, *Œuvres complètes : Du contrat social. Écrits politiques*, vol. 3, Paris, Gallimard, 1964 (Bibliothèque de la Pléiade 169), p. 1303. GOLDSCHMIDT Victor, *Anthropologie et politique: les principes du système de Rousseau*, Paris, Vrin, 1974, pp. 384-385.

cette même théorie de la formation de la Terre, déjà affirmée en 1749, qui est reprise par Buffon en 1778 dans les *Époques de la Nature*, et que Forster critique avec tant de virulence³⁴. Le point de vue de Forster sur cette théorie de Buffon est donc opposé à celui de Rousseau : Forster récuse aussi bien la construction théorique qu'est la théorie de la formation de la Terre de Buffon³⁵ que celle de l'état de nature de Rousseau.

2) La nature de l'homme chez Buffon et Rousseau

Les textes de 1749 de l'*Histoire naturelle* de Buffon sont une référence centrale du second *Discours*, rédigé au cours de l'année 1754. Rousseau fait preuve d'une grande estime pour les travaux du naturaliste, et en particulier pour ses idées sur l'homme. Jean Starobinski a montré que Rousseau a repris une partie de ces idées, mais qu'il les a interprétées d'une manière telle qu'elles ne pouvaient plus être acceptées par Buffon³⁶. Différents passages conduisent Rousseau à croire pouvoir trouver des idées semblables aux siennes chez Buffon. C'est ainsi le cas d'un passage des « Variétés dans l'espèce humaine » où Buffon écrit :

Un sauvage absolument sauvage [...] seroit un spectacle curieux pour un philosophe ; [...] il y verroit l'âme à découvert, il en distingueroit tous les mouvements naturels, et peut-être y reconnoîtroit-il plus de douceur, de tranquillité et de calme que dans la sienne ; peut-être verroit-il clairement que la vertu appartient à l'homme sauvage plus qu'à l'homme civilisé, et que le vice n'a pris naissance que dans la société³⁷.

On reconnaît ici une des thèses importantes reprises par Rousseau dans le second *Discours*, le caractère moins moral de l'homme civilisé que de l'homme sauvage ou, comme l'écrivait Rousseau, de l'homme à l'état de nature, ainsi que le reproche fait à la société de favoriser le vice. D'une manière plus fondamentale encore, Rousseau justifie la dimension d'introspection critique présente dans le second *Discours* à l'aide d'un passage de Buffon. La première phrase de la préface du second *Discours* présente un appel de note, note dans laquelle Rousseau écrit à propos de Buffon :

³⁴ Voir le début du chapitre 3 consacré aux rapports entre Forster et Buffon, et en particulier pp. 181-183.

³⁵ Voir pp. 183-186 et les lettres critiques qu'écrivit Forster à l'occasion de la parution des *Époques de la Nature* : FORSTER, *Werke: Briefe bis 1783, op. cit.*, 1978, pp. 210-217.

³⁶ STAROBINSKI, « Rousseau et Buffon », *art. cit.*, 1964, p. 84.

³⁷ BUFFON, « Variétés dans l'espèce humaine », *art. cit.*, 1749, pp. 492-493.

Dès mon premier pas je m'appuie avec confiance sur une de ces autorités respectables pour les philosophes, parce qu'elles viennent d'une raison solide et sublime qu'eux seuls savent trouver et sentir³⁸.

Rousseau s'appuie de manière explicite sur les jugements de Buffon pour débiter son ouvrage, en se rangeant à l'avis de Buffon selon laquelle la science de l'homme est la plus utile, mais aussi la moins avancée de toutes les sciences. De fait, la note se poursuit par l'extrait suivant de « De la nature de l'homme » de Buffon :

Quelque intérêt que nous ayons à nous connaître nous-mêmes, je ne sais si nous ne connaissons pas mieux tout ce qui n'est pas nous. Pourvus par la nature d'organes uniquement destinés à notre conservation, nous ne les employons qu'à recevoir les impressions étrangères, nous ne cherchons qu'à nous répandre au-dehors, et à exister hors de nous ; trop occupés à multiplier les fonctions de nos sens et à augmenter l'étendue extérieure de notre être, rarement faisons-nous usage de ce sens intérieur qui nous réduit à nos vraies dimensions et qui sépare de nous tout ce qui n'en est pas. C'est cependant de ce sens dont il faut nous servir, si nous voulons nous connaître ; c'est le seul par lequel nous puissions nous juger. Mais comment donner à ce sens son activité et toute son étendue ? Comment dégager notre âme, dans laquelle il réside, de toutes les illusions de notre esprit ? Nous avons perdu l'habitude de l'employer, elle est demeurée sans exercice au milieu du tumulte de nos sensations corporelles, elle s'est desséchée par le feu de nos passions ; le coeur, l'esprit, le sens, tout a travaillé contre elle³⁹.

Pour Rousseau, c'est en lui-même que l'homme doit trouver sa propre fin : il a employé ses facultés en dehors de lui-même, il a projeté son action sur le monde et sur les autres alors qu'il aurait dû concentrer l'emploi de ses facultés, en dehors de lui-même, sur sa conservation dans son rapport avec le monde extérieur, et en lui-même, sur sa propre connaissance. Ce passage de Buffon trouve donc un écho tout particulier dans le second *Discours*, en soulignant ce manque paradoxal de connaissance de soi-même dont souffre l'homme.

3) Forster et la perfectibilité dans l'opposition entre nécessité et liberté chez Rousseau et Buffon

Le rapport qu'entretient la perfectibilité à la liberté chez Rousseau et Buffon est révélateur de l'opposition de leurs concepts de perfectibilité respectifs. Dans le second *Discours* de Rousseau comme dans « De la Nature. Seconde vue » de Buffon, de 1765, la perfectibilité est présente en germe en l'homme. La première différence est la possibilité de l'existence d'un état de nature chez Rousseau, qui, même théorique, est impossible pour Buffon. L'existence même d'un être humain en dehors d'une société est une contradiction dans les termes pour ce

³⁸ ROUSSEAU, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », *art. cit.*, 1964, p. 122.

³⁹ BUFFON, « De la nature de l'homme », *art. cit.*, 1749, p. 429.

dernier. Chez Rousseau, la perfectibilité est l'instrument de la dénaturation de l'homme, qui intervient dans la société. Chez Buffon au contraire, c'est l'action de la nature qui peut infléchir et pervertir la nature humaine, suivant le modèle d'une théorie du climat, et le conduire à perdre sa perfectibilité et sa liberté.

Cette différence fondamentale présuppose un rapport opposé au déterminisme naturel chez les deux auteurs : pour Rousseau, l'homme est libre dans l'hypothétique état de nature, il vit seul et il est entièrement indépendant. La perfectibilité n'existe alors en lui qu'à l'état de potentialité. Lorsqu'il entre en société et que sa perfectibilité se réalise, il entre dans des rapports de force qui se pérennisent, créent de l'inégalité et lui font perdre sa liberté⁴⁰. Pour Buffon au contraire, l'homme subit, aux commencements d'une société, le déterminisme naturel, qui le contraint à s'adapter aux éléments et à se comporter d'une certaine manière sans comprendre le fonctionnement de la nature. Il est au départ plus soumis encore aux lois de la nature qu'un animal, puisqu'il n'a pas d'instinct susceptible de le guider dans ses rapports à la nature. La connaissance de son environnement naturel, qu'il acquiert progressivement par le langage et la transmission entre les générations, lui permet de se libérer de ce déterminisme naturel. Il acquiert ainsi sa liberté par la perfectibilité⁴¹. On peut d'une certaine manière considérer que la perfectibilité de Forster constitue une voie médiane entre les deux auteurs : elle est à la fois guidée par la nécessité et par la liberté.

B) La perfectibilité de Forster et la perfectibilité de Rousseau

1) Les rapports entre perfectibilité et liberté chez Rousseau et Forster

Dans *Über Proselytenmacherei*, Forster écrit que même un esclave reconnaîtrait la vérité de la proposition suivante :

Frei sein heiÙe Mensch sein; der Freie nur bilde sich hinauf zum Vollkommenen; er sammle und erkenne die Verhältnisse der Wesen zu ihm und untereinander, fühle ihre Harmonie, ehre die heilige

⁴⁰ ROUSSEAU, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », *art. cit.*, 1964, pp. 176-177.

⁴¹ BUFFON, « De la Nature. Seconde vue », *art. cit.*, 1765, pp. iii-iv. Voir à ce propos la troisième sous-partie du chapitre 3, pp. 217-221.

Kraft der Menschennatur, die das Weltall in ihn trägt, und genieße die Wonne, sich selbst und seinen Himmel im Busen mit Andern zu theilen!⁴²

Cette citation permet à elle seule de reconnaître l'une des différences les plus importantes entre la perfectibilité de Rousseau et celle de Forster : pour Forster, le perfectionnement de l'homme et sa liberté sont tout à fait compatibles, et la liberté est même une condition nécessaire au développement de la perfectibilité. Forster associe en une seule phrase la définition de l'homme, sa liberté, sa capacité à se perfectionner et à acquérir la connaissance des rapports qu'il entretient avec les êtres qui l'entourent. Pour Rousseau au contraire, comme l'a montré Bertrand Binoche, il existe deux modes d'explication de la nature humaine et de son développement : la perfectibilité ou la liberté. Mais ces deux modes d'explication ne sont pas compatibles. Le modèle d'être humain dont le développement est fondé sur la perfectibilité, tel qu'il est décrit dans le second *Discours*, est inéluctablement conduit au perfectionnement de ses techniques et à la corruption. L'alternative telle qu'elle est présentée dans *l'Émile ou De l'éducation* propose un modèle de l'homme qui repose sur la liberté, mais la perfectibilité est absente de *l'Émile*. Rousseau propose deux modèles à l'histoire et à l'évolution de l'homme, déterminés l'un par la liberté, l'autre par la perfectibilité de l'homme. Ces deux modèles ne sont cependant pas compatibles entre eux, peut-être, souligne Bertrand Binoche, parce qu'il est impossible de se représenter un homme qui soit à la fois libre et perfectible au sens de Rousseau⁴³.

2) Lecture de la perfectibilité de Rousseau et perfectibilité de Forster

Dans *Cook, l'explorateur*, Forster redéfinit la perfectibilité en se basant sur la contestation d'une objection présentée comme rousseauiste. Le contexte est celui d'une réflexion sur les mérites des grands découvreurs pour l'humanité, Forster interroge en particulier la valeur morale de leur action d'exploration. Pour Forster, un explorateur comme Cook a eu un intérêt inestimable pour toute l'humanité, parce qu'il a contribué à faire progresser

⁴² FORSTER, « Über Proselytenmacherei [1789] », *art. cit.*, 1974, pp. 202-203. « *Être libre*, c'est être homme ; seul l'homme libre peut se hausser par sa formation jusqu'au parfait ; il rassemble et reconnaît les rapports des êtres à lui et entre eux, ressent leur harmonie, honore la force sacrée de la nature humaine, une force qui apporte l'univers en l'homme, et savoure le plaisir de se partager lui-même et le ciel qu'il porte dans sa poitrine avec d'autres ! » Le texte allemand est au *Konjunktiv I*, parce que Forster se place dans la situation de l'homme que l'on confronterait à cette proposition ; il cherche donc à la séparer du reste de son texte. Il ne s'agit cependant pas d'un discours rapporté malgré l'emploi de ce mode grammatical, Forster est l'auteur de l'ensemble de la citation et elle reflète ses propres conceptions.

⁴³ BINOCHÉ Bertrand, *Nommer l'histoire. Parcours philosophiques*, Paris, Editions EHESS, 2018, p. 62.

la science à pas de géant. Forster élève une objection contre sa propre thèse, une objection qu'il présente comme rousseauiste, celle d'une destination seulement physique de l'homme⁴⁴ :

Wie aber, wenn der beredte Mann Recht hätte, welcher von einer blos physischen Bestimmung des Menschen, als der einzig wahren, sprach, und Wissenschaft die Quelle alles menschlichen Elends nannte?⁴⁵

Forster parle ici d'un « homme éloquent » qui ne peut qu'être le Rousseau du second *Discours*. Forster suit la structure même de l'ouvrage de Rousseau, qui présente d'abord l'homme physique, puis aborde l'homme métaphysique et moral. L'homme n'est distinct de l'animal que par deux choses : la liberté et la perfectibilité. Or dans une optique mécaniste, l'animal n'est pour Rousseau qu'une machine :

Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même, et pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou à la déranger⁴⁶.

Ce qui permet à l'homme d'être autre chose qu'une « machine humaine⁴⁷ », de disposer d'une dimension métaphysique et morale, c'est sa qualité d'agent libre, et, plus sûrement encore, sa perfectibilité. Or l'introduction de cette perfectibilité par Rousseau va de pair, aussitôt, avec l'affirmation de sa dimension néfaste. C'est à ce passage de la première partie du second *Discours*, et à la note 9 qui s'y rapporte, que Forster fait allusion ici :

Il seroit triste pour nous d'être forcés de convenir, que cette faculté distinctive et presque illimitée, est la source de tous les malheurs de l'homme ; que c'est elle qui le tire, à force de tems, de cette condition originaire, dans laquelle il couleroit des jours tranquilles, et innocens ; que c'est elle, qui faisant éclore avec les siècles ses lumières et ses erreurs, ses vices et ses vertus, le rend à la longue le tiran de lui-même, et de la Nature (IX)⁴⁸.

(note IX :) [...] Ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenus à nous rendre si malheureux. Quand d'un côté l'on considère les immenses travaux des hommes, tant de sciences approfondies, tant d'arts inventés, tant de forces employées, [...] la mer couverte de vaisseaux et de matelots, et que de l'autre on recherche avec un peu de méditation les vrais avantages qui ont résulté de tout cela pour le bonheur de l'espèce humaine, on ne peut qu'être frappé de l'étonnante disproportion qui règne entre ces choses, et déplorer l'aveuglement de l'homme qui, pour nourrir son fol orgueil et je ne sais quelle vaine admiration de lui-même, le fait courir avec ardeur après toutes les misères dont il est susceptible, et que la bienfaisante nature avait pris soin d'écarter de lui. Les hommes sont méchants ;

⁴⁴ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 193. Ce passage a été cité p. 315, dans la deuxième sous-partie du chapitre 5.

⁴⁵ Ibid. « Mais que faire, s'il avait raison, cet homme éloquent qui parlait d'une détermination purement physique de l'être humain comme étant la seule vraie, et qualifiait la science de source de toute la misère humaine ? »

⁴⁶ ROUSSEAU, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », *art. cit.*, 1964, p. 141.

⁴⁷ Ibid.

⁴⁸ Ibid., p. 142.

une triste et continuelle expérience dispense de la preuve ; cependant l'homme est naturellement bon, je crois l'avoir démontré ; qu'est-ce donc qui peut l'avoir dépravé à ce point sinon les changemens survenus dans sa constitution, les progrès qu'il a faits, et les connoissances qu'il a acquises⁴⁹ ?

Forster se place justement dans cette réflexion sur l'approfondissement des sciences, sur l'envoi de vaisseaux et de matelots sur les mers, et s'interroge : Rousseau a-t-il raison, et les changements intervenus en l'homme grâce à ses progrès et ses connaissances sont-ils plus néfastes que bénéfiques ? Si c'est bien le cas, indique Forster, alors Rousseau a raison d'affirmer qu'il n'existe qu'une destination physique de l'homme. La réflexion de Forster à ce sujet est la suivante : d'après Rousseau, l'homme est bon lorsqu'on le considère uniquement dans sa dimension physique, c'est-à-dire dans l'état de nature, et il devient mauvais dès lors qu'il développe également une dimension métaphysique et morale. La conclusion de Forster est que pour Rousseau, la détermination purement physique de l'homme est sa seule véritable détermination. Cette conclusion est erronée, puisqu'elle se fonde sur le seul second *Discours*, l'*Émile* montre par exemple qu'il existe une détermination de l'homme qui ne serait pas uniquement physique.

Rousseau n'est pas nommé une seule fois dans *Cook, l'explorateur*, en partie parce que ces idées étaient clairement associées à Rousseau par la plupart des lecteurs du temps, et en partie sans doute parce que Forster ne voulait pas faire de la publicité pour l'auteur de thèses auxquelles il s'oppose avec tant de virulence. Pourtant, l'identification est attestée par la recension que Forster fait de son propre recueil de textes *Kleine Schriften. Ein Beytrag zur Völker- und Länderkunde, Naturgeschichte und Philosophie des Lebens*⁵⁰ dans le *Göttingischen Anzeiger* du 7 septembre 1789. Il y écrit à propos de *Cook, l'explorateur* :

[Der Mensch] kann schlechterdings nicht stille stehen auf der von Rousseau so unbillig vorgezogenen Stufe seines Raupenlebens, dem Stande der Wildheit, so bald nur günstige Verhältnisse irgend wo und wann zur Offenbarwerdung seiner Kräfte wirken.⁵¹

Si la science ne fait que contribuer au malheur de l'homme, alors bien sûr l'action exploratoire de personnages comme James Cook est néfaste pour les Européens puisque cette

⁴⁹ Ibid., p. 202.

⁵⁰ FORSTER Georg, *Kleine Schriften. Ein Beytrag zur Völker- und Länderkunde, Naturgeschichte und Philosophie des Lebens*, vol. 1, Leipzig, Kummer, 1789.

⁵¹ FORSTER Georg, *Werke: Rezensionen*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1977, p. 181. « L'homme ne peut tout simplement pas rester immobile sur l'échelon où il vit comme une chenille, et auquel Rousseau donne sa préférence de manière si malencontreuse, l'état de sauvagerie, dès lors que des rapports favorables, en n'importe quel endroit et en n'importe quel temps, agissent pour révéler ses forces. »

action contribue à apporter de nouvelles connaissances qui font progresser la science. Mais ce n'est pas là la conception de Forster.

Wer könnte auch im Ernste die Zerrüttungen läugnen, die von der Entwicklung verschiedener Fähigkeiten im Menschen unzertrennlich sind? Allein, wenn man diese Unzertrennlichkeit zugiebt, so bleibt noch unerwiesen, daß die Ausbildung des Menschengeschlechts einen andern Gang hätte nehmen können, als sie wirklich genommen hat; und ehe man dies beweiset, ruft man uns vergebens in die Wälder zurück. Der untergeschobene Begriff, die Perfectibilität als ein der Natur entgegengesetztes Extrem zu betrachten, mußte freylich den Gesichtspunkt verwirren und eine Täuschung zuwege bringen, welche nur eine consequentere Philosophie wieder aufheben kann.⁵²

Forster concède à Rousseau le caractère parfois négatif du développement des facultés de l'homme, en soulignant cependant que rien ne permet d'affirmer qu'il aurait pu en être autrement. Le point de départ de l'homme, selon Rousseau vu par Forster, est constitué par ses conditions naturelles de vie. Ces conditions de vie sont données, et si le rapport de l'homme à ces conditions de vie peut être modifié, elles-mêmes ne dépendent pas de lui. L'homme se définit pour Forster par la conscience de soi. Il ne la construit ni ne la développe, elle est le seul présent qui lui a été fait par la nature⁵³. Cette conscience de soi s'applique immédiatement à ce qui l'entoure. Sa connaissance est alors la première à éclore, puisqu'il acquiert immédiatement une certaine connaissance de son environnement, qu'il le veuille ou non. Par conséquent il ne peut pas choisir de ne pas développer ses facultés : cet embryon de formation scientifique conduit au développement de ses autres dispositions. Au nombre de ces dispositions, on compte, immédiatement, l'organisation au sein d'une société. On ne peut pas envisager l'existence de l'homme en dehors de la société, et ce pour plusieurs raisons. Tout d'abord l'homme dispose de deux tendances naturelles qu'il partage avec les animaux, la tendance à la conservation de soi et la tendance à la société :

Der Trieb der Selbsterhaltung und der Gesellschaftstrieb äußern ihre Wirkungen im Thiere ohne ein besonnenes Bewußtseyn.⁵⁴

⁵² FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, pp. 193-194. « Qui en effet pourrait nier sérieusement les ébranlements qui, en l'homme, sont inséparables du développement de différentes capacités ? Seulement, si on doit admettre ce caractère inséparable, il reste encore à démontrer que la formation du genre humain aurait pu prendre un autre chemin que celui qu'il a pris en réalité ; et tant que cela n'est pas prouvé, on tentera en vain de nous faire retourner dans les forêts. Il est vrai que le concept sous-jacent, qui est de considérer la perfectibilité comme un extrême opposé à la nature, ne pouvait que brouiller notre point de vue et mettre en place une erreur que seule une philosophie plus conséquente peut supprimer. »

⁵³ *Ibid.*, p. 195.

⁵⁴ *Ibid.* « L'instinct de conservation et l'instinct de société exercent leurs actions chez l'animal sans conscience réfléchie. »

L'animal aussi tend à vivre en société, seulement il ne dispose pas de la conscience de soi qui lui permettrait de développer une société semblable aux sociétés humaines. Il est donc impossible de faire halte à l'étape de l'état de nature rousseauiste pour Forster : l'homme confronté à son environnement n'a pas la liberté de ne pas développer ses rapports à cet environnement. Dès le départ, ces rapports sont, à des degrés divers, de nature physique et de nature morale. La nature impose donc deux destinations à l'homme, qui font tout autant partie de sa nature : une destination physique et une destination morale. Forster écrit :

Es giebt folglich keine blos physische, oder, mit einem andern Wort, blos thierische Bestimmung des Menschen, sondern sein Charakter ist, wie der Philosoph der Menschheit unwiderstehlich dargethan hat, *Sittlichkeit*, die zwar unzählige Schattirungen und Stufen hat, aber das einzige ist, wodurch er sich vom Thier unterscheidet.⁵⁵

Il est impossible de présenter certains singes comme des hommes, ou de présenter certains peuples comme n'étant pas humains, parce que la destination morale est déjà présente, dès les premières formes d'humanité. Il n'est pas davantage possible, pour la même raison, d'envisager des hommes vivant en dehors d'une société.

La conscience de soi et une certaine forme de connaissance de son propre environnement, qui est la première application de la perfectibilité, vont de pair. Ce qui définit l'homme et ses premiers pas en direction de son perfectionnement sont donc inséparables pour Forster, on ne peut envisager l'homme sans lui attribuer une destination physique et une destination morale.

3) Perfectibilité et nature

Une des grandes différences entre la perfectibilité de Rousseau et la perfectibilité de Forster, qui constitue un des points d'achoppement majeurs du jugement de Rousseau par Forster, est le rapport de la perfectibilité humaine à la nature. Forster écrit dans *Cook, l'explorateur* :

⁵⁵ Ibid., p. 194. « Par conséquent, il n'y a pas de détermination purement physique, ou en d'autres termes, de détermination purement animale de l'homme, mais, comme le philosophe de l'humanité l'a démontré de manière irrésistible, son caractère est *moralité*, une moralité qui comporte certes d'innombrables nuances et degrés, mais qui est la seule chose par laquelle il se distingue de l'animal. »

Der untergeschobene Begriff, die Perfectibilität als ein der Natur entgegengesetztes Extrem zu betrachten, mußte freylich den Gesichtspunkt verwirren und eine Täuschung zuwege bringen, welche nur eine consequentere Philosophie wieder aufheben kann.⁵⁶

Il est possible de comprendre cette expression de « ein der Natur entgegengesetztes Extrem » de deux manières. Il peut s'agir d'une définition de la perfectibilité en tant qu'elle serait un extrême opposé à la nature *de l'homme*. C'est ainsi que le comprennent différents chercheurs, comme Ulrich Kronauer⁵⁷. De fait, il s'agit là d'une interprétation courante bien qu'erronée de Rousseau au XVIII^e siècle, et il est tout à fait possible de supposer que Forster, qui a une connaissance en partie de seconde main de la pensée de Rousseau, lui attribue également cette idée. Pour Forster, Rousseau affirme la supériorité de l'état de nature dans son second *Discours* et exhorte les hommes à ne pas développer leur perfectibilité, source de tous leurs malheurs. Il est probable que Forster se trompe dans sa compréhension du passage du second *Discours* auquel il fait allusion ici. Les commentateurs considèrent aujourd'hui que la définition rousseauiste de la perfectibilité a été mal comprise au XVIII^e siècle. C'est le cas ici de Forster, qui se trompe lorsqu'il écrit que pour Rousseau, la perfectibilité ne fait pas partie de la nature de l'homme. Ulrich Kronauer a montré qu'au contraire, Rousseau voit la perfectibilité comme faisant partie intégrante de la nature humaine⁵⁸.

On peut néanmoins également interpréter l'expression de Forster d'une autre manière : la perfectibilité peut être opposée, non pas à la nature de l'homme, mais à la nature en général. Dans cette optique, la perfectibilité ne pourrait exister et se développer qu'au sein de la culture, et non pas de la nature. Cette interprétation correspond bien davantage à la pensée rousseauiste, et met au jour une autre différence fondamentale entre la perfectibilité de Rousseau et celle de Forster. Il n'y a pas de possibilité d'un développement de la perfectibilité en accord avec la nature chez Rousseau, c'est-à-dire avec l'environnement naturel de l'homme : au mieux, l'homme se coupe de son environnement naturel, au pire, il le pervertit, notamment par l'agriculture et l'élevage.

⁵⁶ Ibid., pp. 193-194. « Il est vrai que le concept sous-jacent, qui est de considérer la perfectibilité comme un extrême opposé à la nature, ne pouvait que brouiller notre point de vue et mettre en place une erreur que seule une philosophie plus conséquente peut supprimer. »

⁵⁷ KRONAUER Ulrich, « Rousseaus Kulturkritik aus der Sicht Georg Forsters », in: KLENKE Claus-Volker, GARBER Jörn, HEINTZE Dieter et al. (éds.), *Georg Forster in interdisziplinärer Perspektive*, Berlin, Akademie Verlag, 1994, pp. 154-155.

⁵⁸ Ibid.

Chez Forster au contraire, la perfectibilité est compatible avec l'environnement naturel, elle n'est même réellement envisageable que dans celui-ci. Il est possible qu'un peuple pervertisse son environnement naturel, voire le détruise, en faisant un usage dévoyé de ses techniques et de son action sur l'environnement, mais cela n'a lieu que lorsque ce peuple se détourne de ce qu'est vraiment sa perfectibilité. Forster partage ainsi l'idée exprimée par la célèbre citation d'Adam Ferguson portant sur la nature de l'homme au début de l'*Essai sur l'histoire de la société civile*, et opposée aux idées de Rousseau sur la perfectibilité : « Nous parlons de l'art comme d'une chose distincte de la nature, mais l'art lui-même est naturel à l'homme »⁵⁹. Il faut comprendre par art ce qui permet à l'homme de développer l'ensemble de ses inventions qui lui permettent, comme l'écrit Ferguson dans la suite de son texte, de s'améliorer. La culture et la nature ne sauraient donc être dissociées en l'homme pour Ferguson. Forster, qui connaît l'ouvrage dès les années 1770, souscrit à cette idée, comme en atteste le passage suivant de *Neuholland und die brittische Colonie in Botany-Bay*, un bref essai sur l'Australie paru en 1787 à l'occasion de la première traversée de navires chargés de prisonniers, avec l'intention d'en faire une colonie de peuplement britannique⁶⁰ :

Wo demnach Fähigkeiten vorhanden sind, da wird Vollkommenheit durch ihre Entwicklung erreicht. Fortschritt der Cultur ist also Interesse der Menschheit.⁶¹

Forster souscrit à l'idée de Ferguson selon laquelle la progression vers une plus grande perfection n'est pas une construction artificielle, mais un processus absolument naturel et indispensable à l'être humain s'il veut pouvoir réaliser sa nature.

⁵⁹ FERGUSON Adam, *An Essay on the History of Civil Society*, 5^e édition, Londres, T. Cadell, 1782, p. 6. "We speak of art as distinguished from nature; but art itself is natural to man". Traduction par Claude François Bergier revue par Claude Gautier : FERGUSON Adam, *Essai sur l'histoire de la société civile*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, p. 112. Voir à ce propos MAY, *Georg Forsters literarische Weltreise, op. cit.*, 2011, pp. 226-227.

⁶⁰ Voir à ce propos la troisième sous-partie du chapitre 8, pp. 571-573.

⁶¹ FORSTER Georg, « Neuholland und die brittische Colonie in Botany-Bay [1787] », in: *Werke: Kleine Schriften zur Völker- und Länderkunde*, vol. 5, Berlin, Akad.-Verl., 1985, p. 162. « Par conséquent, là où des capacités sont disponibles, la perfection est atteinte par leur développement. Le progrès de la culture est donc l'intérêt de l'humanité. »

III) La nature de l'homme

A) **Perfectibilité et métaphore de la chenille et du papillon**

Forster cherche à définir la nature de l'être humain. Par analogie avec les changements radicaux que connaissent certains animaux, Forster s'interroge sur le caractère nécessaire ou accidentel de la perfectibilité de l'homme : elle définit la nature humaine d'une manière fondamentale, mais apparaît-elle nécessairement, ou bien peut-elle être apparaître seulement par accident ? Forster aborde cette interrogation en 1793 à partir d'une polémique alors déjà ancienne, portant sur la transformation de la chenille en papillon. Il est dans la nature de la chenille de devenir un papillon. Mais peut-on affirmer qu'il est dans la nature de l'homme de se perfectionner, et ce, d'une manière semblable au développement physique de la chenille qui devient papillon ? Ce problème, repris par Forster en 1793, fait écho à deux polémiques antérieures, toutes les deux importantes pour la constitution du concept de perfectibilité chez Forster.

1) **Bonnet, Buffon, Forster**

Forster rédige en 1793 *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*. Il s'agit là d'un des derniers textes de Forster, aux forts accents révolutionnaires. Le texte cherche à montrer que le bonheur ne doit pas être le but de l'homme. Il reprend également un grand nombre des thèses de Forster sur la perfectibilité, parfois en forçant le trait ou en les simplifiant pour leur donner une efficacité politique plus grande. Malgré cela, ces textes politiques restent tout à fait exploitables pour une étude de la conception de la perfectibilité de Forster. Il écrit:

Wir wollen hier nicht untersuchen, womit so viele tausend Millionen Menschen es verschuldet haben, daß eine traurige Knechtschaft ihnen die Entwicklung ihrer Vervollkommnungsfähigkeit fast gänzlich versagte, und welche Entschädigung ihnen dafür geworden sey oder noch werden könne.⁶²

⁶² FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 590. « Nous n'examinerons pas ici quel crime ont commis tant de millions d'êtres humains pour qu'une affligeante servitude leur interdise presque totalement le développement de leur capacité de se perfectionner et quels dédommagements ils ont déjà reçus ou recevront encore pour cela. » Traduction par Jean-Paul Barbe *et al.* :

Forster poursuit en introduisant une métaphore animalière qui fait écho à un débat qui avait eu lieu quelques années auparavant entre Buffon et le naturaliste suisse Charles Bonnet :

Allein, wenn die einzige Gattung von Wesen, welche zur moralischen Freiheit geeigenschaftet ist, bisher nur in äußerst wenigen ihrer Glieder, auf eine meistens unvollkommene Art, dieses Vorrecht hat genießen können; oder, daß ich mich eines ziemlich passenden Gleichnisses bediene, wenn unter vielen Millionen Raupen kaum Eine dazu gelangt, ihre Verwandlung zu vollbringen, in Schmetterlingsgestalt auf leichten Schwingen die Ätherbahnen zu durchirren und ungefesselt des Daseyns und des Weltalls froh zu werden: kann es, darf es dann einen Menschen verdrießen, daß sich irgendwo eine Wahrscheinlichkeit zeigt, wie künftighin die Beispiele dieser herrlichen Entwicklung häufiger werden könnten?⁶³

La métaphore qu'emploie Forster met en avant le caractère opposé à la nature de l'interdiction faite à l'homme de se perfectionner ; il est dans la nature de la chenille de se transformer en papillon. Comment se fait-il alors que dans nos sociétés si peu de chenilles deviennent des papillons, alors même qu'elles sont des papillons en puissance ? Il s'agit d'une accusation grave pour Forster, parce que la perfectibilité est inséparable de la nature de l'homme⁶⁴.

En 1779, Charles Bonnet avait publié une critique de Buffon dans ses *Considérations sur les corps organisés*⁶⁵. Il écrit :

Voilà ce qu'un examen attentif et impartial des faits nous découvre, et ce qu'il auroit découvert à M. de Buffon, s'il avoit plus consulté la Nature que son Imagination⁶⁶.

Or nous avons vu que Forster, dans sa *Dissertatio contra Buffonem*, émet la même critique à l'encontre de Buffon, à propos d'une autre de ses théories. Pour Buffon, le papillon n'est rien d'autre qu'une conséquence accidentelle de la chenille, alors que pour Bonnet elle est nécessaire. Forster pense probablement à cette ancienne polémique lorsqu'il écrit en 1793 qu'il est inconcevable, dans les sociétés humaines, que si peu de chenilles deviennent des papillons.

FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, op. cit., 1993, pp. 56-57 (Traduction modifiée : *Vervollkommnungsfähigkeit*).

⁶³ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », art. cit., 1990, p. 590. « Mais si la seule espèce d'être qui soit qualifiée pour la liberté morale n'a pu jouir de ce privilège que dans un tout petit nombre de ses membres et d'une façon le plus souvent imparfaite ; ou bien – pour me servir d'une image appropriée – si parmi des millions et des millions de larves il n'en est guère plus d'une qui parvienne à réaliser sa métamorphose pour, devenue papillon, parcourir d'un vol léger les chemins de l'éther et, libérée de tout, bien se réjouir de l'existence et de l'univers : pourra-t-on, aura-t-on le droit en tant qu'homme d'être chagriné de voir se dessiner quelque part le tableau vraisemblable d'un avenir où les exemples de ce merveilleux développement pourraient se multiplier ? » Traduction par Jean-Paul Barbe et al. : FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, op. cit., 1993, pp. 56-57.

⁶⁴ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », art. cit., 1985, p. 193.

⁶⁵ BONNET, *Considérations sur les corps organisés [1779-1783]*, op. cit., 1985.

⁶⁶ Ibid., pp. 319-320.

Il est dès lors possible de supposer qu'il veut mettre en avant, pour ses lecteurs qui connaissent la polémique, cette distinction entre conséquence accidentelle et nécessaire : le développement de la perfectibilité devrait être nécessaire pour l'homme comme l'est la transformation en papillon pour la chenille ; mais comme la perfectibilité n'est pas commune à l'homme et à l'animal, elle n'est pas soumise à la causalité naturelle et peut donc être suspendue, par des facteurs sociaux notamment. Pourtant, son développement est tout aussi indispensable à la nature de l'homme que la transformation en papillon l'est pour la nature de la chenille.

Dès lors, cette réflexion s'inscrit parfaitement dans la définition par Forster de la perfectibilité comme application dans le réel de la conscience de l'homme : si l'environnement de l'homme n'est pas propice au développement de sa perfectibilité, alors elle ne se développe pas. Ces facteurs néfastes présents dans l'environnement peuvent être liés au milieu naturel ou aux aléas de la nature, comme Forster a pu le constater à de nombreuses reprises au cours de son voyage dans les mers du Sud ; mais il peut également s'agir de l'environnement social, l'être humain peut souffrir d'une pression d'autres êtres humains ou bien de la société dans son ensemble, notamment en raison d'une structure inégalitaire, qui peuvent l'empêcher de faire germer sa perfectibilité. Cette circonstance est d'autant plus grave que l'environnement naturel serait, en Europe, plus propice qu'ailleurs au développement de la perfectibilité, de même que l'environnement scientifique, puisque Forster parle ici de peuples qui se trouvent au cœur de l'Europe des Lumières.

2) **Rousseau, Mendelssohn, Forster**

Cette métaphore de la métamorphose de la chenille en papillon, comparée à la perfectibilité humaine, a également été employée dans le contexte d'une autre polémique, plus ancienne, entre Rousseau et Moses Mendelssohn en 1756, peu de temps après la parution du second *Discours*. Cette polémique avait pris la forme d'une correspondance entre Mendelssohn et Lessing, publiée en complément de la traduction par Mendelssohn du second *Discours* en allemand⁶⁷ et qui constitue une réception immédiate dans l'espace germanique du second *Discours*, peu de temps après sa parution. Mendelssohn écrivait alors :

⁶⁷ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Johann Jacob Rousseau Bürgers zu Genf Abhandlung von dem Ursprunge der Ungleichheit unter den Menschen, und worauf sie sich gründe: ins Deutsche übersetzt mit einem Schreiben an den Herrn Magister Lessing und einem Briefe Voltaires an den Verfasser vermehret*, Berlin, Voss, 1756.

Alles, was Rousseau aus den Betrachtungen, die er über den viehischen Theil des Menschen angestellt hat, mit Grunde schliessen kan, ist dieses: *Gott hat den menschlichen Leib so weislich gebauet, daß er, auch ohne Hülfe einer grübelnden Vernunft, entstehen, fort dauern und zunehmen kann.*

Ist aber dieses hinreichend, alle unsre wahre Bestimmung festzusetzen? Soll unser Leib dem Tod entgegenwachsen, und die Seele, der eine Ewigkeit beschieden ist, ihren Raupenstand niemals verlassen? Wir sind bestimmt, von der einen Seite mit dem Viehischen anzugrentzen; soll deswegen der obere Theil der Stufe, auf welcher wir stehen, nicht an jene höhere Wesen anstossen, die das in Ansehung unserer, was wir, in Vergleichung gegen die Thiere, sind?⁶⁸

Il n'est pas prouvé que Forster connaissait ces critiques de Mendelssohn ; pourtant, il reprend des termes très proches de ceux de Mendelssohn dans *Cook, l'explorateur* pour critiquer une supposée destination purement physique de l'homme chez Rousseau⁶⁹ : Mendelssohn comme Forster qualifient tous deux de « wahre Bestimmung » la dimension physique de l'homme chez Rousseau.

La reprise par Forster de la même métaphore de la chenille et du papillon dans *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, associée au fait que Forster critique Rousseau dans le même écrit pour avoir encouragé l'homme à se satisfaire d'un état éloigné de tout perfectionnement, permet de déterminer que cette métaphore est également une critique adressée à Rousseau. Forster écrit, quelques pages auparavant :

Es kommt darauf an, wie dieser Zweck erreicht, wie die *Vervollkommnungsfähigkeit*, wo durch der Mensch sich von andren Thieren unterscheidet, in einem ewigen Schlaf erhalten werden soll. Der Naturstand, wie ihn uns der Philosoph aus Genf geschildert hat, war bekanntlich nur in seiner Einbildungskraft zu Hause. Die Natur hat nirgends ein Geschöpf, und am allerwenigsten einen Menschen aufzuweisen, »dessen Herz in immerwährendem Frieden, und dessen Körper beständig gesund ist«; und dies sind doch die Bedingungen, die Rousseau für das Glück seines freien Naturmenschen, als nothwendig voraussetzt.⁷⁰

⁶⁸ MENDELSSOHN Moses, « Sendschreiben an Lessing: Nachschrift [1756] », in: *Gesammelte Schriften*, vol. 2: *Schriften zur Philosophie und Ästhetik*, Frommann, 1972, p. 97. « Tout ce que Rousseau peut conclure avec raison des considérations qu'il a rédigées à propos de la part bestiale de l'homme est ceci : *Dieu a bâti le corps de l'homme avec une telle sagesse qu'il peut aussi naître, durer et augmenter même sans l'aide des ruminations de la raison.* Mais cela est-il suffisant pour établir notre vraie destination dans son ensemble ? Notre corps doit-il croître en s'avançant vers la mort, et l'âme, à qui une éternité a été accordée, doit-elle ne jamais quitter son état de chenille ? Nous sommes destinés à toujours toucher à la bête par un côté ; est-ce que pour cette raison la part supérieure de l'échelon sur lequel nous sommes ne devrait-elle pas être contiguë à ces êtres supérieurs, qui sont pour nous ce que nous sommes comparés aux animaux ? »

⁶⁹ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 193.

⁷⁰ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 569. « Il s'agit de voir de quelle façon cette fin sera atteinte, de quelle façon la *capacité de se perfectionner*, ce par quoi les hommes se distinguent des autres animaux, sera maintenue dans un éternel sommeil. L'état de nature tel que le philosophe de Genève nous l'a dépeint n'était logé, comme on le sait, que dans son imagination. Nulle part la nature ne peut offrir une créature, et encore moins un homme, dont on pourrait dire que 'le cœur est en éternelle paix et le corps en constante santé' ; et ce sont pourtant bien là les conditions que Rousseau présuppose comme nécessaires pour qu'un homme libre à l'état de nature connaisse le bonheur. » Traduction par Jean-Paul Barbe *et*

Cette interprétation du texte de Forster est confirmée par le fait que quelques lignes plus loin, Forster indique se méfier du bonheur et chercher avant tout à développer la dignité de l'homme (*Menschenwürde*). Par cette métaphore de la chenille et du papillon, Forster éclaire sa conception de la place que doit avoir la perfectibilité dans la nature de l'homme. Tout d'abord, elle est naturelle à l'homme ; on ne peut envisager l'homme sans sa perfectibilité, elle fait partie intégrante de sa nature. Mais comme l'homme n'est pas une chenille, on peut lui contester cette perfectibilité, faire en sorte qu'elle ne s'exprime jamais : la perfectibilité est présente en l'homme, mais elle n'est pas un instinct, qui se caractérise par son effectivité permanente. L'animal agit toujours en fonction de son instinct, tandis que l'homme peut parfaitement ne jamais agir conformément à sa perfectibilité. L'homme n'est pas seulement régi par ses rapports à la nature, mais également par des facteurs sociaux, qui sont au moins aussi importants, et qui peuvent aussi bien lui permettre de développer la perfectibilité de certaines de ses facultés que l'étouffer entièrement.

B) La nature de l'homme chez Kant et chez Forster

À partir de la publication de l'*Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, Forster reprend une partie des idées de Kant sur l'histoire humaine et sur la nature de l'homme, sans cependant souscrire totalement aux idées de Kant. C'est en particulier l'idée d'une dimension téléologique de la nature et de ses fins que Forster se refuse à reprendre. Alors que les fins de l'homme et les fins de la nature convergent ultimement chez Kant, chez Forster les rapports entre fins de l'homme et de la nature sont marqués bien davantage par une concurrence, dont la perfectibilité est l'enjeu direct ainsi que le moyen pour l'être humain de réaliser ses fins, peut-être même malgré la nature.

al. : FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, op. cit., 1993, p. 27. (Traduction modifiée : *Vervollkommungsfähigkeit*). Le passage entre guillemets dans la citation de Forster est tiré du second *Discours* : ROUSSEAU, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », art. cit., 1964, p. 152. Les deux adverbes exprimant la permanence (*immerwährend* et *beständig*) ont cependant été ajoutés par Forster sans que rien ne le justifie dans le passage de Rousseau.

1) Fins de l'homme, fins de la nature chez Kant et Forster

Le *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité*, publié en 1789, reprend certaines des thèses présentes dans l'*Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* de Kant publié en 1784⁷¹, en particulier cette idée selon laquelle toutes les dispositions d'une espèce devraient être développées, mais qu'elles ne le sont pas nécessairement dans chaque individu. Kant écrivait :

Erster Satz. Alle Naturanlagen eines Geschöpfes sind bestimmt, sich einmal vollständig und zweckmäßig auszuwickeln. Bei allen Thieren bestätigt dieses die äußere sowohl, als innere oder zergliedernde Beobachtung. Ein Organ, das nicht gebraucht werden soll, eine Anordnung, die ihren Zweck nicht erreicht, ist ein Widerspruch in der teleologischen Naturlehre. Denn wenn wir von jenem Grundsatz abgehen, so haben wir nicht mehr eine gesetzmäßige, sondern eine zwecklos spielende Natur; und das trostlose Ungefähr tritt an die Stelle des Leitfadens der Vernunft.

Zweiter Satz. Am Menschen (als dem einzigen vernünftigen Geschöpf auf Erden) sollten sich diejenigen Naturanlagen, die auf den Gebrauch seiner Vernunft abgezielt sind, nur in der Gattung, nicht aber im Individuum vollständig entwickeln.⁷²

Forster écrit cinq ans plus tard, dans un passage déjà cité ici :

Was scheint nun wol natürlicher, als die Voraussetzung, daß zwar keine Anlage im Menschen unbenutzt und unentwickelt bleiben, aber auch keine auf Kosten der übrigen ausgebildet und vervollkommnet werden dürfe? Die Natur bindet sich jedoch nirgends an diese Regel. Wäre sie unabänderlich, so wüßten wir nicht, wie weit sich die Perfektibilität jedes einzelnen Organs erstreckt, und in welchem Grade die Lebenskraft sich darin äussern kan, sobald sie sich ganz darauf konzentriert und die übrigen Organe vernachlässiget.⁷³

⁷¹ L'*Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* est parue dans la *Berlinische Monatsschrift* en novembre 1784. KANT, « Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht », *art. cit.*, 1784. Elle précède ainsi d'un an la *Bestimmung des Begriffs einer Menschenrace* du même auteur, parue dans la même revue, et qui donna lieu à la controverse sur l'origine de l'homme. Il est probable que Forster, qui recevait à Vilnius les exemplaires de la *Berlinische Monatsschrift*, ait lu également, avec un peu de retard lié aux difficultés d'acheminement dont il se plaint au début d'*Autre chose sur les races humaines*, le texte dont il est question ici.

⁷² KANT, « Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht [1784] », *art. cit.*, 1923, p. 18. « Première proposition. Toutes les dispositions naturelles d'une créature sont déterminées de façon à se développer un jour complètement et conformément à un but. – Chez les animaux, on vérifie ce principe par l'observation externe aussi bien qu'interne ou par la dissection. Un organe qui n'a pas de raison d'être, un agencement qui ne remplit pas son but, sont des contradictions dans le système téléologique de la nature. Car si nous nous écartons de ce principe, nous n'avons plus une nature conforme à des lois, mais une nature marchant à l'aveuglette, et l'indétermination désolante remplace le fil conducteur de la raison.

Deuxième proposition. Chez l'homme (en tant que seule créature raisonnable sur terre), les dispositions naturelles qui visent à l'usage de sa raison n'ont pas dû recevoir leur développement complet dans l'individu mais seulement dans l'espèce. » Traduction par Stéphane Piobetta : KANT, « Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique », *art. cit.*, 1990, p. 71.

⁷³ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, pp. 189-190. « Alors quoi de plus naturel que de supposer que non seulement aucune disposition ne reste inutilisée et non développée en l'homme, mais aussi qu'aucune ne puisse être constituée et perfectionnée aux dépens des autres ? La nature ne s'en tient pourtant nulle part à cette règle. Si elle était immuable, alors nous ne saurions pas jusqu'où

La proximité des deux textes est évidente, Forster reprend le raisonnement de Kant et certains termes, comme *Anlagen* ou *Leitfaden*, ce dernier étant présent à de nombreuses reprises dans le texte de Kant et constituant le titre de l'essai de Forster. Pourtant, l'arrière-plan théorique de cette affirmation n'est pas le même : l'argument premier de Kant est empirique, et l'observation extérieure des animaux et l'observation intérieure, la dissection, confirment cette thèse. Mais à cela s'ajoute le fait qu'il ne saurait en être autrement, pour Kant : supposer qu'un organe ou une faculté d'un animal reste inutilisée s'opposerait à l'idée d'une nature téléologique, organisée en vue d'une fin. Kant conclut de cette affirmation à une caractérisation théorique de la nature : il apporte d'abord une preuve empirique de son affirmation, puis une preuve théorique. Si on veut pouvoir conserver l'idée d'une nature téléologique, alors cette affirmation se doit d'être vraie : chaque disposition et chaque organe doivent se développer jusqu'à atteindre une certaine perfection qui sert les fins de la nature, et à travers elle, de la raison. Or ce modèle téléologique est indispensable pour Kant, dans la mesure où il fonctionne comme une grille de lecture du développement de l'humanité. Sans ce modèle téléologique, les actions des hommes présentent l'image du chaos et de l'anarchie. Kant répond à l'objection selon laquelle on ne constate pas le développement nécessaire de toutes les facultés en chaque individu, un développement pourtant nécessaire s'il faut supposer la vérité de cette conception téléologique de la nature, en introduisant une distinction entre l'individu et l'espèce : l'individu ne développe pas simultanément toutes les facultés, mais si on considère l'ensemble de l'espèce humaine il sera possible de constater que toutes les facultés humaines sont bien développées⁷⁴.

Forster partage l'affirmation de Kant sur le développement de toutes les facultés qu'on supposerait nécessaire dans l'espèce et l'absence de ce développement général dans l'individu. Outre le *Fil directeur*, cette idée se trouve par exemple également dans *Neuholland und die brittische Colonie in Botany-Bay* :

Die Fähigkeit zum Denken, mit allen ihren Folgen, ist unserer Natur so wesentlich inwohnend, als der Trieb zur Nahrung und Fortpflanzung, wenn sie gleich nicht in jedem Einzelnen nach Möglichkeit entwickelt wird. Was der Gattung zukömmt, entwickelt sich nicht nothwendig in jedem Einzelnen.⁷⁵

s'étend la perfectibilité de chaque organe particulier et à quel point la force vitale peut s'y exprimer dès lors qu'elle se concentre entièrement sur cet organe et néglige les autres. »

⁷⁴ KANT, « Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht [1784] », *art. cit.*, 1923, p. 18.

⁷⁵ FORSTER, « Neuholland und die brittische Colonie in Botany-Bay [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 162. « La capacité de penser, avec toutes ses conséquences, est aussi essentiellement ancrée dans notre nature que la pulsion qui nous

Pour Forster, comme pour Kant, l'espèce humaine est la seule dans laquelle les facultés qui définissent l'espèce ne sont pas nécessairement présentes en chaque individu. Mais Forster en tire des conclusions entièrement différentes. Forster est convaincu que nous ne connaissons pas encore les fins de la nature, qu'elles nous dépassent et que nous ne les connaissons peut-être jamais.

De ce point de vue, et même si Forster ne fait pas allusion à Kant dans le *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité*, il s'agit ici d'une situation similaire à celle qui a provoqué la controverse entre Kant et Forster : Forster ne conteste pas l'affirmation de Kant, d'autant qu'elle est, ici, suffisamment étayée sur le plan empirique, mais il pourrait contester la généralisation abusive à un système téléologique de la nature. Il reprend de fait l'affirmation de Kant, mais pas ses conclusions.

Si Forster introduit lui aussi la distinction entre individu et espèce, c'est donc d'une manière différente de celle de Kant : là où l'individu ne revêt pas les caractéristiques plus générales de l'espèce chez Kant, et peut être sacrifié au profit du bonheur de ses descendants, au contraire chez Forster l'individu a lui aussi la capacité de démontrer jusqu'où peut s'étendre la force de la nature, et ce malgré les limitations inhérentes à son caractère particulier. Forster cherche précisément, face à Kant, à préserver le particulier, le local. Dans une perspective vitaliste qui n'est pas celle de Kant, Forster met en avant la force vitale présente en chaque individu et l'importance de la diversité des individus, qui constituent la richesse de l'espèce.

2) Histoire de l'humanité et théorie téléologique de la nature

Pour expliquer sa théorie de la nature, Kant propose une construction de l'esprit selon laquelle la nature disposerait d'un plan dont les fins sont connaissables pour l'homme. L'intégralité des facultés des hommes joue ultimement un rôle dans le système téléologique de la nature⁷⁶, et ce que fait la nature correspond toujours au plan qu'elle réalise et dans lequel l'homme est un instrument, comme l'écrit Kant dans la huitième proposition :

Man kann die Geschichte der Menschengattung im Großen als die Vollziehung eines verborgenen Plans der Natur ansehen, um eine innerlich- und zu diesem Zwecke auch äußerlich vollkommene

pousse à nous nourrir et à nous reproduire, même si elle n'est pas développée autant qu'il serait possible en chaque individu. Ce qui est l'apanage de l'espèce ne se développe pas nécessairement en chaque individu. »

⁷⁶ KANT, « Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht [1784] », *art. cit.*, 1923, p. 18.

Staatsverfassung zu Stande zu bringen, als den einzigen Zustand, in welchem sie alle ihre Anlagen in der Menschheit völlig entwickeln kann.⁷⁷

Les dispositions et facultés de l'homme sont des moyens au service des fins de la nature, et ces fins de la nature se confondent, ultimement, avec les fins de l'homme : la nature parvient à ses fins lorsque l'humanité a construit une société politiquement parfaite, dans laquelle l'humanité est unifiée⁷⁸.

Chez Forster au contraire, ce plan de la nature reste inconnu, et s'il est bien possible de constater l'amélioration des facultés de l'homme voulue par la nature, il est impossible en revanche de déterminer à quelle fin la nature développe ces facultés en l'homme, ni même si la nature ne se contente pas en réalité de chercher à maintenir sa propre existence, par l'instinct de conservation et de reproduction⁷⁹. Pour Forster, c'est bien la liberté de l'homme acquise par sa lutte contre le déterminisme naturel qui lui permet de développer une société adaptée à son environnement local. Forster ne nie pas la possibilité de l'existence d'une téléologie, mais il se refuse à la postuler en raison de l'absence d'argument empirique décisif qui permettrait de prouver cette existence. De fait, Forster reste prudent dans ses écrits : il évoque à plusieurs reprises un état où l'humanité parviendrait à allier la liberté et la nécessité, où l'harmonie entre la raison et le sentiment serait parfaite, ce qui permettrait à l'homme de revenir à un état de perfection originel, comparable à celui du jardin d'Eden, mais augmenté de la connaissance⁸⁰. Cependant, si Forster place à titre personnel ses espoirs dans cet horizon de la perfection à venir, il se refuse à le désigner comme une des fins de l'humanité dans ses écrits, mais reste au contraire toujours prudent. Cette prudence augmente encore après sa déconvenue avec la franc-maçonnerie à Cassel : cette idée du retour d'une perfection perdue grâce aux progrès de la

⁷⁷ Ibid., p. 27. « On peut envisager l'histoire de l'espèce humaine en gros comme la réalisation d'un plan caché de la nature pour produire une constitution politique parfaite sur le plan intérieur, et, en fonction de ce but à atteindre, également parfaite sur le plan extérieur ; c'est le seul état de choses dans lequel la nature peut développer complètement toutes les dispositions qu'elle a mise dans l'humanité. » Traduction par Stéphane Piobetta : KANT, « Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique », *art. cit.*, 1990, p. 83.

⁷⁸ KANT, « Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht [1784] », *art. cit.*, 1923, p. 29.

⁷⁹ C'est ce que laisse entendre Forster lorsqu'il affirme que la nature ne favorise pas les individus les plus intelligents et les plus doués de raison dans l'espèce humaine, mais se borne à permettre la pérennité de l'espèce, laissant ainsi à l'homme lui-même le soin de développer sa morale et sa raison, qu'il qualifie de « chose secondaire » (*Nebensache*) du point de vue des fins de la nature : FORSTER, « Recension : Göttingisches historisches Magazin, von C. Meiners und L. T. Spittler [1791] », *art. cit.*, 1977, p. 239. Les lacunes dans la connaissance humaine de la nature ne permettent pas de poser d'hypothèse sur les fins de la nature avec un degré de probabilité suffisamment grand. Voir FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, p. 132 ; FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein, op. cit.*, 1958, p. 236.

⁸⁰ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, p. 49.

connaissance est caractéristique, entre autres, de la pensée franc-maçonne, comme Forster lui-même l'affirmait dans l'un de ses discours face à la loge de Cassel. Or Forster est déçu par la franc-maçonnerie après 1784. La théorie d'une perfection universelle de l'humanité est pour lui une construction de l'imagination qui ne peut pas, en raison de son fondement scientifique insuffisant, être formulée avec sérieux dans une réflexion sur l'histoire de l'humanité.

De fait, si Forster accorde une place centrale à la perfectibilité, cela ne signifie pas qu'il présuppose que la nature de l'homme doit conduire à un développement ultime de toutes les facultés au service d'une perfection commune ; Forster reste prudent parce qu'il craint que l'humanité ne soit en réalité pas capable de parvenir à cette perfection commune, et s'il développe cette idée d'une universalité des fins de l'humanité dans certains textes, il maintient également jusqu'à la fin de sa vie une certaine prudence à cet égard, en s'interrogeant sur la possibilité de l'existence même d'une telle perfection commune⁸¹.

3) Le rôle de la société chez Kant et Forster

Le concept d'insociable sociabilité (*ungesellige Geselligkeit*⁸²) développé par Kant dans l'*Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* pourrait avoir inspiré la manière dont Forster comprend l'opposition entre tendance à la conservation et tendance à la sociabilité. C'est dans l'opposition de ces deux tendances qu'apparaît le développement de la société chez Forster, cette opposition est responsable de l'apparition de certains sentiments, en soi négatifs, qui permettent pourtant une progression de l'homme. Kant développe un paradoxe semblable dans le quatrième précepte de l'*Idée d'une histoire universelle*.

Vierter Satz. Das Mittel, dessen sich die Natur bedient, die Entwicklung aller ihrer Anlagen zu Stande zu bringen, ist der Antagonismus derselben in der Gesellschaft, so fern dieser doch am Ende die Ursache einer gesetzmäßigen Ordnung derselben wird. Ich verstehe hier unter dem Antagonismus die ungesellige Geselligkeit der Menschen, d. i. den Hang derselben in Gesellschaft zu treten, der doch mit einem durchgängigen Widerstande, welcher diese Gesellschaft beständig zu trennen droht, verbunden ist.⁸³

⁸¹ Voir à ce propos le chapitre 8.

⁸² KANT, « Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht [1784] », *art. cit.*, 1923, p. 20.

⁸³ Ibid. « Quatrième proposition. Le moyen dont la nature se sert pour mener à bien le développement de toutes ses dispositions est leur antagonisme au sein de la Société, pour autant que celle-ci est cependant en fin de compte la cause d'une ordonnance régulière de cette Société. J'entends ici par antagonisme l'insociable sociabilité des hommes, c'est-à-dire leur inclination à entrer en société, inclination qui est cependant doublée d'une répulsion générale à le faire, menaçant constamment de désagréger cette société. » Traduction par Stéphane Piobetta : KANT, « Idee d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique », *art. cit.*, 1990, p. 74.

La tendance à la conservation de soi et la tendance à l'individualité de Kant ne sont certes pas identiques, mais elles correspondent à des comportements voisins. Forster s'inspire bien de l'insociable sociabilité de Kant pour expliquer la formation d'une société et la progression des hommes au sein de cette société.

Si la perfectibilité est présente en chaque homme, elle est aussi très différente en fonction des peuples, mais aussi des individus. Les facultés ou les organes que l'homme peut faire évoluer jusqu'à une certaine perfection peuvent être très divers, et ce, y compris au sein de la même société⁸⁴. Pour Forster, c'est la perfectibilité de l'individu et la réalisation dans l'action de cette perfectibilité qui permettent à une société dans son ensemble de se perfectionner ; à chaque génération, cette perfectibilité doit se renouveler en chacun des individus qui composent la société⁸⁵.

La société et chaque individu qui la composent sont dans un rapport réciproque. Chaque individu a un rôle à jouer dans la société à laquelle il appartient : il doit identifier le domaine dans lequel il est capable de perfectionnement et s'efforcer de pousser aussi loin que possible le perfectionnement de la faculté ou de l'organe dont il s'agit. Réciproquement, il est du devoir de la société d'identifier, pour chaque individu, le degré de perfection auquel il peut prétendre et de l'aider à l'atteindre, dans quelque domaine que ce soit. Si chacun se comporte de cette manière, alors chacun est à la place qui lui revient dans la société, en fonction de ses capacités, et l'ensemble de la société en profite. Les conditions de vie locales déterminent également les domaines où la perfectibilité peut se développer ou non.

Cette recherche par chaque individu du domaine dans lequel le perfectionnement sera le plus possible, au service de la société, s'inscrit au sein de la tendance à la sociabilité, que Forster identifie comme l'une des deux grandes tendances humaines.

⁸⁴ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, pp. 189-190.

⁸⁵ FORSTER, « Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika [1791] », *art. cit.*, 1985, p. 512.

C) Perfectibilité, nature et nature de l'homme

1) La perfectibilité, médiatrice entre la conscience de l'homme et son environnement naturel

Dans *Cook, l'explorateur*, Forster commence par définir ce qui est commun aux hommes et aux animaux, les instincts de conservation et de sociabilité⁸⁶. Forster s'oppose résolument à une conscience de l'animal, quand bien même ses actions pourraient donner l'illusion d'une réflexion. Mais en réalité, c'est le spectateur humain de ces actions animales qui leur prête des intentions et une conscience qui n'existent pas en l'animal. Forster poursuit son propos par une définition cartésienne de l'homme, qui pose la conscience de l'homme comme une substance pensante. C'est l'existence d'un moi abstrait, indépendamment de toute expérience, qui caractérise l'homme. Jusqu'à présent, il s'agit d'une définition de l'homme assez courante au XVIII^e siècle, mais Forster poursuit ainsi :

In dieser einzigen Fähigkeit, in einer so geringen, fast unmerklichen Abschattung, liegt der incommensurable Unterschied zwischen der Natur des Menschen, und der vernunftlosen Thiere. Aus ihr allein entwickeln sich alle Erscheinungen der sogenannten Perfectibilität, welche man die angewandte Besonnenheit nennen könnte.⁸⁷

Cette citation montre que pour Forster, c'est la conscience de soi à travers la réflexion qui permet l'existence même de la perfectibilité. Chez Forster, la perfectibilité est immédiatement associée à la conscience. La perfectibilité joue donc dès le départ un rôle dans la formation de l'homme : elle n'est pas un horizon lointain, abstrait et impossible à atteindre mais elle est incarnée dans l'action même de l'homme sur son environnement. La conscience de soi est bien ce qui fait la spécificité de l'homme par rapport aux animaux, mais il faut comprendre au sens propre ce qu'écrit Forster : c'est le seul cadeau qui a été fait à l'organisation humaine. Les hommes n'ont donc aucune autre idée ou faculté *a priori* ; tout doit leur venir de leurs expériences et de leurs interactions avec la nature, grâce aux organes des sens. Forster souligne qu'il s'agit d'une différence incommensurable et minime à la fois, ce qui répond à ses conceptions de la nature de l'homme : la différence entre l'homme et les autres animaux, notamment les orang-outangs, est absolument insurmontable. Mais cette différence est minime

⁸⁶ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 195.

⁸⁷ Ibid. « Dans cette capacité seule, dans cette nuance si minime, presque imperceptible, réside la différence incommensurable entre la nature de l'homme et celle des animaux dépourvus de raison. C'est à partir d'elle uniquement que se développent toutes les manifestations phénoménales de ce qu'on appelle la perfectibilité, et que l'on pourrait appeler la réflexion appliquée. »

dans la mesure où elle n'a aucune valeur pour elle-même : elle permet d'appréhender des situations et d'isoler des concepts, mais cela n'est possible qu'à partir de l'expérience.

Forster reprend et développe cette idée dans *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité* :

Ich möchte wohl wissen, wo wir uns am innigsten und unzertrennlichsten der Selbstständigkeit unseres Ich *bewußt* sind: in der bloßen Aneignung einer Empfindung, oder als Richter über die Veränderung, die dadurch in uns geschieht?⁸⁸

Là encore, Forster associe le perfectionnement à la médiation entre la conscience de l'homme et son environnement :

Ist es also wahr, daß die Richtung, nach welcher sich unsere ganze Gattung bewegen soll, in der allgemeinen sittlichen Anlage des Menschen schon voraus bestimmt ist, – und bei aller Mannichfaltigkeit, welche die menschliche Natur durch alle Glieder ihrer Kette darbietet, ist dies der große Durchklang, in welchem alle einzelne Akkorde verhallen –: so können nur die Grade und die Art der Entwicklung unserer Geistesanlagen den äußeren Verhältnissen, worin wir uns befinden, unterworfen seyn.⁸⁹

En cela, Forster reprend l'argument qui préside à l'ouverture de l'ouvrage *De l'Homme* de Buffon de 1749 et qui, selon Claude Blanckaert, introduit la perfectibilité sans la nommer⁹⁰ : les animaux ne peuvent pas joindre leurs idées, ils ne sont capables par conséquent d'aucun progrès, à l'inverse des hommes. Rousseau, puis Forster bâtissent sur cette définition de l'homme par opposition à l'animal, le premier, pour la contester, le second, pour l'approfondir.

La citation va en effet au-delà du texte de Buffon de 1749. Forster développe une réflexion sur le statut de la perfectibilité à travers une double médiation : entre l'instinct de société et l'instinct de conservation d'une part, entre facultés abstraites et application concrète d'autre part. L'animal est le jouet des tendances à la conservation et à la sociabilité ; elles dictent

⁸⁸ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 580. « Je voudrais bien savoir à quel moment nous sommes le plus intimement et le plus inséparablement conscients de l'autonomie de notre moi : dans la simple appropriation d'une sensation ou bien dans le jugement que nous prononçons sur le changement que celle-ci fait intervenir en nous ? » Traduction par Jean-Paul Barbe *et al.* : FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, *op. cit.*, 1993, p. 42.

⁸⁹ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 580. « S'il est par conséquent bien vrai que la direction que doit prendre notre espèce est déterminée à l'avance par l'aptitude générale de l'homme à la moralité et que compte tenu de toute la diversité qu'offre la nature humaine à tous les maillons de sa chaîne, c'est bien la grande tonalité fondamentale dans laquelle se résout chaque accord particulier ; alors seuls le degré et le mode d'évolution subie par nos dispositions intellectuelles peuvent être soumis aux conditions extérieures dans lesquelles nous nous trouvons. » Traduction par Jean-Paul Barbe *et al.* : FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, *op. cit.*, 1993, p. 42.

⁹⁰ BLANCKAERT, « La perfectibilité, sous conditions ? Education d'espèce, flexibilité d'organisation et échelle d'aptitude morale en anthropologie (1750-1820) », *art. cit.*, 2004, p. 126.

son comportement sans qu'il puisse rien y changer, et chacune des actions de l'animal est une manifestation qui relève de la réalisation des fins que la nature a attribuées à cet animal. L'homme est lui aussi dominé par ces tendances, mais la différence, au départ minime, est qu'une interférence s'intercale entre les instincts et leur application dans le réel, la conscience de soi de l'homme. Forster écrit ce texte en réaction à l'idée de Rousseau selon laquelle la perfectibilité n'appartiendrait pas à la nature de l'homme, et il apparaît que Forster ne saurait envisager que la perfectibilité ne puisse pas définir l'homme. Mais cela est lié à sa définition de la perfectibilité comme réflexion appliquée : l'application au monde sensible de la réflexion est la perfectibilité. Toute action humaine dictée par la réflexion concourt donc à la perfectibilité de celui qui l'accomplit et de ses facultés, c'est à la fois le témoignage de sa réflexion – dimension abstraite – et la projection dans le sensible de cette réflexion – dimension empirique. Dans le champ épistémologique, cela signifie que la perfectibilité ne peut qu'être empirique, puisqu'elle est la traduction dans le monde sensible de la réflexion humaine. La perfectibilité se trouve donc dans une position de médiation entre les facultés de l'homme et son action, et à ce titre elle ne peut être ni complètement enracinée dans l'empirique, puisqu'elle tire son origine de la raison humaine, ni complètement abstraite, puisqu'elle n'existe qu'à travers la concrétisation, l'application dans le sensible des facultés humaines.

Il est possible à ce titre que Forster soit influencé ici par sa lecture de Herder. Ce dernier définit la nature de l'homme par le rapport entre sa capacité de penser et ses sens. Ce n'est ni l'un ni l'autre, mais bien le rapport entre les deux qui est déterminant. Herder écrit :

Die Vernunftmäßigkeit des Menschen [...] ist „die gänzliche Bestimmung seiner denkenden Kraft im Verhältnis seiner Sinnlichkeit und Triebe.“⁹¹

La force pensante qui s'exerce en l'être humain ne se réalise et n'est déterminée que par la sensibilité et les instincts qui s'appliquent, de manière première, en l'être humain. Forster comme Herder s'inscrivent ici dans une optique sensualiste, avec le postulat que le témoignage des sens est premier dans le développement des facultés humaines, c'est la faculté de sentir qui est première et non pas celle de se représenter.

⁹¹ HERDER, « Abhandlung über den Ursprung der Sprache [1772] », *art. cit.*, 1985, p. 718. Traduction tirée de HERDER, *Traité de l'origine du langage, op. cit.*, 1992, p. 54. « Le caractère rationnel de l'homme [...] est toute la disposition de sa force pensante en rapport avec sa sensibilité et ses instincts. »

2) Perfectibilité et humilité face à la nature

L'être humain dispose d'une capacité locale à se perfectionner. Dans certains textes, Forster envisage que cette capacité locale de se perfectionner puisse être généralisée et mise en commun par toute l'humanité⁹². Pour autant, cela n'implique pas l'idée selon laquelle il serait possible de maîtriser la nature dans sa totalité. Il est certes possible et nécessaire, pour Forster, de maîtriser son environnement ; mais il s'agit en réalité, plus que d'une maîtrise, d'une réaction indispensable à l'action de l'environnement sur soi. Si la perfectibilité de Forster est indispensable à l'homme, c'est qu'elle est d'abord défensive : elle lui permet de survivre. On l'a vu, Forster associe à plusieurs reprises ce perfectionnement de la connaissance ou des techniques à l'urgence, à la nécessité absolue ou détresse (*Not*) et il rencontre à plusieurs reprises durant le voyage dans les mers du Sud des peuples à qui, selon lui, la perfectibilité a fait défaut au moment crucial, menant ainsi à une issue fatale et faisant d'eux des hommes diminués, qui se laissent dorénavant déterminer par la pression que leur environnement exerce sur eux. C'est le cas notamment, pour Forster, des habitants de l'île de Pâques.

S'il est nécessaire de se perfectionner, de développer une perfectibilité de la connaissance, cette perfectibilité ne saurait englober toute la nature ; elle reste avant tout une faculté humaine et non divine. Si aucune fin de la perfectibilité n'est en vue, ce n'est pas parce que Forster croirait en son caractère infini, ou indéfini comme l'écrit Condorcet quelques années plus tard, mais parce que l'homme ne connaît, et donc ne maîtrise, qu'une part infime de la nature. L'homme peut parvenir à maîtriser un cercle restreint de ses rapports à la nature ; il peut transformer activement une partie de la nature, et penser ainsi la contrôler. Mais Forster reste en dernière instance persuadé que la nature obéit à ses propres fins et ne saurait être contrôlée. Cela devient évident lorsqu'il rapporte dans les *Vues sur le Rhin inférieur* un souvenir de ses années passées en mer, qui l'a frappé à l'improviste alors qu'il se trouvait sur la plage de Dunkerque :

Seit zwölf Jahren zum erstenmal begrüßte ich hier wieder das Meer. Ich werde Dir nicht schildern können, was dabei in mir vorging. Dem Eindrücke ganz überlassen, den dieser Anblick auf mich machte, sank ich gleichsam unwillkürlich in mich selbst zurück, und das Bild jener drei Jahre, die ich auf dem Ocean zubrachte, und die mein ganzes Schicksal bestimmten, stand vor meiner Seele. Die Unermeßlichkeit des Meeres ergreift den Schauenden finstler und tiefer, als die des gestirnten Himmels. Dort an der stillen, unbeweglichen Bühne funkeln ewig unauslöschliche Lichter. Hier hingegen ist nichts wesentlich getrennt; ein großes Ganze, und die Wellen nur vergängliche

⁹² FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, pp. 49-51.

Phänomene. Ihr Spiel läßt nicht den Eindruck der Selbständigkeit des Mannichfaltigen zurück; sie entstehen und thürmen sich, sie schäumen und verschwinden; das Unermeßliche verschlingt sie wieder. Nirgends ist die Natur furchtbarer, als hier in der unerbittlichen Strenge ihrer Gesetze; nirgends fühlt man anschaulicher, daß, gegen die gesammte Gattung gehalten, das Einzelne nur die Welle ist, die aus dem Nichtseyn durch einen Punkt des abgesonderten Daseyns wieder in das Nichtseyn übergeht, indeß das Ganze in unwandelbarer Einheit sich fortwälzt.—⁹³

Jürgen Goldstein montre à travers ce passage que Forster a été mené à la frontière de ce qui était psychiquement tolérable pour lui : ce spectacle d'une puissance énorme et incommensurable pour l'être humain lui est difficilement supportable⁹⁴. Ludwig Uhlig souligne également, à propos de ce même passage, que c'est là le seul moment des *Vues sur le Rhin inférieur* où Forster quitte son rôle de narrateur neutre pour montrer combien ce spectacle le touche⁹⁵. La possibilité d'agir, de compenser en partie la force de la nature, est réduite ici à néant ; rien ne permet à l'homme d'agir sur ce milieu hostile, qui n'est pas le sien, auquel il lui est impossible de s'adapter pour y vivre et dans lequel il est au mieux toléré. Forster, dans le *Voyage autour du monde*, imagine que c'est le hasard heureux ou malheureux de la traversée maritime qui a déterminé toute la suite de l'histoire des peuples des îles des mers du Sud, leur permettant ou non de conserver les germes qui leur auraient permis de mettre en place une agriculture⁹⁶. Ce faisant, il met déjà en avant cette idée selon laquelle l'homme peut être un jouet de la nature, et par conséquent, confronté à certaines puissances naturelles, que sa capacité à se développer ou non peut lui être définitivement ôtée.

⁹³ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, op. cit., 1958, p. 236. « Pour la première fois depuis douze ans, j'ai de nouveau salué ici la mer. Je ne saurais te dépeindre ce qui s'est produit en moi face à ce spectacle. Entièrement livré à l'impression que ce spectacle faisait sur moi, je me recroquevillai aussitôt involontairement sur moi-même, et l'image de ces trois années que j'ai passées sur l'océan et qui ont déterminé tout mon destin apparut devant mon âme. Le caractère incommensurable de la mer saisit le spectateur d'une manière plus sombre et profonde que celui du ciel étoilé. Là-bas, sur cette scène silencieuse et immobile, scintillent des lumières à jamais inextinguibles. Ici au contraire, rien n'est essentiellement séparé ; un grand tout, et les vagues qui ne sont que des phénomènes passagers. Leur jeu ne laisse pas l'impression de l'autonomie du divers ; elles naissent et s'élèvent, elles écument et disparaissent ; l'incommensurable les engloutit à nouveau. Nulle part la nature n'est plus effrayante qu'ici, dans la force impitoyable de ses lois ; nulle part on ne sent plus clairement que, opposé à l'ensemble de l'espèce, l'individu n'est que la vague qui, partie du néant, retourne au néant après être passée par un point de l'existence isolée, tandis que le tout se meut dans une unité immuable. »

⁹⁴ GOLDSTEIN Jürgen, *Georg Forster zwischen Freiheit und Naturgewalt*, Berlin, Matthes & Seitz, 2015, pp. 48-50.

⁹⁵ UHLIG, *Georg Forster*, op. cit., 2004, p. 262.

⁹⁶ FORSTER, « O-Taheiti [1780] », art. cit., 1985, p. 52.

IV) Passage de la perfectibilité d'un contexte naturaliste à un contexte anthropologique

A) Forster, Herder et la perfectibilité de Rousseau

1) Forster et le refus du « système de l'orang-outang »

Forster prend position dès le *Voyage autour du monde* dans la polémique provoquée par l'affirmation de Rousseau, dans la dixième note du second *Discours*, où il affirme qu'il pourrait exister des animaux qui seraient proches de ce qu'a été l'homme de l'état de nature :

Toutes ces observations sur les variétés que mille causes peuvent produire et ont produit en effet dans l'Espèce humaine, me font douter si divers animaux semblables aux hommes [...] ne seroient point en effet de véritables hommes Sauvages, dont la race dispersée anciennement dans les bois n'avoit eu occasion de développer aucune de ses facultés virtuelles, n'avoit acquis aucun degré de perfection, et se trouvoit encore dans l'état primitif de Nature⁹⁷.

Ces animaux, ce sont les orangs-outangs, dont Rousseau indique qu'on n'a peut-être pas encore suffisamment étudié leur capacité ou non à se perfectionner :

[...] il est bien démontré que le Singe n'est pas une variété de l'homme ; non-seulement parcequ'il est privé de la faculté de parler, mais surtout parcequ'on est sur que son espèce n'a point celle de se perfectionner qui est le caractère spécifique de l'espèce humaine. Expériences qui ne me paroissent pas avoir été faites sur le Pongos et l'Orang-Outang avec assez de soin pour en pouvoir tirer la même conclusion. [...] Peut-être après des recherches plus exactes trouvera-t-on que ce sont des hommes⁹⁸.

Rousseau est persuadé de la différence de nature, et non de degré, entre l'homme et le singe. Mais en rapprochant les orang-outangs du genre *Homo* plutôt que du genre *Simia*, pour reprendre la nomenclature linnéenne, Rousseau laisse ouverte la possibilité de considérer ces grands singes comme des hommes⁹⁹. Bien sûr, cela constitue un argument en faveur de sa conception de l'état de nature. Rousseau se garde bien d'affirmer que l'état de nature a existé. Il constitue bien davantage une supposition théorique lui permettant de construire son propos. Cependant, par sa remarque, Rousseau provoque le doute en faveur de l'état de nature : si certains singes peuvent en réalité être des « hommes sauvages », qui ne sont pas sortis de l'état de nature, alors l'état de nature est possible.

⁹⁷ ROUSSEAU, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », *art. cit.*, 1964, p. 208.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 211.

⁹⁹ Voir la troisième sous-partie du chapitre 1, pp. 113-114.

Dès la parution du second *Discours*, cette supposition est contredite avec vigueur, notamment par une lettre à Rousseau publiée dans le *Mercure de France* en octobre 1755 et signée du nom de « Philopolis », pseudonyme du naturaliste suisse Charles Bonnet qui révélera son identité après la mort de Rousseau :

L'Homme *sauvage* de Mr. Rousseau, cet Homme qu'il chérit avec tant de complaisance, n'est point du tout l'Homme que Dieu a voulu faire ; mais Dieu a fait des Orang-outangs & des Singes qui ne sont pas Hommes. Quand donc Mr. Rousseau déclame avec tant de véhémence & d'obstination contre l'état de Société, il s'élève, sans y penser, contre la Volonté de Celui qui a fait l'Homme et qui a ordonné cet état. Les Faits sont-ils autre chose que l'expression de sa Volonté adorable¹⁰⁰ ?

Bonnet contredit Rousseau en employant l'argument d'autorité de la volonté divine : il est impossible que Dieu ait voulu faire des singes des hommes. Plus de vingt ans après, Forster rejette lui aussi cette théorie de Rousseau, sur un ton qui est davantage celui de la conviction que de la démonstration. L'argument de Forster n'invalide pas davantage la théorie de Rousseau que celui de Bonnet. Pourtant, il emploie un argument différent : son objection repose non pas sur la volonté divine, mais sur la dignité de la nature humaine :

[Sie kamen uns] beinahe als ein Affengeschlecht vor. Doch sollte es mir herzlich leid tun, Herrn Rousseau und den seichten Köpfen die ihm nachbeten, durch diesen Gedanken auch nur einen Schattengrund für sein Orang-Outang-System angegeben zu haben: ich halte vielmehr den Mann für beklagenswert, der sich und seine Verstandeskräfte so sehr vergessen und sich selbst bis zu den Pavianen herabsetzen konnte.¹⁰¹

Rédacteur d'un récit de voyage, Forster sait que son texte sera lu attentivement par un grand nombre de lettrés et de philosophes dans toute l'Europe. Certains d'entre eux ont pour habitude de chercher à confronter leurs hypothèses aux faits empiriques tirés de récits de voyage. Rousseau lui-même a cité différents voyageurs dans le second *Discours*. Forster le sait et il ne souhaite en aucun cas voir employé son texte comme une preuve du fait que les orang-outangs seraient des hommes. Il semble ici prévoir l'utilisation que pourraient faire les disciples

¹⁰⁰ BONNET Charles, « Lettre au sujet du Discours de M. J.-J. Rousseau sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes », in: *Œuvres D'Histoire Naturelle Et De Philosophie. Essai de psychologie et Essais divers*, vol. 8, Neuchâtel, Fauche, 1783, p. 333.

¹⁰¹ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1966, p. 164. « Ils nous semblèrent presque appartenir à l'espèce des singes. Mais cela me désolerait vraiment d'avoir fourni par cette pensée ne serait-ce que l'ombre d'une raison à Monsieur Rousseau et aux écervelés qui l'idolâtraient à l'appui de son système de l'orang-outang ; je considère plutôt comme bien à plaindre l'homme qui s'est oublié, lui et les forces de son entendement, au point de se rabaisser lui-même au rang des babouins. »

de Rousseau de son texte et souhaite se prémunir à l'avance contre cet emploi indu de son récit de voyage¹⁰².

En creux cependant, cette réaction vive de Forster montre que dès le récit de voyage paru en 1777, Forster considère que la capacité de se perfectionner fait partie de la nature humaine et qu'on ne peut envisager ni des hommes dépourvus de capacité à se perfectionner, ni des singes dotés de cette même capacité. Il défend à ce titre le même argument que Christoph Martin Wieland, qui rédigeait en 1770 une réfutation de l'argument de l'orang-outang de Rousseau, en employant précisément cette capacité à se perfectionner comme son argument principal. Peut-être cette proximité de vues entre le jeune Forster et Wieland a-t-elle joué un rôle dans la décision de ce dernier de publier des extraits du *Voyage autour du monde* dans le *Teutscher Merkur* en 1778. Wieland écrivait en 1770 :

[Es] scheint doch so viel gewiss zu seyn, dass wir nicht nöthig haben, auf genauere Beobachtungen zu warten, um mit genügsamer moralischer Gewissheit behaupten zu können: „dass diese menschenähnlichen Affen keine wilde Menschen sind.“ Wären sie es, warum sollten sie sich nicht schon längst zu einigem Grade von Humanität und Sittlichkeit entwickelt haben? — oder warum sollte ein junger Orang-Utang, dergleichen schon einige gefangen worden sind, unter policierten Menschen nicht eben die Fortschritte machen, die ein junger Karaib oder Hottentotte macht, wenn er auf Europäische Art erzogen wird?¹⁰³

Si Forster n'exprime pas explicitement cet argument sept ans plus tard, l'affirmation même de Rousseau repose sur sa supposition que l'homme, à l'état de nature, n'avait pas encore éveillé sa capacité à se perfectionner. De fait, la note 10 de Rousseau est un commentaire du passage même où il introduit la perfectibilité dans le second *Discours*¹⁰⁴.

Puisque Forster cherche à contredire ce passage de Rousseau, il en connaissait nécessairement au moins la teneur. L'enjeu même du passage de Rousseau est le perfectionnement de l'homme, il est donc très probable que Forster ait considéré dès 1777 que

¹⁰² Voir également UHLIG Ludwig, « Die Südseevölker und Georg Forsters Rassenbegriff », *Georg-Forster-Studien* 15, 2010, pp. 141-143.

¹⁰³ WIELAND Christoph Martin, « Betrachtungen über J. J. Rousseaus ursprünglichen Zustand des Menschen [1770] », in: *Sämmtliche Werke*, vol. 14: Beiträge zur geheimen Geschichte der Menschheit, Leipzig, Göschen, 1796, pp. 119-120. « Il semble cependant avéré que nous n'avons pas besoin d'attendre des observations plus précises pour affirmer avec une certitude morale suffisante « que ces singes semblables à des hommes ne sont pas des hommes sauvages. » S'ils l'étaient, pourquoi ne se seraient-ils pas déjà depuis longtemps développés jusqu'à un certain degré d'humanité et de moralité ? Ou bien pourquoi un jeune orang-outang – puisque l'on a déjà capturé quelques uns de ses semblables – ne devrait-il pas faire parmi des hommes policés les mêmes progrès qu'un jeune Caraïbe ou un jeune Hottentot lorsqu'il est éduqué à la manière européenne ? »

¹⁰⁴ ROUSSEAU, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », *art. cit.*, 1964, p. 143.

l'homme se définit par ce perfectionnement. Forster construit donc dès 1777 son perfectionnement en opposition à celui de Rousseau.

De plus, en prenant ainsi position dans la polémique et en cherchant à tout prix à préserver la différence entre l'homme et le singe, Forster défend une manière de voir qui peut rappeler celle de Herder en 1772, dans le *Traité de l'origine du langage*. Il n'est pas certain que Forster ait déjà connu l'ouvrage de Herder au moment de la rédaction du *Voyage autour du monde*. Cependant, son intérêt ultérieur pour les travaux de Herder et la proximité de leur conception de l'histoire et du perfectionnement de l'humanité peut laisser supposer que dès 1777, Forster avait saisi le problème que posait selon lui la perfectibilité au sens rousseauiste : pour Rousseau, il a pu exister un homme dans lequel la perfectibilité n'existait qu'en germe ; pour Herder et Forster, cela est impossible.

Signe supplémentaire de la convergence entre les pensées de Herder et de Forster, ce dernier reprend sa critique de Rousseau à propos des orang-outangs dans une lettre où il indique à son ami Sömmerring ce qu'il a pensé du premier volume des *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* de Herder. Il critique l'idée de ce dernier selon laquelle la station debout est la marque de la supériorité de l'homme sur les autres animaux et indique :

Da die menschliche Gestalt so erstaunlich verzerrt und verunstaltet werden kann, wie bei Bucklichten und andern Monstris der Fall ist, ohne doch geradezu die Denkkraft aufzuheben, so sehe ich nicht, daß die Thiere blos und lediglich, weil sie nicht aufrecht gehen, von der Vernunft ausgeschlossen sind. Vielmehr, hätte nicht die Natur den Sack in des Orangutangs Kehle gebildet, der ihr zur Sprache unfähig macht, wir hätten ein zweites vernünftiges Geschöpf. Minder vollkommen, und vielleicht durch die Verwirrung die es anrichten würde abscheulich, allein sobald es durch Töne Dinge bezeichnen könnte, vernünftig.¹⁰⁵

Si Forster s'oppose à l'humanité de l'orang-outang, c'est en raison de son incapacité à créer un langage. Comme pour Herder donc, Forster attribue une place centrale au langage dans la définition de la nature de l'homme et de la possibilité de sa perfectibilité.

¹⁰⁵ FORSTER, « Georg Forster an Samuel Thomas Sömmerring, 19.05.1785 », *art. cit.*, 1978, p. 327. « Puisque la forme humaine peut être déformée et défigurée d'une manière si étonnante, comme c'est le cas chez les bossus et autres monstres, sans pourtant aller jusqu'à supprimer la faculté de penser, je ne vois pas pourquoi les animaux seraient exclus de la raison pour la pure et simple raison qu'ils ne marchent pas debout. Bien davantage, si la nature n'avait pas formé ce sac dans la gorge de l'orang-outang qui le rend incapable de parler, nous aurions une deuxième créature raisonnable. Moins parfaite, et peut-être, par la confusion qu'elle créerait, abominable, mais, raisonnable, dès lors qu'elle pourrait désigner les choses par des sons. »

2) La perfectibilité chez Herder et la lecture de Forster

Forster et Herder voient l'homme de l'état de nature de Rousseau comme pourvu de perfectibilité mais dépourvu de raison. Il s'agit là d'une contradiction dans les termes pour les deux auteurs, qui proposent la même objection pour rejeter cette idée qu'ils attribuent à Rousseau : le langage définit l'être humain, or le langage ne saurait exister en l'absence de raison. Un être humain dépourvu de raison serait donc également dépourvu de langage, et ne serait donc pas un être humain.

Herder réfute le caractère particulièrement étendu que Rousseau donne à la perfectibilité de l'homme de nature :

Sein Phantom, der Naturmensch, dieses entartete Geschöpf, das er auf der einen Seite mit der Vernunftfähigkeit abspeiset, wird auf der andern mit der Perfektibilität, und zwar mit ihr als Charaktereigenschaft, und zwar mit ihr in so hohem Grade belehnet, daß er dadurch von allen Tiergattungen lernen könne – und was hat nun Rousseau ihm nicht zugestanden! Mehr, als wir wollen und brauchen! Der erste Gedanke: „Siehe! das ist dem Tier eigen! Der Wolf heult! Der Bär brummt!“, schon der ist (in einem solchen Lichte gedacht, daß er sich mit dem zweiten verbinden könnte: „Das habe ich nicht!“) wirkliche Reflexion; und nun der dritte und vierte: „Wohl! das wäre auch meiner Natur gemäß! Das könnte ich nachahmen! Das will ich nachahmen! Dadurch wird mein Geschlecht vollkommner!“, welche Menge von feinen, fortschließenden Reflexionen! da das Geschöpf, das nur die erste sich auseinandersetzen konnte, schon Sprache der Seele haben mußte! schon die Kunst zu denken besaß, die die Kunst zu sprechen schuf.¹⁰⁶

La perfectibilité ne saurait par conséquent être antérieure au langage et à une réflexion poussée, car pour pouvoir susciter en l'être humain une comparaison avec les animaux et ce qu'ils peuvent faire, et susciter la volonté d'obtenir ces capacités dont disposent les animaux, des réflexions complexes sont indispensables. Or ces réflexions ne sauraient être antérieures à l'apparition du langage. Soit il n'existe pas d'homme de nature, parce qu'il dispose déjà de la réflexion, de la perfectibilité et du langage, a développé une interaction avec ses semblables et vit donc déjà en société ; soit cet homme de nature n'est pas un être humain, et il lui est

¹⁰⁶ HERDER, « Abhandlung über den Ursprung der Sprache [1772] », *art. cit.*, 1985, pp. 730-731. « Son fantôme, l'homme naturel ; cette créature dégénérée qu'il nourrit d'un côté avec la réflexion en puissance, et qui de l'autre est étayée par la perfectibilité, dont il fait une qualité spécifique, et qu'il porte à un si haut degré que l'homme peut de ce fait apprendre de toutes les espèces animales – et que Rousseau ne lui a-t-il pas accordé ! Plus qu'il n'est conforme à nos désirs et à nos besoins ! La première pensée : 'Tiens, ceci est propre à l'animal ! Le loup hurle ! L'ours grogne !' – celle-là déjà (conçue dans une telle lumière qu'elle pourrait se lier à la seconde : 'Je n'ai rien de tel !') est véritable réflexion ; et puis la troisième et la quatrième : 'Bon ! cela serait conforme aussi à ma nature ! Je pourrais l'imiter ! Je vais l'imiter ! Mon espèce n'en sera que plus parfaite !' quelle foule de réflexions subtiles, concluantes ! puisque la créature qui pouvait s'expliquer seulement la première devait avoir déjà le langage de l'âme ! possédait déjà l'art de penser qui crée l'art de parler. » Traduction par Denise Modigliani : HERDER, *Traité de l'origine du langage, op. cit.*, 1992, p. 67.

impossible de faire les réflexions qui doivent le conduire à faire usage de sa perfectibilité. Dans ce dernier cas, c'est un singe dont il s'agit et pas un être humain :

Der Affe äffet immer nach, aber nachgeahmt hat er nie, nie mit Besonnenheit zu sich gesprochen: „Das will ich nachahmen, um mein Geschlecht vollkommner zu machen!“, denn hätte er das je, hätte er eine einzige Nachahmung sich zu eigen gemacht, sie in seinem Geschlecht mit Wahl und Absicht verewigt, hätte er auch nur ein einziges Mal eine einzige solche Reflexion denken können – denselben Augenblick war er kein Affe mehr! In aller seiner Affengestalt, ohne einen Laut seiner Zunge, war er inwendig sprechender Mensch, der sich über kurz oder lang seine äußerliche Sprache erfinden mußte – welcher Orang-Utan aber hat je mit allen menschlichen Sprachwerkzeugen ein einziges menschliches Wort gesprochen?¹⁰⁷

Le caractère réfléchi du rapport à l'environnement, la conscience même de l'existence de ce rapport, qui est la condition nécessaire à toute imitation d'autres espèces pour Herder, précède nécessairement la perfectibilité, et un singe qui disposerait de ce caractère réfléchi du rapport à l'environnement parviendrait tôt ou tard à développer son propre langage. Dès lors, l'opposition entre Rousseau et Herder dans leur réflexion sur la perfectibilité apparaît : pour Rousseau, la perfectibilité peut être présente à l'état de germe, mais ne pas avoir eu l'occasion de se développer, et son hypothèse est que l'orang-outang pourrait être dans ce cas un homme doté d'une perfectibilité qui n'a pas pu encore s'exprimer. Cette supposition est absurde pour Herder : la perfectibilité est inséparable de la conscience réfléchie de soi (*Besonnenheit*), qui permet ensuite d'acquérir une conscience réfléchie de son environnement. Un homme dépourvu de conscience de soi ne saurait être un homme, la différence est de nature et non de degré. La perfectibilité ne peut pas résoudre ce problème parce qu'elle est postérieure à la conscience de soi, son développement en est la conséquence. Forster associe lui aussi la perfectibilité de l'homme à la parole ; aucune perfectibilité n'est envisageable sans langage, et par conséquent il est impossible qu'un orang-outang puisse être doué de perfectibilité. Il écrit en effet dans *Über Leckereyen* que la perfectibilité humaine est incluse en grande partie dans la langue, en tant qu'elle est l'organe de la parole¹⁰⁸.

¹⁰⁷ HERDER, « Abhandlung über den Ursprung der Sprache [1772] », *art. cit.*, 1985, p. 731. « Le singe contrefait toujours, mais jamais il n'a imité : jamais il ne s'est dit avec réflexion : 'Je vais imiter cela pour rendre mon espèce plus parfaite !' car si jamais il l'avait fait, s'il s'était approprié ne fût-ce qu'une seule imitation, s'il l'avait perpétuée en son espèce avec choix et dessein ; s'il avait pu penser ne fût-ce qu'une seule fois une seule de ces réflexions – au même moment il n'était plus un singe ! Dans toute son apparence de singe, sans que sa langue produisît un seul son, il était intérieurement un homme parlant, qui devait s'inventer tôt ou tard son langage extérieur – mais quel est l'orang-outan qui a pu jamais prononcer avec tous les organes humains de la parole un seul mot humain ? » Traduction par Denise Modigliani : HERDER, *Traité de l'origine du langage, op. cit.*, 1992, pp. 67-68.

¹⁰⁸ FORSTER, « Über Leckereyen [1789] », *art. cit.*, 1974, p. 175. Ce passage a été cité dans la troisième sous-partie du chapitre 4, p. 298.

Si Forster restreint la réflexion plus complexe de Herder à l'association entre le langage et la perfectibilité dans ce passage de *Über Leckereyen*, il développe quelques années plus tard sa définition de la perfectibilité en l'articulant à la conscience de soi, et surtout au concept de *Besonnenheit* introduit par Herder dans le *Traité de l'origine du langage*.

B) La *Besonnenheit* et l'apport de Herder à la perfectibilité de Forster

Herder introduit le terme de *Besonnenheit*, réflexion ou pondération, pour désigner l'une des qualités spécifiques de l'être humain parce qu'il permet d'exprimer le caractère essentiel du rapport, dans la nature humaine, entre la sensibilité et la raison. La *Besonnenheit* ne relève ni de l'une ni de l'autre, mais se trouve à mi-chemin, dans le rapport entre les deux. Il est donc aisé de comprendre pourquoi Forster décide de reprendre ce terme au moment où ses intérêts principaux connaissent un glissement des sciences naturelles vers l'anthropologie : ce concept de *Besonnenheit* permet de faire passer également la perfectibilité dans le domaine de l'anthropologie.

1) Emploi du terme

C'est dans *Cook, l'explorateur* que Forster donne la définition la plus complète de la perfectibilité telle qu'il la conçoit et de sa place dans la nature de l'homme. Or le concept de *Besonnenheit* joue un rôle central dans cette définition¹⁰⁹. Dans *Cook, l'explorateur*, Forster définit en effet la perfectibilité comme une *angewandte Besonnenheit* (réflexion appliquée). Cette faculté de l'homme a plusieurs sens. Au sens large, elle désigne la conscience de soi ou de son environnement qui permet la réflexion. Dans un sens plus restreint, elle désigne la présence d'esprit, comme l'écrit Adelung :

1) Das Vermögen, sich seiner und anderer Dinge deutlich bewußt zu seyn; die Reflexion. Nicht jede Handlung der Seele ist unmittelbar eine Folge der Besinnung, jede aber ist eine Folge der Besonnenheit, Herder. 2) In engerer Bedeutung, das Vermögen, sich alle in einem gegenwärtigen Falle nothwendige Vorstellungen schnell zu erwecken, welches auch die Gegenwart des Geistes genannt wird.¹¹⁰

¹⁰⁹ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 195.

¹¹⁰ ADELUNG Johann Christoph, « Besonnenheit », in: *Versuch eines vollständigen Wörterbuches der hochdeutschen Mundart, mit beständiger Vergleichung der übrigen Mundarten*, vol. 1, A-E, Vienne, 1793, pp. 916-918. « 1) le pouvoir d'être clairement conscient de soi-même et d'autres choses ; la réflexion. Chaque action de l'âme n'est pas immédiatement une conséquence de la médiation, mais chacune est une conséquence de

Le dictionnaire indique également que le terme de *Besonnenheit* renvoie à un emploi particulier de *besinnen*, qui est celui-ci :

Zu seinen Sinnen, d. i. in den Zustand deutlicher Begriffe, wieder zurück kehren. Besinnen sie sich doch, sagt man zu einem, der in einer heftigen Leidenschaft, im Schlafe, in einem starken Rausche u. s. f. ist. Und als er sich besinnte, (besann,) Apostlg. 12, 12, als er zu sich selber kam. Er kann sich nicht besinnen, nicht wieder zu sich selbst kommen. Daher die Besinnung, besonders in der letzten Bedeutung, welche von Besonnenheit noch verschieden ist; die Besinnungskraft, das Vermögen sich zu besinnen, oder dunkle Vorstellungen klar und deutlich zu machen, welches dem neuern Besonnenheit billig vorzuziehen ist.¹¹¹

Le terme conserve cette double connotation dans le passage de *Cook, l'explorateur* : la réflexion liée à la raison d'une part, et l'origine étymologique liée aux sens (*Sinne*) d'autre part. Ce terme de *Besonnenheit* introduit une dimension psychologique dans la perfectibilité de Forster : elle est ce qui rattache l'homme à son milieu, l'interface qui lui permet de le comprendre et de s'y intégrer. La *Besonnenheit* est une faculté passive, elle est la capacité à peser à l'avance chaque conséquence d'une action¹¹². Elle est influencée à la fois par la raison et par les sens, et à travers ces derniers, par les rapports physiques que l'homme entretient à la nature qui l'entoure. Elle dispose par conséquent d'un statut ambigu : elle est à la fois perméable aux influences de l'environnement naturel et social et susceptible de permettre une projection

la réflexion, Herder. 2) Dans une signification plus restreinte, le pouvoir d'éveiller rapidement, dans un cas donné, les représentations nécessaires, que l'on appelle aussi présence d'esprit. »

¹¹¹ ADELUNG Johann Christoph, « Besinnen », in: *Versuch eines vollständigen Wörterbuches der hochdeutschen Mundart, mit beständiger Vergleichung der übrigen Mundarten*, vol. 1, A-E, Vienne, 1793, pp. 912-915. « Revenir à ses sens, c'est-à-dire dans un état de concepts intelligibles. Revenez donc à la raison (*sich besinnen*), dit-on à une personne qui se trouve dans un état de passion violente, de sommeil, de forte ébriété etc. Et lorsqu'il revint à la raison (*sich besinnen*), lorsqu'il redevint lui-même (Ac 12, 12). Il ne peut pas revenir à la raison, il ne peut pas revenir à lui. De là vient la *Besinnung*, particulièrement dans ce dernier sens, qui est encore différent de *Besonnenheit* ; la *Besinnungskraft*, le pouvoir de se raisonner, ou de rendre claires et distinctes des conceptions obscures, auquel il faut nouvellement préférer *Besonnenheit*. »

¹¹² Dans sa traduction du *Traité sur l'origine de la langue*, Pierre Pénisson fait le choix de traduire *Besonnenheit* par le terme de circonspection. En cela, le traducteur suit le *Deutsches Wörterbuch* des frères Grimm, qui donne le terme *circumspectio* comme équivalent latin. GRIMM Wilhelm et GRIMM Jacob, « Besonnenheit », in: *Deutsches Wörterbuch*, vol. 1, Leipzig, Hirzel, 1854, p. 1634. HERDER, *Traité sur l'origine de la langue*, op. cit., 1977. Voir notamment MOREAU Didier, *Education et théorie morale*, Vrin, 2011, pp. 137-138. Cependant, le terme a une signification étendue et pourrait également être traduit par « pondération » ou « réflexion ». Cette complexité du terme est d'ailleurs bien vue par Pierre Pénisson, qui, s'il traduit « Besonnenheit » par « circonspection », traduit « besonnenes Geschöpf » par « créature raisonnable ». HERDER, *Traité sur l'origine de la langue*, op. cit., 1977, p. 73. Une traduction plus récente de Denise Modigliani, qui est la traduction employée ici, traduit le terme par « réflexion » : HERDER, *Traité de l'origine du langage*, op. cit., 1992, p. 54. Voir également dans le même volume, à propos de ce choix de traduction MODIGLIANI Denise, « La céleste étincelle de Prométhée. Essai sur la philosophie du langage dans le discours de Herder », in: HERDER Johann Gottfried, *Traité de l'origine du langage*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, pp. 172-174.

de la raison dans l'action. Elle relève donc de la liberté humaine, mais aussi du déterminisme. En fonction de l'individu et du peuple considérés, elle sera plus proche de la raison ou des sens.

2) Besonnenheit et perfectibilité : l'exemple d'Amsterdam dans les *Vues sur le Rhin inférieur*

Forster intègre la *Besonnenheit* à son modèle d'explication du comportement de différents peuples, et la présente à plusieurs reprises comme la faculté qui permet ou non à l'homme de faire usage de sa perfectibilité dans le rapport direct à son environnement. Forster l'emploie en particulier à propos du caractère des habitants des Provinces-Unies et de leur capacité ou non à se perfectionner dans un environnement donné¹¹³.

Cette oscillation entre la raison et les sens se trouve en particulier dans un passage des *Vues sur le Rhin inférieur*. Au cours de son voyage à travers les Pays-Bas autrichiens, Forster critique l'apathie et le caractère indolent, tourné uniquement vers la réussite matérielle, des habitants de Bruxelles, qui ne veulent pas être libres, comme l'indique un sous-titre du récit de voyage¹¹⁴. À de nombreuses reprises, Forster attribue cette apathie à un trait de caractère lié aux rapports physiques que les habitants entretiennent avec leur environnement : dans la lignée de la théorie des humeurs d'Hippocrate, les habitants du Rhin inférieur au nord d'Aix-la-Chapelle sont, dans de nombreuses villes, marqués par un climat froid et humide qui fait d'eux des flegmatiques¹¹⁵. La présence dans leur sang de glaires en grande quantité, causée par le climat, influence leur tempérament. Mais cette explication physique, qui peut être vue comme apparentée à la théorie des climats, n'est pas toujours pertinente, en particulier si d'autres facteurs, notamment humains, permettent à la *Besonnenheit* des habitants de basculer vers un autre trait de caractère. C'est ainsi que la description des villes des anciennes Provinces-Unies est bien différente, malgré un climat très semblable. Forster écrit dans les *Vues sur le Rhin inférieur* à propos des accomplissements passés du peuple des Provinces-Unies :

Wahrlich, die Besonnenheit, die mit unermüdetem Fleiße, mit dem redlichen Bestreben nach einem Vermögen, welches der Erwerb ihrer eigenen Hände sei, mit Geschicklichkeit in den

¹¹³ L'exemple donné dans ce chapitre de l'emploi de la *Besonnenheit* par Forster est positif, mais Forster attribue également l'absence de *Besonnenheit* au comportement irréfléchi des colons hollandais en Asie du Sud-Est. Voir à ce propos la première sous-partie du chapitre 7, pp. 448-450.

¹¹⁴ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, op. cit., 1958, p. VII.

¹¹⁵ Ibid., p. 83. Forster associe à la nature flegmatique des habitants d'Aix-la-Chapelle les termes d'abrutissement (*Stumpfsinn*), de paresse (*Faulheit*) et de superstition (*Aberglaube*).

mechanischen Künsten und Talent zu ihrer Vervollkommnung, mit Kühnheit auf dem Meere, mit Tapferkeit im Kampfe, mit Standhaftigkeit in Gefahr, mit Beharren in Widerwärtigkeit, mit Enthaltbarkeit im Überfluß, und, was über dieses alles geht, mit unauslöschlicher Freiheits- und Vaterlandsliebe verbunden ist – die darf man wohl etwas mehr als bloßes Phlegma nennen!¹¹⁶

Forster fait ici allusion à l'âge d'or des Provinces-Unies au XVII^e siècle, qui malgré leur petite taille s'étaient hissées au rang de grande puissance économique et maritime. Forster énumère les qualités morales de cette nation et présente ces qualités comme faisant constituants d'une seule et même *Besonnenheit* commune à la plupart des habitants. Or, écrit Forster, toutes ces qualités ne sauraient être apparues à partir d'un caractère flegmatique, il faut donc qu'un autre caractère ait supplanté le flegme, qui est pourtant le caractère inné des habitants de la région, celui que le climat local permet de supposer. Or l'histoire humaine explique la modification de ce caractère. L'histoire des Provinces-Unies, et en particulier la résistance à la domination espagnole et la conquête de l'indépendance, a inspiré les historiens et les philosophes. C'est le cas de Schiller, qui, deux ans seulement avant le voyage de Forster le long du Rhin, a publié l'*Histoire de la révolte qui détacha les Pays-Bas de la domination espagnole*¹¹⁷. Forster poursuit ainsi :

nicht dem Auge allein, sondern auch dem Verstand erscheint Amsterdam von der Wasserseite in seinem höchsten Glanze.¹¹⁸

Ce que l'œil constate, la beauté et l'attrait de la ville d'Amsterdam vue depuis la mer, est également le signe de l'origine de son succès moral : c'est le commerce maritime, la volonté de faire fortune par la découverte de nouvelles routes commerciales et de nouvelles contrées qui ont permis aux habitants d'enrichir également leur raison et leur caractère. L'ouverture sur l'extérieur, la volonté d'interagir avec ce qui est étranger et inconnu, des traits de caractère motivés exclusivement au départ par l'appât du gain, ont permis une ouverture d'esprit et un vaste développement des connaissances scientifiques dans les domaines les plus divers :

Handel und Schifffahrt umfassen und benutzen zu ihren Zwecken so manche Wissenschaft; aber dankbar bieten sie ihr auch wieder Hülfe zu ihrer Vervollkommnung. Der Eifer der Gewinnsucht

¹¹⁶ Ibid., p. 299. « Certainement, la réflexion, qui est liée au zèle inlassable, à l'effort honnête pour arriver à une fortune qui soit le fruit du travail de ses propres mains, à l'habileté dans les arts mécaniques et au talent employé à la perfectionner, à la hardiesse en mer, à la bravoure au combat, à la fermeté dans le danger, à la constance dans l'adversité, à la tempérance dans l'abondance, et, ce qui dépasse tout cela, à un amour inextinguible de la liberté et de la patrie – on peut à juste titre dire qu'elle mérite bien un nom qui aille au-delà du simple flegme ! »

¹¹⁷ SCHILLER Friedrich, « Geschichte des Abfalls der vereinigten Niederlande von der Spanischen Regierung [1788] », in: *Schillers Werke : Historische Schriften I*, vol. 17, Weimar, Böhlau, 1970, pp. 7-289.

¹¹⁸ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, op. cit., 1958, p. 299. « C'est en venant de la haute mer qu'Amsterdam apparaît dans sa plus grande splendeur, pas seulement pour l'œil, mais aussi pour l'entendement. »

schuf die Anfangsgründe der Mathematik, Mechanik, Physik, Astronomie und Geographie; die Vernunft bezahlte mit Wucher die Mühe, die man sich um ihre Ausbildung gab; sie knüpfte ferne Welttheile an einander, führte Nationen zusammen, häufte die Produkte aller verschiedenen Zonen – und immerfort vermehrte sich dabei ihr Reichthum von Begriffen [...].¹¹⁹

La *Besonnenheit* décrite n'est pas ici un produit des seules conditions climatiques locales, elle est une construction humaine : par le commerce, les habitants d'Amsterdam ont développé les sciences et permis à leur raison de se développer. La raison, à son tour, a permis, dans un cercle vertueux, le développement de conceptions morales plus élevées qui ont fait des Provinces-Unies une puissance politique en Europe au XVII^e siècle, fondée aussi sur l'indépendance et l'affranchissement du despotisme. Le va-et-vient permis par les voyages entre la raison et les sens, grâce aux découvertes et aux nouvelles observations que celles-ci ont permis, ont amélioré la *Besonnenheit* de ces habitants, permis l'enrichissement du rapport entre la raison et les sens.

Si la *Besonnenheit* est influencée par le climat, elle ne s'y limite cependant pas, et d'autres facteurs, notamment une volonté politique, sont susceptibles peu à peu de modifier cette *Besonnenheit* des habitants, et avec elle, l'ensemble du caractère d'un peuple. Il n'existe donc pas de fatalité climatique qui contraindrait certains peuples à végéter dans un état inférieur à celui des Européens ; il peut exister des facteurs naturels plus difficiles à surmonter que d'autres, mais cela même peut forger le caractère d'un peuple, au-delà d'une simple théorie du climat ou bien des humeurs. Ce refus d'une nature de l'homme hiérarchisée de toute éternité en fonction des peuples est important pour toute la réflexion de Forster sur les rapports entre peuples européens et extra-européens, et au-delà, sur l'horizon du perfectionnement de l'humanité.

3) La lecture de Herder par Forster

L'emploi par Forster d'un concept forgé par Herder est le fruit d'un lent rapprochement entre les deux auteurs. L'intérêt de Forster pour les ouvrages de Herder apparaît progressivement. Durant son séjour à Cassel, il s'intéresse assez peu à ces ouvrages et les estime

¹¹⁹ Ibid., p. 300. « Le commerce et la navigation embrassent et emploient à leurs propres fins de si nombreuses sciences ; mais, reconnaissants, ils proposent à leur tour leur aide pour concourir au perfectionnement de ces sciences. L'appât du gain a jeté les premiers fondements des mathématiques, de la mécanique, de la physique, de l'astronomie et de la géographie ; la raison a remboursé avec les intérêts la peine que l'on s'est donné pour la former ; elle a relié des parties du monde éloignées les unes avec les autres, elle a rapproché des nations, accumulé les produits de toutes les régions différentes – et ce faisant la richesse de ses concepts s'est accrue indéfiniment. »

trop difficiles à lire, trop succincts dans leur manière d’aborder des questions importantes¹²⁰. Le style de Herder lui paraît alors souvent trop métaphorique et poétique, il le suspecte d’un manque de rigueur. Ami de Friedrich Heinrich Jacobi et de Christian Friedrich Nicolai, dont Herder critique certains ouvrages, Forster est influencé par eux et reste alors encore défiant à l’égard des ouvrages de Herder¹²¹. C’est avec la parution du premier tome des *Idées sur la philosophie de l’histoire de l’humanité* en 1784, que s’éveille l’intérêt de Forster pour Herder. Ce dernier y cite à plusieurs reprises les récits de voyage de Georg Forster et de son père. Forster écrit alors à sa future femme Therese Heyne :

[Es] ist mir neulich noch ein wichtiges Buch aufgestoßen, wovon ich in Dresden nur die Hälfte lesen konnte; es sind Herder’s Ideen zur Geschichte der Menschheit. [...] Wenn ich physische Unrichtigkeiten ausnehme, die er nicht vermeiden konnte, weil er kein Naturkundiger von Profession ist, so hat das Buch doch einen großen Werth für mich, und Herder ist mir dadurch noch lieber geworden, als er es zuvor war. Aus dem Gesichtspunkte ist mir der Mensch und die Schöpfung am interessantesten, und so ungefähr müßte man die Wissenschaften behandeln, um sie allgemein geliebt und folglich allgemein nützlich zu machen.¹²²

En janvier 1787, Forster se procure également le deuxième tome des *Idées*, paru en 1785, malgré les difficultés liées à l’éloignement de Vilna, et en informe Herder le 21 janvier¹²³.

La signification de *Besonnenheit* a été abondamment développée par Herder dans son *Traité de l’origine du langage*, et Ludwig Uhlig souligne que c’est à ce texte que Forster fait implicitement référence dans *Cook, l’explorateur*¹²⁴. Il apparaît dans ce texte de Herder que l’homme se définit par la capacité à perfectionner son espèce, notamment par l’imitation, ce qui le distingue du singe¹²⁵. La *Besonnenheit* joue un rôle central dans ce processus, c’est cette faculté de l’esprit humain qui lui permet de prendre conscience de son existence et du fait que

¹²⁰ FORSTER, « Georg Forster an Friedrich Heinrich Jacobi, 21.07.1781 », *art. cit.*, 1978, p. 336.

¹²¹ HENNING Hans, « “Vortrefflicher Mann” und “bester Freund”. Herders Begegnung mit Georg Forster », in: RASMUSSEN Detlef, *Der Weltumsegler und seine Freunde: Georg Forster als gesellschaftlicher Schriftsteller der Goethezeit*, Tübingen, G. Narr, 1988, pp. 22-25.

¹²² FORSTER Georg, « Georg Forster an Therese Heyne, 25.07.1784 », in: *Werke: Briefe 1784-1787*, vol. 14, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 140-141. « Récemment, un autre livre important m’est tombé entre les mains, un livre dont je n’ai pu lire à Dresde que la moitié ; ce sont les *Idées sur l’histoire de l’humanité* de Herder. [...] Si j’excepte des inexactitudes physiques qu’il ne pouvait éviter parce qu’il n’est pas naturaliste de profession, le livre a cependant une grande valeur pour moi, et Herder m’en est devenu encore plus cher. C’est de ce point de vue que l’homme et la Création m’intéressent le plus, et c’est à peu près de cette manière qu’il faudrait traiter les sciences pour les faire aimer de tous et donc, les rendre utiles pour tous. »

¹²³ FORSTER, « Georg Forster an Johann Gottfried Herder, 21.01.1787 », *art. cit.*, 1978, pp. 620-621.

¹²⁴ UHLIG Ludwig, « Hominis historia naturalis: Georg Forsters Vorlesung von 1786/87 im Zusammenhang seiner Anthropologie », in: LEHFELDT Werner (éd.), *Studien zur Wissenschafts- und zur Religionsgeschichte*, vol. 10, Berlin, De Gruyter, 2011, pp. 176-177.

¹²⁵ HERDER, « Abhandlung über den Ursprung der Sprache [1772] », *art. cit.*, 1985, p. 731. Voir ci-dessus, p. 362.

cette existence a un but, le perfectionnement. Dans l'introduction à sa traduction de l'*Essai sur l'origine des langues*, Pierre Pénisson définit la *Besonnenheit* comme l'absence d'orientation, ou l'imperfection de l'homme par rapport à l'animal. Puisque l'homme est imparfait, il lui manque quelque chose, et il doit suppléer à ce manque par une action libre¹²⁶. C'est cette action libre, permise par la *Besonnenheit*, qui marque la différence entre l'animal et l'homme. Si Forster n'emploie pas systématiquement le terme lorsqu'il aborde la perfectibilité, il joue néanmoins un rôle central.

On peut sans conteste établir un parallèle entre la *Besonnenheit* de Herder et celle de Forster, dans le *Traité de l'origine du langage* et dans *Cook, l'explorateur*. Herder écrit :

wenn tierische Sinnlichkeit und Eingeschlossenheit auf einen Punkt wegfielen, so würde ein ander Geschöpf, dessen positive Kraft sich in größeren Raume, nach feinerer Organisation, heller, äußerte, das abgetrennt und frei nicht bloß erkennt, will und würkt, sondern auch weiß, daß es erkenne, wolle und würke. Dies Geschöpf ist der Mensch, und diese ganze Disposition seiner Natur wollen wir, um den Verwirrungen mit eignen Vernunftkräften usw. zu entkommen, *Besonnenheit* nennen. Es folgt also nach eben diesen Verbindungsregeln, da alle die Wörter Sinnlichkeit und Instinkt, Phantasie und Vernunft doch nur Bestimmungen einer einzigen Kraft sind, wo Entgegensetzungen einander aufheben, daß – wenn der Mensch *kein instinktmäßiges Tier sein sollte*, er vermöge der freierwirkenden positiven Kraft seiner Seele ein *besonnenes Geschöpf sein mußte*.¹²⁷

La *Besonnenheit* est la disposition de la nature humaine, elle n'est pas une faculté elle-même, mais elle est ce qui rend possible les autres facultés. Elle est une force fondamentale et indéterminée en l'homme au départ, qui est, ensuite, déterminée par la sensibilité, la raison, l'imagination de chaque individu et plus largement de chaque peuple. Cette disposition a de nombreux points communs avec la perfectibilité telle qu'elle est définie par Rousseau, notamment le fait qu'elle soit antérieure aux autres facultés humaines¹²⁸. En tant qu'elle est une

¹²⁶ PÉNISSON Pierre, « Introduction », in: HERDER Johann Gottfried, *Traité sur l'origine de la langue*, Paris, Flammarion, 1977, pp. 30-31.

¹²⁷ HERDER, « Abhandlung über den Ursprung der Sprache [1772] », *art. cit.*, 1985, p. 719. « Si la sensibilité animale et la concentration en un point étaient éliminées, il en [résulte] une autre créature, dont la force positive se [manifeste] plus clairement, dans un espace plus vaste, selon une organisation plus fine : une créature différente et libre, ne se bornant point à connaître, vouloir et agir, mais sachant aussi qu'elle connaît, veut et agit. Cette créature est l'homme, et toute cette disposition de sa nature, nous allons, pour éviter les confusions avec les forces rationnelles proprement dites, l'appeler réflexion. Il suit de ces mêmes lois de connexion, tous les mots sensibilité et instinct, imagination et raison, n'étant que des dispositions d'une seule et même force où les oppositions s'annulent, que – si l'homme n'était point un animal instinctif, il fallait, en vertu du libre exercice de la force positive de son âme, qu'il fût une créature réfléchissante. » Traduction par Denise Modigliani : HERDER, *Traité de l'origine du langage*, *op. cit.*, 1992, pp. 54-55.

¹²⁸ C'est ainsi que Bertrand Binoche désigne la perfectibilité chez Rousseau comme une méta-faculté, c'est-à-dire ce qui permet aux facultés de l'homme de se déployer. BINOCHÉ, *L'Homme perfectible*, *op. cit.*, 2004, p. 14. Denise Modigliani écrit que chez Herder la perfectibilité est une partie intégrante de la *Besonnenheit*. MODIGLIANI, « La céleste étincelle de Prométhée. Essai sur la philosophie du langage dans le discours de Herder », *art. cit.*, 1992, p. 174.

force venue de l'extérieur qui donne à l'être humain ce qui le caractérise, tout en restant indéterminée avant son contact avec l'environnement local, elle rappelle également la perfectibilité telle qu'elle est construite par Forster :

Zur Vernunft, zur Wahrnehmung der Verhältnisse und Absonderung der Begriffe, gehört das Bewußtseyn eines abstrakten *Ich*; und dieses war das ausschließende Geschenk unserer menschlichen Organisation. In dieser einzigen Fähigkeit, in einer so geringen, fast unmerklichen Abschattung, liegt der incommensurable Unterschied zwischen der Natur des Menschen, und der vernunftlosen Thiere. Aus ihr allein entwickeln sich alle Erscheinungen der sogenannten Perfectibilität, welche man die angewandte Besonnenheit nennen könnte.¹²⁹

La conscience de soi-même de l'être humain, puis le caractère réfléchi qu'il développe, le conduisent ensuite à chercher à se perfectionner. La capacité à se perfectionner présuppose d'abord une comparaison avec l'environnement local, qui elle-même demande une observation par les organes des sens puis une réflexion sur les différences existantes et sur l'avantage qu'il y aurait à améliorer ce rapport à l'environnement local. Il s'agit ensuite de projeter cette réflexion sur l'environnement local, par l'action ; cette projection est la capacité de l'homme à se perfectionner, ou perfectibilité¹³⁰.

4) La perfectibilité, à la confluence entre *Bildungstrieb* et *Besonnenheit* ?

L'introduction par Forster du concept de *Besonnenheit* dans sa réflexion sur la perfectibilité constitue une sorte de pendant au *sittlicher Bildungstrieb* développé à partir des théories de Blumenbach, qu'il emploie également dans le cadre de sa définition de la perfectibilité. En tant qu'elle est associée à la tendance formative morale, la perfectibilité est une force vitale implantée en l'être humain par la nature, une force qui se situe dans le prolongement des autres forces, physiques, qui règnent dans la nature. À ce titre, elle est une manifestation de la nature qui agit sur l'homme. La spécificité de cette force est qu'elle dote l'être humain d'un sens moral. En tant qu'elle est associée à la réflexion (*Besonnenheit*), la perfectibilité est également la manifestation de cette réflexion appliquée aux conditions de vie

¹²⁹ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 195. « Pour la raison, la perception des relations et la distinction des concepts, la conscience d'un *moi* abstrait est nécessaire ; et elle a été le cadeau exclusif fait à notre organisation humaine. Dans cette capacité seule, dans cette nuance si minime, presque imperceptible, réside la différence incommensurable entre la nature de l'homme et celle des animaux dépourvus de raison. C'est à partir d'elle uniquement que se développent toutes les manifestations phénoménales de ce qu'on appelle la perfectibilité, et que l'on pourrait appeler la réflexion appliquée. »

¹³⁰ À propos de la définition de la perfectibilité par les rapports que l'être humain entretient avec ses conditions locales de vie, et la manière dont il fait évoluer ces rapports, voir la première sous-partie du chapitre suivant, pp. 372-396.

locales de l'être humain. Elle est donc à la fois la manifestation d'une force de la nature en l'être humain et la manifestation d'une disposition humaine dans la nature. C'est à ce titre qu'elle peut être à la fois une manifestation de la liberté de l'homme et du déterminisme naturel qui pèse sur lui.

C'est également à ce titre, comme le montre Axel Rüdiger, que la perfectibilité se trouve à la confluence entre l'anthropologie physique et morale. Axel Rüdiger souligne le fait que pour Herder, les facultés de l'homme sont contradictoires, à la différence des instincts des animaux. L'animal est adapté à son environnement, ou peut s'y adapter grâce à son instinct. L'homme ne dispose pas de cet instinct, ce manque d'une faculté d'adaptation à son environnement concret l'oblige à développer autre chose pour y remédier : la langue, la conscience, la sociabilité, qui constituent la culture. Pour Axel Rüdiger, la *Besonnenheit* de Herder vient combler ce manque, elle a un caractère négatif puisqu'elle vient combler cette « place vide antagoniste au sein de la nature humaine¹³¹ » et permet donc de constituer la perfectibilité. Grâce à l'association de la tendance formative de Blumenbach et de la *Besonnenheit* de Herder, Forster parvient à définir la nature humaine sans avoir recours aux instincts.

¹³¹ RÜDIGER, « “Die Revolution ist [...] die Revolution”. Georg Forster über Sprache, Politik und Aufklärung », *art. cit.*, 2012, p. 143. : „[Herders „Besonnenheit“ trägt] strikt negativen Charakter, da sie allein auf die antagonistische Leerstelle innerhalb der menschlichen Natur gerichtet ist“.

Chapitre 6 : La perfectibilité dans le contexte de l'interaction de l'homme avec son environnement naturel et social

1) La perfectibilité humaine en termes de rapports

La perfectibilité est l'application de la réflexion de l'homme dans son environnement¹, le moyen terme qui le définit par sa conscience de l'action de ses instincts sur le monde extérieur, et donc sa capacité à modifier les modalités de cette action. On a vu que si la perfectibilité humaine s'exprime différemment en fonction des sociétés, pour Forster elle est présente en chaque peuple. Elle est relative au temps et au lieu dans son contenu et ses manifestations, mais absolue dans son existence en tant que faculté définissant l'homme. De nombreux passages ayant trait à la perfectibilité chez Forster mettent en avant son importance dans les rapports que l'homme entretient à ce qui l'entoure, qu'il s'agisse de son environnement naturel ou de son environnement social.

A) L'action unilatérale de l'environnement naturel sur l'homme, une corruption ?

1) Emploi du terme *Verhältnis*

La définition de la perfectibilité chez Forster comme un mode d'interaction spécifique entre l'homme et son environnement naturel permet de mieux comprendre qu'il emploie si fréquemment le terme de rapport (*Verhältnis*) dans le contexte de sa réflexion sur la perfectibilité. Or le terme de *Verhältnis* est récent au XVIII^e siècle : le dictionnaire Grimm le présente comme un terme nouveau et indique qu'il n'était pas présent dans les dictionnaires antérieurs au dictionnaire Adelung, dont la première édition remonte à 1774. Le dictionnaire

¹ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 195.

Grimm indique que si on peut relever certaines occurrences isolées avant le XVIII^e siècle, c'est au cours du siècle des Lumières qu'il a réellement commencé à être employé d'une manière courante². Son emploi par Forster peut donc inciter à s'interroger sur le terme et sur la signification qu'il convient de lui accorder ; comme c'était le cas pour *Vervollkommnung* en 1776, cet emploi d'un terme encore récent à l'époque n'est pas anodin.

Forster emploie très fréquemment le terme de *Verhältnis* et *Verhältnisse*, au pluriel, dans le sens en français de « conditions de vie », un équivalent de *Umstände* ou *Zustände*. L'article du dictionnaire Grimm indique également :

in den bei weitem meisten fällen hat sich verhältnis aus nr. 10 der bedeutungen des zeitworts entwickelt, zustand, worin sich etwas aufhält, befindet.³

Cet emploi est, comme le souligne Grimm, le plus fréquent au XVIII^e siècle. *Verhältnis* désigne donc avant tout l'état, nécessairement statique, dans lequel se trouve une chose, en l'occurrence l'environnement d'un individu ou d'un peuple. En choisissant d'associer ce terme à la perfectibilité humaine, qui est une faculté de modification dynamique et indéterminée, Forster rend évidente la logique à l'œuvre dans sa réflexion sur la perfectibilité : la capacité de l'être humain à se perfectionner s'actualiser à travers sa confrontation avec un certain état, statique, de l'environnement dans lequel il vit. La réalisation de cette perfectibilité ne peut réussir que lorsque l'être humain parvient, progressivement, à infléchir les rapports qu'il entretient à cet environnement et à ces conditions de vie.

Pourtant, il apparaît clairement à la lecture des textes de Forster que la signification du terme *Verhältnis*, lorsqu'il est associé à la perfectibilité, ne se réduit pas à exprimer les conditions de vie de l'homme. Ainsi, dans son texte *Über Proselytenmacherei*, paru en 1789 dans la *Berlinische Monatsschrift*, Forster prend position dans les accusations de prosélytisme formulées par Johann Erich Biester contre les catholiques. Il défend notamment dans ce texte le rôle essentiel de la liberté dans le cheminement de l'homme vers son perfectionnement, puisque même un esclave, écrit-il dans *Über Proselytenmacherei*, sait que seul l'homme libre

² GRIMM Jacob et GRIMM Wilhelm, « verhältnis », in: *Deutsches Wörterbuch*, vol. 25, Leipzig, Hirzel, 1956, p. 515.

³ Ibid. « dans la très grande majorité des cas, *Verhältnis* s'est développé à partir de la signification n°10 du verbe [verhalten], état dans lequel se situe, se trouve quelque chose. »

est capable de se perfectionner⁴. Ce passage est riche en enseignements pour le statut du perfectionnement dans la nature humaine pour Forster. Il définit ici l'humanité par la liberté, et aussitôt par la capacité de se perfectionner que donne cette liberté à l'homme. Or ce perfectionnement passe par la connaissance des rapports. En ces quelques lignes, Forster ancre solidement sa définition de l'homme dans la compréhension et la connaissance des rapports (*Verhältnisse*) de l'homme à ce qui l'entoure. Le sens de *Verhältnis* acquiert bien ici la dimension, plus courante aujourd'hui, d'une interaction entre plusieurs objets, et pas uniquement des conditions de vie. Le sens actuel de *Verhältnis* est également signalé dans le dictionnaire Grimm :

während in den obigen belegen es unbestimmt blieb, worauf der zustand, in dem die dinge sich befanden, beruhe, zeigt verhältnis meist die besondere bedeutung „zustand eines dinges, soweit er sich aus dem vergleiche mit, aus der beziehung zu anderen dingen und wesen ergibt; das verhalten zu etwas anderem, die wechselbeziehung überhaupt“.⁵

Les deux significations indiquées dans le dictionnaire Grimm s'appliquent à la conception par Forster de *Verhältnis* : le terme désigne à la fois l'état dans lequel se trouve une chose ou un individu et l'interaction de cette chose ou de cet individu avec ce qui l'entoure, une interaction qui peut à son tour modifier l'état initial. Le choix par Forster d'employer ce terme ambigu est révélateur : il n'existe pas pour Forster de chose ou d'être qui soit dans un état donné, sans que cet état soit en même temps modifié, constamment, par l'environnement de cette chose ou de cet être.

Il s'agit là d'une des thèses centrales de *Cook, l'explorateur*, dans lequel Forster contredit ainsi Buffon, qui affirme la possibilité d'une époque d'engourdissement où un équilibre parfait régnera dans la nature. Buffon affirme que les planètes les plus petites refroidissent plus rapidement, et une fois qu'elles sont entièrement froides, elles ne connaissent plus aucun mouvement :

⁴ FORSTER, « Über Proselytenmacherei [1789] », *art. cit.*, 1974, pp. 202-203. Ce passage a été cité p. 333, dans la première sous-partie du chapitre 5.

⁵ GRIMM et GRIMM, « verhältnis », *art. cit.*, 1956, p. 516. « tandis que dans les citations précédentes la circonstance sur laquelle repose l'état dans lequel se trouvent les choses restait indéterminée, *Verhältnis* revêt la plupart du temps la signification particulière « état d'une chose, dans la mesure où cet état résulte d'une comparaison ou d'un rapport avec d'autres choses et d'autres êtres ; le comportement à l'égard d'autre chose, et dans l'ensemble, leur rapport réciproque. »

La Lune qui, par sa petitesse, a dû se refroidir en peu de siècles, ne nous offre qu'un calme parfait, c'est-à-dire, une surface qui est toujours la même, et sur laquelle on n'aperçoit ni mouvement ni changement⁶.

Or pour Forster la nature toute entière est soumise à une oscillation entre les extrêmes, et l'équilibre est absolument impossible :

Man nenne dieses Schwanken zwischen Extremen, wenn man will, einen Puls der Natur, der bald schneller, bald langsamer schlägt, und schlagen wird, bis etwa Buffons Epoche der Erstarrung eintritt, oder das Machtwort einer Gottheit dreinredet; – so lange das jezige Schema der Erscheinungen besteht, müssen auch diese Oscillationen fort dauern. Das Mittel zwischen den Extremen, welches manche Philosophen so eifrig suchten, und oft zu finden wähten, das vollkommene Gleichgewicht der Kräfte, ist Ruhe, aber Ruhe des Todes.⁷

Tout d'abord, Forster évoque une *Epoche der Erstarrung* qu'il attribue à Buffon ; le terme d'époque, et l'idée de solidification ou d'engourdissement, permettent d'affirmer que Forster fait ici allusion aux *Époques de la nature*, et plus précisément à cette époque où la Terre sera, comme la Lune, entièrement refroidie et solidifiée, y compris en son noyau ; alors, plus aucun mouvement n'existera. Chez Buffon, cet état est un état négatif, où aucune vie n'est plus possible ; Forster reprend cette idée et l'étend, la systématise, en montrant l'impossibilité de toute vie sur une planète sur laquelle règnerait le calme et l'équilibre entre les différentes forces. Si cet équilibre parfait serait idéalement souhaitable, en réalité il ne peut pas exister dans la nature, parce qu'elle est soumise aux lois de la nécessité, et le déséquilibre des forces est donc toujours indispensable⁸.

Forster précise cette idée quelques mois plus tard, dans son essai *Über Leckereyen*, rédigé en juin et juillet 1788. L'homme vit toujours dans un contexte naturel donné, qui le marque de son empreinte et le contraint à suivre certaines lois de la nécessité qui ne sont pas les siennes :

Es sey immerhin wahr, daß Vollkommenheiten im Gleichgewicht der Kräfte liegt und keiner größer je genannt zu werden verdient, als der Vortreffliche, in welchem sich alle Anlagen, Empfänglichkeiten und Triebe gleichförmig entwickeln; so ist doch in der wirklichen Natur, wo alles von einer unvollkommenen Bildung und von äußeren Verhältnissen in den eisernen Banden

⁶ BUFFON, *Supplément à l'Histoire naturelle, générale et particulière: Des Epoques de la Nature, op. cit.*, 1778, p. 65.

⁷ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 195. « On peut, si on le veut, appeler cette fluctuation entre des extrêmes un pouls de la nature, qui bat tantôt plus rapidement, tantôt plus lentement, et battra peut-être jusqu'à ce qu'arrive l'époque de l'engourdissement décrite par Buffon, ou que la parole d'autorité d'une divinité ne s'en mêle ; – aussi longtemps que perdurera le schéma actuel des phénomènes, ces oscillations persisteront elles aussi. Le milieu entre les extrêmes, que plus d'un philosophe chercha avec tant d'ardeur, et pensa souvent avoir trouvé, l'équilibre parfait des forces, c'est le repos, mais le repos de la mort. »

⁸ FORSTER, « Über Leckereyen [1789] », *art. cit.*, 1974, pp. 171-172.

der Nothwendigkeit gehalten, nur seine gemessene Kreise beschreibt, ein solches Ideal der Abstraktion wohl schwerlich anzutreffen.⁹

En théorie, il serait possible d'envisager que les facultés se développent de manière harmonieuse en un être qui parviendrait à se libérer de la nécessité liée à ses conditions particulières de vie. Mais ce développement harmonieux et cette perfection sont le signe du génie, qui est un idéal et n'existe pas dans le monde réel. Le perfectionnement ne peut donc jamais atteindre la perfection, parce que la perfection n'est pas de ce monde.

La dimension d'interaction entre deux objets est très présente dans la signification du terme *Verhältnis* chez Forster. Forster intègre très tôt cette dimension dans sa réflexion sur la nature de l'homme, comme cela apparaît à travers sa volonté délibérée d'introduire ce terme dans sa traduction des *Observations made during a Voyage round the World* là où il n'apparaît pas dans le texte anglais rédigé par son père. Un autre terme promis à une grande postérité dans l'œuvre de Forster avait également été introduit dans son œuvre à travers l'ajout dans la traduction des *Observations* de son père, le terme de *Vervollkommnung*, comme nous l'avions vu précédemment¹⁰.

the second great cause of degeneracy of the human race, [is] the want of education, by which means the most useful notions, tending to improve our physical, mental, moral, and social faculties, are propagated, perpetuated, and lastly increased by new additional ideas¹¹.

[...] dann aber auch der Mangel der Erziehung, d. i. der Fortpflanzung, Aufbewahrung und Entwickelung aller nützlichen Begriffe und Kenntnisse, welche den Menschen nach allen seinen physischen, geistigen, sittlichen und bürgerlichen Verhältnissen vervollkommen und beglücken können.¹²

Ce n'est pas un terme signifiant « conditions de vie » que Forster choisit de traduire ici par *Verhältnis*, mais *faculties*, un terme désignant ses facultés, physiques, mentales et sociales,

⁹ Ibid. « Et même s'il est vrai que les perfections résident dans l'équilibre des forces et que jamais personne ne mérite d'être nommé plus grand que cet homme remarquable dans lequel toutes les dispositions, les capacités réceptives et les tendances se développent de manière uniforme ; dans la nature réelle pourtant, où tout, maintenu qu'il est dans les liens de fer de la nécessité par une formation imparfaite et des circonstances extérieures, ne décrit que des cercles limités, il sera sans doute bien difficile de rencontrer un tel idéal d'abstraction. »

¹⁰ Voir à ce propos la deuxième sous-partie du premier chapitre, pp. 83-90.

¹¹ FORSTER, *Observations made during a voyage round the world [1778]*, op. cit., 1996, p. 198. « La seconde grande cause de dégénérescence de la race humaine est le déficit d'éducation, au moyen de laquelle les notions les plus utiles permettant d'améliorer nos facultés physiques, mentales, morales et sociales, sont propagées, perpétuées, et pour finir augmentées par de nouvelles idées qui viennent s'y ajouter. »

¹² FORSTER, *Bemerkungen über Gegenstände der physischen Erdbeschreibung, Naturgeschichte und sittlichen Philosophie auf seiner Reise um die Welt gesammelt*, op. cit., 1783, p. 266. « [...] mais également le manque d'éducation, c'est-à-dire de la reproduction, de la conservation et du développement de tous les concepts et connaissances utiles qui peuvent perfectionner l'homme et le rendre heureux selon ses rapports physiques, intellectuels, moraux et sociaux. »

qui font de lui un être humain. C'est donc bien l'état dans lequel se trouve l'être humain qui est désigné ici par Johann Reinhold Forster, le premier sens de *Verhältnis* proposé par le dictionnaire Grimm. Or Georg décide de spécifier davantage ce terme en insistant sur la dimension de rapport qu'il comporte. L'éducation ne permet pas seulement de développer les facultés de l'être humain, mais, plus important, ce qui fait que nous reconnaissons l'être humain comme tel : les rapports, physiques, moraux, sociaux, qu'il entretient à ce qui l'entoure. Ces rapports, de plus, et c'est là aussi une différence fondamentale par rapport au texte de Johann Reinhold, définissent un horizon constitué d'une perfection et d'un bonheur à atteindre (« den Menschen vervollkommen und beglücken »), qui est totalement absent du texte de son père.

Dans les textes qu'il rédige en français également, Forster insiste sur l'importance qu'a l'élucidation des rapports entre les êtres pour la connaissance de la nature. Il écrit notamment dans les *Éléments de botanique* :

Il étoit naturel, qu'après avoir jetté un coup d'œil sur l'ensemble des productions de la terre, on découvrit un arrangement où chaque corps étoit placé de manière qu'il avoit quelque rapport à son voisin, et que les espèces les plus semblables s'y trouvaient rapprochées les unes des autres. Cependant cet arrangement d'abord très imparfait n'a cessé de recevoir de changemens jusqu'à nos jours, où il a été perfectionné au point qu'il ne laisse rien à désirer, sinon ce qui manquera toujours aux institutions des hommes, dont les idées seront toujours relatives et n'embrasseront jamais tous les rapports qui lient ensemble tous les êtres de la Nature¹³.

S'il est indispensable d'essayer autant que possible d'atteindre une connaissance de ces rapports présents dans la nature, il est impossible pour l'homme d'espérer un jour les élucider intégralement.

À la même période, au début des années 1780, qui correspondent à ses premières tentatives de systématiser ses conceptions anthropologiques, Forster insiste lui-même sur le fait que son emploi de ce terme n'est pas anodin par l'association à *Verhältnis* du terme de *Beziehung*. Or il choisit d'apporter cette précision dans le contexte d'une réflexion sur la connaissance et la perfectibilité de l'homme, dans *Un aperçu de la nature dans sa totalité* :

Dieser heilige Trieb [sich selbst zu erkennen] macht ihm alles wichtig und seiner Aufmerksamkeit würdig. Er kann sich selbst die Wahrheit nicht verschweigen: was auf ihn wirke, stehe mit ihm in Verhältniß, habe eine bestimmte Beziehung auch auf ihn; ohne Prüfung dieser Verhältnisse könne

¹³ FORSTER, « *Éléments de botanique* [première parution posthume 2003] », *art. cit.*, 2003, pp. 1381-82.

seine Erkenntniß nicht vollkommen seyn, und seinem Verlangen nach Weisheit und Vollendung kein Genüge geschehen!¹⁴

Forster place sur le même plan *Verhältnis* et *Beziehung*, pour bien montrer le caractère indissociable de l'état de l'homme et de ses rapports à son environnement : cet instinct qui le pousse à se connaître lui-même le pousse également à connaître ce qui l'entoure, dans la mesure où cet environnement qu'il influence et qui l'influence définit aussi, par extension, ce qu'il est. Dans un mouvement réflexif donc, l'homme doit connaître son environnement et l'action de celui-ci sur lui pour pouvoir prétendre se connaître parfaitement lui-même.

Il est alors nécessaire de s'interroger sur le statut des termes *Verhältnis* et *Beziehung* que nous venons d'aborder : ne sont-ils rien d'autre qu'un vestige de la théorie des climats, telle qu'on la trouve notamment chez Buffon, ou bien sont-ils révélateurs d'une autre logique ? Deux facteurs incitent à considérer que les rapports ne sont pas réductibles à la théorie du climat. La théorie du climat traduit une action unilatérale des conditions naturelles sur l'homme. Or d'une part les rapports entre l'homme et son environnement tels que les conçoit Forster comprennent aussi les interactions sociales, et non pas uniquement les conditions naturelles de vie, et d'autre part il s'agit bien d'interactions et non d'une action à sens unique du milieu ou du climat sur l'homme.

2) L'homme qui n'agit pas sur son environnement naturel est condamné à le subir

Dans le récit du voyage autour du monde de Forster et les ouvrages qu'il a rédigés au cours des années qui suivirent, un certain rapport de l'homme à son environnement naturel se dessine. C'est le cas dans le *Voyage autour du monde* et *O-Taheiti*. On retrouve également une certaine similarité dans sa traduction en allemand du texte de son père *Observations Made during a Voyage Round the World*. Bien avant la conceptualisation de sa critique de l'état de nature de Rousseau dans *Cook, l'explorateur*¹⁵, Forster est persuadé que l'homme qui vivrait

¹⁴ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, p. 80. « Par cette pulsion sacrée [à se connaître soi-même], tout devient important pour lui et digne de son attention. Il ne peut pas se dissimuler à lui-même la vérité, à savoir que ce qui agit sur lui est en relation avec lui, et a aussi une certaine influence sur lui ; sans l'examen de ces conditions de vie, sa connaissance ne saurait être parfaite, et son exigence de sagesse et d'accomplissement ne saurait être satisfaite ! »

¹⁵ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 280. Voir également KRONAUER Ulrich, « Georg Forsters Einleitung zu "Cook der Entdecker". Forsters Auseinandersetzung mit Rousseau über Fortschritt und Naturzustand », in: GARBER Jörn (éd.), *Wahrnehmung - Konstruktion - Text. Bilder des Wirklichen im Werk Georg Forsters*, Tübingen, Niemeyer, 2000, pp. 31-42.

en dehors de toute société, et en harmonie avec la nature, est une aberration¹⁶ : jamais il n'a vu, au cours de ses voyages, d'êtres humains qui ne vivaient pas dans une société. Les rapports entre les hommes existent toujours, quand bien même ils seraient peu développés, et de la même manière les hommes entretiennent toujours un certain rapport à leur environnement naturel. Ce rapport peut revêtir différentes formes, mais il n'est jamais absent, parce que l'homme est à la fois intégré à son environnement naturel et distinct de lui. Il est dans la nature de l'homme, pour Forster, que ce rapport de l'homme à son environnement soit une interaction, c'est-à-dire une influence de l'environnement naturel sur l'homme à laquelle répond une action de l'homme sur son environnement naturel. L'influence de l'environnement naturel est toujours présente, en particulier à travers le climat, qui définit le caractère national d'un peuple¹⁷ ; c'est tout au plus l'action de l'homme sur son environnement qui peut être fortement diminuée, voire absente. Pour Forster, cette absence d'action de l'homme sur son environnement est généralement un accident, et elle a des conséquences catastrophiques pour lui : il est dans la nature de l'homme d'agir sur son environnement et lorsque cela est impossible, il retombe dans les rangs les moins évolués de l'humanité. L'homme, plus encore que le reste de la nature, doit agir sur ce qui agit sur lui : s'il ne le fait pas, un tel déséquilibre s'installe qu'il a tôt fait de perdre ses connaissances et la majeure partie de ce qui faisait de lui un homme. La différence, bien sûr, entre l'interaction entre l'homme et son environnement et celle entre l'animal et son environnement est que les rapports de l'animal à ce qui l'entoure sont fixes, prédéfinis et réalisés par son instinct. L'homme par contre doit constamment lutter pour maintenir des rapports à son environnement qui lui soient favorables. À une action, souligne Forster, doit toujours répondre une réaction, sous peine d'un déséquilibre qui peut rapidement s'avérer fatal pour celui des deux pôles qui n'agit pas sur l'autre. Forster transpose ainsi dans le rapport entre l'homme et l'environnement les lois du mouvement formulées par Newton, en particulier la troisième loi, selon laquelle les actions de deux corps l'un sur l'autre sont toujours égales et de directions contraires¹⁸.

Cet équilibre doit rester précaire : le moment de l'avènement d'un équilibre parfait entre les différentes forces physiques dans la nature est aussi celui de la mort et de la disparition de

¹⁶ Voir la troisième sous-partie du chapitre 5, p. 337.

¹⁷ Voir le paragraphe sur la théorie des humeurs chez Forster, dans la quatrième sous-partie du chapitre 5, pp. 365-367, ainsi que les réflexions de Forster sur le caractère national d'un peuple : dans la deuxième sous-partie du chapitre 7, p. 493, et dans la première sous-partie du chapitre 9, pp. 590-594.

¹⁸ NEWTON, *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, op. cit., 1759, p. 18. Voir la première sous-partie du chapitre 4, pp. 247-251.

toute vie¹⁹. Pour Forster donc, on l'a vu, un équilibre parfait entre ces forces n'est pas souhaitable. L'être humain doit toujours aller de l'avant, établir un nouvel équilibre avec les forces de la nature qui soit à son avantage mais qui soit également provisoire, prêt à être surmonté à l'occasion d'un nouveau perfectionnement des rapports entre l'être humain et son milieu. De cette manière, le mouvement doit rester constant et jamais ne doit s'installer un équilibre définitif, qui est synonyme de mort. Il est possible de reconnaître ici un parallèle entre ces réflexions de Forster et ce que Buffon écrit lui-même de cette époque d'engourdissement de la terre causé par son lent refroidissement dans les *Époques de la nature*. Si c'est la chaleur dégagée par la terre qui permet le développement de la vie pour Buffon, ce refroidissement progressif peut, à terme, mettre la vie en péril. Pour Forster, il est vital de conserver un déséquilibre constant pour se prémunir de cette époque d'engourdissement, un déséquilibre permis par le perfectionnement de l'homme ; pour Buffon, l'homme peut et doit, par son activité et son industrie, freiner, voire stopper ce refroidissement :

Rien ne paroît plus difficile, pour ne pas dire impossible, que de s'opposer au refroidissement successif de la Terre & de réchauffer la température d'un climat ; cependant l'homme peut le faire & l'a fait²⁰.

Ce qu'affirme Forster dans *Cook, l'explorateur* est voisin de cette idée de Buffon, il est d'ailleurs certain que Forster a lu les *Époques de la nature* : il est indispensable, pour l'homme comme pour le reste de la nature, que les forces qui s'exercent restent en déséquilibre, car ce déséquilibre seul permet à la fois le perfectionnement de l'homme et la pérennité de la nature.

Cela est illustré par deux cas développés par Forster, celui des habitants de la Terre de Feu dans le *Voyage autour du monde* et la comparaison entre les habitants de Tahiti et des Nouvelles Hébrides dans *O-Taheiti*²¹. Dans ce dernier texte, Forster envisage deux actions de l'homme sur son environnement, toutes deux dignes d'éloge, qui ont permis à la civilisation de se développer à Tahiti : soit la capacité à s'adapter à son environnement par l'invention, en découvrant des plantes comestibles et cultivables ; soit la capacité à comprendre la nécessité de préserver des plantes cultivables connues pour les transplanter dans un nouvel environnement. Si c'est bien le hasard qui détermine la possibilité ou non pour un peuple exilé de maintenir son

¹⁹ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 195.

²⁰ BUFFON, *Supplément à l'Histoire naturelle, générale et particulière: Des Epoques de la Nature, op. cit.*, 1778, p. 240.

²¹ FORSTER, « O-Taheiti [1780] », *art. cit.*, 1985, p. 52. Ce passage a été cité dans la troisième sous-partie du chapitre 3, p. 229.

niveau de développement, c'est la possibilité d'une action sur l'environnement qui est essentielle. Si cette action n'est pas possible en l'absence des outils nécessaires, ou si la transposition dans un nouvel environnement supposerait un nouveau type de rapport non maîtrisé par les nouveaux venus, le déclin est inéluctable.

Sur ce point, Forster est du même avis que son père, Johann Reinhold Forster. Ce dernier propose une réflexion théorique sur la transplantation d'un peuple dans un milieu qui n'est pas le sien, dans les *Observations Made during a Voyage Round the World*, et Forster traduit ce passage presque sans modifications :

Constantly intent upon the means of procuring the necessaries of life, especially food, every other pursuit, every other knowledge is neglected, and the ideas therefore, which are not connected with the chase or fishery, are absolutely lost to this race of men. They must therefore of course, by degrees, degenerate into a debased forlorn condition, and all the notions of improvements, the work of ages, and the result of the reason and the wits of thousands be forgotten; their reason, for want of being exercised, is at last brought so low, that nothing but the mere ideas of animal life, the instincts of brute creation remain; strangers to social feelings, and still more so to social virtues, they held together by custom; sensuality, and the enjoyment of the few wants of nature, make the whole field of their brutish desires; and of that bright image of divinity, of expanded and sublime knowledge, of the consciousness of good and virtuous actions, of the noble and generous struggle in the cause of virtue and social happiness, hardly a few sparks remain²².

En allemand, Georg Forster écrit :

Die Nahrungssorge beschäftigt sie ganz und gar; mithin verschwinden nach und nach alle Begriffe, die keinen Bezug auf Fischerei und Jagd haben. Die unfehlbare Folge von diesem allem: sie versinken allmählig in die äusserste Unwissenheit, und arten völlig aus; jene Begriffe von Vervollkommnung, jene verfeinerte Empfindungen von Glückseligkeit – das Werk von vielen Jahrhunderten, und das Resultat der aufgesammelten und vereinten Verstandskräfte vieler tausend Menschen –, sind vergessen; Gewohnheit, und nicht moralisches Gefühl, knüpft ihre gesellschaftlichen Bande; es bleibt ihnen nur noch das thierische Leben, mit seinen Bedürfnissen und Trieben; vom Bewußtsein edler Thaten aber, vom ruhmvollen Kampfe für die Tugend und für das Vaterland, von erhabener und ausgebreiteter Weisheit, kurz von der ganzen Zierde des Menschen, regt sich kein Funke mehr in ihrer Brust.²³

²² FORSTER, *Observations made during a voyage round the world [1778]*, op. cit., 1996, p. 198. « Constamment préoccupé des moyens de se procurer ce qui est nécessaire à la vie, en particulier la nourriture, toute autre entreprise, toute autre connaissance est négligée, et par conséquent les idées qui ne sont pas liées à la chasse ou à la pêche sont entièrement perdues pour cette race d'hommes. Il est donc inévitable, bien sûr, qu'ils dégénèrent par degrés dans une condition avilie et malheureuse, et qu'ils oublient toutes leurs notions d'amélioration, l'œuvre de plusieurs siècles, et le fruit de la raison et de l'esprit de milliers d'hommes sera oublié ; leur raison, par manque d'exercice, descend enfin si bas que rien d'autre que les seules idées de la vie animale, les instincts de la création brute demeurent ; étrangers aux sentiments sociaux, et plus encore aux vertus sociales, ils restent ensemble par habitude ; la sensualité et la jouissance des rares volontés de la nature constituent l'intégralité du champ de leurs frustes désirs ; et de cette image brillante de la divinité, de la connaissance étendue et sublime, de la conscience d'actions bonnes et vertueuses, de la noble et généreuse lutte pour la cause de la vertu et du bonheur en société, de tout cela ne restent guère que quelques étincelles. »

²³ FORSTER, *Bemerkungen über Gegenstände der physischen Erdbeschreibung, Naturgeschichte und sittlichen Philosophie auf seiner Reise um die Welt gesammelt*, op. cit., 1783, p. 266. « La recherche de nourriture les occupe

Face à un changement de ses conditions de vie, ce peuple en exil, soumis à l'influence d'une nature qu'il ne connaît pas, connaît un déclin rapide qui le rapproche de la condition animale, et ce, quel que soit le niveau de développement auquel ce peuple se trouvait précédemment. Johann Reinhold Forster attribue ce déclin à la fois à l'influence du climat et à la disparition de l'éducation :

on the other side we find, that the influence of the climate far from being the only cause of the degeneracy of mankind on the extremities of the globe, evidently points out the second great cause of degeneracy of the human race, the want of education, by which means the most useful notions, tending to improve our physical, mental, moral and social faculties, are propagated, perpetuated, and lastly increased by new additional ideas²⁴.

Georg Forster traduit en allemand ainsi :

Diese Ausartung, dieser Verfall, hat offenbar eine zwiefache Veranlassung, wie aus allen Umständen erhellt. Einmal das unfreundliche Klima, dessen Kälte auf den Körper nachtheilig wirkt, ihn gegen Gefühl und Empfindung härtet; dann aber auch der Mangel der Erziehung, d. i. der Fortpflanzung, Aufbewahrung und Entwicklung aller nützlichen Begriffe und Kenntnisse, welche den Menschen nach allen seinen physischen, geistigen, sittlichen und bürgerlichen Verhältnissen vervollkommen und beglücken können.²⁵

L'influence de l'environnement est ici double, elle prend la forme d'un cercle vicieux : le climat empêche l'action de l'homme sur son environnement, et les changements provoqués en l'homme par son obligation de se concentrer uniquement sur ses conditions de vie matérielles lui font également perdre peu à peu sa capacité à se perfectionner.

complètement; c'est ainsi que disparaissent peu à peu tous les concepts qui ne se rapportent pas à la pêche et la chasse. La conséquence inéluctable de tout cela : ils sombrent peu à peu une ignorance extrême et dégénèrent complètement ; ces concepts de perfectionnement, ces sensations raffinées de bonheur – l'œuvre de bien des siècles, et le résultat des forces de l'entendement rassemblées et réunies de milliers et de milliers d'hommes –, sont oubliées ; c'est l'habitude, et non le sentiment moral, qui noue leurs liens sociaux ; il ne leur reste plus que la vie animale, avec ses besoins et ses instincts ; mais plus aucune étincelle de la conscience de nobles actions, du combat glorieux pour la vertu et pour la patrie, de la sagesse sublime et largement répandue, bref, de tout ce qui est le fleuron de l'humanité, ne s'allume dans leur poitrine. »

²⁴ FORSTER, *Observations made during a voyage round the world [1778]*, op. cit., 1996, p. 198. « D'un autre côté, nous trouvons que l'influence du climat, loin d'être la seule cause de la dégénérescence de l'humanité aux extrémités du globe, désigne avec évidence la seconde grande cause de dégénérescence de la race humaine, le déficit d'éducation, au moyen de laquelle les notions les plus utiles permettant d'améliorer nos facultés physiques, mentales, morales et sociales, sont propagées, perpétuées, et pour finir augmentées par de nouvelles idées qui viennent s'y ajouter. »

²⁵ FORSTER, *Bemerkungen über Gegenstände der physischen Erdbeschreibung, Naturgeschichte und sittlichen Philosophie auf seiner Reise um die Welt gesammelt*, op. cit., 1783, p. 266. « Cette dégénérescence, ce déclin, ont visiblement une double raison, comme il ressort de toutes les circonstances. D'abord le climat hostile, dont le froid a une action néfaste sur le corps, qui l'endurcit contre le sentiment et la sensation ; mais encore aussi le manque d'éducation, c'est-à-dire de la reproduction, de la conservation et du développement de tous les concepts et connaissances utiles qui peuvent perfectionner l'homme et le rendre heureux selon ses rapports physiques, intellectuels, moraux et sociaux. »

B) L'agriculture, interaction entre l'homme et son environnement et accélérateur du perfectionnement : de l'observation empirique à la théorie anthropologique

1) Agriculture et développement de l'homme à travers l'exemple de l'arbre à pain

La qualité du rapport de l'homme à son environnement et son potentiel de perfectionnement ont partie liée pour Forster. Cela est visible à travers sa conception du rôle de l'agriculture, et en particulier à travers le cas de l'arbre à pain. Forster aborde cet exemple à plusieurs reprises et construit peu à peu sa réflexion sur l'importance de l'arbre à pain pour certaines cultures des mers du Sud au fil des textes.

Avant même son voyage autour du monde, Forster s'intéressait à l'arbre à pain et à sa signification pour la culture des îles où il est présent. Un écrit anonyme qui a depuis été attribué au jeune Forster²⁶, qui avait alors dix-huit ans, évoque l'arbre à pain en s'appuyant sur des travaux et observations des botanistes Hendrik van Rheedee et John Ray :

[die Brod-Frucht] ist ein Kind der Cultur, und zwar ist sie schon seit so langer Zeit, und in einem so hohen Grade cultiviret worden, daß sie keinen Saamen mehr träget, sondern nur den pulpösen Theil, der das Receptaculum der Frucht.²⁷

Cette définition de l'arbre à pain comme un enfant de la culture, en raison des soins constants qu'il a reçu durant des centaines d'années et qui l'ont adapté aux besoins de la population locale, marque l'importance de cette problématique du rapport entre l'homme et son environnement pour Forster, avant même son départ pour les mers du Sud.

Dans le *Voyage autour du monde*, Forster poursuit cette réflexion, qui transparaît notamment dans le passage suivant :

Die nahegelegnen Höhen, auf welchen man überall Weinberge, umzäunte Gründe, Plantagen und Buschwerk nebst Landhäusern und verschiedenen Kirchen erblickt, machen die Schönheit der Landschaft vollkommen.²⁸

²⁶ FORSTER Georg, *Werke: Kleine Schriften zur Völker- und Länderkunde*, vol. 5, Berlin, Akad.-Verl., 1985, p. 680.

²⁷ FORSTER, « [Zu: Nachrichten von den neuesten Entdeckungen der Engländer in der Süd-See] Sendschreiben eines Freundes in London an den Übersetzer [1772] », *art. cit.*, 1985, p. 17. « [Le fruit de l'arbre à pain] est un enfant de la civilisation, dans la mesure où il a été cultivé depuis si longtemps, et avec une telle intensité, qu'il ne porte plus de bourgeons mais seulement la partie pulpeuse, le réceptacle du fruit. »

²⁸ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1965, p. 43. « Les hauteurs avoisinantes, sur lesquelles on observe partout des vignes, des terrains enclos, des plantations et des broussailles côtoyant des maisons de maître et différentes églises, rendent parfaite la beauté du paysage. »

Implicitement, Forster souligne le fait que ce qui fait la perfection d'un paysage est sa dimension anthropisée : un paysage entièrement naturel ne saurait être parfait, il doit être amélioré, modifié par la main de l'homme, et l'outil le plus puissant de transformation d'un paysage par l'être humain est l'agriculture.

Lors de son voyage dans les mers du Sud, Forster a l'occasion d'observer de nombreux arbres à pain et de les étudier d'un point de vue de botaniste, mais aussi de faire certaines réflexions sur le rôle de cet arbre dans les sociétés des mers du Sud. L'arbre à pain, qu'il appelle alors en allemand *Brotfruchtbaum*, est omniprésent dans le *Voyage autour du monde*, parce qu'il est omniprésent dans les îles visitées. Il apparaît cependant le plus souvent comme un simple élément du décor. Pourtant, le rôle essentiel de l'arbre à pain n'a pas échappé aux Forster. Forster traduit les *Observations* de son père en allemand en 1783, et le passage suivant s'applique parfaitement à l'arbre à pain :

If therefore the whole human race should subsist merely on animal food, and all mankind lead a pastoral life; *man would gradually sink into a situation, which is entirely inconsistent with his physical, moral, and social happiness.* Cultivation, or the art of raising by his industry, care, and labour, a sufficiency of roots, herbs, and fruits for the subsistence and other purposes of human life, *is the only foundation of all the felicity which man ever can attain in this life.* All vegetables, especially those which are now become in various countries and climates, the chief food of mankind, naturally thrive with great ease, and moreover, capable of being multiplied in a stupendous proportion, by human industry²⁹.

En allemand, Georg Forster écrit :

Lebte der Mensch überall blos vom Fleisch der Thiere, und bliebe er im Hirtenstande, *so würde diese Lebensart dem Fortschritt des ganzen Menschengeschlechts zu den höhern Stufen, physischer sowohl als sittlicher und bürgerlicher, Glückseligkeit offenbar entgegen gehen. Die Quelle aller irdischen Vervollkommnung ist der Ackerbau.* Alle Pflanzen, hauptsächlich aber die bereits in verschiedenen Ländern angebauten Gattungen, können durch menschlichen Fleiß zum Erstaunen vermehrt werden.³⁰

²⁹ FORSTER, *Observations made during a voyage round the world [1778]*, op. cit., 1996, pp. 234-235. « Si par conséquent toute la race humaine devait se reposer uniquement sur la nourriture animale pour sa subsistance, et que toute l'humanité menait une vie pastorale, *l'homme sombrerait par degrés dans une situation entièrement incompatible avec son bonheur physique, moral et social.* L'agriculture, ou l'art de faire croître par son industrie, ses soins et son labeur une quantité suffisante de racines, d'herbes et de fruits pour la subsistance et d'autres buts de la vie humaine est *l'unique fondation de toute la félicité que l'on puisse jamais atteindre dans cette vie.* Tous les légumes, en particulier ceux qui sont à présent devenus, dans différents pays et sous différents climats, la principale nourriture de l'humanité, poussent par nature avec une grande facilité, et de plus, sont capables d'être multipliés dans une proportion prodigieuse par l'industrie humaine. » C'est moi qui souligne.

³⁰ FORSTER, *Bemerkungen über Gegenstände der physischen Erdbeschreibung, Naturgeschichte und sittlichen Philosophie auf seiner Reise um die Welt gesammelt*, op. cit., 1783, p. 326. « Si l'homme vivait partout uniquement de la viande que donnent les animaux, et qu'il restait dans l'état pastoral, *cette manière de vivre s'opposerait de toute évidence au progrès de tout le genre humain pour s'élever aux degrés supérieurs de bonheur, tant physique que moral et social.* La source de tout perfectionnement terrestre est l'agriculture. Toutes les plantes, mais

L'agriculture apparaît comme un témoin du perfectionnement de l'homme, tandis que l'élevage limite l'homme dans son perfectionnement. Là encore, les termes employés dans sa traduction par Forster diffèrent de ceux de son père. Forster décide de mettre ici en avant le progrès vers des degrés plus élevés de bonheur tandis que le texte de son père exprime cela du point de vue opposé en soulignant, à l'inverse, la décadence vers un état indigne de l'homme. Ce n'est pas uniquement une autre manière de dire la même chose : l'optique de Georg et celle de son père ne sont pas tout à fait identiques. De la même manière, Forster fixe implicitement à l'homme un but différent de celui fixé par son père. Pour Johann Reinhold Forster, ce but est la part maximale de félicité que l'homme puisse atteindre ici-bas. La félicité n'est pas le bonheur, elle a une dimension religieuse forte et il est donc logique que l'homme, même s'il se comporte de manière exemplaire, ne puisse pas parvenir à une félicité totale ici-bas. Georg Forster se contente de transposer ces considérations au perfectionnement terrestre ; la dimension religieuse de la félicité disparaît complètement au profit du perfectionnement, et si le terme de *irdische Vervollkommnung* peut laisser supposer qu'il existe un autre type de perfectionnement, peut-être céleste, cela reste à peine esquissé.

Johann Reinhold Forster poursuit :

The more and the better all vegetables are cultivated, the more they enable mankind to associate together, and to communicate to each other their assistance, their experience, their ideas and improvements. Invention is more and more at work, life acquires new ease and comfort, the ties of society become indissoluble, all social feelings are rendered polished and refined; every one shares in a higher degree, the happiness, and is better enabled to alleviate the adversities of his fellow creatures; universal peace and order become more and more a check upon the passions, and their wild flights; [...] at last conscience and moral sentiments begin to awake in every feeling breast, and prepare every one for that degree of happiness and enjoyment, which humanity can attain in this transitory life. This therefore shews evidently, that mankind, in a pastoral state, could never attain to that degree of improvement and happiness, to which agriculture, and the cultivation of vegetables, will easily and soon lead them³¹.

principalement les espèces déjà cultivées dans différents pays, peuvent être multipliées à un point étonnant par le zèle de l'homme. » C'est moi qui souligne.

³¹ FORSTER, *Observations made during a voyage round the world [1778]*, *op. cit.*, 1996, p. 235. « Plus les légumes sont cultivés et mieux cultivés, plus ils permettent à l'humanité de s'associer et de se communiquer les uns aux autres leur aide, leur expérience, leurs idées et leurs améliorations. L'invention est de plus en plus à l'œuvre, la vie acquiert une nouvelle facilité et un nouveau confort, les liens de la société deviennent indissolubles, tous les sentiments de la vie sociale sont polis et raffinés ; chacun partage à un plus degré le bonheur et est rendu plus apte à apaiser les malheurs de ses semblables ; la paix universelle et l'ordre peuvent toujours plus contrôler les passions et leurs élans sauvages ; [...] enfin la conscience et les sentiments moraux commencent à s'éveiller dans tous les cœurs sensibles et préparent chacun à ce degré de bonheur et de jouissance que l'humanité peut atteindre dans cette vie transitoire. Cela par conséquent montre à l'évidence que l'humanité, dans une condition pastorale, ne pourrait jamais atteindre le degré d'amélioration et de bonheur auquel l'agriculture, et la culture des légumes, la mènera facilement et rapidement. »

Dans la traduction allemande, Georg écrit :

Je höher man es in jener Kunst bringt, desto fester wird das Band der Gesellschaft geknüpft, desto lebhafter und feiner alle menschenfreundliche Empfindungen, desto mehr gewinnen Ordnung und Friedensliebe den vorhin ungezähmten Leidenschaften ab. [...] Diese Empfindungen der Sittlichkeit und des Gewissens bereiten endlich den Menschen zu den höhern Stufen der Vervollkommnung.³²

Cette idée que l'agriculture a joué un rôle essentiel dans le perfectionnement des hommes est un topos au XVIII^e siècle, et lorsque Rousseau cherche à retracer dans le second *Discours* l'histoire de la dégénérescence du genre humain, il s'applique à l'inverse à démontrer le rôle néfaste joué par l'agriculture³³. Ce faisant, il prend le contrepied de ce qui était communément admis parmi les lettrés au XVIII^e siècle. En l'appliquant à la comparaison entre différents peuples des mers du Sud, et en l'employant comme un critère de développement, Johann Reinhold Forster voit l'agriculture comme une condition nécessaire d'un développement moral de l'homme. Georg Forster reprend ces considérations, mais en les abrégant considérablement, comme le montre la différence de longueur des passages cités ; si les grandes étapes du développement de l'homme décrit ici restent les mêmes, Georg Forster considère que le lecteur allemand n'a pas besoin d'autant d'explications. Le style de Georg Forster est plus concis que celui de son père, il reste plus proche de la réalité empirique et utilise davantage les observations présentes dans le texte. Une différence majeure apparaît entre les deux textes, le but que l'homme peut prétendre atteindre par son développement. Le contraste est frappant entre le but restreint qui transparait dans le texte de Johann Reinhold Forster, lequel se limite à « ce degré de bonheur et de jouissance que l'humanité peut atteindre dans cette vie transitoire », et le caractère bien plus étendu des « degrés supérieurs du perfectionnement » de Georg Forster. Les implications sont naturellement très différentes : à travers les expressions employées par Johann Reinhold transparait l'idée selon laquelle le vrai perfectionnement n'est possible que dans l'au-delà, tandis que chez Georg la possibilité d'atteindre ici bas les degrés les plus élevés du perfectionnement est réelle.

³² FORSTER, *Bemerkungen über Gegenstände der physischen Erdbeschreibung, Naturgeschichte und sittlichen Philosophie auf seiner Reise um die Welt gesammelt, op. cit.*, 1783, p. 327. « Plus on s'élève dans la voie de cet art, et plus le lien de la société se resserre, plus les sensations philanthropes deviennent vivaces et fines, et plus l'ordre et l'amour de la paix prennent le pas sur les passions auparavant débridées. [...] Ces sensations de la moralité et de la conscience préparent pour finir l'homme aux degrés supérieurs du perfectionnement. »

³³ Voir ROUSSEAU, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », *art. cit.*, 1964, pp. 170-178. Notamment p. 171 : « pour le Philosophe ce sont le fer et le bled [blé] qui ont civilisé les hommes, et perdu le Genre-humain »

2) La perfectibilité de l'arbre à pain dans *Der Brodbaum*

Ces considérations sont reprises par Georg Forster dans son écrit *Der Brodbaum*, signe de l'importance de ce point pour lui. Destiné à un public plus exclusif que le *Voyage autour du monde*, il est cependant construit à partir des mêmes références et des mêmes observations personnelles de Forster. Il approfondit davantage le rapport entre une culture et son environnement que le récit de voyage. Il est également rédigé sept ans après le *Voyage*, une période durant laquelle la réflexion de Forster a atteint une plus grande maturité. Dans l'étude de ce texte qu'elle présente dans sa thèse de doctorat³⁴, Hilde Bacharach a montré comment Forster utilise l'exemple de l'arbre à pain pour montrer à quel point les modifications par l'homme de la nature qui l'entoure sont essentielles pour lui permettre d'actualiser sa perfectibilité.

L'arbre à pain est très répandu dans les îles des mers du Sud et fournit une grande part de la subsistance des populations locales à l'époque où Forster les étudie. Dans certaines régions, l'arbre donne des fruits toute l'année ; dans d'autres, il n'en donne que huit mois sur douze. Forster se place dans un passé hypothétique, au vu du développement ultérieur de l'arbre à pain. Dans le cadre de la culture de l'arbre à pain par les habitants d'une île de Polynésie, il a constaté une meilleure santé des arbres à pains dans les îles où ils ne donnent pas de fruits toute l'année. Il en conclut que les habitants, poussés par la nécessité, ont découvert la perfectibilité de l'arbre à pain. Or dans ces dernières régions, le développement de l'homme semble plus avancé et les arbres à pain, plus soignés et plus fertiles qu'ailleurs. Forster induit la perfectibilité de l'arbre à pain de ce qu'il observe : le meilleur état des arbres à pain dans ces îles lui fait écrire qu'ils étaient perfectibles et que les habitants ont découvert, par leurs expériences sensibles, la perfectibilité de ces arbres. La raison en est pour Forster que le besoin a mené les hommes qui ne connaissaient pas l'abondance permanente de nourriture à une prise de conscience de leurs rapports à leur environnement, et cette meilleure interaction avec l'environnement a eu des conséquences positives qui selon Forster dépassent de loin la simple augmentation de la quantité de nourriture disponible³⁵.

³⁴ BACHARACH, *Fortschrittsideen und Zukunftserwartungen im Werk Georg Forsters*, op. cit., 1978.

³⁵ FORSTER, « Der Brodbaum [1784] », art. cit., 2003, p. 73. Le passage est cité et commenté dans la troisième sous-partie du chapitre 4, p. 305.

L'arbre à pain est donc perfectible, au même titre que les facultés humaines, mais uniquement – Forster le précise aussitôt – par la culture (*Kultur*). C'est l'homme qui peut parfaire l'arbre à pain, par ses soins et en l'intégrant harmonieusement dans ses rapports à la nature qui l'entoure. Ces réflexions s'appliquent également aux animaux domestiques : en 1790, Forster écrit une recension du récit de voyage de François Levaillant en Afrique. Ce dernier consacre plusieurs pages de son récit à un babouin domestique qui lui servait notamment de goûteur. Forster écrit :

Die Geschichte dieses Bavians ist zugleich ein lesenswerther Beytrag zu dem Capitel von der Perfectibilität der Thiere, welches die Naturkündiger bisher nur oberflächlich berührten.³⁶

Là encore, il ne s'agit pas d'une capacité à se perfectionner dont disposeraient les singes par eux-mêmes, mais d'une réaction qu'ils développent au contact avec les hommes : le singe se perfectionne au service des fins que l'homme lui assigne dans le récit de Levaillant, et Forster semble approuver cette description³⁷.

L'arbre à pain est personnifié grâce à l'emploi du terme de « Kultur », un terme ambigu comme son équivalent « culture » en français, qui peut désigner à la fois la culture de l'homme et l'agriculture. Pourtant, derrière cette boutade de Forster apparaît l'idée que par extension, les objets du monde comme les plantes peuvent disposer d'une perfectibilité si l'homme décide de les améliorer. Dès le *Voyage autour du monde*, Forster s'intéressait à l'amélioration par les hommes de certains arbres, en l'occurrence le cocotier, mais en se contentant d'employer *verbessern* :

Am Strande wuchsen sie sich selbst überlassen und wild, indeß die in den Plantagen durch Verpflanzung und sorgfältige Wartung um vieles verbessert waren.³⁸

Dès le *Voyage autour du monde*, le terme de Kultur est employé dans ce double sens, dans l'expression « die Cocos-Palmen [...] [können] durch gehörige Cultur sehr veredelt werden. » Cette culture appropriée est liée par Forster au zèle (*Fleiß*) des habitants. Si les

³⁶ FORSTER Georg, « Recension : Voyage de Monsieur le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique, par le Cap de Bonne Espérance, dans les années 1780-85 [1790] », in: *Werke: Rezensionen*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1977, p. 229. « L'histoire de ce babouin est également une contribution intéressante au chapitre de la perfectibilité des animaux, que les naturalistes n'ont jusqu'à présent abordé que de façon très superficielle. »

³⁷ LEVAILLANT François, *Voyage de Monsieur le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique, par le Cap de Bonne-Espérance, dans les Années 1780, 81, 82, 83, 84 & 85*, Paris, Leroy, 1790, pp. 120-126.

³⁸ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1966, p. 237. « Près de la plage, ils poussaient livrés à eux-mêmes et d'une manière sauvage, tandis que ceux qui se trouvaient dans les plantations avaient été fort améliorés grâce à des transplantations et à un entretien soigneux. »

habitants de l'île de Java sont ceux qui ont le plus perfectionné cette culture³⁹, les habitants de Tanna, dont il est question ici, ont également fait la preuve de leur zèle dans la culture de la noix de coco. Ces plantations bien maîtrisées de cocotiers, qui permettent d'obtenir des noix de coco en grande quantité et au goût amélioré, vont de pair dans la description de Forster avec le caractère policé des habitants, leur hospitalité, l'absence de vols visant les étrangers.

De fait, comme le montre Hilde Bacharach, c'est une prise de conscience du rapport de l'homme à son environnement, en l'occurrence la compréhension de la nécessité d'améliorer la nature pour sa propre subsistance, qui explique pour Forster en partie le développement supérieur des facultés humaines qu'il croit trouver dans les endroits où l'arbre à pain est cultivé. Là où il n'est possible de se nourrir de la cueillette que huit mois sur douze, et non toute l'année comme dans d'autres îles des mers du sud, la nécessité a conduit chez les hommes à un développement des rapports avec leur environnement qui a mené, pour Forster, à un progrès dans différents domaines. Bien des années plus tard, dans *Über Leckereyen*, Forster vante également le zèle et le travail des peuples germaniques, qui ont su, en partant selon lui de terres peu fertiles, comparables à celles des régions polaires, acclimater peu à peu des fruits et des plantes venus d'autres régions, et transformer les fruits de la forêt en pommes et en poires, tout comme les Tahitiens ont transformé le cocotier ou l'arbre à pain :

Unser Norden besitzt ebenfalls nur wenige, und außer Erdbeeren und Himbeeren, keine vorzüglich wohlschmeckende einheimische Früchte; doch hat der Kunstfleiß der uns eigen ist, nicht nur aus Italien und Kleinasien allmählig Kirschen, Apricosen, Pflaumen, Pfirsiche [...] hier hergebracht und mit Erfolg gepflanzt, sondern auch durch anhaltende Kultur das herbe Waldobst zu guten Äpfeln und Birnen veredelt.⁴⁰

De fait, les hommes sont partout identiques, et leurs différences ne sont liées qu'à leurs conditions de vie différentes et au type de rapport qu'ils entretiennent à ces conditions de vie, ce qui souligne bien sûr l'importance centrale du type d'interaction qu'ils développent avec leur environnement :

³⁹ Outre *verbessern*, Forster emploie ici les verbes *hervorbringen* et *veredeln*. Ibid.

⁴⁰ FORSTER, « Über Leckereyen [1789] », *art. cit.*, 1974, p. 180. « Notre Nord ne possède lui aussi que peu de fruits, et, en dehors des fraises et des framboises, aucun fruit local qui soit d'un goût exquis ; mais l'industrie que nous avons en propre ne s'est pas contenté d'amener peu à peu d'Italie et d'Asie mineure les cerises, les abricots, les prunes, les pêches, et de les planter avec succès, mais a aussi transformé par une culture constante les fruits amers de la forêt en de bonnes pommes et de bonnes poires. »

die Natur des Menschen [ist] zwar überall klimatisch verschieden, aber im Ganzen, sowohl der Organisation nach, als in Beziehung auf die Triebe und den Gang ihrer Entwicklung, spezifisch dieselbe.⁴¹

Quelle que soit la forme que prend leur développement, en fonction du climat et de leur environnement naturel, les hommes se développent en suivant les mêmes étapes selon Forster. Il existe dans la nature humaine une part déterminée, qui est la plus visible et qui dépend directement de son environnement et des rapports qu'il entretient à cet environnement ; et une part indéterminée, qui est identique en chaque homme et chaque peuple, parce qu'elle définit précisément ce qui fait l'être humain pour Forster. L'humanité se définit tout autant par l'organisation de ses organes et de ses facultés physiques et intellectuelles que par la manière dont il se développe. Une espèce animale se définit par l'organisation physique et les instincts, mais cette manière identique et pourtant partout différente de se développer est spécifique à l'espèce humaine.

C) Interaction avec l'environnement et perfectibilité

1) La perfectibilité humaine se définit-elle par les interactions ?

Tout ce qui fait partie des conditions de vie de l'homme est aussi en interaction avec lui. Plus cette interaction est aboutie, plus elle recouvre d'aspects de son environnement, et plus l'homme se rapproche de la perfection pour Forster. Cette conscience d'une action réciproque entre l'homme et son environnement existe dans tous les peuples et constitue, en ce sens, une définition de l'humanité.

Dans la cinquième partie des *Observations Made during a Voyage Round the World*, que l'on doit intégralement à Georg Forster, ce dernier écrit :

The plains which encircle these isles, give greater room for cultivation than mountainous exposures: in consequence of this, we see them and the remotest extremities of the vallies which run between the hills, covered with plantations; we find them inhabited by a numerous race, in a higher state of civilization than any of their neighbours; we enter a county improved by art, and from the rough walks of uncultivated nature, pass into the lovely variety of a flourishing and well kept garden [...]⁴².

⁴¹ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 280. « Certes, la nature de l'homme est partout différente du point de vue du climat, mais dans l'ensemble, elle est la même du point de vue de l'espèce, tant dans son organisation que dans son rapport aux instincts et dans le rythme de son évolution. »

⁴² FORSTER, *Observations made during a voyage round the world [1778]*, *op. cit.*, 1996, pp. 114-115. « Les plaines qui occupent le pourtour de ces îles procurent davantage d'espace pour l'agriculture que les terrains à flanc de

Die Ebenen, welche den Rand jeder Insel ausmachen, sind zum Anbau vorzüglich bequem; in ihrem ganzen Umfange, und in den entferntesten Vertiefungen der Thäler, welche sich bergen erstecken, ist alles mit Pflanzungen bedeckt. Ein zahlreiches Völkchen, dem es gelungen ist, sich auf einen höheren Grad der Kultur als seine Nachbarn zu schwingen, hat hier die rauhen Pfade der Natur geschmückt, und überall die Mannigfaltigkeit eines blühenden Gartens hervorgebracht.⁴³

Les différences de développement entre ce peuple et ses voisins se donnent immédiatement à voir à travers leur agriculture ; le contraste entre la nature domestiquée présentée ici, les paysages qui attestent de l'intelligence de l'homme, notamment dans sa décision de mettre en culture les plaines plutôt que les flancs des montagnes, et la nature rude et sauvage présente ailleurs est frappant. Il est aussi intéressant de constater qu'il est presque impossible de déterminer dans ce texte, tant en allemand qu'en anglais, si c'est la configuration géographique particulière de ces îles qui a permis à ce peuple d'atteindre, par les bienfaits de l'agriculture, un haut degré de développement, ou bien si au contraire c'est le haut degré de développement qui aurait permis à ce peuple une prise de conscience des spécificités géographiques du lieu et de la manière dont il était nécessaire d'organiser les plantations. L'action bénéfique de l'homme sur l'environnement et de l'environnement sur l'homme est réciproque, sans qu'il soit possible de déterminer laquelle des deux est première. Pour Forster, la question ne se pose pas : c'est de l'interaction que naît le développement tant de l'une que de l'autre.

Les différences entre le texte anglais et allemand sont aussi révélatrices. En anglais, Forster, qui rédige son texte avant 1778, ne donne aucune connotation dynamique aux termes employés : il parle de « state of civilisation », un état qui n'implique pas la possibilité ou non de le quitter. Aucun verbe n'est associé à cette expression, ce qui peut donner l'impression que Forster se contente d'observer un état de fait. En allemand par contre, dans le texte rédigé par Forster à une époque où il est en contact étroit avec les naturalistes et les philosophes de Göttingen, il parle d'un « Grad der Kultur », un degré qui laisse supposer l'existence d'une

montagne ; par conséquent, nous les voyons, ainsi que les extrémités les plus reculées des vallées qui passent entre les collines, recouvertes de plantations ; nous les trouvons habitées par une race nombreuse, dans un état de civilisation plus élevé que n'importe lequel de leurs voisins ; nous entrons dans une région améliorée par l'art, et nous passons des sentiers rudes d'une nature inculte à la variété aimable d'un jardin fleuri et bien entretenu [...]. »

⁴³ FORSTER, *Bemerkungen über Gegenstände der physischen Erdbeschreibung, Naturgeschichte und sittlichen Philosophie auf seiner Reise um die Welt gesammelt*, op. cit., 1783, pp. 138-139. « Les plaines qui occupent la lisière de chacune de ces îles se prêtent avantageusement à l'agriculture ; sur toute leur étendue, et dans les renforcements les plus éloignés des vallées qui s'étendent jusque dans les montagnes, tout est recouvert de plantations. Une peuplade nombreuse, qui a réussi à se hisser à un degré de civilisation supérieur à celui de ses voisins, a orné les rudes sentiers de la nature et a produit partout la variété d'un jardin florissant. »

échelle sur laquelle les peuples peuvent monter ou descendre. De même, il y associe le verbe *schwingen*, un mouvement de balancier qui suppose qu'un grand effort a été nécessaire pour parvenir à ce degré.

L'homme se définit par sa perfectibilité tout autant que par la conscience de ses interactions avec son environnement, puisque cette conscience existe toujours en l'homme. La première est l'actualisation dynamique de la seconde, il s'agit de s'efforcer de toujours améliorer cette conscience des rapports et ces rapports eux-mêmes, avec l'idée que mieux connaître la nature de ces rapports, c'est aussi améliorer ces rapports eux-mêmes. Cela explique l'importance structurelle de la connaissance pour Forster et le fait qu'elle soit le plus souvent le critère permettant de déterminer la perfectibilité d'un peuple. Cela explique aussi que la perfection vers laquelle peut tendre un individu est forcément limitée d'une part, et que cette tension individuelle contribue à rapprocher le peuple de cette perfection relative d'autre part : Forster comprend la croyance selon laquelle, pour certains philosophes des Lumières, lorsque la connaissance de nos rapports à notre environnement sera entièrement élucidée, on pourra espérer avoir atteint une certaine perfection, relative à un certain peuple européen des Lumières, à ses conditions de vie naturelles et à ses dimensions sociales. L'horizon qui apparaît alors est la possibilité de comprendre le tout parce qu'on a élucidé l'interaction avec toutes les parties. Il écrit dans *Cook, l'explorateur* :

Doch, Nutzen und Mißbrauch haben ihre Gränzen: die Aufklärung aber schreitet von Erfahrung zu Erfahrung ins Unbegrenzte fort. „Vielleicht erschöpft sie einst alle Verhältnisse des Menschen, und bringt dann den Frieden des goldnen Zeitalters zurück?“ Diese harmlose Hofnung, ein Stein der Weisen unseres Jahrhunderts, verdient wenigstens keinen Spott, so lange sie das aufgesteckte Ziel bleibt, welches so viele Kräfte für das Bedürfniß des *gegenwärtigen* Augenblicks in Bewegung erhält, und einen jeden anfeuert, in seiner Laufbahn nach der Vollkommenheit zu streben, *die ihm erreichbar* ist.⁴⁴

Cette recherche d'une perfection accessible, que doit se fixer chaque individu, peut permettre ensuite à tout un peuple d'atteindre une certaine perfection locale, à travers l'élucidation la plus complète possible des rapports de chaque individu qui le compose avec son environnement social et naturel. Pour autant, l'élucidation complète n'est pas possible pour

⁴⁴ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 199. « Mais l'utilité et l'abus ont leurs limites, tandis que les Lumières progressent d'expérience en expérience vers l'illimité. « Peut-être épuiseront-elles un jour tous les rapports qu'entretient l'homme à ce qui l'entoure, et ramèneront alors la paix de l'âge d'or ? » Cet espoir naïf, la pierre philosophale de notre siècle, ne mérite pas la moquerie, du moins tant qu'il reste le but fixé qui maintient en mouvement un si grand nombre de forces pour les besoins de l'instant *présent*, et incite chacun à aspirer dans sa carrière à la perfection *qui lui est accessible*. »

Forster, elle est seulement un horizon qui permet aux hommes de continuer à progresser dans la bonne direction, car la connaissance humaine est trop lacunaire pour pouvoir prétendre à l'infailibilité de ses principes. Les fins ultimes de la nature restent cachées à l'homme⁴⁵.

La compréhension de l'autre peut cependant être rendue difficile par la méconnaissance des différences qui existent entre l'environnement de l'autre et le sien propre. Il en est ainsi du jugement porté sur les chants et les récits extra-européens, qui peuvent être dévalorisés et rejetés par les Européens, non pas en raison d'une différence intrinsèque entre Européens et extra-européens, mais parce que l'environnement est radicalement différent. Les réflexions de Forster à ce propos dans l'introduction à sa traduction du récit du troisième voyage de James Cook, *Cook, l'explorateur*, sont poursuivies dans les notes de bas de page de sa traduction. Suivant l'habitude de Forster, ces notes apportent de nombreuses précisions, qui contredisent parfois ce qui est affirmé dans le corps du texte par l'auteur que Forster traduit. Dans une note associée au passage suivant, qui est de la main même du capitaine Cook, Forster commente ce processus de rejet à l'aune de critères non valides :

Die Farben der verschiedenen Gattungen, Gelb, Blau, Roth, Schwarz etc. durcheinander gemischt, machen das schönste und herrlichste Schauspiel, was sich denken läßt, und übertreffen alles was die Kunst hervorbringen weiß.⁴⁶

Forster écrit à ce propos en note de bas de page :

Dies ist ein wahres Bild des Farbenreichthums, die die Natur in dem heissen Erdstriche hat. Man verzeihe es also den Dichtern des Orients, die solche Gegenstände vor Augen haben, wenn sie uns eine Natur malen, die uns übertrieben scheint, weil wir sie nicht kennen. Wer Cooks Beschreibung dieses Korallen-Eilands liest, wird dabey leicht an das Märchen vom König der schwarzen Inseln in Tausend und einer Nacht denken. G.F.⁴⁷

Ce que le lecteur européen sédentaire pense être une exagération dans la description, et qu'il considère donc comme un défaut, n'est en réalité que la fidèle description d'une nature différente. Comme il le faisait quinze ans plus tôt dans le *Voyage autour du monde*, notamment

⁴⁵ Voir à ce propos UHLIG, *Georg Forster. Einheit und Mannigfaltigkeit in seiner geistigen Welt*, op. cit., 1965, p. 68 ainsi que la troisième sous-partie du chapitre 4, pp. 286-295, et la troisième sous-partie du chapitre 5, pp. 346-348.

⁴⁶ COOK et al., *Des Capitain Jacob Cook dritte Entdeckungs-Reise in die Südsee und nach dem Nordpol*, op. cit., 1789, p. 242. « Les couleurs des différentes variétés, jaune, bleu, rouge, noir etc., mélangées entre elles, constituent le plus beau et le plus magnifique des spectacles que l'on puisse imaginer, et dépassent tout ce que l'art peut produire. »

⁴⁷ Ibid. « Cela est une image authentique de la richesse des couleurs dont dispose la nature dans les zones chaudes du monde. Il faut donc pardonner aux poètes de l'Orient, qui ont de tels objets sous les yeux, s'ils nous dépeignent une nature qui nous semble exagérée parce que nous ne la connaissons pas. Celui qui lit la description par Cook de ces îles coralliennes évoquera sans peine le conte du roi des îles noires dans les Mille et une nuits. G.F. »

lorsqu'il comparait les habitants de Tanna et leur art de la guerre aux actions héroïques relatées par Homère dans l'*Illiade*⁴⁸, Forster opère ici un changement de perspective pour montrer que les différences entre les hommes et les peuples peuvent en réalité être ramenées à des ressemblances si l'observateur parvient à faire abstraction de la part de différence liée uniquement à un environnement local qui lui est absolument étranger. Forster poursuit cette logique d'une reconnaissance de la qualité littéraire des récits extra-européens par son intérêt pour les récits mythologiques indiens et sa traduction du *Sakontala* en 1790⁴⁹.

2) Le type d'interaction avec son environnement définit aussi le degré de perfectibilité de l'être humain

En Europe, au siècle des Lumières, l'interaction avec l'environnement et son appropriation passe par l'amélioration des connaissances théoriques sur le monde. Pour Forster, qui partage cette idée, la progression de la connaissance s'inscrit dans un cercle vertueux entre la connaissance et le commerce : Forster écrit dans les *Vues sur le Rhin inférieur* que ce sont les découvertes des explorateurs qui ont permis le commerce avec toutes les parties du monde, et qu'à son tour ce commerce développe les rapports entre les peuples, et donc la connaissance qu'a l'homme de son environnement, proche ou lointain :

Das Phänomen des fortwährenden Austausches verschiedener Produkte der Natur und der Kunst gegen einander ist aber unstreitig desto wichtiger, weil die Ausbildung des Geistes so innig damit verbunden ist. Der Handel bleibt die Hauptursache von dem jetzigen Zustande unserer wissenschaftlichen und politischen Verfassungen; ohne ihn hätten wir Afrika noch nicht umschifft, Amerika noch nicht entdeckt, und überhaupt nichts von allem, was uns über die anderen Thiere erhebt, unternommen und ausgeführt. Das Bedürfniß, mehr zu umfassen, als der jedesmalige Erdpunkt auf dem wir wurden, uns gewähren kann, sey aus unserer Natur hinweg gedacht, und wir kamen nicht weiter als die Affen, die so gut wie wir ein geselliges Leben führen und sich zu gegenseitigem Schutze vereinigen.⁵⁰

Le commerce est une action qui relève avant tout de la sociabilité de l'être humain pour Forster, elle est partie intégrante de la vie en société à travers l'échange de biens les uns contre

⁴⁸ FORSTER, *Reise um die Welt*, op. cit., 1966, p. 217.

⁴⁹ Voir la troisième sous-partie du chapitre 7, pp. 499-501.

⁵⁰ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, op. cit., 1958, p. 97. « Le phénomène de l'échange constant de différents produits de la nature et de l'art revêt cependant sans conteste une importance d'autant plus grande que la constitution de l'esprit y est intimement liée. Le commerce reste la cause principale de l'état actuel de nos constitutions scientifiques et politiques ; sans lui, nous n'aurions pas encore fait le tour de l'Afrique par la mer, nous n'aurions pas encore découvert l'Amérique, et absolument rien entrepris, ni mené à bien, de ce qui nous élève au-dessus des autres animaux. Que l'on retire en pensée de notre nature le besoin d'embrasser davantage que ce que le seul point de la Terre où nous sommes nés les uns et les autres peut nous apporter, et nous ne dépasserions pas les singes, qui tout autant que nous mènent une vie en société et s'allient pour se protéger les uns les autres. »

les autres : la dimension la plus importante du commerce n'est pas la prospérité matérielle qu'il apporte à un peuple, mais cette dimension d'échange qui n'est pas seulement un échange de biens, mais un échange culturel, d'abord au sein d'un même peuple, puis entre les peuples.

Si le commerce est un puissant facteur de l'établissement d'interactions de l'être humain avec son environnement permettant de définir sa perfectibilité, ces interactions restent cependant toujours partielles. Forster écrit ainsi à sa fiancée Therese Heyne le 23 juin 1785 :

Die Verhältnisse der Dinge sind unendlich viele, wir erkennen davon etliche, wir raten auf etliche andre, und die große Menge davon bleibt uns unbekannt. Heute erblicken wir eine neue Seite an einer Sache, die unseren Begriff davon dergestalt verändert, daß uns der gestrige unvollkommene sogar ganz falsch scheint.⁵¹

La lettre, déjà citée ici, commence par décrire les différents états psychiques par lesquels passe Forster et aborde ses rapports intellectuels avec Therese, mais Forster élargit rapidement le champ de ses remarques. La suite de la lettre confirme la portée générale de cette citation, qui ne se rapporte pas seulement à sa propre expérience mais à l'humanité toute entière. Forster associe ici la perception qu'a l'homme des rapports qui existent entre les choses qui l'entourent au progrès dans les connaissances : si des rapports plus complets apparaissent entre les choses ou entre l'homme et les choses qui l'entourent, l'appréhension de l'homme en est bouleversée et les concepts qu'il développe à partir de sa nouvelle perception remplacent complètement les concepts précédents. La place des rapports de l'homme avec ce qui l'entoure dans le développement d'un peuple et dans la constitution de nouveaux concepts sont donc liés.

Chaque individu dispose d'autres forces, d'autres capacités, qui lui permettent de développer des rapports différents à son environnement. C'est ainsi que Forster décrit l'observateur dans le jugement duquel il faudrait avoir confiance dans ses *Erinnerungen aus dem Jahr 1790* :

Die Geisteskräfte des Menschen und ihre Grade der Ausbildung sind verschieden; wer schärfer und weiter sieht, als andere; wer einen größern Gesichtskreis vor sich hat; wer mehrere und zartere Berührungspunkte besitzt, die ihm Gemeinschaft mit der umgebenden Welt eröffnen; wer inniger empfängt und den größern Reichthum empfangener Eindrücke besser ordnet, schöner und zweckmäßiger verbindet und mit einer regeren Kraft darin zu seiner Freude bildet und wirkt: das ist

⁵¹ FORSTER, « Georg Forster an Therese Heyne, 23.06.1785 », *art. cit.*, 1978, p. 345. « Les rapports entre les choses sont en nombre infini, nous en connaissons quelques-uns, nous en devinons quelques autres, et la grande masse d'entre eux nous restent inconnus. Nous découvrons aujourd'hui dans une chose une nouvelle facette, qui en change le concept au point de faire apparaître même comme complètement faux le concept imparfait d'hier. »

der Mann, nach dessen Urtheil wir lüstern wären. Absolute Vollkommenheit läßt sich hier nicht erwarten; allein die Grade der Annäherung können verschieden seyn.⁵²

Il s'agit ici d'un idéal de perfectionnement de l'individu, qui n'est pas une perfection, puisque aucune perfection absolue ne peut être atteinte par l'être humain, et qui conserve également un caractère indéfini. En effet, il ne s'agit pas d'un idéal de perfectionnement local, propre à un peuple ou une culture, mais général, c'est-à-dire qui décrit selon quelle méthode, par quels chemins il est possible pour l'homme de se perfectionner.

3) Interactions, connaissance et perfectibilité

Dès le début de l'œuvre de Forster, le perfectionnement, puis la perfectibilité jouent un rôle central dans sa méthode scientifique, et ce, non seulement en tant qu'horizon mais également en tant qu'instrument⁵³. Il écrit dans l'avant-propos du *Voyage autour du monde* :

Ein Reisender, der nach meinem Begriff alle Erwartungen erfüllen wollte, müßte Rechtschaffenheit genug haben, einzelne Gegenstände richtig und in ihrem wahren Lichte zu beobachten, aber auch Scharfsinn genug, dieselben zu verbinden, allgemeine Folgerungen daraus zu ziehen, um dadurch sich und seinen Lesern den Weg zu neuen Entdeckungen und künftigen Untersuchungen zu bahnen.⁵⁴

Pour Forster, l'observation scientifique doit se garder de tomber dans deux travers : la distorsion des faits observés pour les faire correspondre à une théorie préexistante d'une part, et la création de toutes pièces d'une théorie sans fondement à partir de faits qui ne constituent pas de preuves suffisantes. Rainer Godel a montré que pour Forster les préjugés supplantent peu à peu l'expérience, au point que l'habitude finit par remplacer l'expérience. Coupés des faits empiriques, les hommes ne peuvent plus progresser. Cette dérive vers l'habitude est

⁵² FORSTER Georg, « Erinnerungen aus dem Jahr 1790 [1793] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, p. 283. « Les forces de l'esprit de l'être humain et leurs degrés de formation sont différents. Celui qui voit plus nettement et plus loin que les autres ; celui qui a devant lui un horizon plus vaste ; celui qui possède des points de contact plus nombreux et plus sensibles, qui lui ouvrent une communauté avec le monde qui l'entoure ; celui qui ressent de manière plus intime et organise mieux une plus grande richesse d'impressions reçues, les associe d'une manière plus belle et plus conforme à son but et y forme et y agit avec une force plus intense et pour sa joie ; voilà l'homme dont nous serions avides de connaître le jugement. On ne saurait attendre ici la perfection absolue ; mais on peut s'en approcher à différents degrés. »

⁵³ À propos de la méthode empirique de Forster, voir la première sous-partie du chapitre 2, pp. 118-136.

⁵⁴ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1965, p. 13. « Un voyageur qui voudrait remplir toutes les attentes, selon ma manière de voir les choses, devrait avoir suffisamment d'intégrité pour observer les objets individuels de manière correcte et dans leur vraie lumière, mais aussi suffisamment d'acuité pour les associer, en tirer des conclusions générales et ainsi ouvrir le chemin, à lui-même et à ses lecteurs, vers de nouvelles découvertes et des études futures. »

facilitée par un autre penchant de l'homme, opposé au premier : le penchant vers l'incroyable, qui explique la facilité avec laquelle les préjugés s'implantent en l'homme⁵⁵.

Si la perfectibilité joue un rôle central dans les rapports entre l'homme et son environnement, c'est en premier lieu en raison de la place centrale de la connaissance dans ces rapports. En définissant la perfectibilité comme conscience réfléchie de soi-même appliquée à l'environnement dans *Cook, l'explorateur*, Forster révèle le chemin qui l'a mené des sciences naturelles à l'anthropologie : toute connaissance est une connaissance humaine, et pour comprendre parfaitement cette connaissance et ses modalités, il faut connaître l'homme. La perfectibilité, si elle est bien employée, est à la fois l'outil et le but principal de la connaissance : toute observation qui puisse être employée au service de la connaissance implique l'usage de la conscience et de la réflexion. Si les faits observés sont interprétés de manière aveugle à l'aide de dogmes et de préjugés préexistants, ou si au contraire ils donnent lieu à des extrapolations dont l'auteur ne saurait fournir la preuve, c'est le signe que l'homme emploie mal sa perfectibilité et qu'il ne saurait parvenir par ce moyen à la développer. Dès la rédaction du *Voyage autour du monde*, cette conception était présente, et l'idée selon laquelle le perfectionnement constitue à la fois le but et l'instrument de la connaissance était déjà défendue par Johann Reinhold Forster. Il figure ainsi dans la « Nachricht an das Publikum » qui devait précéder la publication en allemand du *Voyage round the World*, qui est ensuite envoyée à l'éditeur et ami de Forster Johann Karl Philipp Spener le 4 octobre 1776 :

Reisen sind von jeher mit recht als Unternehmungen angesehen worden, welche den Verstand erleuchten, seine Kenntnisse [die des Menschen] in allen Arten der Wissenschaften befestigen und bereichern, das Ganze seiner Erfahrungen vermehren, die Sitten verbessern, das Gefühl mit neuen Gegenständen bekannt machen, den Geschmack verfeinern, ihn zum gesellschaftlichen Leben und allen bürgerlichen Tugenden bilden, von Vorurtheilen befreien und Ihn im ganzen betrachtet, vervollkommen.⁵⁶

⁵⁵ GODEL, *Vorurteil - Anthropologie - Literatur*, op. cit., 2007, pp. 252-255. Voir également BIET Franz, *Die ungeschminkte Maurertugend: Georg Forsters freimaurerische Ideologie und ihre Bedeutung für seine philosophische Entwicklung*, Francfort sur le Main, Peter Lang, 1993, p. 30.

⁵⁶ FORSTER, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 4.10.1776 », art. cit., 1978, p. 53. « Les voyages sont vus depuis toujours, et avec raison, comme des entreprises qui éclairent l'entendement, qui consolident et enrichissent les connaissances de l'homme dans toutes les sortes de sciences, qui accroissent l'ensemble de ses expériences, qui améliorent les mœurs, qui familiarisent le sentiment avec de nouveaux objets, qui raffinent le goût, qui forment l'homme à la vie en société et à toutes les vertus civiques, qui l'affranchissent des préjugés et, lorsqu'on le considère dans son ensemble, le perfectionnent. »

D) Perfectibilité et environnement social

Le milieu naturel reste très important, mais plus important encore est ce qu'en fait l'homme, et ce faisant, ce qu'il fait de lui-même. Un milieu naturel propice peut ne pas signifier un bon développement de l'homme, si celui-ci se laisse aller à son indolence, voire favoriser la stagnation, s'il ne propose pas à l'homme des forces opposées qui excitent son esprit combatif. De même, un milieu social propice, qui se caractériserait par un effort de propagation d'idées progressistes, ou par la familiarité de tous les individus avec des techniques avancées, n'est pas nécessairement gage d'un bon développement de l'homme, si celui-ci se laisse séparer, symboliquement ou réellement, de son milieu et de ses conditions objectives d'existence : si ces réflexions sont présentes à la marge dans l'œuvre de Forster dès le *Voyage autour du monde*, c'est dans les *Vues sur le Rhin inférieur* qu'elles sont réellement thématiques d'une manière centrale. Forster le constate en particulier dans le cadre des observations qu'il fait sur la contre-révolution bruxelloise. Cette contre-révolution repose sur l'inertie des hommes et sur leurs préjugés, qui ne sont rien d'autre, comme le montre Rainer Godel⁵⁷, que des contre-vérités fondées sur l'habitude et coupées de la réalité empirique. Il semble donc fructueux de comparer les rapports qu'entretient l'homme avec son milieu naturel et ceux qu'il entretient avec son milieu social.

1) Tendance à la sociabilité et perfectibilité : Forster lecteur de Ferguson

La lecture de Ferguson et de Blumenbach par Forster au début des années 1780 imprègne sa conception des rapports entre l'être humain et la société qui l'entoure : qu'on le considère d'un point de vue naturaliste, avec le *Bildungstrieb* de Blumenbach, ou anthropologique, avec le *Geselligkeitstrieb* de Ferguson, l'être humain se définit nécessairement par la vie en société. Dès lors, les rapports qu'il entretient et développe avec son environnement social apparaissent au moins aussi importants, sinon davantage, que les rapports avec son environnement naturel. De fait, ce n'est que par son existence au sein d'une société que l'homme peut se perfectionner pour Forster.

Parallèlement au développement par Blumenbach de la tendance formative, Garve met en avant la tendance à la sociabilité (*Geselligkeitstrieb*) qu'il reprend d'Adam Ferguson, dont

⁵⁷ GODEL, *Vorurteil - Anthropologie - Literatur*, op. cit., 2007, p. 254.

il est le traducteur en allemand⁵⁸. Cependant, à la différence de Blumenbach, qui inscrit sa réflexion dans une philosophie de la nature, Ferguson développe sa tendance à la sociabilité en complément de la perfectibilité de Rousseau, et pour s'opposer à Rousseau, comme l'a souligné Norbert Waszek⁵⁹. Outre son intérêt pour le *Bildungstrieb* de Blumenbach, Forster emploie également à plusieurs reprises la « tendance à la sociabilité » de Christian Garve, reprise de Ferguson. Or Blumenbach lui-même intègre la sociabilité dans son *Bildungstrieb* et l'attribue aux animaux comme aux êtres humains⁶⁰. Dès le *Voyage autour du monde*, Forster emploie les deux concepts de Ferguson, comme l'a montré Ludwig Uhlig⁶¹ :

Self-preservation is doubtless the first law of nature, and the passions are subservient to its purposes. [...] They are equally natural to [man] as the sentiments of general philanthropy; and however different and opposite these two impulses of nature may seem, yet they are springs, which by acting against each other, keep the whole system of human society in constant motion, and prevent its total subversion or corruption⁶².

Forster souligne aussi que la présence des Européens à Tanna a permis, parmi un peuple belliqueux, de faire germer très rapidement cette tendance à la sociabilité :

Sobald wir es einmal dahin gebracht hatten, jenen heftigen, aufbrausenden Naturtrieb, der allein die Wilden so argwöhnisch, scheu und feindselig macht (Selbsterhaltung) zu besänftigen, sobald sahe man auch schon in ihren rohen Seelen jenen zweyten, nicht minder starken Naturtrieb – Geselligkeit – aufkeimen und sich entwickeln.⁶³

Forster fait l'expérience de la mise en pratique des idées de Ferguson parmi le peuple de Tanna. La conservation de soi et la tendance à la sociabilité constituent le fondement du développement de toute société, et elles sont naturelles à l'être humain. Cela n'a donc aucun sens de supposer un homme vivant hors d'une société : Forster reprend les arguments de

⁵⁸ Voir la deuxième sous-partie du chapitre 4, pp. 274-275, ainsi que la deuxième sous-partie du chapitre 8, pp. 559-563.

⁵⁹ WASZEK, « La « tendance à la sociabilité » (Trieb der Geselligkeit) chez Christian Garve », *art. cit.*, 2002, p. 2.

⁶⁰ BLUMENBACH, *Über den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäfte*, *op. cit.*, 1781, p. 12.

⁶¹ UHLIG, « Erkenntnisfortschritt und Traditionsbindung in Georg Forsters naturwissenschaftlichem Werk », *art. cit.*, 2010, p. 73.

⁶² FORSTER, *Werke: A Voyage round the World [1777]*, *op. cit.*, 1968, p. 515. « La conservation de soi est sans aucun doute la première loi de la nature, et les passions sont subordonnées à ses fins. Elles sont tout aussi naturelles à l'homme que les sentiments de l'amour général de l'humanité ; et si différents et opposés que puissent paraître ces deux impulsions de la nature, elles sont cependant des ressorts, qui, en agissant l'un contre l'autre, gardent tout le système de la société humaine dans un mouvement constant, et empêchent son déclin ou sa corruption totale. » Le texte allemand ne reprend pas le texte anglais de manière exhaustive, raison pour laquelle c'est l'ouvrage en anglais qui est cité ici.

⁶³ FORSTER, *Reise um die Welt*, *op. cit.*, 1966, p. 270. « Dès lors que nous fûmes parvenus à apaiser cet instinct naturel violent et bouillonnant, qui seul rend les sauvages si défiants, farouches et hostiles (la conservation de soi), aussitôt nous vîmes germer et se développer dans leurs âmes brutes ce second instinct naturel, qui n'est pas moins fort – la sociabilité. »

Ferguson, dès le *Voyage autour du monde*, contre Rousseau, notamment la remise en question des fondements empiriques des théories de Rousseau et la réfutation de la possibilité de l'existence d'un homme en dehors d'une société.

C'est seulement à partir de la moitié des années 1780 que Forster conceptualise réellement la place de la tendance à la sociabilité dans la nature de l'homme. À la suite de Blumenbach, Forster avait souligné dans le *Fil directeur* que l'animal dispose de cette tendance, qui lui permet de se reproduire et de protéger ses petits, au même titre que l'être humain⁶⁴. La différence est liée au fait que l'homme a conscience de permanences⁶⁵, une conscience indispensable pour constituer une société humaine, et qui explique que les animaux ne vivent pas dans des sociétés semblables aux sociétés humaines :

Der Trieb der Selbsterhaltung und der Gesellschaftstrieb äußern ihre Wirkungen im Thiere ohne ein besonnenes Bewußtseyn. Erinnerungen und Erfahrungen können diese Triebe leiten, und das Vermögen, Vorstellungen mit einander zu verbinden, kann selbst thierischen Handlungen den Schein der Überlegung verleihen. Zur Vernunft, zur Wahrnehmung der Verhältnisse und Absonderung der Begriffe, gehört das Bewußtseyn eines abstrakten *Ich* [...].⁶⁶

La possibilité de développer une société spécifique à l'être humain est liée à ce qui caractérise ce dernier, sa conscience réfléchie. Les souvenirs et les expériences des êtres humains, qui ne peuvent exister que grâce à sa conscience, lui permettent de comprendre la nécessité d'une telle vie en société. Or la perfectibilité, en tant qu'elle est la réflexion appliquée (*angewandte Besonnenheit*), se déploie nécessairement dans le cadre de ce produit de la conscience réfléchie (*besonnenes Bewußtsein*) qu'est la société humaine.

2) Perfectibilité, sociabilité et sens de la religion

Forster accorde une place particulière à la religion dans la définition même de l'homme. Or s'il mentionne à plusieurs reprises la dimension individuelle du sens de la religion, il est également convaincu que la religion a une place essentielle dans la définition même de l'homme

⁶⁴ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, p. 189.

⁶⁵ Forster reprend cette idée de Buffon, qui souligne le fait que l'homme reconnaît des permanences dans la nature, ce qui lui permet ensuite de développer sa connaissance de la nature et d'améliorer la maîtrise qu'il exerce sur elle. Voir à ce propos la troisième sous-partie du chapitre 3, pp. 219-221.

⁶⁶ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 195. « L'instinct de conservation et l'instinct de société exercent leurs actions chez l'animal sans conscience réfléchie. Les souvenirs et les expériences peuvent diriger ces instincts, et le pouvoir de relier des représentations entre elles peut donner l'apparence de la réflexion même à des actions animales. Pour la raison, la perception des relations et la distinction des concepts, la conscience d'un *moi* abstrait est nécessaire. »

en tant qu'être civilisé, en tant qu'il appartient à une société : c'est là l'argument principal qu'il emploie contre Buffon, mais aussi, en creux, contre Rousseau, lorsqu'il souligne le fait qu'aucun homme ne vit en dehors d'une société. Pour Forster, il n'existe pas d'homme, ni de société qui ne possède le sens de la religion. Il va même jusqu'à proposer ce sens de la religion comme critère alternatif de l'humanité face à Buffon⁶⁷.

Man nenne mir das Volk, von dem man mit Gewisheit sagen dürfte, es wisse nichts von Gott und habe keinen Gottesdienst.⁶⁸

Forster souligne ici que c'est à un peuple, et non à un individu, qu'il appartient d'avoir le sens de la religion ; ce peuple doit savoir quelque chose de Dieu. Dans les termes, il ne s'agit pas d'une croyance ou d'un sentiment, mais d'une connaissance. Or cette connaissance se transmet entre les hommes, notamment, et le terme apparaît également ici, à travers le culte.

L'association du progrès humain et du sens de la religion apparaissait déjà dans le *Voyage autour du monde*. Forster écrivait alors, toujours à propos des habitants de l'île de Tanna :

Indessen wird freilich auch dieses Volk nicht ganz ohne Religion sein, denn der Gedanke vom Dasein eines höchsten Wesens findet sich gewiss schon bei dem rohesten Wilden, nur dass seine unmittelbaren Bedürfnisse ihn dann noch abhalten demselben weiter nachzuhängen; können diese erst mit weniger Mühe und in kürzerer Zeit befriedigt werden, dann entwickelt sich auch die denkende Kraft des Menschen bald genug, und erhebt sich endlich in ihren Untersuchungen bis jenseits der Körperwelt. So hängt selbst das Wachstum der Gotteserkenntnis von dem Fortgang der Zivilisation ab!⁶⁹

Le sens de la religion est donc présent en tout homme pour Forster, dès le départ, et seule la nécessité de consacrer toute son énergie et sa réflexion à l'assouvissement de ses besoins physiques, dans un environnement encore mal maîtrisé, ne lui permet pas de réfléchir

⁶⁷ Voir la deuxième sous-partie du chapitre 3, pp. 206-207.

⁶⁸ FORSTER, « Herrn von Buffons Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere. Sechster Band [Vorbericht. Anmerkungen. Anhänge][1780] », *art. cit.*, 2003, p. 689. « La domestication des animaux est certes une preuve de la supériorité que l'homme possède sur eux. Cependant, est-ce la seule ? Il existe encore une autre caractéristique qui est plus ancienne et plus générale. Que l'on me nomme le peuple dont on puisse dire avec certitude qu'il ne sait rien de Dieu et qu'il ne lui rend pas de culte. »

⁶⁹ FORSTER, *Reise um die Welt*, *op. cit.*, 1966, pp. 280-281. « Cependant ce peuple non plus ne sera certes pas entièrement dépourvu de religion, car l'idée de l'existence d'un être suprême se trouve déjà assurément chez le sauvage le plus rude, seulement, ses besoins immédiats l'empêchent encore de se concentrer davantage sur cette question ; une fois qu'il peut les assouvir avec un effort moindre et en un temps plus court, alors la force de pensée de l'homme a tôt fait de se développer, et s'élève enfin dans ses recherches au-delà du monde physique. Ainsi, même la croissance de la connaissance de Dieu dépend de la marche de la civilisation ! »

davantage à la religion. La « marche de la civilisation » entraîne aussitôt le progrès de la connaissance de Dieu et du sens de la religion.

Ce que Forster observe chez les habitants de l'île de Tanna forme le fondement de sa réflexion sur le sens de la religion : quelques années plus tard, Forster intègre ce sens de la religion au patrimoine commun de toute l'humanité. Dans *Über Proselytenmacherei*, il cherche notamment à montrer que lorsque les protestants se détournent de leur religion, c'est le plus souvent par manque de sentiment moral, et que le meilleur moyen de combattre cette apostasie est de leur accorder une plus grande liberté. C'est le seul moyen qui n'exerce sur eux aucune violence. Imposer une religion par la force ne peut être bénéfique car cela ne laisse aucune place à la liberté de penser, à l'amour de la vérité ou à la raison. Que faire alors pour permettre aux prosélytes, à ceux qui, aveuglés par des despotes, ne font preuve d'aucune tolérance à l'égard des représentants d'autres confessions, de se libérer ? Forster décide de partir du principe qu'ils sont des esclaves. Mais des esclaves eux-mêmes sont encore des hommes ; il faut donc faire appel au fonds commun à tous les hommes, toujours présent chez ces esclaves, et que la domination par des despotes ne saurait détruire.

Um ihrer Denkkraft Wirksamkeit, ihrem Gefühl sittliche Vollkommenheit zu verschaffen, fordern wir also ihre Wiedereinsetzung in alle Rechte der Menschheit. Freie Menschen nur können ihrer Bestimmung gemäß handeln. Laßt uns hinwegjelen über das allzubekannte, allzuwahre, was, so oft man es erwähnt, die Lebenskraft selbst des Sklaven mit seiner Wahrheit durchdringt: *Frei sein* heiße Mensch sein [...].⁷⁰

On ne saurait faire appel à la réflexion (*Denkkraft*) de ces hommes, ni à leur sentiment (*Gefühl*), puisque ces caractéristiques habituelles de l'homme leur ont été confisquées ou ont été perverties ; il faut faire appel à la force vitale de l'homme (*Lebenskraft*). Cette force vitale permet à tous, même aux esclaves, de reconnaître que seul l'homme libre peut devenir parfait⁷¹.

Le prosélytisme est une conception mal comprise de la religion, l'intolérance est absurde car la religion doit être un partage et non une limitation : voilà ce qu'affirme ici Forster. Mais ce passage nous révèle bien plus sur sa conception de la nature humaine : dans la religion aussi, la perfectibilité de l'homme passe par l'interaction entre l'intérieur et l'extérieur de l'homme,

⁷⁰ FORSTER, « Über Proselytenmacherei [1789] », *art. cit.*, 1974, p. 202. « Pour conférer à leur réflexion une efficacité, à leur sentiment une perfection morale, nous exigeons donc leur rétablissement dans tous les droits de l'humanité. Seuls des hommes libres peuvent agir conformément à leur destination. Ne nous attardons pas sur ce qui n'est que trop connu, que trop vrai, ce qui, aussi souvent qu'on le mentionne, pénètre de sa vérité la force vitale de l'esclave lui-même : *Être libre*, c'est être homme [...]. »

⁷¹ *Ibid.*, pp. 202-203.

par son partage d'une connaissance intime de la divinité avec les autres membres de la société. On l'a vu, le sens de la religion est si important pour Forster qu'il le présente dans certains textes comme ce qui définit l'homme ; mais ce sens de la religion est étroitement lié à la liberté, au perfectionnement, et aux rapports entre les hommes.

Ces interactions avec ceux qui l'entourent sont à la fois le moyen et le but du perfectionnement de l'homme : il reconnaît l'harmonie de ses rapports avec les autres et, à travers eux, la force sacrée de l'homme, une connaissance qui lui permet à son tour de transmettre aux autres son sens de la divinité. Cette dynamique constante de l'homme et de la société, qui ne saurait s'interrompre sous peine de voir dépérir tant l'homme que la société, puisque pour Forster aucun équilibre statique et durable ne peut être atteint sous peine de conduire à la mort⁷², dépend de cette force vitale (*Lebenskraft*) ou sacrée (*heilige Kraft*) qui conditionne la perfectibilité de l'homme.

Tous les hommes, même l'esclave, qui est l'homme le plus éloigné de sa propre nature, reconnaît la vérité de cette affirmation. La connaissance et la transmission de cette connaissance, là encore, ont un rôle crucial dans la définition dynamique de l'homme pour Forster.

3) Vivre en harmonie avec son environnement social comme avec son environnement naturel ?

Forster a un rapport personnel à la perfectibilité, qui est en partie dicté par son statut d'homme des Lumières et la mission qu'il associe à ce statut. Ceux qui ont pu le plus se perfectionner dans une société doivent transmettre leurs connaissances, et leur environnement social leur permettra également d'enrichir leurs propres connaissances. L'homme des Lumières, qu'il soit philologue, linguiste, naturaliste, s'inscrit dans une interaction avec son environnement social qui est bénéfique à lui comme aux autres : de la même manière que l'homme peut vivre en bonne intelligence avec son environnement naturel, en contribuant par exemple à perfectionner les plantes dont il se nourrit, il peut et doit vivre en bonne intelligence avec son environnement social.

⁷² Voir ci-dessus dans le même chapitre, pp. 374-378.

À ce titre, le fait que ce soit dans un panégyrique à la gloire du capitaine James Cook que Forster développe de la manière la plus précise sa conception de la perfectibilité n'est certainement pas un hasard : les grands hommes, et en particulier les grands explorateurs, dont la vocation est de faire connaître la vérité à ceux qui sont restés chez eux, ont un rôle essentiel dans la découverte, mais aussi dans la propagation des connaissances. En parlant de James Cook, de Magellan, de Christophe Colomb, il écrit :

Wahrheit war die Botschaft, die alle große Männer an die Menschheit zu verkündigen hatten; Wahrheit, Verhältniß der Dinge unter einander und zu uns.⁷³

C'est bien un rapport, une interaction que doit faire voir le grand homme à l'humanité, un lien entre les choses là où il pourrait sembler ne pas exister. C'est cette élucidation partielle des rapports de l'homme à son environnement, proche ou lointain, qui permet à l'homme de se développer et de développer sa perfectibilité.

Forster écrit à son beau-père Christian Gottlob Heyne, qui envisage d'accepter un poste à Copenhague :

Als Vereinigungspunkt von Kenntnissen ist Kopenhagen wegen seines Handels gut gelegen; die Schifffahrt erleichtert Alles. [...] Wenn Sie in Göttingen mehr an einzelnen Köpfen thun können, so ist dort dafür Ihr Wirkungskreis so viel größer.⁷⁴

Idéalement, le but de l'homme des Lumières et les avantages que peut en retirer la ville se confondent : la ville de Copenhague semble permettre une harmonie parfaite entre le penseur des Lumières et les habitants, la ville en tant que lieu d'échange permet au professeur d'avoir accès à de nombreuses connaissances (*Vereinigungspunkt von Kenntnissen*) et en contrepartie la taille de la ville lui permet de les transmettre à un grand nombre. En ce sens, l'adéquation entre le penseur des Lumières et son environnement social, pourvu que ce dernier soit propice, est essentielle.

Forster souligne également le fait que les rapports de l'homme à son environnement, et le rapport de l'homme aux autres hommes, sont essentiels dans le développement des capacités de réflexion. Il suit en cela les idées d'Helvétius. Forster écrit un an environ avant la rédaction

⁷³ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 199. « La vérité était le message que tous les grands hommes avaient à délivrer à l'humanité ; la vérité, le rapport que les choses ont entre elles et qu'elles ont à nous. »

⁷⁴ FORSTER Georg, « Georg Forster an Christian Gottlob Heyne, 19.06.1789 », in: *Werke: Briefe Juli 1787 - 1789*, vol. 15, Berlin, Akad.-Verl., 1981, p. 307. « En tant que point de convergence des connaissances, Copenhague est bien placée en raison de son commerce ; le trafic maritime facilite tout. [...] Si à Göttingen vous pouvez faire davantage dans un petit nombre d'esprits, là-bas, en contrepartie, le champ de votre action sera bien plus étendu. »

de Cook, l'explorateur, dans une lettre à son ami Samuel Thomas Sömmerring datée du 16 janvier 1786 :

Wenn man aus der menschlichen Gesellschaft zu lange wegbleibt, so verlernt man doch wahrlich auch ihren Ton. Mein Held, Helvetius, sagt: c'est dans les déserts que se ramassent les diamans, et dans les villes qu'on les taille, les polit et les monte ; c'est pourquoi je suppose qu'on ne puisse s'illustrer dans les Lettres, sans partager son temps entre le monde et la retraite⁷⁵.

En convoquant ici Claude-Adrien Helvétius, Forster se replace dans la communauté humaine dans son entier. Helvétius est un philosophe sensualiste français, proche des milieux des Encyclopédistes. Il est matérialiste : pour lui, toutes les idées résultent des objets qui produisent en nous des sensations. La citation d'Helvétius est une note de son ouvrage *De l'Homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*, publié en 1773 à titre posthume⁷⁶. Helvétius affirme dans l'ouvrage l'égalité de tous les hommes, qui ne se différencient les uns des autres que par leur éducation : la finesse plus ou moins importante des sens des hommes n'a pas d'influence sur leur esprit, car l'esprit consiste dans la connaissance des rapports des objets entre eux, des rapports qui restent identiques quelle que soit la finesse des sensations des individus⁷⁷. Le passage auquel se rapporte la note citée par Forster se penche sur cette inégalité des hommes : si les habitants du Kamchatka⁷⁸ peuvent sembler moins intelligents que les Européens, écrit Helvétius, leur industrie dans la confection de vêtements est bien supérieure à celle des Européens, parce qu'ils vivent dans une région particulièrement soumise aux intempéries⁷⁹. Par conséquent, les domaines auxquels s'appliquent les talents de l'homme varient en fonction de ses expériences, de son éducation et du hasard, mais tous les hommes

⁷⁵ FORSTER, « Georg Forster an Samuel Thomas Sömmerring, 16.01.1786 », *art. cit.*, 1978, p. 428. « Lorsqu'on reste trop longtemps à l'écart de la société humaine, il est sans conteste vrai que l'on désapprend aussi son ton. Mon héros, Helvétius, dit : *c'est dans les déserts que se ramassent les diamans, et dans les villes qu'on les taille, les polit et les monte ; c'est pourquoi je suppose qu'on ne puisse s'illustrer dans les Lettres, sans partager son temps entre le monde et la retraite.* »

⁷⁶ HELVÉTIUS Claude-Adrien, *Œuvres complètes: De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation [1773]*, vol. 2, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 276. « Je suppose qu'on ne puisse s'illustrer dans les lettres sans partager son temps entre le monde et la retraite ; que ce soit dans les déserts que se ramassent les diamants, et dans les villes qu'on les taille, les polit et les monte ; il est évident que le hasard et la fortune, qui me permettent d'habiter tour à tour la ville et la campagne, auront plus fait pour moi que pour un autre. »

⁷⁷ *Ibid.*, p. 153.

⁷⁸ Il s'agit d'une péninsule située à l'extrême est de la Russie, qui s'avance entre la mer de Béring et l'océan Pacifique.

⁷⁹ HELVÉTIUS, *Œuvres complètes: De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation [1773]*, *op. cit.*, 2011, p. 257.

sont dotés par nature de la même capacité de réflexion, qu'ils peuvent développer ou non. Les inégalités sont seulement liées à cette éducation et au hasard. Helvétius écrit :

D'où provient l'extrême inégalité des esprits ? de ce que personne ne voit précisément les mêmes objets ; ne s'est précisément trouvé dans les mêmes positions ; n'a reçu la même éducation ; et de ce qu'enfin le hasard qui préside à notre instruction ne conduit pas tous les hommes à des mines également riches et fécondes.

C'est donc à l'éducation, prise dans toute l'étendue du sens qu'on peut attacher à ce mot, et dans lequel l'idée même du hasard se trouve comprise, qu'on peut rapporter l'inégalité des esprits⁸⁰.

La note que cite Forster se rapporte à ce paragraphe. Helvétius y donne son propre cas en exemple : il vit une partie de l'année en ville, et une partie de l'année à la campagne. C'est ce partage entre la ville et la campagne qui lui a permis de développer son talent d'homme de lettres. Il semble possible d'interpréter ce passage de la manière suivante : le rapport tour à tour étroit et lointain à ses semblables a permis à Helvétius d'abord d'accumuler un certain nombre d'observations sur les hommes, puis de jouir d'une solitude et d'un calme qui lui ont permis d'organiser et de formaliser ces observations. Forster reprend à Helvétius cette idée que ce sont les rapports entre l'homme et son environnement qui définissent les modalités du développement de ses facultés, mais que ce développement existe en tout lieu, et pour tout peuple. Il reprend également, cette fois-ci de manière explicite, la conscience intime de l'homme des Lumières, qui réfléchit sur la place qu'il occupe dans son milieu et sa société et la manière dont il peut, grâce à cette place, être utile à la société.

Forster ressent ce qu'il décrit de manière théorique, le jeu entre la réflexion et les sens permettant le développement de la connaissance, de manière très concrète, dans son activité d'écrivain. Il écrit ainsi à son ami Jacobi, peu de temps avant le début de son voyage le long du Rhin :

Den ganzen Winter muß ich compiliren und übersetzen! Mein Kopf ist leer, ich weiß der Welt nichts Eigenes mehr zu sagen. Wer doch auch nach Italien oder England, oder nach Spanien oder noch weiter hin, wo nur irgend Neues zu sehen ist, reisen könnte! Denn am Ende, mehr hat man doch nicht, als was einem durch diese zwei kleinen Öffnungen der Pupille fällt und die Schwingungen des Gehirns erregt! Anders als so nehmen wir die Welt und ihr Wesen nicht in uns auf. Die armseligen vierundzwanzig Zeichen reichen nicht aus; etwas ganz anderes ist die Gegenwart der Dinge und ihr unmittelbares Einwirken.⁸¹

⁸⁰ Ibid., p. 258.

⁸¹ FORSTER Georg, « Georg Forster an Friedrich Heinrich Jacobi, 15.11.1789 », in: *Werke: Briefe Juli 1787 - 1789*, vol. 15, Berlin, Akad.-Verl., 1981, p. 371. « Je dois compiler et traduire pendant tout l'hiver ! Ma tête est vide, je ne sais plus dire au monde quoi que ce soit qui me soit propre. Si seulement je pouvais voyager vers l'Italie ou

La seule vraie possibilité qu'a l'homme de produire de la connaissance nouvelle, c'est l'observation directe par les sens ; elle seule a la capacité de produire une réelle stimulation du cerveau et de la réflexion. L'action psychologique qu'exerce l'observation directe sur l'écrivain apparaît ici également : Forster ne parvient plus à être productif à partir d'un matériau écrit mais ressent le besoin, comme au cours du voyage autour du monde, d'expérimenter à nouveau lui-même des environnements qui ne lui sont pas familiers. L'acquisition de connaissances vraiment nouvelles et utiles se fait par la confrontation de la raison et des sens à un environnement inconnu, qui les met à l'épreuve. La conceptualisation de nouvelles idées, la lecture d'ouvrages philosophiques ou de récits de voyage, permettent de raffiner la raison ; mais ce raffinement de la raison est stérile et sans but si elle ne peut pas appliquer ses catégories à des observations nouvelles fournies par les sens à partir de l'environnement.

E) La liberté humaine réside-t-elle dans la perfectibilité des rapports à l'environnement naturel et social ?

1) Rapports à l'environnement et déterminisme naturel

Dans le règne animal et végétal, la tendance formative dicte aux organes des sens la manière dont ils doivent réagir face à des conditions naturelles données. La tendance formative, qui correspond à ce que d'autres penseurs peuvent appeler l'instinct et comprend également la tendance à la sociabilité et la tendance à la conservation de soi, chez Blumenbach comme chez Forster, informe de l'extérieur, dès la reproduction, le comportement des animaux et des plantes. Ces derniers sont donc déterminés d'une double manière : ils sont déterminés par la tendance formative présente en eux ainsi que par leurs conditions locales de vie, qui leur sont données et qu'ils ne peuvent modifier que dans le cadre strict de ce qu'autorise leur tendance formative. Ils disposent d'un rapport à l'environnement naturel caractérisé par une forme de perfection, mais une perfection fermée et entièrement déterminée par la nature, tant par les conditions de vie sur lesquelles ils peuvent agir que par la modalité de cette action.

l'Angleterre, ou l'Espagne ou bien encore plus loin, où seulement l'on voit quelque chose de neuf, quoi que ce soit ! Car, en fin de compte, on n'a rien de plus que ce qui passe à travers ces deux petites ouvertures de la pupille et qui provoque les oscillations du cerveau ! Pour nous, il n'existe aucun autre moyen de recevoir en nous le monde et son essence. Ces misérables vingt-quatre signes ne suffisent pas ; c'est tout autre chose que la présence des choses et l'impression immédiate qu'elles font. »

Chez les êtres humains, en tant qu'ils sont des organismes vivants, ce déterminisme naturel s'applique également. La présence en l'être humain de facultés et dispositions absentes chez l'animal ou la plante développe cependant un système de relations bien plus complexe. L'être humain dispose de la conscience, « seul cadeau fait à son organisation humaine » comme l'écrit Forster⁸². Cette conscience développe peu à peu des rapports à l'action qui entrent en concurrence avec la tendance formative. L'action des organes des sens sur l'environnement naturel de l'individu et la réaction de cet environnement éduquent peu à peu l'individu et lui font développer sa volonté d'abord, puis, dans un second temps, sa réflexion, et enfin ses conceptions morales. C'est ce que Forster développe dans *Cook, l'explorateur* lorsqu'il retrace l'histoire des premières actions de l'être humain : cette préméditation de la volonté, qu'il associe à la réflexion et à la conscience, est née de l'action sur l'environnement et de la réaction de ce dernier. Le caractère potentiellement ouvert et indéterminé de cette action est cependant limité, en raison de l'action concurrente de la nature en l'être humain : face à la conscience de soi et à la réflexion (*Besonnenheit*), qui sont indéterminées et peuvent permettre la réalisation d'une action libre si elles sont suffisamment cultivées, on trouve la tendance formative (*Bildungstrieb*) ainsi que les conditions de vie, qui restent déterminées par la nature. La volonté et l'action des organes des sens sont l'enjeu de cette rivalité. C'est ainsi que la force qui agit en l'être humain et fait naître en lui des désirs est antérieure à toute conception morale :

Kraft und Wille thätig zu wirken, gehen dem Bewußtseyn, wie gewirkt werden solle und dürfe, lange vorher [...].⁸³

La simple force de la volonté, que les jeunes gens peuvent prendre pour une liberté d'action totale, est en réalité en grande partie dictée par la nature, et à ce titre, déterminée⁸⁴. Pour être réellement libre et comprendre ce qu'est une action morale, c'est-à-dire dictée par autre chose que le déterminisme naturel, l'homme doit être capable de prendre du recul sur sa propre action.

⁸² FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 195.

⁸³ FORSTER, « Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika [1791] », *art. cit.*, 1985, p. 512. « La force et la volonté d'agir activement précèdent d'une longue période la conscience de la manière dont on doit agir et dont on a le droit d'agir [...]. »

⁸⁴ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, p. 189. Voir à ce propos la troisième sous-partie du chapitre 4, pp. 294-296.

2) L'action humaine, entre déterminisme naturel et indétermination : vers une action libre ?

Chez l'être humain, et cela le distingue là encore des animaux, les conditions de vie sociales sont susceptibles de prendre le pas sur les conditions de vie naturelles, voire de les supplanter. C'est dans ce cadre que se déploie la perfectibilité humaine. Au cours de son enfance et de sa jeunesse, l'être humain est influencé par la tendance formative à travers ses désirs, qui le conduisent à agir beaucoup et de manière immédiate, sans pouvoir donc disposer de la médiation qu'apporte l'emploi de la réflexion pondérée. Forster souligne que cette influence des désirs sur l'action diminue avec l'âge, en même temps que la possibilité d'agir elle-même. La détermination naturelle est donc très forte dans les premiers temps de la vie humaine et parmi les peuples considérés comme se trouvant encore dans leur jeunesse. Cette circonstance n'a rien de négatif cependant : au contraire, il s'agit là du passage obligé de tout développement d'une réflexion et d'une conscience morale, qui recommence à chaque génération⁸⁵.

La perfectibilité, pour Forster, suppose une réflexion pondérée, puisqu'elle est l'application de cette réflexion pondérée (*Besonnenheit*) dans le réel. Si la perfectibilité est essentielle à la nature humaine, au point d'être qualifiée par Forster de « critère de l'humanité »⁸⁶, c'est parce qu'elle atteste du caractère réfléchi de l'action d'un individu ou d'un peuple. Lorsque la tendance formative fait moins sentir son influence à la volonté, cette dernière agit bien davantage en fonction de la conscience et de la réflexion. Les sens peuvent également être éduqués de manière à restituer eux-mêmes d'une manière moins immédiate leur matériau sensible à la raison, pour donner le temps à la réflexion de faire son œuvre.

Ce développement progressif d'une détermination naturelle à une certaine indétermination, grâce à l'application dans l'action de la réflexion pondérée, définit la perfectibilité : l'être humain fait la preuve de l'existence de sa faculté à progresser si au moins une partie de ses actions n'obéit à aucune détermination préalable, ou que du moins son action témoigne d'un effort en direction de cette indétermination, par le développement de ses facultés. La perfectibilité et la liberté ont donc partie liée chez Forster.

⁸⁵ FORSTER, « Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika [1791] », *art. cit.*, 1985, p. 512.

⁸⁶ FORSTER, « Recension : The capacity of negroes for religious and moral improvement considered; short and practical discourses to negroes. By Richard Nisbet [1791] », *art. cit.*, 1977, p. 288.

3) Rapports sociaux hostiles et mise en danger de l'action libre et perfectionnante

Parmi les peuples européens, Forster constate une remise en cause de la possibilité d'actions témoignant de la perfectibilité, non pas en raison d'une pression trop forte du déterminisme naturel, mais du déterminisme social. Lorsque les conditions de vie et les rapports sociaux ne permettent plus aucune action libre à l'être humain, les effets sont tout aussi dévastateurs que lorsque les conditions de vie naturelles sont hostiles et impropres à la vie humaine. Ces conditions naturelles hostiles n'éradiquent pas nécessairement les êtres humains, mais elles peuvent aller jusqu'à tuer en eux la plus grande partie de leur humanité pour Forster, comme le montrait déjà sa description des habitants de la Terre de Feu, ainsi que de l'île de Pâques, dans le *Voyage autour du monde*⁸⁷.

Tout comme un climat hostile, des rapports sociaux hostiles à la plus grande partie d'un peuple ne mettent pas seulement en danger la possibilité d'agir librement dans l'instant, mais aussi, à plus longue échéance, la constitution même des organes et des facultés devant permettre ces actions libres et conformes à la perfectibilité des individus et d'un peuple tout entier. La volonté, la réflexion, mais aussi l'habileté de certains organes des sens ainsi que le caractère malléable du cerveau peuvent être perdus définitivement si un peuple se trouve confronté à des rapports sociaux et politiques hostiles, une crainte réelle que Forster exprime dans les *Vues sur le Rhin inférieur*⁸⁸. Or ces rapports sociaux, à l'inverse des rapports naturels, ne constituent pas une excuse pour un manque de perfectibilité ; bien au contraire, les peuples concernés sont directement responsables de leur environnement social, puisqu'il est un produit de leur société⁸⁹.

La perfectibilité est le principe de la connaissance et de l'action humaine. Elle est une force comparable aux forces qui agissent sur l'homme et sur ses sens dans la nature, mais elle n'est pas uniquement cela : elle comporte également une dimension morale, en tant qu'elle est une tendance formative morale, et une dimension réflexive, en tant qu'elle est une réflexion appliquée. Elle n'est envisageable que dans un référentiel galiléen, au sens de la mécanique

⁸⁷ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1965, p. 464 ; FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1966, pp. 382-383. Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 2, p. 154.

⁸⁸ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein, op. cit.*, 1958, p. 173.

⁸⁹ Voir à ce propos les deux premières sous-parties du chapitre 9, pp. 604-514.

newtonienne : à chaque force, à chaque action répond une réaction. Parce qu'elle est une force, la perfectibilité ne peut donc exister qu'en présence d'une force opposée. Or, souligne Forster, il ne saurait exister longtemps d'équilibre entre ces forces ; pour délimiter, puis agrandir sa propre sphère d'influence, ou son champ de gravité, l'homme doit compenser les forces qui s'exercent sur lui. De cette manière, il étend son champ d'action. Cette extension est indispensable, sous peine de stagnation et de corruption. Mais en étendant ce champ d'action, l'homme se voit confronté à d'autres forces, plus grandes, au fur et à mesure que son environnement s'étend. Des équilibres précaires successifs s'établissent donc au cours de sa progression, qu'il surmonte progressivement.

L'outil premier de cette progression est la connaissance : la force de l'homme, à travers la perfectibilité, est qu'il parvient à se nourrir de cette force qui agit sur lui, en acquérant ainsi, même si cette force est néfaste, une connaissance de cette force. En intégrant la connaissance de cette force, il apprend la manière dont il est possible d'agir sur elle.

II) Perfectibilité et morale

Forster associe étroitement la perfectibilité à une tendance formative morale, tendance qui n'existe pas parmi les animaux, pas plus que la perfectibilité elle-même. La moralité de Forster trouve son origine, comme la connaissance et l'éveil des facultés humaines, dans le rapport sensible avec l'environnement naturel et social. Quel rôle joue alors la perfectibilité dans ce développement d'une morale locale ? Permet-elle également l'existence d'une morale humaine universelle ?

A) Définition de la vertu

1) Une définition relative de la vertu ?

Un peuple ou un individu ne peuvent être dits vertueux pour la religion chrétienne que s'ils sont touchés par la grâce divine, selon Thomas d'Aquin. Un peuple non chrétien ne saurait donc disposer de la vertu. À partir de la moitié du XVIII^e siècle, cette définition de la vertu rencontre une opposition grandissante parmi les hommes des Lumières. La conception de la

vertu de Forster quitte très tôt le champ d'une définition théologique au profit d'une définition plus empirique et relative à chaque peuple. Cette définition de la vertu correspond à une volonté claire de Forster de ne pas souscrire à la définition théologique. En cela, Forster s'inscrit dans une certaine lignée de penseurs qui, au cours des années précédant ses premiers écrits, ont défendu cette idée. En 1767, Marmontel fait paraître en France son roman *Bélisaire*, interdit par la censure parce que le héros suppose que les hommes qui ont fait le bien dans l'Antiquité, notamment Marc-Aurèle et Caton, seront eux aussi sauvés par la grâce divine et qu'il les retrouvera au Paradis⁹⁰. En 1772, le prédicateur protestant Johann August Eberhard fait paraître sa *Neue Apologie des Sokrates, oder Untersuchung der Lehre von der Seligkeit der Heiden*⁹¹. Il y affirme que les païens peuvent aussi être vertueux et qu'on ne doit pas damner les hommes justes et vertueux de l'Antiquité en supposant qu'ils n'ont pas été touchés par la grâce divine. Cette thèse fait scandale en 1772 et empêche Eberhard de poursuivre sa carrière de prédicateur. Attribuer une origine non révélée à la vertu, et supposer que des peuples païens puissent connaître la vertu au même titre que les peuples chrétiens, pose donc encore de grandes difficultés au début des années 1770, qu'on souhaite attribuer cette vertu à un ailleurs temporel, aux Grecs ou aux Romains de la période précédant la naissance de Jésus-Christ, ou bien à un ailleurs spatial, à des peuples non-européens.

Lorsque Forster fait paraître son *Voyage autour du monde*, cinq ans après la parution de l'ouvrage de Eberhard, il attribue à plusieurs reprises certaines vertus à des peuples non chrétiens. Lorsqu'il aborde le sujet du séjour d'O-Maï en Europe, il indique que les Européens ont une conception sublime de la vertu, mais souligne le fait qu'il aurait été possible d'inculquer cette conception à des non-Européens⁹². La manière dont Forster présente la vertu dans le *Voyage autour du monde* ne laisse donc aucun doute sur sa conviction que les Européens n'en ont pas l'apanage. Il écrit ainsi à propos des habitants de Tahiti, en prenant notamment l'exemple de Maheine, cet autre habitant des mers du Sud qui accompagna les explorateurs durant quelques mois, sans les accompagner en Europe :

⁹⁰ MARMONTEL Jean-François, *Bélisaire*, Paris, Merlin, 1767, pp. 235-242.

⁹¹ EBERHARD Johann August, *Neue Apologie des Sokrates, oder Untersuchung der Lehre von der Seligkeit der Heiden*, Berlin, Stettin, Friedrich Nicolai, 1772. Voir également HÄBLER Gerda, *Johann August Eberhard (1739-1806). Ein streitbarer Geist an den Grenzen der Aufklärung*, Halle, Hallescher Verlag, 2000, pp. 9-13.

⁹² FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1965, p. 16.

Sie kennen die geselligen Tugenden und Pflichten und üben sie auch getreulich aus.⁹³

Si les vertus ne sont pas présentes en chaque peuple, elles sont susceptibles de l'être, car l'homme est capable de se perfectionner, y compris du point de vue moral. Forster établit une distinction entre les vraies vertus, présentes par nature en chaque homme, quel que soit le peuple considéré, et les vertus de convention, qui n'ont aucune valeur intrinsèque mais qui tirent uniquement leur validité de l'organisation d'une société particulière et qu'il est donc normal de ne pas retrouver dans d'autres sociétés, sans que l'absence de ces prétendues vertus atteste d'un quelconque manque dans ces sociétés. Il écrit ainsi à propos des habitants de Mallicolo :

Schamhaftigkeit [...] so wohl als die Keuschheit, sind bloße Folgen unserer Erziehung, nicht aber angebohrne Begriffe, wofür wir sie mit eben so wenig Recht zu halten pflegen als wir manches andre moralische Gefühl für natürliche Instincte auslegen. Bey allen rohen ungebildeten Völkern findet man augenscheinliche Beweise, dass Schaam und Keuschheit, im Stande der Natur, ganz unbekante Tugenden sind. Daher kommt es auch, daß sie, als bloße Conventions-Tugenden, nach Maasgabe des Unterschiedes in der Sittenverfeinerung, überall verschiedentlich modificirt sind. [...] Weit allgemeiner und inniger scheinen dagegen die Begriffe von Schönheit dem Menschen eingepflanzet zu seyn, so sehr sie auch bey unterschiednen Völkern von einander abweichen mögen.⁹⁴

Forster emploie ici le terme d'état naturel, qu'il ne faut cependant pas confondre avec l'état de nature de Rousseau⁹⁵. De fait, cet état naturel est immédiatement associé ici au terme de « peuples non éduqués », il s'agit donc bien d'un état dans lequel une société est déjà établie. La différence entre cet état naturel et l'état de nature de Rousseau peut être éclairé par ce qu'écrit Iselin dans *Über die Geschichte der Menschheit* : Iselin souligne que l'état de nature de Rousseau n'est pas le véritable état de nature, mais qu'il s'agit d'un état d'animalité qui n'a aucune légitimité à éclairer la nature de l'être humain, même en tant que fiction comme c'est le cas chez Rousseau⁹⁶.

⁹³ FORSTER, *Reise um die Welt*, op. cit., 1966, p. 126. « Ils connaissent les vertus et les devoirs civils et, de plus, ils les exercent fidèlement. »

⁹⁴ Ibid., pp. 181-182. « La pudeur, tout autant que la chasteté, sont de simples conséquences de notre éducation, et non pas des concepts innés, raison pour laquelle nous sommes tout aussi peu fondés à les observer qu'à tenir certains autres sentiments moraux pour des instincts naturels. Chez tous les peuples frustes et non éduqués, on trouve des preuves évidentes du fait que la pudeur et la chasteté sont des vertus totalement inconnues à l'état naturel. C'est également pour cela que, en tant qu'elles sont de simples vertus de convention, elles sont partout modifiées d'une manière différente, à la mesure de l'écart dans le raffinement des mœurs. Par contre, les concepts de beauté semblent être inculqués à l'homme de manière bien plus générale et intime, quand bien même ils divergent fortement les uns des autres chez des peuples différents. »

⁹⁵ Pour la clarté du propos, nous traduisons ici *Stand der Natur* par état naturel et non par état de nature. La distinction n'existe pas en allemand cependant, puisque l'état de nature de Rousseau peut être restitué aussi bien par les termes *Naturstand*, *Naturzustand* que par *Stand der Natur*.

⁹⁶ ISELIN, *Über die Geschichte der Menschheit*, op. cit., 1784, pp. 162-163. À propos de cet état d'animalité et des rapports entre Forster et Iselin, voir la deuxième sous-partie du chapitre 2, p. 160.

Forster désigne ici par ce terme les degrés les moins avancés auxquels peut se trouver un peuple. Puisque la pudeur et la chasteté ne sont pas des vertus que l'on trouve dans cet état naturel, écrit Forster, elles ne peuvent être que des vertus de convention. Cela laisse supposer que les vraies vertus sont connues des hommes, même dans cet état naturel où se trouvent les peuples les plus rudes et les moins éduqués. Chaque individu de chaque peuple dispose donc de la connaissance de ces vraies vertus. Tout comme la réflexion ou la raison, la moralité est présente à l'état de germe en l'être humain, et ne peut être développée qu'à l'aide de conditions de vie propices et de rapports adéquats d'un peuple à ces conditions de vie. De fait, la suite du texte souligne le fait que le concept de beauté est, lui, bien présent en l'homme dès le degré le moins avancé de son développement. On peut donc sans doute le voir, sinon comme une vertu, du moins comme un concept premier de l'homme, nécessairement développé dès ses premiers contacts avec son environnement, quel que soit cet environnement et quelle que soit la forme que prend ce concept de beauté. Au contraire, la pudeur est, souligne Forster, un luxe sous ces latitudes où les vêtements n'ont aucune raison d'être, et les habitants de cette contrée ne sont pas riches :

In einem solchen Klima bedarf man keiner Kleidung, und es würde bloßer Luxus sein, wenn man welche trüge, dazu sind aber die Einwohner noch nicht reich und wohlhabend genug.⁹⁷

De ce qui est une vertu en Europe, la pudeur, Forster fait un luxe, renversant ainsi la perspective : Forster semble employer ici le terme de luxe de manière positive, en l'inscrivant implicitement dans une progression qui présuppose une certaine richesse avant que ne puisse apparaître le luxe. Mais le fait même que Forster emploie le terme de luxe place ses réflexions dans un débat bien plus large et fécond au XVIII^e siècle, entre les défenseurs du luxe et ceux qui s'y opposent. Certains, comme Voltaire, estiment qu'avec le développement du commerce qu'il permet le luxe participe de la progression des peuples, tandis que d'autres, comme Rousseau, sont plus défiants et considèrent le luxe comme un amollissement de l'homme, qui s'inscrit dans le remplacement de la vertu par l'argent au centre des sociétés européennes. En réaction à ce traitement négatif du luxe, Voltaire écrit :

Si l'on entend par luxe tout ce qui est au-delà du nécessaire, le luxe est une suite naturelle des progrès de l'espèce humaine ; et, pour raisonner conséquemment, tout ennemi du luxe doit croire

⁹⁷ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1966, p. 181. « Sous un tel climat, on n'a pas besoin de vêtements, et ce serait du luxe pur et simple d'en porter, mais ces habitants ne sont encore ni assez riches, ni assez prospères pour cela. »

avec Rousseau que l'état de bonheur et de vertu pour l'homme est celui, non de sauvage, mais d'orang-outang⁹⁸.

Forster semble ici se placer davantage du côté de Voltaire que de celui de Rousseau. Pourtant il existe bien, depuis l'Antiquité, une critique traditionnelle du luxe qui l'oppose à la vertu et qui est développée à nouveau par certains courants des Lumières. Il est donc possible de reconnaître une critique morale implicite dans ce passage : ce que les Européens considèrent comme une vertu, la pudeur, ne serait en réalité que la manifestation de leur goût pour le luxe, qui s'est substitué à la vertu dans les sociétés européennes du XVIII^e siècle. Par conséquent, le jugement moral par les Européens des peuples extra-européens à l'aune de l'absence de pudeur est non seulement invalide, puisque la pudeur n'est pas en réalité une vertu réelle, mais peut même être renversé : en croyant reconnaître une absence de vertu chez d'autres peuples, les Européens font la preuve du dévoiement de leur propre concept de vertu, qui oublie l'essentiel pour se concentrer sur l'accessoire, en semblant parfois accorder plus d'importance à la bienséance qu'à la moralité réelle⁹⁹. Forster lui-même semble se rallier dans le *Voyage autour du monde* à l'idée selon laquelle l'introduction du luxe européen dans une société extra-européenne corrompt les rapports sociaux et précipite l'arrivée de troubles politiques, par l'apparition d'inégalités entre les individus¹⁰⁰.

Forster fait ainsi la preuve que l'un des enseignements des voyages d'exploration peut être de permettre de distinguer les vraies vertus des fausses, par la confrontation avec d'autres peuples, et ce, y compris pour les sociétés européennes elles-mêmes.

2) Vertu et perfectionnement

La vertu n'est pas un don divin, elle est toujours pour Forster l'interaction entre la manière juste d'agir et la conscience de bonnes intentions – cette conscience même qui est, pour lui, le seul don qui ait été fait à l'être humain¹⁰¹. Elle peut donc prendre des formes très

⁹⁸ VOLTAIRE, *Œuvres complètes : Dictionnaire philosophique, IV [1764]*, vol. 20, Paris, Garnier Frères, 1879, p. 18.

⁹⁹ C'est également ce qu'affirme Kant dans le passage de *l'Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* cité ci-dessous dans le même chapitre, p. 424, lorsqu'il souligne la grande différence qui existe entre la bienséance et la vraie moralité.

¹⁰⁰ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1965, p. 300.

¹⁰¹ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 195.

différentes, mais ne peut être envisagée qu'en tant qu'elle relève du perfectionnement de l'homme.

Si l'introduction à la traduction en allemand du troisième voyage de Cook par Forster, *Cook, l'explorateur*, figure parmi les textes les plus connus de Forster, c'est loin d'être le cas pour la traduction elle-même. Pourtant, cette traduction contient un certain nombre de notes clairement identifiées comme étant de la main de Forster, et qui poursuivent de manière fragmentaire les idées développées dans *Cook, l'explorateur*. James Cook est mort au cours du troisième voyage, et le récit que publie Forster est traduit d'un ouvrage en anglais qui constitue une compilation de différents récits du même voyage¹⁰². Le matériau de cet ouvrage est constitué principalement du journal du capitaine James Cook jusqu'à son décès, puis du journal de l'officier de Cook James King¹⁰³.

Cette traduction du troisième voyage de Cook par Forster présente un certain nombre de points communs avec sa traduction du livre 9 de l'*Histoire naturelle* de Buffon. Forster intègre des notes qu'il signe systématiquement pour les distinguer des notes déjà présentes dans le texte anglais¹⁰⁴. Ces notes sont consacrées à des thématiques diverses, mais qui peuvent être pour l'essentiel réduites à trois axes. Le plus souvent, il s'agit pour Forster d'apporter une précision sur une plante ou un animal, et il indique régulièrement que cette espèce a déjà été découverte, et recensée notamment dans les ouvrages de son père. Forster veille à protéger la paternité des découvertes que lui-même et son père ont fait au cours du voyage ; c'est ainsi qu'il souligne le fait que des espèces présentées comme nouvellement découvertes au cours du troisième voyage de Cook étaient, en réalité, déjà décrites dans un essai de Johann Reinhold Forster rédigé après le deuxième voyage¹⁰⁵. Si l'essai avait été bien accueilli par la société des

¹⁰² FORSTER, « Vorrede des Übersetzers », *art. cit.*, 1789, p. I-IV.

¹⁰³ La page de garde de l'ouvrage mentionne également Charles Clerke, capitaine du *Discovery*, lui aussi mort au cours du voyage, et John Gore, un autre officier de Cook ; cependant Forster souligne bien le rôle prépondérant de Cook et de King dans la rédaction de l'ouvrage original.

¹⁰⁴ Cette traduction par Forster a été très peu étudiée. On en trouve cependant une analyse rapide dans l'article suivant : ECHARTI Karolin, « Übersetzungen im späten 18. Jahrhundert - Kommunikation via Paratext », in: HÖLSCHER Steffen et SCHLITTE Sune Erik, *Kommunikation im Zeitalter der Personalunion (1714–1837): Prozesse, Praktiken, Akteure*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2014, pp. 108-115.

¹⁰⁵ Forster écrit par exemple „Diese Gattung ist so wenig unbekannt als die vorigen; man findet sie alle drey in meines Vaters *Historia Aptenodytae*.“ (« Cette espèce est tout aussi peu inconnue que les précédentes ; on les trouve toutes trois dans l'*Historia Aptenodytae* de mon père. ») COOK et al., *Des Capitain Jacob Cook dritte Entdeckungs-Reise in die Südsee und nach dem Nordpol*, *op. cit.*, 1789, p. 92. L'essai de Johann Reinhold Forster auquel il est fait allusion ici est le suivant : FORSTER Johann Reinhold, « *Historia Aptenodytae, generis avium orbi australi proprii* », *Commentationes Societatis Regiae Scientiarum Gottingensis*, 1781, pp. 121-148.

sciences de Göttingen, où Johann Reinhold l'avait fait paraître avec le concours de Heyne, de Lichtenberg et de Gmelin, Forster a le souci d'élargir sa renommée scientifique ainsi que celle de son père à d'autres réseaux, en affirmant cette parenté pour un public allemand plus large et moins spécialisé¹⁰⁶.

Forster s'efforce également d'apporter des corrections au service d'une plus grande rigueur scientifique dans le domaine linguistique, en proposant des réflexions sur la prononciation des langues des îles des mers du Sud. Forster se montre assez critique à l'égard des différents auteurs du récit de voyage ainsi que des éditeurs britanniques, qui n'ont pas prêté suffisamment attention à la transcription phonétique de ces langues. Enfin, certaines notes attestent tout à la fois d'un souci d'affirmer sa légitimité en tant que commentateur et traducteur, et d'une certaine nostalgie, lorsqu'il indique avoir lui aussi abordé, durant le second voyage du capitaine Cook, des îles à nouveau visitées lors du troisième voyage.

L'une de ces notes met en avant la nécessité de comprendre le caractère relatif de la moralité au pays et au peuple considéré. Forster écrit :

Es wäre wohl eine Untersuchung werth, auf welchem Wege die guten Einwohner der Freundschaftsinseln sich diese auszeichnenden Tugenden erworben haben, wovon man bey andern Inselbewohnern im Südmeer, die so nahe mit ihnen verwandt sind, und für welche die Natur eben so viel, wo nicht noch mehr gethan hat, nur eine schwache Spur bemerkt. Vielleicht müßte man aber auch, um den Einwohnern jeder verschiedenen Gruppe von Inseln Gerechtigkeit wiederfahren zu lassen, jede aus einem andern Gesichtspunkte betrachten, und dasjenige ihre Tugend nennen, was mit der Eigenthümlichkeit ihres jedesmaligen Charakters besteht. Die Tugend eines Neuseeländers, zum Beyspiel, muß von der der hier beschriebenen sehr abstechen. Oder will man lieber behaupten, daß nur gesittete Völker tugendhaft seyn können? So muß man vorher den Begriff bestimmen, um nicht blos über Worte zu streiten.¹⁰⁷

La vertu d'un peuple ne peut pas être appréhendée dans l'absolu, mais en fonction de son caractère. C'est uniquement l'adéquation du comportement d'un individu au caractère

¹⁰⁶ C'est ainsi que Lichtenberg écrit à Heyne en mars 1780 que l'essai de Johann Reinhold est d'une grande qualité, et qu'il s'est engagé à le publier dans les *Commentationes*, la revue de l'Académie des sciences de Göttingen, ce qui a lieu après une relecture par Gmelin. Voir LICHTENBERG Georg Christoph, « Brief 677. An Christian Gottlob Heyne, März 1780 », in: *Briefwechsel*, vol. 2: 1780-1784, Munich, C.H. Beck, 1985, p. 41.

¹⁰⁷ COOK et al., *Des Capitain Jacob Cook dritte Entdeckungs-Reise in die Südsee und nach dem Nordpol*, op. cit., 1789, pp. 97-98. « Il vaudrait la peine d'étudier les moyens par lesquels les bons habitants des Îles de l'Amitié ont acquis ces vertus remarquables, dont on ne décèle qu'une faible trace chez d'autres insulaires des mers du Sud, qui sont leurs proches parents et pour qui la nature a pourtant fait autant, sinon plus encore. Mais peut-être devrait-on aussi, pour rendre justice aux habitants de chacun de ces différents groupes d'îles, considérer chacun d'entre eux d'un point de vue différent, et appeler leur vertu ce que leur caractère respectif a de particulier. La vertu d'un habitant de Nouvelle-Zélande, par exemple, doit différer très fortement de celle des habitants décrits ici. Ou bien préfère-t-on soutenir que seuls les peuples civilisés peuvent être vertueux ? Dans ce cas, il faut déterminer le concept au préalable, pour ne pas se quereller uniquement sur des mots. »

général du peuple auquel il appartient qui peut être qualifiée de vertu. Si Forster laisse ici ouverte la question de la définition de la vertu, il se fait bien plus affirmatif dans *Des rapports que l'art de gouverner entretient au bonheur de l'humanité*, où il écrit :

Tugend, dieser erhabene Name, dürfte von menschlichen Zungen nicht ausgesprochen werden, wenn er eine uns unerreichbare Befreiung von allem Übel, eine unbeschränkte Wirksamkeit und Energie unsers Wesens bedeuten sollte. Nach den Grenzen aber, die unsere Natur von aller absoluten Vollkommenheit ausschließen, kann uns nur *die Vereinbarung einer gerechten Handlungsweise, mit dem Bewußtseyn guter Absichten*, Tugend heißen.¹⁰⁸

La vertu n'a rien d'universel, elle se trouve à la jonction entre une manière d'agir juste et la conscience de bonnes intentions. C'est l'interaction juste entre ce qui entoure l'homme et sa conscience qui constitue cette vertu. Forster n'indique pas ici d'où doit venir cette conception de la justice qui préside à la manière d'agir juste, elle peut donc être innée ou bien trouver elle aussi sa source dans les expériences sensibles. La vertu est marquée par la recherche du perfectionnement : elle ne réside pas dans une perfection absolue inaccessible, mais bien dans la capacité à se perfectionner jusqu'à un certain point. La vertu est présente en l'homme, elle ne doit pas être apportée par l'État ou par l'éducation pour Forster, qui écrit, toujours dans *Des rapports que l'art de gouverner entretient au bonheur de l'humanité* :

Wie lange wird man den Regenten und Lehrern noch wiederholen müssen: was den Menschen tugendhaft und glücklich macht, kann keine Regierung und keine Erziehung ihm geben; *es ist in ihm*, aber des Tyrannen Arglist und des Erziehers Affenliebe können es nur gar zu leicht ersticken!¹⁰⁹

Forster le professe dans *Cook, l'explorateur*, l'homme doit s'efforcer de se perfectionner, mais si l'espoir d'une perfection totale peut servir d'horizon à ses efforts, cet horizon est probablement inatteignable. Cela ne veut cependant pas dire que l'homme ne doit pas s'efforcer d'atteindre la perfection qui lui est accessible, et qui diffère en fonction de facteurs sur lesquels il n'a pas prise :

¹⁰⁸ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 580. « Le mot de vertu, si sublime, ne saurait être prononcé par des lèvres humaines s'il devait signifier un inaccessible affranchissement de tout mal, une efficacité et une énergie illimitées de notre être. Mais si l'on tient compte des limites qui interdisent à notre nature toute perfection absolue, nous ne pouvons nommer vertu qu'une action juste commise consciencieusement, avec de bonnes intentions. » Traduction par Jean-Paul Barbe *et al.* : FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, *op. cit.*, 1993, p. 43.

¹⁰⁹ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, pp. 576-577. « Combien de temps encore devra-t-on redire aux souverains et aux pédagogues : ce qui rend l'homme vertueux et heureux, aucun gouvernement et aucune éducation ne peuvent le lui donner ; c'est en lui que cela se trouve, mais la perfidie du tyran et l'amour stupide propre à l'instituteur ne peuvent que trop facilement l'étouffer ! » Traduction par Jean-Paul Barbe *et al.* : FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, *op. cit.*, 1993, pp. 37-38.

Diese harmlose Hofnung [...] verdient wenigstens keinen Spott, so lange sie das aufgesteckte Ziel bleibt, welches so viele Kräfte für das Bedürfniß des *gegenwärtigen* Augenblicks in Bewegung erhält, und einen jeden anfeuert, in seiner Laufbahn nach der Vollkommenheit zu streben, *die ihm erreichbar* ist.¹¹⁰

Quelques années plus tard, Forster fait même de cette recherche de la perfection imparfaite de chaque peuple une revendication politique dans *Des rapports que l'art de gouverner entretient au bonheur de l'humanité* : il affirme en effet que les despotes ont pris prétexte de cette impossibilité d'atteindre une perfection universelle pour confisquer la liberté et le libre-arbitre des peuples.

La vertu de Forster n'est pas innée, elle se fabrique dans le rapport à un environnement. Il existe bien des principes moraux présents en chaque homme pour Forster, qui constituent une moralité commune à toute l'humanité. Mais ces principes moraux existent en l'homme non pas parce qu'ils seraient présents avant toute expérience, mais parce que les hommes font tous des expériences certes très différentes, mais comparables dans les effets qu'elles ont sur lui. La vertu relève de la perfectibilité humaine dans la mesure où elle est l'application de la réflexion dans le sensible. Elle peut donc même être considérée comme une sorte de perfectibilité morale, elle est dans le domaine moral ce que la perfectibilité est à l'homme. En aucun cas donc la vertu ne saurait être opposée à la perfectibilité ; sans perfectibilité, il ne peut exister aucune vertu. En effet, la vertu est un certain mode d'interaction de l'homme à son environnement, or la perfectibilité conditionne et rend possible chez Forster toute interaction entre l'homme et son environnement.

B) Progression de la morale des Européens

Le rôle des passions dans la constitution de la moralité de l'homme est historicisé : aux commencements de l'humanité et en chaque jeune homme, elles sont la première actualisation par le réel de la conscience d'un moi. Au cours de cette première phase de perfectionnement de l'homme, sous la forme d'un peuple ou sous la forme d'un individu, elles sont le moteur du perfectionnement, mais c'est ce perfectionnement même qui impose, dans une phase suivante,

¹¹⁰ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 199. « Cet espoir inoffensif ne mérite pas la moquerie, du moins tant qu'il reste le but fixé qui maintient en mouvement un si grand nombre de forces pour les besoins de l'instant *présent*, et incite chacun à aspirer dans sa carrière à la perfection *qui lui est accessible*. »

de les surmonter. Avec l'évolution de la place des passions évolue également la définition de la moralité en Europe.

1) Le rôle des passions dans la perfectibilité de l'être humain

Dans *Cook, l'explorateur*, en 1787, Forster affirme que la conscience de l'existence d'un moi est le seul don inné dont dispose l'homme¹¹¹. Toutes ses autres facultés se construisent dans son rapport à l'environnement naturel et social, grâce à sa perfectibilité, médiatrice entre ce moi abstrait et le monde qui l'entoure. Ce sont les passions et les besoins les plus immédiats qui jettent le premier pont entre le moi et le monde. Sans la recherche, l'homme parvient à la connaissance grâce à ces passions, qui sont un point de passage incontournable et cyclique pour chaque génération. Forster avait déjà décrit ce modèle cyclique propre à l'homme dans la *Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika*¹¹², en se concentrant sur l'individu. Dans *De la Formation locale et générale*, il décrit le rôle des passions non plus dans le perfectionnement d'un individu, mais d'un peuple tout entier¹¹³. Il écrit :

Aber unser Glück, oder daß ich ernsthafter rede, die höhere Ordnung der Dinge hat es gewollt, daß nicht nur die köstlichen Schätze der Erkenntniß aus der Vorwelt in unsere Hände fielen, sondern daß auch politische Verkettungen der Begebenheiten die Leidenschaften des Europäers, insbesondere Habsucht, Ehrgeiz und Herrschgier bis zu einem Grad der Verwegenheit schärften, dem keine Unternehmung zu groß, keine Anstrengung zu weit getrieben schien.¹¹⁴

Paradoxalement, ce sont des passions négatives, considérées comme des péchés par la religion chrétienne, comme la cupidité ou l'ambition, qui ont permis aux Européens de développer à l'extrême cette impulsion donnée par les passions à l'action humaine. Il est frappant de constater qu'à quelques mois d'écart, Forster accorde une place centrale aux passions dans le perfectionnement de l'homme européen, dans *De la Formation locale et générale*, puis accuse les mêmes passions d'avoir été le principal instrument du coup d'arrêt donné au perfectionnement des Européens par les despotes, dans *Des Relations des Mayençais*

¹¹¹ Ibid., p. 195.

¹¹² FORSTER, « Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika [1791] », *art. cit.*, 1985, p. 512. Ces réflexions, déjà abordées ici dans la deuxième sous-partie du chapitre 2, p. 171, complètent ce que Forster écrit dans le *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité*.

¹¹³ Voir à ce propos la troisième sous-partie du chapitre 7, pp. 502-517.

¹¹⁴ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, p. 47. « Mais notre chance, ou, pour parler plus sérieusement, l'ordre supérieur des choses a voulu non seulement que les précieux trésors de la connaissance des temps anciens tombassent entre nos mains, mais aussi que l'enchaînement politique des événements aiguës les passions des Européens, en particulier la cupidité, l'ambition et la soif de domination, jusqu'à un tel degré d'audace qu'aucune entreprise n'apparût trop grande, aucun effort trop démesuré. »

avec les Francs¹¹⁵. Il n'y a cependant pas de contradiction entre les deux textes, le rôle successivement positif et négatif des passions les plus basses, comme le désir de domination, correspond à l'inscription de la réflexion de Forster dans l'histoire.

2) Des passions néfastes pour les Européens des Lumières ?

Le rôle positif des passions décrit par Forster correspond à la période de l'Antiquité tardive et du Moyen-Âge, au cours de laquelle ces passions ont été indispensables ; plus tard, à partir de la Renaissance, elles deviennent néfastes car les Européens ont alors dépassé le stade où elles leur étaient nécessaires pour progresser. À ce stade, les passions ne devraient plus gouverner leur action. Or au siècle des Lumières, certains dirigeants instrumentalisent ces passions à leurs propres fins et les emploient pour mettre en place un rapport faussé entre l'être humain et le monde qui l'entoure. Dans le discours tenu devant la société des amis du peuple à Mayence, Forster met en avant le fait que la grande masse des Européens est victime de ce rapport faussé au monde. Les princes ne sont pas les seuls responsables de cet état de fait ; Forster retrace en quelques lignes une esquisse de l'histoire européenne qui a conduit les hommes à se laisser gouverner par des despotes, une esquisse qui présente des parallèles avec le second *Discours* de Rousseau. C'est la recherche de la satisfaction de passions viles qui a conduit les hommes à ignorer toute compassion, tout intérêt pour ce qui n'est pas eux-mêmes. Il s'agit là d'un travers qui présente certaines similitudes avec ce que Forster déplorait déjà dans le *Voyage autour du monde* : des passions dévorantes aveuglent les hommes, les empêchent d'appréhender et de découvrir les rapports réels qu'ils entretiennent à leur environnement social et aux autres peuples. O-maï ne parvient pas à faire un usage approprié de sa raison lorsqu'il se rend en Europe parce qu'il est habitué à employer ses sens à la seule satisfaction de ses désirs, et non pas pour alimenter sa raison. Les Européens sont seulement différents par leurs désirs, qui ne s'expriment pas de la même manière que ceux des habitants des mers du Sud. Le problème est dans les deux cas celui d'un déficit ou d'un déséquilibre dans le rapport à l'environnement local ; les Européens ont cherché à agir sur leur environnement social en le dominant, mais sont restés sourds à toute réaction de cet environnement, en ne faisant preuve

¹¹⁵ FORSTER Georg, « Über das Verhältniß der Mainzer gegen die Franken [1792] », in: *Werke: Text*, vol. 10.1, Berlin, Akad.-Verl., 1990, p. 12.

d'aucune compassion (*Mitgefühl*). C'est cette erreur originelle qui a conduit au despotisme en Europe et ce n'est qu'en réparant cette erreur que les Européens pourront détruire le despotisme.

Cela ne signifie cependant pas que les passions deviennent fondamentalement néfastes au perfectionnement des hommes, elles demeurent l'impulsion qui permet les nouvelles découvertes et tout progrès. Cependant, la raison doit savoir utiliser ces passions, les canaliser, sans pour autant les détruire. À la fin de son introduction *Cook, l'explorateur*, Forster écrit :

Künstliche, vervielfältigte, complicirte Bedürfnisse, wie die unsrigen, und Leidenschaften die sich darauf beziehen, sind vielleicht unmäßig in ihren Forderungen; allein sie geben den menschlichen Kräften zugleich einen Schwung, wodurch sie oft unglaubliche Dinge verrichten.¹¹⁶

En chaque peuple et en chaque individu, les besoins et les passions, modifiés par les coutumes et les aspirations spécifiques à ce peuple ou à cet individu, demeurent toujours présents malgré leur différence parfois très grande par rapport aux besoins originels et naturels de l'être humain. Même si leur nature est différente, leur fonction reste identique en chaque être humain, donner cette impulsion qui permet le perfectionnement. Sans cette impulsion, la raison est impuissante, parce qu'il lui manque l'interaction nouvelle avec son environnement.

3) Tendance formative morale et perfectibilité

Forster considère qu'il existe un prolongement de la tendance formative de Blumenbach en l'homme. En tant qu'il est un être physique, doté d'un corps, l'homme dispose bien sûr de cette tendance formative, sur laquelle il n'a aucune influence. Mais l'homme dispose également d'une tendance formative morale (*sittlicher Bildungstrieb*), une particularité abordée à plusieurs reprises par Forster¹¹⁷. Cette tendance formative morale est étroitement liée à la perfectibilité de l'homme. Cette tendance le pousse à développer ses conceptions morales, mais ces conceptions restent constamment à l'arrière-plan de sa réflexion : Forster n'édicte pas de règles morales qui devraient diriger le comportement des hommes, bien au contraire, il se défie des moralistes qui prétendent définir ces règles, parce qu'il estime qu'elles n'ont aucune valeur

¹¹⁶ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 294. « Les besoins artificiels, multiples et compliqués qui sont les nôtres, et les passions qui s'y rapportent, sont peut-être démesurés dans leurs exigences ; seulement, elles donnent simultanément aux forces humaines un élan qui permet souvent à ces forces d'accomplir des choses incroyables. »

¹¹⁷ Voir à ce propos la deuxième et la troisième sous-partie du chapitre 4, pp. 274-289.

pratique, argumentant qu'un « dogme indémontrable » ne saurait avoir valeur de loi morale, puisqu'il n'a jamais empêché aucune exaction d'être commise¹¹⁸.

Forster est pourtant convaincu que la destination morale de l'humanité est précisément ce qui caractérise l'homme. Forster affirme ainsi dans *Cook l'explorateur* que le caractère moral est la seule chose qui distingue l'homme de l'animal, et même que le caractère de l'homme est moralité. Forster attribue cette idée à un « philosophe de l'humanité », sans préciser son identité¹¹⁹. La recherche sur Forster identifie généralement ce philosophe à Herder, dont le premier tome des *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* paru trois ans auparavant a marqué la pensée de Forster¹²⁰. Récemment, une autre interprétation l'identifie cependant à Kant, dans la mesure où l'idée d'un caractère de l'humanité défini par la moralité correspond davantage à ce qui est présenté dans la *Critique de la Raison pure* qu'aux idées de Herder¹²¹.

Pour Forster, ce caractère est présent en germe chez tous les peuples, mais il s'exprime par des manifestations très différentes en fonction des conditions locales ; en affirmant cette présence en germe actualisée par les conditions locales, Forster ménage une place à la perfectibilité en tant qu'elle participe de la tendance formative morale, puisque précisément cette tendance formative morale prolonge la destination physique de l'homme dans le domaine de la moralité et joue le rôle d'intermédiaire entre ce germe de moralité et les conditions locales de vie. La perfectibilité doit permettre à l'homme de se doter de sa propre loi morale, dans ses rapports avec le monde qui l'entoure. Cette idée, sous-entendue dans *Cook l'explorateur* en 1787, est formulée explicitement dans *Des Rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité* en 1794¹²².

¹¹⁸ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, p. 155.

¹¹⁹ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 194. Ce passage a déjà été cité dans la deuxième sous-partie du chapitre 5, p. 338.

¹²⁰ Dans la recherche récente, c'est notamment le cas de Tanja van Hoorn et d'Axel Rüdiger. HOORN, *Dem Leibe abgelesen. Georg Forster im Kontext der physischen Anthropologie des 18. Jahrhunderts*, *op. cit.*, 2004, p. 78 ; RÜDIGER Axel, « Produktive Negativität: Die Rolle des Perfektionismus im deutschen Aufklärungsdanken zwischen Pufendorf und Kant », *Deutsche Zeitschrift für Philosophie* 58 (5), 2010, p. 735.

¹²¹ Cf. HEINZ Jutta, « Der Weltreisende als Heros der praktischen Urteilskraft: Georg Forsters Cook der Entdecker », *Georg-Forster-Studien* 20, 2015, p. 24.

¹²² FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 569.

C) Une morale humaine universelle ?

Dans *De la Formation locale et générale*, Forster semble aller à rebours de ses convictions lorsqu'il écrit que les Européens sont peut-être parvenus au niveau de perfectionnement qui doit leur permettre de devenir les guides de l'humanité toute entière, et de tirer vers le haut cette dernière. Cette idée est difficilement compatible avec sa réflexion sur des perfectionnements relatifs des peuples, en fonction de leur environnement et des rapports à cet environnement qu'ils sont progressivement parvenus à construire. Pourtant, Forster précise aussitôt que ce rôle de guide ne saurait être assumé par les Européens qu'à la condition qu'ils parviennent à abandonner eux-mêmes toute velléité de conquête ou de domination d'autres peuples, car ces velléités elles-mêmes sont une preuve de l'imperfection du développement des Européens. Par cette affirmation, Forster reprend et développe un passage de *l'Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* de Kant, publiée en 1784, où ce dernier écrit :

Wir sind civilisirt bis zum Überlästigen zu allerlei gesellschaftlicher Artigkeit und Anständigkeit. Aber uns schon für moralisirt zu halten, daran fehlt noch sehr viel. Denn die Idee der Moralität gehört noch zur Cultur; der Gebrauch dieser Idee aber, welcher nur auf das Sittenähnliche in der Ehrliche und der äußeren Anständigkeit hinausläuft, macht blos die Civilisirung aus. So lange aber Staaten alle ihre Kräfte auf ihre eiteln und gewaltsamen Erweiterungsabsichten verwenden und so die langsame Bemühung der inneren Bildung der Denkungsart ihrer Bürger unaufhörlich hemmen, ihnen selbst auch alle Unterstützung in dieser Absicht entziehen, ist nichts von dieser Art zu erwarten: weil dazu eine lange innere Bearbeitung jedes gemeinen Wesens zur Bildung seiner Bürger erfordert wird.¹²³

Si l'argument semble être le même, les implications ne sont pas tout à fait identiques. Kant fait la distinction entre la civilisation, qui s'est dotée de l'idée de moralité, et l'usage effectif de la moralité. C'est cet usage effectif qui manque aux peuples européens. L'idée de Kant est que les fins de la nature consistent en la production d'un État intérieurement et extérieurement parfait, dans lequel toute l'humanité se trouverait et dans lequel elle

¹²³ KANT, « Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht [1784] », *art. cit.*, 1923, p. 26. « Nous sommes civilisés, au point d'en être accablés, pour ce qui est de l'urbanité et des bienséances sociales de tout ordre. Mais quant à nous considérer comme déjà moralisés, il s'en faut encore de beaucoup. Car l'idée de la moralité appartient encore à la culture ; par contre, l'application de cette idée, qui aboutit seulement à une apparence de moralité dans l'honneur et la bienséance extérieure, constitue simplement la civilisation. Mais aussi longtemps que des États consacreront toutes leurs forces à des vues d'expansion chimériques et violentes, et entraveront ainsi sans cesse le lent effort de formation intérieure de la pensée chez leurs citoyens, les privant même de tout secours dans la réalisation de cette fin, on ne peut escompter aucun résultat de ce genre ; car un long travail intérieur est nécessaire de la part de chaque communauté pour former à cet égard ses citoyens. » Traduction de Stéphane Piobetta: KANT, « Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique », *art. cit.*, 1990, pp. 82-83.

développerait toutes ses dispositions présentes en germe. Pour cela, les États doivent cesser de mettre tous leurs efforts au service de leurs velléités expansionnistes.

L'idée de Forster est voisine, mais elle ne s'intègre pas dans la même réflexion : pour Forster les velléités de conquête des Européens qu'il critique consistent avant tout en la volonté de soumettre d'autres peuples non européens, et non pas en la volonté de mener des guerres contre les autres pays européens. Ce que Forster appelle en premier lieu de ses vœux dans ce texte, c'est un autre rapport des Européens aux autres peuples. Ce que Kant présente comme nécessaire pour pouvoir passer à l'étape suivante du développement de l'humanité, c'est un autre rapport des Européens entre eux. Le rapport entre les Européens et les autres peuples n'a que peu d'importance pour Kant. Une partie de la recherche actuelle considère que pour Kant, les peuples extra-européens étaient incapables de progrès¹²⁴. Certains textes de Kant confirment que si le perfectionnement de l'homme peut passer par certains peuples à une étape donnée de son évolution, ces peuples atteignent leur perfection et ne se développent plus et ne sont donc plus d'aucune utilité pour les fins que la nature a réservées à l'homme :

Der Mensch hat so einen Trieb sich zu perfectioniren, daß er so gar ein Volk, was seine Entwicklung vollendet hat und blos genießt, vor überflüßig hält und glaubt, die Welt würde nichts verlieren, wenn auch otaheite unterginge.¹²⁵

Forster souligne au contraire que l'intégralité de l'humanité doit être amenée au développement de ses capacités. Forster reprend cette idée dans *Des Relations des Mayençais avec les Francs*. Il s'agit d'un discours tenu devant les membres du club des Jacobins de Mayence, le 15 novembre 1792, c'est-à-dire d'un texte de la période révolutionnaire de Forster. On peut y remarquer de grandes similitudes avec les conceptions développées un an et demi plus tôt dans *De la Formation locale et générale*. Forster écrit :

Bisher war es eine schlaue Politik der Fürsten, die Völker sorgfältig von einander abzusondern, sie an Sitten, Charakter, Gesetzen, Denkungsart und Empfindung gänzlich von einander verschieden zu erhalten [...]. Umsonst behauptete die reinste Sittenlehre, daß alle Menschen Brüder sind [...]. Die Befriedigung ihrer oft niedrigen, oft bitteren Leidenschaften, ihr stolzes Ich gieng ihnen über

¹²⁴ HUND Wulf D., « It must come from Europe. The racisms of Immanuel Kant », in: HUND Wulf D., KOLLER Christian et ZIMMERMANN Mosche (éds.), *Racisms made in Germany*, Zurich, Londres, Lit, 2011, pp. 76-78.

¹²⁵ KANT Immanuel, « Collegentwürfe aus den 70er Jahren », in: *Kant's gesammelte Schriften. Handschriftlicher Nachlaß*, vol. 15: Anthropologie 2. Teil, Berlin, Leipzig, De Gruyter, 1923, p. 785. « L'homme a une telle tendance à se perfectionner qu'il va même jusqu'à considérer comme superflu un peuple qui a achevé son développement et simplement jouit [de l'existence], et [qu'il] croit que le monde ne perdrait rien si Tahiti disparaissait. » Traduction par Jean-Paul Paccioni, à paraître dans le recueil de textes *La perfectibilité de l'homme. Les Lumières allemandes contre Rousseau ?*

alles und ließ kein Mitgefühl in ihnen emporkommen. Herrschen war ihre erste und letzte Glückseligkeit und um ihre Herrschaft zu erweitern, gab es kein zuverlässigeres Mittel, als diejenigen, die sich schon unter ihrem Joch befanden zu blenden, zu täuschen, und sodann – zu plündern.¹²⁶

Au moment de la tenue de ce discours, Forster réfléchit depuis de nombreuses années aux différences entre les peuples. Il avait déjà, à plusieurs reprises, fait état de sa prudence à l'égard de la théorie du climat, lui attribuant dans certains cas une influence, la rejetant entièrement dans d'autres. Ici, Forster attribue à une volonté politique des princes l'insistance sur les différences entre les peuples et sur le caractère inconciliable de leurs modes de vie et de leurs cultures. Forster semble même soupçonner l'ensemble de la théorie du climat de n'être rien d'autre qu'un outil politique, au service des fins des despotes. Naturellement, il s'agit d'un discours politique, dont les arguments sont simplifiés par rapport à un essai philosophique. Il faut donc considérer ces arguments avec une certaine prudence.

Néanmoins, il est possible de distinguer ici une réflexion qui prolonge les réflexions de Forster sur le perfectionnement de l'humanité et les rapports de chaque peuple à son environnement. On pourrait bien sûr considérer que Forster ne parle ici que des peuples européens et de leurs rapports à leurs souverains ; le titre même du discours délimite étroitement les bornes géographiques de l'espace abordé ici. Pourtant, Forster ne limite aucunement sa réflexion à l'Europe, même dans ce discours dont la visée est clairement définie. Il s'agit ici de convaincre les révolutionnaires de Mayence de se rapprocher de la France révolutionnaire, en s'efforçant d'oublier le passé absolutiste de cette dernière. Pourtant, Forster écrit :

Unter den tausenderlei Erfindungen, womit [die Fürsten] ihre Untergebenen zu hintergehen wußten, gehört auch diese, daß sie sichs sorgfältig angelegen sein ließen, den Glauben an erbliche Unterschiede unter den Menschen allgemein zu verbreiten, durch Gesetze zu erzwingen und durch gedungene Apostel predigen zu lassen. Einige Menschen, hieß es, sind zum Befehlen und Regieren, andere zum Besitz von Ämtern und Pfründen geboren; der große Haufe ist zum gehorchen gemacht; der Neger ist seiner schwarzen Haut und seiner platten Nase wegen schon zum Sklaven des Weißen

¹²⁶ FORSTER, « Über das Verhältniß der Mainzer gegen die Franken [1792] », *art. cit.*, 1990, p. 12. « Il a été jusqu'à présent une politique rusée des princes d'isoler les peuples soigneusement les uns des autres, de cultiver leurs différences de mœurs, de caractères, de lois, de façons de penser et de sentiments [...]. C'est en vain que la morale la plus pure a affirmé que tous les hommes sont frères [...]. La satisfaction de leurs passions souvent basses et après, leur moi orgueilleux étaient ce qu'il y avait de plus important pour eux et ne permettait pas à la compassion de naître en eux. Dominer était leur seul bonheur et pour accroître leur domination il n'y avait pas de moyen plus sûr que d'aveugler et de tromper ceux qui se trouvaient déjà sous leur joug et ensuite de les exploiter. » Traduction par Marita Gilli, modifiée : FORSTER Georg, « Des Relations des Mayençais avec les Francs », in: *Un révolutionnaire allemand, Georg Forster (1754-1794)*, Paris, Ed. du CTHS, 2005, pp. 50-51.

von der Natur bestimmt; und was dergleichen Lästerungen der heiligen gesunden Vernunft noch mehr waren.¹²⁷

Sa réflexion ne se limite pas ici aux peuples européens ; Forster considère au contraire que le fait de considérer certains peuples comme destinés à l'esclavage en raison de leurs particularités physiques fait partie, au même titre que l'affirmation de l'existence de différences de nature entre la noblesse et le peuple, d'une tromperie voulue par les princes. Marita Gilli affirme que ce passage permet d'attribuer une valeur politique aux ouvrages anthropologiques où Forster lutte contre les préjugés concernant les races humaines¹²⁸.

1) Norme morale et perfectibilité

Selon Forster, la recherche d'une norme morale utile et applicable doit suivre un grand nombre des préceptes qui permettent l'accroissement de la connaissance scientifique. En 1788, dans une recension de l'ouvrage de l'abbé Genty, *L'influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur du genre humain*¹²⁹, Forster écrit :

Die Sphäre des Möglichen scheint sich in unserer Vorstellung immer weit über die Grenzen der Wirklichkeit auszudehnen; daher findet jeder, wenn er nach seinem Gefühl, seiner Einsicht und Beurteilungsgabe sich eine hypothetische Norm der Sittlichkeit entworfen hat, die wirklichen Begebenheiten nicht nur mit ihr im Widerspruch, sondern er dichtet sich auch gern eine neue, ihr angemessene, Ordnung der Dinge.¹³⁰

Dans cette citation, Forster reprend un thème qui lui est familier, la nécessité de toujours adapter ses théories à la réalité et ne pas construire d'édifices théoriques dépourvus de fondement réel. Chacun, écrit-il, a tendance à constituer une moralité qui recompose la réalité, les événements, en fonction de sa propre manière de voir les choses. On peut croire ici que

¹²⁷ FORSTER, « Über das Verhältniß der Mainzer gegen die Franken [1792] », *art. cit.*, 1990, p. 12. « Parmi les mille inventions avec lesquelles les peuples savaient duper leurs sujets, il faut citer celle qui consistait à s'attacher à répandre chez tous la croyance à des différences héréditaires entre les hommes, à les imposer par des lois et à les faire prêcher par des apôtres soudoyés. On disait que certains hommes étaient nés pour commander et diriger, d'autres pour posséder des charges et des prébendes ; que la grande masse était faite pour obéir ; que le nègre, en raison de sa peau noire et de son nez plat était destiné par la nature à être l'esclave du Blanc ; et, par toutes sortes d'autres blasphèmes, on outrageait la sainte raison humaine. » Traduction Marita Gilli, modifiée : FORSTER, « Des Relations des Mayençais avec les Francs », *art. cit.*, 2005, p. 51.

¹²⁸ GILLI, *Un révolutionnaire allemand, Georg Forster (1754-1794)*, *op. cit.*, 2005, p. 51. Note de bas de page.

¹²⁹ GENTY Louis, *L'influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur du genre humain*, vol. 1, Paris, Nyon, 1788.

¹³⁰ FORSTER Georg, « Recension : L'influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur du genre humain. Par M. l'abbé Genty [1788] », in: *Werke: Rezensionen*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1977, p. 134. « La sphère du possible semble toujours s'étendre dans notre représentation bien au-delà des limites de la réalité ; par conséquent, tout homme qui s'est créé une norme hypothétique de moralité en fonction de son sentiment, de son discernement et de sa capacité de jugement non seulement trouve les événements réels en contradiction avec cette norme, mais aussi il affabule volontiers un ordre nouveau des choses, plus approprié à cette norme. »

Forster cherche à critiquer cette manière de procéder, notamment à travers l'emploi du terme de « dichten », qui semble être employé ici dans un sens négatif. Ce n'est pourtant pas le cas : il est indispensable, pour parvenir à la meilleure conception possible de la moralité, de rechercher le juste milieu entre une théorie morale dictée par la subjectivité et les événements. Forster poursuit ainsi :

Diese, in Absicht auf die Vergangenheit ganz unfruchtbare, Dichtung wirkt doch für Gegenwart und Zukunft, in so fern dadurch die Vorzüge jener moralischen Norm vielen näher gelegt werden, und ihr eine allgemeinere Annahme verschaffen. Ein philosophischer Geschichtsroman, dessen Verfasser die gute Absicht hat, die Glückseligkeit des Menschengeschlechts zu befördern, indem er von ihrem Ideal ausgeht, und durch eine geschickte Stellung der Begebenheiten ein wahrscheinliches Resultat herausbringt, hat daher allerdings einen großen Einfluß auf die Denkart, und folglich selbst auf die Handlungen der Zeitgenossen.¹³¹

La fable que Forster imagine ici a donc une action performative : incapable naturellement d'avoir la moindre action sur le passé, elle peut par contre contribuer à modeler le présent et l'avenir. La perfectibilité joue ce rôle de médiateur entre la réflexion et le sentiment d'une part, l'application dans le réel d'autre part. Implicitement, elle joue un rôle essentiel : si elle n'est pas nommée ici, c'est bien cette capacité à se perfectionner qui seule peut permettre, d'abord, au moraliste de reconnaître l'inadéquation entre la norme morale présente en lui et les règles qui ont cours dans la réalité, puis, ensuite, de convaincre les autres hommes de l'importance de cette norme morale et de la nécessité de la transposer dans la réalité. Moralité et bonheur sont ici étroitement liés. L'intention de faire le bonheur de l'humanité n'est cependant pas suffisante ; l'auteur du roman historique et philosophique dont il est question ici doit avoir deux capacités. Il faut qu'il connaisse l'idéal du bonheur et qu'il sache présenter adroitement les événements. Le passage se termine ainsi :

Je einfacher, mithin je allgemeiner und umfassender die Grundsätze sind, von deren praktischer Anwendung der Schriftsteller Gutes hofft, je höher der Begriff ist, den man von seinem zarten und richtigen Gefühl, seinem Scharfblick, den Umfang und der Mannigfaltigkeit seiner Kenntnisse und seinem reifen Urtheil erhält, je genauer er zwischen einer im Allgemeinen umhertappenden Declamation und einer auf willkührliche oder gar paradoxe Voraussetzungen gegründeten

¹³¹ FORSTER, *Werke: Rezensionen, op. cit.*, 1977, p. 134. « Cette fable, entièrement stérile dans le rapport au passé, a par contre une action sur le présent et l'avenir, dans la mesure où de cette manière les avantages de cette norme morale deviennent évidents pour nombre d'individus, et lui confèrent une acceptation plus générale. Un roman historique et philosophique, dont l'auteur a la bonne intention de promouvoir le bonheur du genre humain en partant de l'idéal de ce bonheur et en mettant en avant un résultat vraisemblable grâce à une présentation habile des événements, a par conséquent sans conteste une grande influence sur la manière de penser, et donc même sur les actions de ses contemporains. »

Bestimmung des kleinsten Details die Mitte zu treffen weiß, desto überredender und nützlicher kann seine Arbeit sein.¹³²

Le concept de norme morale que l'on peut attendre de cet écrivain ne saurait reposer uniquement sur son sentiment, « l'ampleur et la diversité de ses connaissances » est également indispensable : il lui faut déjà disposer d'une connaissance étendue de la réalité avant de pouvoir prétendre concevoir une norme qui puisse s'appliquer. Dans la moralité comme dans tous les domaines, la complémentarité du sentiment et de la raison est indispensable à l'accomplissement de la nature humaine¹³³.

C'est dans la mesure, la recherche de l'équilibre entre le concept général et la détermination du détail que le moraliste peut trouver une norme morale qui soit non seulement bonne, mais aussi « persuasive et utile » : il ne s'agit pas uniquement de créer une norme morale qui soit bonne, mais de persuader les autres hommes de sa nécessité, à la fois par la raison et par le sentiment. L'utilité que peut avoir une telle norme morale dépend directement de la capacité qu'elle a à éduquer les hommes, à les amener à comprendre le décalage qui existe entre la norme morale et la réalité, entre l'état que leurs conditions de vie leur permettraient d'atteindre et l'état dans lequel ils vivent en réalité. Une fois cette prise de conscience effectuée, le plus gros du travail est fait : l'homme se définit par sa capacité à modifier ses rapports à son environnement, et ainsi son environnement lui-même. Une fois que la plupart des hommes se seront appropriés cette norme morale, plus rien n'empêchera de modifier la réalité en fonction de cette norme.

Il ne faut pas croire cependant que cette norme morale serait purement dictée par la raison chez Forster. La perfectibilité a des manifestations relatives aux conditions locales, différentes en fonction des peuples. Ces manifestations elles-mêmes dépendent directement des sensations et des sentiments que ces peuples développent toujours, mais toujours de manière différente, dans l'interaction avec leur environnement. Cette norme morale aura donc toujours à la fois une dimension générale et une dimension particulière, comme le souligne Forster dans

¹³² Ibid. « Plus les préceptes dont l'écrivain espère que l'application pratique sera bénéfique sont simples, et donc plus ils sont généraux et vastes, plus le concept que l'on obtient de son sentiment fin et juste, de son acuité, de l'ampleur et de la diversité de ses connaissances et de son jugement mûri est élevé, plus il parvient à trouver le juste milieu entre un discours pompeux qui tâtonne dans la généralité et une détermination du moindre détail fondée sur des présupposés arbitraires, voire paradoxaux, plus son travail peut être persuasif et utile. »

¹³³ Forster présente cette idée plus en détail dans *De la Formation locale et générale*. Voir la deuxième sous-partie du chapitre 7, pp. 502-517.

*De la Formation locale et générale*¹³⁴. Une norme morale qui serait seulement générale, et qui reposerait sur la seule raison, n'aurait que la forme d'une norme morale, mais pas son contenu¹³⁵. Il est indispensable pour la réelle perfectibilité de toute l'humanité que cette norme morale soit également marquée du sceau local de la sensation.

2) La loi morale en l'homme

La loi morale dépend directement, pour Forster, de la liberté de l'homme et du jeu libre des forces. Cela apparaît de manière évidente en 1793, dans *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*. Forster s'interroge sur les différents régimes et pose une hypothèse sur l'utilité des régimes despotiques. Les observations de Forster au cours de son voyage le long du Rhin, puis ses propres expériences politiques au cours de son activité révolutionnaire à Mayence, semblent parfois l'avoir conduit à s'interroger sur la capacité de la nature humaine à progresser, voire à désespérer du fait que l'homme parvienne de lui-même à s'engager sur la bonne voie. Ne serait-il pas alors indispensable de confier à l'État le soin de la loi morale et de la conservation de tous les progrès de la raison acquis jusqu'à présent, sans faire courir à l'homme tous les risques qui vont avec l'emploi libre de la raison ? Forster écrit :

Der gegenwärtige Zustand der moralischen Bildung hat, zumal in Europa, so wesentliche Fehler und ist mit so vielen großen Übeln verknüpft, daß man es wohl begreift, wie sogar einige denkende Köpfe unter uns zu der Überzeugung gelangen konnten, daß man den Menschen nie glücklich machen könne, wenn man ihm nicht die unglückliche Gabe vorenthalte, sich ein Sittengesetz in seinem Herzen zu schaffen, mit welchem alle seine Triebe in beständiger Fehde zu stehen scheinen.¹³⁶

Différents adversaires de la Révolution française affirment l'incapacité des hommes à suivre les lois de la raison ; si ces lois de la raison existent bien, elles ne peuvent pas diriger seules les hommes, et si les hommes se dotaient eux-mêmes de lois, rien ne dit que ce sont des

¹³⁴ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, pp. 48-49.

¹³⁵ Forster appelle à réconcilier la raison et la sensation, la morale et l'esthétique, et à ne pas en rester à l'étape formelle de la morale. Le vocabulaire employé ici par Forster rappelle les *Lettres sur l'éducation esthétique* de Schiller : Forster s'inscrit dans une réflexion commune avec Schiller sur l'importance de la sensation et de l'esthétique dans le perfectionnement de l'humanité.

¹³⁶ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 569. « L'état actuel auquel est parvenue la constitution morale, tout particulièrement en Europe, porte en lui tant d'erreurs fondamentales et est lié à tant de grands maux que l'on comprend bien comment même quelques têtes pensantes parmi nous ont pu en arriver à cette conviction que l'on ne pourra jamais rendre l'homme heureux si on ne le prive pas de sa malheureuse aptitude à se forger, dans son cœur, une loi morale avec laquelle tous ses instincts semblent être en perpétuel conflit. » Traduction par Jean-Paul Barbe *et al.* : FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, *op. cit.*, 1993, p. 13.

lois régies par la raison qu'ils promulgeraient. Il s'agit là d'idées professées par August Wilhelm Rehberg¹³⁷, et on peut supposer que Forster, qui connaissait et estimait Rehberg, fait allusion à son ouvrage paru en 1793, l'année où il prononce son discours, lorsqu'il parle de « quelques têtes pensantes » qui se sont convaincues du bien-fondé du despotisme. Rehberg, qui s'inspire d'idées kantienne dans son ouvrage, écrit notamment :

Beherrschen soll und muß die Vernunft den Menschen, das ist unleugbar: darauf beruhet die ganze Moralität, alle Vorstellung von Recht und Unrecht; denn die ganze moralische Natur des Menschen beruhet auf der Vernunft. Aber damit ist noch nicht bewiesen, daß sie den Menschen, weder einzeln noch in ganzen Gesellschaften ganz allein beherrschen solle. Sie soll dies nicht, denn sie kann es nicht.¹³⁸

Forster fait sienne cette hypothèse au début du texte¹³⁹, défendant en apparence les idées de ses adversaires afin de mieux les réfuter. Il introduit néanmoins une dimension qui a une importance centrale dans sa pensée, mais qui semble secondaire dans la pensée de Rehberg. Forster poursuit en effet son texte ainsi :

Es kommt darauf an, wie dieser Zweck erreicht, wie die *Vervollkommnungsfähigkeit*, wo durch der Mensch sich von andren Thieren unterscheidet, in einem ewigen Schlaf erhalten werden soll.¹⁴⁰

Le ton même de Forster présente déjà, dans cette fausse défense du despotisme, une dimension de critique : de fait, rien ne peut justifier de plonger dans un sommeil éternel la capacité de l'homme à se perfectionner, quand bien même la probabilité que l'homme fasse le mal à l'aide de cette perfectibilité dépasserait de beaucoup la probabilité qu'il fasse le bien¹⁴¹. Ce passage d'un écrit révolutionnaire de Forster exprime d'une manière plus radicale une idée déjà présente avant cette période troublée. Dans *Cook, l'explorateur*, Forster écrivait :

¹³⁷ Rehberg était un philosophe et conseiller politique de l'électorat de Hanovre. De trois ans le cadet de Forster, il étudie la philosophie à l'université de Göttingen. Rehberg s'intéresse à la philosophie politique, mais ses activités de conseiller lui laissent peu de temps à consacrer à ses écrits. Il est considéré aujourd'hui comme l'un des fondateurs de la pensée conservatrice allemande. Marqué par la pensée de Hume et de Kant, il s'oppose cependant à la transposition par ce dernier de ses considérations morales dans le domaine de la politique. Il est surtout connu pour être l'auteur d'un ouvrage critique de la Révolution française d'une grande qualité.

¹³⁸ REHBERG August Wilhelm, *Untersuchungen über die Französische Revolution nebst kritischen Nachrichten von den merkwürdigsten Schriften welche darüber in Frankreich erschienen sind*, vol. 1, Hanovre, Osnabruck, Christian Ritscher, 1793, p. 12.

¹³⁹ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, pp. 569-572.

¹⁴⁰ Ibid., p. 569. « Il s'agit de voir de quelle façon cette fin sera atteinte, de quelle façon la capacité à se perfectionner, ce par quoi les hommes se distinguent des autres animaux, sera maintenue dans un éternel sommeil. » Traduction par Jean-Paul Barbe *et al.* : FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, *op. cit.*, 1993, p. 27. Traduction modifiée (*Vervollkommnungsfähigkeit*).

¹⁴¹ Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 9, pp. 615-514.

Die relative Moralität gewinnt freylich nicht immer durch die Entwicklung der Fähigkeiten; dieselbe Sonne, die das Wachs erweicht und schmelzt, härtet hingegen den Thon. Wenn aber jemand darum lieber die Sonne ganz entbehren möchte, so dürften wir aus mehr als einem Grunde vermuthen, daß er vielleicht für jede andre Welt, nur nicht für diese wirkliche, geschaffen sey.¹⁴²

Il serait insensé de souhaiter banir le soleil parce qu'il agit différemment sur différents matériaux. Il faut au contraire s'efforcer d'appivoiser son action, la comprendre pour mieux y exposer les matériaux qui ont besoin de son action, et exposer avec précaution ceux qui en ont moins besoin. En aucun cas cependant cette action parfois néfaste, parfois bénéfique du soleil ne justifie de vivre constamment dans l'obscurité, car alors rien ne peut vivre ni se développer, que cela soit en bien ou en mal. Par cette métaphore du soleil, Forster critiquait en 1787 les philosophes coupés de la réalité ; en 1793, il y voit une faute bien plus grave encore, puisqu'il voit désormais dans ce refus du soleil, ou de ce qui permettrait à l'homme de reprendre le chemin de son perfectionnement, une condamnation de tout développement possible de l'homme, au nom d'une morale spécifique à un temps et à un lieu. Or cette morale relative, encore imparfaite, est justement amenée à évoluer pour rejoindre des conceptions morales plus universelles, encore absentes de la majorité des individus qui composent l'humanité. Il est possible que sur le chemin de ces conceptions universelles, l'homme s'égare pendant un temps et traverse une période où la morale relative est moins respectée ; mais ce risque ne justifie en rien la répression de la capacité de l'homme à se perfectionner.

3) Loi morale et *Sittlichkeit*

Il est important de souligner ici la manière dont Forster comprend ce terme de *Sittlichkeit* ou de *sittliche Bestimmung*. Le terme ne se confond pas toujours avec le terme de morale. La morale est abstraite, elle est un ensemble de lois invariables et valables en tout temps et en tous lieux ; elle est présente en chaque être humain, mais il ne la respecte pas nécessairement. La *Sittlichkeit* trouve également son fondement dans la loi morale, mais elle peut s'en écarter. Elle a des degrés différents, tandis que la loi morale est toujours identique. Dans les pays européens, la *Sittlichkeit* repose sur la loi morale, mais lorsqu'elle est respectée, ce n'est pas, dans la plupart des cas, par moralité. Kant a montré en quoi cette différence consiste pour lui dans les

¹⁴² FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 197. « Certes la moralité relative ne gagne pas toujours dans ce développement des capacités ; ce même Soleil qui ramollit et fait fondre la cire durcit au contraire l'argile. Mais si pour ces raisons quelqu'un préférerait se passer complètement de Soleil, nous aurions alors plus d'une raison de conjecturer qu'il est peut-être fait pour tout autre monde, mais pas pour ce monde-ci, qui est le monde réel. »

Fondements de la métaphysique des mœurs parus en 1785. Forster ne reprend pas intégralement cette distinction, mais semble s'en inspirer. Kant écrit :

Denn bei dem, was moralisch gut sein soll, ist es nicht genug, dass es dem sittlichen Gesetze gemäß sei, sondern es muss auch um desselben willen geschehen; widrigenfalls ist jene Gemäßheit nur sehr zufällig und misslich, weil der unsittliche Grund zwar dann und wann gesetzmäßige, mehrmals aber gesetzwidrige Handlungen hervorbringen wird.¹⁴³

Chez Forster la perfection morale est le but à atteindre, que l'être humain poursuit et dont il peut se rapprocher à l'aide du raffinement progressif de l'emploi de ses sens et de sa réflexion, grâce notamment à la connaissance. Un peuple peut disposer de lois morales développées, comme les peuples européens, mais souffrir malgré tout d'un manque de moralité des individus qui le composent. La perfectibilité morale d'un peuple est liée en effet à la fois aux conceptions morales qui s'y sont développées en relation avec les conditions locales de vie depuis des siècles, mais aussi à l'état effectif de perfectionnement moral des individus qui composent ce peuple. À ce titre, le concept de tendance formative morale (*sittlicher Bildungstrieb*) développé par Forster permet de comprendre le décalage qui peut exister entre les conceptions morales théoriques d'un peuple et cet état d'avancement effectif des individus : la tendance formative morale diffère en chaque individu, en fonction de ses rapports personnels à ce qui l'entoure, et peut être plus ou moins développée¹⁴⁴. C'est précisément l'un des enjeux de la réflexion de Forster sur l'importance de la perfectibilité pour la nature humaine.

Une différence fondamentale entre Forster et Kant est également le fondement donné à la morale : pour Kant, il est possible et indispensable de dégager la morale de toute dimension anthropologique et empirique, pour parvenir à la connaissance des lois morales telles qu'elles existent uniquement dans la raison pure, avant toute expérience¹⁴⁵. Pour Forster, ces lois morales indépendantes de toute expérience existent, mais elles ne peuvent être actualisées en l'être humain, dans une optique sensualiste, que par ses expériences sensibles et les

¹⁴³ KANT Immanuel, « Grundlegung zur Metaphysik der Sitten [1785] », in: *Kant's gesammelte Schriften*, vol. 4: Kritik der reinen Vernunft (1. Aufl.) Prolegomena. Grundlegung zur Metaphysik der Sitten. Metaphysische Anfangsgründe der Naturwissenschaft, Berlin, Reimer, 1903, p. 390. « Car, pour ce qui doit être moralement bon, il ne suffit pas qu'il y ait conformité à la loi morale, mais il faut en outre que ce soit par amour de la loi morale que la chose se produise ; si tel n'est pas le cas, cette conformité n'est que très hasardeuse et chancelante, parce que ce sur quoi les actions reposent et qui est étranger à la moralité en suscitera certes, de temps en temps, qui seront conformes à la loi, mais engendrera aussi, fréquemment des actes contraires à la loi. » Traduction par Alain Renaut. KANT, *Métaphysique des mœurs. Fondation de la métaphysique des mœurs, Introduction à la métaphysique des mœurs*, op. cit., 1994, p. 55.

¹⁴⁴ FORSTER, « Die Kunst und das Zeitalter [1789] », art. cit., 1963, p. 17.

¹⁴⁵ KANT, « Grundlegung zur Metaphysik der Sitten [1785] », art. cit., 1903, pp. 389-390.

observations de son environnement ; Forster rejette tout fondement métaphysique de la morale, comme il le souligne notamment à la fin de *Autre chose sur les races humaines* :

Wie sollen wir also glauben, daß ein unerweißlicher Lehrsatz, die einzige Stütze des Systems unserer Pflichten seyn könne, da er die ganze Zeit hindurch, als er für ausgemacht galt, nicht eine Schandthat verhinderte? Nein, mein Freund, wenn Moralisten von einem falschen Begriffe ausgehen, so ist es wahrlich ihre eigne Schuld, wenn ihr Gebäude wankt, und wie ein Kartenhaus zerfällt.¹⁴⁶

Ces édifices théoriques moraux ont fait la preuve de leur inutilité, cette inutilité jette sur eux le discrédit et les empêche de prétendre au titre de fondement de la morale. Ici, ce sont probablement les conceptions morales de Kant auquel Forster s'attaque en priorité, puisqu'*Autre chose sur les races humaines* est une réponse à différents textes de Kant. Or la *Fondation de la métaphysique des mœurs* est parue seulement un an avant le texte de Forster, en 1785. Forster propose de remplacer cet édifice dogmatique par une éducation pratique, ancrée dans l'expérience de chaque individu :

Praktische Erziehung, die jeden Grundsatz durch faßliche und tiefen Eindruck machende Beyspiele erläutert, und aus der Erfahrung abstrahiren läßt, kann vielleicht es dahin bringen, daß Menschen künftig fühlen, was sie Menschen schuldig sind.¹⁴⁷

Cela ne signifie pas que Forster considérerait la morale de Kant comme entièrement mauvaise ; cependant, il estime que son caractère trop rationnel et l'absence d'ancrage véritable de cette morale dans la sensibilité la rend inutile dans les faits. De fait, la grande majorité des Européens ignorent totalement les préceptes de la moralité qui devrait pourtant être appliquée par tous :

Menschen einerley Stammes, die der unerkannten Wohlthat einer gereinigten Sittenlehre theilhaftig waren, bezeugten sich ja darum nicht duldsamer und liebereicher gegeneinander.¹⁴⁸

¹⁴⁶ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, p. 155. « En ce cas comment croire qu'un dogme indémontrable puisse être l'unique support du système de nos devoirs, alors qu'il n'a, pendant tout le temps où il était admis sans discussion, jamais empêché aucune exaction ? Non, mon ami, si les moralistes partent d'un concept fallacieux, c'est alors vraiment leur faute si leur construction vacille, et s'effondre comme un château de cartes. » Traduction de Raphaël Lagier, révisée. FORSTER, « Autre chose sur les races humaines », *art. cit.*, 2006, p. 170.

¹⁴⁷ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, p. 155. « L'éducation pratique, qui explique chaque principe par des exemples clairs et faisant forte impression, et qui fait abstraire ce principe de l'expérience, peut peut-être faire en sorte qu'à l'avenir, les hommes sentent ce qu'ils doivent aux autres hommes ». Traduction de Raphaël Lagier, révisée. FORSTER, « Autre chose sur les races humaines », *art. cit.*, 2006, p. 170.

¹⁴⁸ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, p. 154. « Des hommes d'une même souche, qui jouissaient du bienfait méconnu d'une doctrine morale épurée, ne se sont pas révélés pour autant plus tolérants et aimants les uns envers les autres. » Traduction de Raphaël Lagier, révisée. FORSTER, « Autre chose sur les races humaines », *art. cit.*, 2006, p. 170.

L'interaction de l'homme avec son environnement est centrale pour les manifestations de la perfectibilité chez Forster. L'homme se construit avant toute chose dans son rapport à son milieu, et traduit toujours différemment le patrimoine commun de l'humanité. Pourtant, ce patrimoine commun existe bien et comprend ce qui est essentiel à l'homme : il est donc impossible et absurde pour Forster de prétendre que certains peuples sont inférieurs à d'autres. Tout perfectionnement de l'homme ne peut être que local et dicté pour l'essentiel par le milieu naturel et social. S'il existe bien une moralité humaine universelle, elle aussi est fortement dépendante du milieu dans ses manifestations. Par conséquent, le jugement des peuples extra-européens par les peuples européens devrait être empreint d'une bien plus grande prudence qu'il ne l'est réellement.

Partie III – La perfectibilité entre reconnaissance des peuples extra-européens et critique politique des sociétés européennes

Les réflexions sur les peuples extra-européens et leur place dans le genre humain ont constitué le point de départ de l'élaboration du concept de perfectibilité chez Forster. Si la conceptualisation de la perfectibilité s'est nourrie de ses lectures, elle reste marquée par la volonté qui était la sienne dans le *Voyage autour du monde*, celle d'une compréhension bienveillante de la nature de l'homme à travers l'observation de tous les peuples. Néanmoins, plus les réflexions anthropologiques de Forster se développent, et notamment ses réflexions sur la perfectibilité, plus il envisage la perfectibilité comme un critère universel du degré d'avancement de l'homme. Chez Forster, la conciliation entre les fins particulières d'un peuple et les fins universelles de l'humanité passe, comme chez Herder, par la communication entre les peuples. La perfectibilité demeure cependant un concept dont les manifestations empiriques peuvent prendre des formes très diverses, voire opposées.

Le parcours de Forster et les abus dont il a été très tôt le témoin constituent le socle d'une certaine méfiance à l'égard de manifestations supposées de la perfectibilité, en particulier en Europe, qui s'avèrent parfois être en réalité des manifestations de son exact contraire. C'est ainsi que certaines actions qui servent le perfectionnement de l'économie, ou de la domination militaire d'une nation européenne, attestent également de la corruption de sa moralité. Pour Forster, ce sont les enjeux commerciaux, politiques et militaires européens qui ont été à l'origine de la découverte de nouvelles terres, de l'acquisition de nouvelles connaissances scientifiques et de la rencontre avec des peuples extra-européens ; mais dans le rapport avec ces peuples, ces enjeux particuliers doivent être dépassés pour servir les buts de l'humanité toute entière. Or, trop souvent, Forster constate que ce n'est pas le cas, le passage du perfectionnement local à un perfectionnement universel de l'homme ne se réalise pas. Cet échec mène à une catastrophe pour ces peuples et rejaillit sur l'Europe, en mettant en avant le risque de faillite morale du modèle des Lumières. La manière dont il est possible d'envisager

l'accompagnement du passage d'un perfectionnement local à un perfectionnement universel, à partir de la même perfectibilité de l'homme, et le rôle que doivent assumer les penseurs des Lumières dans ce processus, devient centrale.

Chapitre 7 : Perfectibilité et peuples extra-européens

La perfectibilité est si intimement liée chez Forster à ce qui définit la nature humaine que la question de sa présence ou de son absence chez les peuples non européens est centrale. Elle détermine en effet la manière dont sont considérés ces peuples : s'ils ne disposent pas de cette perfectibilité, alors ils ne sauraient être des êtres humains comparables aux Européens. En réalité, et même si certains chercheurs ont considéré que la perfectibilité est l'apanage exclusif des Européens chez Forster¹, l'origine même de cette idée de perfectibilité chez Forster est constituée par ses observations des différents peuples qu'il a été amené à côtoyer au cours du voyage autour du monde ; il apparaît donc difficile de supposer que Forster refuse la perfectibilité à l'ensemble des peuples non-européens, d'autant plus qu'il indique à plusieurs reprises que la perfectibilité est ce qui définit la nature humaine. Elle apparaît bien, comme le souligne Yomb May, comme une caractéristique majeure de l'humanité, quelle que soit la civilisation considérée². De fait, Forster tend à mettre en avant systématiquement certaines actions, mœurs et coutumes qui attestent selon lui de l'existence d'une tendance au perfectionnement chez l'immense majorité des peuples.

Cette attitude à l'égard des peuples extra-européens n'a rien d'une évidence au XVIII^e siècle : nombre de penseurs considèrent cette faculté de se perfectionner comme le plus grand bien, et un bien exclusivement réservé aux Européens, en faisant ainsi un critère de développement tout en déniaient toute possibilité de perfectionnement aux autres peuples. C'est le cas notamment de Kant³. Ce perfectionnement est souvent identifié au progrès technique et à l'avancée des sciences, ainsi qu'à la présence ou non de la religion chrétienne, ou du moins d'une religion monothéiste. Bien sûr, Forster ne s'affranchit pas des présupposés, voire des

¹ UHLIG Ludwig, « Georg Forster und seine deutschen Zeitgenossen », *Georg-Forster-Studien* 1, 1997, p. 167 : „entsprechend ist die Perfektibilität ein Privileg Europas, während die übrige Welt die "schöne Erscheinung des Mannigfaltigen" offenbart“.

² MAY, *Georg Forsters literarische Weltreise*, op. cit., 2011, pp. 226-227. Forster affirme de plus à propos des esclaves noirs, en 1790, que la perfectibilité est le « critère de l'humanité » et dénonce ceux qui cherchent à le nier afin de justifier l'existence de l'esclavage. FORSTER, « Recension : The capacity of negroes for religious and moral improvement considered; short and practical discourses to negroes. By Richard Nisbet [1791] », art. cit., 1977, p. 288.

³ KANT, « Collegentwürfe aus den 70er Jahren », art. cit., 1923, p. 785. Voir également HUND, « It must come from Europe. The racisms of Immanuel Kant », art. cit., 2011, pp. 76-78.

préjugés des lettrés de son époque. Il étend le perfectionnement à l'ensemble du genre humain, mais ne remet jamais en question la valeur à attribuer à ce perfectionnement ; en aucun cas il ne peut envisager que cette recherche d'une certaine perfection puisse ne pas être souhaitable. En ce sens, il reste dans les limites d'un des projets principaux des Lumières.

Cependant, Forster parvient à la fois à étendre et à restreindre ce perfectionnement, une réflexion double qui lui permet de démontrer aux Européens la nécessité d'une plus grande tolérance. De fait, en décelant ce perfectionnement dans des comportements étrangers aux Européens et dans lesquels personne n'avait jusqu'alors pensé à le rechercher, il étend la définition de ce perfectionnement. Mais en critiquant également le comportement des Européens à la lumière de la perfectibilité, il opère une séparation entre ce qu'il voit comme un perfectionnement véritable et un perfectionnement seulement formel, vide de sens, vide en tout cas du sens profond, associé aux fins morales de l'humanité, que doit avoir pour lui toute action humaine. De fait, ce perfectionnement apparent, que Forster observe trop souvent dans les sociétés européennes, est stérile, parce qu'il n'a pas de rapport à la réalité ou bien présuppose une image déformée de la réalité. Pire encore, le caractère par trop relatif de ce perfectionnement, qui se borne à la recherche d'un enrichissement personnel ou du pouvoir politique et militaire d'une nation, peut aller à l'encontre d'un perfectionnement plus général de l'humanité. On présente souvent les réflexions de Forster sur les rapports entre les peuples comme un relativisme des valeurs, et avec raison. Ce relativisme moral met cependant au jour, et dénonce, un relativisme des valeurs bien plus lourd de conséquences pour l'humanité, celui des Européens eux-mêmes. L'ingérence irrésistible des Européens dans d'autres sociétés, qui débute à la fin du XVIII^e siècle, et simultanément, l'incapacité de ces mêmes Européens à placer l'intérêt de l'humanité toute entière avant leurs intérêts propres, notamment économiques, crée un décalage qui va à rebours, pour Forster, de tout le processus de perfectionnement de l'humanité.

Forster ne cherche pas à présenter les habitants des mers du Sud comme les représentants d'un état de nature idéal dont les habitants de l'Europe se seraient détournés, ni comme des sauvages représentant une humanité inférieure à celle des Européens. En les considérant comme identiques dans leur nature aux Européens, Forster cherche avant tout à réfléchir à ce qui caractérise l'ensemble de l'humanité. S'il en vient à établir une différenciation entre les peuples, cette dernière a toujours un fondement empirique et, bien souvent, elle ne correspond pas à la

typologie établie par les penseurs de son époque. En projetant la grille de lecture de la perfectibilité sur tous les peuples, il tire des conclusions étonnantes pour les lecteurs de son temps et souvent peu flatteuses pour les peuples européens.

I) *Le voyage autour du monde et la perfectibilité des peuples extra-européens*

L'opposition de Forster à Buffon, puis, plus tard, à Kant et à Meiners, repose en grande partie sur l'expérience de son voyage autour du monde. Forster compare durant le voyage les différents peuples qu'il rencontre et met en avant des critères implicites de développement qu'il reprend ultérieurement dans des textes théoriques. La perfectibilité telle qu'elle a été décrite jusqu'ici se nourrit de ces expériences. Même si elle n'apparaît pas directement dans les écrits de Forster avant le début des années 1780, elle joue un rôle dans la constitution par Forster de sa vision du monde. Le voyage autour du monde est une mine d'expériences pratiques qui permet au voyageur d'établir un certain type de rapport à l'autre. Forster ne publie pas immédiatement tous les enseignements qu'il a tirés de son voyage, ses difficultés financières ne lui en laissant pas le loisir. De plus, les intérêts scientifiques de Forster sont d'abord tournés vers les sciences naturelles. Pourtant, lorsqu'il est confronté à des thèses qui lui semblent s'opposer à ce qu'il a constaté au cours de son voyage, il n'hésite pas à convoquer le souvenir de ses observations pour contredire ceux dont il pense qu'ils se trompent. La controverse sur les races humaines, dans laquelle il se range du côté de Herder tout en apportant à la question un éclairage qui lui est propre, n'en est que l'exemple le plus connu.

A) Quel autre ? Européens et peuples extra-européens

En apparence, la rencontre avec l'autre que vit Forster au cours de son voyage autour du monde concerne l'autre au sens géographique : Forster rencontre des représentants d'autres cultures, d'autres confessions, des hommes à la couleur de peau différente. Mais il rencontre aussi un autre social, notamment par les contacts entre des catégories de population qui ont bien moins d'occasion de se rencontrer en Europe, entre savants des Lumières, médecins de bord,

officiers de marine et simples marins. Ces deux types de rencontres s'avèrent aussi riches en enseignements l'un que l'autre pour le jeune Forster. Dans les deux cas, Forster en apprend beaucoup sur l'autre, mais aussi sur lui-même et sur les diverses communautés auxquelles il appartient.

1) Rencontre avec l'autre

L'anthropologie considère aujourd'hui que l'étude d'un peuple par un représentant d'un autre peuple ne donne pas seulement des informations sur le peuple étudié, mais aussi et surtout sur celui qui cherche à étudier ce peuple. Ce que l'anthropologue dit d'un peuple reflète en réalité sa propre manière de penser. C'est ce qu'a montré l'anthropologue Clifford Geertz, repris en introduction d'un article de Doris Kaufmann sur la vision des « sauvages » par les « civilisés », notamment dans le *Voyage autour du monde* de Georg Forster⁴. Forster a conscience de l'impossibilité de proposer une observation neutre ; l'important est d'en être conscient et de le signaler aux lecteurs. Forster écrit dans l'avant-propos de son récit de voyage :

Zuweilen folgte ich dem Herzen und ließ meine Empfindungen reden; denn da ich von menschlichen Schwachheiten nicht frei bin, so mussten meine Leser doch wissen, wie das Glas gefärbt ist, durch welches ich gesehen habe. Wenigstens bin ich mir bewusst, dass es nicht finster und trübe vor meinen Augen gewesen ist. Alle Völker der Erde haben gleiche Ansprüche auf meinen guten Willen. So zu denken war ich immer gewohnt.⁵

Forster observe et décrit les peuples rencontrés en essayant de ne jamais se départir de ces principes énoncés en introduction du récit de voyage. Il s'efforce également d'appliquer les mêmes principes à ses compagnons de voyage, et en vient souvent à les trouver plus différents de lui que certains insulaires des mers du Sud. Le présupposé des Lumières auquel se conforme Forster dans sa rencontre avec les insulaires est que tous les hommes sont identiques dans leur caractère, qu'ils sont donc susceptibles de présenter les mêmes qualités et les mêmes défauts. En pensant l'individu étranger au sein de son propre environnement social, il est possible de faire abstraction de cette structure sociale pour induire des considérations qui concernent la

⁴ KAUFMANN Doris, « Die "Wilden" in Geschichtsschreibung und Anthropologie der "Zivilisierten". Historische und aktuelle Kontroversen um Cooks Südseeereisen und seinen Tod auf Hawaii 1779 », *Historische Zeitschrift* 260 (1), 01.02.1995, pp. 49-50.

⁵ FORSTER, *Reise um die Welt*, *op. cit.*, 1965, p. 13. « Par moments, j'ai suivi mon cœur et j'ai laissé parler mes sentiments ; car comme je ne suis pas dénué de faiblesses humaines, il fallait bien que mes lecteurs sachent quelle était la couleur du verre à travers lequel j'ai regardé. Je suis au moins conscient du fait que ce verre devant mes yeux n'a été ni sombre, ni trouble. Tous les peuples de la terre ont des droits identiques à ma bonne volonté. J'ai toujours été habitué à penser de cette manière. »

nature de l'homme, comme l'a montré Doris Kaufmann⁶. De fait, c'est précisément de ces observations que Forster tire, pour la première fois, sa réflexion sur une perfection relative à chaque peuple et sur la capacité de chacun de ces peuples à se perfectionner pour atteindre cette perfection relative.

Forster est amené très jeune à rencontrer des représentants de peuples extra-européens, une expérience que bien peu de ses contemporains peuvent faire. Cette rencontre oriente sa conception du progrès et de la perfectibilité, et même si cette conception connaît des changements au cours du temps, la réflexion de Forster sur les peuples extra-européens et leur rapport aux peuples européens y reste centrale. L'absence complète des termes de progrès, de perfectionnement ou de perfectibilité dans le *Voyage autour du monde*, alors même qu'ils sont présents dans le récit de voyage de Johann Reinhold Forster qui paraît un an plus tard, trahit le fait que le jeune Georg ne cherche pas alors à classer les peuples en fonction de leur développement, quel que soit le critère considéré⁷. Pourtant, si Forster ne parle pas de perfectionnement, il parle de perfections, qui ne correspondent pas nécessairement aux critères de définition d'un idéal européen de perfection. Si ces perfections n'ont en apparence pas toutes le même objet ni ne prennent les mêmes formes, elles définissent malgré tout quelque chose de commun à l'humanité, au-delà des différences culturelles. Ainsi, Forster observe que les habitants de Tahiti se font sur la peau des taches noires qui leur servent d'ornement. Il écrit à ce propos dans le *Voyage autour du monde* :

Bey den gemeinen Leuten, die mehrentheils nackt giengen, waren dergleichen [die schwarzen Flecken], vornehmlich auf den Lenden zu sehen, ein augenscheinlicher Beweis, wie verschieden die Menschen, in Ansehung des äußerlichen Schmuckes denken und wie einmüthig sie gleichwohl alle darauf gefallen sind, ihre persönlichen Vollkommenheiten auf eine oder die andre Weise zu erhöhen.⁸

Ces ornements ne correspondent aucunement au goût esthétique de Forster, ni d'aucun Européen qui l'accompagne. Ils n'auraient aucune valeur esthétique en Europe, et seraient même vus comme un enlaidissement. Pourtant ils permettent à Forster de parvenir à une

⁶ KAUFMANN, « Die "Wilden" in Geschichtsschreibung und Anthropologie der "Zivilisierten". Historische und aktuelle Kontroversen um Cooks Südseereisen und seinen Tod auf Hawaii 1779 », *art. cit.*, 1995, pp. 59-60.

⁷ Voir à ce propos la deuxième sous-partie du premier chapitre, pp. 90-99.

⁸ FORSTER, *Reise um die Welt*, *op. cit.*, 1965, p. 220. « Chez les gens du commun, qui pour la plupart allaient nus, ces taches noires, que l'on voyait surtout sur les reins, étaient une preuve visible de la différence des opinions humaines quand à la parure extérieure, alors même qu'ils s'accordent tous sur l'idée de réhausser d'une manière ou d'une autre leurs perfections personnelles. »

certitude : même si la manière de mettre en valeur ses atouts physiques varie en fonction des peuples, le fait de vouloir les mettre en valeur est commun à toute l'humanité. Plus encore, il est dans la nature de chaque individu, quel que soit le peuple considéré, de s'efforcer d'atteindre une certaine perfection qui soit propre à la fois à l'individu et au peuple. Dans le cas de ce passage, il s'agit d'atteindre une certaine perfection dans le domaine de la beauté, une aspiration à la beauté que Forster reconnaît malgré un canon de beauté très différent du canon européen. L'importance n'est pas ici la définition de la beauté, mais le fait que chaque individu s'efforce de l'atteindre, quelle que soit la forme qu'elle prend, en tant qu'elle constitue une certaine perfection. À ce titre ce passage de Forster fait écho à l'idée de Herder selon laquelle chaque peuple contient en lui sa propre définition d'une perfection qui lui est relative⁹.

Schiller s'est probablement inspiré en partie du récit de voyage de Forster pour affirmer, lui aussi, ce besoin d'ornement de toute l'humanité, quel que soit le peuple considéré¹⁰. Ce que Schiller fait de cette idée est cependant différent de ce qu'en fait Forster. Il écrit dans une de ses lettres au duc d'Augustenburg, le 21 novembre 1793, à partir desquelles il écrit deux ans plus tard ses *Lettres sur l'éducation esthétique de l'humanité* :

Nicht zufrieden, das Nothwendigere zu verschönern, macht sich der menschgewordene Wilde das Schöne, auch schon der bloßen Schönheit wegen, zum Zweck, und will gewisse Dinge, bloß um dieses Zwecks willen, haben. Er schmückt sich. [...] [Diese ersten Versuche sind], als die erste Anmeldung der Vernunftfreyheit, eines Grades von Achtung werth. Sie beweisen uns, daß der einzelne Mensch und das Volk, bey denen wir sie antreffen, die Epoche der gänzlichen Unmündigkeit und des bloßen Naturregiments überstanden haben; daß sie nicht mehr Wilde, sondern Barbaren sind; denn Wildheit ist ganz unentwickelte, Barbarey falsch entwickelte Menschheit.¹¹

Si Schiller identifie lui aussi cette tendance à l'ornement comme un trait commun à toute l'humanité, il considère cependant, par sa distinction entre sauvage, barbare et civilisé, que ces peuples se sont engagés sur une voie de développement qui n'est pas la bonne. Il serait bien sûr injuste de comparer les considérations du jeune Forster dans son récit de voyage aux idées

⁹ Voir la troisième sous-partie de ce chapitre, pp. 502-504.

¹⁰ À propos de la connaissance qu'avait Forster des idées de Schiller et réciproquement, voir la première sous-partie du chapitre 5, pp. 320-321.

¹¹ SCHILLER Friedrich, *Schillers Werke. Nationalausgabe*, vol. 26: Briefwechsel. Schillers Briefe. 1.3.1790-17.5.1794, Weimar, Böhlau, 1992, p. 317. « Ne se satisfaisant pas d'embellir ce qui est le plus nécessaire, le sauvage devenu homme se donne le beau pour fin, au nom de la seule beauté, et veut avoir certaines choses pour cette seule fin. Il se pare. [...] [Ces premiers essais sont] dignes d'un certain degré d'estime, en tant qu'ils sont la première manifestation de la liberté de la raison. Ils nous prouvent que l'individu et le peuple dans lesquels nous les rencontrons ont surmonté l'époque de la minorité entière et du seul régime naturel ; qu'ils ne sont plus des sauvages, mais des barbares ; car la sauvagerie est une humanité entièrement non développée, tandis que la barbarie est une humanité faussement développée. »

philosophiques de Schiller, qui sont le thème principal de ses lettres. Cependant, il apparaît clairement, dans le contraste entre les deux auteurs, que Forster ne considère pas que l'idéal de beauté des peuples qu'il a rencontrés au cours du voyage serait un idéal faux : bien au contraire, il accepte les autres idéaux de beauté et y reconnaît la même tendance au perfectionnement présente chez tous les hommes. Le jugement de valeur implicite présent chez Schiller est absent chez Forster, ou plutôt, Forster a conscience du fait qu'il s'agit d'un préjugé qu'il lui faut surmonter.

2) L'autre social

Au cours du voyage, Forster entre en contact avec une altérité qui ne relève pas d'une différence de culture, mais d'une différence de statut social et d'éducation au sein de la même culture. Pendant trois ans, Forster est en contact permanent avec les marins du *Resolution* et de l'*Adventure*. Pour Forster, leur manière de se comporter est révélatrice de la société dans laquelle ils évoluent. Par leurs caractéristiques, ces marins semblent constituer une société dans la société. Tirés des plus basses couches de la société britannique, ils constituent un groupe peu éduqué et prompt à se rebeller¹². Pour Forster, ils ne sont cependant qu'un produit de la société britannique, qui les a rendus tels qu'ils sont par ses mauvais traitements. S'il ne s'agit pas des représentants les plus flatteurs de la société britannique, ils n'en restent pas moins les représentants dans les îles des mers du Sud. Les caractéristiques mentionnées ici par Forster sont liées, il en a conscience, aux injustices présentes dans les sociétés européennes. Par conséquent, les différents incidents violents qui marquent le voyage autour du monde sont directement liés, non pas au caractère intrinsèquement mauvais de certains matelots, mais à la société britannique, qui les a rendus tels qu'ils sont :

Ihre Gewohnheit ans Seeleben hatte sie längst gegen alle Gefahren, schwere Arbeit, rauhes Wetter und andere Widerwärtigkeiten abgehärtet, ihre Muskeln steif, ihre Nerven stumpf, kurz, ihre Gemütsart ganz unempfindlich gemacht. Da sie für die eigene Erhaltung keine große Sorge tragen, so ist leicht zu erachten, daß sie für andre noch weniger Gefühl haben. Strengem Befehl unterworfen, üben sie auch tyrannische Herrschaft über diejenigen aus, die das Unglück haben in ihre Gewalt zu gerathen. Gewohnt ihren Feiden unter die Augen zu treten, ist Krieg ihr Wunsch. Die Gewohnheit umzubringen und zu morden, ist Leidenschaft bey ihnen geworden, wovon wir leyder nur zu viele Beweise auf dieser Reise haben sehen müssen, indem sie bey jeder Gelegenheit die unbändigste Begierde zeigten, um der geringsten Veranlassung willen sogleich auf die Indianer zu feuern. Ihre Lebensart entfernt sie von dem Genuß der stillen häuslichen Freuden, und da treten dann grobe

¹² BITTERLI Urs, *Die « Wilden » und die « Zivilisierten »: Grundzüge einer Geistes- und Kulturgeschichte der europäisch-überseeischen Begegnung*, Munich, C.H. Beck, 1991, pp. 23-24.

viehische Begierden an die Stelle besserer Empfindungen. [...] Ohnerachtet sie Mitglieder gesitteter Nationen sind, so machen sie doch gleichsam eine besondere Klasse von Menschen aus, die ohne Gefühl, voll Leidenschaft, rachsüchtig, zugleich aber auch tapfer, aufrichtig und treu gegen einander sind.¹³

L'endurcissement des sens par le rude travail en mer a eu pour conséquence de rendre leur caractère insensible. Ce rapport direct entre l'action sur les sens et la conséquence sur le caractère devient par la suite central dans les réflexions de Forster sur la nature de l'homme et sa place dans le monde. Les marins sont une sorte de miroir peu flatteur de la société européenne : la manière inflexible et rude dont ces hommes sont traités se reflète trait pour trait dans la manière dont ils traitent les habitants des contrées découvertes. On peut donc certes déplorer que des représentants si mauvais de l'Europe soient envoyés vers d'autres peuples encore inconnus ; cependant, si l'image donnée de l'Europe est mauvaise, elle n'en possède pas moins une certaine justesse. Maltraités par leur société d'origine, ils n'en ont pas moins conservé, ou développé, des vertus – l'honnêteté, la fidélité – qui ne sont pas répandues parmi le plus grand nombre des habitants d'Europe.

B) Constitution de la réflexion de Forster sur la nature de l'homme : du caractère réfléchi à la perfectibilité

Forster considère implicitement le critère de la raison et du caractère réfléchi des individus constituant un peuple comme le critère de développement principal dans le *Voyage autour du monde* et les textes qui le suivent. Dès ses premiers écrits, il refuse de considérer le critère de l'avancée technologique d'une société comme le critère déterminant de ce développement. Ce faisant, Forster explore une voie alternative au modèle européocentré de définition du progrès de l'homme. Ce critère de la raison et de la capacité des représentants

¹³ FORSTER, *Reise um die Welt*, *op. cit.*, 1965, pp. 420-421. « Leur habitude de la vie en mer les avait endurcis depuis bien longtemps contre tous les dangers, le travail pénible, le mauvais temps et les autres vicissitudes, elle avait raidi leurs muscles, émoussé leurs nerfs, en un mot, elle avait rendu leur tempérament entièrement insensible. Comme ils ne se soucient guère de leur propre conservation, il est aisé de juger qu'ils ont encore moins de sentiment pour les autres. Soumis à des ordres rigoureux, ils exercent eux aussi une domination tyrannique sur ceux qui ont le malheur de tomber en leur pouvoir. Habités à tenir tête à leurs ennemis, ils appellent la guerre de leurs vœux. L'habitude de tuer et d'assassiner est devenu chez eux une passion, dont nous n'avons eu, hélas, que trop de preuves au cours de ce voyage, puisqu'ils montrèrent en chaque occasion le désir le plus effréné de faire feu aussitôt sur les Indiens, sous le moindre prétexte. Leur manière de vivre les empêche de savourer les paisibles joies domestiques, et c'est alors que se présentent des désirs bestiaux et grossiers qui prennent la place de sensations meilleures. Alors même qu'ils sont membres de nations civilisées, ils forment pourtant une classe particulière d'êtres humains, qui sont dénués de sentiment, emportés par la passion, vindicatifs, mais dans le même temps braves, honnêtes et fidèles les uns envers les autres. »

d'un peuple à faire évoluer leur rapport à leur environnement connaît peu à peu un glissement vers le critère de la perfectibilité.

1) **Le premier critère : la raison ?**

Yomb May a montré le contraste frappant entre les instructions données à James Cook par le comte de Sandwich, Premier Lord de l'Amirauté britannique, et le comportement des marins au cours du voyage¹⁴. Alors que les instructions soulignent le fait que les peuples rencontrés sont les égaux des explorateurs, et qu'on ne saurait faire preuve de violence à leur égard lors de la rencontre, Forster rapporte un grand nombre de situations où les explorateurs abusent de leur pouvoir et font un usage excessif de la force. Pour Yomb May, ce comportement s'explique par le fait que les Européens qui participent aux voyages d'exploration au XVIII^e siècle partent du postulat de leur supériorité, au moins dans les domaines de la technique et de l'organisation de l'État. Si les simples marins ne pensent peut-être pas consciemment cette supériorité, elle est cependant présente dans leurs préjugés à l'égard des peuples rencontrés. Le fait que les Européens auteurs de violences ne soient pas punis par une institution judiciaire locale renforce en eux l'idée de cette supériorité institutionnelle européenne. Les marins, contraints par la discipline particulièrement stricte à bord des navires de la Marine britannique, quittent cette sphère britannique extraterritoriale lorsqu'ils débarquent. Or les séjours à terre sont nombreux, parce que les navires doivent fréquemment se ravitailler en eau douce et en vivres frais. Loin des regards des officiers, la discipline des marins se relâche, ce qui conduit à des abus et des violences, quand bien même les officiers s'efforcent, selon Forster, de se comporter de manière exemplaire avec les populations locales. La grande majorité des explorateurs européens, mais aussi des penseurs des Lumières, partage la certitude d'une légitimité innée des Européens à contraindre les autres peuples au cours des voyages d'exploration. De plus, Forster lui-même partage, pour Yomb May, l'idée d'une supériorité évidente et jamais remise en question des peuples européens. Pour illustrer cette thèse, Yomb May cite un passage de Forster, qui s'étonne de l'apparente apathie des habitants de la Terre de Feu¹⁵ :

¹⁴ MAY, « Menschenrechte für die Wilden? Zum Widerspruch zwischen „Instruktionen“ und Wirklichkeit in der literarischen Weltreise Georg Forsters », *art. cit.*, 2009, pp. 193-194.

¹⁵ *Ibid.*, pp. 199-200.

Sie schienen unsre Überlegenheit und unsre Vorzüge gar nicht zu fühlen, denn sie bezeigten auch nicht ein einzigesmal, nur mit der geringsten Geberde, die Bewundrung, welche das Schiff und alle darinn vorhandene große und merkwürdige Gegenstände bey allen übrigen Wilden zu erregen pflegten! Dem Thiere näher und mithin unglückseliger kann aber wohl kein Menschen seyn [...].¹⁶

Comme ses compagnons de voyage, Forster est marqué par l'eurocentrisme du XVIII^e siècle, et ce passage témoigne sans conteste de sa conviction de la supériorité des Européens. Cependant, il est nécessaire de remettre en perspective cette description du Forster du *Voyage autour du monde*. Il faut tout d'abord mentionner le fait que, contrairement à ce que laisse penser la citation indiquée par Yomb May, Forster ne considère pas que ce soit l'incapacité des habitants de la Terre de Feu à comprendre la supériorité des Européens qui les rend « les plus proches des animaux et les plus malheureux des hommes ». La phrase tronquée dans la citation continue en effet ainsi :

Dem Thiere näher und mithin unglückseliger kann aber wohl kein Menschen seyn, als derjenige, dem es, bey der unangenehmsten körperlichen Empfindung von Kälte und Blöße, gleichwohl so sehr an Verstand und Überlegung fehlt, daß er kein Mittel zu ersinnen weiß, sich dagegen zu schützen? Der unfähig ist, Begriffe mit einander zu verbinden, und seine eigne dürftige Lage mit dem glücklichern Zustande andrer zu vergleichen?¹⁷

Forster juge de fait les habitants de la Terre de Feu à l'aune de critères propres aux Lumières européennes, le degré de raison et de réflexion dont ils font ou plutôt ne font pas preuve selon lui. Cela témoigne effectivement d'une vision eurocentrée de Forster, mais le sens de la citation n'est pas aussi tranché que l'affirme Yomb May : Forster choisit implicitement ici la raison comme un critère de définition du stade de progrès auquel est rendu un individu ou un peuple, et non pas la capacité à admirer les Européens pour leur supériorité prétendue. Étroitement liée à ce critère de la raison se trouve déjà ici l'idée selon laquelle chaque peuple doit s'efforcer de rendre présent à sa raison, grâce aux sens, les moyens qui lui permettraient d'améliorer sa situation (*ersinnen*). Ce jugement négatif de Forster prend appui sur son constat d'une défaillance de l'interaction entre la raison, la réflexion et le témoignage des sens. L'emploi insuffisant de la raison que Forster attribue à ce peuple l'empêche de

¹⁶ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1966, p. 383. « Ils ne semblèrent absolument pas ressentir notre supériorité et nos avantages, car ils ne témoignèrent pas même une seule fois, ne serait-ce que par le moindre geste, l'admiration que le vaisseau et tous les grands et étranges objets qui s'y trouvaient éveillaient habituellement chez tous les autres sauvages ! Mais certes, aucun homme ne peut être plus proche de l'animal et par conséquent plus malheureux [...]. »

¹⁷ Ibid. « Mais certes, aucun homme ne peut être plus proche de l'animal et par conséquent plus malheureux que celui qui, ressentant la sensation physique la plus désagréable du froid et de la nudité, manque tout autant et à un tel point de raison et de réflexion qu'il ne parvient pas à s'aviser d'un moyen de s'en protéger ? Qui est incapable de relier les concepts les uns avec les autres et de comparer sa propre situation misérable avec l'état, plus heureux, dans lequel se trouvent d'autres hommes ? »

rapprocher ses observations sensibles de sa réflexion pour produire un moyen de se porter à lui-même assistance. Il l'empêche également de déduire de son observation des Européens que ces derniers vivent, selon Forster, dans des conditions de vie plus enviables.

2) Caractère réfléchi de l'homme et action dans son environnement : perfectibilité et *Besonnenheit*

Dès le *Voyage autour du monde*, l'emploi de la raison par un peuple apparaît toujours dans le rapport à la situation dans laquelle se trouve ce peuple : l'adéquation de cet emploi de la raison aux rapports réels de ce peuple à son environnement est centrale. Il est possible de retracer la genèse de la place qu'acquiert progressivement chez Forster le concept de *Besonnenheit*, conscience réfléchie de l'être humain, qui est appelé à jouer un rôle central dans sa conception de la perfectibilité. C'est dans sa réflexion sur les rapports entre peuples européens et peuples extra-européens que se développe ce concept.

Dans le *Voyage autour du monde*, Forster décrit la ville du Cap dans laquelle les vaisseaux de Cook font escale. Le Cap est alors une colonie hollandaise. Forster compare la ville à une colonie portugaise également visitée par les vaisseaux, l'île de Santiago¹⁸. La comparaison est flatteuse pour la ville du Cap, dont Forster loue l'organisation urbaine. La ville présente cependant un problème structurel lié au climat local :

Die Straßen sind breit und regelmäßig, die vornehmsten derselben mit Eichen bepflanzt, und einige haben in der Mitte einen Canal; da es ihnen aber, zu Wässerung derselben, an der erforderlichen Quantität fließenden Wassers fehlt, so können sie, ohngeachtet der vielfältig angebrachten Schleusen, dennoch nicht verhindern, daß nicht einzelne Theile des Canals oft ganz ohne Wasser seyn sollten, die denn eben keinen angenehmen Geruch ausduften. Der holländische National-Character offenbart sich hierin sehr deutlich. Ihre Städte sind durchgehends mit Canälen versehen, obgleich Vernunft und Erfahrung augenscheinlich zeigen, daß die Ausdünstungen derselben den Einwohnern, besonders zu Batavia, höchst nachtheilig werden müssen.¹⁹

Ce problème d'irrigation des canaux ne se poserait naturellement pas si les colons hollandais avaient compris dès le prime abord que les canaux n'ont pas d'utilité, et sont même

¹⁸ Aujourd'hui Santiago est l'une des îles qui constituent la république du Cap-Vert.

¹⁹ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1965, p. 76. « Les rues sont larges et régulières, les plus distinguées d'entre elles sont plantées de chênes, et certaines ont en leur milieu un canal ; mais comme il leur manque la quantité d'eau vive nécessaire pour les irriguer tous, ils ne peuvent pas empêcher, malgré l'installation de nombreuses écluses, qu'un nombre important de tronçons du canal restent complètement à sec, répandant ainsi une odeur loin d'être agréable. Le caractère national hollandais se révèle ici très clairement. Leurs villes sont partout pourvues de canaux, quand bien même la raison et l'expérience montrent à l'évidence que les émanations de ceux-ci ne peuvent être qu'éminemment néfastes pour les habitants, en particulier à Batavia. »

néfastes pour la ville compte tenu du climat local. Forster identifie ici un modèle d'organisation commun à tous les comptoirs commerciaux fondés par les Provinces-Unies, qui exprime le caractère national hollandais. Cette erreur a pour cause un manque d'observation du climat et des conditions locales de vie, que Forster attribue à un emploi insuffisant de la raison (*Vernunft*) et de l'expérience (*Erfahrung*).

Cette réflexion se poursuit dans l'essai sur l'arbre à pain²⁰. Forster y décrit la ville de Batavia, le siège de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. Il y qualifie le comportement de ceux qui ont décidé de fonder la ville sur des marais insalubres, le long de canaux où l'eau stagne, alors même que le climat de l'île elle-même est salubre, de *Unbesonnenheit*²¹ :

Kanäle, deren stockendes Wasser Verwesung duftet, machen zwar den Mittelpunkt des holländischen Handels in Indien, das üppige Batavia zu einem höchst ungesunden Aufenthalt; jedoch diese den Europäern so furchtbar gewordene Eigenschaft der dortigen Atmosphäre ist so ganz die Folge der Unbesonnenheit, womit man die Bauart des kalten, umnebelten Niederlands unter scheinlicher Sonne nachzuahmen, und eine große Hauptstadt mitten in sumpfigen Reisäckern anzulegen wagte, ist so wenig in der natürlichen Beschaffenheit des Klima selbst gegründet, daß sogar der Sieche, der bereits des Grabes Beute werden sollte, schnelle Genesung erlangt, wenn er sich nur einige Stunden Weges von den giftigen Ausdünstungen der Stadt und der umliegenden Moräste entfernen kann.²²

C'est l'action irréfléchie des Hollandais qui est la cause de l'insalubrité de la ville, et cette action a été irréfléchie parce que les Hollandais ont cru pouvoir transposer la manière de vivre européenne dans un environnement qui n'y était pas adapté. La supériorité technique des Hollandais sur les habitants de l'île ne leur a servi à rien, pire, elle leur a même été néfaste puisque c'est justement ce mode de vie dans la grande ville permis par l'expertise technique qui est à l'origine des maladies dont souffrent les habitants. Forster qualifie de *Unbesonnenheit* l'attitude qui a présidé à la construction de la ville, un manque de conscience réfléchie de la situation qui aurait permis d'éviter cette erreur grossière. En 1784, Forster ne choisit donc plus

²⁰ À propos de la genèse de cet essai, voir la première sous-partie du chapitre 6, pp. 383-390.

²¹ Batavia (aujourd'hui Jakarta) est une ville fondée par les colons portugais, puis néerlandais, sur l'emplacement d'une simple place forte.

²² FORSTER, « Der Brodbaum [1784] », *art. cit.*, 2003, p. 71. « Les canaux, dont l'eau stagnante dégage une odeur de putréfaction, font certes de la prospère Batavia, le point central du commerce hollandais en Inde, un lieu de séjour hautement insalubre ; et pourtant, cette particularité de l'atmosphère locale à présent si redoutée par les Européens est entièrement la conséquence de l'irréflexion avec laquelle on a osé imiter la manière de construire propre aux Pays-Bas, froids et brumeux, sous un soleil de plomb, et placer une grande capitale au beau milieu de rizières marécageuses, cela est si peu fondé dans le caractère naturel du climat lui-même que même le malade qui devrait déjà être la proie du tombeau arrive à une guérison rapide, pourvu qu'il puisse seulement s'éloigner à quelques heures de route des émanations pestilentielles de la ville et des marais environnants. »

de qualifier le comportement des colons par un refus d'écouter la raison (*Vernunft*) et l'expérience (*Erfahrung*), mais par leur absence de conscience réfléchie (*Unbesonnenheit*).

La *Unbesonnenheit* qualifie ce caractère sourd à la raison et à l'expérience de certains êtres humains, ce qui est révélateur dans l'élaboration du concept de perfectibilité par Forster. En 1787, dans *Cook, l'explorateur*, il associe la perfectibilité à la *Besonnenheit*. *A posteriori*, ce remplacement de la raison et de l'expérience par la *Besonnenheit* entre le *Voyage autour du monde* et *Der Brodbaum* souligne le caractère médiateur de la perfectibilité : un médium entre les hommes et leur environnement, mais aussi au sein même de l'homme, entre la raison et l'expérience. Forster est cependant convaincu de l'utilité de l'implantation de villes européennes dans d'autres régions du monde, et ce, non pas dans une visée colonialiste, mais pour permettre au contraire une meilleure harmonie et une meilleure entente entre les peuples. Dans *Cook, l'explorateur*, il énumère les connaissances que les voyages du capitaine Cook ont permis d'obtenir et il ajoute :

verschiedene große und wichtige Länder [bieten] dem Unternehmungsgeiste der Europäer die vortheilhaftesten Lagen zu neuen Pflanzstädten dar, wodurch dereinst das gemeinschaftliche Band der Nationen gestärkt, und die Kultur des Menschengeschlechts in allen Welttheilen befördert werden kann.²³

L'implantation de villes européennes est souhaitable pour l'humanité dans son entier et non pas uniquement pour les Européens, car elle doit permettre, selon Forster, un renforcement du lien entre toutes les nations. Pourtant, elle ne va pas sans risque si les Européens eux-mêmes ne comprennent pas le sens de cette implantation : ici, le caractère des colons hollandais, qui n'ont pas appliqué leur conscience réfléchie au nouvel environnement dans lequel ils se trouvent, en dépit de leurs vastes connaissances scientifiques, est un exemple des ravages que peut provoquer l'absence de perfectibilité, même chez les Européens.

Or Forster admire l'esprit d'entreprise et la volonté d'explorer qui caractérisent les Provinces-Unies et qui leur ont permis de se hisser au rang de grande puissance maritime au

²³ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 280. « Différents pays grands et importants offrent à l'esprit d'entreprise des Européens des emplacements des plus avantageux pour y implanter de nouvelles colonies urbaines, grâce auxquelles le lien de la communauté qui relie les nations pourra être renforcé et la culture du genre humain promue sur tous les continents. » Le terme traduit ici par colonie urbaine, *Pflanzstadt*, ne fait pas référence chez Forster à la colonisation au sens de l'implantation des puissances européennes en Asie ou en Amérique, mais à l'établissement par les cités grecques de l'Antiquité de comptoirs commerciaux ou de colonies de peuplement dans d'autres régions.

XVII^e siècle, c'est-à-dire précisément au moment de la fondation de la ville du Cap²⁴. L'ascension politique, économique, culturelle et intellectuelle des Provinces-Unies au XVII^e siècle en fait l'un des meilleurs exemples de la capacité des Européens à se perfectionner. Il apparaît donc clairement que le but de Forster n'est pas ici de critiquer le caractère national hollandais, mais bien d'exhorter les explorateurs européens à la prudence et à l'humilité dans leur interaction avec d'autres contrées et d'autres peuples, puisque même des voyageurs chevronnés, représentants d'une nation en pleine phase de perfectionnement en Europe, sont susceptibles de faire des erreurs qui attestent que ce perfectionnement est bien relatif à un temps et à un lieu.

La constitution d'une perfectibilité adaptée à un environnement, c'est-à-dire le fait de savoir ce qu'il est possible ou non de faire dans cet environnement, la manière dont il se laisse transformer au service des hommes, repose sur l'expérience de longue date des habitants et est autant marquée par l'influence de l'environnement sur l'homme que de l'homme sur l'environnement, comme l'ont montré également les réflexions de Forster sur l'arbre à pain.

3) La perfectibilité, un critère d'humanité universel pour Forster ?

Le *Voyage autour du monde* laisse transparaître les premières idées de Forster sur la perfectibilité, quand bien même le terme n'y apparaît pas. En particulier, Forster s'oppose dès la rédaction du récit de voyage à l'idée selon laquelle la perfectibilité ne serait l'apanage que d'une partie de l'humanité²⁵. Le jeune Forster se montre impressionné par un peuple des Nouvelles Hébrides, non pas en raison de ses techniques, ses parures ou son mode de gouvernement, mais par son intérêt pour les langues des Européens et sa capacité à les apprendre rapidement. Il écrit :

Hier lernten wir sie als das verständigste und gescheiteste Volk kennen, das wir noch bis jetzt in der Südsee angetroffen hatten. Sie begriffen unsere Zeichen und Gebärden so schnell und richtig, als ob sie schon wer weiß wie lange mit uns umgegangen wären; und in Zeit von etlichen Minuten lehrten auch sie uns eine Menge Wörter aus ihrer Sprache verstehen.²⁶

²⁴ À propos de cette image très positive des Provinces-Unies chez Forster, en particulier dans les *Vues sur le Rhin inférieur*, voir la quatrième sous-partie du chapitre 5, pp. 365-367.

²⁵ Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 2, pp. 146-147.

²⁶ FORSTER, *Reise um die Welt*, op. cit., 1966, p. 165. « Là, nous découvrîmes qu'il s'agissait du peuple le plus sensé et le plus intelligent que nous ayons rencontré jusqu'alors dans les mers du Sud. Ils comprenaient nos signes et nos gestes d'une manière si rapide et si juste qu'on aurait pu croire qu'ils avaient déjà été en contact avec nous

La capacité de l'homme à se perfectionner, à acquérir rapidement de nouvelles connaissances, n'est donc pas l'apanage des Européens pour Forster. La réciprocité de l'échange d'informations le montre bien : ces habitants des Nouvelles Hébrides ont la même capacité que les Européens à perfectionner leurs connaissances.

Forster conserve cette conviction durant toute sa vie. En 1791, dans sa recension du récit de voyage de John Meares, Forster place également sur le même plan la réduction de certains peuples au rang de sauvages et la volonté de leur dénier toute perfectibilité. Il s'appuie sur une affirmation de l'auteur à propos de Tianna²⁷, l'habitant de l'île de Atuai qui a accompagné John Meares durant une partie de son voyage, pour souligner l'universalité de la perfectibilité en l'homme. John Meares, traduit par Forster, écrit :

[Tianna] besaß jene zarte empfängliche Fühlbarkeit, welche aufgeklärten Menschen verbietet, das menschliche Wesen, das damit begabt ist, von welcher Farbe oder aus welchem Land es auch sey, einen *Wilden* zu nennen.²⁸

Forster écrit dans un commentaire en note de bas de page qui se rapporte à ce passage :

Wird diese Stimme, die uns nur das wiederholt, was unser Herz uns schon längst sagte, nicht einer feindseligen Philosophie die Waage halten, die mit entscheidendem, dem engsten Erfahrungskreise gewöhnlich eigenen, Tone das Volk, in welchem ein Tianna sich bildete, zu dem verworfensten des Erdbodens zählt, ihm alle Perfektibilität abspricht, ihm angeborne Untugend andichtet, und, außer der Menschengestalt, keinen Anspruch auf Menschheit zugestehen will?²⁹

Sans avoir jamais rencontré personnellement de représentant des peuples d'Amérique du Nord, Forster s'oppose, d'abord dans son commentaire de l'*Histoire naturelle* de Buffon puis dans cette recension, à l'idée selon laquelle ces peuples seraient dépourvus de perfectibilité. Le refus de leur « prétention légitime à l'humanité » par une « philosophie

durant une longue période, Dieu sait comment ; et en quelques minutes, eux aussi nous apprirent à comprendre un grand nombre de mots de leur langue. »

²⁷ Voir la deuxième sous-partie du chapitre 2, p. 166.

²⁸ MEARES, « Des Kapitains John Meares und des Kapitains William Douglas Reisen nach der Nordwest-Küste von Amerika, in den Jahren 1788 bis 1789; beschrieben von John Meares. Aus dem Englischen übersetzt und mit Anmerkungen erläutert von Georg Forster », *art. cit.*, 1791, p. 38. « Tianna possédait cette capacité à ressentir sensible et réceptive qui interdit aux hommes éclairés d'appeler l'être humain qui en est doué un *sauvage*, quelle que soit sa couleur de peau ou le pays d'où il vienne. »

²⁹ FORSTER, « [Zu: Geschichte der Reisen, die seit Cook an der Nordwest- und Nordost-Küste von Amerika... unternommen worden sind] [Anmerkungen zu Textstellen von Band 1] [1791] », *art. cit.*, 1985, pp. 585-586. « Cette voix, qui ne fait que nous répéter ce que notre cœur nous disait déjà depuis longtemps, ne pourra-t-elle pas contrebalancer cette philosophie hostile qui, sur un ton décidé lequel d'ordinaire est le propre du cercle le plus étroit de l'expérience, compte ce peuple dans lequel s'est formé un homme comme Tianna au rang des peuples les plus dépravés, lui dénie toute perfectibilité, lui attribue à tort un manque de vertu inné et, en dehors de la forme humaine, ne veut lui concéder aucune prétention légitime à l'humanité ? »

hostile », mentionné ici en dernier, apparaît comme la synthèse des faux reproches listés précédemment par Forster : pour faire partie de l'humanité, la perfectibilité est nécessaire, non seulement parmi les peuples européens, mais chez tous les peuples. Cette perfectibilité est de fait, comme il l'écrivait déjà deux ans auparavant, le critère de l'humanité³⁰. La « philosophie hostile » à laquelle Forster s'oppose ici est, sans aucun doute possible, la conception anthropologique de Meiners et sa division de l'humanité en races³¹.

C) Morale et bonheur au prisme de la perfectibilité des peuples extra-européens

Puisque la perfectibilité n'est pas caractéristique des seuls Européens, la question de la légitimité de ces derniers se pose : ont-ils une légitimité spécifique qui leur permettrait de poursuivre leurs fins particulières en dehors de l'Europe sans prendre en compte celles des peuples autochtones ? Cette considération constitue l'une des raisons pour lesquelles Forster s'interroge sur les rapports qui peuvent exister entre le bonheur d'un peuple, sa morale et la perfectibilité qu'il a développé dans le rapport direct à son environnement naturel et social³².

1) Perfectibilité et relativité de la morale

À l'époque de la parution du *Voyage autour du monde*, certaines recensions dans les journaux littéraires allemands reprochent à l'ouvrage sa défense des habitants des îles des mers du Sud face aux voyageurs européens. Forster s'oppose en particulier à une recension anonyme, déjà évoquée ici, dont on sait aujourd'hui qu'elle a été écrite par Christoph Meiners³³. Dès le *Voyage autour du monde*, la critique des Européens revêt déjà une dimension polémique, une première polémique avec Meiners qui, comme le souligne Ludwig Uhlig³⁴, devait se développer

³⁰ FORSTER, « Recension : The capacity of negroes for religious and moral improvement considered; short and practical discourses to negroes. By Richard Nisbet [1791] », *art. cit.*, 1977, p. 288. Voir la première sous-partie du chapitre 5, pp. 325-329.

³¹ Voir à ce propos la deuxième sous-partie de ce chapitre, pp. 474-494.

³² Les rapports entre perfectibilité et morale ont déjà été étudiés dans la dernière sous-partie du chapitre 6, pp. 411-434. Cette partie aborde la question de la morale des peuples extra-européens et de ses rapports à la perfectibilité.

³³ ANONYME, « [Rezension zu] A Voyage round the World, Erster Band », *art. cit.*, 1778, p. 150. Voir également KAHN Robert L., « The History of the Work », in: *Werke: A voyage round the world*, vol. 1, Berlin, Akad.-Verl., 1968, p. 708. Cette recension a déjà été évoquée dans la première sous-partie du chapitre 1, p. 72.

³⁴ UHLIG, *Georg Forster, op. cit.*, 2004, pp. 102-103.

ensuite avec l'écrit de Forster *Autre chose sur les races humaines*. À partir de 1787, Forster est en opposition ouverte aux théories de Meiners et s'efforce de les réfuter dans différents textes³⁵.

Il existe dans le *Voyage autour du monde* de nombreux passages où Forster s'interroge sur la pertinence des voyages d'exploration, le contact des autochtones avec les Européens menant souvent à ce que Forster voit comme une corruption physique ou morale des habitants. Il en est ainsi du jugement qu'il porte sur la présence, apparemment nouvelle, de maladies vénériennes en Nouvelle-Zélande. Forster ne dispose d'aucun indice concret lui permettant d'incriminer l'équipage des vaisseaux. Il écrit cependant :

Sollten jedoch [...] unsre Vermuthungen irrig seyn, so kömmt alsdenn eine Schandthat mehr auf Rechnung der *gesittetern* Europäischen Nationen, und das unglückliche Volk, welches sie mit diesem Gifte angesteckt haben, wird und muß ihr Andenken dafür verfluchen. Der Schaden den sie diesem Theile des menschlichen Geschlechts dadurch zugefügt haben, kann nimmermehr und auf keine Weise, wieder entschuldigt noch wieder gut gemacht werden.³⁶

Forster met en avant un paradoxe : les Européens seraient plus moraux et plus civilisés que les habitants de la Nouvelle Zélande, et pourtant leur comportement immoral en Nouvelle-Zélande y a peut-être causé une catastrophe. Forster s'interroge sur la pertinence de cette supériorité supposée, il souligne la différence qui existe entre la somme des règles morales qui édictent le comportement au sein d'une société et le comportement réel des individus de cette société. Il reconnaît comme une évidence le fait que les sociétés européennes disposent de règles morales plus nombreuses et plus strictes que les sociétés de Nouvelle-Zélande. Le paradoxe est cependant que ces règles n'ont aucunement empêché le comportement immoral des marins. Bien au contraire, l'éloignement de l'Europe et leur relative impunité les a conduits très rapidement à ignorer ces règles morales, parce qu'ils ne les respectaient que sous la contrainte³⁷. Si les sociétés européennes disposent d'un idéal moral que Forster, en homme des Lumières, voit comme plus élevé et meilleur que l'idéal des sociétés de Nouvelle-Zélande, en réalité une bonne part des individus ne s'y conforme pas. En se comportant de la sorte, les

³⁵ En particulier FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974. et FORSTER, « Recension : Göttingisches historisches Magazin, von C. Meiners und L. T. Spittler [1791] », *art. cit.*, 1977.

³⁶ FORSTER, *Reise um die Welt*, *op. cit.*, 1965, p. 207. « Cependant, si nos suppositions devaient être erronées, il s'agirait par conséquent là d'une ignominie de plus sur le compte des nations européennes *plus morales*, et le malheureux peuple qu'ils ont contaminé avec ce poison va et ne pourra que maudire leur souvenir. Le préjudice qu'ils ont ainsi infligé à cette partie du genre humain ne pourra plus jamais, ni de quelque manière que ce soit, être excusée ni réparée. »

³⁷ Voir ci-dessus dans le même chapitre, pp. 444-445.

représentants de société européennes sont en réalité bien plus coupables que les autres, parce que l'écart entre leurs actions et les règles en vigueur dans leur société est bien plus grand. La distance qui sépare leur moralité réelle de la perfection morale relative qu'il leur serait possible d'atteindre est donc bien plus importante que celle d'individus d'autres sociétés, dont les conceptions morales seraient moins développées.

Le caractère inhabituel de ces réflexions de Forster dans l'Europe du siècle des Lumières est souligné par la réception par Isaak Iselin de certains passages du *Voyage autour du monde*. Iselin se réfère au récit de voyage pour mettre à l'épreuve sa conception du perfectionnement de l'humanité³⁸. L'un des passages de Forster ne rencontre cependant pas l'assentiment d'Iselin, un passage où il semble excuser le vol par les Tahitiens d'objets appartenant à l'équipage des vaisseaux d'exploration :

Daß sie zu allerhand kleinen Diebereyen sehr geneigt wären, hatten wir zwar ebenfalls verschiedentlich erfahren [...]. Meiner Meynung nach, ist diese Neigung bey den Tahitiern minder strafbar als bey uns; denn ein Volk, dessen Bedürfnisse so leicht zu befriedigen, und dessen Lebensart so gleichförmig ist, kann wirklich unter sich nur wenig Veranlassungen zur Dieberey haben [...].³⁹

Iselin juge sévèrement Forster d'excuser le vol d'objets de peu de valeur par les Tahitiens. Ces vols illustrent pour Iselin le faible niveau de développement de ce peuple, qu'il juge à l'aune de critères moraux européens⁴⁰. Au contraire pour Forster, cette caractérisation du vol comme une faute d'une faible gravité s'intègre parfaitement à son appréciation des règles qui ont cours dans la société tahitienne : puisque ce peuple parvient facilement à subvenir à ses besoins, grâce à une nature abondante et à l'absence de différences de richesse, la convoitise est rare ; ce peuple n'a donc eu aucune besoin de se doter d'une règle interdisant le vol, précisément parce qu'il était presque inconnu dans ces contrées jusqu'à l'arrivée des Européens. La moralité des sociétés européennes considère le vol comme particulièrement répréhensible, et l'individu qui s'en rend coupable s'éloigne de la perfection morale qu'on peut attendre de lui au sein de cette société ; mais dans la société tahitienne, où il n'y a nul besoin de s'en prémunir, l'individu qui vole ne fait en réalité rien de mal, il ne s'éloigne en rien, ce faisant, de la

³⁸ Voir à ce propos la dernière sous-partie du chapitre 2, pp. 158-164.

³⁹ FORSTER, *Reise um die Welt*, op. cit., 1965, p. 283. « Qu'ils fussent très portés à toutes sortes de petits larcins, nous l'avions certes également expérimenté de différentes manières. À mon avis, cette tendance chez les Tahitiens est moins répréhensible que chez nous ; car un peuple dont les besoins sont si faciles à satisfaire, et dont la manière de vivre est si uniforme, ne peut vraiment avoir que peu d'occasions de voler si les habitants restent entre eux. »

⁴⁰ ISELIN, *Über die Geschichte der Menschheit*, op. cit., 1784, pp. 269-270.

perfection morale qui est l'horizon de cette société. Au contraire, selon Forster, les véritables coupables de ces vols sont les Européens, qui ont introduit la convoitise et l'envie dans des sociétés qui ne les connaissaient pas. L'existence même de voleurs et de criminels dans les sociétés européennes atteste en réalité de l'échec, au moins partiel, de ces sociétés, comme en atteste ce que Forster écrit des forçats déportés en Australie pour peupler l'île, en 1786, dans *Neuholland und die brittische Colonie in Botany-Bay*⁴¹ :

Zwar sind die ersten Ansiedler von Neuholland ein verworfener Haufe, den in seinem Vaterlande weder das Recht, noch selbst die Furcht vor Strafen im Zügel hielt. Allein zu geschweigen, daß der Dieb gemeinlich das mitleidenswerthe Opfer einer zwecklosen Erziehung, eines todten Buchstabengesetzes und einer mangelhaften Staatspflege ist; so beweiset ja die alte und die neuere Geschichte, daß er aufhört ein Feind der Gesellschaft zu seyn, sobald er wieder in die vollen Rechte der Menschheit tritt, ein Landeigenthümer und Landbauer wird.⁴²

Les mots durs de Forster à l'égard du système judiciaire et, plus largement, de toute la société britannique, soulignent le caractère relatif de la moralité publique : rien ne permet d'affirmer avec certitude que ces criminels endurcis le resteront lorsqu'ils auront eux-mêmes quelque chose à protéger dans cette société, ils sont peut-être précisément devenus criminels parce qu'ils n'avaient rien à perdre, ni à gagner dans la société européenne. On l'a vu, Forster constate que ce qui les a conduits à leur perte, le vol, est totalement absent dans d'autres sociétés comme à Tahiti, non pas parce que les Tahitiens seraient plus moraux que les Européens, mais parce qu'ils n'ont pas besoin de voler pour leur subsistance. On peut par conséquent se demander quelle société est la plus morale : celle qui punit ses membres pour avoir volé, ou bien celle qui a créé des conditions de vie telles que le vol est inutile, et par conséquent inexistant ? Aucun criminel n'est au-delà de toute rédemption pour Forster, même s'il a été définitivement condamné par une société européenne : Forster est parfaitement conscient des injustices des sociétés européennes à l'égard de leurs membres les moins privilégiés, et envisage la possibilité qu'un autre environnement naturel et social pourrait permettre à ces hommes de

⁴¹ Voir à ce propos la troisième sous-partie du chapitre 8, pp. 571-573.

⁴² FORSTER, « Neuholland und die brittische Colonie in Botany-Bay [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 163. « Les premiers colons de la Nouvelle-Hollande sont certes une engeance rejetée de tous, que dans leur patrie ni le droit, ni même la crainte des punitions n'a pu brider. Mais même en taisant le fait que le voleur est généralement la victime pitoyable d'une éducation qui n'a servi à rien, d'une loi morte et appliquée à la lettre et d'un manque de secours de la part de l'État ; l'histoire antique et l'histoire moderne prouvent bien qu'il cesse d'être un ennemi de la société dès lors qu'il recouvre la plénitude des droits de l'humanité et qu'il devient un propriétaire terrien et un paysan. »

renouer avec la perfectibilité, par l'éclosion d'une nouvelle société plus conforme à leurs aspirations.

2) Un point de vue extérieur sur la moralité européenne ?

Il apparaît donc clairement que certaines vertus sont des vertus de convention, créées uniquement pour permettre à une certaine société, dans un milieu donné, de subsister. Forster approfondit cette idée dans son essai de l'époque révolutionnaire *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*. Cet essai est bien davantage marqué par les conceptions politiques de Forster que les textes évoqués précédemment, mais il s'inscrit dans la même lignée. Dans un passage très inspiré par le Rousseau du second *Discours* et du *Contrat social*, Forster affirme que la légitimité des despotes et des dirigeants héréditaires provient au départ de leur force, et que ce prétendu droit du plus fort s'est peu à peu pérennisé en ayant recours à d'autres instruments :

Die Verwirrung des Sprachgebrauchs, wie ich anderwärts gesagt habe, ist freilich groß genug; allein an den Worten: Glück, Wahrheit, Tugend, ist unseren Führern jetzt noch zu viel gelegen, als daß sie es versuchen könnten, sich schon gänzlich ohne sie zu behelfen. Ohn sie würde das Recht des Stärkern gar bald eine viel zu wankende Stütze ihrer Herrschaft werden.⁴³

Rousseau écrivait en 1762 :

Le plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maître, s'il ne transforme sa force en droit et l'obéissance en devoir. De là le droit du plus fort ; droit pris ironiquement en apparence, et réellement établi en principe. Mais ne nous expliquera-t-on jamais ce mot ? La force est une puissance physique ; je ne vois point quelle moralité peut résulter de ses effets. Céder à la force est un acte de nécessité, non de volonté ; c'est tout au plus un acte de prudence⁴⁴.

Chez Rousseau comme chez Forster, le prétendu droit du plus fort ne suffit pas, car il est fragile et éphémère ; le despote doit se construire une certaine légitimité sur d'autres fondements. Chez Rousseau, ce prétendu droit du plus fort conduit au développement d'une

⁴³ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 566. Traduction par Jean-Paul Barbe *et al.*, modifiée : « Le trouble qui règne dans le langage courant, comme je l'ai dit par ailleurs, est assurément bien assez grand, mais les seuls mots de bonheur, vérité, vertu, revêtent encore maintenant trop d'importance aux yeux de nos souverains pour que ceux-ci puissent déjà songer à se tirer d'affaires sans eux. Sans eux, la raison du plus fort s'avérerait très vite un bien fragile soutien de leur règne. » FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, *op. cit.*, 1993, p. 10.

⁴⁴ ROUSSEAU Jean-Jacques, « Du contrat social [1762] », in: *Œuvres complètes : Du contrat social. Écrits politiques*, vol. 3, Paris, Gallimard, 1964 (Bibliothèque de la Pléiade 169), p. 354. Une idée similaire se trouvait déjà dans le second *Discours* : ROUSSEAU, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », *art. cit.*, 1964, p. 176.

moralité qu'il faut remettre en question ; chez Forster, il définit un certain concept du bonheur, de la vertu et de la vérité, mais dont Forster, lui aussi, remet en question la légitimité.

Or Forster poursuit son texte par l'idée du retour du voleur dans la société déjà exprimée dans *Neuholland und die brittische Colonie in Botany-Bay* ; cette fois-ci cependant, il renverse entièrement la perspective. Les voleurs ne sont plus les représentants des plus basses couches de la société qui ont volé pour survivre, mais les dirigeants eux-mêmes, qui ont volé au peuple sa souveraineté :

Auch des Räubers letzte Zwecke sind ruhiger Besitz und Genuß. Wenn er Mittel fände, mit seiner Beute aus der Höhle in den Schooß der bürgerlichen Gesellschaft zurückzukehren – meinen Sie nicht, daß er als der eifrigste Vertheidiger ihrer Rechte, als der strengste Rächer des verletzten Eigenthums vorantreten würde?⁴⁵

À une vertu de convention qui condamne ceux qui volent pour survivre, Forster oppose ici le comportement des despotes, qui sont ceux qui font preuve d'une vraie immoralité, et créent une vertu sujette à caution au service exclusif de leur propre souveraineté. La moralité d'un peuple est donc relative à une société et à un milieu, influencée parfois par des facteurs de pouvoir ou de domination ; il est possible de supposer que la confrontation de Forster à d'autres concepts de vertu que les concepts européens l'a aidé à constituer cette idée d'une relativité de ces vertus à un milieu naturel et social. Il serait donc absurde de prétendre que les Européens disposent d'une moralité qu'ils pourraient imposer à d'autres peuples.

Dès lors, ces passages soulèvent, dès le *Voyage autour du monde*, la question de la responsabilité mondiale des Européens : la simple présence des Européens risque de fausser les perfections relatives à chaque société en y introduisant des besoins et des envies jusqu'alors inconcevables, et face auxquels ces sociétés sont donc démunies.

3) Le hasard, la providence et l'impossibilité de juger les peuples extra-européens

Outre le caractère relatif de la morale des différents peuples rencontrés par Forster au cours de son voyage, dicté par les rapports qu'ils entretiennent à leur environnement local,

⁴⁵ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 566. Traduction par Jean-Paul Barbe *et al.* : « Il n'est pas jusqu'au voleur dont la fin ultime ne soit de posséder des biens et d'en jouir en toute quiétude. S'il trouvait le moyen de quitter sa tanière avec son butin et de retourner vivre dans le sein de la société civile ne pensez-vous point qu'il se montrerait le plus zélé défenseur des droits de celle-ci, le plus sévère vengeur des atteintes faites à la propriété lésée ? » FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, *op. cit.*, 1993, p. 10.

l'impossibilité d'élucider les fins de la nature et la providence est également un facteur d'explication important de la théorie de Forster selon laquelle il est impossible de juger les peuples extra-européens, du moins à l'aune de critères moraux européens. Cette impossibilité de connaître les fins de la providence incite également à l'humilité pour Forster, et constitue un argument implicite contre l'idée d'une supériorité innée des Européens.

Dans *O-Taheiti*, Forster s'interroge sur ce qui a permis aux Tahitiens d'atteindre un développement si important, qui forme un contraste fort avec le dénuement de leurs voisins⁴⁶. Forster concluait qu'il est impossible d'obtenir une certitude sur cette question, parce qu'il est impossible de connaître les intentions de la nature :

In beyden zeigt sich nie zu ergründende Weißheit in der wohlthätigen Anlage zur Vervollkommnung!⁴⁷

Forster constate la sagesse de la nature, et derrière elle, de Dieu, qui a su faire se manifester les dispositions au perfectionnement, sans pouvoir expliquer pourtant les différences constatées⁴⁸. Ici, même si elle n'est pas nommée, c'est à la providence que Forster attribue cette décision de permettre à la culture d'un peuple de prospérer ou non ; c'est le hasard qui permet au peuple nouvellement arrivé sur un territoire de parvenir à acclimater ou non les céréales et les légumes qu'il a apportés avec lui, une circonstance dont dépend tout son perfectionnement futur. C'est également ce qui explique pourquoi Forster refuse d'accorder à l'un ou l'autre de ces peuples la supériorité : la « sagesse impossible à élucider » dont il est question ici n'est pas une sagesse humaine et l'homme ne saurait donc juger ses semblables pour un événement dont une conscience supérieure est responsable.

Il est bien sûr possible de supposer que la providence se trouve du côté des Européens, et qu'elle a choisi de favoriser leur développement plutôt que celui de tout autre peuple à la surface du globe. Les idées défendues par Forster dans *De la Formation locale et générale* peuvent donner l'impression qu'il est convaincu que la providence favorise les Européens en permettant à leurs capacités de se développer au mieux, notamment en les ayant placés dans un environnement propice⁴⁹. Cela signifie-t-il qu'il existe un plan de la providence pour

⁴⁶ Le passage a été cité et commenté dans la troisième sous-partie du chapitre 3, p. 229.

⁴⁷ FORSTER, « O-Taheiti [1780] », *art. cit.*, 1985, p. 52. « En tous deux se montre une sagesse insondable dans la disposition bienfaisante au perfectionnement ! »

⁴⁸ Voir la troisième sous-partie du chapitre 4, pp. 286-295.

⁴⁹ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, p. 47.

l'humanité, dont les Européens seraient l'instrument ? Forster est loin de répondre systématiquement par l'affirmative à cette question. Outre ses nombreuses interrogations sur le bien-fondé de l'influence, voire des contacts des Européens avec les autres peuples, Forster a en particulier conscience de la grande fragilité de cette faveur. En effet, d'autres peuples peuvent devenir les bénéficiaires de la faveur de la providence en quelques décennies. C'est ainsi qu'il écrit en 1791, dans un texte contemporain de *De la Formation locale et générale* :

sie können noch werden, was wir sind, mehr vielleicht und besser, als wir, sobald der Cyclus der Aufklärung abgelaufen ist, welcher unsere Halbkugel wieder in Schatten senkt, und die ihrige erleuchtet⁵⁰.

Puisque la bonne fortune des Européens ne constitue qu'un moment d'une évolution cyclique qu'il est indispensable de considérer à plus longue échéance, il est impossible d'affirmer la supériorité innée de ces Européens. Cette idée traverse toute la pensée de Forster. Dès la fin des années 1770 et la traduction des *Remarques faites au cours d'un voyage autour du monde*, il écrivait :

Bey Betrachtung dieser verschiedenen Stufen menschlicher Vervollkommnung, müssen wir zuletzt noch die Wege einer allweisen Vorsehung bewundern. Überall erreicht sie ihren Endzweck auf die einfachste Art, überall sorgt sie, mit mehr als Vätertreue, für das Glück des Menschengeschlechts!⁵¹

Forster précise ensuite qu'un peuple qui semble, au moment où il est observé, se trouver sur le degré le plus bas de la dégénérescence (« unterste Stufe der Ausartung ») va nécessairement, grâce à la providence, retrouver son rang dans l'humanité :

Der Keim zur künftigen Rettung [liegt doch schon] in jeder Seele, und bürgt dafür, daß das Elend eines solchen Völkchens nicht lange dauern könne. Ein glücklicher Umstand entwickelt jene Kräfte, und sogleich strömt neues Leben durch alle Mitglieder dieser kleinen Gesellschaft, verschafft ihnen Mittel aus ihrem Verfall wieder empor zu kommen, und eine bessere Stufe unter den vernünftigen Geschöpfen zu betreten.⁵²

⁵⁰ FORSTER, « [Zu: Geschichte der Reisen, die seit Cook an der Nordwest- und Nordost-Küste von Amerika... unternommen worden sind] [Anmerkungen zu Textstellen von Band 1] [1791] », *art. cit.*, 1985, p. 586. « ils peuvent encore devenir ce que nous sommes, davantage peut-être, et meilleurs que nous, dès que le cycle des Lumières se sera écoulé, rejetant à nouveau notre hémisphère dans l'ombre et éclairant le leur. »

⁵¹ FORSTER, *Bemerkungen über Gegenstände der physischen Erdbeschreibung, Naturgeschichte und sittlichen Philosophie auf seiner Reise um die Welt gesammelt, op. cit.*, 1783, p. 295. « En considérant ces différents degrés du perfectionnement humain, nous devons encore, en dernier lieu, admirer les voies d'une providence à la sagesse universelle. Partout, elle atteint son but dernier de la manière la plus simple qui soit, partout elle veille, avec une fidélité plus grande encore que celle d'un père, au bonheur du genre humain ! » Le passage cité ici n'est pas une traduction de l'anglais : il ne figurait pas dans l'édition anglaise des *Observations* de Johann Reinhold Forster. Il s'agit donc d'un ajout de la main de Georg.

⁵² Ibid. « Le germe du salut futur se trouve bien dans chaque âme et garantit que la misère d'une telle peuplade ne saurait durer longtemps. Un heureux accident développe ces forces et aussitôt, une vie nouvelle anime tous les

Les Européens disposent d'une supériorité technique évidente, et ont développé des idées dans tous les domaines de la connaissance, des idées dont ils pensent qu'elles sont universelles. Cela ne les destine cependant pas nécessairement à devenir les guides du reste de l'humanité : Forster affirme dans *De la Formation locale et générale* que la providence leur donne cette possibilité, qu'ils peuvent choisir ou non de saisir. Si les Européens devaient saisir cette possibilité, ils apporteraient le plus grand bienfait possible à l'humanité. Cette voie est cependant semée d'embûches, en raison surtout de l'incapacité de la grande majorité des Européens à se défaire de leurs préjugés et de la recherche exclusive de leur intérêt personnel, qu'il s'agisse des individus ou des nations.

4) L'action en conformité avec l'environnement : le bonheur ?

On peut mesurer le bonheur de chaque peuple en fonction de l'adéquation de son action, d'abord à son environnement, ensuite aux fins générales que la nature semble lui avoir fixées. Pour Forster, on ne saurait identifier le bonheur à une simple absence de trouble épicurienne ; l'absence de trouble peut être le résultat de l'action de l'homme, mais elle n'a rien d'une fin de la nature. Le bonheur de l'homme résulte de sa perfectibilité en acte. Herder estime que le bonheur de l'homme varie en fonction de ses conditions de vie et de son milieu et c'est également le cas pour Forster : pour lui le bonheur ne peut être que réalisation des fins que la nature a fixées à chaque individu d'abord, et à chaque peuple ensuite. En 1774, Herder écrit dans *Auch eine Philosophie zur Bildung der Menschheit (Une autre philosophie de l'histoire)* qu'il est vain de se demander quel peuple a connu le bonheur le plus complet, car il n'existe pas de bonheur universel et absolu, valable pour toute l'humanité :

Ist nemlich wiederum menschliche Natur kein Gefäß einer *absoluten, unabhängigen, unwandelbaren Glückseligkeit*, wie der Philosoph sie definirt: sie zieht aber überall *so viel Glückseligkeit* an, *als sie kann* [...]: selbst das Bild der Glückseligkeit *wandelt* mit jedem Zustande und Himmelsstriche [...]. Jede Nation hat ihren *Mittelpunkt* der Glückseligkeit *in sich*, wie jede Kugel ihren Schwerpunkt!⁵³

membres de cette petite société, leur procure le moyen de se relever de leur déchéance et d'accéder à un degré meilleur parmi les créatures raisonnables. »

⁵³ HERDER Johann Gottfried, *Auch eine Philosophie der Geschichte zur Bildung der Menschheit*, Riga, Hartknoch, 1774, pp. 55-56. Traduction par Max Rouché : « Si en effet la nature humaine, une fois de plus, n'est pas un vaisseau capable de contenir une félicité absolue, indépendante, immuable telle que la définit le philosophe, elle n'en absorbe pas moins partout autant de félicité qu'elle le peut [...] : même l'image de la félicité change avec chaque état de choses et chaque climat [...]. Chaque nation porte en elle son centre de félicité, de même que chaque sphère a en elle son centre de gravité ! » HERDER Johann Gottfried, « Une autre philosophie de l'histoire », in:

Forster reprend cette idée en 1787 en l'associant à une réflexion plus approfondie sur le milieu naturel et les rapports qu'il induit entre l'homme et ce qui l'entoure : c'est dans l'aspiration à un changement d'état des objets, et dans la contemplation satisfaite de ce changement une fois qu'il est effectué, que réside le bonheur de l'être humain. Il n'existe pas de bonheur passif et immobile, l'homme ne peut atteindre et conserver un état de bonheur que par son action⁵⁴ :

[...] es ist augenscheinlich, daß die Dinge, auf welche wir einen Werth setzen, und in deren Genuß wir glücklich sind, jenen Werth nur durch die praktische Erkenntniß ihres Gegensatzes erhalten, und uns nicht anders befriedigen können, als indem wir den Zustand, worin wir sie entbehrten, mit dem, worin wir sie erlangten, vergleichen.⁵⁵

Or le processus ainsi décrit par Forster n'est rien d'autre que la projection de la perfectibilité humaine sur l'environnement, l'application de la réflexion aux objets qui entourent l'homme. Le bonheur de Forster n'est pas hédoniste, et la jouissance est en réalité secondaire dans sa conception du bonheur. Forster écrit dans *Cook, l'explorateur* que le plus important est le « moment de l'aspiration », pas le désir ni la satisfaction de ce désir par le plaisir. Désir et plaisir sont seulement un « appât » présenté par la nature, écrit Forster⁵⁶. De fait, le risque est de manquer la fin de l'homme, car les fins de la nature ne recouvrent pas nécessairement celle de l'homme : en privilégiant le plaisir, l'homme succombe peut-être aux sirènes de la nature, qui l'inciterait à se détourner de sa vraie destination au profit des fins de la nature elle-même.

L'état de perfectionnement réel doit se rapprocher de l'état de perfectionnement possible aux habitants ; de cette manière, ces derniers sont heureux, ils ne désirent pas des perfections qui leur sont inaccessibles et peuvent constater par eux-mêmes leur progression lente mais certaine vers leur perfection relative. C'est ainsi que Forster écrit dans le *Voyage autour du monde* :

Der fruchtbare Boden und das wohlthätige Clima bringen von selbst so vielerley Arten nahrhafter Gewächse hervor, daß die Einwohner in dieser Absicht wohl auf eine ungestörte sorgenfreye

Histoire et cultures. Une autre philosophie de l'histoire. Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité (extraits), Paris, Flammarion, 2000, pp. 76-77.

⁵⁴ Voir à ce propos la première sous-partie du chapitre 4, pp. 247-251.

⁵⁵ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 286. « Il est évident que les choses auxquelles nous accordons une valeur et dans la jouissance desquelles nous sommes heureux n'acquièrent cette valeur que par la connaissance pratique de leur contraire, et ne peuvent pas nous satisfaire autrement qu'en nous permettant de comparer l'état dans lequel nous nous en passions avec l'état dans lequel nous les avons obtenues. »

⁵⁶ *Ibid.* Ce passage a déjà été cité dans la troisième sous-partie du chapitre 4, p. 290.

Glückseligkeit rechnen können und in so fern unterm Monde nirgends etwas vollkommnes, Glückseligkeit immer ein relativer Begriff ist, in so fern, dürften, im Ganzen genommen, schwerlich mehrere Völker der Erden sich einer so erwünschten Lage rühmen können!⁵⁷

Du point de vue du bonheur, les habitants de Tahiti n'ont rien à envier aux Européens, et cela alors même que la perfection qu'ils sont susceptibles d'atteindre est, pour Forster, moins aboutie que celle des Européens. Forster explicite cette idée quelques années plus tard, dans son discours intitulé *De la Félicité des êtres physiques*. Il y écrit d'abord :

Vivre sans empêchement, sera toujours un état de bien-être, lors même que les différentes *manières* de vivre pourraient rendre cet état plus ou moins parfait. Par exemple : puisque les fonctions de la vie librement exécutées, produisent toujours une Sensation agréable, il est clair, que de deux êtres actifs, et par conséquent heureux, celui qui accomplirait le plus grand nombre d'actions dans un tems donné, serait sans contredit le plus parfait des deux⁵⁸.

Le bonheur est présent chez toutes les espèces et se définit par l'activité. La perfection est, par contre, différente en fonction de l'intensité et de la nature de cette activité. Cela est le cas entre les animaux et les hommes, mais également entre les différents peuples pour Forster. Il poursuit ainsi son discours :

Tel est l'homme, vis-à-vis de la plupart des animaux [...]. Une gradation semblable doit avoir lieu entre les perfections des différentes peuplades, depuis les sauvages, jusqu'aux Sociétés civilisées, tandisque la proportion des peines et des plaisirs de la vie, est à peuprès égale chez toutes les nations⁵⁹.

Un des risques auxquels les différents peuples font face est celui d'une perfection autrefois à portée de main et dorénavant inaccessible, parce que les conditions de vie auraient changé. Dans ces circonstances, l'être humain peut se retrouver confronté à un malheur durable pour Forster, parce que les conditions qui devraient lui permettre d'atteindre son bonheur ne peuvent plus être réunies, parce qu'elles ne lui sont plus accessibles.

Lorsqu'un marin cherche à désertir le navire de Cook au moment du départ de Tahiti, Forster indique que même s'il avait réussi dans son entreprise, il n'aurait pas pu atteindre le bonheur, parce que le concept de bonheur d'un Européen est trop différent de celui des habitants des îles des mers du Sud⁶⁰. L'existence de peuples cannibales et fondamentalement agressifs à

⁵⁷ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1965, p. 298. « Le sol fertile et le climat bienfaisant font d'eux-mêmes pousser tant de sortes de plantes nourissantes que les habitants peuvent bien, de ce point de vue, compter sur un bonheur serein et sans nuage, et dans la mesure où rien sous la lune n'est jamais parfait, et où le bonheur est toujours un concept relatif, dans cette mesure, il serait difficile, en somme, de trouver d'autres peuples de la terre pouvant se vanter d'une situation si enviable ! »

⁵⁸ FORSTER, « De la Félicité des Etres physiques [première publication posthume 1843] », *art. cit.*, 1974, p. 104.

⁵⁹ Ibid.

⁶⁰ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1966, pp. 86-90.

l'égard des étrangers est peut-être, elle aussi, liée à la perte d'un certain horizon de perfection. Forster rapporte également les sentiments de Maheine à l'égard des habitants de l'île de Pâques :

Wenn wir [...] voraussetzen, daß *Oster-Eyland* etwa ehemals das Unglück gehabt, durch volcanisches Feuer zerstört zu werden, so sind die Einwohner weit mehr zu bedauern, als jedes weniger civilisirte Volk. Denn in diesem Fall, müssen sie von vielen Vortheilen und Annehmlichkeiten des Lebens, die sie vorzeiten gehabt haben, wissen, und das Andenken davon, und ihr jetziger Mangel, müssen ihnen dann sehr bitter seyn. Maheine bejammerte ihre Armseligkeit sehr oft, und er schien mit ihnen mehr Mitleid zu haben, als mit den Neu-Seeländern, weil sie auch wirklich armseliger sind, und in manchen Stücken weit größern Mangel leiden, als jene.⁶¹

Si pour Forster et Maheine les habitants de l'île de Pâques sont plus à plaindre que ceux de Nouvelle-Zélande, qui vivent pourtant dans des conditions objectivement similaires, c'est qu'ils disposent encore de la connaissance de leur vie passée et ont conscience de ce qu'ils ont perdu. Forster attribue à une éruption volcanique la destruction des avantages naturels de l'île de Pâques. C'est ce contraste entre des conditions de vie très modestes et un peuple évolué qui peut conduire au malheur pour Forster. Soustraire à un peuple évolué l'environnement avec lequel il a évolué, qui l'a aidé et qu'il a aidé, mène à un effroyable déséquilibre, à la chute et au malheur de ce peuple.

Forster met en avant cette même différence dans *Über Leckereyen*, dans un domaine différent : le plaisir gustatif diffère entre les hommes et les animaux, et en fonction des peuples, parce que ce qu'un peuple trouve agréable au palais dépend nécessairement de ses conditions de vie, du climat, de ses habitudes, de la rareté de certains aliments⁶². On ne saurait prétendre que les peuples extra-européens ne connaissent pas le plaisir gustatif, ou qu'ils se trompent : chaque peuple a choisi avec raison ses friandises en fonction de son environnement. L'organisation de chaque espèce est adaptée au mieux à son environnement, et cette organisation détermine ce que l'espèce ou le peuple considère comme une friandise. Forster écrit :

⁶¹ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1965, p. 464. « Si nous présupposons, par exemple, que l'île de Pâques a eu autrefois le malheur d'être détruite par le feu volcanique, alors les habitants sont bien davantage à plaindre que tout autre peuple moins civilisé qu'eux. Car dans ce cas, ils doivent nécessairement avoir connaissance de bien des avantages et des commodités de la vie qu'ils ont eus auparavant, et le souvenir de ces avantages et commodités, au regard de leur dénuement actuel, ne peut qu'être pour eux fort amer. Maheine a très souvent déploré leur pauvreté et il semblait avoir davantage de pitié pour eux que pour les Néo-Zélandais, parce que les premiers sont de fait vraiment plus pauvres que ces derniers, et souffrent à maints égards d'un dénuement bien plus grand. »

⁶² FORSTER, « *Über Leckereyen* [1789] », *art. cit.*, 1974, pp. 165-166.

Zwar, wissen wir wohl, daß einem jeden [seine Organisation] am besten gefällt, und sagen uns selbst zuerst, daß eine jede, für dasjenige, was sie im Gewühl der Erdwesen sollte, und für den Platz den sie ausfüllt, die zweckmäßigste ist. Aus diesem Gesichtspunkt aber, haben die verschiedenen Gattungen der Natur überhaupt keinen Rang, und das Sandkorn ist in seiner Art so vollkommen als Newton.⁶³

Chaque être est indispensable aux fins de la nature parce qu'il remplit une fonction qui n'est pas négligeable, aussi petite la sphère d'influence de cet être soit-elle, y compris un grain de sable. Cependant, si chaque individu de chaque espèce est susceptible d'atteindre la fin qui lui a été fixée, et ainsi d'atteindre le bonheur, sans qu'il y ait de ce point de vue de différence entre les êtres, ce n'est pas le cas des perfections qui peuvent être atteintes.

Le bonheur joue également un rôle important dans l'introduction d'une réflexion politique. Plusieurs années avant la rédaction de *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, Forster propose une première réflexion sur le rôle que doit assumer l'État pour permettre à un peuple d'atteindre le plus grand bonheur possible. Il écrit dans *Cook, l'explorateur* :

[Man müßte untersuchen,] ob die Länder, welche verhältnißmäßig die größte Anzahl glücklicher Menschen besitzen, nicht zugleich diejenigen sind, wo Freyheit der Person, des Eigenthums, des Gewissens und des Denkens jede Art von Betriebsamkeit im höchsten Grade befördert, und wo man, ohne sich zu erschöpfen, für alle Bedürfnisse des Staats für eine Art von Verschwendung sorgt?⁶⁴

Lorsque l'État permet à l'activité humaine de se développer, les êtres humains sont plus heureux. Promouvoir ainsi l'action nécessite seulement de donner la possibilité aux individus de faire usage de leur liberté. Si cet usage de la liberté est garanti, alors le bonheur augmente en même temps que l'activité, et les besoins de l'État se trouvent plus que couverts par cette activité, alors que d'autres États, moins enclins à favoriser la liberté de l'homme, auront bien davantage de difficultés, par la contrainte, à couvrir leurs propres besoins.

⁶³ Ibid., p. 165. « Nous savons bien, certes, que c'est la propre organisation de chacun qui lui plaît le plus et nous nous disons nous-mêmes d'abord que chacune d'entre elles, pour ce qu'elle a à faire dans la multitude des êtres terrestres et par la place qu'elle occupe, est celle qui est la plus adéquate au but qui lui a été fixé. Mais de ce point de vue, les différences espèces de la nature n'ont absolument aucun rang et le grain de sable est à sa manière aussi parfait que Newton. »

⁶⁴ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 287. « Il faudrait se demander si les pays qui comptent proportionnellement le plus grand nombre d'êtres humains heureux ne sont pas en même temps ceux où la liberté de la personne, de la propriété, de la conscience et de la pensée encourage au plus haut point toutes sortes d'activité, et où, sans s'épuiser, l'on subvient à tous les besoins de l'État avec une sorte de profusion ? »

II) Perfectibilité et point de vue européen sur le monde

Forster nie l'idée d'une hiérarchisation par nature des différents peuples et prend le contre-pied des tenants d'une séparation raciale entre les peuples. Si Forster estime que la supériorité technique des Européens est bien réelle face à tous les autres peuples rencontrés, elle n'a en réalité pas de signification directe pour déterminer le développement réel atteint par les Européens et les autres peuples. Les Européens sont dans l'erreur lorsqu'ils pensent qu'ils peuvent, par leur seul exemple, perfectionner les autres peuples. Ils font ainsi preuve pour Forster d'arrogance et d'absence d'ouverture d'esprit à l'égard des autres cultures.

A) Le rôle problématique de la perfectibilité européenne

La perfectibilité de l'humanité passe, Forster en est convaincu, par un accroissement des connaissances sur le monde, accroissement qui doit ultimement permettre de surmonter les particularités et les intérêts locaux, afin que le perfectionnement scientifique et technique puisse aller de pair avec le perfectionnement moral de l'humanité. Or pour parvenir à ce but, il est nécessaire de rencontrer des peuples extra-européens, une rencontre qui est toujours catastrophique pour ces derniers, d'une manière ou d'une autre. Forster a lui-même bien conscience de ce qui peut apparaître comme un dilemme moral : même lorsque la rencontre se fait sans violence, elle mène à l'arrivée de maladies, ou bien à une corruption morale, qui remettent en question les fondements mêmes de ces sociétés. Ce faisant, les Européens modifient irrémédiablement certains peuples qui avaient pourtant atteint pour certains une grande perfection locale dans leur équilibre avec la nature. À ce titre, Forster thématise un des paradoxes fondateurs de l'ethnologie, conceptualisé depuis par Claude Lévi-Strauss : toute connaissance acquise sur un peuple vivant jusqu'alors hors de tout contact avec les Européens signifie aussi une altération inévitable de ce peuple. Forster ne résout pas ce paradoxe inspiré de Rousseau, mais il montre qu'il est conscient de son existence, quand bien même il y prend parti avec les présupposés de son temps.

1) Un doute fondateur sur les voyages d'exploration

Une ambiguïté à l'égard du rôle des Européens dans le développement des autres cultures apparaît dès le *Voyage autour du monde* et reste constamment présente dans l'œuvre de Forster. Forster considère que les habitants de la Terre de Feu ont besoin de l'aide des Européens pour se développer ; et pourtant, il a conscience du fait qu'un grand nombre des peuples rencontrés présentent une plus grande moralité que celle usuellement rencontrée parmi les représentants de l'Europe des Lumières. Michael Neumann exprime cette opposition en indiquant que Forster considère d'une part que l'Europe n'est pas elle-même suffisamment éclairée pour pouvoir prétendre à une quelconque influence positive sur ces peuples, mais que d'autre part les cultures apparemment naturelles des îles des mers du Sud ne sont en réalité pas stables et que certaines conditions appellent une amélioration. Il est alors indispensable que l'Europe joue un rôle dans ce développement⁶⁵.

On peut à ce titre citer le passage bien connu du *Voyage autour du monde* où Forster présente l'ambiguïté du rôle potentiel des Européens dans les îles des mers du Sud. Par un procédé rhétorique, il se replace dans l'état d'esprit qui était le sien lors du dernier jour passé par l'expédition sur l'île de Tanna :

Unvermerkt verlohr ich mich in Betrachtungen über den Nutzen, den unser hiesiger Aufenthalt unter den Insulanern gestiftet haben könnte, und welch einen Zuwachs von Vergnügen verschafte mir nicht der beruhigende, damals noch ganz ahnungsfreyer Gedanke, daß wir uns hier, zur Ehre der Menschheit in einem sehr vortheilhaften Lichte gezeigt hätten! Wir hatten nun vierzehn Tage unter einem Volke zugebracht, das sich anfänglich äußerst mißtrauisch und ganz entschlossen bewieß, auch die geringste Feindseligkeit nicht ungeahndet zu lassen. Diesen Argwohn, dieses eingewurzelte Mißtrauen, hatten wir durch kühles, überlegtes Verhalten, durch Mäßigung, und durch das Gleichförmige aller unserer Handlungen, zu besiegen, zu vertreiben gewußt. [...] Welch ein schätzbares Bewußtseyn, rief ich aus, auf solche Art das Glück eines Volkes befördert und vermehrt zu haben! welch ein Vorteil, einer gesitteten Gesellschaft anzugehören, die solche Vorzüge genießt und anderen mittheilt!⁶⁶

⁶⁵ NEUMANN, « Europas Welt-Erfahrung: Der Weltreisende Georg Forster zwischen Aporien und Theorien », *art. cit.*, 2005, pp. 84-85. Voir également JAPP Uwe, « Aufgeklärtes Europa und natürliche Südsee. Georg Forsters "Reise um die Welt" », in: PIECHOTTA Hans Joachim (éd.), *Reise und Utopie: zur Literatur der Spätaufklärung*, Francfort sur le Main, Suhrkamp, 1976 (766), pp. 10-56.

⁶⁶ FORSTER, *Reise um die Welt*, *op. cit.*, 1966, pp. 270-271. « Sans m'en rendre compte, je me perdis dans des considérations sur l'utilité que notre séjour sur place avait pu avoir pour les insulaires, et quel surcroît de satisfaction me procura la pensée apaisante et qui n'était alors encore assombrie par aucun pressentiment que nous nous étions montrés ici, pour l'honneur de l'humanité, sous un jour très avantageux ! Nous avions à présent passé quatorze jours parmi un peuple qui s'était montré au départ extrêmement méfiant et entièrement décidé à ne pas laisser impunie la plus minime des marques d'hostilité. Cette défiance, cette méfiance enracinée en eux, nous étions parvenus à la vaincre, à la chasser par notre comportement plein de sang-froid et réfléchi, par notre modération et l'uniformité de toutes nos actions. Qu'elle est précieuse, m'exclamai-je, cette conscience d'avoir

Or au moment même où Forster a ces pensées, un habitant de Tanna est assassiné par un soldat européen parce qu'il n'a pas voulu respecter une ligne tracée dans le sable, puisque, écrit Forster, « il pensait avec raison qu'un étranger n'avait rien à lui prescrire sur son île ». (« Dieser hingegen glaubte mit Recht, daß ein Fremder ihm auf seiner Insel nichts vorzuschreiben habe »⁶⁷). C'est la grande responsabilité des Européens que Forster met ici en avant, capables qu'ils sont tant de faire parvenir ces peuples à ce que Forster voit comme de la sociabilité que de faire régner, par leur supériorité technique, le pire des arbitraires.

La manière même dont les explorateurs européens pensent pouvoir aider les populations rencontrées à se perfectionner peut en réalité conduire à la corruption et au malheur. L'action en apparence bénéfique des explorateurs, qui consisterait notamment à faire connaître aux peuples extra-européens des objets et des outils jusqu'alors inconnus, peut en réalité se révéler néfaste. C'est ainsi que Forster loue la grande égalité dans laquelle vivent les habitants de Tahiti : le roi lui-même a les mêmes occupations que ses sujets⁶⁸. Si le roi de Tahiti n'est pas encore corrompu par l'idée de ses privilèges ni de ses prérogatives, le développement naturel est cependant celui d'un accroissement des inégalités au sein de cette société tahitienne, comme au sein de toutes les sociétés. Après une analyse de la société de Tahiti, qu'il présente comme heureuse malgré une structure sociale comparable à ses yeux à la structure de l'Europe féodale, Forster craint l'arrivée d'une période plus malheureuse, mais inévitable, provoquée par l'accroissement des inégalités entre les différents groupes sociaux. Or ce développement n'a rien de positif. Il est pourtant favorisé par ce qui a toutes les apparences d'une action bonne de la part des explorateurs européens. L'introduction de denrées nouvelles et d'outils inconnus par les explorateurs, qui semblent permettre aux sociétés extra-européennes de se perfectionner, crée en réalité des besoins et des convoitises jusqu'alors absents. Ces besoins et ces convoitises doivent renforcer les inégalités dans ces sociétés, et Forster écrit qu'après une période d'augmentation des inégalités, le peuple finira par se révolter :

Endlich wird das gemeine Volk diesen Druck empfinden, und die Ursachen desselben gewahr werden, alsdenn aber wird auch das Gefühl der gekränkten Rechte der Menschheit in ihnen erwachen, und eine Revolution veranlassen. Dies ist der gewöhnliche Cirkel aller Staaten. Vor der

promu et augmenté de la sorte le bonheur d'un peuple ! Quel avantage d'appartenir à une société civilisée, qui jouit de tels bienfaits et les partage avec d'autres ! »

⁶⁷ Ibid., p. 272. Voir également SCHWARZ Anja, « Linien im Sand. Der Südseestrand als Begegnungsraum bei James Cook und Georg Forster », *Zeitschrift für Kulturwissenschaften Räume* (2), 2008, pp. 53-63.

⁶⁸ FORSTER, *Reise um die Welt*, op. cit., 1965, p. 300.

Hand steht freylich für Tahiti noch lange keine solche Veränderung zu befürchten; ob aber die Einführung des fremden Luxus die Ankunft dieser unglücklichen Periode nicht beschleunigen werde? das muß man den Europäern zur ernstlichen Erwägung anheim stellen.⁶⁹

Le luxe, qui est un raffinement produit par l'avancée technique des Européens, peut en réalité précipiter une évolution néfaste dans les autres sociétés, parce qu'il ne correspond pas aux rapports de force locaux. Forster s'interroge ensuite sur la possibilité que la science et l'exploration européennes se construisent aux dépens du bonheur de peuples entiers, et affirme qu'il aurait sans doute été préférable que ces peuples ne croisent jamais les Européens. La crainte de Forster est que l'arrivée des Européens, par l'introduction de biens, et donc de besoins jusqu'alors inconnus, accélère l'arrivée de cette époque malheureuse.

2) Les voyages d'exploration sont-ils utiles ou néfastes à la perfectibilité ?

Le rôle central attribué par Forster aux explorateurs dans l'introduction de *Cook*, *l'explorateur*, qui sont présentés comme tout aussi indispensables au progrès de l'homme que les penseurs qui ont réalisé une révolution scientifique, comme Galilée ou Newton, est directement en rapport avec la place que Forster attribue à la perfectibilité en tant que faculté relative à un lieu et à un temps dans ses manifestations. Les voyages de découverte sont indispensables aux Européens à ce stade de leur perfectibilité. Il ne s'agit pas d'atteindre la perfection, mais de devenir le plus parfait possible dans les limites que la nature a assignées à chacun. Ces limites, dans l'Europe des Lumières, ont été repoussées, et c'est l'état d'avancement de la science qui les détermine. Les peuples européens ont, grâce à Newton notamment, découvert certaines vérités scientifiques sur l'univers, mais pour parvenir au stade supérieur de la connaissance, il leur est nécessaire d'explorer dans sa totalité le globe, qui reste alors en très grande partie inconnu. La nécessité de cette exploration géographique est reconnue par les philosophes des Lumières, au point de pouvoir servir de métaphore de la connaissance humaine dans son entier. En 1751, dans son *Discours préliminaire à l'Encyclopédie*, d'Alembert présentait toute la connaissance humaine sous la forme d'une métaphore cartographique : *l'Encyclopédie* est une mappemonde, et les articles consacrés à différentes branches de la

⁶⁹ Ibid., pp. 300-301. « Le peuple finira enfin par ressentir cette pression et prendre conscience des causes, mais alors c'est aussi le sentiment des droits bafoués de l'humanité qui s'éveillera en eux et qui donnera lieu à une révolution. C'est là le cercle habituel des États. Bien sûr, il est évident que Tahiti n'aura pas à craindre avant longtemps un tel changement ; mais l'introduction du luxe étranger ne va-t-il pas accélérer l'arrivée de cette période de malheur ? On laissera aux Européens le soin de considérer sérieusement cette idée. »

connaissance sont autant de cartes détaillées que les habitants des pays en question, ainsi que les voyageurs, doivent fournir. L'*Encyclopédie*, en tant qu'elle rassemble toutes ces connaissances, doit montrer quel est le plus court chemin pour passer d'une branche de la connaissance à une autre⁷⁰.

Il ne peut y avoir de perfectibilité qu'à travers la connaissance de l'environnement, or le niveau technique des hommes des Lumières a étendu à l'extrême les limites de leur environnement. Dans cette optique, le mérite de James Cook prend tout son sens, presque au niveau de celui d'un Newton :

[...] so lange wir den Planeten, den wir bewohnen, nicht in allen seinen Theilen und Verhältnissen erforscht haben, so lange rühmen wir uns umsonst des gränzenlosen Umfangs unserer Erkenntniß. Dieser Punkt im Unermeßlichen ist immer noch eine Welt für uns; seine Theile, seine Verhältnisse, seine Veränderungen, können, weil sie allen unsern Sinnen offen liegen, für jene fernen Gegenstände, welche nur das Auge wahrnimmt, zum sichersten Maaßstabe der Beurtheilung dienen, und haben, welches ungleich wichtiger ist, eine unmittelbare Beziehung auf uns, und auf die Art unserer Existenz.⁷¹

On pourrait croire alors que Forster s'inscrit dans une perspective européocentrée de découverte du reste du monde et de connaissance du monde à des fins de maîtrise et de colonisation. Or cette position serait à l'opposée de celle qu'il assumait dans le *Voyage autour du monde*. Forster y fustigeait la soif de science et d'érudition de certains individus qui les pousse à rencontrer de nouveaux peuples, et ce faisant, à les corrompre. C'est ainsi qu'il écrit, se remémorant les derniers moments passés avec les habitants de Tahiti, que le luxe introduit par les Européens pourrait bien précipiter l'arrivée d'une période de troubles politiques à Tahiti, par l'accroissement des inégalités entre les individus⁷².

Forster semble écrire en 1785 l'inverse de ce qu'il écrivait en 1776. Pourtant, le ton même du passage de *Cook, l'explorateur* suffit à se convaincre du contraire : l'Européen est enclin à penser qu'il dispose déjà d'une connaissance illimitée, mais cela est faux. Forster

⁷⁰ ALEMBERT Jean Le Rond d', « Discours préliminaire des éditeurs », in: *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 1, Paris, Briasson, 1751, p. xv.

⁷¹ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 201. « Tant que nous n'aurons pas étudié la planète que nous habitons dans toutes ses parties et tous ses rapports, nous nous vanterons en vain de l'étendue illimitée de notre connaissance. Ce point dans l'immensité est toujours un monde pour nous ; ses parties, les rapports qu'il abrite, ses changements, peuvent, parce qu'ils sont ouverts à tous nos sens, servir de norme la plus sûre de notre jugement pour ces objets éloignés que seul l'œil peut percevoir et ont, ce qui est bien plus important, une relation immédiate à nous, et à notre manière d'exister. »

⁷² FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1965, pp. 300-301. Voir la deuxième sous-partie du chapitre 6, pp. 414-415.

souligne le fait que même la connaissance du globe terrestre, « un point dans l'immensité », est loin d'être maîtrisée par l'homme. Il critique l'orgueil et l'assurance des Européens, trop vite enclins à penser qu'ils ont élucidé tous les rapports qu'ils entretiennent au monde.

Or cette erreur que Forster fustige à de nombreuses reprises est dangereuse, en raison même du pouvoir technique des Européens : les moyens techniques à leur disposition, qui leur permettent d'agir sur le globe entier, ne leur servent à rien et sont dangereux pour le reste de l'humanité s'ils ne parviennent pas à une connaissance la plus complète et la plus raisonnée possible du reste du globe. En effet, l'action des Européens, amplifiée par leurs moyens techniques mais dirigée par leur méconnaissance des conditions locales, fait très rapidement des ravages. Pour remédier à cela, Forster place ses espoirs avant tout dans l'éducation des individus : ce n'est qu'en combattant les préjugés et les erreurs que les abus des Européens, que Forster regrette, pourront être évités. Forster poursuit :

Denn vorausgesetzt, das Ziel der Aufklärung, welches die Natur gesteckt hat, läge jenseits der Grenzen unserer Erfahrung, und die subjektive Bildung bestände hier zunächst in einer verstärkten Intension der Kräfte, deren Wirksamkeit dann die Verhältnisse eines andern Schauplatzes bestimmten; so geht doch diese *nothwendige* Vervollkommnung in der Stille und unvermerkt ihren Gang, indessen das gegenwärtige Verhältniß unsere ganze Aufmerksamkeit auf sich zieht⁷³.

L'activité de l'homme et sa perfectibilité ont peut-être un autre objet que celui que lui propose son environnement, mais cet autre objet reste invisible aux yeux des hommes. On ne saurait donc inciter les hommes à l'atteindre ; néanmoins, pense Forster, si cet objet véritable de la perfectibilité existe, alors les progrès de la connaissance et l'épanouissement d'une perfectibilité qui englobe toujours davantage d'interactions avec un environnement de plus en plus vaste ne peuvent que développer les facultés de l'homme dans la bonne direction pour lui permettre un jour de prendre conscience de cet objet véritable de ses facultés et de sa perfectibilité. Cependant, quel prix l'humanité devra-t-elle payer dans cette quête de l'objet véritable de la perfectibilité ?

⁷³ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 201. « Car à supposer que le but des Lumières, fixé par la nature, se trouve au-delà des limites de notre expérience, et que l'éducation subjective consiste ici d'abord en une tension accrue des forces, dont l'efficacité déterminerait ensuite les rapports existant sur un autre théâtre d'activité, ce perfectionnement *nécessaire* fait son chemin silencieusement et sans qu'on le remarque, tandis que le rapport actuel attire sur lui toute notre attention. Sur ce degré de la culture que l'Européen en particulier a atteint à présent, la connaissance de la constitution réelle de toutes les régions de la terre est si bien mêlée à son besoin qu'une étude plus précise de cette constitution est nécessaire pour donner un champ plus vaste à son activité. »

3) Perfectibilité et préjugés en Europe

Dans tous les peuples, il existe des préjugés et des présupposés valides uniquement pour les conditions locales de vie du peuple en question. Les Européens ne font pas exception à cette règle. Pour Forster, il ne peut pas en être autrement puisque les hommes acquièrent toutes leurs connaissances, mais aussi leurs conceptions morales ou esthétiques, par les sens. Ils développent ainsi certaines conceptions communes à tous les peuples, parce que ces peuples font des expériences semblables sous des formes différentes. Mais ils développent également des idées particulières, qui peuvent être vraies pour les conditions de vie de ce peuple mais fausses ailleurs. Cela ne pose aucun problème tant que chacun reste chez soi. Cependant les voyages d'exploration et les contacts entre l'Europe et les autres continents qui s'intensifient au XVIII^e siècle rendent visible le problème : les Européens ne peuvent pas exporter leurs présupposés locaux dans des contrées où les présupposés sont différents. Un regard introspectif des Européens sur leurs propres conceptions est donc indispensable, et la condition nécessaire à toute interaction avec les peuples extra-européens. Forster exhorte à maintes reprises les Européens à cette introspection, mais constate très souvent qu'ils ne s'en embarrassent pas et préfèrent la solution de facilité, en supposant que leurs propres idées sont bonnes et vraies et celles des autres peuples, mauvaises et fausses.

Les préjugés attestent du fait que la majorité des Européens n'est pas ouverte aux connaissances acquises par les nouvelles observations faites notamment durant les voyages d'exploration. Ils se détournent ainsi des rapports réels qu'ils devraient entretenir avec leur environnement. Ces préjugés sont également présents chez les lettrés des Lumières, à travers ces théories et doctrines insuffisamment fondées sur l'observation que Forster dénonce des années durant. Ces préjugés trouvent un terrain fertile même chez des hommes pourtant cultivés et instruits comme Christoph Meiners⁷⁴. Instrumentaliser les observations faites au cours de voyages d'exploration au service d'idées préexistantes est lourd de conséquences, précisément parce que ces voyages, et les connaissances qu'ils permettent d'amasser, sont l'un des seuls moyens de contredire des idées bien ancrées dans les esprits. Forster écrit dans *O-Taheiti* :

⁷⁴ Voir ci-dessous dans le même chapitre, pp. 481-494.

Nationalcharakter, Nationalpolitik, Erziehung, Klima, und was sonst nicht alles? Sind eben so viele Häutchen im Auge, deren jedes die Strahlen anders bricht, wenn schon das anatomische Messer sie nicht finden kann⁷⁵.

Forster a conscience de la présence de ces filtres qui s'interposent entre l'objet observé et l'observateur, il sait également, et ce dès le *Voyage autour du monde*, qu'il n'est pas lui-même épargné par ces filtres⁷⁶. Il n'est cependant pas davantage possible de s'en défaire que d'une partie de son corps, comme le souligne la métaphore anatomique employée ici par Forster : il s'agit d'une partie constitutive de l'identité de chaque individu, et ces différences d'appréhension de la réalité constituent une richesse, et ce, même pour le voyageur scientifique. Il serait injuste de reprocher à ces membranes de déformer la réalité, car sans elles il serait impossible de voir. L'important est d'avoir conscience de l'existence de cette particularité individuelle qui déforme la vue de chaque observateur. La métaphore employée varie, mais Forster l'évoque à plusieurs reprises : voile organique ici, verre coloré dans l'introduction du *Voyage autour du monde*⁷⁷, couleur des verres de lunettes dans *Autre chose sur les races humaines*⁷⁸. Il s'agit à chaque fois de mettre en garde le lecteur contre les distortions nécessairement présentes dans tout récit, parce qu'aucun auteur ne peut être entièrement objectif. En 1781, Forster recense un récit du dernier voyage de James Cook, publié en anglais et probablement rédigé par un soldat ou un simple matelot⁷⁹. Forster ne reproche pas au récit sa simplicité ni sa naïveté, qui sont une réaction authentique de l'auteur face à des expériences nouvelles ; il lui reproche l'intervention de l'éditeur qui impose son propre verre coloré au récit, fait de ses propres préjugés, en étant dans l'incapacité de confronter directement ses préjugés à la réalité empirique puisque lui-même n'était pas présent au cours du voyage. Il reproche également à cet éditeur de n'avoir aucunement conscience de l'existence de ses préjugés.

[...] der Vorwurf der Unzuverlässigkeit [trifft] vielmehr [den Herausgeber] selbst und seine räsønnirende Einschiesel, als das einfache seemännische Journal des V[erfassers].⁸⁰

⁷⁵ FORSTER, « O-Taheiti [1780] », *art. cit.*, 1985, p. 35. « Le caractère d'une nation, la politique d'une nation, l'éducation, le climat, et quoi d'autre encore ? Ce sont en réalité autant de membranes situées dans l'œil qui, chacune de manière différente, réfractent les rayons, quand bien même le scalpel ne peut pas les trouver. »

⁷⁶ FORSTER, *Reise um die Welt*, *op. cit.*, 1965, p. 13.

⁷⁷ Ibid.

⁷⁸ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, pp. 132-133.

⁷⁹ Il ne s'agit pas du récit de voyage tiré des notes de Cook et des capitaines qui lui ont succédé au cours du voyage, et qui fut traduit par Forster en allemand en 1788, mais d'un autre récit du même voyage, écrit à partir des souvenirs d'un membre d'équipage.

⁸⁰ FORSTER, « Recension : Journal of Captain Cook's last voyage to the Pacific Ocean, performed in the Years 1776-1779 [1781] », *art. cit.*, 1977, p. 17. « Le reproche d'infidélité touche bien davantage l'éditeur lui-même et ses interventions ratiocinantes que le simple journal marin de l'auteur. »

Cette critique est directement liée au fait que l'éditeur a cru devoir donner sa propre interprétation des faits relatés à partir de ses propres idées :

Das Tagebuch selbst verräth wenig Beobachtungsgeist, und in den meisten Fällen vereiteln die eingewebten Alltagsgedanken die Wirkung, welche das nackte Journal des treuherzigen Matrosen vielleicht gehabt hätte. Allenfalls könnte sich der Leser noch an die Stelle des letztern versetzen, wenn ihm jener nicht seine Brille geliehen hätte.⁸¹

Les préjugés ne sont cependant pas suffisamment forts pour freiner la perfectibilité. C'est ainsi que dans son ouvrage consacré notamment aux préjugés chez Forster, Rainer Godel analyse la perfectibilité de Forster comme une évolution cyclique qui n'empêche pas le progrès : des erreurs et des échecs se produisent, ils sont surmontés et cela mène à de nouvelles erreurs, mais à un niveau supérieur. Pour Rainer Godel, le développement de la raison chez Forster ne permet pas seulement une accumulation des connaissances, mais aussi la modération et la tolérance, l'acceptation du fait qu'il est impossible de juger certaines pratiques à l'aune de valeurs qui sont relatives à un certain lieu et un certain temps⁸².

B) La perfectibilité et l'idée de races humaines

La controverse sur l'existence de races humaines se trouve à la confluence de plusieurs champs auxquels Forster s'est intéressé, et dans lesquels il a accordé une place centrale à la perfectibilité. Nous verrons ici dans quelle mesure la réfutation par Forster de l'existence de races humaines au sens de Kant et de Meiners s'appuie sur sa conception de la perfectibilité et la définition de la nature humaine qu'elle implique.

1) L'origine de la controverse

Si le concept de race est ancien, il n'est thématiqué en histoire naturelle et n'acquiert de portée réellement anthropologique qu'à partir des années 1740, avec les premiers volumes de l'*Histoire naturelle* de Buffon⁸³. Avant Buffon, le terme trouve son origine dans les discours nobiliaires sur la lignée et la généalogie. Claude-Olivier Doron a montré que dès cette première

⁸¹ Ibid., pp. 17-18. « Le journal lui-même trahit un esprit d'observation médiocre, et dans la plupart des cas les idées banales dont a été tissé le texte rendent vain l'effet que le journal seul du fidèle matelot aurait peut-être eu. Tout au plus le lecteur pourrait-il encore se mettre à la place de ce dernier, si le premier [l'éditeur] ne lui avait pas prêté ses lunettes. »

⁸² GODEL, *Vorurteil - Anthropologie - Literatur*, op. cit., 2007, pp. 261-264.

⁸³ BUFFON, « Variétés dans l'espèce humaine », art. cit., 1749.

acceptation, la race est liée à la possibilité d'une dégénérescence⁸⁴. La race prend une place importante dans l'histoire naturelle au moment où celle-ci s'affirme comme science et se dégage des modèles bibliques d'explication de la nature : si le modèle originel de la Genèse et d'une génération de l'humanité à partir d'Adam n'est plus accepté par tous, alors il devient nécessaire de réfléchir à des modèles alternatifs. Cette réflexion sur ce que Buffon appelle l'histoire naturelle de l'homme peut passer par différents styles selon Claude-Olivier Doron, notamment un style généalogique qui consiste en une réflexion sur l'homme à partir d'une origine supposée. L'idée généralement défendue par les tenants de ce courant généalogiste va de pair avec la théorie du climat : il s'agit d'un modèle originel d'homme, associé à un climat qui lui convient parfaitement, et d'une dégénérescence progressive de ce modèle originel en différentes races. Linné a choisi de naturaliser le corps humain en l'intégrant dans sa classification binominale, et il a ainsi créé de manière nécessaire, selon Elisabeth de Fontenay, une classification de l'homme en différentes races humaines et une hiérarchisation de ces différentes races⁸⁵. Buffon a ensuite poursuivi cette logique de naturalisation entamée par Linné. En ordonnant et en classifiant les différents peuples selon des critères anatomiques, ou en proposant une explication historique ou généalogique de leur dégénérescence depuis un modèle originel supposé, Linné, puis Buffon ont mis en place une hiérarchisation des peuples fondée sur des critères scientifiques.

Forster refuse le style généalogique, qu'il accuse de vouloir introduire dans l'histoire naturelle une dimension théologique. Ainsi, si Forster revendique le polygénisme dans *Autre chose sur les races humaines*, c'est essentiellement parce qu'il refuse ce qu'il voit comme une volonté de Kant d'introduire une généalogie biblique dans le modèle d'explication de l'origine de l'homme. Le refus des races par Forster, ainsi que d'autres polygénistes comme Bory de Saint-Vincent, est d'abord lié à ce refus d'une hypothèse impossible à prouver et reposant sur des fondements théologiques ou métaphysiques, comme l'a montré Claude-Olivier Doron⁸⁶. Il refuse également le style anatomique, qui suppose que des critères physiques arbitraires peuvent être utilisés pour classer les hommes, alors même que les classifications de la nature sont

⁸⁴ DORON Claude-Olivier, *L'Homme altéré : Races et dégénérescence (XVIIe - XIXe siècles)*, Paris, Champ Vallon, 2016, pp. 88-89.

⁸⁵ FONTENAY Elisabeth de, « Logogripes de plumes, de fourrures et d'écailles », *Epokhè 6 : L'animal politique*, 1996, pp. 120-121.

⁸⁶ DORON, *L'Homme altéré : Races et dégénérescence (XVIIe - XIXe siècles)*, *op. cit.*, 2016, pp. 297-303.

artificielles et encore incomplètes en raison des connaissances trop fragmentaires que l'homme a de la nature dans son intégralité. C'est ainsi qu'il tourne en dérision la physiognomie qui relève de ce style anatomique, partageant ainsi les conceptions de son ami Lichtenberg⁸⁷.

2) Le point de départ naturaliste de Forster

Dès 1775, Kant réfléchit à la question de l'origine de l'homme et affirme son unité. Kant joue un rôle central dans la conceptualisation d'une histoire naturelle en se fondant sur les travaux de Blumenbach et en amenant ce dernier à comprendre les implications plus larges de ses travaux. Il souligne ainsi, dans une lettre à Blumenbach, que les travaux de ce dernier sur la tendance formative ont permis de réconcilier deux principes qui lui semblaient jusqu'alors irréconciliables, le principe physique et le principe téléologique⁸⁸. C'est sur la tendance formative que Kant fait reposer ses réflexions des années 1780 et 1790 sur l'origine de l'être humain⁸⁹. Kant distingue quatre races humaines, engendrées à partir des germes présents en chaque homme, qui sont développés d'une manière particulière, en fonction du climat et du sol :

Der Mensch war für alle Klimaten und für jede Beschaffenheit des Bodens bestimmt; folglich mußten in ihm mancherlei Keime und natürliche Anlagen bereit liegen, um gelegentlich entweder ausgewickelt oder zurückgehalten zu werden, damit er seinem Platze in der Welt angemessen würde und in dem Fortgange der Zeugungen demselben gleichsam angeboren und dafür gemacht zu sein schiene.⁹⁰

Ces germes ont donc mené à l'apparition de caractéristiques spécifiques qui sont devenues héréditaires, si bien que malgré l'origine commune de l'humanité prônée par Kant des races humaines différentes sont apparues, qui se sont établies de manière irréversible.

Herder s'oppose à cette idée dans les *Idées* en affirmant qu'il n'existe pas de races humaines : il existe au contraire une certaine continuité dans l'humanité, il n'y a pas de

⁸⁷ Voir à ce propos la troisième sous-partie du chapitre 4, pp. 308-311.

⁸⁸ KANT Immanuel, « Immanuel Kant an Johann Friedrich Blumenbach, August 1790 », in: *Werke*, vol. X, Berlin, Cassirer, 1922, p. 37.

⁸⁹ LENOIR, « Kant, Blumenbach, and Vital Materialism in German Biology », *art. cit.*, 1980, pp. 78-79.

⁹⁰ KANT Immanuel, « Von den verschiedenen Racen der Menschen [1775] », in: *Kant's gesammelte Schriften*, vol. 2: *Vorkritische Schriften 2. 1757-1777*, Berlin, Reimer, 1912, p. 435. « L'homme était destiné à tous les climats et à n'importe quelle constitution du sol. Par suite, en l'homme, des germes et des dispositions naturelles variées devaient se trouver prêts à être, selon les circonstances, développés ou entravés, de façon à l'adapter d'abord à la place qu'il occupe dans l'univers ; de façon aussi à le faire apparaître, dans la suite des générations, comme pour ainsi dire adéquat à cette place et créé en fonction de celle-ci. » Traduction par Stéphane Piobetta : KANT, « Des différentes races humaines », *art. cit.*, 1990, p. 56.

différences de nature entre des supposées races mais les différents groupes se fondent les uns dans les autres et se différencient par degrés. Contre Kant, Herder défend l'idée selon laquelle il ne faut pas appréhender l'homme en fonction de critères de l'histoire naturelle, en s'efforçant de dégager des particularités qui permettraient de ranger les hommes dans différentes catégories ou races, mais au contraire que l'étude de l'homme ne peut reposer que sur une étude historique et géographique.

Forster aborde la question au début des années 1780 à partir d'un arrière-plan intellectuel qui est encore celui des sciences naturelles. Il n'est donc pas familier de ces questions anthropologiques, ce qui le désavantage face à ses adversaires. Cet arrière-plan lui confère cependant un atout : il fonde ses arguments dans cette question anthropologique sur trois points d'appui, qu'il importe depuis le champ des sciences naturelles.

Tout d'abord Forster a pris conscience, par sa traduction de l'*Histoire naturelle* de Buffon, du caractère artificiel de toute classification de la nature⁹¹. Il s'agit d'une convention qui permet à l'homme d'organiser ses connaissances afin de constituer une interprétation de la nature, qui est cependant loin de constituer une connaissance parfaite de la nature et des espèces qui la composent. De fait, savoir classifier et ordonner les espèces en fonction de certains critères peut être un instrument fort utile, mais ne saurait remplacer une réflexion sur l'interprétation de la nature. Connaître par cœur la classification de Linné ne fait pas d'un érudit un naturaliste⁹². Forster a conscience que les critères choisis pour la classification de la nature restent arbitraires. Cela s'applique à l'homme comme à toutes les autres espèces : rien n'empêche si on le souhaite de choisir des critères physiques qui permettraient une classification, mais on ne saurait en déduire des différences morales entre les hommes. Forster reproche ainsi à Kant d'avoir voulu subordonner la classification de l'homme à des conjectures sur l'origine de l'homme. Ce que Kant appelle histoire naturelle implique en réalité le recours à des arguments métaphysiques et théologiques, et Forster lui en fait grief, comme l'a montré Claude-Olivier Doron⁹³ : Forster veut conserver l'autonomie de l'histoire naturelle en défendant la place de l'observation empirique, et on ne saurait faire entrer en concurrence avec

⁹¹ Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 3, pp. 207-213.

⁹² FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, p. 79. Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 3, pp. 210-213.

⁹³ DORON, *L'Homme altéré : Races et dégénérescence (XVIIe - XIXe siècles)*, *op. cit.*, 2016, pp. 299-300.

cette observation des conjectures sur l'origine de l'homme⁹⁴. Britta Rupp-Eisenreich a montré que deux lignées concurrentes principales peuvent être vues comme à l'origine de la *Völkerkunde* dans l'espace germanique⁹⁵. La première est une lignée qui cherche à répertorier et à classer les faits ayant trait aux peuples et aux États en fonction de critères rationnels, selon une méthode qui se rapproche de celle de la classification de Linné, et qui a pour but de confirmer le système du despotisme éclairé européen, quitte à passer sous silence certains faits qui restent réfractaires à ce classement. Les voyages commandités par cette lignée sont « des déplacements à l'intérieur du connu »⁹⁶. La seconde est une lignée tournée vers les idées de bonheur et de dignité humaine, qui implique des voyages ouverts, une compréhension de l'individualité et des valeurs différentes d'une culture à une autre. C'est à cette lignée, influencée par Buffon et Rousseau, qu'appartient Forster.

Le second point d'appui est constitué par la lente évolution de la manière dont Forster appréhende la théorie du climat. Dans le *Voyage autour du monde*, le jeune Forster considère la théorie du climat développée par Montesquieu, puis plus près de lui par Buffon, comme un critère communément accepté d'explication des différences entre les peuples⁹⁷. Dans la seconde moitié des années 1770, Forster remet cependant en question cette théorie du climat, sur des critères empiriques : un grand nombre de ses propres observations durant le voyage autour du monde, ou bien d'observations faites par d'autres voyageurs, lui semblent ne pas pouvoir être expliquées uniquement par la théorie du climat. Plus tard, au cours de sa période révolutionnaire, il présente la théorie du climat comme une théorie erronée, voire trompeuse, favorisée par les despotes pour faire oublier à leurs sujets l'inégalité politique construite dans les sociétés européennes en leur faisant croire à une inégalité naturelle entre les Européens et

⁹⁴ Ibid., p. 300. Claude-Olivier Doron rapproche le point de vue de Forster de celui de Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent, qui s'oppose en 1806 aux conceptions monogénistes de Blumenbach et à son idée d'une explication des différences présentes en l'humanité par les dégénérescences d'un type primitif : « Pour Bory et pour Forster, la défense de l'autonomie de l'histoire naturelle se ramène à la défense du système observation et collection des faits / description / classification : l'introduction d'un raisonnement généalogique en tant que telle leur semble suspecte ; d'autres, comme Buffon, Blumenbach, Kant, Prichard et bien d'autres, s'efforceront au contraire de développer un raisonnement généalogique qui respecte les critères de véridiction de l'histoire naturelle : et c'est ici que la race trouvera le lieu de son concept. »

⁹⁵ RUPP-EISENREICH Britta, « Aux "origines" de la *Völkerkunde* allemande: De la Statistk à l'Anthropologie de Georg Forster », in: RUPP-EISENREICH Britta (éd.), *Histoires de l'anthropologie (XVIe-XIXe siècles)*, Paris, Klincksieck, 1984, pp. 89-115.

⁹⁶ Ibid., pp. 107-108.

⁹⁷ Voir la deuxième sous-partie du chapitre 3, pp. 226-234.

les autres peuples⁹⁸. D'une certaine manière donc, Forster rejette ici la première des deux lignées concurrentes mises en avant par Britta Rupp-Eisenreich. Au début des années 1780, Forster ne rejette pas encore systématiquement la théorie du climat, mais ses réflexions sur l'importance des rapports entre l'homme et son environnement, et non pas sur l'action exclusive de ce dernier sur le premier qui serait condamné à le subir, ont déjà remis en question cette théorie dans son esprit.

Enfin Forster a rallié quelques années auparavant la théorie épigéniste de Blumenbach et son idée de l'existence d'un principe du vivant, que Forster considère comme une force et qui permet d'expliquer le développement de tout le vivant dans le monde. Les êtres humains disposent de cette tendance, que Blumenbach appelle tendance formative, tout autant que les autres espèces animales et végétales. Forster, on l'a vu, s'intéresse tout autant à la tendance formative de Blumenbach que Kant, mais il l'emploie d'une manière différente. Trois ans après le début de son intérêt pour cette question des races, Forster développe l'idée d'une tendance formative morale, qui présente de nombreux traits communs avec la perfectibilité de l'homme.

Ces trois points permettent de comprendre pourquoi Forster choisit d'employer la perfectibilité dans les arguments qu'il oppose aux tenants d'une théorie des races humaines.

3) *Autre chose sur les races humaines*

Forster souscrit à l'idée de Herder selon laquelle il ne peut pas exister de races prédéfinies et héréditaires. Forster souligne dans *Autre chose sur les races humaines* le fait qu'il n'existe, compte tenu de l'état des connaissances qui est celui de la fin du XVIII^e siècle, aucune « infailibilité des principes⁹⁹ » qui permettrait d'affirmer que la classification de Linné, aussi grands soient ses mérites, a une valeur universelle. Cette classification reste une interprétation de la nature par l'homme à partir de connaissances fragmentaires de cette même nature. Par conséquent, de la même manière qu'on ne saurait affirmer avec certitude que deux espèces présentes dans cette classification sont bien différentes, ou au contraire que des observations futures ne montreront pas que ce que l'on pensait n'être que différents individus d'une même

⁹⁸ FORSTER, « Über das Verhältniß der Mainzer gegen die Franken [1792] », *art. cit.*, 1990, p. 12. Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 6, pp. 425-427.

⁹⁹ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, p. 132.

espèce sont en réalité des représentants de deux espèces proches mais différentes, il apparaît prématuré d'affirmer l'existence de races humaines.

De plus, de simples expériences le montrent : un habitant de l'Afrique qui vivrait en Europe aurait tôt fait, selon Forster, de perdre ces caractéristiques que Kant présente comme héréditaires. Il semble par conséquent impossible pour Forster de parler de races humaines différentes. Forster affirme l'existence d'une variété originelle des hommes, avec une origine multiple et non pas un seul ancêtre commun, mais refuse l'idée que cette variété originelle corresponde à des races humaines différentes, dotées de caractéristiques fixes et héréditaires, et qu'il serait possible de hiérarchiser non pas en fonction d'un degré actuel d'avancement, mais en fonction d'une nature supposée différente de ces races, qui les empêcherait de parvenir un jour à un état d'avancement comparable à celui des Européens. C'est là la théorie de Meiners, qui suppose le polygénisme des hommes pour affirmer avec plus de force encore que Kant l'inégalité foncière des différentes races humaines.

Après la parution de *Autre chose sur les races humaines* en 1786, Forster reste attentif aux développements de la controverse. Son refus de l'existence de différentes races humaines reste présent dans son œuvre. S'il n'explicite pas dans *Autre chose sur les races humaines* la place de la perfectibilité dans son opposition aux races humaines, il le fait dans la recension qu'il propose des articles de Christoph Meiners parus dans la revue de ce dernier, le « Göttingisches historisches Magazin »¹⁰⁰.

La théorie des races humaines suppose une classification de l'humanité en fonction de critères naturels supposés bien établis, en fonction de l'influence que le climat a eu sur les hommes. Forster est sceptique à l'égard de ces deux fondements, et il propose alors une alternative à cette théorie des races humaines.

¹⁰⁰ FORSTER, « Recension : Göttingisches historisches Magazin, von C. Meiners und L. T. Spittler [1791] », *art. cit.*, 1977.

C) La perfectibilité, fer de lance de la critique des théories racistes par Forster

1) Forster et Meiners

Forster connaissait personnellement Christoph Meiners depuis 1778 et sa première visite à Göttingen. Meiners est alors professeur de philosophie à l'université de Göttingen et il y reste toute sa carrière, après y avoir fait ses études. Meiners est l'éditeur de deux revues scientifiques, la *Philosophische Bibliothek*, qu'il dirige avec Johann Georg Feder, et le *Göttingisches Historisches Magazin* dont il va être question ici. Meiners s'intéresse à l'anthropologie, à la psychologie et à l'éthique. Il est surtout resté célèbre pour ses théories polygénistes sur la hiérarchie des peuples en fonction de critères raciaux, exprimées dans différents textes.

L'antagonisme entre Forster et Meiners devient très fort dans les années 1780. Il ne naît pas immédiatement¹⁰¹, mais seulement lorsque Meiners affirme ses idées racistes dans le *Grundriss der Geschichte der Menschheit* qui paraît en 1785 puis les répète régulièrement dans le *Göttingisches Historisches Magazin* qu'il édite avec Ludwig Timotheus Spittler à partir de 1787¹⁰². L'opposition culmine à partir de 1789, pour deux raisons liées à l'évolution du discours de Meiners : ce dernier commence alors à employer ses thèses pour justifier l'existence et la nécessité de l'esclavage. Forster est opposé à l'idée de l'esclavage même s'il considère d'abord qu'il ne peut pas encore être aboli¹⁰³, avant de devenir abolitionniste dans les années 1790. L'autre point qui provoque une opposition frontale de Forster est la réaction critique de Meiners aux débuts de la Révolution française, que Forster considère avec sympathie dès 1789.

¹⁰¹ Il faut cependant signaler que Meiners avait exprimé son hostilité aux idées de Forster dès les premiers écrits de ce dernier, en 1778, dans une recension anonyme. Il critiquait en particulier ce qu'il voyait comme une partialité de Forster en faveur des insulaires des mers du Sud et contre les voyageurs européens. ANONYME, « [Rezension zu] A Voyage round the World, Erster Band », *art. cit.*, 1778, p. 150. Forster avait répondu à cette recension anonyme, sans savoir qui en était l'auteur. Cette recension a déjà été mentionnée dans le premier chapitre, p. 72.

¹⁰² Le *Göttingisches Historisches Magazin* était pour l'essentiel composé d'articles des deux éditeurs, Meiners et Spittler. Il a cependant eu une grande influence dans l'espace germanique au cours de sa période de parution. Voir LAUDIN Gérard, « Pensée politique des Lumières et conservatisme sous-jacent : le Göttingisches Historisches Magazin de Meiners et Spittler face aux révolutions en Europe (1787-1794) », in: BOIS Pierre-André, HEITZ Raymond et KREBS Roland (éds.), *Voix conservatrices et réactionnaires dans les périodiques allemands de la Révolution française à la Restauration*, Bern, Peter Lang, 1999, pp. 47-48.

¹⁰³ Il l'affirme dans différentes recensions d'ouvrages, notamment dans ses commentaires sur l'ouvrage de Richard Nisbet, qui cherche à développer le sens moral et religieux des esclaves noirs dans les Caraïbes : FORSTER, « Recension : The capacity of negroes for religious and moral improvement considered; short and practical discourses to negroes. By Richard Nisbet [1791] », *art. cit.*, 1977.

Forster s'oppose aux idées de Meiners dans différents textes. C'est le cas de recensions d'ouvrages ou d'articles de Meiners, mais aussi du *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité* et de nombreuses lettres, adressées notamment à son beau-père Christian Gottlob Heyne. Ces critiques portent en particulier sur l'édifice théorique pour lui dépourvu de fondement que Meiners présente dans le *Grundriss*¹⁰⁴, puis sur la justification de l'esclavage par Meiners¹⁰⁵. Heyne partage son rejet des théories racistes de Meiners mais se voit obligé d'accorder une place à son collègue de l'université de Göttingen dans la revue qu'il dirige, les *Göttingischen Gelehrten Anzeigen*. C'est ce que laisse sous-entendre Forster lorsqu'il écrit à Spener le 10 septembre 1788 :

Heyne ist über die Recension vom 1sten Bande von Cook in hiesigen Anzeigen, wo HE. Meiners aus elendem Neid, meiner Einleitung kaum eines Wortes würdigt, sehr indignirt. Dieser Mensch schreibt sich izt um allen Credit in sein Magazin.¹⁰⁶

La thèse centrale de Meiners est celle d'une supériorité innée de certains peuples, qu'il rassemble au sein d'une race humaine qu'il baptise les Caucasiens et qui ne constituent qu'une part minoritaire de l'humanité. Les Caucasiens se divisent en Celtes et en Slaves, mais ces derniers, qui se sont mélangés avec d'autres peuples que Meiners considère comme inférieurs, ont selon lui moins de valeur que les Celtes. Les peuples non caucasiens font partie des Mongols¹⁰⁷. Meiners part du principe d'une inégalité fondamentale des peuples, qui selon lui ne disposent pas des mêmes capacités. La recherche considère aujourd'hui que les germes de la plupart des idéologies racistes qui se développent aux XIX^e et XX^e siècles se trouvaient déjà chez Christoph Meiners. Si les peuples peuvent, pour Meiners, être modifiés par le climat du

¹⁰⁴ FORSTER, « Georg Forster an Johann Gottfried Herder, 21.01.1787 », *art. cit.*, 1978, pp. 621-622.

¹⁰⁵ Voir notamment, parmi plusieurs autres lettres, FORSTER Georg, « Georg Forster an Christian Gottlob Heyne, 19.01.1789 », in: *Werke: Briefe Juli 1787 - 1789*, vol. 15, Berlin, Akad.-Verl., 1981, pp. 249-250. MEINERS Christoph, « Über die Natur der Afrikanischen Neger, und die davon abhängende Befreyung, oder Einschränkung der Schwarzen », *Göttingisches Historisches Magazin* 6, 1790, p. 436. Sur la justification de l'esclavage par Meiners, voir ZANTOP Susanne, *Kolonialphantasien im vorkolonialen Deutschland (1770-1870)*, Erich Schmidt Verlag, Berlin, 1999, pp. 105-110.

¹⁰⁶ FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 10.09.1788 », in: *Werke: Briefe Juli 1787-1789*, vol. 15, Berlin, Akad.-Verl., 1981, p. 191. « Heyne est indigné au plus haut point par la recension du premier tome de Cook dans les *Anzeigen* publiées à Göttingen, dans laquelle M. Meiners, par misérable jalousie, mentionne à peine mon introduction. Cet homme est en train de perdre tout son crédit par ce qu'il écrit dans sa revue. » L'introduction du premier tome du voyage de Cook est le texte de Forster *Cook, l'explorateur* ; et le magazine que mentionne Forster est le « Göttingisches historisches Magazin » que Meiners publie et dont Forster fait une recension très critique en 1791.

¹⁰⁷ MEINERS, *Grundriss der Geschichte der Menschheit, op. cit.*, 1785, pp. 18-19. Forster résume également cette thèse principale de Meiners dans sa recension du « Göttingisches historisches Magazin » : FORSTER, « Recension : Göttingisches historisches Magazin, von C. Meiners und L. T. Spittler [1791] », *art. cit.*, 1977, pp. 238-240.

lieu où ils sont installés, il subsiste cependant une différence fondamentale, insurmontable, entre les Caucasiens et les Mongols. Meiners s'efforce dans son *Grundriss* de démontrer, à l'aide d'un très grand nombre de références à des récits de voyage, la supériorité dans tous les domaines du faible nombre des peuples caucasiens. Or pour Forster ce postulat est faux, notamment en raison d'une étude bien trop superficielle par Meiners de la dimension physique de la nature de l'être humain. Dès janvier 1787, Forster, qui vient de lire l'œuvre principale de Meiners, parue peu de temps auparavant, écrit à Herder :

Herr Meiners Werk habe ich auch. Es ist Göttingische Belesenheit, auf eine unhaltbare Hypothese angewendet. Sein Werk scheint mir, bei allem Reichthum der Materialien, und selbst bei aller Anordnung, nicht gehörig geordnet. [...] Er glitscht über den physischen Theil weg, und geht oft zu sehr ins Detail in Sachen, wo es entbehrlich war.¹⁰⁸

Cette critique de Forster à l'égard de la méconnaissance volontaire de cette dimension physique de l'être humain est centrale dans son opposition à Meiners. Forster accuse Meiners de l'ignorer volontairement parce qu'elle aurait pu constituer une objection de taille au postulat des différences entre les races humaines et de la hiérarchisation de ces races.

2) La perfectibilité et le reproche d'anthropomorphisme : première controverse entre Forster et Meiners

En attribuant à Dieu des caractéristiques humaines, Meiners se laisse aveugler par son anthropomorphisme. C'est le premier reproche que formule Forster à son égard en 1787. Il s'agit en particulier d'une extrapolation erronée à partir de la capacité de l'être humain à se perfectionner : pour Forster, si de fait les actions humaines ont pour but la perfectibilité de la raison et de la conscience, on ne saurait se contenter d'attribuer à Dieu la perfection de la raison et de la conscience ; pour Forster, il est impossible de connaître les caractéristiques divines, et surtout, de les extrapoler à partir des caractéristiques humaines. Or cette divergence entre les deux penseurs permet de comprendre pourquoi Forster rejette immédiatement la conception des races humaines de Meiners.

¹⁰⁸ FORSTER, « Georg Forster an Johann Gottfried Herder, 21.01.1787 », *art. cit.*, 1978, pp. 621-622. « J'ai également l'oeuvre de Monsieur Meiners. C'est de l'érudition typique de Göttingen, appliquée à une hypothèse intenable. Son oeuvre ne me semble pas être convenablement ordonnée, malgré toute la richesse de son matériau et même malgré tout son ordonnancement. Il passe trop rapidement sur la partie physique, et entre souvent dans les détails sur des choses où il aurait pu s'en dispenser. »

Forster démissionne de son poste à Vilna et quitte définitivement la ville en août 1787. Il séjourne à Göttingen jusqu'en janvier 1788. Ce voyage devait s'inscrire dans les préparatifs de l'expédition organisée par la Russie à laquelle Forster avait été convié à participer, mais la guerre qui éclate entre celle-ci et la Turquie le 24 août 1787 réduit les espoirs de Forster à néant. Au cours de son séjour à Göttingen, Forster renoue avec différents professeurs de l'université¹⁰⁹. En particulier, il en vient à débattre avec Christoph Meiners, un débat qu'il rapporte dans une lettre à son ami Sömmerring du 24 novembre 1787¹¹⁰. Forster y met en avant son reproche adressé au caractère anthropocentré de la réflexion de Meiners. Meiners affirme qu'il n'est pas concevable pour un croyant que Dieu ne possède pas au plus haut point la raison et la conscience. Il dit à cette occasion à Forster que ceux qui s'opposeraient à cette affirmation sont des athées. Forster lui répond, d'une manière conforme à ses propres réflexions, qu'il ignore tout des caractéristiques de Dieu, mais qu'il ne peut pas se représenter que Dieu ne dispose pas d'autre chose que des perfectionnements dictés par le sensible qui sont l'apanage et le privilège de l'humanité :

Wahr ist's allerdings, daß die hiesigen Philosophen intolerant sind [...]. Meiners sagte mir gerade zu, wer von Gott nicht glaubte, er habe Vernunft, handle nach Absicht und mit Bewußtsein (offenbar lauter anthropomorphische Vorstellung!) der sei ein Atheist! Ich antwortete ihm, erstlich wüßte ichs nicht, und zweitens könnte ichs nicht glauben, weil ich Gotte etwas viel Vollkommeneres als dieses dreies, welches doch nur menschliche Vollkommenheiten, nur Vollkommenheiten eines materiellen, sinnlichen Wesens wäre, zutrauen müßte. Das begriff er nicht. Im Cirkel menschlicher Begriffe lag es freilich, daß unsere Gattung sich einmal mit spekulativen Ideen herumtummeln mußte, und zur Entwicklung der Denkkraft hat es freilich genug beigetragen, mithin zur Vervollkommnung des Menschen, in sofern jede Übung des Geistes dahin abzweckt. Aber gut ist es doch, daß wir nun endlich [...] wissen, man komme immer mehr auf diesem Wege weiter, werfen die jämmerliche Metaphysik unter die Bank, und halten uns an das für uns Reelle sinnliche.¹¹¹

¹⁰⁹ UHLIG, *Georg Forster, op. cit.*, 2004, pp. 216-217.

¹¹⁰ FORSTER Georg, « Georg Forster an Samuel Thomas Sömmerring, 24.11.1787 », in: *Werke: Briefe Juli 1787-1789*, vol. 15, Berlin, Akad.-Verl., 1981, pp. 61-66. Forster rapporte à nouveau cette discussion un peu plus d'un an plus tard, cette fois dans une lettre à Jacobi : FORSTER Georg, « Georg Forster an Friedrich Heinrich Jacobi, 2.01.1789 », in: *Werke: Briefe Juli 1787-1789*, vol. 15, Berlin, Akad.-Verl., 1981, pp. 230-236.

¹¹¹ FORSTER, « Georg Forster an Samuel Thomas Sömmerring, 24.11.1787 », *art. cit.*, 1981, pp. 65-66. « Il est bien vrai cependant que les philosophes d'ici sont intolérants. [...] Meiners m'a dit carrément que celui qui ne croit pas que Dieu est doué de raison, que son action est guidée par une intention et éclairée par la conscience (manifestement une représentation purement anthropomorphique !), celui-là est athée ! Je lui ai répondu premièrement que je ne le savais pas, et deuxièmement que je ne pouvais pas le croire, parce que je ne peux pas ne pas attribuer à Dieu une perfection bien plus grande que ces trois-là, qui ne sont que des perfections humaines, des perfections d'un être matériel et sensible. Il n'a pas compris cela. Il est vrai que la nécessité pour notre espèce de se débattre avec les idées spéculatives figurait dans le cercle des concepts humains, ce qui a aussi sans doute suffisamment contribué au développement de la faculté de penser, et par là même au perfectionnement de l'être humain, dans la mesure où c'est le but visé par tout exercice de l'esprit. Mais il est bon que nous sachions enfin [...] qu'on peut continuer sans fin sur ce chemin, que nous remissions la pitoyable métaphysique et que nous nous en tenions à ce qui est pour nous le réel sensible. »

À ce titre, et à travers sa réflexion sur la perfectibilité, Forster contredit déjà en 1787 l'un des fondements de la réflexion de Meiners : ce dernier affirme que Dieu dispose des mêmes caractéristiques que les Européens des Lumières. La raison, l'intention, la conscience, qualités humaines, seraient également des qualités divines, seulement poussées encore plus loin dans leur perfection. Refuser ces qualités à Dieu serait nier son existence. Forster, matérialiste et sensualiste, ne pouvait pas accepter cette thorie. Pour Forster au contraire, ces caractéristiques sont purement humaines et rien ne permet de supposer leur existence en Dieu ; elles ne se développent que dans le rapport étroit à la sensibilité et aux conditions locales de vie, grâce à la perfectibilité de l'homme. Par conséquent, il faut se réjouir du déclin de la métaphysique et se concentrer sur le sensible. Forster estime que la métaphysique n'est qu'un stade du développement de l'esprit et du « perfectionnement de l'être humain », un stade certes indispensable, mais qu'il faut savoir dépasser. L'esprit parvenu à maturité peut se passer de la métaphysique pour étudier le monde tel qu'il est réellement. L'esprit humain, quel que soit le peuple considéré, est susceptible de se perfectionner, mais uniquement dans l'interaction avec les conditions de vie de l'individu. Pour Meiners au contraire, la perfectibilité n'a qu'une très faible importance : ce qui importe sont les caractéristiques des différents peuples, qui dictent la place de ces peuples dans la hiérarchie humaine, sans qu'aucune élévation d'un peuple considéré comme inférieur ne soit réellement envisageable.

En se détournant du sensible, en accordant une place centrale à la raison et à la conscience telles qu'elles sont en usage dans les cercles cultivés de l'Europe des Lumières, Meiners établit un lien direct entre les Européens et Dieu et peut donc aisément affirmer leur supériorité.

Forster affirmait déjà cette opposition un an auparavant, lorsqu'à la fin d'*Autre chose sur les races humaines* il écrit que l'affirmation d'une origine commune de toute l'humanité n'a jamais empêché l'oppression des Noirs par les Blancs ni l'esclavage, puis poursuit par cette apostrophe aux Européens :

Weisser! du schämst dich nicht am Schwachen deine Kraft zu misbrauchen, ihn tief hinab zu deinen Thieren zu verstossen, bis auf die Spur der Denkkraft in ihm vertilgen zu wollen? Unglücklicher! von allen Pfändern, welche die Natur deiner Pflege anbefohlen hat, ist er das edelste. [...] Durch dich konnte, sollte er werden, was du bist, oder seyn kannst, ein Wesen, das im Gebrauch

aller in ihm gelegten Kräfte glücklich ist; aber geh, Undankbarer! Auch ohne deinen Willen wird er es einst, durch dich; denn auch du bist nur ein Werkzeug im Plane der Schöpfung!¹¹²

Si une supériorité de l'Européen sur les autres peuples peut exister, elle n'a de raison d'être que si l'Européen est capable de surmonter ses propres intérêts, pour venir en aide aux autres êtres humains. En les rejetant et en allant jusqu'à anéantir leur faculté de penser, les Européens font en réalité obstacle à la volonté de Dieu.

Avant même donc que Forster rédige le texte dans lequel il s'oppose frontalement aux idées racistes de Meiners, il affirme implicitement que sa conception de la nature humaine n'autorise pas cette division *a priori* du genre humain en races, une division qui repose sur la négation de l'humanité d'une vaste majorité des peuples.

3) Perfectibilité et réfutation de Meiners

Forster rédige en 1791 un compte-rendu de différents numéros du *Göttingisches historisches Magazin* de Meiners et Spittler. Il s'y concentre sur les thèses anthropologiques de Meiners, qui apparaissent de manière répétée dans différents articles de ce dernier et que Forster recense par conséquent de manière groupée. La recension paraît en janvier 1791 dans la *Allgemeine Literatur-Zeitung*¹¹³, à peu près au moment où paraît le premier tome des *Vues sur le Rhin inférieur*¹¹⁴.

L'erreur fondamentale de Meiners, pour Forster, a été de considérer qu'il était possible de juger les peuples en fonction des critères européens, sans faire preuve du moindre désir d'objectivité. Au contraire, Meiners semble se complaire dans des erreurs que son érudition aurait dû lui permettre de surmonter. Forster écrit :

¹¹² FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, p. 155. « Blanc ! Tu n'as pas honte d'abuser de ta force sur le faible, de le rejeter au point d'en faire ton animal, de vouloir détruire en lui jusqu'à la trace d'une faculté de penser ? Malheureux ! De tous les gages que la nature a recommandés à tes soins, il est le plus noble. Grâce à toi il pouvait, il devait devenir ce que tu es ou peux être, un être qui jouit de l'usage de toutes les forces qui furent placées en lui ; mais va, ingrat : même sans que tu le veuilles, un jour il en deviendra un, par ton intermédiaire ; car toi aussi, tu n'es qu'un outil dans le plan de la Création ! » FORSTER, « Autre chose sur les races humaines », *art. cit.*, 2006, p. 170. Traduction de Raphaël Lagier, révisée.

¹¹³ FORSTER, « Hannover, b. d. Gebrüdern Helwing: Göttingisches historisches Magazin, von C. Meiners und L. T. Spittler. », *art. cit.*, 1791 ; FORSTER Georg, « Hannover, b. d. Gebrüdern Helwing: Göttingisches historisches Magazin, etc. (Beschluss der im vor. St. abgebrochenen Recension.) », *Allgemeine Literatur-Zeitung* 1 (8), 01.1791, pp. 57-62.

¹¹⁴ Pour la contextualisation de la rédaction de cette recension de Meiners par Forster, voir les commentaires de Horst Fiedler dans le tome 11 des œuvres complètes de Forster : FIEDLER, « Erläuterungen », *art. cit.*, 1977, pp. 413-424 et 560-561.

In dem durch die Formen unserer Verstandeskkräfte zuerst veranlassten, und durch frommes Vorurtheil aller Art genährten Vertrauen, dass absolute Wahrheit dem eifrigen und treuen Forscher zuletzt nicht entgehen könne, lässt mancher sich die Mühe nicht verdrissen, den ungemessenen Kreis des menschlichen Wissens zu durchlaufen, und was er vor sich findet, an jenen [hypothetischen] Faden [, woran wir alle unsere eigenen und alle fremden Erfahrungen reihen,] zu knüpfen; aber nur äusserst Wenigen wird die Genügsamkeit zu Theil, am Ende dieser Laufbahn sich mit der unüberwindlichen Täuschung wissentlich auszusöhnen, und zwischen einem anmassenden Dogma und einem mismüthigen *Omnia vanitas* im Gleichgewichtspunkte zu schweben.¹¹⁵

Si les hommes des Lumières ont pour la plupart en commun de faire partie de ces individus qui ne se laissent pas rebuter par l'étendue de la connaissance humaine et s'efforcent de rechercher la vérité, certains autres, et cette critique est directement adressée à Meiners, semblent choisir volontairement la voie du dogmatisme. Homme de grande érudition, Meiners n'a pas pour Forster l'excuse de l'ignorance. Si l'erreur est inévitable, l'attitude correcte du véritable homme de science est de rester réceptif aux leçons du réel. Il ne doit ni prétendre tout savoir, ni sombrer dans le découragement devant l'inanité des efforts humains. Forster souligne ici l'importance de l'empirisme dans la théorie de la connaissance et le danger d'une pensée par système, comme il l'avait déjà fait à plusieurs reprises face à différents auteurs. Il s'agit là d'une composante essentielle des réflexions de Forster sur la connaissance¹¹⁶.

En se comportant ainsi, écrit Forster, Meiners a manqué l'objectif principal qui doit être celui de l'anthropologue. Ce dernier doit mener un examen critique des sources qu'il emploie dans ses écrits, plutôt qu'essayer d'imposer ses théories préconçues. Il s'agit ici du principal point de critique de Meiners par Forster selon Luigi Marino¹¹⁷. Forster écrit :

Anstatt, wie H[er]r M[einers] nur Übereinstimmungen und Verschiedenheiten auszuzeichnen und alle Völker hundert- und mehrmal zu mustern, um uns erzählen zu können, wo man diese oder jene Unsittlichkeit (nach europäischen Begriffen) vorzüglich bemerkt, wäre es billiger gewesen, ein jedes Volk für sich zu betrachten, es nach allen seinen Verhältnissen zu beschreiben, und genau zu untersuchen, wie es an die Stelle hinpasst, die es auf dem Erdboden ausfüllt.¹¹⁸

¹¹⁵ FORSTER, « Recension : Göttingisches historisches Magazin, von C. Meiners und L. T. Spittler [1791] », *art. cit.*, 1977, pp. 237-238. « Pénétrés de cette confiance dans le fait qu'ultimement la vérité absolue ne saurait échapper au chercheur zélé et constant, – confiance occasionnée en premier lieu par les formes de nos facultés de raisonner, puis nourrie par de pieux préjugés de toute sorte – plus d'un n'épargne aucun effort pour arpenter le cercle non balisé de la connaissance humaine et relier ce qu'ils trouvent sous leurs yeux à ce fil [de l'hypothèse auquel nous rattachons toutes nos expériences personnelles et toutes celles que font les autres] ; mais ils sont en nombre infime, ceux à qui échoit en partage la satisfaction de se réconcilier sciemment avec l'invincible illusion, et de trouver le point d'équilibre fragile entre l'arrogance du dogme et l'amertume du *omnia vanitas*. »

¹¹⁶ Voir à ce propos la première sous-partie du chapitre 2, pp. 118-136.

¹¹⁷ MARINO, *Praeceptores Germaniae*, *op. cit.*, 1995, pp. 117-119.

¹¹⁸ FORSTER, « Recension : Göttingisches historisches Magazin, von C. Meiners und L. T. Spittler [1791] », *art. cit.*, 1977, p. 245. « Au lieu de se contenter, comme le fait M. M[einers], de relever les concordances et les différences et de passer en revue tous les peuples cent fois et plus pour pouvoir nous raconter où l'on remarque surtout tel ou tel trait d'immoralité (d'après des concepts européens), il aurait été plus juste de considérer chaque

La raison de cette divergence de méthode est évidente pour Forster : Meiners a pris pour une vérité acquise l'idée selon laquelle il existe une excellence innée des peuples européens, une organisation physique et morale qui leur a permis d'atteindre le degré de perfectionnement qu'ils ont atteint à la fin du XVIII^e siècle¹¹⁹. Forster ne nie pas cette idée d'une supériorité des Européens dans de nombreux domaines, mais il nie le fait qu'on puisse en conclure à une supériorité innée des Européens. Cette supériorité actuelle est pour lui provisoire : d'autres peuples disposaient des germes de ce perfectionnement et auraient pu le conduire au même point s'ils avaient disposé des conditions particulièrement propices dont disposent les Européens.

Setzen wir, dass Jahrtausende lang die Begebenheiten des Erdrunds im Grossen diese Völker so in ihrer Art begünstigten, wie wir begünstiget worden sind; ist irgend ein Grund vorhanden, welcher uns mit Recht die Möglichkeit bezweifeln lehrte, dass Fähigkeiten, die jetzt schlummern oder gänzlich fehlen, sich dereinst nicht einfinden und entwickeln sollten?¹²⁰

Il n'existe pas plus d'individus exceptionnels dans les peuples européens qu'ailleurs, et eux-mêmes ne parviennent bien souvent pas à faire se développer les capacités en sommeil de leur peuple. Inversement, la grande masse des membres des peuples européens eux-mêmes présentent des défauts et des vices qui auraient pu donner lieu, souligne Forster, à une description tout aussi négative par Meiners des Européens que des autres peuples du monde.

Pour Forster la perfectibilité de l'homme est universelle, même si elle prend des formes différentes ; pour Meiners au contraire, elle est strictement limitée aux peuples européens. Si Forster se pose la question du bien-fondé des voyages d'exploration dans *Cook, l'explorateur*, c'est précisément parce qu'il a conscience du caractère néfaste de ces voyages pour un grand nombre de peuples extra-européens. Il est donc nécessaire de pondérer le perfectionnement permis par ces voyages, en particulier dans le domaine scientifique, avec la remise en cause, voire la destruction de certaines cultures et de la perfection locale qu'elles avaient atteintes. Forster a conscience de toucher là aux limites des Lumières, dans la mesure où le

peuple pour lui-même, de le décrire sous tous ses rapports et d'étudier exactement de quelle manière il est adapté à la place qu'il occupe sur la terre. »

¹¹⁹ Ibid., pp. 239-240.

¹²⁰ Ibid., p. 241. « Supposons que pendant des millénaires les événements à la surface du globe dans son entier aient favorisé ces peuples dans leur mode de vie, de la manière dont nous-mêmes avons été favorisés ; existe-t-il la moindre raison qui nous conduirait à bon droit à remettre en question la possibilité que des capacités qui sont en sommeil ou manquent complètement à présent ne seraient pas destinées, un jour, à se trouver et se développer ? »

perfectionnement scientifique et technique permis par elles peut aussi être source de malheurs bien plus grands pour l'humanité :

Unsere Sophisten wissen jetzt mit einem ekelhaften Gepränge von arithmetischer Genauigkeit zu bestimmen, wie viele Tropfen Negerschweiß auf ein Loth Zucker gehen. [...] Ob sie aber die Quelle des Bösen verstopfen können, ohne daß zugleich die Quelle des Guten versiegt?¹²¹

En définitive, Forster voit les malheurs causés par les voyages d'exploration comme un mal nécessaire au service du perfectionnement de l'humanité dans son entier. Il est évident que Forster n'est pas dépourvu de certains des préjugés européocentrés qu'il prétend combattre. Pourtant, il a une pleine conscience des abus et des dommages causés par les voyages d'exploration sur une grande part de l'humanité. La comparaison avec le point de vue de Meiners sur cette question montre à quel point les présupposés des deux auteurs sont différents, en particulier dans le rôle de la perfectibilité pour le genre humain. Meiners consacre un des essais parus dans le *Göttingisches historisches Magazin* à la justification de l'esclavage. Cet essai fait partie de ceux qui sont recensés par Forster en 1791. Meiners écrit :

Wenn es aber auch gewiß wäre, daß in den Americanischen Besitzungen der Europäer jährlich hundert tausend Neger mehr stürben, als geborden würden, so wäre es alsdann freylich bewiesen, daß der Schladenhandel, und die Arbeiten, für welche die Neger gekauft werden, der schwarzen Menschen-Race verderblich, nicht aber, daß sie dem ganzen menschlichen Geschlechte nachtheilig seyen. [...] Wenn man auf diese Art die Vortheile des Negern-Handels mit seinen im geringsten nicht verkleinerten Nachtheilen zusammenhält, so muß man bekennen, daß der Negern-Handel, aller der Grausamkeit ungeachtet, die er veranlaßt, dennoch für das menschliche Geschlecht bisher ohne alle Vergleichung mehr ersprießlich, als verderblich war.¹²²

Si, pour le lecteur d'aujourd'hui, ces lignes de Meiners témoignent d'un mépris révoltant de la vie humaine, elles illustrent aussi parfaitement la ligne de fracture entre Meiners et Forster. Pour Forster, les perfectionnements locaux de tous les peuples ont une valeur intrinsèque et participent de la perfectibilité du genre humain dans son entier ; pour Meiners au contraire, ces perfectionnements locaux n'existent pas, et la plus grande partie de l'humanité

¹²¹ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 198. « Nos sophistes savent à présent déterminer avec un étalage répugnant de précision arithmétique combien de gouttes de sueur de nègre sont nécessaires pour produire une once de sucre [...]. Mais peuvent-ils obstruer la source du mal sans que tarisse en même temps celle du bien ? »

¹²² MEINERS Christoph, « Über die Rechtmässigkeit des Negern-Handels », *Göttingisches Historisches Magazin* 2, 1788, pp. 409-410. « Mais même s'il était certain qu'il mourait chaque année cent mille nègres de plus qu'il n'en naît dans les possessions américaines des Européens, il serait certes prouvé que la traite des esclaves et les travaux pour lesquels les nègres sont achetés corrompent la race d'hommes noirs, mais pas qu'ils sont néfastes pour le genre humain dans son entier. [...] Si on compare de cette manière les avantages de la traite des nègres à ses inconvénients, qui ne sont en rien diminués, on doit reconnaître que la traite des nègres, sans prendre en compte toute la cruauté qu'elle cause, a été cependant jusqu'à présent incomparablement plus productive que corruptrice. »

peut et doit être instrumentalisée sans le moindre remords au service des fins des Européens. C'est ainsi que Meiners s'était explicitement prononcé en faveur de l'esclavage et en faveur de l'idée selon laquelle les esclaves d'origine africaine ne disposaient pas d'une humanité comparable à celle des Européens, ce que Forster avait critiqué avec force. Il écrivait ainsi dans une lettre à Heyne, le 19 janvier 1789, à propos du récit de voyage en Guinée de Paul Erdmann Isert dont il venait de rédiger la recension pour les *Göttingischen Anzeigen*¹²³ :

Es hat mich gefreut zu sehen, daß Isert sehr vortheilhaft von dem Gefühl und den Geistesfähigkeiten der Neger spricht, die Herr Meiners zu Halbmenschen herabzuwürdigen sich nicht gescheut hat.¹²⁴

4) Meiners, Kant et l'origine de l'homme

Dans cette controverse sur l'existence ou non de différentes races humaines, Forster emploie la perfectibilité comme un argument pour s'opposer aux conceptions anthropologiques de Kant, en particulier dans *Autre chose sur les races humaines*.

Forster s'y oppose à la fois à l'idée d'une origine commune de l'humanité et à la conception kantienne de l'existence de quatre races distinctes qui seraient apparues, de manière irréversible, à partir de cette origine commune, en fonction du milieu dans lequel elles se sont développées. L'objection de Forster est la suivante :

Wenn man annimmt, daß die Menschen, die gewisse Länder allmählig bevölkerten, nach langer Zeit durch Klimatisirung einen eigenthümlichen Charakter annehmen konnten: so läßt es sich auch allenfalls noch vertheidigen, daß gerade diejenigen Menschen, deren Anlage sich für dieses oder jenes Klima paßte, da oder dort, durch eine weise Fügung der Vorsehung, gebohren wurden. Allein wie ist nun derselbe Verstand, der hier so richtig ausrechnet welche Länder und welche Keime zusammentreffen müßten, und sie auch wirklich alle aus irgend einem Winkel Asiens an den Ort ihrer Bestimmung in ihrer Väter Lenden tragen ließ, auf einmal so kurzzeitig geworden, daß er nicht auch den Fall einer zweyten Verpflanzung vorausgesehen? Dadurch wird ja die angebohrne Eigenthümlichkeit, die nur für Ein Klima taugt, gänzlich zwecklos; hätten folglich auch auf diesen Fall wieder veränderliche Keime aufgehoben werden müssen, die sich in dem zweyten Klima entwickeln, und sich ihm anpassen sollten.¹²⁵

¹²³ ISERT Paul Erdmann, *Reise nach Guinea und den Caribaischen Inseln in Columbien*, Copenhague, Morthorst, 1788.

¹²⁴ FORSTER, « Georg Forster an Christian Gottlob Heyne, 19.01.1789 », *art. cit.*, 1981, p. 249. « J'ai été heureux de voir qu'Isert parle d'une manière très avantageuse du sentiment et des capacités de l'esprit des nègres, que Monsieur Meiners n'a pas hésité à rabaisser au rang de demi-hommes. »

¹²⁵ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, p. 150. « Si l'on suppose que les hommes qui ont graduellement peuplé certaines contrées ont pu prendre un caractère propre après une longue durée par l'effet du climat, alors on peut éventuellement aussi défendre l'hypothèse selon laquelle ces mêmes hommes, précisément, dont la disposition convient à l'un ou l'autre climat, ici ou là-bas, naquirent par un sage plan de la Providence. Mais comment ce même entendement qui a ici si justement calculé quelles contrées et quels

Les êtres humains ont été capables de développer et perfectionner les caractéristiques qui leur permettaient de survivre dans un milieu et un climat donné. Ce perfectionnement de caractéristiques différentes ont peu à peu conduit à des distinctions entre eux, distinctions qui, pour Kant, définissent quatre races différentes¹²⁶. Or, souligne Forster, puisque ce perfectionnement en fonction d'un environnement donné a eu lieu une première fois, rien n'empêcherait qu'il ait lieu à nouveau, rendant ainsi caduques les supposées quatre races de Kant. Forster montre ainsi que ces différences races humaines n'existent pas, parce que l'être humain est toujours encore susceptible de s'adapter par sa capacité à se perfectionner à un nouvel environnement dans lequel il serait implanté.

Pour Kant, marqué par l'épigénèse, la tendance formative a modifié l'homme peu à peu en fonction de son climat, jusqu'à mettre en place différentes races héréditaires en fonction des régions du globe, malgré l'origine commune de l'humanité¹²⁷. Kant distingue les races des variétés humaines, les premières étant persistantes, tandis que les secondes peuvent se modifier en quelques générations, par métissage. Pour Forster, lui aussi marqué par l'épigénèse, la tendance formative agit sur l'être humain comme elle agit sur tout animal, de la même manière que chez Kant. La différence est cependant que chez Forster cette tendance formative se poursuit en l'être humain par une tendance formative morale. Cette tendance formative morale dote l'homme d'une capacité à se perfectionner¹²⁸.

De la même manière qu'on ne saurait refuser la tendance formative à quelque être vivant que ce soit, puisqu'alors il ne pourrait pas être un être vivant, on ne peut pas refuser la tendance formative morale à l'homme, quel qu'il soit, pour Forster. Par conséquent, s'il est possible que

germes devraient se rencontrer, et les a effectivement tous menés d'un quelconque recoin de l'Asie jusqu'au lieu de leur destination dans les reins de leurs pères a-t-il pu devenir soudain si myope qu'il n'a pas pu prévoir aussi le cas d'une *seconde* transplantation ? Dès lors la caractéristique innée, qui convient pour un seul climat, devient complètement inutile ; par conséquent, des germes susceptibles de modifications auraient également dû être conservés en vue de cette situation, des germes qui devraient se développer dans ce second climat et s'y adapter. » FORSTER, « Autre chose sur les races humaines », *art. cit.*, 2006, pp. 166-167. Traduction de Raphaël Lagier, révisée.

¹²⁶ Il s'agit de « 1. La race des *Blancs*. 2. La race des *Nègres*. 3. La race des *Huns* (Mongols ou Kamouks). 4. La race des *Indiens* (ou Hindoustans). » Traduction par Stéphane Piobetta : KANT, « Des différentes races humaines », *art. cit.*, 1990, p. 51. (KANT, « Von den verschiedenen Racen der Menschen [1775] », *art. cit.*, 1912, p. 432. „Sie sind 1) die Race der Weißen, 2) die Negerrace, 3) die hunnische (mungalische oder kalmuckische) Race, 4) die hinduische oder hindistanische Race.“)

¹²⁷ KANT, « Von den verschiedenen Racen der Menschen [1775] », *art. cit.*, 1912, pp. 430-431.

¹²⁸ FORSTER, « Die Kunst und das Zeitalter [1789] », *art. cit.*, 1963, p. 17. Voir la deuxième sous-partie du chapitre 4, pp. 253-283.

la tendance formative marque l'homme, les conséquences de son action ne peuvent pas suffire à définir des groupes parmi les hommes. Si certains peuples se sont élevés au-dessus des autres, ce n'est en aucun cas parce qu'ils auraient été modifiés de manière définitive par leur climat, mais en raison de l'émergence d'individus plus doués que la moyenne dans certains domaines. La classification de Kant et Meiners en races est fautive, puisque chaque peuple dispose à la fois d'individus qui emploient au plus haut point leur capacité à se perfectionner et d'individus qui ne l'emploient aucunement.

Il est cependant important de mentionner que les implications de ce concept de races humaines sont très différentes chez Kant et chez Meiners. Si Meiners n'hésite pas à employer cette division en races hiérarchisées au service d'une justification pleine et entière de l'esclavage, Kant est plus partagé. En particulier, le *Projet de paix perpétuelle*, paru en 1795, après la mort de Forster, rappelle parfois certains textes de ce dernier, notamment lorsque Kant dénonce le comportement des explorateurs européens à l'égard des peuples rencontrés, assimilant la découverte de ces peuples à une conquête. En aucun cas donc Kant n'est prêt à justifier l'oppression des peuples extra-européens à des fins mercantiles par une différence raciale supposée :

Vergleicht man hiemit das inhospitale Betragen der gesitteten, vornehmlich handeltreibenden Staaten unseres Welttheils, so geht die Ungerechtigkeit, die sie in dem Besuche fremder Länder und Völker (welches ihnen mit dem Erobern derselben für einerlei gilt) beweisen, bis zum Erschrecken weit. Amerika, die Negerländer, die Gewürzinseln, das Cap etc. waren bei ihrer Entdeckung für sie Länder, die keinem angehörten; denn die Einwohner rechneten sie für nichts.¹²⁹

Les différences entre les peuples sont liées pour l'essentiel à des hasards de l'histoire, qui ont permis une conjonction favorable ou défavorable et ont permis un développement ou une stagnation de certains peuples.

¹²⁹ KANT Immanuel, « Zum ewigen Frieden. Ein philosophischer Entwurf [1795] », in: *Kant's gesammelte Schriften*, vol. 8: Abhandlungen nach 1781, Berlin, Leipzig, de Gruyter, 1923, p. 358. Traduction par Jean-François Poirier et Françoise Proust : « Si on compare à cela la conduite inhospitalière des États civilisés et particulièrement des États commerçants de notre partie du monde, l'injustice, dont ils font preuve, quand ils visitent des pays et des peuples étrangers (visite qui pour eux signifie la même chose que la conquête) va jusqu'à l'horreur. L'Amérique, les pays des Nègres, les îles aux épices, le Cap, etc. étaient à leurs yeux, quand ils les découvrirent, des pays qui n'appartenaient à personne ; ils ne tenaient aucun compte des habitants. » KANT Immanuel, « Vers la paix perpétuelle », in: *Vers la paix perpétuelle. Que signifie s'orienter dans la pensée ? Qu'est-ce que les Lumières ? et autres textes*, Paris, Flammarion, 2006, pp. 94-95.

5) Meiners, Forster et le caractère national d'un peuple

La position de Meiners à l'égard de la Révolution française n'est pas caractérisée par un rejet généralisé. En particulier, à l'opposé d'autres contre-révolutionnaires, ce ne sont pas les valeurs défendues par les révolutionnaires qu'il rejette, mais uniquement le mode d'action politique. Meiners prend position dans le *Göttingisches Historisches Magazin* en faveur de réformes politiques, telles qu'elles ont alors lieu notamment en Suisse. Gérard Laudin a souligné le fait qu'en raison de son anthropologie ethnocentrée, Meiners veille avant tout à ce que l'identité nationale d'un peuple ne soit pas mise en danger par un changement politique trop violent. Cette idée s'applique tout particulièrement à l'espace germanique en tant qu'il est l'héritier de la Germanie¹³⁰. Forster ne partage aucunement cette analyse, et cela devient évident quelques mois après la parution de sa recension de Meiners, lorsqu'il s'engage en faveur de la révolution à Mayence : la défense d'une identité nationale ne fait pas partie de ce qu'il cherche à réaliser à partir du moment où il entre dans l'action politique à Mayence. Sa correspondance atteste alors du fait qu'il préfère que les habitants de Mayence deviennent libres avec les Français, plutôt que de conserver leur identité nationale sous le joug d'un despote, quand bien même cela ferait de lui un homme qui ne serait plus un « bon Prussien » :

Heißt es [Preuße seyn] [...] das Mainzer Volk durch mein Beispiel zu überreden suchen, es thue beßer, die ein guter alten Greuel beizubehalten, als mit den Franken frei zu werden [...]?¹³¹

Cette prise de position de Forster est opposée à celle de Meiners : s'il accepte l'existence d'un caractère national différent en fonction des peuples, il ne considère cependant aucunement que ce caractère national a une valeur intrinsèque qu'il s'agit de défendre. Au contraire, Forster attribue certains défauts, et en particulier le désintéret de certains peuples européens pour leur capacité à se perfectionner, à un caractère national trop marqué par l'influence de leur milieu¹³². De plus, Forster a tendance à se méfier de ce qui est communément considéré comme le caractère d'un peuple ou d'une nation. Cela apparaît de manière évidente dans l'esquisse qu'il

¹³⁰ LAUDIN, « Pensée politique des Lumières et conservatisme sous-jacent : le *Göttingisches Historisches Magazin* de Meiners et Spittler face aux révolutions en Europe (1787-1794) », *art. cit.*, 1999, pp. 68-72.

¹³¹ FORSTER Georg, « Georg Forster an Christian Friedrich Voß, 21.11.1792 », in: *Werke: Briefe 1792-1794 und Nachträge*, vol. 17, Berlin, Akad.-Verl., 1989, pp. 248-249. « Est-ce être un bon Prussien que d'essayer de convaincre par mon exemple le peuple de Mayence qu'il ferait mieux de conserver les anciennes atrocités plutôt que de devenir libre avec les Francs ? ».

¹³² Il en est ainsi des progrès des habitants des Provinces-Unies, qui ont réussi par leur ouverture sur l'extérieur à surmonter le tempérament flegmatique hérité de leur milieu et qui a bâti le caractère de leur nation : FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein, op. cit.*, 1958, p. 299. Voir la dernière sous-partie du chapitre 5, pp. 365-367.

propose d'une histoire naturelle de l'homme, probablement rédigée en 1786. Si un État se voit doté d'une constitution qui correspond aux dispositions et aux forces de ses citoyens, cela n'est dû, souligne Forster, qu'à l'action de quelques individus, qui auraient pu ne jamais se trouver dans cette position si l'enchaînement des circonstances avait été différent. Forster poursuit ainsi :

Ist es nicht äußerst schwer, Nationalcharaktere anzugeben; zu sagen, wie Nationen von einander in Anlagen verschieden sind? Ist es nicht unrecht, einer Nation diese oder jene Anlage abzusprechen? Da doch die Charaktere in jeder Nation so mannichfaltig sind?¹³³

Forster s'interroge sur la possibilité même d'affirmer l'existence d'un caractère national, puisque les individus sont si différents les uns des autres au sein d'une même nation. À la différence de Meiners, pour qui le caractère national est central dans la définition d'un peuple et de sa place dans le monde, Forster tend à une vision bien plus nuancée.

III) *Les peuples européens peuvent-ils apporter la perfectibilité ?*

Forster est partagé entre deux positions incompatibles dans ses écrits. Il est d'un côté convaincu que le caractère spécifique d'un peuple joue un rôle central dans sa progression et qu'il est impossible d'imposer un perfectionnement de l'extérieur. Il a construit cette idée à l'aide de ses observations et l'a confortée sur le plan théorique par la lecture d'*Une autre philosophie de l'histoire* et des *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité* de Herder. D'un autre côté, il partage le projet central des Lumières, avec Kant notamment, et contre Rousseau, celui de la possibilité d'une progression et d'une perfectibilité qui concerne l'humanité dans son entier. Or ces deux positions semblent impossibles à concilier.

¹³³ FORSTER, « Versuch einer Naturgeschichte des Menschen [première publication posthume 1974] », *art. cit.*, 1974, p. 158. « N'est-il pas extrêmement difficile d'alléguer l'existence de caractères nationaux, de dire en quoi les nations sont différentes les unes des autres par leurs dispositions ? N'est-il pas injuste de dénier à une nation telle ou telle disposition ? Puisqu'il est vrai que les caractères présents dans chaque nation sont si divers ? »

A) Perfectibilité relative, perfectibilité universelle ?

1) Vers une perte rapide d'influence des facteurs climatiques dans la constitution d'une perfectibilité locale

Forster n'a jamais été un partisan inconditionnel de la théorie du climat. Sans jamais nier que le climat dispose d'une certaine influence sur les hommes, il s'interroge constamment sur l'existence possible d'autres facteurs, et ce, dès le *Voyage autour du monde*. Il évoque à de nombreuses reprises les affirmations de Buffon sur la théorie du climat, mais les remet également fréquemment en question, sans jamais pouvoir les invalider, car il ne dispose d'aucune preuve empirique du contraire. Il rapporte ainsi dans son récit de voyage l'affirmation de Buffon selon laquelle la couleur de peau des êtres humains dépend essentiellement du climat, mais la remet en question en soulignant différentes observations faites par lui et par d'autres voyageurs¹³⁴. Dans *Autre chose sur les races humaines*, Forster conteste plusieurs affirmations de Kant portant sur l'influence du climat sur les hommes¹³⁵.

Au cours de la période révolutionnaire, Forster dépouille de toute légitimité la théorie du climat, affirmant au contraire que cette dernière n'a été développée que pour tromper le peuple et lui faire croire à son antagonisme avec les autres peuples. Il s'oppose ainsi directement dans *Des relations des Mayençais avec les Francs* à l'idée d'une hiérarchie naturelle des hommes mise en place par les influences du milieu et du climat, une hiérarchie qui s'appliquerait aussi bien entre les peuples qu'au sein de chaque peuple¹³⁶. À l'origine de ce refus se trouve probablement un passage de *Über die Natur der Afrikanischen Neger, und die davon abhängende Befreyung, oder Einschränkung der Schwarzen* de Meiners publié en 1790 dans le *Göttingisches Historisches Magazin*¹³⁷. Meiners écrit :

¹³⁴ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1965, p. 59.

¹³⁵ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, p. 150.

¹³⁶ FORSTER, « Über das Verhältniß der Mainzer gegen die Franken [1792] », *art. cit.*, 1990, p. 12. Voir la deuxième sous-partie du chapitre 6, pp. 425-427.

¹³⁷ L'association de ces deux textes a été proposée par Horst Fiedler dans l'introduction du volume 11 des œuvres complètes de Forster, consacré aux recensions écrites par ce dernier. FIEDLER, « Erläuterungen », *art. cit.*, 1977, pp. 420-426. Même s'il est probable que Fiedler restitue bien l'opinion qu'avait Forster lorsqu'il affirme que Meiners a employé ses théories racistes en anthropologie dans le champ politique pour s'opposer, dès 1790, aux aspirations réformistes et révolutionnaires, la recherche plus récente a montré une position politique bien plus nuancée de Meiners, et en particulier l'existence de tendances réformistes dans sa pensée. Voir à ce propos LAUDIN, « Pensée politique des Lumières et conservatisme sous-jacent : le Göttingisches Historisches Magazin de Meiners et Spittler face aux révolutions en Europe (1787-1794) », *art. cit.*, 1999.

Die erwachende Freyheits-Liebe artet in Fürsten- und Adel-Stürmery aus, und Haß der Unterdrückung ging in einen fieberhaften Enthusiasmus für eine eben so unmögliche, als ungerechte Gleichheit aller Stände und Völker über. [...] Die gedemüthigten Fürsten werden gewiß die Gewalt wieder erhalten, die ihnen um des allgemeinen Bestens willen gebührt. Eben so gewiß werden die bessern Stände und Völker die Vorrechte behaupten, die sie wegen ihrer angeboren oder erworbenen höheren Vorzüge verdienen; und so wenig jemals Unterthanen mit ihren Regenten, [...] gleiche Rechte und Freyheiten erhalten werden; so wenig können Juden und Neger, so lange sie Juden und Neger sind, mit den Christen und Weissen, unter welchen sie wohnen, oder denen sie gehorchen, dieselbigen Vorrechte und Freyheiten verlangen.¹³⁸

L'inégalité de fait entre les peuples est justifiée par une inégalité de droit d'après la théorie des races humaines de Meiners, et l'inégalité politique entre les différentes catégories de population qui constituent un peuple trouve sa justification dans le même raisonnement. Forster s'oppose à cette affirmation d'une inégalité politique des catégories de population au sein d'un même peuple tout comme il s'oppose à l'inégalité anthropologique entre les peuples.

2) Une perfectibilité identique, mais des manifestations différentes selon les peuples

La réflexion de Forster cherche à rendre compte des différences entre les peuples, sans qu'elles constituent nécessairement le fondement d'une hiérarchisation des sociétés. Un peuple se définit avant tout par ses rapports à son environnement, et cette définition prend place dès les premiers instants de l'existence d'un peuple ou d'un individu. La perfectibilité de l'homme réside dans l'interaction entre le moi conscient et l'environnement. Chaque peuple dispose donc d'une perfectibilité, qu'il peut perdre s'il vit dans un environnement peu propice, mais cette perfectibilité ne peut que se manifester de manière différente en fonction de l'environnement. Même un environnement identique n'aura pas la même action sur l'homme, par exemple en raison d'événements fortuits appartenant à l'histoire de ce peuple. C'est le cas notamment lorsque Forster imagine une raison possible aux différences entre le peuple de Tahiti et celui des Nouvelles Hébrides malgré le caractère identique de leur environnement, en supposant que

¹³⁸ MEINERS, « Über die Natur der Afrikanischen Neger, und die davon abhängende Befreyung, oder Einschränkung der Schwarzen », *art. cit.*, 1790, pp. 386-387. « L'amour de la liberté en train de s'éveiller dégénère en une agression des princes et de la noblesse, et la haine de l'oppression s'est transformée en un enthousiasme fiévreux pour une égalité de tous les ordres et de tous les peuples aussi impossible qu'inique. [...] Les princes humiliés vont certainement reprendre le pouvoir qui leur revient au nom du plus grand bien général. Il est tout aussi certain que les états et les peuples les meilleurs vont affirmer les prérogatives qu'ils méritent par leurs qualités supérieures de naissance ou acquises ; et pas davantage que les sujets n'obtiendront jamais autant de droits et de libertés que leurs souverains, [...] pas davantage les Juifs et les Nègres, tant qu'ils seront des Juifs et des Nègres, ne pourront exiger les mêmes prérogatives et les mêmes libertés que les Chrétiens et les Blancs parmi lesquels ils vivent ou auxquels ils obéissent. »

les graines et les plantes domestiques des habitants des Nouvelles Hébrides ont pourri au cours du voyage qui les amenait dans leur nouvelle patrie¹³⁹.

Les réflexions et la manière dont les différentes facultés humaines se développent sont donc dépendantes de ce rapport à l'environnement. Les premières lignes de *De la Formation locale et générale* le montrent bien :

Was der Mensch werden konnte, das ist er überall nach Maasgabe der Lokalverhältnisse geworden. Klima, Lage der Örter, Höhe der Gebirge, Richtung der Flüsse, Beschaffenheit des Erdreichs, Eigenthümlichkeit und Mannichfaltigkeit der Pflanzen und Thiere haben ihn bald von einer Seite begünstigt, bald von der andern eingeschränkt, und auf seinen Körperbau, wie auf sein sittliches Verhalten, zurückgewirkt. So ist er nirgends Alles, aber überall etwas verschiedenes geworden [...].¹⁴⁰

Les différents facteurs nommés ici par Forster constituent les conditions locales, qui ne se contentent pas d'agir sur les caractéristiques physiques de l'homme mais aussi sur ses caractéristiques morales. Cependant, il est inutile et faux de vouloir comparer les peuples les uns avec les autres, ou pire encore, de vouloir les juger à l'aune de critères européens. En effet, les circonstances sont si différentes que pour Forster, qui reste naturellement un homme des Lumières, il serait injuste de comparer ce qu'ont fait d'autres peuples de leur perfectibilité, car les conditions idéales de l'Europe ne sauraient se comparer aux conditions de vie des autres parties du globe. La perfectibilité est réellement le critère à l'aune duquel on peut comparer les peuples, parce qu'elle permet à l'observateur de faire abstraction des conditions locales, pour se concentrer sur l'activité réelle d'un peuple, en fonction des forces qui se trouvent à sa disposition :

Mit ganzen Nationen verhält es sich oft, wie mit einzelnen Menschen; will man sie mit Billigkeit richten, so muß man ihre Handlungen gegen ihre Kräfte abwägen, und nicht von verschiedenen Kraftmassen gleiche Resultate verlangen. Eine ruhige, partheilose Untersuchung würde uns auch bald belehren, daß diese Kräfte selbst, von Organisation, vom Klima und anderen Lokalumständen zwar immer nicht unabhängig, durch Verfassungen gleichwohl am wesentlichsten afficirt, und entweder zur Wirksamkeit hervorgerufen, oder zur Unthätigkeit gebunden werden können. Wollte man demnach Vergleichen wagen, so würde unseres Bedünkens, unter übrigens gleichen Umständen, der Maßstab der Vollkommenheit kein anderer seyn, als der Grad der Annäherung zu

¹³⁹ FORSTER, « O-Taheiti [1780] », *art. cit.*, 1985, p. 52.

¹⁴⁰ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, p. 45. « Ce que l'homme pouvait devenir, il l'est partout devenu en fonction de ses conditions locales. Le climat, la situation géographique des lieux, la hauteur des montagnes, le cours des fleuves, la nature du sol, la singularité et la multiplicité des plantes et des animaux l'ont tantôt avantagé d'un côté, tantôt limité d'un autre, et ont eu des effets tant sur sa constitution physique que sur son comportement moral. C'est ainsi que nulle part il n'est devenu tout, mais que partout il est devenu quelque chose de différent [...]. »

jenem Ziele der Menschheit, welches wir in der Perfektibilität unserer Anlagen so deutlich erkennen.¹⁴¹

Les conditions originelles de vie dans le milieu naturel local, la quantité de forces à la disposition de l'homme dans ce milieu, définissent ce qui est effectivement possible sur un plan politique ; ce qu'il est possible de juger, c'est la constitution politique d'un peuple, qui, écrit Forster, est la part la plus importante de l'activité de l'homme dans un environnement, parce qu'elle peut favoriser sa capacité à agir, ou, au contraire, la paralyser.

Si les Européens disposent d'une quantité plus importante de forces, qui leur permettent de tirer davantage parti d'un environnement par ailleurs plus propice, leur perfectionnement n'est pas nécessairement supérieur. Au sein d'un même peuple, certains individus développent de manière extrême la perfectibilité de certains de leurs organes ou de leurs facultés en délaissant les autres¹⁴². Ce développement asymétrique peut sembler monstrueux, et pourtant il concourt à l'harmonie du tout par compensation entre les parties. Forster décrit ce développement déséquilibré des différents individus dans *Über Leckereyen*, et il ajoute :

In der Menschengattung ist das Individuum gewöhnlicherweise auch nur ein solches katoptrisch verzerrtes Bild, in welchem bald diese bald jene Anlage mehr hervorrägt, diese oder jene Fähigkeit mit Hintansetzung der andern bis zur höchsten Stufe der Ausbildung gelangt ist.¹⁴³

L'allusion de Forster à la catoptrique, la partie de l'optique qui étudie la réflexion dans les miroirs, donne un indice sur la manière dont il faut comprendre ces différences entre les individus dans le rapport au tout : en étudiant en un nombre restreint d'individu le degré auquel il sont parvenus dans la perfection de leurs facultés ou de leurs dispositions, on court le risque d'être victime d'une erreur assimilable à une illusion d'optique : chaque individu est déformé par les facultés qui se sont le plus développées en lui, et le témoignage des sens de l'observateur

¹⁴¹ FORSTER, « Geschichte der Kunst in England. Vom Jahre 1789 [1789] », *art. cit.*, 1963, p. 112. « Il en va souvent des nations entières comme il en va des individus : si on veut les juger de manière équitable, il faut pondérer leurs actions avec leurs forces, et non exiger les mêmes résultats de quantités de forces différentes. Une enquête sereine et impartiale aurait töt fait de nous apprendre que ces forces elles-mêmes, quand bien même elles ne sont pas toujours indépendantes de l'organisation, du climat et d'autres circonstances locales, sont cependant affectées de la manière la plus fondamentale par les constitutions, et peuvent être appelées à développer leur efficacité, ou bien rivées à l'inactivité. Par conséquent, si on voulait oser des comparaisons, le mètre-étalon de la perfection ne serait selon nous, toutes conditions identiques par ailleurs, rien d'autre que le degré de rapprochement de ce but de l'humanité que nous reconnaissons si clairement dans la perfectibilité de nos dispositions. »

¹⁴² FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, pp. 189-190.

¹⁴³ FORSTER, « Über Leckereyen [1789] », *art. cit.*, 1974, p. 166. « Au sein du genre humain, l'individu n'est d'ordinaire rien d'autre qu'une de ces images déformées par la catoptrique, dans laquelle tantöt l'une, tantöt l'autre disposition ressort davantage, dans laquelle cette capacité-ci ou bien cette capacité-là est parvenue jusqu'au degré le plus élevé de formation, en négligeant les autres. »

lorsqu'il observe seulement quelques individus d'un peuple livre de ce peuple seulement une image lacunaire. Les différents individus d'un même peuple peuvent donc développer de manière très différente leurs facultés, et étudier l'harmonie du tout n'est en réalité possible qu'en considérant un peuple, voire le genre humain dans sa totalité. Ces déséquilibres présents en chaque individu constituent en réalité des complémentarités à l'échelle d'un peuple, des complémentarités qui peuvent constituer, malgré les apparences, une harmonie du tout.

3) La traduction du *Sakontala*, les Européens et le perfectionnement de l'humanité

Forster a constaté *de visu* des manifestations de la perfectibilité au cours de son voyage autour du monde, et il l'observe également dans les récits de voyage qu'il lit, qu'il recense et qu'il traduit. Cependant Forster doit toujours induire de ce qu'il observe un perfectionnement antérieur et reconstruire la progression qui a conduit au stade qu'il observe. En l'absence de tradition écrite, et donc de témoignages sur la situation antérieure des peuples rencontrés, il doit se contenter d'hypothèses, ce qui rend difficile de reconstruire avec certitude le perfectionnement de ces peuples. Or en 1790, à partir de sa première traduction en anglais, Forster traduit en allemand un récit qui lui permet de mettre en perspective l'histoire d'un peuple extra-européen, l'épopée *Sakontala* de Kalidasa¹⁴⁴.

Ce chef-d'œuvre de la littérature sanskrite, rédigée par le poète hindou Kalidasa entre le quatrième et le sixième siècle de notre ère, était alors entièrement inconnu en Europe. Forster est l'un des premiers à s'intéresser à la culture et à l'art indiens dans l'espace germanique. Cette traduction a une portée très grande à la fin du XVIII^e siècle, puisqu'elle constitue une véritable découverte de la littérature sanskrite, et plus largement de la culture indienne, par les représentants des Lumières allemandes¹⁴⁵. Herder consacre une recension très élogieuse à la traduction¹⁴⁶. Goethe et Wilhelm von Humboldt se montrent très intéressés, de même que les frères Schlegel. On peut affirmer que cette traduction par Forster est l'un des éléments qui ont

¹⁴⁴ KALIDASA, *Sakountala, or The Fatal Ring*, Calcutta, Joseph Copper, 1789. C'est à partir de cette traduction en anglais que Forster réalise sa traduction en allemand : KALIDASA, *Sakontala oder der entscheidende Ring*, Mayence, Leipzig, Fischer, 1791.

¹⁴⁵ Cf. STEINER Gerhard, « Kalidasas Sakontala oder die deutsche Entdeckung Indiens », in: RASMUSSEN Detlef, *Der Weltumsegler und seine Freunde: Georg Forster als gesellschaftlicher Schriftsteller der Goethezeit*, Tübingen, G. Narr, 1988, pp. 65-67.

¹⁴⁶ Herder a ainsi réservé un accueil très favorable à la traduction de Forster et à l'épopée elle-même, dans une recension qu'il rédige en 1792 : HERDER Johann Gottfried, « Ueber ein morgenländisches Drama. Einige Briefe », in: *Zerstreute Blätter, vierte Sammlung*, Gotha, Ettinger, 1792, pp. 263-312.

conduit à la fondation de l'indologie allemande au début du XIX^e siècle par Friedrich et August Wilhelm Schlegel¹⁴⁷.

La redécouverte de l'art grec dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, après des siècles au cours desquels la tradition romaine avait été considérée comme première, a marqué une rupture et un déplacement de la perspective dans le domaine esthétique et artistique. De la même manière, à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, la découverte de la littérature indienne et de traits communs avec la littérature antique et européenne conduisent les auteurs allemands à repenser la place des Européens dans le perfectionnement de l'humanité : en prenant conscience de l'existence d'une littérature et d'une culture qui n'ont rien à envier à la littérature et à la culture européenne, les Européens prennent conscience de la possibilité d'un cheminement alternatif de l'humanité, qui ne suivrait pas nécessairement la progression qui a été celle des Européens. Les œuvres littéraires extra-européennes fournissent un témoignage inédit de ce perfectionnement, dans la mesure où elles permettent un point de vue diachronique sur le peuple considéré, un peuple dont, en l'occurrence, Forster avait déjà remarqué la grande culture plusieurs années auparavant, lorsqu'il soulignait que dans les colonies anglaises en Inde les Hindous semblaient souvent bien plus dignes du nom d'êtres civilisés que les colons anglais¹⁴⁸.

Cette traduction incite Forster à proposer une étude approfondie de la culture indienne ainsi que de son histoire : il écrit le 28 mai 1791 à son éditeur Christian Friedrich Voß et lui annonce un ouvrage consacré à l'Inde, dont il lui joint même le plan¹⁴⁹. Trois mois auparavant, en février 1791, Forster avait publié dans la revue *Neues deutsches Museum* l'essai *De la Formation locale et générale*, qu'il présente comme un fragment d'un ouvrage bien plus étendu,

¹⁴⁷ Friedrich Schlegel publie en 1808 son célèbre *Essai sur la langue et la sagesse des Indiens*. SCHLEGEL Friedrich, *Ueber die Sprache und Weisheit der Indier. Ein Beitrag zur Begründung der Alterthumskunde*, Heidelberg, Mohr und Zimmer, 1808. Son frère August Wilhelm Schlegel devient le premier professeur d'indologie de l'espace germanique à l'université de Bonn en 1818. Cf. STEINER, « Kalidasas Sakontala oder die deutsche Entdeckung Indiens », *art. cit.*, 1988, p. 67 ; ESLEBEN Jörg, « "Indisch lesen": Conceptions of Intercultural Communication in Georg Forster's and Johann Gottfried Herder's Reception of Kalidasa's Sakuntala », *Monatshefte* 95 (2), 2003, pp. 217-229.

¹⁴⁸ FORSTER Georg, « Recension : Travels in Europe, Asia and Africa, describing characters, customs, manners, laws and productions of nature and art; containing various remarks on the political and commercial interests of Great-Britain, and delineating in particular a new system for the government and improvement of the british settlements in the East-Indies: begun in the year 1777 and finished in 1781 [1783] », in: *Werke: Rezensionen*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1977, pp. 91-92. Voir à ce propos la première sous-partie du chapitre 8, pp. 531-533.

¹⁴⁹ FORSTER Georg, « Georg Forster an Christian Friedrich Voß, 28.05.1791 », in: *Werke: Briefe 1790-1791*, vol. 16, Berlin, Akad.-Verl., 1980, p. 295.

en préparation. Dans cet essai, Forster présente précisément une réflexion sur la place des Européens dans le perfectionnement de l'humanité toute entière et le danger qu'il y aurait à supposer que les peuples extra-européens ne disposent pas de la perfectibilité¹⁵⁰. Il est probable que sa traduction du *Sakontala* ait inspiré en partie ces considérations à Forster.

4) La diversité irréductible de l'homme, un moteur de sa perfectibilité ?

La diversité humaine, entre les sociétés et parmi les individus au sein d'une même société, constitue une richesse dont il ne faut surtout pas chercher à se débarrasser pour Forster. Bien au contraire, cette diversité est ce qui permet à la perfectibilité de se développer. Forster le met en avant dans plusieurs textes, lorsqu'il souligne que l'harmonie du tout ne peut être produite que par la conjonction de toutes les dissonances qui le composent¹⁵¹.

Il est impossible d'envisager une perfectibilité commune à toute l'humanité, parce que l'unité ainsi créée serait néfaste au perfectionnement de l'homme. Au contraire, Forster l'expérimente dès le voyage dans les mers du Sud, découvrir l'importance de certaines facultés humaines, leur permanence dans la plupart des sociétés ou les ravages que peut causer leur absence permet de distinguer avec précision l'indispensable du superflu parmi les facultés et les constructions humaines, y compris dans sa propre société. Dans une même société, la perfectibilité de l'homme s'exprime de manière très hétérogène, certains individus développent au point le plus extrême des capacités que d'autres délaissent. Il est impossible à un individu de développer de manière harmonieuse ses facultés, surtout une fois qu'un certain niveau de perfectionnement et de connaissance a été atteint. Une vie humaine n'y suffit plus. Forster écrivait déjà dans *Un aperçu de la nature dans sa totalité* que si, à l'époque des débuts de la connaissance humaine, un seul esprit suffisait à appréhender tous les domaines de l'activité humaine et un seul individu pouvait jouer tous les rôles dans la société, il n'en est plus de même au siècle des Lumières¹⁵². Il est donc contraint de choisir le domaine dans lequel il est le plus apte à développer ses capacités. En les développant, il se perfectionne lui-même, mais il contribue également au perfectionnement et au bonheur de toute la société¹⁵³.

¹⁵⁰ Voir ci-dessous dans le même chapitre, pp. 502-517.

¹⁵¹ FORSTER, « Über Leckereyen [1789] », *art. cit.*, 1974, pp. 166-167. FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, pp. 189-190.

¹⁵² FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, p. 77.

¹⁵³ *Ibid.*, pp. 79-80.

S'il n'est pas possible de transposer intégralement ce modèle aux rapports entre les différentes sociétés humaines chez Forster, la connaissance d'autres sociétés et du degré de perfection vers lequel elles tendent est révélateur pour l'homme. Cette étude permet en effet de débarrasser la nature humaine de ce qui est contingent, propre à une société, aussi développée soit-elle ; c'est ainsi que l'absence de certaines vertus dans des peuples considérés par Forster comme frustes ne le conduit pas à condamner ces peuples, mais au contraire à ranger ces prétendues vertus au rang de vertus de convention, et de les exclure de ce qui doit définir l'homme¹⁵⁴.

B) Faut-il détruire des perfectionnements particuliers au profit d'un hypothétique perfectionnement universel ?

Durant toute sa vie de lettré, Forster s'interroge sur le rôle de l'Europe des Lumières dans le perfectionnement de l'humanité toute entière. Forster considère parfois les Lumières européennes comme le vecteur obligé du progrès. S'il en semble convaincu au cours des années qui précèdent immédiatement le début de la Révolution et son voyage le long du Rhin, il conserve constamment un doute sur ce rôle effectif. C'est ainsi que Forster présente le rôle des Européens comme un rôle de guide pour le reste de l'humanité dans *De la Formation locale et générale*, mais en aucun cas ce rôle n'est acquis. Au contraire, Forster est persuadé, et ce dès le voyage autour du monde, que de grands efforts sont encore indispensables aux peuples européens avant qu'ils puissent servir de modèle ou de guide aux autres peuples.

1) Forster et la spécificité de chaque peuple chez Herder

Forster a intégré des éléments de la pensée de Herder dans sa théorisation des rapports entre les peuples européens et extra-européens. L'un comme l'autre affirment à la fois la spécificité et la valeur intrinsèque de chaque peuple, et la possibilité, pourtant, de l'existence d'un perfectionnement universel de l'humanité. Or c'est à cette étape que les chemins de Herder et de Forster se séparent : Herder emploie des idées d'inspiration leibnizienne pour résoudre ce paradoxe, mais Forster rejette ces idées en raison de leur caractère trop abstrait. Ici encore, c'est

¹⁵⁴ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1966, p. 181. Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 6, pp. 411-415.

dans la versatilité de sa définition de la perfectibilité que Forster trouve sa propre voie pour résoudre ce paradoxe.

Herder remet en cause l'ethnocentrisme et la croyance des Lumières dans un progrès qui serait avant tout européen dans *Une autre philosophie de l'histoire*, en 1774¹⁵⁵. Il développe cette idée dans ses *Idées*, en s'opposant à Kant et en cherchant à rendre leur place au sein de l'histoire à toutes les autres cultures. Chacune d'entre elles mérite d'être considérée pour elle-même, dans sa singularité, et non pas, comme l'affirme Kant, au service d'une fin ultime de l'humanité dont chacune d'entre elles n'aurait été qu'un degré intermédiaire. Herder écrit au livre huit de ses *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* :

Ihr Menschen aller Welttheile, die ihr seit Aeonen dahingingt, ihr hättet also nicht gelebt und etwa nur mit eurer Asche die Erde gedüngt, damit am Ende der Zeit eure Nachkommen durch Europäische Cultur glücklich würden; was fehlet einem stolzen Gedanken dieser Art, daß er nicht Beleidigung der Natur-Majestät heiße?¹⁵⁶

Forster partage cette idée d'une autosuffisance des fins de chaque peuple, aussi peu perfectionné puisse-t-il sembler à un œil européen. Forster et Herder sont donc du même avis sur ce point, et la défense par Forster des thèses de Herder, notamment dans *Autre chose sur les races humaines*, le montre bien. Chaque peuple dispose en réalité en lui-même du mètre-étalon de sa propre perfection, et ce, quand bien même l'individu lui-même pourrait faire preuve d'une grande imperfection. C'est ainsi que pour Herder la beauté est relative à chaque peuple, de même que le bonheur.

Herder écrit dans le quinzième livre des *Idées* :

Da der einzelne Mensch für sich sehr unvollkommen bestehen kann: so bildet sich mit jeder Gesellschaft ein höheres Maximum zusammen-wirkender Kräfte. In wilder Verwirrung laufen diese so lange gegen einander, bis nach unfehlbaren Gesetzen der Natur die widrigen Regeln einander einschränken und eine Art Gleichgewicht und Harmonie der Bewegung werde. So modificiren sich die Nationen nach Ort, Zeit und ihrem innern Charakter; jede trägt das Ebenmaas ihrer Vollkommenheit, unvergleichbar mit andern, in sich.¹⁵⁷

¹⁵⁵ HERDER, *Auch eine Philosophie der Geschichte zur Bildung der Menschheit*, op. cit., 1774.

¹⁵⁶ HERDER Johann Gottfried, *Sämtliche Werke: Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit. Erster und Zweiter Teil [1784-1785]*, vol. 13, Hildesheim, Georg Olms, 1967, p. 342. « Ô hommes de tous les continents, disparus depuis des éternités, vous auriez donc vécu et engraisé la terre de votre cendre simplement pour qu'à la fin des temps vos descendants trouvent leur bonheur dans la civilisation européenne ; que manque-t-il à une orgueilleuse pensée de ce genre pour être qualifiée de lèse-majesté envers la Nature ? » Traduction d'Edgar Quinet révisée par Max Rouché : HERDER, « Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité (extraits) », art. cit., 2000, pp. 184-185.

¹⁵⁷ HERDER Johann Gottfried, *Sämtliche Werke: Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit. Dritter Theil, vierter Theil [1787-1791]*, vol. 14, Hildesheim, Georg Olms, 1967, p. 227.

La question qui se pose alors est celle de la compatibilité entre le fait que chaque peuple soit à lui-même sa propre fin et le fait qu'il puisse exister une perfectibilité universelle de l'humanité. Herder résout ce paradoxe en s'appuyant sur la conception leibnizienne des monades. En considérant chaque peuple comme une monade qui contient en elle sa progression vers la perfection, mais aussi toutes les relations avec les autres monades, Herder peut concilier les deux idées¹⁵⁸.

Forster est plus méfiant à l'égard des idées de Leibniz, qui lui semblent relever d'hypothèses métaphysiques invérifiables. C'est ainsi qu'il reproche à Herder, dans une lettre de mai 1785 adressée à Sömmerring, d'employer ces hypothèses et de prouver ainsi le fait qu'il est lui-même un partisan de Leibniz :

Wer bürgt die 3 großen metaphysischen Hypothesen pag. 277? [...] Der Mensch [kleidet] immer die alten Träume in neue Röcke! [...] Daß Herder ganz und gar ein Leibnizianer ist, wird Dir nicht unbekannt sein.¹⁵⁹

Dès lors, puisque Forster ne peut pas lui-même se servir de ces idées de Leibniz, il lui est difficile de parvenir à la fois à conserver cette singularité de chaque peuple et la capacité de l'homme à atteindre, dans le futur, une certaine universalité de ses valeurs et de son identité. Forster propose différentes pistes, en particulier dans *De la Formation locale et générale*.

2) L'universel et le particulier dans *De la Formation locale et générale*

De la Formation locale et générale trouve sa source dans les réflexions de Forster sur la littérature indienne et sa traduction du *Sakontala*. La question principale soulevée dans le texte est la suivante : comment l'humanité peut-elle espérer atteindre ses fins à partir d'un certain point de l'histoire, en l'occurrence la fin du XVIII^e siècle ? Forster cherche à répondre à cette question en articulant les perfectionnements liés à différentes situations locales et à une situation générale, dans l'opposition donc entre l'universel et le particulier. Il est indispensable de suivre le raisonnement de Forster étape par étape, car sa position est assez complexe et particulièrement intéressante pour sa conception de la perfectibilité.

¹⁵⁸ RENAUT Alain, « Introduction », in: HERDER Johann Gottfried, *Histoire et cultures. Une autre philosophie de l'histoire. Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité (extraits)*, Paris, Flammarion, 2000, pp. 32-38.

¹⁵⁹ FORSTER, « Georg Forster an Samuel Thomas Sömmerring, 19.05.1785 », *art. cit.*, 1978, p. 328. « Qui se porte garant pour les trois grandes hypothèses métaphysiques de la page 277 ? L'être humain rhabille toujours ses vieux rêves avec de nouvelles robes ! Tu ne seras pas sans savoir que Herder est entièrement leibnizien. »

Comme tous les peuples, les Européens se sont constitués un perfectionnement local qui correspond à la progression vers un certain horizon lié au milieu et aux conditions locales de vie en Europe. Ce milieu d'origine, particulièrement propice, a permis un élargissement immense de l'horizon du perfectionnement européen. Forster écrit :

Der schönste Menschenstamm konnte sich im schönsten Klima der Erde niederlassen, ohne zu der moralischen Überlegenheit zu reifen, die man den Europäern nicht abstreiten kann. [...] unser Glück, oder daß ich ernsthafter rede, die höhere Ordnung der Dinge hat es gewollt, daß [...] die köstlichen Schätze der Erkenntniß aus der Vorwelt in unsere Hände fielen [...].¹⁶⁰

Dorénavant, grâce notamment aux voyages d'exploration, les Européens accumulent des connaissances en une quantité si importante, dans des domaines si divers, que nombre de penseurs des Lumières pensent que les idées produites par les cercles éclairés européens se rapprochent d'idées universelles, qui seraient valables en tout temps et en tout lieu, notamment dans les domaines de la morale, de la science, de l'art, de la religion. Forster ne fait pas exception, comme le montre son panégyrique de Cook dans *Cook, l'explorateur*¹⁶¹ ainsi que le passage suivant de *De la Formation locale et générale*, et ce, même si la suite de l'essai peut sembler remettre en question cette adhésion :

Vor allem brachte die Entdeckung beider Indien eine unzählbare Menge von neuen Begriffen in Umlauf, welche vermittelst der zu gleicher Zeit erfundenen Buchdruckerkunst eine Revolution im Denken von unübersehbaren Folgen bewirkte. Die Erfahrungswissenschaften, diese echten, unentbehrlichen Quellen der Erkenntnis, einst so trübe und verachtet, strömen jetzt ihre klaren, segenreichen Fluten von den äussersten Grenzen der Erde zu uns herab und in ihrem Spiegel erkennt die Vernunft ihre eigene Gestalt. Die allgemeine Natur und die des Menschen werden uns beide durch ihre Wirkungen offenbar, und bald werden wir den Kreis aller Verwandlungen durchlaufen haben, worin sich ihre Kräfte äussern.¹⁶²

¹⁶⁰ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, pp. 46-47. « La tribu la plus belle a pu s'installer dans une région disposant du plus beau climat du monde sans atteindre sa maturité dans cette supériorité morale qu'on ne saurait refuser aux Européens. [...] notre chance, ou, si je parle plus sérieusement, l'ordre supérieur des choses a voulu [...] que les précieux trésors de la connaissance des temps anciens tombassent entre nos mains [...]. »

¹⁶¹ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 201. Voir à ce propos dans le même chapitre pp. 469-471.

¹⁶² FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, pp. 47-48. « Avant tout, ce fut la découverte des deux Indes qui mit en circulation un nombre incalculable de nouveaux concepts, ce qui au moyen de l'art de l'imprimerie qui fut inventé à la même époque, entraîna une révolution dans la pensée, aux conséquences imprévisibles. Les sciences expérimentales, ces sources authentiques et indispensables de la connaissance, autrefois si troubles et méprisées, roulent maintenant vers nous, depuis les confins extrêmes de la Terre, leurs flots limpides et chargés de bienfaits et, dans leur miroir, la raison reconnaît sa propre image. La nature en général ainsi que la nature de l'homme nous sont révélées toutes deux par leurs actions, et bientôt nous aurons parcouru le cercle de toutes les transformations où se manifestent leurs forces. »

Ce sont à la fois des changements radicaux venus de l'intérieur, avec l'imprimerie, et de l'extérieur, avec les connaissances nouvelles obtenues par la découverte de l'Inde et de l'Amérique, qui ont permis cette révolution dans la pensée, une révolution qui devrait pouvoir permettre à l'Européen de parvenir à la connaissance de ce qu'est réellement la nature de l'homme. Certains auteurs supposent que les peuples extra-européens sont eux aussi susceptibles d'acquérir ces idées universelles avec l'aide de ceux qui, seuls, disposent d'un horizon de leur perfectionnement à la mesure de la terre entière, les Européens. Dans ce cas, il est du devoir des Européens de répandre leurs idées supposées universelles sur toute la surface du globe, parmi des peuples qui n'en disposent pas encore. D'autres auteurs prétendent que seuls les Européens sont susceptibles d'acquérir et de conserver ces idées universelles ; les autres peuples, ou races, se trouvant dès lors éternellement relégués à une place subalterne dans l'humanité.

Forster partage l'idée selon laquelle les Européens se sont engagés dans la voie d'un perfectionnement qui peut les conduire à des idées universelles ; déjà, les caractéristiques locales des peuples européens semblent disparaître peu à peu¹⁶³. Or des objections s'élèvent du texte de Forster, dès cette première partie du texte dans laquelle il présente la possible universalisation des idées européennes. En premier lieu, une simple accumulation de connaissances n'est pas nécessairement le garant d'une formation universelle : l'expression « butin philosophique » (*philosophische Beute*) employée ici, ainsi que les critiques formulées à maintes reprises dans l'œuvre de Forster à l'égard de ceux qui se contentent d'amasser des connaissances sans les organiser ni même les comprendre, marque déjà une critique implicite. Ensuite, Forster souligne que la perfectibilité s'est développée en Europe grâce à des caractéristiques négatives, comme l'ambition, la cupidité ou la soif de domination :

[...] unser Glück [...] hat es gewollt, [...] daß auch politische Verkettungen der Begebenheiten die Leidenschaften des Europäers, insbesondere Habsucht, Ehrgeiz und Herrschgier bis zu einem Grad der Verwegenheit schärften, dem keine Unternehmung zu groß, keine Anstrengung zu weit getrieben schien.¹⁶⁴

À ce titre, Forster se conforme à la critique formulée par Rousseau dans la seconde partie du second *Discours*, qui emploie des termes très proches. Rousseau décrit l'évolution de

¹⁶³ Ibid., p. 48.

¹⁶⁴ Ibid., p. 47. « [...] notre chance [...] a voulu [...] que l'enchaînement politique des événements aiguësât les passions des Européens, en particulier la cupidité, l'ambition et la soif de domination, jusqu'à un tel degré d'audace qu'aucune entreprise n'apparût trop grande, aucun effort trop démesuré. »

l'homme vers le second état de nature, une évolution négative étroitement associée par Rousseau au perfectionnement de l'humanité dans tous les domaines. Dans la société de fait qui naît, les hommes cherchent à acquérir l'estime de leurs semblables, et se trouvent alors en conflit les uns avec les autres :

de ces premières préférences naquirent d'un côté la vanité et le mépris, de l'autre la honte et l'envie [...]¹⁶⁵.

Quelques pages plus loin, Rousseau poursuit ainsi :

Les riches de leur côté conquirent à peine le plaisir de dominer, qu'ils dédaignèrent bientôt tous les autres, et se servant de leurs anciens esclaves pour en soumettre de nouveaux, ils ne songèrent qu'à subjuguier et asservir leurs voisins [...]¹⁶⁶.

La vanité ou l'ambition, l'envie, la volonté de domination, ont été les moteurs du perfectionnement de toute société humaine chez Rousseau, et de la société européenne chez Forster. En attribuant ainsi comme Rousseau le perfectionnement humain à des passions néfastes, Forster semble se rallier à un discours qui exprime une certaine critique à l'égard de la société, et qui souligne un caractère potentiellement négatif du perfectionnement humain. À la différence de Rousseau, Forster ne considère pas que cette « perfection de l'individu » aurait conduit à la « décrépitude de l'espèce »¹⁶⁷ ; cependant, Forster ne tient pas pour quantité négligeable les dommages qu'occasionnent ces passions néfastes pour toute l'humanité. Or Forster constate que ces passions néfastes, présentes au moment de la mise en place des grandes civilisations, resurgissent à l'occasion de l'interaction des Européens avec d'autres cultures. Faut-il dès lors rejeter ces passions parce qu'elles conduisent à l'oppression d'une partie d'un peuple, voire de l'humanité, ou bien les accepter en tant qu'elles seraient un mal nécessaire à l'éclosion du véritable perfectionnement ? Forster apporte une réponse particulièrement ambiguë à cette question ici, en affirmant que s'il ne cautionne pas ces abus, il n'en croit pas moins à un point de vue supérieur qui pourrait les justifier¹⁶⁸. Il s'inspire également ici du concept d'insociable sociabilité de Kant dans l'*Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*¹⁶⁹.

¹⁶⁵ ROUSSEAU, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », *art. cit.*, 1964, p. 170.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 175.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 171.

¹⁶⁸ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, p. 48.

¹⁶⁹ Voir à ce propos la troisième sous-partie du chapitre 5, pp. 350-351.

3) Qu'est-ce que la perfectibilité universelle et peut-on affirmer que les Européens l'ont atteinte ?

Il faut se méfier de l'idée même d'une possible universalité des fins de la perfectibilité humaine pour Forster. En effet, penser cette universalité n'a été possible que de manière empirique, à partir d'un certain milieu et à la suite d'un certain nombre de circonstances. Forster l'affirme dès les premières lignes de *De la Formation locale et générale* : lorsque les Européens extrapolent de leur « degré actuel de civilisation » ce que le reste de l'humanité aurait dû, à leur sens, atteindre, ils font seulement la preuve du caractère encore profondément local de leur réflexion. Bien des auteurs européens pensent avoir atteint la connaissance d'une universalité des fins de l'humanité, s'être entièrement abstraits de l'expérience, mais cette démarche elle-même est en réalité profondément enracinée dans les conditions locales de vie des Européens : idéaliser, abstraire, synthétiser, c'est-à-dire accorder à la raison une place dominante dans la connaissance, sont des opérations mentales rendues possibles par un certain rapport à un milieu et on peut par conséquent mettre en doute leur caractère effectivement universel. Cela est prouvé par les préjugés et la partialité (*Einseitigkeit*) qui fleurissent dans la forme idéalisée de ces prétendues idées universelles :

Ohne diese vereinzelt Darstellung der menschlichen Kräfte ist nicht einmal die Zusammenfassung und Idealisierung denkbar, die uns zum Zeitvertreiber dient, wenn wir unseren Mitmenschen eine abstrakte Norm der Vollkommenheit anmessen, und sie dann im moralischen, wie im physischen Sinne, zu lang oder zu kurz, oder sonst auf irgend eine Art unförmlich finden.¹⁷⁰

C'est bien une individualisation de la « représentation des facultés » qui permet de penser cette idéalisation, or chaque individu est marqué par ses conditions locales de vie, et plutôt qu'une image objective et impartiale de l'humanité, cette idéalisation fournit elle aussi, comme le fait chaque outil d'interprétation du réel, une image déformée, marquée par une situation particulière et les préjugés qu'elle a produits. Ce ne sont pas les peuples extra-européens qui sont informes, trop grands ou trop petits ; c'est, pour reprendre une des métaphores favorites de Forster, le verre de la lunette de l'observateur ou du philosophe européen qui est déformé par sa propre histoire individuelle et collective, en fonction de son

¹⁷⁰ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, pp. 45-46. « Si la représentation des facultés humaines n'est pas individualisée de cette manière, on ne peut même pas penser cette forme synthétique, cette idéalisation que nous employons comme un jeu de l'esprit lorsque nous mesurons nos semblables à l'aune d'une norme abstraite de perfection et que, tant en un sens moral qu'en un sens physique, nous les trouvons trop grands ou trop petits, ou encore informes de quelque autre manière que ce soit. »

milieu d'origine, et qui fait apparaître les peuples observés comme trop grands ou trop petits. De fait, souligne Forster, l'idée même de la possibilité d'une « uniformité générale » (*allgemeine Gleichförmigkeit*) de l'humanité – qui n'est pas, cependant, la même chose que son universalité – est née de la méconnaissance des autres peuples et d'eux-mêmes qu'ont les Européens :

Gewiß würde man nie den Traum der allgemeinen Gleichförmigkeit geträumt haben, wenn man richtige Vorstellungen von Europa und Indien, von Grönland und Guinea zum Grunde gelegt hätte.¹⁷¹

Certains penseurs européens ont cru qu'il était possible de fixer à l'homme l'horizon d'une uniformité qu'ils ont considérée, à tort, comme universelle ; à tort, parce que précisément l'humanité n'est pas uniforme et ne saurait l'être. Par conséquent, cette prétendue universalité n'est en réalité qu'un particularisme européen élevé au rang d'universel. Pourtant, Forster affirme bien dans cet essai qu'une universalité véritable est possible, et même que les Européens en sont, de tous les peuples de la terre, les plus proches ; seulement, le chemin pour y parvenir est encore semé d'embûches, précisément en raison des erreurs et des préjugés nés de la partialité du particulier. C'est ce que souligne le passage suivant, qui semble être à la fois un encouragement et une mise en garde pour les Européens :

Das lokale, spezielle, eigenthümliche mußte im Allgemeinen verschwinden, wenn die Vorurtheile der Einseitigkeit besiegt werden sollten. An die Stelle des besonderen europäischen Charakters ist die Universalität getreten und wir sind auf dem Wege, gleichsam ein idealisirtes, vom Ganzen des Menschengeschlechts abstrahirtes Volk zu werden, welches, mittelst seiner Kenntnisse, und, ich wünsche hinzusetzen, seiner ästhetischen sowohl, als sitlichen Vollkommenheit, der *Repräsentant* der gesamten Gattung heißen kann.¹⁷²

Si Forster parle au passé de ces « préjugés de la partialité », afin sans doute de pousser les Européens à poursuivre leur chemin vers cette universalité réelle, il n'en reste pas moins qu'ils sont toujours bien présents, y compris parmi les penseurs et érudits allemands des Lumières. Or ce sont précisément ces préjugés qui font obstacle à un élargissement réel de l'horizon de la perfectibilité, qui ne serait pas constitué seulement d'un plus grand nombre d'objets de la connaissance, mais surtout d'une connaissance plus approfondie de l'humanité

¹⁷¹ Ibid., p. 46. « Il est bien certain qu'on n'aurait jamais fait le rêve de l'uniformité générale si on était parti de représentations exactes de l'Europe et de l'Inde, du Groenland et de la Guinée. »

¹⁷² Ibid., p. 48. « Ce qui est local, spécifique, singulier devait disparaître dans le général, si on voulait vaincre les préjugés de la partialité. L'universalité a pris la place du caractère européen particulier et nous sommes en train de devenir un peuple idéalisé, abstrait de la totalité du genre humain, qui, grâce à ses connaissances, et je voudrais ajouter à sa perfection tant esthétique que morale, peut prendre le nom de *représentant* de l'espèce tout entière. »

sous toutes ses formes. De fait, Forster exprime ensuite clairement de quel écueil les Européens doivent se garder :

Das Volk, das sich berufen fühlt, in allen bewohnbaren Gegenden der Erde die klimatischen Vorstellungsarten durch das geläuterte Resultat allgemeiner Zusammenfassung zu vervollkommen, darf keinen Wahn, der nur für irgend einen Punkt der Erde und der Zeit, als Form, gelten konnte, zur allgemeinen Form erheben, oder auch nur halsstarrig in der schiefen Richtung beharren, die eine solche von der reiferen Einsicht verworfene Triebfeder ihm geben kann.¹⁷³

On sait dès lors que la véritable universalité n'est pas partielle, et qu'il est indispensable de l'acquérir pour surmonter la partialité d'un point de vue particulier sur le monde, propre aux seuls Européens.

4) Conciliation entre universel et particulier : raison, sentiment et perfectibilité dans De la Formation locale et générale

L'universalité n'est cependant pas le but ultime auquel doit tendre l'humanité pour Forster. Elle est une étape indispensable, qui doit permettre à l'humanité de se libérer de ses préjugés liés à son particularisme, y compris cette fausse universalité déjà mentionnée. Cependant, une universalité rationnelle dépourvue de tout lien au particulier, au multiple, ne saurait rendre compte des fins de l'humanité : la préservation de la diversité humaine, y compris dans la connaissance qu'on en a, est indispensable si l'humanité veut parvenir à élucider l'intégralité des rapports qu'elle entretient avec le monde. Forster souligne que les peuples extra-européens resteront toujours « marqués par leur sol et par leur climat », que cela est non seulement inévitable, mais absolument indispensable :

[...] allein, wer vermag den Beweis zu führen, daß jenes Salz europäischer Universalkenntniß sie nicht mit neuer Menschheit würzen könne, auch ohne sie in Europäer zu verwandeln? Die schöne Erscheinung des Mannigfaltigen mußte auch im Menschengeschlechte nicht verloren gehen [...].¹⁷⁴

Or cela n'est pas valable que pour les peuples extra-européens, mais également pour les Européens eux-mêmes : Forster poursuit son essai par une critique du dualisme kantien, qui selon lui nourrit l'erreur sur le sens véritable qu'il convient d'attribuer à l'universel. En

¹⁷³ Ibid., p. 50. « Le peuple qui, grâce au résultat épuré d'une synthèse générale, se sent appelé à perfectionner les représentations influencées par le climat dans toutes les zones habitables du globe, n'a pas le droit d'élever au rang de forme générale une illusion, qui ne saurait valoir en tant que forme que pour un point précis de l'espace et du temps, ni même de persévérer obstinément dans la mauvaise direction que peut lui donner un motif d'agir rejeté par un examen plus réfléchi. »

¹⁷⁴ Ibid., p. 49. « [...] seulement, qui produira la preuve que ce sel de la connaissance universelle qui est celle des Européens ne pourrait pas les assaisonner d'une nouvelle humanité, sans pour autant les transformer en Européens ? Pour le genre humain non plus, il ne fallait pas que se perdît la belle apparence du multiple [...]. »

opposant la matière et la forme, le sensible et l'intelligible, Kant accorde selon Forster une place bien trop importante à la raison face à la sensibilité. Ainsi, tandis que Kant affirme que l'espace et le temps sont des formes *a priori* de la sensibilité¹⁷⁵, Forster au contraire souligne que la connaissance de l'espace et du temps est toujours locale, relative aux expériences sensibles qu'ont pu faire les individus dans un certain milieu. La raison ne dispose d'aucune source de la connaissance antérieure aux témoignages des sens. Accorder une place exclusive à la raison revient donc à se priver d'un pôle de la connaissance de l'humanité et de la nature aussi important que la raison elle-même. Le sentiment et l'imagination sont tout aussi indispensables au perfectionnement que la raison. Forster écrit :

Das Ziel, wohin wir streben, ist uneingeschränkte Herrschaft der Vernunft bei unverminderter Reizbarkeit des Gefühls. Diese Vereinigung ist das große, bis jetzt noch nicht aufgelösete Problem der Humanität.¹⁷⁶

Si on se contente de réclamer le règne de la raison, comme le fait la pensée kantienne selon Forster, on met en réalité en place une tyrannie qui nuit à la liberté humaine, parce qu'en coupant ainsi les hommes de leur environnement particulier, on leur retire toute possibilité de penser par eux-mêmes. Forster écrit que ce que les disciples de Kant appellent de leurs vœux est dès lors une « tyrannie des âmes, une tyrannie systématique et élevée au rang de l'universalité »¹⁷⁷, qui barre à l'humanité le chemin de son accomplissement :

Auf dieser exzentrischen Bahn müssen wir das gewünschte Ziel der Vollendung verfehlen und nur zu einer einseitigen Bildung gelangen [...].¹⁷⁸

Sur le plan de la morale, Forster remet en cause l'impératif catégorique kantien tel qu'il est formulé dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs*¹⁷⁹ pour les mêmes raisons :

Schon behauptet man, daß vernünftige Wesen dieses Gefühl [der Sinn für Tugend] zu ihrer Sittlichkeit nicht bedürfen [...]. Der unerbittliche Minos dieser Totenwelt ist selbst ein totes, kaltes Wort; Pflicht heißt das Wort, vor welchem die Vernunft, wie vor dem selbstgeschaffenen Despoten,

¹⁷⁵ KANT Immanuel, « Kritik der reinen Vernunft », in: Kant's gesammelte Schriften, vol. 3, Berlin, De Gruyter, 1903, pp. 49-73.

¹⁷⁶ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, p. 49. « Le but vers lequel nous tendons est le règne illimité de la raison combiné à l'excitabilité non amoindrie du sentiment. Cette union est le grand problème de l'humanité, non encore résolu jusqu'à présent. »

¹⁷⁷ Ibid., p. 54. „[...] allgemeingeltend gemachten systematischen Seelentyrannei [...]“

¹⁷⁸ Ibid. « En suivant cette voie excentrique, il est inévitable que nous manquions le but souhaité de l'accomplissement et parvenions seulement à une formation partielle [...]. »

¹⁷⁹ KANT, « Grundlegung zur Metaphysik der Sitten [1785] », *art. cit.*, 1903, pp. 415-420.

sich beugt; das Wort, das unbedingten Gehorsam verlangt, und den Menschen in eine Maschine verwandelt, die man durch Regeln in Bewegung setzt.¹⁸⁰

L'obligation dépouille la morale de tout rapport avec l'expérience, et cela signifie pour Forster, qui ne saurait accepter l'existence de cette obligation morale en l'homme avant toute expérience¹⁸¹, que cette obligation est imposée sans aucune justification. Incapable de la penser comme de la ressentir, puisque pensée et sensation ne peuvent exister que dans le rapport entre raison et sensible, les hommes n'ont d'autre choix que d'accepter l'existence de cette obligation et de lui obéir aveuglément. Or cette transformation de l'homme en une machine qui obéirait aveuglément aux préceptes de la raison est particulièrement grave, parce qu'elle empêche de fait toute perfectibilité humaine : chez Forster, la perfectibilité n'est possible pour l'homme que lorsqu'il applique sa réflexion dans son action, en fonction des présupposés locaux de son milieu naturel et social¹⁸². Par conséquent la sensation est tout aussi indispensable à la perfectibilité que la raison elle-même, et Forster prévient dans d'autres textes contemporains du danger de couper les organes de leurs sensations. En effet, ils finissent alors par perdre leur plasticité et la possibilité même de permettre à la perfectibilité de l'homme de s'exprimer¹⁸³. Or Forster accuse précisément les partisans de la philosophie kantienne de vouloir empêcher les hommes de penser et de ressentir par eux-mêmes :

Mechanismus wird leicht das höchste Gut mechanischgebildeter Menschen, Form und Dogma gelten ihnen für Wesen und Kraft; sie könnten sich anbetend niederwerfen vor *Kants* unsterblicher Kritik, nicht weil sie die scharfsinnigste Zergliederung der Vernunft enthält, sondern weil sie hoffen, auf diesem Felsen ein ehernes Gesetz zu gründen, das alle Menschen des eigenen Empfindens und Denkens überheben soll.¹⁸⁴

¹⁸⁰ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, pp. 51-52. « Déjà, on prétend que les êtres raisonnables n'ont pas besoin de ce sentiment [le sens de la vertu] pour leur moralité [...]. Le Minos impitoyable de ce monde des morts est lui-même un mot froid et mort ; *obligation*, voilà le mot devant lequel la raison s'incline, comme devant un despote qu'elle a créé elle-même ; le mot qui exige une obéissance inconditionnelle et transforme l'homme en une machine que l'on met en mouvement selon des règles. »

¹⁸¹ Forster souligne au contraire que la formation morale est postérieure à la dissémination des peuples sur toute la surface de la terre, et que chaque peuple se constitue sa propre moralité à partir de ses expériences sensibles, elles-mêmes définies par son interaction avec un certain milieu. Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 6, pp. 411-434.

¹⁸² FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 195. À propos de cette opposition entre conception mécaniste de l'homme et perfectibilité chez Forster, voir la deuxième sous-partie du chapitre 8, pp. 556-559.

¹⁸³ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, *op. cit.*, 1958, pp. 172-173. Voir la deuxième sous-partie du chapitre 9, pp. 624-629.

¹⁸⁴ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, p. 54. « Le mécanisme devient aisément le bien suprême d'hommes formés mécaniquement, la forme et le dogme ont pour eux valeur d'être et de force ; ils pourraient se prosterner et adorer la *Critique* immortelle de Kant, non pas parce qu'elle contient l'analyse de la raison la plus pénétrante qui soit, mais parce qu'ils espèrent fonder sur ce roc une loi d'airain qui puisse dispenser tout homme de ressentir et de penser par lui-même. »

Si ce débat entre empirisme et philosophie transcendante pourrait sembler particulièrement spécialisé et limité à la philosophie de la connaissance, en réalité Forster souhaite montrer que ses conséquences s'étendent à des domaines bien plus étendus : c'est ainsi que ces idées se sont déjà répandues dans le champ de la pédagogie et sont appliquées à l'éducation des jeunes Européens¹⁸⁵. Or de l'éducation à la structure politique de la société il n'y a qu'un pas, comme le souligne Forster en écrivant dans le même passage que « [l]es fautes de l'éducation se reproduisent dans nos rapports sociaux¹⁸⁶. »

Si les Européens veulent un jour prétendre à jouer ce rôle de guide du reste de l'humanité dont Forster affirme qu'ils peuvent l'endosser, il leur faut donc conserver à la fois leur particularité, en ce qu'elle est attachée à la sensibilité, et acquérir l'universalité rationnelle qui leur permet de se libérer de leurs préjugés locaux – sans néanmoins tout lui sacrifier.

5) Perfectibilité et implications politiques du refus d'une universalité rationnelle

La critique d'une certaine conception erronée de l'universalité de la raison telle qu'elle est présentée dans *De la Formation locale et générale* est au fondement d'une réflexion de Forster qui, au fil des textes, prend une dimension de plus en plus politique, qui transparaît dans plusieurs de ses textes, *Über den gelehrten Zunftzwang*, *Des Rapports que l'art de gouverner entretient au bonheur de l'humanité* et *Des Relations des Mayençais avec les Francs*.

Aucun esprit humain n'est capable de concevoir l'intégralité des rapports qui peuvent exister entre les individus et leur environnement ; cette diversité est telle que seule la liberté peut présider à ces rapports. Essayer de les comptabiliser et de les fixer dans des bornes en interdisant tout autre type d'interaction avec l'environnement, c'est appauvrir d'une manière dramatique la nature humaine. Ce souci de Forster présent dans *Des rapports que l'art de gouverner entretient au bonheur de l'humanité* apparaissait déjà dans son avant-propos à la traduction des *Ruines* de Volney, philosophe, archéologue et, au moment de la parution de l'ouvrage en 1790, député pour le Tiers-État de l'Assemblée constituante française. L'ouvrage est à la fois un commentaire sur les ruines des monuments de Syrie et d'Égypte que Volney a

¹⁸⁵ La première sous-partie du chapitre 9 est entièrement consacrée à ce rôle ambivalent de l'éducation dans le développement ou non de la perfectibilité en l'homme. Voir en particulier pp. 612-615.

¹⁸⁶ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, p. 54. „Die Fehler der Erziehung pflanzen sich in unsere gesellschaftlichen Verhältnisse fort.“

explorées, et une réflexion figurée sur le caractère éphémère des empires, mais aussi des systèmes métaphysiques de l'homme¹⁸⁷. Dans le prolongement de ce thème, Forster écrit dans son introduction que la philosophie a développé « un fantôme », la « raison générale »¹⁸⁸, qui prétend saisir l'intégralité de la nature humaine :

[...] gerade, als ob sich für die transcendente Verschiedenheit der Menschen, in Absicht auf die Intensität und Proportion ihrer Kräfte und für die Wirkung der coexistierenden Dinge auf jedes Individuum, von einem Geiste, der nicht alle mögliche Combinationen umfaßt, eben so gut eine Regel a priori entwerfen ließe, wie für das bedingte Subjektive unserer Vorstellungen, welches sich aus den allgemeinen Einschränkungen der menschlichen Natur entwickeln läßt.¹⁸⁹

La prétention à la connaissance de toute la diversité humaine, et de la multiplicité des rapports que les êtres humains peuvent entretenir à leur environnement, est vaine ; cette erreur est même dangereuse lorsque des métaphysiciens prétendent disposer de cette connaissance, car elle appauvrit à l'extrême la diversité de la nature humaine. Forster souligne que si les récentes tentatives des « oppresseurs réguliers et séculiers » pour réprimer l'esprit d'entreprise ont été inoffensives, parce que le « fanatisme de la déraison » est aisément reconnaissable dans une époque éclairée¹⁹⁰, l'usage abusif de la raison est bien plus dangereux, d'autant plus qu'il vient des rangs des hommes des Lumières eux-mêmes. En quelques lignes, Forster retrace la réflexion déjà présentée dans *De la Formation locale et générale* ; son propos est moins développé, cependant il est intéressant de constater qu'il semble critiquer ici plus ouvertement non seulement le modèle scientifique, mais aussi social qui risque d'être mis en place par cette dérive de la raison. Le risque est en effet celui d'une nouvelle intolérance, dont les fondements ne seraient plus l'obscurantisme religieux et la superstition, le refus de la raison, mais le préjugé d'une exclusivité de la raison, l'idée selon laquelle la raison n'existerait que renfermée dans un étroit cercle d'expériences :

¹⁸⁷ VOLNEY Constantin-François de Chasseboeuf, *Les Ruines, ou Méditations sur les révolutions des empires*, Paris, Desenne, Volland, Plassan, 1791.

¹⁸⁸ FORSTER Georg, « Über den gelehrten Zunftzwang (Vorrede zur deutschen Übersetzung von Volney, Die Ruinen) [1792] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 230-231. „Ein Phantom, welches unter dem Namen allgemeine Vernunft, die unbedingteste Huldigung verlangt [...]“ (« Un fantôme qui, sous le nom de raison générale, exige la vénération la plus inconditionnelle qui soit [...] »)

¹⁸⁹ Ibid., p. 231. « Comme s'il était aussi aisé pour un esprit qui ne saisit pas toutes les combinaisons possibles de concevoir une règle a priori pour la diversité transcendante des êtres humains, en ce qui concerne l'intensité et la proportion de leurs forces ainsi que l'action des choses qui coexistent sur chaque individu, que pour la subjectivité conditionnée de nos représentations, qui peut être révélée à partir des limitations générales de la nature humaine. »

¹⁹⁰ Ibid., p. 230. „[...] die neuesten Versuche geistlicher und weltlicher Unterdrücker, dem freien Untersuchungsgeiste Fesseln anzulegen [...]“, „[...] der Fanatismus der Unvernunft [...]“.

Auf diese Weise wirkt die scharfsinnigste Anwendung der Vernunft [...] sehr nachtheilig auf den Verstand zurück und hemmt den freien Gebrauch seiner Kräfte, wenn die Bedingnisse zur Gültigkeit der angemaaßten Urtheile ausser der Sphäre des Richters liegen.¹⁹¹

Cette vision dogmatique de la raison serait particulièrement dommageable à la perfectibilité de l'homme, en tant qu'elle est chez Forster l'interaction de la raison et de la sensibilité, le perfectionnement réciproque de l'action et de la pensée à la lumière de conditions de vie particulières. En effet, comment l'homme pourrait-il se perfectionner si la raison, en prétendant s'abstraire de la sensibilité, se subordonne en réalité aux pires préjugés qui soient, des préjugés qui, paradoxalement, ont eux-mêmes été créés par les conditions de vie particulières des savants européens¹⁹² ? Ce n'est pas le caractère universel de cette conception de la raison qui serait alors prouvé, mais seulement la partialité et l'arrogance de ceux qui pensent pouvoir s'arroger ce monopole de la raison.

Mit Recht warnt daher die Philosophie, die auf die Erhaltung der Freiheit und der Eigenthümlichkeit im Menschen bedacht ist und kein despotisches Interesse hat, ihre individuellen Überzeugungen allgemein geltend zu machen, vor jenem in allen Wissenschaften noch so wirksamen zünftigen Despotismus, der genau wie der politische und hierarchische, darauf ausgeht, die Menschen in den Zauberkreis eines Systems zu bannen, ausser welchem die Wahrheit nicht anzutreffen seyn soll, und innerhalb dessen Bezirk gleichwohl die Beschränktheit des Raums und die Armuth der Ideen die Hälfte unserer Anlagen zur Unthätigkeit verdammen, indeß die andere ein mechanisches opus operatum treibt.¹⁹³

Forster reprend implicitement ici l'opposition entre raison et sensibilité qu'il dénonce dans *De la Formation locale et générale* : en restreignant le plus possible le champ de la sensibilité en faveur d'une prétendue raison générale, on confisque à l'homme la moitié de ses dispositions, celles qui précisément lui viennent de la sensibilité. L'action libre et autonome n'est plus possible : lorsqu'il agit, l'homme est alors incapable de prendre du recul sur cette action, il se contente d'agir conformément à ce que le système exige de lui et au sein d'une

¹⁹¹ Ibid., p. 231. « De cette manière, l'emploi le plus perçant de la raison agit en retour de manière très désavantageuse sur l'entendement et paralyse le libre emploi de ses facultés [de l'entendement] lorsque les conditions de validité des jugements que l'on s'est arrogé le droit de rendre se trouvent en dehors de la sphère de celui qui juge. »

¹⁹² C'est exactement le cheminement que décrit Forster dans sa critique du système de Christoph Meiners. Voir à ce propos la première sous-partie du chapitre 8, pp. 546-548.

¹⁹³ FORSTER, « Über den gelehrten Zunftzwang (Vorrede zur deutschen Übersetzung von Volney, Die Ruinen) [1792] », *art. cit.*, 1974, p. 231. « C'est avec raison, par conséquent, que la philosophie soucieuse de la conservation de la liberté et de ce qui est particulier en l'homme et qui n'a aucun intérêt despotique à affirmer la validité universelle de ses convictions individuelles, avertit contre ce despotisme de chapelle encore si effectif dans toutes les sciences, qui, exactement comme le despotisme politique et hiérarchique, a pour but de maintenir les hommes dans le cercle magique d'un système hors duquel on ne saurait rencontrer la vérité, et dans le périmètre duquel, cependant, l'étroitesse de l'espace et la pauvreté des idées condamnent la moitié de nos dispositions à l'inactivité tandis que l'autre moitié se consacre à un opus operatum mécanique. »

structure préexistante, qui ne tolère aucune évolution ni aucun perfectionnement par l'action. Forster n'hésite pas à qualifier ce système de despotique, à la fois parce qu'il partage ses fins avec le despotisme en politique et parce qu'il peut également le servir.

De fait, dans *Des Relations des Mayençais avec les Francs*, Forster donne un exemple de ce système : il dénonce l'idée d'une hiérarchisation des peuples de la terre, qui n'existe qu'au bénéfice des despotes¹⁹⁴. Le despotisme et les penseurs à sa solde étendent le modèle de la société d'Ancien Régime européenne au monde entier afin de lui donner une prétendue légitimité. À partir d'un cercle restreint d'observations sur la société, on affirme l'existence nécessaire d'une inégalité entre les hommes et d'une hiérarchie des différentes catégories sociales. En systématisant cette idée et en l'étendant à l'ensemble de l'humanité, on lui donne une apparence d'universalité, mais cette idée n'a en réalité d'autre fin que de perpétuer des rapports sociaux inégalitaires dans un milieu social donné, en faisant croire à celui qui se trouve en bas de l'échelle sociale européenne qu'il est encore bien supérieur à tous les non-européens, par sa seule appartenance à un peuple européen. La tromperie est dès lors manifeste.

On ne saurait envisager qu'un peuple qui pense s'être élevé à un rang universel, s'être tant perfectionné qu'il serait désormais capable de hisser le reste de l'humanité à ce même rang, puisse poursuivre des fins particulières et spécifiques à lui-même. En d'autres termes, la recherche d'un intérêt particulier par les Européens dans les contrées moins développées qu'ils visitent serait la preuve du fait que, même s'ils sont, pour Forster, plus avancés sur le chemin de la perfection universelle de l'homme que les autres peuples, ils ne le sont cependant pas encore suffisamment pour prétendre à aider les autres peuples. Les Européens doivent aussi bien se garder d'une fausse universalité, qui ne serait qu'une glorification des particularités européennes élevées au rang de prétendues idées universelles, que d'une universalité seulement rationnelle, qui leur dérobe tout rapport au sensible et empêche par conséquent toute perfectibilité, puisque les hommes ne peuvent alors ni penser, ni agir librement.

Si l'état des connaissances scientifiques et des techniques permettraient aux Européens de jouer ce rôle de guide du reste de l'humanité, les mentalités des peuples européens n'ont pas

¹⁹⁴ FORSTER, « Über das Verhältniß der Mainzer gegen die Franken [1792] », *art. cit.*, 1990, p. 12. Voir à ce propos pp. 425-427, dans la deuxième sous-partie du chapitre 6.

suivi cette évolution et ne se sont pas perfectionnées suffisamment pour pouvoir prétendre rechercher un intérêt universel. Bien au contraire, ce perfectionnement scientifique et technique a souvent conduit, à rebours, à un renforcement de l'égoïsme et de la recherche de l'intérêt particulier, le plus souvent mercantile. De fait pour Forster, s'il ne va pas de pair avec un perfectionnement moral, ce perfectionnement scientifique et technique ne témoigne pas de ce qui serait la perfectibilité réelle des Européens. Ces derniers se contentent de rechercher encore et toujours leur intérêt particulier au sein d'un milieu social singulièrement limité, voire borné, comme le montrent les *Vues sur le Rhin inférieur*, alors même que l'étendue nouvelle de leurs rapports au monde devraient leur permettre d'étendre leur ouverture d'esprit. De ce fait, les Européens font la preuve de leur impréparation au rôle que les voyages d'exploration pourraient déjà leur faire jouer.

C) Les Européens et leur rapport aux perfectibilités particulières

1) Vision anglaise, vision allemande du rôle des Européens : l'introduction au troisième voyage du capitaine Cook

Forster traduit en 1789 le récit du troisième voyage du capitaine Cook. Il prend la décision de ne pas conserver l'introduction rédigée dans l'édition originale par l'évêque de Salisbury John Douglas, qui avait également effectué le travail d'édition des journaux de bord de James Cook et de ses successeurs, après la mort de ce dernier¹⁹⁵. Forster se justifie de cette décision dans un avant-propos, qu'il place directement avant sa propre introduction au texte. Cet avant-propos est intéressant dans la mesure où il montre à quel point les buts fixés aux voyages d'exploration par John Douglas et Georg Forster diffèrent drastiquement, et ce malgré le fait qu'ils cherchent tout deux à montrer l'importance des voyages d'exploration de Cook pour le développement de l'humanité dans son entier. Ces différences majeures expliquent en grande partie pourquoi Forster a décidé de ne pas reprendre la moindre ligne de la très longue introduction de Douglas.

¹⁹⁵ DOUGLAS John, « Introduction », in: COOK James, *A Voyage to the Pacific Ocean. Undertaken, by the Command of His Majesty, for making Discoveries in the Northern Hemisphere*, vol. 1, Londres, G. Nicol, T. Cadell, 1784, pp. i-lxxxvi.

L'auteur de l'introduction du texte original énumère les avantages tirés du voyage d'exploration, mentionnant avant tout les erreurs qu'il a été possible de rectifier dans la cartographie des rivages, dans la direction des courants et des vents qui pouvaient empêcher la bonne navigation dans des parages encore mal connus¹⁹⁶. La progression du commerce, grâce à une meilleure connaissance cartographique des régions explorées par Cook, ne doit pas concourir uniquement à améliorer la prospérité de l'Angleterre, mais elle doit également constituer une amélioration pour le monde entier. De fait, Douglas, dans une perspective européo-centrée, assimile l'arrivée des Européens et le commerce qu'ils amènent avec eux à un progrès nécessaire et indéniable pour les habitants de ces régions. Forster critique cette assimilation lorsqu'il écrit, dès le début de son avant-propos :

Er konnte sich daher begnügen, [...] ganz im Allgemeinen zu zeigen, [...] daß die Einwohner der jenseitigen Halbkugel in dem wohlthätigen Lichte, welches sie plötzlich bey der Erscheinung der Europäer an ihren Küsten umstrahlte, sich freuen, und aus „ihrem gegenwärtigen Zustande der Erniedrigung“ erheben werden.¹⁹⁷

Le caractère schématique de cette description, qui associe sans aucune hésitation l'apparition des Européens et une élévation morale des peuples rencontrés qui en serait la conséquence immédiate, ne peut bien sûr pas convaincre le lecteur qui connaît le *Voyage autour du monde* de Forster et sa critique du comportement souvent arbitraire, voire immoral des marins britanniques. Après mûre réflexion, Forster considère lui aussi que l'action des Européens revêt une dimension globalement bonne pour les peuples rencontrés, et ce, malgré les abus et les horreurs perpétrées par les explorateurs. Il est cependant indispensable, pour Forster, de se poser cette question de manière approfondie et sincère. En lieu et place de la glorification du commerce et des voyages d'exploration profitables aux Européens, donc profitables nécessairement à toute l'humanité que l'on trouve chez John Douglas, Forster s'interroge dans *Cook, l'explorateur* sur la valeur morale de ces voyages :

Ehe wir weiter gehen, verdient es eine vorläufige Untersuchung, aus welchem Gesichtspunkte der sittliche Werth der Entdeckungen beurtheilt werden müsse.¹⁹⁸

¹⁹⁶ Ibid., p. lvii-lviii.

¹⁹⁷ FORSTER, « Vorrede des Übersetzers », *art. cit.*, 1789, p. VII. « Il put par conséquent se contenter de montrer de manière tout à fait générale que les habitants de l'autre hémisphère se réjouissent de la lumière bienfaisante qui les baigna soudain lorsque les Européens apparurent sur leurs côtes et seront relevés de leur 'état actuel d'abaissement'. »

¹⁹⁸ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 193. « Avant de poursuivre, il vaut la peine d'examiner d'abord de quel point de vue juger la valeur morale des découvertes. »

Même si Forster se prononce ultimement en faveur de ces voyages, il revendique la nécessité de poser cette question. Dès le *Voyage autour du monde*, Forster avait conscience à la fois du grand mérite scientifique des voyages d'exploration et des catastrophes qu'ils pouvaient signifier pour les peuples rencontrés, comme c'est le cas de l'introduction de denrées et de biens de luxe à Tahiti, laquelle risque de bouleverser la structure sociale de l'île.

En comparant directement les introductions de Douglas et de Forster, il devient évident que pour ce dernier, le perfectionnement de l'homme doit passer par une conceptualisation plus grande du rapport à son environnement, et non par une action réelle plus grande sur lui, notamment par le commerce. Du moins, cette conceptualisation du rapport à un environnement élargi grâce à l'avancée des sciences et techniques doit aller de pair avec l'action sur cet environnement élargi ; sans quoi l'Européen, par son action, risque de plonger dans le malheur tous ceux qu'il rencontre. Le public allemand, affirme Forster, est davantage capable de cette conceptualisation que le public anglais ; par conséquent, et même si les représentants de l'espace germanique ne disposent pas d'une capacité d'action aussi étendue sur le monde que les représentants du peuple britannique, Forster affirme de manière explicite que le public allemand se trouve à un degré de perfectionnement plus élevé que le public anglais.

De fait, cette affirmation est peut-être en partie à l'origine de la différenciation que fait Forster, dans *De la Formation locale et générale*, entre les Européens capables d'universaliser leurs fins, et de ne plus agir uniquement dans leur propre intérêt au détriment des autres peuples, et les Européens réels, dont il constate encore chaque jour qu'ils n'ont pas encore atteint cette étape. Forster n'affirme pas explicitement que les Allemands seraient, de ce point de vue, plus perfectionnés que les Anglais : il est dans la nature des Anglais, dans leur caractère national, de perfectionner au plus haut point les techniques de la navigation et d'étendre le commerce à de vastes zones. La propagation de la connaissance va de pair avec le commerce, le commerce est le vecteur des connaissances parce qu'il crée les réseaux de communication indispensables à leur propagation. C'est ainsi le commerce et le trafic maritime qui ont fait de Copenhague un « point de convergence des connaissances », comme l'écrit Forster dans une lettre à son beau-père¹⁹⁹.

¹⁹⁹ FORSTER, « Georg Forster an Christian Gottlob Heyne, 19.06.1789 », *art. cit.*, 1981, p. 307. Ce passage est cité et commenté dans la première sous-partie du chapitre 6, p. 404.

Néanmoins, et malgré les bienfaits certains que Forster reconnaît au commerce, il reste une fin particulière d'un peuple, spécifique à ce peuple et qui vise avant tout autre chose son propre intérêt. Pour reprendre la métaphore du *Fil directeur*, Forster considère que l'étape de la vieillesse, où l'homme agit beaucoup moins mais laisse agir son environnement en lui et sur son esprit mature, est plus élevée et plus accomplie que l'étape de l'âge mur, où l'homme agit le plus sur son environnement, sans nécessairement tolérer une action réciproque de cet environnement sur lui²⁰⁰.

De la Formation locale et générale répond directement, d'une certaine manière, à *Cook, l'explorateur*. L'évêque de Salisbury estimait que les progrès du commerce étaient suffisants pour justifier les voyages d'exploration. Lui-même n'avait jamais participé à ce type de voyages, et ignorait donc, ou voulait ignorer les abus et les souffrances qu'ils pouvaient entraîner pour les habitants des terres explorées. Forster cherche à étudier ou à justifier ces voyages d'exploration d'un autre point de vue, plus conceptuel et plus adapté selon lui à un public allemand, celui du bien général de l'humanité.

En affirmant que ces voyages étaient, de fait, indispensables au perfectionnement du genre humain dans son intégralité, il était nécessaire qu'il remette ensuite en question sa théorie de perfections relatives propres à chaque peuple au profit d'une perfection universelle de l'humanité. Les doutes qu'exprime cependant Forster dans les deux textes sont liés à ses réflexions sur la nature de l'homme : Forster l'a constaté pendant le voyage auquel il a participé, les voyages d'exploration mettent à mal, de manière durable et irréversible, l'idéal de perfection relatif, parfois modeste, mais toujours digne de respect, des sociétés visitées. La fragile harmonie présente dans chaque société, constituée par l'action contraire de dissonances entre différentes forces et maintenue par l'horizon d'une perfectibilité relative, peut facilement disparaître sous l'influence d'une action extérieure néfaste, comme l'est malheureusement toujours, pour Forster, celle des Européens. Cela explique en partie pourquoi Forster souligne dans *De la Formation locale et générale* à quel point il est indispensable, non seulement de poursuivre une perfectibilité humaine universelle, mais également de conserver en rapport une

²⁰⁰ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit », *art. cit.*, 1789, pp. 188-189. Voir à ce propos la troisième sous-partie du chapitre 4, en particulier le passage consacré aux âges de la vie dans le *Fil directeur*, pp. 294-296.

conscience et une connaissance de ces perfectibilités locales, relatives à un temps et à un lieu, qui seules constituent la richesse du genre humain.

Par les connaissances qu'ils permettent d'amasser, ces voyages d'exploration sont indispensables pour la constitution progressive d'une perfection universelle du genre humain, incarnée d'abord par des sociétés européennes qui se seront libérées de la poursuite de leurs fins particulières, pour se mettre au service de l'humanité toute entière. Le problème qui se pose est celui de la temporalité : les sociétés européennes qui servent d'instrument à la connaissance, et par conséquent aux fins universelles de l'humanité, poursuivent encore leurs fins propres, et peuvent forcer les autres sociétés à abandonner leurs perfectionnements locaux sans qu'il soit possible d'avoir la certitude que ces sociétés européennes parviendront un jour à se fixer pour horizon cette universalité des fins que Forster entrevoit. Or les fins de l'homme, même si elles sont universelles, ne peuvent être envisagées qu'au sein de la multiplicité des perfectibilités particulières. Forster le souligne bien dans *De la Formation locale et générale* : le cheminement n'est pas de conduire d'abord les peuples extra-européens à abandonner leurs aspirations à une perfection locale, puis de remplacer cette perfection locale ainsi détruite par une perfection universelle, car ce faisant, on détruit toute pensée et toute action libre de l'homme, un risque dont hélas les Européens font eux-mêmes la démonstration pour Forster²⁰¹. Il faut au contraire garantir à ces peuples extra-européens la conservation de l'horizon de leurs perfections particulières, tout en leur montrant le chemin d'une certaine universalité rationnelle, qui a vocation à compléter, et non remplacer, ces perfections particulières²⁰².

2) La précarité de la perfectibilité européenne

À rebours des théories qui considèrent l'Européen comme se trouvant au sommet d'une évolution technique et morale, seul capable de guider le reste de l'humanité vers les lumières du progrès, Forster s'interroge avec inquiétude sur les conditions dans lesquelles pourrait s'effectuer une telle prise d'influence des Européens sur le reste du monde, notamment dans *De la Formation locale et générale*.

²⁰¹ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, p. 54.

²⁰² *Ibid.*, p. 49.

Plus encore, Forster est loin d'être persuadé que les Européens seraient prédestinés à guider le reste de l'humanité par un prétendu plan de la nature. S'il lui arrive d'écrire que c'est l'ordre supérieur des choses qui a donné aux Européens la première place parmi les peuples, il considère également que des facteurs externes pourraient également retirer très rapidement cette supériorité aux Européens, dépassés alors par d'autres peuples, qui disposent en réalité tous des mêmes prédispositions à la perfectibilité et ne diffèrent que par les conditions naturelles plus ou moins propices de leur développement. Il écrit ainsi dans une de ses notes au récit de voyage de John Meares :

Erziehung hätte den guten Tianna zu einem der vollkommensten Wesen unserer Gattung bilden können. Ich setze hinzu: Erziehung hätte auch sein Volk auf die Stufe gebracht, wo das unsrige steht; und wenn gleich der Abstand der kleinen aufgeklärten, in eigener Kraft denkenden Anzahl von dem einfachen Naturmenschen beinahe unermesslich ist, so ist doch jene Entfernung zwischen Volk und Volk, Gewöhnung und Vorurtheil abgerechnet, sehr unbedeutend. Was wir sind, das wurden wir durch Umstände, Lagen, Verhältnisse; wir sind von ehegestern, sie von gestern; sie können noch werden, was wir sind, mehr vielleicht und besser, als wir, sobald der Cyclus der Aufklärung abgelaufen ist, welcher unsere Halbkugel wieder in Schatten senkt, und die ihrige erleuchtet.²⁰³

Les différences entre les peuples, fussent-ils séparés par des milliers de kilomètres, sont en réalité insignifiantes, surtout si on les compare à la distance qui sépare ces peuples de l'homme de l'état de nature. En aucun cas on ne peut comparer les peuples extra-européens à des hommes de l'état de nature, parce qu'ils disposent d'une sociabilité et d'une coopération telle qu'en réalité leur perfectibilité est déjà bien présente et prête à répondre aux moindres sollicitations de leur environnement. Il est possible que ces sollicitations viennent de l'extérieur, grâce à une action bénéfique des Européens ; mais il est tout aussi possible que ces peuples parviennent par eux-mêmes à dépasser les Européens, sans courir le risque d'être détruits par la recherche aveugle de l'intérêt mercantile de ces mêmes Européens. Il suffirait pour cela que les Européens manquent la possibilité qu'ils ont d'agir à un moment donné du cycle, c'est-à-

²⁰³ MEARES, « Des Kapitains John Meares und des Kapitains William Douglas Reisen nach der Nordwest-Küste von Amerika, in den Jahren 1788 bis 1789; beschrieben von John Meares. Aus dem Englischen übersetzt und mit Anmerkungen erläutert von Georg Forster », *art. cit.*, 1791, p. 38 ; FORSTER, « [Zu: Geschichte der Reisen, die seit Cook an der Nordwest- und Nordost-Küste von Amerika... unternommen worden sind] [Anmerkungen zu Textstellen von Band 1] [1791] », *art. cit.*, 1985, p. 586. « L'éducation aurait pu former ce bon Tianna pour en faire l'un des êtres les plus parfaits de notre espèce. J'ajouterai : l'éducation aurait aussi placé son peuple au degré qui est le nôtre ; et alors que la distance qui sépare le petit nombre de ceux qui sont éclairés et qui pensent par leurs propres forces des simples hommes de nature est presque incommensurable, l'éloignement d'un peuple à un autre peuple est fort insignifiant, si on néglige l'habitude et le préjugé. Ce que nous sommes, nous le sommes devenu par nos conditions de vie, notre situation, nos rapports ; nous sommes d'avant-hier, ils sont d'hier ; ils peuvent encore devenir ce que nous sommes, davantage peut-être, et meilleurs que nous, dès que le cycle des Lumières se sera déroulé, rejetant à nouveau notre hémisphère dans l'ombre et éclairant le leur. »

dire, pour Forster, précisément cette période à laquelle il vit ; s'ils ne savent pas saisir leur chance de réaliser la destination que la nature leur a assigné, la nature, ou la providence, saura charger d'autres peuples de parvenir à ses fins et permettre à toute l'humanité de se perfectionner. Rien n'est donc plus éloigné d'un européocentrisme que la perfectibilité de Forster : elle n'est en rien l'apanage de l'Européen, et si ce dernier persiste à croire que c'est le cas, la contestant aux autres peuples et faisant ainsi barrage à leur perfectionnement, voire détruisant de manière active les perfections locales déjà atteintes par eux, il est tout à fait envisageable que la nature choisisse de confier à un autre peuple le soin de parvenir à ses fins. Forster l'écrivait déjà en 1786 dans *Autre chose sur les races humaines* :

Durch dich konnte, sollte er werden, was du bist, oder seyn kannst, ein Wesen, das im Gebrauch aller in ihm gelegten Kräfte glücklich ist; aber geh, Undankbarer! Auch ohne deinen Willen wird er es einst, durch dich; denn auch du bist nur ein Werkzeug im Plane der Schöpfung!²⁰⁴

Les hésitations de Forster sur le caractère bénéfique ou bien néfaste des voyages de découverte dans *Cook, l'explorateur* sont ainsi replacées dans leur contexte : si Forster est persuadé du caractère ultimement bénéfique des échanges, notamment commerciaux, entre les peuples, la logique mercantile des Européens remet également en question la progression du perfectionnement de l'humanité. Plutôt que seconder le dessein de la nature décrit par Forster dans *Autre chose sur les races humaines*, les Européens ont préféré, par mercantilisme et appât du gain, instrumentaliser les peuples moins avancés techniquement. De fait, c'est purement comme un actif économique que sont considérés les peuples réduits en esclavage, et qui doivent permettre aux marchands européens de prospérer.

Une perfectibilité universelle, dans le sens où il s'agirait d'une perfectibilité qui dépasserait les particularités locales des différents peuples, est absurde pour Forster, puisque précisément cette perfectibilité est inséparable d'une interaction entre l'homme et son environnement. Si l'homme des Lumières peut et doit s'efforcer d'atteindre une certaine universalité qui lui permette de s'abstraire, dans sa réflexion, des préjugés particuliers qu'il a

²⁰⁴ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, p. 155. « Grâce à toi il pouvait, il devait devenir ce que tu es ou peux être, un être qui jouit de l'usage de toutes les ressources qui furent placées en lui ; mais va, ingrat : même sans que tu le veuilles, un jour il en deviendra un, par ton intermédiaire ; car toi aussi, tu n'es qu'un outil dans le plan de la Création ! » FORSTER, « Autre chose sur les races humaines », *art. cit.*, 2006, p. 170. Traduction de Raphaël Lagier, révisée.

hérités de son histoire, il ne peut ni ne doit s'abstraire dans les faits de son milieu, sous peine de se couper de la sensibilité. Tout au plus peut-il développer sa connaissance et sa compréhension des particularités qui régissent l'action des autres peuples, et comprendre ainsi de quelle manière ces autres peuples sont susceptibles de faire s'exprimer l'universel dans leur interaction avec leur milieu local.

Les fins de l'être humain, et ici les fins du peuple européen dans sa totalité, restent subordonnées aux fins générales de la nature, et la liberté supposée de l'homme ne se déploie bien que dans les limites des fins que lui a attribuées la nature. Or l'Européen semble souvent avoir perdu de vue cette dimension et cette humilité face aux fins de la nature. Dans quelle mesure ce rapport déformé, voire dénaturé de l'Européen à sa propre capacité à se perfectionner apporte-t-elle des enseignements sur les peuples européens à l'époque de Forster ?

Chapitre 8 : La place de la perfectibilité dans la critique des sociétés européennes

Il n'est possible d'évaluer un peuple et son avancement qu'à l'aune de ses conditions locales de vie pour Forster : dans des conditions difficiles, l'existence de lois morales dans une société est plus méritoire que dans des conditions modérées et propices au développement de l'homme. L'idéal relatif de perfection que devrait poursuivre une société dans son ensemble, en chacun de ses individus, est défini par ces conditions de vie. L'écart entre cet idéal et l'état d'avancement effectif dans lequel se trouve une société, ainsi que les efforts que font les différents membres de cette société en direction de cet idéal, permettent d'évaluer cette société. En cas de très grande divergence entre l'idéal de perfection et l'état d'avancement effectif, il faut rechercher des raisons historiques susceptibles d'expliquer cette divergence. Forster s'y emploie notamment dans le *Voyage autour du monde*.

Si ces divergences existent ailleurs, elles ne semblent cependant nulle part aussi importantes que dans la patrie des explorateurs, en Europe. Le fossé entre la perfection que devraient produire des conditions locales de vie particulièrement propices et l'état effectif dans lequel se trouvent les peuples européens conduisent Forster à s'interroger sur les raisons de ce décalage et à y chercher des solutions. Très tôt, il saisit les raisons de ce décalage : les peuples européens disposent de la connaissance de cet idéal local à atteindre, mais ne mettent rien en œuvre pour s'en rapprocher. Pire encore, ils sont persuadés non seulement d'avoir atteint cet idéal local de perfectionnement, mais aussi de l'avoir dépassé et de disposer d'une conception de ce que serait un hypothétique perfectionnement universel de l'humanité – un perfectionnement universel qui, pour Forster, ne peut pas exister s'il a vocation à remplacer les perfectionnements particuliers locaux.

I) La dimension réflexive du discours sur la perfectibilité – quelle image les peuples extra-européens renvoient-ils aux Lumières ?

La réflexion pratique sur le comportement des représentants des peuples des Lumières lors des voyages d'exploration mène à une situation paradoxale : la plupart des philosophes des Lumières luttent contre l'idée d'un pouvoir arbitraire, absolutiste, qui s'impose au nom de considérations extérieures et hétérogènes au peuple qu'il opprime. Or cette absence de justification à l'oppression se retrouve dans le comportement des marins et même de certains scientifiques lors des voyages de découverte : ils considèrent implicitement que les avancées sociales et politiques des Lumières sont une norme et un critère à l'aune duquel toute l'humanité peut et doit être évaluée, et par conséquent, amendée¹.

A) Discours et réalité du rapport aux peuples extra-européens

1) Dimension réflexive du récit de voyage d'un penseur des Lumières

Lorsqu'un homme cultivé et formé par les Lumières, mais prévenu contre les préjugés, voyage en dehors de l'espace européen, il est susceptible de rapporter un récit de voyage fécond pour la connaissance de ce qui se trouve en dehors de l'Europe, mais peut-être plus encore pour la compréhension de la réalité européenne. C'est ce qu'affirme Rousseau dans la note 10 du second *Discours*. Rousseau fait reposer l'ensemble de sa réflexion sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes sur des ouvrages de sciences naturelles, qu'il cite abondamment en note, ainsi que sur des récits de voyage. La qualité médiocre des observations réalisées pendant les voyages d'exploration par des voyageurs insuffisamment formés pose cependant le problème de la fiabilité de ces observations. Rousseau s'interroge sur l'humanité de certaines espèces de singes rencontrées par des voyageurs, en particulier les orang-outangs², et conclut ainsi :

[...] toute la terre est couverte de Nations dont nous ne connoissons que les noms, et nous nous mêlons de juger le genre-humain ! Supposons un Montesquieu, un Buffon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac, ou des hommes de cette trempe, voyageant pour instruire leurs compatriotes, observant et décrivant comme ils savent faire [...] toutes les contrées Sauvages,

¹ PAUL Jean-Marie, « Des Lumières contrastées : Cassirer, Horkheimer et Adorno », *Revue germanique internationale* (3 : La crise des Lumières), 1995, pp. 92-94.

² Voir à ce propos la quatrième sous-partie du chapitre 5, pp. 357-360.

voyage le plus important de tous et celui qu'il faudrait faire avec le plus de soin ; supposons que ces nouveaux Hercules, de retour de ces courses mémorables, fissent ensuite à loisir l'Histoire Naturelle Morale et Politique de ce qu'ils auroient vu, nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau de dessous leur plume, et nous apprendrions ainsi à connoître le nôtre : Je dis que quand de pareils observateurs affirmeront d'un tel animal que c'est un homme, et d'un autre que c'est une bête, il faudra les en croire ; mais ce seroit une grande simplicité de s'en rapporter là dessus à des voyageurs grossiers, sur lesquels on seroit quelquefois tenté de faire la même question qu'ils se mêlent de résoudre sur d'autres animaux³.

La dimension réflexive dont disposerait un tel récit de voyage est évidente, il permettrait de considérer d'un œil neuf les sociétés européennes grâce à la comparaison avec les autres contrées et les autres peuples rencontrés. Ce que décrit ici Rousseau correspond en partie au programme du voyage de Georg Forster et de son père dans les mers du Sud : les deux hommes ont décrit ce qu'ils ont observé à partir de leur identité d'hommes instruits des Lumières, dans les domaines de l'histoire naturelle et de l'anthropologie notamment. Rousseau s'interroge sur ce qui caractérise l'homme dans le second *Discours*, c'est dans ce texte qu'il emploie le néologisme de la perfectibilité et qu'il déploie sa critique des sociétés européennes. Forster reprend lui aussi ces questions et cherche à y apporter une réponse en les éclairant grâce notamment à ses observations au cours du voyage autour du monde. Plusieurs dizaines d'années avant que des hommes des Lumières commencent à participer aux voyages d'exploration, Rousseau avait vu l'intérêt que pouvait avoir cette participation, non seulement pour la connaissance de contrées lointaines mais aussi et surtout pour la relecture de l'organisation des sociétés européennes.

2) Le jugement des habitants des îles des mers du Sud par les Européens : Bougainville, Diderot, Forster

Les habitants des îles des mers du Sud ramenés en Europe par les expéditions d'exploration sont souvent victimes d'un jugement superficiel par les Européens qu'ils rencontrent, notamment en raison de l'incompréhension des problèmes linguistiques qui se posent pour des représentants d'une culture différente. Ce jugement erroné en révèle cependant bien davantage sur les Européens eux-mêmes que sur ceux qui sont victimes de leurs jugements négatifs.

³ ROUSSEAU, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », *art. cit.*, 1964, pp. 213-214.

En introduction de son *Voyage autour du monde*, Forster écrit quelques lignes sur la manière dont O-Maï, le Tahitien qui était venu en Europe avec la première expédition de Cook, a été reçu à Londres⁴. Forster déplore que O-Maï ait été considéré comme un imbécile en Angleterre parce qu'on n'avait pas laissé le temps à ses organes de la parole de former certains sons qui n'existaient pas dans sa langue maternelle :

O-Maï ward in England für sehr dumm oder auch für besonders gescheut angesehen, je nachdem die Leute selbst beschaffen waren, die von ihm urtheilten. Seine Sprache, die keine rauhen Mitlauter hat, und in welcher sich alle Worte mit einem Vocal endigen, hatte seine Organe so wenig geläufig gemacht, daß er ganz unfähig war, die mehr zusammengesetzten englischen Töne hervorzubringen: dieser physische oder vielmehr Gewohnheits-Fehler ward aber oft unrecht ausgelegt.⁵

Forster s'intéresse dans ce passage tout autant à la manière dont O-Maï s'était comporté à Londres qu'aux réactions des Anglais, parce que ces réactions sont également révélatrices pour les Européens eux-mêmes. De fait, on trouve des passages très semblables dans les écrits qui entourent un des grands voyages d'exploration précédant ceux de Cook, le tour du monde de Louis-Antoine de Bougainville, un voyage d'exploration qui a eu lieu entre 1766 et 1769. Bougainville lui-même aborde ce sujet dans son récit de voyage publié en 1771. Il est très probable que Georg Forster a lu ce récit de voyage, avant même son départ pour les mers du Sud, puisque son père le traduit en anglais en 1772⁶.

Ces réflexions de Bougainville conduisent également à un commentaire de Diderot au début du *Supplément au Voyage de Bougainville*. Si ce dernier écrit date de 1772, il ne fut cependant jamais publié du vivant de Diderot : sa première parution date de 1796, c'est-à-dire deux ans après la mort de Forster. S'il est donc impossible que Forster ait lu cet écrit, il contient cependant des éléments intéressants pour l'étude des conceptions de Forster sur des questions semblables.

Tout comme la deuxième expédition de Cook a ramené un Tahitien appelé O-Maï, Bougainville a ramené en France un habitant d'une île de Tahiti du nom de Aotourou.

⁴ Voir la deuxième sous-partie du chapitre 1, pp. 94-97 et la deuxième sous-partie du chapitre 2, pp. 148-150.

⁵ FORSTER, *Reise um die Welt*, op. cit., 1965, p. 15. « O-Maï fut tenu en Angleterre pour très bête, ou bien également pour particulièrement intelligent, en fonction de la manière dont les gens qui portaient un jugement sur lui étaient eux-mêmes faits. Sa langue, qui n'a pas de consonnes dures, et dans laquelle tous les mots se terminent par une voyelle, avait si peu exercé ses organes qu'il était entièrement incapable de produire les sons anglais, à la composition plus complexe ; mais ce défaut physique, ou plutôt, bien davantage, ce défaut lié à l'habitude fut souvent interprété de manière fautive. »

⁶ BOUGAINVILLE Louis-Antoine de, *A Voyage round the world*, J. Exshaw et. al., Dublin, 1772.

Bougainville constate une réaction très fréquente parmi les habitants de Paris qui ont été amenés à rencontrer Aotourou. Il écrit :

L'empressement pour le voir a été vif, curiosité stérile qui n'a servi presque qu'à donner des idées fausses à ces hommes persifleurs par état, qui ne sont jamais sortis de la capitale, qui n'approfondissent rien et qui, livrés à des erreurs de toute espèce, ne voient que d'après leurs préjugés et décident cependant avec sévérité et sans appel⁷.

Ces hommes ne cherchent pas à comprendre ni à se mettre à la place de l'autre qu'ils rencontrent ; au contraire, dénonce Bougainville, ils jugent sans prendre le temps de comprendre, à partir des idées préconçues dont ils disposaient avant de le rencontrer. En particulier, et comme pour O-Maï quelques années plus tard, c'est l'incapacité de Aotourou d'apprendre la langue française qui fait l'objet de cette condamnation. Bougainville écrit :

J'aurais pu répondre [...] qu'indépendamment de l'obstacle physique que l'organe de cet insulaire apportait à ce qu'il pût se rendre notre langue familière, [...] à la vérité, un Italien, un Anglais, un Allemand pouvaient en un an jargonner passablement le français; mais que ces étrangers avaient une grammaire pareille à la nôtre, des idées morales, physiques, sociales, les mêmes que les nôtres, et toutes exprimées par des mots dans leur langue comme elles le sont dans la langue française; qu'ainsi, ils n'avaient qu'une traduction à confier à leur mémoire exercée dès l'enfance. Le Tahitien, au contraire, n'ayant que le petit nombre d'idées relatives d'une part à la société la plus simple et la plus bornée, de l'autre à des besoins réduits au plus petit nombre possible, aurait eu à créer, pour ainsi dire, dans un esprit aussi paresseux que son corps, un monde d'idées premières, avant que de pouvoir parvenir à leur adapter les mots de notre langue qui les expriment⁸.

Diderot, lui aussi, mentionne cet obstacle de la langue, en se contentant cependant de proposer une explication purement organique, et non intellectuelle, à cet obstacle que rencontre Aotourou :

Il s'ennuyait parmi nous. L'alphabet taïtien n'ayant ni *b*, ni *c*, ni *d*, ni *f*, ni *g*, ni *q*, ni *x*, ni *y*, ni *z*, il ne put jamais apprendre à parler notre langue, qui offrait à ses organes inflexibles trop d'articulations étrangères et de sons nouveaux⁹.

La mésinterprétation de l'absence d'une faculté purement physique de formation de sons par l'organe de la parole a conduit ici à des jugements erronés sur Aotourou. La réaction de la société parisienne à Aotourou ressemble à s'y méprendre à la réaction de la société londonienne à O-Maï moins de dix ans plus tard. Certains Européens concluent trop rapidement à une raison insuffisamment développée à partir d'une constitution différente des sens. Cela est regrettable,

⁷ BOUGAINVILLE Louis-Antoine de, *Voyage autour du monde [1771]*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001, p. 234.

⁸ Ibid.

⁹ DIDEROT Denis, « Supplément au Voyage de Bougainville [1796] », in: ASSÉZAT Jules (éd.), *Œuvres complètes*, vol. 2, Paris, Garnier Frères, 1875, p. 211.

pour Forster, puisque ce jugement est faux : les apparences sont ici trompeuses, et l'incapacité à parler et à apprendre une langue européenne n'est pas liée à de la stupidité, mais à des habitudes acquises depuis l'enfance. Bougainville attribue cette incapacité à une paresse de corps et d'esprit, c'est-à-dire qu'il réfute l'idée d'une stupidité innée des Tahitiens, mais il formule cependant un jugement de valeur, à l'aune de critères eurocentrés : si les Tahitiens ne parviennent pas à apprendre ce langage, c'est parce qu'ils seraient paresseux. Forster s'en garde, tout comme Diderot d'ailleurs, en préférant attribuer cette incapacité au manque d'habitude des organes de la parole.

Comme Bougainville, Forster réfute donc l'idée d'une infériorité innée de l'esprit des Tahitiens, mais à la différence de ce dernier, il se refuse à formuler un jugement de valeur sur leur comportement à partir de critères européens. De plus, il est frappant de constater que Bougainville et Forster partagent le même point de vue du voyageur de retour en Europe après avoir vécu pendant un certain temps au contact d'autres cultures. Le contraste est évident entre la capacité scientifique et technique des Européens de se projeter dans les régions du monde les plus éloignées de l'Europe et l'incapacité de la plus grande partie du public français et anglais de raisonner autrement qu'à partir de critères attestant d'une absence totale de tolérance et d'ouverture d'esprit. Cette rencontre jette donc une lumière peu avantageuse sur les Européens entrés en contact avec Aotourou ou O-Maï. Les habitants de Paris et de Londres présupposent une incapacité intrinsèque des deux Tahitiens à se perfectionner, c'est-à-dire à acquérir des connaissances qui leur permettent de comprendre les rapports différents qui existent dans les régions du globe qu'ils visitent. En réalité, pour Bougainville et Forster, cette incapacité n'est qu'apparente et ce jugement révèle surtout le fait que ce sont les Européens qui ne parviennent pas à transposer leur réflexion dans un cadre différent. De ce fait, et même si Bougainville et Forster restent convaincus du degré supérieur de perfectionnement des sciences et des arts des Européens, c'est la capacité de la plupart des Européens à poursuivre ce perfectionnement à partir de leurs propres expériences qui est ici remise en question de manière inquiétante. Bougainville est un officier et un marin et non un philosophe, il ne poursuit pas ces réflexions au-delà de son récit de voyage, laissant le soin à d'autres, comme Diderot, de tirer de ses observations une critique des sociétés européennes ; pour Forster, par contre, cette première observation conduit à la mise en place progressive d'une critique de ces sociétés à partir du concept de perfectibilité.

3) Les carences des Lumières

La réalité de l'action des colons et des voyageurs européens en dehors de l'Europe se trouve en décalage profond avec les principes les plus fondamentaux professés par les penseurs des Lumières. C'est ainsi que la supposition inconsciente de la supériorité européenne vacille chez Georg Forster au cours du voyage autour du monde. À de multiples occasions, les excès des marins européens, ou au contraire les grandes qualités des peuples rencontrés ont mis en évidence ce contraste entre les valeurs et la réalité de l'Europe des Lumières. Quelques années après le voyage, Forster n'hésite pas à reprendre les mots très durs à l'égard des Britanniques d'un voyageur de la même nation, William MacIntosh, dont Forster écrit pourtant qu'il écrit seulement « avec réticence contre les injustices de ses concitoyens. »¹⁰ Forster rapporte ces paroles de l'auteur malgré cette réticence, ce qui atteste du fait qu'il les partage, ou qu'il leur accorde du moins crédit. Il écrit à propos des Hindous :

Verstehe man unter Wilden, grausame und ungerechte Unterdrücker, so komme den Europäern diese Benennung ausschliessend zu, und die sanftesten, menschlichsten gerechtesten Menschen [die Hinduer], hätten den gültigsten Anspruch auf den Namen gesitteter Völker¹¹.

Forster reprend à son compte l'affirmation de l'auteur selon laquelle les Européens ne sont pas le peuple le plus civilisé en Inde. Les Hindous, par leur exemple, font honte aux Européens qui se comportent comme des sauvages. Gita Dharampal-Frick voit dans ce passage une inversion du rapport entre barbares et civilisés chez Forster¹².

La critique fondamentale à l'encontre du décalage entre valeurs morales des Lumières et comportement réel des Européens traverse comme un fil conducteur toute l'œuvre de Forster : présente dans le *Voyage autour du monde*, elle se retrouve au début des années 1780 dans cette recension, puis en 1791 dans la traduction par Forster du récit de voyage de John Meares. Forster relève un exemple de trahison commis par les habitants de Hawaï'i, mais ajoute :

¹⁰ FORSTER, « Recension : Travels in Europe, Asia and Africa, describing characters, customs, manners, laws and productions of nature and art; containing various remarks on the political and commercial interests of Great-Britain, and delineating in particular a new system for the government and improvement of the british settlements in the East-Indies: begun in the year 1777 and finished in 1781 [1783] », *art. cit.*, 1977, p. 89.

¹¹ *Ibid.*, pp. 91-92. « Si on désigne par le nom de sauvages des oppresseurs cruels et injustes, alors c'est uniquement aux Européens que s'applique cette dénomination, et les hommes les plus doux, les plus humains et les plus justes [, les Hindous,] pourraient à bon droit réclamer le nom de peuples civilisés. »

¹² DHARAMPAL-FRICK Gita, « Entre orientalisme des Lumières et idéalisme révolutionnaire : Georg Forster et Matthias Sprengel face au colonialisme (1781-1802) », *Revue germanique internationale* (7), 2008, pp. 13-14.

Allein man verurtheile darum nicht ein Volk, weil es in einem Augenblick, wo es sich von Eigennutz und Habsucht verbenden ließ, gewissenlos handeln konnte; man frage vielmehr, was wir uns gegen diese Menschen so oft erlaubten, wir gesitteten Völker Europens, die wir so stolz auf unsere Bildung, unsere Aufklärung und unser moralpolitisches Uhrwerk sind!¹³

L'hypocrisie des Européens des Lumières les conduit à juger de la moralité d'un peuple en fonction d'une action ponctuelle, tandis qu'eux-mêmes s'évaluent implicitement à l'aune non pas du comportement réel de leurs compatriotes, mais d'une morale acceptée par tous en théorie mais qui n'est en pratique que peu appliquée¹⁴. C'est ainsi qu'il faut comprendre la critique des Européens qui se trouve à la fin de *Autre chose sur les races humaines*, où Forster écrit :

Lassen Sie mich lieber fragen, ob der Gedanke, daß Schwarze unsere Brüder sind, schon irgendwo ein einzigesmal die aufgehobene Peitsche des Sklaventreibers sinken hieß? Peinigte er nicht, in völliger Überzeugung, daß sie seines Blutes wären, die armen duldsamen Geschöpfe mit Henkerswuth und teuflischer Freude? Menschen einerley Stammes, die der unerkannten Wohlthat einer gereinigten Sittenlehre theilhaftig waren, zeigten sich ja darum nicht duldsamer und liebreicher gegeneinander. Wo ist das Band, so stark es auch sey, das entartete Europäer hindern kann, über ihre weissen Mitmenschen eben so despotisch wie über Neger zu herrschen?¹⁵

L'idée même, affirmée par la Bible, que les hommes descendent tous du même homme originel et sont tous frères n'a jamais empêché les Européens d'exploiter et de tourmenter les Africains. Cette exploitation ne s'est d'ailleurs pas limitée aux Africains, les Européens n'ont pas hésité à exploiter leurs propres compatriotes.

Comment expliquer alors que les Lumières européennes aient échoué à ce point à exporter les valeurs, notamment morales, qu'elles défendent et comment expliquer malgré cela

¹³ MEARES, « Des Kapitains John Meares und des Kapitains William Douglas Reisen nach der Nordwest-Küste von Amerika, in den Jahren 1788 bis 1789; beschrieben von John Meares. Aus dem Englischen übersetzt und mit Anmerkungen erläutert von Georg Forster », *art. cit.*, 1791, p. 41 ; FORSTER, « [Zu: Geschichte der Reisen, die seit Cook an der Nordwest- und Nordost-Küste von Amerika... unternommen worden sind] [Anmerkungen zu Textstellen von Band 1] [1791] », *art. cit.*, 1985, p. 586. « Mais que l'on ne condamne pas uniquement un peuple parce qu'il a pu agir sans conscience durant un instant, pendant lequel il s'est laissé aveugler par son égoïsme et son avidité ; que l'on se demande bien davantage ce que nous, les peuples civilisés d'Europe, nous nous sommes si souvent permis à l'égard de ces êtres humains, nous qui sommes si fiers de notre éducation, de nos Lumières et de ce mécanisme d'horlogerie qu'est notre morale et notre politique ! »

¹⁴ Voir à ce propos la fin du chapitre 6, pp. 432-434.

¹⁵ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, p. 154. « Laissez-moi plutôt demander si la pensée que les Noirs sont nos frères a déjà fait s'abaisser une seule fois, où que ce soit, le fouet de l'esclavagiste. Avec l'entièrement conviction qu'ils étaient de son sang, ce dernier ne tourmentait-il pas ces pauvres créatures patientes avec la fureur du bourreau et une joie diabolique ? Des hommes d'une même souche, qui jouissaient du bienfait méconnu d'une doctrine morale épurée, ne se sont pas révélés pour autant plus tolérants et aimants les uns envers les autres. Où est le lien, si fort soit-il, qui puisse empêcher l'Européen dégénéré de régner aussi despotiquement sur les Blancs qui sont son prochain que sur des Nègres ? » FORSTER, « Autre chose sur les races humaines », *art. cit.*, 2006, p. 170. Traduction de Raphaël Lagier, révisée.

l'existence, dès la fin du XVIII^e siècle, d'un discours soulignant la nécessité de l'apport du progrès européen aux autres cultures ?

B) Décalage entre perfection locale et état d'avancement effectif en Europe

Au début des *Vues sur le Rhin inférieur*, Forster se place dans une perspective sur l'avancement des connaissances humaines très marquée par la conviction des bienfaits d'un progrès illimité de la raison. L'approfondissement constant des connaissances dans les universités permet ce progrès illimité :

Je reicher die Ausbildung unseres Zeitalters, je größer die Anzahl unserer Begriffe, je erlesener ihre Auswahl ist, desto umfassender wird unser Denk- und Wirkungskreis, desto vielfältiger und anziehender werden die Verhältnisse zwischen uns und allem was uns umgiebt. Daß wir uns auf diesem Punkte der Geisteskultur befinden, das beweist der gegenwärtige Zustand der Erziehungsanstalten, der Universitäten, der belletristischen und ernsten Litteratur, der politischen und statistischen Verfassungen, der physischen und hyperphysischen Heilkunde, ja sogar der raisonnirten Schwelgerei und raffinirten Sinnlichkeit, worin alles auf einem encyclopädischen Inbegrif und Zusammenhang aller möglichen Zweige der Erkenntniß beruhet.¹⁶

À l'instar de nombreux autres textes de Forster, les *Vues sur le Rhin inférieur* montrent le caractère central chez Forster de l'approfondissement des rapports entre l'homme et ce qui l'entoure. Cet approfondissement est permis par des concepts toujours plus nombreux et mieux déterminés. Le grand nombre d'universités, de parutions littéraires et scientifiques, atteste du fait que la période durant laquelle vit Forster connaît un perfectionnement rapide : Forster ajoute qu'un adolescent de seize ans en sait davantage à l'époque à laquelle il vit qu'un homme de trente à l'époque de John Locke. Dès l'introduction à sa traduction de l'*Histoire naturelle*, Forster reprenait l'image selon laquelle les hommes développent la connaissance scientifique juchés sur les épaules de leurs prédécesseurs, la menant ainsi toujours plus haut¹⁷. Forster est convaincu que ce qui était vrai à l'époque de Newton l'est toujours à son époque, il a conscience

¹⁶ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, op. cit., 1958, pp. 21-22. « Plus la formation de notre époque est riche, plus le nombre de nos concepts est grand, plus leur sélection est choisie, et plus notre cercle de pensée et d'action s'élargit, et plus les rapports entre nous et tout ce qui nous entoure devient plus diversifié et attractif. Que nous nous trouvions à ce point de la culture de l'esprit, voilà qui est prouvé par l'état actuel des établissements d'éducation, des universités, des belles-lettres et de la littérature sérieuse, des constitutions politiques et étatiques, de la médecine physique et hyperphysique, et même de la débauche raisonnée et de la sensibilité raffinée, dans lesquels tout repose sur le modèle encyclopédique et la cohérence de toutes les branches possibles de la connaissance. »

¹⁷ BUFFON, *Herrn von Büffons Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere. Mit Vermehrungen aus dem Französischen übersetzt*, op. cit., 1780, p. I. Voir la première sous-partie du chapitre 4, p. 242.

de s'inscrire lui-même dans ce mouvement et sa correspondance atteste dès ses plus jeunes années du fait que c'est cette conscience qui l'a poussé à chercher à développer sa connaissance et à devenir un lettré.

Dès lors, le contraste avec les passages des mêmes *Vues sur le Rhin inférieur* où Forster met en avant le décalage fondamental entre la perfection qu'on serait en droit d'attendre des peuples européens et l'état réel d'avancement de ces différents peuples apparaît comme particulièrement important.

1) Un décalage marqué

Les Européens font preuve d'un aveuglement évident à l'égard de leurs propres activités dans l'espace extra-européen. Cet aveuglement ne concerne pas seulement ceux qui ont un intérêt économique à exploiter cet espace, comme les planteurs ou les marchands d'esclaves, mais aussi un grand nombre de penseurs des Lumières. Il est révélateur du décalage qui existe entre la manière dont les penseurs des Lumières perçoivent l'Europe et ses peuples et la réalité de l'action et du caractère de ces peuples. Forster décrit cet aveuglement dans *Autre chose sur les races humaines*, un aveuglement qui prend un caractère effrayant tant il est destructeur pour les peuples rencontrés¹⁸.

L'Européen constate sa supériorité technique, scientifique et organisationnelle, il en a une conscience aigüe, qui le conduit à s'estimer supérieur en tous points aux peuples qu'il rencontre, quand bien même pour Forster cette équivalence est problématique. Même en acceptant cette supériorité cependant, l'observateur ne peut que s'étonner avec horreur de l'inadéquation de cette prétention à la supériorité avec le comportement des Européens : la réaction morale devrait être une volonté d'aider les autres peuples qui n'ont pas encore atteint cette supériorité dans certains domaines. Or les Européens emploient au contraire leur supériorité pour rabaisser les autres peuples jusqu'au rang de la bête de somme, au service de leurs fins égoïstes et bornées, sans aucune mesure avec la grandeur de la tâche qu'ils devraient accomplir, celle d'aider les autres peuples.

¹⁸ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, p. 155. Le passage en question a été cité p. 485, dans la deuxième sous-partie du chapitre 7.

Dès lors, comment expliquer ce décalage et cet aveuglement si les Européens sont supérieurs aux peuples qu'ils rencontrent ? En réalité cette supériorité des acquis techniques et scientifiques des peuples européens semble souvent dissimuler leur propre incapacité à poursuivre ce développement à l'époque de Forster : souvent, les Européens ne sont plus capables que de reproduire de manière mécanique les activités qui leur ont, auparavant, permis de se perfectionner, alors même que la période nécessiterait dorénavant un autre type d'activité et d'interaction à l'environnement¹⁹. La longue attente et l'incapacité de propager les idées des Lumières parmi les couches les moins instruites de la population des pays européens semblent avoir émoussé peu à peu la capacité de la plus grande partie de la population à se perfectionner. C'est ainsi que lorsque Forster est confronté au peuple de certaines villes marquées par la superstition et le refus des réformes religieuses, alors que ces réformes ne menacent en réalité que les privilèges des membres les plus riches du clergé, il en vient à les considérer comme des êtres humains uniquement mus par une impulsion mécanique, comme il l'écrit dans les *Vues sur le Rhin inférieur*²⁰. Les idées progressistes de Forster, son éducation, la dimension politique des événements qui se produisent dans l'espace germanique et non à des milliers de kilomètres de l'Europe, le conduisent bien évidemment à radicaliser son discours par rapport à ses observations anthropologiques du *Voyage autour du monde*. Il n'en reste pas moins que si Forster semble retirer à ces peuples, du moins en paroles, ce qui fait leur humanité, c'est pour la même raison qui l'avait conduit à douter de l'humanité des habitants de la Terre de Feu : ces peuples vivent dorénavant coupés de toute relation réelle à leur environnement, ils ne l'expérimentent plus directement, ce qui leur permettrait de mettre la réalité à l'épreuve de leur propre jugement et leur propre conscience. Au contraire, dans le cas de ces peuples européens, ils se fient aveuglément à une illusion qui leur est imposée par leurs dirigeants pour mieux les asservir.

Quelques années plus tard, lors de son engagement révolutionnaire, Forster constate une progression brutale de la Révolution en France, dont il constate qu'elle suit le chemin du progrès politique et s'oppose aux despotes, mais aussi qu'il est impossible de la contrôler : lorsqu'une volonté de perfectionnement de soi-même ou de la société se fait jour, elle s'exprime d'une

¹⁹ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, p. 53. Voir la troisième sous-partie du chapitre 7, pp. 502-517.

²⁰ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, *op. cit.*, 1958, pp. 161-163.

manière incontrôlée, précisément parce qu'il manque une éducation qui aurait permis à chacun de faire usage des organes qui permettent le perfectionnement²¹. Il est impossible de reprocher à une révolution sa violence ou son injustice, souligne Forster, parce que ses membres sont à la recherche d'une liberté, d'un exercice libre de leur conscience, mais dont ils ne disposent pas encore, alors même que seul cet exercice libre de la conscience permettrait d'empêcher cette violence. La découverte soudaine de cette capacité à se perfectionner, si elle est globalement positive, conduit également à des excès et à des accès de violence. L'aveuglement qui permet la pérennité de l'existence du despotisme conduit à la création de ce décalage toujours plus grand entre les connaissances et l'horizon de la perfection des peuples européens d'un côté, et l'état effectif de perfectionnement de la grande masse de la population de l'autre. Pour combler ce fossé, un rattrapage du stade de perfectionnement politique théorique par les rapports réels doit avoir lieu. Ce rattrapage, d'autant plus brutal que ce fossé est large, ne se fait cependant pas sans heurts.

2) Les Polonais, *Pesserähs* de l'Europe ?

La comparaison des peuples européens avec les peuples rencontrés au cours du voyage autour du monde n'est pas toujours flatteuse pour les Européens. En particulier, le voyage permet à Forster de remettre en question de manière radicale l'idée selon laquelle les Européens jouiraient d'une supériorité incontestée sur les autres peuples ainsi que d'une capacité de se perfectionner bien supérieure aux autres peuples. Près de quinze ans plus tard, cette même comparaison tourne à nouveau au désavantage des Européens. Cela apparaît de manière évidente avec la description des Polonais et de leurs conditions de vie par Forster.

Au cours de son séjour en Pologne, Forster décrit la population d'une manière très négative, voire brutale dans sa correspondance et dans ses journaux de voyage. Il est possible que l'exil de Forster et ses frustrations personnelles liées au décalage entre la situation réelle et celle à laquelle il s'attendait en ce qui concerne son poste à l'université de Vilna aient pu le mener à considérer négativement l'ensemble des traits de caractère et des particularités qu'il rencontre au sein de la société polonaise et à caricaturer cette société dans ses descriptions.

²¹ Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 9, pp. 617-620 et pp. 624-629.

C'est ce qu'ont montré les chercheurs qui ont étudié ce rapport de Forster à la Pologne²². Qu'elle soit exagérée ou non, sa description est cependant révélatrice du glissement qui s'opère dans la manière dont il considère certains peuples européens. Forster compare directement les paysans polonais aux habitants de la Terre de Feu qui lui avaient semblé si amorphes au cours du voyage, si dépourvus de tout signe d'humanité²³. Il écrit dans une lettre à Friedrich Justin Bertuch :

Die polnischen Pescherähs oder die große Menge des gemeinen Volks, ist und gehört bekanntlich nicht zu dem, was man die Nation nennt, denn sie hat keinen Anspruch auf irgend ein menschliches Vorrecht, geschweige ein bürgerliches. Doch ich irre mich; ein Fünkchen der *aurae divinae*, das noch nicht ganz und gar in dem gemeinen Polen verglommen ist, giebt dem Bonzenheere das Mittel in die Hand, dem armen Halbmenschen im Namen Gottes und aller Heiligen das noch zu rauben, was sein harter Herr ihm noch gelassen hat.²⁴

La comparaison avec les habitants de la Terre de Feu, que Forster désigne sous le nom de Pécherais depuis le *Voyage autour du monde*, nourrit la critique des sociétés européennes : Forster retrouve en Europe même une incapacité à se perfectionner qui semble totale et des caractéristiques qui lui semblent tout aussi éloignées de la nature humaine que celles des habitants de la Terre de Feu. Comme pour les habitants de la Terre de Feu, les formules choisies par Forster permettent de comprendre qu'il considère cet état de fait comme une corruption de ce qui fait l'homme : cette *aura divina*, présente au début chez les serfs polonais, a été perdue progressivement en différentes circonstances, tout comme les habitants de Terre de Feu ont perdu peu à peu les caractéristiques qui faisaient leur humanité, pour Forster. Cette expression *aura divina* est intéressante dans la mesure où elle éclaire l'interprétation par Forster de ce qui s'est produit au sein du peuple polonais au fil des générations. L'expression est employée par Horace dans les *Satires*²⁵. Elle désigne chez ce dernier l'étincelle de la divinité présente dans

²² Voir à ce propos en particulier SALMONOWICZ Stanislaw, « Georg Forster und sein Polenbild: Kosmopolitismus und nationale Stereotyp », *Medizinhistorisches Journal* 23 (3/4), 1988, pp. 277-290 ; SCHULTZ Helga, « Georg Forster und Polen - Irritationen und Vorurteile; Gedenkband für Michael Weinzierl », in: BADER-ZAAR Brigitta, GRANDNER Margarete et SAURER Edith, *Auf dem Weg in die Moderne - Radikales Denken, Aufklärung und Konservatismus*, Innsbruck, Studien Verlag, 2007, pp. 47-63.

²³ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1966, pp. 382-383. Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 2, p. 154.

²⁴ FORSTER Georg, « Georg Forster an Friedrich Justin Bertuch, 23.12.1784 », in: *Werke: Briefe 1784-1787*, vol. 14, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 254. « Les Pécherais polonais, ou bien la grande foule du commun du peuple, n'est pas ce qu'on appelle la nation ni n'en fait partie, comme on le sait, car elle n'a aucune prétention à quelque prérogative de l'humanité, ni encore moins à une prérogative citoyenne. Mais je me trompe : une petite étincelle de l'aura divine, qui ne s'est pas encore entièrement éteinte chez le Polonais commun, donne à l'armée de bonzes le moyen de dérober encore à ce pauvre qui n'est homme qu'à moitié, au nom de Dieu, ce que son maître sévère lui avait encore laissé. »

²⁵ « Quin corpus onustum hesternis vitiis animum quoque praegravat una atque adfigit humo divinae particulam aurae. » HORACE, « Sermonum Liber Alter », in: VOLLMER Friedrich (éd.), *Q. Horati Flacci Carmina recensuit F. Vollmer*, Leipzig, B. G. Teubner, 1907, p. 215. Traduction par François Richard : « le corps, alourdi par les

l'esprit de l'homme, mais elle est employée dans un vers qui décrit le péril dans lequel se trouve cette étincelle lorsque le corps se laisse aller à des excès, en l'occurrence à des excès de table. C'est au contraire le dénuement matériel dans lequel se trouve le serf polonais, auquel on retire tous ses moyens de subsistance, qui mène à ce péril pour l'esprit et son étincelle divine dans la lettre de Forster, mais dans les deux cas il s'agit d'une remise en question par le corps de l'esprit, par les excès dans un cas, les trop grandes privations physiques en raison d'une extrême pauvreté dans l'autre.

Par ses voyages, Forster dispose de la capacité de comparer sans intermédiaire la situation des Polonais et celle des habitants de la Terre de Feu. Même s'il est possible que Forster ait forcé le trait de la caricature pour décrire les Polonais pour des raisons de dépit et d'amertume personnels, il n'en reste pas moins qu'il compare les deux peuples et qu'il ne reconnaît aucun avantage aux Polonais. Ce n'est pas la première comparaison de Forster entre Européens et peuples extra-européens qui tourne au désavantage des Européens, mais pour la première fois, il ne s'agit plus seulement de la critique du comportement immoral de certains individus, mais d'une critique du mode de fonctionnement de la société dans son ensemble, et en l'occurrence du système de servage qui règne alors en Pologne. Les critiques formulées par Forster contre les marins au cours du voyage autour du monde, ou contre les colons dans certaines recensions de récits de voyage pouvaient être très virulentes, mais elles restaient dirigées contre des individus, ou bien elles concernaient un groupe social restreint rejeté par la société, comme les brigands ou les forçats envoyés en Australie ; ce n'est plus le cas ici. La différence essentielle entre les habitants de la Terre de Feu et les serfs polonais est que pour les premiers, ce sont les effroyables conditions de vie dans leur milieu naturel qui les ont peu à peu dépossédés de leur humanité selon Forster, tandis que les Polonais ont été dépossédés de ce qui fait d'eux des êtres humains à part entière par une volonté politique. Cela devient manifeste

excès de la veille, pèse sur l'âme et cloue à terre cette partie de l'intelligence divine. » HORACE, *Œuvres Complètes: Satires, épîtres, art poétique*, vol. 2, Paris, Garnier Frères, 1944, p. 180. Cette désignation de l'esprit humain a également été employée par Descartes dans sa « Lettre à Chanut » : « Le chemin que je juge qu'on doit suivre pour parvenir à l'amour de Dieu par la seule force de notre nature, est qu'il faut considérer qu'il est un esprit, ou une chose qui pense, en quoi la nature de notre âme ayant quelque ressemblance avec la sienne, nous venons à nous persuader qu'elle est une émanation de sa souveraine intelligence, *et divinae quasi particula aerae*. » DESCARTES René, « Descartes à Chanut, 1^{er} février 1647 », in: ADAM Charles et TANNERY Paul (éds.), *Œuvres de Descartes*, vol. IV: Correspondance juillet 1643-avril 1647, Paris, Cerf, 1901, p. 608. Il est cependant peu probable que Forster ait eu connaissance de cette lettre, on peut donc supposer que Forster fait ici référence au poème d'Horace.

dans l'écrit révolutionnaire *Des Rapports que l'art de gouverner entretient au bonheur de l'humanité*. Forster y propose une définition du bonheur :

Von Jugend auf gewohnt, den Zustand des Behagens und Bewußtseyns angenehmer Eindrücke als unsere Bestimmung anzusehen, oder, mit anderen Worten, zu glauben, daß ein Wesen, welches Genuß und Schmerz unterscheiden kann, nur für den erstern geboren seyn könne, bilden wir uns allmählig eine Vorstellung von jener wünschenswerthen Art zu seyn, worin die Summe angenehmer Eindrücke die Summe der unangenehmen nicht nur übersteigt, sondern auch durch ihre Abwechselung und Mannichfaltigkeit einen stets neuen Reitz zuwege bringt, und neue Quellen der Empfänglichkeit in uns öffnet. Sollen wir es einstweilen bei dieser Definition bewenden lassen?²⁶

À partir de cette définition, il compare l'état de bonheur du paysan anglais et du serf polonais. Pour Forster, le bonheur de l'homme est nécessairement associé à des conditions de vie suffisamment aisées pour pouvoir mener une réflexion qui ait un autre objet que la simple subsistance :

Dann wäre, zum Beispiel, der Zustand des Englischen Pächters *Glück*, und der des Polnischen Leibeignen *Elend* zu nennen. Der wohlhabendere Mann, der allen Überfluß seiner fetten Äcker und Weiden genießt, gut gekleidet ist, und in einem netten, reinen, mit schönem Geräthe versehenen Hause wohnt, ist zugleich in Rücksicht seines Geistes, seines Gefühls, seiner Grundsätze, seiner Überlegung, seiner Kenntnisse, mit Einem Worte, als *Mensch*, derjenige, der bei weitem den Vorzug verdient. Ihm ist wohl in allen seinen Verhältnissen; und in diesem behaglichen Zustande blickt er um sich her, forscht nach, wer, von wannen und zu welchem Ende er sey, giebt also dem bessern Theile seines Wesens, der Vernunft, die ihn über die ganze sichtbare Schöpfung hebt, ihre zweckmäßige Entwicklung, und fängt an, sich seiner Menschenwürde bewußt zu seyn. Der ausgemergelte Sklav des Sarmatischen Edelmanns hingegen, in einer morschen, räucherigen, nackten Hütte, im schmutzigen Schafpelze, vom Ungeziefer halb verzehrt, bei schwerer Arbeit und geringer, wo nicht gar ungesunder Kost, kennt bloß thierische Affekten, ruhet gedankenleer von seiner Anstrengung, und stirbt hin, ohne den höheren Sinnengenuß gekostet, ohne sich seiner Geisteskräfte gefreuet oder sie nur gekannt zu haben, um den Zweck seines Hierseyns gänzlich betrogen.²⁷

²⁶ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 567. « Habitué dès l'enfance à considérer le sentiment d'aise et de conscience que procurent des sensations agréables comme étant notre destination ou, en d'autres termes, à croire qu'un être sachant distinguer le plaisir de la souffrance ne saurait être né que pour le premier, nous nous faisons peu à peu une idée de cette enviable façon d'être, idée où la somme des impressions agréables non seulement dépasse la somme des désagréables mais en plus, grâce à l'alternance et à la diversité de ces sensations, fait naître un charme toujours nouveau et jaillir en nous de nouvelles sources de sensibilité. » Traduction par Jean-Paul Barbe *et al.* : FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, *op. cit.*, 1993, p. 24.

²⁷ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, pp. 567-568. « Alors il conviendrait de qualifier par exemple l'état du fermier anglais de bonheur et celui du serf polonais de misère. Le plus aisé des deux, celui qui savoure toute l'opulence de ses champs et gras pâturages, bien vêtu et vivant dans une maison propre et charmante pourvue de tout le nécessaire, cet homme-là est – si l'on considère à la fois son esprit, ses sentiments, ses principes, ses réflexions, ses connaissances – en un mot en tant qu'homme, celui qui mérite de loin qu'on lui accorde la préférence. Il est à l'aise dans toutes les situations qu'il rencontre et dans cet état de bien-être, il regarde autour de lui, cherche à découvrir qui il est, d'où il vient et à quelle fin il existe, il confère à la meilleure partie de son être – la raison, qui le porte au-dessus de tout l'univers visible – le déploiement qu'elle appelle et commence à prendre conscience de sa dignité d'homme. En revanche, l'esclave famélique du noble sarmate, vivant dans une cabane vermoulue, enfumée et dépourvue de tout, vêtu d'une peau de mouton sale, à moitié rongé par la vermine, subissant les effets d'un dur labeur et d'une nourriture

La dimension sensualiste de l'anthropologie de Forster trouve ici une application pratique dans sa manière de considérer les systèmes politiques européens : sans des conditions matérielles propices, qui lui permettent de développer ses capacités et ses dispositions, l'être humain n'est rien de plus qu'un animal. Si on ne lui donne pas la possibilité de faire usage de sa capacité à se perfectionner, en lui permettant d'agir sur son environnement, alors il reste pareil à l'animal. D'abord, l'être humain prospère matériellement, se réalise dans tous ses rapports à son milieu naturel, cultive des plantes et élève des animaux ; ce n'est qu'ensuite, à l'aide notamment du raffinement progressif de ses sens permis par ces bons rapports à l'environnement naturel, que l'homme peut avoir le loisir et la faculté d'éveiller peu à peu sa raison et sa conscience, ce qui est le but même de son développement.

Forster constate cette inadéquation, dans certaines régions d'Europe, entre le potentiel de perfectibilité dont disposent les peuples et l'état réel dans lequel ils se trouvent. Quel peut être, dès lors, le facteur qui permettrait à ces peuples de combler ce fossé ?

3) Le facteur de l'adéquation entre perfectibilité potentielle et état réel des peuples : le commerce ?

Forster dresse dans les *Vues sur le Rhin inférieur* un tableau historique de l'humanité considérée selon le critère de la capacité à se perfectionner. Le médium principal de cette capacité à se perfectionner est constitué par les rapports entre les peuples, et ce rapport entre les peuples est développé en premier lieu par le commerce. Le commerce vient alors doubler et compléter les sciences : Forster l'affirme dans *Cook, l'explorateur*, il a été le moteur premier des grandes découvertes et des grands voyages d'exploration. Mais considéré du point de vue des fins de l'humanité, le commerce n'est pas uniquement un moyen trivial de parvenir à la connaissance ; il est également lui-même une médiation entre les peuples, peut-être même plus encore que la connaissance. La liberté permet le développement du commerce, et le commerce, s'il n'est pas lui-même une fin en soi, est le médium le plus puissant du perfectionnement des peuples, par l'élargissement de leur sphère d'activité, et donc de leur sphère de connaissance et

parcimonieuse sinon malsaine, ne connaît guère que des instincts animaux, se repose de ses efforts l'esprit vide de toute pensée et s'éteint lentement sans avoir goûté à un plaisir des sens plus élevé, sans avoir joui des forces de son esprit ou sans même les avoir connues, complètement trompé sur les fins de sa présence en ce monde. » Traduction par Jean-Paul Barbe *et al.* : FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, *op. cit.*, 1993, pp. 24-25.

de réflexion. Cela apparaît à travers la comparaison entre Aix-la-Chapelle et sa voisine néerlandaise, la petite ville de Vaals, que Forster présente dans les *Vues sur le Rhin inférieur*. À Aix-la-Chapelle, le perfectionnement des techniques et du commerce est grandement freiné par la pression que le souverain fait subir à ses sujets par les régulations qu'il impose aux manufactures. C'est ainsi que Forster n'hésite pas à comparer le statut des sujets à celui des esclaves noirs dans les îles sucrières²⁸. Le contraste est grand avec les manufactures situées au-delà de la frontière avec les Pays-Bas. La liberté, notamment de culte, a conduit les protestants de la ville d'Aix-la-Chapelle à s'établir à Vaals, et cette liberté a permis en l'espace de quelques années de développer une grande prospérité commerciale. Le symbole de cette liberté et de cette prospérité commerciale est la famille Clermont, dont Forster mentionne les manufactures²⁹. Johann Arnold von Clermont, propriétaire de manufactures de drap et de tissus à Aix-la-Chapelle, avait décidé de quitter la ville pour Vaals dans les années 1750 en raison de la rigidité des régulations. C'est la description de la manufacture de la famille Clermont qui fournit à Forster la matière de ses réflexions sur le commerce, qui vont bien au-delà de la seule prospérité économique :

Es beschäftigt die Phantasie auf eine äußerst überraschende Art, hier auf einem Punkte so mancherlei Produkte fremder, zum Theil der entferntesten Erdgegenden ankommen, zur Verfertigung und Bereitung eines neuen Fabrikats angewandt, und dieses wieder in eben so entlegene Länder versendet zu sehen. [...] Nur die Sorge für unmittelbare Erhaltung kann dem Bemühen nach einem größeren Wirkungskreise Abbruch thun, und auch dies nur so lange, bis die Erfahrung gemacht ist, daß im letzteren das erstere zu finden sei. Es scheint indeß doch, daß allzugroßer Reichthum der Natur den Handel beinahe eben so wenig begünstigt, wie ihre allzugroße Kargheit.³⁰

La thématique de l'extension de la sphère dans laquelle l'être humain peut agir et perfectionner son rapport à un environnement de plus en plus étendu est mise en relation directe avec le commerce : bien davantage qu'une source de richesse, le commerce est ce mobile qui permet à l'être humain d'étendre ses connaissances et son ouverture d'esprit, et contribue

²⁸ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, op. cit., 1958, pp. 94-96.

²⁹ Ibid., p. 96.

³⁰ Ibid., pp. 97-98. « Voir ainsi arriver en un seul point tant de produits venus de régions étrangères et en partie si reculées, employés pour la fabrication et la préparation d'un nouvel objet, lui-même renvoyé à nouveau dans des pays tout aussi éloignés, occupe l'imagination d'une manière extrêmement surprenante. Seul le souci de la conservation immédiate peut interrompre l'effort de la recherche d'une sphère d'activité plus étendue, et même cette interruption ne dure que jusqu'au moment où l'on fait l'expérience du fait que c'est dans cette recherche d'une sphère d'activité plus étendue que réside la conservation. Il semble donc bien ainsi qu'une richesse par trop importante de la nature favorise presque tout aussi peu le commerce qu'une frugalité par trop importante de cette même nature. »

indirectement au développement de sa moralité et de sa liberté, notamment politique. Il n'est cependant lui-même rendu possible que par un système politique dans lequel le despotisme ne règne pas, ce qui, selon Forster, explique la prospérité de Hambourg et de Francfort ou la décadence de Cologne, de Nuremberg et d'Aix-la-Chapelle³¹. Forster poursuit en soulignant le rôle du marchand dans le développement de l'humanité dans son intégralité :

Der große Kaufmann, dessen Spekulationen das ganze Rund der Erde umfassen und Kontinente an einander knüpfen, [ist] in seiner Thätigkeit des Geistes und in seinem Einfluß auf das allgemeine Regen der Menschheit nicht nur einer der glücklichsten, sondern durch die Masse von praktischen Erfahrungen, welche jenes Verkehr bei ihm täglich vergrößert, und durch die Ordnung und Abstraction der Begriffe, die man bei einem umfassenden Geiste voraussetzen darf, zugleich einer der aufgeklärtesten Menschen; mithin vor vielen andern derjenige, der die höhere Bestimmung unsers Wesens (zu wirken, zu denken, und vermittelst klarer Begriffe die objektive Welt in sich selbst zu concentriren) auf eine sehr vollständige Art erreicht.³²

Le commerce, selon Forster, permet de faire profiter les deux peuples qui échangent des marchandises de la prospérité et de l'état d'avancement de l'autre, tandis que la connaissance et le développement des sciences est souvent à sens unique et profite à un peuple sans qu'il ne donne rien en retour au peuple sur lequel il a acquis des connaissances. Pire encore, la seule présence de représentants d'un peuple jusqu'alors inconnu peut détruire l'identité du peuple autochtone, une évolution que Forster commence déjà à entrevoir, tant par l'observation directe dans les îles des mers du Sud que par ses lectures de récits de voyage à propos d'autres régions où les peuples autochtones sont entrés en contact avec les Européens. Le développement du commerce entre différents peuples ne présente généralement pas ce risque pour Forster, et à ce titre, il ne reprend pas la critique du progrès économique présent chez Ferguson. Forster déplore parfois le mauvais comportement des Européens attirés par l'appât du gain, mais il ne remet jamais en question la progression du commerce lui-même. Le commerce est avant toute chose une activité fondamentale de la vie en société, l'échange de biens entre les individus permet également des échanges culturels indispensables au perfectionnement des rapports que les êtres humains entretiennent entre eux et avec leur environnement, en raison de la spécialisation

³¹ Ibid., p. 99.

³² Ibid. « Le grand marchand, dont les spéculations embrassent la totalité du globe et attachent les continents les uns aux autres n'est pas seulement, dans l'activité de son esprit et son influence sur le mouvement général de l'humanité, l'un des hommes les plus heureux, mais aussi en même temps l'un des hommes les plus éclairés, grâce à la quantité d'expériences pratiques que ces échanges augmentent chaque jour en lui, et grâce à l'ordre et l'abstraction des concepts que l'on peut supposer chez un esprit complet ; et par là même il est aussi, bien plus que nombre d'autres, celui qui atteint la plus haute destination de notre être (agir, penser, et concentrer en lui-même le monde objectif au moyen de concepts clairs) d'une manière exhaustive. »

nécessaire que connaissent les sociétés modernes. Dans le même texte, quelques pages auparavant, Forster souligne le rôle du commerce dans la formation de l'esprit :

Das Phänomen des fortwährenden Austausches verschiedener Produkte der Natur und der Kunst gegen einander ist aber unstreitig desto wichtiger, weil die Ausbildung des Geistes so innig damit verbunden ist.³³

Si le commerce est si essentiel, c'est en raison de sa signification centrale pour la nature de l'être humain et toute possibilité de développer son esprit, grâce à l'ouverture que signifie cet échange. Le commerce, et la prospérité matérielle qu'il peut créer, permet également de créer des conditions de vie agréables et un temps de loisir qui peuvent permettre à chacun, y compris au paysan, de développer sa connaissance et ses réflexions, et donc d'œuvrer à sa propre perfectibilité. Cela n'est cependant possible que lorsque la société a mis en place un système économique qui permet à chacun de ne pas consacrer l'intégralité de son temps à la recherche de sa subsistance. Cela apparaît clairement dans la comparaison par Forster de la vie des paysans anglais et des paysans polonais dans *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*³⁴.

À l'inverse des idées de l'évêque de Salisbury présentes dans l'introduction du troisième voyage de Cook³⁵, Forster ne considère pas les possibilités de commerce permises par les voyages d'exploration comme une source de puissance économique au seul profit de la Grande-Bretagne, qu'il faudrait poursuivre pour des raisons patriotiques, mais au contraire comme une ouverture universelle sur l'humanité dans son entier. Le commerce n'est pas seulement motivé par l'appât du gain pour Forster, et sa valeur pour l'humanité ne réside pas seulement dans le fait qu'il permet de développer la connaissance ; il dispose également d'une valeur intrinsèque pour l'humanité. Cela permet également de relire *a posteriori* les remarques de Forster sur les habitants de la Terre de Feu dans le *Voyage autour du monde* d'une manière différente : l'absence d'intérêt pour les biens matériels inconnus, et donc pour tout échange de biens matériels dont font preuve ces habitants témoigne pour Forster d'une incapacité à se

³³ Ibid., p. 97. « Le phénomène de l'échange constant de différents produits de la nature et de l'art possède une importance d'autant plus grande que la constitution de l'esprit y est si intimement liée. »

³⁴ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, pp. 567-568.

³⁵ DOUGLAS, « Introduction », *art. cit.*, 1784.

perfectionner, précisément en raison de ce caractère fondamental du commerce ou du troc pour tout échange entre les êtres humains, en particulier culturel³⁶.

C) Une critique interne des Lumières par l'intermédiaire de la perfectibilité

1) Les Lumières incapables de partager leurs accomplissements au service du bien commun ?

La confrontation de l'Europe aux peuples extra-européens fournit l'occasion d'une double critique par Forster. En premier lieu, certains peuples extra-européens vivent bien davantage en adéquation avec leur environnement que les peuples européens, sans pour autant être des hommes de l'état de nature. La forme de société qu'ils ont construite épouse parfaitement l'environnement qui les entoure et permet une interaction parfaite avec cet environnement. En Europe, des peuples entiers sont maintenus dans l'ignorance des Lumières, et vivent dans la méconnaissance totale de l'avancée sans précédent de la connaissance humaine, de la même manière que les hommes des Lumières ont côtoyé les marins du *Resolution* au cours du voyage sans jamais vraiment se mêler, comme deux mondes différents au sein d'une même société. Cette critique se déploie dans la correspondance de Forster, à propos du peuple polonais, puis dans les *Vues sur le Rhin inférieur*, à propos des habitants d'un certain nombre de villes situées le long du Rhin. Ce ne sont pas des critiques qui visent ces couches les plus modestes de la population elles-mêmes, mais bien les élites politiques, religieuses et intellectuelles qui se sont refusées, pour des raisons diverses, à partager avec eux cette avancée dans tous les domaines et à les hisser au même niveau de perfectionnement.

Forster est longtemps convaincu du lien direct entre le développement du perfectionnement des élites culturelles d'un pays et le développement, par voie de conséquence, de l'ensemble des habitants de ce pays. Cet optimisme s'estompe peu à peu, jusqu'à ce que le décalage profond entre ces deux niveaux de développement apparaisse de manière évidente dans les *Vues sur le Rhin inférieur*. Forster y écrit :

Wo die äußerste Armuth den Handarbeiter drückt, wo er mit aller Anstrengung, deren er fähig ist, nie mehr als nothdürftige Befriedigung der unentbehrlichsten Lebensbedürfnisse erwerben kann; da

³⁶ FORSTER, *Reise um die Welt*, op. cit., 1966, pp. 382-383.

ist Unwissenheit sein Loos mitten in einem Lande, wo die Wissenschaft die höheren Volksklassen mit ihrem hellsten Stral erleuchtet.³⁷

La présence d'universités ou de centres culturels importants dans une région devrait permettre le perfectionnement de l'ensemble de la société, une idée importante pour les Lumières tardives dans l'espace germanique, pour lesquelles il est nécessaire de faire parvenir à la connaissance non seulement les élites, mais aussi, progressivement, l'ensemble du peuple. Or Forster constate l'échec de cette mission, qui est peut-être en partie celui de la *Popularphilosophie* : les réseaux de lettrés, les revues scientifiques se sont solidement établis dans tout l'espace germanique, mais une grande partie de la société reste exclue de cette vaste entreprise de diffusion des Lumières.

Forster prend pour cible les Lumières elles-mêmes, dans leur sociabilité et leur mode d'organisation : la tâche d'un lettré est avant tout, pour Forster, d'apporter sa contribution à l'interprétation de la nature et de l'homme dans sa totalité, aussi particulier l'objet de sa réflexion soit-il. Le lettré doit s'efforcer de ne jamais perdre de vue cette totalité. Or il existe une tendance de fond dans les Lumières, en particulier dans l'espace germanique, celle d'une spécialisation si grande des sciences que la cohésion et la logique de la totalité de la connaissance scientifique en est perdue de vue par la plupart des lettrés. Forster décrit et condamne cette spécialisation dans *Un aperçu de la nature dans sa totalité*³⁸. Un grand nombre de lettrés sont incapables d'une telle hauteur de vues, en partie, souligne Forster, en raison du manque de mobilité sociale : certains savants atteignent des postes prestigieux et dans lesquels ils peuvent exercer une grande influence sans avoir les capacités requises, parce qu'ils ont bénéficié de privilèges et d'avantages liés à leur statut social et non à leurs compétences ou à leur intelligence. En 1784, Forster mentionnait déjà dans son discours tenu à l'occasion de son entrée en fonction en tant que prorecteur à Cassel le fait que le destin des hommes est déterminé dès le berceau, rendant ainsi vains les efforts des meilleurs professeurs³⁹.

³⁷ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, op. cit., 1958, p. 99. « Là où la pauvreté extrême pèse sur l'artisan, là où il ne peut jamais parvenir à davantage qu'à la satisfaction élémentaire de ses besoins vitaux les plus indispensables, malgré le déploiement de tous les efforts dont il est capable ; alors l'inculture est son lot au milieu même d'un pays où la science éclaire les classes supérieures du peuple de ses plus vifs rayons. »

³⁸ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », art. cit., 1974, p. 77.

³⁹ FORSTER, « Rede bei dem Antritt des Prorektorats am Collegium Carolinum in Cassel [première publication posthume 1843] », art. cit., 1974, p. 124.

2) Les Lumières, un dogmatisme érudit ou une curiosité d'esprit ?

Forster se place dans la filiation d'une longue lignée de physiciens et de naturalistes qui commence avec Newton. Les théories de ce dernier sont centrales pour la compréhension des idées de Forster, et cette influence ne se réduit pas au domaine des sciences, mais s'étend également à l'explication de l'homme. Forster admire également beaucoup l'œuvre de Linné, et reconnaît constamment ce qu'il doit à ceux qui l'ont précédé⁴⁰. Au cours de son activité de rédacteur de recensions et de traducteur, Forster prend constamment position dans les controverses scientifiques de son temps, qui voient s'affronter différentes théories. Souvent, il n'hésite pas à créer sa propre position à partir de la synthèse de théories de différents auteurs.

Cependant Forster a observé au cours de son voyage dans les mers du Sud d'autres modèles d'explication du monde. Il estime souvent qu'ils sont moins évolués que ceux des Lumières, voire faux, mais il est également souvent frappé par leur adéquation à l'environnement qu'ils sont censés expliquer. Certaines théories scientifiques auxquelles il est confronté au cours de son activité de lettré dans l'espace germanique le conduisent à comprendre tout à la fois l'intérêt et le danger potentiel des théories scientifiques d'interprétation de la nature créées par l'homme : lorsque ces théories ne sont pas en adéquation avec les observations faites par Forster ou par d'autres voyageurs ou scientifiques, Forster n'a de cesse de les dénoncer. C'est le cas à la fin des années 1770 de la théorie de formation des planètes de Buffon ; c'est toujours le cas dix ans plus tard lorsque Forster critique la classification raciste des êtres humains par Meiners. Cependant, même lorsqu'une théorie scientifique est en adéquation avec toutes les observations faites jusqu'alors, elle est susceptible d'être remise en question et de voir ses principes réfutés, alors même que ces principes semblaient inébranlables auparavant. Forster prend conscience de cela en partie par sa lecture de Buffon et sa critique de la classification de Linné.

Pour Forster donc, il existe des modèles d'explication de la nature compatibles avec les observations qui ont été faites jusqu'à présent, mais qui sont susceptibles d'être remis en question à tout moment par des observations nouvelles qui les réfuteraient. D'une certaine

⁴⁰ Voir notamment BUFFON, *Herrn von Büffons Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere. Mit Vermehrungen aus dem Französischen übersetzt*, op. cit., 1780, p. I. Forster y reprend l'image employée par Newton du savant qui ne peut progresser qu'en étant juché sur les épaules de ses prédécesseurs. Voir à propos du rôle de l'éducation la première sous-partie du chapitre 9, pp. 583-615.

manière, cette conception de Forster présente des points communs avec les théories de Karl Popper, qui affirme qu'à la différence de ce que soutiennent les conventionnalistes, une science n'est science que si elle peut être remise en question par une expérience contradictoire. C'est le critère de falsifiabilité⁴¹.

Cette théorie épistémologique de Forster a des conséquences anthropologiques : les connaissances dont l'on croit disposer d'un objet et de sa place dans le monde sont toujours susceptibles d'être remises en question. Ce qui importe réellement est l'attitude de recherche et d'interrogation perpétuelle sur cet objet et sa place dans le monde, une attitude qui est justement décrite chez Forster par le terme de perfectibilité. La curiosité d'esprit dont témoigne un peuple de manière concrète en toute situation est le premier signe de cette attitude, bien davantage que la thésaurisation figée de connaissances supposées incontestables, quelle que soit la quantité et même la qualité de ces connaissances⁴². C'est ce qu'exprime Forster lorsqu'il critique les mauvais élèves de Linné qui, incapables de comprendre cette nuance, se contentent d'apprendre par cœur la nomenclature des espèces sans songer même à la possibilité de les remettre en question⁴³, ou lorsqu'il critique Meiners et son « océan de citations » uniquement voué à confirmer son système⁴⁴. Cette attitude correspond à une mauvaise compréhension des Lumières et de ce qui devrait être leur but ultime, l'accession de l'ensemble de l'humanité à un rapport plus parfait à ce qui l'entoure. Les connaissances scientifiques ne sont pour Forster qu'un moyen au service de ce but et non le but lui-même.

L'évolution que constate Forster vers une connaissance scientifique qui se coupe de plus en plus des peuples et de leurs rapports réels à leur environnement naturel et social mène donc à un retour inattendu des préjugés et du dogmatisme : il est possible que le grand nombre de ces connaissances supposées empêche la progression plutôt qu'il ne la favorise, puisqu'en considérant toutes ces connaissances comme des vérités absolues, l'être humain s'enferme dans un réseau de certitudes et de préjugés qui ne lui permettent plus de penser hors de ce cadre, mais au contraire le conduisent à supposer, par exemple, l'infériorité de l'autre, celui qui ne

⁴¹ POPPER, *Logik der Forschung. Zur Erkenntnistheorie der modernen Naturwissenschaft*, op. cit., 1935, pp. 40-50.

⁴² Forster souligne cette importance de la curiosité d'esprit pour évaluer le degré de perfectionnement d'un peuple dès le récit de son voyage autour du monde. Voir la deuxième sous-partie du chapitre 2, pp. 151-154.

⁴³ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », art. cit., 1974, p. 79.

⁴⁴ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », art. cit., 1974, pp. 192-193. Voir la deuxième sous-partie du chapitre 2, p. 129.

dispose pas de ces connaissances. C'est en particulier le cas de la théorie des races de Meiners, qui, pour Forster, ne s'est élevé au dessus des préjugés du peuple que pour mieux y replonger. Forster écrit dans sa recension du *Göttingisches historisches Magazin* :

[Meiners kehrt] gerade auf den Punct zurück, wo er die geringsten seiner Landsleute bey ihrem Vorurtheil und Nationalstolz verliess, nemlich zu der parteyischen Vorliebe für sein Volk und Vaterland.⁴⁵

La quantité énorme de connaissances, mais mal comprises et mal employées, présentes dans les écrits de Meiners, qui fait preuve d'érudition dans le sens le plus négatif du terme pour Forster, l'a conduit à perdre de vue la vérité. Forster écrit à ce propos :

Meiners kann nichts mehr als seinen ungeheuern Collectaneensack voll Cruditäten ins Publicum ausleeren.⁴⁶

Loin de permettre le perfectionnement des connaissances de ses lecteurs par une présentation réfléchie et cohérente des faits qu'il emploie, Meiners utilise ces faits pour montrer l'infériorité de la plus grande partie de l'humanité comparée aux Européens ; les préjugés des catégories sociales les plus basses dans la société allemande se retrouvent dans l'œuvre de Meiners, qui emploie des connaissances qu'il aurait pu utiliser pour faire progresser ses concitoyens. Or au contraire, Meiners les emploie pour flatter leurs préjugés de l'infériorité de ce qui est inconnu.

D'une certaine manière, Meiners semble ici illustrer le danger qui guette les Européens tel que Forster le décrit dans *De la Formation locale et générale*⁴⁷ : en s'appuyant sur l'histoire et sa lecture des récits de voyage, Meiners s'est convaincu que le degré d'universalité de la pensée des Européens atteste de leur supériorité innée à l'égard du reste de l'humanité. En réalité, ce que Meiners prend pour des idées universelles est seulement une conception particulière dictée par un milieu, synthétisée et coupée de la situation empirique, du point de l'espace et du temps qui en avait été à l'origine. Un grand nombre de ces idées n'a rien d'universel en réalité, mais a été abstrait de l'expérience par Meiners ainsi que par ses

⁴⁵ FORSTER, « Recension : Göttingisches historisches Magazin, von C. Meiners und L. T. Spittler [1791] », *art. cit.*, 1977, p. 243. « Meiners revient au point exact où il s'était détaché des préjugés et de la fierté nationale des plus médiocres de ses compatriotes, c'est-à-dire la préférence partisane accordée à son propre peuple et à sa propre patrie. »

⁴⁶ FORSTER Georg, « Georg Forster an Friedrich Heinrich Jacobi, 19.11.1788 », in: *Werke: Briefe Juli 1787 - 1789*, vol. 15, Berlin, Akad.-Verl., 1981, p. 208. « Meiners ne peut rien faire de plus que déverser son énorme sac de citations plein de vulgarités dans le public. »

⁴⁷ Voir la troisième sous-partie du chapitre précédent, pp. 502-517.

prédécesseurs. En affirmant la supériorité, et même la validité exclusive de ces idées face aux conceptions de tous les autres peuples de la terre, Meiners, sans le savoir, puise directement dans les préjugés propres à son milieu naturel et social. Comme tous les êtres humains, Meiners est originaire d'un milieu qui lui a imposé un certain particularisme local. Le but que devraient poursuivre les penseurs des Lumières, selon Forster, est la recherche d'une certaine universalité de leurs jugements, de manière précisément à leur permettre de s'abstraire de ce particularisme vecteur de préjugés à l'égard de tout ce qui est étranger. Pour que cette abstraction porte ses fruits, il est cependant indispensable qu'elle soit établie rigoureusement à partir d'observations empiriques et que ces penseurs conservent la conscience de leur milieu particulier. Or c'est précisément là ce qui a manqué à Meiners, trop prompt à tenir pour acquis ce qu'il souhaitait prouver et ne remettant jamais en question la fiabilité de ses sources. Le résultat est qu'au lieu d'atteindre à une certaine universalité de ses vues qui lui aurait permis de s'élever au-dessus de son particularisme local, Meiners a haussé les préjugés de ce particularisme au rang d'une prétendue universalité des valeurs, en ignorant les sources empiriques fiables et en retombant ce faisant, sans le savoir, dans les préjugés locaux de son milieu d'origine. Aucune pensée n'est possible sans une interaction de la raison et de la sensibilité pour Forster, et en souhaitant ainsi présenter un système fondé uniquement sur la raison, Meiners y a inconsciemment laissé entrer la sensibilité sous la pire forme qui soit, celle des préjugés locaux. Il est vain de prétendre présenter une pensée abstraite de la sensibilité, car une telle pensée n'aurait aucun contenu. Par conséquent, si le savant ne contrôle pas sous quelle forme et de quelle manière la sensibilité et le rapport à l'environnement local participent à cette pensée, la sensibilité s'impose de la manière la moins éclairée qui soit, à travers la méfiance, voire la haine de tout ce qui ne relève pas de l'environnement d'origine du savant. Ce dernier établit alors un édifice théorique qui cherche à se donner, par l'érudition qui y est à l'œuvre, une apparence d'universalité, mais qui n'est en réalité qu'une sublimation de préjugés locaux, élevés au rang de lois universelles. Il va sans dire que ce n'est pas là la conception des Lumières de Forster.

3) La perfectibilité, grille de lecture de la réalité : de l'épistémologie à l'anthropologie

Les connaissances scientifiques mal comprises, parce que mal transmises au peuple, viennent masquer le rapport réel de l'homme à son environnement, alors qu'elles devraient au

contraire éclairer ce rapport et le rendre plus intelligible. C'est ainsi que Lessing mettait déjà en garde contre cette accumulation dans *Über die Wahrheit*, et incitait au contraire l'être humain à développer sa capacité personnelle à découvrir la vérité, d'une manière dynamique, plutôt qu'à accumuler une supposée vérité de manière statique :

Nicht die Wahrheit, in deren Besitz irgendein Mensch ist oder zu sein vermeinet, sondern die aufrichtige Mühe, die er angewandt hat, hinter die Wahrheit zu kommen, macht den Wert des Menschen. Denn nicht durch den Besitz, sondern durch die Nachforschung der Wahrheit erweitern sich seine Kräfte, worin allein seine immer wachsende Vollkommenheit besteht. Der Besitz macht ruhig, träge, stolz [...].⁴⁸

Par conséquent, la quantité de connaissances amassées par un peuple ne saurait être un critère suffisant de l'avancement de ce peuple, parce qu'il suffit qu'une petite élite intellectuelle produise ces connaissances de manière mécanique sans les articuler les unes aux autres ni les transmettre de manière satisfaisante aux autres membres de ce peuple pour qu'elles perdent, *de facto*, toute leur utilité. Elles masquent donc l'état d'avancement réel d'un peuple, parfois bien inférieur à ce que laisse supposer la masse des connaissances accumulées. La capacité de chaque individu à se perfectionner au service du tout, dans les limites de ses propres facultés et de manière complémentaire aux autres individus, est ce qui pour Forster devrait être le critère de l'état d'avancement d'un peuple. Des connaissances scientifiques abondantes, mais hors d'accès et incompréhensibles pour la plupart des individus qui constituent le peuple, peuvent même devenir dangereuses, parce qu'elles peuvent recréer un dogme et des préjugés qui remplacent la superstition et l'obscurantisme religieux contre lesquels elles étaient censées lutter. Les connaissances scientifiques sont le meilleur auxiliaire du perfectionnement de l'homme, mais parce qu'elles ne sont jamais une certitude et toujours susceptibles d'être modifiées, elles ne constituent pas un dogme indépassable et chaque individu doit comprendre qu'elles constituent un effort de réflexion sur le monde, mais en aucun cas une vérité incontestable et exclusive.

⁴⁸ LESSING Gotthold Ephraim, « Eine Duplik [1778] », in: RILLA Paul (éd.), *Gesammelte Werke: Philosophische und theologische Schriften II*, Berlin, Aufbau-Verlag, 1968, p. 27. « Ce n'est pas la vérité que quelque homme possède ou pense posséder qui fait la valeur de l'être humain, mais l'effort sincère qu'il a déployé pour parvenir à la vérité. Car ce n'est pas par la possession, mais par la recherche de la vérité que ses forces s'étendent, et c'est en ces forces uniquement que réside sa perfection toujours croissante. La possession rend calme, indolent, orgueilleux [...]. »

Le discours produit par les hommes des Lumières sur les peuples extra-européens, et la manière dont ces peuples sont considérés en Europe, sont donc révélateurs d'un large fossé entre la capacité qu'auraient les Européens à se perfectionner, compte tenu de leurs connaissances et de leurs techniques, et l'état réel de développement de la plupart des individus composant les différents peuples d'Europe. Forster critique avec force cette inadéquation entre un degré de perfectionnement théorique élevé dans les domaines des sciences et de la morale notamment, et le comportement des Européens.

Cela signifie-t-il que Forster considérerait la perfectibilité, comme l'auteur du concept, Rousseau, comme un outil de ce décalage et de la corruption qui semble régner dans les sociétés européennes ? Même si Forster critique souvent Rousseau, ce dernier n'en reste pas moins un précurseur de Forster dans le domaine de la critique des civilisations européennes, une critique dans laquelle la perfectibilité joue un rôle central. Il apparaît cependant dès à présent que le rôle joué dans ce domaine par la perfectibilité chez les deux auteurs n'est pas le même. Néanmoins, et même si la perfectibilité de Rousseau et celle de Forster n'ont pas le même statut, il apparaît indispensable de comparer la dimension de critique de la civilisation des deux auteurs, afin de dégager leurs similitudes et leurs différences.

II) Forster et la perfectibilité de Rousseau

Rousseau trouve l'origine de ses réflexions du second *Discours* dans les ouvrages des naturalistes de son temps, notamment Buffon. C'est également sur ce plan des sciences naturelles, bien davantage que sur un plan philosophique, que Forster se place pour contredire Rousseau. Pourtant la dimension rousseauiste est plus présente chez Forster qu'il ne semble de prime abord, et ce, alors même que Forster lui-même n'en avait pas nécessairement conscience.

A) Quel rapport à Rousseau ?

L'opposition de Forster à Rousseau est quasiment immédiate, parce que Forster connaît dès son séjour en Grande-Bretagne les écrits d'Adam Ferguson, qui cherche à réfuter

empiriquement l'existence d'un homme de l'état de nature ainsi que la conception rousseauiste de la perfectibilité.

1) Le refus de l'état de nature par Forster implique-t-il un rejet de la perfectibilité rousseauiste ?

Forster s'oppose dès le *Voyage autour du monde* à l'existence de peuples de l'état de nature affirmée par Rousseau, et poursuit cette opposition dans des textes bien plus tardifs comme *Cook, l'explorateur*, sans prendre en compte le caractère fictif de l'état de nature chez Rousseau. On peut certes lui reprocher, comme l'ont fait certains commentateurs, de ne pas avoir compris le second *Discours* de Rousseau. C'est ainsi que Uwe Paßmann a montré qu'il était difficile de savoir avec certitude quels ouvrages de Rousseau Forster avait lus⁴⁹. S'il est difficile d'identifier les lectures attestées de Rousseau par Forster, il est certain que ce dernier a eu connaissance de ces idées par les échanges scientifiques, par sa correspondance et son dialogue avec ses collègues et amis. Un tel mode de transmission des connaissances accroît cependant le risque de déformations ou de mauvaise compréhension des idées d'un auteur. Il est établi aujourd'hui qu'on peut démentir l'affirmation selon laquelle Forster n'aurait jamais lu aucun texte de Rousseau, puisque Forster cite des passages du second *Discours* dans certains de ses textes, notamment dans *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*⁵⁰.

Il est surtout intéressant de constater que pour Forster il est impossible de considérer l'état de nature comme un objet valable de la philosophie de l'histoire, puisqu'il n'a pas de vérité attestée dans la réalité. Pour réfuter cette théorie, Forster a recours à l'argument empirique : durant ses voyages, il n'a rencontré aucun peuple de l'état de nature ni rien qui permette de laisser supposer qu'il en existe ou qu'il en ait jamais existé :

Zu diesen allgemeinen Folgerungen, welche auf das Aggregat vieler einzelnen Beobachtungen gegründet sind, [...] scheinen mir folgende mit Recht gezählt werden zu können: [...] daß, so wie es kein Volk ohne Sprache, und keine Sprache ohne Vernunft giebt, so auch keinen blos thierischen Stand der Natur [...].⁵¹

⁴⁹ PABMANN, *Orte fern, das Leben. Die Fremde als Fluchtpunkt des Denkens. Deutsch-europäische Literatur bis 1820*, op. cit., 1989, p. 228. Voir également CURIC Anton, *Georg Forster, Gegen-Rousseau: seine Kritik und Rechtfertigung des Fortschritts*, Cologne, Voco-Ed., 1992, p. 70.

⁵⁰ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », art. cit., 1990, p. 569.

⁵¹ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », art. cit., 1985, p. 280. « Les conclusions suivantes me semblent pouvoir être comptées à juste titre au nombre des conclusions générales qui sont fondées sur l'agrégation de

Cet argument de l'impossibilité de penser l'existence de tout langage en dehors d'une société humaine provient du *Traité de l'origine du langage* de Herder⁵². Comme le soulignent Ludwig Uhlig et plus tard, Anton Curic, le postulat hypothétique de Rousseau s'oppose au postulat empirique de Forster⁵³, c'est une différence de méthode qui préside à ces divergences. Or cela pose dès le prime abord la question de la possibilité de similitudes entre la perfectibilité de Rousseau et celle de Forster : pour Rousseau, la perfectibilité est présente uniquement à l'état de germe durant l'état de nature, et ce sont des causes fortuites qui ont conduit à sa réalisation en l'homme⁵⁴. Dès lors, et puisque la perfectibilité aurait pu ne jamais apparaître, il est possible de lui attribuer l'origine des malheurs que rencontre l'homme dans la société, au fur et à mesure du développement de cette dernière. Chez Forster au contraire, la perfectibilité est présente en chaque homme, quel que soit l'idéal de perfection vers laquelle son peuple tende, parce qu'il n'existe pas d'homme vivant en dehors d'une société.

2) La perfectibilité et le couple antagoniste nature et culture chez Rousseau, Bonnet et Forster

Si Forster reprend à son compte certaines des critiques formulées à l'égard du second *Discours* plus de trente ans auparavant, il partage cependant certaines idées avec Rousseau, sans s'en rendre nécessairement compte. C'est en particulier le cas de sa réticence à accepter une théorie purement mécaniste de l'homme.

Peu de temps après la parution du second *Discours*, le naturaliste suisse Charles Bonnet fait paraître une lettre anonyme signée du pseudonyme Philopolis. Comme l'indique le pseudonyme choisi par l'auteur, il s'agit avant tout d'une défense de la société face à l'état de nature de Rousseau. Pour Philopolis, la première critique à l'égard du second *Discours* est qu'en

nombreuses observations particulières [...] : Que, de la même manière qu'il n'existe pas de peuple sans langue, ni de langue sans raison, il ne peut pas non plus exister un état de nature purement animal [...]. »

⁵² HERDER, « Abhandlung über den Ursprung der Sprache [1772] », *art. cit.*, 1985, pp. 712-715.

⁵³ UHLIG, *Georg Forster. Einheit und Mannigfaltigkeit in seiner geistigen Welt*, *op. cit.*, 1965, p. 65 ; CURIC, *Georg Forster, Gegen-Rousseau*, *op. cit.*, 1992, p. 29. Voir également à ce propos la lecture de Buffon par Rousseau commentée dans la deuxième sous-partie du chapitre 5, pp. 330-333.

⁵⁴ ROUSSEAU, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », *art. cit.*, 1964, p. 162.

réalité, l'état de culture ne peut qu'être naturel à l'homme, parce qu'il est une production des facultés de l'homme⁵⁵. Il écrit :

Tout ce qui résulte immédiatement des Facultés de l'Homme ne doit-il pas être dit résulter de la nature ? Or ; je crois que l'on démontre fort bien que l'état de Société résulte immédiatement des Facultés de l'Homme [...]⁵⁶.

Forster souscrit à cette thèse, en affirmant l'invalidité du couple antagoniste de Rousseau nature et culture, puisque la culture ne peut se développer qu'au sein d'un environnement naturel et en harmonie avec lui, tandis qu'il est dans la nature humaine de développer une certaine culture, même si elle peut prendre des formes très diverses. Forster remet en cause la possibilité même d'une perfectibilité de l'homme qui serait opposée à la nature. Rousseau emploie l'opposition entre nature et culture pour montrer la dégénérescence que constitue cette dernière, dans une optique de critique des sociétés européennes et en particulier des inégalités parmi les hommes qui composent ces sociétés. Pour Forster, cette opposition n'est pas envisageable : la culture fait partie de la nature de l'homme, il est impossible de penser l'homme en dehors d'une société. Pourtant, dans la mesure où l'état de nature, dans lequel l'homme vivrait en dehors de la société, est une fiction pour Rousseau, les idées de Rousseau et de Forster ne sont pas si éloignées : Forster considère lui aussi qu'une culture qui se coupe de tout rapport à la nature dans laquelle elle a prospéré conduit peu à peu l'homme à perdre le contact avec sa propre nature humaine. Or ce qui définit cette nature humaine est précisément la perfectibilité.

3) Rousseau, perfectibilité et théorie mécaniste

Selon certains commentateurs, Rousseau critique dans la *Lettre à Philopolis*, écrite en réponse à Bonnet, la théorie de l'homme entièrement mécaniste du naturaliste suisse. Rousseau est mécaniste dans sa conception de la nature et de l'animal ; mais il ne l'est pas dans sa conception de l'homme.

Philopolis écrit :

⁵⁵ ROSENBERG Aubrey, « Charles Bonnet's Criticism of Rousseau's Second Discourse », *Pensée libre* (5), 1995, pp. 14-15.

⁵⁶ BONNET, « Lettre au sujet du Discours de M. J.-J. Rousseau sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes », *art. cit.*, 1783, p. 332.

L'homme est tel que l'exigeoit la place qu'il devoit occuper dans l'Univers. Il y falloit apparemment des Hommes qui bâtissent des Villes, comme il y falloit des Castors qui construisissent des Cabanes. Cette *perfectibilité* dans laquelle Mr. Rousseau fait consister le caractere qui distingue essentiellement l'Homme de la Brute, devoit, du propre aveu de l'Auteur, conduire l'Homme au point où nous le voyons aujourd'hui. Vouloir que cela ne fût point, ce seroit vouloir que l'Homme ne fût point Homme⁵⁷.

Forster ne souscrirait pas sans hésiter à cette thèse, et ce pour deux raisons. Tout d'abord Charles Bonnet est persuadé que seuls les hommes qui bâtissent des villes sont dignes d'intérêt, alors que Forster est loin de considérer que l'idéal du bâtisseur de ville constitue un critère suffisant d'évaluation de la perfection humaine. Mais de manière plus fondamentale, Bonnet attribue ici à la providence des fins parfaitement claires et déterminées, des fins dans lesquelles le perfectionnement humain était inéluctable et nécessaire à tout l'univers. Forster au contraire considère que les fins de la nature ne sont pas aussi évidentes, et il doute même que la connaissance humaine obtienne un jour la possibilité d'élucider ces fins de la nature, qui sont résolument distinctes des fins humaines.

Les arguments de Charles Bonnet reposent sur une conception mécaniste de la nature et de l'homme. Jacques Proust a montré la présence de cette dimension mécaniste dans la *Lettre de Philopolis*⁵⁸ : toutes les créatures de la nature, y compris les hommes, peuvent être comparées à des machines, et il est possible d'élucider l'ensemble des rapports qui régissent ces créatures. Cette dimension mécaniste est associée pour Jacques Proust à une influence leibnizienne, et en s'opposant à l'optimisme leibnizien ainsi qu'à la théorie mécaniste dans la *Lettre à Philopolis*, Rousseau professerait la nécessité du changement, le refus de l'idée selon laquelle tout changement serait néfaste dans un univers où tout est bien.

Il n'est pas possible d'affirmer avec certitude que Forster ait eu connaissance de cet échange entre Rousseau et Charles Bonnet. Les deux lettres étaient parues en français plus de trente ans avant que Forster ne s'intéresse au second *Discours*. Néanmoins, même s'il ne connaissait pas les deux lettres, il connaissait les écrits de Charles Bonnet et avait pris position contre la préformation professée notamment par ce dernier. Or ce choix en faveur de la théorie épigénétique était loin de n'avoir de conséquences que dans les sciences naturelles : la théorie de la préformation défendue par Bonnet permettait justement de défendre une théorie mécaniste de la nature.

⁵⁷ Ibid., p. 333.

⁵⁸ PROUST Jacques, *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1995, pp. 323-324.

4) Forster et la perfectibilité contre une théorie mécaniste de l'homme ?

Forster souscrit à la théorie d'une force vitale dans la génération des organismes, contre la théorie concurrente de la préformation⁵⁹. Ce faisant, il s'intègre dans un courant de pensée qui a des implications au-delà des sciences naturelles : cette filiation remet en question dans l'œuvre de Forster la possibilité d'un rapport purement mécaniste entre l'homme et la nature, ainsi que le déterminisme leibnizien. L'opposition qui se dessine ainsi présente des traits communs avec l'opposition entre Charles Bonnet et Rousseau suite à la parution du second *Discours*.

La théorie mécaniste de Descartes permet la mise en place de la physique moderne, et l'œuvre de Newton se construit sur cette théorie. Les sciences naturelles, elles aussi, connaissent une forte impulsion grâce à cette théorie mécaniste. Elle avait pourtant rencontré un écueil important, l'explication de la génération des organismes. Les expériences de Haller, appuyé par Charles Bonnet, convainquent une grande partie des lettrés d'adhérer à la théorie de la préformation, qui permet d'apporter une réponse à cette difficulté rencontrée par la théorie mécaniste. La présence en réduction de tous les individus dès l'origine dans leurs ancêtres permettait en effet d'obtenir un système clos, où tout se développait à partir de germes préexistants et préformés. Dans cette théorie, rien n'empêchait d'espérer un jour atteindre une connaissance totale de ce grand mécanisme qu'est la nature, puisque toutes les parties en étaient déjà présentes dès l'origine.

Charles Bonnet met en avant cette relation entre les deux théories dans un écrit de jeunesse, *Méditations sur l'Univers*, qu'il reprend au début de ses *Considérations sur les corps organisés* sous la forme d'un chapitre intitulé « Des Germes, Principes des Corps organisés »⁶⁰ et qui débute ainsi :

La Philosophie ayant compris l'impossibilité où elle étoit d'expliquer mécaniquement la formation des Etres organisés, a imaginé heureusement qu'ils existoient déjà en petit, sous la forme de *Germes*, ou de *Corpuscules organiques*⁶¹.

⁵⁹ Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 4, pp. 253-283.

⁶⁰ BONNET, *Considérations sur les corps organisés [1779-1783]*, op. cit., 1985. Voir également SAVIOZ Raymond, *La philosophie de Charles Bonnet de Genève*, Vrin, 1948, p. 57.

⁶¹ BONNET, *Considérations sur les corps organisés [1779-1783]*, op. cit., 1985, p. 21.

André Pichot affirme que ce postulat de l'animal-machine est l'application des théories mécanistes de Descartes la moins perturbatrice d'un point de vue scientifique et religieux⁶² ; cependant elle réduit le corps de l'homme à une machine, une idée qui pose problème à Forster, pour qui la perfectibilité de l'homme réside dans une capacité réciproque de l'esprit et du corps à se perfectionner l'un l'autre, en fonction de capacités spécialisées en partie choisies par l'individu, en partie imposées par la nature et l'environnement de l'individu et du peuple auquel il appartient.

La réticence de Forster à accepter cette théorie purement mécaniste s'exprime à maintes reprises dans ses écrits. Forster, naturaliste du XVIII^e siècle, souscrit en partie à la théorie mécaniste qui est le cadre dans lequel se déploie notamment la physique de Newton. Pourtant, dans sa conviction que la connaissance de l'homme ne saurait se réduire à cette optique mécaniste, Forster se rapproche davantage de Rousseau. Pour Newton, puis Linné, puis Buffon, la nature reste marquée par la théorie mécaniste mise en avant par Descartes. Pour Forster, c'est également le cas, mais la nature ne s'y réduit pas ; en particulier, Forster n'est pas toujours convaincu que la nature soit connaissable dans son intégralité. Il affirme ainsi dans *Cook, l'explorateur* que si cette élucidation de la nature constitue le grand espoir des Lumières, elle reste encore une utopie dont la réalisation n'est pas à portée de main⁶³, et que par conséquent, le caractère limité des connaissances dont dispose l'humanité ne permet pas d'être certain que l'être humain est parvenu à trouver les principes infaillibles qui organisent le monde, comme il l'écrivait déjà dans *Autre chose sur les races humaines*⁶⁴. En particulier, les fins de la nature restent mystérieuses pour l'homme, elles dont il est pourtant, pour Forster, l'instrument principal. De fait, si Forster souscrit à l'épigénèse et fait preuve d'un grand intérêt pour la tendance formative de Blumenbach, il écrit à plusieurs reprises qu'il ne souhaite pas décider s'il faut plutôt appeler cette force *Seele, Bildungstrieb*, ou d'une autre manière⁶⁵ : pour Forster, les fins de la nature restent inconnaissables, et il n'est donc pas question de définir définitivement une force qui dirigerait la génération dans la nature.

⁶² PICHOT André, *Expliquer la vie. De l'âme à la molécule*, Versailles, Quae, 2011, pp. 161-163.

⁶³ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 199.

⁶⁴ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, p. 132.

⁶⁵ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, p. 187.

Plus tardivement, Forster associe cette théorie mécaniste de la nature et de l'homme à la théorie morale de Kant dans *De la Formation locale et générale*⁶⁶. Forster rejette cette interprétation mécaniste de l'homme, parce qu'appréhender le corps comme un mécanisme peut conduire également, peu à peu, à transformer l'esprit lui aussi en un mécanisme, amené à toujours répéter les mêmes actions, sans aucune liberté ni initiative. Parce que l'esprit se forme dans un rapport réciproque avec la formation des organes du corps, il est très dangereux pour la nature de l'être humain de considérer le corps comme un simple mécanisme au service de l'esprit.

Bien évidemment, cette théorie empêche toute possibilité d'envisager une théorie de l'évolution au sens de Darwin, puisque tout est déjà créé de toute éternité au moment de la Création. Si l'épigénèse n'est pas davantage une théorie de l'évolution, en raison de l'absence de l'idée de la sélection naturelle, elle ouvre bien davantage la porte à ce type de réflexion, d'autant plus lorsque la force ou tendance formative est associée, comme chez Forster, à une idée de perfectionnement. Pour Forster l'homme est capable de s'adapter à son environnement naturel, il n'est pas identique à lui-même de toute éternité ; il n'est pas non plus marqué par la dégénérescence depuis un modèle idéal premier. Ici Forster se distingue délibérément du créateur de la tendance formative, son ami Blumenbach, ainsi que de Buffon⁶⁷. L'homme s'adapte à la nature chez Forster d'une manière mi-consciente, mi-inconsciente, poussé par ses fins propres dont l'instrument est la perfectibilité et par les fins de la nature dont l'instrument est une force naturelle qui forme tous les êtres vivants. Forster souligne bien que ce ne sont pas seulement les capacités cognitives ou rationnelles de l'homme qui peuvent et doivent s'adapter à son environnement naturel, mais aussi ses organes sensoriels. Si on considère la sélection naturelle comme la partie seulement inconsciente de ce processus, présente chez tous les êtres vivants et constituant une adaptation à l'environnement local des individus et des espèces, alors on peut considérer que Forster s'est rapproché bien davantage d'une idée de la sélection naturelle et d'une théorie de l'évolution que la plupart des naturalistes de son temps, même s'il reste convaincu que le nombre d'espèces qui se sont éteintes au fil du temps est minime⁶⁸. La

⁶⁶ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, pp. 51-52. Voir la troisième sous-partie du chapitre 7, pp. 502-517.

⁶⁷ HUNEMAN Philippe, « Adaptation et hérédité : la conception kantienne des espèces et des races », in: AGARD Olivier et LARTILLOT Françoise, *Kant: L'anthropologie et l'histoire*, Paris, L'Harmattan, 2011, pp. 98-101.

⁶⁸ FORSTER, « De la Félicité des Etres physiques [première publication posthume 1843] », *art. cit.*, 1974, p. 101. « [...] de toutes les espèces vivantes, il n'en a disparu qu'un nombre peu considérable, quoique tous leurs individus

question de ce qui a permis à Forster de s'affranchir ainsi en partie de l'horizon de son temps mérite d'être posée. Une piste pour répondre à cette question pourrait être celle d'un mouvement retour de l'anthropologie vers les sciences naturelles, ou en l'occurrence vers la physiologie : il a été mentionné ici à plusieurs reprises que Forster, venu des sciences naturelles, importe des idées naturalistes dans le champ de l'anthropologie. On peut supposer ici un mouvement inverse, Forster constate dans les pratiques sociales et dans les inventions techniques de toutes les cultures un effort d'adaptation à un milieu et étendrait cet effort d'adaptation aux organes des êtres humains⁶⁹.

B) Une lecture critique de Rousseau inspirée par les philosophes écossais

Le jeune Forster lit les philosophes écossais au retour de son voyage dans les mers du Sud, et c'est à travers eux qu'il se familiarise avec la perfectibilité. La perfectibilité, concept rousseauiste, ne lui vient pourtant pas de Rousseau. À cette époque, Forster n'a qu'une connaissance de seconde main de Rousseau et il rencontre la perfectibilité sous la plume d'autres écrivains que lui. Cette rencontre était inévitable, parce que la perfectibilité commence alors, au milieu des années 1770, à s'imposer dans la vie intellectuelle européenne. Cependant, elle est le plus souvent déformée et contestée par les penseurs qui l'emploient. Ainsi, le début de *l'Essai sur l'histoire de la société civile* d'Adam Ferguson, qui est un ouvrage important pour la familiarisation du jeune Forster avec des considérations philosophiques après une éducation orientée vers les sciences naturelles, est marqué par une réflexion sur le progrès et la perfectibilité humaine, quand bien même le terme n'est pas mentionné une seule fois dans l'ouvrage : comme l'écrit Bertrand Binoche, le choix de ne pas traduire la perfectibilité par son équivalent immédiat, *perfectibility* en anglais, atteste d'une volonté de s'opposer à la conception qu'a Rousseau de la perfectibilité⁷⁰.

aient constamment subi la loi qui leur est prescrite, en prenant de l'accroissement, se multipliant, et passant ensuite à la décomposition. »

⁶⁹ Voir à propos des rapports entre organes et perfectibilité la troisième sous-partie du chapitre 4, pp. 296-304, et la deuxième sous-partie du chapitre 9, pp. 624-629.

⁷⁰ BINOCHÉ, « Les équivoques de la perfectibilité », *art. cit.*, 2004, p. 17.

1) La critique de la conception rousseauiste de la nature de l'homme par Adam Ferguson

En 1767, Ferguson écrit son *Essay on the History of Civil Society*. Il précède de deux ans les *Institutes of Moral Philosophy*, qui en sont une synthèse. C'est ce dernier ouvrage qui est traduit en 1772 en allemand par Christian Garve⁷¹, une traduction qui joue un rôle essentiel dans l'introduction des idées de Ferguson dans l'espace germanique. Forster connaît dès les dernières années de son séjour en Grande-Bretagne les ouvrages de Ferguson. Il apparaît que la lecture de Rousseau par Ferguson joue un rôle important dans la compréhension, et parfois la mésinterprétation, de Rousseau par Forster. Ferguson place dès les premières lignes son ouvrage sous le signe d'une épreuve critique des théories qui ont proposé une réflexion sur l'origine de l'homme. Il souligne en particulier l'importance d'un fondement empirique de toute réflexion de ce type, sans lequel les théories ont tôt fait de basculer dans la fable :

Among the writers who have attempted to distinguish, in the human character, its original qualities, and to point out the limits between nature and art, some have represented mankind in their first condition, as possessed of mere animal sensibility, without any exercise of the faculties that render them superior to the brutes, without any political union, without any means of explaining their sentiments, and even without possessing any of the apprehensions and passions which the voice and the gesture are so well fitted to express. Others have made the state of nature to consist in perpetual wars kindled by competition for dominion and interest, where every individual had a separate quarrel with his kind, and where the presence of a fellow-creature was the signal of battle⁷².

On peut ici reconnaître l'allusion aux théories des tenants d'un état de nature : Hobbes pour la guerre de tous contre tous dans le *Léviathan*, et Rousseau dans le second *Discours* pour l'homme naturel, vivant en dehors de toute société et dépourvu de la plupart des facultés qui deviennent plus tard les siennes. Le début de *l'Essai* se poursuit ainsi :

The desire of laying the foundation of a favourite system, or a fond expectation, perhaps, that we may be able to penetrate the secrets of nature, to the very source of existence, have, on this subject, led to many fruitless inquiries, and given rise to many wild suppositions. Among the various

⁷¹ FERGUSON, *Grundsätze der Moralphilosophie. Übersetzt und mit einigen Anmerkungen versehen von Christian Garve, op. cit.*, 1772.

⁷² FERGUSON Adam, *An Essay on the History of Civil Society [1782]*, Edimbourg, Univ. Press, 1966, p. 2. Traduction par Claude François Bergier, revue par Claude Gautier : « Parmi les écrivains qui ont entrepris de distinguer, dans le caractère humain, les qualités originelles et de souligner les limites entre nature et artifice, certains ont représenté, dans sa condition première, l'homme comme possédant seulement la sensibilité animale, comme ne faisant aucun usage des facultés qui le rendent supérieur aux animaux, sans union politique, sans aucun moyen d'exprimer ses sentiments, et même sans l'intelligence et sans les passions, que la voix et le geste sont si propres à exprimer. D'autres ont fait de l'état de nature un état de guerre perpétuelle, essentiellement gouverné par l'intérêt et la compétition pour l'autorité, où chaque individu était en discorde avec autrui, où la présence de son semblable était pour lui le signal de la bataille. » FERGUSON, *Essai sur l'histoire de la société civile, op. cit.*, 1992, p. 108.

qualities which mankind possess, we select one or a few particulars on which to establish a theory, and in framing our account of what man was in some imaginary state of nature, we overlook what he has always appeared within the reach of our own observation, and in the records of history⁷³.

Ferguson dépeint ces théories comme des enquêtes stériles, voire comme des suppositions farfelues. Il retrace ici ce qu'il voit comme l'erreur de Rousseau : avoir sélectionné un petit nombre de qualités parmi les innombrables qualités qui caractérisent l'homme et, en partant de ces qualités, forger une théorie qui permette de reconstruire l'homme tel qu'il existe aujourd'hui – en oubliant les observations et l'histoire, qui nous disent autre chose sur l'homme. À ce titre, il est possible d'affirmer que Ferguson reproche à Rousseau une approche généalogique de l'être humain, comme, plus tard, Forster la reproche à Buffon et à Kant, respectivement dans la traduction de l'*Histoire naturelle* et dans *Autre chose sur les races humaines*⁷⁴. Les qualités sur lesquelles Rousseau décide de fonder sa théorie du développement de l'homme sont d'abord la liberté, puis la perfectibilité, même si Ferguson ne les nomme pas ici.

It would be ridiculous to affirm, as a discovery, that the species of the horse was probably never the same with that of the lion; yet, in opposition to what has dropped from the pens of eminent writers, we are obliged to observe, that men have always appeared among animals a distinct and a superior race; that neither the possession of similar organs, nor the approximation of shape, nor the use of the hand, nor the continued intercourse with this sovereign artist, has enabled any other species to blend their nature or their inventions with his; that, in his rudest state, he is found to be above them; and in his greatest degeneracy, never descends to their level. [...] If there was a time in which he had his acquaintance with his own species to make, and his faculties to acquire, it is a time of which we have no record, and in relation to which our opinions can serve no purpose, and are supported by no evidence⁷⁵.

⁷³ FERGUSON, *An Essay on the History of Civil Society [1782]*, op. cit., 1966, p. 2. Traduction par Claude François Bergier et Claude Gautier : « Le désir de fonder un système privilégié ou l'excessive présomption selon laquelle nous serions capables de pénétrer les secrets de la nature jusque dans les sources mêmes de l'existence ont conduit, en cette matière, à de nombreuses et vaines recherches donnant naissance à mille hypothèses absurdes. Parmi les différentes qualités qui font l'humanité, on en choisit une ou quelques-unes en particulier sur quoi l'on fonde une théorie, et l'on fabrique un roman sur ce qu'a dû être l'homme dans quelque état de nature imaginaire, sans songer à voir qu'il s'est toujours montré à nos observations et dans les témoignages de l'histoire. » FERGUSON, *Essai sur l'histoire de la société civile*, op. cit., 1992, p. 108.

⁷⁴ DORON, *L'Homme altéré : Races et dégénérescence (XVIIe - XIXe siècles)*, op. cit., 2016, pp. 298-299.

⁷⁵ FERGUSON, *An Essay on the History of Civil Society [1782]*, op. cit., 1966, p. 5. Traduction par Claude François Bergier et Claude Gautier : « Il serait ridicule d'affirmer comme une découverte que l'espèce du cheval n'a jamais été la même que celle du lion ; cependant, contrairement à ce qui a pu être avancé par d'éminents auteurs, nous sommes obligés d'observer que les hommes, parmi les animaux, sont toujours apparus comme une race supérieure et distincte ; que malgré la possession d'organes identiques, malgré quelque conformité de figure, malgré l'usage de la main, malgré des relations de voisinage constant avec lui, aucune espèce n'a jamais pu parvenir à confondre sa nature ou son industrie avec celle de l'homme ; que dans son état le plus brut, il est encore fort au-dessus des autres animaux, et que dans son extrême dégradation, il ne s'est jamais abaissé à leur niveau. [...] S'il fut un temps où il eut à faire connaissance avec son semblable, à acquérir des facultés, c'est une époque dont nous n'avons aucun souvenir et pour laquelle nos opinions sont sans intérêt et ne sont soutenues par rien. » FERGUSON, *Essai sur l'histoire de la société civile*, op. cit., 1992, p. 111.

Ferguson s'oppose ici à Rousseau, en reprenant point par point les différentes affirmations de ce dernier sur l'animal. En se basant explicitement sur l'observation, il souligne qu'il est impossible de nier que l'homme est supérieur aux autres animaux, et qu'il est incapable de descendre à leur niveau, même dans le pire état de dégénérescence. C'est une opposition claire à ce qu'écrit Rousseau dans le second *Discours*, qui considère au contraire que l'homme peut être pire que la bête. Il écrit en effet :

Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécile ? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, et que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis et qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme rependant par la vieillesse ou d'autres accidents tout ce que sa *perfectibilité* lui avait fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même⁷⁶ ?

La société est aussi vieille que l'homme, pour Ferguson ; et ses facultés lui ont toujours été acquises. Là encore, Ferguson s'oppose à la fiction de l'état de nature, la refuse même en tant que fiction explicative de l'origine de l'homme, puisqu'un homme n'est homme que s'il vit en société.

2) L'héritage de Ferguson chez Forster

Le passage suivant montre l'importance du progrès et du perfectionnement dans la conception de l'homme de Ferguson :

If we admit that man is susceptible of improvement, and has in himself a principle of progression, and a desire of perfection, it appears improper to say, that he has quitted the state of his nature, when he has begun to proceed; or that he finds a station for which he was not intended, while, like other animals, he only follows the disposition, and employs the powers that nature has given⁷⁷.

Cette idée a des échos très forts dans la pensée de la perfectibilité de Forster : dans *Cook, l'explorateur* en particulier, il adhère à cette idée selon laquelle il ne faut pas séparer le perfectionnement de la nature de l'être humain, précisément parce qu'il fait partie de cette nature. C'est ce qu'écrit Ferguson également, lorsqu'il considère que chaque société, chaque état dans lequel se trouve l'homme peut être considéré comme un état de nature, car pour chacun

⁷⁶ ROUSSEAU, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », *art. cit.*, 1964, p. 142.

⁷⁷ FERGUSON, *An Essay on the History of Civil Society [1782]*, *op. cit.*, 1966, p. 8. Traduction par Claude François Bergier et Claude Gautier : « Si l'on admet que l'homme est perfectible et possède en lui le principe de son progrès et le désir de perfection, il est alors inconséquent de dire qu'il a quitté l'état de nature quand il a commencé à se développer, ou qu'il a trouvé un état pour lequel il n'était pas destiné, alors que, comme pour les autres animaux, il ne fait que suivre les dispositions et user des moyens que lui a donnés la nature. » FERGUSON, *Essai sur l'histoire de la société civile*, *op. cit.*, 1992, pp. 113-114.

d'entre eux c'est sa propre nature, ses propres facultés qui l'ont conduit là où il en est. Il ne saurait donc y avoir de différence entre la société et l'état ou les états de nature pour Ferguson, et l'idée, si elle n'est pas exprimée de la même manière, est la même chez Forster. Pour Forster également, l'homme ne saurait s'envisager en dehors d'une société, et son argument correspond exactement aux critères de Ferguson : il souligne que ses observations au cours du voyage ne l'ont jamais fait découvrir de peuples ne vivant pas en société, dans lesquels les individus ne s'intègrent pas d'une manière ou d'une autre à un groupe.

Pour Forster, c'est l'action de l'homme dans son milieu naturel et social qui lui permet de réaliser sa nature humaine en affirmant sa perfectibilité. Cela est vrai pour tous les peuples, aussi diverses les manifestations de cette perfectibilité soient-elles en fonction du milieu local. Il s'agit là aussi d'une idée formulée par Ferguson, qui écrit :

If we are asked therefore, Where the state of nature is to be found? we may answer, It is here; and it matters not whether we are understood to speak in the island of Great Britain, at the Cape of Good Hope, or the Straits of Magellan. While this active being is in the train of employing his talents, and of operating on the subjects around him, all situations are equally natural⁷⁸.

Forster hérite également du positionnement méthodologique de Ferguson dans la réflexion sur l'origine de l'homme. Pour Forster, Kant part de présupposés moraux et théologiques dans ses réflexions sur l'origine de l'homme ; Rousseau part d'un présupposé, l'état de nature, pour montrer le contraire, c'est-à-dire la disparition de la moralité en l'homme. Même s'il est probable que Forster n'ait pas entièrement saisi la logique des arguments de Kant comme de Rousseau, sa réflexion se construit néanmoins sur son refus de ces présupposés, dans les deux cas, en s'appuyant pour ce faire sur les idées de Ferguson : Forster affirme au contraire sa volonté de mener sa réflexion à partir de l'observation empirique des conditions locales de vie des hommes.

⁷⁸ FERGUSON, *An Essay on the History of Civil Society [1782]*, op. cit., 1966, p. 8. Traduction par Claude François Bergier et Claude Gautier : « Si donc on nous demande où est l'état de nature nous répondrons : il est ici ; et peu importe de savoir d'où l'on parle, de l'île de Grande-Bretagne, du cap de Bonne-Espérance ou du détroit de Magellan. Partout où l'homme actif exerce ses talents, transformant l'environnement qui l'entoure, ces situations sont également naturelles. » FERGUSON, *Essai sur l'histoire de la société civile*, op. cit., 1992, p. 113.

C) Contre une critique rousseauiste de la culture

1) De la Félicité des êtres physiques : Forster contre la conception rousseauiste du bonheur

Si Forster emploie volontiers le terme de perfectibilité à partir de la fin des années 1770, il prend soin de toujours expliciter le contexte et la signification du terme dans ses écrits. Il est ainsi possible de retracer, à travers l'emploi du terme de perfectibilité par Forster de la fin des années 1770 à sa mort en 1794, sa conception de la perfectibilité de Rousseau et les arguments qu'il y oppose. À ce titre, il n'est pas anodin que l'un des tout premiers emplois du terme de perfectibilité que l'on trouve chez Forster soit en français, dans un discours prononcé en français le 16 février 1782, à la Société d'Histoire naturelle de Cassel, et intitulé *De la Félicité des êtres physiques* :

Nous avons vû, que la vie de tous les Etres, est sujette à quelques maux passagers dans une proportion à peu près constante et égale pour toutes les espèces ; mais nous nous sommes aperçus en même tems, que non obstant cette égalité de bonheur, la condition des espèces doit être plus désirable et plus parfaite, à mesure que leurs fonctions se multiplient en nombre et en variétés. Or il est des ressources dans la nature humaine, qui annoncent une perfectibilité étonnante, laquelle se développant par degrés dans les sociétés, y élève les hommes, pour ainsi dire, au-dessus d'eux-mêmes, les monte d'échelons en échelons, et les mène au temple de la gloire⁷⁹.

Par rapport à la perfectibilité rousseauiste, la logique se trouve ici complètement bouleversée. Forster part du présupposé que le bonheur est identique dans toutes les espèces : aucune espèce ne peut agir sur la quantité de maux qu'elle endure. Par conséquent, ce bonheur au sens épicurien, qui serait défini comme étant inversement égal à la quantité de maux que doit endurer un individu ou une espèce, n'est pas pertinent pour l'action de l'homme : chaque espèce dispose du même degré de bonheur, ou de malheur, indépendamment de son action. Forster se rapproche ici des conceptions de Herder, qui se défie du concept de bonheur. Ce qui distingue les espèces les unes des autres n'est donc pas le bonheur, sur lequel elles n'ont de toute façon aucune prise, mais le nombre et la variété de leurs fonctions⁸⁰. On reconnaît ici le naturaliste, qui définit et classifie la faune et la flore par leurs organes et les fonctions de ces organes. Plus ces fonctions sont nombreuses et diverses, écrit Forster, plus la condition de ces espèces est désirable et parfaite. Mais il existe une différence de nature entre les animaux aux fonctions les plus développées et l'homme : la perfection close des fonctions animales reste inférieure à cette

⁷⁹ FORSTER, « De la Félicité des Etres physiques [première publication posthume 1843] », *art. cit.*, 1974, p. 105.

⁸⁰ À propos de la conception du bonheur de Forster, voir la première sous-partie du chapitre 7, pp. 461-465.

perfectibilité de l'homme constatable empiriquement, qui du rang de premier des animaux parvient à s'élever « au-dessus de [lui-] même ». Cette élévation se fait au sein de chaque société.

Comme le souligne Ludwig Uhlig⁸¹, Forster partage les conceptions usuelles des penseurs du XVIII^e siècle sur la perfectibilité chez Rousseau, l'idée selon laquelle Rousseau considère que la perfectibilité conduit nécessairement au malheur de l'homme, et que les animaux les moins évolués sont les êtres qui, en définitive, sont les plus heureux. Forster cherche à s'opposer à cette idée : dès le départ donc, la perfectibilité est écartée de toute influence possible sur le bonheur de l'homme par Forster, puisque pour lui l'homme, pas plus que les autres espèces, ne peut agir sur son bonheur. C'est là une contestation forte de la conception rousseauiste de la perfectibilité, qui considère que cette perfectibilité est responsable des maux des hommes : pour Forster, cette corrélation ne saurait exister. Forster dit également dans son discours :

Parmi le grand nombre d'écrivains modernes, il s'en est trouvé quelques-uns, qui en réfléchissant sur la nature de l'homme, ont cru trouver la cause de ses plus grands malheurs dans l'état de Société. On ne désire jamais, ont-ils dit, ce qui est inconnu ; ainsi ce qu'on ne désire pas, ne peut être un besoin ; or, heureux celui dont les besoins sont circonscrits au possible ! Je ne dirai point, que cette espèce de Sophisme accuse la Nature d'injustice, parce qu'il prouverait, que la condition des hommes en général, soit policés, soit sauvages, est inférieure à celle des animaux. Il prouverait effectivement bien davantage, car il mettrait l'insensibilité à la place du bonheur ; et l'heureux dans cette acception serait la plus heureuse de toutes les créatures⁸².

La critique formulée à l'égard de la perfectibilité de Rousseau associe le bonheur à l'absence de besoins superflus ; s'il n'avait pas ces besoins, l'homme serait bien plus heureux qu'il ne l'est. Or pour Forster le bonheur est, comme la perfectibilité, indépendant des conditions de vie en tant que telles : deux peuples vivant de la même manière, dans le même milieu, peuvent être heureux ou malheureux en fonction de leur propre adéquation à ce milieu, comme l'avait déjà montré la comparaison, dans le *Voyage autour du monde*, des habitants de l'île de Pâques avec ceux de Nouvelle-Zélande⁸³. De plus, Forster est persuadé que la destination de l'homme selon Rousseau est une destination purement physique ; il n'y a donc

⁸¹ UHLIG, *Georg Forster. Einheit und Mannigfaltigkeit in seiner geistigen Welt, op. cit.*, 1965, pp. 64-81.

⁸² FORSTER, « De la Félicité des Etres physiques [première publication posthume 1843] », *art. cit.*, 1974, p. 100.

⁸³ FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1965, p. 464. Voir p. 464, dans la première sous-partie du chapitre 7.

rien d'étonnant à ce qu'il suspecte Rousseau de vouloir s'opposer à tout ce qui ne va pas dans la direction de cette destination physique de l'homme⁸⁴.

2) État de nature et critique de la civilisation européenne chez Rousseau et Forster

Forster envisage l'état de nature d'une manière opposée à celle de Rousseau : Rousseau présente sous le meilleur jour l'état de nature, de manière à montrer aux Européens tout ce que la culture a potentiellement pu leur faire perdre, et en particulier comment la sortie de cet état de nature est allée de pair avec une certaine perte de la nature humaine. Pour Forster, la critique de la civilisation européenne, bien présente tout comme chez Rousseau, repose sur des fondements diamétralement opposés : alors que Rousseau montre aux Européens à quel point ils se sont éloignés d'un état de nature idéal, Forster montre aux Européens que presque rien ne les sépare des autres peuples. Les peuples extra-européens ne se trouvent en rien à l'état de nature ; bien au contraire, ils présentent des caractéristiques qui les rapprochent tellement des Européens qu'il suffirait de quelques changements de climat pour que les Européens se trouvent à un niveau inférieur à celui de ces peuples extra-européens⁸⁵. Rousseau cherche avant tout à montrer l'altérité des hommes de l'état de nature face aux peuples européens marqués par la perfectibilité et la spécialisation à outrance de leurs sociétés. Il s'agit pour lui de comparer cet idéal théorique aux peuples européens, et de montrer tout ce que ces derniers ont perdu en entrant en société et, au service de cette fin, il présente certains peuples comme proches de cet état de nature. Forster au contraire cherche à montrer les points de ressemblance entre les peuples européens et les autres peuples qu'ils rencontrent, en soulignant le fait que les différences sont bien plus grandes entre les hommes hypothétiques de l'état de nature, qu'il n'a jamais rencontrés, et les peuples en apparence les moins développés, qu'entre ces derniers et les Européens.

La critique de la civilisation européenne s'appuie chez Forster comme chez Rousseau sur la perfectibilité, mais cette dernière n'a pas le même statut dans cette critique. Chez les deux auteurs, la perfectibilité joue un rôle ambigu : chez Rousseau, elle apparaît pour rendre possible

⁸⁴ Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 5, pp. 334-338.

⁸⁵ MEARES, « Des Kapitäns John Meares und des Kapitäns William Douglas Reisen nach der Nordwest-Küste von Amerika, in den Jahren 1788 bis 1789; beschrieben von John Meares. Aus dem Englischen übersetzt und mit Anmerkungen erläutert von Georg Forster », *art. cit.*, 1791, p. 38 ; FORSTER, « [Zu: Geschichte der Reisen, die seit Cook an der Nordwest- und Nordost-Küste von Amerika... unternommen worden sind] [Anmerkungen zu Textstellen von Band 1] [1791] », *art. cit.*, 1985, p. 586.

la société humaine et le perfectionnement de l'être humain, mais elle est aussi responsable des inégalités entre les hommes et, ultimement, de la dégénérescence de l'homme, notamment sur un plan moral. La perfectibilité de l'homme crée des besoins et l'incapacité de chacun à subvenir lui-même à ces besoins, en raison de la spécialisation qui se développe. Cette avidité et cette concurrence entre les hommes conduit à la guerre. Pour préserver leurs biens, les plus forts s'unissent alors pour fonder une société, dans laquelle ils pérennisent leur domination par la force grâce aux lois, qui établissent leurs privilèges ainsi que ceux de leurs descendants de manière permanente. Chez Rousseau donc, la perfectibilité fait partie du problème politique de l'inégalité, elle est l'une des causes principales et originelles de l'inégalité qui règne dans les sociétés européennes. Elle développe les sciences et les techniques, les arts, qui procurent en réalité à l'être humain bien plus de malheur que de bonheur, et le conduit à la méchanceté à l'égard de ses semblables⁸⁶. Chez Rousseau, la perfectibilité et la corruptibilité sont les deux faces d'une même pièce, l'une ne peut pas réellement être envisagée sans l'autre ; dès lors se pose le problème de la possibilité même de conserver la perfectibilité sans produire par la même occasion de la corruption dans les sociétés. C'est là l'enjeu des réflexions du début de *Cook, l'explorateur* chez Forster⁸⁷.

Pour Forster la perfectibilité revêt naturellement une dimension bien plus positive ; elle n'est pas elle-même la cause des malheurs des hommes. Alors que chez Rousseau la perfectibilité éloigne l'être humain toujours davantage de la nature, et l'oblige toujours plus à compter sur les autres pour assouvir ses besoins, qui sont de moins en moins naturels, chez Forster la perfectibilité n'est envisageable qu'au sein d'un rapport direct à la nature ; les besoins peuvent se raffiner, mais ils ne sont que le fruit d'un rapport plus complexe à la nature qui entoure l'être humain. Alors que chez Rousseau la perfectibilité pose la première pierre de la décadence humaine, et de son éloignement progressif de la nature, elle est chez Forster l'exact opposé : tant que l'être humain agit d'une manière qui atteste de sa capacité à se perfectionner, il dispose toujours d'un rapport non faussé à la nature qui l'entoure, et par là même à sa propre nature humaine.

⁸⁶ Voir à ce propos le début du second *Discours*, où Rousseau montre l'apparition parallèle des avancées de l'humanité et son corollaire, le développement des inégalités, de la jalousie, et de la violence. ROUSSEAU, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », *art. cit.*, 1964, pp. 164-177.

⁸⁷ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 193.

Forster constate et déplore, comme Rousseau, les inégalités entre les êtres humains dans les sociétés européennes, des avancées technologiques et scientifiques qui ne sont au service que de l'intérêt et des besoins de quelques-uns. Il va même jusqu'à reprendre point par point les arguments que Rousseau présente dans le second *Discours* dans *Des Rapports que l'art de gouverner entretient au bonheur de l'humanité*, mais en retirant tout ce qui pourrait être assimilé à une critique de la perfectibilité humaine de cette généalogie de l'inégalité en politique⁸⁸. Pour Forster comme pour Rousseau, ces inégalités sont la conséquence d'un éloignement progressif de la nature ; seulement pour Forster, cet éloignement de la nature est également synonyme d'un éloignement de toute action perfectible.

III) La critique des sociétés européennes

A) La perfectibilité évolue en même temps qu'apparaît la critique

Forster développe progressivement une typologie de la perfectibilité dans différentes sociétés européennes, qui lui permet de distinguer des caractères nationaux qui s'expriment par un rapport différent à cette perfectibilité.

1) Place de la perfectibilité dans la société britannique et allemande chez le jeune Forster

Il est intéressant de constater, à quelques années de distance, la différence d'emploi du terme dans l'espace britannique et dans l'espace germanique par Forster. Le jeune Forster est anglophile, il admire la société britannique et le caractère progressiste de ses institutions. Deux problèmes se posent cependant : tout d'abord la tentative britannique de réprimer les velléités d'indépendance des colonies britanniques américaines, que Forster critique dans sa correspondance ; et la constatation au cours du voyage du fait que les marins britanniques sont loin d'incarner les valeurs des Lumières.

Une différence fondamentale apparaît également dans sa manière de considérer le rapport à la connaissance et aux Lumières du peuple britannique et du peuple allemand. Dans

⁸⁸ Voir à ce propos la première sous-partie du chapitre 7, pp. 457-458.

les deux cas, la perfectibilité joue un rôle central, mais un rôle différent. Deux textes permettent de comparer ces rôles chez le jeune Forster, sa recension d'une traduction de Linné en anglais en 1776 et le discours prononcé devant la Société d'Histoire naturelle de Cassel en 1782⁸⁹. On peut certes objecter que ces textes, destinés dans un cas à une large opinion publique, dans l'autre à un cercle de lettrés présidé par un souverain, pourraient ne pas refléter entièrement l'opinion de Forster ; cependant, même ce que Forster choisit de dire pour flatter son public ou son auditoire est révélateur dans les deux cas, quand bien même il serait possible de douter de sa sincérité.

En Grande-Bretagne, Forster affirme que l'histoire a permis au peuple de saisir l'importance de la connaissance et de développer son goût pour celle-ci, grâce à l'usage précoce de la langue vernaculaire dans les ouvrages scientifiques. Forster écrit :

We are always ready to congratulate the public whenever we see any attempt to facilitate the study of the sciences, and to make it more general amongst us. Nothing has been more conducive to this purpose, than the method of adapting to every reader's capacity the elements of useful knowledge, by translating them from the Latin, in which monkish ignorance and pedantry have long suffered them to rust. [...] From this cause we have likewise been taught that nature has imparted the same perfectibility to the minds of women as to those of men [...]⁹⁰.

Les hommes ont suffisamment pris conscience de l'importance de la connaissance dans l'espace britannique pour être capables, par eux-mêmes, de développer cette connaissance et de se rendre compte de la perfectibilité de tous les êtres humains. Pourtant, Forster vient alors de rentrer du voyage autour du monde et cette conviction avait alors vacillé en raison des abus des marins : les marins de Cook étaient-ils réellement conscients du fait que la même perfectibilité avait été attribuée à tous les êtres humains, y compris aux non-Européens ? De plus, Forster critique à la même époque le public britannique dans sa correspondance, en raison de son inconstance et des effets de mode qui le traversent⁹¹.

⁸⁹ À propos de la recension en anglais, voir la deuxième sous-partie du chapitre 1, pp. 78-83. À propos de *De la Félicité des êtres physiques*, voir ci-dessus dans le chapitre 8, pp. 564-566.

⁹⁰ FORSTER, « Recension : An introduction to botany, containing an Explanation of the Theory of that Science; extracted from the Works of Dr. Linnaeus [1776] », *art. cit.*, 1977, p. 7. « Nous sommes toujours prêts à nous réjouir avec le public lorsque nous voyons une tentative, quelle qu'elle soit, de faciliter l'étude des sciences et de la rendre plus générale parmi nous. Rien n'a mieux contribué à ce but que la méthode qui consiste à adapter à la capacité de chaque lecteur les éléments d'une connaissance utile, en les traduisant du latin dans lequel l'ignorance et la pédanterie des moines les ont longtemps condamnées à rouiller. [...] C'est pour cette raison que nous avons appris, de la même manière, que la nature a attribué la même perfectibilité aux esprits des femmes qu'à ceux des hommes [...]. »

⁹¹ FORSTER, « Nachschrift zu einem Briefe J. R. Forsters an Johann Karl Philipp Spener, 27.12.1776 », *art. cit.*, 1978, p. 75. Ce passage est cité et commenté en détail p. 590, dans la première sous-partie du chapitre 9.

Au contraire, dans l'espace germanique, Forster semble croire qu'il est encore du devoir des souverains de développer la perfectibilité des hommes, de leur permettre de saisir l'importance de la connaissance. Il écrit :

Exciter cette flamme bénigne, perfectionner l'intelligence, féconder l'imagination, exercer la sensibilité morale, voilà le but de ces grands hommes, que j'ai nommé à l'entrée de mon discours, qui par des soins infatigables ont fait éclore dans Rome et dans Athènes les plus belles fleurs de l'humanité: voilà enfin la marche sublime des grands Souverains, qui saisissant la lampe sacrée de ce noble enthousiasme, érigent aujourd'hui la patrie, trop longtemps assoupie, en centre lumineux des arts, des sciences et des vertus héroïques. Qu'il est beau ce zèle ardent pour le perfectionnement de l'humanité⁹² !

Bien sûr, Forster a conscience de prononcer un discours en partie pour le souverain mécène de la société devant laquelle il parle. Il apparaît donc logique qu'il loue les souverains pour leur rôle dans la propagation de la connaissance et l'éveil de la perfectibilité. Pour autant, il est intéressant de constater la différence profonde qu'il introduit entre Grande-Bretagne et espace germanique : s'il existe en Grande-Bretagne un large public susceptible de recevoir la connaissance, acquis à l'idée de développer ses connaissances malgré les lacunes qui subsistent, ce n'est pas encore le cas dans l'espace germanique. Plus encore, la connaissance semble avoir une vocation bien plus élitiste dans l'espace germanique : ce n'est pas le peuple, ou le public dans son ensemble qu'il s'agit de développer, mais la patrie. La structure politique même des deux pays impose cette différence : à la conscience politique étendue sur tout le territoire unifié de la Grande-Bretagne s'oppose le morcellement en une multitude d'États, chacun dirigé par son souverain, dans l'espace germanique. Dans les deux cas, la perfectibilité de l'homme est loin d'être acquise, mais Forster estime que les obstacles qu'elle rencontre, et les moyens permettant de la développer, sont radicalement différents.

En Grande-Bretagne, le public qui lit est étendu, mais il est tyrannique et superficiel ; souvent il ne parvient pas à faire preuve d'un bon jugement, qui l'autorise à sélectionner ce qui lui permettrait de développer sa connaissance et cultiver sa perfectibilité. *A contrario* dans l'espace germanique, le public est bien plus restreint, rassemblé autour des centres locaux de pouvoir, au sein de sociétés savantes ou d'universités ; ce public correspond donc mieux à l'idéal d'un public éclairé et désireux de perfectionner sa connaissance, mais il est quantitativement plus réduit et il n'est présent que dans les centres géographiques de la connaissance : l'action des souverains doit viser au développement d'une « lampe sacrée »,

⁹² FORSTER, « De la Félicité des Etres physiques [première publication posthume 1843] », *art. cit.*, 1974, p. 105.

d'un « centre lumineux », écrit Forster. Mais s'il existe un centre lumineux, cela implique qu'il existe également des périphéries sombres, et c'est le devoir de ce centre lumineux d'amener peu à peu ces périphéries à la lumière. Deux modèles du rapport à la perfectibilité s'opposent : dans le modèle britannique, une certaine connaissance et donc une certaine perfectibilité sont très répandues dans la société, mais à un état souvent peu avancé et superficiel, ce qui impose d'orienter le public vers la connaissance – une tâche rendue malaisée par les proportions même de ce public. Dans le modèle allemand, les centres universitaires comportent un public très cultivé et acquis à la connaissance, capable également d'un degré d'analyse et d'une rigueur scientifique plus élevés qu'en Grande-Bretagne⁹³, mais la classe moyenne cultivée, notamment parmi les habitants des villes, est bien moins répandue. Cette interprétation qui apparaît dans l'œuvre du jeune Forster se voit confirmée par le désintérêt pour la politique et les Lumières dont font preuve les habitants des rives du Rhin, qu'il observe au cours de son voyage le long du fleuve en 1790.

2) Conditions de la perfectibilité et action de la société : les forçats en Nouvelle-Hollande

Dans *Neuholland und die brittische Colonie in Botany-Bay*, Forster propose une réflexion sur le caractère des nouveaux colons destinés à peupler l'Australie, une population de colons composée de criminels issus de Grande-Bretagne. Dans les premiers paragraphes du texte, Forster s'interroge sur ce qui a conduit ces hommes, en Grande-Bretagne, à devenir des criminels, et sur leur capacité ou non à pouvoir se racheter et à se perfectionner en Nouvelle-Hollande, en particulier sur un plan moral. La genèse de l'œuvre montre à quel point ces premiers paragraphes étaient importants pour Forster : l'essentiel de l'essai est constitué de données historiques et géologiques sur l'Australie, que Forster reprend de différents récits de voyage. Forster rédige cet essai à la demande de Spener, qui veut le faire paraître dans son *Historisch-genealogischer Calender* pour l'année 1787⁹⁴. Après réception du manuscrit, Spener annonce à Forster que l'essai est trop long et qu'il en a supprimé les premiers paragraphes.

⁹³ Forster mentionne à nouveau cette différence dans l'avant-propos à sa traduction du récit du troisième voyage de Cook, elle lui permet de justifier sa décision de remplacer entièrement l'introduction anglaise par sa propre introduction, plus adaptée selon lui au public de langue allemande. FORSTER, « Vorrede des Übersetzers », *art. cit.*, 1789, p. VIII. Voir à ce propos la troisième sous-partie du chapitre 7, pp. 517-521, et la première sous-partie du chapitre 9, pp. 591-594.

⁹⁴ FORSTER Georg, « Neuholland und die brittische Colonie in Botany-Bay », *Historisch-genealogischer Calender oder Jahrbuch der merkwürdigsten neuen Welt-Begebenheiten*, 1787, pp. 300-322.

Forster s'en plaint amèrement, en soulignant que seuls ces premiers paragraphes constituent réellement une production originale, davantage qu'une compilation de données sur l'Australie, et qu'eux seuls justifiaient que l'essai soit publié dans l'almanach de Spener, si bien que ce dernier finit par accepter de publier l'essai dans son intégralité⁹⁵.

Dans ces premiers paragraphes, Forster souligne le fait que c'est la société elle-même, par une loi aveugle et par un manque d'éducation, qui a conduit la plupart des nouveaux colons d'Australie à devenir des criminels⁹⁶. D'une certaine manière, ces criminels présentent à la société britannique une image de ses dimensions les plus susceptibles d'amélioration, tout comme le faisaient, dans une moindre mesure, les marins endurcis du *Resolution* décrits par Forster dans le *Voyage autour du monde*⁹⁷. Paradoxalement, c'est dans cet espace de l'illégalité qu'ont pu se développer les germes de la perfectibilité chez ces hommes au ban de la société :

Jene vermeinte Nothwendigkeit, auf Kosten des reicheren Bürgers leben zu müssen, die Triebfeder zum Stehlen, die als Grundsatz dem Staate gefährlich werden kann, ist oftmals nur die Schule, wo die Kräfte des Menschen sich schnell und außerordentlich entwickeln. Gewaltsamer Druck, wie im andern Extrem die gänzliche Ungebundenheit des Wilden, erstickt die Thätigkeit des Körpers und des Geistes; ein gewisser Grad des Zwangs, ein gelinderer Druck ruft sie hervor und reift sie für den künftigen Gesetzgeber.⁹⁸

Parce qu'ils n'ont pas été favorisés par la société, ces individus ont dû s'adapter à un environnement social peu propice, tout comme un environnement naturel peu propice peut sous certaines conditions constituer un terreau favorable à la naissance de la perfectibilité. Forster prédit donc la réussite à cette nouvelle société de forçats, s'ils parviennent à se doter d'une législation plus adaptée que celle de leur pays d'origine. Cette idée revient chez Forster dans *Des rapports que l'art de gouverner entretient au bonheur de l'humanité*, au cours de sa période révolutionnaire : Forster y affirme que le brigand serait le plus ardent défenseur de la propriété,

⁹⁵ FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 21.12.1786 », in: *Werke: Briefe 1784-Juni 1787*, vol. 14, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 606. Voir à ce propos FIEDLER, « Erläuterungen », *art. cit.*, 1985, pp. 702-706. Voir également FISCHER Gerhard, « Von deutschen Revolutionären zu australischen Nationalisten: Zur Rolle der 48er Migranten und Kolonisatoren in Südaustralien », in: LEONARD Jörn et RENNER Rolf G. (éds.), *Koloniale Vergangenheiten - (post-) imperiale Gegenwart*, Berlin, BWV, 2010, pp. 122-123.

⁹⁶ FORSTER, « Neuholland und die brittische Colonie in Botany-Bay [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 163.

⁹⁷ FORSTER, *Reise um die Welt*, *op. cit.*, 1965, pp. 420-421. Voir à ce propos la première sous-partie du chapitre 7, pp. 444-445.

⁹⁸ FORSTER, « Neuholland und die brittische Colonie in Botany-Bay [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 163. « Cette prétendue nécessité, qui les conduit à devoir vivre aux dépens du citoyen riche, le ressort du vol, qui lorsqu'il est employé comme un principe peut devenir dangereux pour l'État, n'est bien souvent que l'école où les forces de l'homme se développent de manière rapide et peu commune. Une pression violente, tout comme à l'extrême opposé l'absence totale de limitation du sauvage, étouffe l'activité du corps et de l'esprit ; un certain degré de contrainte, une pression plus modérée suscite cette activité et la fait mûrir pour le futur législateur. »

s'il pouvait la réintégrer avec son butin⁹⁹. La perfectibilité est étroitement liée à la culture : il est indispensable pour ces hommes de recréer une société s'ils comptent pouvoir progresser. Cependant Forster considère aussi que si ces hommes amènent avec eux des facultés hors du commun et susceptibles d'être encore perfectionnées, ils ont réussi jusqu'alors à se perfectionner malgré la société et non grâce à elle, et que c'est hors de cette société européenne traditionnelle, et sa représentante pourtant la plus avancée dans les années 1780, la société britannique, que ces hommes peuvent espérer parvenir à développer leur perfectibilité au profit du bien commun. Dans quelle mesure peut-on alors considérer que la perfectibilité de Forster va de pair avec une critique des sociétés européennes ?

B) Perfectibilité et critique des sociétés européennes

1) Perfectibilité et société dans les *Vues sur le Rhin inférieur*

Si pour Rousseau la perfectibilité est un moyen de montrer la décadence de l'homme associée à la civilisation, qui fait le malheur de l'homme au fur et à mesure qu'elle se développe, la position de Forster est bien moins tranchée. La perfectibilité de l'homme fait partie de sa nature pour Forster. Ce n'est pas sa présence, mais bien son absence qui constitue une situation de décadence de l'humanité. Ce faisant, Forster supprime le paradoxe rousseauiste d'une perfectibilité qui mène à la décadence de l'homme, mais, à la différence de bon nombre de penseurs qui emploient le terme de perfectibilité en rejetant l'héritage rousseauiste, notamment Condorcet, Forster ne conçoit pas la perfectibilité comme un synonyme de progrès en général ; certains progrès sont une illustration de la perfectibilité de l'homme, d'autres ne contribuent en rien à cette perfectibilité, tandis que l'emploi néfaste de certains progrès peut aller jusqu'à mettre en danger la perfectibilité de l'homme.

Chez Rousseau, la perfectibilité coupe l'homme de sa nature et de son environnement naturel ; chez Forster, elle est ce qui permet de maintenir ce lien. Or ce lien peut aisément être mis à mal par ce que d'autres voient comme un progrès. Il en est ainsi des vignobles que Forster rencontre au début de son voyage le long du Rhin : d'un point de vue purement économique, l'introduction des vignobles dans l'espace germanique a été positive, puisqu'elle a permis un

⁹⁹ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 566.

enrichissement de la société. Mais en réalité cet enrichissement n'a touché que quelques propriétaires terriens et a eu des conséquences néfastes sur les paysans qui ne vivent que de la vente de leur production viticole, en particulier sur le plan moral¹⁰⁰. Forster commente les conditions de vie des habitants de la région du Rhin située en amont de la ville d'Andernach. Il écrit :

Ich will hier nur im Vorbeigehen, und ohne eine bestimmte Anwendung zu machen, den Gedanken äußern, daß die Art der Beschäftigung, in der Länge der Zeit, wenigstens mittelbaren Einfluß auf die Verschiedenheit der körperlichen Bildung und folglich auch des Charakters hat. Armuth zum Beispiel ist unzertrennlich von dem Landvolke, das den Weinstock zu seiner einzigen Stütze wählt, und Armuth wirkt nachtheilig zurück auf die Gestalt¹⁰¹.

Un cercle vicieux se met en place au fil des générations de viticulteurs : la mauvaise formation physique liée à la culture du pied de vigne, qui se caractérise selon Forster par de longues périodes d'oisiveté et de misère lorsque les vignes n'ont pas donné suffisamment de vin, conduit à une mauvaise formation du caractère ; la formation morale de l'individu, qui dépend de l'action physique de son environnement sur lui, s'en trouve amoindrie. À son tour, cette formation morale insuffisante conduit les viticulteurs à ne pas chercher à sortir de la misère, et conduit donc à davantage d'oisiveté. Ici, malgré les apparences, ce n'est pas l'environnement naturel qui remet en question la capacité de l'homme à se perfectionner davantage, mais l'environnement social : il est dans l'intérêt financier des grands propriétaires terriens de maintenir une catégorie de la population dans cette occupation qui sape la moralité de ceux qui s'y consacrent, même si cela signifie pour cette population un dépérissement moral au fil des générations. Ces populations ne sont en rien responsables de ce dépérissement : ce sont les riches propriétaires qui refusent d'améliorer la condition de cette population.

2) Perfectibilité et révolution : Liège

Forster emploie deux fois le terme de *Perfektibilität* dans les *Vues sur le Rhin inférieur*, à propos de la révolution à Liège et des protestations contre les réformes progressistes menées

¹⁰⁰ Joseph Staab propose une présentation de la viticulture dans la région à partir des *Vues sur le Rhin inférieur*. STAAB Joseph, « Der Weinbau im Rheingau am Ende des 18. Jahrhunderts. Zu Georg Forsters Kritik von 1790 », *Georg-Forster-Studien* 5, 2000, pp. 17-34.

¹⁰¹ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, *op. cit.*, 1958, pp. 11-12. « Je veux mentionner ici seulement en passant, et sans en faire une application particulière, l'idée selon laquelle le type d'occupation a, après un certain temps, au moins une influence indirecte sur la différence de la constitution du corps, et par conséquent aussi du caractère. La pauvreté par exemple est inséparable du peuple des campagnes qui a fait du pied de vigne son seul soutien, et la pauvreté agit en retour de manière néfaste sur sa structure. »

par l'empereur Joseph II à Bruxelles. La comparaison de ces deux passages met en avant le caractère nuancé du rôle que doit jouer la perfectibilité dans le champ politique ; elle dessine également une critique des conditions de vie de l'homme dans ces sociétés européennes, qui trop souvent ignorent en quoi consiste la perfectibilité véritable de l'homme.

Forster emploie le terme une première fois à propos de la situation politique à Liège. Sur le modèle des débuts de la Révolution française, le peuple de Liège se révolte contre son souverain en août 1789 et une république est mise en place. Soutenu militairement par la Prusse, le nouveau régime n'est cependant pas reconnu par le Saint Empire et en 1790 un décret, auquel Forster fait allusion, impose à la Prusse de cesser ce soutien¹⁰². C'est à ce moment que Forster séjourne à Liège. Il y assiste aux préparatifs d'un combat inégal entre les révolutionnaires et les troupes autrichiennes de l'empereur Léopold II, qui succède à son frère Joseph II. En janvier 1791, peu de temps après le séjour de Forster à Liège, les troupes autrichiennes prennent la ville et restaurent l'autorité du prince évêque.

Une partie des considérations de Forster sur Liège est consacrée non pas à la question de la légitimité ou non de la révolution liégeoise, mais à la manière dont elle a été instrumentalisée par des puissances étrangères à la ville, la Prusse et l'Autriche. Forster souligne en premier lieu qu'il importe de se méfier des mobiles des différentes puissances en politique : en l'occurrence, Liège est trop importante pour la politique de l'espace germanique dans son entier pour pouvoir décider seule de son destin politique. La ville est un enjeu de pouvoir et se voit par conséquent instrumentalisée par des puissances supérieures, dont l'une, la Prusse, est soupçonnée de chercher à tirer profit de cette révolution populaire. Il écrit ensuite :

Unser bisheriger Standpunkt war überhaupt für die Politik des Tages viel zu hoch; wir übersahen dort zu viel, unser Horizont hatte sich zu sehr erweitert und die kleineren, näheren Gegenstände entzogen sich unseren Blicken. Hier unten ist von allem, was uns dort so klar, so hellglänzend vor Augen schwebte, von den Rechten der Menschheit, der Entwicklung der Geisteskräfte, der sittlichen Vollendung, vor lauter Gewühl der Menschen und ihrer kleinen, eigennütigen Betriebsamkeit wenig oder gar nichts mehr zu sehen.¹⁰³

¹⁰² Ibid., p. 133.

¹⁰³ Ibid., p. 132. « Le point de vue qui a été le nôtre jusqu'à présent était lui-même bien trop élevé pour la politique actuelle ; il y a trop de choses que nous y avons négligées, notre horizon s'était trop élargi et les objets plus petits et plus proches de nous se dérobaient à nos regards. Tout ce qui là-bas se présentait sous nos yeux d'une manière si claire et si brillante, les droits de l'humanité, le développement des facultés de l'esprit, de l'accomplissement moral, tout cela n'est qu'à peine ou plus du tout visible ici bas, cachés qu'ils sont par toute cette foule des hommes et leur petite agitation égoïste. »

Le perfectionnement de l'homme, qu'il s'agisse des droits de l'homme, de ses facultés mentales ou de sa moralité, est clairement reconnaissable dans le domaine théorique ; il est également possible de le reconnaître dans l'histoire humaine, qui permet de considérer les actions de l'homme avec un certain recul. Ce recul n'existe pas en politique.

Si Forster reconnaît chez les révolutionnaires liégeois les idées qu'il défend dans ses écrits, il se méfie cependant de l'instrumentalisation dont ils sont victimes et déplore, surtout, la répression qui va s'abattre sur eux en raison de ces luttes de pouvoir qui les dépassent. De fait, à l'échelle de l'espace germanique dans son entier, la révolution liégeoise a été réduite à une dispute juridique, et c'est l'opposition sur cette question juridique qui doit mener à la répression sanglante de cette révolution populaire : pour Forster, le combat est perdu d'avance pour les Liégeois. Il écrit :

Der gesunde Menschensinn mag einsehen, daß wer auch Recht behält, die Entscheidung auf alles was zur wesentlichen Zufriedenheit und Perfektibilität eines jeden Lüttichers vom Bischof bis zum Köhler gehört, keinen sichtbaren Einfluß haben werde; [...] so wird doch die Politik [...] beide Parteien mit Wut gegen einander erfüllen.¹⁰⁴

La lutte entre les différents partis lui semble devoir, ultimement, avoir pour conséquence une grande perte de vies humaines, la question du droit et de la conception opposée de la structure de l'État souhaitée par les parties en présence semble plus forte que les biens de l'humanité qui sont pourtant les plus précieux, la vie et le but final de la vie¹⁰⁵. Forster renvoie dos à dos les protagonistes de la vie politique liégeoise : il dénonce les partisans du prince évêque, à l'intérieur comme à l'extérieur de la ville, qui, sourds aux revendications légitimes du peuple, cherchent seulement à régler la question par une décision juridique, à l'aide de lois qui précisément ne prennent pas en compte ces revendications du peuple, et sont prêts à faire couler le sang pour leur intérêt personnel. Il critique également l'action des meneurs de la révolution, qui pour imposer leurs idées politiques et leurs revendications, ont attisé la colère de la masse du peuple. Or le peuple, souligne Forster, prend conscience de sa force avant de prendre conscience de ce qu'est une action conforme aux lois.

¹⁰⁴ Ibid., p. 133. « Le bon sens humain a beau deviner que peu importe qui a raison, la décision n'aura aucune influence visible sur tout ce qui appartient à la satisfaction et à la perfectibilité essentielle de chaque Liégeois, de l'évêque au charbonnier ; [...] pourtant la politique [...] va emplir les deux partis d'une fureur dirigée contre l'autre. »

¹⁰⁵ Ibid., p. 134.

D'une certaine manière, tous les protagonistes se sont rendus imperméables à ce que doit être réellement la perfectibilité de l'homme, un effort pour atteindre par l'action ces principes évoqués par Forster au début de sa réflexion, « les droits de l'humanité, le développement des facultés de l'esprit, de l'accomplissement moral »¹⁰⁶. Les différentes parties, aveuglées par leur colère, cherchent seulement à se faire justice et à se venger, sans plus chercher à poursuivre ces principes.

La perfectibilité ne semble donc qu'en partie compatible avec une révolution violente : Forster aspire à un perfectionnement continu de l'homme dans tous les domaines, qui progresse au rythme de l'augmentation des connaissances scientifiques, de la propagation de l'éducation dans toutes les couches de la population, de l'amélioration des conditions sociales de vie du peuple. Forster n'envisage pas, du moins avant le début de son engagement jacobin, de destruction violente d'une société au profit de l'établissement d'une autre, plus juste et plus égalitaire, car ce serait détruire le perfectionnement de l'homme en même temps que cette société, fût-elle très imparfaite.

3) Perfectibilité et contre-révolution : Bruxelles

La position de Forster sur le rôle qu'il faut accorder à la perfectibilité dans le domaine politique est cependant fortement nuancée par le passage dans lequel apparaît l'autre occurrence du terme dans les *Vues sur le Rhin inférieur*. Les deux passages partagent cependant une même idée centrale : la préservation de la perfectibilité humaine est présentée comme la seule chose qui puisse justifier un changement politique.

Joseph II, empereur du Saint-Empire de 1780 à sa mort en février 1790, mène une politique de réforme des Pays-Bas dans les domaines de la politique, de l'économie et de la religion. Il s'agissait à la fois de moderniser le pays dans ses institutions et ses mœurs et de faire en sorte d'en obtenir un meilleur contrôle politique, notamment à l'aide d'une certaine centralisation du pouvoir à Vienne au détriment des institutions politiques locales. Sur le plan religieux, les réformes allaient dans le sens d'une plus grande tolérance : mesures en faveur des Juifs et des Protestants, suppression de la torture notamment. Cependant, l'opposition de la noblesse et du clergé locaux mène à une réaction forte contre ces réformes, et la noblesse et le

¹⁰⁶ Ibid., p. 132.

clergé parviennent à animer le peuple contre ces réformes qui sont pourtant, selon Forster, un grand progrès pour le peuple¹⁰⁷. C'est en particulier le cas dans la ville de Bruxelles. Forster s'interroge sur la pertinence de ces réformes, qui ont mené à de graves troubles, et écrit :

Auf die Gefahr, den Menschen in seiner einförmigen Lebensweise zu stören, soll es nicht erlaubt seyn, ihn in neue Verhältnisse zu versetzen, die er bloß der Neuheit wegen haßt. [...] Wie, wenn das ungestörte Beharren in einem Zustande der unvollkommenen Bildung, die den Menschen der Thierheit näher läßt als jenem Ziele, welches ihm in der Perfektibilität seiner Geisteskräfte gesteckt ist; wenn dieses schläfrige, träge Vegetiren endlich Unfähigkeit zur Vervollkommnung bewirkte; eine solche Erstarrung der Organe, die zur Vervollkommnung dienen, zuwege brächte, daß die sinnliche Maschine keinen sittlichen Werth mehr erlangen, keiner subjektiven Ausbildung mehr fähig seyn, sondern bloß zu thierischen Funktionen tauglich bleiben könnte?¹⁰⁸

À bien des égards, ce passage consacré à Bruxelles diffère de l'extrait précédent consacré à Liège. Forster ne décrit pas ici une ville qui s'est soulevée au nom de la liberté contre ses dirigeants, mais au contraire une ville qui prend le parti de ses dirigeants contre des réformes progressistes, en adoptant le slogan « Nous ne voulons pas être libres »¹⁰⁹. De plus, alors que Forster condamnait l'imprudence et le caractère radical des meneurs de la révolution liégeoise dans leur action en faveur des principes de liberté et de perfectionnement moral des Lumières, il incite ici au contraire à une remise en question des conditions de vie des habitants au bénéfice de ces mêmes principes.

Pourtant l'idée sous-jacente de ces deux extraits est identique : dans les deux cas, Forster affirme qu'aucun intérêt personnel de certains individus ou groupes ne peut justifier un bouleversement politique. Par contre, lorsque la perfectibilité humaine dans son entier est remise en question par une situation donnée, il est indispensable d'agir, quitte à accepter les inconvénients et les dangers qui peuvent résulter d'un changement politique. Une révolution dont les principes, louables et conformes à l'idéal des Lumières, se voient dévoyés au service de la colère et de la vengeance de la population contre des souverains injustes n'est pas utile à la perfectibilité de l'homme, car aucun des protagonistes ne sortira de cette explosion de

¹⁰⁷ Voir notamment DAVIS Walter W., *Joseph II: An Imperial Reformer for the Austrian Netherlands*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1974.

¹⁰⁸ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, op. cit., 1958, pp. 172-173. « Pour prévenir le danger de déranger l'homme dans sa manière de vivre uniforme, on ne doit pas, pense-t-on, le placer dans de nouveaux rapports qu'il hait simplement en raison de leur nouveauté. [...] Mais qu'en est-il, si on laisse l'homme stagner tranquillement dans un état de formation imparfaite, qui le rend plus proche de l'animalité que de ce but qui lui est fixé dans la perfectibilité des forces de son esprit ; si cet état végétatif produisait pour finir une incapacité au perfectionnement ; s'il conduisait à un engourdissement tel des organes qui servent au perfectionnement que la machine sensorielle ne pourrait plus acquérir de valeur morale, si elle n'était plus capable de quelque formation subjective que ce soit, mais si elle n'était plus bonne qu'à exercer des fonctions purement animales ? »

¹⁰⁹ Ibid., p. 162.

violence plus proche de la perfection relative qu'il peut atteindre, bien au contraire. Une réforme politique et religieuse, même appliquée de manière maladroite et brutale, trouve sa justification lorsqu'elle est la seule chose qui puisse sauvegarder les conditions de possibilité de la perfectibilité¹¹⁰.

Comment, dès lors, concilier cette sauvegarde de la perfectibilité avec la paix civile, qui est une composante essentielle de la vie en société ? L'extrait présenté ci-dessus est une référence implicite à l'*Esprit des lois* de Montesquieu, au chapitre 14 du livre 19, intitulé « Quels sont les moyens naturels de changer les mœurs et les manières d'une nation ». Montesquieu souligne qu'il est impossible de réformer les mœurs d'une nation par l'action des lois : le changement doit venir de cette nation elle-même et non de la promulgation de nouvelles lois. Montesquieu prend l'exemple du tsar Pierre le Grand, qui s'efforça de contraindre la Russie à se moderniser : si l'intention de Pierre I^{er} était louable pour Montesquieu, cette exécution par la promulgation de décrets ne pouvait pas donner les résultats escomptés. Montesquieu écrit en effet :

En général, les peuples sont très attachés à leurs coutumes ; les leur ôter violemment, c'est les rendre malheureux : il ne faut donc pas les changer, mais les engager à les changer eux-mêmes¹¹¹.

Cette citation est proche des termes employés par Forster dans les *Vues sur le Rhin inférieur*, et Forster semble accorder crédit à cet argument : l'empereur du Saint-Empire Joseph II commet peut-être la même erreur que le tsar Pierre I^{er} en essayant de contraindre le peuple au changement. De fait, Forster reprend l'argument du bonheur du peuple employé par Montesquieu : ce bonheur, écrit Forster, serait associé à la « conservation d'une existence paisible » et « aux avantages qui trouvent leur source dans une jouissance non troublée de la satisfaction physique »¹¹². Forster écrit que c'est du moins ce que l'on prétend, ce qui laisse entendre qu'il ne partage pas cette définition du bonheur. De fait, il argumente contre cette objection de Montesquieu dans le cas des Pays-Bas autrichiens : un dilemme se pose pour le souverain lorsque ces opinions et croyances relèvent de la superstition et de l'obscurantisme, et révèlent en réalité que le peuple vit uniquement dans la jouissance d'une existence presque animale, incapable de trouver par lui-même les lumières qui lui permettraient de jouir d'une

¹¹⁰ À propos des risques associés à cette mise en danger de la perfectibilité dans le champ politique, voir la deuxième sous-partie du chapitre 9, pp. 624-629.

¹¹¹ MONTESQUIEU, *Œuvres complètes*, op. cit., 1951, p. 565.

¹¹² FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, op. cit., 1958, p. 172.

existence réellement humaine. Or cette situation met en danger l'existence de l'État lui-même pour Forster¹¹³. Forster pense que Joseph II s'est trouvé confronté à ce dilemme, dans lequel il a pris position en 1787 en décidant de réformer les institutions des Pays-Bas autrichiens. On peut rapprocher ce passage de celui où Forster souligne que même l'esclave a conscience du fait qu'il faut être libre pour pouvoir se perfectionner, c'est-à-dire réaliser la destination de l'homme¹¹⁴ ; ici au contraire, les habitants de la ville ont conscience de ne pas être libres et sont fermement décidés à ne pas le devenir selon Forster, ce qui est pour lui la pire des dégénérescences.

4) Perfectibilité, rapport adéquat de l'homme à son environnement et critique des sociétés européennes

La description par Forster de la ville de Cologne dans les *Vues sur le Rhin inférieur* mêle à la fois des éléments qui relèvent de la géographie et de l'urbanisme et des éléments qui relèvent de la mentalité et du degré de perfection morale des habitants. Si ce lien apparaît de manière frappante pour la ville de Cologne, il se retrouve en réalité dans l'ensemble des *Vues sur le Rhin inférieur*. La capacité des habitants d'une région à se perfectionner se reconnaissait, dans le *Voyage autour du monde* et les essais qui l'ont suivi¹¹⁵, à l'adéquation entre leur action et leur environnement géographique et social. Au sens positif, c'est le cas des Tahitiens qui cultivent des arbres à pain et les perfectionnent au fil des générations ; au sens négatif, c'est le cas des colons qui construisent une ville dotée de canaux dans un pays où sévissent des maladies liées à l'eau stagnante. L'habitude et la familiarité des villes européennes ne permettent plus à leurs habitants de les considérer avec un regard extérieur et objectif. En décrivant les villes localisées le long du Rhin comme il décrirait des contrées exotiques, Forster brise cette familiarité et en tire des enseignements sur la mentalité et les particularités des habitants.

Ainsi Forster décrit la ville de Cologne par sa situation géographique, qui la rend propice au commerce, bien davantage que Francfort, que Forster a visité auparavant. Il écrit :

Traurig ist es freilich, wenn man auf einer Strecke von beinahe dreißig deutschen Meilen so manche zum Handel ungleich vortheilhafter als Frankfurt gelegene Stadt erblickt, und es sich nun nicht länger verbergen kann, das mehr oder weniger eben dieselben Ursachen überall dem

¹¹³ Ibid., p. 173. „[...] die Erhaltung einer ruhigen Existenz“, „[der Vorteil], der aus dem ungestörten Genusse der physischen Befriedigung entspringt“.

¹¹⁴ FORSTER, « Über Proselytenmacherei [1789] », *art. cit.*, 1974, pp. 202-203.

¹¹⁵ FORSTER, « Der Brodbaum [1784] », *art. cit.*, 2003 ; FORSTER, « O-Taheiti [1780] », *art. cit.*, 1985.

allgemeinen Wohlstande kräftigst entgegen gewirkt haben, der sich nur in Frankfurt entwickeln konnte.¹¹⁶

L'emplacement géographique est parfait, la ville elle-même est belle lorsqu'on la considère de l'extérieur, souligne Forster, et pourtant Cologne et ses voisines sont bien en deçà de la postérité qu'elles auraient pu et auraient dû atteindre. Forster relate ensuite les événements dont il a été témoin : face aux tentatives de réformes religieuses de Joseph II, le peuple de la ville s'est soulevé sous les ordres du clergé, comme à Bruxelles, et a refusé les mesures de l'empereur en faveur d'une plus grande tolérance. Cette intolérance de la plus grande partie des habitants se révèle dans la géographie même de la ville. Malgré tous les clochers qu'on y trouve, aucun ne fait partie d'un temple protestant :

Das finstre, traurige Kölln haben wir recht gern verlassen. Wie wenig stimmt das Innere dieser weitläufigen, aber halb entvölkerten Stadt mit dem vielversprechenden Anblick von der Flußseite überein! Unter allen Städten am Rhein liegt keine so üppig hingegossen, so mit unzähligen Thürmen prangend da. [...] Gleichwohl ist neben so vielen kein Plätzchen übrig, wo die Christen, die den Pabst nicht anerkennen, ihre Andacht frei verrichten dürften. Der Magistrat, der den Protestanten bereits die freie Religionsübung innerhalb der Ringmauern bewilligt hatte, mußte seine Erlaubniß kürzlich wieder zurücknehmen, weil der Aberglaube des Pöbels mit Aufruhr, Mord und Brand drohte. Dieser Pöbel, der beinahe die Hälfte der Einwohner, also einen Haufen von zwanzigtausend Menschen ausmacht, hat eine Energie, die nur einer bessern Lenkung bedürfte, um Kölln wieder in einiges Ansehen zu bringen.¹¹⁷

L'énergie du peuple superstitieux de Cologne est une force employée à mauvais escient, ce qui mène à l'intolérance et au manque de prospérité qui frappe la ville au moment où Forster la décrit. En réalité, comme l'écrit Forster, il est tout à fait possible de rétablir cette prospérité de la ville, mais cela ne peut avoir lieu que grâce à un meilleur emploi de cette force vitale des

¹¹⁶ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, *op. cit.*, 1958, p. 30. « Il est certes triste de voir sur une distance de trente mille allemands de nombreuses villes situées de manière bien plus avantageuse que Francfort, et qu'il soit impossible dorénavant de se dissimuler le fait que ce sont partout plus ou moins les mêmes causes qui ont agi puissamment contre la prospérité générale, une prospérité qui n'a pu se développer qu'à Francfort. »

¹¹⁷ *Ibid.*, pp. 29-30., note 22. « Nous avons quitté avec joie cette ville sombre et triste qu'est Cologne. Comme l'intérieur de cette ville vaste, mais à moitié dépeuplée s'accorde peu avec le point de vue attrayant que l'on a depuis le fleuve ! Parmi toutes les villes sur le Rhin, aucune n'est formée de manière aussi somptueuse, aucune n'est aussi éclatante avec ses tours innombrables. Pourtant, malgré tous ces clochers, il ne reste pas un seul endroit où les Chrétiens qui ne reconnaissent pas le Pape ont le droit de faire leurs prières en toute liberté. Le magistrat, qui avait déjà accordé aux Protestants le droit de pratiquer librement leur religion dans l'enceinte des murs de ville, dut retirer à brève échéance son autorisation, parce que la superstition de la plèbe menaçait de soulèvement, de meurtre et d'incendie. Cette plèbe, qui représente environ la moitié des habitants, une masse de vingt mille personnes, a une énergie qui n'aurait besoin que d'une meilleure direction pour restituer à Cologne une partie de sa réputation. »

habitants, qui pourrait concourir à perfectionner la ville et l'ensemble de ceux qui l'habitent, mais qui concourt pour le moment au contraire.

Il est possible d'établir un parallèle entre la description de Batavia dans le *Voyage autour du monde*, puis dans le *Brodbaum*¹¹⁸, et la description de Cologne dans les *Vues sur le Rhin inférieur*. À Batavia, l'homme est resté aveugle à son environnement naturel et ne s'est pas rendu compte de l'impossibilité de construire une ville à cet endroit et de la même manière qu'en Europe. À Cologne, l'homme reste aveugle à la culture des Lumières, malgré l'influence qu'on pourrait espérer bénéfique de son environnement social immédiat, puisque l'université de Bonn se trouve à proximité. Or loin de permettre un perfectionnement du peuple, l'université elle-même voit sa liberté d'enseignement mise en péril par ce clergé obscurantiste de Cologne, qui a acquis un vaste pouvoir par sa domination sur la populace de la ville¹¹⁹.

Néanmoins, si le fil conducteur de la perfectibilité reste présent dans les *Vues sur le Rhin inférieur* comme dans *Der Brodbaum*, une certaine évolution apparaît entre le Forster de 1777 et celui de 1790. En 1777, c'est le caractère national hollandais qui a causé cet aveuglement, Forster propose donc des facteurs d'explication naturels ou climatiques, avec notamment sa mention du flegme des Hollandais. En 1790, Forster attribue à un environnement politique perverti ce refus de la culture des Lumières, à travers l'influence néfaste du clergé, dont l'action politique entre en concurrence avec la volonté réformatrice du souverain. Dès lors, quels sont les facteurs qui conduisent dans la pensée de Forster à ce glissement dans les causes d'un manque de perfectibilité et d'adéquation de l'action des hommes à leur environnement ?

¹¹⁸ FORSTER, *Reise um die Welt*, *op. cit.*, 1965, p. 76 ; FORSTER, « Der Brodbaum [1784] », *art. cit.*, 2003, p. 71.

¹¹⁹ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, *op. cit.*, 1958, p. 31.

Chapitre 9 : La mise en œuvre de la perfectibilité, de l'éducation à l'action politique

Le constat du décalage entre la capacité de se perfectionner et l'état réel de perfectionnement des populations européennes intervient très tôt dans la pensée de Forster. Forster est persuadé qu'il incombe aux penseurs des Lumières de contribuer au perfectionnement des peuples dans leur intégralité, et non seulement d'écrire pour une élite. Il s'efforce donc, dès la fin des années 1770, de trouver une solution pour résorber ce décalage. La première solution explorée par Forster au service d'un retour de la perfectibilité en Europe est une réflexion sur la pédagogie. De fait, la définition même de la perfectibilité par Forster implique qu'il est possible de donner une impulsion décisive à un peuple pour lui faire reprendre sa progression vers sa perfection, en lui permettant de prendre conscience de l'existence d'un rapport plus complexe qu'il ne l'appréhende entre sa conscience et son environnement.

Forster se consacre à la pédagogie pour des raisons financières, il déplore à plusieurs reprises de devoir se consacrer à l'éducation d'élèves trop jeunes, alors qu'il a le sentiment de pouvoir être bien plus utile. Pourtant, ses ouvrages, quels qu'ils soient, portent tous la marque d'une volonté d'éducation. Forster est conscient du caractère indispensable de l'aide des monarques dans cette entreprise, et il est au départ convaincu de la sincérité de leurs efforts pour permettre le perfectionnement le plus grand possible de leurs sujets. Peu à peu, pourtant, il constate que ses propres efforts ne sont pas suffisamment secondés.

1) Éducation et perfectibilité

Si c'est la situation politique en Europe qui permet à Forster de se persuader qu'une grande partie des peuples européens se sont coupés de leur capacité à se perfectionner et stagnent désormais bien loin de la perfection qu'on serait en droit d'attendre d'eux, ce sont ses expériences dans le champ de l'éducation qui lui apportent les premiers indices de cette situation d'absence de perfectibilité. L'éducation constitue également la première correction qu'il cherche à apporter à cet état de fait. Pour Forster, elle ne se définit pas uniquement par

l'instruction des jeunes gens, mais elle correspond à l'ensemble de la formation morale, comprise ici dans un sens très étendu, que reçoit l'individu au cours de toute sa vie. Il écrit ainsi dans une note de son texte *Des rapports que l'art de gouverner entretient au bonheur de l'humanité*, à propos du terme *Erziehung* :

Sollte es einer Erinnerung bedürfen, daß ich hier das ganze System unserer jetzigen moralischen Bildung, hauptsächlich in Beziehung auf die arbeitende Klasse, den pädagogischen, religiösen und gesetzgebenden Unterricht, nicht bloß der Kinder, sondern auch der Erwachsenen, miteinbegriffen, unter dem Worte *Erziehung* verstehe?¹

Forster ne limite pas sa réflexion sur l'éducation à l'instruction, mais lui accorde systématiquement une valeur de formation morale, et cette idée est présente dès ses premiers cours à Cassel. Pour Forster, à l'instar de la rédaction de traductions ou de compte-rendus d'ouvrage, l'enseignement a naturellement une dimension de gagne-pain, mais cette dimension n'est jamais exclusive. Peut-être en partie parce que lui-même n'a jamais fréquenté de manière suivie un système éducatif, cette volonté d'œuvrer au bien de l'humanité, bien au-delà du but immédiat des cours qu'il donne, est systématiquement présente.

A) Une éducation à la perfectibilité ?

1) La science au service de la société

La volonté de Forster d'œuvrer aux fins de l'humanité apparaît de manière évidente dès *Un aperçu de la nature dans sa totalité*, l'introduction à un cours de botanique qu'il donne au cours des années 1781 à 1783 à Cassel. Forster y donne un aperçu de sa conception du rôle des sciences dans l'éducation. Forster est convaincu que les sciences peuvent contribuer au développement du bonheur de l'humanité, et qu'elles sont tenues de le faire : s'il doit conserver la moindre signification pour l'humanité, le développement des sciences se doit de contribuer au développement du bonheur de l'humanité dans son ensemble, dans la mesure où ce bonheur

¹ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 577. « Faut-il nécessairement rappeler que, ici par le terme éducation, j'entends tout le système de notre formation morale actuelle, principalement celle qui touche la classe laborieuse, l'enseignement pédagogique, religieux et civique, non seulement des enfants mais aussi des adultes ? » Traduction par Jean-Paul Barbe *et al.*, modifiée : FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, *op. cit.*, 1993, p. 38.

consiste chez Forster en l'accomplissement des fins que chaque individu peut atteindre, le perfectionnement de ses facultés et de ses connaissances².

Si ce développement des sciences ne contribue pas au bonheur de l'humanité, il n'a aucun intérêt. Pire, il peut même contribuer à encourager chez les tenants de ce savoir scientifique un certain mépris à l'égard d'autres peuples ou d'autres catégories sociales, voire les faire remettre en question l'humanité même de ces autres groupes. C'est ainsi que la conscience de cette supériorité scientifique, ainsi que l'emploi de la supériorité technique permis par la supériorité scientifique, donne aux peuples européens le préjugé de leur supériorité sur les autres peuples, et aux Européens membres de l'élite culturelle celui de sa supériorité sur les couches moins éduquées de la population européenne. En réalité, la simple existence de cette supériorité scientifique, mais mal ou non comprise par la masse de la population, ne constitue en rien une supériorité réelle. Preuve en est l'incapacité totale de groupes entiers d'individus de faire usage de leur capacité à se perfectionner, alors même que d'autres, à proximité géographique, emploient chaque jour cette capacité à se perfectionner. Il faut donc réfléchir à ce qui fait obstacle à ce développement parallèle des sciences et du bonheur de l'humanité.

Forster souligne le fait qu'il est dorénavant impossible à un individu d'assimiler toutes les connaissances produites par l'humanité, en raison des dimensions gigantesques qu'ont pris ces connaissances. La solution proposée a été un découpage des sciences en différentes branches. Cependant, s'il est mal compris, ce découpage infligé à la connaissance humaine risque de la dépouiller de son but originel, qui est de contribuer au bonheur de l'homme. En effet, il est indispensable pour l'élève ou l'étudiant de concevoir l'édifice des connaissances dans sa totalité, quand bien même il n'en connaît pas tous les détails. Forster ajoute :

Daß der fleißigste Forscher der Natur alles mit eigenen Augen sehen, jede Beobachtung wiederholen, und dennoch die Wissenschaft mit eigenem Scharfsinn erweitern, und in Anwendung auf das physische und sittliche Glück der Menschheit benutzen könne, ist nach dem Maße unserer Kräfte und Lebensjahre nicht zu erwarten. Allein die zuverlässigen Entdeckungen Anderer zu benutzen, und den ganzen gegenwärtigen Zustand der Wissenschaft inne zu haben, Wahrheit und Thatsache von Irrthum und Betrug zu unterscheiden, die wesentlichen Grundlehren ganz zu verdauen, und dann den einzelnen Theil, den Punkt der Wissenschaft, dessen Aufklärung uns näher liegt, mit steter Rücksicht auf jene Grundlage genauer zu sichten und zu kultiviren: dazu ist das Leben nicht nur, sondern selbst die Zeit der Bildung, unsere Jugend, lang genug. Mit Recht fordert

² Voir à ce propos pp. 461-465, dans la première sous-partie du chapitre 7, ainsi que la deuxième sous-partie du chapitre 8, pp. 564-566.

man daher diese Vorkenntnisse von jedem, der sich um die Unsterblichkeit des Ruhms bewirbt, und etwas mehr als eigene Ergötzung, nämlich das Beste seiner Mitbürger, am Herzen zu haben vorgiebt.³

Il est indispensable pour le jeune scientifique d'avoir une conception claire de l'ensemble de la science avant de prétendre à développer le point qui lui tient le plus à cœur. Ce n'est qu'ainsi qu'il lui sera possible de travailler au bonheur physique et moral de l'humanité toute entière. L'éducation que délivre Forster n'a donc pas pour seule vocation de former des scientifiques spécialisés dans un domaine précis ; Forster s'oppose activement à cette tendance qui commence alors à se mettre en place, et souligne l'importance du rapport que les sciences doivent conserver entre elles d'une part, et à la société d'autre part.

De fait, si les connaissances scientifiques rapportées par Cook au cours de ses voyages sont inestimables aux yeux de Forster, il n'en reste pas moins que le principal mérite de Cook pour un jeune lecteur est le rôle de modèle qu'il représente. Après avoir proposé son interprétation du mérite des récits de voyage de Cook dans son introduction *Cook, l'explorateur*, Forster s'adresse aux plus jeunes de ses lecteurs :

Deutscher Jüngling! auch Du lasest *Cooks* unvergeßliche, thatenvolle Entdeckungsgeschichte. Sprich! wurdest Du nicht belehrt, aufgeklärt, zum Nachdenken erweckt; jetzt unwillkürlich durch Züge von erhabener Größe erschüttert; dann zu sanftem Mitleid, zur Tugend- und Menschenliebe hingerissen, oder zum edlen Selbstgefühl und zum Streben nach nützlicher Betriebsamkeit entflammt; und von Dank und Bewundrung für den Entdecker durchdrungen?⁴

Forster introduit une dimension éducative dans son introduction et exhorte ses lecteurs à reconnaître les bienfaits qu'ils retirent de leur lecture. Les sentiments éveillés par la lecture chez le jeune homme qui se trouve encore dans une période de formation constituent une

³ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, pp. 79-80. « Que l'explorateur le plus zélé de la nature puisse tout voir de ses propres yeux, répéter chaque observation, tout en étendant la science avec une perspicacité qui lui soit propre, et en l'employant au bonheur physique et moral de l'humanité, voilà une chose que l'on ne peut attendre à l'aune de nos forces et de la durée de notre vie. Mais se contenter d'utiliser les découvertes fiables d'autres et d'avoir présent à l'esprit tout l'état actuel de la science, distinguer la vérité et le fait avéré de l'erreur et de la tromperie, digérer entièrement les fondements théoriques essentiels, puis considérer et cultiver plus exactement la partie singulière, le point de la science dont l'élucidation nous tient plus à cœur, en prêtant une attention constante aux fondements évoqués : pour cette tâche, non seulement la vie, mais même le temps de la formation, notre jeunesse est suffisamment longue. On exige donc avec raison ces connaissances préalables de tous ceux qui prétendent à l'immortalité de la gloire et qui affirment avoir à cœur davantage que leur propre plaisir, à savoir le meilleur pour leurs concitoyens. »

⁴ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 297. « Jeune Allemand ! Toi aussi, tu as lu cette histoire des découvertes inoubliable et riche de faits. Parle ! N'as-tu pas été instruit, éclairé, éveillé à la réflexion ; d'abord involontairement ébranlé par des traits d'une grandeur sublime ; ensuite incité à une douce compassion, à l'amour de la vertu et de l'homme, ou bien enflammé par un noble sentiment de toi-même et par une aspiration à une entreprise utile ; et pénétré de reconnaissance et d'admiration pour l'explorateur ? »

incitation à développer la conscience de soi-même et à réfléchir à sa propre place dans le monde. Il s'agit d'instruire, mais plus important encore, d'éclairer et d'éveiller à la réflexion. De fait, le combat pour l'éveil de la capacité à se perfectionner recommence à chaque génération pour Forster : chaque jeune humain arrive au monde avec sa seule conscience de soi, et doit parvenir, individuellement, à expérimenter lui-même, durant les quelques années de sa formation, le perfectionnement qui a constitué l'œuvre des siècles qui ont précédé sa naissance, pour atteindre à l'âge adulte le point où se trouve la société dans laquelle il vit⁵.

La simple évocation des faits qui se sont déroulés au cours du voyage, et les descriptions des rencontres entre les peuples, doivent donner une impulsion au jeune homme, en suscitant en lui des sentiments qui constituent toujours chez Forster la première étape de son perfectionnement. Il ne s'agit en aucun cas de lui inculquer un savoir de force, mais de l'amener par lui-même à faire ses propres réflexions.

2) Quelle éducation à la connaissance ?

Le souci constant de Forster de donner à ses écrits une dimension éducative apparaît clairement dans sa traduction de la lettre de Louis Patrin à Jean Senebier, qu'il fait paraître sous le titre *Zweifel gegen die Entwicklungstheorie* en 1788. Forster y commente abondamment en note le texte qu'il traduit⁶. La lettre a pour but de réfuter les théories de Spallanzani, qui cherchent à montrer le rôle central de la préformation dans la reproduction des êtres vivants. Patrin démontre longuement l'impossibilité pour les larves d'infusoires (*Infusionsthierchen*) de se trouver partout dans l'air qui entoure les êtres vivants. Forster écrit que cette démonstration peut sembler inutile à des lettrés, mais qu'elle s'avère indispensable pour un public moins cultivé :

Allein, wenn in diesem Falle die bloße Angabe eines richtigen Gesichtspunkts für einen geübten Denker hinlänglich ist, so erstreckt sich das Bedürfniß der meisten Leser doch ungleich weiter, denen es theils an der erforderlichen Thätigkeit des Geistes, theils an Reichthum und Allgemeinheit der Begriffe, theils an Zeit gebricht, um sich in den Erholungsstunden, die sie der Lektüre widmen, über eine solche Materie alles selbst zu entwickeln, und durch eigene Anstrengung aufs Reine zu kommen.⁷

⁵ Ibid., p. 195 ; FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, p. 189 ; FORSTER, « Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika [1791] », *art. cit.*, 1985, p. 512.

⁶ Voir la deuxième sous-partie du chapitre 4, p. 259.

⁷ PATRIN, *Zweifel gegen die Entwicklungstheorie. Ein Brief an Herr Senebier von L*** P****, *op. cit.*, 1788, p. 29. « Seulement, si dans ce cas la simple indication d'un point de vue exact est suffisante pour un penseur expérimenté,

Si cette note peut donner l'impression d'un certain dédain pour le public non cultivé, en réalité le but poursuivi par Forster est tout autre : pour Forster, il est indispensable que chacun perfectionne ses connaissances et son entendement en fonction de ses capacités. Ce texte donne un aperçu de la méthode de Forster. Pour lui, il est indispensable qu'un ouvrage de ce type ait plusieurs niveaux de lecture : il doit à la fois permettre au lettré de se convaincre du bien fondé d'une théorie, grâce à une démonstration rigoureuse, et éradiquer les erreurs ou les préjugés répandus dans un public moins cultivé. Forster défend donc le caractère fastidieux et en apparence inutile de la démonstration de Patrin, parce qu'il est persuadé de la nécessité de s'adresser à chaque public en fonction des connaissances et des capacités dont il dispose. Ce type de remarque est loin d'être exceptionnel chez Forster, il mentionne à maintes reprises ce souci de s'adapter à son public, non seulement pour l'intéresser, mais aussi pour lui permettre de progresser, quand bien même le niveau de réflexion et de connaissance atteint après cette progression resterait modeste. Dans son hommage à Forster, dans lequel il le définit comme un grand écrivain de la société allemande, Schlegel souligne que Forster s'est toujours efforcé dans ses écrits de perfectionner son lecteur, de contribuer à la formation progressive d'une réelle opinion publique allemande⁸. À propos de sa traduction des *Observations* de son père, Forster écrivait, dans une lettre à Jacobi de 1783 :

Ganz kann es nicht für Sie seyn, denn es ist zu sehr für die gewöhnlichen Leser, denen man auch die Reflexionen vormachen muß, die aus den Faktis fließen; denkende Köpfe machen ihre eigne Reflexionen, und da stören sie nur die gedruckten.⁹

Pour les lettrés, l'exposition des faits suffit ; leur entendement est suffisamment éduqué et cultivé pour leur permettre de reconstituer immédiatement les réflexions qui découlent de ces faits. À ceux qui sont incapables de faire ces réflexions, il faut les exposer ostensiblement ; mais ceux qui en sont capables sont gênés par ces réflexions. Forster conçoit bien ses récits de voyage comme une collection de connaissances qui constitue le fondement des réflexions de ses

les besoins de la plupart des lecteurs s'étendent infiniment plus loin, à une partie d'entre eux, il manque l'activité nécessaire de l'esprit, à une autre, la richesse et le degré de généralité des concepts, à une autre, le temps, pour débrouiller pour eux-mêmes tout ce qui concerne un tel matériau au cours des heures de délassement qu'ils consacrent à la lecture, et y voir clair par leurs propres efforts. »

Cette note se trouve également dans les notes des œuvres complètes de Forster : SCHEIBE, « Erläuterungen: Einführung. Entstehung- und Wirkungsgeschichte der einzelnen Texte », *art. cit.*, 1974, p. 413.

⁸ SCHLEGEL, « Georg Forster. Fragment einer Charakteristik der deutschen Klassiker », *art. cit.*, 1797, pp. 60-61.

⁹ FORSTER, « Georg Forster an Friedrich Heinrich Jacobi, 29.08.1783 », *art. cit.*, 1978, p. 474. « Elle ne saurait être entièrement à votre goût, car elle est pour cela trop faite pour les lecteurs du commun, à qui l'on doit aussi montrer avec emphase les réflexions qui découlent des faits ; les têtes pensantes se font leurs propres réflexions, et les réflexions imprimées ne font alors que les gêner. »

lecteurs. Iselin, Buffon, parmi bien d'autres, ont employé de cette manière le *Voyage autour du monde*, parfois au service de réflexions que Forster ne partage pas ; mais le caractère le plus important d'un récit de voyage, surtout lorsqu'il est la seule source de connaissance sur une région ou un peuple, est d'exposer des faits de la manière la plus impartiale possible afin que les lecteurs puissent en induire des réflexions qui font progresser la connaissance. Ces faits doivent donner matière à penser à ceux qui peuvent penser par eux-mêmes, et cette exposition des faits serait suffisante si Forster écrivait pour l'étroite frange des lettrés ; mais Forster écrit aussi pour un public plus large, et il sait que ce public risquerait de ne pas être capable de développer d'idées à partir des faits, ou pire, il risquerait de développer des idées fausses.

Forster est convaincu que l'ensemble du peuple peut et doit être éduqué. Il refuse l'idée selon laquelle certaines parties de la population serait incapable de tout apprentissage, et par conséquent, de tout perfectionnement moral. Cette conviction devient une revendication politique de Forster au cours de sa période révolutionnaire. Il écrit dans *Des rapports que l'art de gouverner entretient au bonheur de l'humanité* :

Soll ich hier noch den so oft widerlegten und stets wieder aufgewärmten Einwurf erwähnen, daß die Beschäftigungen des großen Haufens ihm Zeit und Gelegenheit zu eigenem Forschen und Nachdenken, zur Ausbildung seiner Geistesfähigkeiten, kurz, zur sittlichen Vervollkommnung versagen? [...] Die Natur, die weniger stiefmütterlich ist, als ihre Verläumder sie schildern, legt oft in ihre Kargheit selbst den Sporn, der neue Anstrengung hervorruft, und die Geistesanlagen entwickelt. Auch der müde Arbeiter ist nicht immer zum Denken zu stumpf; die Freude des Erringens öffnet auch bei ihm die Thore der Empfänglichkeit.¹⁰

Forster ne s'oppose pas seulement ici à ceux qui considèrent que le peuple n'est pas capable de penser par lui-même et qu'il est nécessaire de lui donner des règles qu'il ne comprend pas, mais qu'il doit suivre aveuglément pour le bien de l'humanité, comme au début du même texte. Il s'oppose également à ceux qui oublient, parfois à dessein, que le caractère du peuple est construit socialement, et pas une partie intégrante de sa nature : si le travailleur manuel peut donner l'impression d'une moindre intelligence, c'est seulement par manque

¹⁰ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 575. « Dois-je encore mentionner ici l'objection si souvent réfutée et constamment ressassée qui prétend que les occupations du plus grand nombre lui ôtent le loisir et l'occasion de se consacrer à la recherche et à la réflexion personnelles, au développement de ses capacités intellectuelles, en somme au perfectionnement de sa moralité ? La nature, moins marâtre que ne le disent ses détracteurs, place souvent au sein même de son avarice l'aiguillon qui suscite un nouvel effort et développe les dispositions de l'esprit. Le travailleur même fatigué, n'est pas toujours trop abruti pour penser ; la joie de la conquête ouvre aussi en lui les portes de la sensibilité. » Traduction par Jean-Paul Barbe *et al.* : FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, *op. cit.*, 1993, p. 35. Traduction modifiée.

d'éducation et en raison de la fatigue quotidienne qui lui est imposée par les structures sociales dans lesquelles il vit. Cela ne signifie en rien qu'il serait incapable de penser par lui-même. Après une dure journée de travail, l'homme du peuple aura plus de difficulté que le lettré à comprendre la pensée d'un auteur ; mais cela signifie seulement qu'il faut que l'écrivain prenne en compte cette difficulté et s'adapte également à ce lectorat. S'il se contente d'écrire pour le faible nombre des lettrés, alors il condamne le peuple à ne jamais atteindre sa destination.

3) Éducation et caractère national

Le perfectionnement d'un individu ne peut avoir lieu que par l'évolution de son rapport avec ce qui l'entoure. Il est donc possible de le faire progresser, mais uniquement en lui suggérant l'étape suivante de son perfectionnement personnel, un rapport approfondi à son environnement qui soit adapté à ses connaissances et à sa manière de réfléchir, ce que Forster appelle le caractère d'un individu ou d'un peuple¹¹. Par des ouvrages, mais aussi par l'exemple de grands hommes, il est possible d'éduquer et de perfectionner un peuple dans son entier. C'est du moins là le postulat de Forster. Il est de la responsabilité d'un auteur de déterminer le niveau de perfectionnement auquel est arrivé le peuple pour lequel il écrit, afin de lui proposer un matériau parfaitement adapté au degré de perfection qui lui est accessible.

La finalité d'un ouvrage doit toujours, pour Forster, être définie en fonction du public qui le lit. Il a une conscience aiguë d'écrire pour un public défini, avec ses caractéristiques propres, différent en fonction des pays. Forster réfléchit très tôt aux caractéristiques de ce public. Il écrivait dans une lettre à Spener de la fin de l'année 1767, à propos de la situation financière déplorable de sa famille :

Dieser Gewinn gründet sich in England auf den FlugSand, den man das publicum nennt, und keine andre als Colossen die auf den festen Boden reichen, oder Spreu die nicht in dem Sande versinkt können dabey gütlich fahren.¹²

¹¹ À propos de ces différences entre les caractères nationaux, voir JUTERCZENKA Sünne, « Beobachten und beobachtet werden. Selbst- und Fremdbilder in der Berichterstattung Göttinger gelehrter Zeitschriften über britische Entdeckungsreisen im Pazifik », in: ZIEGLER Uwe et HORST Carl, *«In unserer Liebe nicht glücklich»: Kultureller Austausch zwischen Großbritannien und Deutschland 1770–1840*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2014, pp. 58-61.

¹² FORSTER, « Nachschrift zu einem Briefe J. R. Forsters an Johann Karl Philipp Spener, 27.12.1776 », *art. cit.*, 1978, p. 75. « Ces gains se fondent en Angleterre sur ces sables mouvants qu'on appelle le public, et personne d'autre que les colosses qui atteignent la terre ferme en-dessous, ou les fétus de paille qui ne s'enfoncent pas dans le sable peuvent s'en tirer avec profit. »

Forster fut l'un des premiers auteurs allemands à importer le terme d'opinion publique ou *public spirit* dans la langue allemande, à travers l'expression de *öffentliche Meinung*¹³. Forster ne se contente cependant pas de définir ce qu'est une opinion publique, il distingue également soigneusement les opinions publiques nationales. Cette distinction est présente en particulier dans l'avant-propos à sa traduction du récit du troisième voyage de James Cook. Forster justifie la décision de ne pas conserver l'introduction écrite par John Douglas, évêque de Salisbury, par les différences fondamentales entre le public anglais et le public allemand¹⁴. Il écrit :

Herr D. Douglas sprach zu einem Volke, welches die ganze Wichtigkeit der Schifffahrt für seinen unermeßlichen Handel vollkommen einsieht, alle Schwierigkeiten einer Entdeckungsreise kennt, und überhaupt vom Seewesen die deutlichsten Begriffe hat.¹⁵

Le compliment fait au public anglais de sa connaissance de la mer souligne en creux l'ignorance du public allemand dans ce domaine, une différence qui n'a rien d'étonnant compte tenu des caractéristiques géographiques des deux pays. Cependant, cela signifie également que la reprise de considérations navales, sans les expliquer davantage, ne serait d'aucune utilité pédagogique pour le public allemand et ne lui permettrait pas de comprendre l'importance qu'ont revêtu les explorations de Cook :

Für den Mitteländer hingegen mußte das Verdienst der Entdecker und die Gefahren der Schifffahrt, die Anordnung einer langen Reise in unbekannte Weltgegenden, und das Ungemach des Seelebens umständlicher zergliedert werden, wenn er anders den Werth dieser großen Unternehmungen in seinem ganzen Umfange anerkennen sollte.¹⁶

Il est donc nécessaire d'expliquer au public allemand pourquoi ces explorations ont contribué au bonheur de l'humanité dans son ensemble, et de fait, c'est ce que Forster s'efforce de faire dans sa propre introduction, *Cook, l'explorateur*. Il existe néanmoins une autre différence fondamentale entre le public allemand et le public anglais. Forster poursuit ainsi :

¹³ Voir en particulier WASZEK, « La « tendance à la sociabilité » (Trieb der Geselligkeit) chez Christian Garve », *art. cit.*, 2002, p. 75 et PEITSCH, *Georg Forster: Deutsche « Anteilnahme » an der europäischen Expansion über die Welt*, *op. cit.*, 2017, pp. 123-134.

¹⁴ Voir également à ce propos la troisième sous-partie du chapitre 7, pp. 517-521.

¹⁵ FORSTER, « Vorrede des Übersetzers », *art. cit.*, 1789, p. VII. « M. le docteur Douglas parlait à un peuple qui a parfaitement conscience de toute l'importance de la navigation pour son commerce gigantesque, qui connaît toutes les difficultés d'un voyage d'exploration et qui, de manière générale, a les conceptions des plus claires des caractéristiques de la navigation. »

¹⁶ *Ibid.*, p. VII-VIII. « Pour celui qui habite sur le continent en revanche, il fallait analyser plus en détail le mérite des explorateurs et les dangers de la navigation, l'organisation d'un long voyage dans des contrées inconnues du monde, et les désagréments de la vie en mer, si l'on voulait qu'il reconnaisse la valeur de ces grandes entreprises dans toute son ampleur. »

Ich darf vielleicht noch hinzufügen: der Theil des deutschen Publikums, dessen Beyfall einem Schriftsteller Ehre macht und neue Kräfte schenkt, forderte, und der Ueberrest bedurfte, eine nahrhaftere Speise, als willkürliche Voraussetzungen um rhapsodische Gemeinplätze. Der philosophische Ernst unseres Volks läßt sich nicht spotten; und [...] die uneingeschränkte Liebe zur Lektüre [hat] unter uns das große Phänomen einer verhältnißmäßig weit allgemeineren Berichtigung der Begriffe, als in jedem andern Lande, bewirkt.¹⁷

Le public allemand se définit également, selon Forster, par une rigueur bien plus grande dans sa réflexion que le public anglais. Le choix des termes par Forster est intéressant : la partie la plus cultivée du lectorat exige cette plus grande rigueur et, pour reprendre la métaphore de Forster, une nourriture plus consistante, tandis que le reste des lecteurs allemands a besoin de cette rigueur, parce qu'elle est ce qui leur permet de progresser. Au stade de perfectionnement auquel la grande masse des lecteurs allemands est parvenue, ces réflexions plus poussées sur le rôle et l'intérêt des voyages d'exploration sont nécessaires, car leur raison est capable de tirer profit de réflexions plus complexes. Pour les Anglais, qui n'estiment rien plus que le commerce, il est suffisant de souligner l'importance des voyages d'exploration pour des échanges commerciaux sûrs et profitables dans le monde entier. Ainsi, John Douglas écrit dans son introduction :

our voyages will benefit the world, not only by discouraging future unprofitable searches, but also by lessening the dangers and distresses formerly experienced in those seas, which are within the line of commerce and navigation, now actually subsisting¹⁸.

Le bénéfice pour le monde entier de ces voyages d'exploration doit être de permettre la navigation dans des régions encore inconnues jusqu'alors, et qui pourtant se trouvaient sur le chemin de lignes commerciales maritimes. Ultimement donc, c'est le commerce qui doit bénéficier de ces voyages d'exploration, et l'évêque de Salisbury espère pouvoir, encore de son vivant, assister à ces progrès du commerce dans ces régions.

Le public anglais était composé d'individus susceptibles de tirer eux-mêmes profit de ces voyages, puisque l'Angleterre, qui venait de perdre son premier empire colonial en Amérique, s'efforçait alors de bâtir son second empire colonial en Inde. Le public allemand

¹⁷ Ibid., p. VIII. « J'oserai peut-être encore ajouter que cette partie du public allemand dont l'approbation fait honneur à un écrivain et lui donne des forces nouvelles exigeait, et le reste du public, lui, en avait besoin – un repas plus nourrissant que des présupposés arbitraires et des lieux communs rhapsodiques. Le sérieux philosophique de notre peuple ne donne pas prise à la moquerie ; et l'amour sans bornes de la lecture a produit en nous ce grand phénomène qu'est une correction relative des concepts bien plus générale que dans tout autre pays. »

¹⁸ DOUGLAS, « Introduction », *art. cit.*, 1784, p. lvii. « Nos voyages profiteront au monde, non seulement en décourageant des recherches futures dénuées de tout profit, mais aussi en diminuant le nombre des dangers et des maheurs rencontrés précédemment dans ces mers, qui font partie de la route du commerce et de la navigation qui existe en ce moment-même. »

avait une position plus théorique, pour deux raisons : tout d'abord Forster souligne la plus grande culture des lecteurs allemands, dotés d'un esprit à la puissance de conceptualisation plus grande. Ensuite, le public allemand conserve jusqu'à la fin du XIX^e siècle une place de spectateur : l'absence d'unité allemande empêche au XVIII^e siècle toute possibilité d'un développement au rang de puissance maritime, les Allemands ne peuvent donc tirer aucun profit personnel de ces découvertes. C'est ce qui permet également à des auteurs allemands comme Forster de conserver un œil parfois critique sur les expériences coloniales britanniques, voire d'assumer une position d'« arbitres intellectuels » selon l'expression de Suzanne Zantop¹⁹. Forster met ces réflexions en application dans *Cook, l'explorateur*, lorsqu'il étudie la valeur des voyages d'exploration à l'aune du bonheur de l'humanité, en s'interrogeant sur la destination physique et morale de l'homme contre Rousseau²⁰. De fait, Forster écrit :

Will der gewissenhafte Schriftsteller diese glücklichen Fortschritte der Aufklärung befördern, so darf er nicht vergessen, daß derselbe Regen, der die junge Knospe entwickeln half, die Blüthe und Frucht verderbt; anstatt von Alltagsphilosophie zu tiefen, muß er die volle Mittagssonne der Vernunft leuchten und wärmen lassen. Herr Douglas durfte in England noch unangefochten gewisse Sätze vortragen, die man uns in Deutschland nicht mehr hingehen ließe.²¹

Par cette métaphore végétale, Forster souligne l'importance de la dimension éducative des ouvrages scientifiques : ces ouvrages doivent s'adapter au niveau de développement auquel est parvenu un peuple, et non pas s'efforcer de proposer une explication la plus complète et complexe possible. Malgré la proximité géographique et culturelle du peuple anglais et du peuple allemand, il est donc nécessaire pour Forster d'adapter les ouvrages au degré de développement d'un peuple, sous peine d'atteindre le résultat inverse du résultat espéré. Helmut Peitsch a montré la profonde ambiguïté du rapport de Forster à ces différents caractères nationaux, une ambiguïté qui culmine au cours des années 1790. Si Forster affirme dans certains textes que la progression politique sous le signe de valeurs et de droits communs est accessible par tous les peuples européens, il souligne par ailleurs aussi, en particulier dans les *Vues sur le*

¹⁹ ZANTOP Susanne, *Colonial Fantasies: Conquest, Family, and Nation in Precolonial Germany, 1770-1780*, Durham, Londres, Duke University Press, 1997, p. 38. À propos du rôle de l'Allemagne comme « conscience éclairée de l'Europe », à travers des auteurs comme Forster lui-même, voir DHARAMPAL-FRICK, « Entre orientalisme des Lumières et idéalisme révolutionnaire », *art. cit.*, 2008, pp. 14-15.

²⁰ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 193.

²¹ FORSTER, « Vorrede des Übersetzers », *art. cit.*, 1789, p. VIII. « Si l'écrivain consciencieux veut encourager ces heureux progrès des Lumières, il ne doit pas oublier que la même pluie qui a aidé à développer la jeune pousse fait pourrir la fleur et le fruit ; au lieu de dégoutter de philosophie quotidienne, il doit éclairer et réchauffer par le plein soleil de midi de la raison. Monsieur Douglas a pu présenter en Angleterre certaines propositions sans craindre encore la contradiction, mais en Allemagne, on ne tolérerait plus que nous les présentions. »

Rhin inférieur, les différences culturelles entre les peuples qui peuvent rendre en réalité cette progression politique très difficile. Si cette capacité à progresser politiquement est universelle en l'homme et si chacun y a le même droit, son application concrète dépend en réalité beaucoup de l'identité culturelle des différents peuples, y compris au sein même de l'Europe²².

4) Traduction et éducation à la perfectibilité

Constamment pressé par le besoin financier, Forster fut contraint durant toute sa vie de rédiger des traductions d'ouvrages, au point de créer ce que Klaus Harpprecht appelle une manufacture de traduction (*Übersetzungsfabrik*) dans sa biographie de Forster²³. Forster sert alors de prête-nom à différents traducteurs, notamment sa femme Therese Forster. Forster déplore le temps qu'il consacre aux traductions et le fait que cela l'empêche de travailler à ses propres ouvrages. Néanmoins, ces traductions lui permettent également de jouer un rôle important de médiateur entre les différentes traditions des Lumières européennes. D'une certaine manière, cela lui permet de combler en partie les différences entre les peuples liées à leur caractère national ; c'est ainsi que si ses introductions et ses notes de bas de page peuvent donner l'impression de faire passer le texte traduit à l'arrière-plan des idées du traducteur, Forster les considère comme des ajouts nécessaires pour permettre à ses lecteurs de passer outre à l'étrangeté de textes écrits pour des lecteurs disposant d'un autre contexte culturel. Forster, polyglotte et familier des coutumes d'un grand nombre de peuples en Europe, est capable d'explicitement pour ses lecteurs d'une autre culture les connaissances supposées par l'auteur chez ses lecteurs et nécessaires pour comprendre son ouvrage.

Cela apparaît de manière évidente dans sa traduction de Buffon. Forster critique la profusion de dénominations trompeuses ou redondantes dans les sciences de la nature et appelle de ses vœux une harmonisation qui permette à l'ensemble des naturalistes de savoir exactement quel spécimen de la faune ou de la flore ils observent et ce que la science en sait jusqu'à présent. C'est ainsi que les différentes traditions nationales ont donné des noms différents aux mêmes animaux²⁴. De la même manière, différentes traditions de pensée ont conduit au développement de concepts différents, et des mots en apparence semblables peuvent avoir des implications

²² PEITSCH, *Georg Forster: Deutsche « Anteilnahme » an der europäischen Expansion über die Welt*, op. cit., 2017, pp. 256-274.

²³ HARPPRECHT Klaus, *Georg Forster oder Die Liebe zur Welt: eine Biographie*, Reinbek, Rowohlt, 1987, p. 425.

²⁴ Voir à ce propos pp. 190-193 dans la première sous-partie du chapitre 3.

opposées. Par son expérience de la traduction, Forster a une conscience aiguë de ces divergences, qui traduisent parfois un mode de perfectionnement de la connaissance différent. Forster cherche donc dans ses traductions à harmoniser les concepts d'une langue à l'autre, dans une optique épistémologique, tout en préservant la lisibilité pour le lecteur, toujours ancré dans une certaine tradition linguistique. C'est ainsi qu'il écrit dans l'avant-propos à sa traduction de Buffon :

Eine knechtische, wörtliche Uebersetzung halte ich für weniger zweckmäßig, als eine solche, wodurch man hauptsächlich den Sinn des Verfassers zu treffen und treulich überzutragen sucht. Ich habe mich, soviel ich gekonnt, der letzteren beflissen, damit ich den Schriften eines Büffon ihren größten Werth nicht raubte.²⁵

Au sein même de l'Europe, les différences culturelles entre les différents courants des Lumières restent importantes et impliquent ce type d'harmonisation, notamment en raison de rapports différents au milieu naturel et social. Dans l'optique d'une recherche commune et désintéressée d'un perfectionnement universel de l'humanité, que Forster présente notamment dans *De la Formation locale et générale*, il est indispensable de montrer aux lecteurs des différents pays européens ce qui les rapproche, de manière à les préparer, à l'avenir, à cette recherche commune et qui va au-delà des préférences et des intérêts nationaux.

B) Horizon de l'éducation et perfectibilité

1) L'éducation par les sens

Forster construit ses idées sur l'éducation en réaction à une éducation qu'il considère comme mécanique et qui a vocation à inculquer aux élèves des connaissances et à leur imposer des règles qu'ils ne comprennent pas²⁶. Forster est lui-même autodidacte et il est parvenu à s'élever par son talent à une position à laquelle son absence de formation universitaire ne semblait pas devoir le destiner. Forster est partisan d'une éducation qui ne se contente pas de

²⁵ FORSTER, « Herrn von Büffons Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere. Sechster Band [Vorbericht. Anmerkungen. Anhänge][1780] », *art. cit.*, 2003, p. 683. « Je tiens une traduction littérale, servile, pour moins utile qu'une traduction par laquelle on cherche principalement à saisir le sens de l'auteur uniquement et à le restituer d'une manière fidèle. » Voir également SCHREIBER Michael, « Johann Georg Adam Forster (1754-1794) », *Germersheimer Übersetzerlexikon*, <http://uelex.de/artiklar/Johann_Georg_Adam_FORSTER>, consulté le 26.10.2018.

²⁶ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, p. 54. Voir à ce propos la troisième sous-partie du chapitre 7, pp. 502-517.

former les enfants au métier de leur père, favorisant ainsi une stricte reproduction sociale. Au contraire, Forster est persuadé de la nécessité d'individualiser l'éducation autant que possible et de donner à chacun l'éducation qui correspond à ses capacités intellectuelles et non à son rang dans la société. Ce faisant, Forster s'inscrit dans une lignée qui remonte au milieu du XVIII^e siècle. Forster admire l'œuvre d'Helvétius et il a connaissance de l'ouvrage posthume de ce dernier, *De l'Homme*, où Helvétius présente ses conceptions éducatives²⁷. Forster partage en partie ces conceptions : dans une optique sensualiste, Helvétius affirme que « les vrais précepteurs de l'enfance sont les objets qui l'environnent : c'est à ces instituteurs qu'elle doit presque toutes ses idées »²⁸. Le rôle de l'éducation est de placer l'enfant dans les circonstances propices à son perfectionnement. Par conséquent, les différences entre les hommes sont liées pour la plus grande partie à l'éducation, et non pas à des différences innées.

Rousseau reprend et complète ces idées d'Helvétius dans la « Profession de foi du vicaire savoyard », dans *Émile ou De l'Éducation* :

Comme la vue est de tous les sens celui dont on peut le moins séparer les jugements de l'esprit, il faut beaucoup de temps pour apprendre à voir ; il faut avoir longtemps comparé la vue au toucher pour accoutumer le premier de ces deux sens à nous faire un rapport fidèle des figures et des distances ; sans le toucher, sans le mouvement progressif, les yeux du monde les plus perçants ne sauraient nous donner aucune idée de l'étendue. L'univers entier ne doit être qu'un point pour une huître ; il ne lui paraîtrait rien de plus quand même une âme humaine informerait cette huître. Ce n'est qu'à force de marcher, de palper, de nombrer, de mesurer les dimensions, qu'on apprend à les estimer ; mais aussi, si l'on mesurait toujours, le sens, se reposant sur l'instrument, n'acquerrait aucune justesse. Il ne faut pas non plus que l'enfant passe tout d'un coup de la mesure à l'estimation [...] Je voudrais pourtant qu'on vérifiât ses premières opérations par des mesures réelles, afin qu'il corrigeât ses erreurs, et que, s'il reste dans le sens quelque fausse apparence, il apprît à la rectifier par un meilleur jugement²⁹.

C'est par l'expérience que l'enfant élargit peu à peu son champ de vision, et avec lui, la sphère dans laquelle il est capable d'agir. Forster partage entièrement ces idées d'Helvétius et de Rousseau, le rôle premier de l'éducation est de rendre le plus d'objets possible accessibles à l'enfant et l'inciter à faire ses propres réflexions sur ces objets. Si elle constate une déviation de ces « premières opérations » chez l'enfant, il est de sa responsabilité d'intervenir ; mais en

²⁷ FORSTER, « Georg Forster an Samuel Thomas Sömmerring, 16.01.1786 », *art. cit.*, 1978, p. 428. Voir à ce propos la première sous-partie du chapitre 6, pp. 404-406.

²⁸ HELVÉTIUS, *Œuvres complètes: De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation [1773]*, *op. cit.*, 2011, p. 60.

²⁹ ROUSSEAU, *Œuvres complètes: Emile - Education - Morale - Botanique*, *op. cit.*, 1969, p. 396.

aucun cas elle ne doit fournir une explication complète de ces objets à l'enfant, car alors elle l'empêche de faire ses propres réflexions.

2) Éducation, perfectibilité et traduction des *Vues sur le Rhin inférieur*

La traduction des *Vues sur le Rhin inférieur* en français souligne les spécificités des conceptions pédagogiques de Forster, en particulier dans leur rapport à la perfectibilité d'un peuple dans son entier.

Le récit de voyage de Forster le long du Rhin est traduit en français dès 1794, soit quatre ans après la parution des premiers volumes en allemand, mais également quelques mois après la mort de Forster. Il est traduit par Charles de Pougens, homme de lettres et éditeur français, qui publie également, quelques années plus tard, la correspondance de Rousseau ainsi que les œuvres de D'Alembert. Pougens est lui-même l'auteur de lettres philosophiques, consacrées notamment à l'œuvre de Rousseau ; il est donc probable qu'il soit familier de la conception rousseauiste de la perfectibilité. Comme souvent au XVIII^e siècle, la traduction est loin d'être fidèle au texte original. Les modifications qu'introduit Pougens dans le texte soulignent par contraste l'originalité des conceptions pédagogiques de Forster, et mettent également en avant le caractère central de la perfectibilité chez Forster, y compris dans des passages où Forster lui-même n'emploie pas le terme. Dans le chapitre qu'il consacre à sa visite d'Amsterdam, Forster décrit un bâtiment, l'institut *Felix meritis*, bâti par la société philanthropique éponyme en 1788, et qui avait pour objet de proposer une formation scientifique et artistique aux habitants de la ville³⁰. Avant de décrire le bâtiment, Forster³¹ précise la finalité de ces cours ainsi que le public auquel ils se destinent :

Die Beschaffenheit des Unterrichtes sollte zu gleicher Zeit für das Bedürfniß des schönen Geschlechtes berechnet seyn, und indem man dieser empfänglicheren Hälfte unserer Gattung die Quellen der Erkenntniß eröffnete, glaubte man mit Recht auf eine dreifache Art für die Männer zu sorgen, theils durch Erweckung eines edlen Wettifers zwischen beiden Geschlechtern, theils weil man ihrem häuslichen Glück durch die Vervollkommnung ihrer Gattinnen und Töchter zu vernünftigen und wohlunterrichteten Gesellschafterinnen einen wesentlichen Zuwachs verschaffte, theils aber auch, indem man die ersten Erzieherinnen der künftigen Generation mit zweckmäßigen Kenntnissen ausrüstete und ihre Urtheilskraft schärfte und übte. Man umfaßte die ganze Masse der Belehrung, deren man zu bedürfen glaubte, in den fünf Klassen der Philosophie, der Mathematik, der schönen Wissenschaften, der Tonkunst und der Zeichenkunst.³¹

³⁰ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, op. cit., 1958, pp. 314-315.

³¹ Ibid., p. 315. « La composition des cours devait en même temps convenir aux besoins du beau sexe, et en ouvrant à cette moitié plus réceptive de notre espèce les sources de la connaissance, on crut avec raison rendre service aux

Forster souligne que les cours dispensés dans cet institut sont destinés avant tout aux femmes, parce qu'elles sont plus réceptives que les hommes et davantage susceptibles de permettre un perfectionnement de la société dans son entier ; en effet, en tant qu'elles sont les premières éducatrices de leurs enfants, elles sont davantage susceptibles que les hommes de transmettre ces connaissances, et ce, dans toutes les couches de la société. Il est possible ici d'entendre un écho de la recension dans laquelle Forster avait pour la première fois employé le terme de perfectibilité, en 1776 : il s'agissait déjà d'une réflexion sur la perfectibilité des femmes, Forster soulignait alors que c'était la mise à la disposition de tous des connaissances rendue possible par le passage à la langue vernaculaire dans les sciences qui avait permis à la société de comprendre que la femme dispose, au même titre que l'homme, de la perfectibilité³². Cette perfectibilité, présente en germe chez ceux et celles qui fréquentent ces cours, doit se développer par le biais de ces connaissances et permettre le « perfectionnement des épouses et des filles. »

Or la traduction de Pougens donne une toute autre image des conceptions de Forster, tant pédagogiques qu'en ce qui concerne la perfectibilité. Pougens traduit ainsi :

La sollicitude paternelle des fondateurs s'étendit aux femmes, et l'on initia cette moitié si intéressante du genre humain dans le sanctuaire des connaissances. Les instituteurs furent même assez philosophes pour penser qu'on devoit s'attacher plus sérieusement encore à cultiver leur raison que celle des hommes, parce qu'en les arrachant à cette ignorance, à cette légèreté corruptrice auxquelles tous les systèmes d'éducation ont jusqu'à présent prostitué leur esprit, on assure aux hommes le bonheur domestique, et on préserve leur âme des dangers d'une inévitable contagion. On choisit dans la masse des connaissances celles qui parurent les plus propres à accélérer la perfectibilité de l'entendement humain : la philosophie, les mathématiques, les sciences, le dessin, la musique³³.

Pougens introduit une dimension absente du texte de Forster, qui est celle d'une sorte de condescendance à l'égard des femmes : « empfänglich », qui chez Forster désigne une qualité intellectuelle que les hommes n'ont pas, celle de la réceptivité aux connaissances, une capacité

hommes de trois manières différentes, en partie en éveillant une noble concurrence entre les deux sexes, en partie parce qu'on leur procurait un accroissement notable de leur bonheur domestique par le perfectionnement de leurs épouses et de leurs filles qui devenaient ainsi des associées raisonnables et bien instruites, mais en partie aussi en fournissant à ces premières éducatrices de la génération future des connaissances appropriées aux fins et en aiguisant et en exerçant leur faculté de juger. On rassembla toute la masse des leçons dont on pensait avoir besoin dans les cinq catégories de la philosophie, des mathématiques, des belles-lettres, de la musique et du dessin. »

³² FORSTER, « Recension : An introduction to botany, containing an Explanation of the Theory of that Science; extracted from the Works of Dr. Linnaeus [1776] », *art. cit.*, 1777, p. 7. Voir à ce propos la deuxième sous-partie du premier chapitre, p. 80.

³³ FORSTER, *Voyage philosophique et pittoresque, sur les rives du Rhin à Liège, dans La Flandre, Le Brabant, La Hollande, etc. fait en 1790, op. cit.*, 1794, pp. 381-382.

liée à la sensibilité qui permettrait aux femmes, selon Forster, de tirer davantage d'un enseignement que les hommes, devient « intéressant », un terme bien plus vague et surtout, qui renvoie à un regard masculin et qui semble faire signe vers une dimension galante totalement absente chez Forster. Pougens introduit aussi une critique des systèmes éducatifs dans leur éducation de la femme, une critique absente chez Forster. Il déforme également ce que dit Forster : Forster insiste sur l'amélioration de l'éducation des femmes, en mettant en avant la possibilité nouvelle d'une saine concurrence entre l'homme et la femme qui serait bénéfique à tous deux, et la capacité accrue des mères à donner une bonne première éducation à leurs enfants. De cela, il ne reste aucune trace chez Pougens, qui remplace ces idées par le risque évité que la légèreté et l'ignorance de la femme ne contamine l'homme. Si l'idée générale se retrouve bien dans la traduction, elle est cependant très déformée par le traducteur.

Le terme de perfectibilité apparaît également d'une manière biaisée : ici, le passage « durch die Vervollkommnung ihrer Gattinnen und Töchter » est celui qui semble le plus propice à introduire le terme de perfectibilité. Or ce passage est transformé en « en les arrachant à cette ignorance, à cette légèreté corruptrice ». La référence aux épouses et aux filles disparaît. Ce n'est pas le perfectionnement permis par l'éducation qui est souligné, mais l'état initial d'incurie dont les femmes ont été tirées. Il semble possible de déceler ici une volonté politique de Pougens : ce dernier souligne non pas l'éveil de la perfectibilité des femmes permis par cette société philanthropique, comme le fait Forster, mais au contraire la corruptibilité de l'être humain, qui, s'il est soumis à des systèmes éducatifs néfastes, bascule dans l'ignorance : Pougens parle de la « légèreté corruptrice » favorisée chez les femmes par ces systèmes d'éducation.

La perfectibilité apparaît quelques lignes plus loin, là où rien ne la justifierait dans le texte original : « Man umfaßte die ganze Masse der Belehrung, deren man zu bedürfen glaubte » est traduit par « On choisit dans la masse des connaissances celles qui parurent les plus propres à accélérer la perfectibilité de l'entendement humain ». Là où Forster indique simplement qu'on a choisi les connaissances que l'on pensait pouvoir être utiles, Pougens introduit la perfectibilité. De même qu'il introduit le terme de « perfectibilité » où il n'apparaît pas, Pougens ne le traduit pas là où il est présent, y compris lorsqu'il est présent sous la forme transparente de *Perfektibilität*. Dans les deux passages dans lesquels Forster emploie le terme *Perfektibilität* dans les *Vues sur le Rhin inférieur*, le traducteur n'emploie pas le terme et

modifie même entièrement la teneur du passage. Forster évoque, dans un passage déjà commenté ici, la « satisfaction et la perfectibilité essentielles de chaque Liégeois³⁴ ». Pougens n'emploie pas le terme et il supprime même entièrement le passage³⁵.

3) L'horizon de l'éducation : la perfectibilité civile ?

L'éducation est étroitement liée par Forster à l'amélioration de la société dans son ensemble : les enjeux de l'éducation pour une société correspondent aussi à sa possibilité d'évoluer et de s'améliorer. De ce fait, l'éducation a partie liée avec la perfectibilité de toute une société. Or les tendances naturelles qui se déploient en l'être humain comme en tout animal participent de sa perfectibilité, dans la mesure où la perfectibilité est un élément essentiel, chez Forster, de l'interaction entre le corps et l'esprit humain. Dès lors, la tendance naturelle ou tendance à la conservation de soi (*Naturtrieb, Trieb zur Selbsterhaltung*) et la tendance à la sociabilité (*Geselligkeitstrieb* ou *Gesellschaftstrieb*), qui animent en premier lieu l'être humain, doivent être dirigées par l'éducation³⁶. Forster développe cette idée dans *Cook, l'explorateur* ainsi que dans le *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité*³⁷, mais elle est déjà présente dans le *Voyage autour du monde*. Il souligne cette importance de l'éducation dans le récit de voyage à propos des habitants de l'île de Tanna³⁸. En chaque peuple et en chaque individu, la tendance à la sociabilité doit être cultivée et développée de manière à ce qu'elle puisse s'élever face à la tendance à la conservation de soi, qui se caractérise par la méfiance, voire l'hostilité à l'égard de ses semblables. En effet, toute la nature, souligne Forster, se caractérise par le choc de forces opposées ; il en est de même en l'être humain, et la première opposition de forces susceptible de permettre le perfectionnement est cette opposition entre sociabilité et conservation de soi. Il s'agit là du premier pas vers la culture de la perfectibilité chez les individus qui constituent un peuple.

³⁴ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, op. cit., 1958, p. 133.

³⁵ FORSTER, *Voyage philosophique et pittoresque, sur les rives du Rhin à Liège*, dans *La Flandre, Le Brabant, La Hollande, etc. fait en 1790*, op. cit., vol. 1, 1794, p. 331. FORSTER, *Voyage philosophique et pittoresque, sur les rives du Rhin à Liège*, dans *La Flandre, Le Brabant, La Hollande, etc. fait en 1790*, op. cit., vol. 2, 1794, pp. 27-28.

³⁶ Forster reprend la tendance à la sociabilité déjà présente dans l'œuvre d'Adam Ferguson et de son traducteur en allemand, Christian Garve. Voir à ce propos la deuxième sous-partie du chapitre 4, pp. 274-275 et la deuxième sous-partie du chapitre 8, pp. 559-563.

³⁷ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », art. cit., 1974, p. 189 ; FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », art. cit., 1985, p. 195.

³⁸ FORSTER, *Reise um die Welt*, op. cit., 1966, p. 270. Ce passage a été cité p. 399, dans la première sous-partie du chapitre 6.

Dès lors, il semble possible et nécessaire de montrer à ces individus l'existence de cette tendance à la sociabilité. Ce chemin n'est cependant pas dépourvu d'obstacles : en premier lieu, la tentative d'éducation des insulaires hostiles à cette sociabilité à l'égard des représentants d'autres peuples est remise en question par le comportement des Européens eux-mêmes. Forster et une partie de ses compagnons de voyage s'efforcent de démontrer aux habitants les vertus de cette tendance à la sociabilité, en se comportant de manière à montrer aux insulaires que tout étranger n'est pas nécessairement hostile, mais c'est de leurs propres rangs que viennent les attaques contre cette tendance à la sociabilité³⁹. Cette circonstance persuade le jeune Forster que c'est d'abord parmi les peuples européens que cette éducation à la tendance à la sociabilité doit être complétée.

Or cette aspiration à l'éducation des peuples européens à la sociabilité et à la capacité à se perfectionner rencontre immédiatement un autre écueil, lié à la structure même de la société. Forster souligne dans un discours au *Collegium Carolinum* de Cassel que les talents de la plupart des individus sont mal employés dans les sociétés européennes :

Vielleicht kann dereinst [...] Deutschland das Land werden, wo Männer, die mit der Pflugschaar brauchbare Bürger sein könnten, nicht mehr in die überzählige Zunft mechanischer Gelehrten aufgenommen, und Andere, mit Geistesgaben für den ersten Kreis im Staate nicht mehr im Staube vergessen werden. Jedoch für itzt müssen wir noch über diese wesentliche und wünschenswerthe Vervollkommnung des Erziehungswesens hinwegsehen.⁴⁰

C'est la structure même de la société qui oblige les hommes à assumer une place qui ne leur revient pas ; certains ont une place dont ils ne sont pas dignes, comme les « lettrés mécaniques » (*mechanische Gelehrten*) qui sont devenus des savants pour des raisons qui n'ont rien à voir avec leurs dons et qui ne font en rien progresser la science. Or la science est au service de la société, cette dernière ne progresse donc pas davantage, alors que d'autres individus, plus talentueux, mis à la même place auraient été capables de la faire progresser. Cette citation rappelle le début de *Un aperçu de la nature dans sa totalité*, où Forster critique les botanistes qui ne font rien d'autre qu'apprendre par cœur des listes de noms, une activité

³⁹ Ibid., pp. 270-271. Voir à ce propos pp. 467-469, dans la deuxième sous-partie du chapitre 7.

⁴⁰ FORSTER, « Rede bei dem Antritt des Prorektorats am Collegium Carolinum in Cassel [première publication posthume 1843] », *art. cit.*, 1974, p. 123. « Peut-être un jour [...] l'Allemagne pourra-t-elle devenir le pays où les hommes qui pourraient être des citoyens utiles une charrue à la main ne seraient plus acceptés dans la corporation pléthorique des lettrés mécaniques, et où d'autres, dont les dons de l'esprit les rendraient aptes au premier cercle de l'État, ne seraient plus oubliés dans la poussière. Cependant, pour le moment, nous devons encore attendre l'arrivée de ce perfectionnement essentiel et souhaitable de l'éducation. »

stérile et qui ne favorise en rien la progression de la connaissance humaine⁴¹. Inversement, d'autres hommes, susceptibles de rendre de grands services à la société si leur talent avait été reconnu, végètent dans des fonctions subalternes qui ne rendent pas justice à ce talent. Dès lors, à quoi cela peut-il servir d'apprendre aux êtres humains l'importance de cette tendance à la sociabilité si ceux d'entre eux qui la comprennent et souhaitent mettre leurs talents au service de la société en sont empêchés par une structure sociale inégalitaire ?

Pour Forster, l'être humain est le théâtre d'un équilibre précaire entre des forces venues de l'intérieur et de l'extérieur de lui-même, qui ne peuvent ni ne doivent jamais parvenir à un équilibre, mais qui lui permettent de se perfectionner. Dans le contexte d'une société qui refuse l'expression des forces à l'œuvre dans la plupart des individus, ainsi que les facultés et talents qui se développent grâce à l'interaction de ces forces, le risque est celui d'une réaction violente face à cette société qui ne permet pas à chacun de réaliser ses potentialités, et Forster en vient de plus en plus à considérer que l'éducation ne peut pas elle-même apporter une réponse satisfaisante.

4) L'horizon de l'éducation : la perfectibilité morale ?

Suite aux réflexions de Forster sur la tendance formative de Blumenbach, et en particulier le prolongement moral (*sittlicher Bildungstrieb*) que Forster donne à cette tendance formative, la manière dont il est possible de développer cette tendance formative ou perfectibilité morale devient une préoccupation de Forster. Cette préoccupation va de pair avec l'infléchissement de sa pensée vers la politique. La conviction de Forster que l'éducation doit permettre à l'homme de développer au maximum les facultés pour lesquelles il a des prédispositions, en faveur de son utilité à la société, n'est pas neuve, elle existe, on l'a vu, dès les années 1770 ; mais à partir de 1790, cette conviction se double d'une dimension morale. Si cette dernière est présente à l'arrière-plan de sa réflexion sur la perfectibilité dès le départ, elle n'est cependant contextualisée que tardivement. Certains textes de l'époque immédiatement pré-révolutionnaire de Forster accordent une place importante à cette dimension, notamment *De la Formation locale et générale* en 1791⁴². Forster lie également directement la possibilité d'une moralité à la présence de la perfectibilité dans une recension de la même année. Forster

⁴¹ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, p. 79.

⁴² FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963.

y affirme que perfectibilité et « perfectionnement moral » (*moralische Vervollkommnung*) vont de pair et que l'un ne saurait être envisagé sans l'autre. L'un et l'autre constituent la définition de l'humanité, pour tous les hommes, y compris les esclaves des Caraïbes⁴³.

Forster reste jusqu'à la fin de sa vie fidèle à cette idée de l'importance de l'éducation, y compris même à la veille de son engagement en faveur de la Révolution à Mayence. Il écrit en 1792 à son ami l'historien suisse Johannes von Müller⁴⁴ :

Ich kann nicht dafür, liebster Freund, daß mich meine leidige Schriftstellerei ins politische Fach pfuschen läßt; was der Buchhändler fordert, muß er haben und heutiges Tages wird fast jede Wissenschaft auf die Politik bezogen. Wenn man aber schon schreiben muß, so sei es mit Nutzen und fürs wahre Beste Aller. Alle haben eine vernünftige Seele, eine moralische Perfectibilität; diese Eigenschaften machen mir den ärmsten Bauer heilig und wehrt. Die moralische Vervollkommnung ist unsere Bestimmung und hier öffnet sich dem Schriftsteller ein unabsehbares Feld und eine grosse Erndte!⁴⁵

Implicitement, Forster indique ici que s'il doit parler de politique, alors son sens moral l'oblige à prendre position en faveur de l'intérêt commun. Or cet intérêt commun, Forster en est alors déjà persuadé depuis plusieurs années, n'est pas représenté par les souverains, mais bien davantage par la révolution en gestation en France. Il est de la responsabilité morale de chaque écrivain, pour Forster, de faire ce qu'il peut pour développer la perfectibilité morale de chaque individu, et pas seulement d'une petite élite.

⁴³ FORSTER, « Recension : The capacity of negroes for religious and moral improvement considered; short and practical discourses to negroes. By Richard Nisbet [1791] », *art. cit.*, 1977, pp. 287-289.

⁴⁴ Johannes von Müller était un historien et homme d'État suisse, successivement professeur d'histoire à Cassel, bibliothécaire à Mayence et employé par l'Électorat de Mayence puis par la cour de Vienne en tant que conseiller. Forster avait été son collègue à Cassel, où il s'était lié d'amitié avec lui. Comme Forster, Müller s'était laissé tenter par l'aventure rosicrucienne à Cassel. C'est en partie grâce à l'influence de Müller que Forster avait obtenu son poste de bibliothécaire à Mayence en 1788. Müller avait quitté Mayence en 1792, avant le début de l'épisode révolutionnaire.

⁴⁵ FORSTER Georg, « Georg Forster an Johannes von Müller, 10.09.1792 », in: *Werke: Briefe 1792-1794 und Nachträge*, vol. 17, Berlin, Akad.-Verl., 1989, p. 175. « Je ne peux rien au fait, cher ami, que mon activité fâcheuse d'écrivain m'oblige à un travail bâclé dans le domaine de la politique ; ce que l'éditeur exige, il doit l'obtenir et de nos jours, on rapporte presque toutes les sciences à la politique. Mais s'il faut écrire, alors que ce soit au profit et pour le véritable bien de tous. Tous ont une âme raisonnable, une perfectibilité morale ; ces caractéristiques me rendent le plus pauvre des paysans sacré et respectable. Le perfectionnement moral est notre destination et ici s'ouvre à l'écrivain un champ qui s'étend à perte de vue et une grande récolte ! »

C) Une éducation bridée par le politique ?

1) La vocation utilitariste du perfectionnement de l'homme chez Forster

Dès son retour du voyage autour du monde, le jeune Forster est convaincu du fait que la propagation d'une connaissance utile permet de faire progresser les hommes vers leur perfectionnement. À ce moment précoce de sa pensée, Forster se définit comme un naturaliste, comme un botaniste qui ne se consacre donc pas de manière centrale à cette idée du perfectionnement de l'homme. C'est la raison pour laquelle il est difficile de retracer sa réflexion dans ce domaine à cette époque de sa vie ; il aborde ces points soit dans sa correspondance privée, soit de manière secondaire dans des textes qui ne sont pas consacrés à cette question.

Alors qu'il est rentré depuis moins d'un an de son voyage autour du monde et qu'il écrit le récit du voyage dans des conditions très difficiles, il déplore son impuissance dans une lettre à Friedrich Adolf Vollpracht du 10 mai 1776 :

Mein Gott, warum muß ich in einer Sphäre leben, wo ich dem Menschlichen Geschlechte welches ich wahrhaftig liebe, mit meinen Kenntnißen nicht nützlich werden, und mich nicht verdient um meine NebenGeschöpfe machen kann?⁴⁶

Forster est convaincu de l'utilité des connaissances qu'il a acquises notamment au cours du voyage autour du monde, non seulement pour sa propre formation mais pour le genre humain tout entier. Si ce passage exprime l'ambition un peu naïve d'un jeune homme et son besoin de reconnaissance par ses contemporains, la conception qui sous-tend cet extrait de la lettre est l'utilité des connaissances pour le perfectionnement du genre humain. De fait, dans chaque société, l'individu a la responsabilité de se rendre utile à la société par le perfectionnement de ses talents, en fonction de ses prédispositions naturelles. En contrepartie, la société doit s'efforcer de rendre possible ce perfectionnement individuel, de le faciliter dans toutes les circonstances de la vie. C'est de cette manière que tant l'individu que la société peuvent mettre à profit la perfectibilité de la meilleure manière qui soit. La perfectibilité de Forster comporte une dimension incontestable d'utilité pour le bien public, et ce, quelle que soit la société

⁴⁶ FORSTER, « Georg Forster an Friedrich Adolf Vollpracht, 10.05 1776 », *art. cit.*, 1978, pp. 37-38. « Mon Dieu, pourquoi dois-je vivre dans une sphère dans laquelle je ne peux pas être utile par mes connaissances au genre humain, que j'aime d'un amour véritable, ni faire reconnaître mes mérites par les créatures qui sont mon prochain ? »

considérée : le jeune Forster aspire à devenir plus utile à ses compatriotes, et souffre d'une impression que ses talents ne sont pas suffisamment employés. Il déplore également, dans le *Voyage autour du monde*, que le séjour d'O-Maï en Europe se soit révélé si peu utile pour la société dont il était originaire, parce qu'il n'a rien appris au cours de ce séjour qui puisse être profitable à son peuple⁴⁷. Forster évoque un jeune insulaire du nom de Nuna qui souhaitait accompagner les explorateurs lors de leur voyage de retour vers l'Europe. Le capitaine Cook finit par refuser. Forster écrit à propos de Nuna :

Mein Vater hatte die Absicht, ihm das Zimmer- und Schmiede-Handwerk lernen zu lassen; mit Hülfe dieser Kenntnisse würde er bey seiner Zurückkunft, meines Erachtens, ein etwas nützlicheres Mitglied der Gesellschaft geworden seyn als sein Landsmann *O-Maï*, der von einem fast zweyjährigen Aufenthalt in England, nichts mit nach Hause bringt, als die Geschicklichkeit, den Insulanern auf seinem Leyerkasten etwas vorzuorgeln, oder, ihnen ein Marionetten-Spiel vorzumachen!⁴⁸

L'importance de cette utilité de l'individu pour la société dans laquelle il vit traverse toute l'œuvre de Forster, même si elle est bien davantage présente en filigrane dans sa correspondance que thématifiée dans ses écrits théoriques. C'est ainsi qu'il écrit à Jacobi au moment où il obtient son poste à Vilna :

Wenn man wirklich das realisiert was man mir verspricht, so werde ich hier in meinem Fache besser arbeiten, als ich es in Deutschland im Stande war, und dies ist schon kein geringer Vortheil. Ein größerer wird der seyn, wenn ich so glücklich bin, dadurch wirklich Nutzen zu stiften, und eines oder das andere gute Samenkorn auszustreuen.⁴⁹

Forster a très tôt déterminé dans quel domaine il pouvait se rendre le plus utile à la société dans laquelle il vit ; dans ce domaine de la connaissance scientifique, il fait preuve d'un intérêt constant pour la propagation du savoir, et considère dès la rédaction de la version anglaise du *Voyage autour du monde* que l'amour général de l'humanité, ou philanthropie, est un moteur essentiel de l'homme. Il écrit :

⁴⁷ Voir la deuxième sous-partie du chapitre 1, pp. 94-97, et la deuxième sous-partie du chapitre 2, pp. 148-150.

⁴⁸ FORSTER, *Reise um die Welt*, op. cit., 1966, p. 73. « Mon père avait l'intention de lui faire apprendre les métiers de menuisier et de forgeron ; à l'aide de ces connaissances, il serait devenu à son retour, à mon avis, un membre de la société un peu plus utile que son compatriote *O-Maï*, qui ne rapporte rien d'autre chez lui, après un séjour de presque deux ans en Angleterre, que l'habileté à jouer quelque chose aux insulaires sur son orgue de Barbarie ou bien à leur présenter un spectacle de marionnettes ! »

⁴⁹ FORSTER Georg, « Georg Forster an Friedrich Heinrich Jacobi, 18.12.1784 », in: *Werke: Briefe 1784-1787*, vol. 14, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 249. « Si l'on tient réellement ce qu'on me promet, je travaillerai mieux dans mon domaine que je n'ai été en état de le faire en Allemagne, et ce n'est déjà pas un mince avantage. Un autre avantage, plus grand, sera de pouvoir être réellement utile, si j'ai la chance que l'on m'en donne l'occasion, et de semer quelque bon germe. »

Self-preservation is doubtless the first law of nature, and the passions are subservient to its purposes. [...] They are equally natural to [man] as the sentiments of general philanthropy; and however different and opposite these two impulses of nature may seem, yet they are springs, which by acting against each other, keep the whole system of human society in constant motion, and prevent its total subversion or corruption⁵⁰.

De fait, tout comme ses réflexions sur les habitants de l'île de Tanna, ce passage reflète le rôle pédagogique que Forster se voit déjà dans l'obligation de jouer à l'égard de ses lecteurs. Quelques mois plus tard à peine paraît la première recension écrite par Forster, qui introduit le terme de perfectibilité en l'associant à l'essor de la connaissance en Grande-Bretagne, un essor qui permet d'ouvrir cette connaissance à une part bien plus importante de la population que le seul cercle étroit des lettrés⁵¹. On l'a vu, ce perfectionnement de la connaissance scientifique va de pair, pour Forster, avec les vertus morales qu'il attribue aux Britanniques. La transmission de la connaissance scientifique à un grand nombre d'individus permet la prise de conscience de la perfectibilité, et le développement de qualités et de valeurs morales. Si cette réflexion sur la perfectibilité est très simple par rapport à ses développements ultérieurs, elle contient déjà les germes de ces développements. Chose importante, elle est également d'origine empirique : Forster part d'une affirmation qu'il conçoit comme une vérité historique, l'amélioration de la propagation des sciences à l'aide du passage du latin à l'anglais dans la langue scientifique.

L'importance de cette dimension au sein de la perfectibilité de Forster ne se dément pas avec les années. Le même raisonnement apparaît en 1782, dans le discours prononcé en français devant la Société d'Histoire naturelle de Cassel, *De la Félicité des Êtres physiques*⁵². Eva Scheweleit identifie dans ce passage une critique voilée à l'égard du souverain de Cassel, le landgrave de Hesse Frédéric II, sous le patronage duquel la Société d'Histoire naturelle se réunit et qui a alors provoqué l'indignation de tous les hommes des Lumières en vendant des soldats en tant que mercenaires à l'Angleterre pour combattre la révolution américaine⁵³. Ce texte a

⁵⁰ FORSTER, *Werke: A Voyage round the World [1777]*, op. cit., 1968, p. 515. « La conservation de soi est sans aucun doute la première loi de la nature, et les passions sont subordonnées à ses fins. [...] Elles sont tout aussi naturelles à [l'homme] que les sentiments de l'amour général de l'humanité ; et si différents et opposés puissent paraître ces deux impulsions de la nature, elles sont cependant des ressorts, qui, en agissant l'un contre l'autre, gardent tout le système de la société humaine dans un mouvement constant, et empêchent sa subversion ou sa corruption totale. » Le texte allemand ne reprend pas le texte anglais de manière exhaustive, raison pour laquelle c'est l'ouvrage en anglais qui est cité ici.

⁵¹ FORSTER, « Recension : An introduction to botany, containing an Explanation of the Theory of that Science; extracted from the Works of Dr. Linnaeus [1776] », art. cit., 1977. Voir à ce propos la deuxième sous-partie du premier chapitre, pp. 78-83.

⁵² FORSTER, « De la Félicité des Êtres physiques [première publication posthume 1843] », art. cit., 1974, p. 105.

⁵³ SCHEWELEIT, *Naturauffassung, Perfektibilitätsidee und Fortschrittsdenken im Werk Georg Forsters*, op. cit., 1987, p. 98.

cependant sans doute été écrit trop tôt dans la carrière de Forster pour avoir déjà une dimension politique, d'autant qu'il est peu probable que Forster ait voulu se fâcher avec le souverain qui lui avait procuré un emploi. Que cette dimension critique soit présente ou non, il apparaît cependant que là encore, le perfectionnement de l'humanité doit prospérer à travers une action concrète, celle des souverains pour leur peuple, qui doit, par la suite, permettre de perfectionner l'humanité dans son entier.

2) Les monarques et le perfectionnement des peuples chez Forster : du mécène au despote

Forster a parfois été accusé de duplicité à l'égard des dirigeants héréditaires, en raison du délai très court qui sépare les derniers hommages de Forster à de grands mécènes nobles et le début de son activité révolutionnaire. Dans un grand nombre des discours que tient Forster à l'occasion de son admission dans une fonction ou bien dans une société scientifique, il exprime son admiration pour l'action politique du souverain, soulignant son importance pour le développement des sciences et des arts⁵⁴. Seuls quelques mois séparent le dernier de ces discours et les discours révolutionnaires où Forster attribue aux despotes la responsabilité de tous les malheurs de leurs sujets, et en particulier de leur incapacité à se perfectionner autant qu'ils pourraient le faire.

Il y a bien sûr une dimension d'opportunisme dans la flatterie de l'action politique des souverains, seuls capables de dispenser les honneurs et les charges nécessaires à la subsistance de Forster et de sa famille, lui qui est dépourvu de toute fortune personnelle et reste durant toute sa vie à la lisière de la pauvreté. Il est cependant également important de mentionner que Forster reste persuadé très longtemps de la nécessité de l'action des princes pour le perfectionnement de l'homme. À ce titre, Forster semble être à cette époque le partisan d'idées proches de celles que Kant développe quelques années plus tard dans la *Métaphysique des mœurs* :

In [der] Vereinigung [der drei verschiedenen Gewalten] besteht das Heil des Staats (*salus reipublicae suprema lex est*); worunter man nicht das Wohl der Staatsbürger und ihre Glückseligkeit verstehen muß; denn die kann vielleicht (wie auch Rousseau behauptet) im Naturzustande, oder auch unter einer despotischen Regierung viel behaglicher und erwünschter ausfallen: sondern den

⁵⁴ Cette ambiguïté, qui est cependant courante au XVIII^e siècle, apparaît notamment dans une lettre à Voß : FORSTER, « Georg Forster an Christian Friedrich Voß, 21.11.1792 », *art. cit.*, 1989, pp. 248-249. Forster y affirme son « amour de la liberté exprimé dans tant d'écrits (qui certes restaient prudents à cause du despotisme) » („in so vielen Schriften (freilich des Despotismus wegen behutsam) geäußerten Freiheitsliebe“).

Zustand der größten Übereinstimmung der Verfassung mit Rechtsprincipien versteht, als nach welchem zu streben uns die Vernunft durch einen kategorischen Imperativ verbindlich macht.⁵⁵

Forster est convaincu qu'un souverain animé de la volonté de réformer son pays est susceptible de contribuer au perfectionnement de son peuple, dans différents domaines et en particulier dans le domaine moral. Ainsi, son jugement sur Joseph II dans les *Vues sur le Rhin inférieur* est dans l'ensemble positif, même s'il regrette que la réforme, bonne en soi, ait été mal menée⁵⁶. Forster reconnaît la volonté de l'empereur de contribuer au perfectionnement du peuple :

Wenigstens ist es einleuchtend, daß einem Monarchen, der die unüberwindlichen Hindernisse, welche sich der Ausführung seiner Vervollkommungsplane in den Weg legen würden, jetzt schon anfang zu ahnden, der Gedanke nahe liegen mußte, diese Bürde von sich zu werfen, um seine unermüdete Thätigkeit mit mehrerem Vortheil, und vielleicht mit glücklicherem Erfolge, anderen, ihm näher liegenden Provinzen zu widmen.⁵⁷

Malgré ce jugement positif de l'action de Joseph II, les *Vues sur le Rhin inférieur* sont marquées par le changement d'orientation de Forster à l'égard de cette action des dirigeants héréditaires. Son expérience polonaise lui a montré une noblesse en apparence éclairée, mais qui est en réalité bien déterminée à maintenir son peuple dans l'ignorance et l'obscurantisme, au cœur de l'Europe des Lumières. Le jugement sur l'action politique sincère des souverains est infléchi par cette expérience polonaise, puis par les évolutions politiques en Europe qui suivent le début de la Révolution française. Dans les *Vues sur le Rhin inférieur*, il écrit :

Hätten weise Führer durch zweckmäßige Bildung der Jugend, hätten große Regenten durch Erweckung eines edlen Wetteifers, den Einflüssen der Sumpfluft und des nordischen Nebels entgegenarbeiten wollen; warum sollte es ihnen weniger geglückt seyn, als in dem benachbarten

⁵⁵ KANT Immanuel, « Metaphysik der Sitten [1797] », in: *Kant's gesammelte Schriften*, vol. 6.1 : Die Religion innerhalb der Grenzen der blossen Vernunft. Die Metaphysik der Sitten, Berlin, Reimer, 1907, p. 318. Traduction par Alexis Philonenko : KANT Immanuel, *Métaphysique des moeurs*, vol. 1: Doctrine du droit, 5^e édition, Paris, Vrin, 1993, p. 200. « C'est dans [l']union [des trois pouvoirs différents] que réside le salut de l'État (*salus reipublicae suprema lex est*), par où il ne faut entendre ni le bien du citoyen, ni son bonheur, car ce bonheur peut peut-être (comme l'affirme Rousseau) dans l'état de nature ou sous un gouvernement despotique être plus commode et plus souhaitable à atteindre ; mais il s'agit là de l'état de la plus grande concordance, accord entre la constitution et les principes du droit, et auquel la raison par un impératif catégorique nous fait une obligation de tendre. »

⁵⁶ Voir p. 577, dans la troisième sous-partie du chapitre 8.

⁵⁷ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, op. cit., 1958, p. 170. « Tout s'éclaire du moins par la réflexion qu'à un monarque qui commençait alors déjà à deviner les obstacles insurmontables qui se mettraient en travers du chemin de la réalisation de son plan de perfectionnement, il devait venir l'idée de se débarrasser de ce fardeau et de consacrer son activité infatigable avec plus d'avantages, et peut-être avec un plus grand succès, à d'autres provinces, situées plus près de lui. »

England? Allein die Vervollkommnung des dritten Standes war jederzeit, bis auf Joseph den Zweiten, dem stolzen Hofe zu klein, dem Adel und der Geistlichkeit ein Greuel.⁵⁸

Le climat explique certes une certaine résistance originelle au perfectionnement, les marécages et le brouillard ne sont pas, pour Forster, les conditions les plus propices au développement de la perfectibilité. Pourtant, l'Angleterre voisine, qui dispose des mêmes caractéristiques climatiques, n'a pas eu à souffrir de cette stagnation. Dans un autre passage, il souligne également que les habitants des Provinces-Unies ont su se débarrasser de ces mêmes caractéristiques, façonnées par les humeurs prédominantes dans un climat froid et humide, pour se constituer une identité nationale entièrement différente et qui favorise bien davantage le perfectionnement de l'homme⁵⁹. Si les facteurs climatiques et leur influence sur le caractère national existent bien pour Forster, il considère de plus en plus que l'influence du milieu naturel est mineure comparée à l'influence du milieu social. Dès le début de sa période révolutionnaire, Forster en vient à considérer que cette théorie climatique n'est en réalité rien d'autre qu'un prétexte des despotes et d'écrivains à leur solde pour barrer au Tiers-État la voie du perfectionnement⁶⁰.

3) L'inadéquation entre le mérite et l'utilité effective dans les sociétés européennes

La place de Forster dans les systèmes d'enseignement et les milieux lettrés de Grande-Bretagne puis de l'espace germanique engendre en lui une certaine frustration, liée avant tout à sa conviction de pouvoir être davantage utile si la possibilité lui était laissée d'avoir accès à des responsabilités plus importantes. Cette barrière qu'il ne pourra jamais franchir au cours de sa carrière académique, en raison essentiellement de son absence de formation universitaire, représente le premier domaine dans lequel Forster prend conscience de l'inadéquation entre l'état politique des différents pays d'Europe et le cadre privilégié que pourrait pourtant constituer l'Europe pour favoriser et développer la perfectibilité des individus. C'est ainsi que Forster est membre d'un grand nombre de sociétés savantes à travers toute l'Europe, qui reconnaissent son mérite scientifique et ses travaux, c'est ainsi également qu'il parvient à faire

⁵⁸ Ibid., p. 166. « Si de sages dirigeants, par l'éducation convenable de la jeunesse, ou bien de grands monarques, par l'éveil d'un noble esprit d'émulation, avaient voulu s'opposer aux influences de l'air des marais et du brouillard nordique, pourquoi cela aurait-il dû être moins couronné de succès que dans l'Angleterre voisine ? Mais le perfectionnement du Tiers État a toujours été, mis à part pour Joseph II, une tâche trop petite pour la Cour vaniteuse et une abomination pour la noblesse et le clergé. »

⁵⁹ Ibid., p. 299. Voir à ce propos la quatrième sous-partie du chapitre 5, pp. 365-367.

⁶⁰ FORSTER, « Über das Verhältniß der Mainzer gegen die Franken [1792] », *art. cit.*, 1990, p. 12.

publier ses ouvrages dans les revues littéraires et scientifiques les plus prestigieuses de l'espace germanique, mais qu'il n'obtient jamais de poste de professeur dans une grande université, en raison de son caractère autodidacte. En raison de sa position forcée en marge des Lumières, Forster aperçoit avec clarté le nombre d'hommes qu'on laisse végéter dans des fonctions bien inférieures à leur mérite, alors même qu'ils pourraient faire bien davantage pour la société que ceux qui occupent des fonctions supérieures sur la seule foi de leur origine sociale.

Dès 1776, dans une lettre à son ami Friedrich Adolf Vollpracht, Forster indique souffrir de son champ d'action limité, alors qu'il lui semble qu'il pourrait faire bien davantage pour les autres⁶¹. En 1784, Forster est nommé recteur de l'université de Cassel, pour un an. Il prononce alors un discours, en janvier 1784, qu'il débute par une esquisse des forces et des facultés complexes qui agissent sur les hommes, dès leur enfance, et rend le métier de pédagogue si complexe. C'est une réflexion que Forster reprendra plus en détail trois ans plus tard, dans *Cook, l'explorateur* : la représentation qu'il a de la nature humaine est marquée par l'idée d'une opposition entre des forces, et de la nécessité de trouver entre elles un équilibre, toujours précaire et provisoire. Un déséquilibre trop grand rend l'homme victime de ses instincts ou de ses facultés, tandis qu'un équilibre parfait ne saurait être souhaitable puisqu'il ne se rencontre que dans la mort⁶². Or les forces qui sont à l'œuvre dans un individu, et l'intensité de ces forces, le point où elles s'opposent et s'équilibrent, sont différents en chacun de nous. Forster écrit ainsi :

So ist dann schon in jedem Säugling ein System von Anlagen und Kräften vorhanden, nach welchen Jeder lebenslang und Jeder anders wirken soll.⁶³

Ces différences sont telles qu'il est indispensable de proposer à chaque élève un enseignement individuel, adapté à ces forces et à ces capacités qui s'affrontent en lui. Ici, Forster ne mentionne ces forces qu'en tant qu'elles sont déjà présentes en l'homme ; quelques années plus tard, dans le *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité* puis dans la *Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika*, en 1789 et 1791, il y ajoutera l'idée selon laquelle l'homme doit, à chaque génération, se confronter à nouveau au monde qui l'entoure et

⁶¹ FORSTER, « Georg Forster an Friedrich Adolf Vollpracht, 10.05 1776 », *art. cit.*, 1978, pp. 37-38.

⁶² FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, pp. 194-195.

⁶³ FORSTER, « Rede bei dem Antritt des Prorektorats am Collegium Carolinum in Cassel [première publication posthume 1843] », *art. cit.*, 1974, p. 123. « Ainsi donc, un système de dispositions et de facultés est déjà présent dans chaque nourrisson, un système en fonction duquel chacun doit agir pendant toute sa vie, et chacun d'une manière différente. »

aux sentiments que les rapports à ce monde développent en lui. Le perfectionnement est un éternel recommencement, chaque nouvelle génération réagit aux stimuli du monde qui l'entoure comme si elle était la première génération d'hommes⁶⁴. Le seul moyen pour une société humaine d'apporter son concours à cette nouvelle génération réside précisément dans l'éducation. Cependant, Forster souligne la manière dont les sociétés européennes empêchent ce soutien :

[gute Lehrer] hätten nun auch Fähigkeit den Plan der Entwicklung nach jenen Schattirungen der Gemüther für jeden Zögling zweckmäßig zu entwerfen, und Kraft ihn vollends auszuführen: so gelten gleichwol alle diese Vortheile nichts, wo das Schicksal des künftigen Mannes schon in der Wiege entschieden ist.⁶⁵

Les efforts des pédagogues sont vains si la société n'est pas d'abord réformée en profondeur pour accorder une place centrale au mérite des individus. Au contraire, une telle éducation en décalage avec la société, où les individus se verraient éduqués à partir de leurs capacités et non de leur naissance, mais sans pouvoir en faire usage à l'âge adulte, engendrerait le même type de frustrations qu'a connues le jeune Forster.

Cette circonstance est d'autant plus grave que Forster est persuadé qu'il serait possible, à condition d'y mettre suffisamment d'efforts, de proposer un enseignement adapté à chaque enfant ; au sein d'une même société, il ne s'agit pas d'apprendre tout à fait autre chose mais d'adapter légèrement ce qui est enseigné. Mais si le rôle de chacun est déjà déterminé à sa naissance, il n'y a naturellement aucune utilité pour l'enseignant à personnaliser un enseignement qui pourrait ne pas être adapté au rôle futur assigné par la société à l'élève. Bien au contraire, souligne Forster, l'idéal de l'individu produit par l'éducation dans un système despotique et inégalitaire, dans lequel il n'existe aucune mobilité sociale, est celui de l'automate, qui réalise sans y réfléchir les tâches qui lui sont assignées⁶⁶.

⁶⁴ FORSTER, « Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika [1791] », *art. cit.*, 1985, p. 512.

⁶⁵ FORSTER, « Rede bei dem Antritt des Prorektorats am Collegium Carolinum in Cassel [première publication posthume 1843] », *art. cit.*, 1974, p. 124. « même si de bons enseignants avaient réellement la capacité de concevoir de manière appropriée pour chaque élève le plan de son développement en fonction de ces nuances de leurs esprits, et la force de l'exécuter entièrement ; tous ces avantages cependant ne servent à rien, puisque le destin de l'homme à venir est déjà décidé dès le berceau. »

⁶⁶ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 576.

4) Critique de l'éducation, critique des monarques

Avec l'entrée progressive de la politique dans sa réflexion à partir du début des années 1790, Forster se range peu à peu du côté de ceux qui estiment que le système éducatif tel qu'il existe alors a failli à sa tâche. Forster développe dans la dernière phase de sa pensée le soupçon d'une éducation qui conduit les hommes à une vie mécanique, dépourvue de toute réflexion personnelle. L'éducation devrait permettre de développer les conditions conduisant au perfectionnement de l'homme, et ses fins devraient donc se confondre avec celles de l'humanité. La grande faute de l'éducation, pour Forster, est qu'elle s'est dotée de fins qui s'écartent de cette recherche de l'accomplissement des fins de l'humanité.

Par l'éducation pervertie qui s'est développée en Europe, l'enfant, puis l'homme sont devenus dépendants d'un principe mécanique, qui emploie une logique purement formelle et dispense l'homme de penser par lui-même. Forster écrit dans *De la Formation locale et générale* :

So wie [die Erzieher] das weiche Hirn des Kindes durch den Schwung der Wiege betäuben, an heftige, mechanische Impulsionen gewöhnen und zu allen zarteren Schwingungen unfähig machen, so setzen sie auch den Schulknaben und den Jüngling in ihre logische Schaukel. Diese dreht sich mit ihm bis zum Schwindeln um; unthätig sitzt er da, von einem fremden Wirbel ergriffen, anstatt selbsttätiges Prinzip des Wirkens zu sein [...].⁶⁷

Les monarques, écrit Forster dans *Des rapports que l'art de gouverner entretient au bonheur de l'humanité*, n'ont aucun intérêt à vouloir autre chose que la « nullité morale » de leur peuple. Développer la capacité de l'homme à se perfectionner ne pourrait que mettre en danger la domination politique des monarques. Il écrit :

Dem Fürsten allein gebührt, nach diesem System, Unabhängigkeit, Willkür, vollkommenes Eigentum und der damit verbundene Gebrauch seiner ganzen Wirksamkeit ; der Menge bleibt ein enger Wirkungskreis, worin sie sich nach bestimmten Gesetzen maschinenmäßig bewegt und allmählig gewöhnt, ihre Führer und Lehrer für Wesen einer höheren Art, für Wundertäter und Götter, zu halten. Der Despotismus, um konsequent zu sein, muß diese moralische Nullität der Menschheit wollen.⁶⁸

⁶⁷ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, p. 53. « De la même manière que, par le balancement du berceau, les éducateurs étourdissent le cerveau délicat de l'enfant, l'habituent à des impulsions mécaniques vigoureuses et le rendent incapable de toute oscillation plus fine, ils placent aussi l'écolier et le jeune homme dans leur balançoire logique. Cette dernière l'entraîne avec elle jusqu'au vertige ; il reste assis, inactif, happé dans un tourbillon étranger, au lieu d'être lui-même le principe spontané de l'action [...]. »

⁶⁸ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 568. « Selon ce système, c'est au prince et à lui seul que reviennent indépendance, bon plaisir, possession sans limite et usage de toute l'énergie qui en résulte ; il reste à la multitude un champ d'action restreint où elle évolue machinalement selon des lois déterminées et s'habitue peu à peu à considérer ses guides et instituteurs comme

Dans *Cook, l'explorateur* notamment, Forster affirmait que l'homme dispose d'une certaine liberté d'agir sur son environnement et ses conditions de vie, et qu'il est soumis à un certain déterminisme imposé par la nature. Ce déterminisme naturel impose ses forces à l'homme, des forces qui poursuivent un but qui n'est pas nécessairement compatible avec celui de l'homme moral ; mais ces forces sont compensées par la perfectibilité, qui est une force que l'homme peut contrôler. Ce que Forster reproche ici aux monarques, c'est de neutraliser cette force libre de l'homme, de la transformer elle aussi par l'effet d'un déterminisme, qui n'est plus naturel, mais social. Forster intègre ainsi la perfectibilité au champ de la réforme de l'éducation qui se déploie chez de nombreux auteurs au cours du siècle des Lumières, en particulier en France et en Allemagne. L'éducation n'a plus pour fonction principale de permettre à chaque élève d'acquérir les connaissances strictement nécessaires à la place qu'il est voué à occuper dans la société en raison de son origine sociale, mais d'ouvrir le chemin du perfectionnement aux individus en fonction de leurs capacités et de leur personnalité. Il ne s'agit pas de faire en sorte qu'un élève dispose des connaissances qui lui permettent d'occuper la place dans la société que sa naissance a prédéterminée, mais de lui apprendre à réfléchir par lui-même, à comprendre les pulsions sensibles qui l'animent, surtout durant son enfance et son adolescence, et à se faire lui-même les réflexions qui doivent le mener à la rationalité. Forster est en cela proche des conceptions de son contemporain le pédagogue Johann Bernhard Basedow, qui ouvre son école, le *Philanthropinum*, à Dessau en 1774.

Forster incarne peut-être une conception plus moderne de la pédagogie qu'un certain nombre de ceux qui, à cette époque, commencent à s'intéresser à une théorisation de l'éducation : il souligne que l'obéissance aveugle à une conception de la raison façonnée par d'autres, que le caractère mécanique que revêt de plus en plus l'éducation de son temps, forment davantage des automates que des êtres humains libres et capables de penser et d'agir par eux-mêmes⁶⁹. Partir du présupposé que l'enfant devrait être civilisé en le forçant à se détourner de ses tendances naturelles, réprimer pour cela en lui les manifestations de la sensibilité par tous les moyens possibles, y compris les châtements, lui inculquer des lois de la raison qui doivent

autant d'êtres d'une race supérieure, de prodiges et de dieux. Le despotisme, pour être conséquent, ne peut pas ne pas vouloir cette nullité morale de l'humanité. » Traduction par Jean-Paul Barbe *et al.* : FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, *op. cit.*, 1993, p. 26.

⁶⁹ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, pp. 51-52. Voir à ce propos pp. 502-517 dans la troisième sous-partie du chapitre 7.

lui faire oublier ses instincts et ses tendances naturels – rien n'est plus éloigné de ce que devrait être la finalité de l'éducation pour Forster.

Désireux de voir appliquées ses idées avancées sur la pédagogie, Forster fonde au départ de grands espoirs sur l'action des monarques. Ces derniers déçoivent cependant son espérance. Le champ d'action dans lequel doit pouvoir se déployer la force libre de la perfectibilité de chaque individu se voit drastiquement restreint, et avec lui, la liberté de l'homme. Cette circonstance montre la gravité des reproches faits par Forster à l'éducation : cette dernière a, pour Forster, trahi sa vocation originelle, qui est de permettre à chacun de développer ses capacités en fonction de ce qu'il peut atteindre. Cette trahison ternit l'image du système d'éducation mis en place par les Lumières européennes. Forster écrit :

Sie merken wohl, daß ich den Nutzen des armseligen Nothbehelfs, den man bisher Erziehung nannte, trotz allen seinen Fehlern und Mängeln nicht verkennen will. – Die Menschheit lag als Fündling an der Brust einer mitleidigen Säugamme, deren gesunde Säfte und liebevolle Pflege ihr Wachsthum und Gedeihen gaben. Doch Reichthum, Hoheit, Üppigkeit entzündeten die lüsternen Sinne des jungen Weibes; verführt, verführend, zügellos, spielte die Buhlerin bald mit Kronen, indeß sie ihre Pflgetochter in harter Dienstbarkeit hielt. Endlich, auf der letzten Stufe eines ehrlosen Alters zum Scheusal entstellt, fröhnt sie ihren ersten Verführern, und möchte ihnen die Freiheit, die Jugend, die Unschuld der erwachsenen Jungfrau verhandeln. Was Wunder, könnte man noch hinzufügen, wenn das Beispiel der Verderbtheit bereits die Sittsamkeit eines so verwahrloseten Geschöpfs untergraben, den Nachahmungstrieb mißgeleitet und die Leidenschaften zur ungestümsten Entwicklung gereizt hätte? –⁷⁰

Pire encore, l'éducation du genre humain mise au service du despotisme, notamment par l'action du clergé, a conduit les êtres humains à devenir des êtres dénaturés, c'est-à-dire dépourvus d'une part de leur nature humaine, parce qu'incapables de se perfectionner à l'aide des forces qu'ils puisent en eux-mêmes et qu'ils appliquent à l'environnement qui les entoure. Forster énumère les moyens que le despotisme a trouvés de contraindre l'être humain à délaiss

⁷⁰ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 577. « Vous sentez bien que je ne veux pas méconnaître l'utilité du misérable expédient auquel on a jusqu'à ce jour donné le nom d'éducation, ceci malgré tous ses défauts et toutes ses carences. L'Humanité se tenait blottie tel un enfant trouvé contre le sein d'une nourrice compatissante auquel le lait salubre et les soins affectueux donnèrent croissance et épanouissement. Cependant, richesse, grandeur, opulence enflammèrent les sens voluptueux de la jeune femme ; séduite, séduisante, ayant perdu tout frein, la courtisane ne tarda pas à se piquer au jeu des têtes couronnées tout en maintenant la fille qu'elle avait en sa garde en un pénible état de servitude. Finalement, ayant pris une apparence monstrueuse au soir d'une vieillesse sans honneur, elle s'abandonne à ses premiers séducteurs et aimerait leur monnayer la liberté, la jeunesse, l'innocence de la jeune vierge devenue adulte. Et quoi d'étonnant, pourrait-on même ajouter, à ce que l'exemple de la corruption ait déjà ôté toute pudeur à une créature si laissée à l'abandon, abusé son instinct d'imitation et stimulé ses passions jusqu'à leurs plus violentes extrémités ? » Traduction par Jean-Paul Barbe *et al.* : FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, *op. cit.*, 1993, p. 38.

l'usage de sa raison, notamment l'idolâtrie, les mensonges de la superstition, un usage déraisonnable de la récompense et du châtement, et poursuit ainsi :

Diese Werkzeuge der künstlicher Unwissenheit trugen die Erzieher des Menschengeschlechts zusammen; ihrer bedienten sie sich, um, wo möglich, allen Menschen einerlei Oberfläche und Glätte zu geben, da doch das Naturgesetz, welches sie unwissend verkennen oder wissentlich übertreten, keine andere Bildung als jene gestattet, die in jedem einzelnen Menschen von innen heraus, nach Maßgabe seiner eigenthümlichen Kräfte geschieht. Allein der Despotismus forderte Automaten; – und Priester und Leviten waren fühllos genug, sie ihm aus Menschen zu schnitzen.⁷¹

Si l'éducation est bel et bien susceptible, pour Forster, de donner une impulsion à un peuple susceptible de lui permettre de retrouver l'usage de sa perfectibilité, elle ne peut cependant rien si elle n'est pas secondée par une volonté politique. Or Forster constate l'absence généralisée de cette volonté politique parmi la noblesse et le clergé, une absence qui condamne les rares efforts de certains monarques philanthropes visant à modifier les rapports que les peuples entretiennent à leur environnement. Si cette circonstance est néfaste pour Forster, c'est parce que non content d'empêcher la perfectibilité dans le présent, elle risque également d'étouffer la possibilité d'une perfectibilité future des êtres humains, en détruisant les potentialités physiques et intellectuelles des nouvelles générations.

II) L'action politique, seul recours en Europe pour préserver la perfectibilité ?

Les observations de Forster sur les premières années de la Révolution française sont intéressantes dans la mesure où elles sont à la fois guidées par ses conceptions anthropologiques et politiques, et constituent également une mise à l'épreuve de ces conceptions, en particulier du concept de perfectibilité. Les réflexions de Forster sur la perfectibilité atteignent le point culminant de leur développement théorique dans la seconde moitié des années 1780. Forster ne

⁷¹ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 576. « Ces outils de l'ignorance artificielle ont été rassemblés par les éducateurs du genre humain ; ils s'en servirent afin de donner si possible à tous les hommes une même apparence et un même poli, alors que la loi de la nature qu'ils méconnaissent par ignorance ou enfreignent en connaissance de cause ne souffre aucune autre formation que celle qui se fait en chaque homme de l'intérieur selon ses propres forces. Mais le despotisme exigeait des automates ; et prêtres et lévites furent assez insensibles pour les lui façonner dans la chair des hommes. » FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, *op. cit.*, 1993, pp. 36-37. Traduction modifiée.

les approfondit plus après sa décision de rejoindre le club des Jacobins de Mayence, ni durant son exil à Paris. Cependant, l'emploi des termes est fréquent dans ses écrits politiques, Forster emploie la capacité à se perfectionner comme un concept clé de ses réflexions sur la révolution. Forster continue également à l'employer dans ses observations du Paris de la Terreur, peu de temps avant sa mort. Il est par conséquent possible d'étudier la manière dont Forster emploie d'une part le concept pour éclairer les événements révolutionnaires, et adapte d'autre part ce concept à partir de ses observations de ces mêmes événements révolutionnaires.

A) La perfectibilité, moteur de l'action humaine, dans le contexte politique européen

1) Un rôle de moteur de l'action humaine

La perfectibilité est à la fois le principe et le moteur de l'action humaine. Elle seule permet d'expliquer ce qui fait qu'une action est humaine pour Forster : si l'homme n'était pas conscient de la nécessité de perfectionner sans cesse son rapport à son environnement, il n'aurait aucune raison d'agir autrement que l'animal. Il perpétuerait son existence en assouvissant ses besoins élémentaires sans jamais chercher ne serait-ce qu'à faciliter l'assouvissement de ces besoins⁷², parce qu'il ne disposerait pas d'une conscience réfléchie suffisante pour comprendre les interactions qui le lient à son environnement naturel⁷³. La perfectibilité est naturelle à l'être humain ; à chaque génération, elle doit à nouveau parvenir à guider l'action de l'être humain, à lui faire prendre conscience de ses capacités dans le rapport direct à son environnement. Cela signifie que s'il existe des différences entre les peuples pour Forster, liées aux différences climatiques, chaque individu est susceptible de développer la même capacité à se perfectionner. Or cette capacité individuelle de perfectionnement est ce qui conditionne le perfectionnement du peuple tout entier ; la perfectibilité est d'abord individuelle avant d'être collective⁷⁴. Chaque génération de chaque peuple, quel que soit le degré de perfectionnement qu'il a atteint, doit expérimenter elle-même sa capacité à se perfectionner, dans l'action. Si elle en est empêchée alors que le perfectionnement déjà atteint par les générations qui l'ont précédée est faible, elle court le risque de redescendre presque jusqu'au

⁷² C'est l'hypothèse que semble implicitement poser Forster pour expliquer ce qui est pour lui un état quasiment animal des habitants de la Terre de feu. FORSTER, *Reise um die Welt, op. cit.*, 1966, pp. 382-383.

⁷³ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 195.

⁷⁴ FORSTER, « Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika [1791] », *art. cit.*, 1985, pp. 512-513.

niveau de l'animal, comme les habitants de la Terre de Feu ; si le perfectionnement atteint par les générations précédentes est élevé, elle devient une génération qui vit sur les acquis de ses prédécesseurs et agit de manière mécanique : une grande majorité du peuple se contente d'agir comme l'a fait la génération précédente, sans comprendre réellement le rapport qu'elle entretient à son milieu naturel et social, tandis qu'une part importante des lettrés eux-mêmes se contente de répéter mécaniquement des idées qu'elle ne comprend pas⁷⁵. C'est ce danger qui guette les Européens.

Cela signifie d'une part qu'il n'existe aucune différence de nature entre les peuples, mais également, d'autre part, qu'en l'espace de quelques générations la perfectibilité peut disparaître d'un peuple. De fait, chez tous les hommes, la perfectibilité peut être détruite par un mauvais emploi des organes qui sont censés lui permettre de se développer par l'action⁷⁶. La perfectibilité est à la fois une disposition des organes et une faculté de l'esprit humain, et elle peut disparaître des organes comme de l'esprit en tant que potentialité en l'espace de quelques générations, lorsqu'une contrainte, qui peut être naturelle ou sociale, empêche le libre jeu de ces organes et de l'esprit. En apprenant à l'individu à penser, en lui transmettant des méthodes de réflexion plutôt que des faits à apprendre par cœur et dénués de signification en dehors de leur contexte, l'éducation peut seconder l'individu dans cette recherche de la capacité à se perfectionner. Or, Forster est de plus en plus convaincu que malgré les efforts de certains pédagogues des Lumières, dont il fait partie, la grande majorité des éducateurs, et en particulier les membres du clergé, sont en réalité complices d'une volonté du despotisme de maintenir le peuple dans l'ignorance de cette capacité à se perfectionner⁷⁷.

2) L'expérience sensible de la capacité à se perfectionner, indispensable au perfectionnement de l'individu

Forster s'oppose à l'idée selon laquelle il serait possible d'imposer un idéal de perfection à l'humanité grâce à des concepts. Si Forster était convaincu jusqu'à la fin des années 1780 qu'il est possible pour un lettré d'aider le peuple à prendre conscience de sa capacité à se

⁷⁵ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, p. 53.

⁷⁶ C'est le risque que semblent courir les Hollandais et la seule raison qui puisse justifier une intervention menant à modifier les conditions de vie d'un peuple pour Forster. FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein, op. cit.*, 1958, p. 173.

⁷⁷ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 567.

perfectionner par le biais de l'éducation, les *Vues sur le Rhin inférieur* marquent un tournant : Forster commence alors à considérer que l'action des souverains est au mieux inutile pour le perfectionnement de leurs sujets, au pire destructrice de ce perfectionnement. Ce tournant est déjà amorcé avant même le début de la Révolution, notamment dans *Autre chose sur les races humaines* : Forster y mentionne le fait qu'une loi morale théorique, aussi pure soit-elle, ne peut jamais empêcher l'oppression au sein d'un peuple par des despotes. Comme cela est fréquemment le cas chez Forster, c'est une observation des rapports entre les Européens et les peuples extra-européens qui inspire à Forster cette réflexion. Il écrit :

Wo ist das Band, wie stark es auch sey, das entartete Europäer hindern kann, über ihre weissen Mitmenschen eben so despotisch wie über Neger zu herrschen? War es nicht vielmehr noch immer edles Selbstgefühl und Widerstreben desjenigen den man bedrücken wollte, das hie und dort den Übermuth des Tyrannen in Schranken hielt?⁷⁸

Secouer le joug d'un tyran est difficile, mais lorsqu'un peuple réussit à le faire, ce n'est jamais grâce à un système moral théorique, qui n'a « jamais empêché aucune exaction » écrit Forster⁷⁹, mais par la conscience de soi et par une aspiration contraire à celle de l'opresseur. À ce titre donc, la révolte contre un despote peut présenter des points communs avec l'action de l'être humain sur son environnement naturel, une action qui exprime sa perfectibilité : le despote construit peu à peu un milieu social qui exerce une pression sur l'individu, et celui-ci emploie sa force vitale et sa conscience contre le despote. Cette réaction de l'individu contre un milieu social défavorable à la majorité des êtres humains est cependant loin de lui être aussi naturelle que la réaction à un milieu naturel. Il s'agit ici non pas d'un milieu naturel sain, dans lequel l'être humain peut développer ses facultés en s'opposant à ce milieu et en progressant dans ses relations avec ce milieu vers des rapports toujours plus perfectionnés, mais d'un environnement social dans lequel un groupe d'individus décadents (*entartet*) opprime les autres et qu'il est totalement impossible de modifier par l'action humaine, à moins de le détruire entièrement et de rebâtir :

⁷⁸ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, pp. 154-155. « Où est le lien, si fort soit-il, qui puisse empêcher l'Européen décadent de régner aussi despotiquement sur ses prochains blancs que sur des Nègres ? N'était-ce pas plutôt toujours un noble sentiment de soi-même et une aspiration contraire de celui qu'on voulait opprimer, qui ici et là limitait la folle exubérance du tyran ? » Traduction de Raphaël Lagier, révisée. FORSTER, « Autre chose sur les races humaines », *art. cit.*, 2006, p. 170.

⁷⁹ FORSTER, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », *art. cit.*, 1974, p. 155. „[Dieser] unerweisliche Lehrsatz [verhinderte] die ganze Zeit hindurch, als er für ausgemacht galt, nicht eine Schandthat“.

Menschliche Weisheit und Güte, wie die Erfahrung lehrt, sind nicht vermögend, die Wunden zu heilen, die menschliche Bosheit und Thorheit ihrem eigenen Geschlechte schlugen; sie können den morschen Bau nicht stützen, den diese Jahrhunderte lange untergruben. Vielleicht errichten sie einen neuen auf seinen Trümmern!⁸⁰

Si l'être humain parvient à secouer le joug du despote, c'est nécessairement par cette réaction face à un environnement dictée par la conscience qui caractérise la perfectibilité humaine, et non par l'obéissance à des préceptes moraux préétablis.

Les souverains éclairés, qui à l'aide des conseils de philosophes ou de moralistes des Lumières pensent pouvoir amener leurs sujets à prendre conscience de leur capacité à se perfectionner, sont soit naïfs, soit hypocrites : le milieu social et les privilèges d'un groupe restreint au sein de cette société ne changent pas malgré l'action du souverain, par conséquent les conditions de vie de la majorité des individus non plus. Ces souverains ne créent pas les conditions qui permettraient à nouveau aux individus de faire un libre usage de leur perfectibilité grâce à une activité libre, mais pensent pouvoir imposer à leurs sujets ce perfectionnement, en particulier moral. Or cela est totalement impossible : Forster écrit ainsi dans la *Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika* que ceux qui pensent pouvoir dicter aux hommes la nécessité de suivre le bien de manière désintéressée suivent un plan irréalisable. Par conséquent, la soumission de tous à un seul ne saurait permettre à l'humanité d'atteindre ses fins, quelle que soit la bonne volonté de celui qui se trouve au sommet de la pyramide sociale :

Bedürfte es noch eines Beweises, daß die Unterwerfung des Willens Aller unter den Willen eines Einzigen oder einer geringen Anzahl von Menschen, allen Gesetzen der Natur widerspricht, so würde das bisher gesagte hinreichend seyn, die Entsetzlichkeit solcher Anmaßungen darzuthun. In keiner Gesetzgebung liegt der Antrieb zum Handeln; sie kann zwischen Bürger und Bürger immer nur die Wirksamkeit des einen der des anderen zur Gränze bestimmen [...]. Ihr kann nichts heiliger, nichts unverletzlicher seyn, als der freie Wille des Bürgers, und seine Empfänglichkeit für Alles, was sein freiwilliges Wirken hervorruft.⁸¹

⁸⁰ FORSTER Georg, « Historisches Gemälde von 1790. I. Revolutionen und Gegenrevolutionen [1794] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, p. 261. « La sagesse et la bonté humaine ne sont pas capables, comme le montre l'expérience, de soigner les blessures que la méchanceté et la bêtise humaine infligent à leur propre genre ; elles ne peuvent pas soutenir l'édifice vermoulu que ces dernières ont sapé pendant des siècles. Peut-être bâtiront-elles un nouvel édifice sur les ruines du premier ! »

⁸¹ FORSTER, « Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika [1791] », *art. cit.*, 1985, p. 513. « S'il était encore besoin d'une preuve que la soumission de la volonté de tous à la volonté d'un seul, ou bien d'un groupe d'hommes restreint, contredit toutes les lois de la nature, ce qui a été dit jusqu'à présent serait suffisant pour démontrer le caractère révoltant de telles prétentions. L'impulsion à agir ne réside dans aucune législation ; cette dernière ne peut rien d'autre que déterminer où se trouve la frontière qui empêche l'efficacité de l'un d'empiéter sur l'efficacité de l'autre. Rien ne peut lui être plus sacré et plus inviolable que la volonté libre du citoyen, et sa réceptivité pour tout ce qui promeut l'activité qu'il entreprend volontairement. »

Rien ne peut remplacer cette activité libre du citoyen, précisément parce que lui seul peut, par cette activité, parvenir à la connaissance de la perfection qui lui est accessible personnellement et découvrir quelles facultés il peut développer. La perfectibilité est le moteur de cette action, dans la mesure où elle place constamment sous les yeux de l'homme l'horizon de la perfection qu'il sait pouvoir atteindre. En tant qu'elle est la réflexion (*Besonnenheit*) appliquée, la perfectibilité est toujours le moyen de surmonter la résistance de l'environnement, de faire basculer l'équilibre valable à un moment donné entre une conscience humaine et son environnement, en faveur d'un équilibre plus favorable à l'être humain. Se contenter d'essayer d'inculquer aux individus des valeurs morales est impossible, car elles sont l'aboutissement d'un lent processus de perfectionnement personnel marqué par des expériences et par une prise de conscience des rapports réels à l'environnement naturel et social, propres à chaque individu. Or les souverains éclairés ne souhaitent pas ou ne peuvent pas réformer en profondeur la société de manière à permettre ce perfectionnement personnel.

B) Les obstacles à la perfectibilité : monarchie éclairée et despotisme

1) Une remise en question des conditions de possibilité de la perfectibilité ?

Lorsque Forster est confronté à ce qu'il conçoit comme une décadence de peuples qui réunissent pourtant toutes les conditions pour progresser vers la perfection, il a recours à l'ensemble de sa conception de l'homme pour démontrer la nécessité d'une action politique pour empêcher ce glissement. Dans les *Vues sur le Rhin inférieur*, Forster dresse le bilan de l'action réformatrice de l'empereur Joseph II dans les Pays-Bas, et constate l'échec de cette réforme, vectrice de troubles et d'un accroissement de l'intolérance, à l'opposé des buts de la réforme. Forster s'interroge sur l'équilibre à trouver entre la préservation du bonheur du peuple, lié à une situation politique stable et calme, et l'action nécessaire contre le dépérissement de tout ce qui caractérise l'homme⁸². Il est communément admis, souligne Forster, qu'il ne faut pas modifier les conditions dans lesquelles vit l'homme, les rapports qu'il entretient à ce qui l'entoure, pour préserver un bonheur qui n'est de fait que la torpeur du bien-être animal. Mais Forster rejette immédiatement cette présupposition dans le cas des Pays-Bas : Forster reprend,

⁸² FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, op. cit., 1958, p. 173.

en creux, un résumé de la place de la perfectibilité dans son système de l'homme, et montre à quel point le risque que courent les habitants des Pays-Bas de perdre leur capacité à se perfectionner constitue une remise en question de tout ce qui fait d'eux des hommes. Des thèmes bien connus de l'œuvre de Forster, associés dans des textes précédents à la perfectibilité, refont leur apparition ici. Ce que ce texte apporte de plus pour la compréhension du système de la perfectibilité de Forster est la possibilité du risque qu'il entrevoit ici, à savoir la disparition potentielle de la perfectibilité. Au croisement entre le sensible et la réflexion humaine, la perfectibilité dépend tant des organes qui transmettent de nouvelles expériences sensibles que des facultés de l'esprit. La disparition de la perfectibilité, si elle a lieu, intervient donc à travers les organes : si les organes, au premier rang desquels le cerveau, ne sont plus malléables, s'ils ne sont plus impressionnables par de nouvelles expériences, ils empêchent aussitôt la poursuite de la formation morale de l'homme. Comme cette formation morale ne peut provenir que des organes, les hommes sont alors condamnés à ne plus progresser. De la même manière que la capacité à se perfectionner réside dans une interaction entre les organes et la raison, qui se développent réciproquement, l'incapacité à se perfectionner peut apparaître, dans un cercle vicieux, entre des organes qui ne sont plus capables que d'actions animales et une raison qui n'a plus aucune occasion de s'exercer.

A posteriori, ce passage permet également de poser une hypothèse sur la manière dont Forster envisageait les habitants de la Terre de Feu dans le *Voyage autour du monde* : Forster ne nie à aucun peuple la capacité fondamentale à se perfectionner, mais il est possible qu'il ait supposé que par une longue période dépourvue d'occasions de se perfectionner, les organes des Pesserähs ont perdu cette capacité. De la même manière, Forster soulignait dans *De la Formation locale et générale* le fait que les peuples qui vivent trop longtemps séparés des autres, aussi bonnes soient leurs conditions de vie et élevé leur degré de développement, voient peu à peu leur particularité se dégrader en inflexibilité, en incapacité à se perfectionner :

Die allgemeine Natur und die des Menschen werden uns beide durch ihre Wirkungen offenbar, und bald werden wir den Kreis aller Verwandlungen durchlaufen haben, worin sich ihre Kräfte äussern. Das vermogten die Völker nicht, die, zwar von ihrem Himmelstrich und von der fruchtbaren Erde begünstigt, sich frühzeitig ein System von milden Sitten, von bürgerlicher Gesetzgebung und gottesdienstlicher Vorschrift entwarfen, aber, lange von allen übrigen Menschenstämmen getrennt, in ihrer einseitigen Vorstellungsart bis zur Unbiegsamkeit veralteten.⁸³

⁸³ FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, p. 48. « La nature en général ainsi que la nature de l'homme nous sont révélées toutes deux par leurs actions, et bientôt nous aurons parcouru le cercle de

Ce risque est cependant loin de ne concerner que les peuples les moins avancés sur l'échelle du perfectionnement ou les plus isolés : les Polonais, les Rhénans, les Hollandais, qui vivent pourtant au cœur de l'Europe des Lumières et à proximité de ses centres intellectuels, peuvent aussi être touchés par ce risque⁸⁴. Les rapports bien particuliers mis en place par les princes dans certaines régions d'Europe ont artificiellement recréé un isolement et un obscurantisme tels que ces régions courent le risque de perdre leur perfectibilité, un risque qui n'est autrement constaté que parmi les peuples les moins avancés, ou bien les plus isolés. Ces populations d'Europe ne sont en rien prémunies de ce risque par le fait que leur niveau de développement est plus élevé que la plupart des autres peuples du monde ; on peut sans doute leur appliquer cette critique des dictatures orientales que Forster exprimait dans le *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité* :

Die Ruthe des Despotismus, auch wenn eine milde Hand sie regiert, kan jedoch nur das Menschengeschlecht auf dem Wege der Nachahmung und Gewohnheit in ewig einförmigem Schritte vor sich hintreiben, nicht eigenthümliche Bewegung und erfinderische Kraft in ihm hervorrufen. Was ist der höchste, aber geschmacklose und keiner Vervollkommnung fähige Kunstfleiß noch werth, bei jener starren Unveränderlichkeit der Sitten und Gebräuche, jener finstern Schwärmerei einer herz- und sinnlosen Religion, jener schwerfälligen, kindischen Vernunft der asiatischen Völker?⁸⁵

Il est frappant de constater que les reproches faits dans ce texte à ces dictatures orientales sont précisément les mêmes que Forster exprime quelques années plus tard à l'égard des sociétés européennes. Dans *De la Formation locale et générale*, il s'agit d'une mise en garde contre une dérive que Forster constate dans les sociétés européennes, dans les cercles des philosophes et dans l'éducation ; dans les *Vues sur le Rhin inférieur*, cette mise en garde devient une dénonciation de la manière dont vivent certaines populations européennes. Dans les trois textes, Forster critique une place démesurée accordée à la raison au détriment de la sensibilité,

toutes les transformations où se manifestent leurs forces. Certains peuples n'y sont pas parvenus : favorisés par la latitude et la fécondité du sol, ils conçurent dans les premiers temps un système de mœurs douces, de législation civile, de prescriptions culturelles, mais longtemps séparés de toutes les autres lignées humaines, leur manière de voir partielle dégénéra avec l'âge en inflexibilité. »

⁸⁴ Voir notamment FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, op. cit., 1958, p. 83.

⁸⁵ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », art. cit., 1974, p. 191. « La fêrule du despotisme, même si c'est une main douce qui la gouverne, ne peut cependant que pousser le genre humain devant elle, à une allure éternellement uniforme, sur le chemin de l'imitation et de l'habitude, et non pas éveiller en lui un mouvement propre ni une force d'invention. Que vaut encore l'industrie la plus élevée, mais dépourvue de goût et incapable du moindre perfectionnement, dans cette immuabilité rigide des mœurs et des coutumes, cette exaltation sombre d'une religion sans cœur ni sensibilité, cette raison lourde et infantile des peuples asiatiques ? »

un mouvement mécanique et uniforme qui ne trahit aucune faculté de perfectionnement, une obéissance aveugle à des lois et des coutumes jamais remises en question.

2) L'état de servitude rejoint l'état sauvage dans l'absence totale de perfectibilité de l'être humain

Dans *Des rapports que l'art de gouverner entretient au bonheur de l'humanité*, Forster souligne la perte d'humanité que signifie la perte de la perfectibilité, en associant l'état de servitude à un état sauvage. Forster ne désigne pas, par ce terme d'état sauvage, les peuples les moins avancés qu'il a pu rencontrer au cours de ses voyages ; il désigne un état bien inférieur, dont les peuples qu'il a rencontrés sont infiniment plus éloignés qu'ils ne le sont des Européens⁸⁶. Forster écrit :

Was hätte man also mit der Unterdrückung der Vernunft gewonnen? Die Tugend vertilgt und unmöglich gemacht, indeß das Laster bliebe, und schändliches, nicht gefühltes Sittenverderbniß zuletzt in allen Gemüthern herrschte! – So ist demnach das Glück des *zahmen Sklaven* eben so erdichtet, als das Glück des *freien Wilden*, und die beiden Extreme der Wildheit und Zähmung, sofern man ihre Verhältnisse zur Sittlichkeit betrachtet, müssen sich berühren.⁸⁷

Dans la mesure où Forster doute de l'existence même de l'état de nature, le bonheur du sauvage libre, hors de toute société, est tout aussi fictif pour lui que cet état de nature lui-même. Si le sauvage de l'état de nature et l'esclave se rejoignent dans leur absence de rapport à la moralité, cela signifie que les despotes détruisent la nature humaine, puisque Forster pense reconnaître un manque d'humanité dans cette absence totale de rapport à la vertu. Pour expliciter sa pensée, Forster emploie une métaphore végétale éclairante, dans la mesure où elle montre la continuité de sa réflexion sur le perfectionnement et la perfectibilité de l'être humain depuis la rédaction de son texte *Der Brodbaum*. Il poursuit son texte ainsi :

Ich denke dabei an die Pflanzen, deren Früchte im ungebauten Zustande herb, saftlos, ungenießbar sind; und dann wieder an jene, die, zu sehr an ihrem freien Wachsthum durch die geschäftige Menschenhand gehindert, nur mißgestaltete Blüthen bekommen und keine Früchte tragen. Ich mag hier nicht einmal mit der Gegenfrage auftreten: ob sich auch andere Folgen von der Ungereimtheit

⁸⁶ FORSTER, « [Zu: Geschichte der Reisen, die seit Cook an der Nordwest- und Nordost-Küste von Amerika... unternommen worden sind] [Anmerkungen zu Textstellen von Band 1] [1791] », *art. cit.*, 1985, p. 586.

⁸⁷ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 573. « De quel profit serait une raison opprimée? Une fois la vertu anéantie et rendue impossible, resterait le vice et régnerait en fin de compte l'ignoble dépravation morale, celle que rien n'émeut, dans tous les cœurs ! Dès lors, le bonheur de l'esclave docile serait aussi fictif que celui du sauvage en liberté, et ces deux extrêmes que sont l'état sauvage et celui de servitude, dans la mesure où l'on considère leurs rapports avec la moralité, ne peuvent que se rejoindre. » Traduction par Jean-Paul Barbe *et al.* FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, *op. cit.*, 1993, pp. 32-33.

erwarten ließen, die Vervollkommnungsfähigkeit, die einmal des Menschen Unterscheidungszeichen ist, zum ewigen Schlaf zu verdammen? Als ob es uns zustände, die Anlagen der Natur willkürlich und ungestraft zu zerstören!⁸⁸

Les plantes à l'état sauvage, et celles qui ont été trop lourdement modifiées par l'être humain, ne portent pas de fruits comestibles ; cette idée était déjà présente chez Forster dans ses réflexions sur l'arbre à pain, en 1777 dans le *Voyage autour du monde* puis en 1784 dans *Der Brodbaum*. Il s'agit toujours pour l'être humain de développer un rapport à son environnement naturel qui soit bénéfique à la fois pour lui-même et pour son environnement, et qui permette, par une action réciproque bénéfique, un perfectionnement. Or c'est précisément le libre jeu de cette action réciproque, permis par l'usage de la raison et de la réflexion, qui est entravé par les despotes, qui condamnent, de fait, leurs sujets à retomber dans un état dont Forster doute même qu'il existe dans la nature humaine : un état dans lequel l'être humain ne dispose d'aucun moyen d'agir sur son environnement au bénéfice de sa propre perfectibilité. De fait, quelques pages plus loin, Forster ajoute :

Wir wollen hier nicht untersuchen, womit so viele tausend Millionen Menschen es verschuldet haben, daß eine traurige Knechtschaft ihnen die Entwicklung ihrer Vervollkommnungsfähigkeit fast gänzlich versagte, und welche Entschädigung ihnen dafür geworden sey oder noch werden könne.⁸⁹

3) Répression politique et perfectibilité : *Erhärtung* ou *Erstarrung* des organes du perfectionnement ?

La seule circonstance qui puisse, selon Forster, justifier d'intervenir sur les conditions de vie d'un peuple est précisément la mise en danger de sa capacité à se perfectionner. Forster est sensualiste, et pour lui tout ce qui fait l'homme provient des sens et de l'interaction qu'il parvient à bâtir avec son milieu. Les organes, on l'a vu, revêtent donc pour lui une importance

⁸⁸ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 573. « Je pense à cet égard aux plantes poussant à l'état sauvage dont les fruits âpres et fades sont immangeables et puis à celles qui, le libre cours de leur croissance ayant été entravé par la main industrielle de l'homme, ne donnent que des floraisons mal formées et restent infructueuses. Je répugne même à exposer la question inverse : devrait-on s'attendre à d'autres conséquences si on commettait la folie de condamner au sommeil éternel la capacité à se perfectionner, ce signe distinctif de l'être humain ? Comme s'il nous était permis de détruire arbitrairement et impunément les dispositions que la nature nous donne ! » Traduction par Jean-Paul Barbe *et al.* FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, *op. cit.*, 1993, p. 33.

⁸⁹ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 590. « Nous n'examinerons pas ici quel crime ont commis tant de millions d'êtres humains pour qu'une affligeante servitude leur interdise presque totalement le développement de leur capacité à se perfectionner et quels dédommagements ils ont déjà reçus ou recevront encore pour cela. » Traduction par Jean-Paul Barbe *et al.* : FORSTER, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, *op. cit.*, 1993, pp. 56-57.

centrale, puisqu'ils sont ce qui permet à l'homme d'interagir avec son milieu⁹⁰. Ils ne sont pas seulement indispensables à sa subsistance physique, en tant qu'ils permettent d'assurer sa conservation ; ils sont également indispensables à toute pensée, à l'élaboration de chaque idée. Cela est valable pour les peuples qu'il a rencontrés au cours de son voyage autour du monde tout comme pour les Européens. Pour ces derniers également, le recours direct à la sensibilité est essentiel pour la constitution d'une pensée individuelle et libre. Ce recours est peut-être plus important encore pour les populations européennes que pour des peuples plus proches de la nature et chez lesquels l'environnement social ne s'interpose pas comme un écran entre eux et leur environnement naturel : il est impossible pour ces derniers de renoncer aux rapports directs qu'ils entretiennent avec leur environnement naturel, puisqu'ils en sont constamment tributaires pour se nourrir, se loger, se chauffer. Ce n'est pas nécessairement le cas pour la population des villes européennes, dans laquelle chaque individu a un rôle spécialisé et compte sur ses concitoyens pour lui permettre de subvenir à ses autres besoins. Or Forster constate dans les *Vues sur le Rhin inférieur* une tendance alarmante dans la population de certaines villes rhénanes :

Auf die Gefahr, den Menschen in seiner einförmigen Lebensweise zu stören, soll es nicht erlaubt seyn, ihn in neue Verhältnisse zu versetzen, die er bloß der Neuheit wegen haßt. [...] Wie, wenn das ungestörte Beharren in einem Zustande der unvollkommenen Bildung, die den Menschen der Thierheit näher läßt als jenem Ziele, welches ihm in der Perfektibilität seiner Geisteskräfte gesteckt ist; wenn dieses schläfrige, träge Vegetiren endlich Unfähigkeit zur Vervollkommnung bewirkte; eine solche Erstarrung der Organe, die zur Vervollkommnung dienen, zuwege brächte, daß die sinnliche Maschine keinen sittlichen Werth mehr erlangen, keiner subjektiven Ausbildung mehr fähig seyn, sondern bloß zu thierischen Funktionen tauglich bleiben könnte?⁹¹

Ce qui met en danger la possibilité même d'une perfectibilité future parmi ces populations, c'est l'engourdissement des organes qui permettent le perfectionnement. Le vocabulaire employé par Forster est intéressant ici : il emploie le terme de *Erstarrung*, qui désigne la rigidité, la raideur, le figement. Le dictionnaire Grimm associe le terme uniquement à l'expression *Erstarrung der Natur*, qui désigne la manière dont la nature se fige durant

⁹⁰ Voir la troisième sous-partie du chapitre 4, pp. 296-304.

⁹¹ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, op. cit., 1958, pp. 172-173. « Pour prévenir le danger de déranger l'homme dans sa manière de vivre uniforme, on ne doit pas, pense-t-on, le placer dans de nouveaux rapports qu'il hait simplement en raison de leur nouveauté. [...] Mais qu'en est-il, si on laisse l'homme stagner tranquillement dans un état de formation imparfaite, qui le rend plus proche de l'animalité que de ce but qui lui est fixé dans la perfectibilité des forces de son esprit ; si cet état végétatif produisait pour finir une incapacité au perfectionnement ; s'il conduisait à un engourdissement tel des organes qui servent au perfectionnement que la machine sensorielle ne pourrait plus acquérir de valeur morale, si elle n'était plus capable de quelque formation subjective que ce soit, mais si elle n'était plus bonne qu'à exercer des fonctions purement animales ? »

l'hiver⁹². À propos des organes, Forster emploie plus volontiers le terme de *Erhärtung*, qui, s'il est proche, a de tout autres implications. Forster emploie *Erhärtung* dans le *Fil directeur* pour décrire les changements qui interviennent en l'être humain : le durcissement des organes, qui intervient après la fin de la puberté selon Forster, incite l'homme à agir avec le plus d'énergie sur le milieu qui l'entoure. Ce durcissement s'inscrit donc dans le développement physiologique normal et souhaitable de l'homme, et favorise l'action de l'homme sur son environnement, indispensable à sa perfectibilité⁹³ :

Wenn die Erhärtung gewisser Theile der bildenden Kraft nun Grenzen steckt, und keine Ausdehnung mehr stattfinden läßt, so würde bald das Blut in allen Adern stocken, falls es kein Mittel gäbe, dasselbe in dem Maaße, wie es aus den Speisen bereitet wird, wieder zu verarbeiten. Dieses Mittel bietet aber die Abnutzung der Organe dar, welche jezt um so schneller vor sich geht, je heftiger das Gefühl ihrer Kraft zu anhaltender Bewegung, zu gewaltsamer Anstrengung, zur Thätigkeit im Äussern reizt.⁹⁴

Après l'âge mûr arrive la vieillesse, et là encore un durcissement des organes apparaît, celui du cerveau :

Seine Masse bleibt weich, und erlangt erst in späteren Alter eine gewisse, jedoch immer sehr geringe Festigkeit. Kein Wunder also, daß erst in der Periode des Stillstands die Lebenskräfte des Hirns ihre höchste Regsamkeit äussern, und durch die von solchen Äusserungen unzertrenliche Reaktion die Klarheit des Bewußtseins erhöhen.⁹⁵

Cette fois ce n'est plus l'action de l'homme sur son milieu qui est favorisée par ce durcissement, mais la compréhension par l'homme de la manière dont son milieu agit sur lui. Par conséquent, entre le durcissement des organes de l'âge mûr et le durcissement du cerveau durant la vieillesse, la perfectibilité se déploie peu à peu en l'homme, non pas seulement dans son esprit, mais dans la consistance même de ses organes.

⁹² GRIMM Jacob et GRIMM Wilhelm, « Erstarrung », in : *Deutsches Wörterbuch*, vol. 3, Leipzig, Hirzel, 1862, p. 996.

⁹³ Voir à ce propos la troisième sous-partie du chapitre 4, pp. 294-296.

⁹⁴ FORSTER, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », *art. cit.*, 1974, p. 188. « Si le durcissement de certaines parties fixe dorénavant des frontières à la force de formation, et ne permet plus d'extension, le sang stagnerait bientôt dans toutes les artères s'il n'y avait aucun moyen de le traiter dans la mesure où il est produit par les repas. Mais ce moyen est offert par l'usure des organes, qui progresse à présent d'autant plus rapidement que le sentiment de leur force incite au mouvement continu, à l'effort violent, à l'activité extérieure. »

⁹⁵ *Ibid.*, pp. 188-189. « Sa masse reste molle, et n'atteint qu'à un âge avancé une certaine solidité, qui cependant reste toujours très minime. Il n'est donc pas étonnant que ce soit dans la période d'arrêt seulement que les forces vitales du cerveau manifestent leur plus haute énergie, et qu'elles augmentent la clarté de la conscience par la réaction qui est inséparable de telles manifestations. »

Le terme *Erstarrung* désigne le contraire de ce durcissement, de cette solidification des organes bénéfique à la perfectibilité : dans ce cas, les organes qui étaient flexibles et souples durant la puberté ne durcissent pas, ils se figent. Le développement physiologique normal de l'être humain connaît une déviation néfaste. Là où le durcissement des organes devait permettre à l'homme une action plus vaste sur son milieu, en le poussant à sortir de lui-même et à s'exprimer par l'action dans son environnement, l'absence d'action autonome de l'homme sur son milieu conduit au contraire à un figement des organes. Il s'agit d'un cercle vicieux : une fois ces organes figés, ils ne peuvent plus agir sur le milieu naturel et social de l'homme. Dans le passage cité des *Vues sur le Rhin inférieur*, Forster applique cette image non pas à un individu considéré dans sa constitution physiologique, mais à un peuple dans son entier : parvenu à l'aube de l'âge mûr, après être sorti de la période de puberté, ce peuple peut soit agir sur son milieu grâce au durcissement de ses organes du perfectionnement, soit perdre toute possibilité d'agir à cause du figement de ces mêmes organes du perfectionnement.

Forster reprend ici en réalité une métaphore qu'il a employé plusieurs années auparavant, dans *Un aperçu de la nature dans sa totalité* : dans le contexte de sa présentation de la théorie de la connaissance, Forster s'évertuait alors à montrer le risque que court la science lorsque chacun se concentre seulement sur sa propre branche de la connaissance, qui devient un « membre figé (*erstarrt*) et détaché » du tout, sans plus prendre en considération la totalité de la connaissance et sa finalité, qui est de concourir au bonheur de l'homme. Forster écrit :

Da entwich dem schönen Körper die schönere Seele, und jedes erstarrte, abgeschnittene Glied wuchs durch innerliche Gährung zum Unholde von eigner Art. Jeder schätzte nur die Wissenschaft, die er gewählt, und schien zu vergessen, daß sie nur in Verbindung mit den andern das Glück der Menschheit befördert. [...] Die Folgen dieser Sünde blieben nicht aus: sie hemmte die Aufklärung und den Wachsthum des nützlichen Wissens; sie erschwerte die Anwendung neuer Erfindungen zum Besten des Staats, und streute eine reiche Saat von Vorurtheilen aus.⁹⁶

Ce n'est pas seulement le destin de la science, mais de l'humanité dans son entier qui est en jeu ici pour Forster : la perfectibilité du savant, tout comme la perfectibilité du citoyen, est conditionnée à la conscience d'appartenir à un organisme doté de fins propres, dans un cas

⁹⁶ FORSTER, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », *art. cit.*, 1974, p. 78. « C'est alors que du beau corps l'âme plus belle se sépara, et chacun des membres figés et détachés de ce corps devint une abomination à sa manière, en pourrissant de l'intérieur. Chacun n'estima que la science qu'il avait choisie, et sembla oublier qu'elle ne promeut le bonheur de l'humanité qu'en relation avec les autres. [...] Les conséquences de ce péché ne se firent pas attendre : il paralysa les Lumières et la croissance de la connaissance utile ; il rendit difficile l'application de nouvelles inventions pour améliorer l'État, et répandit un riche semis de préjugés. »

la connaissance humaine, dans l'autre la société. Dans les deux cas, perdre de vue ces fins propres conduit à un figement de l'action et de la pensée libres. Dans les deux cas également, c'est une structuration trop forte, et une organisation trop rationnelle et formelle qui met en danger la perfectibilité⁹⁷ : dans le premier cas, la division de la connaissance en facultés devait faciliter le perfectionnement de chaque science prise individuellement, mais ce perfectionnement ne permet plus d'accroître la compréhension de la nature et de l'homme ; dans le second, l'organisation de la société en fonction du rôle de chacun devait permettre à chacun de se perfectionner dans son domaine d'activité, mais ce faisant, la hiérarchisation qui en a résulté empêche dorénavant le perfectionnement et même la pensée libre de la majorité des citoyens. Au moins dans le cas des sciences, cette circonstance semble être un accident malheureux que personne n'a souhaité ; dans le cas de la société par contre, il semble bien exister pour Forster une volonté politique d'empêcher le peuple de penser en dehors de ce rôle bien précis, au nom de l'intérêt de quelques uns.

Cet emploi parallèle des deux termes à l'échelle de la vie d'un individu et du développement d'un peuple peut encore être étendu à une troisième dimension, celle de la nature dans son entier : dans *Cook, l'explorateur*, Forster emploie le terme *Erstarrung* pour traduire l'« époque d'engourdissement » de Buffon⁹⁸. Il s'agit là de cette période, présentée dans les *Époques de la nature*, au cours de laquelle la terre atteint son refroidissement le plus complet⁹⁹. Pour Forster, il s'agit d'une période où toute la nature se fige, où toutes les forces trouvent leur équilibre, mais également où toute vie disparaît de la terre. Chez Buffon, cette époque d'engourdissement peut être retardée par le perfectionnement de l'activité humaine. À l'échelle de la nature dans son entier, la nécessité de préserver l'activité humaine et les conditions de possibilité du perfectionnement de l'homme est bien présente chez Buffon. Forster ne l'exprime pas aussi clairement dans ce texte, mais il connaissait bien les *Époques de la nature* de Buffon et la proximité lexicale laisse supposer qu'il applique également cette idée à la nature dans son entier. L'homme contribue à son propre perfectionnement au service de

⁹⁷ On retrouve ici la critique d'une formation de l'homme qui ne reposerait que sur une organisation rationnelle et qui chercherait à bannir la sensibilité, abordée par Forster dans *De la Formation locale et générale*. Pour Forster, un être humain qui se bornerait à une dimension purement rationnelle et formelle est un être mécanique plutôt qu'un homme à part entière. Voir à ce propos la troisième sous-partie du chapitre 7, pp. 502-517.

⁹⁸ FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, p. 195. Voir à ce propos la première sous-partie du chapitre 6, pp. 374-378.

⁹⁹ BUFFON, *Supplément à l'Histoire naturelle, générale et particulière: Des Epoques de la Nature, op. cit.*, 1778, p. 65.

fins qui le dépassent en partie, tant à l'échelle de l'individu qu'à l'échelle d'un peuple, et même de la nature dans son entier.

III) Perfectibilité et révolution

Le voyage de Forster le long du Rhin, puis à Paris, sa recension des premiers ouvrages écrits par les révolutionnaires français, lui permettent d'analyser l'évolution de la situation politique d'une manière exhaustive. Cette perfectibilité même qui lui semblait empêchée et stoppée dans son élan par les despotes semble se déployer dans l'action des révolutionnaires, même si Forster redoute la violence des forces libérées, qu'il compare à des forces naturelles.

A) Forces populaires et perfectibilité

1) La perfectibilité, un moteur de l'action révolutionnaire ?

L'homme se dote de nouvelles conditions de vie en surmontant la résistance de son environnement immédiat, parfois de manière involontaire. Ce rôle de moteur de l'action prend tout son sens lorsque l'être humain prend conscience du fait que son environnement social l'empêche de se perfectionner, et le maintient de manière artificielle dans des rapports qui lui sont défavorables ; à ce titre, cela n'a rien d'étonnant qu'après une longue immobilité forcée, les forces présentes en l'être humain se libèrent brusquement, conduisant à une révolution qui peut être violente.

Forster déplore constamment le fait que la perfectibilité ne joue pas son rôle d'horizon de l'action humaine dans les sociétés européennes, un horizon que chacun devrait avoir constamment sous les yeux et auquel il devrait concourir avec ses propres capacités personnelles. Avec l'irruption de la Révolution française, Forster croit déceler cette nouvelle place accordée à la perfectibilité, notamment au cours de son bref séjour à Paris quelques jours avant la fête de la Fédération, le 14 juillet 1790. Forster décrit ses observations dans un calendrier historique portant sur l'année 1790 et intitulé *Historisches Jahrgemälde von 1790*, qu'il rédige à la demande de son éditeur Christian Friedrich Voß. Forster souligne le fait qu'il est impossible de déterminer avec certitude quelles sont les causes d'un événement, que cet

événement soit une éruption du Vésuve ou bien la Révolution française¹⁰⁰. Forster reste prudent, en soulignant le fait qu'il est encore impossible de prévoir quelles seront les suites de la Révolution française. Il lui semble néanmoins pouvoir affirmer qu'elle pourrait être amenée à jouer un rôle dans le destin de toute l'humanité :

Wie die Französische Revolution in das ganze Schicksal der Menschheit eingreift, und was sie wirken werde bis ans Ende der Welt – wer mag das jetzt schon bestimmen?¹⁰¹

On trouve également cette idée que la Révolution constitue un point de basculement dans l'histoire dans les Lettres de Paris de Joachim Heinrich Campe, qui avait passé quelques semaines à Paris un an avant Forster, en août 1789. Campe avait décrit le Paris des débuts de la Révolution comme le lieu d'une renaissance, sans aucune possibilité d'un retour en arrière¹⁰². Les progrès des Lumières, qui étaient jusqu'alors restés théoriques pour l'essentiel, se voient brusquement projetés dans la pratique, par ce qui peut être vu comme une accélération de l'histoire¹⁰³. Forster partage en partie cette opinion, et de fait, même s'il n'approuve pas le déchaînement de violence en France depuis le 14 juillet 1789, il ne peut s'empêcher de présenter à ses lecteurs la grande fête de la Fédération comme un symbole du perfectionnement moral qui semble se répandre dans la France révolutionnaire, comme l'a montré Jean Mondot¹⁰⁴. Il n'existe plus aucune limitation liée à la naissance, qui empêche les individus de perfectionner les facultés qui sont le plus utiles à la société dans son ensemble : c'est le mérite qui seul décide de la place de chacun dans la société. Forster ne peut que s'en réjouir, puisque pour lui c'est l'obstacle à l'élévation d'individus talentueux qui constitue une des atteintes les plus graves à la perfectibilité de l'homme dans les sociétés européennes d'Ancien Régime¹⁰⁵. Forster écrit :

Jeder galt nur durch persönliches Verdienst, und über dieses entschied die Stimme des Volkes. Aus den verachteten Hütten des Bauers und des Handwerkers gingen jetzt, im Glanz eigenthümlicher Geistesvorzüge, des Vaterlands Stützen wie neue Sterne hervor, und mancher

¹⁰⁰ FORSTER, « Erinnerungen aus dem Jahr 1790 [1793] », *art. cit.*, 1974, pp. 280-283.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 284. « Qui pourrait dès maintenant déterminer de quelle manière la Révolution française influence le destin entier de l'humanité, et ce qu'elle produira jusqu'à la fin des temps ? »

¹⁰² CAMPE Joachim Heinrich, *Briefe aus Paris, während der französischen Revolution geschrieben [1790]*, Berlin, Rütten & Loening, 1961, p. 210.

¹⁰³ BECKER Ernst Wolfgang, *Zeit der Revolution! - Revolution der Zeit? Zeiterfahrungen in Deutschland in der Ära der Revolutionen 1789-1848/49*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2011 (Kritische Studien zur Geschichtswissenschaft 129), pp. 43-48.

¹⁰⁴ MONDOT Jean, « Georg Forster à Paris. Une lecture allemande de la Révolution française », in: MONDOT Jean et RUIZ Alain (éds.), *Interférences franco-allemandes et Révolution française*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 1994, p. 156.

¹⁰⁵ FORSTER, « Rede bei dem Antritt des Prorektorats am Collegium Carolinum in Cassel [première publication posthume 1843] », *art. cit.*, 1974, p. 124. Voir à ce propos pp. 609-611, dans la première sous-partie de ce chapitre.

aufgeblähte Bewohner eines Pallastes sank in der Blöße persönlicher Nichtswürdigkeit unerkannt in den Staub; denn das Andenken großer Ahnherren war wie ein erbogter Schmuck von seinem Haupte gefallen, und der lügenhafte Schimmer fremder Tugenden erloschen. Ein Sturm der Begeisterung hob die ganze Nation zur Höhe des Selbstgefühls. Mensch zu seyn, war der schöne Stolz von fünf und zwanzig Millionen, das erste und letzte Ziel ihrer Befreiung.¹⁰⁶

Les privilégiés dénués de tout talent, qui occupent dans la société des places dont devraient disposer ceux qui sont réellement capables et désireux de se perfectionner eux-mêmes, pour permettre ensuite le perfectionnement du peuple dans son entier, se trouvent exclus de ces places. Le peuple a, au cours de la première année révolutionnaire, pris conscience de son existence en tant que peuple grâce à la liberté qu'il s'est donnée à lui-même, et c'est cette conscience de soi-même par l'action qui lui permet d'atteindre son but, c'est-à-dire permettre aux individus de devenir réellement des membres du genre humain.

2) Comment la perfectibilité permet-elle d'expliquer les révolutions en Europe ?

Forster intensifie l'emploi du concept de perfectibilité au cours de sa période révolutionnaire, parce que le concept est utile à la fois pour inciter à la poursuite de l'action révolutionnaire et pour expliquer ces événements révolutionnaires. La perfectibilité est l'adaptation de l'homme à son environnement, tant par ses capacités physiques qu'intellectuelles et morales. En lui refusant cette possibilité de s'adapter, de mettre en place cette action réciproque entre l'environnement qui l'entoure et son esprit, le pouvoir politique nie en l'être humain ce qui fait son humanité¹⁰⁷. Des forces s'accumulent alors qui se dissipent en pure perte, ou bien sont dirigées dans la mauvaise direction, celle qui ne permet pas la perfectibilité. Ce sont ces forces qui s'accumulent et provoquent l'éruption révolutionnaire lors d'une violente déflagration.

La comparaison avec d'autres cultures a permis de comprendre à quel point l'Europe se trouve dans un état d'inadéquation totale entre l'environnement naturel et intellectuel et l'être humain qui y vit, entre ce qu'il devrait atteindre et ce qu'il atteint réellement. Les attentes de

¹⁰⁶ FORSTER, « Erinnerungen aus dem Jahr 1790 [1793] », *art. cit.*, 1974, p. 286. « Chacun ne valait que pour son mérite personnel, et c'est la voix du peuple qui décidait de ce mérite. Comme de nouvelles étoiles, les appuis de la patrie émergeaient des mesures méprisées des paysans et des artisans, dans l'éclat des qualités spirituelles qui leur étaient propres, tandis que plus d'un habitant des palais gonflés de leur importance tombait, anonyme, dans la poussière, dans la nudité de leur inanité ; car le souvenir des grands seigneurs qui étaient leurs ancêtres était tombé de leur front comme une parure d'emprunt, et la lueur trompeuse de vertus qui leur étaient étrangères s'était éteinte. Un enthousiasme tumultueux hissait toute la nation à la hauteur du sentiment de sa propre existence. Être humain, voilà ce qui était la belle fierté de ces vingt-cinq millions, le premier et le dernier but de leur libération. »

¹⁰⁷ Voir ci-dessus dans le même chapitre, pp. 624-629.

Forster pour les peuples européens sont élevées et l'état dans lequel ces peuples européens se trouvent ne correspond en rien à cette attente. Or il n'existe pas d'équilibre possible en l'homme entre les forces de la nature qui s'exercent en lui et l'instance de contrôle de ces forces qu'est la réflexion appliquée, c'est-à-dire la perfectibilité. Pour Forster, il faut par conséquent accepter les forces physiques et les fins de la nature indépendantes de l'homme, l'homme doit s'efforcer de cultiver et de faire germer sa perfectibilité contre et à partir de forces démesurées et indifférentes à son action, voire qui cherchent à contrecarrer cette action. Ces forces sont à la fois extérieures et intérieures à l'homme, elles sont des forces naturelles qui s'expriment en lui. Le changement principal que signifie le début de la Révolution française dans la réflexion de Forster sur la perfectibilité est le déchaînement de ces forces, d'une manière incontrôlée. Trop longtemps emprisonnées, voire niées chez la plus grande partie de la population européenne, leur expression soudaine équivaut à une explosion à laquelle les structures sociales et politiques de l'Europe du XVIII^e siècle ne sont pas préparées. Les responsables de cette perte de contrôle sur les forces naturelles de l'homme sont les monarques eux-mêmes, qui ont trop longtemps contraint ces forces dans le carcan d'un système politique qui ne laisse aucune place à la perfectibilité. Libérées soudainement, ces forces s'expriment au départ de manière aveugle. Tout l'enjeu de la révolution est de parvenir à utiliser ces forces au service d'une plus grande perfection morale et intellectuelle ; mais le décalage entre l'état d'avancement des connaissances et de la morale parmi les élites cultivées de l'Europe des Lumières et l'état effectif de perfectionnement de la plus grande partie de la population européenne ne permet pas de réaliser ce passage sans heurts.

Schiller publie en 1796, deux ans après la mort de Forster, une satire sur son engagement révolutionnaire, appelée « Unglückliche Eilfertigkeit », où il écrit :

Ach, wie sie *Freiheit* schrien und *Gleichheit*, geschwind wollt ich folgen, / Und weil die Trepp mir zu lang deuchte, so sprang ich vom Dach.¹⁰⁸

Si les mots que Schiller prête à Forster pour expliquer son activité révolutionnaire ne sont rien de plus qu'une satire, ils sont cependant révélateurs d'une certaine manière de concevoir les choses : si la solution que propose Schiller, la progression graduelle vers la liberté et l'égalité qui symbolise les réformes politiques, n'a pas été considérée comme possible par

¹⁰⁸ SCHILLER, « Unglückliche Eilfertigkeit [1796] », *art. cit.*, 1962. : « Ah, tandis qu'ils criaient *Liberté* et *Égalité*, je voulus les suivre au plus vite, / Et comme l'escalier eût pris trop de temps à mon goût, je me jetai du toit. »

Forster, c'est que le fossé entre les idées des Lumières et les conditions réelles de vie des Européens lui semblait impossible à combler par des réformes : il n'existait pas d'autre solution qu'une impulsion donnée par une force naturelle, semblable à la force d'attraction. Pour Forster, cette impulsion violente pouvait seule créer le déséquilibre indispensable à un changement. Le risque était réel de ne pas pouvoir immédiatement contrôler et employer cette impulsion au service de la raison et d'une germination de la perfectibilité en l'homme, mais ce risque était justifié par le fait que Forster voyait en Europe un lent dépérissement qui menait peu à peu à détruire les conditions organiques de la possibilité de la perfectibilité. De fait, pour Forster, son engagement révolutionnaire n'est ni plus ni moins que l'application des idées qu'il présente dans ses écrits. Il écrit à sa femme, le 2 janvier 1793 :

Sie können einen Menschen nicht begreifen, der zu seiner Zeit auch handeln kann, und finden mich verabscheuungswert, nun ich nach den Grundsätzen wirklich zu Werke gehe, die sie auf meinem Papier ihres Beifalls würdigten.¹⁰⁹

Forster dénonce, dans la critique qui lui est faite par ses contemporains, un décalage logique : accepter ses idées et refuser l'action politique qui est leur traduction directe est pour lui absurde, une fois que Forster a montré qu'aucune alternative à cette action politique radicale ne subsiste. Forster applique ici à son propre mode d'action ses conceptions de la perfectibilité : pour perfectionner le genre humain, ou, plus modestement, le peuple de Mayence, il est nécessaire à présent de modifier les conditions de vie dans lesquelles il se trouve, par l'action réfléchie.

3) Forces naturelles et perfectibilité

Fidèle à sa formation de naturaliste, Forster associe la force de l'habitude qui règne parmi les peuples européens à la première loi du mouvement de Newton, selon laquelle un objet en mouvement conserve ce mouvement tant qu'il n'est pas soumis à une autre force¹¹⁰. En

¹⁰⁹ FORSTER Georg, « Georg Forster an Therese Forster, 2.01.1793 », in: *Werke: Briefe 1792 bis 1794 und Nachträge*, vol. 17, Berlin, Akad.-Verl., 1989, p. 296. « Ils ne peuvent pas comprendre un homme qui peut aussi agir sur son temps, et me trouvent méprisables à présent que je me mets réellement à l'ouvrage en me conformant aux principes qu'ils honoraient de leur approbation dans mes écrits. » Voir à ce propos également SEGEBERG Harro, « Literarischer Jakobinismus in Deutschland. Theoretische und methodische Überlegungen zur Erforschung der radikalen Spätaufklärung », in: LUTZ Bernd (éd.), *Deutsches Bürgertum und literarische Intelligenz 1750-1800*, vol. 3, Stuttgart, J.B. Metzler, 1974, pp. 550-551 ; GILLI, « Die Flucht in die Politik als letzte Reise », *art. cit.*, 2010, pp. 16-17.

¹¹⁰ NEWTON, *Philosophiae naturalis principia mathematica*, *op. cit.*, 1686, p. 12. Voir à ce propos la première sous-partie du chapitre 4, pp. 247-251.

introduction du calendrier historique de l'année 1790 qu'il rédige pour son éditeur Voß et dans lequel il décrit notamment le Paris de la fête de la Fédération, Forster propose un court texte, *Revolutionen und Gegenrevolutionen*, qui a été rédigé durant la seconde moitié de l'année 1792, c'est-à-dire au cours des mois qui précèdent l'entrée des troupes du général Custine à Mayence et le début de l'activité révolutionnaire de Forster¹¹¹. Forster présente essentiellement dans son calendrier les révolutions de Liège et du Brabant. Il écrit :

Die Gesinnungen, die der Mensch durch Erziehung und Gewöhnung erhält, bemächtigen sich seiner so gänzlich, daß sie allen andern den Zugang versperren. Ganz besonders ist dieses mit politischen Meinungen der Fall; die Hartnäckigkeit, womit die Menschen [...] an allen herkömmlichen Einrichtungen im Staate haften, läßt sich nur mit der so genannten Kraft der Trägheit vergleichen. Ihre Ruhe, und ihre Bewegung in einer gegebenen Richtung können nur durch Kräfte zerstört werden, welche jener allgemeinen Tendenz der Naturwesen, in ihrem jedesmaligen Zustande zu beharren, wirklich überlegen sind.¹¹²

Un peuple qui se trouve dans un certain type de rapports sociaux et dans un système politique donné tend à vouloir conserver ce système politique, quand bien même la majorité des individus ne bénéficieraient pas eux-mêmes de ce système. Cette force d'inertie, semblable à la loi du mouvement découverte par Newton, est très grande. Forster le mentionnait déjà quelques mois auparavant dans les *Vues sur le Rhin inférieur*, il ne sert à rien de vouloir modifier ces habitudes, parce que les individus éprouvent immédiatement de l'aversion pour tout changement qui leur serait imposé¹¹³. Or cette première loi du mouvement entre en contradiction avec une autre loi de Newton, qui doit présider au comportement des êtres humains pour Forster ; comme il le montre dans *Cook, l'explorateur*, l'être humain se caractérise par le fait qu'il doit provoquer l'opposition de différentes forces entre elles, en lui-même et dans son rapport à la nature, de manière à pouvoir se perfectionner. Par conséquent, si un mauvais système politique est en place qui empêche la capacité de l'être humain à se perfectionner de se réaliser, il devient très difficile de le transformer. La réforme de ce système

¹¹¹ SCHEIBE, « Erläuterungen: Einführung. Entstehung- und Wirkungsgeschichte der einzelnen Texte », *art. cit.*, 1974, pp. 453-454.

¹¹² FORSTER, « Historisches Gemälde von 1790. I. Revolutionen und Gegenrevolutionen [1794] », *art. cit.*, 1974, p. 235. « Les convictions que l'homme acquiert par l'éducation et l'habitude s'emparent si complètement de lui qu'elles barrent le chemin à toute autre. C'est tout particulièrement le cas des opinions politiques ; l'obstination avec laquelle les hommes tiennent [...] à toutes les institutions établies de l'État ne peut être comparée qu'à ce que l'on appelle la force d'inertie. Leur immobilité et leur déplacement dans une direction donnée ne peuvent être détruites que par des forces qui soient vraiment supérieures à cette tendance généralisée des êtres vivants à persister dans leur état actuel. »

¹¹³ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, *op. cit.*, 1958, p. 173. Voir ci-dessus la troisième sous-partie du chapitre 8, p. 578.

est impossible, parce que la réforme n'agit pas de manière suffisamment vigoureuse sur lui. Par conséquent, la seule possibilité semble devoir être une révolution violente.

4) Perfectibilité, passions et rupture brutale de l'équilibre politique

Comme Forster le souligne à maintes reprises dans ses ouvrages, il est impossible de faire le bonheur de l'être humain et de le conduire à son propre perfectionnement ; il doit nécessairement s'agir d'une activité que l'être humain choisit lui-même. Les formes que peut revêtir cette activité sont si nombreuses qu'il est vain d'essayer de les contrôler ; en cherchant à les contrôler par des lois, un État ne fait rien d'autre qu'empêcher le perfectionnement de l'être humain. Ce perfectionnement se réalise dans l'interaction entre l'esprit et le corps de l'être humain, parce qu'il a nécessairement besoin d'un rapport au monde sensible pour réaliser ce perfectionnement. À chaque génération, la même recherche de ce perfectionnement a lieu, sans même que les individus en aient nécessairement conscience : les désirs et les passions qui s'éveillent chez le jeune homme ou la jeune femme sont le premier moteur de leur activité, cette activité qui seule leur permet peu à peu d'éveiller en eux-mêmes leurs facultés et leurs dispositions. On l'a vu, il s'agit là d'un point central dans la réflexion de Forster sur la perfectibilité, qu'il développe dans le *Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité*, puis qu'il reprend dans *Cook, l'explorateur*, et quelques années plus tard dans la *Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika*¹¹⁴. Or ce dernier texte, à la différence des deux autres, est écrit par Forster après le début de la Révolution française et la parution des *Vues sur le Rhin inférieur*. Forster est alors déjà marqué par des conceptions politiques qui se radicalisent. Si les premières réflexions présentes dans la *Vorläufige Schilderung* ne sont pas très différentes de celles que l'on trouve dans les deux autres textes, Forster poursuit ainsi :

[Der Wahn], als könne jemals etwas Großes ohne einen gewissen leidenschaftlichen Antrieb geschehen, [gehört] unstreitig zu den schädlichsten Vorurtheilen, die der Mißverstand tiefsinniger Wahrheiten veranlaßt hat.¹¹⁵

Les passions jouent un rôle central, et c'est le rôle de ces passions qui explique en grande partie l'impossibilité de contrôler ce perfectionnement et de l'imposer par le haut. La

¹¹⁴ FORSTER, « Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika [1791] », *art. cit.*, 1985, p. 512. Ce texte a déjà été cité dans la deuxième sous-partie du chapitre 2, p. 171.

¹¹⁵ Ibid. « La folie qui pousse à croire que quoi que ce soit de grand puisse jamais se produire sans une certaine impulsion donnée par les passions fait sans conteste partie des préjugés les plus nuisibles que la mauvaise compréhension de vérités plus profondes a produits. »

méconnaissance de cette circonstance a conduit certains souverains à penser pouvoir mener par eux-mêmes leur peuple à la perfection, notamment morale. Or il n'en est rien. En opprimant les passions de leurs sujets, les monarques se conduisent en despotes ; la force de l'habitude leur permet de maintenir durant un certain temps leurs sujets dans cet état où aucun perfectionnement n'est possible, pour le malheur de ces sujets. Cependant, lorsque l'État se trouve confronté à des forces politiques qui lui sont contraires et qui le déstabilisent, toute la pression accumulée de ces passions humaines, qui n'a durant toutes ces années trouvé aucune application dans le monde sensible en raison de l'absence de liberté des sujets, se déverse brutalement :

Wenn die Leidenschaften des grossen Haufens angeregt werden, verhalten sie sich genau, wie bei dem einzelnen Menschen. So, wenn mehrere grosse, allgemein wirksame Ursachen die Gemüther vorbereitet haben, ist eine an sich unbedeutende Kleinigkeit hinreichend, die Dämme, die einen heftigen Ausbruch verhielten, zu durchbrechen, und jeder ungestümmen Woge des Gefühls freien Lauf zu verschaffen.¹¹⁶

5) Expérience directe de la révolution ou bien observation à distance : quel est le moyen le plus sûr pour l'espace germanique de renouer avec la perfectibilité ?

La manière dont Forster présente la révolution dans sa description de la fête de la Fédération montre également à quel point il est lui-même partagé : comme au cours du voyage autour du monde, Forster incite ses lecteurs à considérer la révolution du point de vue des révolutionnaires. Il souligne cependant que l'espace germanique ne connaît pas des conditions politiques qui pourraient permettre une révolution semblable à celle de la France. La plus grande perfectibilité du genre humain est à attendre non pas des révolutionnaires eux-mêmes, qui obéissent dorénavant à leurs passions violentes et qui ont déchaîné la masse du peuple, mais des observateurs extérieurs, comme le public allemand :

Wer sieht indessen nicht, daß man allein in unbefangener Entfernung aus jenem schrecklichen Phänomen einen unmittelbaren Nutzen ziehen kann. Der ruhige Zuschauer begreift den Grad der Spannung nicht, der ihn verleiten könnte, die Freiheit selbst um jene Atrocitäten einer Revolution zu erkaufen. Allein der Zeitpunkt, wo ein solcher Kauf ihn nicht mehr zu theuer dünkte, muß wenigstens für ihn im Reiche der Möglichkeiten seyn; dann wird der Eindruck des Schauderhaften, wofür ihn seine jetzige Stimmung offen läßt, seine Wachsamkeit gegen die Gefahr einer Sinnesänderung verdoppeln. Dies ist der Gesichtspunkt, aus welchem der Anblick der ungeheuren

¹¹⁶ FORSTER, « Historisches Gemälde von 1790. I. Revolutionen und Gegenrevolutionen [1794] », *art. cit.*, 1974, p. 252. Lorsque les passions des grandes masses sont stimulées, ces passions se comportent exactement comme au sein de l'individu. Ainsi, lorsque plusieurs grands motifs aux effets universels ont préparé les esprits, une brouille dénuée de signification en elle-même suffit à briser les digues qui contenaient l'explosion violente et à laisser libre cours à tous les déferlements impétueux du sentiment. »

Masse von Kräften, die sich in einem gährenden Volk entwickeln, am lehrreichsten wird; es ist schön und furchtbar zugleich, zu sehen, was der Enthusiasmus in gehörig vorbereiteten Gemüthern vermag.¹¹⁷

L'observateur de la révolution, qui se trouve à une distance suffisante pour l'observer sans devoir y prendre parti lui-même, est celui qui est le plus capable de tirer des enseignements de cette révolution. La révolution dans un pays voisin constitue une sorte d'avertissement : le perfectionnement doit toujours intervenir de manière progressive et sans rupture directe avec l'environnement. Or Forster prend part de manière active à la révolution de Mayence quelques mois seulement après la rédaction de ce calendrier. Forster est partagé entre la nécessité de changements politiques forts dans l'espace germanique, qui permettraient à la grande masse des hommes de renouer avec la conscience de soi et le perfectionnement, et la crainte d'une révolution qui ne se contente pas de faire évoluer les rapports de l'homme à son environnement, mais qui détruit intégralement cet environnement, sans qu'il soit possible de savoir ce qu'il sera ou non possible de reconstruire par la suite.

B) Perfectibilité et réalisation de la révolution politique

Il n'y a pas de rupture chronologique entre les derniers écrits anthropologiques ou naturalistes de Forster et ses premiers écrits politiques. Cela est lié au fait que l'engagement de Forster en faveur des Jacobins à Mayence intervient de manière soudaine ; Forster passe brusquement du statut de lettré favorable à la révolution, qui exprime son soutien avec prudence dans ses écrits, mais qui se trouve en dehors de la sphère révolutionnaire et qui cherche avant tout à expliquer au public allemand la révolution en France, à celui de révolutionnaire, qui joue un rôle central dans l'établissement d'une république à Mayence. Depuis avril 1788, Forster était le directeur de la bibliothèque de Mayence. Les victoires militaires des troupes françaises, menées par le général Adam-Philippe de Custine, permettent à la France d'annexer différentes

¹¹⁷ FORSTER, « Erinnerungen aus dem Jahr 1790 [1793] », *art. cit.*, 1974, p. 285. « Qui ne voit pas cependant que l'on ne peut tirer une utilité immédiate de ce terrible phénomène que si l'on se trouve à une distance où l'on n'est pas soi-même impliqué. L'observateur serein ne saisit pas ce degré de tension qui pourrait le mener à acheter sa liberté même au prix de ces atrocités. Mais le moment où une telle acquisition ne lui semblerait plus trop cher payée doit du moins figurer pour lui au rang des possibilités ; alors cette impression d'horreur qui est la sienne, et que son état d'esprit actuel lui permet de ressentir, décuplera sa vigilance face au danger de changer de sentiment. Voilà le point de vue à partir duquel le spectacle de cette masse de forces monstrueuse qui se développent dans un peuple en effervescence est le plus riche en enseignements ; la vision de ce que peut faire l'enthousiasme dans des esprits préparés de manière adéquate est belle et affreuse en même temps. »

villes allemandes situées au bord du Rhin. Une société des Jacobins est fondée à Mayence, et lorsque les troupes françaises assiègent la ville, il est décidé de proposer aux Français la fondation d'une république sœur à Mayence, plutôt que de passer sous le statut de ville occupée militairement. De novembre 1792 à mars 1793, Forster est actif à Mayence, en tant que député puis vice-président de l'Assemblée. L'Assemblée vote le rattachement de Mayence à la France, et envoie une délégation de députés à Paris, dont Forster fait partie, à la fin du mois de mars 1793. Trois mois plus tard, Mayence est reprise et Forster se trouve en exil forcé en France, jusqu'à sa mort de maladie le 10 janvier 1794.

1) Perfectibilité et État

À partir de mars 1793, Forster se trouve à Paris et devient un spectateur privilégié de la Révolution, à laquelle il souhaite prendre une part plus active, mais qui ne lui propose que peu de missions. Forster s'interroge dans les *Tableaux parisiens* sur la place qu'assume l'État dans le développement de la perfectibilité de l'homme. Ses observations de l'action des monarques européens, et ses propres tentatives de faire financer par ces monarques une amélioration du système éducatif, l'ont conduit à s'interroger sur la capacité de ces monarques à permettre la formation morale de l'homme. Forster accueille favorablement la Révolution française, comme la plupart des lettrés de l'espace germanique, parce qu'elle semble réaliser le programme politique partagé par un grand nombre des philosophes des Lumières : une plus grande tolérance, la reconnaissance des droits de l'homme, une monarchie constitutionnelle.

Forster envisage le projet principal de la Révolution française comme une volonté du peuple de se doter d'une instance qui lui permette de se perfectionner moralement. Il évoque une objection faite à la Révolution qu'il entend souvent, l'interrogation sur le risque que l'intérêt personnel passe avant l'intérêt commun dans les décisions que prennent les révolutionnaires. Or le fait de privilégier l'intérêt commun plutôt que l'intérêt personnel n'est pas ce qui a conduit à la Révolution, mais au contraire ce que l'on attend de la Révolution, au terme d'une progression justement permise par le nouvel État révolutionnaire. On ne saurait donc attendre de la France révolutionnaire qu'elle dispose déjà d'une perfection morale qui est justement le but à atteindre. Forster écrit :

Jeder einzelne Mensch reift zuerst zur physischen Vollkommenheit, zur Erfüllung des Zweckes seines physischen Lebens, und spät entwickeln sich in ihm die Früchte des Nachdenkens und der

Erfahrung. Der *Bürger* soll daher von seiner Verbindung mit seines Gleichen über den bloßen Naturmenschen den Vortheil genießen, daß eine Macht, die mit seinen Trieben nichts zu schaffen hat, eine Macht, deren einzige Grundkräfte Vernunft und Gerechtigkeit sind, für die Entwicklung seiner sittlichen Anlagen sorgt, und sie mit der physischen Bildung Schritt halten läßt. Wem der Staat etwas anderes ist, als diese für die sittliche Vervollkommnung waltende Macht, der darf mich nicht nach der Tugend und Sittlichkeit meiner Landsleute fragen; wer hingegen mit mir hierüber einverstanden ist, wird der von dem ersten Ringen eines Volkes, das seine Vernunft frei haben will, um sich jene zur sittlichen Vervollkommnung führende Verfassung zu schaffen, schon die Wirkung verlangen, die erst die *Frucht* einer solchen Verfassung seyn kann?¹¹⁸

L'action de l'État s'intègre dans l'évolution de chaque individu, il existe dans les *Tableaux parisiens* une dynamique forte d'interaction entre l'action de l'État, qui représente la raison, et les forces vives de la Révolution, comparables à des forces naturelles et qui sont constituées des différents groupes révolutionnaires, qui poursuivent des buts différents. C'est ainsi que Torsten Liesegang décrit cette lecture de la Révolution par Forster¹¹⁹. Or elle présente des parallèles frappants avec la manière dont, quelques années auparavant, Forster décrivait la perfectibilité de l'homme : on retrouve les deux composantes qui permettent à l'homme de se perfectionner, les forces de la nature qui poursuivent des buts qui leur sont propres et l'emploi de ces forces par la raison, sans qu'il soit possible d'atteindre un équilibre parfait entre les deux. Les troubles de la Révolution, causés en grande partie par cette impossibilité d'atteindre un équilibre, sont donc un mal nécessaire pour parvenir à faire se réaliser la perfectibilité de l'homme. Dans les conditions sociales de vie de l'Ancien Régime, le peuple n'avait aucune possibilité d'action politique, ni en personne, ni à travers ses représentants. Les structures sociales du début de la Révolution française sont encore marquées par cette réalité : elles ont été conçues de manière à empêcher précisément toute action du peuple. Or en politique comme dans tous les autres domaines, pour Forster la réflexion et l'action vont de pair pour permettre le perfectionnement ; s'il n'existe aucune possibilité d'action, alors il faut commencer par agir

¹¹⁸ FORSTER Georg, « Parisische Umriss [1793-1794] », in: *Werke: Revolutionsschriften 1792/93*, vol. 10.1, Berlin, Akad.-Verl., 1990, p. 617. « Chaque individu particulier porte d'abord à maturité sa perfection physique, l'accomplissement de la finalité de sa vie physique et ce n'est que plus tard que se développent les fruits de la réflexion et de l'expérience. Le citoyen doit profiter de ses liens avec ses semblables qui lui permettent de dépasser le seul état de nature, du fait qu'une puissance qui n'a rien à voir avec ses instincts et dont les seuls ressorts sont la raison et la justice veille au développement de ses aptitudes morales et les fait devenir aussi fortes que sa formation physique. Celui pour qui l'État est autre chose que cette puissance veillant au perfectionnement moral ne doit pas m'interroger sur la vertu et la morale de mes compatriotes ; en revanche, celui qui est d'accord avec moi sur ce point exigera-t-il déjà du premier effort d'un peuple qui veut libérer sa raison pour créer cette constitution le menant au perfectionnement moral l'effet qui ne peut être que le fruit d'une telle constitution ? » Traduction par Marita Gilli : GILLI, *Un révolutionnaire allemand, Georg Forster (1754-1794), op. cit.*, 2005, p. 273.

¹¹⁹ LIESEGANG Torsten, « Das Skandalon der Revolution. Zu Georg Forsters "Parisische Umriss" im Kontext zeitgenössischer Öffentlichkeitstheorien », *Georg-Forster-Studien* XI/2, 2006, pp. 514-517.

pour détruire ces structures sociales inégalitaires et qui veulent la « nullité morale » du peuple¹²⁰. Ce n'est qu'ensuite qu'une véritable réflexion politique autonome pourra avoir lieu. Mais les responsables des violences à l'égard des structures sociales ne sont pas les révolutionnaires eux-mêmes, ce sont ceux qui ont construit ces structures de manière à empêcher toute action de la majorité du peuple.

2) Révolution française et perfectibilité : Schlegel lecteur de Forster

La réflexion de Forster sur la perfectibilité de l'être humain se poursuit durant son engagement en faveur de la révolution à Mayence. La manière dont Forster appréhende la Révolution française et ses excès au prisme de la perfectibilité, en particulier les exécutions de la période de la Terreur, est reprise par Schlegel pour montrer l'impossibilité pour l'être humain de construire un modèle universel d'explication de l'Histoire, en raison du caractère fragmentaire de sa connaissance. Schlegel développe cette idée dans le texte d'hommage à Forster qu'il rédige en 1797¹²¹. Il y établit un parallèle entre la compréhension par Forster de la signification de la Révolution française et l'impossibilité pour la poésie romantique d'accepter le modèle du classicisme de Weimar, comme l'a montré Ernst Behler¹²².

Pour Schlegel, Forster a su décrire les atrocités et les crimes de la Révolution, et s'il n'a pas pour autant perdu foi en la providence, c'est parce qu'il a su la remettre dans le contexte d'une observation générale des différents événements qui ont lieu dans le monde. Forster ne construit pas une unité factice de l'histoire en fonction des derniers événements, fussent-ils aussi majeurs que la Révolution française : il n'existe aucune nécessité naturelle ou chaîne des événements en histoire. Il faut surtout se garder, pour Schlegel, de donner un sens trop important et surtout trop unique à la Révolution française¹²³. Ceux qui prétendent reconnaître une unité de l'histoire se contentent en réalité le plus souvent de rechercher un confort qui les dispense de continuer leurs recherches. Comme Condorcet, Forster est, pour Schlegel, un représentant de la perfectibilité indéfinie et il est, de ce fait, un modèle de la poésie romantique qui, comme la perfectibilité indéfinie de Condorcet, obéit à un mouvement décentré¹²⁴. Il est évident pour

¹²⁰ FORSTER, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », *art. cit.*, 1990, p. 568.

¹²¹ SCHLEGEL, « Georg Forster. Fragment einer Charakteristik der deutschen Klassiker », *art. cit.*, 1797.

¹²² BEHLER, *Unendliche Perfektibilität, op. cit.*, 1989, p. 285.

¹²³ *Ibid.*, pp. 289-290.

¹²⁴ Schlegel a rédigé en 1795 une recension de *l'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* de Condorcet, en s'intéressant tout particulièrement au concept de perfectibilité indéfinie. SCHLEGEL Friedrich,

Schlegel que le perfectionnement de l'homme chez Forster n'a pas pour horizon un système de la perfection humaine qui serait prédéfinie et connaissable.

3) Une action politique trop radicale met-elle en danger la perfectibilité ?

Le risque représenté par l'action politique débridée des masses, dont la capacité d'agir a été retenue trop longtemps, est celui d'une force destructrice qui, malgré un mobile d'action louable, ne déploie pas son action en direction de la perfectibilité. En ce domaine, la mesure est indispensable pour Forster, tout comme elle l'est dans l'art. Laisser libre cours aux forces vitales de l'homme ne lui permet pas d'atteindre ses buts. Dans les *Vues sur le Rhin inférieur*, Forster écrivait à propos de Rubens :

wahre Künstlergröße findet man nur da, wo die wirkenden Kräfte zusammengehalten, zweckmäßig aufgespart, nicht bloß in flüchtigen Explosionen eines Augenblicks verschwendet wurden. Wie die Natur mit immer gleicher, nie erschöpfter Energie ohne Unterlaß neue Bildungen von sich ausströmen läßt und gleichwohl mit bewundernswürdiger Geduld alles, bis auf die kleinsten Theilchen, nach ihren ursprünglichen Modellen langsam und getreulich ausarbeitet: so muß ihr Nachahmer ebenfalls dem wilden Drange, der ihn reizt die Gebilde seiner Phantasie im Materiellen darzustellen, einen starken Zügel anlegen können, damit sein warmes Brüten nur edle, vollkommene Früchte reifen möge.¹²⁵

La Révolution, Forster le souligne à plusieurs reprises, présente de grandes similitudes avec les grands cataclysmes naturels : une force qui est habituellement créatrice se déchaîne brusquement avec violence, le plus souvent parce qu'elle a été retenue trop longtemps. Les facteurs qui retiennent les forces naturelles sont physiques ; les facteurs qui ont retenu les forces du peuple sont politiques et sociaux. Il est sans doute impossible d'éviter ce déchaînement de violence et de passions dans un premier temps, mais l'important, pour Forster, est de parvenir ensuite à orienter, à canaliser ces forces incontrôlées, pour les faire travailler au service d'une progression vers une certaine perfection.

« Über die Fortschritte des menschlichen Geistes. Condorcet-Rezension [1795] », in: *Schriften zur Kritischen Philosophie*, Hambourg, Meiner, 2007, pp. 3-11.

¹²⁵ FORSTER, *Ansichten vom Niederrhein*, op. cit., 1958, pp. 49-50. « On ne trouve la vraie grandeur de l'artiste que là où les forces agissantes sont retenues, sont économisées au service d'un but, et n'ont pas été gaspillées simplement dans des explosions fugaces d'un instant. Tout comme la nature laisse s'écouler d'elle de nouvelles productions sans relâche et avec une énergie toujours identique et jamais épuisée, et façonne en même temps avec une patience admirable tout, jusque dans ses plus petites parties, d'après ses modèles originels, lentement et fidèlement ; de la même manière, celui qui l'imité doit pouvoir tenir fermement en bride cette pulsion sauvage qui l'incite à représenter les images de son imagination dans la matière, de façon à ce que, chaudement couvés, seuls des fruits nobles et parfaits puissent éclore. »

Pourtant, Forster affirme également son admiration à l'égard de ce déchaînement au service des fins de l'humanité ; c'est ainsi que sa description de la Fête de la Fédération du 14 juillet 1790, qui commémore sur le champ de Mars à Paris le premier anniversaire de la prise de la Bastille, se clôt par une anecdote¹²⁶. S'il n'est pas certain qu'elle soit véridique, elle est néanmoins révélatrice de la manière dont Forster conçoit alors la Révolution. Un homme qu'il rencontre sur le champ de Mars lui raconte son expérience récente d'une éruption du Vésuve, à laquelle il a assisté depuis Naples. Cet homme décrit l'éruption comme un spectacle effrayant, mais majestueux et sublime. L'éruption frappe les pauvres comme les riches ; un Anglais qui assistait lui aussi à l'éruption dédommage les pauvres qui ont perdu leurs biens, reste indifférent aux pertes des riches qui conservent encore la plus grande partie de leur fortune, et pleure sur les enfants qui sont morts dans l'éruption. Un homme affirme que l'éruption va engloutir toute l'Italie et qu'il faut éteindre le volcan à l'aide de lances à incendie. L'Anglais le traite de fou. Forster termine ainsi son anecdote et la description de la Fête de la Fédération :

„Dieser Ausbruch rettet Kalabrien vom Untergang“, sagte ein alter Einsiedler aus der Nachbarschaft. „Lassen Sie uns weiter davon sprechen, rief der Britte; Sie sind der Mann, den ich schon lange suche.“¹²⁷

L'anecdote apparaît comme une parabole de la Révolution française, telle qu'elle était encore connue de Forster au moment où il rédige ce texte : la masse du peuple, une fois qu'elle est mise en mouvement, agit avec une force effrayante et destructrice, qui semble devoir tout détruire sur son passage, et qui a de fait des conséquences tragiques. Les observateurs réfléchis comprennent cependant que cette force ne détruit pas tout, mais qu'elle permet au contraire de sauver le corps social et qu'elle agit, ultimement, dans l'intérêt du plus grand nombre, même si certains doivent individuellement en souffrir de manière injuste. Pour Forster donc, cette force effrayante du peuple, qui prend la Bastille le 14 juillet 1789, abolit les privilèges et dote le peuple de réels représentants, apparaît comme une force dont l'activité a été plus bénéfique que néfaste si on considère le perfectionnement du genre humain dans sa totalité¹²⁸.

¹²⁶ FORSTER, « Erinnerungen aus dem Jahr 1790 [1793] », *art. cit.*, 1974, pp. 280-288.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 288. « 'Cette éruption sauve la Calabre de sa perte, dit un vieil ermite du voisinage. 'Continuons à en parler, s'exclama le Britannique ; vous êtes l'homme que je recherche depuis fort longtemps.' »

¹²⁸ Forster rédige ce texte en juillet-août 1792, avant l'arrestation de Louis XVI et l'instauration de la république. Forster meurt au cours de la Terreur et il n'est donc pas possible de savoir comment il aurait jugé le cours de la Révolution française s'il avait pu également prendre en compte l'ensemble de ses développements.

Conclusion

Il est possible de comparer la place de Forster dans les Lumières tardives allemandes à celle de la perfectibilité : Forster occupe une place centrale en tant qu'essayiste, traducteur, éditeur ou rédacteur de recensions, mais il ne s'intègre jamais pleinement au sein des institutions universitaires ni de l'élite culturelle et intellectuelle. La perfectibilité est un concept incontournable dans le paysage philosophique allemand au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, mais elle est souvent critiquée et nombreux sont les auteurs à être réticents à l'employer de manière centrale dans leurs réflexions, en raison de la connotation rousseauiste qui lui reste bien souvent associée.

Chez Forster, la capacité de l'homme à se perfectionner n'est pas un simple qualificatif théorique de la nature humaine. Forster lui accorde une importance considérable dans sa définition de ce qui fait l'homme. Toute l'humanité dispose de cette capacité pour Forster, et ce, de manière innée ; elle est inséparable de la nature humaine, puisque Forster la présente précisément comme le critère de l'humanité. Tout être humain est capable de se perfectionner, car s'il ne l'était pas, il ne serait pas un être humain. Forster n'emploie pas la perfectibilité comme un critère de différenciation, qui permettrait de hausser les Européens au-dessus des autres peuples, mais au contraire comme un critère de rapprochement : il serait aisé d'affirmer l'existence théorique de cette perfectibilité constitutive de la nature humaine, pour mieux la confisquer à l'humanité extra-européenne, en prétendant que cette perfectibilité aurait été détruite en dehors de l'Europe par un milieu ou un climat hostile. Or c'est tout le contraire qui se produit : la rencontre de Forster avec les représentants de peuples extra-européens est marquée par son précepte selon lequel « tous les peuples de la terre ont des droits identiques à [s]a bonne volonté »¹. Forster surmonte le caractère étrange et singulier des coutumes et des actions de ces peuples pour y reconnaître des manifestations d'une capacité à se perfectionner en tout point identique à celle qui existe en Europe. Cette capacité à se perfectionner existe dans tous les domaines, et Forster a tôt fait de l'appréhender comme l'élément constitutif de toute activité humaine.

¹ FORSTER, *Reise um die Welt*, *op. cit.*, 1965, p. 13.

Or cette caractérisation de la perfectibilité implique un rapport à la perfection nécessairement problématique : si une telle perfection existe et est connaissable, il est indispensable pour le philosophe et le moraliste de la fixer dans une définition, en fonction de certains critères. Mais comment déterminer ces critères ? Si Forster constate bien en tout peuple les manifestations d'une certaine perfectibilité, ces manifestations sont si diverses qu'il semble impossible de définir une perfection qui serait un horizon commun de tous ces peuples. Dès lors, si l'on établit une perfection déterminée à l'horizon de la perfectibilité, le risque est grand d'exclure de cette perfection une grande partie de l'humanité : comment expliquer qu'on puisse constater dans les faits que certains peuples perfectionnent leur rapport à leur environnement, et ce faisant se perfectionnent eux-mêmes, mais sans se rapprocher de cette perfection définie par le philosophe ? Forster apporte lui-même une réponse à cette question : si une telle perfection existe, elle se trouve encore entièrement en dehors du champ de la connaissance humaine. Surtout, il ne saurait être question de l'existence d'une « norme abstraite de perfection² » qui reposerait uniquement sur des critères rationnels : s'il existe bien une perfection à l'horizon de la perfectibilité, elle peut avoir une dimension universelle, qui la rende valable en tout temps et en tout lieu, mais elle doit aussi avoir une dimension particulière, adaptée à chaque peuple. Il existe peut-être une perfection générale de l'humanité, mais pas de perfection entièrement universelle.

La critique à l'égard des sociétés européennes et d'une certaine conception des Lumières est, semble-t-il, contenue dans ces définitions mêmes du perfectionnement, de la perfectibilité et de la perfection par Forster. Il incite les Européens à l'humilité et à la responsabilité : il faut envisager le perfectionnement de l'homme par son commencement et non par son aboutissement, par la capacité de l'homme à se perfectionner et non par sa perfection réalisée. Ce qui est certain, car confirmé empiriquement, c'est l'existence de cette capacité de l'homme à se perfectionner qui se manifeste dans son action et lui permet de se constituer une pensée libre, par le jeu de la raison et de la sensibilité. Dès lors, plutôt qu'ériger à l'horizon des peuples européens un système de perfections inaccessibles, il est de la responsabilité des penseurs des Lumières d'accompagner ce perfectionnement, de le guider, car c'est ce perfectionnement lui-même qui définit l'idéal de perfection vers lequel tend un peuple.

² FORSTER, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », *art. cit.*, 1963, p. 45.

À son tour, cet idéal local de perfection constitue la dimension particulière de la perfection générale de l'humanité.

La moralité elle-même se constitue, y compris dans ses principes universels, à partir des actions libres de l'homme. L'homme doit ressentir la moralité de ses actions, et pas l'apprendre comme un dogme, sans quoi il n'atteindra jamais la moralité. Cela explique la place centrale accordé par Forster à une éducation réellement autonome, qui n'obéit pas à des impératifs sociaux mais s'efforce de réaliser en chacun ce perfectionnement individuel, au service du perfectionnement de la société dans son entier.

Ceux qui prétendent détenir la définition d'une perfection universelle se trompent, ou bien cherchent à tromper les autres, en présentant un horizon dont il n'est même pas certain qu'il soit approprié aux fins locales des peuples européens comme un horizon universel et valable pour toute l'humanité. Le contraste immense entre l'horizon trompeur d'une perfection vers laquelle l'Europe des Lumières se dirigerait et les conditions effectives de vie d'une grande part de la population européenne, des conditions qui empêchent dans les faits toute réalisation de leur capacité à se perfectionner, fût-ce au niveau le plus modeste, constitue le cœur de la critique des sociétés européennes par Forster, et probablement également une raison importante de son engagement politique en faveur de la révolution.

Forster se positionne souvent dans des débats d'idées ou des controverses marqués par d'autres auteurs et reprend donc parfois des thèses dans un écrit, pour les réfuter dans un autre. Par conséquent, il ne dispose pas d'un système de pensée unifié et cohérent dans tous les domaines de la connaissance qu'il aborde. Pourtant, une certaine conception de la nature se construit et s'impose progressivement dans sa pensée, qui connaît son apogée à la fin des années 1780 et au début des années 1790, immédiatement avant son engagement révolutionnaire. Cette conception permet de mieux comprendre la manière dont Forster appréhende l'ethnologie, l'épistémologie, l'anthropologie, ou encore la philosophie politique.

Forster partage au départ l'idée de Linné selon laquelle la Création est parfaite et qu'il est nécessaire de connaître le mieux possible la Création pour se rapprocher de Dieu. Un tournant a lieu dans sa pensée au cours de son voyage autour du monde. Il ne remet pas directement en question la conception physico-théologique mais envisage la possibilité d'une

nature qui progresse, d'une nature en mouvement. L'homme voit la même nature sous des formes différentes selon ses conditions de vie et les rapports qu'il entretient à cette nature. Les travaux de Blumenbach sur la tendance formative conduisent Forster à réfléchir à l'action de ce qu'il voit comme une force vitale qui anime l'ensemble de la nature : cette force vitale donne à l'homme son énergie, sa capacité d'agir, mais à l'inverse de Herder, Forster ne considère pas pour autant que cette force vitale suffise à expliquer la spécificité de l'homme et sa place particulière d'animal doué d'une conscience. La méthode scientifique qui préside à la pensée de Forster lui interdit cette extrapolation, mais une dimension plus fondamentale joue également un rôle dans ce refus, puisqu'il veut préserver la liberté morale de l'homme, centrale dans sa réflexion sur la perfectibilité.

Pour Forster, les grandes différences de point de vue que rencontre le voyageur dans les différentes parties de l'humanité sont à la fois une bonne et une mauvaise chose. La diversité locale des rapports à la nature est au fondement de la vie humaine et de toute possibilité de perfectionnement. Mais cette diversité enferme également l'homme dans ses conditions locales de vie. Il s'agit là d'un paradoxe que Forster cherche régulièrement à résoudre, en proposant différentes pistes de réflexion.

Forster a conscience du fait que la connaissance de la nature dont dispose l'homme est partielle malgré les immenses progrès réalisés dans tous les domaines de la connaissance au cours des siècles précédents. Si les scientifiques doivent se méfier des extrapolations insuffisamment fondées sur l'expérience, c'est en grande partie parce que la tentation est très grande de déduire de manière infondée des choses que l'on ne sait pas de ce que l'on sait. L'homme a alors tôt fait de basculer dans la conjecture. Or seule une réflexion solidement fondée peut permettre à l'homme de poursuivre sa quête de la connaissance. Dans de nombreux domaines, la connaissance dont dispose l'homme est bien trop limitée pour lui permettre d'affirmer une thèse qui pourrait raisonnablement être acceptée comme étant la vérité.

Le système de la nature poursuit ses propres fins. L'homme fait partie de ce système de la nature mais n'a aucun contrôle sur lui. Il est soumis aux forces de ce système qui dirigent son action, à travers ses pulsions, qui sont les moteurs de son action. Ces forces agissent tout autant sur ses facultés physiques que sur son esprit. Elles restent présentes à toutes les étapes de son développement, qu'il s'agisse du développement de l'individu, au cours des différents âges de

sa vie, ou du développement de l'humanité dans son entier. Il existe peut-être une étape qui constituerait le couronnement de ce développement de l'humanité, qui lui permettrait d'utiliser ces forces qui agissent sur lui. Cette utilisation n'est possible que par une élucidation totale de tous les rapports que les hommes entretiennent à leur environnement, puisque ce sont ces rapports qui transmettent l'action de ces forces à l'homme. Il est utopique d'espérer pouvoir se débarrasser de ces forces, car les rapports entre l'homme et son environnement existeront toujours, ils sont ce qui définit l'homme. L'homme a besoin à parts égales de la raison et de la sensibilité, et les systèmes qui affirment qu'il est indispensable d'expurger la nature humaine de sa dimension sensible se trompent. L'homme est peut-être capable d'atteindre à une certaine universalité, mais cette universalité elle-même ne doit en aucun cas conduire à une uniformisation de l'humanité ; au contraire, cette uniformisation serait catastrophique car elle éloignerait les différents peuples de l'élucidation de leurs rapports à leur environnement. Chaque peuple doit conserver sa propre partialité, son propre rapport spécifique à son milieu, car c'est cette partialité et ce rapport spécifique qui font la richesse de l'humanité. Une humanité qui chercherait à rejeter le témoignage direct des sens ne serait qu'une humanité mécanique, incapable de penser et d'agir par elle-même mais toujours en fonction de règles édictées par d'autres.

De fait, si les fins de la nature et celles de l'être humain peuvent différer, cela n'intervient en réalité que très tardivement dans la constitution de l'humanité : la perfectibilité est développée par la nature en l'homme, et si la nature accorde à l'homme une influence sur cette perfectibilité, par sa liberté, qui peut par conséquent faire échapper l'action de l'homme à la nature, l'essentiel de cette perfectibilité a pour vocation d'améliorer la nature en même temps qu'elle améliore l'être humain, par action réciproque de l'une sur l'autre. Ce n'est qu'avec le développement de conceptions morales, et d'une possibilité d'une dimension universelle qui s'ajoute à la perfectibilité de toute l'humanité, que l'être humain peut se libérer en partie du déterminisme naturel. Ce déterminisme est toujours d'origine locale, il a pour but de permettre à l'être humain de se développer en développant également l'environnement qui l'entoure. En s'efforçant d'acquérir des connaissances en apparence inutiles, parce qu'elles n'ont pas vocation à servir la reproduction et la conservation d'un peuple, les hommes des Lumières introduisent une universalité de l'humanité concurrente de la nature.

Les réflexions de Forster dans le domaine de la physiologie humaine constituent le trait d'union entre les différents domaines de la connaissance qu'il aborde au cours de sa vie. L'importance des organes et des sens dans la constitution de ce qui fait l'homme et sa capacité à se perfectionner permet de saisir une des raisons qui entraînent Forster à déplacer progressivement le centre de son attention des sciences naturelles à l'épistémologie, à l'anthropologie, à la morale, à l'éducation puis à la politique. Le dénominateur commun de ces différents domaines est le rapport de l'homme à son environnement, un rapport dans lequel le cerveau joue un rôle central. Des conditions de vie dans un milieu tempéré, si elles sont particulièrement propices à une vie physique agréable, ne sont pas nécessairement les meilleures pour réunir les conditions de possibilité du perfectionnement de l'homme : si l'homme ne peut pas exercer sa raison en confrontant constamment son cerveau à de nouveaux défis naturels, il court le risque de la laisser en jachère et de ne pas être capable, lorsque le besoin s'en ferait sentir, de l'exploiter. Cela est valable pour le milieu naturel, mais également pour le milieu social : si l'homme ne distingue aucune possibilité de perfectionner son existence, d'améliorer ses conditions de vie, parce que la société dans laquelle il vit ne tolère aucune mobilité sociale, il court également le risque de perdre l'usage de sa capacité à se perfectionner.

À la différence d'un Condorcet, qui écrit un texte qui exalte la perfectibilité indéfinie de l'homme peu de temps avant son exécution par la Révolution française dont il est un fervent partisan, et qui conserve intacte sa foi dans l'humanité et dans sa capacité à progresser en s'appuyant sur la raison, Forster adopte une attitude bien plus distanciée. La période au cours de laquelle Forster est le plus convaincu de la possibilité de l'existence d'une perfectibilité qui engloberait tout le genre humain est la seconde moitié des années 1780, période au cours de laquelle il rédige ses textes théoriques sur la perfectibilité. À partir du début de son voyage le long du Rhin, Forster s'interroge sur des forces qui constituent une opposition forte à cette perfectibilité, et les désillusions de son expérience révolutionnaire, puis ses observations de la Terreur soulignent encore cette interrogation. Elle ne naît cependant pas avec la période révolutionnaire de Forster, elle est présente dès le départ dans sa réflexion sur la perfectibilité de l'homme. Si Forster ne cesse un seul instant d'être convaincu de son existence en chaque homme, il finit par s'interroger sur la possibilité concrète de germination, puis d'application dans le réel de cette capacité humaine. Au cœur même de la période où il développe ces

conceptions théoriques, Forster conserve constamment une distance critique liée à sa place marginale dans les Lumières allemandes, qui font ainsi de lui, à l'instar de Herder, une figure des Lumières qui s'interroge sur elles.

Le concept de perfectibilité de Forster cristallise également les premiers doutes qui se mettent en place au cours des Lumières tardives, ceux d'une téléologie et d'une nature qui poursuivrait un certain but fixé dès le départ ; si la physique post-newtonienne et les sciences naturelles du XVIII^e siècle n'expliquaient plus les phénomènes de la nature par des raisons théologiques, l'idée de fins de Dieu et de la nature restait implicitement présente. Forster considère que les fins de l'homme peuvent parfois être en concurrence avec celles de la nature, qui semble n'avoir d'autre objectif que la conservation et la reproduction des espèces. Forster envisage la possibilité d'une évolution de l'espèce humaine, notamment à travers l'emploi de ses organes sensoriels. Certains chercheurs reconnaissent même chez Forster un précurseur d'une réflexion de type darwiniste. Or l'une des corollaires des théories de Darwin était l'absence d'un modèle téléologique de la nature. L'affirmation du caractère arbitraire des classifications de la nature, l'affirmation également de la possibilité d'une coexistence de différentes perfections dans le rapport que l'être humain entretient à son environnement en fonction du peuple auquel il appartient, souligne que Forster s'interroge effectivement sur l'existence d'une téléologie.

Cette critique post-rousseauiste des sociétés européennes dans laquelle s'inscrit Forster apparaît également dans son attitude à l'égard de l'exigence de spécialisation des Lumières : Forster constate qu'il est devenu impossible pour un même individu, au XVIII^e siècle, d'englober la totalité des connaissances humaines, alors que cela était encore possible dans l'Antiquité. Comme Rousseau, Forster perçoit que cette spécialisation va nécessairement de pair avec la perfectibilité : pour se perfectionner, les individus doivent choisir une branche de la connaissance dans laquelle ils s'inscrivent et qui permet leur action. À la différence de Rousseau cependant, Forster ne considère pas cela comme une circonstance intrinsèquement néfaste pour l'humanité, cette spécialisation peut apporter les plus grands bienfaits et permettre à la fois une réalisation toujours plus grande de la perfectibilité et une progression de ses conceptions morales. Cela implique cependant de ne jamais perdre de vue la logique du tout. Or les sociétés européennes tendent à oublier cette harmonie de la totalité humaine. C'est le cas dans le domaine de la connaissance, mais aussi dans le domaine politique : comme le savant, le

citoyen doit avoir conscience d'appartenir à un tout organique qui cherche constamment à se perfectionner, et poursuivre lui-même activement ce perfectionnement au niveau individuel.

La perfectibilité est le privilège de l'humanité toute entière pour Forster, et le risque le plus grand que coure l'humanité est de perdre ce privilège. L'emploi de cette perfectibilité ne dépend aucunement du niveau scientifique, technique ni même moral atteint par un peuple, mais uniquement du rapport que ce peuple entretient à son environnement et la conscience qu'il a de cet environnement et de son action sur lui. Il n'existe aucune possibilité d'une dichotomie entre nature et culture pour Forster : la nature de l'homme est la culture, et un homme qui vivrait en dehors de la société serait une contradiction dans les termes. En effet, la perfectibilité réside tout autant dans le rapport à l'environnement social que dans le rapport à l'environnement naturel : sans interaction avec les autres individus, aucune capacité pérenne de se perfectionner ne peut exister. Or la capacité individuelle de l'homme à se perfectionner sert aussi la capacité générale d'un peuple à se perfectionner, ce qui explique que Forster pense pouvoir estimer le degré de perfectibilité d'un peuple à partir de ses contacts avec quelques individus : ces individus portent en eux la perfectibilité de tout leur peuple.

Deux théories naissent à la fin du siècle des Lumières, qui régissent pour une grande part la manière dont les Européens considèrent les peuples extra-européens durant le XIX^e et une bonne partie du XX^e siècle : une théorie qui suppose une différence de nature entre Européens et non-Européens, ces derniers étant supposés incapables d'atteindre le même niveau de développement que les Européens en raison d'une organisation différente du corps et de l'esprit, et une théorie qui suppose que les peuples non européens ne présentent pas de différences de nature avec les peuples européens, mais qu'ils se trouvent à une étape moins avancée de leur développement et que les Européens doivent par conséquent les aider à progresser, dans une logique paternaliste. Forster s'oppose à la première de ces deux théories de manière résolue et constante, et exprime à plusieurs reprises des doutes importants à l'encontre de la deuxième théorie, sans prendre cependant position de manière définitive. Or la perfectibilité constitue le principal argument d'opposition à ces deux théories.

Face à la théorie raciste d'une hiérarchisation des peuples en fonction de différences supposées naturelles et immuables, Forster emploie précisément l'argument de l'universalité de la perfectibilité. Elle est ce qui caractérise l'homme partout où Forster a voyagé : elle est

toujours présente, avec une intensité plus ou moins grande, quel que soit le degré de développement auquel est parvenu un peuple et indépendamment de ce degré de développement. Le critère de la perfectibilité se surimprime sur les oppositions entre les différents peuples et les différentes régions du monde : il n'est pas rare que Forster constate la présence d'une capacité à se perfectionner particulièrement développée dans des peuples par ailleurs très peu avancés sur le chemin de la science ou des techniques, et a contrario certains peuples européens, ou les habitants de certaines villes européennes, semblent presque entièrement dépourvus de cette capacité. À ce titre, les contacts directs entre habitants d'autres parties du monde et Européens, s'ils sont rares, jettent souvent une lumière défavorable sur ces derniers aux yeux de l'observateur attentif qu'est Forster, qu'il s'agisse des marins au cours du voyage autour du monde ou bien de la bonne société de Londres ou de Paris dans leur rapport aux Tahitiens qui accompagnent les voyageurs européens dans leur voyage de retour. Il est donc absurde pour Forster de supposer une différence de nature entre les différents peuples comme le fait Christoph Meiners : pour Forster, les différences physiques sont contingentes et entièrement liées au rapport plus ou moins complet et conscient que ces peuples ont réussi à établir – ou non – à leur environnement.

Face à la théorie qui consiste à supposer que les peuples extra-européens sont en retard sur les peuples européens, et qu'ils seraient sur le chemin d'un développement identique à celui des Européens, mais plus tardif, Forster est partagé. Il défend cette idée dans certains ouvrages, notamment dans *Un aperçu de la nature dans sa totalité*. Forster exprime cependant à plusieurs reprises une certaine hésitation à l'égard de cette théorie, en particulier parce qu'il a une conscience aiguë du caractère ambigu de l'action des Européens sur les peuples extra-européens. Lorsque Forster exprime des doutes à ce sujet, c'est souvent en raison de sa conception de la perfectibilité, et ce, à un double titre. Si l'état d'avancement scientifique et technique des Européens devait être le critère de Forster pour déterminer la valeur d'un peuple, alors il ne fait aucun doute que les Européens auraient la mission de faire progresser le reste de l'humanité. Mais Forster se méfie justement de ce critère technique et scientifique, en grande partie en raison du contraste entre cet état d'avancement et l'incapacité totale de certains groupes d'individus à faire preuve de perfectibilité en Europe, malgré cet état d'avancement. Inversement, Forster constate une capacité à se perfectionner très développée chez certains peuples qui seraient considérés comme très peu développés à l'aune d'un critère scientifique et

technique. Par conséquent, mener ces peuples sur le chemin d'une perfectibilité qui n'est pas la leur, parce qu'elle n'est pas adaptée à leur milieu, pourrait conduire à une catastrophe pour ces peuples, qui courent le risque d'être coupés de leur environnement naturel, source première de la perfectibilité. De plus, le rapport problématique de certains Européens à leur environnement naturel et social laisse même envisager la possibilité que ces peuples perdent leur perfectibilité spécifique, sans obtenir en contrepartie le moindre avantage : c'est le doute de Forster qui apparaît dans *De la Formation locale et générale*. Le rôle de guide des Européens est peut-être pertinent, pour Forster, mais certainement pas tant qu'ils auront eux-mêmes un rapport problématique à leur propre perfectibilité. Cette manière d'envisager la perfectibilité revêt une dimension politique, parce que les intérêts économiques, stratégiques, militaires en jeu sont tels qu'ils influencent une réflexion qui devrait être uniquement anthropologique, voire éthique. Forster a bien conscience de cette dimension politique lorsqu'il s'oppose à une considération purement mercantile et profitable économiquement à la Grande-Bretagne des voyages de Cook, comme le fait l'évêque de Salisbury dans l'introduction au troisième récit de voyage, lorsqu'il fustige les hommes des Lumières qui justifient l'esclavage ou lorsqu'il dénonce les premiers colons européens débarqués à Saint Domingue, qui pour des raisons d'enrichissement personnel ont ignoré délibérément l'humanité des autochtones. Systématiquement la perfectibilité joue un rôle dans cette critique politique de l'action des Européens hors d'Europe par Forster.

Pour celui qui reconnaît en lui-même les manifestations de sa capacité à se perfectionner, il est aisé de supposer l'existence de cette faculté parmi ses propres pairs, les individus de sa propre société, qui lui ressemblent. Il est bien plus difficile de reconnaître la perfectibilité chez celui qui ne vous ressemble pas : la première occurrence de perfectibilité chez Forster mettait en avant cette difficulté. Nombre de peuples, même parmi les peuples européens les plus évolués, ne disposent pas de cette capacité à reconnaître en l'autre l'existence de la perfectibilité. Or pour permettre un perfectionnement global, d'abord d'une société, puis du genre humain dans son entier, il est nécessaire de reconnaître cette perfectibilité : celui qui nie l'existence de cette perfectibilité de l'autre fait obstacle à la réalisation de ce perfectionnement, puisqu'il n'a aucune raison de laisser l'autre agir selon ce qu'il suppose ne pas être un perfectionnement. De très nombreux individus parmi les peuples les plus évolués ne disposent pas de cette capacité à reconnaître la perfectibilité chez l'autre par pure ignorance. Mais le comportement le plus inexcusable est celui de l'individu qui dispose de la connaissance

du perfectionnement potentiel de l'autre, mais y fait sciemment obstacle pour servir sa volonté propre : Forster en donne deux exemples archétypiques. Il s'agit des Européens dans leur globalité tels qu'ils sont décrits dans *De la Formation locale et générale*, qui, grâce aux Lumières, ont compris l'existence de la perfectibilité de l'autre même le plus éloigné, mais poursuivent malgré cela leurs propres intérêts, quitte à détruire cette perfectibilité de l'autre. Il s'agit également, et c'est là un des facteurs majeurs de l'engagement de Forster en faveur de la Révolution française, des monarques européens qui figurent parmi les hommes les mieux éduqués de leur temps mais qui nient, contre toute évidence, l'existence de la perfectibilité parmi leur peuple. En niant cette perfectibilité, ils lui font obstacle et parviennent le plus souvent à l'empêcher de s'actualiser.

La perfectibilité de l'être humain développée par Forster permet de penser les différences entre les peuples et les hommes sans impliquer nécessairement une hiérarchisation : la nature de l'homme est à la fois déterminée et indéterminée. Elle est déterminée dans la mesure où elle présente en chaque peuple et chaque individu une disposition à se perfectionner ; elle est indéterminée dans la mesure où ce que chacun fait de cette disposition varie en fonction d'un certain nombre de facteurs. Ces facteurs sont, dans un premier temps et, en réalité, au cours de la plus grande partie de l'histoire humaine, des facteurs liés au milieu naturel et social d'un peuple : ce milieu détermine la forme que prend, dans l'action, cette disposition au perfectionnement, et les perfectionnements eux-mêmes qui sont réalisés par l'être humain en fonction de ce milieu. Le grand atout de la perfectibilité face au progrès est cette existence préalable : la disposition au perfectionnement d'un peuple en dit bien davantage sur lui que les progrès que lui ont peut-être permis, ou interdits, un environnement favorable ou néfaste. C'est de ce point de vue que la perfectibilité permet à Forster de proposer un critère alternatif du développement humain qui ne postule pas un avantage écrasant des Européens : Forster cherche constamment à pondérer l'état d'avancement réel d'un peuple à l'aide de l'avantage ou du handicap que lui procure son environnement naturel et social. De plus, cette distinction entre une dimension déterminée et une dimension indéterminée de la nature humaine permet une réflexion sur ce que peut être la liberté de l'homme : en réalité la part dite indéterminée de la nature humaine est seulement déterminée par autre chose, l'environnement naturel et social. La disposition à se perfectionner est une forme de prolongement dans la nature humaine d'une tendance formative venue de la nature, qui le détermine de l'intérieur. Ses conditions de vie

déterminent ensuite ce perfectionnement de l'extérieur, là encore en fonction des fins de la nature. Il existe cependant une part réellement indéterminée de la nature humaine, dans laquelle l'homme se libère de cette influence de la nature, en poursuivant des fins générales communes à l'humanité dans son entier.

La perfectibilité de Forster dessine un rapport entre Européens et extra-européens qui repose sur le respect de l'autre et la conscience des dommages irréversibles qu'une civilisation plus avancée techniquement peut infliger à une autre. Il n'existe aucune supériorité innée des Européens sur les autres êtres humains, et l'avancée technique, ou un édifice de lois et de préceptes moraux plus complexe ne constitue pas un critère qui permette d'affirmer qu'une civilisation serait supérieure à une autre. À ce titre les idées de Forster sont particulièrement fécondes dans une optique post-coloniale.

En anthropologie, Forster a été le précurseur d'un courant alors peu représenté, mais appelé à une grande postérité à partir de la fin du XIX^e siècle et l'essor de l'ethnologie au sens moderne du terme, celle d'une importation de méthodes et de concepts des sciences naturelles dans le champ de l'anthropologie qui n'aurait pas pour but premier de montrer la supériorité des Européens sur le reste de l'humanité. À ce titre, il se distingue de l'emploi de la classification de la nature par Meiners au bénéfice de sa théorie des races, ou de l'emploi de la mesure des crânes par Soemmerring au bénéfice d'une prétendue infériorité des Africains. Dans son attitude à l'égard des peuples autochtones rencontrés au cours du voyage autour du monde, Forster devine déjà des points centraux de la rencontre des cultures théorisés presque deux siècles plus tard par Claude Lévi-Strauss.

Bibliographie

I) Littérature primaire

ALEMBERT Jean Le Rond d', « Discours préliminaire des éditeurs », in: *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 1, Paris, Briasson, 1751, pp. i-ii.

ANONYME, « Hannover, b. d. Gebrüdern Helwig; Göttingisches historisches Magazin von C. Meiners und L. T. Spittler », *Allgemeine Literatur-Zeitung* (138), 06.05.1789, pp. 289-293.

ANONYME, « Hannover, b. d. Gebrüdern Helwig; Göttingisches historisches Magazin von C. Meiners und L. T. Spittler », *Allgemeine Literatur-Zeitung* (137), 05.05.1789, pp. 281-288.

ANONYME, « Hannover, b. d. Gebrüdern Helwig; Göttingisches historisches Magazin von C. Meiners und L. T. Spittler », *Allgemeine Literatur-Zeitung* (136), 04.05.1789, pp. 273-280.

ANONYME, « [Rezension zu] A Voyage round the World, Erster Band », *Zugabe zu den Göttingischen Anzeigen von gelehrten Sachen* 1 (10), 03.1778, pp. 148-159.

ANONYME, « Auszüge aus Forsters Reise um die Welt », *Teutscher Merkur* 4, 1778, pp. 137-155.

ANONYME, « Auszüge aus Herrn D. Johann Reinhold Forsters Reise um die Welt in den Jahren 1772-1775 », *Teutscher Merkur* 3, 1778, pp. 59-75 ; 144-164.

BERGIUS Bengt, *Über die Leckereyen. Aus dem Schwedischen mit Anmerkungen von D. Joh. Reinh. Forster und D. Kurt Sprengel*, Halle, Buchhandlung des Waisenhauses, 1792.

BERGIUS Bengt, *Tal om Lækkerheter, Både i sig sjelfva sådana, och för sådana ansedda genom Folkslags bruk och inbillning*, Stockholm, Lange, 1785.

BLUMENBACH Johann Friedrich, « Johann Friedrich Blumenbach to Georg Forster in Mainz. Göttingen, 18 March 1789 », in: DOUGHERTY Frank William Peter, *The Correspondence of Johann Friedrich Blumenbach: 1786-1790*, vol. 3, Göttingen, Norbert Klatt Verlag, 2010, p. 203.

BLUMENBACH Johann Friedrich, *Handbuch der Naturgeschichte*, 5^e édition, Göttingen, Johann Christian Dieterich, 1797.

BLUMENBACH Johann Friedrich, *Über den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäfte*, Göttingen, Johann Christian Dieterich, 1781.

BLUMENBACH Johann Friedrich, « Über den Bildungstrieb (Nisus formativus) und seinen Einfluß auf die Generation und Reproduction », *Göttingisches Magazin der Wissenschaften und Litteratur* 1 (5), 1780, pp. 247-266.

BONNET Charles, *Considérations sur les corps organisés [1779-1783]*, Paris, Fayard, 1985.

BONNET Charles, « Lettre au sujet du Discours de M. J.-J. Rousseau sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes », in: *Œuvres D'Histoire Naturelle Et De Philosophie. Essai de psychologie et Essais divers*, vol. 8, Neuchâtel, Fauche, 1783, pp. 331-337.

BOUGAINVILLE Louis-Antoine de, *Voyage autour du monde [1771]*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001.

BOUGAINVILLE Louis-Antoine de, *A Voyage round the world*, J. Exshaw et. al., Dublin, 1772.

BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *Histoire naturelle, générale et particulière. Supplément*, vol. 6, Paris, Imprimerie royale, 1782.

BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *Epochen der Natur*, vol. 1, Saint Pétersbourg, Logan, 1781.

BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *Herrn von Büffons Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere. Mit Vermehrungen aus dem Französischen übersetzt*, vol. 6, Berlin, Joachim Pauli, 1780.

BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *Histoire naturelle, générale et particulière*, vol. 21, Paris, Imprimerie royale, 1779.

BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *Supplément à l'Histoire naturelle, générale et particulière: Des Epoques de la Nature*, vol. 5, Paris, Imprimerie royale, 1778.

BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *Histoire naturelle, générale et particulière, servant de suite à la Théorie de la Terre, & d'introduction à l'histoire des minéraux. Supplément*, vol. 1, Paris, Imprimerie royale, 1774.

BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *Histoire naturelle, générale et particulière*, vol. 14, Paris, Imprimerie royale, 1766.

BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, « De la Nature. Seconde vue », in: *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roy*, vol. 13, Paris, Imprimerie royale, 1765, p. I-XX.

BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, « De la Nature. Première vue », in: *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roy*, vol. 12, Paris, Imprimerie royale, 1764, p. III-XVI.

BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *Histoire naturelle, générale et particulière*, vol. 9, Paris, Imprimerie royale, 1761.

BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *Histoire naturelle, générale et particulière*, vol. 4, Paris, Imprimerie royale, 1753.

BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, « De la nature de l'homme », in: *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roy*, vol. 2, Imprimerie royale, Paris, 1749, pp. 429-444.

BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *Histoire naturelle, générale et particulière*, vol. 2, Imprimerie royale, Paris, 1749.

BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, « Premier Discours. De la manière d'étudier & de traiter l'Histoire Naturelle », in: *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roy*, vol. 1, Paris, Imprimerie royale, 1749, pp. 1-62.

BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, « Second Discours. Histoire & Théorie de la Terre », in: *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roy*, vol. 1, Paris, Imprimerie royale, 1749, pp. 65-124.

BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, « Variétés dans l'espèce humaine », in: *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roy*, vol. 3, Paris, Imprimerie royale, 1749, pp. 371-530.

BUONAMICI Francesco, *De Alimento*, vol. 5, Florence, Bartolomeo Sermatelli, 1603.

CAMPE Joachim Heinrich, *Briefe aus Paris, während der französischen Revolution geschrieben [1790]*, Berlin, Rütten & Loening, 1961.

CICÉRON, *Œuvres complètes: Traité des lois*, vol. 4, Paris, Firmin Didot, 1864.

CONDORCET Jean-Antoine-Nicolas de Caritat, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain [1795]*, Paris, J. Vrin, 1970.

CONDORCET Jean-Antoine-Nicolas de Caritat, « Eloge de M. le Comte de Buffon », in: *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, 1788*, Paris, 1791, pp. 50-84.

CONSTANT Benjamin, *De la perfectibilité de l'espèce humaine [1829]*, Lausanne, L'Age d'homme, 1967.

COOK James, CLERKE Charles, GORE John et al., *Des Capitain Jacob Cook dritte Entdeckungs-Reise in die Südsee und nach dem Nordpol*, vol. 1, Berlin, Haude und Spener, 1789.

DAUBENTON Louis Jean-Marie, « Botanique », in: *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 2, Paris, Briasson, 1751, pp. 340-345.

DESCARTES René, *Principes de la philosophie [1644]*, vol. IX-2, Paris, CNRS-Vrin, 1989.

DESCARTES René, « Discours de la Méthode [1637] », in: *Œuvres de Descartes: Discours de la Méthode & Essais*, vol. VI, Paris, Cerf, 1902.

DESCARTES René, « Descartes à Chanut, 1er février 1647 », in: ADAM Charles et TANNERY Paul (éds.), *Œuvres de Descartes*, vol. IV: Correspondance juillet 1643-avril 1647, Paris, Cerf, 1901, pp. 600-617.

DIDEROT Denis, « Supplément au Voyage de Bougainville [1796] », in: ASSÉZAT Jules (éd.), *Œuvres complètes*, vol. 2, Paris, Garnier Frères, 1875, pp. 193-250.

DOUGLAS John, « Introduction », in: COOK James, *A Voyage to the Pacific Ocean. Undertaken, by the Command of His Majesty, for making Discoveries in the Northern Hemisphere*, vol. 1, Londres, G. Nicol, T. Cadell, 1784, pp. i-lxxxvi.

EBERHARD Johann August, *Neue Apologie des Sokrates, oder Untersuchung der Lehre von der Seligkeit der Heiden*, Berlin, Stettin, Friedrich Nicolai, 1772.

FERGUSON Adam, *Essai sur l'histoire de la société civile*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992.

FERGUSON Adam, *An Essay on the History of Civil Society [1782]*, Edimbourg, Univ. Press, 1966.

FERGUSON Adam, *An Essay on the History of Civil Society*, 5^e édition, Londres, T. Cadell, 1782.

FERGUSON Adam, *Grundsätze der Moralphilosophie. Übersetzt und mit einigen Anmerkungen versehen von Christian Garve*, Leipzig, Dyck, 1772.

FORSTER Georg, *Voyage autour du monde: Tahiti-Nouvelle Calédonie, août 1773 / septembre 1774*, Paris, Editions des écrivains, 2002.

FORSTER Georg, *Voyage autour du monde: Antarctique, île de Pâques, îles Marquises*, Paris, Editions des écrivains, 2004.

FORSTER Georg, « Autre chose sur les races humaines », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 14 (1), 2006, pp. 153-171.

FORSTER Georg, *Voyage philosophique et pittoresque en Angleterre et en France, fait en 1790: suivi d'un essai sur l'histoire des arts dans la Grande-Bretagne*, Paris, F. Buisson, 1795.

FORSTER Georg, *Voyage philosophique et pittoresque, sur les rives du Rhin à Liège, dans La Flandre, Le Brabant, La Hollande, etc. fait en 1790*, vol. 2, Paris, F. Buisson, 1794.

FORSTER Georg, *Voyage philosophique et pittoresque, sur les rives du Rhin à Liège, dans La Flandre, Le Brabant, La Hollande, etc. fait en 1790*, vol. 1, Paris, F. Buisson, 1794.

FORSTER Georg, « Des Relations des Mayençais avec les Francs », in: *Un révolutionnaire allemand, Georg Forster (1754-1794)*, Paris, Ed. du CTHS, 2005.

FORSTER Georg, *Des rapports que l'art de gouverner entretient avec le bonheur de l'humanité*, Nantes, Le Passeur - Cecofop, 1993.

FORSTER Georg, « [Zu: A Chronological Abridgment of the Russian History, written by Michael Lomonossov] [1767] », in: *Werke: Kleine Schriften zur Völker- und Länderkunde*, vol. 5, Berlin, Akad.-Verl., 1985, pp. 9-12.

FORSTER Georg, « Sendschreiben eines Freundes in London an den Übersetzer [1772] », in: *Werke: Kleine Schriften zur Völker- und Länderkunde*, vol. 5, Berlin, Akad.-Verl., 1985, pp. 13-26.

FORSTER Georg, « [Zu: Nachrichten von den neuesten Entdeckungen der Engländer in der Süd-See] Sendschreiben eines Freundes in London an den Übersetzer [1772] », in: *Werke: Kleine Schriften zur Völker- und Länderkunde*, vol. 5, Berlin, Akad.-Verl., 1985, pp. 13-26.

FORSTER Georg, *A Voyage Round The World, In His Britannic Majesty's Sloop, Resolution, commanded by Capt. James Cook, during the Years 1772, 3, 4, and 5*, 2 vol., B. White, Londres, 1777.

FORSTER Georg, *Werke: A Voyage round the World [1777]*, vol. 1, Berlin, Akad.-Verl., 1968.

FORSTER Georg, *Johann Reinhold Forster's [...] Reise um die Welt während den Jahren 1772 bis 1775*, Berlin, Haude und Spener, 1778.

FORSTER Georg, *Werke: Reise um die Welt, 1 [1778]*, vol. 2, Berlin, Akad.-Verl., 1965.

FORSTER Georg, *Werke: Reise um die Welt, 2 [1778]*, vol. 3, Berlin, Akad.-Verl., 1966.

FORSTER Georg, *Werke: Streitschriften und Fragmente zur Weltreise. Erläuterungen und Register zu Band 1-4*, Berlin, Akad.-Verl., 1989.

FORSTER Georg, « Leben Dr. Wilhelm Dodds [1779] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 9-64.

FORSTER Georg, « Herrn von Büffons Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere. Sechster Band [Vorbericht. Anmerkungen. Anhänge] [1780] », in: *Werke: Schriften zur Naturkunde I*, vol. 6.1, Berlin, Akad.-Verl., 2003, pp. 683-797.

FORSTER Georg, « O-Taheiti [1780] », in: *Werke: Kleine Schriften zur Völker- und Länderkunde*, vol. 5, Berlin, Akad.-Verl., 1985, pp. 35-71.

FORSTER Georg, « [Tierbeschreibungen in: Buffon, Histoire Naturelle Générale et Particulière, Supplément T. VI, 1782] », in: *Werke: Schriften zur Naturkunde I*, vol. 6.1, Berlin, Akad.-Verl., 2003, pp. 271-296.

FORSTER Georg, « Der Brodbaum [1784] », in: *Werke: Schriften zur Naturkunde I*, vol. 6.1, Berlin, Akad.-Verl., 2003, pp. 63-92.

FORSTER Georg, « Noch etwas über die Menschenrassen. An Herrn Dr. Biester », *Teutscher Merkur*, 11.1786, pp. 57-86.

FORSTER Georg, « Noch etwas über die Menschenrassen [1786] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 130-156.

FORSTER Georg, « Cook, der Entdecker [1787] », in: *Werke: Kleine Schriften zur Völker- und Länderkunde*, vol. 5, Berlin, Akad.-Verl., 1985, pp. 191-301.

FORSTER Georg, « Neuholland und die brittische Colonie in Botany-Bay », *Historisch-genealogischer Calender oder Jahrbuch der merkwürdigsten neuen Welt-Begebenheiten*, 1787, pp. 300-322.

FORSTER Georg, « Neuholland und die brittische Colonie in Botany-Bay [1787] », in: *Werke: Kleine Schriften zur Völker- und Länderkunde*, vol. 5, Berlin, Akad.-Verl., 1985, pp. 161-180.

FORSTER Georg, « Vorbericht zu: Louis Patrin, Zweifel gegen die Entwicklungstheorie [1788] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 160-163.

FORSTER Georg, « Geschichte der Englischen Litteratur, vom Jahr 1788 [1788] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Kunst und Literatur. Sakontala*, vol. 7, Berlin, Akad.-Verl., 1963, pp. 57-82.

FORSTER Georg, *Kleine Schriften. Ein Beytrag zur Völker- und Länderkunde, Naturgeschichte und Philosophie des Lebens*, vol. 1, Leipzig, Kummer, 1789.

FORSTER Georg, « Fragment eines Briefes an einen deutschen Schriftsteller [1789] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Kunst und Literatur. Sakontala*, vol. 7, Berlin, Akad.-Verl., 1963, pp. 1-14.

FORSTER Georg, « Über Leckereyen », in: LICHTENBERG Georg Christoph, *Goettinger Taschen Calender für das Jahr 1789*, Mayence, Dieterich, 1789, pp. 81-123.

FORSTER Georg, « Über Leckereyen [1789] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 164-181.

FORSTER Georg, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit », *Neues deutsches Museum* 1 (3), 09.1789, pp. 269-283.

FORSTER Georg, « Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit [1789] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 185-193.

FORSTER Georg, « Über Proselytenmacherei [1789] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 194-219.

FORSTER Georg, « Die Kunst und das Zeitalter [1789] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Kunst und Literatur. Sakontala*, vol. 7, Berlin, Akad.-Verl., 1963, pp. 15-26.

FORSTER Georg, « Über die Schädlichkeit der Schnürbrüste », in: LICHTENBERG Georg Christoph, *Goettinger Taschen Calender für das Jahr 1789*, Mayence, Dieterich, 1789, pp. 162-166.

FORSTER Georg, « Vorrede des Übersetzers », in: *Des Capitain Jacob Cook dritte Entdeckungs-Reise in die Südsee und nach dem Nordpol*, vol. 1, Berlin, Haude und Spener, 1789, p. I-XI.

FORSTER Georg, « Geschichte der Kunst in England. Vom Jahre 1789 [1789] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Kunst und Literatur. Sakontala*, vol. 7, Berlin, Akad.-Verl., 1963, pp. 111-162.

FORSTER Georg, « Hannover, b. d. Gebrüdern Helwing: Göttingisches historisches Magazin, etc. (Beschluss der im vor. St. abgebrochenen Recension.) », *Allgemeine Literatur-Zeitung* 1 (8), 01.1791, pp. 57-62.

FORSTER Georg, « Hannover, b. d. Gebrüdern Helwing: Göttingisches historisches Magazin, von C. Meiners und L. T. Spittler. », *Allgemeine Literatur-Zeitung* 1 (7), 01.1791, pp. 49-56.

FORSTER Georg, « Ueber lokale und allgemeine Bildung », *Neues deutsches Museum* 6, 06.1791, pp. 509-529.

FORSTER Georg, « Über lokale und allgemeine Bildung [1791] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Kunst und Literatur. Sakontala*, vol. 7, Berlin, Akad.-Verl., 1963, pp. 45-56.

FORSTER Georg, « [Zu: Geschichte der Reisen, die seit Cook an der Nordwest- und Nordost-Küste von Amerika... unternommen worden sind] [Anmerkungen zu Textstellen von Band 1] [1791] », in: *Werke: Kleine Schriften zur Völker- und Länderkunde*, vol. 5, Berlin, Akad.-Verl., 1985, pp. 584-588.

FORSTER Georg, « Sakontala [1791] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Kunst und Literatur. Sakontala*, vol. 7, Berlin, Akad.-Verl., 1963, pp. 289-385.

FORSTER Georg, « Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika », in: *Geschichte der Reisen, die seit Cook an der Nordwest- und Nordost-Küse von Amerika und in dem nördlichsten Amerika selbst von Meares, Dixon, Portlock, Coxe, Long u. a. m. unternommen worden sind*, vol. 3, Berlin, Voss, 1791, pp. 1-88.

FORSTER Georg, « Vorläufige Schilderung des Nordens von Amerika [1791] », in: *Werke: Kleine Schriften zur Völker- und Länderkunde*, vol. 5, Berlin, Akad.-Verl., 1985, pp. 512-583.

FORSTER Georg, *Werke: Ansichten vom Niederrhein, von Brabant, Flandern, Holland, England und Frankreich im April, Mai und Junius 1790 [1791]*, vol. 9, Berlin, Akad.-Verl., 1958.

FORSTER Georg, « Über das Verhältniß der Mainzer gegen die Franken [1792] », in: *Werke: Text*, vol. 10.1, Berlin, Akad.-Verl., 1990, pp. 11-28.

FORSTER Georg, « Über den gelehrten Zunftzwang (Vorrede zur deutschen Übersetzung von Volney, Die Ruinen) [1792] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 98-107.

FORSTER Georg, « Erinnerungen aus dem Jahr 1790 [1793] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 263-352.

FORSTER Georg, « Parisische Umrisse [1793-1794] », in: *Werke: Revolutionsschriften 1792/93*, vol. 10.1, Berlin, Akad.-Verl., 1990, pp. 593-637.

FORSTER Georg, « Über die Beziehung der Staatskunst auf das Glück der Menschheit [1794] », in: *Werke: Text*, vol. 10.1, Berlin, Akad.-Verl., 1990, pp. 565-591.

FORSTER Georg, « Historisches Gemälde von 1790. I. Revolutionen und Gegenrevolutionen [1794] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 234-261.

FORSTER Georg, « Geschichte der Kunst in England », in: *Werke*, vol. 3, Berlin, Voss, 1794.

FORSTER Georg, « Ein Blick in das Ganze der Natur [1794] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 77-97.

FORSTER Georg, *Johann Georg Forster's Briefwechsel. Nebst einigen Nachrichten von seinem Leben. Herausgegeben von Th[erese] H[uber], geb. H[eyne]*, 2 vol., Leipzig, Brockhaus, 1829.

FORSTER Georg, *Georg Forster's sämtliche Schriften. Herausgegeben von dessen Tochter und begleitet mit einer Charakteristik Forster's von G. G. Gervinus*, 9 vol., Leipzig, Brockhaus, 1843.

FORSTER Georg, « Darstellung der Revolution in Mainz [première parution posthume 1843] », in: *Werke: Text*, vol. 10.1, Berlin, Akad.-Verl., 1990, pp. 511-564.

FORSTER Georg, « De la Félicité des Etres physiques [première publication posthume 1843] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 98-107.

FORSTER Georg, « Rede bei dem Antritt des Prorektorats am Collegium Carolinum in Cassel [première publication posthume 1843] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 122-129.

FORSTER Georg, « Über das Verhältniß des Maurerordens zum Staate [première parution posthume 1861] », in: *Werke: Revolutionsschriften 1792/93*, vol. 10.1, Berlin, Akad.-Verl., 1990, pp. 803-817.

FORSTER Georg, « Reise von London nach Paris 1777 [première parution posthume 1914] », in: *Werke: Tagebücher*, vol. 12, Berlin, Akad.-Verl., 1993, pp. 3-19.

FORSTER Georg, « Antrittsrede vor der Société des Antiquités [première publication posthume 1974] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 65-68.

FORSTER Georg, « Versuch einer Naturgeschichte des Menschen [première publication posthume 1974] », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 158-159.

FORSTER Georg, « Essay on the SouthSea islands [première parution posthume 1985] », in: *Werke: Kleine Schriften zur Völker- und Länderkunde*, vol. 5, Berlin, Akad.-Verl., 1985, pp. 27-30.

FORSTER Georg, « Dissertatio contra Buffonium [première parution posthume 2003] », in: *Werke: Schriften zur Naturkunde I*, vol. 6.1, Berlin, Akad.-Verl., 2003, pp. 799-822.

FORSTER Georg, « Elémens de botanique [première parution posthume 2003] », in: *Werke: Schriften zur Naturkunde II*, vol. 6.2, Berlin, Akad.-Verl., 2003, pp. 1377-1476.

FORSTER Georg, « Nachschrift zu einem Briefe J. R. Forsters an Th. Pennant, 19.11.1772 », in: *Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 532-533.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 2.04.1776 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 31-35.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Friedrich Adolf Vollpracht, 10.05 1776 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 37-39.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 4.10.1776 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 53-59.

FORSTER Georg, « Nachschrift zu einem Briefe J. R. Forsters an Johann Karl Philipp Spener, 27.12.1776 », in: *Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 74-77.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 7.08.1778 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 127.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, Mitte August 1778 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 127-131.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 14.01.1779 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 171-176.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 30.06.1779 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 212-215.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Amalie von Preußen, 30.06.1779 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 215-217.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 5.07.1779 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 217-218.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Christian Gottlob Heyne, 18.03.1780 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 290.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Friedrich Heinrich Jacobi, 21.07.1781 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 335-336.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 15.05.1782 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 377-378.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 15.08.1782 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 388-390.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Friedrich Heinrich Jacobi, 14.02.1783 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 430-433.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Friedrich Heinrich Jacobi, 29.08.1783 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 472-475.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Joseph Banks, 08.1783 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 467-468.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Heinrich Merck, 24.09.1783 », in: *Werke: Briefe bis 1783*, vol. 13, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 482.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Therese Heyne, 25.07.1784 », in: *Werke: Briefe 1784-1787*, vol. 14, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 136-141.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Friedrich Heinrich Jacobi, 18.12.1784 », in: *Werke: Briefe 1784-1787*, vol. 14, Berlin, Akad.-Verl., 1978, p. 249.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Friedrich Justin Bertuch, 23.12.1784 », in: *Werke: Briefe 1784-1787*, vol. 14, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 254-255.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Samuel Thomas Sömmerring, 19.05.1785 », in: *Werke: Briefe 1784-1787*, vol. 14, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 325-332.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Therese Heyne, 23.06.1785 », in: *Werke: Briefe 1784-1787*, vol. 14, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 344-347.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Samuel Thomas Sömmerring, 16.01.1786 », in: *Werke: Briefe 1784-1787*, vol. 14, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 424-428.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 21.12.1786 », in: *Werke: Briefe 1784-Juni 1787*, vol. 14, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 605-608.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Gottfried Herder, 21.01.1787 », in: *Werke: Briefe 1784-1787*, vol. 14, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 620-623.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Petrus Camper, 7.05.1787 », in: *Werke: Briefe 1784-1787*, vol. 14, Berlin, Akad.-Verl., 1978, pp. 675-683.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Samuel Thomas Sömmerring, 24.11.1787 », in: *Werke: Briefe Juli 1787-1789*, vol. 15, Berlin, Akad.-Verl., 1981, pp. 61-66.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Johann Karl Philipp Spener, 10.09.1788 », in: *Werke: Briefe Juli 1787-1789*, vol. 15, Berlin, Akad.-Verl., 1981, pp. 189-192.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Friedrich Heinrich Jacobi, 19.11.1788 », in: *Werke: Briefe Juli 1787 - 1789*, vol. 15, Berlin, Akad.-Verl., 1981, pp. 207-210.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Friedrich Heinrich Jacobi, 2.01.1789 », in: *Werke: Briefe Juli 1787-1789*, vol. 15, Berlin, Akad.-Verl., 1981, pp. 230-236.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Christian Gottlob Heyne, 19.01.1789 », in: *Werke: Briefe Juli 1787 - 1789*, vol. 15, Berlin, Akad.-Verl., 1981, pp. 249-250.

FORSTER Georg, « Georg Forster to Johann Friedrich Blumenbach in Göttingen. Mainz, 4 April 1789 », in: DOUGHERTY Frank William Peter, *The Correspondence of Johann Friedrich Blumenbach: 1786-1790*, vol. 3, Göttingen, Norbert Klatt Verlag, 2010, pp. 211-214.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Christian Gottlob Heyne, 19.06.1789 », in: *Werke: Briefe Juli 1787 - 1789*, vol. 15, Berlin, Akad.-Verl., 1981, pp. 306-307.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Friedrich Heinrich Jacobi, 15.11.1789 », in: *Werke: Briefe Juli 1787 - 1789*, vol. 15, Berlin, Akad.-Verl., 1981, pp. 370-371.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Christian Friedrich Voß, 28.05.1791 », in: *Werke: Briefe 1790-1791*, vol. 16, Berlin, Akad.-Verl., 1980, pp. 294-295.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Johannes von Müller, 10.09.1792 », in: *Werke: Briefe 1792-1794 und Nachträge*, vol. 17, Berlin, Akad.-Verl., 1989, pp. 172-175.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Christian Friedrich Voß, 21.11.1792 », in: *Werke: Briefe 1792-1794 und Nachträge*, vol. 17, Berlin, Akad.-Verl., 1989, pp. 248-249.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Therese Forster, 2.01.1793 », in: *Werke: Briefe 1792 bis 1794 und Nachträge*, vol. 17, Berlin, Akad.-Verl., 1989.

FORSTER Georg, « Georg Forster an Soemmerring, 6.01.1793 », in: *Werke: Briefe 1792 bis 1794 und Nachträge*, vol. 17, Berlin, Akad.-Verl., 1989.

FORSTER Georg, « Recension : An introduction to botany, containing an Explanation of the Theory of that Science; extracted from the Works of Dr. Linnaeus [1776] », in: *Werke: Rezensionen*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1977, pp. 7-8.

FORSTER Georg, « Recension : Journal of Captain Cook's last voyage to the Pacific Ocean, performed in the Years 1776-1779 [1781] », in: *Werke: Rezensionen*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1977, pp. 17-23.

FORSTER Georg, « Recension : Voyage autour du monde et vers les deux pôles par terre et par mer pendant les années 1767-1776 par Mr. De Pagès, Capitaine des Vaisseaux du Roi etc. [1783] », in: *Werke: Rezensionen*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1977, pp. 58-65.

FORSTER Georg, « Recension : Travels in Europe, Asia and Africa, describing characters, customs, manners, laws and productions of nature and art; containing various remarks on the political and commercial interests of Great-Britain, and delineating in particular a new system for the government and improvement of the british settlements in the East-Indies: begun in the year 1777 and finished in 1781 [1783] », in: *Werke: Rezensionen*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1977, pp. 87-97.

FORSTER Georg, « Recension : L'influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur du genre humain. Par M. l'abbé Genty [1788] », in: *Werke: Rezensionen*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1977, pp. 134-139.

FORSTER Georg, « Recension : Voyage de Monsieur le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique, par le Cap de Bonne Espérance, dans les années 1780-85 [1790] », in: *Werke: Rezensionen*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1977, pp. 225-230.

FORSTER Georg, « Recension : Göttingisches historisches Magazin, von C. Meiners und L. T. Spittler [1791] », in: *Werke: Rezensionen*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1977, pp. 236-252.

FORSTER Georg, « Recension : Voyage, made in the Years 1788 and 1789 from China to the Northwest coast of America etc. By John Meares [1791] », in: *Werke: Rezensionen*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1977, pp. 263-270.

FORSTER Georg, « Recension : The capacity of negroes for religious and moral improvement considered; short and practical discourses to negroes. By Richard Nisbet [1791] », in: *Werke: Rezensionen*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1977, pp. 287-291.

FORSTER Johann Reinhold, « Iselin's History of the Human Species », *The Critical Review; Or, Annals of Literature*. 33, 1772, p. 340.

FORSTER Johann Reinhold, « Letter 29 July 1775, London to Carl Linnaeus », *Alvin, Linnaean Correspondence*, <<http://urn.kb.se/resolve?urn=urn:nbn:se:alvin:portal:record-233711>>, consulté le 28.04.2019.

FORSTER Johann Reinhold et FORSTER Georg, *Characteres generum plantarum: quas in itinere ad insulas maris Australis, collegerunt, descripserunt, delinearunt, annis MDCCLXXII-MDCCLXXV. Joannes Reinoldus Forster, LL.D. Societ. Reg. Scient. ut & Antiq. ap. Lond. Sodalit. et Georgius Forster*, Londres, B. White, T. Cadell, P. Elmsly, 1776.

FORSTER Johann Reinhold, *Observations made during a voyage round the world, on physical geography, natural history, and ethic philosophy: Especially on: 1. The earth and its strata; 2. Water and the ocean; 3. The atmosphere; 4. The changes of the globe; 5. Organic bodies; and 6. The human species*, Londres, G. Robinson, 1778.

FORSTER Johann Reinhold, *Observations made during a voyage round the world [1778]*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 1996.

FORSTER Johann Reinhold, « Dr. Forster an Prof. Lichtenberg. Ueber Büffons Epochen der Natur. », *Göttingisches Magazin der Wissenschaften und Literatur* 1 (1), 1780, pp. 140-157.

FORSTER Johann Reinhold, « Historia Aptenodytae, generis avium orbi australi proprii », *Commentationes Societatis Regiae Scientiarum Gottingensis*, 1781, pp. 121-148.

FORSTER Johann Reinhold, *Bemerkungen über Gegenstände der physischen Erdbeschreibung, Naturgeschichte und sittlichen Philosophie auf seiner Reise um die Welt gesammelt*, Berlin, Haude & Spener, 1783.

FORSTER Johann Reinhold, *Geschichte der Entdeckungen und Schiffahrten im Norden*, Francfort sur l'Oder, Strauß, 1784.

FORSTER Johann Reinhold, *Enchiridion historiae naturali inserviens: quo termini et delineationes ad avium, piscium, insectorum et plantarum adumbrationes intelligendas et concinnandas, secundum methodum systematis Linnaeani continentur*, Halle, Hemmerde, Schwetschke, 1788.

FORSTER Johann Reinhold, « Zueignung [1788] », in: FORSTER Georg, *Werke. Rezensionen*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1992, pp. 497-499.

FORSTER Johann Reinhold, « Ueber Georg Forster », *Annalen der Philosophie und des philosophischen Geistes von einer Gesellschaft gelehrter Männer* St. 2, 14.01.1795, pp. 9-16.

FORSTER Johann Reinhold, « Ueber Georg Forster (Fortsetzung) », *Annalen der Philosophie und des philosophischen Geistes von einer Gesellschaft gelehrter Männer* St. 16, 15.04.1795, pp. 121-126.

FORSTER Johann Reinhold, *The Resolution Journal of Johann Reinhold Forster, 1772-1775 [première parution posthume 1982]*, 4 vol., Londres, The Hakluyt Society, 1982.

GENTY Louis, *L'influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur du genre humain*, vol. 1, Paris, Nyon, 1788.

GOETHE Johann Wolfgang von, « Hymne à la nature », in: *La métamorphose des plantes et autres écrits botaniques*, Paris, Triades, 1992, pp. 303-305.

GOETHE Johann Wolfgang von, « Zueignung », in: *Werke Kommentare und Register. Hamburger Ausgabe in 14 Bänden*, vol. 1: Gedichte und Epen 1, Munich, Beck, 1981, pp. 149-152.

GRIMM Friedrich Melchior, *Correspondance littéraire, philosophique et critique (1777-1781)*, vol. 12, Paris, Garnier Frères, 1880.

HALES Stephen, *Vegetable Staticks: Or, An Account of some Statical Experiments on the Sap in Vegetables: Being an Essay towards a Natural History of Vegetation. Also, a Specimen of An Attempt to Analyse the Air*, Londres, W. et J. Innys, 1727.

HELVÉTIUS Claude-Adrien, *Œuvres complètes: De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation [1773]*, vol. 2, Paris, Honoré Champion, 2011.

HERDER Johann Gottfried, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, vol. 1, Paris, Strasbourg, F. G. Levrault, 1834.

HERDER Johann Gottfried, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, vol. 2, Paris, Strasbourg, F. G. Levrault, 1834.

HERDER Johann Gottfried, *Traité sur l'origine de la langue*, Paris, Flammarion, 1977.

HERDER Johann Gottfried, *Traité de l'origine du langage*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992.

HERDER Johann Gottfried, « Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité (extraits) », in: *Histoire et cultures. Une autre philosophie de l'histoire. Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité (extraits)*, Paris, Flammarion, 2000, pp. 175-195.

HERDER Johann Gottfried, « Une autre philosophie de l'histoire », in: *Histoire et cultures. Une autre philosophie de l'histoire. Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité (extraits)*, Paris, Flammarion, 2000, pp. 41-174.

HERDER Johann Gottfried, « Abhandlung über den Ursprung der Sprache [1772] », in: *Werke. Frühe Schriften 1764-1772*, vol. 1, Francfort sur le Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1985 (Bibliothek deutscher Klassiker), pp. 695-810.

HERDER Johann Gottfried, « Shakespeare [1773] », in: BOLLACHER Martin, GAIER Ulrich, GRIMM Gunter E et al. (éds.), *Werke in zehn Bänden. Schriften zur Ästhetik und Literatur 1767-1781*, Francfort sur le Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1993 (Bibliothek deutscher Klassiker), pp. 498-521.

HERDER Johann Gottfried, *Auch eine Philosophie der Geschichte zur Bildung der Menschheit*, Riga, Hartknoch, 1774.

HERDER Johann Gottfried, *Werke in zehn Bänden. Schriften zu Philosophie, Literatur, Kunst und Altertum: 1774-1787*, vol. 4, Francfort sur le Main, Deutscher Klassiker Verlag, 1994 (Bibliothek deutscher Klassiker 105).

HERDER Johann Gottfried, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, vol. 1, Riga, Johann Friedrich Hartknoch, 1784.

HERDER Johann Gottfried, *Werke in zehn Bänden. Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit [1784-1791]*, Frankfurt am Main, Dt. Klassiker Verl., 1989 (Bibliothek deutscher Klassiker 41).

HERDER Johann Gottfried, *Sämtliche Werke: Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit. Erster und Zweiter Teil [1784-1785]*, vol. 13, Hildesheim, Georg Olms, 1967.

HERDER Johann Gottfried, *Sämtliche Werke: Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit. Dritter Theil, vierter Theil [1787-1791]*, vol. 14, Hildesheim, Georg Olms, 1967.

HERDER Johann Gottfried, « An Maria Therese Forster, Weimar, 3. März 1788 », in: *Briefe*, vol. 5: September 1783-August 1788, Weimar, Hermann Böhlau Nachfolger, 1979, pp. 274-276.

HERDER Johann Gottfried, « Ueber ein morgenländisches Drama. Einige Briefe », in: *Zerstreute Blätter, vierte Sammlung*, Gotha, Ettinger, 1792, pp. 263-312.

HORACE, *Œuvres Complètes: Satires, épîtres, art poétique*, vol. 2, Paris, Garnier Frères, 1944.

HORACE, « Sermonum Liber Alter », in: VOLLMER Friedrich (éd.), *Q. Horati Flacci Carmina recensuit F. Vollmer*, Leipzig, B. G. Teubner, 1907, pp. 209-249.

HUMBOLDT Wilhelm von, « Ideen zu einem Versuch, die Grenzen der Wirksamkeit des Staats zu bestimmen [première parution posthume 1851] », in: *Gesammelte Schriften: 1785-1795*, vol. 1, Berlin, Behr, 1903, pp. 97-254.

ISELIN Isaak, *Über die Geschichte der Menschheit*, vol. 1, Zurich, Orell, Geßner, Füeßli und Comp., 1770.

ISELIN Isaak, *Über die Geschichte der Menschheit*, vol. 1, Karlsruhe, Karl Gottlieb Schmieder, 1784.

ISELIN Isaak, *Philosophische Muthmassungen. Ueber die Geschichte der Menschheit*, vol. 1, Francfort sur le Main, Leipzig, Heinrich Harscher, 1764.

ISERT Paul Erdmann, *Reise nach Guinea und den Caribaischen Inseln in Columbien*, Copenhagen, Morthorst, 1788.

KALIDASA, *Sakontala oder der entscheidende Ring*, Mayence, Leipzig, Fischer, 1791.

KALIDASA, *Sacountala, or The Fatal Ring*, Calcutta, Joseph Copper, 1789.

KANT Immanuel, « Vers la paix perpétuelle », in: *Vers la paix perpétuelle. Que signifie s'orienter dans la pensée? Qu'est-ce que les Lumières? et autres textes*, Paris, Flammarion, 2006, pp. 73-131.

KANT Immanuel, *Métaphysique des mœurs. Fondation de la métaphysique des mœurs, Introduction à la métaphysique des mœurs*, vol. I, Paris, Flammarion, 1994.

KANT Immanuel, *Métaphysique des mœurs*, vol. 1: Doctrine du droit, 5^e édition, Paris, Vrin, 1993.

KANT Immanuel, « Définition du concept de race humaine », in: *Opuscles sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1990, pp. 123-144.

KANT Immanuel, « Des différentes races humaines », in: *Opuscles sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1990, pp. 47-67.

KANT Immanuel, « Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique », in: *Opuscles sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1990, pp. 69-89.

KANT Immanuel, « Collegentwürfe aus den 70er Jahren », in: *Kant's gesammelte Schriften. Handschriftlicher Nachlaß*, vol. 15: Anthropologie 2. Teil, Berlin, Leipzig, De Gruyter, 1923.

KANT Immanuel, « Von den verschiedenen Racen der Menschen [1775] », in: *Kant's gesammelte Schriften*, vol. 2: Vorkritische Schriften 2. 1757-1777, Berlin, Reimer, 1912, pp. 427-444.

KANT Immanuel, « Kritik der reinen Vernunft », in: *Kant's gesammelte Schriften*, vol. 3, Berlin, De Gruyter, 1903.

KANT Immanuel, « Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht », *Berlinische Monatsschrift* (11), 11.1784, pp. 385-411.

KANT Immanuel, « Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht [1784] », in: *Kant's gesammelte Schriften*, vol. 8: Abhandlungen nach 1781, Berlin, Leipzig, de Gruyter, 1923, pp. 15-31.

KANT Immanuel, « Beantwortung der Frage: Was ist Aufklärung? [1784] », in: *Kant's gesammelte Schriften*, vol. 8: Abhandlungen nach 1781, Berlin, Leipzig, de Gruyter, 1923, pp. 34-42.

KANT Immanuel, « Bestimmung des Begriffs einer Menschenrace [1785] », in: *Kant's gesammelte Schriften*, vol. 8: Abhandlungen nach 1781, Berlin, Leipzig, de Gruyter, 1923, pp. 89-106.

KANT Immanuel, « Grundlegung zur Metaphysik der Sitten [1785] », in: *Kant's gesammelte Schriften*, vol. 4: Kritik der reinen Vernunft (1. Aufl.) Prolegomena. Grundlegung zur Metaphysik der Sitten. Metaphysische Anfangsgründe der Naturwissenschaft, Berlin, Reimer, 1903, pp. 385-463.

KANT Immanuel, « Bestimmung des Begriffs einer Menschenrace », *Berlinische Monatsschrift* 6 (1), 11.1785, pp. 390-417.

KANT Immanuel, « Muthmaßlicher Anfang der Menschengeschichte [1786] », in: *Kant's gesammelte Schriften*, vol. 8: Abhandlungen nach 1781, Berlin, Leipzig, de Gruyter, 1923, pp. 107-123.

KANT Immanuel, « Kritik der Urtheilskraft [1790] », in: *Kant's gesammelte Schriften*, vol. 5: Kritik der praktischen Vernunft. Kritik der Urtheilskraft, Berlin, Reimer, 1913, pp. 165-486.

KANT Immanuel, « Immanuel Kant an Johann Friedrich Blumenbach, August 1790 », in: *Werke*, vol. X, Berlin, Cassirer, 1922.

KANT Immanuel, « Zum ewigen Frieden. Ein philosophischer Entwurf [1795] », in: *Kant's gesammelte Schriften*, vol. 8: Abhandlungen nach 1781, Berlin, Leipzig, de Gruyter, 1923, pp. 340-386.

KANT Immanuel, « Metaphysik der Sitten [1797] », in: *Kant's gesammelte Schriften*, vol. 6.1 : Die Religion innerhalb der Grenzen der blossen Vernunft. Die Metaphysik der Sitten, Berlin, Reimer, 1907, pp. 203-493.

KANT Immanuel, « Anthropologie in pragmatischer Hinsicht [1798] », in: *Kant's gesammelte Schriften*, vol. 7: Der Streit der Fakultäten, Anthropologie in pragmatischer Hinsicht, Berlin, Leipzig, de Gruyter, 1917, pp. 117-334.

LAVATER Johann Caspar, *Physiognomische Fragmente, zur Beförderung der Menschenkenntniß und Menschenliebe*, vol. 1-4, Weidmann, Steiner, Leipzig, Winterthur, 1775.

LESSING Gotthold Ephraim, « Das Geheimnis [1753] », in: GRIMM Gunter E. (éd.), *Sämtliche Gedichte*, Stuttgart, Reclam, 1987, pp. 186-188.

LESSING Gotthold Ephraim, « Gotthold Ephraim Lessing an Moses Mendelssohn, 21.01.1756 », in: *Werke und Briefe*, vol. 11/1, Berlin, Deutscher Klassiker Verlag, 1988, pp. 88-89.

LESSING Gotthold Ephraim, « Eine Duplik [1778] », in: RILLA Paul (éd.), *Gesammelte Werke: Philosophische und theologische Schriften II*, Berlin, Aufbau-Verlag, 1968, pp. 24-107.

LESSING Gotthold Ephraim, *Gesammelte Werke: Briefe*, vol. 9, Berlin, Aufbau-Verlag, 1957.

LEVAILLANT François, *Voyage de Monsieur le Vaillant dans l'intérieur de l'Afrique, par le Cap de Bonne-Espérance, dans les Années 1780, 81, 82, 83, 84 & 85*, Paris, Leroy, 1790.

LICHTENBERG Georg Christoph, *Schriften und Briefe: Sudelbücher I*, vol. 1, Francfort sur le Main, Zweitausendeins, 1994.

LICHTENBERG Georg Christoph, « Über Physiognomik; wider die Physiognomen. Zu Beförderung der Menschenliebe und Menschenkenntnis [1777] », in: *Schriften und Briefe: Aufsätze, Entwürfe, Gedichte, Erklärung der Hogarthischen Kupferstiche*, vol. 3, Francfort sur le Main, Zweitausendeins, 1994, pp. 256-295.

LICHTENBERG Georg Christoph, « Brief 677. An Christian Gottlob Heyne, März 1780 », in: *Briefwechsel*, vol. 2: 1780-1784, Munich, C.H. Beck, 1985, pp. 40-41.

LICHTENBERG Georg Christoph, *Schriften und Briefe*, vol. 4, Francfort sur le Main, Insel, 1983.

LICHTENBERG Georg Christoph, « Einige Lebensumstände von Capt. James Cook, größtentheils aus schriftl. Nachrichten einiger seiner Bekannten gezogen », *Göttingisches Magazin der Wissenschaften und Literatur* 1 (2), 1780, pp. 243-296.

LINNÉ Carl von, « Discours sur l'accroissement de la terre habitable », in: *L'équilibre de la nature*, Paris, Vrin, 1972, pp. 29-56.

- LINNÉ Carl von, *L'équilibre de la nature*, Paris, Vrin, 1972.
- LINNÉ Carl von, *Système de la nature. Classe première du règne animal*, Bruxelles, Lemaire, 1793.
- LINNÉ Carl von, *Systema naturae sive regna tria naturae systematice proposita per classes, ordines, genera et species*, Lugduni Batavorum, 1735.
- LINNÉ Carl von, *Oratio de Telluris habitabilis incremento*, Leyde, Haak, 1744.
- LINNÉ Carl von, *Systema naturae per regna tria naturae, secundum classes, ordines, genera, species, cum characteribus, differentiis, synonymis, locis*, Stockholm, Laurentius Salvius, 1758.
- LINNÉ Carl von, *Instructio peregrinatoris*, Upsalla, 1759.
- LINNÉ Carl von, *Caroli Linnaei equitis de stella polari ... Systema naturae per regna tria naturae, secundum classes, ordines, genera, species, cum characteribus, differentiis, synonymis, locis*, vol. 1, Halle, Io. Iac. Curt., 1760.
- LINNÉ Carl von, *An introduction to botany. Containing an Explanation of the Theory of that Science; extracted from the Works of Dr. Linnaeus*, Londres, Rivington, 1776.
- LIPSE Juste, *Epistolarum centuriae duae : Quarum prior innouata, altera nova*, Leyde, Officina Plantiniana, 1590.
- LOMONOSSOV Mikhaïl, *A chronological abridgment of the Russian history: translated from the original Russian. Written by Michael Lomonossov; Counsellor of State, and Professor of Chymistry at the Academy of Sciences at Petersburg; and continued to the present time by the translator*, London, T. Snelling, 1767.
- MARMONTEL Jean-François, *Bélisaire*, Paris, Merlin, 1767.
- MEARES John, « Des Kapitains John Meares und des Kapitains William Douglas Reisen nach der Nordwest-Küste von Amerika, in den Jahren 1788 bis 1789; beschrieben von John Meares. Aus dem Englischen übersetzt und mit Anmerkungen erläutert von Georg Forster », in: MEARES John, DOUGLAS William, PORTLOCK Nathaniel et al., *Geschichte der Reisen, die seit Cook an der Nordwest- und Nordost- Küste von Amerika [...] unternommen worden sind*, vol. 1, Berlin, Voss, 1791.

- MEINERS Christoph, *Grundriss der Geschichte der Menschheit*, Lemgo, Meyer, 1785.
- MEINERS Christoph, *Grundriß der Sittenlehre*, Lemgo, Meyer, 1786.
- MEINERS Christoph, « Ueber die große Verschiedenheit der Biagsamkeit und Unbiagsamkeit, der Härte und Weichheit der verschiedenen Stämme, und Racen der Menschen », *Göttingisches Historisches Magazin* 1, 1787, pp. 210-246.
- MEINERS Christoph, « Über die Rechtmässigkeit des Neger-Handels », *Göttingisches Historisches Magazin* 2, 1788, pp. 398-416.
- MEINERS Christoph, « Historische Betrachtungen über die Entstehung des bürgerlichen Regiments », *Göttingisches Historisches Magazin* 5, 1789, pp. 197-244.
- MEINERS Christoph, « Über die Natur der Afrikanischen Neger, und die davon abhängende Befreyung, oder Einschränkung der Schwarzen », *Göttingisches Historisches Magazin* 6, 1790, pp. 385-456.
- MENDELSSOHN Moses, « Sendschreiben an Lessing: Nachschrift [1756] », in: *Gesammelte Schriften*, vol. 2: Schriften zur Philosophie und Ästhetik, Frommann, 1972.
- MONTESQUIEU Charles-Louis de Secondat de, *Œuvres complètes*, vol. 2, Pléiade, Paris, Gallimard, 1951.
- MORITZ Karl Philipp, « Vorrede », *Gnothi sauton oder Magazin zur Erfahrungsseelenkunde als ein Lesebuch für Gelehrte und Ungelehrte* 1 (1), 1783, pp. 1-3.
- NEWTON Isaac, « Isaac Newton, to Robert Hooke, 5 February 1675 », in: *The Correspondence of Isaac Newton: 1661-1675*, vol. 1, Londres, Cambridge University Press, 1959.
- NEWTON Isaac, *Philosophiae naturalis principia mathematica*, Londres, Joseph Streater, 1686.
- NEWTON Isaac, *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, vol. 1, Paris, J. Gabay, 1759.
- NISBET Richard, *The Capacity of Negroes for Religious and Moral Improvement: Considered, with Cursory Hints, to Proprietors and to Government, for the Immediate Melioration of the Condition of Slaves in the Sugar Colonies*, Londres, James Phillips, 1789.

PASCAL Blaise, « Préface au Traité du vide [première parution posthume 1663] », in: MESNARD Jean (éd.), *Œuvres complètes*, vol. 2, Paris, Desclée de Brouwer, 1970, pp. 777-785.

PATRIN Louis, *Zweifel gegen die Entwicklungstheorie. Ein Brief an Herr Senebier von L*** P****, Göttingen, Dieterich, 1788.

PENNANT Thomas, *Synopsis of quadrupeds*, Chester, J. Monk, 1771.

PLUTARQUE, *Œuvres morales*, vol. 3: Traités 15 et 16, Paris, Belles-Lettres, 1988.

PRIESTLEY Joseph, *Experiments and observations on different kinds of air*, 2^e édition, Londres, J. Johnson, 1775.

PRIESTLEY Joseph, « Observations on different Kinds of Air », *Philosophical Transactions* 62, 01.1772, pp. 147-264.

PRIESTLEY Joseph, *An essay on the first principles of government: and on the nature of political, civil, and religious liberty*, Londres, J. Johnson, 1771.

PRIOR Matthews, « Alma, Or, The Progress Of The Mind. In Three Cantos », in: *Poems On Several Occasions*, Londres, Johnson, 1720, pp. 285-343.

REHBERG August Wilhelm, *Untersuchungen über die Französische Revolution nebst kritischen Nachrichten von den merkwürdigsten Schriften welche darüber in Frankreich erschienen sind*, vol. 1, Hanovre, Osnabruck, Christian Ritscher, 1793.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Œuvres complètes: Emile - Education - Morale - Botanique*, vol. 4, Paris, Gallimard, 1969 (Bibliothèque de la Pléiade 208).

ROUSSEAU Jean-Jacques, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », in: *Œuvres complètes: Du contrat social. Écrits politiques*, vol. 3, Paris, Gallimard, 1964 (Bibliothèque de la Pléiade 169), pp. 109-223.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Johann Jacob Rousseau Bürgers zu Genf Abhandlung von dem Ursprunge der Ungleichheit unter den Menschen, und worauf sie sich gründe: ins Deutsche übersetzt mit einem Schreiben an den Herrn Magister Lessing und einem Briefe Voltaires an den Verfasser vermehret*, Berlin, Voss, 1756.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *A Discours Upon the Origin and Foundation of the Inequality among Mankind*, Londres, Dodsley, 1761.

ROUSSEAU Jean-Jacques, « Du contrat social [1762] », in: *Œuvres complètes : Du contrat social. Écrits politiques*, vol. 3, Paris, Gallimard, 1964 (Bibliothèque de la Pléiade 169).

SCHILLER Friedrich, *Poésie naïve et poésie sentimentale. Über naive und sentimentalische Dichtung*, Paris, Aubier-Montaigne, 1947.

SCHILLER Friedrich, *Schillers Werke. Nationalausgabe*, vol. 26: Briefwechsel. Schillers Briefe. 1.3.1790-17.5.1794, Weimar, Böhlau, 1992.

SCHILLER Friedrich, « Geschichte des Abfalls der vereinigten Niederlande von der Spanischen Regierung [1788] », in: *Schillers Werke : Historische Schriften 1*, vol. 17, Weimar, Böhlau, 1970, pp. 7-289.

SCHILLER Friedrich, « Ueber die ästhetische Erziehung des Menschen in einer Reihe von Briefen [1795] », in: *Schillers Werke : Philosophische Schriften 1*, vol. 20, Weimar, Böhlau, 1962, pp. 309-412.

SCHILLER Friedrich, « Ueber naive und sentimentalische Dichtung [1795] », in: *Schillers Werke. Nationalausgabe*, vol. 20: Philosophische Schriften. Erster Teil, Weimar, Hermann Böhlau Nachfolger, 1962, pp. 413-503.

SCHLEGEL Friedrich, « Über die Fortschritte des menschlichen Geistes. Condorcet-Rezension [1795] », in: *Schriften zur Kritischen Philosophie*, Hambourg, Meiner, 2007, pp. 3-11.

SCHILLER Friedrich, « Unglückliche Eilfertigkeit [1796] », in: *Sämtliche Werke*, vol. 1, Munich, Hanser, 1962, pp. 293-294.

SCHLEGEL Friedrich, « Georg Forster. Fragment einer Charakteristik der deutschen Klassiker », *Lyceum der schönen Künste*, 1797, pp. 32-78.

SCHLEGEL Friedrich, *Ueber die Sprache und Weisheit der Indier. Ein Beitrag zur Begründung der Alterthumskunde*, Heidelberg, Mohr und Zimmer, 1808.

SIEYÈS Emmanuel-Joseph, *Des manuscrits de Sieyès. 1773-1799*, vol. 1, Paris, Honoré Champion, 1999.

- SPALLANZANI Lazzaro, *Opuscules de physique, animale et végétale*, Genève, Chirol, 1777.
- STAËL Germaine de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales [1800]*, Genève, Droz, 1959.
- STAHL Georg Ernst, *Theorie der Heilkunde [première parution posthume en allemand 1831, 1708 en latin]*, vol. 1: Physiologie, Berlin, Enslin, 1831.
- SUARD Jean-Baptiste-Antoine, « Avertissement du traducteur », in: *Voyage dans l'hémisphère austral, et autour du monde*, vol. 1, Paris, Hôtel de Thou, 1778, p. VII-XII.
- TETENS Johann Nikolaus, *Philosophische Versuche über die menschliche Natur und ihre Entwicklung [1777]*, Berlin, Boston, De Gruyter, 2014.
- TOBLER Georg Christoph et [GOETHE Johann Wolfgang], « Die Natur », in: *Werke Kommentare und Register. Hamburger Ausgabe in 14 Bänden*, vol. 13: Naturwissenschaftliche Schriften 1, Munich, Beck, 1998, pp. 45-47.
- VOLNEY Constantin-François de Chasseboeuf, *Les Ruines, ou Méditations sur les révolutions des empires*, Paris, Desenne, Volland, Plassan, 1791.
- VOLTAIRE, *Œuvres complètes : Dictionnaire philosophique, IV [1764]*, vol. 20, Paris, Garnier Frères, 1879.
- WIELAND Christoph Martin, « Betrachtungen über J. J. Rousseaus ursprünglichen Zustand des Menschen [1770] », in: *Sämmtliche Werke*, vol. 14: Beyträge zur geheimen Geschichte der Menschheit, Leipzig, Göschen, 1796, pp. 89-130.
- WIELAND Christoph Martin, *Geschichte des Agathon*, Francfort sur le Main, Leipzig, Zurich, Orell & Geßner, 1766.
- WINCKELMANN Johann Joachim, *Geschichte der Kunst des Alterthums*, Dresde, Walther, 1764.
- WOLFF Caspar Friedrich, *Theoria Generationis Quam Pro Gradu Doctoris Medicinae Stabilivit publice eam defensurus d. 28. Novembr. 1759*, Halle, Hendel, 1759.
- WOLFF Christian, *Psychologia Rationalis*, Francfort, Leipzig, Renger, 1734.
- ZIMMERMANN Johann Georg, *Von der Einsamkeit*, Leipzig, Weidmanns Erben et Reich, 1773.

ZIMMERMANN Johann Georg, *Von der Erfahrung in der Arzneykunst*, vol. 1, Zurich, Heidegger und Compagnie, 1763.

II) Littérature secondaire

ALAIN, *Eléments de philosophie*, Gallimard, 2015.

BACHARACH Hilde Guth, *Fortschrittsideen und Zukunftserwartungen im Werk Georg Forsters*, Ann Arbor, Londres, Michigan University Microfilms, 1978.

BARON Konstanze et SOBOTH Christian, *Perfektionismus und Perfektibilität. Theorien und Praktiken der Vervollkommnung in Pietismus und Aufklärung*, Hambourg, Meiner, 2018.

BARSANTI Giulio, *La mappa della vita: teorie della natura e teorie dell'uomo in Francia, 1750-1850*, Naples, Guida Editori, 1983.

BECKER Ernst Wolfgang, *Zeit der Revolution! - Revolution der Zeit? Zeiterfahrungen in Deutschland in der Ära der Revolutionen 1789-1848/49*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2011 (Kritische Studien zur Geschichtswissenschaft 129).

BEHLER Ernst, *Unendliche Perfektibilität: europäische Romantik und Französische Revolution*, Paderborn, F. Schöningh, 1989.

BEHLER Ernst, « Die Idee der unendlichen Perfektibilität des Menschen in der französischen und deutschen Frühromantik », in: HEFTRICH Eckhard et VALENTIN Jean-Marie (éds.), *Gallo-Germanica: Wechselwirkungen und Parallelen deutscher und französischer Literatur (18.-20. Jahrhundert)*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1986.

BENJAMIN Walter, *Deutsche Menschen*, Francfort sur le Main, Suhrkamp, 2008.

BERG Eberhard, *Zwischen den Welten: über die Anthropologie der Aufklärung und ihr Verhältnis zu Entdeckungs-Reise und Welt-Erfahrung mit besonderem Blick auf das Werk Georg Forsters*, Berlin, Reimer, 1982.

BERNASCONI Robert, *Concepts of race in the eighteenth century*, vol. 3, Bristol, Sterling, 2001.

BIERBRODT Johannes, *Naturwissenschaft und Ästhetik, 1750-1810*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2000.

- BIET Franz, *Die ungeschminkte Maurertugend: Georg Forsters freimaurerische Ideologie und ihre Bedeutung für seine philosophische Entwicklung*, Francfort sur le Main, Peter Lang, 1993.
- BINOCHE Bertrand, *Nommer l'histoire. Parcours philosophiques*, Paris, Editions EHESS, 2018.
- BINOCHE Bertrand, « Chapitre XI. La perfectibilité indéfinie (I). Équivoques sémantiques », in: *La Raison sans l'Histoire*, Paris, PUF, 2007, pp. 257-282.
- BINOCHE Bertrand, « La théorie, la pratique et la Révolution », *Archives de Philosophie* 68 (4), 2005, pp. 559-573.
- BINOCHE Bertrand, *Les équivoques de la civilisation [Actes du séminaire « Histoire de la croyance en l'Histoire », Université Montpellier-III, octobre 2002-mai 2004]*, Seyssel, Champ Vallon, 2005.
- BINOCHE Bertrand, *L'Homme perfectible*, Seyssel, Editions Champ Vallon, 2004.
- BINOCHE Bertrand, « Les équivoques de la perfectibilité », in: *L'Homme perfectible*, Seyssel, Editions Champ Vallon, 2004, pp. 13-34.
- BINOCHE Bertrand, « Perfectibilité », in: *Vocabulaire européen des philosophies: dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Seuil, 2004.
- BINOCHE Bertrand et TINLAND Franck, *Sens du devenir et pensée de l'histoire au temps des Lumières*, Seyssel, Champ Vallon, 2000.
- BITTERLI Urs, *Die « Wilden » und die « Zivilisierten »: Grundzüge einer Geistes- und Kulturgeschichte der europäisch-überseeischen Begegnung*, Munich, C.H. Beck, 1991.
- BLANCKAERT Claude, « La perfectibilité, sous conditions ? Education d'espèce, flexibilité d'organisation et échelle d'aptitude morale en anthropologie (1750-1820) », in: BINOCHE Bertrand, *L'Homme perfectible*, Seyssel, Editions Champ Vallon, 2004, pp. 114-144.
- BLANCKAERT Claude, « 1800, le moment “naturaliste” des sciences de l'homme », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* (3), 2000.
- BLANCKAERT Claude, « La valeur de l'homme: l'idée de nature humaine chez Buffon », in: GAYON Jean (éd.), *Buffon 88 actes du Colloque International pour le Bicentenaire de la Mort de Buffon*, Paris, Vrin, 1992.

BÖDEKER Hans Erich, « Georg Forsters Entwurf einer Wissenschaft vom Menschen », *NTM Zeitschrift für Geschichte der Wissenschaften, Technik und Medizin* 18 (2), 2010, pp. 137-167.

BÖDEKER Hans Erich, « “L’instrument de la Révolution et en même temps son âme” : “L’opinion publique” chez Georg Forster », *European Review of History* 13 (3), 2006, pp. 373-383.

BÖDEKER Hans Erich, « Die Bibliothek eines Aufklärers: Georg Forster », *Aufklärung* 6 (1), 1992, pp. 95-123.

BOLLENBECK Georg, *Bildung und Kultur: Glanz und Elend eines deutschen Deutungsmusters*, Francfort sur le Main, Leipzig, Insel, 1994.

BONNY-DUALA M'BEDY Léopold-Joseph, « Sind die Menschenrechte ein europäischer Export? », in: SCHMIDINGER Heinrich (éd.), *Die eine Welt und Europa*, Graz, Styria, 1995, pp. 279-305.

BORELLO Céline, « Zeitschriften, Journalismus und gelehrte Kommunikation im 18. Jahrhundert », *Blog Association des Historiens modernistes des universités françaises*, 28.02.2014, <<http://ahmuf.hypotheses.org/2512>>, consulté le 06.11.2014.

BRAUN Martin, « *Nichts Menschliches soll mir fremd sein* » - *Georg Forster und die frühe deutsche Völkerkunde vor dem Hintergrund der klassischen Kulturwissenschaften*, Bonn, Holos, 1990.

BROWNE Edward G., *A Literary History of Persia*, vol. 2: From Firdawsi to Sa'di, Cambridge, Cambridge University Press, 1956.

BRUNNER Otto, CONZE Werner et KOSELLECK Reinhart, *Geschichtliche Grundbegriffe; historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland.*, Stuttgart, Klett, 1972.

BUCHENAU Stefanie, « Trieb, Antrieb, Triebfeder dans la philosophie morale prékantienne », *Revue germanique internationale* (18), 2002, pp. 11-24.

BUCK Günther, *Rückwege aus der Entfremdung: Studien zur Entwicklung der deutschen humanistischen Bildungsphilosophie*, Paderborn, Munich, F. Schöningh, W. Fink, 1984.

- CALVIÉ Lucien, « « Jacobinisme » et idée nationale en Allemagne à l'époque révolutionnaire : le cas de Görres », *Annales historiques de la Révolution française* (282), 07.1990, pp. 404-421.
- CANGUILHELM Georges, *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, 7e édition, Paris, Vrin, 2002.
- CHARRAK André, « Les systèmes du savoir au XVIIIe siècle, une analyse de la raison connaissante », *Labyrinthe* (34), 01.02.2010, pp. 16-33.
- CRAIG Gordon A., « Engagement and Neutrality in Germany: The Case of Georg Forster, 1754-94 », *The Journal of Modern History* 41 (1), 01.03.1969, pp. 2-16.
- CROSSLEY Ceri, « Edgar Quinet: conscience de soi et mal du siècle », *Romantisme* (27), 1980, pp. 47-58.
- CURIC Anton, *Georg Forster, Gegen-Rousseau: seine Kritik und Rechtfertigung des Fortschritts*, Cologne, Voco-Ed., 1992.
- CURRAN Andrew, « Buffon et l'histoire naturelle des Africains », *Dix-huitième siècle* 44 (1), 2012, pp. 183-199.
- DAJOZ Roger, « Linné, un précurseur de l'écologie », *Publications de la Société Linnéenne de Lyon* 54 (8), 1985, pp. 53-62.
- DAVIS Walter W., *Joseph II: An Imperial Reformer for the Austrian Netherlands*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1974.
- DEARHOUSE Renae Watchman, *Fictionalizing the indigenous in German travel literature (1772--1834): The expeditions of Chamisso, Forster, Humboldt, and Maximilian*, Ph.D., Ann Arbor, United States, 2007.
- DEPRUN Jean, *La philosophie de l'inquiétude en France au XVIIIe siècle*, Paris, Vrin, 1979.
- DESPOIX Philippe, *Le monde mesuré: dispositifs de l'exploration à l'âge des Lumières*, Genève, Droz, 2005.
- DHARAMPAL-FRICK Gita, « Entre orientalisme des Lumières et idéalisme révolutionnaire : Georg Forster et Matthias Sprengel face au colonialisme (1781-1802) », *Revue germanique internationale* (7), 2008, pp. 9-20.

DI PIAZZA Anne, « Complément d'enquête sur la carte de Tupaia : des différents usages d'un même document au XVIIIe siècle et XIXe siècles », *Outre-mers. Revue d'histoire* 98 (370-371), 2011, pp. 217-230.

DIPPEL Horst, « Revolutionäre Anthropologie. Oder der Versuch, Georg Forster neu zu lesen », *Historische Zeitschrift* 291 (1), 2010, pp. 23-40.

DORON Claude-Olivier, *L'Homme altéré : Races et dégénérescence (XVIIe - XIXe siècles)*, Paris, Champ Vallon, 2016.

DUCHÊNE Marcel, *De la Perfectibilité, essai philosophique*, Paris, L. Cerf, 1892.

DUCHET Michèle, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, Albin Michel, 1995.

DUCHET Michèle, « Présentation », in: BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *De l'homme*, Paris, François Maspero, 1971, pp. 7-36.

DUMONT Franz, « Georg Forster als Demokrat – Theorie und Praxis eines deutschen Revolutionärs », *Georg-Forster-Studien* 1, 1997, pp. 125-153.

DUMONT Franz, « Das "Seelenbündnis". Die Freundschaft zwischen Georg Forster und Samuel Thomas Soemmerring », in: RASMUSSEN Detlef, *Der Weltumsegler und seine Freunde: Georg Forster als gesellschaftlicher Schriftsteller der Goethezeit*, Tübingen, G. Narr, 1988, pp. 70-100.

DURIS Pascal, *Linné et la France, 1780-1850*, Droz, 1993.

ECHARTI Karolin, « Übersetzungen im späten 18. Jahrhundert - Kommunikation via Paratext », in: HÖLSCHER Steffen et SCHLITTE Sune Erik, *Kommunikation im Zeitalter der Personalunion (1714–1837): Prozesse, Praktiken, Akteure*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2014, pp. 103-124.

ECOLE Jean, « De la nature de l'âme, de la déduction de ses facultés, de ses rapports avec le corps, ou la "Psychologia rationalis" de Christian Wolff », *Giornale di Metafisica* 24, 1969, pp. 499-531.

ESLEBEN Jörg, « “Indisch lesen”: Conceptions of Intercultural Communication in Georg Forster’s and Johann Gottfried Herder’s Reception of Kalidasa’s Sakuntala », *Monatshefte* 95 (2), 2003, pp. 217-229.

ETTE Ottmar, « Archeologies of Globalization. European Reflections on Two Phases of Accelerated Globalization in Cornelius de Pauw, Georg Forster, Guillaume-Thomas Raynal and Alexander von Humboldt », *Culture & History Digital Journal* 1 (1), 30.06.2012. En ligne: <<https://doi.org/10.3989/chdj.2012.003>>, consulté le 02.11.2015.

EWERT Michael, « Literarische Anthropologie. Georg Forsters Leckereyen », in: GARBER Jörn, *Wahrnehmung - Konstruktion - Text. Bilder des Wirklichen im Werk Georg Forsters*, Tübingen, Niemeyer, 2000, pp. 20-30.

EWERT Michael, « Vernunft, Gefühl und Phantasie im schönsten Tanze vereint »: *die Essayistik Georg Forsters*, Wurzburg, Marbourg, Univ., Diss., 1993 (Epistemata: Reihe Literaturwissenschaft 101).

EYNDE Laurent van, *La libre raison du phénomène. Essai sur la « Naturphilosophie » de Goethe*, Paris, Vrin, 1998.

FARBER Paul L., « Buffon and the Concept of Species », *Journal of the History of Biology* 5, 1972, pp. 259-284.

FETSCHER Justus, « Zeitalter / Epoche », in: *Ästhetische Grundbegriffe. Historisches Wörterbuch in sieben Bänden. Tanz - Zeitalter / Epoche*, vol. 6, Stuttgart, Metzler, 2010.

FIEDLER Horst, « Erläuterungen », in: FORSTER Georg, *Werke: Kleine Schriften zur Völker- und Länderkunde*, vol. 5, Berlin, Akad.-Verl., 1985, pp. 677-915.

FIEDLER Horst, « Erläuterungen », in: FORSTER Georg, *Werke: Rezensionen 1776-1792*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1977, pp. 377-608.

FISCHER Gerhard, « Von deutschen Revolutionären zu australischen Nationalisten: Zur Rolle der 48er Migranten und Kolonisatoren in Südastralien », in: LEONARD Jörn et RENNER Rolf G. (éds.), *Koloniale Vergangenheiten - (post-) imperiale Gegenwart*, Berlin, BWV, 2010, pp. 121-143.

FISCHER Rotraut, *Reisen als Erfahrungskunst. Georg Forsters « Ansichten vom Niederrhein »*. Die « Wahrheit » in den « Bildern des Wirklichen », Francfort sur le Main, Hain, 1990.

FOLLMANN Sigrid-Ursula, *Gesellschaftsbild, Bildung und Geschlechterordnung bei Isaak Iselin in der Spätaufklärung*, Münster, Lit, 2002.

FONTENAY Elisabeth de, « Logogriphes de plumes, de fourrures et d'écailles », *Epokhè 6 : L'animal politique*, 1996, pp. 117-136.

FORMIGARI Lia, « Herder entre universalisme et singularité », *Revue germanique internationale* (20), 27.01.2011, pp. 133-143.

FRANKE Thomas, « Winckelmanns Anwendung von Buffons biologischer Naturgeschichte des Menschen in der Geschichte der Kunst des Alterthums », in: *Ideale Natur aus kontingenter Erfahrung. Johann Joachim Winckelmanns Kunstlehre und die empirische Naturwissenschaft*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2006, pp. 110-116.

GABBIADINI Guglielmo, « Die "Urkraft" der "höchste[n] Moral". Einige Beobachtungen zum Briefwechsel zwischen Wilhelm von Humboldt und Georg Forster 1789-1794 », *Georg-Forster-Studien* 18, 2013, pp. 211-232.

GANTET Claire et SCHOCK Flemming (éds.), *Zeitschriften, Journalismus und gelehrte Kommunikation im 18. Jahrhundert: Festschrift für Thomas Habel*, Brême, Ed. Lumière, 2014.

GARBER Jörn, « La nature de l'homme et la culture de l'humanité dans le discours anthropologique des années 1800 », *Revue germanique internationale* (10), 26.11.2012, pp. 31-44.

GARBER Jörn (éd.), « "So sind also die Hauptbestimmungen des Menschen [...]" . Anmerkungen zum Verhältnis von Geographie und Menschheitsgeschichte bei Georg Forster" », in: *Wahrnehmung - Konstruktion - Text. Bilder des Wirklichen im Werk Georg Forsters*, Tübingen, Niemeyer, 2000, pp. 193-230.

GARBER Jörn (éd.), *Wahrnehmung - Konstruktion - Text. Bilder des Wirklichen im Werk Georg Forsters*, Tübingen, Niemeyer, 2000.

GARBER Jörn, « Die "Schere im Kopf des Autors". Anthropomorphe Bewußtseinsgrenzen von Erfahrung (Georg Forster) », in: BAUER Markus et RAHN Thomas, *Die Grenze: Begriff und Inszenierung*, Berlin, De Gruyter, 1997, pp. 13-36.

GARBER Jörn, *Spätabolutismus und bürgerliche Gesellschaft*, Francfort sur le Main, Keip, 1992.

GARBER Jörn et HOORN Tanja van (éds.), *Natur - Mensch - Kultur. Georg Forster im Wissenschaftsfeld seiner Zeit*, Hanovre, Wehrhahn, 2006.

GEYER Paul, *Die Entdeckung des modernen Subjekts: Anthropologie von Descartes bis Rousseau*, Tübingen, M. Niemeyer, 1997.

GEYER-KORDESCH Johanna, *Pietismus, Medizin und Aufklärung in Preußen im 18. Jahrhundert. Das Leben und Werk Georg Ernst Stahls*, Tübingen, Niemeyer, 2000.

GILLEIR Anke, « Die Vielstimmigkeit der Aufklärung: Georg Forsters Ansichten vom Niederrhein », *Das achtzehnte Jahrhundert* 27 (2), 2003, pp. 171-188.

GILLI Marita, « Georg Forster als Kunstkritiker », *Georg-Forster-Studien* 16, 2011, pp. 77-86.

GILLI Marita, « Die Flucht in die Politik als letzte Reise », *Georg-Forster-Studien* 15, 2010, pp. 1-19.

GILLI Marita, « La réception de l'œuvre de Buffon par Georg Forster », in: BERNEZ Marie-Odile, *L'héritage de Buffon*, Dijon, Editions universitaires de Dijon, 2009, pp. 181-195.

GILLI Marita, « La conception de la Révolution d'un révolutionnaire allemand : Georg Forster. Rupture ou reconstruction? », *Annales historiques de la Révolution française* 347 (1), 03.2007, pp. 67-81.

GILLI Marita, « Forster und die Philosophen seiner Zeit: der Spinozismusstreit », *Georg-Forster-Studien* 12, 2007, pp. 327-352.

GILLI Marita, *Un révolutionnaire allemand, Georg Forster (1754-1794)*, Paris, Ed. du CTHS, 2005.

GILLI Marita, *Pensée et pratique révolutionnaires à la fin du XVIIIe siècle en Allemagne*, Paris, Belles lettres, 1983.

GILLI Marita, *Georg Forster - L'Œuvre d'un penseur allemand réaliste et révolutionnaire*, Lille, 1975.

GINNOW Sonja, « Forster-Ausgabe », *Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften: Jahrbuch 1999*, 2000, pp. 328-330.

GISI Lucas Marco, *Einbildungskraft und Mythologie: die Verschränkung von Anthropologie und Geschichte im 18. Jahrhundert*, Berlin, De Gruyter, 2007.

GODEL Rainer, « Die Form der Auseinandersetzung. Forster, die Berliner Mittwochsgesellschaft und die Berlinische Monatsschrift », *Georg-Forster-Studien* 18, 2013, pp. 1-16.

GODEL Rainer, « Das Fremde ist das Eigene ist das Fremde: Epistemologische Modelle in Georg Forsters Reise um die Welt und Ansichten vom Niederrhein », *Colloquium Helveticum: Cahiers Suisses de Littérature Comparée / Schweizer Hefte für Allgemeine und Vergleichende Literaturwissenschaft / Quaderni Svizzeri di Letteratura Generale e Comparata* 42, 2011, pp. 115-136.

GODEL Rainer, *Vorurteil - Anthropologie - Literatur: Der Vorurteilsdiskurs als Modus der Selbstaufklärung im 18. Jahrhundert*, Berlin, Boston, De Gruyter, 2007.

GODEL Rainer et STIENING Gideon, *Klopffechtereien - Missverständnisse - Widersprüche? Methodische und methodologische Perspektiven auf die Kant-Forster-Kontroverse*, Munich, Wilhelm Fink, 2011.

GOLDSCHMIDT Victor, *Anthropologie et politique: les principes du système de Rousseau*, Paris, Vrin, 1974.

GOLDSTEIN Jürgen, *Georg Forster zwischen Freiheit und Naturgewalt*, Berlin, Matthes & Seitz, 2015.

GÖRBERG Johannes, *Die Vertextung der Welt: Forschungsreisen als Literatur bei Georg Forster, Alexander von Humboldt und Adelbert von Chamisso*, Berlin, Munich, de Gruyter, 2014.

GOSE Walther, « Forsters Besuch in der Berliner "Mittwochsgesellschaft" », *Georg-Forster-Studien* 18, 2013, pp. 17-32.

GOUBET Jean-François, « Forces et facultés de l'âme dans la métaphysique allemande de Wolff », *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 128 (3), 2003, pp. 337-350.

GOYARD-FABRE Simone, « L'Homme et le citoyen dans l'anthropologie kantienne », in: FERRARI Jean (éd.), *L'année 1798: Kant et la naissance de l'anthropologie au siècle des lumières: Actes du colloque de Dijon 9-11 mai 1996*, Paris, Vrin, 1997.

GREIF Stefan, « Vorbemerkung », *Georg-Forster-Studien* 18, 2013, p. VII-IX.

GREIF Stefan, « Das Diskontinuierliche als Kontinuum. Aufklärung und Aufklärungskritik im Werk Georg Forsters », *Georg-Forster-Studien* 15, 2010, pp. 77-93.

GREIF Stefan, « Vorbemerkung », *Georg-Forster-Studien* 14, 2009, p. VII-IX.

GROSSER Thomas, « Neue Blicke auf die westeuropäische Kultur: Forsters Ansichten von Niederrhein », in: REICHARDT Rolf et ROCHE Geneviève, *Weltbürger, Europäer, Deutscher, Franke: Georg Forster zum 200. Todestag: Ausstellungskatalog*, Mayence, Universitätsbibliothek Mainz, 1994.

HALL Anja, *Paradies auf Erden? Mythenbildung als Form von Fremdwahrnehmung: Der Südsee-Mythos in Schlüsselphasen der deutschen Literatur*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2008.

HARPPRECHT Klaus, *Georg Forster oder Die Liebe zur Welt: eine Biographie*, Reinbek, Rowohlt, 1987.

HAB Ulrike, *Große Lexika und Wörterbücher Europas: Europäische Enzyklopädien und Wörterbücher in historischen Porträts*, Berlin, de Gruyter, 2012.

HÄBLER Gerda, *Johann August Eberhard (1739-1806). Ein streitbarer Geist an den Grenzen der Aufklärung*, Halle, Hallescher Verlag, 2000.

HEFTRICH Eckhard et VALENTIN Jean-Marie, *Gallo-Germanica: Wechselwirkungen und Parallelen deutscher und französischer Literatur (18.-20. Jahrhundert)*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1986.

HEINTZE Dieter, « Dem Ethnologischen bei Forster nachspürend », *Georg-Forster-Studien* 1, 1997, pp. 51-65.

HEINZ Jutta, « Der Weltreisende als Heros der praktischen Urteilskraft: Georg Forsters Cook der Entdecker », *Georg-Forster-Studien* 20, 2015, pp. 17-32.

HENNING Christoph, *Freiheit, Gleichheit, Entfaltung: Die politische Philosophie des Perfektionismus*, Francfort sur le Main, New York, Campus Verlag, 2015.

HENNING Hans, « “Vortrefflicher Mann” und “bester Freund”. Herders Begegnung mit Georg Forster », in: RASMUSSEN Detlef, *Der Weltumsegler und seine Freunde: Georg Forster als gesellschaftlicher Schriftsteller der Goethezeit*, Tübingen, G. Narr, 1988, pp. 21-58.

HERB Karlfriedrich, « Contrat et histoire. La transformation du contrat social de Rousseau à Kant », *Revue germanique internationale* (6), 21.12.2010, pp. 101-112.

HEUSER Magdalene, « Georg und Therese Forster - Aspekte einer gescheiterten Zusammenarbeit », in: PLACHTA Bodo (éd.), *Literarische Zusammenarbeit*, Tübingen, Niemeyer, 2001, pp. 101-119.

HOARE Michael E., « Introduction », in: *The Resolution Journal of Johann Reinhold Forster, 1772-1775*, vol. 1, Londres, The Hakluyt Society, 1982, pp. 1-122.

HOARE Michael E., *The Tactless Philosopher: Johann Reinhold Forster (1729-1798)*, Melbourne, Hawthorn Press, 1976.

HÖLZING Philipp, *Ein Laboratorium der Moderne: Politisches Denken in Deutschland 1789-1820*, Wiesbaden, Springer, 2015.

HOORN Tanja van, *Dem Leibe abgelesen. Georg Forster im Kontext der physischen Anthropologie des 18. Jahrhunderts*, Tübingen, De Gruyter, 2004.

HOORN Tanja van, « Physische Anthropologie und normative Ästhetik. Georg Forsters kritische Rezeption der Klimatheorie in seiner Reise um die Welt », *Georg-Forster-Studien* 8, 2003, pp. 139-161.

HOQUET Thierry, « Présentation des Epoques de la nature de Buffon », in: *Célébrations du 250e anniversaire de la naissance de Stanislaw Staszic (1755-1826)*, Paris, Académie polonaise des sciences à Paris, 2005.

HOQUET Thierry, « La comparaison des espèces: ordre et méthode dans l'Histoire naturelle de Buffon », *Corpus. Revue de philosophie* 43, 2003, pp. 355-416.

HORNIG Gottfried, « Perfektibilität. Eine Untersuchung zur Geschichte und Bedeutung dieses Begriffs in der deutschsprachigen Literatur », *Archiv für Begriffsgeschichte* 24 (1), 1980.

HORNIG Gottfried, BAUM Richard et NEUMEISTER Sebastian, « Perfektibilität », in: *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, vol. 7 : P-Q, Bâle, Schwabe, 1984, pp. 238-244.

HUND Wulf D., « It must come from Europe. The racisms of Immanuel Kant », in: HUND Wulf D., KOLLER Christian et ZIMMERMANN Mosche (éds.), *Racisms made in Germany*, Zurich, Londres, Lit, 2011, pp. 68-98.

HUNEMAN Philippe, « Adaptation et hérédité: la conception kantienne des espèces et des races », in: AGARD Olivier et LARTILLOT Françoise, *Kant: L'anthropologie et l'histoire*, Paris, L'Harmattan, 2011, pp. 97-114.

IBRAHIM Annie, « La notion de moule intérieur dans les théories de la génération au XVIII^e siècle », *Archives de Philosophie* 50, 1987, pp. 555-580.

JAEGER Stephan, « Georg Forster Zivilisationsgeschichtsschreibung. Fortschritt und Kritik », in: *Performative Geschichtsschreibung Forster, Herder, Schiller, Archenholz und die Brüder Schlegel*, Berlin, De Gruyter, 2011, pp. 71-121.

JAEGER Stephan, *Performative Geschichtsschreibung Forster, Herder, Schiller, Archenholz und die Brüder Schlegel*, Berlin, De Gruyter, 2011. En ligne: <<http://public.eblib.com/choice/publicfullrecord.aspx?p=827329>>, consulté le 06.11.2014.

JAPP Uwe, « Aufgeklärtes Europa und natürliche Südsee. Georg Forsters "Reise um die Welt" », in: PIECHOTTA Hans Joachim (éd.), *Reise und Utopie: zur Literatur der Spätaufklärung*, Francfort sur le Main, Suhrkamp, 1976 (766), pp. 10-56.

JUTERCZENKA Sünne, « Beobachten und beobachtet werden. Selbst- und Fremdbilder in der Berichterstattung Göttinger gelehrter Zeitschriften über britische Entdeckungsreisen im Pazifik », in: ZIEGLER Uwe et HORST Carl, »*In unserer Liebe nicht glücklich*«: *Kultureller Austausch zwischen Großbritannien und Deutschland 1770–1840*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2014, pp. 39-68.

KAHN Robert L., « The History of the Work », in: *Werke: A voyage round the world*, vol. 1, Berlin, Akad.-Verl., 1968, pp. 678-709.

KAUFMANN Doris, « Die “Wilden” in Geschichtsschreibung und Anthropologie der “Zivilisierten”. Historische und aktuelle Kontroversen um Cooks Südseereisen und seinen Tod auf Hawaii 1779 », *Historische Zeitschrift* 260 (1), 01.02.1995, pp. 49-73.

KINDERMANN Thorsten, *Poetische Geschichte - Zum Geschichtsverständnis Hamanns, Herders und Novalis*, Tübingen, Universität Tübingen, Neuphilologische Fakultät, 2003.

KITTELMANN Jana, « Georg Forster und die Gartenkunst », *Georg-Forster-Studien* 16, 2011, pp. 1-24.

KLENKE Claus-Volker, GARBER Jörn, HEINTZE Dieter et al. (éds.), *Georg Forster in interdisziplinärer Perspektive: Beiträge des Internationalen Georg Forster-Symposiums in Kassel, 1. bis 4. April 1993*, Berlin, Akademie Verlag, 1994.

KNATZ Lothar, *Geschichte-Kunst-Mythos: Schellings Philosophie und die Perspektive einer philosophischen Mythostheorie*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1999.

KOEPKE Wulf, « Nemesis und Geschichtsdiagnostik? », in: MUELLER-VOLLMER Kurt (éd.), *Herder Today: Contributions from the International Herder Conference, Nov. 5-8, 1987, Stanford, California*, Berlin, New York, de Gruyter, 1990.

KÖHLER Thomas, « Die Forstersche Vermittlung der Fremderfahrung zwischen europäischer Normverhaftung, Zivilisationskritik und Aufklärungsideal. Georg Forsters „Reise um die Welt“ und Johann Reinhold Forsters „Beobachtungen“ als komplementäre Verarbeitung einer „philosophischen Reise“ in die Südsee », *Georg-Forster-Studien* 9, 2004, pp. 55-80.

KONIG Rene, « Between Worlds: Anthropology of the Enlightenment and the Work of Georg Forster », *Kolner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie* 36 (1), 1984, pp. 205-208.

KONTLER László, *Translations, Histories, Enlightenments: William Robertson in Germany, 1760-1795*, New York, Palgrave Macmillan, 2014.

KOSELLECK Reinhart, « “Fortschritt” und “Niedergang” - Nachtrag zur Geschichte zweier Begriffe », in: KOSELLECK Reinhart (éd.), *Niedergang: Studien zu einem geschichtlichen Thema*, vol. 2, Stuttgart, 1980, pp. 214-230.

KOSELLECK Reinhart, « Einleitung », in: BRUNNER Otto, CONZE Werner et KOSELLECK Reinhart, *Geschichtliche Grundbegriffe; historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland.*, Stuttgart, Klett, 1972.

KREBS Roland, « Le sauvage, le barbare et le civilisé dans le Voyage autour du monde de Georg Forster », in: SCHILLINGER Jean et ALEXANDRE Philippe, *Le Barbare: images phobiques et réflexions sur l'alterité dans la culture européenne*, Bern, New York, Peter Lang, 2008.

KRONAUER Ulrich, *Gegenwelten der Aufklärung*, Heidelberg, Winter, 2003.

KRONAUER Ulrich, « Georg Forsters Einleitung zu “Cook der Entdecker”. Forsters Auseinandersetzung mit Rousseau über Fortschritt und Naturzustand », in: GARBER Jörn (éd.), *Wahrnehmung - Konstruktion - Text. Bilder des Wirklichen im Werk Georg Forsters*, Tübingen, Niemeyer, 2000, pp. 31-42.

KRONAUER Ulrich, « Zurück zu den Affen oder über die natürliche Güte des Menschen. Rousseaus Kulturkritik und die Folgen », *Georg-Forster-Studien 2*, 1998, pp. 79-107.

KRONAUER Ulrich, « Rousseaus Kulturkritik aus der Sicht Georg Forsters », in: KLENKE Claus-Volker, GARBER Jörn, HEINTZE Dieter et al. (éds.), *Georg Forster in interdisziplinärer Perspektive*, Berlin, Akademie Verlag, 1994, pp. 147-156.

KUHN Thomas Samuel, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1983.

LAFRANCE Guy, « De Rousseau à Kant à propos de l'Anthropologie », in: FERRARI Jean (éd.), *L'année 1798: Kant et la naissance de l'anthropologie au siècle des lumières: Actes du colloque de Dijon 9-11 mai 1996*, Paris, Vrin, 1997.

LAGIER Raphaël, « Un outsider de la fondation de l'anthropologie : Georg Forster », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 14 (1), 01.03.2006, pp. 137-152.

LAGIER Raphaël, *Les races humaines selon Kant*, Paris, Presses universitaires de France, 2004.

LAGNY Anne, « Questions de méthode. La réponse de Forster à Kant dans *Noch etwas über die Menschenrassen* (1786) », in: AGARD Olivier et LARTILLOT Françoise, *Kant: L'anthropologie et l'histoire*, Paris, L'Harmattan, 2011, pp. 115-126.

LAMBIN Gérard, *Timothée de Milet. Le poète et le musicien*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013.

LANGE Erhard, « Aus Anlass der Forster-Ausgabe », *Deutsche Zeitschrift für Philosophie* 25 (4), 1977, pp. 491-497.

LANGE Erhard, « Georg Forsters Kontroverse mit Immanuel Kant », *Deutsche Zeitschrift für Philosophie* (12), 1964, pp. 965-980.

LANGE Erhard, « Georg Forsters Theorie der Vervollkommnungsfähigkeit der Menschen und Völker », *Wissenschaftliche Zeitschrift der Friedrich-Schiller-Universität Jena* 13 (1), 1964, pp. 57-63.

LAUDIN Gérard, « L'intégration de la barbarie à la civilisation: brutes, barbares, sauvages, despotes et doctrinaires d'Iselin à Hölderlin », in: SCHILLINGER Jean et ALEXANDRE Philippe, *Le Barbare: images phobiques et réflexions sur l'altérité dans la culture européenne*, Bern, New York, Peter Lang, 2008, pp. 179-199.

LAUDIN Gérard, « Pensée politique des Lumières et conservatisme sous-jacent: le Göttingisches Historisches Magazin de Meiners et Spittler face aux révolutions en Europe (1787-1794) », in: BOIS Pierre-André, HEITZ Raymond et KREBS Roland (éds.), *Voix conservatrices et réactionnaires dans les périodiques allemands de la Révolution française à la Restauration*, Bern, Peter Lang, 1999, pp. 47-74.

LEE James Mitchell, « Charles Villers and German Thought in France, 1797-1804 », *Proceedings of the Western Society for French History* 25, 10.1998, pp. 55-66.

LEITZMANN Albert, *Georg und Therese Forster und die Brüder Humboldt: Urkunden und Umriss*, Bonn, Röhrscheid, 1936.

LENOIR Timothy, « Kant, Blumenbach, and Vital Materialism in German Biology », *Isis* 71 (1), 1980, pp. 77-108.

LEPENIES Wolf, *Das Ende der Naturgeschichte. Wandel kultureller Selbstverständlichkeiten in den Wissenschaften des 18. und 19. Jahrhunderts*, Munich, Vienne, Hanser Verlag, 1976.

LIESEGANG Torsten, « Das Skandalon der Revolution. Zu Georg Forsters “Parisische Umriss” im Kontext zeitgenössischer Öffentlichkeitstheorien », *Georg-Forster-Studien* XI/2, 2006, pp. 497-519.

LOTTERIE Florence, *Progrès et perfectibilité: un dilemme des Lumières françaises (1755-1814)*, Oxford, Voltaire Foundation, 2006.

LOTTERIE Florence, « L’année 1800: Perfectibilité, progrès et révolution dans “De la littérature” de Mme de Staël », *Romantisme: Revue du Dix-Neuvième Siècle* 30 (108), 04.2000, pp. 9-22.

LÖWITH Karl, *Weltgeschichte und Heilsgeschehen: die theologischen Voraussetzungen der Geschichtsphilosophie*, Stuttgart, W. Kohlhammer, 1953.

LÜSEBRINK Hans-Jürgen, « Interkulturelle Aneignung und wissenschaftliche Erkenntnis. Zum Zusammenhang von Übersetzung, Rezensionstätigkeit und Erforschung fremder Kulturen im Werk Georg Forsters », in: GREIF Stefan et EWERT Michael (éds.), *Georg Forster als interkultureller autor*, 2014, pp. 1-16.

LÜTH Christoph et WULF Christoph (éds.), *Vervollkommnung durch Arbeit und Bildung? Anthropologische und historische Perspektiven zum Verhältnis von Individuum, Gesellschaft und Staat*, Weinheim, Deutscher Studien Verlag, 1997.

MACOR Laura Anna, *Die Bestimmung des Menschen (1748-1800): eine Begriffsgeschichte*, Stuttgart, Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 2013.

MALSCH Wilfried, « Herders ambivalente Zivilisationskritik an Aufklärung und technischem Fortschritt », in: MUELLER-VOLLMER Kurt, *Herder today: contributions from the International Herder Conference, Nov. 5-8, 1987, Stanford, California*, Berlin, New York, de Gruyter, 1990.

MARINO Luigi, *Praeceptores Germaniae: Göttingen 1770-1820*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1995 (Göttinger Universitätsschriften).

MARISS Anne, « *A world of new things* »: *Praktiken der Naturgeschichte bei Johann Reinhold Forster*, Francfort sur le Main, New York, Campus Verlag, 2015.

MARSHALL Peter H, *William Godwin*, New Haven, Yale University Press, 1984.

MARX Jacques, *Charles Bonnet contre les Lumières: 1738-1850*, Oxford, Voltaire Foundation, 1976.

MAY Yomb, *Georg Forsters literarische Weltreise: Dialektik der Kulturbegegnung in der Aufklärung*, Berlin, Boston, de Gruyter, 2011.

MAY Yomb, « Menschenrechte für die Wilden? Zum Widerspruch zwischen „Instruktionen“ und Wirklichkeit in der literarischen Weltreise Georg Forsters », *Georg-Forster-Studien* 14, 2009, pp. 191-205.

MAY Yomb, « “Was mußten die Wilden von uns denken?” - Georg Forster, der Entdecker als Kritiker », *Georg-Forster-Studien* 10, 2005.

MAY Yomb, « Aufklärung und der Wille zur Macht. Georg Forsters Reise um die Welt als Anschreiben gegen die zivilisatorische Evidenz », *Ästhetik und Kommunikation* 121, 2003, pp. 13-16.

MCEVOY John G., « Gases, God and the balance of nature: a commentary on Priestley (1772) “Observations on different kinds of air” », *Philosophical Transactions* (373), 2015.

MELO ARAÚJO André de, *Weltgeschichte in Göttingen. Eine Studie über das spätaufklärerische universalhistorische Denken, 1756-1815*, transcript Verlag, Bielefeld, 2012.

MIDDELL Matthias, « La Révolution française et l’Allemagne : du paradigme comparatiste à la recherche des transferts culturels », *Annales historiques de la Révolution française* (317), 01.09.1999, pp. 427-454.

MODIGLIANI Denise, « La céleste étincelle de Prométhée. Essai sur la philosophie du langage dans le discours de Herder », in: HERDER Johann Gottfried, *Traité de l’origine du langage*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, pp. 161-309.

MONDOT Jean, « Georg Forster à Paris. Une lecture allemande de la Révolution française », in: MONDOT Jean et RUIZ Alain (éds.), *Interférences franco-allemandes et Révolution française*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 1994, pp. 149-168.

MOOK Anette, *Die freie Entwicklung innerlicher Kraft: die Grenzen der Anthropologie in den frühen Schriften der Brüder von Humboldt*, Göttingen, V&R unipress, 2012.

MOREAU Didier, *Education et théorie morale*, Paris, Vrin, 2011.

MORGENSTERN Karl, « Über das Wesen des Bildungsromans », *Inländisches Museum* 1 (2), 1820, pp. 50, 54-55, 58, 60-61.

MORI Takashi, *Klassifizierung der Welt. Georg Forsters « Reise um die Welt »*, Fribourg-en-Brigau, Rombach, 2011.

MOUNIER Jacques, *La fortune des écrits de Jean-Jacques Rousseau dans les pays de langue allemande de 1782 à 1813*, Paris, Presses universitaires de France, 1980.

MÜLLER Anja, « Ein gemeinsames Band umschlingt die ganze organische Natur »: *Georg Forsters und Alexander von Humboldts Reisebeschreibungen im Vergleich*, Berlin, Universitätsbibliothek der Technischen Universität Berlin, 2011.

MÜLLER-SIEVERS Helmut, « 2. Schachteln, Lüste, Triebe: Von der Präformation zur Epigenesis », in: *Epigenesis: Naturphilosophie im Sprachdenken Wilhelm von Humboldts*, Paderborn, Munich, Schöningh, 1993, pp. 30-52.

MÜLLER-SIEVERS Helmut, *Epigenesis: Naturphilosophie im Sprachdenken Wilhelm von Humboldts*, Paderborn, Munich, Schöningh, 1993.

NEUGEBAUER-WÖLK Monika et SAAGE Richard, *Die Politisierung des Utopischen im 18. Jahrhundert: Vom utopischen Systementwurf zum Zeitalter der Revolution*, Tübingen, Niemeyer, 1996.

NEUMANN Michael, « Europas Welt-Erfahrung: Der Weltreisende Georg Forster zwischen Aporien und Theorien », in: GLASER Brigitte et SCHNACKERTZ Hermann Josef (éds.), *Europa interdisziplinär: Probleme und Perspektiven heutiger Europastudien*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2005, pp. 75-91.

OELKERS Jürgen, « Erziehung als Vollendung. Kritische Überlegungen zu einem pädagogischen Ideal », in: LÜTH Christoph et WULF Christoph (éds.), *Vervollkommnung durch Arbeit und Bildung? Anthropologische und historische Perspektiven zum Verhältnis von Individuum, Gesellschaft und Staat*, Weinheim, Deutscher Studien Verlag, 1997, pp. 13-48.

PABMANN Uwe, *Orte fern, das Leben. Die Fremde als Fluchtpunkt des Denkens. Deutsch-europäische Literatur bis 1820*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1989.

PASSMORE John, *The perfectibility of man*, London, Duckworth, 1970.

PAUL Jean-Marie, « Des Lumières contrastées : Cassirer, Horckheimer et Adorno », *Revue germanique internationale* (3 : La crise des Lumières), 1995, pp. 83-101.

PEITSCH Helmut, *Georg Forster: Deutsche « Anteilnahme » an der europäischen Expansion über die Welt*, Berlin, Boston, De Gruyter, 2017.

PEITSCH Helmut, « Zum Verhältnis von Text und Instruktionen in Georg Forsters Reise um die Welt », *Georg-Forster-Studien* 10, 2005, pp. 77-123.

PEITSCH Helmut, *Georg Forster. A History of His Critical Reception*, New York, Peter Lang, 2001 (German Life and Civilization 34).

PEITSCH Helmut, *Georg Forsters « Ansichten vom Niederrhein »: zum Problem des Übergangs vom bürgerlichen Humanismus zum revolutionären Demokratismus*, Francfort sur le Main, Bern, Peter Lang, 1978.

PELIZAEUS Ludolf, « Wissen in Buchform. Rekonstruktionsversuch der Politik Georg Forsters als Bibliothekar in Mainz », *Georg-Forster-Studien* 13, 2008, pp. 73-97.

PÉNISSON Pierre, « Kant et Herder : « le recul d'effroi de la raison » », *Revue germanique internationale* (6), 21.12.2010, pp. 63-74.

PÉNISSON Pierre, « Le Traité sur l'origine de la langue et Rousseau », *Revue germanique internationale* (20), 2003, pp. 101-108.

PÉNISSON Pierre, « Introduction », in: HERDER Johann Gottfried, *Traité sur l'origine de la langue*, Paris, Flammarion, 1977, pp. 5-37.

PHILLIPSON Nicholas, « The Scottish Enlightenment », in: PORTER Roy et TEICH Mikuláš. (éds.), *The Enlightenment in national context*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 1981, pp. 19-40.

PICHOT André, *Expliquer la vie. De l'âme à la molécule*, Versailles, Quae, 2011.

POLLOK Anne, *Facetten des Menschen: zur Anthropologie Moses Mendelssohns*, Hambourg, Halle-Wittenberg, Univ. Diss., 2010 (Studien zum achtzehnten Jahrhundert 32).

POPPER Karl, *Logik der Forschung. Zur Erkenntnistheorie der modernen Naturwissenschaft*, Vienne, Springer, 1935 (Schriften zur wissenschaftlichen Weltauffassung 9).

PROMIES Wolfgang, « Georg Forster: citoyen du monde ou individu apatride? », *Revue germanique internationale* (3), 1995, pp. 71-81.

PROSS Wolfgang, « Diversité des faits et unité de vue. Herder et la construction de la philosophie de l'histoire au siècle des Lumières », *Revue germanique internationale* (20), 27.01.2011, pp. 47-71.

PROUST Jacques, *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, Albin Michel, 1995.

RASMUSSEN Detlef, *Der Weltumsegler und seine Freunde: Georg Forster als gesellschaftlicher Schriftsteller der Goethezeit*, Tübingen, G. Narr, 1988.

REED Terence James, *Light in Germany: Scenes from an Unknown Enlightenment*, Chicago, University of Chicago Press, 2015.

REITEMEYER Ursula, *Perfektibilität gegen Perfektion: Rousseaus Theorie gesellschaftlicher Praxis*, Münster, Lit, 1996.

RENAUT Alain, « Introduction », in: HERDER Johann Gottfried, *Histoire et cultures. Une autre philosophie de l'histoire. Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité (extraits)*, Paris, Flammarion, 2000, pp. 7-39.

REULECKE Anne-Kathrin, *Von null bis unendlich: literarische Inszenierungen naturwissenschaftlichen Wissens*, Böhlau Verlag Köln Weimar, 2008.

REUSCH Johann J. K., « Germans as Noble Savages and Castaways: Alter Egos and Alterity in German Collective Consciousness During the Long Eighteenth Century », *Eighteenth-Century Studies* 42 (1), 2008, pp. 91-129.

ROGER Jacques, *Pour une histoire des sciences à part entière*, Albin Michel, 2014.

ROGER Jacques, « Le Monde vivant », in: *Pour une histoire des sciences à part entière*, Paris, Albin Michel, 1995, pp. 192-224.

ROGER Jacques, *Buffon: un philosophe au Jardin du Roi*, Paris, Fayard, 1989.

ROGER Jacques, « La place de Buffon dans l'histoire des Sciences de la Terre », *Travaux du Comité français d'Histoire de la Géologie* 2 (3e série), 1988, pp. 81-88.

ROHLFING Helmut, « Göttinger Ausleihjournale als Quellen der Bibliotheksbenutzung », *Wolfenbütteler Notizen zur Buchgeschichte* 34 (1/2), 2009, pp. 27-44.

ROSENBERG Aubrey, « Charles Bonnet's Criticism of Rousseau's Second Discourse », *Pensée libre* (5), 1995, pp. 13-20.

ROY-MARRACCI Véronique, *La Correspondance littéraire de Grimm et Meister de 1776 à 1789*, Tours, Université François Rabelais - Tours, 1999.

RÜDIGER Axel, « Unendliche oder vollkommene Perfektibilität? Immanuel Kant, Georg Forster und Johann Adolf Dori über das ‚höchste Gut‘ und die Antinomie der praktischen Vernunft », in: BARON Konstanze et SOBOTH Christian, *Perfektionismus und Perfektibilität. Sollzustände in Pietismus und Aufklärung*, Hambourg, 2014.

RÜDIGER Axel, « Die „Passion des Realen“ zwischen Lebensphilosophie und Sozialwissenschaft: Georg Forster und die Berliner „Idéologues“ Saul Ascher und Friedrich Buchholz », *Georg-Forster-Studien* 18, 2013, pp. 33-82.

RÜDIGER Axel, « „Die Revolution ist [...] die Revolution“. Georg Forster über Sprache, Politik und Aufklärung », *Georg-Forster-Studien* 17, 2012, pp. 121-170.

RÜDIGER Axel, « Produktive Negativität: Die Rolle des Perfektionismus im deutschen Aufklärungsdenken zwischen Pufendorf und Kant », *Deutsche Zeitschrift für Philosophie* 58 (5), 2010, pp. 721-740.

RÜDIGER Axel, « Perfektibilität (Kant, Forster, Dori) », <<http://axel-ruediger.blogspot.fr/p/blog-page.html>>, consulté le 23.03.2015.

RUPP-EISENREICH Britta, « Aux “origines” de la Völkerkunde allemande: De la Statistik à l’Anthropologie de Georg Forster », in: RUPP-EISENREICH Britta (éd.), *Histoires de l’anthropologie (XVIIe-XIXe siècles)*, Paris, Klincksieck, 1984, pp. 89-115.

SAHMLAND Irmtraut, « Bruder Amadeus - Johann Georg Forster als Gold- und Rosenkreuzer », *Georg-Forster-Studien* 3, 1999, pp. 67-118.

SAINÉ Thomas P., *Von der Kopernikanischen bis zur Französischen Revolution: die Auseinandersetzung der deutschen Frühaufklärung mit der neuen Zeit*, Berlin, E. Schmidt, 1987.

SALMONOWICZ Stanislaw, « Georg Forster und sein Polenbild: Kosmopolitismus und nationales Stereotyp », *Medizinhistorisches Journal* 23 (3/4), 1988, pp. 277-290.

SAUERLAND Karol, « Die Reflexionen des Weltumseglers, Reisenden und Revolutionärs über die Vernunft », *Georg-Forster-Studien* 15, 2010, pp. 95-103.

SAUSSURE Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1971.

SAVIOZ Raymond, *La philosophie de Charles Bonnet de Genève*, Vrin, 1948.

SCHEEL Heinrich, « Die Begegnung deutscher Aufklärer mit der Revolution », in: *Sitzungsberichte des Plenums und der Klassen der Akademie der Wissenschaften der DDR*, Berlin, Akademie-Verlag, 1973.

SCHEIBE Siegfried, « Erläuterungen: Einführung. Entstehung- und Wirkungsgeschichte der einzelnen Texte », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, pp. 375-471.

SCHEUER Helmut, « “Apostel der Völkerfreiheit” oder “Vaterlandsverräter”? - Georg Forster und die Nachwelt », *Georg-Forster-Studien* 1, 1997, pp. 1-18.

SCHEWELEIT Eva, *Naturauffassung, Perfektibilitätsidee und Fortschrittsdenken im Werk Georg Forsters*, Berlin, 1987.

SCHIEWE Jürgen, « Joachim Heinrich Campes Verdeutschungsprogramm. Überlegungen zu einer Neuinterpretation des Purismus um 1800 », *Deutsche Sprache* 16 (1), 1988, pp. 17-33.

SCHILLINGER Jean et ALEXANDRE Philippe, *Le Barbare: images phobiques et réflexions sur l'altérité dans la culture européenne*, Bern, New York, Peter Lang, 2008.

SCHINGS Hans-Jürgen (éd.), *Der ganze Mensch: Anthropologie und Literatur im 18. Jahrhundert*, Stuttgart, Weimar, J. B. Metzler, 1994.

SCHIROK Edith, *Georg Forster und die Französische Revolution. Eine Untersuchung zum Verhältnis von theoretischer Beurteilung und politischer Aktivität*, Fribourg-en-Brigau, Univ. Diss., 1972.

SCHLOBACH Jochen, « Progrès », in: *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, France, Presses universitaires de France, 1997, pp. 905-909.

SCHULTZ Helga, « Georg Forster und Polen - Irritationen und Vorurteile; Gedenkband für Michael Weinzierl », in: BADER-ZAAR Brigitta, GRANDNER Margarete et SAURER Edith, *Auf dem Weg in die Moderne - Radikales Denken, Aufklärung und Konservatismus*, Innsbruck, Studien Verlag, 2007, pp. 47-63.

SCHWARZ Anja, « Linien im Sand. Der Südseestrand als Begegnungsraum bei James Cook und Georg Forster », *Zeitschrift für Kulturwissenschaften Räume* (2), 2008, pp. 53-63.

SCHWARZ Astrid, *Georg Forster: 1754-1794: zur Dialektik von Naturwissenschaft, Anthropologie, Philosophie und Politik in der deutschen Spätaufklärung; Kontinuität und Radikalisierung seiner Weltanschauung vor dem Hintergrund einer ganzheitlichen Werkinterpretation*, Aix-la-Chapelle, Mainz, 1998.

SEBASTIANI Silvia, « L'orang-outang, l'esclave et l'humain : une querelle des corps en régime colonial », *L'Atelier du Centre de recherches historiques. Revue électronique du CRH* (11), 08.07.2013. En ligne: <<https://doi.org/10.4000/acrh.5265>>, consulté le 01.03.2017.

SEGEBERG Harro, « Literarischer Jakobinismus in Deutschland. Theoretische und methodische Überlegungen zur Erforschung der radikalen Spätaufklärung », in: LUTZ Bernd (éd.), *Deutsches Bürgertum und literarische Intelligenz 1750-1800*, vol. 3, Stuttgart, J.B. Metzler, 1974, pp. 509-552.

SELBMANN Rolf, *Der deutsche Bildungsroman*, Stuttgart, Weimar, J. B. Metzler, 1994.

SLOAN Phillip R., « The Buffon-Linnaeus Controversy », *Isis* 67 (3), 1976, pp. 356-375.

SOBOLEVA Maja, « Der Begriff der Tatsache in der Kant-Forster-Kontroverse », in: GODEL Rainer et STIENING Gideon (éds.), *Klopffechtereien - Missverständnisse - Widersprüche?: Methodische und methodologische Perspektiven auf die Kant-Forster-Kontroverse*, Munich, Wilhelm Fink, 2011, pp. 119-132.

SONNEMANN Ulrich, « Georg Forster und der Dank des Vaterlands », in: GARBER Jörn, GESAMTHOCHSCHULE KASSEL, WISSENSCHAFTLICHES ZENTRUM II et al. (éds.), *1789: deutsche Erfahrungen mit einer fremden Revolution*, Kassel, Gesamthochschul-Bibliothek Kassel, 1990.

SORKIN David, « Wilhelm Von Humboldt: The Theory and Practice of Self-Formation (Bildung), 1791-1810 », *Journal of the History of Ideas* 44 (1), 01.1983, pp. 55-73.

SOULSBY Basil Harrington et SHERBORN Charles Davies, *A catalogue of the works of Linnaeus (and publications more immediately relating thereto) preserved in the libraries of the British museum (Bloomsbury) and the British museum (Natural history) (South Kensington)*, London, Trustees of the British Museum, 1933.

SPECHT Rainer, « Nisus », in: *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, vol. 6 : Mo-O, Bâle, Schwabe, 1984, pp. 857-866.

SPECK Reto, *Unity, diversity and eurocentrism: Georg Forster on anthropology and history of mankind*, 2003.

STAAB Joseph, « Der Weinbau im Rheingau am Ende des 18. Jahrhunderts. Zu Georg Forsters Kritik von 1790 », *Georg-Forster-Studien* 5, 2000, pp. 17-34.

STAROBINSKI Jean, « Notes et variantes. Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité », in: ROUSSEAU Jean-Jacques, *Œuvres complètes : Du contrat social. Écrits politiques*, vol. 3, Paris, Gallimard, 1964 (Bibliothèque de la Pléiade 169), pp. 1285-1389.

STAROBINSKI Jean, « Rousseau et Buffon », *Gesnerus* XXI (1/2), 1964, pp. 83-94.

STEINER Gerhard, « Der “Geist freier Fortschreitung” im Brief und Essay Georg Forsters », in: RASMUSSEN Detlef, *Der Weltumsegler und seine Freunde: Georg Forster als gesellschaftlicher Schriftsteller der Goethezeit*, Tübingen, G. Narr, 1988, pp. 1-11.

STEINER Gerhard, « Kalidasas Sakontala oder die deutsche Entdeckung Indiens », in: RASMUSSEN Detlef, *Der Weltumsegler und seine Freunde: Georg Forster als gesellschaftlicher Schriftsteller der Goethezeit*, Tübingen, G. Narr, 1988, pp. 59-69.

STEINER Gerhard, *Freimaurer und Rosenkreuzer - Georg Forsters Weg durch Geheimbünde: neue Forschungsergebnisse auf Grund bisher unbekannter Archivalien*, Berlin, Akad.-Verl., 1985.

STEINER Gerhard, « Georg Forsters “Reise um die Welt” », in: FORSTER Georg, *Reise um die Welt*, Francfort sur le Main, Insel, 1983, pp. 1015-1039.

STEINER Gerhard, *Georg Forster*, Stuttgart, Metzler, 1977.

STEINER Gerhard, « Erläuterungen: Einführung », in: *Werke: Kleine Schriften zu Kunst und Literatur. Sakontala*, vol. 7, Berlin, Akad.-Verl., 1963.

STRACK Thomas, « Philosophical Anthropology on the Eve of Biological Determinism: Immanuel Kant and Georg Forster on the Moral Qualities and Biological Characteristics of the Human Race », *Central European History* 29 (3), 01.01.1996, pp. 285-308.

STRACK Thomas, *Exotische Erfahrung und Intersubjektivität: Reiseberichte im 17. und 18. Jahrhundert. Genregeschichtliche Untersuchung zu Adam Olearius, Hans Egede, Georg Forster*, Paderborn, Igel Verlag Wissenschaft, 1994.

TINLAND Franck, *L’homme sauvage: homo ferus et homo sylvestris de l’animal à l’homme*, Paris, L’Harmattan, 2003.

TRAUTMANN-WALLER Céline, « Anthropologie des Lumières et exploration scientifique: le voyage autour du monde de Georg Heinrich von Langsdorff (1803-1807) », in: PELLETIER Nicole et MERLIO Gilbert (éds.), *Les Lumières: un héritage et une mission. Hommage à Jean Mondot*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2012, pp. 321-339.

TRUNZ Erich, « Anmerkungen zu S. 149-152 », in: GOETHE Johann Wolfgang von, *Werke Kommentare und Register. Hamburger Ausgabe in 14 Bänden*, vol. 1: Gedichte und Epen 1, Munich, Beck, 1981, pp. 562-563.

TUBACH Frederic C., « Perfectibilité: der zweite Diskurs Rousseaus und die deutsche Aufklärung », *Etudes germaniques* 15 (2), 1960.

UHLIG Ludwig, « Herder und Georg Forster: Affinitäten und gegenseitige Anregungen », *Georg-Forster-Studien* 17, 2012, pp. 211-242.

UHLIG Ludwig, « Hominis historia naturalis: Georg Forsters Vorlesung von 1786/87 im Zusammenhang seiner Anthropologie », in: LEHFELDT Werner (éd.), *Studien zur Wissenschafts- und zur Religionsgeschichte*, vol. 10, Berlin, De Gruyter, 2011, pp. 159-221.

UHLIG Ludwig, « Die Südseevölker und Georg Forsters Rassenbegriff », *Georg-Forster-Studien* 15, 2010, pp. 137-172.

UHLIG Ludwig, « Erkenntnisfortschritt und Traditionsbindung in Georg Forsters naturwissenschaftlichem Werk », *Georg-Forster-Studien* 15, 2010, pp. 55-75.

UHLIG Ludwig, « Georg Forster in Kassel - Der Gelehrte an der Fürstenresidenz », *Philippia* 14 (3), 2010, pp. 231-240.

UHLIG Ludwig, *Georg Forster: Lebensabenteuer eines gelehrten Weltbürgers (1754-1794)*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2004.

UHLIG Ludwig, « Antinomien der Politik. Georg Forsters Weg zur Revolution », *Historische Zeitschrift* 274 (2), 01.04.2002, pp. 329-365.

UHLIG Ludwig, « Georg Forster und seine deutschen Zeitgenossen », *Georg-Forster-Studien* 1, 1997, pp. 155-170.

UHLIG Ludwig, *Georg Forster. Einheit und Mannigfaltigkeit in seiner geistigen Welt*, Tübingen, Niemeyer, 1965.

URS SOMMER Andreas, « Geschichtsphilosophie und „Perfectibilität“ der Menschheit bei Johann Nikolaus Tetens », in: STIENING Gideon et THIEL Udo (éds.), *Johann Nikolaus Tetens*

(1736-1807). *Philosophie in der Tradition des europäischen Empirismus*, Berlin, Boston, De Gruyter, 2014, pp. 285-302.

VOßKAMP Wilhelm, « Perfectibilité und Bildung. Zu den Besonderheiten des deutschen Bildungskonzepts im Kontext der europäischen Utopie- und Fortschrittsdiskussion », in: JÜTTNER Siegfried et SCHLOBACH Jochen (éds.), *Europäische Aufklärung(en): Einheit und nationale Vielfalt*, Hambourg, F. Meiner, 1992, pp. 117-126.

WALLMANN Johannes, *Der Pietismus*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1990.

WASZEK Norbert, *L'Écosse des Lumières: Hume, Smith, Ferguson*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.

WASZEK Norbert, « La « tendance à la sociabilité » (Trieb der Geselligkeit) chez Christian Garve », *Revue germanique internationale* (18), 2002, pp. 71-85.

WATTS Michael R., *The Dissenters. From the Reformation to the French Revolution*, vol. 1, Oxford, Clarendon Press, 1978.

WEIGEL Sigrid, « An der Schwelle von Kultur und Natur. Epigenetik und Evolutionstheorie », in: GERHARDT Volker et NIDA-RÜMELIN Julian (éds.), *Evolution in Natur und Kultur*, Berlin, New York, de Gruyter, 2010, pp. 103-123.

WEIGEL Sigrid, *Genea-Logik. Generation, Tradition und Evolution zwischen Kultur- und Naturwissenschaften*, Wilhelm Fink Verlag, Munich, 2006.

WEST Hugh, « The limits of enlightenment anthropology: Georg Forster and the Tahitians », *History of European Ideas* 10 (1989), 1989, pp. 147-160.

WILBUR Earl Morse, *A History of Unitarianism: In Transylvania, England and America*, vol. 2, Cambridge, Harvard University Press, 1952.

WILLIAMS Christiane Küchler, *Erotische Paradiese: zur europäischen Südseerezeption im 18. Jahrhundert*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2004.

WILSON Judith, « Abjection, subjection, redemption: Georg Forster's and Therese Huber's Perspectives on the Penal Colony », *Georg-Forster-Studien* 14, 2009, pp. 135-187.

WINKELMANN Dirk, *Selbstbeschreibungen der Vormoderne Theorietyptologien und ästhetische Reflexionen gesellschaftlicher Ausdifferenzierung bei Schiller, Novalis, Forster und Marx*, Francfort sur le Main, Berlin, Peter Lang, 1998.

WINSTON Michael E., *From Perfectibility to Perversion: Meliorism in Eighteenth-century France*, New York, Peter Lang, 2005.

WINTER Eduard, *Über die Perfektibilität des Katholizismus: grundsätzliche Erwägungen in Briefen von Pascal, Bolzano, Brentano und Knoll*, Berlin, Akademie-Verlag, 1971.

WOZNICKI Andrew N., « Theanthropy and Perfectibility of Man », *Dialogue and Humanism: The Universalist Journal* 1 (2), 1991, pp. 143-166.

WUTHENOW Ralph-Rainer, « Enzyklopädische Reisebeschreibung: Georg Forsters “Ansichten vom Niederrhein...” », *Georg-Forster-Studien* 1, 1997, pp. 85-100.

WUTHENOW Ralph-Rainer, « “Ein Hauch von Philosophie”. Naturgesetzlichkeit und Perfektibilität bei Georg Forster », in: SCHMIDT Alfred, LUTZ-BACHMANN Matthias et SCHMID NOERR Gunzelin, *Die Unnatürlichkeit der Natur: über die Sozialität der Natur und die Natürlichkeit der Sozialen : eine Sammlung zu Alfred Schmidts 60. Geburtstag*, Francfort sur le Main, Nexus, 1991, pp. 21-43.

ZANTOP Susanne, *Kolonialphantasien im vorkolonialen Deutschland (1770-1870)*, Erich Schmidt Verlag, Berlin, 1999.

ZANTOP Susanne, *Colonial Fantasies: Conquest, Family, and Nation in Precolonial Germany, 1770-1780*, Durham, Londres, Duke University Press, 1997.

ZHANG Chunjie, « Georg Forster in Tahiti: Enlightenment, Sentiment and the Intrusion of the South Seas », *Journal for Eighteenth-Century Studies* 36.2, 2013, pp. 263-277.

III) Articles de dictionnaires et d'encyclopédies

ADELUNG Johann Christoph, « vervollkommen », in: *Grammatisch-kritisches Wörterbuch der Hochdeutschen Mundart*, vol. 4, Seb-Z, Leipzig, 1801, p. 1167.

ADELUNG Johann Christoph, « Neugier, oder Neugierde », in: *Versuch eines vollständigen Wörterbuches der hochdeutschen Mundart, mit beständiger Vergleichung der übrigen Mundarten*, vol. 3, M-Scr, Vienne, 1798, p. 478.

ADELUNG Johann Christoph, « Besinnen », in: *Versuch eines vollständigen Wörterbuches der hochdeutschen Mundart, mit beständiger Vergleichung der übrigen Mundarten*, vol. 1, A-E, Vienne, 1793, pp. 912-915.

ADELUNG Johann Christoph, « Besonnenheit », in: *Versuch eines vollständigen Wörterbuches der hochdeutschen Mundart, mit beständiger Vergleichung der übrigen Mundarten*, vol. 1, A-E, Vienne, 1793, pp. 916-918.

ADELUNG Johann Christoph, « vervollkommen », in: *Versuch eines vollständigen Wörterbuches der hochdeutschen Mundart, mit beständiger Vergleichung der übrigen Mundarten*, vol. 4, Seb-Z, Vienne, 1780, pp. 1167-1168.

ADELUNG Johann Christoph, « Witz », in: *Versuch eines vollständigen Wörterbuches der hochdeutschen Mundart, mit beständiger Vergleichung der übrigen Mundarten*, vol. 4, Seb-Z, Vienne, 1780, pp. 1586-1587.

CAMPE Joachim Heinrich, « vervollkommen », in: *Wörterbuch der deutschen Sprache*, vol. 5, U-Z, Braunschweig, Schulbuchhandlung, 1811, p. 394.

CAMPE Joachim Heinrich, « vollkommenen, vollkommenen », in: *Wörterbuch der deutschen Sprache*, vol. 5, U-Z, Braunschweig, Schulbuchhandlung, 1811, p. 442.

ERXLEBEN Maria, « Faktum », in: *Goethe-Wörterbuch*, vol. 3, Stuttgart, Berlin, Cologne, Kohlhammer, 1998, pp. 532-533.

GRIMM Jacob et GRIMM Wilhelm, « verhältnis », in: *Deutsches Wörterbuch*, vol. 25, Leipzig, Hirzel, 1956, pp. 515-518.

GRIMM Jacob et GRIMM Wilhelm, « vervollkommen », in: *Deutsches Wörterbuch*, vol. 25, Leipzig, Hirzel, 1956, pp. 2058-2059.

GRIMM Jacob et GRIMM Wilhelm, « Noth », in: *Deutsches Wörterbuch*, vol. 13, Leipzig, Hirzel, 1889, pp. 905-921.

GRIMM Jacob et GRIMM Wilhelm, « Erstarrung », in: *Deutsches Wörterbuch*, vol. 3, Leipzig, Hirzel, 1862, p. 996.

GRIMM Wilhelm et GRIMM Jacob, « Besonnenheit », in: *Deutsches Wörterbuch*, vol. 1, Leipzig, Hirzel, 1854, p. 1634.

HOFFMANN Carl Otto, « Witz », in: *Dr. Johann Georg Krünitz's ökonomisch-technologische Encyclopädie, oder allgemeines System der Staats-, Stadt-, Haus- und Landwirthschaft, und der Kunstgeschichte, in alphabetischer Ordnung*, vol. 239, Berlin, Pauli, 1857, pp. 471-474.

KRÜNITZ Johann Georg, « Leibes-Frucht », in: *Ökonomisch-technologische Encyklopädie, oder Allgemeines System der Staats-, Stadt-, Haus- und Landwirtschaft und der Kunstgeschichte*, vol. 72, Berlin, Pauli, 1797, pp. 1-75.

KRÜNITZ Johann Georg, « Lecker-Bissen », in: *Ökonomische Encyklopädie oder Allgemeines System der Staats-, Stadt-, Haus- und Landwirtschaft*, vol. 67, Berlin, Pauli, 1795, pp. 602-630.

KRÜNITZ Johann Georg, *Ökonomische Encyklopädie oder Allgemeines System der Staats-, Stadt-, Haus- und Landwirtschaft*, Berlin, Pauli, 1773.

ÖKONOMISCHE GESELLSCHAFT (BERN), *Encyclopédie oeconomique ou système général: 1° d'oeconomie rustique ... 2° d'oeconomie domestique ... 3° d'oeconomie politique ...*, Yverdon, 1771.

VALMONT DE BOMARE Jacques-Christophe, *Dictionnaire raisonné universel d'Histoire naturelle*, Paris, Didot, 1764.

WOLFF Samuel Lee, « XXII. Divines and Moralists, 1783-1860 », in: WARD Adolphus William, WALLER Alfred Rayney, TRENT William Peterfield et al., *The Cambridge History of*

English and American Literature, vol. 16: Early National Literature, Part II; Later National Literature, Part I, New York, G. P. Putnam's Sons, 1907.

ZEDLER Johann Heinrich, *Grosses vollständiges Universallexicon aller Wissenschaften und Künste*, Halle, Leipzig, 1732.

« to improve, v. 2 », in: *Oxford English Dictionary online*, Oxford, Oxford University Press, 2017. En ligne: <<http://www.oed.com/view/Entry/92855>>, consulté le 28.03.2017.

IV) Usuels et ressources électroniques

BLUMENBACH Johann Friedrich, « Blumenbach_Briefregesten », <http://www.blumenbach-online.de/fileadmin/wikiuser/Daten_Digitalisierung/Briefregesten/Blumenbach_Briefregesten.html>, consulté le 27.11.2016.

BRUNNER Otto, CONZE Werner et KOSELLECK Reinhart, *Geschichtliche Grundbegriffe; historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland.*, Stuttgart, Klett, 1972.

BUFFON Georges-Louis Leclerc, comte de, « Buffon et l'histoire naturelle : l'édition en ligne », <<http://www.buffon.cnrs.fr/>>, consulté le 27.11.2016.

CASSIN Barbara, *Vocabulaire européen des philosophies: dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Seuil, 2004.

DELON Michel, *Dictionnaire européen des Lumières*, 1. éd., Paris, Presses Universitaires de France, 1997 (Grands dictionnaires).

FORSTER Georg, « Johann Reinhold Forster's [...] Reise um die Welt. Bd. 1. Berlin, 1778 », *Deutsches Textarchiv*, 2008, <http://www.deutschestextarchiv.de/book/show/forster_reise01_1778>, consulté le 04.06.2020.

FORSTER Georg, « Johann Reinhold Forster's [...] Reise um die Welt. Bd. 2. Berlin, 1780 », *Deutsches Textarchiv*, 2008, <http://www.deutschestextarchiv.de/book/show/forster_reise02_1780>, consulté le 04.06.2020.

HELLMANN Marcus, « Akademieprojekt "Gelehrte Journale und Zeitungen als Netzwerke des Wissens im Zeitalter der Aufklärung" », 13.06.2014, <<http://gelehrte-journale.adw-goe.de/startseite/>>, consulté le 06.11.2014.

KRÜNITZ Johann Georg, « Oeconomische Encyclopädie online », <<http://www.kruenitz1.uni-trier.de/>>, consulté le 27.11.2018.

LINNÉ Carl von, « The Linnaean correspondence », *The Linnaean correspondence, an electronic edition prepared by the Swedish Linnaeus Society, Uppsala, and published by the Centre international d'étude du XVIIIe siècle, Ferney-Voltaire*, <<http://linnaeus.c18.net>>, consulté le 27.11.2016.

NADEAU Robert, *Vocabulaire technique et analytique de l'épistémologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1999.

REICHARDT Rolf, SCHMITT Eberhard et LÜSEBRINK Hans-Jürgen, *Handbuch politisch-sozialer Grundbegriffe in Frankreich 1680-1820*, München, Oldenbourg, 1985.

SCHREIBER Michael, « Johann Georg Adam Forster (1754-1794) », *Germersheimer Übersetzerlexikon*, <http://uelex.de/artiklar/Johann_Georg_Adam_FORSTER>, consulté le 26.10.2018.

« Biodiversity Heritage Library », <<http://www.biodiversitylibrary.org/>>, consulté le 21.10.2016.

« Deutsches Textarchiv », <<http://www.deutschestextarchiv.de/>>, consulté le 21.11.2017.

« Digitale Bibliothek- Mecklenburg-Vorpommern », <<http://www.digitale-bibliothek-mv.de/viewer/>>, consulté le 10.07.2018.

« GJZ 18: Alle Datensätze », <<http://gelehrte-journale.adw-goe.de/startseite/>>, consulté le 06.11.2014.

« Korpora.org: Bereitstellung und Pflege von Kants Gesammelten Werken in elektronischer Form », <<https://korpora.zim.uni-duisburg-essen.de/kant/>>, consulté le 16.07.2018.

« Projet Dissenting Academies », <<http://www.qmulreligionandliterature.co.uk/research/the-dissenting-academies-project/>>, consulté le 06.09.2019.

« Rezensionenindex 18. Jahrhundert », <<http://idr18.adw-goettingen.gwdg.de/index.html>>, consulté le 06.11.2014.

« UB Bielefeld: Zeitschriften der Aufklärung », <<http://www.ub.uni-bielefeld.de/diglib/aufklaerung/>>, consulté le 06.11.2014.

« Wörterbuchnetz », <<http://www.woerterbuchnetz.de/cgi-bin/WBNetz/setupStartSeite.tcl>>, consulté le 21.11.2017.

V) Bibliographies

- FIEDLER Horst, *Georg-Forster-Bibliographie 1767 bis 1970*, Akademie-Verl., 1971.
- GENET-VARCIN Emilienne et ROGER Jacques, « Bibliographie de Buffon », in: BUFFON Georges Louis Leclerc comte de, *Oeuvres philosophiques de Buffon*, Paris, PUF, 1954.
- HOLZAPFEL Kathrin, « Georg-Forster-Bibliographie - Fortsetzung », *Georg-Forster-Studien* 17, 2012, pp. 267-271.
- HOLZAPFEL Kathrin, « Georg-Forster-Bibliographie - Fortsetzung », *Georg-Forster-Studien* 16, 2011, pp. 281-284.
- HOLZAPFEL Kathrin, « Georg-Forster-Bibliographie - Fortsetzung », *Georg-Forster-Studien* 14, 2009, pp. 209-224.
- JACOB Nicole et SCHNEIDER Matthias, « Georg-Forster-Bibliographie - Fortsetzung », *Georg-Forster-Studien* 3, 1999, pp. 297-300.
- KACZMAREK Viktoria, « Georg-Forster-Bibliographie - Fortsetzung », *Georg-Forster-Studien* 13, 2008, pp. 313-318.
- KLENKE Claus-Volker, « Georg-Forster-Bibliographie. Einige Nachträge zur Bibliographie von 1994 », *Georg-Forster-Studien* 1, 1997, pp. 177-189.
- KLENKE Claus-Volker, « Georg-Forster-Bibliographie 1970-1993 », in: GARBER Jörn, HEINTZE Dieter et GEORG FORSTER-GESELLSCHAFT (éds.), *Georg Forster in interdisziplinärer Perspektive: Beiträge des Internationalen Georg Forster-Symposiums in Kassel, 1. bis 4. April 1993*, Berlin, Akademie Verlag, 1994, pp. 342-409.
- KRAUS Daniela, « Georg-Forster-Bibliographie - Fortsetzung », *Georg-Forster-Studien* 11, 2006, pp. 625-630.
- KREIMENDAHL Ilka, « Georg-Forster-Bibliographie - Fortsetzung », *Georg-Forster-Studien* 10, 2005, pp. 321-326.
- KREIMENDAHL Ilka, « Georg-Forster-Bibliographie - Fortsetzung », *Georg-Forster-Studien* 9, 2004, pp. 269-275.
- KREIMENDAHL Ilka, « Georg-Forster-Bibliographie - Fortsetzung », *Georg-Forster-Studien* 8, 2003, pp. 249-254.
- KREIMENDAHL Ilka, « Georg-Forster-Bibliographie - Fortsetzung », *Georg-Forster-Studien* 7, 2002, pp. 291-296.
- LENNERTZ Jacoba et RUDOLPH Miriam, « Georg-Forster-Bibliographie - Fortsetzung », *Georg-Forster-Studien* 6, 2001, pp. 339-342.
- MEYWIRTH Anna-Carina, « Neue Literatur zu Georg Forster », *Georg-Forster-Studien* 19, 2014, pp. 233-235.

MEYWIRTH Anna-Carina, « Georg-Forster-Bibliographie - Fortsetzung », *Georg-Forster-Studien* 18, 2013, pp. 259-262.

MEYWIRTH Anna-Carina, « Georg-Forster-Bibliographie - Fortsetzung », *Georg-Forster-Studien* 15, 2010, pp. 175-178.

RUDOLPH Miriam, « Georg-Forster-Bibliographie - Fortsetzung », *Georg-Forster-Studien* 5, 2000, pp. 231-234.

SCHÄFER Gerrit, « Georg-Forster-Bibliographie - Fortsetzung », *Georg-Forster-Studien* 2, 1998, pp. 189-195.

SCHLÄFER Gerrit, « Georg-Forster-Bibliographie - Fortsetzung », *Georg-Forster-Studien* 4, 2000, pp. 241-244.

THISSEN Rebekka, « Georg-Forster-Bibliographie - Fortsetzung », *Georg-Forster-Studien* 12, 2007, pp. 371-378.

Index des auteurs et personnages cités

Adelung, Johann Christoph, 86, 87, 88, 89, 128, 153, 363, 364, 372

Alembert, Jean Le Rond d', 469, 470, 526, 597

Aquin, Thomas d', 411

Aristote, 21, 119, 254, 256, 285, 286

Banks, Joseph, 68, 71, 183

Basedow, Johann Bernhard, 613

Bergius, Bengt, 296, 297

Bertuch, Friedrich Justin, 77, 537

Biester, Johann Erich, 16, 73, 74, 123, 183, 373

Bilfinger, Georg Bernhard, 1

Blumenbach, Johann Friedrich, 3, 7, 36, 71, 76, 115, 128, 136, 173, 188, 189, 208, 226, 239, 241, 253, 254, 255, 256, 258, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 269, 270, 271, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 282, 284, 285, 286, 287, 295, 321, 370, 371, 398, 399, 400, 407, 422, 476, 478, 479, 557, 558, 602, 645

Bonnet, Charles, 29, 173, 257, 261, 267, 341, 342, 358, 553, 554, 555, 556

Bory de Saint-Vincent, Jean-Baptiste, 475, 478

Bougainville, Louis-Antoine de, 44, 149, 304, 527, 528, 529, 530

Buffon, Louis Leclerc de, 10, 20, 33, 38, 40, 43, 46, 49, 112, 114, 118, 121, 128, 136, 154, 158, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 230, 231, 232, 234, 235, 236, 237, 238, 240, 242, 243, 252, 264, 265, 266, 293, 306, 313, 323, 329, 330, 331, 332, 333, 341, 342, 353, 374, 375, 378, 380, 400, 401, 416, 440, 452, 474, 477, 478, 495, 526, 533, 546, 551, 553, 557, 558, 561, 589, 594, 595, 628

Buonamici, Francesco, 285

Campe, Joachim Heinrich, 3, 87, 88, 89, 630

Camper, Petrus, 71, 216

Charlevoix, Pierre François-Xavier de, 198, 200

Cicéron, 206

Colomb, Christophe, 199, 404

Condorcet, Jean-Antoine-Nicolas de Caritat de, 1, 66, 184, 355, 573, 640, 648

Cook, James, 33, 51, 56, 68, 73, 93, 95, 96, 133, 138, 170, 243, 323, 325, 336, 393, 404, 416, 417, 446, 450, 468, 470, 473, 517, 591, 605

Darwin, Charles, 107, 257, 558, 649

Daubenton, Louis Jean-Marie, 211

Descartes, René, 46, 47, 109, 110, 111, 118, 119, 202, 243, 276, 352, 538, 556, 557

Diderot, Denis, 526, 527, 528, 529, 530, 555

Douglas, John, 167, 452, 517, 518, 519, 520, 522, 532, 543, 566, 591, 592, 593, 652

Eberhard, Johann August, 10, 412

Ferguson, Adam, 6, 44, 251, 275, 340, 398, 399, 542, 551, 559, 560, 561, 562, 563, 600

Forster, Johann Reinhold, 16, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 67, 68, 71, 73, 83, 85, 91, 92, 93, 96, 97, 99, 100, 104, 105, 113, 118, 137, 142, 144, 145, 146, 147, 149, 154, 156, 162, 169, 170, 176, 186, 187, 188, 189, 210, 211, 260, 297, 377, 381, 382, 385, 386, 397, 416, 442, 460

Forster, Therese, 18, 76, 77, 213, 268, 368, 395, 594, 633

Francke, August Hermann, 52

Garve, Christian, 275, 398, 399, 560, 591, 600

Gatterer, Johann Christoph, 255

Genty, Louis, 427

Gervinus, Georg Gottfried, 19

Gilibert, Jean-Emmanuel, 259

Gmelin, Johann Friedrich, 72, 108, 113, 188, 189, 417

Goethe, Johann Wolfgang von, 19, 75, 125, 291, 292, 318, 499

Grimm, Frédéric Melchior, 184, 185

Grimm, Jacob et Wilhelm, 307, 364, 372, 373, 374, 377, 625

Hales, Stephen, 209

Haller, Albrecht von, 257, 261, 267, 556

Helvétius, Claude Adrien, 29, 317, 404, 405, 406, 596

Herder, Johann Gottfried, 6, 7, 10, 31, 32, 43, 77, 79, 88, 115, 118, 136, 164, 234, 236, 266, 267, 268, 270, 271, 272, 273, 299, 300, 311, 314, 316, 318, 354, 357, 360, 361, 362, 363, 364, 367, 368, 369, 371, 423, 436, 440, 443, 461, 476, 479, 482, 483, 494, 499, 500, 502, 503, 504, 553, 564, 646, 648

Heyne, Christian Gottlob, 72, 76, 77, 213, 255, 368, 395, 404, 417, 482, 490, 520

Hobbes, Thomas, 560

Horace, 537

Humboldt, Wilhelm von, 499

Iselin, Isaak, 3, 5, 136, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 413, 455, 589

Isert, Paul Erdmann, 490

Jacobi, Friedrich Heinrich, 155, 156, 164, 270, 368, 406, 484, 548, 588, 605

Joseph II, 575, 577, 578, 579, 581, 608, 609, 620

Kalidasa, 33, 499, 500

Kant, Immanuel, 7, 10, 16, 23, 31, 39, 43, 73, 77, 103, 118, 121, 122, 123, 130, 134, 135, 136, 141, 180, 196, 246, 263, 291, 307, 308, 320, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 415, 423, 424, 425, 431, 432, 433, 434, 438, 440, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 490, 491, 492, 494, 495, 503, 508, 511, 512, 558, 561, 563, 607, 608

Krünitz, Johann Georg, 14, 128, 286, 297

Lange, Johann Joachim, 34, 52, 53, 104, 105

Lavater, Johann Caspar, 158, 309

Leibniz, Gottfried Wilhelm, 118, 208, 247, 272, 316, 502, 504, 555, 556

Lessing, Gotthold Ephraim, 3, 10, 11, 29, 57, 319, 320, 343, 344, 550

Levaillant, François, 388

Lichtenberg, Georg Christoph, 7, 17, 72, 75, 76, 186, 187, 188, 189, 208, 210, 255, 258, 261, 296, 308, 309, 310, 417, 476

Linné, Carl von, 10, 34, 42, 47, 49, 51, 52, 53, 54, 55, 60, 71, 79, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 111, 112, 113, 114, 115, 118, 120, 127, 173, 174, 176, 177, 178, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 215, 216, 224, 240, 255, 475, 477, 479, 546, 547, 557, 569, 645

Locke, John, 62, 124, 196, 533

Lomonossov, Mikhaïl, 48, 51

Marmontel, Jean-François, 412

Martini, Friedrich Heinrich Wilhelm, 179

Meares, John, 166, 167, 171, 452, 522, 531, 532, 566

Meiners, Christoph, 3, 11, 33, 41, 72, 77, 115, 129, 134, 136, 141, 255, 293, 301, 311, 326, 327, 328, 349, 440, 453, 454, 472, 474, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 492, 493, 494, 495, 496, 515, 546, 547, 548, 651, 654

Mendelssohn, Moses, 2, 3, 11, 29, 43, 73, 156, 158, 343, 344

Merck, Johann Heinrich, 75, 155, 228

Michaelis, Christian Benedikt, 52

Montesquieu, Charles-Louis de Secondat de, 11, 226, 478, 526, 579

Moritz, Karl Philipp, 19, 125

Müller, Johannes von, 603

Murray, Johann Andreas, 188, 189, 255

Newton, Isaac, 43, 46, 47, 62, 111, 118, 119, 123, 209, 239, 240, 241, 242, 243, 247, 248, 249, 250, 251, 257, 263, 265, 266, 278, 311, 379, 411, 465, 469, 470, 533, 546, 556, 557, 633, 634, 649

Nicolai, Friedrich, 73, 74, 158, 368, 412

Nisbet, Richard, 325, 326, 409, 438, 453, 481, 603

O-Mai, 94, 95, 96, 97, 148, 149, 157, 304, 412, 528, 529, 530, 605

Otto, Bernhard Christian, 180

Pagès, François de, 199

Pallas, Peter Simon, 188, 190, 193

Pascal, Blaise, 108, 120

Patrin, Louis, 125, 126, 128, 259, 260, 587, 588

Paul III, 199

Pennant, Thomas, 51, 71, 197

Pestalozzi, Johann Heinrich, 3

Pougens, Charles, 597, 598, 599

Priestley, Joseph, 17, 48, 49, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 124, 258

Prior, Matthews, 269, 311

Rehberg, August Wilhelm, 431

Rousseau, Jean-Jacques, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 13, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 33, 37, 43, 44, 49, 58, 63, 66, 82, 83, 90, 102, 114, 136, 141, 158, 160, 161, 162, 171, 174, 175, 191, 201, 202, 203, 217, 219, 226, 231, 234, 275, 289, 316, 320, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 343, 344, 353, 354, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 369, 378, 386, 399, 400, 401, 413, 414, 415, 421, 425, 457, 466, 478, 494, 506, 507, 526, 527, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 573, 593, 596, 597, 607, 608, 643, 649

Rubens, Peter Paul, 314, 641

Schiller, Friedrich, 18, 22, 161, 236, 320, 321, 366, 430, 443, 632

Schlegel, Friedrich, 18, 500

Schreber, Johann Christian von, 188, 193

Senebier, Jean, 259, 260, 587

Sömmerring, Samuel Thomas, 71, 75, 270, 271, 273, 314, 317, 360, 405, 484, 504, 596, 654

Spallanzani, Lazzaro, 257, 259, 587

Sparrman, Anders, 60, 103, 104, 105, 178

Spener, Johann Karl Philipp, 34, 52, 56, 58, 72, 73, 85, 92, 96, 99, 154, 155, 156, 179, 180, 183, 184, 323, 397, 482, 569, 571, 572, 590

Spittler, Ludwig Timotheus, 33, 77, 293, 349, 454, 480, 481, 482, 486, 487, 493, 495, 548

Stahl, Georg Ernst, 269, 276, 277

Tetens, Johann Nikolaus, 3, 12, 174

Tianna, 166, 167, 452, 522

Tobler, Georg Christoph, 291, 292

Tupaia, 148, 149

Turgot, Anne Robert Jacques, 1, 66

Valmont de Bomare, Jacques-Christophe, 14

Vollpracht, Friedrich Adolf, 317, 604, 610

Volney, Constantin François de Chassebœuf dit, 513, 514, 515

Voltaire, François-Marie Arouet dit, 21, 29, 113, 414, 415

Voß, Christian Friedrich, 493, 500, 607, 629, 634

Wieland, Christoph Martin, 57, 71, 73, 77, 156, 318, 359

Winckelmann, Johann Joachim, 228, 312, 313

Wolff, Caspar Friedrich, 208, 254, 257, 262

Wolff, Christian, 46, 52, 103, 119, 223, 246

Zedler, Johann Heinrich, 86

Zimmermann, Johann Georg, 89, 90

Index des notions principales

Accomplissement, accomplir (*Vollendung, vollenden*), 26, 170, 207, 354, 365, 378, 422, 429, 511, 520, 534, 544, 575, 577, 585, 612, 639

Ackerbau (*agriculture, cultiver*), 94, 150, 230, 384

Action, agir (*Handlung, handeln*), 1, 2, 3, 6, 8, 9, 11, 12, 13, 14, 23, 24, 26, 31, 33, 35, 36, 38, 39, 40, 41, 45, 47, 48, 49, 52, 53, 57, 60, 71, 81, 84, 85, 87, 88, 90, 93, 95, 96, 98, 99, 100, 102, 110, 112, 113, 114, 117, 120, 121, 122, 124, 128, 129, 133, 136, 138, 141, 142, 145, 149, 152, 156, 162, 165, 166, 169, 170, 171, 173, 175, 177, 178, 185, 191, 198, 199, 203, 210, 212, 214, 216, 219, 220, 222, 223, 225, 233, 236, 237, 238, 243, 244, 245, 246, 248, 249, 250, 251, 252, 255, 261, 262, 263, 266, 267, 268, 269, 270, 272, 273, 276, 277, 278, 280, 281, 283, 285, 286, 287, 288, 290, 294, 295, 296, 297, 299, 300, 301, 303, 305, 307, 308, 312, 313, 314, 319, 320, 325, 328, 332, 333, 334, 336, 337, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 347, 348, 351, 352, 354, 355, 356, 361, 362, 363, 364, 369, 370, 372, 374, 378, 379, 380, 381, 382, 388, 390, 391, 392, 394, 396, 399, 400, 401, 402, 404, 405, 407, 408, 409, 410, 411, 413, 415, 416, 418, 420, 421, 425, 426, 428, 429, 431, 432, 433, 436, 438, 439, 443, 444, 445, 448, 449, 455, 460, 461, 462, 463, 465, 467, 468, 469, 471, 473, 475, 477, 479, 483, 484, 487, 491, 492, 493, 496, 497, 498, 505, 510, 512, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 524, 531, 532, 533, 534, 538, 540, 541, 542, 553, 558, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 570, 571, 574, 576, 577, 578, 579, 580, 582, 583, 587, 596, 600, 606, 607, 608, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 624, 626, 627, 628, 629, 631, 632, 633, 635, 638, 639, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 649, 650, 651, 652, 653

Âge (*Alter*), 9, 17, 48, 54, 55, 58, 59, 64, 71, 117, 168, 178, 257, 294, 296, 299, 301, 302, 311, 366, 392, 409, 520, 587, 611, 622, 626, 627, 646

Agriculture, cultiver (*Ackerbau*), 95, 100, 150, 157, 202, 218, 229, 230, 306, 339, 356, 383, 384, 385, 386, 388, 390, 391, 426, 540, 570, 580, 586, 598, 632

Allgemein (*général*), 32, 33, 58, 73, 76, 77, 99, 126, 139, 143, 148, 150, 206, 223, 232, 242, 262, 263, 279, 283, 291, 302, 303, 307, 320, 325, 328, 346, 347, 348, 349, 350, 353, 355, 368, 396, 413, 420, 424, 426, 428, 430, 459, 486, 496, 497, 505, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 518, 521, 535, 542, 552, 558, 581, 595, 602, 612, 613, 617, 621, 634, 636

Alter (*âge*), 537, 626

Amélioration, améliorer (*Verbesserung, verbessern, Besserung, bessern*), 26, 34, 51, 56, 62, 64, 65, 69, 81, 84, 85, 87, 95, 97, 100, 101, 137, 148, 157, 181, 202, 220, 234, 235, 237, 251, 288, 296, 305, 306, 307, 325, 340, 349, 370, 376, 381, 382, 385, 388, 389, 392, 394, 397, 400, 447, 467, 518, 572, 574, 577, 599, 600, 606, 627, 638, 647, 648

Anlage (*aptitude, disposition*), 38, 166, 167, 229, 290, 308, 309, 327, 346, 347, 349, 350, 353, 375, 459, 476, 490, 494, 498, 515, 610, 624, 639

Anthropologe (*anthropologue*), 298

Anthropologie, 7, 8, 15, 20, 21, 23, 36, 38, 43, 57, 74, 77, 82, 102, 121, 123, 146, 168, 174, 180, 196, 197, 198, 200, 201, 214, 215, 226, 239, 245, 246, 253, 255, 256, 274, 275, 288, 298, 316, 353, 363, 371, 397, 441, 478, 481, 493, 495, 527, 540, 549, 558, 559, 645, 648, 654

Anthropologique, 15, 31, 33, 41, 43, 46, 47, 73, 104, 137, 155, 173, 178, 196, 197, 200, 201, 227, 228, 235, 237, 239, 268, 274, 286, 312, 316, 357, 377, 383, 398, 427, 433, 436, 453, 474, 477, 486, 490, 496, 535, 547, 615, 637, 652

Anthropologue (*Anthropologe*), 55, 75, 136, 282, 298, 441, 487

Antrieb (*impulsion*), 39, 274, 280, 305, 619, 635

Aptitude (*Anlage*), 38, 174, 353, 430, 639

Art, artistique (*Kunst*), 20, 30, 37, 38, 64, 170, 184, 211, 212, 218, 222, 277, 312, 313, 314, 328, 340, 341, 344, 353, 384, 390, 394, 418, 419, 423, 430, 457, 465, 499, 500, 505, 513, 539, 543, 552, 560, 562, 568, 572, 584, 589, 597, 612, 623, 641

Artificiel (*künstlich*), 112, 129, 207, 209, 212, 215, 240, 293, 340, 422, 476, 477, 615, 629

Artiste (*Künstler*), 277, 278, 285, 313, 314, 641

Ästhetik, ästhetisch (*esthétique*), 161, 232, 267, 344, 509

Aufklärung, aufgeklärt (*Lumières, éclairé*), 7, 8, 23, 34, 39, 140, 168, 261, 276, 288, 371, 392, 412, 452, 460, 471, 522, 532, 537, 542, 585, 586, 593, 627

Spätaufklärung (*Lumières tardives*), 23, 467, 633

Ausartung (*dégénérescence*), 285, 381, 382, 460, 496

Automat (*automate*), 615

Automate (*Automat*), 110, 611, 613, 615

Barbar, Barbarei (*barbare, barbarie*), 145, 162, 443

Barbare, barbarie (*Barbar, Barbarei*), 145, 161, 162, 163, 164, 443, 531

Begierde (*désir*), 90, 230, 275, 280, 287, 295, 308, 444

Begriff (*concept*), 87, 88, 94, 97, 123, 124, 126, 134, 135, 167, 170, 187, 193, 213, 230, 233, 235, 250, 280, 328, 337, 339, 364, 367, 370, 376, 381, 382, 395, 396, 400, 413, 417, 428, 434, 447, 463, 484, 487, 505, 533, 542, 587, 591, 592

Beobachter (*observateur*), 130, 134, 158, 171

Beobachtung, beobachten (*observation*), 124, 126, 130, 131, 134, 187, 263, 271, 346, 359, 396, 552, 585, 590

Besondere (*particulier*), 170, 293, 327, 374, 445, 509

Besonnenheit (*réflexion*), 32, 79, 233, 235, 236, 248, 321, 352, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 400, 408, 409, 448, 450, 620

Besser (*meilleur*), 188, 327, 395, 445, 460, 522, 605

Besserung, bessern (*amélioration, améliorer*), 87, 94, 250, 496, 539, 581

Beständig (*constant*), 86, 128, 148, 153, 224, 291, 344, 345, 350, 363, 364, 430

Beste (*le meilleur*), 96, 368, 465

Bestimmung (*destination, détermination*), 39, 73, 127, 134, 135, 212, 289, 292, 300, 335, 338, 344, 346, 354, 369, 402, 429, 432, 490, 539, 542, 603

Betrug (*tromperie, tromper*), 539, 585

Bewegen (*mouvoir*), 242, 265, 327, 353, 612

Beweglichkeit, beweglich (*mobilité, mobile*), 38

Bewegung (*mouvement*), 168, 222, 251, 276, 290, 292, 295, 392, 419, 503, 512, 622, 626, 634

Beziehung (*rapport*), 30, 37, 39, 102, 175, 292, 321, 328, 341, 342, 344, 353, 377, 378, 390, 418, 423, 430, 431, 457, 458, 470, 539, 543, 552, 573, 584, 589, 611, 612, 614, 615, 617, 623, 624, 640

Bigsamkeit, biegsam (*flexibilité, flexible*), 152, 309

Bildung (*formation*), 7, 32, 33, 35, 56, 57, 76, 85, 97, 233, 261, 265, 267, 283, 302, 303, 314, 320, 324, 349, 355, 375, 395, 397, 420, 424, 430, 459, 461, 471, 497, 503, 505, 507, 508, 511, 512, 513, 521, 522, 532, 535, 539, 558, 574, 578, 584, 585, 595, 602, 608, 612, 613, 615, 617, 621, 625, 639, 641

Bonheur, heureux (*Glück, glücklich*), 30, 34, 37, 50, 67, 69, 130, 159, 162, 188, 193, 199, 207, 229, 233, 240, 261, 281, 282, 283, 324, 325, 327, 328, 335, 341, 342, 344, 345, 348, 353, 356, 376, 377, 381, 382, 384, 385, 386, 415, 418, 419, 423, 426, 427, 428, 430, 431, 447, 453, 457, 458, 460, 461, 462, 463, 465, 468, 469, 478, 490, 501, 503, 513, 539, 542, 543, 552, 564, 565, 567, 568, 572, 579, 584, 585, 586, 589, 591, 593, 598, 608, 612, 613, 614, 615, 620, 623, 624, 627, 635

Capacité (*Fähigkeit*), 1, 5, 8, 12, 14, 26, 37, 38, 44, 63, 67, 78, 79, 80, 82, 90, 96, 110, 117, 137, 138, 144, 146, 147, 150, 151, 152, 153, 165, 166, 172, 191, 207, 218, 220, 221, 229,

235, 236, 241, 254, 257, 262, 272, 280, 284, 285, 286, 289, 290, 294, 295, 296, 299, 302, 307, 313, 315, 322, 325, 326, 327, 334, 337, 340, 341, 344, 347, 348, 351, 352, 354, 355, 356, 357, 359, 361, 364, 365, 368, 370, 372, 373, 374, 376, 380, 382, 388, 395, 404, 406, 407, 418, 425, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 442, 445, 447, 451, 452, 459, 482, 483, 488, 490, 491, 492, 493, 498, 501, 504, 519, 524, 530, 535, 536, 538, 540, 545, 550, 551, 557, 558, 567, 569, 571, 574, 580, 583, 585, 587, 588, 589, 594, 596, 598, 601, 610, 611, 612, 613, 614, 616, 617, 619, 621, 624, 629, 631, 634, 638, 641, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 650, 651, 652

Capacité à se perfectionner (*Vervollkommnungsfähigkeit*), 1, 5, 38, 44, 63, 78, 83, 90, 96, 146, 151, 165, 172, 221, 235, 241, 280, 284, 289, 302, 322, 326, 334, 359, 370, 382, 388, 418, 428, 431, 432, 452, 491, 492, 493, 524, 536, 540, 567, 574, 583, 585, 587, 601, 612, 616, 617, 618, 619, 621, 624, 643, 644, 645, 647, 650, 651, 652

Caractère (*Charakter*), 1, 2, 3, 8, 17, 18, 41, 70, 85, 86, 87, 89, 92, 95, 97, 98, 99, 114, 139, 140, 149, 157, 167, 170, 176, 185, 201, 204, 208, 209, 211, 212, 213, 218, 219, 220, 222, 224, 229, 248, 265, 272, 274, 279, 285, 293, 298, 301, 310, 311, 324, 330, 331, 337, 338, 341, 342, 348, 354, 355, 356, 357, 361, 362, 363, 365, 366, 367, 370, 371, 378, 379, 386, 389, 396, 408, 409, 410, 417, 423, 426, 434, 439, 441, 444, 445, 448, 449, 450, 451, 455, 456, 458, 473, 477, 484, 488, 490, 493, 494, 496, 502, 507, 508, 509, 514, 515, 518, 519, 523, 533, 534, 536, 544, 552, 557, 560, 568, 571, 574, 575, 578, 582, 583, 588, 589, 590, 593, 594, 597, 609, 610, 613, 619, 640, 643, 649, 651

Caractère national (*Nationalcharakter*), 379, 448, 449, 451, 493, 494, 519, 568, 582, 590, 593, 594, 609

Cause (*Ursache*), 3, 9, 28, 40, 80, 109, 110, 126, 127, 138, 177, 182, 192, 194, 202, 208, 209, 222, 230, 232, 256, 258, 260, 262, 263, 269, 321, 323, 350, 357, 376, 381, 382, 394, 410, 449, 469, 488, 489, 503, 511, 553, 554, 565, 567, 569, 581, 582, 607, 615, 627, 629

Charakter (*caractère*), 94, 97, 140, 298, 338, 371, 425, 494, 503

Nationalcharakter (*caractère national*), 473, 494

Civilisation (*Kultur, Zivilisation*), 1, 6, 22, 24, 25, 26, 27, 58, 83, 94, 95, 98, 99, 143, 145, 146, 149, 150, 151, 152, 161, 204, 234, 235, 312, 380, 383, 391, 401, 402, 424, 438, 503, 507, 508, 551, 566, 573, 654

Civilisé (*gebildet, gesittet, zivilisiert*), 24, 28, 36, 145, 146, 148, 151, 161, 167, 217, 231, 324, 331, 386, 401, 417, 424, 441, 443, 445, 454, 463, 464, 468, 492, 500, 531, 532, 613

Clarté, clair (*hell*), 7, 187, 264, 313, 364, 412, 413, 434, 463, 542, 555, 562, 575, 586, 588, 591, 610, 626

Classification (*Klassifizierung, Klassifikation*), 15, 34, 47, 49, 51, 52, 53, 54, 55, 60, 103, 104, 105, 106, 109, 111, 112, 113, 114, 115, 123, 127, 173, 174, 176, 187, 188, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 203, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 225, 240, 293, 442, 475, 477, 478, 479, 480, 492, 546, 564, 649, 654

Climat (*Klima*), 11, 15, 107, 142, 178, 194, 197, 198, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 237, 240, 304, 313, 316, 325, 333, 365, 366, 367, 378, 379, 380, 382, 384, 390, 410, 414, 426, 448, 449, 461, 463, 464, 473, 475, 476, 478, 480, 482, 490, 491, 492, 495, 497, 498, 505, 510, 566, 582, 609, 616, 643

Concept (*Begriff*), 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 14, 15, 21, 24, 26, 28, 29, 30, 31, 32, 35, 36, 38, 40, 42, 43, 46, 49, 50, 61, 63, 66, 78, 79, 82, 83, 88, 90, 95, 107, 118, 124, 126, 130, 131, 134, 135, 144, 165, 166, 167, 170, 171, 173, 175, 186, 187, 191, 193, 213, 217, 219, 221, 223, 225, 230, 233, 234, 235, 241, 246, 247, 249, 250, 253, 261, 275, 276, 278, 280, 281, 285, 286, 316, 328, 329, 332, 337, 339, 341, 350, 353, 363, 364, 367, 370, 376, 382, 395, 399, 400, 413, 414, 415, 417, 429, 433, 434, 436, 447, 448, 450, 458, 463, 474, 478, 484, 487, 492, 505, 508, 530, 533, 542, 551, 559, 564, 588, 592, 594, 615, 617, 631, 640, 643, 648, 654

Conceptualisation, conceptualiser, 117, 151, 196, 288, 329, 378, 400, 407, 436, 466, 476, 519, 593

Conditions de vie, 40, 107, 198, 226, 278, 280, 283, 293, 300, 301, 305, 313, 323, 325, 337, 351, 370, 373, 376, 378, 382, 389, 390, 392, 407, 408, 409, 410, 414, 423, 429, 433, 448, 449, 456, 461, 463, 464, 472, 485, 497, 505, 508, 515, 522, 525, 536, 538, 539, 543, 563, 565, 574, 575, 578, 613, 617, 619, 621, 624, 629, 633, 645, 646, 648, 653

Connaissance (*Kenntnis, Erkenntnis*), 1, 4, 5, 9, 13, 15, 16, 17, 27, 34, 39, 47, 48, 50, 51, 52, 53, 55, 56, 57, 58, 62, 63, 64, 67, 69, 70, 72, 75, 78, 79, 80, 81, 82, 85, 86, 88, 94, 95, 97, 101, 103, 108, 109, 111, 112, 114, 115, 117, 119, 120, 121, 123, 125, 127, 130, 132, 134, 135, 137, 138, 139, 141, 143, 145, 147, 148, 149, 151, 152, 153, 157, 158, 159, 161, 162, 167, 171, 173, 174, 178, 181, 185, 190, 191, 194, 196, 197, 210, 211, 212, 213, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 226, 233, 234, 237, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 251, 261, 276, 280, 296, 297, 305, 306, 316, 317, 319, 320, 321, 322, 324, 332, 333, 334, 336, 337, 338, 339, 349, 355, 366, 374, 376, 377, 378, 379, 381, 382, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 410, 411, 414, 420, 427, 429, 433, 436, 443, 450, 452, 461, 462, 464, 466, 469, 470, 471, 472, 474, 476, 477, 479, 487, 501, 502, 505, 506, 508, 509, 510, 511, 513, 514, 517, 518, 519, 521, 524, 525, 526, 527, 530, 533, 536, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 555, 556, 557, 559, 561, 568, 569, 570, 577, 585, 586, 587, 588, 590, 591, 594, 595, 597, 598, 599, 602, 604, 605, 606, 613, 615, 620, 627, 628, 632, 640, 644, 645, 646, 647, 649, 652

Constant (*beständig*), 2, 18, 45, 64, 70, 81, 89, 95, 105, 122, 138, 148, 153, 169, 220, 237, 240, 252, 263, 282, 290, 294, 344, 380, 383, 389, 394, 399, 403, 487, 533, 543, 561, 564, 586, 587, 605, 606, 650

Contrainte (*Zwang*), 122, 233, 307, 327, 454, 465, 572, 617

Corps, corporel (*Körper, körperlich*), 25, 35, 109, 110, 112, 118, 119, 151, 155, 185, 190, 194, 200, 211, 219, 222, 223, 226, 228, 244, 245, 246, 248, 249, 250, 252, 257, 262, 264, 265, 268, 269, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 281, 288, 294, 297, 298, 303, 309, 314, 326, 327, 332, 342, 344, 377, 379, 382, 393, 422, 473, 475, 529, 530, 537, 538, 556, 557, 558, 572, 574, 600, 627, 635, 642, 650

Corrompre (*verderben*), 90, 139, 151, 225, 229, 231, 238, 415, 468, 470, 489

Corruptibilité, 6, 7, 26, 231, 232, 309, 567, 599

Corruption, 7, 26, 62, 203, 231, 232, 252, 334, 372, 399, 411, 436, 454, 466, 468, 537, 551, 567, 606, 614

Critère (*Kriterion*), 14, 49, 54, 94, 123, 140, 141, 144, 161, 164, 198, 200, 201, 204, 205, 206, 207, 209, 213, 214, 215, 225, 230, 232, 236, 293, 304, 325, 326, 386, 392, 393, 401, 409, 436, 438, 440, 442, 445, 446, 447, 451, 453, 455, 459, 475, 477, 478, 480, 481, 486, 497, 526, 530, 540, 547, 550, 555, 563, 643, 644, 650, 651, 653, 654

Critique (*Kritik*), 1, 2, 3, 5, 6, 7, 11, 14, 22, 26, 42, 43, 44, 58, 66, 67, 68, 77, 83, 94, 95, 112, 113, 118, 128, 130, 136, 140, 149, 154, 174, 180, 181, 183, 184, 185, 187, 188, 193, 194, 196, 197, 200, 201, 205, 206, 207, 209, 210, 211, 212, 215, 225, 229, 234, 240, 256, 261, 264, 266, 268, 270, 271, 272, 293, 296, 309, 314, 329, 331, 342, 344, 360, 365, 368, 378, 415, 417, 425, 431, 436, 453, 471, 474, 481, 482, 483, 487, 506, 507, 511, 513, 515, 518, 525, 527, 530, 531, 532, 537, 538, 542, 544, 546, 547, 551, 553, 554, 559, 560, 564, 565, 566, 568, 569, 573, 575, 576, 580, 593, 594, 599, 601, 606, 612, 622, 628, 633, 644, 645, 648, 649, 652

Critique des sociétés européennes, 5, 11, 43, 44, 453, 525, 527, 530, 532, 537, 554, 568, 573, 580, 645

Culture (*Kultur*), 1, 15, 32, 44, 58, 65, 80, 81, 99, 145, 161, 207, 215, 231, 297, 305, 316, 321, 339, 340, 371, 383, 385, 387, 388, 389, 391, 395, 396, 424, 426, 440, 442, 444, 450, 451, 459, 462, 466, 467, 471, 478, 488, 499, 500, 503, 504, 507, 527, 530, 533, 542, 544, 545, 553, 554, 559, 564, 566, 573, 574, 582, 585, 593, 594, 595, 600, 631, 643, 650, 654

Cycle, cyclique (*Cyclus*), 208, 219, 220, 311, 420, 460, 474, 522, 523

Cyclus (*cycle, cyclique*), 460, 522

Déchéance (*Verfall*), 7, 63, 461

Déclin (*Verfall*), 52, 381, 382, 399, 485

Découverte, découvrir (*Entdeckung, entdecken*), 49, 51, 53, 56, 68, 69, 70, 71, 75, 77, 95, 96, 111, 112, 115, 118, 119, 122, 124, 127, 132, 133, 137, 139, 143, 145, 146, 149, 168, 182, 189, 190, 192, 197, 199, 202, 225, 231, 243, 248, 249, 272, 275, 276, 305, 310, 315, 331, 342, 366, 367, 387, 394, 396, 404, 416, 421, 422, 427, 436, 445, 469, 470, 492, 499, 500, 501, 505, 506, 519, 523, 526, 536, 539, 540, 550, 561, 563, 586, 593, 620, 634

Déduction, déduire, 62, 80, 83, 98, 134, 165, 185, 234, 246, 262, 272, 311, 323, 326, 448, 477, 646

Dégénérescence (*Ausartung*), 202, 227, 285, 376, 381, 382, 386, 460, 475, 477, 496, 532, 554, 558, 561, 562, 567

Degré (*Stufe, Grad*), 11, 57, 65, 82, 87, 113, 115, 117, 133, 141, 142, 143, 145, 146, 148, 150, 151, 152, 159, 161, 162, 164, 166, 169, 170, 194, 195, 196, 201, 203, 205, 206, 212, 218, 221, 230, 233, 235, 247, 272, 276, 280, 304, 306, 322, 323, 324, 338, 349, 351, 353, 357, 359, 361, 362, 381, 384, 385, 386, 391, 394, 396, 414, 420, 432, 436, 443, 447, 460, 461, 471, 477, 480, 488, 498, 502, 503, 506, 508, 519, 522, 530, 547, 548, 551, 564, 571, 572, 580, 588, 590, 593, 616, 621, 637, 650

Denken, denken (*pensée, penser*), 27, 74, 143, 148, 155, 175, 186, 210, 230, 288, 291, 327, 347, 354, 361, 362, 393, 401, 430, 441, 442, 465, 505, 512, 522, 537, 542, 552, 588, 589

Désir (*Begierde*), 27, 90, 95, 145, 153, 154, 230, 275, 280, 288, 290, 291, 295, 308, 312, 361, 381, 408, 409, 421, 445, 462, 486, 561, 562, 635

Despot (*despote*), 512

Despote (*Despot*), 17, 161, 280, 402, 419, 420, 421, 426, 457, 458, 478, 493, 512, 516, 535, 607, 609, 618, 619, 623, 624, 629, 636

Despotisme, despotique (*Despotismus*), 367, 422, 430, 431, 478, 515, 516, 536, 542, 607, 608, 611, 613, 614, 615, 617, 620, 622

Despotismus, despotisch (*despotisme*), 515, 532, 607, 612, 615, 618, 622

Destin (*Schicksal*), 145, 233, 356, 545, 575, 611, 627, 630

Destination, destiner (*Bestimmung, bestimmen*), 3, 39, 160, 170, 184, 259, 271, 282, 288, 289, 290, 292, 294, 295, 299, 300, 303, 312, 313, 326, 332, 335, 336, 338, 344, 402, 423, 427, 462, 476, 488, 491, 523, 539, 542, 562, 565, 569, 571, 580, 590, 593, 595, 598, 603

Détermination, déterminer (*Bestimmung, bestimmen*), 6, 12, 17, 25, 34, 39, 44, 47, 51, 61, 88, 90, 107, 110, 111, 127, 130, 131, 135, 137, 151, 170, 204, 234, 248, 259, 262, 267, 270, 276, 281, 283, 286, 287, 289, 299, 303, 304, 310, 312, 328, 334, 335, 336, 338, 344, 346, 349, 353, 354, 355, 356, 369, 390, 391, 392, 407, 408, 409, 417, 429, 466, 489, 533, 545, 555, 590, 605, 608, 611, 612, 619, 629, 630, 644, 651, 653

Déterminisme, 333, 349, 365, 371, 407, 408, 409, 410, 556, 613, 647

Développement, développer (*Entwicklung, entwickeln*), 1, 5, 7, 8, 11, 12, 14, 19, 24, 25, 27, 28, 34, 36, 37, 38, 41, 46, 47, 48, 49, 50, 52, 54, 57, 59, 60, 61, 63, 64, 65, 67, 68, 74, 76, 78, 80, 81, 82, 84, 87, 90, 91, 93, 97, 102, 103, 107, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 125, 128, 142, 143, 144, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 155, 156, 157, 159, 161, 166, 173, 174, 180, 186, 187, 189, 197, 198, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 207, 211, 217, 218, 219, 221, 224, 225, 227, 228, 229, 230, 231, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 246, 248, 249, 250, 253, 256, 257, 258, 259, 262, 264, 267, 269, 270, 273, 274, 276, 277, 279, 280, 281, 282, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 293, 295, 296, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 311, 312, 313, 316, 319, 321, 326, 327, 328, 329, 334, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 359, 361, 362, 363, 366, 367, 368, 370, 371, 373, 376, 377, 379, 380, 382, 383, 386, 387, 388,

389, 390, 391, 394, 395, 397, 398, 399, 400, 401, 404, 406, 408, 409, 411, 414, 415, 416, 420, 422, 424, 425, 429, 432, 433, 436, 438, 440, 442, 443, 445, 448, 453, 455, 457, 459, 460, 461, 465, 466, 467, 468, 471, 472, 474, 476, 478, 479, 480, 481, 482, 484, 485, 488, 490, 491, 492, 495, 497, 498, 501, 502, 503, 506, 513, 514, 516, 518, 522, 524, 525, 529, 533, 535, 540, 542, 543, 544, 550, 551, 553, 554, 561, 562, 564, 566, 567, 568, 569, 570, 572, 573, 575, 577, 581, 584, 585, 586, 587, 589, 593, 594, 598, 600, 602, 603, 606, 607, 609, 611, 612, 614, 615, 616, 617, 618, 620, 621, 622, 624, 626, 627, 628, 635, 637, 638, 639, 640, 642, 646, 647, 648, 650, 651, 653

Dieu (*Gott*), 4, 9, 10, 62, 63, 69, 103, 106, 108, 109, 110, 112, 143, 144, 145, 152, 194, 206, 208, 209, 219, 221, 222, 223, 225, 226, 257, 317, 319, 344, 358, 401, 402, 452, 459, 483, 484, 485, 486, 537, 538, 604, 613, 645, 649

Disposition (*Anlage*), 38, 166, 167, 229, 283, 290, 298, 308, 309, 310, 327, 337, 346, 347, 349, 350, 353, 354, 369, 371, 376, 408, 425, 459, 471, 476, 490, 494, 497, 498, 515, 516, 540, 562, 589, 598, 610, 617, 624, 635, 653

Divinité, divin (*Gottheit, göttlich*), 1, 5, 6, 9, 63, 67, 69, 95, 103, 106, 107, 108, 109, 111, 112, 116, 144, 145, 147, 194, 209, 221, 222, 224, 237, 238, 273, 293, 317, 321, 355, 358, 375, 381, 403, 411, 415, 483, 485, 537, 538

Dogma (*dogme*), 487, 512

Dogmatisme, dogmatique, 132, 192, 434, 487, 515, 546, 547

Dogme (*Dogma*), 132, 397, 423, 434, 487, 512, 550, 645

Domestication, domestiquer (*Zähmung, zähmen*), 14, 148, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 230, 234, 238, 388, 391, 401, 598

Droit (*Recht*), 224, 322, 402, 441, 456, 458, 469, 496, 575, 576, 577, 593, 638, 643

Dunkelheit, dunkel (*obscurité, obscur*), 321

Durcissement (*Erhärtung*), 287, 294, 295, 432, 626, 627

Éclairé (*aufgeklärt*), 15, 138, 413, 452, 467, 478, 484, 505, 514, 522, 542, 549, 570, 586, 593, 608, 619, 620

Éducation (*Erziehung*), 2, 12, 29, 35, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 56, 57, 59, 60, 61, 64, 65, 82, 94, 120, 124, 148, 150, 151, 171, 218, 219, 284, 297, 302, 303, 334, 376, 377, 382, 405, 406, 413, 418, 430, 434, 443, 444, 456, 471, 473, 513, 522, 532, 533, 535, 536, 546, 559, 572, 577, 583, 584, 586, 587, 590, 593, 594, 595, 596, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 609, 611, 612, 613, 614, 615, 617, 618, 622, 634, 638, 645, 648

Éducateur (*Erzieher*), 308, 612, 615, 617

Effet (*Wirkung*), 5, 26, 38, 40, 57, 76, 83, 87, 97, 113, 124, 134, 161, 165, 168, 191, 201, 202, 203, 206, 211, 212, 214, 215, 216, 220, 222, 228, 231, 236, 240, 245, 252, 257, 263, 265,

266, 267, 269, 271, 279, 280, 281, 283, 286, 288, 301, 307, 317, 320, 322, 323, 324, 337, 353, 357, 362, 363, 396, 410, 419, 431, 433, 438, 447, 457, 460, 461, 471, 474, 490, 497, 502, 508, 512, 514, 515, 539, 556, 562, 569, 579, 585, 598, 600, 613, 636, 639, 650

Efficacité, efficace (*Wirksamkeit, wirksam*), 41, 231, 232, 242, 272, 341, 402, 418, 471, 498, 619

Égalité, égalitaire (*Gleichheit, gleich*), 11, 141, 142, 153, 198, 199, 200, 231, 282, 405, 468, 496, 564, 577, 632

Einseitigkeit, einseitig (*partialité, partial*), 212, 508, 509, 511, 621

Élevage, 64, 150, 202, 306, 339, 385

Empfindung, empfinden (*sensation, sentir, ressentir*), 150, 162, 236, 290, 295, 301, 327, 353, 381, 382, 386, 425, 441, 444, 447, 468

Empirie, empirique (*Empirie, empirisch*), 41, 42, 43, 46, 48, 49, 51, 60, 76, 82, 89, 94, 101, 117, 118, 120, 122, 123, 124, 125, 130, 131, 132, 134, 137, 138, 139, 147, 158, 159, 165, 166, 167, 168, 172, 174, 197, 212, 213, 219, 235, 239, 240, 243, 244, 247, 248, 280, 305, 319, 320, 325, 328, 347, 348, 349, 354, 358, 383, 386, 396, 398, 400, 412, 433, 436, 439, 473, 477, 478, 495, 508, 548, 552, 553, 560, 563, 606

Empirie, empirisch (*empirie, empirique*), 124, 125, 228

Engourdissement (*Erstarrung*), 303, 374, 375, 380, 578, 625, 628

Entdeckung, entdecken (*découverte, découvrir*), 73, 84, 124, 139, 144, 145, 177, 199, 305, 310, 383, 394, 396, 492, 499, 500, 505, 519, 585

Entwicklung, entwickeln (*développement, développer*), 34, 143, 187, 233, 235, 248, 267, 277, 280, 290, 293, 298, 305, 319, 337, 342, 346, 347, 349, 352, 353, 359, 370, 373, 375, 397, 399, 401, 432, 460, 484, 488, 490, 514, 572, 575, 581, 587, 589, 593, 611, 637, 638

Environnement, 8, 27, 28, 43, 52, 56, 61, 65, 90, 117, 127, 141, 142, 150, 152, 171, 203, 208, 213, 216, 221, 230, 231, 233, 235, 236, 238, 239, 240, 244, 245, 247, 249, 250, 269, 273, 276, 278, 280, 287, 288, 289, 294, 295, 296, 298, 301, 302, 303, 304, 305, 308, 309, 311, 312, 313, 316, 322, 333, 337, 338, 339, 340, 343, 349, 352, 353, 355, 362, 363, 364, 365, 370, 371, 372, 373, 374, 378, 380, 382, 383, 387, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 397, 398, 401, 403, 404, 406, 407, 408, 410, 411, 414, 419, 420, 421, 422, 424, 426, 429, 434, 435, 441, 446, 448, 449, 450, 451, 453, 456, 458, 459, 461, 462, 464, 470, 471, 472, 479, 491, 496, 497, 498, 511, 513, 514, 519, 520, 522, 524, 535, 540, 541, 542, 544, 546, 547, 549, 554, 557, 558, 563, 572, 573, 574, 580, 582, 583, 590, 613, 614, 615, 616, 618, 619, 620, 624, 625, 626, 627, 629, 631, 637, 644, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 653

Environnement naturel, 43, 244, 247, 301, 302, 303, 304, 308, 313, 316, 333, 339, 340, 343, 352, 364, 372, 378, 390, 398, 403, 407, 408, 411, 420, 453, 456, 540, 547, 554, 558, 572, 573, 574, 582, 616, 618, 620, 624, 625, 631, 650, 651, 653

Environnement social, 302, 303, 343, 372, 392, 398, 403, 404, 410, 421, 441, 572, 574, 582, 618, 625, 629, 650

Épistémologie, 8, 20, 42, 47, 79, 121, 122, 129, 173, 174, 193, 215, 245, 296, 354, 547, 549, 595, 645, 647

Équilibre (*Gleichgewicht*), 58, 103, 107, 108, 244, 249, 250, 252, 282, 286, 294, 374, 375, 376, 379, 403, 411, 429, 466, 487, 602, 610, 620, 628, 632, 635, 639

Erkenntnis (*connaissance*), 127, 143, 160, 212, 401, 505

Erreur (*Fehler, Irrtum*), 26, 80, 108, 127, 129, 153, 168, 176, 177, 181, 183, 184, 193, 210, 211, 260, 270, 335, 337, 339, 422, 430, 449, 451, 466, 471, 474, 478, 483, 486, 487, 498, 509, 511, 513, 514, 518, 527, 529, 561, 579, 586, 588, 596

Erstarrung (*engourdissement*), 303, 375, 578, 624, 625, 626, 627, 628

Érudition (*Gelehrsamkeit*), 129, 136, 153, 186, 188, 470, 477, 483, 486, 487, 509, 546, 548, 549

Erziehung (*éducation*), 161, 171, 376, 382, 413, 418, 434, 456, 473, 513, 522, 584, 614, 634

Erzieher (*éducateur*), 308, 418, 612, 615

Esclave, esclavage (*Sklave, Sklavenhandel*), 11, 199, 201, 202, 206, 294, 295, 325, 326, 333, 373, 402, 403, 427, 438, 481, 482, 485, 489, 490, 492, 507, 523, 532, 534, 539, 541, 580, 603, 623, 652

Espace, spatial (*Raum, räumlich*), 1, 2, 4, 6, 7, 8, 11, 12, 13, 18, 24, 30, 35, 43, 53, 71, 72, 78, 82, 84, 85, 86, 103, 105, 125, 137, 181, 189, 222, 223, 224, 246, 254, 267, 276, 283, 297, 305, 313, 319, 343, 369, 390, 412, 426, 478, 481, 493, 499, 500, 510, 511, 515, 519, 526, 534, 535, 541, 545, 546, 548, 560, 568, 569, 570, 572, 573, 575, 576, 609, 617, 636, 637, 638

Espèce (*Gattung, Geschlecht*), 6, 25, 26, 28, 34, 48, 49, 51, 54, 56, 60, 69, 104, 105, 107, 112, 113, 114, 122, 135, 174, 176, 178, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 203, 204, 205, 210, 211, 213, 214, 215, 216, 218, 219, 220, 224, 227, 231, 239, 263, 266, 279, 282, 286, 290, 293, 294, 296, 301, 306, 329, 331, 335, 342, 346, 347, 348, 349, 353, 356, 357, 358, 361, 362, 368, 377, 385, 390, 414, 416, 463, 464, 465, 474, 477, 479, 484, 507, 509, 522, 526, 529, 547, 558, 561, 564, 565, 597, 649

Esprit, spirituel (*Geist, Witz*), 1, 8, 22, 23, 25, 37, 38, 58, 63, 66, 68, 74, 80, 90, 92, 108, 110, 111, 112, 118, 126, 128, 137, 139, 140, 148, 152, 153, 154, 187, 191, 195, 206, 209, 210, 218, 219, 222, 225, 229, 236, 242, 248, 264, 265, 274, 276, 277, 285, 290, 293, 297, 302, 303, 311, 312, 320, 322, 332, 348, 363, 364, 366, 368, 381, 394, 396, 398, 404, 405, 406, 450, 466, 467, 472, 474, 479, 484, 485, 490, 501, 508, 513, 514, 517, 520, 529, 530, 533, 538, 539, 541, 542, 543, 546, 547, 557, 558, 569, 572, 575, 577, 578, 586, 588, 589, 593, 596, 598, 600, 601, 609, 611, 617, 621, 625, 626, 631, 635, 636, 637, 640, 646, 650

Esthétique (*Ästhetik, ästhetisch*), 57, 228, 232, 321, 430, 442, 443, 472, 500, 509

Étape (*Etappe*), 72, 126, 127, 128, 169, 193, 212, 223, 236, 237, 268, 294, 295, 305, 321, 338, 386, 390, 425, 430, 502, 504, 510, 519, 520, 587, 590, 646, 650

État (*Staat*), 70, 78, 81, 318, 418, 424, 430, 446, 456, 465, 469, 478, 492, 494, 513, 533, 566, 570, 572, 576, 580, 601, 603, 608, 609, 627, 634, 635, 636, 638, 639

Étranger (*Fremder, fremd*), 15, 17, 28, 29, 58, 59, 73, 88, 99, 162, 163, 246, 292, 332, 366, 381, 389, 394, 433, 439, 441, 464, 468, 469, 492, 529, 541, 549, 575, 601, 612, 631

Être humain (*Mensch*), 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 14, 15, 16, 18, 24, 25, 26, 27, 28, 31, 32, 33, 36, 38, 39, 43, 47, 50, 57, 62, 63, 66, 67, 69, 70, 73, 77, 79, 81, 93, 96, 99, 109, 113, 114, 115, 117, 121, 123, 125, 129, 130, 131, 132, 134, 135, 138, 139, 141, 142, 152, 153, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 164, 165, 166, 167, 171, 187, 191, 195, 196, 198, 199, 200, 203, 204, 207, 209, 212, 215, 218, 220, 221, 222, 225, 227, 230, 231, 233, 234, 236, 237, 239, 240, 246, 247, 252, 253, 266, 268, 270, 273, 274, 275, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 286, 288, 289, 290, 293, 294, 295, 296, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 308, 310, 311, 312, 313, 314, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 323, 325, 327, 329, 330, 331, 332, 334, 335, 337, 338, 340, 341, 342, 343, 345, 346, 347, 348, 349, 351, 352, 354, 355, 356, 357, 360, 361, 362, 363, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 376, 377, 379, 380, 382, 384, 386, 388, 389, 390, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 405, 407, 408, 409, 410, 411, 413, 414, 415, 418, 419, 420, 421, 422, 424, 427, 428, 432, 433, 434, 435, 436, 438, 439, 440, 441, 442, 445, 448, 450, 452, 454, 459, 460, 462, 463, 465, 469, 473, 474, 475, 476, 478, 479, 480, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 489, 490, 491, 492, 495, 496, 497, 498, 499, 501, 502, 503, 504, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 520, 521, 523, 524, 526, 531, 532, 533, 534, 535, 538, 540, 541, 542, 543, 544, 546, 547, 549, 550, 553, 554, 555, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 567, 568, 569, 576, 577, 578, 580, 585, 587, 596, 598, 599, 600, 602, 604, 606, 611, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 626, 627, 628, 629, 631, 633, 634, 635, 636, 640, 641, 642, 643, 644, 646, 647, 648, 649, 652, 653, 654

Europäer, europäisch (*Européen*), 7, 27, 96, 152, 175, 327, 420, 444, 450, 487, 489, 506, 509, 510, 518, 532, 552, 591, 594, 618

Européen (*Europäer*), 1, 2, 6, 8, 12, 14, 16, 22, 29, 41, 42, 43, 44, 49, 51, 58, 59, 68, 71, 75, 81, 85, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 114, 117, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 148, 149, 151, 153, 154, 161, 162, 164, 170, 183, 184, 185, 197, 199, 200, 201, 205, 206, 207, 213, 214, 215, 225, 227, 232, 234, 238, 250, 264, 297, 299, 302, 303, 304, 306, 321, 323, 325, 326, 327, 328, 336, 359, 367, 393, 399, 405, 412, 414, 415, 419, 420, 421, 424, 425, 432, 434, 435, 436, 438, 439, 440, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 463, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 478, 480, 481, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 492, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 513, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 534, 535, 536, 538, 540, 542, 548, 551, 559, 566, 568, 569, 573, 575, 580, 583, 585, 594, 595, 601, 609, 611, 614, 616, 617, 618, 622, 623, 625, 629, 630, 632, 633, 638, 643, 644, 645, 649, 650, 651, 652, 653, 654

Evolution (*évolution, évoluer*), 256

Évolution, évoluer (*Evolution*), 2, 6, 13, 14, 15, 21, 34, 41, 50, 67, 82, 83, 86, 102, 105, 107, 115, 125, 132, 156, 158, 164, 165, 173, 201, 213, 220, 228, 229, 237, 238, 239, 257, 258, 259, 260, 278, 325, 326, 334, 351, 353, 370, 379, 390, 420, 425, 432, 444, 446, 460, 464, 469, 474, 478, 481, 506, 516, 517, 521, 542, 546, 547, 558, 565, 568, 582, 590, 600, 608, 612, 629, 637, 639, 649, 652

Exploration, explorer, 20, 21, 33, 44, 60, 96, 97, 103, 138, 139, 144, 145, 162, 243, 304, 319, 334, 415, 445, 446, 450, 454, 455, 467, 469, 472, 488, 489, 505, 514, 517, 518, 519, 520, 521, 526, 527, 528, 540, 543, 583, 591, 592, 593

Extra-européen, 11, 14, 43, 44, 97, 136, 161, 199, 201, 228, 231, 367, 393, 394, 415, 442, 468, 500, 502, 521, 534, 544, 566, 643, 651, 654

Faculté (*Kraft*), 2, 5, 6, 8, 10, 11, 12, 25, 26, 27, 28, 29, 36, 37, 46, 58, 78, 80, 103, 108, 126, 148, 153, 165, 166, 219, 225, 246, 247, 248, 250, 262, 276, 285, 286, 288, 294, 296, 300, 301, 302, 303, 304, 312, 316, 328, 332, 335, 337, 345, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 357, 360, 363, 364, 365, 368, 369, 371, 372, 373, 376, 382, 388, 389, 390, 405, 406, 408, 409, 410, 411, 420, 438, 469, 471, 484, 486, 487, 497, 498, 501, 508, 515, 529, 540, 550, 554, 560, 561, 562, 563, 573, 575, 576, 577, 585, 596, 598, 602, 610, 617, 618, 620, 621, 623, 628, 630, 635, 646, 652

Fähigkeit (*capacité*), 36, 37, 38, 235, 326, 327, 347, 352, 370, 498, 544, 578, 611, 625

Faute (*Fehler, Schuld*), 97, 148, 207, 230, 432, 434, 455, 513, 612

Fehler (*faute, erreur*), 177, 188, 192, 430, 513, 528, 614

Félicité (*Glückseligkeit*), 24, 384, 385, 461

Fin (*Zweck*), 2, 4, 5, 6, 8, 9, 19, 24, 28, 41, 42, 43, 44, 47, 53, 56, 61, 63, 65, 72, 76, 81, 84, 86, 88, 91, 98, 111, 112, 114, 129, 147, 161, 163, 166, 177, 180, 181, 228, 238, 243, 246, 248, 252, 256, 258, 260, 266, 274, 276, 280, 281, 282, 283, 284, 286, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 299, 301, 302, 305, 307, 309, 316, 323, 325, 330, 332, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 354, 355, 367, 388, 393, 399, 407, 421, 422, 424, 425, 426, 429, 431, 434, 436, 439, 443, 453, 458, 459, 460, 461, 462, 465, 470, 479, 484, 485, 488, 490, 492, 499, 500, 503, 504, 508, 510, 516, 519, 520, 521, 523, 524, 532, 533, 534, 539, 540, 546, 555, 557, 558, 564, 566, 583, 584, 590, 593, 598, 603, 606, 612, 617, 619, 623, 626, 627, 629, 630, 632, 638, 642, 645, 646, 647, 649, 650, 653, 654

Flexibilité, flexible (*Biegsamkeit, biegsam*), 153, 174, 301, 303, 309, 353, 627

Force (*Kraft*), 25, 26, 35, 36, 39, 40, 41, 43, 60, 108, 111, 112, 114, 118, 119, 138, 141, 143, 151, 166, 168, 171, 184, 201, 202, 208, 209, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 236, 237, 239, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 257, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 271, 272, 273, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 285, 286, 290, 294, 295, 307, 308, 309, 310, 313, 314, 316, 319, 322, 324, 328, 333, 334, 335, 336,

347, 348, 354, 356, 358, 369, 370, 375, 376, 379, 380, 382, 392, 395, 396, 398, 401, 402, 403, 408, 410, 411, 419, 422, 424, 430, 446, 457, 460, 469, 471, 479, 480, 486, 490, 494, 497, 498, 505, 512, 514, 520, 522, 538, 540, 550, 551, 556, 557, 558, 567, 572, 576, 578, 581, 586, 587, 592, 596, 600, 602, 610, 611, 613, 614, 615, 618, 622, 625, 626, 628, 629, 631, 632, 633, 634, 636, 637, 639, 641, 642, 645, 646, 648

Force newtonienne, 263, 266

Formation (*Bildung*), 6, 7, 12, 13, 14, 16, 18, 25, 35, 36, 42, 47, 48, 49, 51, 55, 56, 57, 59, 60, 61, 65, 70, 72, 74, 85, 90, 91, 93, 103, 105, 107, 117, 124, 144, 161, 170, 175, 178, 182, 183, 185, 186, 191, 208, 220, 227, 229, 231, 233, 253, 254, 258, 259, 261, 262, 265, 266, 267, 269, 270, 275, 276, 279, 282, 283, 284, 286, 287, 294, 295, 296, 303, 306, 324, 327, 330, 331, 334, 337, 338, 343, 351, 352, 360, 367, 376, 382, 390, 396, 397, 402, 407, 414, 419, 424, 430, 443, 445, 452, 459, 469, 498, 506, 508, 510, 511, 512, 522, 528, 529, 533, 543, 544, 546, 549, 556, 558, 574, 578, 584, 586, 588, 595, 597, 599, 604, 609, 613, 615, 621, 625, 626, 628, 633, 638, 639, 653

Fortgang (*marche*), 57, 99, 143, 159, 401

Fortschritt (*progrès*), 27, 34, 124, 171, 288, 340, 359, 378, 384, 593, 641

Freiheit (*liberté*), 207, 268, 307, 320, 321, 326, 342, 344, 356, 369, 441, 465, 493, 496, 514, 515, 581, 614, 619, 623, 632, 636, 639

Fremder, fremd (*étranger*), 163, 175, 468, 469, 487, 552, 612

Gang (*marche*), 35, 100, 337, 390, 471

Gattung (*espèce*), 34, 177, 205, 342, 346, 347, 353, 356, 384, 393, 416, 465, 484, 509, 522, 597

Gebildet (*civilisé*), 36, 88, 167, 360

Gefühl, fühlen (*sentiment, sentir*), 56, 85, 140, 163, 207, 271, 295, 356, 381, 382, 397, 402, 413, 427, 428, 434, 444, 447, 468, 490, 510, 512, 623, 626

Geist, geistig (*esprit, spirituel*), 22, 38, 90, 92, 123, 128, 186, 206, 210, 222, 229, 277, 285, 289, 292, 321, 376, 382, 393, 412, 514, 542, 553, 565

Gelehrsamkeit (*érudition*), 129

Général (*allgemein*), 13, 14, 23, 29, 32, 33, 35, 36, 38, 42, 51, 58, 70, 71, 74, 76, 79, 99, 101, 126, 137, 139, 144, 145, 148, 149, 151, 167, 174, 176, 179, 181, 182, 191, 192, 193, 195, 197, 199, 200, 202, 204, 206, 216, 218, 221, 223, 224, 227, 231, 233, 236, 242, 244, 247, 250, 252, 262, 263, 264, 265, 267, 279, 282, 284, 301, 303, 306, 320, 323, 324, 326, 339, 347, 348, 350, 353, 375, 380, 395, 396, 399, 401, 413, 418, 420, 424, 425, 428, 429, 439, 459, 461, 496, 497, 500, 502, 504, 505, 508, 509, 510, 513, 514, 515, 518, 519, 520, 521,

522, 524, 542, 548, 552, 558, 565, 569, 573, 579, 581, 591, 592, 595, 599, 602, 605, 606, 612, 621, 622, 628, 634, 637, 640, 644, 650, 652, 653

Génération (*Generation*), 12, 15, 23, 43, 58, 71, 109, 118, 128, 142, 208, 219, 224, 225, 226, 227, 241, 246, 253, 254, 256, 257, 258, 261, 262, 264, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 281, 285, 286, 311, 312, 321, 333, 351, 409, 420, 475, 476, 491, 537, 556, 557, 574, 580, 587, 598, 610, 615, 616, 617, 635

Épigénèse (*Epigenesis*), 208, 224, 254, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 266, 267, 268, 271, 273, 286, 491, 557, 558

Préformation (*Präformation*), 128, 208, 224, 253, 254, 256, 257, 259, 261, 267, 285, 555, 556, 587

Generation (*Génération*), 256, 258, 262, 597

Epigenesis, Evolutionstheorie (*épigénèse*), 256, 257, 259, 261, 267

Präformation (*préformation*), 256

Genuß (*plaisir*), 148, 280, 287, 290, 293, 295, 324, 444, 458, 462, 539, 580

Germe, germer (*Keim, keimen, aufkeimen*), 2, 5, 11, 27, 28, 78, 143, 208, 226, 254, 257, 258, 259, 260, 262, 265, 267, 269, 272, 281, 289, 292, 307, 319, 332, 343, 356, 360, 362, 399, 414, 423, 425, 460, 476, 482, 488, 491, 553, 556, 572, 598, 605, 606, 632

Geschlecht (*espèce, genre*), 34, 361, 362, 489

Geschmack (*goût*), 56, 85, 397, 622

Gesellschaft, gesellschaftlich (*société*), 18, 50, 56, 73, 75, 81, 85, 96, 101, 230, 350, 368, 381, 386, 397, 405, 424, 431, 456, 458, 460, 467, 499, 503, 513, 605

Gesetz (*loi*), 99, 194, 230, 242, 263, 320, 321, 356, 425, 426, 433, 503, 512, 612, 619

Gesittet (*civilisé*), 113, 144, 161, 324, 417, 445, 467, 492, 531, 532

Gewalt, gewaltsam (*violence*), 252, 291, 295, 327, 424, 444, 496, 626

Gleichgewicht (*équilibre*), 294, 375, 503

Gleichheit, gleich (*égalité, égal*), 53, 153, 154, 232, 314, 320, 322, 347, 441, 496, 497, 505, 522, 597, 632, 641

Glück (*bonheur*), 30, 34, 37, 102, 129, 175, 179, 188, 193, 199, 207, 229, 261, 324, 327, 328, 341, 342, 344, 353, 418, 420, 423, 430, 431, 457, 458, 460, 462, 465, 467, 486, 503, 505, 506, 523, 539, 543, 552, 573, 584, 585, 589, 590, 593, 597, 605, 611, 612, 614, 615, 617, 623, 624, 627, 640

Glückseligkeit (*félicité*), 381, 384, 426, 428, 461, 463, 607

Gott (*Dieu*), 206, 223, 317, 321, 344, 401, 484, 604, 612

Gottheit, göttlich (*divinité, divin*), 94, 194, 224, 293, 375

Goût (*Geschmack*), 57, 71, 85, 150, 155, 164, 258, 298, 309, 312, 388, 389, 397, 415, 442, 569, 588, 622, 632

Grad (*degré*), 35, 113, 144, 150, 159, 160, 166, 170, 212, 233, 346, 353, 359, 361, 383, 391, 395, 420, 465, 497, 506, 572, 636

Harmonie, harmonieux (*Harmonie, harmonisch*), 142, 144, 151, 183, 189, 194, 216, 228, 242, 251, 253, 271, 334, 349, 376, 379, 403, 404, 450, 498, 499, 501, 520, 554, 649

Harmonie, harmonisch (*harmonie, harmonique*), 143, 242, 271, 333, 503

Hasard (*Zufall*), 28, 150, 189, 194, 229, 235, 262, 309, 356, 380, 404, 405, 406, 458, 459, 492

Hell (*clarté, clair*), 369, 545, 575

Histoire, historique (*Geschichte*), 1, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 14, 20, 21, 22, 23, 28, 30, 31, 32, 41, 47, 48, 52, 60, 62, 66, 74, 76, 77, 80, 83, 99, 102, 113, 120, 121, 124, 129, 137, 139, 144, 149, 151, 158, 159, 161, 164, 165, 176, 177, 179, 181, 183, 184, 186, 187, 188, 191, 193, 198, 208, 210, 213, 218, 231, 234, 239, 241, 246, 250, 252, 253, 255, 256, 258, 260, 266, 267, 268, 270, 271, 272, 274, 275, 276, 277, 279, 281, 283, 285, 286, 291, 296, 299, 307, 310, 311, 312, 314, 317, 318, 321, 323, 330, 334, 340, 345, 346, 348, 349, 350, 356, 360, 366, 368, 386, 388, 408, 415, 420, 421, 423, 424, 428, 456, 461, 474, 475, 476, 477, 478, 482, 492, 494, 496, 499, 500, 503, 504, 508, 509, 524, 525, 527, 540, 548, 552, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 569, 571, 576, 586, 600, 603, 606, 610, 622, 629, 630, 634, 635, 640, 653

Historien, 19, 31, 158, 159, 198, 283, 296, 366, 603

Horizon (*Horizont*), 4, 6, 8, 10, 12, 14, 39, 60, 86, 87, 147, 153, 194, 216, 240, 314, 316, 320, 322, 349, 352, 367, 377, 392, 393, 396, 418, 456, 464, 505, 506, 509, 510, 520, 521, 536, 559, 575, 600, 602, 620, 629, 641, 644, 645

Horizont (*horizon*), 575

Humeurs (*Säfte*), 365, 367, 379, 609

Hypothèse, hypothétique (*Hypothese, hypothetisch*), 5, 11, 24, 126, 127, 128, 132, 181, 182, 183, 184, 185, 187, 197, 215, 233, 239, 245, 259, 271, 274, 309, 322, 330, 333, 349, 358, 362, 387, 427, 430, 431, 475, 483, 490, 499, 502, 504, 525, 553, 561, 566, 616, 621

Hypothese, hypothetisch (*hypothèse, hypothétique*), 126, 182, 186, 187, 197, 271, 427, 483, 487, 504

Idéal, 4, 57, 74, 152, 228, 313, 318, 321, 376, 396, 428, 439, 442, 444, 454, 497, 520, 525, 553, 555, 558, 566, 570, 578, 611, 617, 644

Idéalisme, idéaliste (*Idealismus*), 238, 322, 531, 593

Idealismus (*idéalisme, idéaliste*), 321

Immobilité, immobile (*Unbeweglichkeit, unbeweglich*), 220, 249, 250, 287, 336, 356, 462, 629, 634

Immoralité (*Unsittlichkeit*), 95, 97, 327, 454, 458, 487, 518, 538

Imperfection, imparfait (*Unvollkommenheit, unvollkommen*), 26, 93, 94, 96, 127, 158, 176, 212, 213, 272, 299, 342, 369, 376, 377, 395, 419, 424, 432, 503, 577, 578, 625

Impulsion (*Antrieb, Impulsion*), 20, 28, 39, 109, 114, 252, 280, 281, 296, 300, 301, 305, 306, 399, 420, 422, 535, 556, 583, 587, 606, 612, 615, 619, 633, 635

Incapacité, incapable (*Unfähigkeit, unfähig*), 26, 37, 113, 132, 138, 146, 148, 180, 203, 218, 234, 238, 242, 251, 292, 298, 306, 326, 327, 360, 425, 428, 430, 439, 447, 461, 473, 516, 528, 529, 530, 535, 537, 543, 544, 545, 547, 562, 567, 578, 579, 585, 588, 589, 590, 607, 612, 614, 621, 622, 625, 647, 650, 651

Indétermination, indéterminé (*unbestimmt*), 1, 6, 89, 128, 299, 346, 369, 373, 374, 390, 408, 409, 653

Individu (*Individuum*), 7, 12, 17, 19, 25, 28, 36, 49, 50, 51, 58, 63, 76, 81, 82, 84, 85, 91, 105, 107, 131, 149, 151, 153, 160, 163, 165, 166, 167, 171, 173, 176, 191, 194, 196, 208, 211, 218, 219, 220, 224, 225, 227, 240, 249, 250, 254, 257, 259, 268, 269, 273, 274, 276, 277, 278, 280, 281, 284, 285, 287, 291, 292, 293, 296, 299, 301, 303, 304, 310, 312, 316, 327, 346, 347, 348, 349, 351, 356, 365, 369, 373, 374, 392, 395, 396, 398, 400, 401, 405, 408, 409, 410, 411, 414, 415, 417, 419, 420, 422, 428, 432, 433, 434, 441, 443, 445, 447, 454, 455, 461, 465, 470, 471, 473, 479, 485, 487, 488, 492, 494, 496, 498, 501, 503, 507, 508, 511, 513, 514, 515, 525, 538, 542, 550, 551, 556, 557, 558, 560, 563, 564, 572, 574, 578, 584, 585, 590, 592, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 609, 610, 611, 613, 614, 616, 617, 618, 619, 620, 625, 627, 628, 630, 631, 634, 635, 636, 639, 645, 646, 649, 650, 651, 652, 653

Individuum (*individu*), 293, 346, 498, 514

Induction, induire, 5, 109, 165, 166, 167, 170, 191, 387, 441, 462, 499, 589

Inégalité, inégalitaire (*Ungleichheit, ungleich*), 1, 2, 7, 11, 24, 25, 26, 28, 82, 114, 175, 191, 202, 231, 330, 332, 333, 335, 343, 345, 357, 358, 359, 386, 405, 406, 415, 457, 468, 470, 478, 480, 482, 496, 507, 516, 526, 527, 553, 554, 562, 567, 568, 602, 611, 640

Inflexibilité, inflexible (*Unbiegsamkeit, unbiegsam*), 301, 445, 529, 621, 622

Instinct (*Trieb*), 26, 27, 38, 143, 144, 195, 236, 274, 277, 279, 280, 290, 294, 299, 300, 333, 337, 345, 349, 352, 353, 354, 369, 371, 372, 378, 379, 381, 382, 390, 399, 400, 407, 413, 430, 540, 562, 610, 614, 639

Interaction, interagir, 39, 43, 48, 49, 51, 55, 90, 118, 119, 149, 153, 154, 233, 234, 238, 247, 298, 352, 361, 366, 372, 374, 376, 378, 379, 383, 387, 389, 390, 391, 392, 394, 395, 402, 403, 404, 415, 418, 419, 422, 429, 435, 447, 451, 471, 472, 485, 496, 507, 512, 513, 515, 523, 535, 544, 549, 600, 602, 616, 621, 624, 635, 639, 650

Irrtum (*erreur*), 585

Keim, keimen, aufkeimen (*germe, germer*), 34, 143, 262, 267, 292, 319, 399, 460, 476, 490

Kenntnis (*connaissance*), 56, 85, 97, 134, 144, 210, 242, 261, 376, 382, 397, 428, 509, 539, 605

Klima (*climat*), 194, 228, 233, 313, 382, 390, 414, 449, 473, 490, 497, 505, 510

Knechtschaft, knechtisch (*servitude, servile*), 326, 327, 341, 595, 624

Korruptibilität (*corruptibilité*), 309

Kraft (*faculté, force*), 35, 36, 38, 40, 143, 168, 171, 222, 223, 235, 242, 248, 250, 252, 262, 263, 265, 267, 269, 271, 272, 273, 276, 277, 278, 279, 285, 290, 294, 308, 314, 328, 334, 336, 354, 369, 375, 392, 395, 401, 403, 408, 419, 422, 424, 460, 471, 485, 497, 503, 505, 508, 512, 514, 515, 522, 523, 550, 572, 585, 592, 610, 611, 615, 621, 622, 626, 634, 637, 641

Kriterion (*critère*), 326

Kritik (*critique*), 103, 232, 431, 433, 511, 512, 552, 574

Kultur (*civilisation, culture*), 99, 256, 305, 321, 388, 389, 391, 450

Kunst (*art*), 3, 33, 86, 94, 99, 102, 120, 124, 150, 170, 228, 277, 283, 285, 286, 308, 310, 313, 321, 361, 366, 386, 393, 394, 433, 491, 498, 543

Künstler (*artiste*), 277

Künstlich (*artificiel*), 277, 615

Langage (*Sprache*), 32, 54, 79, 80, 110, 141, 151, 152, 154, 218, 219, 225, 300, 333, 354, 360, 361, 362, 363, 364, 368, 369, 457, 530, 553

Leben, lebendig (*vie, vivant*), 18, 56, 85, 98, 99, 163, 171, 175, 222, 265, 272, 276, 293, 381, 394, 397, 460, 552, 585

Leidenschaft (*passion*), 27, 89, 163, 230, 280, 295, 308, 364, 386, 420, 422, 425, 444, 506, 614, 635, 636

Liberté (*Freiheit*), 3, 10, 17, 25, 26, 57, 63, 64, 65, 70, 78, 80, 109, 116, 139, 148, 180, 201, 207, 231, 241, 268, 274, 280, 281, 282, 289, 290, 291, 295, 307, 320, 321, 326, 332, 333, 334, 335, 338, 342, 344, 349, 365, 366, 369, 371, 373, 402, 403, 407, 408, 409, 410, 419, 430, 443, 465, 493, 496, 511, 513, 515, 516, 521, 524, 536, 540, 542, 554, 558, 561, 578, 580, 581, 582, 607, 613, 614, 617, 619, 620, 623, 624, 625, 628, 631, 632, 636, 637, 641, 644, 646, 647, 653

Local (*Lokal*), 32, 33, 36, 52, 71, 74, 76, 101, 141, 150, 214, 231, 233, 240, 301, 303, 304, 317, 320, 322, 323, 324, 348, 349, 351, 355, 366, 367, 370, 371, 383, 387, 389, 392, 394, 396, 411, 420, 421, 423, 424, 425, 429, 435, 436, 446, 448, 449, 458, 459, 461, 466, 469, 471, 472, 488, 489, 495, 497, 498, 500, 502, 504, 505, 506, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 519, 520, 521, 522, 523, 525, 533, 548, 558, 563, 570, 577, 595, 602, 612, 621, 622, 628, 644, 645, 646, 647, 652

Loi (*Gesetz*), 24, 25, 38, 40, 99, 108, 109, 111, 113, 119, 127, 194, 203, 206, 211, 220, 222, 226, 230, 242, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 263, 274, 292, 302, 311, 320, 321, 333, 346, 356, 369, 375, 379, 399, 423, 426, 427, 430, 432, 433, 456, 513, 525, 549, 559, 567, 572, 576, 579, 606, 612, 613, 615, 618, 619, 623, 633, 634, 635, 654

Lokal (*local*), 32, 33, 76, 283, 302, 303, 320, 349, 355, 420, 430, 459, 497, 505, 507, 508, 509, 511, 512, 513, 521, 535, 558, 595, 602, 612, 613, 617, 621

Lumières (*Aufklärung*), 1, 6, 8, 9, 11, 12, 14, 15, 16, 17, 18, 21, 22, 23, 28, 29, 33, 34, 35, 36, 39, 42, 44, 48, 51, 57, 58, 59, 60, 70, 71, 72, 73, 74, 77, 82, 84, 89, 109, 117, 119, 120, 122, 125, 140, 145, 147, 153, 156, 158, 168, 173, 183, 213, 226, 236, 241, 255, 267, 312, 317, 329, 343, 373, 392, 394, 403, 404, 406, 411, 415, 421, 425, 436, 439, 440, 441, 446, 447, 454, 455, 460, 467, 469, 470, 471, 472, 481, 485, 487, 488, 492, 493, 494, 495, 497, 499, 501, 502, 503, 505, 510, 514, 522, 524, 526, 527, 531, 532, 534, 535, 544, 545, 546, 547, 549, 551, 557, 568, 571, 578, 582, 583, 593, 594, 595, 606, 608, 610, 613, 614, 617, 619, 622, 627, 630, 632, 633, 638, 643, 644, 645, 647, 648, 649, 650, 652

Lumières tardives (*Spätaufklärung*), 9, 12, 20, 23, 34, 57, 71, 72, 73, 74, 89, 125, 236, 241, 329, 545, 643, 648

Luxe (*Luxus*), 414, 415, 469, 470, 519

Luxus (*luxe*), 414, 469

Machine (*Maschine*), 110, 111, 208, 335, 512, 555, 557, 578, 612, 625

Malheur, malheureux (*Unglück, unglücklich*), 26, 86, 207, 310, 335, 339, 356, 381, 385, 430, 447, 454, 468, 469, 489, 553, 565, 567, 579, 607, 628

Marche (*Gang, Fortgang*), 143, 159, 162, 195, 401, 402, 570

Maschine (*machine*), 512, 578, 612, 625

Matérialisme, matérialiste (*Materialismus*), 19, 208, 238, 322, 405, 485

Materialismus (*matérialisme, matérialiste*), 321

Materie (*matière*), 222, 252, 271, 276, 277, 321, 587

Matière (*Stoff, Materie*), 18, 57, 82, 95, 118, 120, 136, 158, 167, 174, 178, 192, 195, 208, 222, 244, 249, 251, 252, 257, 263, 269, 271, 276, 277, 285, 286, 298, 314, 321, 511, 541, 561, 589, 641

Mécanisme, mécanique (*Mechanismus*), 25, 107, 109, 119, 133, 277, 278, 366, 367, 410, 512, 515, 532, 535, 550, 556, 558, 595, 601, 612, 613, 617, 623, 628, 647

Mechanismus, mechanisch (*mécanisme*), 277, 366, 512, 515, 601, 612

Médecine, médecin, 74, 75, 89, 120, 180, 202, 276, 285, 440, 533

Meilleur (*besser*), 64, 65, 94, 97, 188, 192, 193, 210, 327, 387, 445, 450, 451, 454, 460, 461, 518, 522, 545, 577, 581, 596

Le meilleur (*beste*), 64, 96, 387, 402, 428, 496, 539, 550, 566, 586, 604, 648

Mensch (*être humain, homme*), 22, 29, 47, 57, 71, 89, 96, 99, 100, 121, 124, 126, 131, 139, 142, 143, 158, 161, 166, 168, 171, 174, 187, 199, 204, 206, 207, 228, 229, 232, 233, 235, 261, 262, 268, 269, 277, 280, 287, 289, 291, 293, 295, 297, 300, 307, 308, 313, 323, 324, 327, 328, 333, 335, 336, 337, 338, 341, 342, 343, 344, 346, 350, 352, 353, 354, 359, 360, 362, 368, 369, 370, 371, 376, 377, 381, 382, 384, 386, 390, 392, 395, 397, 401, 402, 405, 413, 418, 422, 425, 426, 430, 431, 434, 441, 442, 443, 445, 447, 452, 454, 460, 461, 465, 476, 482, 484, 487, 489, 490, 491, 494, 497, 503, 504, 505, 508, 512, 514, 515, 531, 532, 539, 542, 550, 572, 575, 578, 581, 615, 619, 621, 624, 625, 631, 633, 634, 636, 638, 641

Mérite, mériter (*Verdienst, verdienen*), 144, 151, 163, 168, 186, 211, 212, 229, 243, 261, 324, 325, 334, 366, 376, 392, 419, 470, 479, 496, 503, 519, 525, 539, 559, 586, 591, 604, 609, 611, 630, 631

Métaphore, métaphorique, 34, 35, 65, 119, 150, 243, 269, 292, 305, 311, 341, 342, 343, 344, 345, 368, 432, 469, 473, 509, 520, 592, 593, 623, 627

Metaphysik, metaphysisch (*métaphysique*), 124, 271, 433, 484, 504, 511, 608

Métaphysique (*Metaphysik, metaphysisch*), 23, 25, 31, 124, 191, 246, 247, 268, 270, 271, 272, 273, 319, 322, 335, 336, 433, 434, 475, 477, 484, 485, 504, 511, 514

Méthode (*Methode*), 42, 47, 49, 52, 55, 56, 60, 64, 79, 103, 104, 105, 109, 112, 117, 118, 120, 122, 123, 124, 132, 133, 134, 136, 137, 138, 147, 159, 165, 166, 167, 168, 169, 174, 175, 176, 178, 185, 188, 189, 192, 195, 196, 208, 215, 216, 245, 271, 314, 320, 330, 396, 478, 488, 553, 569, 588, 617, 646, 654

Methode (*méthode*), 188, 192, 633

Milieu, 3, 4, 10, 11, 14, 33, 41, 42, 44, 49, 51, 61, 73, 78, 83, 88, 108, 112, 113, 118, 150, 173, 176, 208, 227, 232, 233, 234, 256, 258, 280, 289, 312, 313, 328, 329, 332, 343, 356, 364, 375, 378, 380, 381, 398, 405, 406, 428, 429, 435, 448, 449, 457, 458, 461, 462, 490, 491, 493, 495, 498, 505, 508, 509, 511, 512, 516, 517, 524, 538, 540, 545, 548, 559, 563, 565, 595, 596, 609, 617, 618, 619, 624, 626, 627, 643, 647, 648, 651, 653

Misère (*Not*), 113, 142, 150, 154, 307, 311, 335, 407, 447, 460, 482, 539, 574, 614

Mobilité, mobile (*Beweglichkeit, beweglich*), 38

Mœurs (*Sitten*), 6, 31, 56, 85, 94, 145, 151, 201, 228, 232, 323, 397, 413, 426, 433, 434, 438, 511, 577, 579, 622

Möglichkeit, möglich (*possibilité, possible*), 250, 262, 270, 273, 328, 347, 488, 514, 533, 615, 636

Monde (*Welt*), 1, 3, 6, 9, 10, 14, 19, 28, 31, 33, 37, 38, 39, 42, 44, 48, 49, 51, 54, 55, 56, 60, 63, 70, 71, 73, 75, 77, 80, 81, 86, 89, 90, 91, 93, 95, 96, 97, 98, 107, 111, 114, 117, 121, 130, 133, 134, 137, 138, 139, 141, 142, 143, 144, 146, 147, 148, 151, 153, 154, 156, 157, 158, 159, 160, 162, 163, 164, 165, 170, 171, 176, 177, 179, 182, 183, 190, 191, 192, 196, 199, 200, 201, 205, 206, 207, 208, 219, 222, 223, 228, 229, 230, 232, 237, 240, 241, 243, 244, 249, 251, 255, 257, 260, 264, 266, 267, 271, 274, 276, 277, 284, 295, 296, 300, 301, 302, 303, 304, 316, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 332, 354, 356, 357, 359, 360, 367, 372, 376, 378, 380, 383, 384, 387, 388, 393, 394, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 405, 406, 407, 410, 412, 415, 420, 421, 423, 425, 432, 436, 438, 440, 441, 442, 444, 445, 447, 448, 450, 451, 453, 454, 455, 458, 460, 462, 466, 467, 470, 471, 473, 478, 479, 485, 488, 492, 494, 495, 499, 502, 505, 510, 512, 516, 517, 518, 519, 522, 525, 527, 528, 529, 530, 531, 535, 536, 537, 538, 540, 542, 543, 546, 547, 550, 552, 557, 565, 569, 572, 580, 582, 587, 589, 591, 592, 596, 600, 604, 605, 610, 621, 622, 624, 625, 635, 636, 640, 645, 650, 654

Morale (*Moralität, moral*), 9, 15, 23, 24, 25, 36, 44, 48, 57, 60, 84, 85, 94, 95, 97, 140, 144, 146, 151, 155, 157, 164, 167, 171, 174, 200, 208, 239, 249, 252, 253, 273, 274, 277, 278, 280, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 291, 293, 301, 313, 325, 326, 327, 331, 334, 335, 336, 338, 342, 349, 353, 359, 364, 366, 367, 370, 371, 376, 377, 382, 384, 385, 386, 402, 408, 409, 410, 411, 413, 415, 419, 422, 423, 424, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 436, 438, 439, 453, 454, 455, 456, 458, 466, 472, 477, 479, 481, 488, 491, 497, 505, 508, 509, 511, 512, 517, 518, 519, 521, 525, 529, 531, 532, 534, 551, 558, 563, 567, 570, 571, 574, 575, 577, 578, 580, 584, 586, 589, 593, 602, 603, 606, 608, 612, 613, 618, 619, 620, 621, 623, 625, 630, 631, 632, 636, 638, 639, 640, 646, 647, 648, 649, 654

Moralität, moral (*morale*), 94, 97, 293, 327, 342, 359, 413, 424, 428, 430, 431, 432, 433, 505, 508, 584, 603, 612

Mouvement (*Bewegung*), 3, 23, 26, 38, 62, 110, 111, 119, 168, 205, 220, 222, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 276, 281, 290, 292, 295, 312, 331, 374, 375, 378, 379, 380, 392, 399, 419, 512, 534, 542, 559, 596, 606, 622, 623, 626, 633, 634, 640, 642, 645

Mouvoir (*bewegen*), 220, 242, 265, 356

Natur (*nature*), 32, 38, 39, 40, 113, 121, 123, 126, 128, 129, 130, 142, 161, 163, 166, 174, 177, 179, 181, 185, 186, 187, 188, 199, 210, 212, 222, 223, 224, 228, 229, 230, 235, 242, 248, 265, 267, 271, 277, 278, 290, 291, 292, 293, 300, 303, 304, 311, 314, 320, 321, 323, 324, 327, 328, 337, 339, 344, 346, 347, 348, 350, 352, 353, 356, 360, 361, 369, 370, 371, 375, 378, 390, 391, 393, 394, 413, 417, 418, 427, 431, 449, 461, 465, 467, 471, 476, 477, 482, 485, 495, 496, 501, 503, 505, 514, 541, 543, 545, 547, 552, 585, 586, 589, 602, 619, 621, 624, 625, 627, 641

Nature (*Natur*), 1, 2, 3, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 14, 15, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 32, 33, 34, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 53, 54, 55, 56, 59, 60, 62, 63, 64, 65, 67, 68, 69, 71, 74, 78, 80, 81, 96, 100, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 117, 118, 119, 121, 122, 123, 124, 125, 127, 128, 137, 140, 141, 142, 143, 144, 152, 154, 160, 161, 162, 163, 165, 166, 171, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 206, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 233, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 250, 251, 252, 254, 255, 256, 257, 258, 260, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 286, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 300, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 310, 311, 312, 313, 314, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 367, 369, 370, 371, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 384, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 398, 399, 400, 402, 403, 406, 407, 408, 409, 410, 413, 414, 416, 417, 418, 422, 424, 425, 427, 429, 430, 433, 435, 436, 438, 439, 442, 443, 445, 449, 452, 455, 458, 459, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 471, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 483, 486, 494, 495, 497, 498, 500, 501, 502, 505, 506, 507, 511, 512, 513, 514, 519, 520, 522, 523, 524, 527, 531, 533, 537, 538, 540, 541, 543, 544, 545, 546, 549, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 573, 579, 582, 584, 586, 589, 594, 595, 600, 601, 604, 606, 608, 609, 610, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 621, 623, 624, 625, 627, 628, 629, 632, 633, 634, 639, 640, 641, 643, 645, 646, 647, 648, 650, 651, 653, 654

Nature de l'homme (*Natur des Menschen*), 7, 11, 33, 43, 65, 117, 142, 143, 152, 165, 233, 236, 247, 266, 280, 282, 318, 323, 324, 325, 327, 328, 333, 334, 339, 341, 352, 353, 354, 358, 359, 363, 369, 370, 371, 374, 390, 402, 409, 429, 430, 433, 438, 461, 474, 486, 502, 505, 513, 514, 537, 554, 563, 564, 566, 567, 610, 614, 621, 623, 624, 643, 647, 653

Nécessité, nécessaire (*Notwendigkeit*), 1, 9, 17, 27, 28, 34, 40, 48, 52, 59, 60, 63, 71, 82, 89, 90, 108, 109, 111, 117, 118, 119, 124, 130, 133, 134, 137, 149, 150, 164, 171, 188, 192, 193, 194, 196, 204, 215, 221, 228, 235, 241, 249, 252, 262, 267, 273, 281, 282, 288, 290, 300, 305, 307, 308, 311, 314, 320, 321, 324, 327, 332, 333, 334, 341, 342, 344, 347, 349, 355, 362, 364, 370, 375, 376, 378, 380, 381, 386, 387, 389, 391, 392, 400, 401, 414, 417, 421, 424, 425, 427, 428, 429, 439, 443, 447, 448, 453, 457, 466, 469, 471, 472, 475, 481, 484, 488, 489, 507, 516, 518, 519, 520, 533, 539, 543, 545, 555, 572, 588, 589, 591, 592, 593, 594, 596, 601, 607, 610, 613, 616, 619, 620, 628, 633, 637, 639, 640, 645, 652

Norm (*norme*), 427, 428, 508

Norme (*Norm*), 138, 228, 427, 428, 429, 470, 508, 526, 644

Not (*détresse, misère*), 305, 307, 308, 310, 311, 355

Notwendigkeit, notwendig (*nécessité*), 177

Nützlich (*utile*), 148, 179, 317, 368, 376, 382, 429, 586, 604, 627

Obligation (*Pflicht*), 94, 255, 382, 512, 606, 608

Obscurantisme, 6, 80, 514, 550, 579, 582, 608, 622

Obscurité, obscur (*Dunkelheit, dunkel*), 245, 265, 321, 322, 364, 432

Observateur (*Beobachter*), 55, 89, 105, 130, 134, 135, 136, 138, 139, 158, 166, 171, 245, 304, 311, 394, 395, 473, 497, 498, 509, 527, 534, 636, 637, 642, 651

Observation, observer (*Beobachtung*), 42, 48, 51, 55, 56, 68, 71, 89, 91, 93, 95, 96, 101, 105, 109, 113, 117, 123, 124, 125, 126, 127, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 137, 138, 139, 141, 147, 149, 152, 155, 158, 159, 161, 162, 165, 166, 169, 170, 172, 182, 187, 191, 196, 197, 200, 209, 211, 212, 215, 230, 232, 237, 239, 240, 243, 245, 249, 262, 263, 268, 271, 272, 274, 277, 298, 302, 311, 320, 325, 326, 346, 347, 357, 359, 367, 370, 383, 384, 386, 387, 391, 396, 397, 398, 402, 406, 407, 413, 430, 434, 436, 438, 439, 440, 441, 442, 448, 449, 460, 472, 473, 474, 477, 478, 479, 494, 495, 499, 516, 526, 527, 530, 535, 542, 546, 549, 553, 561, 562, 563, 571, 586, 594, 615, 618, 629, 636, 637, 638, 640, 648

Organ, organisch (*organe, organique*), 129, 152, 155, 166, 194, 267, 271, 272, 276, 287, 294, 301, 303, 327, 346, 528, 578, 625, 626

Organe, organique (*Organ, organisch*), 15, 105, 110, 152, 153, 155, 166, 194, 209, 220, 228, 246, 250, 264, 266, 267, 269, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 281, 284, 285, 286, 287, 295, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 308, 312, 313, 326, 327, 332, 346, 347, 351, 352, 362, 370, 390, 407, 408, 410, 473, 498, 512, 528, 529, 536, 556, 558, 559, 561, 564, 578, 617, 621, 624, 625, 626, 627, 633, 647, 649

Organisme, 15, 43, 109, 128, 208, 224, 226, 241, 246, 253, 257, 258, 259, 264, 266, 278, 408, 556, 627

Pädagogik, pädagogisch (*pédagogie, pédagogique*), 584

Panthéisme, 156, 238

Parfait (*vollkommen, perfekt*), 9, 68, 69, 84, 86, 88, 95, 106, 108, 109, 111, 127, 188, 194, 195, 216, 218, 240, 252, 278, 282, 300, 303, 314, 319, 334, 349, 360, 361, 362, 374, 375, 378, 379, 383, 384, 402, 404, 424, 463, 465, 469, 477, 522, 544, 547, 564, 581, 610, 639, 641, 645

Partialité, partial (*Einseitigkeit, einseitig*), 131, 132, 212, 481, 508, 509, 510, 511, 515, 622, 647

Particulier (*Besondere*), 2, 5, 6, 8, 9, 10, 15, 17, 18, 21, 23, 26, 29, 32, 34, 35, 38, 40, 41, 42, 43, 44, 48, 50, 51, 52, 55, 58, 60, 61, 63, 66, 68, 70, 71, 72, 73, 74, 76, 79, 91, 93, 105, 108, 114, 115, 117, 123, 127, 129, 146, 147, 156, 160, 166, 170, 173, 174, 175, 176, 179, 181, 182, 184, 192, 193, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 204, 206, 207, 208, 212, 213, 215, 218, 221, 224, 227, 230, 231, 232, 234, 236, 241, 243, 244, 246, 247, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 260, 262, 263, 264, 265, 267, 268, 270, 271, 276, 277, 279, 285, 287, 289, 291, 292, 293, 299, 304, 305, 306, 311, 312, 320, 327, 328, 330, 331, 332, 334, 345, 346, 347, 348, 353, 364, 365, 366, 374, 375, 376, 379, 380, 381, 383, 384, 391, 398, 400, 404, 413, 417, 420, 429, 436, 445, 448, 451, 453, 454, 460, 471, 472, 476, 481, 482, 483, 484, 488, 489, 490, 492, 493, 495, 502, 504, 506, 508, 509, 510, 511, 513, 515, 516, 517, 520, 521, 524, 525, 526, 529, 536, 537, 544, 545, 548, 553, 554, 557, 560, 561, 562, 566, 571, 574, 578, 591, 593, 597, 602, 607, 608, 613, 615, 617, 619, 622, 628, 639, 640, 644, 646, 651

Pas (*Schritt*), 11, 16, 31, 33, 38, 52, 61, 80, 83, 93, 101, 108, 115, 117, 128, 151, 158, 159, 162, 163, 164, 175, 205, 220, 222, 223, 236, 237, 247, 261, 271, 283, 285, 288, 291, 292, 309, 310, 313, 323, 328, 331, 340, 345, 346, 364, 365, 383, 384, 386, 387, 409, 415, 419, 420, 421, 424, 426, 428, 436, 446, 455, 457, 467, 487, 495, 505, 507, 509, 513, 520, 528, 552, 577, 594, 597, 598, 599, 600, 627, 638, 641

Passion (*Leidenschaft*), 27, 89, 90, 230, 236, 251, 252, 280, 295, 308, 332, 385, 386, 399, 420, 421, 422, 426, 445, 462, 506, 507, 560, 606, 614, 635, 636

Pédagogie, pédagogique (*Pädagogik, pädagogisch*), 3, 12, 17, 22, 44, 48, 56, 60, 62, 64, 82, 210, 211, 307, 513, 583, 584, 591, 597, 598, 606, 613, 614

Pensée, penser (*Denken, denken*), 3, 1, 3, 6, 7, 9, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 18, 20, 27, 28, 39, 41, 42, 43, 44, 46, 49, 50, 58, 63, 66, 67, 70, 77, 78, 80, 81, 83, 86, 100, 102, 110, 114, 117, 120, 122, 123, 130, 132, 136, 138, 140, 143, 146, 147, 148, 157, 159, 165, 169, 174, 181, 187, 188, 196, 199, 203, 210, 213, 217, 218, 228, 236, 237, 239, 240, 245, 246, 247, 256, 266, 267, 277, 288, 295, 300, 305, 310, 314, 317, 324, 326, 327, 339, 342, 347, 350, 354, 355, 358, 360, 361, 362, 393, 394, 401, 402, 423, 424, 426, 428, 431, 440, 441, 446, 447, 460, 461, 465, 466, 467, 468, 470, 471, 484, 486, 487, 492, 495, 502, 503, 505, 506, 508, 511, 512, 513, 515, 516, 521, 522, 532, 533, 538, 540, 542, 547, 548, 550, 553, 554, 556, 562, 578, 580, 582, 583, 589, 594, 598, 602, 604, 612, 613, 617, 619, 623, 624, 625, 628, 636, 644, 645, 647, 650, 653

Perfectibilité, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 21, 22, 23, 24, 26, 27, 28, 29, 32, 33, 37, 39, 41, 42, 43, 44, 46, 47, 49, 50, 51, 57, 58, 61, 63, 66, 67, 69, 70, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 90, 98, 100, 101, 102, 117, 118, 119, 120, 145, 146, 147, 153, 157, 165, 166, 167, 168, 173, 174, 175, 191, 196, 208, 216, 217, 218, 219, 221, 225, 226, 231, 232, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 243, 244, 245, 247, 248, 250, 251, 252, 253, 254, 256, 260, 266, 270, 273, 274, 275, 277, 278, 281, 282, 284, 288, 289, 290, 296, 297, 298, 302, 303, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 316, 318, 319, 320, 321, 322, 325, 326, 328, 329, 330, 332, 333, 334, 335, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 345, 347, 350, 351, 352,

353, 355, 357, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 369, 370, 371, 372, 373, 377, 387, 388, 390, 392, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 402, 403, 404, 407, 409, 410, 411, 419, 420, 422, 423, 425, 427, 428, 429, 431, 433, 435, 436, 438, 439, 440, 442, 445, 446, 448, 450, 451, 452, 453, 457, 461, 462, 466, 469, 470, 471, 474, 479, 480, 481, 483, 485, 488, 489, 490, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 501, 503, 504, 506, 508, 510, 512, 513, 515, 517, 520, 521, 522, 523, 525, 526, 527, 530, 540, 543, 544, 547, 549, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 575, 576, 577, 578, 579, 582, 583, 584, 594, 595, 597, 598, 599, 600, 602, 603, 604, 606, 609, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 629, 630, 631, 632, 633, 635, 636, 638, 639, 640, 641, 643, 644, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654

Perfectibility (*perfectibilité*), 21, 63, 69, 78, 79, 80, 82, 98, 559, 569

Perfectible, 5, 22, 25, 28, 37, 165, 174, 303, 334, 369, 387, 388, 562, 568

Perfection (*Perfektion*), 1, 2, 4, 5, 6, 8, 9, 12, 28, 34, 42, 64, 65, 87, 88, 91, 93, 96, 101, 103, 108, 109, 110, 111, 115, 120, 124, 144, 145, 147, 151, 152, 158, 160, 161, 162, 164, 168, 170, 176, 193, 218, 221, 240, 247, 277, 278, 281, 282, 283, 289, 299, 303, 314, 326, 327, 340, 347, 349, 350, 351, 357, 376, 377, 384, 390, 392, 396, 402, 407, 418, 419, 425, 433, 439, 442, 443, 455, 458, 462, 463, 464, 465, 466, 469, 483, 484, 485, 488, 498, 502, 503, 504, 507, 508, 509, 516, 520, 521, 523, 525, 533, 534, 536, 550, 553, 555, 562, 564, 579, 580, 583, 590, 617, 620, 632, 636, 638, 639, 641, 643, 644, 645, 649

Perfectionnement (*Vervollkommnung*), 2, 3, 5, 6, 7, 8, 10, 12, 14, 17, 18, 22, 27, 33, 34, 35, 36, 37, 41, 42, 44, 47, 48, 49, 50, 51, 55, 56, 57, 59, 60, 63, 64, 65, 67, 70, 73, 77, 78, 82, 83, 84, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 93, 94, 96, 97, 99, 101, 108, 109, 111, 115, 117, 119, 137, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 150, 151, 152, 153, 154, 156, 157, 158, 160, 161, 164, 165, 166, 167, 169, 170, 171, 194, 200, 201, 202, 203, 217, 218, 221, 229, 230, 240, 247, 253, 268, 272, 273, 281, 282, 283, 284, 288, 293, 295, 300, 301, 302, 303, 306, 318, 322, 323, 327, 334, 338, 344, 351, 353, 355, 359, 360, 367, 369, 373, 376, 380, 382, 383, 384, 385, 386, 396, 397, 403, 415, 416, 418, 419, 420, 422, 424, 425, 426, 430, 432, 433, 435, 436, 438, 439, 442, 444, 451, 455, 459, 460, 462, 466, 471, 484, 485, 488, 489, 491, 494, 498, 499, 500, 501, 502, 504, 505, 506, 507, 511, 515, 516, 517, 519, 520, 521, 523, 525, 530, 533, 535, 540, 542, 544, 545, 547, 548, 550, 551, 555, 558, 562, 567, 570, 576, 577, 578, 582, 583, 585, 587, 589, 590, 592, 595, 596, 598, 599, 600, 601, 603, 604, 606, 607, 608, 609, 611, 612, 613, 616, 617, 618, 619, 620, 622, 623, 624, 625, 627, 628, 630, 631, 632, 635, 637, 639, 641, 642, 644, 645, 646, 648, 649, 652, 653

Perfectionner (*vervollkommen*), 1, 2, 5, 6, 8, 10, 11, 12, 14, 15, 25, 28, 29, 57, 65, 82, 83, 84, 85, 87, 88, 97, 99, 100, 137, 146, 151, 152, 165, 166, 172, 204, 207, 218, 219, 221, 235, 241, 243, 278, 282, 283, 288, 305, 306, 307, 325, 341, 342, 344, 346, 351, 355, 357, 359, 365, 366, 368, 370, 373, 374, 376, 377, 382, 388, 389, 396, 397, 398, 403, 413, 418, 425, 438, 442, 451, 452, 466, 468, 483, 485, 491, 501, 503, 510, 515, 516, 517, 519, 523, 530, 535, 536, 537, 540, 541, 544, 550, 551, 557, 570, 571, 573, 580, 582, 583, 585, 588, 590, 602, 607, 614, 616, 617, 618, 621, 628, 629, 630, 631, 633, 634, 638, 639, 643, 644, 648, 649, 650, 653

Perfektibilität, Perfectibilität (*perfectibilité*), 8, 13, 15, 21, 23, 27, 29, 34, 37, 86, 88, 98, 101, 102, 115, 120, 157, 166, 167, 235, 248, 277, 297, 305, 308, 309, 326, 337, 339, 346, 352, 361, 370, 388, 438, 452, 498, 574, 576, 578, 599, 603, 625, 640

Perfektion (*perfection*), 34

Peuple (*Volk*), 3, 6, 8, 10, 11, 14, 24, 28, 36, 41, 42, 44, 51, 58, 72, 74, 75, 80, 84, 93, 94, 96, 97, 98, 100, 117, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 145, 146, 149, 150, 151, 152, 153, 156, 158, 160, 161, 162, 163, 165, 166, 167, 169, 170, 172, 173, 180, 198, 199, 200, 201, 203, 205, 206, 215, 221, 225, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 238, 249, 250, 265, 268, 283, 289, 291, 297, 298, 299, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 312, 321, 322, 323, 325, 326, 327, 328, 338, 340, 343, 351, 355, 356, 365, 367, 369, 372, 373, 379, 380, 381, 382, 386, 389, 390, 391, 392, 394, 395, 396, 399, 401, 406, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 417, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 429, 433, 435, 436, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 445, 446, 447, 448, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 458, 459, 460, 461, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 472, 475, 478, 481, 482, 485, 486, 487, 488, 489, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 531, 532, 534, 535, 536, 537, 538, 540, 542, 544, 545, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 557, 563, 565, 566, 568, 569, 570, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 581, 582, 583, 585, 587, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 597, 600, 601, 605, 607, 608, 612, 615, 616, 617, 618, 620, 621, 622, 623, 624, 627, 628, 631, 632, 633, 634, 636, 637, 638, 639, 641, 642, 643, 644, 645, 647, 649, 650, 651, 652, 653, 654

Peuple européen, 11, 14, 44, 80, 93, 94, 117, 145, 302, 367, 392, 410, 424, 426, 427, 433, 435, 440, 442, 446, 448, 453, 469, 488, 493, 494, 502, 506, 516, 517, 524, 525, 534, 535, 536, 537, 544, 566, 583, 585, 593, 601, 632, 633, 644, 645, 650, 651, 652

Peuple extra-européen, 8, 41, 42, 153, 161, 180, 201, 205, 228, 231, 297, 302, 326, 328, 415, 425, 435, 436, 438, 440, 442, 448, 453, 458, 459, 464, 466, 468, 472, 488, 492, 499, 501, 506, 509, 510, 511, 521, 522, 526, 538, 544, 551, 566, 618, 643, 650, 651

Pflicht (*obligation*), 94, 413, 434, 512

Philosoph (*philosophe*), 99, 124, 158, 238, 287, 310, 326, 338, 344, 375, 461, 484

Philosophe (*Philosoph*), 1, 2, 3, 5, 9, 14, 24, 28, 29, 36, 68, 69, 70, 82, 89, 99, 111, 118, 119, 124, 133, 158, 172, 193, 194, 236, 246, 274, 285, 310, 326, 329, 330, 331, 332, 338, 344, 358, 366, 375, 391, 392, 405, 423, 431, 432, 461, 469, 484, 509, 513, 526, 530, 559, 598, 619, 622, 638, 644

Philosophie, philosophique (*Philosophie, philosophisch*), 13, 15, 21, 23, 30, 31, 32, 33, 38, 41, 49, 50, 69, 71, 73, 74, 98, 99, 100, 101, 108, 113, 120, 121, 125, 139, 156, 159, 165, 168, 169, 170, 173, 177, 179, 180, 181, 184, 185, 196, 214, 215, 216, 223, 228, 243, 245, 246, 249, 264, 266, 267, 271, 272, 283, 296, 314, 329, 334, 336, 337, 339, 344, 358, 376, 381, 382, 384, 386, 391, 396, 407, 415, 423, 426, 428, 444, 452, 460, 461, 503, 506, 514, 515, 551, 556, 559, 592, 597, 598, 600, 619, 641, 643

Philosophie, philosophisch (*Philosophie, philosophique*), 21, 23, 31, 32, 38, 41, 50, 71, 74, 99, 100, 101, 108, 113, 120, 121, 125, 139, 156, 165, 170, 177, 180, 196, 214, 228, 264, 266, 267, 271, 272, 314, 336, 337, 339, 344, 358, 376, 381, 382, 384, 386, 391, 396, 397, 423, 428, 452, 460, 461, 492, 503, 506, 514, 515, 556, 592, 597, 619, 641

Physik (*physique*), 120, 194, 242, 252, 261, 310, 367

Physiologie, physiologique, 35, 209, 232, 294, 298, 559, 626, 627, 647

Physische (*physique*), 23, 99, 100, 101, 113, 156, 170, 175, 177, 180, 214, 228, 232, 271, 277, 289, 293, 327, 335, 338, 368, 376, 381, 382, 384, 386, 391, 423, 460, 483, 508, 528, 533, 580, 585, 638

Plaisir (*Genuß*), 69, 95, 148, 186, 255, 261, 288, 290, 296, 297, 324, 334, 462, 463, 464, 507, 539, 540, 586, 612

Politik (*politique*), 4, 23, 179, 216, 288, 371, 394, 420, 425, 506, 515, 533, 575, 576, 603, 633, 634

Politique (*Politik*), 1, 4, 6, 8, 11, 14, 18, 21, 24, 42, 44, 61, 68, 69, 81, 102, 133, 168, 206, 223, 226, 231, 275, 288, 314, 330, 341, 349, 367, 394, 410, 415, 419, 420, 426, 427, 430, 431, 436, 439, 451, 457, 465, 470, 473, 475, 478, 481, 493, 495, 496, 498, 506, 513, 515, 516, 526, 532, 533, 535, 538, 540, 542, 544, 560, 567, 568, 570, 571, 575, 576, 577, 578, 579, 582, 583, 589, 593, 599, 602, 603, 604, 607, 608, 609, 612, 615, 616, 620, 624, 628, 629, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 641, 645, 648, 649, 652

Populaire, 17, 309, 310, 315, 575, 576, 629

Possibilité, possible (*Möglichkeit, möglich*), 2, 5, 9, 10, 12, 26, 27, 28, 35, 36, 38, 39, 41, 44, 49, 55, 58, 59, 61, 63, 65, 67, 74, 76, 87, 89, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 110, 111, 113, 115, 118, 119, 120, 124, 126, 136, 137, 141, 142, 143, 144, 147, 152, 161, 164, 166, 167, 169, 171, 175, 180, 185, 187, 191, 194, 195, 196, 197, 203, 213, 216, 217, 219, 221, 230, 232, 234, 239, 243, 244, 245, 251, 253, 254, 255, 256, 272, 273, 278, 279, 280, 282, 283, 284, 285, 286, 290, 293, 297, 298, 299, 301, 306, 308, 309, 310, 312, 314, 315, 316, 319, 328, 332, 338, 339, 340, 343, 347, 348, 349, 350, 351, 353, 354, 355, 356, 357, 360, 369, 374, 375, 376, 377, 380, 386, 389, 391, 392, 396, 400, 406, 407, 409, 410, 411, 412, 415, 419, 426, 427, 428, 432, 433, 436, 438, 441, 448, 451, 453, 455, 456, 458, 459, 461, 462, 465, 469, 471, 473, 475, 480, 486, 488, 491, 494, 495, 496, 498, 499, 500, 502, 506, 508, 509, 511, 512, 514, 515, 518, 521, 522, 525, 529, 533, 536, 538, 540, 542, 543, 547, 549, 553, 554, 555, 556, 558, 561, 564, 565, 566, 569, 576, 579, 581, 582, 583, 586, 589, 590, 593, 596, 598, 599, 600, 601, 602, 604, 609, 611, 613, 615, 616, 617, 620, 621, 625, 627, 628, 630, 631, 632, 635, 636, 637, 639, 642, 643, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651

Potentialité, potentiel, 2, 15, 26, 65, 146, 186, 235, 258, 266, 282, 283, 301, 305, 333, 383, 408, 467, 507, 540, 546, 566, 602, 615, 617, 621, 652

Pouvoir (*Vermögen*), 26, 233, 364, 400

Praktische (*pratique*), 23, 103, 423, 428, 462, 542

Pratique (*Praktische*), 11, 16, 44, 48, 50, 51, 52, 55, 58, 59, 61, 95, 121, 124, 136, 165, 193, 228, 229, 235, 236, 237, 239, 399, 423, 429, 434, 440, 462, 474, 526, 532, 540, 542, 559, 630

Préjugé (*Vorurteil*), 57, 78, 81, 85, 95, 133, 138, 139, 142, 168, 198, 324, 325, 396, 397, 398, 427, 439, 444, 446, 461, 471, 472, 473, 474, 487, 489, 508, 509, 510, 513, 514, 515, 522, 524, 526, 529, 547, 548, 549, 550, 585, 588, 627, 635

Prince (*Fürst*), 70, 179, 421, 426, 427, 496, 575, 576, 607, 612, 622

Progrès (*Fortschritt*), 1, 2, 5, 6, 7, 21, 22, 23, 24, 25, 27, 34, 63, 66, 68, 69, 91, 112, 120, 124, 141, 142, 145, 156, 157, 161, 162, 168, 171, 203, 218, 243, 273, 279, 280, 288, 311, 321, 336, 340, 349, 353, 359, 384, 385, 389, 395, 401, 402, 414, 422, 425, 430, 438, 442, 445, 447, 469, 471, 474, 493, 502, 503, 518, 520, 521, 533, 535, 542, 559, 562, 573, 578, 592, 593, 630, 640, 646, 653

Psychologie, psychologique (*psychologisch*), 9, 20, 36, 125, 158, 174, 193, 246, 247, 307, 358, 364, 407, 481

Psychologisch (*psychologique*), 158

Pulsion (*Trieb*), 39, 294, 295, 314, 347, 378, 613, 641, 646

Race (*Rasse*), 11, 16, 31, 33, 41, 73, 77, 114, 115, 121, 123, 125, 130, 131, 134, 135, 196, 212, 280, 304, 323, 325, 328, 346, 357, 376, 381, 382, 384, 390, 391, 427, 434, 440, 453, 454, 473, 474, 475, 476, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 485, 486, 489, 490, 491, 492, 495, 496, 503, 506, 523, 532, 534, 546, 548, 557, 558, 561, 613, 618, 650, 654

Raffinement, raffiner (*Verfeinerung, verfeinern*), 57, 59, 85, 94, 145, 148, 151, 287, 288, 299, 312, 327, 382, 397, 407, 413, 433, 469, 533, 540, 567

Rapport (*Verhältnis, Beziehung, Zusammenhang*), 3, 5, 6, 8, 11, 13, 14, 20, 22, 26, 27, 30, 36, 37, 39, 41, 43, 44, 52, 55, 60, 65, 71, 73, 76, 78, 81, 109, 115, 117, 124, 140, 141, 151, 164, 167, 168, 169, 173, 175, 180, 185, 192, 194, 196, 200, 203, 204, 207, 208, 213, 215, 216, 217, 219, 220, 224, 225, 228, 230, 233, 237, 239, 240, 241, 243, 244, 245, 246, 249, 250, 253, 254, 266, 273, 276, 277, 278, 284, 289, 292, 297, 302, 303, 304, 305, 308, 311, 312, 313, 314, 316, 317, 318, 321, 322, 326, 328, 330, 331, 332, 333, 334, 336, 337, 338, 341, 342, 344, 345, 351, 352, 353, 354, 355, 362, 363, 364, 365, 367, 369, 370, 372, 373, 374, 376, 377, 378, 380, 381, 382, 383, 387, 388, 389, 390, 392, 394, 395, 397, 398, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 410, 411, 413, 414, 415, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 428, 429, 430, 431, 433, 435, 436, 439, 440, 442, 445, 446, 448, 453, 457, 458, 462, 465, 469, 470, 471, 472, 479, 485, 488, 496, 497, 498, 502, 508, 510, 512, 513, 514, 516, 517, 519, 521, 522, 524, 526, 530, 531, 533, 535, 536, 537, 539, 540, 541, 542, 543, 547, 549, 551, 552, 554, 555, 556, 558, 559, 564, 567, 568, 571, 572, 578, 580, 583, 584, 586, 589, 590, 593, 595, 596, 597, 606, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 618, 620, 622, 623, 624, 625, 629, 634, 635, 637, 643, 645, 646, 648, 649, 650, 651, 654

Rasse (*race*), 476, 489, 491

Raum, räumlich (*espace, spatial*), 211, 222, 276

Réalisation, réaliser, 5, 8, 15, 32, 37, 68, 78, 126, 133, 138, 142, 165, 166, 170, 205, 248, 251, 278, 288, 291, 296, 322, 333, 340, 342, 345, 348, 349, 351, 354, 373, 379, 408, 424, 436, 461, 469, 493, 499, 523, 540, 553, 557, 563, 580, 602, 608, 611, 632, 634, 635, 637, 638, 639, 645, 646, 649, 652, 653

Réalité, réel (*Wirklichkeit, wirklich*), 1, 4, 8, 24, 29, 34, 39, 44, 46, 52, 55, 59, 60, 74, 95, 100, 117, 120, 131, 132, 135, 139, 151, 154, 157, 160, 161, 164, 172, 185, 197, 199, 210, 211, 215, 217, 220, 221, 224, 231, 236, 240, 245, 249, 252, 263, 269, 285, 288, 289, 294, 295, 298, 307, 308, 310, 322, 328, 337, 343, 349, 350, 352, 354, 355, 357, 375, 376, 386, 393, 398, 407, 408, 409, 410, 415, 416, 419, 421, 427, 428, 429, 430, 432, 436, 438, 439, 441, 448, 454, 455, 462, 466, 467, 468, 469, 471, 472, 473, 477, 480, 484, 486, 487, 497, 499, 503, 508, 509, 511, 513, 515, 516, 517, 519, 522, 526, 530, 531, 532, 534, 535, 536, 540, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 554, 567, 574, 579, 580, 581, 583, 585, 588, 594, 596, 608, 609, 617, 620, 627, 633, 639, 640, 642, 647, 648, 653

Recht (*droit*), 230, 335, 402, 413, 431, 456, 457, 458, 468, 488, 496, 515, 552, 575, 576, 585, 597

Réflexion appliquée (*Besonnenheit*), 236, 247, 248, 352, 354, 363, 364, 370, 400, 410, 632

Regel (*règle*), 166, 193, 321, 346, 503, 512, 514

Règle (*Regel*), 23, 60, 61, 64, 65, 124, 145, 166, 193, 293, 321, 325, 346, 422, 428, 454, 455, 472, 512, 514, 589, 595, 647

Reise, reisen (*voyage, voyager*), 31, 34, 55, 56, 58, 71, 73, 76, 85, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 99, 100, 101, 113, 114, 121, 134, 137, 138, 139, 140, 143, 144, 148, 150, 151, 152, 154, 157, 160, 163, 167, 170, 171, 177, 178, 179, 180, 182, 190, 206, 214, 216, 228, 230, 232, 255, 304, 316, 322, 323, 324, 358, 376, 381, 382, 383, 384, 386, 388, 391, 393, 394, 396, 397, 399, 401, 406, 410, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 441, 442, 444, 445, 447, 448, 451, 452, 454, 455, 460, 463, 464, 467, 468, 470, 473, 490, 495, 502, 522, 528, 532, 537, 544, 565, 566, 572, 582, 591, 600, 605, 616, 623, 633

Reisender (*voyageur*), 396

Relation (*Beziehung, Verhältnis*), 31, 39, 42, 57, 59, 71, 169, 202, 204, 220, 235, 249, 276, 277, 287, 292, 298, 312, 313, 370, 378, 400, 408, 433, 470, 495, 504, 535, 541, 556, 561, 618, 627

Relativ (*relativité, relatif*), 157, 192, 239, 377, 429, 458, 463, 474, 520, 529

Relativité, relatif (*relativ*), 10, 19, 82, 88, 94, 141, 150, 157, 189, 192, 215, 239, 265, 283, 372, 377, 392, 411, 412, 417, 424, 429, 432, 439, 442, 443, 451, 453, 454, 456, 458, 462, 463, 469, 474, 495, 503, 511, 520, 525, 529, 579, 592

Rencontre, rencontrer, 16, 36, 41, 44, 49, 51, 55, 58, 66, 72, 75, 76, 77, 93, 98, 104, 137, 138, 139, 140, 141, 145, 164, 168, 171, 172, 178, 180, 236, 249, 272, 322, 355, 376, 411, 436, 440, 441, 442, 446, 466, 470, 491, 515, 519, 527, 529, 530, 534, 535, 536, 539, 553, 559, 566, 570, 573, 587, 601, 610, 623, 642, 643, 646, 654

Représentation, représenter (*Vorstellung, vorstellen*), 8, 57, 89, 103, 131, 148, 218, 220, 246, 269, 277, 289, 290, 298, 300, 312, 314, 321, 324, 334, 354, 364, 400, 427, 484, 508, 509, 510, 514, 581, 586, 609, 610, 639, 641

Réseau, 4, 15, 16, 17, 18, 42, 70, 71, 72, 77, 85, 156, 194, 254, 417, 519, 545, 547

Responsabilité, responsable, 6, 59, 156, 223, 266, 275, 284, 289, 293, 350, 410, 421, 458, 459, 468, 565, 567, 574, 590, 596, 603, 604, 607, 609, 632, 640, 644

Révolution (*Revolution*), 11, 17, 18, 22, 23, 30, 45, 47, 71, 75, 118, 122, 123, 133, 175, 253, 341, 398, 425, 426, 427, 430, 431, 457, 469, 478, 481, 493, 495, 505, 506, 514, 535, 539, 572, 574, 575, 576, 577, 578, 589, 593, 602, 603, 606, 607, 609, 616, 629, 630, 631, 632, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 645, 648

Revolution (*révolution*), 27, 62, 288, 371, 431, 468, 619, 630, 634, 636, 639

Säfte (*humeurs*), 303, 614

Sauvage, sauvagerie (*wild, Wilde, Wildheit*), 6, 27, 28, 113, 140, 142, 143, 161, 163, 198, 199, 201, 202, 203, 204, 206, 217, 228, 229, 230, 305, 306, 314, 331, 336, 357, 358, 359, 385, 388, 391, 399, 401, 415, 439, 441, 443, 447, 452, 463, 531, 565, 572, 623, 624, 641

Schicksal (*destin*), 131, 144, 229, 310, 355, 630

Schritt (*pas*), 35, 150, 204, 261, 622, 639

Schuld (*faute*), 177, 229, 341, 434, 624

Science, scientifique (*Wissenschaft, wissenschaftlich*), 1, 7, 8, 9, 10, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 20, 21, 33, 34, 35, 36, 38, 39, 40, 42, 43, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 60, 62, 64, 67, 68, 69, 70, 72, 73, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 82, 84, 85, 89, 99, 102, 103, 104, 105, 106, 108, 109, 110, 112, 113, 115, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 127, 128, 130, 132, 133, 137, 138, 139, 146, 147, 149, 156, 168, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 180, 181, 183, 184, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 193, 194, 196, 197, 201, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 219, 226, 237, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 253, 254, 255, 256, 257, 263, 268, 271, 272, 274, 275, 283, 284, 286, 297, 301, 308, 310, 311, 312, 316, 318, 319, 320, 322, 324, 326, 332, 335, 336, 337, 343, 350, 363, 366, 367, 368, 394, 396, 397, 417, 427, 436, 438, 440, 450, 466, 469, 470, 473, 475, 477, 481, 487, 488, 505, 514, 515, 517, 519, 526, 530, 533, 534, 535, 540, 542, 545, 546, 547, 549, 550, 551, 552, 555, 556, 557, 559, 567, 568, 569, 570, 571, 577, 584, 585, 586, 593, 594, 597, 598, 601, 603, 605, 606, 607, 609, 627, 646, 647, 649, 650, 651, 654

sciences naturelles (*Naturwissenschaften*), 7, 10, 15, 21, 34, 36, 38, 43, 46, 47, 49, 51, 52, 53, 54, 55, 62, 77, 79, 82, 102, 103, 105, 106, 108, 115, 119, 120, 121, 122, 124, 125, 127, 133, 137, 139, 168, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 181, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 193, 196, 197, 201, 208, 209, 210, 211, 214, 219, 226, 237, 239, 241, 243, 244, 245, 253, 254, 255, 256, 274, 286, 318, 363, 397, 440, 477, 526, 551, 555, 556, 559, 647, 649, 654

Sens, sensoriel (*Sinne*), 4, 8, 11, 25, 29, 34, 35, 36, 39, 40, 47, 50, 69, 98, 99, 109, 110, 117, 119, 122, 126, 128, 129, 133, 136, 143, 144, 145, 147, 148, 149, 150, 151, 153, 154, 159, 161, 164, 166, 175, 200, 201, 206, 209, 212, 215, 220, 222, 223, 225, 226, 242, 244, 245, 246, 250, 256, 257, 272, 273, 276, 277, 279, 284, 285, 287, 288, 293, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 305, 307, 311, 312, 313, 314, 320, 322, 326, 332, 334, 335, 352, 354, 360, 363, 364, 365, 367, 370, 373, 374, 377, 378, 388, 390, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 421, 428, 433, 439, 440, 445, 447, 450, 470, 472, 474, 481, 498, 508, 511, 512, 523, 529, 540, 542, 548, 558, 564, 576, 577, 578, 580, 584, 595, 596, 603, 614, 624, 625, 629, 640, 647, 649, 654

Sensation, sentir, ressentir (*Empfindung, empfinden*), 27, 28, 54, 124, 140, 142, 150, 155, 163, 216, 220, 236, 244, 246, 259, 295, 301, 304, 305, 312, 320, 326, 327, 332, 334, 353, 354, 356, 382, 386, 396, 405, 406, 407, 409, 429, 430, 434, 445, 447, 452, 469, 510, 512, 513, 539, 637, 644, 648

Sensibilité, sensible (*Sinnlichkeit, sinnlich*), 12, 124, 126, 130, 147, 151, 153, 154, 227, 231, 236, 250, 277, 290, 298, 299, 300, 313, 327, 354, 363, 369, 385, 387, 396, 409, 411, 418, 419, 433, 434, 448, 452, 484, 485, 511, 512, 513, 515, 517, 524, 533, 539, 549, 560, 570, 589, 599, 613, 617, 621, 622, 625, 628, 635, 636, 644, 647

Sensualisme, sensualiste, 39, 244, 354, 405, 433, 485, 540, 596, 624

Sentiment, sentir (*Gefühl, fühlen*), 25, 27, 57, 63, 64, 65, 85, 143, 156, 167, 171, 207, 251, 252, 272, 295, 301, 307, 308, 311, 320, 321, 349, 350, 381, 382, 385, 397, 399, 401, 402, 413, 426, 427, 428, 429, 441, 445, 464, 469, 490, 510, 511, 512, 539, 560, 583, 586, 587, 606, 611, 618, 626, 631, 636, 637

Servitude, servile (*Knechtschaft, knechtisch*), 206, 326, 327, 341, 537, 538, 539, 595, 614, 623, 624

Sinne (*sens*), 136, 143, 148, 150, 151, 159, 277, 288, 291, 293, 300, 364, 470, 508, 512, 595, 614

Sinnlichkeit, sinnlich (*sensibilité, sensible*), 276, 290, 298, 300, 327, 354, 369, 484, 533, 578, 625

Sitten (*moeurs*), 56, 85, 94, 97, 144, 150, 228, 323, 397, 425, 433, 511, 608, 621, 622

Sittlichkeit, sittlich (*moralité*), 99, 100, 101, 113, 143, 145, 150, 156, 170, 177, 180, 214, 228, 230, 252, 277, 285, 286, 288, 289, 326, 327, 338, 353, 359, 370, 376, 381, 382, 384, 386, 391, 402, 422, 427, 432, 433, 460, 497, 512, 519, 575, 578, 585, 589, 602, 623, 625, 639

Sklave, Sklavenhandel (*esclave, esclavagiste*), 295, 326, 402, 426, 623

Société secrète, 74, 75, 317, 318, 319

Société, social (*Gesellschaft, gesellschaftlich*), 2, 4, 7, 8, 11, 12, 16, 19, 24, 28, 42, 43, 44, 57, 58, 59, 74, 75, 81, 84, 85, 90, 94, 95, 96, 101, 141, 165, 171, 198, 201, 202, 203, 204, 205, 213, 218, 230, 231, 244, 252, 282, 283, 288, 302, 303, 304, 311, 317, 318, 319, 328, 330, 331, 332, 333, 337, 338, 340, 342, 343, 345, 349, 350, 351, 353, 361, 364, 372, 376, 378, 379, 381, 382, 384, 385, 386, 392, 394, 397, 398, 399, 400, 401, 403, 405, 406, 407, 409, 410, 411, 413, 414, 415, 416, 420, 421, 424, 435, 436, 439, 440, 441, 444, 445, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 461, 466, 468, 469, 478, 496, 501, 502, 507, 512, 513, 514, 516, 517, 519, 520, 521, 525, 526, 527, 529, 530, 535, 536, 538, 542, 543, 544, 545, 547, 548, 549, 551, 553, 554, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 577, 579, 580, 584, 585, 586, 587, 588, 590, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 604, 605, 606, 607, 609, 611, 613, 617, 618, 619, 620, 622, 623, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 634, 638, 639, 641, 642, 644, 645, 648, 649, 650, 651, 652, 653

Spécificité, 3, 14, 266, 268, 352, 370, 391, 502, 597, 646

Sprache (*langage*), 4, 32, 79, 87, 88, 99, 152, 154, 233, 236, 288, 300, 354, 360, 361, 362, 368, 369, 371, 451, 500, 528, 552, 553

Staat (*État*), 424, 468, 492, 639

Stoff (*matière*), 222, 298

Stufe (*degré*), 35, 57, 113, 142, 150, 233, 324, 336, 338, 344, 384, 386, 460, 498, 522, 614

Subir, 14, 111, 146, 149, 303, 323, 333, 378, 479, 541

Substance (*Substanz*), 118, 119, 126, 170, 214, 222, 322, 352

Substanz (*substance*), 321

Systematiker (*penseur par système*), 131, 132

Systématisation, systématiser, 18, 98, 100, 196, 200, 375, 377, 516

Système, systématique (*System, systematisch*), 2, 3, 6, 7, 9, 14, 15, 22, 23, 42, 46, 50, 55, 61, 63, 68, 69, 79, 103, 105, 106, 110, 114, 122, 127, 129, 130, 131, 132, 138, 139, 148, 171, 174, 178, 184, 185, 187, 194, 195, 203, 209, 210, 212, 216, 218, 222, 231, 252, 259, 267, 276, 278, 288, 298, 301, 302, 310, 313, 324, 325, 330, 346, 348, 357, 358, 399, 408, 434, 456, 478, 487, 511, 514, 515, 516, 538, 540, 542, 543, 547, 549, 556, 561, 584, 598, 599, 606, 609, 610, 611, 612, 614, 618, 621, 622, 632, 634, 638, 641, 644, 645, 646

Téléologie, téléologique (*Teleologie, teleologisch*), 8, 10, 20, 21, 22, 57, 101, 310, 345, 346, 347, 348, 349, 476, 648

Teleologie, teleologisch (*téléologie, téléologique*), 346

Témoignage (*Zeugnis, zeugen*), 41, 50, 110, 126, 149, 172, 191, 192, 297, 298, 299, 313, 354, 447, 498, 499, 500, 511, 561, 647

Témoin (*Zeuge*), 16, 47, 48, 58, 143, 162, 314, 385, 436, 581

Temps, temporel (*Zeit, zeitlich*), 4, 8, 12, 13, 15, 18, 23, 26, 28, 40, 49, 53, 57, 62, 70, 75, 77, 81, 84, 88, 91, 102, 105, 107, 113, 117, 118, 143, 145, 150, 155, 156, 165, 166, 175, 176, 178, 180, 183, 191, 192, 214, 216, 218, 219, 220, 221, 222, 228, 230, 235, 239, 244, 246, 249, 252, 254, 255, 256, 257, 262, 263, 270, 275, 276, 280, 281, 283, 285, 298, 301, 308, 309, 314, 323, 327, 329, 336, 343, 372, 374, 401, 405, 406, 408, 409, 412, 418, 420, 431, 432, 433, 434, 440, 442, 445, 451, 465, 466, 469, 474, 483, 489, 503, 505, 510, 511, 521, 528, 529, 530, 542, 543, 546, 548, 551, 553, 558, 561, 568, 574, 575, 577, 586, 588, 594, 596, 597, 613, 616, 622, 630, 632, 633, 636, 637, 641, 644, 647, 648, 653

Tendance (*Trieb*), 1, 6, 7, 23, 36, 39, 43, 74, 141, 149, 160, 161, 162, 163, 184, 193, 205, 239, 251, 252, 253, 254, 256, 258, 260, 261, 262, 263, 265, 266, 269, 270, 273, 274, 275, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 295, 313, 321, 337, 350, 351, 353, 370, 371, 376, 398, 399, 400, 407, 408, 409, 410, 411, 422, 423, 425, 427, 433, 438, 443, 455, 476, 479, 491, 493, 495, 545, 557, 558, 586, 600, 601, 602, 613, 625, 634, 645, 653

Tendance à la conservation (*Selbsterhaltungstrieb*), 143, 230, 251, 252, 275, 282, 287, 337, 350, 351, 399, 407, 600, 606

Tendance à la sociabilité (*Geselligkeitstrieb, Gesellschaftstrieb*), 251, 350, 351, 398, 399, 400, 407, 600, 601, 602

Tendance formative (*Bildungstrieb*), 7, 36, 43, 239, 253, 254, 256, 258, 260, 261, 262, 263, 265, 266, 269, 270, 273, 274, 275, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 295, 313, 321, 370, 371, 398, 407, 408, 409, 410, 411, 422, 423, 433, 476, 479, 491, 557, 558, 602, 645, 653

Theorie (*théorie, théorique*), 22, 130, 131, 276

Théorie, théorique (*Theorie*), 1, 5, 11, 15, 22, 35, 43, 50, 51, 69, 78, 92, 95, 107, 108, 109, 111, 119, 121, 123, 127, 128, 130, 131, 132, 134, 135, 136, 138, 141, 158, 159, 163, 164, 168, 182, 183, 186, 187, 193, 196, 200, 204, 208, 212, 213, 217, 224, 226, 227, 228, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 239, 243, 245, 253, 254, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 264, 265, 266, 267, 268, 271, 272, 276, 285, 286, 308, 312, 313, 321, 330, 332, 347, 348, 350, 357, 358, 364, 365, 367, 376, 378, 379, 381, 383, 394, 396, 406, 426, 427, 433, 434, 440, 459, 475, 478, 479, 480, 482, 487, 494, 495, 496, 520, 532, 536, 546, 547, 548, 549, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 561, 566, 576, 586, 588, 593, 605, 609, 615, 618, 627, 630, 643, 648, 650, 651, 654

Trieb (*instinct, pulsion, tendance*), 35, 38, 160, 256, 261, 262, 270, 274, 275, 277, 279, 295, 337, 347, 354, 375, 377, 390, 399, 400, 425, 430, 591, 600

Bildungstrieb (*tendance formative*), 35, 226, 241, 253, 254, 256, 258, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 269, 270, 274, 277, 278, 279, 285, 286, 287, 288, 321, 370, 398, 399, 408, 422, 433, 557, 602

Geselligkeitstrieb, Gesellschaftstrieb (*tendance à la sociabilité*), 275, 337, 398, 400, 600

Selbsterhaltungstrieb (*tendance à la conservation*), 600

Tromperie, tromper (*Betrug*), 110, 126, 160, 339, 426, 427, 440, 464, 495, 516, 537, 586, 645, 647

Tugend, tugendhaft (*vertu, vertueux*), 56, 85, 90, 94, 97, 143, 319, 328, 381, 397, 413, 417, 418, 457, 512, 586, 623, 631, 639

Unbestimmt (*indéterminé*), 193, 224, 374

Unbeweglichkeit, unbeweglich (*immobilité, immobile*), 355

Unbiegsamkeit, unbiegsam (*inflexibilité, inflexible*), 301, 621

Unfähigkeit, unfähig (*incapacité, incapable*), 37, 360, 447, 528, 578, 612, 625

Ungleichheit, ungleich (*inégalité, inégalitaire*), 229, 297, 343, 470, 580, 587

Unglück, unglücklich (*malheur, malheureux*), 310, 430, 444, 454, 464, 469

Universel (*universell*), 5, 31, 44, 67, 74, 78, 94, 119, 137, 141, 146, 147, 171, 218, 223, 231, 281, 286, 291, 297, 307, 345, 346, 349, 350, 385, 411, 415, 418, 419, 424, 432, 435, 436, 451, 460, 461, 479, 488, 495, 502, 504, 505, 506, 508, 509, 510, 511, 515, 516, 517, 520, 521, 523, 525, 543, 548, 594, 595, 636, 640, 644, 645, 647

Universell (*universel*), 5, 31, 44, 67, 74, 78, 119, 137, 146, 172, 223, 231, 232, 286, 291, 297, 307, 345, 346, 349, 350, 385, 411, 415, 419, 424, 432, 435, 436, 460, 461, 479, 488, 495, 504, 505, 506, 508, 509, 510, 515, 516, 520, 521, 523, 543, 548, 594, 644, 645, 647

Unsittlichkeit (*immoralité*), 327, 433, 487

Unvollkommenheit, unvollkommen (*imperfection, imparfait*), 93, 96, 177, 213, 272, 342, 375, 395, 503, 578, 625

Ursache (*cause*), 40, 90, 194, 262, 263, 323, 350, 468, 580, 636

Utilitarisme, utilitariste, 69, 213, 604

Utilité, utile (*nützlich*), 6, 48, 50, 58, 68, 70, 79, 82, 96, 97, 103, 109, 131, 138, 148, 149, 151, 153, 177, 180, 202, 203, 204, 205, 206, 213, 214, 215, 216, 226, 233, 289, 306, 309, 317, 324, 332, 368, 376, 382, 392, 406, 407, 425, 427, 429, 430, 448, 450, 467, 469, 477, 550, 569, 578, 583, 586, 591, 595, 599, 601, 602, 604, 605, 609, 611, 614, 627, 630, 631, 637

Verbesserung, verbessern (*amélioration, améliorer*), 34, 56, 84, 85, 87, 94, 97, 148, 149, 156, 388, 389, 397

verderben (*corrompre*), 151

Verderbnis (*corruption*), 623

Verderbtheit (*corruption*), 614

Verdienst, verdienen (*mérite, mériter*), 143, 163, 168, 229, 261, 317, 375, 392, 419, 496, 519, 539, 591, 604, 630

Verfall (*déchéance, déclin*), 177, 382, 460

Verfeinerung, verfeinern (*raffinement, raffiner*), 56, 85, 93, 144, 150, 151, 298, 327, 381, 397

Verhältnis (*rappports, conditions de vie*), 27, 39, 40, 138, 151, 168, 213, 233, 235, 250, 269, 277, 280, 287, 290, 292, 293, 318, 324, 328, 333, 336, 353, 354, 370, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 382, 392, 395, 400, 470, 471, 487, 513, 522, 533, 539, 578, 623, 625

Vérité, vrai (*Wahrheit, wahr*), 58, 89, 90, 109, 110, 124, 126, 127, 130, 131, 136, 139, 148, 160, 168, 184, 185, 212, 216, 259, 283, 288, 290, 304, 307, 311, 314, 320, 325, 330, 332, 333, 335, 337, 339, 344, 347, 353, 376, 378, 386, 396, 398, 402, 403, 404, 405, 407, 413, 414, 415, 457, 458, 462, 469, 472, 484, 487, 488, 494, 515, 529, 533, 547, 548, 550, 552, 563, 586, 596, 606, 635, 641, 646

Vermögen (*pouvoir*), 29, 38, 363, 364, 365, 400

Vertu, vertueux (*Tugend, tugendhaft*), 26, 28, 57, 85, 90, 94, 95, 97, 100, 140, 144, 157, 198, 249, 319, 328, 331, 335, 367, 369, 381, 382, 394, 397, 411, 412, 413, 414, 415, 417, 418, 419, 445, 452, 457, 458, 502, 512, 570, 586, 601, 606, 623, 631, 639

Vervollkommnung (*perfectionnement*), 3, 8, 37, 78, 83, 85, 86, 88, 89, 90, 91, 98, 99, 100, 101, 102, 115, 157, 169, 170, 229, 303, 327, 366, 373, 376, 381, 384, 385, 386, 459, 460, 471, 484, 578, 589, 597, 599, 601, 603, 609, 622, 625, 639

Vervollkommnungsfähigkeit (*perfectibilité*), 13, 22, 37, 101, 341, 342, 344, 345, 431, 624

Vie, vivant (*Leben, lebendig*), 10, 15, 17, 21, 24, 25, 47, 52, 57, 70, 71, 77, 85, 103, 106, 112, 141, 146, 151, 163, 171, 174, 201, 202, 203, 205, 208, 209, 219, 220, 222, 226, 227, 231, 232, 242, 244, 254, 257, 261, 262, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 278, 279, 281, 282, 284, 285, 286, 287, 292, 293, 294, 295, 297, 299, 300, 304, 307, 317, 318, 319, 321, 325, 337, 338, 350, 374, 375, 376, 380, 381, 382, 384, 385, 386, 389, 394, 397, 398, 399, 400, 407, 408, 409, 410, 414, 426, 445, 449, 452, 460, 463, 464, 466, 472, 479, 485, 488, 489, 491, 498, 501, 502, 515, 520, 525, 528, 539, 542, 543, 553, 557, 558, 559, 560, 563, 564, 565, 576, 577, 579, 584, 586, 587, 591, 592, 594, 603, 604, 607, 610, 612, 628, 633, 634, 639, 642, 645, 646, 647

Violence, violent (*Gewalt, gewaltsam*), 24, 143, 164, 252, 253, 295, 327, 364, 399, 402, 424, 444, 446, 466, 493, 536, 567, 572, 577, 579, 602, 614, 626, 629, 630, 631, 633, 635, 636, 640, 641

Volk (*peuple*), 22, 51, 73, 80, 93, 133, 143, 144, 151, 152, 163, 167, 171, 206, 229, 230, 291, 298, 322, 323, 327, 336, 340, 383, 401, 413, 417, 425, 441, 443, 451, 452, 454, 455, 463, 464, 468, 487, 488, 492, 493, 496, 509, 510, 522, 531, 532, 537, 548, 552, 592, 621, 622, 637

Vollendung, vollenden (*accomplissement, accomplir*), 55, 57, 194, 378, 425, 511, 575

vollkommen (*parfait*), 23, 29, 83, 84, 86, 87, 88, 193, 277, 314, 348, 360, 375, 378, 383, 465, 591, 641

Vollkommenheit (*perfection*), 34, 150, 160, 168, 177, 277, 327, 340, 375, 392, 396, 402, 418, 419, 442, 484, 497, 503, 508, 509, 550, 638

Vorsehung (*providence*), 100, 144, 460, 490

Vorstellung, vorstellen (*représentation, représenter*), 89, 148, 298, 312, 321, 363, 364, 400, 427, 431, 484, 509, 514, 539

Vorurteil (*préjugé*), 123, 124, 133, 139, 324, 397, 398, 474, 487, 509, 522, 537, 548

Voyage, voyager (*Reise, reisen*), 17, 30, 31, 33, 42, 44, 48, 49, 51, 55, 56, 57, 58, 60, 61, 67, 70, 71, 72, 75, 77, 80, 84, 85, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 99, 100, 101, 103, 104, 105, 106, 113, 115, 117, 118, 123, 133, 135, 136, 137, 138, 139, 141, 142, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 151, 153, 154, 155, 157, 158, 159, 160, 162, 164, 165, 166, 168, 169, 170, 171, 173, 176, 177, 178, 181, 187, 189, 190, 199, 200, 201, 206, 229, 235, 243, 252, 254, 255, 301, 302, 304, 317, 322, 323, 324, 325, 343, 355, 358, 359, 365, 366, 367, 368, 376, 378, 381, 382, 383, 384, 385, 387, 388, 390, 393, 397, 406, 407, 415, 416, 417, 430, 438, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 458, 460, 467, 469, 472, 473, 478, 482, 483, 484, 488, 489, 490, 495, 497, 499, 501, 502, 505, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 526, 527, 528, 530, 531, 536, 538, 540, 542, 543, 544, 546, 547, 548, 552, 559, 563, 568, 569, 571, 573, 586, 587, 588, 591, 592, 597, 600, 601, 604, 623, 625, 629, 636, 645, 648, 651, 652, 654

Voyageur (*Reisender*), 57, 58, 97, 117, 135, 139, 141, 148, 159, 190, 191, 192, 198, 304, 358, 396, 440, 451, 453, 470, 473, 478, 481, 495, 526, 527, 530, 531, 546, 646, 651

Wahrheit, wahr (*vérité, vrai*), 58, 89, 90, 124, 126, 259, 304, 314, 335, 344, 353, 375, 377, 393, 396, 402, 404, 457, 487, 515, 550, 585, 603, 635, 641

Welt (*monde*), 22, 31, 38, 71, 73, 76, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 99, 100, 101, 113, 114, 121, 123, 128, 137, 138, 139, 140, 143, 148, 150, 151, 152, 154, 157, 160, 163, 170, 177, 178, 179, 180, 182, 190, 197, 205, 206, 214, 222, 223, 228, 230, 232, 264, 289, 292, 296, 304, 316, 322, 324, 358, 376, 381, 382, 383, 384, 386, 388, 391, 393, 394, 395, 396, 399, 401, 406, 410, 412, 413, 414, 415, 425, 432, 438, 441, 442, 445, 447, 448, 451, 454, 455, 460, 463,

464, 467, 468, 470, 473, 476, 495, 502, 528, 537, 542, 544, 553, 565, 571, 572, 582, 591, 594, 600, 605, 616, 630

Wild, Wilde, Wildheit (*sauvage, sauvagerie*), 113, 138, 140, 142, 143, 153, 161, 198, 204, 228, 229, 230, 336, 385, 388, 399, 401, 441, 442, 443, 444, 446, 447, 452, 531, 560, 572, 623

Wirklichkeit, wirklich (*réalité, réel*), 131, 134, 138, 153, 185, 261, 289, 292, 337, 427, 432, 446, 490, 605, 633, 634

Wirksamkeit, wirksam (*efficacité, efficace*), 40, 232, 242, 252, 272, 280, 287, 295, 402, 418, 471, 497, 515, 612, 619, 636

Wirkung (*effet*), 40, 222, 235, 248, 263, 267, 320, 323, 337, 400, 404, 474, 505, 514, 533, 612, 621, 639

Wissenschaft, wissenschaftlich (*science, scientifique*), 39, 56, 76, 84, 85, 86, 99, 120, 127, 160, 176, 177, 186, 187, 212, 229, 256, 258, 335, 366, 368, 394, 397, 515, 545, 585, 597, 603, 627

Naturwissenschaften (*sciences naturelles*), 23, 127, 212, 228, 256, 267, 433, 547

Witz (*esprit*), 128

Zeit, zeitlich (*temps, temporel*), 124, 143, 148, 152, 155, 192, 199, 222, 230, 231, 238, 261, 287, 383, 401, 434, 451, 490, 503, 505, 508, 510, 574, 585, 587, 589, 597, 618, 630, 633

Zeugnis, zeugen (*témoignage*), 192

Ziel (*but*), 168, 185, 319, 320, 392, 419, 471, 498, 511, 578, 625, 631

Zivilisation (*civilisation*), 99, 143, 401

Zivilisiert (*civilisé*), 148, 151

Zufall (*hasard*), 309

Zusammenhang (*rapport*), 39, 272, 533

Zwang (*contrainte*), 307, 572

Zweck (*fin*), 87, 276, 290, 293, 344, 346, 348, 366, 431, 443, 458, 539

Table des matières

Introduction	1
Partie I – Une démarche atypique : le développement d’une réflexion sur la perfectibilité via les sciences naturelles	46
Chapitre premier : Introduction du perfectionnement – la perfectibilité avant la lettre chez Forster	47
I) L’éducation du jeune Forster, fondée sur le perfectionnement pratique par l’observation	48
A) L’éducation du jeune Forster : sciences naturelles et perfectionnement empirique.....	49
1) Interactions et éducation : une formation par un autodidacte	51
2) Le rôle formateur des voyages.....	55
B) L’académie de Warrington et le premier contact avec la perfectibilité	61
1) Forster à l’académie dissidente de Warrington	61
2) Forster et la perfectibilité chez Joseph Priestley et les Protestant Dissenters. 63	
a) Le perfectionnement dans la pensée de Joseph Priestley.....	63
b) Forster et la perfectibilité de Joseph Priestley	66
3) Sciences naturelles et perfectibilité de la connaissance humaine chez Priestley	67
C) Réseaux de lettrés et formation de Forster	70
1) Réseaux et correspondance épistolaire	71
2) Forster et les Lumières tardives berlinoises.....	72
3) Sciences naturelles, médecine et anthropologie : l’université de Göttingen ..	74
4) Forster et Weimar : des premiers appuis au dialogue avec Herder	77
II) L’introduction d’une réflexion sur le perfectionnement	78
A) La <i>perfectibility</i> chez Forster et son emploi dans l’espace anglo-saxon des années 1770	78
1) Des réflexions épistémologiques de Forster sur la diffusion de la science dans une recension d’ouvrage	79
2) Méthode naturaliste et perfectibilité par l’intermédiaire de la connaissance .	80
3) <i>Perfectibility</i> , un terme rarement employé	82
B) De l’anglais à l’allemand, le choix de l’emploi de <i>Vervollkommnung</i> par Forster	83

1)	L'apparition du perfectionnement dans le passage de l'anglais à l'allemand chez Forster	83
2)	Les termes dans les dictionnaires du XVIII ^e siècle dans l'espace germanique 86	
3)	Un exemple canonique : Zimmermann, « Die Sehnsucht nach seiner Vervollkommnung »	89
C)	Le perfectionnement dans le <i>Voyage autour du monde</i>	90
1)	La rédaction du récit de voyage.....	91
2)	Quel rôle pour le perfectionnement dans le <i>Voyage autour du monde</i> ?.....	93
3)	Voyage et perfectionnement	96
D)	Apparition de la perfectibilité : occurrences et termes employés	98
1)	Emplois ponctuels de composés de <i>Vervollkommnung</i> et de <i>perfectibility</i>	98
2)	Systématisation de l'emploi du terme de <i>Vervollkommnung</i>	99
3)	Emplois de perfectibilité.....	101
III)	Forster et l'équilibre divin de la nature chez Linné	103
A)	Contacts de Forster avec Linné	103
1)	Contacts avec l'œuvre du naturaliste suédois.....	103
2)	Correspondance avec Linné.....	105
B)	Une classification de la nature marquée par la conception d'une nature et d'un homme parfaits voulus par Dieu	106
1)	L'équilibre de la nature.....	107
2)	La perfection de l'homme dans la nature	108
3)	Théorie mécaniste de la nature	109
4)	Un perfectionnement de l'homme sans autre but que de parvenir à la connaissance de la perfection divine.....	111
C)	La polémique autour de la classification de l'homme : l'échelle des êtres chez Linné et premiers échos chez Forster	113
1)	L'homme et le singe chez Linné.....	113
2)	Une classification physique de l'homme	114
Chapitre 2 : Perfectionnement de la connaissance, perfectionnement de l'homme dans le <i>Voyage autour du monde</i> : le rôle de la méthode inductive		
I)	Epistémologie et méthode empirique chez Georg Forster.....	118
A)	Forster acteur d'une révolution dans les sciences de la nature.....	118
1)	De la substance à la matière.....	118

2)	La naissance et le perfectionnement des sciences de la nature modernes	119
B)	La méthode empirique de Forster.....	120
1)	La méthode empirique naturaliste, une méthode au fondement des Lumières	122
2)	L'empirisme de Georg Forster.....	123
C)	Bon et mauvais modèle d'un raisonnement scientifique.....	125
1)	Le modèle d'un raisonnement scientifique.....	125
2)	Les erreurs dans le raisonnement scientifique	127
3)	Le raisonnement scientifique, incompatible avec une pensée par système ?	130
4)	Empirisme et opposition aux théories insuffisamment fondées sur l'observation	132
5)	Réflexions sur la méthode dans <i>Autre chose sur les races humaines</i>	134
II)	Un perfectionnement général de l'humanité dans le <i>Voyage autour du monde</i> ?	137
A)	La nature de l'homme dans le <i>Voyage autour du monde</i> de Johann Reinhold et Georg Forster.....	137
1)	La méthode empirique du récit de voyage chez Forster	138
2)	La question de l'humanité des peuples rencontrés	140
B)	Un modèle de perfectionnement de l'humanité ?.....	141
1)	Le modèle de perfectionnement du <i>Voyage autour du monde</i>	141
2)	La conception du perfectionnement de l'homme chez Johann Reinhold Forster	144
3)	Une capacité à se perfectionner universelle.....	146
4)	Induction de la perfectibilité de l'expérience	147
C)	Les prémisses d'une autre conception du perfectionnement de l'homme ?.....	147
1)	Sens et réflexion dans le <i>Voyage autour du monde</i>	147
2)	Le langage, à la confluence entre sensibilité et perfectionnement de l'homme	151
3)	Les critiques de Georg à l'égard du texte anglais de Johann Reinhold Forster	154
D)	Des observations du <i>Voyage autour du monde</i> aux conclusions sur le perfectionnement de l'homme : Forster et Iselin.....	158
1)	La constitution empirique d'une réflexion sur le perfectionnement du genre humain dans <i>Über die Geschichte der Menschheit</i> de Isaak Iselin.....	158
2)	Le perfectionnement chez Isaak Iselin	160

3) Des critères de degré de perfectionnement différents chez Forster et Iselin ?	161
E) Induction du concept de perfectibilité à partir de la méthode empirique de Forster.....	165
1) Une double signification de la perfectibilité.....	165
2) Une foi dans le perfectionnement empirique.....	167
3) Induction de la perfectibilité.....	168
Chapitre 3 : La lecture de Buffon mène Forster au seuil de la perfectibilité.....	173
I) Forster et Buffon.....	177
A) Un intérêt de circonstance ?	177
1) Le voyage	177
2) Les textes	179
B) Empirisme et critique de Buffon	181
1) Forster contre le « roman de l’histoire naturelle ».....	181
2) Forster et la réception des <i>Époques de la nature</i>	183
3) Divergences dans la réception de Buffon par Georg et Johann Reinhold Forster	186
C) La défense de la classification linnéenne par Forster.....	190
1) Forster, tenant de la classification de Linné face à Buffon ?.....	190
2) La critique fondamentale de la classification linéenne par Buffon	194
II) La critique de Buffon ouvre à Forster le champ de l’anthropologie.....	196
A) L’intérêt spécifique de Forster pour les conceptions anthropologiques de Buffon	196
1) Les commentaires de Forster relevant des sciences naturelles dans sa traduction de Buffon	197
2) Forster et l’anthropologie de Buffon	198
B) Anthropologie et perfectionnement chez Buffon	200
1) Perfectionnement et domestication : Forster lecteur de Buffon et Rousseau	201
2) Quel critère du développement humain ?	204
C) Connaissance, rapports à l’homme et refus des classifications artificielles chez Buffon.....	207
1) Une critique des classifications artificielles par Buffon	207
2) Une critique des classifications artificielles par Forster ?	209
3) Un critère alternatif d’organisation : l’utilité ?.....	213

4)	Un critère alternatif d'organisation : le dispositif de la connaissance et les rapports à l'homme ?.....	215
III)	Buffon, père de la perfectibilité chez Forster ?.....	217
A)	La perfectibilité, outil de connaissance et donc de contrôle de la nature chez Buffon.....	217
1)	Perfectibilité ou perfectionnement chez Buffon ? Les textes.....	217
2)	La perfectibilité chez Buffon.....	219
B)	Nature, force et perfectibilité chez Buffon et Forster.....	221
1)	Les divergences dans les textes : De la nature et Un aperçu de la nature dans sa totalité.....	221
2)	Une force entre Dieu et la nature : l'originalité de Forster face à Buffon....	225
C)	La théorie du climat, trait d'union entre sciences naturelles et anthropologie ? 226	
1)	Buffon et la théorie du climat.....	227
2)	Une influence limitée de la théorie du climat chez Forster.....	228
3)	Théorie du climat et corruption de l'homme : une perfectibilité négative ?	231
4)	Conséquences de la théorie du climat pour une perfectibilité ou une corruptibilité des peuples.....	232
D)	Convergences et divergences entre la perfectibilité de Buffon et de Forster...	234
1)	La critique de la perfectibilité restreinte de Buffon par Forster.....	234
2)	Une perfectibilité seulement pratique chez Forster ?.....	235
3)	La conception de la perfectibilité chez Forster suit l'évolution de sa pensée et y participe.....	237
Partie II –	Perfectibilité, nature et nature de l'homme chez Georg Forster.....	239
Chapitre 4 :	Forces et perfectibilité.....	241
I)	Forster et les forces.....	241
A)	Origine du concept de force chez Forster.....	241
1)	Forster dans la lignée de Newton.....	241
2)	Rapports et forces : un héritage newtonien.....	243
3)	Forster et l'héritage wolffien : le concept de force.....	246
B)	Perfectibilité et lois physiques.....	247
1)	Lois du mouvement et perfectibilité.....	247
2)	Lois de la nature, lois de l'homme : l'héritage de Ferguson.....	251
II)	Perfectibilité et génération des organismes.....	253

A)	Forster et la controverse de la génération dans les sciences naturelles	254
1)	Les liens de Forster avec Göttingen.....	254
2)	Le ralliement à l'épigénèse de Forster.....	256
3)	Défense de la nouvelle théorie par Forster ?	258
B)	Forster et le <i>Bildungstrieb</i> de Blumenbach	260
1)	Forster et le <i>Bildungstrieb</i>	260
2)	L'adhésion de Forster à l'épigénèse et à la tendance formative.....	263
C)	Epigénèse et progression de l'homme : Forster contre Herder	266
1)	Forster, Herder et l'épigénèse.....	267
2)	Une force agissante en l'être humain, commune à Forster et Herder.....	268
3)	L'opposition à une conclusion métaphysique erronée.....	270
D)	Tendance formative et perfectibilité.....	274
1)	<i>Trieb</i> et tendance formative chez Forster	274
2)	Tendance formative et perfectibilité du corps humain	275
3)	La réécriture de la tendance formative par Forster	278
4)	La tendance formative, la part nécessaire et naturelle de la perfectibilité ? .	281
III)	La perfectibilité, dans la tension entre fins de la nature et fins de l'homme	284
A)	Tendance formative morale et fins de la nature	284
1)	Fins morales de l'homme et tendance formative.....	284
2)	Les déterminations de l'homme.....	286
3)	Fins de la nature et perfectibilité	289
4)	Fins de la nature, fins de l'homme : les étapes de la vie humaine.....	294
B)	La perfectibilité et les sens	296
1)	Les Forster, vecteurs d'une intégration dans le débat philosophique de thématiques d'histoire naturelle : l'exemple de <i>Über Leckereyen</i>	296
2)	La place du témoignage des sens.....	298
3)	Organes et destination de l'homme chez Herder et Forster.....	299
C)	Le besoin, premier moteur de la progression	305
1)	Détresse et perfectibilité	305
2)	Lichtenberg, la physiognomonie et la perfectibilité des organes	308
3)	Le besoin.....	311
4)	L'art, révélateur privilégié des rapports entre l'homme et son environnement ?	312

Chapitre 5 : Perfectibilité et nature de l'homme.....	316
I) Quelle nature commune ?.....	317
A) La nature et la place de l'homme	317
1) Forster et les sociétés secrètes	317
2) Forster et la franc-maçonnerie : un autre fondement pour une même perfectibilité ?	318
3) Quelle place pour l'imagination dans la perfectibilité de Forster ?.....	320
B) Perfectibilité et nature de l'homme	322
1) Une nature commune, des différences locales.....	322
2) La perfectibilité, un « critère de l'humanité »	325
II) Perfectibilité et nature de l'homme chez Forster et Rousseau	329
A) Les sources buffoniennes de la perfectibilité chez Rousseau et chez Forster ..	330
1) Rousseau, Forster et le rapport aux « raisonnements hypothétiques et conditionnels » de Buffon.....	330
2) La nature de l'homme chez Buffon et Rousseau	331
3) Forster et la perfectibilité dans l'opposition entre nécessité et liberté chez Rousseau et Buffon	332
B) La perfectibilité de Forster et la perfectibilité de Rousseau.....	333
1) Les rapports entre perfectibilité et liberté chez Rousseau et Forster	333
2) Lecture de la perfectibilité de Rousseau et perfectibilité de Forster	334
3) Perfectibilité et nature.....	338
III) La nature de l'homme	341
A) Perfectibilité et métaphore de la chenille et du papillon	341
1) Bonnet, Buffon, Forster	341
2) Rousseau, Mendelssohn, Forster	343
B) La nature de l'homme chez Kant et chez Forster	345
1) Fins de l'homme, fins de la nature chez Kant et Forster	346
2) Histoire de l'humanité et théorie téléologique de la nature	348
3) Le rôle de la société chez Kant et Forster.....	350
C) Perfectibilité, nature et nature de l'homme	352
1) La perfectibilité, médiatrice entre la conscience de l'homme et son environnement naturel.....	352
2) Perfectibilité et humilité face à la nature	355

IV)	Passage de la perfectibilité d'un contexte naturaliste à un contexte anthropologique	357
A)	Forster, Herder et la perfectibilité de Rousseau	357
1)	Forster et le refus du « système de l'orang-outang ».....	357
2)	La perfectibilité chez Herder et la lecture de Forster	361
B)	La <i>Besonnenheit</i> et l'apport de Herder à la perfectibilité de Forster.....	363
1)	Emploi du terme	363
2)	<i>Besonnenheit</i> et perfectibilité : l'exemple d'Amsterdam dans les <i>Vues sur le Rhin inférieur</i>	365
3)	La lecture de Herder par Forster	367
4)	La perfectibilité, à la confluence entre <i>Bildungstrieb</i> et <i>Besonnenheit</i> ?	370
Chapitre 6 : La perfectibilité dans le contexte de l'interaction de l'homme avec son environnement naturel et social		
I)	La perfectibilité humaine en termes de rapports.....	372
A)	L'action unilatérale de l'environnement naturel sur l'homme, une corruption ?	372
1)	Emploi du terme <i>Verhältnis</i>	372
2)	L'homme qui n'agit pas sur son environnement naturel est condamné à le subir.....	378
B)	L'agriculture, interaction entre l'homme et son environnement et accélérateur du perfectionnement : de l'observation empirique à la théorie anthropologique.....	383
1)	Agriculture et développement de l'homme à travers l'exemple de l'arbre à pain.....	383
2)	La perfectibilité de l'arbre à pain dans <i>Der Brodbaum</i>	387
C)	Interaction avec l'environnement et perfectibilité.....	390
1)	La perfectibilité humaine se définit-elle par les interactions ?.....	390
2)	Le type d'interaction avec son environnement définit aussi le degré de perfectibilité de l'être humain	394
3)	Interactions, connaissance et perfectibilité	396
D)	Perfectibilité et environnement social	398
1)	Tendance à la sociabilité et perfectibilité : Forster lecteur de Ferguson	398
2)	Perfectibilité, sociabilité et sens de la religion	400
3)	Vivre en harmonie avec son environnement social comme avec son environnement naturel ?.....	403

E)	La liberté humaine réside-t-elle dans la perfectibilité des rapports à l'environnement naturel et social ?	407
1)	Rapports à l'environnement et déterminisme naturel	407
2)	L'action humaine, entre déterminisme naturel et indétermination : vers une action libre ?.....	409
3)	Rapports sociaux hostiles et mise en danger de l'action libre et perfectionnante.....	410
II)	Perfectibilité et morale	411
A)	Définition de la vertu.....	411
1)	Une définition relative de la vertu ?	411
2)	Vertu et perfectionnement	415
B)	Progression de la morale des Européens	419
1)	Le rôle des passions dans la perfectibilité de l'être humain	420
2)	Des passions néfastes pour les Européens des Lumières ?.....	421
3)	Tendance formative morale et perfectibilité.....	422
C)	Une morale humaine universelle ?	424
1)	Norme morale et perfectibilité.....	427
2)	La loi morale en l'homme.....	430
3)	Loi morale et <i>Sittlichkeit</i>	432
Partie III – La perfectibilité entre reconnaissance des peuples extra-européens et critique politique des sociétés européennes		436
Chapitre 7 : Perfectibilité et peuples extra-européens		438
I)	Le voyage autour du monde et la perfectibilité des peuples extra-européens	440
A)	Quel autre ? Européens et peuples extra-européens.....	440
1)	Rencontre avec l'autre	441
2)	L'autre social	444
B)	Constitution de la réflexion de Forster sur la nature de l'homme : du caractère réfléchi à la perfectibilité.....	445
1)	Le premier critère : la raison ?.....	446
2)	Caractère réfléchi de l'homme et action dans son environnement : perfectibilité et <i>Besonnenheit</i>	448
3)	La perfectibilité, un critère d'humanité universel pour Forster ?.....	451
C)	Morale et bonheur au prisme de la perfectibilité des peuples extra-européens	453
1)	Perfectibilité et relativité de la morale.....	453

2)	Un point de vue extérieur sur la moralité européenne ?.....	457
3)	Le hasard, la providence et l'impossibilité de juger les peuples extra-européens	458
4)	L'action en conformité avec l'environnement : le bonheur ?.....	461
II)	Perfectibilité et point de vue européen sur le monde	466
A)	Le rôle problématique de la perfectibilité européenne.....	466
1)	Un doute fondateur sur les voyages d'exploration	467
2)	Les voyages d'exploration sont-ils utiles ou néfastes à la perfectibilité ?....	469
3)	Perfectibilité et préjugés en Europe.....	472
B)	La perfectibilité et l'idée de races humaines	474
1)	L'origine de la controverse.....	474
2)	Le point de départ naturaliste de Forster	476
3)	Autre chose sur les races humaines	479
C)	La perfectibilité, fer de lance de la critique des théories racistes par Forster ..	481
1)	Forster et Meiners.....	481
2)	La perfectibilité et le reproche d'anthropomorphisme : première controverse entre Forster et Meiners	483
3)	Perfectibilité et réfutation de Meiners	486
4)	Meiners, Kant et l'origine de l'homme.....	490
5)	Meiners, Forster et le caractère national d'un peuple.....	493
III)	Les peuples européens peuvent-ils apporter la perfectibilité ?	494
A)	Perfectibilité relative, perfectibilité universelle ?	495
1)	Vers une perte rapide d'influence des facteurs climatiques dans la constitution d'une perfectibilité locale.....	495
2)	Une perfectibilité identique, mais des manifestations différentes selon les peuples	496
3)	La traduction du <i>Sakontala</i> , les Européens et le perfectionnement de l'humanité	499
4)	La diversité irréductible de l'homme, un moteur de sa perfectibilité ?.....	501
B)	Faut-il détruire des perfectionnements particuliers au profit d'un hypothétique perfectionnement universel ?.....	502
1)	Forster et la spécificité de chaque peuple chez Herder.....	502
2)	L'universel et le particulier dans <i>De la Formation locale et générale</i>	504

3)	Qu'est-ce que la perfectibilité universelle et peut-on affirmer que les Européens l'ont atteinte ?.....	508
4)	Conciliation entre universel et particulier : raison, sentiment et perfectibilité dans <i>De la Formation locale et générale</i>	510
5)	Perfectibilité et implications politiques du refus d'une universalité rationnelle	513
C)	Les Européens et leur rapport aux perfectibilités particulières	517
1)	Vision anglaise, vision allemande du rôle des Européens : l'introduction au troisième voyage du capitaine Cook	517
2)	La précarité de la perfectibilité européenne.....	521
Chapitre 8 :	La place de la perfectibilité dans la critique des sociétés européennes	525
I)	La dimension réflexive du discours sur la perfectibilité – quelle image les peuples extra-européens renvoient-ils aux Lumières ?	526
A)	Discours et réalité du rapport aux peuples extra-européens.....	526
1)	Dimension réflexive du récit de voyage d'un penseur des Lumières.....	526
2)	Le jugement des habitants des îles des mers du Sud par les Européens : Bougainville, Diderot, Forster	527
3)	Les carences des Lumières	531
B)	Décalage entre perfection locale et état d'avancement effectif en Europe	533
1)	Un décalage marqué	534
2)	Les Polonais, Pesserähs de l'Europe ?.....	536
3)	Le facteur de l'adéquation entre perfectibilité potentielle et état réel des peuples : le commerce ?.....	540
C)	Une critique interne des Lumières par l'intermédiaire de la perfectibilité.....	544
1)	Les Lumières incapables de partager leurs accomplissements au service du bien commun ?.....	544
2)	Les Lumières, un dogmatisme érudit ou une curiosité d'esprit ?.....	546
3)	La perfectibilité, grille de lecture de la réalité : de l'épistémologie à l'anthropologie	549
II)	Forster et la perfectibilité de Rousseau	551
A)	Quel rapport à Rousseau ?.....	551
1)	Le refus de l'état de nature par Forster implique-t-il un rejet de la perfectibilité rousseauiste ?.....	552
2)	La perfectibilité et le couple antagoniste nature et culture chez Rousseau, Bonnet et Forster.....	553

3)	Rousseau, perfectibilité et théorie mécaniste.....	554
4)	Forster et la perfectibilité contre une théorie mécaniste de l'homme ?.....	556
B)	Une lecture critique de Rousseau inspirée par les philosophes écossais.....	559
1)	La critique de la conception rousseauiste de la nature de l'homme par Adam Ferguson.....	560
2)	L'héritage de Ferguson chez Forster	562
C)	Contre une critique rousseauiste de la culture.....	564
1)	<i>De la Félicité des êtres physiques</i> : Forster contre la conception rousseauiste du bonheur	564
2)	État de nature et critique de la civilisation européenne chez Rousseau et Forster	566
III)	La critique des sociétés européennes	568
A)	La perfectibilité évolue en même temps qu'apparaît la critique	568
1)	Place de la perfectibilité dans la société britannique et allemande chez le jeune Forster	568
2)	Conditions de la perfectibilité et action de la société : les forçats en Nouvelle-Hollande.....	571
B)	Perfectibilité et critique des sociétés européennes	573
1)	Perfectibilité et société dans les <i>Vues sur le Rhin inférieur</i>	573
2)	Perfectibilité et révolution : Liège	574
3)	Perfectibilité et contre-révolution : Bruxelles	577
4)	Perfectibilité, rapport adéquat de l'homme à son environnement et critique des sociétés européennes.....	580
	Chapitre 9 : La mise en œuvre de la perfectibilité, de l'éducation à l'action politique.....	583
I)	Éducation et perfectibilité.....	583
A)	Une éducation à la perfectibilité ?.....	584
1)	La science au service de la société	584
2)	Quelle éducation à la connaissance ?.....	587
3)	Éducation et caractère national	590
4)	Traduction et éducation à la perfectibilité	594
B)	Horizon de l'éducation et perfectibilité.....	595
1)	L'éducation par les sens.....	595
2)	Éducation, perfectibilité et traduction des <i>Vues sur le Rhin inférieur</i>	597
3)	L'horizon de l'éducation : la perfectibilité civile ?	600

4)	L’horizon de l’éducation : la perfectibilité morale ?	602
C)	Une éducation bridée par le politique ?.....	604
1)	La vocation utilitariste du perfectionnement de l’homme chez Forster	604
2)	Les monarques et le perfectionnement des peuples chez Forster : du mécène au despote.....	607
3)	L’inadéquation entre le mérite et l’utilité effective dans les sociétés européennes.....	609
4)	Critique de l’éducation, critique des monarques	612
II)	L’action politique, seul recours en Europe pour préserver la perfectibilité ?.....	615
A)	La perfectibilité, moteur de l’action humaine, dans le contexte politique européen	616
1)	Un rôle de moteur de l’action humaine	616
2)	L’expérience sensible de la capacité à se perfectionner, indispensable au perfectionnement de l’individu	617
B)	Les obstacles à la perfectibilité : monarchie éclairée et despotisme	620
1)	Une remise en question des conditions de possibilité de la perfectibilité ?..	620
2)	L’état de servitude rejoint l’état sauvage dans l’absence totale de perfectibilité de l’être humain	623
3)	Répression politique et perfectibilité : <i>Erhärtung</i> ou <i>Erstarrung</i> des organes du perfectionnement ?.....	624
III)	Perfectibilité et révolution.....	629
A)	Forces populaires et perfectibilité	629
1)	La perfectibilité, un moteur de l’action révolutionnaire ?.....	629
2)	Comment la perfectibilité permet-elle d’expliquer les révolutions en Europe ?	631
3)	Forces naturelles et perfectibilité.....	633
4)	Perfectibilité, passions et rupture brutale de l’équilibre politique	635
5)	Expérience directe de la révolution ou bien observation à distance : quel est le moyen le plus sûr pour l’espace germanique de renouer avec la perfectibilité ?.	636
B)	Perfectibilité et réalisation de la révolution politique	637
1)	Perfectibilité et État	638
2)	Révolution française et perfectibilité : Schlegel lecteur de Forster	640
3)	Une action politique trop radicale met-elle en danger la perfectibilité ?.....	641
	Conclusion	643
	Bibliographie	655

I) Littérature primaire.....	655
II) Littérature secondaire.....	683
III) Articles de dictionnaires et d'encyclopédies.....	711
IV) Usuels et ressources électroniques.....	714
V) Bibliographies.....	717
Index des auteurs et personnages cités.....	719
Index des notions principales.....	725
Traductions.....	775
Buffon, <i>Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere</i> , t. 6 (1780): Avant-propos du traducteur, Georg Forster.....	775
Ein Blick in das Ganze der Natur (1781-1783).....	778
James Cook, der Entdecker : Introduction (1787).....	821
Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit (1789).....	839
Über lokale und allgemeine Bildung (1791).....	857
Recension : Göttingisches historisches Magazin von C. Meiners und L. T. Spittler (1791).....	883
Registres d'ouvrages empruntés.....	907
1. Ouvrages empruntés par Forster à la <i>Stadtbibliothek</i> de Mayence (1789-1792).....	907
2. Ouvrages de Forster empruntés par les lecteurs de la <i>Universitätsbibliothek</i> de Göttingen (1779-1785).....	918

Annexes

Traductions

Buffon, Naturgeschichte der vierfüßigen Thiere, t. 6 (1780): Avant-propos du traducteur, Georg Forster

Vorbericht¹.

Mit diesem Bande wird endlich nach einer ziemlich langen Pause die angefangene Uebersetzung der Büffonischen Naturgeschichte fortgesetzt. Gleichwohl hat es nicht an mir, sondern

Avant-propos.

Avec ce volume, la traduction entamée de l'*Histoire naturelle* de Buffon connaît enfin une suite, après une pause assez longue. Ce n'est cependant pas à moi que tint la longueur de cette interruption,

¹ Cet avant-propos se trouve dans la première édition du tome 6 de l'*Histoire naturelle* traduite en allemand. Dès la première réédition, en 1786, cet avant-propos disparaît. Cette disparition pourrait être liée au fait que l'éditeur Joachim Pauli a été mécontent des délais que lui avait imposés Forster, au point de confier la traduction des volumes suivants à un autre traducteur, Bernhard Christian Otto.

an verschiedenen nicht vorhergesehenen, und auch unvermeidlichen Zufällen gelegen, daß dieser Aufschub so lange gedauert. Bey dem Billigdenkenden verspreche ich mir Entschuldigung, wenn ich unter andern nur des mir gnädigst anvertrauten Lehramts am hiesigen Karolino, und der damit verknüpften Pflichten erwähne.

Wegen meiner Arbeit habe ich wenig zu erinnern. Eine knechtische, wörtliche Übersetzung halte ich für weniger zweckmäßig, als eine solche, wodurch man hauptsächlich nur den Sinn des Verfassers zu treffen und treulich überzutragen sucht. Ich habe mich, soviel ich gekonnt, der letzteren beflissen, damit ich den Schriften eines Büffon ihren größten Werth nicht raubte. Die beygefügtten Anmerkungen und Zusätze, enthalten größtentheils nur Berichtigungen, welche ich oft aus den neuern Werken des Herrn von Büffon selbst geschöpft habe. Zur Tadelsucht wird man es mir doch nicht auslegen, daß ich hie und dort die Hypothesen dieses großen Mannes zu bestreiten gewagt habe. Ich glaube mir einer unschuldigen Absicht bewußt zu seyn, davon ich dem Leser die Beurtheilung überlasse. Ich habe den *Plinius* Frankreichs persönlich

mais à différents hasards imprévus et qu'il était également impossible d'éviter. Je suis certain d'obtenir le pardon de celui qui pense avec équité : qu'il me suffise d'évoquer, entre autres, la chaire d'enseignement qui m'a été gracieusement confiée au Carolinum d'ici, et les obligations qui y sont liées.

Sur mon ouvrage, je n'ai que peu de choses à rapporter. Je tiens une traduction littérale, servile, pour moins utile qu'une traduction par laquelle on cherche principalement à saisir le sens de l'auteur uniquement et à le restituer d'une manière fidèle. Je me suis efforcé, autant que je le pouvais, de suivre cette seconde conception, pour ne pas dépouiller les écrits d'un Buffon de ce qui leur donne le plus de valeur. Les remarques et compléments que j'y ai adjoints contiennent pour l'essentiel seulement des corrections que j'ai souvent extraites des derniers ouvrages de Monsieur de Buffon lui-même. À moins d'un esprit particulièrement critique, on ne pourra m'accuser d'avoir, ici et là, osé contredire les hypothèses de ce grand homme. Je crois pour ma part être convaincu d'une intention pure, je laisse le lecteur en juger. J'ai connu personnellement le Pline de

gekannt, und im Umgange nicht minder als in seinen Schriften bewundert; – wie sollt' ich je mich seines hohen Geistes überheben, je anders, denn nur als Zwerg auf Riesenschultern, die Lücken seines Werks ergänzen wollen. Noch würden viele meiner Bemerkungen unterblieben seyn, wenn ich nicht das Glück gehabt hätte, auf eine Zeitlang von einer ansehnlichen öffentlichen Bibliothek Gebrauch zu machen. Der Büchervorrath, den der seel. D. *Martini* selbst besaß, machte ihm dergleichen Hilfsmittel ganz entbehrlich, und setzte ihn in Stand, nützliche Arbeiten zu liefern. Den Ruhm, den er sich erwarb, darf sein Nachfolger nicht zu erschwingen hoffen. Cassel den 1. März 1780.

Georg Forster.

la France², et je ne l'ai pas moins admiré dans mon commerce avec lui que dans ses écrits ; comment aurais-je jamais la prétention de me mesurer à son esprit éminent et le dessein de combler les lacunes de son œuvre, sinon seulement comme un nain juché sur les épaules d'un géant³. De plus, un bon nombre de mes remarques n'aurait jamais vu le jour si je n'avais eu la chance de pouvoir faire usage, pendant un certain temps, d'une bibliothèque publique renommée⁴. La réserve de livres que le regretté Dr. Martini possédait en propre lui permettait de se passer tout à fait de cette assistance, et le mettait en état de fournir des travaux utiles. Son successeur ne peut espérer obtenir la gloire qu'il acquit. Cassel, le 1^{er} mars 1780.

Georg Forster.

² Buffon a été comparé à de multiples reprises à Pline, et il était courant de le surnommer le « Pline français », sans qu'il soit possible de retrouver l'auteur de ce surnom. Forster se contente de reprendre une périphrase alors très courante en français.

³ Cette métaphore est un topos depuis l'Antiquité. Il est probable que Forster fasse ici plus directement allusion à une expression identique employée par Newton dans une lettre à Robert Hooke, en 1675. NEWTON, « Isaac Newton, to Robert Hooke, 5 February 1675 », *art. cit.*, 1959.

⁴ Il s'agit de la bibliothèque de Göttingen. Forster se plaint à de multiples reprises dans sa correspondance de ne pas avoir accès aux ouvrages dont il avait besoin pour rédiger ses commentaires de l'*Histoire naturelle* en raison de son poste à Cassel, qu'il n'a pas le droit de quitter sans autorisation. L'envoi de livres par le directeur de la bibliothèque de Göttingen, Christian Gottlob Heyne, permet à Forster de poursuivre son travail ; ce passage pourrait être une manière de remercier Heyne de son aide. Voir notamment FORSTER, « Georg Forster an Christian Gottlob Heyne, 18.03.1780 », *art. cit.*, 1978, p. 290.

Ein Blick in das Ganze der Natur (1781-1783⁵)

Ein Blick in das Ganze der Natur. Einleitung zu Anfangsgründen der Thiergeschichte

Da Wissenschaft und Kunst noch in der Wiege lagen, und der Trieb des Menschen, seine physische Bestimmung zu erfüllen, fast allein sein Forschen beseelte: da faßte noch ein einziger Kopf alles menschliche Wissen, da konnte derselbe Mann zu gleicher Zeit ein Priester Gottes, ein König, ein Hausvater, ein Arzt, ein Ackermann und ein Schäfer seyn. Drey bis vier Jahrtausende haben alles verändert. Wir sind Aufbewahrer der unzähligen Begebenheiten, der Erfahrungen, der Erfindungen und der Werke des menschlichen

Un aperçu de la nature dans sa totalité.

Introduction aux causes originelles de l'histoire des animaux⁶.

À l'époque où les sciences et les arts étaient encore au berceau, et où la pulsion de l'homme à accomplir sa détermination physique constituait à elle seule presque toute l'âme de sa recherche ; à cette époque, une seule tête appréhendait encore toute la connaissance humaine, le même homme pouvait être en même temps un prêtre de Dieu, un roi, un père de famille, un médecin, un laboureur et un berger. Trois à quatre millénaires ont tout changé. Nous sommes les gardiens des innombrables événements, des expériences, des

⁵ Forster a rédigé ce texte pour servir d'introduction à un cours sur l'histoire des animaux, tenu à Cassel chaque semestre entre l'hiver 1781 et l'été 1783. Siegfried Scheibe souligne le fait que si la première version du texte date probablement de l'été ou de l'automne 1781, Forster cite un ouvrage de Petrus Camper qui ne paraît qu'en 1782. Par conséquent, il est probable que nous soit parvenue la version retravaillée de ce texte, telle qu'elle a été prononcée lors du dernier semestre, à l'été 1783. Voir SCHEIBE Siegfried, « Erläuterungen », in: *Werke: Kleine Schriften zu Philosophie und Zeitgeschichte*, vol. 8, Berlin, Akad.-Verl., 1974, p. 390.

⁶ *Un aperçu de la nature dans sa totalité* est composé en grande partie de citations de Buffon, non signalées comme telles par Forster. Ludwig Uhlig a identifié ces citations, et elles ont été intégrées ici à la traduction. Voir UHLIG, *Georg Forster. Einheit und Mannigfaltigkeit in seiner geistigen Welt, op. cit.*, 1965, p. 268. Elles figurent ici en italique. Elles sont tirées des éditions originales des œuvres de Buffon, les livres 12 et 13 de l'*Histoire naturelle* : BUFFON Louis Leclerc comte de, « De la Nature. Première vue », in: *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roy*, vol. 12, Paris, Imprimerie royale, 1764, pp. III-XVI ; BUFFON Louis Leclerc comte de, « De la Nature. Seconde vue », in: *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roy*, vol. 13, Paris, Imprimerie royale, 1765, pp. I-XX. L'orthographe a été modernisée par le traducteur pour faciliter la lecture du texte.

Geistes, welche jener große Zeitraum beschließt. Ungeheuer ist die Summe dieser Kenntnisse; sie wächst noch immer fort, und bleibt in keinem Ebenmaße mit den engen Schranken dieses Lebens. Zwar erwacht zuweilen noch ein vielfassender Kopf, der, in mehreren Wissenschaften gleich groß, nicht an ihrer Fläche dahinschwebt, sondern ihre Tiefen versucht und ergründet. Allein wie selten wird der Welt ein solches Göttergeschenk? Oft ist ausgebreitete Gelehrsamkeit dieser Art ein bloßes Gedächtnißwerk, welches die Urtheils- und Anschauungskräfte entnervt. Der Heiligenschein (*nimbus*) unserer Polyhistoren zerflattert leicht, und läßt uns sodann nur lebendige Register oder Wörterbücher zurück. Statt des Verstandes gilt noch öfter Witz, der nicht nach strengen und bewährten Regeln schließt, der Resultate ahnden und errathen will, sich aber übereilt und die Wahrheit öfter verfehlen als treffen kann⁷. Nur wahres Genie dringt in das finstre Chaos der Gelehrsamkeit, und schafft es zur organischen Gestalt um: es verdauet gleichsam das Ganze, und bereitet aus seiner heterogenen Mischung gesunden, gleichartigen Lebenssaft. Mit kühnen aber sichern Schritten nahet es sich der Wahrheit, als seinem Ruhepunkte, und verschwendet, um

inventions et des œuvres de l'esprit humain que cette longue période recouvre. La somme de ces connaissances est énorme ; elle croît encore aujourd'hui sans commune mesure avec les bornes étroites de notre vie. Il arrive certes parfois encore qu'une tête puissante s'éveille, une tête qui, identiquement grande dans plusieurs sciences, ne s'arrête pas à leur surface mais en sonde et en explore les profondeurs. Cependant, un tel cadeau des dieux au monde ne devient-il pas bien rare ? Souvent, une érudition de ce genre qui s'affiche complaisamment n'est rien d'autre qu'un ouvrage de mémoire qui énerve les forces de jugement et d'appréhension. L'auréole (*nimbus*) de nos savants universels se dissipe et ne nous laisse ensuite rien d'autre que des registres ou des dictionnaires vivants. En lieu et place de l'entendement c'est bien souvent l'esprit qui a cours, lui qui ne conclut pas d'après des règles strictes et éprouvées, mais qui veut deviner les résultats et les soumettre à son jugement et pour cela se précipite et ne peut guère que manquer la vérité plus souvent qu'il ne peut l'atteindre. Seul le vrai génie pénètre dans le sombre chaos de l'érudition et le transforme en une forme organique : il digère pour ainsi dire le tout, et prépare à partir

⁷ S. *Hemsterhuis* Lettre sur l'homme etc. p. 9. (Note de Forster)

dahin zu gelangen, keine Kraft umsonst: mit eigenthümlichem Scharfsinn verkettet es Erfahrungen, und ergreift die entferntesten Resultate eines geprüften Satzes, fast in dem Augenblicke des Anschauens; ja, es fühlt schon sympathetisch die neue Wahrheit am Ende einer Reihe von Schlüssen, ehe noch der Fleiß des alltäglichen Denkers ein Glied dieser Schlußfolge berichtigen kann. Allein ächtes Genie ist am litterarischen Horizonte noch seltener als Kometen und neue Irrsterne an der Bühne des Himmels: Jahrhunderte können verfließen, ohne daß ein so wohlthätiges Phänomen sie der Vergessenheit entreißt, und die Nationen mit seinem bleibenden Lichte beglückt.

Man zerstückte also die Wissenschaft, und glaubte, nun sey jede Schwierigkeit besiegt. Es entstanden Facultäten, und in diesen fast unzählige Unterabtheilungen und Fächer. Jeder einzelne Theil der menschlichen Kenntnisse erhielt eigne Beobachter, die auf das ganze Verzicht thun, sich nur dem Theile widmen sollten. Da entwich dem schönen Körper die schönere Seele, und jedes erstarrte,

de cette mixture hétérogène un fluide vital sain et homogène. À pas audacieux, mais sûrs, il s'approche de la vérité comme de son point d'appui, et ne gaspille aucune force en vain pour y parvenir ; il enchaîne les expériences avec une perspicacité qui lui est propre, et saisit les résultats les plus éloignés d'une proposition vérifiée presque à l'instant où il l'envisage ; oui, il ressent déjà par sympathie la nouvelle vérité au terme d'une série de conclusions, avant même que le zèle du penseur moyen ait pu rendre compte d'un seul maillon de cette chaîne. Seulement, le vrai génie est plus rare encore à l'horizon des lettres que les comètes et les nouvelles étoiles filantes sur la scène du ciel : des siècles peuvent s'écouler avant qu'un phénomène aussi bienfaisant les arrache à l'oubli et comble les nations de sa lumière persistante.

On démembra donc la science et on crut que toute difficulté était à présent vaincue. Des facultés apparurent, et dans ces facultés, des sous-divisions et des disciplines en nombre presque infini. Chacune des parties de la connaissance humaine reçut ses propres observateurs, qui durent renoncer au tout pour se consacrer uniquement à cette partie. C'est alors que du beau corps l'âme plus

abgeschnittene Glied wuchs durch innerliche Gährung zum Unholde von eigener Art. Jeder schätzte nur die Wissenschaft, die er gewählt, und schien zu vergessen, daß sie nur in Verbindung mit den andern das Glück der Menschheit befördert. So ergötzt sich das Kind noch an den Trümmern seiner künstlichen Spielsachen, die es muthwillig zerschlug. Die Folgen dieser Sünde blieben nicht aus: sie hemmte die Aufklärung und den Wachsthum des nützlichen Wissens; sie erschwerte die Anwendung neuer Erfindungen zum Besten des Staats, und streute eine reiche Saat von Vorurtheilen aus.

Der unentbehrliche Zweig unserer Erkenntniß, auf dem die Erhaltung und Pflege des physischen Lebens, und größtentheils auch die Bildung des Geistes und Herzens für die Zukunft, beruht, die Kenntniß der Natur, entging keinesweges einem ähnlichen Schicksal. Allmählich entriß man ihr jede Hülfswissenschaft, schränkte sie auf die äußerlichen Gestalten der Körper ein, und machte sie zu einem leeren Gewäsch von Namenverzeichnissen, Kunstwörtern und Systemen. *Physik* – die Entwicklung der allgemeinen Gesetze, nach welchen sich das Weltall in ungestörter

belle se sépara, et chacun des membres figés et détachés de ce corps devint une abomination à sa manière, en pourrissant de l'intérieur. Chacun n'estima que la science qu'il avait choisie, et sembla oublier qu'elle ne promet le bonheur de l'humanité qu'en relation avec les autres. C'est de la même manière que l'enfant prend plaisir encore aux débris de ses jouets artificiels, qu'il a cassés par caprice. Les conséquences de ce péché ne se firent pas attendre : il paralysa les Lumières et la croissance de la connaissance utile ; il rendit difficile l'application de nouvelles inventions pour améliorer l'État, et répandit un riche semis de préjugés.

Cette branche incontournable de notre connaissance sur laquelle repose la conservation et le soin de la vie physique, et aussi en grande partie la formation de l'esprit et du cœur pour l'avenir, la connaissance de la nature, n'échappa aucunement à un destin similaire. Peu à peu, on lui arracha toutes les sciences auxiliaires, on la restreignit aux formes extérieures des corps et on la transforma en un verbiage vide fait de nomenclatures, de jargon et de systèmes. La *physique*, le démêlement des lois générales d'après lesquelles l'univers se meut dans une harmonie que rien ne dérange, et la

Harmonie bewegt, und die Lehre von den lebenden, regen, wirksamen Kräften der Natur; dann Physiologie, die Kenntniß der Ernährung, Ausbildung und Verrichtungen eines jeden Theils, kurz die Lebensgeschichte des organischen Körpers; – Zergliederungskunst, der einzige sichere Weg, den inneren Bau der Körper, und mit ihm den wundervollen Mechanismus des Ganzen, so wie den Sitz und Grund der Krankheiten zu enthüllen; – endlich Chymie, das Mittel, dem Grundstoff eines jeden Dinges nachzuspähen, und dessen Anwendung zu entdecken: – dies sind lauter Wissenschaften, die so mancher Naturalienmäkler nicht kennt, der gleichwohl keck auf den ehrwürdigen Namen des Naturforschers Anspruch macht. Ihm ist Naturkunde eine Wissenschaft für die Sinne allein. Ihr glänzendes Äußeres bestimmt sie in der That zum Spielzeuge der Weiber und Kinder, und solcher Männer, deren Gedächtniß für die Namen vieler Schneckenhäuser und Schmetterlinge Raum genug enthält. Ich eifere nicht wider den Liebhaber der Natur, der, ohne Kenner zu seyn, dennoch an der Beschauung ihrer Produkte Wohlgefallen hat. Mag der Fleiß des arbeitsamen Bürgers sich immer mit selbstgewähltem Genusse belohnen, wenn er unschuldig wie dieser ist! Mag der Redliche, der

doctrine des forces vivantes, actives, efficaces de la nature ; puis la physiologie, la connaissance de l'alimentation, de la formation et des activités de chaque partie, en un mot, l'histoire de la vie du corps organique ; l'art de la dissection, le seul moyen sûr de dévoiler la construction interne du corps, et avec elle, l'admirable mécanisme du tout, ainsi que le siège et la cause des maladies ; enfin la chimie, le moyen de suivre à la trace le matériau de base de chaque chose, et d'en découvrir l'emploi ; toutes sciences que plus d'un qui chipote sur les choses de la nature ne connaît pas, tout en prétendant hardiment au nom respectable de naturaliste. Pour eux, la science de la nature est une science faite pour les sens uniquement. Son extérieur brillant la destine de fait à devenir le jouet des femmes et des enfants, et de ces hommes dont la mémoire a suffisamment de place pour les noms de quantité de coquilles d'escargots et de papillons. Je ne vitupère pas contre l'amoureux de la nature, qui sans être un connaisseur, trouve cependant du plaisir à contempler ses produits. Le zèle du bourgeois laborieux peut bien être récompensé par un plaisir de son choix, quand il est aussi innocent que celui-ci ! L'homme honnête, qui a mobilisé toutes ses forces au service de la prospérité de sa patrie, peut bien, durant ses heures de repos, dans le

alle Kräfte zum Flor des Vaterlandes angestrengt, in Erholungsstunden, im häuslichen Kreise der Seinen, oder bey stiller Einsamkeit⁸ immerhin so glücklich seyn, als der Anblick einer endlosen Mannigfaltigkeit der Geschöpfe, und der dabey erwachende Gedanke an des Schöpfers Allmacht, Weisheit und Liebe ihn machen kann! Verächtlich ist nur der Prahler, der seine Unwissenheit für baare Gelehrsamkeit verkauft, und dadurch die *nützlichste* Wissenschaft um ihr Ansehen bringt.

Daß der fleißigste Forscher der Natur alles mit eigenen Augen sehen, jede Beobachtung wiederholen, und dennoch die Wissenschaft mit eigenem Scharfsinn erweitern, und in Anwendung auf das physische und sittliche Glück der Menschheit benutzen könne, ist nach dem Maße unserer Kräfte und Lebensjahre nicht zu erwarten. Allein die zuverlässigen Entdeckungen Anderer zu benutzen, und den ganzen gegenwärtigen Zustand der Wissenschaft inne zu haben, Wahrheit und Thatsache von Irrthum und Betrug zu unterscheiden, die wesentlichen Grundlehren ganz zu verdauen, und dann den einzelnen Theil, den Punkt der Wissenschaft, dessen

cercle domestique de ses proches, ou dans la calme solitude, être aussi heureux que peuvent le rendre la contemplation d'une diversité infinie des créatures et l'idée de la toute-puissance, de la sagesse et de l'amour du Créateur qui s'éveille à cette occasion ! Seul le vantard est digne de mépris, lui qui vend son ignorance pour de la pure érudition, et perd ainsi de réputation la science *la plus utile qui soit*.

Que l'explorateur le plus zélé de la nature puisse tout voir de ses propres yeux, répéter chaque observation, tout en étendant la science avec une perspicacité qui lui soit propre, et en l'employant au bonheur physique et moral de l'humanité, voilà une chose que l'on ne peut attendre à l'aune de nos forces et de la durée de notre vie. Mais se contenter d'utiliser les découvertes fiables d'autres et d'avoir présent à l'esprit tout l'état actuel de la science, distinguer la vérité et le fait avéré de l'erreur et de la tromperie, digérer entièrement les fondements théoriques essentiels, puis considérer et cultiver plus exactement la partie singulière, le point de la science

⁸ Naturkundige Verhandlingen van *Petrus Camper*, etc. p. 131. (Note de Forster)

Aufklärung uns näher liegt, mit steter Rücksicht auf jene Grundlage genauer zu sichten und zu kultiviren: dazu ist das Leben nicht nur, sondern selbst die Zeit der Bildung, unsere Jugend, lang genug. Mit Recht fordert man daher diese Vorkenntnisse von jedem, der sich um die Unsterblichkeit des Ruhms bewirbt, und etwas mehr als eigene Ergötzung, nämlich das Beste seiner Mitbürger, am Herzen zu haben vorgiebt.

Die ächte Naturkunde in ihrem ganzen Umfange verdient aber billig das Lob der Gemeinnützigkeit. Ihre Werke umgeben den Menschen überall; er selbst ist das größte ihrer Wunder; das einzige sichtbare Geschöpf, dem ein innerer Trieb beständig zuruft: sich selbst zu erkennen, in dieser Erkenntniß nirgends stille zu stehen, sondern die Räthsel seines Daseyns von einer Auflösung zur andern zu verfolgen und zu entwickeln. Dieser heilige Trieb macht ihm alles wichtig und seiner Aufmerksamkeit würdig. Er kann sich selbst die Wahrheit nicht verschweigen: was auf ihn wirke, stehe mit ihm in Verhältniß, habe eine bestimmte Beziehung auch auf ihn; ohne Prüfung dieser Verhältnisse könne seine Erkenntniß nicht vollkommen seyn, und seinem Verlangen nach Weisheit und

dont l'élucidation nous tient plus à cœur, en prêtant une attention constante aux fondements évoqués : pour cette tâche, non seulement la vie, mais même le temps de la formation, notre jeunesse est suffisamment longue. On exige donc avec raison ces connaissances préalables de tous ceux qui prétendent à l'immortalité de la gloire et qui affirment avoir à cœur davantage que leur propre plaisir, à savoir le meilleur pour leurs concitoyens.

La vraie science de la nature, dans toute son ampleur, mérite cependant sans conteste les louanges de l'intérêt général. Ses œuvres entourent l'homme partout ; lui-même est le plus grand de ses miracles ; il est la seule créature visible qu'une pulsion interne exhorte constamment à se connaître lui-même, à ne s'arrêter nulle part dans cette recherche de la connaissance, mais au contraire à suivre et à développer les énigmes de son existence en les résolvant l'une après l'autre. Par cette pulsion sacrée, tout devient important pour lui et digne de son attention. Il ne peut pas se dissimuler à lui-même la vérité, à savoir que ce qui agit sur lui est en relation avec lui, et a aussi une certaine influence sur lui ; sans l'examen de ces conditions de vie, sa connaissance ne saurait être parfaite, et son

Vollendung kein Genüge geschehen!

Die Untersuchung des Thierreichs – eines Tropfens aus jenem großen Meere geschöpft – ist zum Geschäft dieser Stunden bestimmt. Ehe wir aber diesen Theil herausheben, für sich betrachten, und seinen Inhalt zergliedern, wollen wir ihn zuvor im Zusammenhange mit dem ganzen großen Weltbau sehen. Dieser Blick ins Ganze der Natur, der für unser Vorhaben seinen vielfältigen Nutzen hat, ist zugleich Entschädigung für die Einförmigkeit, welche bey speciellen Erörterungen unvermeidlich ist, wo alles auf kaltblütige Geduld, und Anstrengung der Verstandeskkräfte ankommt, und nichts dem kühnen Schwunge der Phantasie gestattet wird. An *Buffons* Hand sey uns denn heute ein Blick ins Heiligthum vergönnt! Dann erst empfinden wir die Würde unserer Wissenschaft, wenn der ganze Reichthum der Natur und ihres größern Schöpfers sich unserm innern Sinne majestätisch entfaltet!

Wem fällt hier nicht zuerst die Frage ein: Was ist *Natur*? was ist diese plastische Bildnerin, die alles verändern, umbilden, auflösen, entwickeln, erneuern, nur nichts erschaffen und vernichten kann? Ist sie, wie Plato und seine spätern Schüler es sich dachten,

exigence de sagesse et d'accomplissement ne saurait être satisfaite !

L'étude du règne animal – une goutte d'eau dans cette vaste mer – a été déterminé pour objet de ces heures de cours. Mais avant de dégager cette partie, de la considérer pour elle-même et d'analyser son contenu, nous voulons d'abord la considérer dans sa cohésion avec le grand tout de l'édifice du monde. Cet aperçu de la nature dans sa totalité, qui a ses usages multiples pour notre entreprise, est en même temps un dédommagement pour l'uniformité qui est inévitable dans les études particulières, où tout est affaire de patience, de sang-froid et de tension des forces de l'entendement, et où on n'accorde rien aux élans audacieux de l'imagination. Que l'on nous accorde donc aujourd'hui de jeter un regard dans ce sanctuaire, à la suite de *Buffon* ! Ce n'est que lorsque toute la richesse de la nature et de son grand Créateur se déploiera majestueusement devant notre sens intérieur que nous ressentirons la dignité de notre science !

À qui ne vient pas d'abord à l'esprit ici la question : qu'est-ce que la *nature* ? Qu'est-elle, cette créatrice plastique, qui peut tout modifier, recréer, dissoudre, développer, renouveler, mais qui ne peut rien créer ni anéantir ? Est-elle, comme le pensaient Platon et

ein verständiges Wesen, eine Intelligenz, eine Seele der Welt? oder gar unmittelbares Wirken Gottes, seine lebendige Kraft, die alles umfaßt und belebt, und die Materie umstaltet? – Wie schwer diese Frage zu entscheiden sey, wird derjenige am besten empfinden, der auch die Frage: was ist *Gott*? oft und reiflich erwogen hat, und dem dieses Nachdenken das Bekenntniß des Syrakusers ablockt: je mehr er die Tiefen dieses erhabensten Wesens zu ergründen versuche, je unmöglicher finde er es, zu sagen, was es sey. Wir überlassen speculativen Köpfen, geübten Metaphysikern beyde Aufgaben zur Entscheidung, und, falls sie dieselbe nicht lösen könnten, zur Übung ihrer Urtheils- und Einbildungskraft. Uns genügt nichts Geringeres als Wahrheit, und diese bietet uns die Betrachtung der Schöpfung in überschwenglichem Maße dar. Je weniger wir im Stande sind, eine einzige Kraft in der Natur ganz zu begreifen, um so viel mehr finden wir zur ehrfurchtsvollsten Anbetung, zur feurigsten Dankbarkeit, zur kindlichsten Gegenliebe, die dringendste Veranlassung. Die Natur, es sey als Wirkung oder wirkende Kraft, bleibt allezeit die erste unmittelbare Offenbarung Gottes an einem jeden unter uns. »Sie ist ein offenes Buch,« sagt der beredte *Buffon*, »in welchem wir lesen, als in einem Exemplare oder Abdruck der Gottheit.« Was

ses disciples après lui, un être doté d'un entendement, une intelligence, une âme du monde ? Voire l'action immédiate de Dieu, sa force vivante, qui englobe tout et donne vie à tout, et transforme la matière ? La difficulté de décider de cette question sera le mieux perçue par celui qui a souvent et mûrement pesé la question : qu'est-ce que *Dieu* ? et à qui cette réflexion a arraché l'aveu du Syracusain, plus il cherche à sonder les profondeurs de cet être le plus sublime, plus il trouve impossible de dire ce qu'il est. Nous laissons aux esprits spéculatifs, aux métaphysiciens confirmés le soin de trancher ces deux questions, et, au cas où ils n'y parviendraient pas, le soin d'y exercer leur faculté de jugement et d'imagination. A nous, suffit la vérité, rien de moins, et la contemplation de la Création nous la présente en surabondance. Moins nous sommes capables de comprendre intégralement une seule force dans la nature, et plus nous sommes portés par le plus pressant des motifs au comble de l'adoration et de la vénération, de la reconnaissance enflammée, de l'amour enfantin répondant au sien. La nature, qu'on la conçoive comme une action ou comme une force agissante, reste de tous temps la première révélation immédiate de Dieu à chacun d'entre nous. « Elle est un livre ouvert », dit l'éloquent *Buffon*, « dans lequel nous

wissen wir anders von unserm unsichtbaren, unerforschlichen Urheber, als was uns die laute Stimme dieser Offenbarung durch so unendlich viele bewundernswerthe Kräfte verkündigt? Eben das Unbegreifliche, nicht bloß im Kreislaufe der Gestirne, sondern in der Entwicklung eines jeden Dinges aus seinem unsichtbaren Keime; das Uerschöpfliche so vieler Millionen Zeugungen, die stets dem Urbilde ähnlich sind; kurz, dieses beständige, jedoch fast unerkannte Wunder, das nun seit einigen Jahrtausenden währt und immer wieder vor unsern Augen sich erneuert, – ist Vorbereitung unseres Geistes zu Wundern anderer Art, zum Glauben an jene nachfolgenden Offenbarungen, welche das Heil des Menschengeschlechtes näher betrafen, und die Hoffnungen der Vorwelt erfüllten.

Wohin wir uns wenden, sehen wir überall nur Wirkung in der Welt; den Wirker selbst erblicken wir nie. Die thätige, lebendige Kraft, die alles in der uns bekannten Schöpfung wirkt, ist geistig und unsichtbar. Eine erstaunlich große körperliche Masse ist der Stoff, den sie bearbeitet, und den sie, *anstatt ihn zu erschöpfen,*

lisons comme dans un exemplaire ou une empreinte de la divinité. » Que savons-nous d'autre de notre créateur invisible, insondable que ce que nous annonce la voix forte de cette révélation à travers une telle infinité de forces admirables ? C'est justement l'incompréhensible, non seulement dans le cours des astres, mais même dans le développement de chaque chose à partir de son germe invisible ; l'interminable de tant de millions de rejetons toujours semblables à l'image originelle ; bref, ce miracle constant, et pourtant presque méconnu, qui subsiste à présent depuis quelques millénaires et se renouvelle constamment sous nos yeux, qui constitue la préparation de notre esprit à des miracles d'une autre sorte, à la croyance en ces révélations qui ont suivi, qui concernaient de plus près le salut de l'espèce humaine, et qui exauçaient les espérances des temps anciens.

Où que nous nous tournions, nous ne voyons partout que l'ouvrage dans le monde ; l'ouvrier lui-même, nous ne l'apercevons jamais. La force active, vivante, qui produit tout dans la Création que nous connaissons, est spirituelle et invisible. Une masse corporelle étonnamment grande est le matériau qu'elle travaille et qui *bien loin*

unerschöpflich macht. Zeit, Raum und diese Materie sind ihre Mittel, das Weltall ihr Schauplatz, Bewegung und Leben ihre Endzwecke.

Alle Erscheinungen in der Körperwelt sind Wirkungen dieser Kraft. Alle Kräfte und Triebfedern in dieser Welt entstammen von ihr, und führen wieder auf sie zurück. Vielleicht sind Anziehen, Fortstoßen, Wärme und Formen der Körper überall nur Modificationen jener allgemeinen, ursprünglichen Kraft, wodurch sie alles durchdringt und alles erfüllt. Könnte sie vernichten und schaffen, alles würde sie vermögen; allein Gott hat sich dieser beyden Endpunkte der Macht nicht entäußert. Erschaffen und Vernichten sind Eigenschaften der Allmacht. Das Erschaffene umgestalten, auflösen und wieder einkleiden: so weit gehen die Veränderungen, denen es unterworfen ist. Die Natur, als eine Dienerin der unwiderruflichen Befehle Gottes, und als Bewahrerin seiner unwandelbaren Rathschlüsse, entfernt sich nie aus diesen Grenzen, ändert nichts an den ihr vorgezeichneten Entwürfen, und

de l'épuiser [la] rend inépuisable : le temps, l'espace et la matière sont ses moyens, l'Univers son objet, le mouvement et la vie son but⁹.

Les effets de cette puissance sont les phénomènes du monde. Toutes les forces et tous les ressorts de ce monde proviennent d'elle, et ramènent à elle. Peut-être l'attraction, la répulsion, la chaleur et les formes des corps ne sont-elles partout que des modifications de cette force générale et originelle, par laquelle elle pénètre et réalise tout. Elle¹⁰ pourrait tout si elle pouvait anéantir et créer ; mais Dieu s'est réservé ces deux extrêmes de pouvoir : anéantir et créer sont les attributs de la toute-puissance ; altérer, changer, détruire ; développer, renouveler, produire, sont les seuls droits qu'il a voulu céder. Ministre de ses ordres irrévocables, dépositaire de ses immuables décrets, la Nature ne s'écarte jamais des lois qui lui ont été prescrites ; elle n'altère rien aux plans qui lui ont été tracés, et dans tous ses ouvrages elle présente le sceau de l'Éternel : cette empreinte divine, prototype inaltérable des existences, est le modèle

⁹ Si Forster reprend cette citation apparemment mot pour mot, en réalité les deux textes ne disent pas tout à fait la même chose : le sujet de la phrase, non repris par Forster, est la nature chez Buffon, et « Die thätige, lebendige Kraft, die alles in der uns bekannten Schöpfung wirkt » chez Forster. Buffon décrit la nature à la fois comme force agissante et comme matériau utilisé pour agir, « l'ouvrage » et « l'ouvrier », comme il l'écrit dans le passage qui précède la citation. Chez Forster, la divinité est plus étroitement associée à l'activité de la nature, et pas uniquement à sa création comme chez Buffon.

¹⁰ Là encore, la première phrase de la citation a pour sujet la nature chez Buffon, et « jene allgemeine, ursprüngliche Kraft », chez Forster.

trägt das Siegel des Höchsten allen ihren Werken aufgedrückt. Dieses göttliche Gepräge, das unwandelbare Urbild von dem was ist, ist das Muster, nach welchem die Natur arbeitet, dessen Züge alle mit unauslöschlichen Merkmalen ein für allemal ausgedrückt sind: ein Muster, welches durch die unzähligen Nachbildungen beständig erneuert wird. Wir wollen versuchen, die Natur in einigen Punkten jenes unbestimmten Raumes, wo sie bloß zwischen Erschaffen und Vernichten schon seit Jahrtausenden schwebt, zu fassen und zu betrachten.

Welche Gegenstände! Welche Zurüstungen den leblosen Stoff zu beseelen, und in seine kleinsten Theile Lebenskraft zu legen! Millionen leuchtender Kugeln in unbegreiflichen Entfernungen, als Grundfesten des Weltgebäudes hingestellt die Sonne mit ihrem Heere von Irrsternen und Kometen, gehorchen allzumal den allgemeinen Gesetzen der Bewegung. Zwey Urkräfte sind es, welche diese großen Massen fortwälzen, und nie aufhören zu wirken, sondern mit einer Genauigkeit und Bestimmtheit, die wir uns kaum denken können,

sur lequel elle opère, modèle dont tous les traits sont exprimés en caractères ineffaçables, et prononcés pour jamais ; modèle toujours neuf, que le nombre des moules ou des copies, quelque infini qu'il soit, ne fait que renouveler. Tout a donc été créé et rien encore ne s'est anéanti ; la Nature balance entre ces deux limites sans jamais approcher ni de l'une ni de l'autre : tâchons de la saisir dans quelques points de cet espace immense qu'elle remplit et parcourt depuis l'origine des siècles.

Quels objets ! Quels préparatifs que de donner une âme à de la matière sans vie, et de placer la force de la vie dans ses plus petites parties¹¹ ! Des milliers de globes lumineux, placés à des distances inconcevables, sont les bases qui servent de fondement à l'édifice du monde ; des millions de globes opaques, circulants autour des premiers, en composent l'ordre et l'architecture mouvante : deux forces primitives agitent ces grandes masses, les roulent, les transportent et les animent ; chacune agit à tout instant, et toutes

¹¹ Forster omet la phrase suivante de Buffon, la citation continuant ensuite inchangée : « Un volume immense de matière qui n'eût formé qu'une inutile, une épouvantable masse, s'il n'eût été divisé en parties séparées par des espaces mille fois plus immenses ».

ihre Bahnen unabänderlich im leichten Äther beschreiben. So entspringt selbst aus der Bewegung das Gleichgewicht der Himmelskörper, die Sicherheit und Ruhe des Weltalls. Die Anziehungskraft, die erste dieser beyden Kräfte, ist überall gleichförmig vertheilt; die andere, die fortstoßende Kraft, in ungleichem Maaße. Auch giebt es Fixsterne, und Planeten; Sphären die bloß zum Anziehen, und wieder andere, die nur gemacht zu seyn scheinen fortzustoßen, oder fortgestoßen zu werden; Weltkörper, die zu gleicher Zeit einen gemeinschaftlichen, und andre, die einen besonderen Schwung erhalten zu haben scheinen; einsame Gestirne, und solche die mit Trabanten begleitet sind; Lichtkörper und finstre Körper; Planeten, die in ihren verschiedenen Theilen nur nach und nach erborgtes Licht genießen; Kometen, welche sich in die dunkeln Tiefen des Raums verlieren und nach Jahrhunderten zurückkehren, um sich mit frischem Feuer zu schmücken; Sonnen, die zum Vorschein kommen und verschwinden, vielleicht wechselsweise sich entflammen und verlöschen; andere, die sich nur einmal zeigen, und hernach auf immer unsichtbar werden. Der Himmel ist der Schauplatz großer Begebenheiten, die aber dem menschlichen Auge kaum bemerkbar sind. Eine verlöschende Sonne, die den Umsturz

deux combinant leurs efforts, tracent les zones des sphères célestes, établissent dans le milieu du vide, des lieux fixes et des routes déterminées ; et c'est du sein même du mouvement que naît l'équilibre des mondes et le repos de l'Univers. La première de ces forces est également répartie ; la seconde a été distribuée en mesure inégale : chaque atome de matière a une même quantité de force d'attraction, chaque globe a une quantité différente de force d'impulsion ; aussi est-il des astres fixes et des astres errants, des globes qui ne semblent être faits que pour attirer, et d'autres pour pousser ou pour être poussés, des sphères qui ont reçu une impulsion commune dans le même sens, et d'autres une impulsion particulière, des astres solitaires et d'autres accompagnés de satellites, des corps de lumière et des masses de ténèbres, des planètes dont les différentes parties ne jouissent que successivement d'une lumière empruntée, des comètes qui se perdent dans l'obscurité des profondeurs de l'espace, et reviennent après des siècles se parer de nouveaux feux ; des soleils qui paraissent, disparaissent et semblent alternativement se rallumer et s'éteindre, d'autres qui se montrent une fois et s'évanouissent ensuite pour jamais. Le Ciel est le pays des grands évènements ; mais à peine l'œil humain peut-il les saisir :

einer Welt oder eines Weltsystems verursacht, thut auf unsere Augen keine andere Wirkung, als ein glänzendes und bald verschwundenes Irrlicht. Der Mensch klebt an dem irdischen Atom, auf dem er pflanzenähnlich lebt, und sieht ihn für eine Welt an, da hingegen er Welten als Atome betrachtet.

Lambert, der große Lambert, wagte den Gedanken, daß sich jene ungeheure Menge von Fixsternen, und unsere Sonne mit ihnen, vielleicht alle mit einer Geschwindigkeit, die sich unsern Gedanken entzieht, um einen gemeinschaftlichen Mittelpunkt wälzen; er ging noch weiter, und hielt es für möglich, daß die Milchstraße, welche durch gute Fernröhre als ein unermessliches Sternenheer erscheint, ein anderes dem unsrigen ähnliches System von Fixsternen seyn, und daß jene entfernten Wölkchen von Sternen, welche man am Himmel noch außerdem erblickt, noch mehrere große Systeme dieser Art bilden könnten, denen dieselbe Kraft Bewegung und Gesetze gäbe. Die Gründe, auf welchen diese Muthmaßung beruhet, gehören nicht hierher; genug für uns, daß der menschliche Verstand Kraft gehabt hat, sie zu fassen. Wir kehren in den kleineren Raum zurück, worin die Sonne als Regent erscheint, und sieben, oder, wie

un soleil qui périt et qui cause la catastrophe d'un monde, ou d'un système de mondes, ne fait d'autre effet à nos yeux que celui d'un feu follet qui brille et qui s'éteint : l'homme borné à l'atome terrestre sur lequel il végète, voit cet atome comme un monde et ne voit les mondes que comme des atomes.

Lambert, le grand Lambert, a osé l'idée selon laquelle cette masse monstrueuse d'étoiles fixes, et notre Soleil avec elles, tournent peut-être toutes autour d'un centre commun avec une vitesse qui se dérobe à nos pensées ; il alla plus loin encore, et tint pour possible que la Voie lactée, qui apparaît à travers de bons télescopes comme une armée innombrable d'étoiles, soit un autre système d'étoiles fixes semblable au nôtre et que ces petits nuages lointains d'étoiles que l'on peut aussi voir dans le ciel pourraient encore former plusieurs grands systèmes de cette sorte, auxquels la même force procurerait un mouvement et des lois. Les raisons sur lesquelles repose cette supposition ne trouvent pas leur place ici ; il nous suffit de savoir que l'entendement humain a eu la force de la créer. Nous retournons dans ce plus petit espace où le Soleil apparaît comme un monarque et où il maintient à l'équilibre sept, ou, comme

man jetzt will, acht Planeten, nebst ihren Trabanten und einigen hundert Kometen, im Gleichgewicht erhält.

Welch ein bewundernswürdiger Körper ist diese Sonne! Welch eine unerschöpfliche, stets von sich strömende, und gleichwohl nie verringerte Quelle des Lichtes! Und dieses Licht, dieses subtilste Wesen, das wir nur an seiner Wirkung erkennen, das alles durchdringt, und überall Bewegung und Leben schafft: was ist es für eine uns unbekannt Substanz? Ist es vielleicht eins und dasselbe mit jener Anziehungskraft, der Urkraft des Weltalls? Wie unerklärbar ist dieses Bestreben so vieler großer dunkler Körper, sich der Quelle des Lichtes zu nähern, sodann jener heftige Schwung, der sie stets aus eben diesem Mittelpunkte entfernt, und jene, aus beyden gegen einander wirkenden Kräften entstandene, schnelle kreisähnliche Bewegung! Wie auffallend, und wichtig ist es nicht, daß eben dieses Phänomen sich auf jeder dieser Himmelskugeln, welche sich um die Sonne drehen, im Kleinen wieder darstellt! Hier finden wir ebenfalls eine anziehende Kraft gegen den Mittelpunkt zu, welche alle Theile der Kugel fest an sich reißt, und eine schwingende aus diesem

on le pense maintenant, huit planètes, outre leurs satellites et quelques centaines de comètes.

Quel corps digne d'admiration que ce Soleil ! Quelle source de lumière intarissable, qui s'écoule constamment d'elle-même sans jamais diminuer ! Et cette lumière, ce plus subtil des êtres, que nous ne reconnaissons qu'à son effet, qui traverse tout et crée partout le mouvement et la vie ; quelle est-elle, cette substance qui nous est inconnue ? N'est-ce peut-être qu'une seule et même chose, avec la force d'attraction, la force première de l'univers ? Qu'elle est inexplicable, cette aspiration de tant de grands corps sombres à se rapprocher de la source de la lumière, et par conséquent aussi qu'il est inexplicable, cet élan fort qui les éloigne toujours de ce point central précisément, ainsi que ce mouvement circulaire rapide, né de ces deux forces agissant l'une contre l'autre ! Comme il est frappant et important que ce phénomène, justement, se représente à nouveau en plus petit sur chacun de ces globes célestes qui tournent autour du Soleil ! Ici, nous trouvons également une force d'attraction vers le centre, qui attire fortement toutes les parties de la sphère à elle, et

Mittelpunkte hervor gehende Centripetalkraft, wodurch die Kugel sich um ihre Achse bewegt, und ein Bestreben zeigt, alle ihre Theile aus einander zu sprengen, dem die Centripetalkraft der Schwere oder Anziehung das Gleichgewicht hält. Die Sonne selbst schwingt sich in fünf und zwanzig Tagen um ihre Achse, und vielleicht ist die Bewegung der Planeten in ihren Laufbahnen nur eine Fortsetzung jener Sonnenschwingungen.

In einem Systeme, wo alles wechselseitig anzieht, und angezogen wird, kann nichts verloren gehen; die Menge des vorhandenen Stoffes bleibt immer dieselbe, und folglich erlischt auch nie die wohlthätige Quelle des Lichts. Inzwischen gehen überall in diesem Stoff Veränderungen vor, welche zwar, wie es scheint, auf das Ganze keinen merklichen Einfluß haben, aber gleichwohl ansehnlich genug sind, die Oberflächen der Weltkugeln auf eine sehr sichtbare Art umzugestalten. Die Anziehungskraft des Lichtkörpers verursacht eine Veränderung, eine Auflösung in dem angezogenen dunklen Körper, welche stärker, auffallender, sichtbarer, in dem Verhältnisse wird, in welchem beyde Körper sich einander nähern. Diese Auflösung nennen wir *Wärme*; in stärkern Graden *Hitze*, und im heftigsten, wo sie sichtbar ist, *Feuer*. Diese Veränderungen würden

une force centripète pleine d'élan partant de ce centre, grâce à laquelle le globe tourne autour de son axe, et montre une tendance à dissocier toutes ses parties les unes des autres, tendance à laquelle la force centripète de la pesanteur ou attraction tient l'équilibre. Le Soleil lui-même tourne en vingt-cinq jours autour de son axe, et peut-être le mouvement des planètes sur leur orbite n'est-il qu'une suite de ces mouvements du Soleil.

[D]ans un système où tout s'attire, rien ne peut ni se perdre, ni s'éloigner sans retour, la quantité de matière restant toujours la même, cette source féconde de lumière et de vie ne s'épuisera, ne tarira jamais. Entretemps, des modifications se produisent partout dans cette matière, qui n'ont certes, semble-t-il, aucune influence perceptible sur le tout, mais qui sont en même temps suffisamment considérables pour réorganiser les surfaces du globe terrestre d'une manière très visible. La force d'attraction du corps lumineux est la cause d'une variation, d'une dissolution dans le corps sombre attiré, qui devient plus fort, plus évident, plus visible, dans le rapport où ces deux corps se rapprochent l'un de l'autre. Nous appelons cette dissolution la *chaleur* ; à des degrés supérieurs, la *canicule*, et à son degré supérieur d'incandescence, où elle est visible, le *feu*. Mais ces

aber nicht Statt finden, wofern die Bahnen der Planeten immer in gleicher Entfernung von ihrem Mittelpunkte, nämlich der Sonne, blieben. Allein diese Bahnen bilden nicht völlige Kreise, sondern längliche Figuren oder Ellipsen. Überdies steht die Achse eines Planeten nicht senkrecht auf seiner Bahn, sondern ihre schiefe Richtung verursacht, daß bald die eine, bald die andere Halbkugel der Sonne näher ist. Es kann demnach, so oft der Planet auf seiner Bahn der Sonne näher kommt, jene Auflösung Statt finden, welche die größere Wärme des Frühlings und Sommers verursacht. So oft das Sonnenlicht mit vermehrter Kraft in die Körper dringt, so oft erneuert es das Leben ihrer eigenthümlichen Kräfte. Nicht nur die Schwungkraft des Planeten selbst wird stärker, er bewegt sich schneller als sonst in der ihm vorgeschriebenen Bahn; sondern auch die unendlich vielen Theile, aus welchen er besteht, erhalten neue Kraft, und gewinnen andre Gestalten. Denn eine unermessliche Menge von Geschöpfen verschiedener Art, bilden das Ganze eines großen Erdkörpers. Mehr oder weniger Wirksamkeit ihrer Anziehungs- und Stoßkräfte bringen wahrscheinlich das Phänomen ihrer großen Mannigfaltigkeit hervor. Die Grenzen, wo das Mineralreich aufhört, und die organische Bildungskraft den Anfang

changements n'auraient pas lieu si les orbites des planètes restaient toujours à la même distance de leur centre, le Soleil. Seulement ces orbites ne décrivent pas des cercles parfaits, mais des figures allongées ou ellipses. De plus, l'axe d'une planète n'est pas perpendiculaire à son orbite, mais l'inclinaison de son orientation est cause que tantôt l'un, tantôt l'autre hémisphère est plus proche du Soleil. Par conséquent, chaque fois que la planète sur son orbite se rapproche du Soleil peut avoir lieu cette dissolution qui est la cause de la chaleur plus grande du printemps et de l'été. À chaque fois que la lumière du Soleil pénètre, avec une force augmentée, dans les corps, elle régénère la vie de leurs forces spécifiques. Non seulement la force centrifuge de la planète elle-même s'accroît, elle se meut plus rapidement que d'habitude dans l'orbite qui lui a été prescrite ; mais les innombrables parties dont elle est composée reçoivent eux aussi une force nouvelle et acquièrent d'autres formes. Car une foule innombrable de créatures de différentes sortes forment le tout d'un grand corps terrestre. La plus ou moins grande efficacité de ses forces d'attraction et de répulsion produit probablement le phénomène de sa grande diversité. Les limites auxquelles s'arrête le règne minéral, et où la force de création organique commence, les

nimmt, die Grenzen wo bloße Pflanzenempfindlichkeit, und thierisches Wollen sich scheiden, sind unsern Sinnen und Verstandeskraften schwerlich offenbar. So viel scheint indessen gewiß, daß, wo die Anziehungskräfte der Körper nicht organische Gestalten bilden, daß da alles ins Mineralreich gehört; daß Organisation und Leben zwar Pflanzen und Thieren, willkührliche Bewegung der Theile aber den letztern ausschließlich eigen sey. Der Chymiker, der sie zerlegt, findet überall nur ähnliche Grundstoffe, überall nur Licht und Luft und Wasser und Erde, woraus alle Körper bestehen. Wie die unzählig verschiedenen Mischungen aus diesen Elementen alle entstanden sind, begreift er anders nicht, als indem er eine, jeder Art von Geschöpfen eigenthümliche, wesentliche Kraft annimmt, welche sich die Elemente aneignet, und nach ihrer jedesmaligen Beschaffenheit bildet. Dies ist derjenige Bildungstrieb, den *Blumenbach* beschreibt. Auch diese wesentliche Kraft, dieser jedem Geschöpfe eingepflanzte, und in jedem ganz verschiedene Bildungstrieb, erwacht gleichsam bey der Rückkehr des Sonnenlichtes.

limites où la simple sensibilité végétale et la volonté animale se séparent, ne sont guère manifestes à nos sens et aux forces de notre entendement. Une chose semble sûre cependant, c'est que là où les forces d'attraction des corps ne produisent pas de formes organiques, tout fait partie du règne minéral ; que l'organisation et la vie caractérisent certes tant les plantes que les animaux, mais que les mouvements arbitraires des parties sont exclusivement le propre de ces derniers. Le chimiste qui les décompose ne trouve partout que des éléments de base identiques, partout seulement de la lumière et de l'air et de l'eau et de la terre, dont sont composés tous les corps. Comment tous les mélanges innombrablement différents sont issus de ces éléments : il ne peut le comprendre qu'en supposant l'existence d'une force essentielle, propre à chaque sorte de créature, qui s'approprie les éléments et les forme en fonction de leurs constitutions respectives. C'est là cette tendance formative que *Blumenbach* décrit. Elle aussi, cette force essentielle, cette tendance formative implantée dans chaque créature et entièrement différente en chacune d'elle, se réveille pour ainsi dire lorsque la lumière du soleil revient.

Wie prächtig glänzt nicht alsdann die Natur auf unserer Erde! Ein reines Licht ergießt sich vom Morgen bis gen Abend, und vergoldet nach und nach beyde Halbkugeln; ein durchsichtiges und leichtes Element umgiebt sie; eine sanfte, fruchtbare Wärme belebt und entwickelt alle Keime des Lebens. Frisches Wasser dient zu ihrem Unterhalt und Wachsthum. Mitten durch die Länder gezogene Gebirgsketten halten die Dünste der Luft auf, und versehen jene nie versiegenden, immer neuen Quellen; unermessliche Höhlungen zu ihrer Aufnahme bereitet, theilen das feste Land. Das Meer erstreckt sich eben so weit als das Land; es ist kein todes, unfruchtbares Element; ein neues Reich ist es, eben so ergiebig und volkreich als jenes. Beyder Gränzen hat Gottes Finger gesteckt; tritt das Meer über seine westlichen Gestade, so werden die östlichen Küsten entblößt. Zwar ist dieser ungeheure Zusammenfluß der Wasser an sich unthätig; allein er folgt den Eindrücken, welche die Bewegung der Himmelskörper ihm ertheilt, und regelmäßig abwechselnde Ebbe und Fluth erhalten ihn im Gleichgewicht. Er steigt und fällt mit dem Monde; noch mehr erhebt er sich, wenn Mond und Sonne zusammentreffen und zur Zeit der Tag- und Nacht-Gleichen ihre Kräfte vereinigen. Wie auffallend, wie deutlich ist nicht dieses

[A]vec quelle magnificence la Nature ne brille-t-elle pas sur la terre ? une lumière pure s'étendant de l'orient au couchant, dore successivement les hémisphères de ce globe ; un élément transparent et léger l'environne ; une chaleur douce et féconde anime, fait éclore tous les germes de vie ; des eaux vives et salutaires servent à leur entretien, à leur accroissement ; des éminences distribuées dans le milieu des terres arrêtent les vapeurs de l'air, rendent ces sources intarissables et toujours nouvelles ; des cavités immenses faites pour les recevoir, partagent les continens : l'étendue de la mer est aussi grande que celle de la terre ; ce n'est point un élément froid et stérile, c'est un nouvel empire aussi riche, aussi peuplé que le premier. Le doigt de Dieu a marqué leurs confins ; si la mer anticipe sur les plages de l'occident, elle laisse à découvert celles de l'orient : cette masse immense d'eau, inactive par elle-même, suit les impressions des mouvemens célestes, elle balance par des oscillations régulières de flux et de reflux, elle s'élève et s'abaisse avec l'astre de la nuit, elle s'élève encore plus lorsqu'il concourt avec l'astre du jour, et que tous deux réunissant leurs forces dans le temps des équinoxes, causent les grandes marées : notre correspondance avec le Ciel n'est nulle part mieux marquée. De ces

Zeugniß unserer Gemeinschaft mit dem übrigen Sonnensystem. Aus diesen allgemeinen und beständigern Bewegungen entspringen wieder andere, welche veränderlich und eingeschränkter sind. Versetzungen des Erdreiches, Erhöhungen im Grunde des Meeres, die denen auf der Erdfläche ähnlich sind; Strömungen, welche jenen Anhöhen folgen, sie noch mehr vertiefen, und im Meere das, was auf dem Lande die Flüsse, sind.

Die Luft, welche noch leichter und flüssiger als das Wasser ist gehorcht einer größern Anzahl von Kräften. Der entfernte Einfluß der Sonne und des Mondes, die unmittelbare Wirkung des Meeres, verursachen in ihr beständige Bewegungen; aufgelöset und verdünnt wird sie durch die Wärme, und verdickt durch die Abwesenheit der Lichtkraft. Die Winde sind ihre Ströme: sie treiben die Wolken zusammen, sie bringen die Lufterscheinungen zuwege, und führen die aus dem Meer aufsteigenden feuchten Dünste über die trockne Oberfläche der Länder; sie bestimmen das Ungewitter, sie verbreiten fruchtbare Regengüsse und wohlthätigen Thau; sie verwirren die Bewegung des Meeres, und erschüttern seine bewegliche Fläche; sie hemmen und beschleunigen wechselsweise

mouvemens constans et généraux résultent des mouvemens variables et particuliers, des transports de terre, des dépôts qui forment au fond des eaux, des éminences semblables à celles que nous voyons sur la surface de la terre ; des courans qui, suivans la direction de ces chaînes de montagnes, leur donnent une figure dont tous les angles se correspondent, et coulans au milieu des ondes comme les eaux coulent sur la terre, sont en effet les fleuves de la mer.

L'air encore plus léger, plus fluide que l'eau, obéit aussi à un plus grand nombre de puissances ; l'action éloignée du Soleil et de la Lune, l'action immédiate de la mer, celle de la chaleur qui le raréfie, celle du froid qui le condense y causent des agitations continuelles ; les vents sont ses courans, ils poussent, ils rassemblent les nuages, ils produisent les météores et transportent au-dessus de la surface aride des continens terrestres les vapeurs humides des plages maritimes ; ils déterminent les orages, répandent et distribuent les pluies fécondes et les rosées bienfaisantes ; ils troublent les mouvemens de la mer, ils agitent la surface mobile des eaux, arrêtent ou précipitent les courans, les font rebrousser, soulèvent les flots, excitent les tempêtes, la mer irritée s'élève vers le ciel, et vient en mugissant se

den Lauf der Ströme, und zwingen sie, eine ungewohnte Richtung zu nehmen; sie thürmen die Wellen himmelan, die sich mit fürchterlichem Getöse an jenen unerschütterlichen Felsendämmen brechen, ohne sie je zu überwältigen.

Die Erdoberfläche ist vermöge ihrer höhern Lage vor den Ausbrüchen des Meeres gesichert. Ihre Oberfläche ist mit Blumen bestreuet, mit einem sich stets verjüngenden Grün geschmückt, mit vielen tausend Thierarten bevölkert; sie ist ein schöner freudiger Aufenthalt, wo der Mensch, hingestellt um der Natur zu Hülfe zu kommen, vor allen Wesen den Vorrang hat. Gott machte ihn allein fähig, ein Beschauer seiner Werke, ein Zeuge seiner Wunder zu seyn. Der göttliche Funke, der in ihm lebt, macht ihn dieser Geheimnisse theilhaftig. Indem der Mensch die Natur, den Vorhof des Thrones göttlicher Herrlichkeit, betrachtet und ermißt, erhebt er sich stufenweise zum inwendigen Sitze der Allmacht und Allgegenwart.

Doch ist hienieden keine Gestalt, so wenig als der Mensch selbst, beständig. Unsterblichkeit gab die Natur keinem

briser contre des digues inébranlables qu'avec tous ses efforts elle ne peut ni détruire ni surmonter.

La terre élevée au-dessus du niveau de la mer, est à l'abri de ses irruptions ; sa surface émaillée de fleurs, parée d'une verdure toujours renouvelée, peuplée de mille et mille espèces d'animaux différens, est un lieu de repos, un séjour de délices, où l'homme placé pour seconder la Nature, préside à tous les êtres ; seul entre tous, capable de connoître et digne d'admirer, Dieu l'a fait spectateur de l'Univers et témoin de ses merveilles ; l'étincelle divine dont il est animé le rend participant aux mystères divins ; c'est par cette lumière qu'il pense et réfléchit, c'est par elle qu'il voit et lit dans le livre du monde, comme dans un exemplaire de la Divinité. La Nature est le trône extérieur de la magnificence Divine ; l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance.

Mais aucune créature n'est aussi peu constante ici-bas que l'homme lui-même. L'immortalité, la nature ne l'a donnée à aucun

zusammengesetzten, zerbrechlichen Körper. Der Stoff, aus welchem sie bestehen, ist in beständiger Bewegung. So ist zum Beyspiel in allen organisirten Geschöpfen das Wirken ihrer ihnen eingepflanzten Grundkraft, wodurch immer einige Theile abgesondert, neue dem Körper angeeignet werden, zugleich die erste Ursache ihrer endlichen Auflösung. Allein unaufhörlich vererben diese Grundkräfte ihre Wirksamkeit auf neue Keime, welche das ältere Geschlecht überall ersetzen, und den ganzen Schmuck der Erde erneuern. Wie groß und prächtig ist nicht das Schauspiel dieses immerwährenden Cirkels! Schönheit und Vollkommenheit des Ganzen sind dabey der allgemeine Endzweck der Natur. Umsonst widersetzt sich die Zerbrechlichkeit der Geschöpfe dieser weisen Einrichtung. Die Natur erhält sie nicht; aber sie ruft unzählige neue Gestalten an ihrer Stelle ins Daseyn. Die Erde muß sich mit neuen Kräften schmücken, die veralternden, entkräfteten Körper müssen vollends verschwinden, und Überfluß und Schönheit herrschen wieder wie zuvor. Wen ergötzt nicht dieser Sieg der Natur in der blumenreichen Jahreszeit? Sie spottet alsdann des Todes, indem sie ihm von ihren Schätzen freygebilig einen großen Antheil überläßt. Millionen und aber Millionen neuer Blüten und Keime mag er

corps fragile et composé de différents éléments. La matière dont ils sont faits est en mouvement constant. C'est ainsi que, par exemple, dans toutes les créatures organisées, l'activité de leur force fondamentale implantée en eux, par laquelle, constamment, quelques parties sont exclues, et des parties nouvelles assimilées par le corps, est en même temps la première cause de leur dissolution finale. Cependant, ces forces fondamentales transmettent sans cesse leur activité à de nouveaux germes qui remplacent partout l'ancien genre, et renouvellent toute la parure de la terre. Que le spectacle de ce cercle perpétuel est grand et admirable ! La beauté et la perfection du tout sont dans ce processus le but final général de la nature. C'est en vain que la fragilité des créatures s'oppose à cette sage disposition. La nature ne les conserve pas ; mais elle appelle à l'existence d'innombrables formes nouvelles à leur place. La terre doit se parer de nouvelles forces, les corps vieillissants et privés de force doivent entièrement disparaître, et l'opulence et la beauté règnent à nouveau comme auparavant. Qui ne se réjouit pas de cette victoire de la nature durant la saison où abondent les fleurs ? Elle se moque alors de la mort en lui abandonnant libéralement une grande part de ses trésors. La mort aura beau engloutir des millions et des

immerhin verschlingen; es bleiben noch mehr als genug, um jeden Verlust zu ersetzen und überall neues Leben zu verbreiten.

Leben und Empfindung – sie sind es, die großen Zwecke der Natur, womit sie überall beschäftigt des Schöpfers Willen verrichtet, und seine Güte verherrlicht. In der ganzen Anlage dieser Welt, die wir zwar mit Ehrfurcht beschauen, wovon aber kein endlicher Geist das *Warum?* begreifen kann – in der ganzen Anlage dieser Welt ist alles auf Beweglichkeit, Veränderlichkeit, nicht auf Dauer und Unzerstörbarkeit, eingerichtet. Auf der Erde, in der Luft, im Wasser, überall giebt es lebendige Keime, welche sich die sichtbare Materie aneignen, sie in ihr eignes Wesen verkehren, sich in neue Keime von gleicher Art fortpflanzen oder abzweigen, und den andern zur Nahrung dienen. Eben die Materie erscheint immerfort unter einer andern Gestalt. Das Thier, von Pflanzen genährt, die es in seine eigne Substanz verwandelt, stirbt hin, wird aufgelöst, und sein Stoff wird wieder begierig von Pflanzenwurzeln eingesogen; eben dieselben Grundstoffe sind mineralisch im Steine, vegetabilisch in der Pflanze,

millions de nouvelles fleurs et de nouveaux germes ; il en reste encore plus qu'assez pour combler chaque perte et répandre partout une vie nouvelle.

La vie et la sensation – ce sont les grands buts de la nature, avec lesquels, partout occupée, elle accomplit la volonté du Créateur et exalte sa bonté. Dans toute la disposition de ce monde, que nous pouvons certes contempler avec respect, mais dont aucun esprit fini ne peut saisir le *Pourquoi ?* – dans toute la disposition de ce monde, tout est organisé en fonction de la possibilité du mouvement et du changement, non en fonction de la durée et de l'indestructibilité. Sur la terre, dans les airs, dans l'eau, il y a partout des germes vivants qui incorporent la matière visible, qui la transforment en leur propre être, se reproduisent ou se ramifient en de nouveaux germes de même sorte et servent de nourriture aux autres. C'est cette même matière qui apparaît constamment, sous une autre forme. L'animal, nourri de plantes, qu'il a transformées en sa propre substance, meurt, se dissout, et ce qui est matériau chez lui est à nouveau aspiré avidement par les racines des plantes ; ce sont les mêmes matériaux

animalisch im Thiere. Die Anzahl dieser plastischen Kräfte ist der Menge des Grundstoffes angemessen: veränderlich zwar in jeder Gattung, im Ganzen genommen aber immer dieselbe.

Durch dieses sich immer gleiche Verhältniß bekommt die Natur selbst ihre Gestalt; und da ihre Anordnung, was die Anzahl, Erhaltung und das Gleichgewicht der Gattungen betrifft, unwandelbar ist, so würde sie sich immer unter einerley Gestalt zeigen, sie würde zu allen Zeiten, und unter allen Himmelsstrichen, durchaus und auch beziehungsweise dieselbe seyn, wenn sie nicht in allen einzelnen Bildungen so viel als möglich Veränderung und Abwechslung liebte. Das Gepräge einer jeden Gattung ist ein Urbild, dessen vornehmste Züge mit unauslöschlichen und ewig bleibenden Merkmalen eingegraben sind; aber alle hinzugekommenen Pinselstriche sind verschieden. Kein Individuum gleicht dem andern vollkommen; es ist keine einzige Gattung ohne eine ziemliche Anzahl von Abänderungen. Der Menschengattung ward das Siegel der Gottheit am sichtbarsten aufgedrückt;

de base qui sont présent à l'état minéral dans la pierre, à l'état végétal dans la plante, à l'état animal dans l'animal. Le nombre de ces forces plastiques est adapté à la quantité de matériau de base : certes changeant dans chaque espèce, mais vu de manière générale, toujours le même.

C'est à cette grande combinaison, ou plutôt à cette invariable proportion, que tient la forme même de la Nature. Et comme son ordonnance est fixe pour le nombre, le maintien et l'équilibre des espèces, elle se présenteroit toujours sous la même face, et seroit, dans tous les temps et sous tous les climats, absolument et relativement la même, si son habitude ne varioit pas autant qu'il est possible dans toutes les formes individuelles. L'empreinte de chaque espèce est un type dont les principaux traits sont gravés en caractères ineffaçables et permanens à jamais ; mais toutes les touches accessoires varient, aucun individu ne ressemble parfaitement à un autre, aucune espèce n'existe sans un grand nombre de variétés : dans l'espèce humaine, sur laquelle le sceau divin a le plus appuyé, l'empreinte ne laisse pas de varier du blanc au noir, du petit au grand, etc. le Lappon, le Patagon, l'Hottentot,

gleichwohl ändert sich dieses Gepräge vom Weißen ins Schwarze, vom Kleinen ins Große, &c. Der Lappländer, der Patagonier, der Hottentot, der Europäer, der Amerikaner, der Neger, stammen zwar alle von Einem Vater her, sind aber doch weit entfernt sich als Brüder zu gleichen. Alle Gattungen sind demnach dergleichen bloß individuellen Verschiedenheiten unterworfen; aber die beständigen Abweichungen, die sich durch die Zeugungen fortpflanzen, kommen nicht allen Gattungen in gleichem Grade zu. Je höher die Gattung ist, desto weniger Verschiedenheiten wird man darin gewahr. Da die Ordnung in der Vermehrung der Thiere ein umgekehrtes Verhältniß zur Ordnung in ihrer Größe hat, und die Möglichkeit der Verschiedenheiten sich gerade so verhält wie die Anzahl der Zeugungen, so mußten nothwendig mehr Abweichungen bey den kleinen als bey den großen Thieren seyn. Aus eben der Ursache giebt es auch bey den kleinen Thieren mehr unter einander nahe verwandte Gattungen. Der Abstand, der die großen Thiere von einander trennt, ist weit größer. Wie viele Mannigfaltigkeiten und verwandte Gattungen haben nicht das Eichhorn, die Ratze, und die andern kleinen Thiere zur Begleitung, als Gefolge oder Vortrab; indeß der Elephant allein, und ohne seines gleichen, an der Spitze

l'Européen, l'Américain, le Nègre, quoique tous issus du même père, sont bien éloignés de se ressembler comme frères. Toutes les espèces sont donc sujettes aux différences purement individuelles ; mais les variétés constantes, et qui se perpétuent par les générations, n'appartiennent pas également à toutes ; plus l'espèce est élevée, plus le type en est ferme, et moins elle admet de ces variétés. L'ordre, dans la multiplication des animaux, étant en raison inverse de l'ordre de grandeur, et la possibilité des différences en raison directe du nombre dans le produit de leur génération, il étoit nécessaire qu'il y eût plus de variétés dans les petits animaux que dans les grands : il y a aussi, et par la même raison, plus d'espèces voisines ; l'unité de l'espèce étant plus resserrée dans les grands animaux, la distance qui la sépare des autres est aussi plus étendue : que de variétés et d'espèces voisines accompagnent, suivent ou précèdent l'écureuil, le rat et les autres petits animaux, tandis que l'éléphant marche seul et sans pair à la tête de tous.

[...]

von allen einhertritt.

Ein Individuum, zu welcher Gattung es auch gehören mag, ist in dem Weltalle gleichsam für nichts zu rechnen. Hundert solche einzelne Geschöpfe, ja tausend, sind noch nichts. Die Gattungen selbst (collective), sind die einzigen Wesen der Natur: immerwährende, der Natur an Alter und an Dauer gleiche Kräfte. Um sie richtiger zu beurtheilen, müssen wir eine jede Gattung nicht mehr als eine Sammlung oder auf einander folgende Reihe einzelner ähnlicher Dinge, sondern als ein Ganzes, unabhängig von Zahl und Zeit, immer lebend, nimmer dasselbe, betrachten: ein Ganzes, das unter den Schöpfungswerken für Eins gezählt worden ist, und also auch in der Natur nicht für mehr gelten kann. Die Menschengattung ist die erste von allen diesen Einheiten; die andern, vom Elephanten bis zur Milbe, von der Ceder bis an den Ysop, sind in der zweyten und dritten Linie: und wiewohl jede verschieden gestaltet und von verschiedener Beschaffenheit ist, ja selbst eine eigne Lebensart hat, so nimmt sie doch ihren Platz ein, besteht für sich, wehrt sich gegen andre, und macht zusammen mit den andern die lebende Natur aus, die sich erhält, und wie bisher noch ferner erhalten wird, so lange

Un individu, de quelque espèce qu'il soit, n'est rien dans l'Univers ; cent individus, mille ne sont encore rien : les espèces sont les seuls êtres de la Nature ; êtres perpétuels, aussi anciens, aussi permanens qu'elle ; que pour mieux juger nous ne considérons plus comme une collection ou une suite d'individus semblables ; mais comme un tout indépendant du nombre, indépendant du temps ; un tout toujours vivant, toujours le même ; un tout qui a été compté pour un dans les ouvrages de la création, et qui par conséquent ne fait qu'une unité dans la Nature. De toutes ces unités, l'espèce humaine est la première ; les autres, de l'éléphant jusqu'à la mite, du cèdre jusqu'à l'hysope, sont en seconde et en troisième ligne ; et quoique différentes par la forme, par la substance et même par la vie, chacune tient sa place, subsiste par elle-même, se défend des autres, et toutes ensemble composent et représentent la Nature vivante, qui se maintient et se maintiendra comme elle s'est maintenue : un jour, un siècle, un âge, toutes les portions du temps ne font pas partie de sa durée ; le temps lui-même n'est relatif qu'aux individus, aux êtres dont l'existence est fugitive ; mais celle des espèces étant constante,

die gegenwärtige Einrichtung der Welt den Absichten des Schöpfers gemäß ist. Ein Tag, ein Jahrhundert, ein Menschenalter, alle Zeitabschnitte machen keinen Theil von ihrer Dauer aus. Die Zeit selbst hat nur ein Verhältniß zu den einzelnen Geschöpfen, das ist, zu solchen Wesen, deren Daseyn vorüber gehend ist. Das Daseyn der Gattungen aber währt ununterbrochen fort; folglich macht dies ihre Dauer, und ihre Verschiedenheit ihre Anzahl aus. Jede Gattung hat ein gleiches Recht an den Gütern der Natur; alle sind ihr gleich lieb: denn eine jede erhielt die Mittel von ihr, so lange als sie selbst, zu seyn und fortzudauern.

Wir wollen nun einmal die Gattung an die Stelle des Individuums setzen, uns den ganzen Schauplatz der Natur, und zugleich den überschauenden Blick eines Wesens denken, das die ganze Menschengattung vorstellte. – Wenn wir an einem schönen Frühlingstage alles grünen sehen; sehen, wie Blumen sich öffnen, alle Keime hervorbrechen, wie die Bienen wieder aufleben, und die Schwalbe wiederkehrt; wenn die liebflötende Nachtigall sich hören läßt; wenn Liebe in den Sprüngen des Widders, und in der Stimme des Stiers sich äußert, wenn alles was lebt, sich sucht und paart, um

leur permanence fait la durée, et leur différence le nombre. Comptons donc les espèces comme nous l'avons fait, donnons-leur à chacune un droit égal à la mense de la Nature ; elles lui sont toutes également chères, puisqu'à chacune elle a donné les moyens d'être, et de durer tout aussi long-temps qu'elle.

Faisons plus, mettons aujourd'hui l'espèce à la place de l'individu ; nous avons vu quel étoit pour l'homme le spectacle de la Nature, imaginons quelle en seroit la vue pour un être qui représenteroit l'espèce humaine entière. Lorsque dans un beau jour de printemps, nous voyons la verdure renaître, les fleurs s'épanouir, tous les germes éclore, les abeilles revivre, l'hirondelle arriver, le rossignol chanter l'amour, le bélier en bondir, le taureau en mugir, tous les êtres vivans se chercher et se joindre pour en produire d'autres ; nous n'avons d'autre idée que celle d'une reproduction et

neue Wesen hervorzubringen; – so herrscht in dieser ganzen Scene die Vorstellung einer neuen Belebung, Hervorbringung und Entstehung. Sehen wir hingegen in der finstern Jahreszeit, wenn Frost und Reif die Oberhand gewinnen, daß die Geschlechter gleichgültig werden, einander fliehen, anstatt sich wie vorher zu suchen; daß die Luftbewohner unser Klima verlassen, die Wasserthiere unter Gewölben von Eis ihre Freyheit verlieren; daß alle Insekten entweder verschwinden oder umkommen; daß die meisten Thiere träge und schläfrig werden, und sich Löcher graben, wohin sie ihre Zuflucht nehmen; daß die Erde sich verhärtet, die Pflanzen verdorren, die entlaubten Bäume sich unter der Last des Schnees krümmen und niedersenken: so dringt sich uns überall der Begriff von Entkräftung und Vernichtung auf. Allein diese Ideen von Zerstörung und Erneuerung, oder vielmehr die Bilder von Tod und Leben, sie mögen uns noch so groß und allgemein vorkommen, sind doch nur individuell und einzeln. Der Mensch ist ja selbst ein Individuum, und so beurtheilt er auch die Natur; da hingegen das Wesen, welches nach unserer obigen Voraussetzung die Stelle der ganzen Gattung verträte, ein allgemeineres und vollständigeres Urtheil fällen würde. Es sieht in dieser Zerstörung, so wie in der

d'une nouvelle vie. Lorsque dans la saison noire du froid et des frimats l'on voit les natures devenir indifférentes, se fuir au lieu de se chercher, les habitans de l'air désertent nos climats, ceux de l'eau perdre leur liberté sous des voûtes de glace, tous les insectes disparaître ou périr, la plupart des animaux s'engourdir, se creuser des retraites, la terre se durcir, les plantes se sécher, les arbres dépouillés se courber, s'affaisser sous le poids de la neige et du givre ; tout présente l'idée de la langueur et de l'anéantissement. Mais ces idées de renouvellement et de destruction, ou plutôt ces images de la mort et de la vie, quelque grandes, quelque générales qu'elles nous paroissent, ne sont qu'individuelles et particulières ; l'homme, comme individu, juge ainsi la Nature, l'être que nous avons mis à la place de l'espèce la juge plus grandement, plus généralement ; il ne voit dans cette destruction, dans ce renouvellement, dans toutes ces successions que permanence et durée ; la saison d'une année est pour lui la même que celle de l'année précédente, la même que celle de tous les siècles ; le millième animal dans l'ordre des générations, est pour lui le même que le premier animal. Et en effet, si nous vivions, si nous subsistions à jamais, si tous les êtres qui nous environnent subsistoient aussi tels

Erneuerung – in allen diesen Abwechslungen und Folgen sieht es nichts als Bleiben und Dauer. Die eine Jahreszeit ist für ein solches Wesen mit der im vorhergehenden Jahre einerley; einerley mit den Jahreszeiten aller Jahrhunderte. In seinen Augen sind das tausendste Thier in der Reihe der Geschlechter, und das erste, eins und dasselbe Thier. In der That auch; wenn wir immer so wie jetzt fortlebten, und dazu alle Wesen um uns her, so wie sie jetzt sind, beständig blieben; wenn alles beständig so wäre wie heute: so würde der Begriff, den wir uns von der Zeit machen, verschwinden, und das Individuum zur Gattung werden. Warum sollten wir uns das Vergnügen nicht gönnen, die Natur einige Augenblicke aus diesem neuen Gesichtspunkte zu betrachten? Wahrlich, der Mensch, wenn er in die Welt tritt, kommt aus der Finsterniß. Seine Seele ist so nackt wie sein Körper; er wird ohne Kenntniß, so wie ohne Schutzwehr geboren; bringt nur leidende Eigenschaften zur Welt; kann bloß die Eindrücke der äußerlichen Gegenstände empfangen, und seine Sinneswerkzeuge rühren lassen. Das Licht schimmert lange vor seinen Augen, ehe er davon erleuchtet wird. Im Anfange empfängt er alles von der Natur; und giebt ihr nichts zurück; sobald aber seine Sinne mehr Festigkeit erlangt haben, sobald er seine Gefühle mit

qu'ils sont pour toujours, et que tout fût perpétuellement comme tout est aujourd'hui, l'idée du temps s'évanouiroit et l'individu deviendroit l'espèce. Eh pourquoi nous refuserions-nous de considérer la Nature pendant quelques instans sous ce nouvel aspect ? à la vérité l'homme en venant au monde arrive des ténèbres ; l'ame aussi nue que le corps, il naît sans connoissance comme sans défense, il n'apporte que des qualités passives, il ne peut que recevoir les impressions des objets et laisser affecter ses organes, la lumière brille long-temps à ses yeux avant que de l'éclairer : d'abord il reçoit tout de la Nature et ne lui rend rien ; mais dès que ses sens sont affermis, dès qu'il peut comparer ses sensations, il se réfléchit vers l'Univers, il forme des idées, il les conserve, les étend, les combine ; l'homme, et sur-tout l'homme instruit, n'est plus un simple individu, il représente en grande partie l'espèce humaine entière, il a commencé par recevoir de ses pères les connoissances qui leur avoient été transmises par ses aïeux ; ceux-ci ayant trouvé l'art divin de tracer la pensée et de la faire passer à la postérité, se sont, pour ainsi dire, identifiés avec leurs neveux ; les nôtres s'identifieront avec nous : cette réunion, dans un seul homme, de l'expérience de plusieurs siècles, recule à l'infini les

einander vergleichen kann: so gehet er mit seinen Betrachtungen in die weite Welt; er macht sich Begriffe, er behält sie, erweitert und verbindet sie mit einander. Der Mensch, und besonders der unterrichtete Mensch, ist kein bloßes Individuum mehr; er ist, einem großen Theile nach, der Repräsentant der ganzen Menschengattung. Anfänglich theilten ihm seine Eltern die ihnen von ihren Voreltern überlieferten Kenntnisse mit. Diese hatten die göttliche Kunst erfunden, Gedanken zu zeichnen, und sie auf die Nachwelt zu bringen; dadurch sind sie gleichsam in ihren Enkeln wieder aufgelebt, und unsere Enkel werden einst auf eben diese Art mit uns sich vereinbaren. Diese in einem einzigen Menschen vereinigte Erfahrung mehrerer Jahrhunderte, erweitert die Schranken seines Wesens unendlich. Nun ist er kein bloßes Individuum mehr, nicht mehr gleich den übrigen, auf die Gefühle des gegenwärtigen Augenblicks, noch auf die Erfahrungen eines von ihm selbst durchlebten Tages eingeschränkt; er ist beynahe jenes Wesen, welches wir uns vorhin an die Stelle der ganzen Gattung dachten. Er liest im Vergangenen, sieht das Gegenwärtige, urtheilt über das Zukünftige; und in dem Strome der Zeiten, der alle einzelne Dinge in der Welt herbeyführt, fortzieht und verschlingt, sieht er die

limites de son être ; ce n'est plus un individu simple, borné, comme les autres, aux sensations de l'instant présent, aux expériences du jour actuel ; c'est à peu près l'être que nous avons mis à la place de l'espèce entière ; il lit dans le passé, voit le présent, juge de l'avenir ; et dans le torrent des temps qui amène, entraîne, absorbe tous les individus de l'Univers, il trouve les espèces constantes, la Nature invariable : la relation des choses étant toujours la même, l'ordre des temps lui paroît nul ; les loix du renouvellement ne font que compenser à ses yeux celles de la permanence ; une succession continuelle d'êtres, tous semblables entre eux, n'équivaut, en effet, qu'à l'existence perpétuelle d'un seul de ces êtres.

Gattungen beständig, und die Natur unwandelbar. Da das Verhältniß der Dinge immer dasselbe bleibt, so übersieht er alle Zeitordnung: die Gesetze, nach welchen die Dinge sich erneuern, sind in seinen Augen bloß ein Ersatz für dasjenige, was den Gesetzen ihrer Fortdauer fehlt; und eine stete Folge von Wesen, die alle einander gleich sind, gilt in der That gerade so viel, als das immerwährende Daseyn eines einzigen von diesen Wesen.

Was bedeutet aber dieses große Gepränge immer wiederholter Zeugungen, dieser fast verschwenderische Aufwand, wenn gegen tausend Keime, die verunglücken, kaum Einer fortkommt und seine ganze Bestimmung erfüllt? Wozu diese Fortpflanzung und Vervielfältigung der Wesen, die sich doch unaufhörlich zerstören und wieder erneuern, die immer nur einerley Schauspiel machen, und die Natur weder mehr noch weniger bevölkern? Woher kommen diese Abwechselungen von Tod und Leben, diese Gesetze des Wachstums und Ersterbens, alle diese Veränderungen in einzelnen Dingen? woher alle diese erneuerten Vorstellungen von einer und derselben Sache? Ich antworte: alles dieses gehört mit zum Wesen der Natur, und hängt von der ersten Einrichtung der Weltmaschine ab. Das

À quoi se rapporte donc ce grand appareil des générations, cette immense profusion de germes, dont il en avorte mille et mille pour un qui réussit ? qu'est-ce que cette propagation, cette multiplication des êtres, qui se détruisant et se renouvelant sans cesse, n'offrent toujours que la même scène, et ne remplissent ni plus ni moins la Nature ? d'où viennent ces alternatives de mort et de vie, ces loix d'accroissement et de dépérissement, toutes ces vicissitudes individuelles, toutes ces représentations renouvelées d'une seule et même chose ? elles tiennent à l'essence même de la Nature, et dépendent du premier établissement de la machine du monde ; fixe dans son tout et mobile dans chacune de ses parties, les mouvemens généraux des corps célestes ont produit les mouvemens particuliers

Ganze dieser Maschine ist fest; alle ihre Theile sind beweglich. Die allgemeinen Bewegungen der Himmelskörper sind die Ursachen von den besondern Bewegungen der Erdkugel. Die durchdringenden Kräfte, welche diese großen Körper beleben, wodurch sie auf entfernte Gegenstände, und wechselsweise auf einander wirken, beleben auch jedes Atom der Materie; und diese gegenseitige Zuneigung aller Theile unter einander ist das erste Band der Wesen, der Grund vom Bestande der Dinge, und die Stütze der Harmonie im Weltall. Die großen Verbindungen haben alle kleinere, untergeordnete Verhältnisse hervorgebracht. Die Umdrehung der Erde um ihre Achse verursacht die Abtheilung der Zeiträume in Tage und Nächte. Daher haben alle lebendige Bewohner der Erde ihre gewissen Zeiten des Lichts und der Finsterniß, des Wachens und Schlafens. Ein großer Theil von der Einrichtung der thierischen Natur, die Wirksamkeit der Sinne, und die Bewegung der Gliedmaßen beruhet auf dieser ersten Verbindung. In einer Welt, die in immerwährende Nacht verhüllet wäre, öffnete sich schwerlich ein Sinn für das Licht.

Da die schiefe Richtung der Erdachse bey der jährlichen

du globe de la Terre ; les forces pénétrantes dont ces grands corps sont animés, par lesquelles ils agissent au loin et réciproquement les uns sur les autres, animent aussi chaque atôme de matière, et cette propension mutuelle de toutes ses parties les unes vers les autres est le premier lien des êtres, le principe de la consistance des choses, et le soutien de l'harmonie de l'Univers. Les grandes combinaisons ont produit tous les petits rapports ; le mouvement de la Terre sur son axe ayant partagé en jours et en nuits les espaces de la durée, tous les êtres vivans qui habitent la terre ont leur temps de lumière et leur temps de ténèbres, la veille et le sommeil : une grande portion de l'économie animale, celle de l'action des sens et du mouvement des membres, est relative à cette première combinaison. Y auroit-il des sens ouverts à la lumière dans un monde où la nuit seroit perpétuelle ?

L'inclinaison de l'axe de la Terre produisant, dans son

Bewegung der Erde um die Sonne, stete Abwechselungen von Wärme und Kälte, nämlich die Jahreszeiten, hervorbringt; so hat auch alles was lebt und wächst, im Ganzen genommen, und in einzelnen Fällen, seine bestimmte Zeit des Lebens und des Todes. Das Abfallen der Blätter und Früchte, das Vertrocknen der Kräuter, der Tod der Insekten hängt gänzlich von dieser zweyten Verbindung ab. In den Erdstrichen, wo diese Verbindung nicht Statt findet, wird das Leben der Gewächse niemals unterbrochen; jedes Insekt durchlebt sein Alter. Und sehen wir nicht aus eben diesem Grunde unter der Linie, wo die vier Jahreszeiten in Eine zusammen schmelzen, die Erde zu aller Zeit mit Blumen geschmückt, die Bäume immer grün, und die Natur in beständigem Frühlinge?

Die besondere Einrichtung in dem Bau der Thiere und der Pflanzen steht mit der Beschaffenheit der Luft auf dem Erdboden überhaupt in Verhältniß, und diese letztere hängt von der Lage der Erde, oder ihrem Abstände von der Sonne ab.

In einer größeren Entfernung würden unsere Thiere und Pflanzen weder leben noch wachsen können. Das Wasser, der

mouvement annuel autour du Soleil, des alternatives durables de chaleur et de froid, que nous avons appelées des saisons ; tous les êtres végétans ont aussi, en tout ou en partie, leur saison de vie et leur saison de mort. La chute des feuilles et des fruits, le desséchement des herbes, la mort des insectes dépendent en entier de cette seconde combinaison : dans les climats où elle n'a pas lieu, la vie des végétaux n'est jamais suspendue ; chaque insecte vit son âge ; et ne voyons-nous pas, sous la Ligne, où les quatre saisons n'en sont qu'une, la terre toujours fleurie , les arbres continuellement verts, et la Nature toujours au printemps ?

La constitution particulière des animaux et des plantes est relative à la température générale du globe de la Terre, et cette température dépend de sa situation, c'est-à-dire de la distance à laquelle il se trouve de celui du Soleil :

À une distance plus grande, nos animaux, nos plantes ne pourroient ni vivre ni végéter ; l'eau, la sève, le sang, toutes les

Nahrungssaft, das Blut, kurz alle anderen Säfte würden ihre Flüssigkeit verlieren. Wäre die Erde weniger von der Sonne entfernt, so würden diese Säfte verschwinden und in Dünste verfliegen. Das Eis und das Feuer sind die Elemente des Todes, die gemäßigte Wärme ist der erste Keim des Lebens. Thiere und Pflanzen haben außerdem noch ein eignes Verhältnis zur Luft. Die reinste Luft, welche zur Respiration der Thiere am besten taugt, ist den Pflanzen tödtlich; im Gegentheile wachsen sie am besten in der von Thieren ausgehauchten verdorbenen Luft. Noch mehr. Im Sonnenlichte, und überhaupt bey Tage, geben die Pflanzen aus ihren Blättern jene reine Luft in größrer Menge als eine Ausdünstung von sich. Abermals eine weise Einrichtung der Natur, welche die Atmosphäre gerade zu der Jahreszeit, wo sie von phlogistischen und brennbaren Dämpfen, welche häufig aus der Erde aufsteigen, und sie für Thiere tödtlich machen würden, durch dieses Mittel wieder reinigen, oder wenigstens mit respirablen Theilen mischen läßt.

Die in allen organischen Körpern befindlichen Lebenskräfte, stehen mit dem Licht in genauem Verhältniß. Überall, wo die

autres liqueurs perdroient leur fluidité : à une distance moindre, elles s'évanouiroient et se dissiperoient en vapeurs : la glace et le feu sont les élémens de la mort ; la chaleur tempérée est le premier germe de la vie. De plus, les animaux et les plantes ont encore un rapport à l'air qui leur est propre. L'air le plus pur, qui est le mieux adapté à la respiration des animaux, est mortel pour les plantes ; au contraire, elles croissent de préférence dans l'air vicié expiré par les animaux. Il y a plus. A la lumière du soleil, et plus généralement pendant la journée, les plantes répandent cet air pur en plus grande quantité autour d'elles, comme une émanation. C'est là encore une sage disposition de la nature, qui, pendant la saison où elles apparaissent, fait nettoyer l'atmosphère des vapeurs phlogistiques et combustibles qui s'élèvent souvent de la terre et rendraient cette atmosphère mortelle pour les animaux, ou du moins la fait mélanger avec des particules respirables.

Les molécules vivantes répandues dans tous les corps organisés sont relatives, et pour l'action et pour le nombre, aux

Sonnenstralen die Erde erwärmen können, wird die Oberfläche lebendig, mit Grün bekleidet, mit Thieren bevölkert. Das Wasser ist noch fruchtbarer als die Erde. Es empfängt mit der Wärme Bewegung und Leben. Das Meer bringt in jeder Jahreszeit mehr Thiere hervor, als die Erde ernährt, aber weniger Pflanzen; und da alle Thiere, die auf der Oberfläche des Wassers schwimmen, oder dessen Tiefen bewohnen, nicht, wie die Landthiere, zu einem hinlänglichen Vorrathe von Gewächsen angewiesen sind: so sind sie gezwungen, unter sich, das eine auf Unkosten des andern zu leben; und in dieser Verbindung liegt der Grund ihrer ungeheuren Vermehrung. Allein auch auf dem Lande sind die Gattungen der Thiere ungleich zahlreicher, als die Gattungen der Pflanzen: so getreu ist die Natur sich selbst in allen ihren Werken, so sicher erreicht sie auch in diesem Verhältniß ihren Endzweck, und verbreitet nicht nur überall lebendige Geschöpfe, sondern auch solche, die eines höhern Grades von Empfindung, eines willkührlichen Triebes, kurz des thierischen Lebens fähig sind. Unzählige Insektenarten nähren sich oft von einer einzigen Pflanzengattung; ihre zahlreichen Heere, die in der Luft, auf der Erde, im Wasser umherziehen, sind eine Nahrung der Vögel, Fische

molécules de la lumière qui frappent toute matière et la pénètrent de leur chaleur ; par-tout où les rayons du Soleil peuvent échauffer la terre, sa surface se vivifie, se couvre de verdure et se peuple d'animaux : la glace même, dès qu'elle se résout en eau, semble se féconder ; cet élément est plus fertile que celui de la Terre, il reçoit avec la chaleur le mouvement et la vie : la mer produit à chaque saison plus d'animaux que la terre n'en nourrit ; elle produit moins de plantes ; et tous ces animaux qui nagent à la surface des eaux, ou qui en habitent les profondeurs, n'ayant pas, comme ceux de la terre, un fonds de subsistance assuré sur les substances végétales, sont forcés de vivre les uns sur les autres, et c'est à cette combinaison que tient leur immense multiplication, ou plutôt leur pullulation sans nombre. Cependant, sur la terre ferme également, les espèces d'animaux sont bien plus nombreuses que les espèces de plantes ; aussi fidèle à elle-même la nature est-elle dans toutes ses œuvres, aussi sûrement atteint-elle, sous ce rapport également, son but final, et elle ne se contente pas de répandre partout des créatures vivantes, mais aussi des créatures qui sont capables d'un plus haut degré de sensation, d'un instinct arbitraire, en bref, d'une vie animale. D'innombrables sortes d'insectes se nourrissent souvent d'une

und kriechenden Thiere. Bey diesem Kriege der Thierarten unter einander ist für ihre Erhaltung dennoch gesorgt. Bald muß eine unzählbare Menge von Zeugungen, eine unbeschreibliche Fruchtbarkeit, die Fortdauer der Gattung sichern; bald hat die Natur so viele künstliche Triebe in das Thier gelegt, die alle auf seine Beschützung und Erhaltung zwecken, daß es sicherlich so lange seinen Feinden entgeht, bis es für die Fortpflanzung seiner Gattung gesorgt, und seine Nachkommenschaft im Keime hinterlassen hat. Der Vermehrungstrieb, der so heftig und unwiderstehlich ist, daß er die Natur der Thiere auf eine Zeitlang umändert, und die furchtsamsten grimmig macht; der Trieb der mütterlichen Zärtlichkeit, der bis zum Heldenmuth, bis zur Aufopferung für die Jungen geht, sind kräftige und sichere Mittel zur Erhaltung der Gattungen, und entstammen vielleicht der ersten Urkraft, der wechselseitigen Anziehungskraft gleichartiger Wesen, so wunderbar, so nahe gränzend an Vernunft ihre Wirkungen sind.

Doch dieser Vorzug ist dem Menschen ausschließend eigen.

unique espèce de plante ; leurs essaims nombreux, qui vont et viennent dans l'air, sur la terre et dans l'eau, sont une nourriture pour les oiseaux, les poissons et les animaux rampants. Dans cette guerre des différentes sortes d'animaux entre eux, leur conservation a cependant été assurée. Tantôt c'est une foule innombrable de naissances, une fertilité indescriptible, qui assurent la pérennité de l'espèce ; tantôt la nature a placé dans l'animal tant d'instincts développant ses artifices, des instincts qui tous ont pour but sa protection et sa conservation, qu'il échappe à coup sûr à ses ennemis jusqu'à ce qu'il ait veillé à la reproduction de son espèce, et laissé sa descendance en germe. L'instinct de reproduction, qui est si vigoureux et irrésistible qu'il bouleverse un temps la nature des animaux, et rend furieux les plus craintifs ; l'instinct de la douceur maternelle, qui va jusqu'au courage héroïque, jusqu'au sacrifice pour les petits, sont des moyens forts et sûrs pour la conservation des espèces, et ils proviennent peut-être de la première force originelle, de la force d'attraction réciproque d'êtres de même nature, tant leurs effets sont merveilleux et tangents à la raison.

Mais cet avantage est exclusivement le propre de l'homme.

Zur Anbetung des Schöpfers gemacht, gebietet er über alle Geschöpfe; als Vasall des Himmels, und König der Erde, veredelt, bevölkert, und bereichert er sie: er zwingt die lebenden Geschöpfe zur Ordnung, Unterwürfigkeit und Eintracht; er selbst verschönert die Natur; er bauet, erweitert und verfeinert sie. Er rottet Disteln und Dornen aus, pflanzt Weinstöcke und Rosen an ihre Stätte. Dort liegt ein wüster Erdstrich, eine traurige, von Menschen nie bewohnte Gegend, deren Höhen mit dichten schwarzen Wäldern überzogen sind. Bäume ohne Rinde, ohne Wipfel, gekrümmt, oder vor Alter hinfällig und zerbrochen; andere in noch weit größrer Zahl, an ihrem Fuße hingestreckt, um auf bereits verfaulten Holzhaufen zu modern, – ersticken und vergraben die Keime, die schon im Begriff waren, hervorzubrechen. Die Natur, die sonst überall so jugendlich glänzt, scheint hier schon abgelebt; die Erde, mit den Trümmern ihrer eigenen Produkte belastet, trägt Schutthaufen, anstatt des blumigen Grüns, und abgelebte Bäume, die mit Schmarotzerpflanzen, Moosen und Schwämmen, den unreinen Früchten der Fäulniß, beladen sind. In allen niedrigen Theilen dieser Gegend stockt todttes Wasser, weil es weder Abfluß noch Richtung erhält; das schlammige Erdreich, das weder fest noch flüssig, und deshalb unzugänglich ist, bleibt den

[F]ait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures ; vassal du Ciel, roi de la Terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit ; il établit entre les êtres vivans l'ordre, la subordination, l'harmonie ; il embellit la Nature même, il la cultive, l'étend et la polit ; en elague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose. Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé ; couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées, des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombans de vétusté, d'autres en plus grand nombre, gissans au pied des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensévelissent les germes prêts à éclore. La Nature qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paroît ici dans la décrépitude ; la terre surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption : dans toutes les parties basses, des eaux mortes et croupissantes faute d'être conduites et dirigées ; des terrains fangeux, qui n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitans de la terre et des eaux ; des marécages qui couverts de

Bewohnern der Erde und des Wassers unbrauchbar. Sümpfe, die mit übel riechenden Wasserpflanzen bedeckt sind, ernähren nur giftige Insekten, und dienen unreinen Thieren zum Aufenthalt. Zwischen diesen Morästen und den verjährten Wäldern auf der Höhe, liegt eine Art Heiden und Gräseren, die unsern Wiesen in nichts ähnlich sind. Die schlechten Kräuter wachsen dort über die guten weg, und ersticken sie. Es ist nicht der feine Rasen, den man den Flaum der Erde nennen könnte, nicht eine beblümete Aue, die ihren glänzenden Reichthum von fernher verkündigt; es sind rauhe Gewächse, harte stachlichte, durch ein ander geschlungene Kräuter, die nicht sowohl fest gewurzelt als unter sich verwirrt zu seyn scheinen, nach und nach verdorren, einander verdrängen, und eine grobe, dichte, und mehrere Schuhe dicke Watte bilden. Keine Straße, keine Gemeinschaft, nicht einmal die Spur von einem verständigen Wesen zeigt sich in dieser Wüsteney. Will der Mensch sie durchwandern so muß er den Gängen wilder Thiere nachspüren, und stets auf seiner Hut seyn, wenn er ihnen nicht zum Raube werden soll. Ihr Gebrüll erschreckt ihn; ein Schauer überfällt ihn selbst bey dem Stillschweigen dieser tiefen Einöde. Plötzlich kehrt er um, und spricht: die Natur ist scheußlich, und liegt in ihren letzten Zügen;

plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes vénéneux et servent de repaire aux animaux immondes. Entre ces marais infectes qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies ; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes ; ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité ; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages ; l'homme obligé de suivre les sentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir ; contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie ; effrayé de leurs rugissemens, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin et dit : la Nature brute est hideuse et mourante ; c'est Moi, Moi seul qui peux la rendre agréable et vivante : desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler, formons-en des ruisseaux, des

ich, nur ich allein, kann ihr Anmuth und Leben schenken. Auf! laßt uns jene Moräste trocknen, jenes todtte Wasser beleben, fließend machen, Bäche und Kanäle damit anlegen! Laßt uns von jenem wirksamen, und verzehrenden, vorher verborgenen und bloß durch unser Nachforschen entdeckten Elemente Gebrauch machen! Laßt uns diesen überflüssigen Unrath, jene schon halb vergangenen Wälder mit Feuer verbrennen, und, was das Feuer nicht aufreibt, vollends mit der Axt zerstören. Bald werden wir, anstatt der Binsen und Wasserlilien, unter denen die Kröte wohnte, Ranunkeln und Klee nebst andern süßen und heilsamen Kräutern hervorkommen sehen. Hüpfende Heerden sollen diesen vormals unwegsamen Boden betreten, dort reichlichen Unterhalt, eine immergrüne Weide finden, und sich immer stärker vermehren. Diese neuen Hilfsmittel nutzen wir zur Vollendung unseres Werkes; wir beugen den Ochsen unter das Joch, und lassen ihn das Land mit Furchen beziehen; bald grünt die neue Saat auf unsern Äckern, und eine neue, verjüngte Natur geht aus unsern Händen hervor!

Wie schön ist sie nicht, diese gebaute Natur! Wie hat die Sorgfalt des Menschen sie so glänzend und prächtig geschmückt! Er

canaux ; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avoit caché et que nous ne devons qu'à nous-mêmes ; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consommées ; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer : bien-tôt au lieu du jonc, du nénuphar, dont le crapaud composoit son venin, nous verrons paroître la renoncule, le treffle, les herbes douces et salutaires ; des troupeaux d'animaux bondissans fouleront cette terre jadis impraticable ; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante ; ils se multiplieront pour se multiplier encore : servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage ; que le bœuf soumis au joug, emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre, qu'elle rajeunisse par la culture ; une Nature nouvelle va sortir de nos mains.

Qu'elle est belle, cette Nature cultivée ! que par les soins de l'homme elle est brillante et pompeusement parée ! Il en fait lui-

selbst, der Mensch, gereicht ihr zur vornehmsten Zierde; er ist das edelste Erdengeschöpf; er pflanzt ihre kostbarsten Keime fort, indem er sich selbst vermehrt. Auch sie, die Erde scheint mit ihm sich zu vermehren. Alles, was sie in ihrem Schooße verbarg, bringt er durch seine Kunst an das Licht. Wie viele Schätze, die man sonst nicht kannte! Welche neue Reichthümer! Blumen, Früchte, Getreide, alles wird zur Vollkommenheit gebracht, und bis ins Unendliche vervielfältigt. Die nützlichen Gattungen von Thieren werden vermehrt, die schädlichen vermindert, eingeschränkt und verwiesen. Gold, und Eisen, das noch unentbehrlicher ist als Gold, wird aus dem Innersten der Erde hervorgeholt. Ströme werden in ihren Ufern gehalten, Flüsse geleitet oder eingeschränkt; selbst das Meer hat man sich unterwürfig gemacht, ausgekundschaftet, und von einer Halbkugel zur andern durchsegelt. Das Erdreich ist überall zugänglich, überall so belebt als fruchtbar geworden; in den Thälern findet man lachende Wiesen, auf den Ebenen fette Weiden und noch fettere Äcker; die Hügel sind mit Reben und Obstbäumen, und ihre Gipfel mit nützlichen Forsten bekränzt. Aus Wüsteneyen sind volkreiche Städte geworden, deren Einwohner sich in einem beständigen Kreislaufe aus diesen Mittelpunkten in die entferntesten

même le principal ornement, il en est la production la plus noble ; en se multipliant il en multiplie le germe le plus précieux, elle même aussi semble se multiplier avec lui ; il met au jour par son art tout ce qu'elle receloit dans son sein ; que de trésors ignorés, que de richesses nouvelles ! Les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini ; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre ; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées : l'or, et le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre : les torrens contenus, les fleuves dirigés, resserrés ; la mer même soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre ; la terre accessible par-tout, par-tout rendue aussi vivante que féconde ; dans les vallées de riantes prairies, dans les plaines de riches pâturages ou des moissons encore plus riches ; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts ; les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense, qui circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités ; des routes ouvertes et fréquentées, des communications établies par-tout comme autant de témoins de la force et de l'union de la société : mille autres monumens de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme,

Gegenden verbreiten. Die Landstraßen, und das Verkehr mit den Nachbarn, sind Zeugen von der Stärke und Vereinigung der Gesellschaft. Tausend andere Denkmähler der Macht und des Ruhms beweisen zur Genüge, daß der Mensch als Eigenthumsherr der Erde ihre ganze Oberfläche verwandelt und erneuert, ja daß er von jeher die Herrschaft mit der Natur getheilt hat.

Indessen giebt ihm nur die Eroberung ein Recht zu regieren. Seine Regierung ist mehr Genuß als Besitz; er muß seine Sorgfalt beständig erneuern, wenn er das Seinige behalten will: sobald diese aufhört, so schmachtet, verdirbt und verwandelt sich alles; alles kehrt in das Gebiet der Natur zurück: sie tritt wieder in ihre Rechte, löscht die Werke des Menschen aus, bedeckt seine stolzesten Denkmähler mit Staub und Moos, zerstört sie vollends mit der Zeit, und läßt ihm nichts übrig, als den quälenden Verdruß, das mühsam erworbene Gut seiner Vorfahren durch seine Schuld verloren zu haben.

Diese Zeiten, wo der Mensch sein Eigenthum verliert, die Jahrhunderte der Barbarey, da alles zu Grunde geht, werden immer durch Kriege vorbereitet und bringen in ihrem Gefolge Hungersnoth

maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il partage l'empire avec la Nature.

Cependant il ne règne que par droit de conquête ; il jouit plutôt qu'il ne possède, il ne conserve que par des soins toujours renouvelés ; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de Nature : elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monumens, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute ce que ses ancêtres avoient conquis par leurs travaux.

Ces temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt, sont toujours préparés par la guerre, et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme qui

und Entvölkerung. Der Mensch, der nichts vermag, als durch seine Anzahl, der ohne Vereinigung mit andern keine Stärke besitzt, und nur durch den Frieden glücklich lebt, – der Mensch ist unsinnig genug, zu seinem Unglück die Waffen zu ergreifen, sich seinen Untergang zu erkämpfen. Gereizt von unersättlicher Begierde, und geblendet von dem noch unersättlicheren Ehrgeiz, entsagt er den Empfindungen der Menschheit, gebraucht alle seine Kräfte gegen sich selbst, sucht sich gegenseitig zu zerstören, und zerstört sich in der That. Wenn nun die Tage des Mordens und Blutvergießens vorüber sind, und der Dunst von Ehre zerflattert ist so, sieht er mit traurigen Blicken die Erde verwüstet, die Künste begraben, die Völker geschwächt und zerstreuet, sein eignes Glück zu Grunde gerichtet und seine wirkliche Macht zerstört.

Wer kann eine unendliche Menge von Gegenständen ordnen?
wer kann ihre Beschreibung in wenige Worte zusammendrängen?
wer vermag es, einen Blick in das Weltall zu thun, und gerade das Merkwürdigste da herauszuheben, wo alles gleich wichtig und gleich wunderbar, wo der Schöpfer im ganzen Sonnen- und Sternensystem nicht bewundernswürdiger als im kleinsten

ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur et de combattre pour sa ruine : excité par l'insatiable avidité, avenglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentimens d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en effet ; et après ces jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les arts ensévelis, les nations dispersées, les peuples affoiblis, son propre bonheur ruiné et sa puissance réelle anéantie.

Qui peut ordonner une masse infinie d'objets ? Qui peut comprimer leur description en peu de mots ? Qui a le pouvoir de jeter un regard dans l'univers, pour en faire ressortir précisément ce qui est le plus digne d'être remarqué, là où tout est également important et également formidable, où le Créateur n'est pas plus digne d'admiration dans le système solaire et dans le système des étoiles

Stäubchen ist? Wo ist Anfang, wo ist Ende eines solchen Blickes?
Einige Punkte, einige stärker ins Auge fallende Gegenstände
versprach ich zu haschen, und vorzutragen. Dies und mehr nicht
habe ich geleistet.

tout entier que dans le plus petit grain de poussière ? Où est le début,
où est la fin d'un tel regard ? J'ai promis de tenter de saisir quelques
points, quelques objets qui frappent davantage l'œil, et de les
présenter. C'est cela, et rien de plus, que j'ai réalisé.

James Cook, der Entdecker : Introduction (1787)

Cook, der Entdecker

*Nullius in Verba*¹²

Der Name des Weltumseglers Cook ist zu allgemein bekannt, und seine Seereisen haben ihm die Bewunderung seiner Zeitgenossen in einem viel zu hohen Grad erworben, als daß noch jemand fragen könnte; wer war Cook, und was that er? Vielmehr wirkt schon dasjenige, was ein jeder sich auf diese Fragen selbst zu antworten weiß, wie eine Zauberformel, um ein stets wachsendes Theilnehmen an jeder neuen Nachricht von seinen Entdeckungen zu erregen. Hätten diese Blätter, die ich seinem Andenken weihe, den Reiz der Neuheit, so würde ich also um ihr Schicksal unbekümmert seyn können. Wenn ich mir aber ein Verhältniß zwischen dem Leser und dem Schriftsteller denke, welches beyden rühmlicher ist, mischt sich eine schüchterne Besorgniß in meinen Wunsch, der Wißbegierde und den übrigen Forderungen eines aufgeklärten

Cook, l'explorateur

Le nom du circumnavigateur Cook est trop généralement connu et ses voyages sur les mers lui ont apporté l'admiration de ses contemporains à un degré bien trop grand pour que quiconque puisse encore demander : qui était Cook, et qu'a-t-il fait ? Bien davantage, ce que chacun sait se répondre à lui-même à cette question agit comme une formule magique, qui fait naître un intérêt toujours croissant pour chaque nouvelle de ses découvertes. Si ces pages, que je dédie à sa mémoire, avaient l'attrait de la nouveauté, je pourrais donc n'être nullement préoccupé par leur destin. Mais lorsque j'imagine une relation entre le lecteur et l'écrivain qui soit plus flatteuse pour tous deux, une préoccupation timide se mêle à mon souhait de satisfaire la soif de savoir et les autres exigences d'un public éclairé. À cela s'ajoute que ce n'est pas la biographie de cet homme extraordinaire qui

¹² Devise de la Royal Society de Londres, signifiant « Ne croyez personne sur parole ».

Publikums Genüge zu leisten. Dazu kommt noch, daß es nicht die Lebensgeschichte dieses außerordentlichen Mannes ist, welche mich hier beschäftigen soll; denn dies wäre wenigstens ein überflüssiges und mißliches Unternehmen, da bereits eine deutsche Meisterhand¹³ die Hauptzüge eines solchen Gemäldes entworfen hat. Indeß giebt es allerdings noch einen Gesichtspunkt, der Cooks Thaten und seinen Geist in einem neuen Lichte zeigen kann. Ihre blendende Größe hat man lange genug blos angestaunt, wie etwa ein glänzendes Meteor. Entfaltete man aber ihre Beziehungen auf die Summe unseres Wissens, und berechnete man ihren gegenwärtigen und dereinst zu hoffenden Nutzen, dann erst würde sich Cooks ganzer Werth für die Menschheit unparteyisch abwägen lassen; dann würde jene gaffende Bewunderung, die auch die Dummheit unserem Helden zollt, bey Denkenden in dankbare Verehrung übergehen. Wer nun im Stande ist, die Verhältnisse unserer Gattung mit festem, allumfassenden Blick zu durchschauen, Plan und Absicht, nach

m'occupera ici ; car cela serait pour le moins une entreprise superflue et fâcheuse, puisque les traits principaux d'un tel tableau ont déjà été esquissés de main de maître par un auteur allemand. Cependant, il reste encore un point de vue qui peut jeter une lumière nouvelle sur les actions de Cook et sur son esprit. On n'a fait, assez longtemps, que s'ébahir de sa grandeur éblouissante, comme d'un météore brillant. Mais ce n'est que si l'on déployait ses relations à la somme de notre savoir, et que l'on calculait leur utilité présente et l'utilité future que l'on peut en espérer que toute l'ampleur de la valeur de Cook pour l'humanité pourrait être estimée de manière impartiale ; alors cette admiration béante par laquelle même la bêtise rend hommage à notre héros se transformerait chez ceux qui pensent en une vénération reconnaissante. Donc, que l'homme en mesure de discerner, avec un regard ferme et universel, les relations de notre espèce et de découvrir son plan et son intention, son développement vers un but déterminé et la progression sûre vers son accomplissement depuis le chaos et ce qui

¹³ Im Götting. Magazin 1. Jahrg. 2. Stück, S. 243 stehen „einige Lebensumstände vom Capitain Jacob Cook, größtentheils aus schriftlichen Nachrichten einiger seiner Bekannten gezogen von G. C. Lichtenberg“. Neue, noch ungenutzte Materialien zu dieser Biographie giebt es nicht. (Note de Forster). La nécrologie de Cook par Lichtenberg était parue en 1780 dans la revue que ce dernier venait alors de créer avec Forster, le *Göttingisches Magazin der Wissenschaften und Literatur*, quelques mois après la mort de Cook. Forster écrit son introduction *Cook, l'explorateur* sept ans plus tard, ce qui explique qu'il apporte ici cette précision. LICHTENBERG Georg Christoph, « Einige Lebensumstände von Capt. James Cook, größtentheils aus schriftl. Nachrichten einiger seiner Bekannten gezogen », *Göttingisches Magazin der Wissenschaften und Literatur* 1 (2), 1780, pp. 243-296.

einem bestimmten Ziele strebende Entwicklung, und sichern Fortgang zur Vollendung aus dem verworren scheinenden Chaos ihrer Schicksale herauszufinden: der entwerfe jene vollständige beziehende Darstellung von Cooks Verdiensten, und lehre uns, wie weit er sein Jahrhundert in Erkenntniß und Aufklärung fortgeführt, welchen Zuwachs die menschliche Glückseligkeit durch sein Bestreben gewonnen, und welche neue Aussichten in die goldene Zukunft einer allgemein vollendeten Bildung sein Genius uns eröffnet habe. Der Dank der Edlen unserer Zeit und jener bessern Nachkommenschaft verspricht dem Menschenfreunde, der sich auf diese Art an Cooks Verdiensten Antheil erwerben würde, unsterblichen Lohn. Aber es wäre Vermessenheit, sich mit blöden Augen in jene steile Höhe hinaufzuwagen, wo solch ein Überblick erst möglich wird. Ohne daher bey der gegenwärtigen Veranlassung so tief in die Bestimmung des Menschengeschlechts dringen zu wollen, lassen sich gleichwohl die näher am Tage liegenden Verkettungen so angeben, wie sie auf unserm niedrigeren Standpunkte erscheinen; wenigstens lassen sich kleine Gebiete, Theile des Ganzen, wenn auch nur in schwachen Umrisen, nachbilden, um künftigen Weltweisen vorzuarbeiten. Mit andern

semble la confusion de ses destins, que celui-ci conçoive cette représentation complète des mérites de Cook replacée dans ses rapports, et qu'il nous apprenne combien il a fait avancer son siècle sur le chemin de la connaissance et des Lumières, quel accroissement la félicité humaine a connu grâce à ses efforts, et quelles nouvelles perspectives son génie nous a ouvertes sur un futur doré où la culture aurait atteint un accomplissement général. La gratitude des personnes distinguées de notre temps et de cette postérité encore meilleure promet une récompense immortelle au philanthrope qui prendrait sa part aux mérites de Cook de cette manière. Mais ce serait présomption que de s'aventurer à lever un regard mal assuré vers ce sommet escarpé, alors que c'est là-haut seulement que l'on peut avoir cette vue d'ensemble. Donc, sans vouloir dans le cas présent pénétrer aussi profondément dans la détermination du genre humain, les chaînes de causalité plus évidentes offrent cependant à voir comment elles apparaissent de notre point de vue moins élevé ; on peut du moins reconstituer de petites régions, des parties du tout, ne serait-ce que sous la forme de légères ébauches, permettant ainsi de frayer la voie aux futurs philosophes. En d'autres termes: résumer les découvertes de Cook, en fixer les frontières, partir à la recherche de l'habileté de

Worten: Cooks Entdeckungen zusammenzufassen, ihre Grenzen abzustecken, ihrer geschickten Anordnung und Verbindung, so wie manchen ihrer wichtigen Folgen nachzuspüren, und auf die Art nicht bloß dem Seemann und Entdecker sondern auch dem Menschen, ein geringes Denkmal zu stiften, dies wäre ein Versuch, den Cooks Reisegefährte vielleicht ohne Anmaßung und ohne Furcht vor Wiederholungen, dem Urtheil deutscher Leser unterwerfen dürfte.

Ehe wir weiter gehen, verdient es eine vorläufige Untersuchung, aus welchem Gesichtspunkte der sittliche Werth der Entdeckungen beurtheilt werden müsse. Läßt sich im Allgemeinen über diesen Punkt etwas als wahr festsetzen, so wird es uns hernach, in der weiteren Anwendung auf Cook, zum bequemen Maaßstabe dienen. Wie aber, wenn der beredte Mann Recht hätte, welcher von einer bloß physischen Bestimmung des Menschen, als der einzig wahren, sprach, und Wissenschaft die Quelle alles menschlichen Elends nannte? Wäre es alsdenn nicht um den vermeynten Ruhm aller Entdecker geschehen? Wenigstens ist so viel gewiß, daß dieses Paradoxon über manche schwache Einwendung siegte, und daß man Blößen gab, wenn man sich gegen die Evidenz der darin behaupteten

leur ordonnancement et de leur connexion, ainsi que de nombre de leurs importantes conséquences, et, de cette manière, ériger un modeste monument non seulement à la mémoire du marin et du découvreur, mais aussi de l'homme, ce serait là une tentative que le compagnon de voyage de Cook pourrait peut-être soumettre au jugement des lecteurs allemands, sans prétention et sans crainte des répétitions.

Avant de poursuivre, il vaut la peine d'examiner d'abord de quel point de vue juger la valeur morale des découvertes. Si, d'une manière générale, on peut sur ce point établir la vérité de quelque chose, alors cela nous servira par la suite de norme commode, en l'appliquant encore à Cook. Mais que faire, s'il avait raison, cet homme éloquent qui parlait d'une détermination purement physique de l'être humain comme étant la seule vraie, et qualifiait la science de source de toute la misère humaine ? N'en serait-ce pas fait, alors, de la gloire supposée de tous les explorateurs ? Une chose au moins est certaine, c'est que ce paradoxe a triomphé de plus d'une faible objection, et que l'on était pris en défaut lorsqu'on se dressait contre l'évidence des faits qui y sont affirmés. Qui en effet pourrait nier sérieusement les ébranlements

Thatsachen sträubte. Wer könnte auch im Ernste die Zerrüttungen läugnen, die von der Entwicklung verschiedener Fähigkeiten im Menschen unzertrennlich sind? Allein, wenn man diese Unzertrennlichkeit zugiebt, so bleibt noch unerwiesen, daß die Ausbildung des Menschengeschlechts einen andern Gang hätte nehmen können, als sie wirklich genommen hat; und ehe man dies beweiset, ruft man uns vergebens in die Wälder zurück. Der untergeschobene Begriff, die Perfectibilität als ein der Natur entgegengesetztes Extrem zu betrachten, mußte freylich den Gesichtspunkt verwirren und eine Täuschung zuwege bringen, welche nur eine consequentere Philosophie wieder aufheben kann. Diese wird in allem, was geschieht, eine Kette von Verhältnissen gewahr, welche nothwendig, wie Ursach und Wirkung in einander greifen, und die Möglichkeit vernichten, daß ein Stäubchen sich anders bewegt haben könnte, als es sich bewegt hat. Wie das Unendliche ans Endliche, so ist, über alle Gränzen menschlicher

qui, en l'homme, sont inséparables du développement de différentes capacités ? Seulement, si on doit admettre ce caractère inséparable, il reste encore à démontrer que la formation du genre humain aurait pu prendre un autre chemin que celui qu'il a pris en réalité ; et tant que l'on n'a pas prouvé cela, on tentera en vain de nous faire retourner dans les forêts¹⁴. Il est vrai que le concept sous-jacent, qui est de considérer la perfectibilité comme un extrême opposé à la nature, ne pouvait que brouiller notre point de vue et mettre en place une erreur que seule une philosophie plus conséquente peut supprimer. Cette dernière reconnaît dans tout ce qui se produit une chaîne de relations, lesquelles s'intriquent d'une manière aussi nécessaire que le font la cause et l'effet et réduisent à néant la possibilité que le moindre grain de poussière eût pu se déplacer autrement qu'il ne l'a fait. De même que l'infini est noué au fini, la liberté est nouée à la nécessité, par-delà toutes les limites des concepts humains, et c'est ainsi que naît un combat éternel entre la conscience intérieure qui [persuade] le plus

¹⁴ L'allusion à Rousseau est ici limpide, même si ce dernier n'emploie cette expression que précisément pour montrer ce qu'il ne faut pas déduire de ce qu'il affirme sur la perfectibilité humaine, dans une note du *Second Discours*. Rousseau écrivait : « Quoi donc ? Faut-il détruire les sociétés, anéantir le tien et le mien, et retourner vivre dans les forêts avec les ours ? Conséquence à la manière de mes adversaires, que j'aime autant prévenir que de leur laisser la honte de la tirer. » Ce passage, et le contresens de Forster sur cette idée qu'il attribue à Rousseau alors que précisément ce dernier la rejette, montrent que Forster n'avait sans doute pas entièrement compris le sens du *Second Discours* et qu'il avait peut-être une connaissance seulement de seconde main de l'ouvrage au moment où il rédige *Cook, l'explorateur*. ROUSSEAU, « Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes [1755] », *art. cit.*, 1964, p. 207.

Begriffe hinaus, Freyheit an Nothwendigkeit geknüpft, und hiemit zwischen dem innigen Bewußtseyn des kühnsten Denkers, daß seinen Handlungen Gedanken vorhergehen, und der ehernen Wahrheit, daß keine Idee aus nichts entstehen kann, ein ewiger Kampf erregt.

Wenn also die Verhältnisse des Menschen, wodurch diese oder jene Fähigkeit in ihm sich entwickelt, nicht von ihm selbst abhängig sind, so ist es auch diese Entwicklung nicht; folglich gehört die wissenschaftliche Ausbildung, nebst allen ihren Folgen, ohne Widerrede zu den bestimmten Einrichtungen der Natur; und der vermeynte Contrast zwischen der physischen und sittlichen Bestimmung des Menschen beruhet auf einer Abstraktion, die nicht im Reiche der Wirklichkeit, sondern in unserer Vorstellungsart liegt. Fähigkeiten, welche nur den Stoß eines äußern Verhältnisses erwarten, um sich nothwendig und unaufhaltsam zu entwickeln, sind berechnete Anlagen der Natur; und das Wesen, in welchem sich diese Entwicklung vollendet, ist nicht minder ihr Eigenthum, erfüllt nicht minder ihre Absicht, als das, in welchem sie anfängt. Es giebt folglich keine bloß physische, oder, mit einem andern Wort, bloß thierische Bestimmung des Menschen, sondern sein Charakter ist,

hardi des penseurs que des pensées précèdent ses actions, et cette vérité d'airain qu'aucune idée ne peut naître de rien.

Si donc les conditions dans lesquelles est placé l'homme, et grâce auxquelles telle ou telle de ses capacités se développe en lui, ne dépendent pas de lui-même, alors ce développement n'en dépend pas non plus ; par conséquent la formation scientifique, avec toutes ses implications, relève sans conteste de ces institutions déterminées de la nature ; et le prétendu contraste entre la détermination physique et morale de l'homme repose sur une abstraction qui ne se trouve pas dans le domaine de la réalité, mais dans notre représentation. Des capacités qui n'attendent que l'impulsion d'une circonstance extérieure pour se développer de manière nécessaire et irrésistible, sont des dispositifs calculés de la nature ; et l'être dans lequel ce développement parvient à son accomplissement n'en est pas moins propriété de la nature, ne réalise pas moins son intention, que ce par quoi elle commence. Par conséquent, il n'y a pas de détermination purement physique, ou en d'autres termes, de détermination purement

wie der Philosoph der Menschheit unwiderstehlich dargethan hat, Sittlichkeit, die zwar unzählige Schattirungen und Stufen hat, aber das einzige ist, wodurch er sich vom Thier unterscheidet. Mit Anlagen, die einander zu widersprechen scheinen, macht übrigens der Mensch keine Ausnahme in der Ökonomie der Natur; denn nach unserer Art zu reden, giebt es überall streitende Verhältnisse und Widersprüche, weil wir überall Absichten annehmen, wo wir Beziehungen bemerken. Soll, zum Beyspiel, das Hanfkorn zur Pflanze keimen, so darf es der Hänfling nicht verzehren, dem es gleichwohl zur Nahrung angewiesen ist. Uns scheinen diese Verhältnisse allerdings widersprechend; wüßten wir uns aber an die Stelle der Natur zu setzen, so würden wir bald einsehen, daß jedes Einzelne gerade die Bestimmung hat, die es wirklich erreicht. So wie jedes Wachstum Zerstörung voraussetzt und sich wieder in Zerstörung endigt, so ist auch die Entwicklung einer Anlage Unterdrückung einer andern. In einer Welt, wo die größte Mannichfaltigkeit der Gestalten nur durch das Vermögen einander zu verdrängen, bewirkt wird, hieß es in der That die einzige Bedingung ihres Daseyns aufheben, wenn man diesen immerwährenden Krieg und diese anscheinende Unordnung

animale de l'homme, mais comme le philosophe de l'humanité l'a démontré de manière irrésistible, son caractère est moralité, une moralité qui comporte certes d'innombrables nuances et degrés, mais qui est la seule chose par laquelle il se distingue de l'animal. L'homme, avec ses dispositions qui semblent se contredire, n'est d'ailleurs pas une exception dans l'économie de la nature ; car selon notre manière de parler, il y a partout des rapports conflictuels et des contradictions, car nous supposons des intentions partout où nous remarquons des relations. Ainsi, par exemple, pour que le grain de chanvre germe et donne naissance à une plante, il ne faut pas que la linotte la consomme, alors même qu'elle en est tributaire pour se nourrir. Pour nous, ces rapports semblent assurément contradictoires ; mais si nous savions nous mettre à la place de la nature, nous reconnâtrions bientôt que chaque individu particulier a précisément la destination qu'il atteint réellement. De la même manière que toute croissance présuppose une destruction et se termine à son tour par une destruction, le développement d'une disposition est aussi l'écrasement d'une autre. Dans un monde où la grande diversité des formes n'est produite que par le pouvoir qu'elles ont de s'évincer les uns les autres, ce serait en réalité supprimer la seule condition de l'existence de ce monde que de

abgestellt wissen wollte. Hat nicht dem ungeachtet alles in der Natur seine Gesetze? Sind nicht die größeren Bewegungen mit bewundernswürdiger Genauigkeit abgemessen? Sollte sich also nicht vermuthen lassen, daß auch die äußersten Punkte, zwischen welchen jede partielle Kraft schwanken und ihren Nachbarinnen Abbruch thun oder sie verschlingen darf, ihre unabänderlichen Gränzen haben? Man nenne dieses Schwanken zwischen Extremen, wenn man will, einen Puls der Natur, der bald schneller, bald langsamer schlägt, und schlagen wird, bis etwa Büffons Epoche der Erstarrung eintritt, oder das Machtwort einer Gottheit dreinredet; – so lange das jezige Schema der Erscheinungen besteht, müssen auch diese Oscillationen fort dauern. Das Mittel zwischen den Extremen, welches manche Philosophen so eifrig suchten, und oft zu finden wähnten, das vollkommene Gleichgewicht der Kräfte, ist Ruhe, aber Ruhe des Todes.

vouloir arrêter cette guerre incessante et ce désordre apparent. En dépit de cela, tout n'a-t-il pas ses lois dans la nature ? Les mouvements les plus grands ne sont-ils pas mesurés avec une précision admirable ? Ne devrait-on donc pas conjecturer que même les points extrêmes entre lesquels toute force partielle peut fluctuer et compromettre l'existence de ses voisines ou bien les absorber, ont leurs limites immuables ? On peut, si on le veut, appeler cette fluctuation entre des extrêmes un pouls de la nature, qui bat tantôt plus rapidement, tantôt plus lentement, et battra peut-être jusqu'à ce qu'arrive l'époque de l'engourdissement décrite par Buffon¹⁵, ou que la parole d'autorité d'une divinité ne s'en mêle ; – aussi longtemps que perdurera le schéma actuel des phénomènes, ces oscillations persisteront elles aussi. Le milieu entre les extrêmes, que plus d'un philosophe chercha avec tant d'ardeur, et pensa souvent avoir trouvé, l'équilibre parfait des forces, est le repos, mais le repos de la mort.

¹⁵ Il est probable que cet engourdissement mentionné par Forster fasse référence au refroidissement progressif de la terre décrit par Buffon dans sa théorie des différentes époques de la formation des planètes. La terre devient peu à peu habitable en quittant son aspect originel qui est celui d'une boule de verre fondu. Elle conserve cependant une chaleur intérieure qui permet à la vie de se développer. Si une trop grande chaleur est néfaste à la vie, c'est également le cas d'un froid trop rigoureux, qui finit par détruire toute vie pour Buffon. C'est le rôle de l'homme, par son action sur la nature, de faire en sorte de freiner ce refroidissement dans les contrées qu'il occupe. C'est ce que décrit Buffon à la fin des *Epoques de la nature*, mais cette théorie était déjà présente en 1749 dans le second discours du premier livre de l'*Histoire naturelle*. BUFFON, « Second Discours. Histoire & Théorie de la Terre », *art. cit.*, 1749, pp. 112-113. Forster est sceptique à l'égard de cette théorie qu'il critique à de multiples reprises.

Der Trieb der Selbsterhaltung und der Gesellschaftstrieb äußern ihre Wirkungen im Thiere ohne ein besonnenes Bewußtseyn. Erinnerungen und Erfahrungen können diese Triebe leiten, und das Vermögen, Vorstellungen mit einander zu verbinden, kann selbst thierischen Handlungen den Schein der Überlegung verleihen. Zur Vernunft, zur Wahrnehmung der Verhältnisse und Absonderung der Begriffe, gehört das Bewußtseyn eines abstrakten *Ich*; und dieses war das ausschließende Geschenk unserer menschlichen Organisation. In dieser einzigen Fähigkeit, in einer so geringen, fast unmerklichen Abschattung, liegt der incommensurable Unterschied zwischen der Natur des Menschen, und der vernunftlosen Thiere. Aus ihr allein entwickeln sich alle Erscheinungen der sogenannten Perfectibilität, welche man die angewandte Besonnenheit nennen könnte. Hier aber, wie allerwärts in der Natur, ist es Wirkung und Gegenwirkung, was die schlafenden Kräfte offenbart. Wenn das Bedürfniß eine Sprache schuf und eben dadurch das Bewußtsein weckte, so übte hingegen jeder neue Grad der Erkenntniß das Begehungsvermögen. Waren bey einem überwundenen Widerstande Begriffe von können und wollen entstanden, so folgte

L'instinct de conservation et l'instinct de société exercent leurs actions chez l'animal sans conscience réfléchie. Les souvenirs et les expériences peuvent diriger ces instincts, et le pouvoir de relier des représentations entre elles peut donner l'apparence de la réflexion même à des actions animales. Pour la raison, la perception des relations et la distinction des concepts, la conscience d'un *moi* abstrait est nécessaire ; et elle a été le cadeau exclusif fait à notre organisation humaine. Dans cette capacité seule, dans cette nuance si minime, presque imperceptible, réside la différence incommensurable entre la nature de l'homme et celle des animaux dépourvus de raison. C'est à partir d'elle uniquement que se développent toutes les manifestations phénoménales de ce qu'on appelle la perfectibilité, et que l'on pourrait appeler la réflexion appliquée. Mais ici, comme partout dans la nature, ce sont l'action et la réaction qui révèlent les forces endormies. Si c'est le besoin qui créa une langue et par là même éveilla la conscience, chaque nouveau degré de connaissance exerça par contre le pouvoir de désirer. Après qu'une résistance surmontée ait été l'occasion de voir apparaître les concepts de pouvoir et de vouloir, s'ensuivit bientôt un vouloir prémédité et conscient. Enfin, si des expériences

bald ein Wollen aus Vorsatz und mit Bewußtseyn. Brachten endlich erschütternde Erfahrungen den Menschen auf eine höhere Stufe der Besonnenheit, und lehrten sie ihn, daß er nicht alles dürfe, was er kann und will; so führte eben dieser Druck der äußern Verhältnisse zu Begriffen vom Glücke des Lebens, die zwar nach Klima und Lokalumständen verschieden, im Ganzen aber Werkzeuge der ferneren Bildung und Entwicklung sind. Wo die Natur ihre Schätze reichlich ausgespendet hatte, neigten sich die Affekten bald zum gütlichen Vergleich. Ruhiger Genuß der sanfteren sinnlichen Eindrücke begründete die Rechte des Hausvaters, und Gewohnheit erzeugte dann den Despoten. In rauhen Zonen hingegen, erlangte der ungezähmte Wille eine Stärke und Unbiegsamkeit, wodurch er noch lange das Übergewicht behielt, und allen Zwang verschmähte.

bouleversantes amenèrent l'homme à un degré plus élevé de réflexion et lui enseignèrent qu'il n'a pas le droit de faire tout ce qu'il peut et tout ce qu'il veut, c'est justement cette pression des rapports extérieurs elle-même qui conduisit à des concepts du bonheur de l'existence qui sont certes différents en fonction du climat et des circonstances locales, mais qui, au total, sont des instruments de la formation et du développement ultérieurs. Là où la nature avait distribué ses trésors en abondance, les affects inclinèrent bientôt vers une transaction à l'amiable. La calme jouissance d'impressions sensibles plus douces qu'ailleurs justifia les droits du père de famille, et l'habitude engendra ensuite le despote¹⁶. En revanche, dans des zones plus rudes, la volonté indomptée acquit une force et une inflexibilité par lesquelles elle conserva encore longtemps la prépondérance et méprisa toute

¹⁶ Plus loin dans le texte, Forster évoque le caractère, la morale et le régime politique en Inde et en Chine et souligne que ces peuples n'ont pas changé, pour l'essentiel, depuis plus de trois mille ans. Cette invariabilité s'est transformée en stagnation, et elle est en grande partie causée par un climat qui ne change jamais et ne donne donc pas l'occasion aux peuples de développer leurs facultés : FORSTER, « Cook, der Entdecker [1787] », *art. cit.*, 1985, pp. 293-294. : „In wiefern sind also die Begriffe, die wir von unserem rastlosen Geiste [...] abgezogen haben, anwendbar auf jene uralten despotisch-patriarchalischen Verfassungen Asiens, wo man sich an ererbten Künsten und Wissenschaften genügen läßt, nichts neues erfindet, und nichts fremdes lernen will? – In unserm unbeständigen Klima giebt es kluge Männer und Frauen, die nach meteorologischen Wahrnehmungen jedem Tage des zukünftigen Jahres seinen Antheil Regen, oder Sonnenschein, Frost [...] zumessen. In jenen Gegenden, wo das Barometer weder steigt noch fällt, wo die Winde und Jahreszeiten einer unabänderlichen Regel unterworfen sind, kann man die Wetterpropheten entbehren.“ (« Dans quelle mesure les concepts que nous avons tirés de notre esprit sans repos sont-ils donc applicables à ces constitutions anciennes d'Asie, despotiques et patriarcales, où l'on se contente des arts et des sciences que l'on a hérités, où l'on n'invente rien de nouveau, ni ne veut rien apprendre qui soit étranger ? Dans notre climat inconstant il y a des hommes et des femmes intelligents qui mesurent, pour chaque jour de l'année à venir, sa part de pluie, de soleil, de gel [...], d'après les conceptions de la météorologie. Dans ces contrées où le baromètre ne monte ni ne descend, où les vents et les saisons sont soumis à une règle invariable, on peut se passer de ceux qui prophétisent le temps qu'il va faire. »)

Zuweilen beugte wohl Gewalt auf einen Augenblick den wilden Nacken; allein der bloße Zwang lehrt keine Verbindlichkeit zu gehorchen. Folglich dauerte der Kampf der Ungebundenheit so lange, bis allgemeine Rechte des Menschen anerkannt wurden, und mit diesen die Begriffe der Sicherheit, der Freyheit des Eigenthums, der gegenseitigen Pflicht, und einer durch heilsame Einschränkung bewirkten Glückseligkeit entstanden. Der Wille schien nunmehr auf einmal wieder so viel Feld zu gewinnen, als er auf einer Seite verlor. Nicht handeln dürfen, wie man will, ja vollends nach der Vorschrift eines Andern handeln müssen, war allerdings gleichsam eine Vernichtung des eigenen Willens. Allein bey diesem unvermeidlichen, sowohl negativen als positiven Zwange, hatte die Vernunft einen Schritt vorwärts gethan, und der Mensch fühlte seine Würde nun nicht mehr in körperlicher Stärke, sondern im Erkennen und Auswählen dessen, was recht und gut ist. Hier entstanden Gesetzgebung und bürgerliche Verfassung; künstliche, zerbrechliche Maschinen, die aber der höheren Kultur den Weg bahnten, und desto mehr Kräfte zur Entwicklung brachten, je gewaltsamer und schneller sich ihre Räder durch einander wälzten. Unzählige Nüancen der Organisation und der äußern Verhältnisse

contrainte. Par moments, la violence faisait bien se courber, pour un instant, l'échine indomptée ; seulement la contrainte brute n'enseigne pas l'obligation d'obéir. Par conséquent, le combat de l'indépendance dura jusqu'à ce que les droits universels de l'homme soient reconnus, et qu'avec eux apparaissent les concepts de sécurité, de liberté de la propriété, d'obligation réciproque, et d'un bonheur qu'avait rendue possible cette salutaire restriction. Alors la volonté sembla tout à coup gagner autant de terrain qu'elle en avait perdu de l'autre côté. Ne pas avoir le droit d'agir comme on le veut, et même devoir agir entièrement d'après les prescriptions d'un autre, était pourtant, pour ainsi dire, un anéantissement de sa propre volonté. Cependant grâce à cette contrainte inévitable, à la fois positive et négative, la raison avait fait un pas en avant, et l'homme sentit à présent que sa dignité ne résidait plus dans sa force physique, mais dans la connaissance et dans le choix de ce qui est juste et bon. Une juridiction et une constitution civile apparurent ; il s'agissait là de machines artificielles et fragiles, mais qui ouvrirent la voie à la civilisation supérieure, et qui menèrent au développement d'un nombre croissant de forces au fur et à mesure que la rotation de leurs rouages se faisait plus violente et rapide. D'innombrables nuances dans l'organisation et dans les rapports

erzeugten verschiedene Mischungen des Charakters. Durch Erziehung, Beyspiel und Gewohnheit hervorgerufne und bestimmte Leidenschaften, Einsichten und Fertigkeiten, setzten ihr Spiel mit einander fort, und wirkten unaufhörlich auf einander, so wie aufs Ganze zurück. Wie dieser Wirbel jeden anders modificirten Menschen faßte und mit sich riß, so vollendete er dann seinen wohlthätigen oder zerstörenden Lauf. Der Wechsel der Verhältnisse, der Zusammenstoß streitender Kräfte, der Contrast entgegengesetzter Ereignisse – diese hin und her strömende Fluth im Ocean der Menschheit läutert und bestimmt überall die Begriffe, und giebt ihnen auch Einfluß auf Handlungen. Tugend und Laster sind daher überall gleichzeitige Erscheinungen; denn auch die Tugend wird nur durch Widerstreben möglich; wo weder Feind noch Gefahr vorhanden ist, da giebt es weder Kampf noch Sieg.

Der Gang so vieler Revolutionen, die sich immer ähnlich sind, so manches auch die Verhältnisse des Orts und der Zeit darin ändern, zertrümmert also offenbar jene idealischen Systeme, die auf eine grundlose Hypothese erbauet sind. Was in Asien vor etlichen Jahrtausenden, in Peru und Mexico vor wenigen Jahrhunderten geschah, was in den Inseln des Südmeeres noch vor unsern Augen

externes firent naître différents mélanges de caractères. Des passions, des jugements et des aptitudes suscitées et déterminées par l'éducation, l'exemple et l'habitude continuèrent de jouer les unes avec les autres, en agissant continuellement les unes sur les autres, et en retour sur le tout. La manière dont ce tourbillon saisissait et emportait avec lui chacun des hommes, chacun modifié différemment, le faisait mener à son terme sa course bienfaisante ou destructrice. Le changement des rapports, le choc de forces antagonistes, le contraste d'événements opposés – cette marée qui monte et qui descend dans l'océan de l'humanité purifie et détermine partout les concepts, et leur donne également une influence sur les actions. La vertu et le vice sont donc partout des phénomènes simultanés ; car la vertu elle aussi n'est rendue possible que par la résistance ; là où il n'y a ni ennemi ni danger, il n'y a ni combat ni victoire.

Le cours de tant de révolutions, qui toujours se ressemblent quelle que soit l'étendue des changements qu'y provoquent les relations spatiales et temporelles, détruit donc manifestement ces systèmes idéalistes bâtis sur une hypothèse dénuée de fondement. Ce qui se passait en Asie il y a des millénaires, au Pérou et au Mexique il y a encore quelques siècles, ce qui se passe encore sous nos yeux dans les îles

geschieht, würde unter ähnlichen Umständen, so oft auch das Menschengeschlecht in den angeblichen Stand der Natur zurück träte, immer wieder geschehen. Die ersten Kriege, selbst der Wilden, enthalten einen Keim der Kultur; denn indem der Eroberer seines Sieges genießt, vermehren sich seine Bedürfnisse. Luxus, Kunst und Wissenschaft, die Kinder Einer Geburt, vermählen sich miteinander und bringen eine neue Brut – Ungeheuer und Genien – zur Welt. Wer über diesen Kreislauf der Begebenheiten unmuthig werden kann, der klage über Winterschnee und Sommerhitze, oder über den Wechsel der Nacht mit dem Tage; er klage über alles in der ganzen Natur, was dem Wechsel unterworfen ist, und – vergesse, daß nur durch diesen unaufhörlichen Wechsel alles besteht. Die relative Moralität gewinnt freylich nicht immer durch die Entwicklung der Fähigkeiten; dieselbe Sonne, die das Wachs erweicht und schmelzt, härtet hingegen den Thon. Wenn aber jemand darum lieber die Sonne ganz entbehren möchte, so dürften wir aus mehr als einem Grunde vermuthen, daß er vielleicht für jede andre Welt, nur nicht für diese wirkliche, geschaffen sey. Daher eilt das Zeitalter auf seiner Bahn weiter, ohne auf die Wehklage eines Hypochondristen zu

des mers du sud, se passerait à nouveau, dans des circonstances semblables, encore et encore, aussi souvent même que le genre humain retournerait dans ce qui est censé être l'état de nature. Les premières guerres, même celles des sauvages, contiennent un germe de la civilisation ; car tandis que le conquérant savoure sa victoire, ses besoins se multiplient. Le luxe, l'art et la science, enfants d'une même union, s'épousent et mettent au monde une nouvelle couvée – faite de monstres et de génies. Que celui qui peut perdre courage face à ce cycle des événements se plaigne aussi de la neige de l'hiver et de la chaleur de l'été, ou de l'alternance de la nuit et du jour ; qu'il se plaigne de tout ce qui dans la nature est soumis au changement et – qu'il oublie que tout ne subsiste que par ce changement perpétuel. Certes la moralité relative ne gagne pas toujours dans ce développement des capacités ; ce même Soleil qui ramollit et fait fondre la cire durcit au contraire l'argile. Mais si pour ces raisons quelqu'un préférerait se passer complètement de Soleil, nous aurions alors plus d'une raison de conjecturer qu'il est peut-être fait pour tout autre monde, mais pas pour ce monde-ci, qui est le monde réel. Aussi, l'époque poursuit-elle sa course, sans écouter les plaintes d'un hypocondriaque qui prend de

hören, der von solchen Hirngespinnsten ausgeht, und das Menschengeschlecht nach Idealen mißt.

Wer den strengen Optimismus nicht billigen mag, sollte wenigstens, um unpartheyisch zu seyn, die Dinge so nehmen wie sie sind. Die Abwechslung der Jahreszeiten kann, in moralischer Beziehung, in der That nicht gleichgültiger seyn, als jene Revolutionen, (so wichtig sie übrigens für subjektive Bildung seyn mögen) wodurch ruhende Kräfte wirksam werden müssen, und die Grenzen der Erkenntniß durch den Drang der innern und äußern Verhältnisse sich nothwendig erweitern. Der Zeitpunkt kam, wo ein heller Kopf den Gedanken hatte, die runde Erde müsse sich umschiffen lassen, er fand einen König, der in der Hoffnung zu einem Gewinste einen Versuch wohl der Mühe werth hielt, – und Amerika ward entdeckt. Unsere Sophisten wissen jezt mit einem ekelhaften Gepränge von arithmetischer Genauigkeit zu bestimmen, wie viele Tropfen Negerschweiß auf ein Loth Zucker gehen; sie können die Anzahl der Patienten, die durch Fieberrinde genasen, gegen die Schlachtopfer des Venusgifts verrechnen, und zwischen Vortheil und Nachtheil der Entdeckung die kaufmännische Bilanz ziehen, wie ihr Maulwurfsauge sie übersieht. Ob sie aber die Quelle des Bösen

telles chimères pour point de départ et mesure le genre humain à l'aune d'idéaux.

Celui qui ne souhaite pas approuver un strict optimisme devrait au moins, pour rester impartial, prendre les choses comme elles sont. De fait, la succession des saisons ne peut pas être, d'un point de vue moral, plus indifférente que ces révolutions (aussi importantes puissent-elles être par ailleurs pour la formation subjective) par lesquelles des forces au repos doivent devenir efficientes, et par lesquelles les frontières de la connaissance s'étendent nécessairement sous la poussée des rapports internes et externes. Le moment vint où un esprit lucide eut l'idée que puisque la terre était ronde, on devait pouvoir en faire le tour par la navigation, il trouva un roi qui, dans l'espoir de gains, considéra que cette tentative en valait la peine – et l'Amérique fut découverte. Nos sophistes savent à présent déterminer avec un étalage répugnant de précision arithmétique combien de gouttes de sueur de nègre sont nécessaires pour produire une once de sucre ; ils peuvent comparer le nombre de patients guéris par le quinquina avec celui des victimes sacrificielles du poison de vénus, et tirer un bilan comptable de la balance entre avantages et inconvénients des découvertes, tels que leur œil de taupe les voit. Mais peuvent-ils obstruer la source du mal sans

verstopfen können, ohne daß zugleich die Quelle des Guten versiegt? Man müßte nicht wissen, daß beydes im Menschen einen gemeinschaftlichen Ursprung hat, wenn man dies für möglich halten wollte. Auf jeder Stufe der Kultur, welche das Menschengeschlecht erreicht hat oder noch ersteigen kann, sind Bedürfnisse und Leidenschaften die Triebfedern aller erhaltenden aber auch aller zerstörenden Thätigkeit. Verschiedene Grade der Erkenntniß ändern nur die Intension und äußere Form derselben; aber das Gute und Große wird überall nur durch sein Gegentheil offenbar.

Mißbrauch kann den Werth der Dinge nicht schmälern; und doch sollte er es, sobald von Vernunft die Rede ist? Es sollte nun doch des Lichtes Schuld seyn, daß ein Hohlspiegel seine Strahlen gebrochen zurückwirft? Nur das Heer der Mühseligkeiten sollte aus Pandorens Büchse hervorgestiegen seyn, damit die Allbegabte ihre Neugier ewig beweinte? Die griechische Fabel ist wenigstens consequent; denn sie heischt den Glauben an heimtückische, schadenfrohe Götter, die das prometheische Geschöpf verderben, aber nicht beglücken konnten. Fürwahr, eine trostlose Lehre! Wer bebt nicht vor ihr zurück, und sieht umher nach einer bessern Überzeugung, die seiner Seele den Frieden wieder geben kann? Wer sieht nicht lieber

que tarisse en même temps celle du bien ? Pour tenir cela pour possible, il faudrait ignorer que tous deux ont une origine commune en l'homme. À chaque degré de la civilisation que le genre humain a atteint ou qu'il peut encore gravir, les besoins et les passions sont les ressorts de toute action de conservation, mais aussi de destruction. Différents degrés de connaissance n'en modifient que l'intensité et la forme extérieure ; mais le bon et le grand ne deviennent partout manifestes que par leur contraire.

L'abus ne peut pas amoindrir la valeur des choses ; et pourtant il le pourrait dès lors qu'il est question de raison ? Cela serait donc bien de la faute de la lumière si un miroir concave renvoie ses rayons brisés ? Seule une horde de difficultés aurait jailli de la boîte de Pandore, pour que celle qui est parée de tous les dons regrette éternellement sa curiosité ? La fable grecque est du moins conséquente ; car elle exige de croire en des dieux surnois qui se réjouissent du malheur des hommes, qui peuvent corrompre la créature prométhéenne, mais non lui apporter le bonheur. Voilà une leçon bien désespérante ! Qui ne recule en tremblant devant elle et ne cherche des yeux autour de lui une meilleure maxime qui puisse ramener la paix en son âme ? Qui ne

in allem, was die Nerven zur Thätigkeit spannt, weise Vorsorge der Natur, die allmählig jede Kraft zur Entwicklung reif macht, während daß ihr großes Werk der Zeugungen unaufhaltsam fortschreitet? Wer schließt nicht vielmehr so: da jene Entwicklung eine wesentliche Bedingung unseres Daseyns ist, so ist es ein Verdienst um die Menschheit, ihrer Betriebsamkeit einen neuen Schauplatz zu öffnen.

So rufe ich dann: Seegen über Euch, ihr Beförderer der sittlichen Bildung, denen das Schicksal eine empfängliche Organisation verlieh, denen es Gaben schenkte, die in tausend Jahren nur einmal die Welt beglücken! Gern gehorche ich dem allgemeinen Gefühl, dieser heiligen Stimme der Menschheit, die Euch, als wohlthätige Genien oder Halbgötter, dankbar verehrt. Du unbekannter erster Hirte auf den Höhen des Kaukasus oder Altai, warst vielleicht unter tausenden deiner Brüder allein so organisirt, daß du am fröhlichen Hüpfen deiner gezähmten Lämmer um dich her mehr Vergnügen fandest, als am Röcheln des erwürgten Wildes! Welcher ganz andere, gewiß nicht minder seltene, Zusammenklang innerer Empfänglichkeit mit äußern Eindrücken bildete dich, kühner Bändiger des muthigen Rosses und des wilden Stiers? War es nicht

préfère voir dans tout ce qui incite les nerfs à l'activité une sage prévoyance de la nature qui fait peu à peu mûrir chaque force en vue de son développement, tandis que son grand œuvre de procréation progresse de manière irrésistible ? Qui ne conclut bien plutôt de la manière suivante : comme ce développement est une condition nécessaire de notre existence, c'est un service rendu à l'humanité que d'ouvrir un nouveau théâtre à son activité.

C'est pourquoi je m'exclame : bénis soyez-vous, vous les promoteurs de l'éducation morale, vous que le destin a dotés d'une organisation réceptive, qu'il a comblés de dons qui ne font le bonheur du monde qu'une fois tous les mille ans ! J'obéis volontiers au sentiment général, à cette voix sainte de l'humanité, qui vous révère avec gratitude en tant que génies bienfaisants ou demi-dieux. Toi le premier berger inconnu sur les hauteurs du Caucase ou de l'Altaï, peut-être étais-tu, parmi des milliers de tes frères, le seul à être organisé de telle manière que tu trouvais davantage de plaisir aux sauts joyeux de tes agneaux apprivoisés autour de toi qu'au rôle du gibier qu'on étrangle ! Quelle est cette harmonie qui t'a formé, dompteur inflexible du destrier fougueux et du taureau sauvage, accordant la réceptivité interne avec les impressions externes ? Pour être entièrement différente, elle n'en

eine Göttin, weiser Triptolem, die dich lehrte, das Zelt an eine feste Stätte zu binden, und goldne Saaten zu ärndten, so war es *der göttliche Funke des Genius* in dir; dieser Funke, der die Lippen des ersten Gesetzgebers mit Überredung begeisterte, als er Menschen durch Bande des wechselseitigen Vortheils in den engen Bezirk einer Stadt zusammen zog; eben derselbe, der den Keim des Handels pflegte, bis er als ein mächtiger Baum, den Nationen unter seinem Schatten süße Früchte trug; eben derselbe, der bey jeder glücklichen Anstrengung der Geisteskräfte so sichtbar hervorleuchtet; der auf Gama, Columbus, Magellan und Cook geruhet hat!

Wahrheit war die Botschaft, die alle große Männer an die Menschheit zu verkündigen hatten; Wahrheit, Verhältniß der Dinge unter einander und zu uns. Sie entledigten sich getreu ihres Auftrags, und brachten uns Wahrheit, das Kleinod dem Weisen, das Schwerdt in eines Narren Hand. Doch, Nutzen und Mißbrauch haben ihre Gränzen: die Aufklärung aber schreitet von Erfahrung zu Erfahrung ins Unbegrenzte fort. »Vielleicht erschöpft sie einst alle Verhältnisse des Menschen, und bringt dann den Frieden des goldnen Zeitalters zurück?« Diese harmlose Hofnung, ein Stein der Weisen unseres

a certainement pas été moins rare ? Si ce n'est une déesse, sage Triptolème, qui t'a appris à attacher ta tente en un lieu fixe et à récolter les semences dorées, alors c'était *l'étincelle divine du génie* en toi ; cette étincelle qui anima de persuasion les lèvres du premier législateur, lorsqu'il rassembla les hommes dans les limites étroites d'une ville par les liens de l'avantage réciproque ; celle-là même encore qui entoura de ses soins le germe du commerce jusqu'à ce qu'il devienne un arbre puissant qui donna de doux fruits aux nations rangées sous son ombre ; celle-là même qui luit de manière si visible lors de chaque effort des forces de l'esprit couronné de réussite ; qui s'est posée sur Gama, Colomb, Magellan et Cook !

La *vérité* était le message que tous les grands hommes avaient à délivrer à l'humanité ; la vérité, le rapport que les choses ont entre elles et qu'elles ont à nous. Ils s'acquittèrent fidèlement de leur mission, et nous apportèrent la vérité, qui est joyau pour le sage, et épée dans la main d'un fou. Mais l'utilité et l'abus ont leurs limites, tandis que les Lumières progressent d'expérience en expérience vers l'illimité. « Peut-être épuiseront-elles un jour tous les rapports qu'entretient l'homme à ce qui l'entoure, et ramèneront alors la paix de l'âge d'or ? » Cet espoir inoffensif, la pierre philosophale de notre

Jahrhunderts, verdient wenigstens keinen Spott, so lange sie das aufgesteckte Ziel bleibt, welches so viele Kräfte für das Bedürfnis des *gegenwärtigen* Augenblicks in Bewegung erhält, und einen jeden anfeuert, in seiner Laufbahn nach der Vollkommenheit zu streben, *die ihm erreichbar ist*. Wenn die Verwegenheit, in eine Zukunft zu schauen, die unsern Augen geflissentlich entzogen ward, und Bestimmungen voraus zu sagen, welche sich aus den Prämissen der Erfahrung nicht folgern lassen, mit Irrthum bestraft werden muß: so konnte wenigstens keine Strafe unschädlicher, und keine zugleich wohlthätiger seyn, als diejenige, welche die Bilder der Phantasie benutzt, um den Menschen an ein reelles Ziel zu geleiten. Ein solches Ziel ist die subjective Vervollkommnung, welche nur durch eine vollkommnere Erkenntniß der Wahrheit bewirkt werden kann; und so wäre denn das Verdienst des Entdeckers für Gegenwart und Zukunft entschieden; und es ist um desto wichtiger, je grösser der Zuwachs ist, den die Masse menschlicher Kenntnisse durch ihn erhält. In welchem Grade nun insbesondere Cook auf dieses Verdienst Anspruch machen kann, muß die bloße Aufzählung seiner Entdeckungen darthun.

siècle, ne mérite pas la moquerie, du moins tant qu'il reste le but fixé qui maintient en mouvement un si grand nombre de forces pour les besoins de l'instant *présent*, et incite chacun à aspirer dans sa carrière à la perfection *qui lui est accessible*. Il y a certes de la témérité à regarder dans un avenir intentionnellement dérobé à nos yeux, et à prédire des déterminations qui ne se laissent pas déduire des prémisses de l'expérience, et tout ceci doit être puni par l'erreur ; mais du moins, aucune punition n'a pu être à la fois plus inoffensive et plus bienfaisante que celle qui utilise les images créées par l'imagination pour mener l'homme à un but réel. Un tel but est le perfectionnement subjectif, qui ne peut être produit que par une connaissance plus parfaite de la vérité ; et le mérite de l'explorateur serait ainsi décidé pour le présent comme pour l'avenir ; et ce mérite est d'autant plus important que l'accroissement de la masse des connaissances humaines grâce à lui est considérable. Dans quelle mesure Cook peut prétendre à ce mérite, c'est ce que la simple énumération de ses découvertes montrera.

Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit (1789)

Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit

Fil directeur pour une histoire à venir de l'humanité

Fingere cinctutis non exaudita Cethegis

*Continget: dabiturque licentia sumta pudenter*¹⁷.

Hor.

Neulich fiel mir Prior's *Alma* wieder in die Hände¹⁸. In diesem Spottgedichte, wo er die Träume der Philosophen über den Sitz der Seele belacht, hat er den drolligen Einfall, die Seele durch die Zehspitzen in den neugebildeten Körper dringen, und allmählig in verschiedenen Perioden des Alters, durch die Beine und Schenkel hinauf, zum Gürtel, dann zum Herzen, endlich in den Kopf steigen zu lassen.

Récemment, j'ai repris l'*Alma* de Prior. Dans ce poème satirique, où il tourne en dérision les rêves des philosophes sur le siège de l'âme, lui vient l'idée d'une boutade cocasse : il fait pénétrer l'âme dans le corps nouvellement constitué par l'extrémité des orteils, et peu à peu, au cours des différents âges de la vie, la fait monter par les jambes et les cuisses, jusqu'à la taille, au cœur, et pour finir dans la tête.

¹⁷ « on pourra créer des mots que ne connaissait pas le vieux Céthégus, on y sera autorisé à condition de le faire avec réserve [...]. » Traduction en français de François Richard, tirée de HORACE, *Oeuvres Complètes, op. cit.*, 1944.

¹⁸ Il s'agit d'un poème du poète anglais Matthew Prior, écrit en 1715 et intitulé *Alma, Or, The Progress of The Mind*.

Statt des Beweises, beruft er sich auf die Erscheinungen, die eine jede Lebensperiode auszuzeichnen pflegen. Die Seele des Säuglings zum Beispiel, kann nach seiner Meinung nirgend anders, als in seinen Füßen wohnen; denn mit diesen stößt und zappelt er schon lange, ehe er kriechen und andere Theile seines Körpers bewegen lernt. Auch beim Knaben verweilt sie noch in diesen Extremitäten. Sieht man nicht am Steckenreiten und Springen, an der Rastlosigkeit, die es ihm unmöglich macht, einen Augenblick still zu stehen, daß seine Beine in einem Fort seinen Willen bestimmen? Allein es kommt die Zeit, wo die Seele höher steigt; andere Organe bilden sich zu ihrem Thron, von wannen sie den ganzen Körper beherrscht, und alle seine Handlungen beziehen sich auf die Bestimmung und Kraft dieser Theile. Kindisches Spiel und rasches Umhertreiben ergötzt den blühenden Jüngling nicht mehr; ein neuer Trieb erfüllt sein ganzes Wesen, richtet alles Wirken seines Geistes auf einen Punkt, und kettet ihn an den Gürtel der Liebe. So geht es nun weiter zur Charakteristik des männlichen und höheren Alters.

Die Ausführung dieser Fantasie, die zwar etwas unfein und

En guise de preuve, il se réfère aux caractères qui différencient ordinairement chacune des périodes de la vie. L'âme du nourrisson par exemple ne peut habiter nulle part ailleurs, d'après son opinion, que dans ses pieds ; car il gigote et donne des coups de pied bien longtemps avant d'apprendre à ramper et à remuer d'autres parties de son corps. Chez le petit garçon aussi, elle séjourne encore dans ces extrémités. Ne voit-on pas, quand il saute à califourchon sur sa monture ou qu'il gambade, remuant, incapable de se tenir tranquille un instant, que ce sont ses jambes qui déterminent sans relâche sa volonté ? Seulement vient un temps où l'âme monte plus haut ; d'autres organes se constituent pour devenir son trône, un trône depuis lequel elle domine le corps entier, et toutes ses actions se rapportent à la détermination et à la force de ces parties du corps. Les jeux enfantins et les courses rapides ne ravissent plus l'adolescent en fleur ; une nouvelle pulsion remplit tout son être, oriente toute l'activité de son esprit vers un seul point, et l'enchaîne à la ceinture de l'amour. Et ainsi de suite pour la caractérisation de l'âge viril et de l'âge avancé.

L'exécution de cette fantaisie, qui est certes un peu lourde et

desultorisch, in Prior's eigener Manier gerathen ist, hatte wenigstens Laune genug, um zu ihrer Zeit das Lächerliche eines nunmehr vergessenen gelehrten Streits aufzudecken und scherzhaft zu züchtigen. Jetzt fängt man an, mit der Sache das Gedicht zu vergessen; denn die neuere Philosophie hat wichtigere Sorgen, als diese, dem Wohnort der Seele nachzuspüren. Sie stehet am Rande jenes *kritischen* Abgrunds, den Milton's Satan einst durchwanderte. Die Substanzen, sagt man, fliehen sie stärker, je eifriger sie ihnen nachforscht; sie hat nicht nur die Seele ganz aus dem Gesichte verloren, sondern sogar der Körper soll ihr neulich abhanden gekommen sein. Wenn es so fortgehet, und alles um sie her verschwindet, so läuft sie wirklich Gefahr, im großen idealischen Nichts sich selbst zu verlieren, wofern nicht das uralte *Chaos* sie eben so freundschaftlich wie den Höllenfürsten lehrt, in jener „Unermeßlichkeit ohne Grenzen, Ausdehnung und Gegenstand, wo Zeit und Raum unmöglich sind,“ – sich zu *orientiren!* Doch zurück von dieser Nacht des Ungrunds, des Zwists und der Verwirrung, wohin vielleicht keiner von meinen Lesern weder einem gefallenem

non systématique, à la manière propre de Prior, a au moins eu suffisamment d'esprit pour mettre à nu, à son époque, le ridicule d'une querelle de lettrés à présent oubliée et le corriger d'une manière plaisante. Maintenant, on commence à oublier le poème avec la chose ; car la philosophie d'aujourd'hui a des soucis plus importants que de partir à la recherche du siège de l'âme. Elle se trouve au bord de cet abîme *critique* que le Satan de Milton franchit en son temps. Les substances, dit-on, la fuient d'autant plus qu'elle les recherche avec plus d'ardeur ; elle n'a pas seulement perdu entièrement l'âme de vue, mais il paraît qu'elle a même récemment laissé échapper le corps. Si cela continue ainsi, et que tout disparaît autour d'elle, elle court vraiment le danger de se perdre elle-même dans le grand rien idéal, si le *chaos* originel ne lui apprend pas, d'une manière tout aussi amicale avec elle qu'avec le prince des enfers, à s'*orienter* dans cette « immensité sans limites, sans étendue et sans objet, où le temps et l'espace sont impossibles¹⁹ » ! Mais revenons de cette nuit de l'abîme, de la discorde et du désarroi, où peut-être aucun de mes lecteurs n'aura envie de suivre, ni un ange déchu, ni un penseur

¹⁹ Il s'agit ici d'une citation partielle du *Paradis perdu* de Milton : « a dark, illimitable ocean, without bound, without dimension ; where length, breadth, and height, and time, and place, are lost ». Traduction en français par François-René de Chateaubriand: MILTON John, *Le paradis perdu*, Paris, Renault, 1861, p. 45 : « sombre et illimité océan, sans bornes, sans dimensions, où la longueur, la largeur, et la profondeur, le temps, et l'espace, sont perdus ».

Engel noch einem exaltirten Denker Lust zu folgen hat.

Kaum hatte ich jenes Gedicht wieder gelesen, so reihte sich in meinem Kopf ein ganzes System der sogenannten Geschichte der Menschheit daran. Das Bindungsglied war jener so bekante, als gemißbrauchte Vergleich der verschiedenen Lebensepochen des einzelnen Menschen mit den Stufen der Kultur bei ganzen Familien und Völkern. Ich weis wieviel ich wage, indem ich diese Ähnlichkeit des Allgemeinen mit dem Besondern wieder hervorsuche. Wie leicht sind nicht Ähnlichkeiten überall gefunden? die Weisheit der alten Base entdeckt bei jedem jungen Ehepaar gleichförmige Züge, deren Anziehungskraft, nach ihrer Physik, zu wechselseitiger Neigung die erste Veranlassung gab. So bemerkt sie auch an jedem älteren Ehepaar immerfortschreitende Verähnlichung, und wundert sich, daß demungeachtet die Anziehungskraft mit jedem Jahre sich merklich vermindert. Solten, aller Vorsichtigkeit ungeachtet, die Resultate meiner Wahrnehmungen mit dieser ehrwürdigen Matronenphysiognomik eine unglückliche Verwandtschaft verrathen, so werde ich mich gleichwol, mit dem unvermeidlichen Schicksal

exalté.

A peine avais-je relu ce poème que dans ma tête, tout un système de ce qu'on appelle l'histoire de l'humanité se rangea à ses côtés. Le trait d'union était cette comparaison aussi connue qu'utilisée à mauvais escient des différentes époques de la vie de l'individu avec les degrés de la culture dans des familles et des peuples entiers. Je sais à quel point il est osé de ma part de remettre en avant cette similitude du général et du particulier. N'est-il pas très facile de trouver partout des similitudes ? La sagesse de la vieille tante découvre dans chaque jeune couple des traits semblables, dont la force d'attraction, d'après sa physique, a donné la première occasion à un penchant réciproque. Et elle remarque aussi dans chaque couple vieillissant une ressemblance croissante, et s'étonne que malgré cela la force d'attraction diminue notablement d'année en année. Si, malgré toute ma prudence, les résultats de mes perceptions devaient trahir une parenté malheureuse avec la physiognomie de cette vénérable matrone, je saurai tout aussi bien, comme il sied à un philosophe, me consoler en pensant au sort inévitable de tous mes

aller meiner Vorgänger, die den Eräugnissen im Gebiete der Humanität nachgeforscht haben, wie es einem Philosophen ziemt, zu trösten wissen.

Ohne *Prior's* dichterischen Apparat zu benutzen, und ohne mich, mit wem es auch sei, über die Art und den Namen des wirkenden Prinzips im Menschen zu entzweien, halte ich mich zuvörderst an die Erfahrung allein, und betrachte Erscheinungen oder Wirkungen, die unsern Augen täglich kund werden, die sich täglich berichtigen lassen.

Die ersten Organisationskräfte, man nenne sie plastisch mit den Alten, Seele mit *Stahl*, wesentliche Kraft mit *Wolf*, Bildungstrieb mit *Blumenbach*, u.s.w. wirken im Menschen dahin, daß er sich selbst erhalten, und sein individuelles Dasein hier gegen alle äusseren Verhältnisse behaupten könne. Die wesentliche Bedingniß zur Erreichung dieses Endzwecks, ist *Wachsthum* des Körpers, Festigkeit und Stärke der Glieder, vor allen derjenigen, die zur *Bewegung* erforderlich sind, der Knochen und Muskeln. Von der Empfängniß an, bis zum Augenblick der natürlichen Auflösung bemerkt man daneben einen allmählichen Übergang aus einem vollkommen

prédécesseurs qui ont étudié les événements dans le domaine de l'humanité.

Sans utiliser le dispositif poétique de *Prior*, et sans me disputer avec qui que ce soit à propos de la sorte et du nom du principe actif en l'homme, je m'en tiens en tout premier lieu à l'expérience seule, et considère les phénomènes ou les effets qui apparaissent tous les jours à nos yeux, lesquels se font dont nos yeux prennent chaque jour connaissance, lesquels se font instruire tous les jours.

Les premières forces d'organisation, qu'on les appelle plastiques avec les Anciens, l'âme avec *Stahl*, la force essentielle avec *Wolf*, la tendance formative avec *Blumenbach*, etc. agissent en l'homme de telle sorte qu'il puisse se conserver lui-même et affirmer ici son existence individuelle contre tout l'environnement extérieur. La condition essentielle pour parvenir à ce but final est la *croissance* du corps, la fermeté et la force des membres, avant tout de ceux qui sont nécessaires au *mouvement*, des os et des muscles. Depuis le moment de la conception jusqu'à celui de la déliquescence naturelle, on observe en outre un passage progressif, d'un début parfaitement

flüssigen Anfang, in einen bis zur Verhärtung festen Zustand der meisten Organe, und in eine zähe Verdickung der Säfte. Die Federkraft des organischen Stoffs nimmt so lange zu, als das Wachstum dauert, und vielleicht noch länger, indem die Vollkommenheit aller Theile des Körpers in einem *mittleren* Verhältniß zwischen ihren festen und flüssigen Urstoffen besteht. Zuerst also ist der Wirkungskreis der Kräfte, die eine menschliche Gestalt beleben, auf ihre eigene Materie und deren Entwicklung eingeschränkt. So wie die ganze Organisation mehr Konsistenz erhält, erweitert sich die Sphäre ihrer Wirksamkeit auch jenseits ihrer körperlichen Grenzen, mittelst der willkürlichen *Bewegung*; doch hat sie ausser der Selbsterhaltung, und der damit verbundenen Vernichtung fremdartiger Organisationen, noch keinen bestimmteren Zweck. Bewegung ist der Genuß des Knabenalters; sie entspringt aus einem Gefühl der Kräfte, und ist Wirkung ihres inneren Reizes; auch befördert sie wieder das Wachstum, die gleichförmige Entwicklung und die Stärke des Körpers.

Eine Folge des allgemeinen Wachstums ist aber die Ausbildung der Organe und Absonderung der Stoffe, welche zur

liquide, à un état des organes dont la solidité va jusqu'à la dureté et à un fort épaissement des humeurs. L'élasticité de la matière organique augmente tant que la croissance dure, et peut-être plus longtemps encore, puisque la perfection de toutes les parties du corps consiste en un rapport *moyen* entre leurs matières originelles solides et liquides. Tout d'abord donc le champ d'action des forces qui animent une forme humaine est réduit à son propre matériau et au développement de celui-ci. Au fur et à mesure que toute l'organisation acquiert davantage de consistance, la sphère de son efficacité s'étend aussi au-delà de ses frontières corporelles, au moyen du *mouvement* arbitraire; cependant, elle n'a encore, en dehors de la conservation d'elle-même et de l'anéantissement des organisations étrangères qui y est lié, aucun but mieux déterminé. Le mouvement est le plaisir de l'âge enfantin; il trouve sa source dans le sentiment des forces du corps, et est produit par l'effet d'un stimulus interne; puis il favorise à son tour la croissance, le développement harmonieux et la force du corps.

Mais l'une des conséquences de la croissance générale est la formation des organes et la sécrétion des substances, qui est

Hervorbringung derselben Form des Daseins in andern Individuen unentbehrlich ist. Der Mensch wird zur *Fortpflanzung* fähig, ehe er zu seiner bestimmten Länge und Stärke gelangt, ehe er völlig ausgebildet ist, ehe die Knorpel alle geschwunden sind. Mit der Entwicklung jener Organe, mit der Scheidung jener Säfte verbindet sich ein starker Reiz, das Kennzeichen einer neuen Richtung der Organisationskräfte, die auf ein Wirken außer sich, und zwar nicht mehr auf Zerstörung, sondern auf Vereinigung und Mittheilung hinausläuft. Die Blüthezeit des Menschen, die frohe Zeit des berausenden Genusses, der im Tausch der Empfindungen und wechselseitiger Hingebung besteht, ist jedoch wie jede Blüthezeit ein kurzer, schnellvorübergehender Augenblick.

Nach der Erscheinung des Geschlechtstriebes erreicht der Körper sein volles Wachsthum, seine höchste Reife. Der Widerstand der Theile kommt mit der ausdehnenden Kraft ins Gleichgewicht. Knochen, Sehnen, Muskeln gewinnen den höchsten Grad ihrer Festigkeit, Spannkraft und Stärke. Das Blut, welches zur Ergänzung, nicht mehr zur Vergrößerung des Körpers seinen Kreislauf fortsetzt, ist nicht nur in größerer Menge vorhanden, sondern wird feuriger, in

incontournable pour la production de la même forme d'existence dans d'autres individus. L'homme devient apte à la *reproduction* avant de parvenir à la taille et à la force déterminées pour lui, avant d'être entièrement formé, avant que les cartilages n'aient tous disparu. Au développement des organes et à l'apparition des humeurs qui s'y rapportent est associé un stimulus fort, la caractéristique d'une nouvelle direction donnée aux forces d'organisation, qui conduit à une action en dehors de soi, à savoir une action orientée non plus vers la destruction, mais vers l'unification et la communication. La fleur de la jeunesse de l'homme, le temps joyeux du plaisir enivrant, qui consiste en un échange des sensations et un abandon mutuel, est cependant, comme chaque floraison, un moment bref et vite écoulé.

Après l'apparition de la pulsion sexuelle, le corps atteint sa pleine croissance, sa pleine maturité. La résistance des parties s'équilibre avec la force d'extension. Les os, les tendons, les muscles atteignent leur degré suprême de dureté, de capacité de tension et de force. Le sang, qui poursuit sa circulation pour la complétion et non plus pour l'agrandissement du corps, n'est pas seulement disponible en plus grande quantité, mais il devient plus ardent, en soi plus vif et

sich selbst lebendiger und belebender, als zuvor. Man ist daher geneigt, schon im voraus eine wichtige Revolution im Menschen, bei diesem *Stillstand* in seinem Wachstume zu erwarten. Wenn die Erhärtung gewisser Theile der bildenden Kraft nun Grenzen steckt, und keine Ausdehnung mehr statt finden läßt, so würde bald das Blut in allen Adern stocken, falls es kein Mittel gäbe, dasselbe in dem Maaße, wie es aus den Speisen bereitet wird, wieder zu verarbeiten. Dieses Mittel bietet aber die Abnutzung der Organe dar, welche jezt um so schneller vor sich geht, je heftiger das Gefühl ihrer Kraft zu anhaltender Bewegung, zu gewaltsamer Anstrengung, zur Thätigkeit im Äussern reizt. Nie trug der Körper größere Lasten, nie regten sich die Glieder mit geringerer Erschöpfung, nie vermogten die gespannten Muskeln mehr als jezt, da die Ergänzung aus dem reichen Blutsquell so leicht von statten geht. In der That steigt auch das Gefühl der eigenen Kraft im Menschen jezt auf den höchsten Punkt; er empfindet mehr als jemals den Trieb außer sich zu wirken, den mächtigen Willen, womit er sich ein Herr der Schöpfung wähnt, und die zur Leidenschaft verstärkte Begierde, wodurch er, ohne die Gefahr im Hinterhalt zu ahnden, ein Sklave der coexistirenden Dinge wird. Nach dem Rausch eines Augenblicks, kehrt das Gefühl der freien

vivifiant même qu'auparavant. On tend donc à prévoir, à l'avance, une révolution importante en l'homme, en constatant cet *arrêt* dans sa croissance. Si le durcissement de certaines parties fixe dorénavant des frontières à la force de formation, et ne permet plus d'extension, le sang stagnerait bientôt dans toutes les artères s'il n'y avait aucun moyen de le traiter dans la mesure où il est produit par les repas. Mais ce moyen est proposé par l'usure des organes, qui progresse à présent d'autant plus rapidement que le sentiment de leur force incite au mouvement continu, à l'effort violent, à l'activité extérieure. Jamais le corps n'a porté d'aussi lourdes charges, jamais les membres ne se sont mus avec si peu d'effort, jamais les muscles bandés n'ont pu davantage que maintenant, à ce moment où la reconstitution du sang par une source abondante se passe si facilement. De fait, le sentiment de sa propre force atteint maintenant chez l'homme son point culminant ; il ressent plus que jamais auparavant la pulsion d'agir en dehors de lui, la volonté puissante par laquelle il s'imagine être le seigneur de la Création, et le désir renforcé jusqu'à la passion par lequel, sans se douter du danger qui le guette, il devient un esclave des choses qui lui coexistent. Après l'ivresse d'un instant, le sentiment de la libre individualité revient, pour l'emploi de la force

Selbstheit zurück, zum Gebrauch der inwohnenden Kraft; aber milder ist doch der Genuß in dieser langen Epoche des reifen Alters, welches auch im *Erhalten* die Macht seines Wirkens fühlt.

Das feuchtste, weichste, zarteste, eindruckfähigste Organ, das Organ der Empfindung, der Erinnerung und des Bewußtseins, mit einem Worte das *Hirn*, empfängt und sammelt von Kindheit an die Einwirkungen der äußeren Gegenstände, vermittelt der Sinneswerkzeuge, und des ganzen Nervensystems. Seine Masse bleibt weich, und erlangt erst in späteren Alter eine gewisse, jedoch immer sehr geringe Festigkeit. Kein Wunder also, daß erst in der Periode des Stillstands die Lebenskräfte des Hirns ihre höchste Regsamkeit äussern, und durch die von solchen Äusserungen unzertrenliche Reaktion die Klarheit des Bewußtseins erhöhen. Wenn bereits die Knochen spröde, die Muskeln steif, die Sinne stumpf und die Nerven überhaupt weniger empfindlich geworden sind, erhält sich noch die Wirksamkeit dieses bewundernswürdigen Organs. Zurückgezogen aus seinem größeren Wirkungskreise, bleibt alsdann der Mensch sich selbst noch übrig, und findet in dem zarten Gewebe seines Hirns das Weltall wieder, wenn es ausserhalb desselben kaum mehr für ihn

qui habite l'homme ; mais le plaisir est plus doux dans cette longue époque de l'âge mur, qui sent la puissance de son activité également dans la *conservation*.

L'organe le plus humide, le plus malléable, le plus délicat, le plus capable d'impressions, l'organe de la sensation, du souvenir et de la conscience, en un mot, le *cerveau*, reçoit et collecte, depuis l'enfance, les effets des objets extérieurs, au moyen des outils sensoriels et de l'ensemble du système nerveux. Sa masse reste molle, et n'atteint qu'à un âge avancé une certaine solidité, qui cependant reste toujours très minime. Il n'est donc pas étonnant que ce soit dans la période d'arrêt seulement que les forces vitales du cerveau manifestent leur plus haute énergie, et qu'elles augmentent la clarté de la conscience par la réaction qui est inséparable de telles manifestations. Quand déjà les os sont poreux, les muscles ankylosés, les sens émoussés et que les nerfs, en général, sont devenus moins sensibles, l'efficacité de cet organe admirable se maintient encore. Retiré de son champ d'action étendu, l'homme se reste encore à lui-même, et retrouve l'univers dans le tissu délicat de son cerveau, alors même qu'il n'existe presque plus pour lui en dehors de lui-même. Un

existirt. Herlicher Genuß auch dieser, und vielleicht der herlichste von allen, dieses erhöhte Bewußtsein des Menschen, der in sich selbst eine Welt beschaut, und solchergestalt die letzten Höhen seiner Ausbildung ersteigt.

So sind also die Hauptbestimmungen des Menschen: Selbsterhaltung, Fortpflanzung, Wirksamkeit außer, und Rückwirken in sich selbst, von einer nach und nach erfolgenden Veränderung verschiedener Organe abhängig, und im genauesten Verhältnisse mit den Perioden des Wachstums, der Pubertät, des Stillstands und der Hirnerhärtung.

Mit allen Thieren haben wir Erhaltung und Fortpflanzung gemein; in so fern also sind diese Funktionen mit den besondern und ausschließenden Bestimmungen der Menschheit nicht zu vergleichen. Das Dasein des Einzelnen und der gesamten Gattung hinge gleichwol an einem gar zu schwachen Faden, wenn die Periode des Wachstums und des Geschlechtstriebes nicht vor der höchsten Entwicklung der Thätigkeit nach Aussen und der Denkkraft vorherginge. Vor allen Dingen müssen wir *sein*; sodann erst können

plaisir magnifique encore qu'est celui-ci, et peut-être le plus magnifique de tous, cette conscience élevée de l'homme qui contemple un monde en lui-même et qui, de cette manière, parvient aux sommets ultimes de sa formation.

Ainsi donc, les principales déterminations de l'homme, que sont la conservation de lui-même, la reproduction, l'activité vers l'extérieur de soi-même, et la réactivité de l'extérieur vers soi-même, sont dépendantes d'une modification progressive de différents organes, et dans la relation la plus exacte avec les périodes de la croissance, de la puberté, de la stagnation et du durcissement du cerveau.

Avec tous les animaux, nous avons en commun le sens de la conservation et la reproduction ; dans cette mesure, ces fonctions ne sont donc pas comparables aux déterminations particulières et exclusives de l'humanité. L'existence de l'individu et de toute l'espèce serait certainement suspendue à un fil bien trop faible, si la période de la croissance et de la pulsion sexuelle ne précédait pas celle du plus haut développement de l'activité vers l'extérieur et de la faculté de penser. Avant toute chose, nous devons *être* ; ensuite

wir auf eine bestimmte Art und Weise unsere Kräfte äussern. Da indessen das Wachstum aller Organe gleichzeitig fortschreitet, (wiewol das zarteste früher ausgearbeitet erscheint,) da nur die Zeitpunkte ihrer *höchsten* Wirksamkeit, *ihrer Reife* verschieden sind; da auch das Handeln und Denken schon während der Epoche des Wachstums seinen Anfang nimt: so darf man in gewisser Hinsicht behaupten, daß unsere Existenz zu keiner Zeit bloß thierisch ist.

Was scheint nun wol natürlicher, als die Voraussetzung, daß zwar keine Anlage im Menschen unbenuzt und unentwickelt bleiben, aber auch keine auf Kosten der übrigen ausgebildet und vervollkommenet werden dürfe? die Natur bindet sich jedoch nirgends an diese Regel. Wäre sie unabänderlich, so wüßten wir nicht, wie weit sich die Perfektibilität jedes einzelnen Organs erstreckt, und in welchem Grade die Lebenskraft sich darin äussern kan, sobald sie sich ganz darauf konzentriert und die übrigen Organe vernachlässiget. Nun wird aber diese Kraft durch geringe Anomalien der Bildung und hinzutretende äussere Verhältnisse so bestimmt, daß einzelne Theile durch sie im Körper gleichsam herrschend werden, daß alles sich auf

seulement, nous pouvons faire s'exprimer nos forces d'une manière ou d'une autre. Comme cependant la croissance de tous nos organes a lieu simultanément (même si le plus délicat semble être façonné plus tôt), et que seul le moment de leur *plus forte* efficacité, de leur *maturité* est différent; comme également l'action et la pensée commencent dès l'époque de la croissance; on peut prétendre d'une certaine façon que notre existence n'est à aucun moment purement animale.

Qu'est-ce qui semble alors plus naturel que la supposition que non seulement aucune disposition ne resterait inutilisée et non développée en l'homme, mais aussi qu'aucune d'entre elles ne pourrait être formée et perfectionnée aux dépens des autres? La nature ne s'en tient pourtant nulle part à cette règle. Si elle était immuable, nous ne saurions pas jusqu'où s'étend la perfectibilité de chaque organe particulier et à quel point la force vitale peut s'y exprimer, dès lors qu'elle se concentre entièrement sur cet organe et délaisse les autres. Or cependant, cette force est déterminée par de petites anomalies de la formation et par des conditions externes accessoires, de telle sorte que des parties individuelles du corps

diese zu beziehen scheint, und zur Vervielfältigung, Erleichterung und Vervollkommnung *ihrer* Funktionen dienen muß. Das unbändigste Kraftgefühl, die unersättlichste Salacität, die heftigste Leidenschaft und der göttlichste Tiefsinn können nimmermehr in einem Menschen vereinigt sein; sondern eine von diesen Eigenschaften, sobald sie in ihrem Grade hervorsteht, verdrängt die übrigen, und entzieht andern Organen die erforderliche Energie. Der Wollüstling Sardanapal konnte nicht die Gesetze des Zusammenhangs ergründen, wie der Denker Newton; die enthaltsamen Kornaren hatten nicht, wie Milo der Kämpfer, einen Ochsen getragen, u.s.f. Gleichgewicht unter jenen Eigenschaften ist also das Kennzeichen ihrer Mittelmäßigkeit, und beruht auf einer sehr vertheilten Lebenskraft; die Mannigfaltigkeit hingegen erfordert partielle Disharmonien und Excentricitäten.

Die Ursache dieser Abweichungen von einer gleichförmigen Entwicklung entzieht sich unseren Blicken. Verkettungen des Schicksals aufsteigend in unabsehlicher Reihe, wirken im Moment der Zeugung unaufhaltsam, das Maaß der Empfänglichkeit der neuen Organisation in allen ihren Theilen zu bestimmen; ein geringfügiger,

deviennent dominantes, au point que tout semble se rapporter à elles et que tout doit servir à la multiplication, au soulagement et au perfectionnement de *leurs* fonctions. La sensation de force la plus indomptable, la salacité la plus insatiable, la passion la plus forte et la profondeur d'esprit la plus divine ne peuvent nulle part être réunies en un seul homme ; une de ces qualités, dès qu'elle se détache par son intensité, refoule les autres et soustrait l'énergie nécessaire à d'autres organes. Le débauché Sardanapale ne pouvait pas sonder les lois de la causalité comme le penseur Newton ; les cornares tempérants n'avaient pas porté un bœuf comme Milo le lutteur, etc. L'équilibre entre ces différentes qualités est donc le signe de leur médiocrité, et repose sur une répartition très dispersée de la force vitale ; la diversité au contraire nécessite des disharmonies et des excentricités partielles.

La cause de ces divergences par rapport à un développement uniforme se dérobe à nos regards. La série ascendante des enchaînements du destin, qui s'étend jusqu'à perte de vue, agit au moment de la naissance de manière irrésistible pour déterminer la mesure de la réceptivité de la nouvelle organisation dans toutes ses

dem Anschein nach unbedeutender Umstand, durch eine eben so lange Reihe vorhergehender Begebenheiten vorbereitet, erteilt durch einen unmerklichen Stoß dieser Maschine eine Richtung, die sie Zeitlebens behält; und jeden Augenblick des Daseins folgen sich schnell diese Stöße und verrücken die Kreise, die unsere Philosophen in Gedanken ziehen.

Diese allgemein bekanten Erfahrungen scheinen sich mir auch in der großen Masse des Menschengeschlechts zu bestätigen, und ganze Völker scheinen jene verschiedenen Stufen der Bildung hinauzusteigen, die dem einzelnen Menschen vorgezeichnet sind. Die Natur scheint anfänglich auch bei diesen Haufen nur für Erhaltung zu sorgen; späterhin, wann sie reichlichere Quellen der Subsistenz ausfindig gemacht haben, kommt der Zeitraum ihrer Vermehrung; sodann entstehen große Bewegungen, gewaltsames Streben nach Herrschaft und Genuß; endlich entwickelt sich der Verstand, verfeinert sich die Empfindung, und die Vernunft besteigt ihren Thron.

Tanz und Kampf sind die ersten Fertigkeiten des Wilden, der sich um eine einzige Stufe nur über das Bedürfniß der Thierheit

parties ; une circonstance minime, apparemment insignifiante, préparée justement par une aussi longue série d'événements antérieurs imprime à cette machine, par une secousse imperceptible, une direction qu'elle conserve toute sa vie ; et à chaque instant de son existence, ces secousses se succèdent rapidement et déplacent les cercles que tracent en pensée nos philosophes.

Il me semble que ces expériences généralement connues se confirment également dans la grande masse du genre humain, et des peuples entiers semblent gravir ces différents degrés de la culture personnelle qui sont tracés d'avance pour l'individu. La nature semble au début ne se préoccuper, pour cette foule aussi, que de conservation ; plus tard, lorsque cette foule a trouvé des sources de subsistance plus abondantes, vient l'époque de sa reproduction ; alors naissent de grands mouvements, une aspiration violente à la domination et au plaisir ; enfin l'entendement se développe, la sensation se raffine, et la raison monte sur son trône.

La danse et le combat sont les premiers talents du sauvage, qui ne s'élève que d'un seul degré au-dessus des besoins de l'animalité.

erhebt. Er fühlt seine Kraft im Vernichten; im Taumel der Siegesfreude stampft er unwillkürlich die Erde mit seinen Füßen; alles an ihm ist unbändiger Knabenmutwille, und inneres Streben ohne Richtung.

Der Überfluß, gleichviel ob Jagd und Viehzucht oder Ackerbau ihn erzeugte, läßt in der behaglichen Ruhe, die er veranlaßt, durch den sanfteren Reiz wuchernder Säfte den Geschlechtstrieb stärker entflammen. Ein mildes Klima, ein fruchtbares Land, eine ruhige, ungestörte Nachbarschaft, und wer mag bestimmen, welcher andere Zusammenfluß von Organisation und äusseren Verhältnissen beschleunigte das Wachstum sowol der Chineser und Indier als der Neger, entwickelte früher ihren Geschlechtstrieb, führte die Polygamie unter ihnen ein, und machte sie zu den volkreichsten Nationen der Erde. Allein Erschlaffung ist das Loos einer zu üppigen Verschwendung der Zeugungskräfte. Im Herzen und Hirn dieser Völker schlief die belebende Kraft, oder zuckte nur konvulsivisch. Zur Knechtschaft geboren, bedurften sie, und bedürfen noch der Weisheit eines Despoten, der sie zu den Künsten des Friedens anführt, und mechanische Fertigkeit in ihnen weckt. Die Ruthe des

Il ressent sa force dans l'anéantissement ; dans le tumulte de la joie d'avoir vaincu, il frappe le sol de ses pieds ; tout en lui est pétulance et turbulence d'enfant et élan intérieur sans direction.

Le superflu, dans le calme douillet qu'il occasionne, peu importe qu'il ait été produit par la chasse et l'élevage ou bien par l'agriculture, fait s'embraser d'une plus haute flamme l'instinct sexuel à travers l'attrait plus doux d'humeurs foisonnantes. Un climat doux, un pays fertile, un voisinage calme et sans troubles, et qui peut définir quel autre concours de l'organisation et des conditions extérieures accéléra la croissance tant des Chinois et des Indiens que des Nègres, développa plus tôt leur instinct sexuel, introduisit la polygamie parmi eux, et en fit les nations les plus abondantes en habitants de la terre. Seulement l'alanguissement est le sort d'une dilapidation trop prodigue des forces de procréation. Dans le cœur et le cerveau de ces peuples, la force qui anime dormait, ou elle n'était parcourue que d'un tressaillement convulsif. Nés pour la servitude, ils avaient besoin, et ont encore besoin de la sagesse d'un despote qui les guide vers les arts de la paix, et éveille en eux l'habileté

Despotismus, auch wenn eine milde Hand sie regiert, kan jedoch nur das Menschengeschlecht auf dem Wege der Nachahmung und Gewohnheit in ewig einförmigem Schritte vor sich hintreiben, nicht eigenthümliche Bewegung und erfinderische Kraft in ihm hervorrufen. Was ist der höchste, aber geschmacklose und keiner Vervollkommnung fähige Kunstfleiß noch werth, bei jener starren Unveränderlichkeit der Sitten und Gebräuche, jener finstern Schwärmerei einer herz- und sinnlosen Religion, jener schwerfälligen, kindischen Vernunft der asiatischen Völker?

Unter einer andern Verbindung von Umständen begünstigte hingegen der Zeitpunkt, wo der ruhige Besiz des Eigenthums eine stärkere Bevölkerung nach sich zog, die Entwicklung eines Keims zu großen und erhabenen Leidenschaften, der schon im rohen, Zerstörung athmenden Barbaren liegt. Die beherzten Räuberbanden in Griechenland und Latium schufen sich eine Verfassung, wo Tapferkeit, Vaterlandsliebe, Freiheitssinn, Edelmut, Ehrgeiz und Herrschsucht, schon lange bevor noch ein Stral von wissenschaftlicher Aufklärung ihnen leuchtete, die Triebfeder großer Handlungen waren. Weichlinge, ohne dieses Löwenherz voll Kraft, konten nicht

mécanique. La férule du despotisme, même si c'est une main douce qui la gouverne, ne peut cependant que pousser le genre humain devant elle, à une allure éternellement uniforme, sur le chemin de l'imitation et de l'habitude, et non pas éveiller en lui un mouvement propre ni une force d'invention. Que vaut encore l'industrie la plus élevée, mais dépourvue de goût et incapable du moindre perfectionnement, dans cette immuabilité rigide des mœurs et des coutumes, cette exaltation sombre d'une religion sans cœur ni sensibilité, cette raison lourde et infantile des peuples asiatiques ?

En un lieu où les circonstances se sont nouées autrement au contraire, le moment où la tranquille possession de sa propriété entraîna un accroissement de la population favorisa le développement d'un germe de passions grandes et sublimes, germe déjà présent chez le barbare rude qui respire la destruction. Les bandes de brigands hardis en Grèce et dans le Latium se dotèrent d'une constitution, où la vaillance, le patriotisme, le sens de la liberté, la grandeur d'âme, l'ambition et la volonté de régner ont été, bien avant qu'un rayon de la lumière scientifique ne les éclaire, les motifs qui ont mené à de grandes actions. Les lâches, sans ce cœur de lion plein de force,

jenes hohen Gefühls, nicht einer jener Heldentugenden fähig sein.

Nur solche Völker, die in ihrer früheren Periode der Wollust glücklich entgangen, und in den Armen der Freiheit zu männlicher Stärke herangewachsen sind, können und müssen zuletzt den höchsten Gipfel der Bildung ersteigen, wo die ganze Energie unseres Wesens sich in den feineren Werkzeugen der Empfindung und des Verstandes am thätigsten erweist. Nur dreimal, nur in Europa, und jedesmal in anderer Gestalt erblickte die Welt das Schauspiel dieser letzten Ausbildungsstufe. Einzig und unerreichbar erhob Athen zuerst Ihr stolzes Haupt, da blühende Fantasie und reiner Schönheitssinn in ihr die Erstlinge der Kunst und Wissenschaft erzeugten. Rom war nicht mehr frei, und die Beute der halben Welt hatte daselbst bereits das zügelloseste Sittenverderbniß angezündet, als es die Trümmer attischer Kultur in seinem Schooß aufnahm, und glänzender durch Üppigkeit als durch hohen Schwung des Genies, für seine künftigen Überwinder sie aufbewahrte. Schon war der sanfte Frühlingszauber von Duft und Blüte dahin, und die Periode römischer Aufklärung glich einem schwülen Sommertage, den am Abend ein Donnerwetter

étaient incapables de ce sentiment élevé, de l'une de ces vertus héroïques.

Seuls les peuples qui ont eu la chance d'échapper à la concupiscence au cours de leur première période et ont grandi dans les bras de la liberté jusqu'à atteindre une force virile, peuvent et doivent pour finir escalader le sommet le plus haut de la culture personnelle, où toute l'énergie de notre être s'avère la plus active dans les instruments plus délicats de la sensation et de l'entendement. Le monde n'a contemplé le spectacle de ce dernier degré de formation que trois fois seulement, en Europe seulement, et à chaque fois sous une forme différente. Solitaire et inaccessible, Athènes a la première levé son front altier, lorsque l'imagination florissante et le sens pur de la beauté firent naître en elle les premiers rejetons de l'art et de la science. Rome n'était plus libre, et le butin amassé de la moitié du monde y avait déjà allumé la décadence des mœurs la plus débridée lorsqu'elle reçut en son sein les vestiges de la civilisation attique, et plus brillante par son opulence que par l'essor du génie, elle les conserva pour ses futurs vainqueurs. Déjà c'en était fait du doux charme du printemps, fait de parfum et de fleurs, et la période éclairée

beschließt. Uns endlich, der Nachkommenschaft eines glücklichorganisirten Barbarenstammes, bei dem hernach das romantische Feuer des Rittergeistes so schön aufloderte, uns bleibt der Herbst mit seinen reifen Früchten noch übrig; wir ernten und keltern und füllen unsere Scheuren, der Himmel weis, für welchen bevorstehenden Winter! –

Doch es sei für heute genug geträumt von diesen vier Stufen der *muskularischen, spermatischen, heroischen* und *sensitiven* Kultur. Die mancherlei Schattirungen, welche zwischen einigen dieser Haupteintheilungen fallen, gehen mich hier nichts an, und lassen sich leicht klaßifiziren. Ich verspare die Ausführung meines Systems für ein dickes Buch, wozu ein Ozean von Citaten in Bereitschaft liegt, der bei seiner Überschwemmung alle Einwürfe, wie unsichere Dämme zu durchbrechen und zu vertilgen droht. Mit Citaten kämpft man ja gegen Citaten, und wie die Erfahrung lehrt, auch nicht selten sehr glücklich gegen den Menschenverstand. Die meisten alten Eintheilungen der Menschengattung sind ohne dies schon längst verworfen. Noahs Söhne; die vier Welttheile; die vier

de Rome ressembla à un jour d'été étouffant, qui se conclut le soir par un orage. A nous enfin, la descendance d'une tribu de barbares heureusement organisée, dans laquelle par la suite le feu romantique de l'esprit chevaleresque brilla d'une telle beauté, il nous reste l'automne avec ses fruits mûrs ; nous faisons les récoltes, foulons les raisins au pressoir et remplissons nos granges, pour quel hiver à venir, le Ciel seul le sait ! –

Mais assez rêvé pour aujourd'hui de ces quatre degrés de la civilisation, *musculaire, spermatique, héroïque* et *sensitive*. Les nombreuses nuances qui existent entre certaines de ces divisions principales ne m'intéressent en rien ici, et se laissent aisément classifier. Je réserve l'exposition de mon système pour un gros livre, pour lequel un océan de citations est en préparation, qui menace, par son flot déferlant, de crever et de détruire toutes les objections sur son passage, comme autant de digues fragiles. C'est avec des citations que l'on se bat contre des citations, et aussi, comme l'enseigne l'expérience – et le fait n'est pas rare – que l'on gagne le combat contre l'entendement humain. La plupart des anciennes divisions de l'espèce humaine ont de toute façon depuis longtemps été rejetées,

Farben, weiß, schwarz, gelb, kupferroth, – wer denkt noch heut zu Tage an diese veralteten Moden? Ein anderes ist es freilich um eine metaphysische Eintheilung! Dem kühnen Versuch, alle Völker der Erde von einem *guten* und einem *bösen* Prinzip abstammen zu lassen, fehlt nichts als – ein Beweis, – so streicht meine Hypothese die Segel, und ihr Urheber muß sich noch allzuglücklich schätzen, daß er kein *geborner Teufel* ist.

avant même cet ouvrage. Les fils de Noé ; les quatre parties du monde ; les quatre couleurs, blanc, noir, jaune, rouge cuivré, – qui se souvient encore de nos jours de ces modes passées ? Bien sûr, il n'en va pas de même pour une division métaphysique ! Il ne manque rien à l'audacieuse tentative de faire descendre tous les peuples de la terre d'un *bon* et d'un *mauvais* principe – sinon une preuve – mon hypothèse baisse donc pavillon, et son auteur doit encore s'estimer plus qu'heureux de ne pas être un *diable de naissance*²⁰.

²⁰ Ce dernier paragraphe est une critique dirigée contre les théories racistes de Christoph Meiners, qui sépare le genre humain en races physiquement parfaites et capables de moralité et en races imparfaites et incapables de moralité. Pour Meiners, même s'il existe des modifications liées à l'environnement et au climat, la plupart de ces différences sont innées. Meiners, professeur à l'université de Göttingen, était particulièrement érudit et fournissait toujours des citations à l'appui de ses thèses, en choisissant soigneusement celles qui confirmaient ses dires. C'est à cette manière de procéder que Forster fait allusion ici. La critique porte surtout sur le *Grundriss der Geschichte der Menschheit*, paru en 1785: MEINERS, *Grundriss der Geschichte der Menschheit*, *op. cit.*, 1785. Voir à ce propos FIEDLER, « Erläuterungen », *art. cit.*, 1977, pp. 409-428.

Über lokale und allgemeine Bildung (1791)

Über lokale und allgemeine Bildung²¹

Was der Mensch werden konnte, das ist er überall nach Maasgabe der Lokalverhältnisse geworden. Klima, Lage der Örter, Höhe der Gebirge, Richtung der Flüsse, Beschaffenheit des Erdreichs, Eigenthümlichkeit und Mannichfaltigkeit der Pflanzen und Thiere haben ihn bald von einer Seite begünstigt, bald von der andern eingeschränkt, und auf seinen Körperbau, wie auf sein sittliches Verhalten, zurückgewirkt. So ist er nirgends Alles, aber überall etwas verschiedenes geworden, das dem Verstande des Forschers, wenn er über die Schicksale und Bestimmungen seiner Gattung nachdenkt, Aufschluß verspricht, oder wenigstens den Stoff zu einer eigenen Hypothese über den wichtigsten Gegenstand unseres Grübelns in die Hände spielt.

De la formation locale et générale

Ce que l'homme pouvait devenir, il l'est partout devenu en fonction de ses conditions locales. Le climat, la situation géographique des lieux, la hauteur des montagnes, le cours des fleuves, la nature du sol, la singularité et la multiplicité des plantes et des animaux l'ont tantôt avantaagé d'un côté, tantôt limité d'un autre, et ont eu des effets tant sur sa constitution physique que sur son comportement moral. C'est ainsi que nulle part il n'est devenu tout, mais que partout il est devenu quelque chose de différent, une différence qui promet d'être éclairante pour l'entendement du chercheur qui réfléchit aux vicissitudes et aux déterminations de son espèce, ou qui pour le moins remet entre ses mains la matière qui doit lui permettre de former sa propre hypothèse sur l'objet le plus

²¹ Dieser kleine Aufsatz ist ein Bruchstück eines Versuchs über die Indische Dichtung. (note de Forster)

important de nos cogitations.

Wenn wir, auf unserer jetzigen Stufe der Kultur, den weiten Umfang aller in den Menschen gelegten Kräfte überschauen und es uns dann scheint, wir hätten mehr an unser ganzes Geschlecht zu fordern, als es wirklich geleistet hat, so täuschen wir uns selbst durch die Verwechslung unserer individuellen Erkenntnis mit jener andern, welche sich unter minder vorteilhaften Verhältnissen entwickelte. Die Zerstreuung der Völkerschaften über die Erdoberfläche gieng vor ihrer sittlichen Ausbildung vorher und dadurch geschah es, daß von so vielen, zum Theil widersprechenden Anlagen eine jede sich irgendwo und wann unter günstigen Umständen bis auf den äussersten Grad vervollkommen und anwenden ließ. Ohne diese vereinzelt Darstellung der menschlichen Kräfte ist nicht einmal die Zusammenfassung und Idealisierung denkbar, die uns zum Zeitvertreibe dient, wenn wir unseren Mitmenschen eine abstrakte Norm der Vollkommenheit anmessen, und sie dann im moralischen, wie im physischen Sinne, zu lang oder zu kurz, oder sonst auf irgend eine Art unförmlich

S'il nous semble, en contemplant depuis notre degré actuel de civilisation la vaste étendue de toutes les facultés qui ont été placées en l'homme, que nous pourrions exiger de notre genre entier davantage que ce qu'il a réellement réalisé, alors nous nous leurrerons nous-mêmes en confondant notre connaissance individuelle avec cette autre connaissance qui s'est développée dans des conditions moins avantageuses. La dispersion des peuplades sur la surface de la Terre précéda leur formation morale, et c'est ainsi qu'il arriva que chacune de ces dispositions de l'homme, si nombreuses et en partie contradictoires, put se voir perfectionnée et employée jusqu'à son ultime degré en un lieu et en un temps donné, lorsque les circonstances lui furent favorables. Si la représentation des facultés humaines n'est pas individualisée de cette manière, on ne peut même pas penser cette forme synthétique, cette idéalisation que nous employons comme un jeu de l'esprit lorsque nous mesurons nos semblables à l'aune d'une norme abstraite de perfection et que, tant en un sens moral qu'en un sens physique, nous les trouvons trop

finden.

Führte nicht die Spekulation, wie eine philosophische *regula falsi*, zu gewissen brauchbaren und zuverlässigen Resultaten, wenn schon sie von Voraussetzungen ausgeht, die keine Wirklichkeit haben, so mögte man vielleicht fragen, welche Untersuchung die müßigste sei, die: wie die Menschengattung anders hätte werden können, als sie schon geworden ist? oder die: was eigentlich noch aus ihr werden solle? Gewiß würde man nie den Traum der allgemeinen Gleichförmigkeit geträumt haben, wenn man richtige Vorstellungen von Europa und Indien, von Grönland und Guinea zum Grunde gelegt hätte. Zugestanden, es sei möglich, daß gänzlich gesittete Völker unter jeden Himmelsstrich verpflanzt, eine gewisse überlieferte oder verabredete Übereinstimmung beibehalten könnten, so ist es wenigstens bis zur augenscheinlichen Ungereimtheit des Gegensatzes offenbar, daß die Kräfte der Natur ihrer Nachkommenschaft bereits im ersten Gliede ein nach dem Ort und seinen Beziehungen jedesmal wesentlich verschiedenes Gepräge

grands ou trop petits, ou encore informes de quelque autre manière que ce soit.

Si la spéculation, comme une *regula falsi* philosophique²², ne conduisait pas à certains résultats utilisables et fiables même lorsqu'elle part de présuppositions qui n'ont aucune réalité, on pourrait peut-être se demander laquelle des interrogations suivantes est la plus vaine : celle de savoir comment l'espèce humaine aurait pu devenir autre chose que ce qu'elle est devenue ; ou bien ce qu'il adviendra encore d'elle. Il est bien certain qu'on n'aurait jamais fait le rêve de l'uniformité générale si on était parti de représentations exactes de l'Europe et de l'Inde, du Groenland et de la Guinée. Même en admettant la possibilité que des peuples entièrement civilisés qu'on transplanterait sous toutes les latitudes puissent conserver une certaine concorde préétablie ou concertée, il est du moins évident, et le contraire serait d'une absurdité manifeste, que les forces de la nature imprimeraient à leur descendance, dès le premier maillon, une empreinte à chaque fois fortement différente en fonction du lieu et des conditions de vie qu'il implique. La

²² La *regula falsi*, ou méthode de la fausse position, est une méthode employée en algèbre depuis l'Antiquité. Elle permet de résoudre une équation en supposant la valeur d'une inconnue. Le résultat est alors faux, mais ce résultat faux permet dans un deuxième temps de trouver la valeur exacte de l'inconnue.

aufdrücken müßten. Die Hitze des Äquators, die Kälte des Eisgürtels verändern die Gestalt und Proporzion der festen Theile, die Konsistenz und die Bestandtheile der Säfte; die verschieden gestimmten Sinnesorgane besitzen eine andere Reizbarkeit, eine andere Empfänglichkeit, eine andere Verwandtschaft mit der äusseren, umgebenden Natur; die Bedürfnisse des Wallfischfängers in seiner beschneiten Jurte scheiden sich von jenen des Pflanzers im Palmenhain; die ersten Gestalten, die sich dem neuen Geschöpf aufdringen und die tiefsten unauslöschlichsten Eindrücke in seiner Phantasie zurücklassen, sind unter jedem Grad der Breite, auf Inseln und festen Ländern, im Gebirg und auf der Ebene verschieden, und wenn sie aufgefaßt werden von klimatischveränderten Organen, so entsteht unfehlbar eine Eigenthümlichkeit der Bilder, die ihren Einfluß auf die Denkungsart und selbst auf die Handlungsweise der Menschen äussern muß.

Der schönste Menschenstamm konnte sich im schönsten Klima der Erde niederlassen, ohne zu der moralischen Überlegenheit zu reifen, die man den Europäern nicht abstreiten kann. Viele Gegenden Asiens verdienen offenbar den Vorzug vor Europa,

chaleur étouffante de l'Équateur, le froid du cercle polaire modifient la forme et les proportions des membres, la consistance et la composition des fluides corporels ; étalonnés différemment, les organes des sens possèdent chacun une forme d'irritabilité, chacun une réceptivité, chacun une parenté avec la nature extérieure qui les entoure ; les besoins du chasseur de baleines dans sa yourte enneigée se distinguent de ceux du planteur dans sa palmeraie ; les premières formes qui s'imposent à la créature qui vient de naître et qui laissent les impressions les plus profondes et les plus ineffaçables dans son imagination sont différentes sous chaque latitude, selon qu'elle se trouve sur des îles ou sur des continents, dans la montagne ou dans la plaine ; et lorsqu'elles sont reçues par des organes modifiés par le climat, apparaît inmanquablement une idiosyncrasie des images, qui exerce nécessairement son influence sur la manière de penser et même sur la façon d'agir des hommes.

La tribu la plus belle a pu s'installer dans une région sous le plus beau climat du monde sans atteindre sa maturité dans cette supériorité morale qu'on ne saurait refuser aux Européens. Il est manifeste que de nombreuses régions en Asie méritent qu'on les

sowohl was Milde des Himmels, als Reichthum, Fruchtbarkeit und Zierde des mütterlichen Schooßes der Erde betrifft; Schönheit des menschlichen Körpers blieb keinesweges auf unsern Welttheil eingeschränkt. Aber unser Glück, oder daß ich ernsthafter rede, die höhere Ordnung der Dinge hat es gewollt, daß nicht nur die köstlichen Schätze der Erkenntniß aus der Vorwelt in unsere Hände fielen, sondern daß auch politische Verkettungen der Begebenheiten die Leidenschaften des Europäers, insbesondere Habsucht, Ehrgeiz und Herschgier bis zu einem Grad der Verwegenheit schärften, dem keine Unternehmung zu groß, keine Anstrengung zu weit getrieben schien.

Aus Egypten und Asien wanderten die Künste zugleich mit den Schriftzügen in das inselreiche, von Meerbusen zerschnittene Hellas – und das junge Reiß der Kultur, auf den wilden griechischen Barbarenstamm geimpft, trug liebliche Blüten und Früchte. Unter den Händen der Welteroerer verwebten sich die Ideen der Bewohner entlegener Provinzen noch inniger und vollkommener mit der ganzen Masse von klimatischen Kenntnissen. Dieser intellektuelle Reichthum wirkte zwar anfänglich weniger auf den

préfère à l'Europe, tant en ce qui concerne la douceur du ciel que la richesse, la fertilité et l'ornement du giron maternel de la Terre ; la beauté du corps humain n'est en aucun cas restée cantonnée à notre partie du monde. Mais notre chance, ou, pour parler plus sérieusement, l'ordre supérieur des choses a voulu non seulement que les précieux trésors de la connaissance des temps anciens tombassent entre nos mains, mais aussi que l'enchaînement politique des événements aiguïsât les passions des Européens, en particulier la cupidité, l'ambition et la soif de domination, jusqu'à un tel degré d'audace qu'aucune entreprise n'apparût trop grande, aucun effort trop démesuré.

Venus d'Égypte et d'Asie, les arts ont migré en même temps que les caractères de l'écriture vers l'*Hellas*, riche en îles et découpée de golfes – et le jeune plant de civilisation, greffé sur la souche sauvage et barbare de Grecs, donna des fleurs et des fruits charmants. Sous la houlette des conquérants du monde entier, les idées des habitants de provinces reculées se mêlèrent plus intimement et parfaitement encore à toute la masse des connaissances liées au climat. Cette richesse intellectuelle n'eut

Verstand der rohen Haufen, die das römische Reich überschwemmt und verschlang; denn in der hier zusammengehäuften unermesslichen Beute fanden ihre Sinnen ein Meer von Genuß, das unwiderstehlichen Reiz für sie hatte. Doch allmählig gieng die gesammelte Weisheit aller verflossenen Jahrhunderte auch in diese nordischen Köpfe über, und ob sie gleich durch das Medium der Hierarchie eine besondere Stimmung erhielt, so bereitete sie doch den jetzigen Zustand unserer Entwicklung vor.

Der Rittergeist, die Kreuzzüge, die kaufmännischen Unternehmungen, die Vervollkommnung der Schifffahrt, das wieder erwachende Gefühl der Menschenwürde, die ersten Regungen der Freiheitsliebe gegen das feudalische, wie gegen das hierarchische Joch, die Entdeckung des Vorgebirges der guten Hoffnung, des Weges nach Indien und der neuen Welt, - alles war wechselweise Wirkung und Ursache neuer Ideenverbindungen und einer beschleunigten Thätigkeit unserer Geisteskräfte. Vor allem brachte die Entdeckung beider Indien eine unzählbare Menge von neuen Begriffen in Umlauf, welche mittelst der zu gleicher Zeit

d'abord, certes, qu'une faible influence sur l'entendement des hordes grossières qui submergèrent et engloutirent l'Empire romain ; car dans le butin immense qui y était amassé, leurs sens trouvèrent une mer de jouissance qui avait pour eux un attrait irrésistible. Mais peu à peu la sagesse accumulée de tous ces siècles écoulés passa aussi dans ces têtes nordiques, et même si elle reçut aussitôt une inflexion spécifique par le médium de la hiérarchie, elle prépara pourtant l'état actuel de notre développement.

L'esprit chevaleresque, les croisades, les entreprises des marchands, le perfectionnement de la navigation, le réveil du sentiment de dignité humaine, les premiers mouvements de l'amour de la liberté tant contre le joug féodal que contre le joug hiérarchique, la découverte du cap de Bonne-Espérance, de la route des Indes et du Nouveau Monde – tout cela fut, tour à tour, l'effet puis la cause de nouvelles associations d'idées et d'une activité accélérée de nos facultés mentales. Avant tout, ce fut la découverte des deux Indes qui mit en circulation un nombre incalculable de nouveaux concepts, ce qui au moyen de l'art de l'imprimerie qui fut

erfundenen Buchdruckerkunst eine Revolution im Denken von unübersehbaren Folgen bewirkte.

Die Erfahrungswissenschaften, diese echten, unentbehrlichen Quellen der Erkenntnis, einst so trübe und verachtet, strömen jetzt ihre klaren, segenreichen Fluten von den äussersten Grenzen der Erde zu uns herab und in ihrem Spiegel erkennt die Vernunft ihre eigene Gestalt. Die allgemeine Natur und die des Menschen werden uns beide durch ihre Wirkungen offenbar, und bald werden wir den Kreis aller Verwandlungen durchlaufen haben, worin sich ihre Kräfte äussern. Das vermogten die Völker nicht, die, zwar von ihrem Himmelstrich und von der fruchtbaren Erde begünstigt, sich frühzeitig ein System von milden Sitten, von bürgerlicher Gesetzgebung und gottesdienstlicher Vorschrift entwarfen, aber, lange von allen übrigen Menschenstämmen getrennt, in ihrer einseitigen Vorstellungsart bis zur Unbiegsamkeit veralteten. Das können auch die Völker nicht, deren Bedürfnisse der karge, verschlossene Boden nicht befriedigt, deren Geschäftigkeit lediglich auf Erhaltung des Lebens abzweckt, und deren öder Aufenthalt ihnen nur wenige Gegenstände zum Benutzen und zum

inventé à la même époque, entraîna une révolution dans la pensée, aux conséquences imprévisibles.

Les sciences expérimentales, ces sources authentiques et indispensables de la connaissance, autrefois si troubles et méprisées, roulent maintenant vers nous, depuis les confins extrêmes de la Terre, leurs flots limpides et chargés de bienfaits et, dans leur miroir, la raison reconnaît sa propre image. La nature en général ainsi que la nature de l'homme nous sont révélées toutes deux par leurs actions, et bientôt nous aurons parcouru le cercle de toutes les transformations où se manifestent leurs forces. Certains peuples n'y sont pas parvenus : favorisés par la latitude et la fécondité du sol, ils conçurent dans les premiers temps un système de mœurs douces, de législation civile, de prescriptions culturelles, mais longtemps séparés de toutes les autres lignées humaines, leur manière de voir partielle dégénéra avec l'âge en inflexibilité. Et ne peuvent non plus y parvenir les peuples dont le sol stérile et peu accueillant ne satisfait pas les besoins, dont toutes les activités ont pour seule fin de se maintenir en vie et à qui leur séjour désolé n'offre que peu d'objets à employer et à connaître.

Kennen schenkt.

Es gereicht uns keinesweges zum Vorwurf, daß unser Wissen beinah nichts Ursprüngliches und Eigenthümliches mehr hat, daß es die philosophische Beute des erforschten Erdenrunds ist. Das lokale, spezielle, eigenthümliche mußte im Allgemeinen verschwinden, wenn die Vorurtheile der Einseitigkeit besiegt werden sollten. An die Stelle des besonderen europäischen Charakters ist die Universalität getreten und wir sind auf dem Wege, gleichsam ein idealisirtes, vom Ganzen des Menschengeschlechts abstrahirtes Volk zu werden, welches, mittelst seiner Kenntnisse, und, ich wünsche hinzusetzen, seiner ästhetischen sowohl, als sitlichen Vollkommenheit, der *Repräsentant* der gesamten Gattung heißen kann.

Laßt uns einen Schleier werfen über die Mittel, wodurch wir zu dieser Höhe gestiegen sind. Nie kann es den Europäern zur Entschuldigung gereichen, daß ihre Schandthaten in allen Erdtheilen, verglichen mit denen der ungebildeten einheimischen Völker, *zuweilen etwas weniger* empörend sind; allein es giebt vielleicht einen höheren Standpunkt als den menschlichen, wo der

En aucun cas nous ne saurions reprocher à notre savoir de n'avoir presque plus rien d'originel et de singulier, d'être le butin philosophique de l'exploration du globe. Ce qui est local, spécifique, singulier devait disparaître dans le général, si on voulait vaincre les préjugés de la partialité. L'universalité a pris la place du caractère européen particulier et nous sommes en train de devenir un peuple idéalisé, abstrait de la totalité du genre humain, qui, grâce à ses connaissances, et je voudrais ajouter à sa perfection tant esthétique que morale, peut prendre le nom de *représentant* de l'espèce tout entière.

Jetons un voile sur les moyens par lesquels nous sommes arrivés à cette élévation. Jamais les Européens ne pourront invoquer pour excuse que les actes dont ils se rendent coupables dans toutes les parties du globe sont *parfois un peu moins* révoltants lorsqu'on les compare à ceux des peuples autochtones non éduqués ; seulement, il y a peut-être un point de vue plus élevé que celui des

Erfolg die Mittel rechtfertigt. Alles Entstehen ist chaotisch und das Chaos mit seinen streitenden Elementen flößt Abscheu oder Entsetzen ein. Wenn aber die neue Schöpfung in stillem Glanz hervortritt, dann gedenken wir der Finsterniß und ihrer Stürme nicht mehr.

Sollen wir von dem, was wir sind und werden können, den vermessenen Blick noch tiefer in das geheimnisreiche Dunkel der Zukunft senken? Dürfen wir unserer Phantasie den weiten Spielraum vergönnen und die Wirkungen errathen wollen, welche unsere kosmische Bildung auf die übrigen Geschlechter der Menschen hervorbringen kann? – Aus Europa erhalten sie dereinst ihre eigenen Ideen mit dem Stempel der Allgemeinheit neu ausgemünzt wieder zurück und die zahlreichen europäischen Pflanzstädte, Handelsposten und eroberten Provinzen beider festen Länder verbreiten dort das Licht der Vernunft zur vollkommenen Klarheit gemischt, wo es zuvor nur in gebrochenen, farbigen Strahlen aufgefangen war. Neger und Mongolen, Lappländer und Feuerländer bleiben freilich auch unter jedem möglichen Einfluß

hommes, où le succès justifie les moyens. Toute naissance est chaotique et le chaos, avec le combat de ses éléments, inspire le dégoût ou l'horreur. Mais lorsque la nouvelle création apparaît dans sa splendeur sereine, nous ne nous remémorons plus les ténèbres et leurs tempêtes.

Devons-nous, en partant de ce que nous sommes et de ce que nous pouvons devenir, plonger plus profondément encore notre regard présomptueux dans l'obscurité mystérieuse du futur? Pouvons-nous accorder ce vaste champ d'action à notre imagination et prétendre deviner les conséquences que notre formation cosmique²³ peut entraîner pour les autres variétés humaines? De l'Europe, ils recevront un jour leurs propres idées revêtues du sceau de la généralité et les nombreuses colonies et comptoirs commerciaux européens, ainsi que les provinces conquises par les deux puissances européennes, y répandront la lumière de la raison amenée à une clarté parfaite, là où elle n'était saisie auparavant que dans la réfraction de rayons colorés. Certes, les Nègres et les Mongols, les Lapons et les habitants de la Terre de feu restent des

²³ « cosmique » n'est pas à comprendre ici au sens astronomique, mais dans un sens courant au XVIII^e siècle : « qui concerne le monde dans son entier ».

neuer, ihnen angemessener Begriffe, ja selbst bei jeder erdenklichen Vermischung mit anderen Stämmen, von ihrem Boden und ihrem Himmel gezeichnete Menschen; allein, wer vermag den Beweis zu führen, daß jenes Salz europäischer Universalkennntniß sie nicht mit neuer Menschheit würzen könne, auch ohne sie in Europäer zu verwandeln? Die schöne Erscheinung des Mannigfaltigen mußte auch im Menschengeschlechte nicht verloren gehen; und vielleicht blieb kein anderer Weg als dieser übrig, sie mit der sittlichen Vollendung zu vereinigen, die in menschlicher Perfektibilität, gleichsam als der Zweck des Daseyns, vorgezeichnet ist. Wenn das Gesetz der Weisheit uns an dasselbe Ziel geleitet, wo wir einst die Einfachheit der Natur verliessen, dann ist unser Kreis geschlossen, dann sind Freiheit und Nothwendigkeit wieder Eins, Kindersinn der Urwelt und Intuition des letzten Zeitalters sind sich in ihren Wirkungen gleich und die Metamorphose des Menschengeschlechts – doch hier verläuft sich die Spekulation in die Grenzen des Unbegreiflichen und ein Wort mehr ist der Unsinn der Schwärmerei.

Schwärmerei war vielleicht schon alles, was wir hier aus

hommes marqués par leur sol et par leur climat, quelle que soit l'éventuelle influence qu'exercerait sur eux des concepts nouveaux, plus adaptés à ce qu'il sont, et quand bien même ils se seraient mêlés à d'autres lignées ; seulement, qui produira la preuve que ce sel de la connaissance universelle européenne ne pourrait pas les assaisonner d'une nouvelle humanité, sans pour autant les transformer en Européens ? Pour le genre humain non plus, il ne fallait pas que se perdît la belle apparence du multiple ; et peut-être ne restait-il pas d'autre voie que l'unification du multiple avec l'accomplissement moral, prédéfini dans la perfectibilité humaine, pour ainsi dire comme étant la fin de l'existence. Si la loi de la sagesse nous a mené au but qui n'est autre que ce point où jadis nous quittâmes la simplicité de la nature, alors notre cercle s'est refermé, la liberté et la nécessité ne font de nouveau plus qu'un, le sens enfantin du monde primitif et l'intuition qui est celle de la dernière période sont identiques dans leurs actions, et la métamorphose du genre humain – mais la spéculation se perd ici dans les limites de l'insaisissable et un mot de plus relèverait de la folie exaltée.

La folie exaltée a peut-être été en réalité la seule chose que

unserer jetzigen Geistesbildung folgerten. Wir sind in der That noch fern vom Ziele; wir können noch auf halbem Wege stehen bleiben und unsere stolzen Hoffnungen können so schnell zerrinnen, daß wir, gleich so vielen Sternen der Geschichte nur einen Augenblick leuchten, um auf ewig wieder zu verlöschen. Die Bahn, die zu einer bessern Unsterblichkeit, als der des Nachruhms, führen soll, ist mühsam und gefährlich; sie hat Abgründe zu beiden Seiten, und legen wir sie glücklich zurück, so wandelten wir sie schwerlich in eigener Kraft. Das Ziel, wohin wir streben, ist uneingeschränkte Herrschaft der Vernunft bei unverminderter Reizbarkeit des Gefühls. Diese Vereinigung ist das große, bis jetzt noch nicht aufgelösete Problem der Humanität.

An Irrthümern, an einseitigen Vorstellungen, an Träumen der Kindheit und Erdichtungen des Erziehers hängt in sanften Fesseln der Gewohnheit das Gefühl. Bei Völkern aber, die zur Mannbarkeit des Geistes heranwachsen, liegt die Vernunft mit diesen ihren Widersachern im Kampfe; ihr freies Wesen, zur höchsten Herrschaft geboren, verschmäht jeden Zwang und rächt seine verkannte

nous ayons déduite ici de notre formation intellectuelle actuelle. Nous sommes, en effet, encore loin du but ; nous pouvons encore nous arrêter à mi-parcours et nos fiers espoirs peuvent s'évanouir si rapidement que nous ne brillerions qu'un instant, comme tant d'étoiles dans l'histoire, pour nous éteindre pour l'éternité. Le chemin qui doit mener à une immortalité meilleure que celle de la renommée posthume est pénible et dangereux ; il est bordé d'abîmes des deux côtés, et si nous arrivons heureusement au bout, ce n'est guère que par nos propres forces que nous avons avancé. Le but vers lequel nous tendons est le règne illimité de la raison combiné à l'excitabilité non amoindrie du sentiment. Cette union est le grand problème de l'humanité, non encore résolu jusqu'à présent.

Des erreurs, des représentations partiales, des rêves d'enfance et des fables inventées par l'éducateur, voilà ce à quoi est attaché le sentiment, pris dans les doux liens de l'habitude. Mais chez les peuples qui ont crû jusqu'à la virilité de l'esprit, la raison est en lutte avec ces influences, qui sont ses contradicteurs ; son être libre, né pour la domination suprême, rejette avec mépris toute contrainte et

Würde. Da ist kein Vorurtheil und sei es noch so verjährt, das vor ihrem Richterstuhl Gnade fände; kein Trugschluß, der ihr heilig wäre, und drehte sich um ihn, wie in ihren Angeln, die ganze gesittete Welt. Wo die Vernunft nur wenn sie schweigen kann geduldet wird, wo man sich scheut, das anerkannte Bessere zu wählen, wo man verwirft, was man nicht von den Vätern erbte, oder selbst ersann, wo sich noch auf dem Thron der Wahrheit die Lüge bläht – da ist man noch vom Ziele der Vollendung weit entfernt. Das Volk, das sich berufen fühlt, in allen bewohnbaren Gegenden der Erde die klimatischen Vorstellungsarten durch das geläuterte Resultat allgemeiner Zusammenfassung zu vervollkommen, darf keinen Wahn, der nur für irgend einen Punkt der Erde und der Zeit, als Form, gelten konnte, zur allgemeinen Form erheben, oder auch nur halsstarrig in der schiefen Richtung beharren, die eine solche von der reiferen Einsicht verworfene Triebfeder ihm geben kann. Diese blinde Anhänglichkeit an das Alte, Einseitige und Irrige wäre nicht einmal ohne Gefahr; wir sehen des Schicksals schreckliche Rache ein Volk verfolgen, welches die dargebotene Gelegenheit versäumte, das Joch eines bloß lokalen Mechanismus abzuwerfen und zu jener höheren Freiheit des Geistes fortzuschreiten, die weder

venge sa dignité méconnue. Il n'est aucun préjugé, si vénérable fût-il, qui trouve grâce devant son tribunal; aucune erreur de raisonnement qui lui soit sacrée, quand bien même elle serait le pivot de tout le monde moral. Là où la raison n'est tolérée que lorsqu'elle peut se taire, où l'on craint de choisir ce qui est reconnu comme meilleur, où l'on rejette ce que l'on n'a pas hérité de ses aïeux ou imaginé soi-même, où le mensonge s'enfle encore sur le trône de la vérité, on est encore bien éloigné du but de l'accomplissement. Le peuple qui, grâce au résultat épuré d'une synthèse générale, se sent appelé à perfectionner les représentations influencées par le climat dans toutes les zones habitables du globe, n'a pas le droit d'élever au rang de forme générale une illusion, qui ne saurait valoir en tant que forme que pour un point précis de l'espace et du temps, ni même de persévérer obstinément dans la mauvaise direction que peut lui donner un motif d'agir rejeté par un examen plus réfléchi. Cet attachement aveugle à l'ancien, au partial, à l'erroné ne serait d'ailleurs pas sans danger: nous voyons la vengeance terrible du destin persécuter un peuple qui a laissé passer l'occasion offerte de secouer le joug d'un mécanisme uniquement local pour progresser vers cette liberté supérieure de l'esprit, qui ne

Vater noch Mutter kennt.

Doch auch dem kühnen Menschenstamme, der das Abenteuer der Aufklärung ritterlich bestehen und keine Mißgeburt des Betrugs und der Unwissenheit unbesiegt lassen will, eine freundliche Warnung mit auf dem Weg. Ehe die Vernunft in uns reifte, folgten wir dem Zuge des Gefühls, und wehe uns, wenn wir nur mit dessen Verläugnung dem Irrthum entsagen, dem unsere Kindheit huldigte. In den scharfumgrenzten Formen der Abstraktion geht alles das Gute, Edle und Große das nur geahndet, nur empfunden, nie in Redensarten gefaßt, oder nach Maaß und Gewicht bestimmt werden kann, unwiederbringlich verloren. Statt der unmittelbaren Eindrücke der lebendigen Natur, die wir mit einer Spontaneität des Sinnes auffassen, welche ausserhalb der Grenzen des Begreiflichen liegt, dürfen wir uns nicht anschliessender Weise an die Ausgeburten des Verstandes halten, denen es zwar, eben weil sie unser eigenes Machwerk sind, nie an Faßlichkeit, aber ewig an Kraft, an Wirklichkeit, Substanz und Leben gebricht. Was hilft es uns, daß wir der Willkür eines objektiven Wirkens entfliehen? Wir

connaît ni père ni mère.

Mais même au peuple hardi qui, tel un chevalier, veut remporter l'aventure des Lumières et ne laisser vaincu aucun rejeton débile de la tromperie et de l'ignorance, encore un avertissement amical pour la route. Avant que la raison ne mûrisse en nous, nous suivions le cortège du sentiment, et malheur à nous, si notre seule manière de renoncer à l'erreur que vénérât notre enfance est de renier le sentiment. Dans les formes tranchées de l'abstraction se perd irrévocablement tout le bon, le noble et le grand, qui ne peut qu'être deviné, ressenti, mais jamais saisi dans des formules ou défini par sa taille et son poids. En lieu et place des impressions immédiates de la nature vivante, que nous saisissons avec une spontanéité sensorielle qui réside en dehors des limites de la compréhension intellectuelle, nous ne pouvons pas nous en tenir ultérieurement aux productions de l'entendement²⁴, que nous percevons toujours clairement, puisque précisément elles sont notre propre création, mais à qui la force, la réalité, la substance et la vie font perpétuellement défaut. A quoi bon fuir l'arbitraire d'une action

²⁴ Il est possible qu'il s'agisse ici, dans ce passage critique à l'égard de Kant, d'une allusion à la structure de la *Critique de la Raison pure*, qui traite d'abord l'analytique de la sensibilité, puis l'analytique de l'entendement pur.

stürzen uns in den Rachen eines alles zermalmenden Dogmatismus. Ach! In diesem stygischen, erstarrten Reiche der Impassibilität wälzen wir in ewig mechanischer Bewegung das Irionsrad der Dialektik, indeß die Wesen der Natur, wie leere Schatten, unserer Umarmung entschwinden!

Es ist nicht zu läugnen, daß ein herz- und sinntötender Mechanismus bereits anfängt, sich in alle Verhältnisse des Lebens zu mischen. Durch die bloße *Form* der Gesetze hofft man jetzt alle bisherigen Triebfedern der Moralität entbehrlich zu machen und bürgerliche Tugend vermittelst dürrer Worte zu erzwingen. Schon gründet man sogar neue Staatsverfassungen auf erträumte Theorien – fast mit demselben glücklichen Erfolg, womit man lateinische Gedichte durch die *Gradus ad Parnassum* zusammensetzt. Auch fällt es in die Augen, daß wir in den mechanischen Künsten vorgerückt, in den bildenden hingegen zurückgekommen sind. Jene konnten durch den weiteren Fortschritt der Vernunft nur gewinnen;

objective ? Nous nous jetons dans la gueule d'un dogmatisme qui broie tout. Hélas ! Dans ce règne effrayant et figé de l'impassibilité, nous tournons la roue d'Ixion de la dialectique dans un mouvement perpétuel et mécanique, tandis que les êtres naturels, comme des ombres vides, échappent à notre étreinte !

On ne peut nier qu'un mécanisme qui tue le cœur comme les sens commence déjà à se mêler à toutes les conditions de notre vie. On espère à présent, par la seule *forme* des lois, rendre superflus tous les ressorts de la moralité qui existaient jusqu'à présent et contraindre à la vertu civique au moyen de paroles arides. Déjà, on fonde même de nouvelles constitutions sur des théories fantasmées – avec quasiment le même succès que lorsqu'on résume des poèmes latins par le *Gradus ad Parnassum*²⁵. Il est évident aussi que nous avons progressé dans les arts mécaniques, en revanche régressé dans les beaux-arts. Les premiers ne pouvaient que gagner avec l'avancement du progrès de la raison ; les seconds tirent toute leur

²⁵ Un *Gradus ad Parnassum* désigne un type de dictionnaire de versification latine. Il indique la longueur de chaque syllabe en latin et regroupe également des extraits de poèmes et des épithètes poétiques.

diese entlehnen ihren ganzen Wert von der Individualität des Meisters, seinem Charakter und der Fülle des Lebens, die unmittelbar aus seinem Sinne in das Geschöpf seiner bildenden Kräfte übergeht. Nun ist aber die unausbleibliche Tendenz eines Zeitalters, welches durch bestimmte Formen alles einschränken und festsetzen will, Vernichtung aller Individualität. Wenn die Regeln sich vervielfältigen, entsteht eine sklavische, kleinliche Gleichförmigkeit in den Köpfen und dann herrscht Mittelmäßigkeit und Leere in ihren abgemessenen, nach dem Rezept verfertigten Werken.

Daher scheint es auch nicht zu viel gesagt, daß selbst der Sinn für Tugend allmählich erloschen müssen, wenn man das ganze System der Moralität auf einem bloßen Vernunftbegriff gleichsam schwebend erhält. Schon behauptet man, daß vernünftige Wesen dieses Gefühl zu ihrer Sittlichkeit nicht bedürfen; und wenn von jener idealischen Region die Rede ist, wo die Wirklichkeit des Objektiven geläugnet oder bezweifelt wird, mithin die Spekulation freies Feld gewinnt, so mag es auch gelten. Der unerbittliche Minos dieser Totenwelt ist selbst ein totes, kaltes Wort; Pflicht heißt das

valeur de l'individualité du maître, de son caractère et de l'abondance de la vie qui passe immédiatement de ses sens à la créature qu'engendrent ses forces formatrices. Or la tendance inévitable d'une époque qui veut tout borner et fixer par des formes prédéterminées est l'anéantissement de toute individualité. Lorsque les règles se multiplient, une monotonie servile et mesquine apparaît dans les esprits, et alors la médiocrité et la vacuité règnent dans les œuvres faites sur mesure et réalisées d'après une recette.

Par conséquent, il ne semble pas exagéré de dire que même le sens de la vertu doit peu à peu s'éteindre si tout le système de la moralité repose, pour ainsi dire en lévitation, sur un simple concept de la raison. Déjà, on prétend que les êtres raisonnables n'ont pas besoin de ce sentiment pour leur moralité ; et s'il est question de cette région idéale où la réalité de l'objectivité est niée ou mise en doute, et où par conséquent la spéculation a le champ libre, cela pourrait bien être le cas. Le Minos impitoyable de ce monde des morts est lui-même un mot froid et mort ; *obligation*, voilà le mot

Wort, vor welchem die Vernunft, wie vor dem selbstgeschaffenen Despoten, sich beugt; das Wort, das unbedingten Gehorsam verlangt, und den Menschen in eine Maschine verwandelt, die man durch Regeln in Bewegung setzt.

Aber – will man denn nicht sehen, daß wir, um diese Furchtbare Orkusgrenze zu überschreiten, den schönsten, edelsten Theil unseres Wesens ablegen und zurücklassen müssen? Von einzelnen Heroen, denen es vergönnt ist, in die tiefsten Tiefen des Schattenreichs hinabzusteigen und vielleicht gar mit einer neubelebten Eurydice oder Alkestis die schöne Erde wieder zu begrüßen, kann hier nicht die Rede sein. Abwerfen müssen wir, um bloße, vernünftige Menschenhülsen zu werden, die unbegreifliche Essenz selbst unseres Wesens, die sich in der ihr zugetheilten Spontaneität des Wirkens und Empfangens, ihres Daseins erfreut; denn nicht Empfindung, sondern der Buchstabe des Gesetzes befiehlt uns fortan, was wir bewundern oder lieben, wann wir lachen oder weinen sollen. O der klugen Ephoren, die von der Leier des Timotheus vier Saiten zerschnitten, damit ja ihre Spartaner in

devant lequel la raison s'incline, comme devant un despote qu'elle a créé elle-même ; le mot qui exige une obéissance inconditionnelle et transforme l'homme en une machine que l'on met en mouvement selon des règles.

Mais ne voit-on pas que pour franchir cette terrible frontière d'Orcus, il nous faut nous dépouiller de la part la plus belle et la plus noble de notre être et la laisser derrière nous ? Il ne saurait être question ici de héros qui individuellement seraient autorisés à descendre dans les tréfonds des profondeurs du royaume des ombres pour remonter ensuite saluer la belle terre, peut-être même avec une Eurydice ou une Alceste rendues à la vie. Pour devenir de simples enveloppes humaines raisonnables nous devons rejeter l'insaisissable essence même de notre être, celle qui se réjouit de son existence dans la spontanéité de l'action et de la réception, qui est son lot ; car dorénavant, ce n'est plus la sensation, mais la loi qui nous prescrit à la lettre ce que nous devons admirer ou aimer, quand nous devons rire ou pleurer. Oh, qu'ils étaient sages ces éphores qui coupaient quatre cordes de la lyre de Timothée de Milet pour

der Knechtschaft des Gesetzes blieben!²⁶ – O Menschheit! Schön besaitete Harfe! Auf welcher zu spielen die Götter lüstern sind, welche Harmonien kannst du noch tönen, wenn die Wächter des Gesetzes dich verstümmeln? –

Was Regel und Vorschrift an den Dichter und Bildner fodern können, ist immer unendlich weniger, als diese Künstler wirklich leisten. Auf eben die Art und aus demselben Grunde fühlt sich auch der Tugendhafte über die Formen des Sittengesetzes erhaben; denn alle sittliche sowohl als ästhetische Vollkommenheit gründet sich auf dem innern, unbestimmbaren Reichthum, womit ein jedes Individuum, unabhängig von Erfahrung, Entwicklung und äusserer Kunde von der Natur ausgestattet ward. Dieses Unbestimmbare des Wirkenden in uns, diese unbedingte Intension der Grundkräfte und Triebe ist der eigentliche Spielraum der Begeisterung, worin

conserver leurs Spartiates dans la servitude de la loi²⁷ ! Oh humanité ! Toi la harpe aux nombreuses cordes ! sur laquelle les dieux sont désireux de jouer, quelles harmonies pourras-tu encore produire lorsque les gardiens de la loi t'auront mutilée ?

Ce que la règle et la prescription peuvent exiger des poètes et des peintres est toujours infiniment inférieur à ce qu'ils produisent réellement. C'est justement de cette manière, et pour la même raison, que l'homme vertueux se sent supérieur aux formes de la loi morale ; car toute perfection morale autant qu'esthétique se fonde sur l'indéfinissable richesse intérieure dont chaque individu a été doté indépendamment de son expérience, de son développement et de la connaissance extérieure de la nature. Le caractère indéfini de ce qui agit en nous, cette tension inconditionnée des forces fondamentales et des pulsions est l'espace où peut jouer

²⁶ Plutarch instit. Lacon.

²⁷ Forster fait allusion à un épisode mentionné par Plutarque dans ses *Apophtegmes laconiens* : PLUTARQUE, *Œuvres morales*, vol. 3: Traités 15 et 16, Paris, Belles-Lettres, 1988, p. 238c. Le poète et musicien Timothée de Milet, qui vécut au cinquième siècle avant Jésus-Christ, a été le précurseur d'une nouvelle forme de musique, qui laissait davantage de place aux émotions et se détournait ainsi de la musique grecque traditionnelle. Il est également célèbre pour avoir ajouté plusieurs cordes à la lyre. Lors d'une fête organisée à Sparte, les éphores, magistrats de la ville, auraient coupé plusieurs cordes de sa lyre afin de s'opposer à cette musique nouvelle qui mettait en danger les valeurs traditionnelles de Sparte. Cf. LAMBIN Gérard, *Timothée de Milet. Le poète et le musicien*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, pp. 9-30.

Schönheit, Grazie und Reiz, Freude, Wehmut und Liebe sich subjektiv verschieden äussern, weil doch zu einer jeden Empfindung eine lebendige Gegenwirkung des Subjekts gehört, deren inneres Kraftmaß und deren spezielle Beschaffenheit sich weder bestimmen, noch beschreiben läßt.

Dürfen wir uns also mutwillig von dem Führer und Gefährten unserer Jugend, von diesem zarten, lebendigen, belebenden Gefühle trennen? Dürfen wir durch einen Widerspruch, der alles an Ungereimtheit übertrifft, dieses Gefühl selbst in dem Grade mißbrauchen lassen, daß wir den Abstraktionen anderer lieber als ihm uns anvertrauen? Wie traurig wäre das Schicksal unserer Gattung, wenn uns hier kein Ausweg bliebe! Empfindung und Vernunft sind aber im persönlichen Bewußtsein des Menschen unzertrennlich. Ist also jenes, vom Zusammenhange menschlicher Anlagen abgezogene Gesetz, sowohl des Geschmacks als der Sitten, wie wir hier voraussetzen können untadelhaft richtig und unverletzbar, ist es das ächte wahrhafte Resultat aller Beziehungen unseres Wesens, zu einem wohlgeordneten System gleichsam organisiert; dann hat es auch für jeden einzelnen Menschen genau

l'enthousiasme, un espace où la beauté, la grâce et l'attrait, la joie, la nostalgie et l'amour peuvent s'exprimer différemment dans la subjectivité, parce qu'à chaque sensation correspond une réaction vivante du sujet dont la force intérieure et les caractéristiques particulières ne se laissent ni déterminer, ni décrire.

Avons-nous donc le droit de nous séparer volontairement de ce guide et ce compagnon de notre jeunesse, de ce sentiment délicat, vivant et vivifiant ? Avons-nous le droit, par une contradiction qui surpasse tout par son absurdité, de maltraiter ce sentiment au point de préférer nous en remettre aux abstractions forgées par autrui plutôt qu'à lui ? Que le destin de notre espèce serait triste s'il n'y avait là d'échappatoire ! Mais la sensation et la raison sont inséparables dans la conscience personnelle de l'homme. Si donc cette loi tirée du rapport des facultés humaines, tant du goût que des mœurs, est, comme nous pouvons le présupposer, irréprochable, juste et inviolable, si elle est le résultat réel et vrai de toutes les relations contenues dans notre être, organisées en un système bien ordonné; alors elle a pour chaque être humain exactement l'utilité qu'elle peut avoir en tant que *machine* créée pour un but; elle facilite

den Nutzen, den es als zweckmäßig eingerichtete *Maschine* haben kann; es erleichtert ihm seine Operationen, ohne jedoch weder zum rohen Stoff, noch zum Entwurf, noch zum inneren Reichtum der Ausführung das allermindeste beitragen zu können. Die Handlungen des Edlen und die Gebilde des Genius passen allerdings in die vollkommenste moralische und ästhetische Form. Kein Wunder! Denn diese Formen wurden erst von solchen Handlungen und solchen Gebilden abstrahiert. Hingegen bewege man diese Formen so lange, so schnell und in welcher Richtung man wolle; es wird sich weder Kunst noch Tugend herausdreheln lassen.

Um so mehr muß man über den Unsinn der Erzieher erstaunen, die alles aufbieten, um in ihren Zöglingen eigenes Wirken zu hemmen. Es ist wahr, wie *Shakespear* sagt: in ihrer Tollheit ist Methode. So wie sie das weiche Hirn des Kindes durch den Schwung der Wiege betäuben, an heftige, mechanische Impulsionen gewöhnen und zu allen zarteren Schwingungen unfähig machen, so setzen sie auch den Schulknaben und den Jüngling in ihre logische Schaukel. Diese dreht sich mit ihm bis zum

ses opérations, sans pouvoir pour autant contribuer le moins du monde au matériau brut, ni au projet, ni à la richesse intérieure de l'exécution. Il est vrai que les actions du cœur noble et les productions du génie trouvent leur place dans la forme morale et esthétique la plus parfaite. Quoi d'étonnant ! Car ces formes ont d'abord été abstraites à partir de telles et telles actions, telles et telles productions. En revanche, on peut mouvoir ces formes aussi longtemps, aussi rapidement et dans la direction que l'on voudra : on n'en fera sortir ni art ni vertu.

On s'étonnera d'autant plus de la bêtise des éducateurs qui mettent tout en œuvre pour faire obstacle à l'action personnelle de leurs élèves. Ce que dit Shakespeare est vrai : il y a de la méthode dans leur folie. De la même manière que, par le balancement du berceau, ils étourdissent le cerveau délicat de l'enfant, l'habituent à des impulsions mécaniques vigoureuses et le rendent incapable de toute oscillation plus fine, ils placent aussi l'écolier et le jeune homme dans leur balançoire logique. Cette dernière l'entraîne avec

Schwindeln um; unthätig sitzt er da, von einem fremden Wirbel ergriffen, anstatt selbsttätiges Prinzip des Wirkens zu sein; wie wohl er über die herrliche Bewegung kindisch frohlockt und jauchzt, oder wenn es so weit mit ihm gekommen ist, daß diese ihm keinen Genuß mehr gewährt, aus seiner Ohnmacht sich wohl gar ein Verdienst erträumt. Leichter wird freilich dem Erzieher dieses Verfahren, als wenn er, wie es recht ist, nichts so heilig ehrte, als die Individualität eines jeden seiner Zöglinge; wenn er nie mehr in sie übertragen wollte, als ohne Zwang sich ihrem Wesen aneignen kann, nie andere Handlungen, andere Geistesschöpfungen ihnen abnöthigte, als solche, die aus ihrer reinen Energie von selbst hervorgehen.

Die Fehler der Erziehung pflanzen sich in unsere gesellschaftlichen Verhältnisse fort. Mechanismus wird leicht das höchste Gut mechanischgebildeter Menschen, Form und Dogma gelten ihnen für Wesen und Kraft; sie könnten sich anbetend niederwerfen vor *Kants* unsterblicher Kritik, nicht weil sie die scharfsinnigste Zergliederung der Vernunft enthält, sondern weil sie hoffen, auf diesem Felsen ein ehernes Gesetz zu gründen, das alle

elle jusqu'au vertige ; il reste assis, inactif, happé dans un tourbillon étranger, au lieu d'être lui-même le principe spontané de l'action ; quand bien même il jubile et pousse des cris de joie enfantins à sentir ce mouvement magnifique, ou bien, arrivé au point où ce mouvement ne lui procure plus de plaisir, il s'imagine que son impuissance a du mérite. Bien sûr, ce procédé est plus aisé pour l'éducateur que de n'avoir rien de plus sacré, comme cela est juste, que l'individualité de chacun de ses élèves ; plutôt que de vouloir ne rien leur transmettre qui ne puisse être assimilé par leur être sans contrainte, plutôt que s'il n'exigeait jamais d'eux d'autres actions, d'autres créations de l'esprit que celles qui proviennent spontanément de leur pure énergie.

Les fautes de l'éducation se reproduisent dans nos rapports sociaux. Le mécanisme devient aisément le bien suprême d'hommes formés mécaniquement, la forme et le dogme ont pour eux valeur d'être et de force ; ils pourraient se prosterner et adorer la *Critique* immortelle de Kant, non pas parce qu'elle contient l'analyse de la raison la plus pénétrante qui soit, mais parce qu'ils espèrent fonder sur ce roc une loi d'airain qui puisse dispenser tout homme de

Menschen des eigenen Empfindens und Denkens überheben soll. Entsetzlich! Die Vernunft selbst muß zürnen, wenn man sie durch diese Tantalsmahlzeit, diese geschlachtete Humanität, versuchen will. Verglichen mit den unausbleiblichen Folgen dieser allgemeingeltend gemachten systematischen Seelentyrannei wäre der asiatische Despotismus wünschenswert und selbst die Inquisition hatte noch mehr Respekt für die Menschheit. Auf dieser exzentrischen Bahn müssen wir das gewünschte Ziel der Vollendung verfehlen und nur zu einer einseitigen Bildung gelangen, die allenfalls in Absicht der Erkenntnis weiter vorgerückt, als die chinesische, aber, wie diese, entnervend, geisttötend und maschinenmäßig ist. Sie raubt uns auch den Vorzug, das beglückende Licht der wahren Aufklärung in den übrigen Erdteilen anzünden zu können; denn dazu bedarf es der sanften, unanmaßlichen Überredung eines ihren Mängeln und Stimmungen sich anschmiegenden Beispiels.

Wider die Folgen eines verhältnismäßig nützlichen und dem Scheine nach sogar unfehlbaren Systems war es hinreichend, bei den Zeitgenossen einen Protest einzulegen. Unserm Jahrhundert

ressentir et de penser par lui-même. Quelle horreur ! La raison elle-même s'indigne nécessairement lorsqu'on cherche à la tenter par ce festin de Tantale, par cette humanité menée à l'abattoir. En comparaison des conséquences inévitables de cette tyrannie des âmes, systématique et élevée au rang de l'universalité, le despotisme asiatique serait désirable, et même l'Inquisition avait un plus grand respect pour l'humanité. En suivant cette voie excentrique, nous ne pouvons que manquer le but souhaité de l'accomplissement et parvenir seulement à une formation partielle, qui est certes plus avancée que la formation chinoise du point de vue de la connaissance mais qui, comme elle, est énervante, mortifère pour l'esprit et machinale. Elle nous dépouille également du privilège de pouvoir allumer la clarté bienfaisante des vraies Lumières dans les autres parties du monde ; car pour cela, il faut la persuasion douce et sans arrogance d'un exemple susceptible d'épouser leurs lacunes et leurs humeurs.

Contre les conséquences d'un système assez utile, et même en apparence infaillible, il a suffi de protester auprès de nos contemporains. Notre siècle ne manque pas encore de remèdes

fehlt es noch nicht an Hilfsmitteln gegen diese Gefahr, sobald nur seine Aufmerksamkeit darauf geleitet wird. Ohne die Vermessenheit zu weit zu treiben, dürfte man wenigstens mit einiger Zuversicht behaupten daß hier vieles von einer sorgfältigeren ästhetischen Bildung abhängen muß. Ein Dichter hat bereits mit der hohen Ahndung des Wahren, die den Begeisterten eigen ist, den Satz hingestellt, daß seine Kunst einem philosophierenden Zeitalter *notwendiger* als jedem andern sei; und fast scheint es daß wenn *Plato* die Dichter aus seiner Republik verbannt wissen wollte, eine der jetzigen gerade entgegengesetzte Tendenz seines Publikums ihm zu diesem Urteil Anlaß gegeben habe. Seine Athenienser hatten nur gar zu viel Phantasie und zu wenig ernste Vernunft; von uns gilt meist das Gegenteil.

Also nicht nur die Poesie sondern bildende Kunst überhaupt müßte Aufmunterung erhalten und der Geschmack, der Sinn des Schönen, nicht bloß durch Regeln, sondern durch vortrefliche Muster aller Art entwickelt und veredelt werden. Die Kunst ist es ja, die uns in ihren Werken den ungeteilten Reichtum der menschlichen und allgemeinen Natur rein aufgefaßt und

contre ce danger, pour autant qu'on le signale à son attention. Sans pousser l'audace trop loin, on pourrait du moins prétendre avec une certaine assurance qu'ici beaucoup dépend d'une culture esthétique plus scrupuleuse. Avec l'intuition élevée de la vérité propre aux enthousiastes, un poète a déjà posé l'hypothèse que son art est *plus nécessaire* à une époque qui philosophe qu'à aucune autre ; et il semblerait presque que lorsque *Platon* voulait bannir les poètes de sa république, il l'ait fait en raison d'une tendance de son public qui justement était opposée à celle qui a cours aujourd'hui. Ses Athéniens n'avaient que trop d'imagination et trop peu du sérieux [propre à] la raison ; chez nous, c'est généralement l'inverse qui est vrai.

Ce n'est donc pas seulement la poésie, mais les beaux-arts en général qu'il faudrait encourager ; et le goût, le sens du beau, qu'il faudrait développer et affiner, non seulement en suivant des règles, mais par des modèles excellents de toutes sortes. C'est bien l'art qui nous restitue dans ses œuvres la richesse indivise de la nature humaine et de la nature en général, saisie dans sa pureté et unifiée

harmonisch geeinigt wieder gibt; denn ihr Geschäft ist *Darstellung schöner Individualität*. Sie verdient also ihren Platz neben der Philosophie unter den Führerinnen des Menschengeschlechts auf jeder Stufe seiner Bildung. Wen ergreift es nicht mit der Allmacht der Überzeugung, wenn ein Geweihter der Natur in reiner Begeisterung singt:

Dem Glücklichen kann es an nichts gebrechen,

Der dies Geschenk mit stiller Seele nimmt;

Aus Morgenduft gewebt und Sonnenklarheit,

Der Dichtung Schleier aus der Hand der Wahrheit!²⁸

Au bienheureux rien ne peut faire défaut,

Qui prend ce cadeau avec une âme sereine ;

Tissé du parfum du matin et de la clarté du Soleil,

Le voile de la poésie de la main de la vérité !

Die Heilige! So lange wir in diesen Zauberlauten ihre Stimme vernehmen, können wir zweifeln, ob sie noch unser sei? – Doch es

[Vérité] sainte ! Aussi longtemps que nous pourrons entendre sa voix dans ces sons magiques, pourrons-nous douter qu'elle soit

²⁸ Conçu au départ comme devant constituer l'introduction de l'épopée *Die Geheimnisse*, ce poème écrit par Goethe en 1784 et 1785 est employé par ce dernier comme une dédicace au début du premier tome de ses œuvres complètes, en 1787. Dans ce passage, le poète reçoit un présent de la déesse Vérité. Ce présent est le voile de la Vérité, la poésie. GOETHE Johann Wolfgang von, « Zueignung », in: *Werke Kommentare und Register. Hamburger Ausgabe in 14 Bänden*, vol. 1: Gedichte und Epen 1, Munich, Beck, 1981, p. 152. Voir également TRUNZ Erich, « Anmerkungen zu S. 149-152 », in: GOETHE Johann Wolfgang von, *Werke Kommentare und Register. Hamburger Ausgabe in 14 Bänden*, vol. 1: Gedichte und Epen 1, Munich, Beck, 1981, p. 562. (N. d. T.)

gibt eine viel freudigere Gewißheit; die Wahrheit eignet einem *jeden* Volke, es sei gering und roh oder mächtig und gebildet; *überall* schenkt sie den Sterblichen zum Trost und zur Erquickung den ätherischen Schleier.

Vernunft, Gefühl und Phantasie, im schönsten Tanze vereint, sind die Charitinnen des Lebens. Nur für den einzelnen Unglücklichen, den Eine dieser unbegreiflichen Grundkräfte verläßt, verwandeln sich die übrigen in ernste, stigmatische Gottheiten, furchtbar wie Erinnyen. O wie hat man es nur wagen dürfen, die Natur zu beschuldigen, daß sie neun Zehnteilen unserer Brüder diese schöne Harmonie der Anlagen versagt habe! Der Einigungspunkt aller Nationen liegt ja im Innern ihres Wesens, welches überall zum Empfinden, Vergleichen und Nachbilden fähig, die Natur, wie sie ihm jedesmal erscheint, wahr zu ergreifen und ihre gefälligsten Züge zu einem neuen Ganzen geeinigt, darzustellen vermag. Der Lappländer und Eskimo verarbeitet seinen ärmlichen Ideenvorrat in den Dichtungen, wozu ihn Liebe, froher Sinn, oder sonst eine genialische Stimmung begeistern. Seine

toujours nôtre ? – Mais il est une certitude bien plus réjouissante encore ; la vérité est présente en *chaque* peuple, qu'il soit petit et rude ou puissant et éduqué ; *partout* elle fait présent du voile éthéré aux mortels, pour les consoler et les revigorer.

La raison, le sentiment et l'imagination, unis dans la plus belle des danses, sont les Charites de la vie²⁹. Ce n'est que pour l'infortuné esseulé, abandonné par une de ces insondables forces fondamentales, que les autres forces se changent en des divinités sérieuses et effroyables, terribles comme des Erinyes. Oh, comment a-t-on même osé accuser la nature d'avoir refusé la belle harmonie des dispositions aux neuf dixièmes de nos frères ! Le point qui unit toutes les nations est dans l'intérieur de leur être, qui, capable partout de ressentir, de comparer et d'imiter, sait saisir dans sa vérité la nature, sous quelque forme qu'elle lui apparaisse, et unir ses traits, quels qu'ils soient, en un nouveau tout. Le Lapon, l'Esquimau travaille sa chétive réserve d'idées dans les poèmes pour lesquels l'enthousiasme, l'amour, la joie ou tout autre état d'esprit génial. Ses sensations sont simples, mais vraies et individuelles ; ses

²⁹ Dans la mythologie grecque, les Charites, déesses au nombre de trois, symbolisent la beauté et le charme. Elles sont proches des Grâces des Romains.

Empfindungen sind einfach, aber wahr und individuell; seine Urteile kurzichtig, aber analogisch richtig, und in allem seinem Wirken malt sich das Verhältnis seines Wesens zu den Dingen in der umgebenden Weite. Mehrere Kräfte finden wir nicht im gebildetesten Geiste dieser Erde vereinigt. Dieselben Grundanlagen, wie verschieden auch ihre relative Intension und ihr extensiver Reichtum, leuchten aus *Homers* und *Pindars*, *Oßians* und der *Skalden*, *Moses* und *Davids*, *Saadis* und *Kalidasas*, *Shakspears* und *Göthens* Individualität hervor.

Uns ziemt es, da wir mit unserer Tätigkeit und unserem Ideenreichtum die Erde gleichsam umfassen, jede Spur des Wirkenden in und ausser uns aufzusuchen, und in dieser Absicht alle jene Blumen sorgfältig zusammen zu lesen, die der Genius der Dichtkunst über die ganze bewohnbare Kugel ausgestreut hat. Aus ihnen haucht uns entgegen ihr „Würzgeruch und Duft“³¹,

jugements sont à courte vue, mais analogiquement corrects, et dans toutes ses actions se dessine le rapport de son être à son environnement. L'union de plusieurs facultés, ce n'est pas dans l'être le plus éduqué de cette Terre que nous la trouvons. Les mêmes dispositions fondamentales, aussi différentes leur tension relative et leur richesse extensive soient-elle, brillent dans l'individualité d'Homère et de Pindare, d'Ossian et des scaldes, de Moïse et de David, de Saadi et de Kalidasa, de Shakespeare et de Goethe³⁰.

Il convient que nous, qui par notre activité et la richesse de nos idées embrassons en quelque sorte la terre entière, recherchions en nous et en dehors de nous toute trace de ce qui agit, et dans cette intention cueillions avec soin toutes ces fleurs que le génie de l'art poétique a répandu sur toutes les parties habitables du globe. « L'odeur épicée et le parfum » qui émanent d'elles parviennent

³⁰ Ossian est un barde écossais du III^e siècle, auteur supposé de poèmes gaéliques publiés par James Macpherson entre 1760 et 1763, et qui connurent un très grand succès. Les scaldes étaient des poètes de cour islandais et norvégiens, au Moyen-Âge. Saadi est l'un des plus grands poètes persans, il vécut au XIII^e siècle et écrivit de nombreux poèmes. Il était particulièrement célèbre en Perse et en Inde, sa renommée était parvenue également jusqu'en Europe bien avant le XVIII^e siècle. À ce propos voir BROWNE Edward G., *A Literary History of Persia*, vol. 2: From Firdawsi to Sa'di, Cambridge, Cambridge University Press, 1956, pp. 526-533. Kalidasa est le plus célèbre poète en langue sanskrite, il est l'auteur de l'épopée traduite par Forster en allemand, le *Sakontala*.

³¹ Cette citation provient également du poème *Zueignung* de Goethe, quelques vers après la citation précédente :

gleichviel, auf welchem Boden sie gewachsen sind. Je weiter uns unserer Sitten von ursprünglicher Natureinfalt entfernen, desto wichtiger wird diese Blumenlese für die Bildung unseres ästhetischen Sinnes.

jusqu'à nous, quel que soit le sol sur lequel elles ont poussé. Plus nos mœurs nous éloigneront de l'unité naturelle et plus cette moisson de fleurs sera importante pour la culture de notre sens esthétique.

„Und wenn es dir und deinen Freunden schwüle
Am Mittag wird, so wirf ihn in die Luft!
Sogleich umsäuselt Abendwindeskühle,
Umhaucht euch Blumen-Würzgeruch und Duft.“
GOETHE, « Zueignung », *art. cit.*, 1981, p. 152. (N. d. T)

Recension : Göttingisches historisches Magazin von C. Meiners und L. T. Spittler (1791)³²

Ohne den hypothetischen Faden, woran wir alle unsere eigenen und alle fremden Erfahrungen reihen, wäre die Ordnung und der Zusammenhang im Denken unmöglich, vermitteltst deren man in jedem, und zumal in diesem unerschöpflichen Studium, welches man so oft des Menschen wichtigstes nannte, zu einiger Gewissheit zu gelangen hofft. In dem durch die Formen unserer Verstandeskkräfte zuerst veranlassten, und durch frommes Vorurtheil aller Art genährten Vertrauen, dass absolute Wahrheit dem eifrigen und treuen Forscher zuletzt nicht entgehen könne, lässt mancher sich die Mühe nicht verdrissen, den ungemessenen Kreis des menschlichen Wissens zu durchlaufen, und was er vor sich findet, an jenen Faden zu knüpfen; aber nur äusserst Wenigen wird die Genügsamkeit zu

Sans ce fil de l'hypothèse auquel nous rattachons toutes nos expériences personnelles et toutes celles que font les autres, il serait impossible d'établir dans la pensée l'ordre et la cohésion, au moyen desquels on peut espérer parvenir à quelque certitude dans tout domaine d'étude, et en particulier dans celui, inépuisable, que l'on a si souvent nommé le plus important de l'être humain. Pénétrés de cette confiance – confiance occasionnée en premier lieu par les formes de nos facultés de raisonner, puis nourrie par de pieux préjugés de toute sorte – qu'ultimement la vérité absolue ne saurait échapper au chercheur zélé et constant, plus d'un ne ménage pas sa peine pour arpenter le cercle non balisé de la connaissance humaine et relier à ce fil ce qu'ils trouvent sous leurs yeux ; mais extrêmement

³² Ce texte est paru dans la « Allgemeine Literatur-Zeitung » les 8 et 10 janvier 1791 : FORSTER, « Hannover, b. d. Gebrüder Helwing: Göttingisches historisches Magazin, von C. Meiners und L. T. Spittler. », *art. cit.*, 1791 ; FORSTER, « Hannover, b. d. Gebrüder Helwing: Göttingisches historisches Magazin, etc. (Beschluss der im vor. St. abgebrochenen Recension.) », *art. cit.*, 1791. Ce texte se trouve également dans les œuvres complètes de Forster : FORSTER, « Recension : Göttingisches historisches Magazin, von C. Meiners und L. T. Spittler [1791] », *art. cit.*, 1977. Il s'agit de la recension de différents textes parus en 1789 et 1790, dans les volumes 4 à 7 du « Göttingisches historisches Magazin ». La recension commence par une indication des titres des textes recensés, au nombre de douze. Notre traduction débute avec le corps du texte de la recension.

Theil, am Ende dieser Laufbahn sich mit der unüberwindlichen Täuschung wissentlich auszusöhnen, und zwischen einem anmassenden Dogma und einem mismüthigen *Omnia vanitas* im Gleichgewichtspunkte zu schweben. Diese sehr ernsthafte Betrachtung drang sich noch bey keiner wissenschaftlichen Lektüre so unwiderstehlich, wie bey der gegenwärtigen, dem Rec., auf. Er konnte sich nicht verhehlen, wenn er auch dem Forschungsgeiste des Vf. alle Gerechtigkeit widerfahren liess, und sich ganz in seinen Gesichtspunkt versetzte, dass gleichwohl aus den nämlichen Quellen, die auch Hr. M. zu Rathe gezogen hat, eine verschiedene Ansicht derselben Gegenstände geschöpft werden könne, welche seiner Darstellung in vielen wesentlichen Punkten widerstritte. Wer die ungeheure Summe von Kenntnissen, welche sich Hr. M. eingesamlet hat, und ihre Universalität erwägt; wer die erstaunliche Anstrengung des Geistes berechnet, die zu einer solchen Einsammlung erfordert wird, und sodann bemerkt, dass der Vf. wirklich ohne Unterlass bemüht gewesen ist, diesen Vorrath als Denker übersehen und ordnen zu wollen, der begreift auch wohl, wie er, selbst bey der ausgebreitetsten Belesenheit, die seit Hallern nur wenige Menschen weiter getrieben haben, und bey so viel Scharfsinn,

peu nombreux sont ceux qui tirent leur satisfaction d'avoir pu se réconcilier consciemment avec l'illusion insurmontable, et de se mettre à flotter au point d'équilibre entre un dogme arrogant et une *omnia vanitas* chagrine. Dans aucune de ses lectures scientifiques cette considération fort sérieuse ne s'est davantage imposée au recenseur que dans le présent ouvrage. Même en réndant toute la justice possible à l'esprit de recherche de son auteur et en embrassant entièrement son point de vue, il n'a pas pu s'empêcher de constater qu'il était possible de tirer des sources auxquelles M. M[einers] a recours lui-même une vision différente des mêmes objets, qui contredise la manière dont il se représente les choses en de nombreux points essentiels. Lorsqu'on prend en considération l'énorme somme de connaissances que M. M[einers] a accumulée, ainsi que leur universalité ; lorsqu'on prend en compte l'étonnante concentration d'esprit qu'a requis une telle accumulation, et que l'on remarque ensuite que l'auteur s'est réellement efforcé, sans relâche, d'embrasser ce fonds et de l'ordonner en véritable penseur ; malgré cette érudition d'une ampleur sans égale, qui, depuis Haller, n'a été poussée si loin que par bien peu d'hommes, malgré cette si grande perspicacité dont il a fait la preuve dans ses premiers écrits et encore

als er in seinen frühern Schriften an den Tag gelegt, und noch jetzt an vielen Stellen gezeigt hat, dennoch in eine Einseitigkeit habe verfallen können, welche bey manchem Leser Widerwillen, bey einigen sogar Unwillen erregt. Der Rec. ist nicht gesinnt, mit Hrn. M. über seinen Gesichtspunkt zu rechten; allein er glaubt nach wiederholten Wahrnehmungen an sich und andern, dass die harten Urtheile, welche man seit einiger Zeit über diesen Schriftsteller ergehen lässt, in einem dunklen, wider seine Hypothesen sich empörenden Gefühl, schon längst entstanden sind, ehe man noch Zeit gewonnen hat, über sein Verfahren eine nähere Prüfung anzustellen, und die etwanigen Fehler der Übereilung in seinen Schlüssen aufzufinden. Bekanntlich theilt Hr. M. das Menschengeschlecht in den kaukasischen und altaischen Stamm, wovon jener die Celten und Slawen, dieser alle übrigen Völker der bewohnten Erde in sich begreift. Unter allen Menschen sind die Celten aber die einzigen, denen eine glückliche Organisation, und mit derselben die höchste moralische Perfectibilität zu Theil geworden ist. Drey Viertheile des ganzen Erdrunds sind hingegen im Besitz der Mongolen und ihrer

maintenant en de nombreux passages, on comprend aisément comment il a pu basculer du côté d'une partialité qui éveille chez certains lecteurs des réticences, et chez quelques-uns même du mécontentement. Le recenseur n'a pas dans l'idée d'entrer avec Monsieur M[einers] dans une querelle relativement au point de vue qui est le sien ; seulement, d'après ce qu'il a pu percevoir à maintes reprises en lui-même ou bien chez d'autres, il pense que les jugements sévères qui se répandent depuis quelques temps sur cet écrivain sont nés d'un sentiment obscur qui s'indigne contre ses hypothèses, bien avant que l'on ait pris le temps de soumettre sa manière de procéder à une inspection plus serrée et de trouver les erreurs éventuelles liées à une trop grande précipitation dans ses conclusions. Comme chacun sait, M. M[einers] sépare le genre humain en une souche caucasienne et une souche altaïque, la première comprenant les Celtes et les Slaves, la seconde tous les autres peuples de la Terre habitée. Mais parmi tous les hommes, les Celtes sont les seuls qui aient reçu en partage une organisation propice, et avec elle la plus haute perfectibilité morale³³. En revanche,

³³ Forster s'appuie ici et dans les phrases suivantes sur l'*Esquisse de l'histoire de l'humanité*, parue en 1785 et dans laquelle Meiners présente ses théories. Selon Forster, les différents articles de Meiners dans le *Göttingisches historisches Magazin* sont l'occasion de réaffirmer les théories de l'*Esquisse* en utilisant les différents sujets qu'il traite comme un prétexte. Ce passage ne reflète pas les idées de Forster, qui se contente de rapporter les propos de Meiners. Ce dernier écrit notamment :

Nachkommenschaft, eines von Natur zur physischen und sittlichen Misgestalt organisirten Stammes. Das übrige, was nicht die Celten inne haben, bewohnen die weit beschränkteren Slawen, und sowohl diese, als gewisse Celtische Völkerschaften, sind durch Verheyrathung mit jenen hässlichen und böartigen Menschen mehr oder weniger entartet. (mongolisirt.) Wie man auch immer die Worte bestimmen mag, so bleibt wenigstens so viel unleugbar, dass allerdings ein Volk vor dem andern schön oder hässlich, gutmüthig

les trois quarts du globe dans son entier sont aux mains des Mongols et de leur descendance, une souche à laquelle la nature a donné pour organisation une malformation physique et morale³⁴. La portion restante, lorsqu'elle n'est pas possession des Celtes, est habitée par les Slaves, bien plus bornés, et tant ces derniers que certaines peuplades celtes ont plus ou moins dégénéré par leur mariage avec ces hommes laids et méchants (se sont mongolisés)³⁵. Peu importe comment l'on définit ces mots, il reste du moins incontestable qu'un

„Kaukasische Völker können durch physische und moralische Ursachen verwildern und ausarten [...]. Allein die Nationen vom edlern Stamm behalten selbst in dem Zustande der höchsten Verwilderung und Ausartung unterschiedliche Vorzüge oder Eigenthümlichkeiten vor den Mongolischen.“ (« Les peuples caucasiens peuvent, pour des raisons physiques et morales, s'ensauvager et dégénérer [...]. Cependant, les nations de la souche plus noble conservent, même dans cet état du plus grand ensauvagement et de la plus grande dégénérescence, différents avantages ou particularités qui les distinguent des nations mongoles. ») MEINERS, *Grundriss der Geschichte der Menschheit*, op. cit., 1785, p. 75. „Fast alle Celtische Nationen haben sich gleichsam von selbst [...] ausgebildet; bey den Wilden hingegen von Mongolischer Abkunft kostete es unendlich mehr Mühe, sie zu cultivieren, und es wurde ein solcher Eifer, als die Jesuiten in Paraguay [...] erfordert, um solche fast unverbesserliche Geschöpfe aus dem Zustande der Wildheit herauszureissen.“ (« Presque toutes les nations celtes se sont pour ainsi dire formées d'elles-mêmes [...] ; tandis que chez les sauvages d'origine mongole, cela a coûté infiniment plus de peine de les cultiver, et cela a exigé un effort aussi important que celui que les Jésuites ont déployé au Paraguay [...] pour arracher ces créatures presque impossibles à améliorer à l'état de sauvagerie. ») Ibid., p. 84.

³⁴ MEINERS, *Grundriss der Geschichte der Menschheit*, op. cit., 1785, p. 31. „Eben diese Völker und ihre Abkömmlinge unterscheiden sich von den Mongolischen Nationen durch Grösse und edlere Bildung des Körpers, durch eine schönere Form des Gesichts, und aller seiner Theile, durch einen stärkeren Bartwuchs, und durch herrlichere Anlagen des Geistes und Herzens.“ (« Les peuples [caucasiens] et leur descendance se distinguent des nations mongoles par leur taille et la noble constitution de leur corps, par une forme plus belle du visage et de toutes ses parties, par une pilosité faciale plus forte et par des dispositions plus admirables de l'esprit et du cœur. »)

³⁵ Ibid., p. 43. „Eins der wichtigsten Kennzeichen von Stämmen und Völkern ist Schönheit oder Häßlichkeit, entweder des ganzen Körpers oder des Gesichts. Die entgegengesetzten Urtheile verschiedener Zeitalter und Nationen machen die Schönheit des Körpers und seiner vornehmsten Theile eben so wenig willkürlich, als Weisheit und Tugend. Nur der kaukasische Völker-Stamm verdient den Namen des Schönen und der Mongolische mit Recht den Namen des Häßlichen [...].“ (« L'une des marques les plus importantes des souches et des peuples est la beauté ou la laideur, soit du corps entier, soit du visage. Les jugements contradictoires de différentes époques et différentes nations rendent la beauté du corps et de ses parties les plus distinguées aussi peu arbitraire que la sagesse ou la vertu. Seule la souche des peuples caucasiens mérite à bon droit d'être qualifiée de belle et celle des peuples mongoles, de laide. »)

oder böse, aufgeklärt oder eingeschränkt, von reinen oder verderbten Sitten genannt werden müsse. Stufen des grösseren oder geringeren Reichthums von Anlagen und Kräften werden wir in der Natur vom Wurme bis zum Menschen gewahr; folglich ist es nicht ungereimt, ähnliche Gradationen auch unter den Individuen einer jeden Gattung anzunehmen. Jene Berechnung, nach welcher es mehr einfältige, rohe, thierische und hässliche Menschen, als schöne, gebildete und kluge, sittliche giebt, ist augenscheinlich richtig, und stimmt auch mit dem Gange der Natur im Grossen und Ganzen überein, da Vortrefflichkeit nirgends die Regel ist, nach welcher sie die Wesen multiplicirt. Oft ist das Schädliche und Hässliche zugleich das Zahlreichste und Fruchtbare, und hat seine Ansprüche auf Daseyn und Erhaltung trotz dem Besten. Wer kann also läugnen, dass es im Rathschlusse der Natur, oder was hier gleichlautend ist, der Gottheit, bey weitem das Wichtigste geschienen habe, dass Menschen, als eine besondere Thierart, daseyn und sich mehren mögen? Gegen diesen wichtigen Zweck (nämlich das physische Leben) gehalten, bleiben jene göttlichen Vorzüge des moralischen Sinnes und der Vernunft, so entzückend und erhebend auch der Genuss ist, den einzelne Glückliche darinn finden, nur gleichsam ein

peuple, comparé à un autre, est nécessairement qualifié de beau ou de laid, de bienveillant ou de méchant, d'éclairé ou de borné, de mœurs pures ou corrompues. Du ver jusqu'à l'être humain, nous percevons qu'il existe dans la nature des degrés de plus ou moins grande richesse en dispositions et facultés ; par conséquent il n'est pas absurde de supposer également des gradations semblables parmi les individus de chaque espèce. Le calcul selon lequel il existe davantage d'hommes naïfs, grossiers, brutes et laids, que d'hommes beaux, cultivés intelligents, et moraux – ce calcul est apparemment exact, et il est également en accord avec la marche de la nature dans son ensemble, puisque l'excellence n'est nulle part la règle d'après laquelle la nature multiplie les êtres. Souvent, ce qui est nuisible et laid est en même temps le plus nombreux et le plus fécond, et les prétentions qu'il a à l'existence et à la conservation n'ont cure du meilleur. Qui peut par conséquent nier que dans le décret de la nature, ou bien, ce qui est ici la même chose, dans le décret de la divinité, il ait semblé que le plus important était, et de loin, que les êtres humains en tant qu'espèce animale particulière existent et puissent se multiplier ? Comparés à cette fin importante (à savoir la vie physique), ces bienfaits divins que sont le sens moral et la raison –

Minimum, eine Nebensache, und nur gelegentlich, nach Maassgabe der Umstände, sollten sie sich da und dort in verschiedenen Verhältnissen bey wenigen Individuen entwickeln. Die einzelnen Menschen nun, bey welchen sie sich auf das Vollkommenste entwickelt haben, sind, so viel uns die Geschichte davon lehrt, unstreitig Bewohner unsers Welttheils, und an dem Einfluss ihrer Bildung auf die Masse der Völker, die zunächst Eindrücke von ihnen empfangen konnten, lässt sich die Zuverlässigkeit dieser Behauptung darthun. In Europa sind die Wissenschaften und die Künste bis zu einer anderwärts nicht erreichten Stufe der Vervollkommung gelangt; wir haben einen Mechanismus der Sittlichkeit vor andern Völkern voraus, der nur aus langer Gewöhnung an durchdachte Grundsätze entspringen kann; wir endlich herrschen auch in andern Welttheilen, und umfassen mit unserer vollkommneren Erkenntniss die ganze Erde. Ob wir aber diese Vorzüge einer angebohrnen Vortrefflichkeit

aussi ravissant et exaltant soit le plaisir qu’y trouvent quelques rares individualités bienheureuses – ne sont cependant qu’un minimum, une chose secondaire, et ce n’est qu’occasionnellement, lorsque les circonstances s’y prêtent, qu’ils pourraient se développer ici ou là chez quelques rares individus dans différentes conditions de vie. Or d’après ce que nous apprend l’histoire, les hommes, les individus chez qui ces bienfaits se sont développés jusqu’à la perfection sont sans conteste des habitants de notre partie du globe³⁶, et c’est à l’influence de leur formation sur la masse des peuples qui ont pu les premiers en recevoir des impressions que l’on reconnaît la fiabilité de cette affirmation. En Europe, les sciences et les arts sont parvenus à un degré de perfectionnement jamais atteint ailleurs ; nous disposons d’un mécanisme de la moralité qui est en avance sur les autres peuples, et qui ne peut être engendré que par la longue habitude que nous avons de préceptes réfléchis ; enfin, nous régnons

³⁶ Cette phrase reprend également un des arguments de Meiners. Elle clôt le résumé par Forster des idées présentes dans le *Göttingisches historisches Magazin*. La suite de la recension exprime les idées de Forster lui-même, très critiques à l’égard des idées de Meiners. MEINERS Christoph, « Ueber die große Verschiedenheit der Biegsamkeit und Unbiegsamkeit, der Härte und Weichheit der verschiedenen Stämme, und Racen der Menschen », *Göttingisches Historisches Magazin* 1, 1787, p. 212. „[Die Nationen der keltischen Völker] allein haben aber nicht bloß alle grossen Erfinder in Wissenschaften [und] Künsten, [...] sondern sie allein haben auch mehr grosse Gesetzgeber, und Regenten, mehr grosse Staats-Männer, Heerführer, und Helden in jeder Art von Tugend hervorgebracht, als alle übrigen zahllosen Völker zusammengenommen.“ « [Les nations des peuples celtés] ne se contentent pas d’avoir tous les grands inventeurs dans le domaine des sciences [et] des arts [...], mais elles ont aussi engendré plus de grands législateurs et de princes, plus de grands hommes d’État, de chefs d’armée et de héros dans chaque sorte de vertu que tous les autres innombrables peuples considérés ensemble. »

unserer inneren und äusseren Organisation, eher, als dem Klima, der Lage unserer Länder, der Kette vorhergegangener Begebenheiten, insbesondere gewissen bestimmten Anregungen der Leidenschaften und Gemüthskräfte einzelner Menschen und einigen glücklichen Würfen des Schicksals, wie z. B. der Erfindung der Buchdruckerkunst, verdanken, darüber dürfte des Streitens nicht leicht ein Ende seyn. Es sey immerhin wahr, dass das innere Kraftmaass mit der äusseren Gestalt in einer unauflöselichen Harmonie besteht, dass die edelsten Menschen zugleich von körperlicher Bildung die schönsten seyn müssen, und dass die Europäer wirklich jetzt beide Vorzüge des Geistes und des Körpers in sich vereinigen; wer bürgt uns, dass unser Stamm, ehe sich geistige Kräfte bey ihm entwickelten, schon ihr begleitendes Zeichen, körperliche Schönheit, besessen haben könne? Hätte sich, um nur noch einen Zweifel zu erwähnen, die Vernunft unter den nordischen Völkern so leicht und auf die Art, wie es geschehen ist, entwickelt, wenn sie nicht früher schon in Chaldäa, Indien und Ägypten Fortschritte gemacht hätte, wenn die Buchstabenschrift nicht mit den Künsten und Wissenschaften aus Asien und Afrika nach Griechenland gewandert wäre, und dort unter günstigen

également dans d'autres parties du globe, et nous embrassons la terre entière par notre connaissance plus parfaite. Devons-nous ces bienfaits à une excellence innée de notre organisation interne et externe, plutôt qu'au climat, à la situation de nos pays, à la chaîne des événements passés, et en particulier à certaines excitations déterminées exercées sur les passions et les humeurs de certains êtres humains et à quelques heureux coups de dés du destin, comme par exemple l'invention de l'imprimerie, ces questions donnent matière à une dispute à laquelle on ne mettra pas fin sans peine. Même en admettant que les facultés internes soient en harmonie indissoluble avec la forme extérieure, que les êtres humains les plus nobles doivent être en même temps ceux dont la formation du corps est la plus belle, et que les Européens unissent réellement en eux à présent les deux avantages de l'esprit et du corps ; qui nous garantit que notre souche aurait déjà pu posséder, avant que les forces de l'esprit se développent en elle, ce qui en est le signe et l'accompagnement, la beauté du corps ? Pour mentionner encore un doute supplémentaire, la raison se serait-elle développée aussi aisément, et de la manière dont elle l'a fait, parmi les peuples nordiques si elle n'avait pas déjà fait auparavant des progrès en Chaldée, en Inde et en Egypte, si

Verhältnissen, des Orts, des Himmelsstrichs, der Verfassung und der Organisation, eine schönere Epoche der Aufklärung bewirkt, wenn endlich Rom nicht alle seine Nachbarn verschlungen, und die Wirkungen der Vernunft aus den entferntesten Punkten seiner Herrschaft gesammelt, durch den ganzen Umkreis derselben in Schwung gebracht hätte? Wir müssen auch nicht die glücklichen Folgen der Erscheinung einzelner Männer von höherer Fähigkeit, der Masse ihres Volks zum Verdienst anrechnen. Tausende von Edlen haben gelebt, und keine Spur ihres Daseyns und ihres Wirkens hinterlassen; da hingegen oft weit mittelmässige Köpfe, und sogar Menschen von zweydeutigem Herzen, ihrem Zeitalter ganz neue Richtungen und Impulsionen mitzutheilen vermochten. Wer ist so neu im Studium der Menschheit, dass er nicht einsieht, die Umstände und eine durch sie hervorgebrachte Nothwendigkeit, nicht die Menschen allein waren es, von denen alles abhieng? Die Chineser, Japaneser, Tibetaner, Indier, die Peruaner und Mexikaner haben doch immer verhältnissmässig einen gewissen, nicht ganz verächtlichen Grad der sittlichen Bildung erreicht. Setzen wir, dass Jahrtausende lang die Begebenheiten des Erdrunds im Grossen diese Völker so in ihrer Art begünstigten, wie wir begünstigt worden sind; ist irgend

l'écriture alphabétique n'avait pas migré avec les arts et les sciences depuis l'Asie et l'Afrique vers la Grèce, et n'y avait pas produit une période plus éclairée grâce à des conditions propices de lieu, de région, de constitution et d'organisation, si enfin Rome n'avait pas englouti tous ses voisins et rassemblé les effets de la raison depuis les points les plus éloignés des régions de sa domination, et ne s'était pas elle-même mise en mouvement grâce à tout ce qui l'entourait ? Nous ne pouvons pas non plus mettre les conséquences heureuses de l'apparition d'individualités aux capacités supérieures au crédit de la masse de leur peuple. Des milliers d'êtres humains à l'esprit noble ont vécu sans laisser aucune trace de leur existence ni de leur activité ; tandis qu'au contraire ce sont souvent des têtes bien plus médiocres, et même des êtres humains au cœur ambigu qui sont parvenus à donner des directions et des impulsions entièrement nouvelles à leur époque. A quel point faut-il être novice dans l'étude de l'humanité pour ne pas reconnaître que ce n'est pas des seuls êtres humains, mais des circonstances, et d'une nécessité induite par elles, que tout dépend ? Les Chinois, les Japonais, les Tibétains, les Indiens, les Péruviens et les Mexicains ont malgré tout atteint, compte tenu de leur condition, un degré certain de formation morale qu'on ne peut

ein Grund vorhanden, welcher uns mit Recht die Möglichkeit bezweifeln lehrte, dass Fähigkeiten, die jetzt schlummern oder gänzlich fehlen, sich dereinst nicht einfinden und entwickeln sollten? Wie weit hatte nicht ein Confucius, ein Buddha, ein Manco Capac etc., diese Völker schon gebracht? Abgerechnet, was der Nachahmungstrieb, (den Hr. M. den Mongolen als etwas verächtliches gern zugesteht,) Vorurtheil der Erziehung und mechanische Gewöhnung, was locales und klimatisches Verhältniss bey uns nothwendig und ohne Voraussetzung einer grösseren inneren Vortrefflichkeit hervorbringen, was bleibt auch uns übrig, das auf die Benennungen: sittliche Grösse und Vollkommenheit, bey dem unpartheyischen Philosophen Anspruch machen könnte? Wenn man auf der von unserm Vf. vorgezeichneten Bahn in der Sichtung des Menschengeschlechts nach seinen Fähigkeiten und dem Grad ihrer Entwicklung fortschreitet, so fällt es ja in die Augen, dass auch in unserm Welttheil, wohin wir uns nur immer wenden mögen, die grosse Masse der Nationen, so geneigt man auch anfänglich seyn konnte, sie den Bewohnern der übrigen Erde vorzuziehen, theils wegen ihrer körperlichen Gestalt, theils wegen ihres anerkannten

pas entièrement mépriser. Supposons que pendant des millénaires les événements à la surface du globe dans son entier aient avantaagé ces peuples dans leur mode de vie, de la manière dont nous-mêmes avons été avantaqués ; existe-t-il la moindre raison qui nous conduirait à bon droit à remettre en question la possibilité que des capacités qui sont en sommeil ou manquent complètement à présent auraient pu alors ne pas être engendrées et se développer ? Ne voit-on pas jusqu'ou un Confucius, un Bouddha, un Manco Capac³⁷ etc. avaient déjà mené ces peuples ? Si l'on retire ce que nous apportent nécessairement – et sans aucune présupposition d'une plus grande excellence interne – l'instinct d'imitation (que M. M[einers] abandonne volontiers aux Mongols, comme quelque chose de méprisable), le préjugé de l'éducation et du fait de s'habituer de manière mécanique à une situation, les conditions locales et climatiques, que nous reste-t-il, qui puisse permettre au philosophe impartial de prétendre à notre grandeur morale et à notre perfection ? Lorsqu'on progresse sur le chemin tracé par notre auteur afin d'appréhender le genre humain d'après ses capacités et le degré de développement de ces dernières, il devient évident que dans notre partie du monde également, dans

³⁷ Manco Capac est un personnage de légende inca, qui aurait été le premier empereur des Incas.

Stumpfsinnes und des geringen Grads von moralischem Gefühl, der sich in ihrer Ausbildung verspüren lässt, von der Achtung, die man ihrer Herkunft schuldig seyn soll, wenig oder nichts vor andern vorausbehalten könne. Ohne auf die Unflaterey Rücksicht zu nehmen, die Hr. M. den Altaivölkern so gern vorwirft, und wozu wir das Gegenstück bey dem Lipsius, wenn er Westphalen, bey dem Erasmus, wenn er England schildert, ja noch heutiges Tages in den Hütten des deutschen, schottischen, französischen, italiänischen Kötheners und gemeinen Mannes aufzuweisen haben, würde man nicht, wenn man aus den Reisebeschreibern und Historikern charakteristische Züge von europäischen Völkern sammelte, ein abschreckendes Gemälde entwerfen können von Aberglauben und Dummheit, von Geiz und Eigennutz, von Plumpheit und Halsstarrigkeit, von Wollust, Üppigkeit, Verschwendung, Gefühllosigkeit und Bosheit? Was den Punct der körperlichen Schönheit betrifft, wie viele Länder giebt es in Europa, das einzige England etwa ausgenommen, wo sie das Loos der gemeinen Volksklasse ist? Soll Geist und Witz und Kunstsinn der

quelque direction que l'on souhaite se tourner, la grande masse des nations, aussi grande soit l'inclination initiale à les préférer aux habitants du reste de la terre (en partie en raison de leur conformation physique, en partie en raison de leur apathie reconnue et du degré réduit de sentiment moral que l'on retrouve dans leur formation), ne peuvent conserver qu'une faible partie ou bien rien du tout de la considération qu'on leur porte en vertu de leur origine. Sans prendre en compte l'obscénité que M. M[einers] reproche si volontiers aux peuples de l'Altaï (nous en trouvons d'ailleurs le pendant chez Lipse lorsqu'il décrit la Westphalie ³⁸, chez Erasme lorsqu'il décrit l'Angleterre, et même encore de nos jours dans les cabanes des paysans sans terre et des hommes du commun en Allemagne, en Ecosse, en France, en Italie), ne pourrait-on pas, si l'on collectait des traits caractéristiques des peuples européens chez les auteurs de récits de voyage et les historiens, esquisser un tableau effrayant de superstition et de bêtise, d'avarice et d'égoïsme, de lourdeur et d'entêtement, de luxure et d'exubérance, de dissipation,

³⁸ Le philosophe flamand Juste Lipse traverse la Westphalie en 1586 et se trouve contraint d'y séjourner quelque temps. Il fait une description particulièrement critique de la région dans quatre lettres, qu'il publie en 1590. Il critique la qualité du gîte et du couvert et décrit les habitants comme des êtres mi-hommes, mi-animaux. La publication a fait scandale en Westphalie. LIPSE Juste, *Epistolarum centuriae duae: Quarum prior innouata, altera nova*, Leyde, Officina Plantiniana, 1590, pp. 14-18.

Maassstab der Vortreflichkeit seyn, wer nannte je die nordischen Europäer geistreich und witzig, wer wagt es, ihnen Kunstsinn anzudichten? Der Sinn für das Schöne ist bey uns das Eigenthum weniger seltener Individuen, und nur in Italien offenbarte er sich vollkommner, richtiger, feiner, und ohne Zweifel auch allgemeiner als anderwärts. Allein die Italiener, heisst es, sind nicht ächte Celten; Hr. M. schreibt schon die Ausartung der Römer unter den Kaisern dem unedlen Blute der überwundenen Nationen zu, welches in die Adern der nachfolgenden Zeugungen überging (B. V. S. 199), so wie er auch in dem kurzen Vergleich von Nord und Süd-Deutschland, die geringen Fortschritte, welche die Reformation und Aufklärung in der grössern Hälfte unsers Vaterlands gemacht haben, einer schlechteren Organisation, und einem stumpferen sittlichen Gefühl beymisst, deren Ursprung er in der Vermischung der ächten Deutschen (Celten) mit den Wenden (einem Slawenvolke) gefunden zu haben glaubt. (B. V. S. 200, 201) Das maurische und jüdische Blut in Spanien und Portugal hat also wahrscheinlich auch einen grossen Antheil an der

d'insensibilité et de méchanceté ? En ce qui concerne la question de la beauté physique, combien y a-t-il de pays en Europe, la seule Angleterre peut-être exceptée, où elle est le lot de la classe des gens du commun ? Si l'esprit et la raison et le goût artistique sont le mètre étalon de l'excellence, qui a jamais qualifié les Européens du Nord de spirituels et d'amusants, qui oserait leur attribuer du goût artistique ? Le sens du beau est chez nous la propriété de rares individus, peu nombreux, et ce n'est qu'en Italie qu'il s'est révélé plus parfait, plus vrai, plus fin et sans aucun doute également plus général qu'ailleurs. Or les Italiens, nous dit-on, ne sont pas de vrais Celtes ; M. M[einers] attribue déjà la décadence des Romains sous les empereurs au sang roturier des nations vaincues, qui est passé dans les veines des générations suivantes (t. V. p. 199)³⁹, tout comme, dans sa brève comparaison entre l'Allemagne du Nord et du Sud, il explique les progrès moindres réalisés par la Réforme et les Lumières dans la plus grande moitié de notre patrie par une organisation plus mauvaise et un sentiment moral plus émoussé, et dont il croit avoir

³⁹ MEINERS Christoph, « Historische Betrachtungen über die Entstehung des bürgerlichen Regiments », *Göttingisches Historisches Magazin* 5, 1789, p. 199. „Selbst die Griechen und Römer würden nicht in die Hände unumschränkter Despoten gerathen seyn, wenn sie nur bloß durch Laster, und nicht durch das unedle Blut vieler überwundener Völker verdorben worden wären.“ (« Même les Grecs et les Romains ne seraient pas tombés aux mains de despotes sans bornes s'ils n'avaient été corrompus que par le vice, et pas par le sang non noble de bien des peuples vaincus. »)

Ungelehrigkeit und Trägheit der Einwohner jener Länder; und es ist eine Frage, ob das Sittenverderbniss in Frankreich und die daraus erfolgte Staatsauflösung, die man im historischen Magazin verächtlich genug eine Ochlokratie betitelt, nicht hinreichenden Grund darbietet, zwischen Galliern und Deutschen einen wesentlichen Unterschied festzusetzen, der auch schon seit Cäsars Zeiten zur Gnüge bekannt ist, und sich in physischer Bildung, Geistesanlage, Sitten und Sprache bis jetzt erhalten hat. Was die römische Oberherrschaft in einem Zeitraum von mehreren Jahrhunderten sowohl in Gallien als in Britannien für fremdes Blut in die celtische Masse mischen können, wäre auch noch zu untersuchen übrig. Allein, dies alles zusammengenommen, dürfte es um den Adel des Celtenstammes überhaupt sehr misslich stehen, wenn entweder die Racen so sehr vermischt sind, dass sich niemand mehr getrauen darf, sich einer unbefleckten Abstammung zu rühmen, oder aber diejenigen Völkerschaften im Norden, denen man diesen Vorzug weniger als andern streitig macht, keine Ursach haben, darauf stolz zu seyn. Gewiss, als der Vf. zum erstenmal, um sich die Eintheilung seiner Collectaneen zu erleichtern, auf seine guten und bösen Menschenstämme verfiel, da war es ihm nicht gegenwärtig, wieviel

trouvé l'origine dans le mélange des vrais Allemands (Celts) avec les Wendes (un peuple slave). (t. V. p. 200, 201) En Espagne et au Portugal, le sang maure et juif en Espagne et au Portugal a donc probablement aussi une grande part dans l'inculture et l'indolence de ces peuples ; et la question se pose de savoir si en France la corruption des mœurs et la dissolution de l'État qui en a résulté, que le *Magazine historique*, avec un certain mépris, affuble du titre d'ochlocratie, ne constituerait pas une raison suffisante pour déterminer une différence essentielle entre les Gaulois et les Allemands, d'ailleurs bien connue depuis l'époque de César, et qui s'est conservée jusqu'à nos jours dans la formation physique, la disposition de l'esprit, les mœurs et la langue. Il resterait encore à étudier ce que la domination romaine a pu mêler de sang étranger à la masse celte au cours d'une période de plusieurs siècles, tant en Gaule qu'en [Grande-]Bretagne. Cependant, même en tenant compte de tout cela conjointement, la noblesse même de cette souche celte pourrait être bien compromise, soit que les races fussent tellement mêlées que personne ne pût plus oser se prévaloir d'une origine immaculée, soit que ces peuplades mêmes du Nord auxquelles on conteste moins qu'aux autres le bénéfice de cette origine n'eussent aucune raison d'en être fiers. Il est bien certain que

willkürliches in dieser Absonderung liegt, die so bald, ohne allen Aufwand von Kräften, erfunden war, und auf keinem andern, als dem von ihm gewählten Wege sich durchführen liess. Gar zu natürlich scheint es indessen, dass er nun gleichsam darauf ausgehen musste, recht hervorspringende Karrikaturzüge von seinen vermeyntlichen *Halbmenschen* aufzuzeichnen, um ihre Verschiedenheit von den Kaukasiern ins volle Licht zu stellen, und nicht minder natürlich, dass, sobald seine verschiedenen Begriffe von Mongolen und Celten sich bey ihm recht festgesetzt hatten, er fast in jeder Zeile, die er las, die Bestätigung seines Systems finden, und wie ein ächter Systematiker, sich an die Ausnahmen nicht kehren musste, die sich am Ende durch irgend eine Zwitterzeugung leicht erklären liessen. So verrückte sich unvermerkt des Vf. Gleichgewicht; das Einseitige, welches allen Systemen eigen ist, gieng über ins Schiefe und Unwahre, weil er das Gemisch von Immoralität und Unfähigkeit, welches ihm auf dem einmal gewählten Standorte auch in Europa, und mitten unter seinen Celten entgegenleuchten musste, entweder nicht bemerken wollte, oder durch blasse Machtsprüche hier beschönigte, was er dort verabscheut hatte. Diesen Widerspruch mit sich selbst hätte er vermieden, wäre es ihm nicht darum zu thun

lorsque l'auteur, pour faciliter le classement de ses citations, eut pour la première fois l'idée de ses souches humaines bonnes et mauvaises, il n'avait pas conscience de tout ce qu'il y a d'arbitraire dans cette dissociation, elle qui fut pour lui une découverte subite et ne lui coûta pas le moindre effort, et qui ne pouvait conduire à aucun autre chemin qu'à celui qu'il avait choisi. Par conséquent, rien de plus naturel qu'il soit maintenant obligé d'en venir à brosser pour ses prétendus *demi-hommes* des caractéristiques caricaturales et particulièrement saillantes, pour mettre en pleine lumière les différences qui les opposent aux Caucasiens ; et dès lors que les notions différentes qu'il se forgea des Mongols et des Celtes se furent solidement établies en lui, il n'était pas moins naturel qu'il trouvât dans presque chaque ligne qu'il lisait la confirmation de son système, et, en vrai homme de systèmes, qu'il ne se souciât pas des exceptions, qui finissaient toujours par s'expliquer aisément au moyen d'une génération hybride. C'est ainsi que l'équilibre de l'auteur se déplaça insensiblement : ce que tous les systèmes ont par nature de partial, s'est ici gauchi pour déboucher sur quelque chose de faux, soit parce que l'auteur n'a pas voulu remarquer le mélange d'immoralité et d'incapacité qui aurait dû le frapper en quelque lieu qu'il aurait

gewesen, den Beweis seines Systems aus dem System selbst zu entwickeln; eine künstliche Cirkelbewegung, die eigentlich in der Philosophie nicht mehr gestattet wird. Man würde aber dem allen unbeschadet, seine Hypothese verzeihlich gefunden haben, wenn sie weniger trostlos und absprechend gewesen wäre. Dass ein Philosoph gerade auf den Punct zurückkehrt, wo er die geringsten seiner Landsleute bey ihrem Vorurtheil und Nationalstolz verliess, nemlich zu der partyischen Vorliebe für sein Volk und Vaterland, das mochte immer hingehen; und da es nun einmal Unterschiede im Menschengeschlechte giebt, da die europäische Cultur, zumal die wissenschaftliche, jede andere übertrifft, so liess sichs denken, dass ein Gelehrter den relativen Werth der Menschen nach den Vorzügen bestimmen würde, die er an sich selbst und seines Gleichen schätzte. Unstreitig aber konnte Hr. M. gegen sich und seine Landsleute gerecht und billig seyn, ohne den Bewohnern der übrigen Erde durch eine ganz willkührliche Voraussetzung zu nahe zu treten. Hart ist es, weil es niemanden zu Gute kommt, Völkern, die jetzt auf einer von der unsrigen verschiedenen Stufe der Bildung stehen, allen sittlichen Wert, alle Perfectibilität, alle menschliche Vorzüge abzusprechen; hart, die Eigenthümlichkeiten, die der Vf. da und dort aufgezeichnet

choisi, même en Europe, et au beau milieu de ses Celtes, soit parce qu'il a embelli ici, par de pâles assertions, ce que là il avait détesté. Il aurait évité cette contradiction avec lui-même si son propos n'avait pas été de développer la preuve de son système à partir du système lui-même ; un mouvement de pensée artificiel, entaché de circularité, qui de fait n'est plus admis en philosophie. Nonobstant, on aurait trouvé son hypothèse pardonnable si elle avait été moins sombre et dépréciatrice. Passe encore qu'un philosophe revienne au point exact où il avait abandonné les plus insignifiants de ses compatriotes à leur préjugé et à leur vain orgueil national, c'est-à-dire la préférence partisane accordée à son propre peuple et à sa propre patrie ; et dès lors qu'il y a des différences dans le genre humain, que la civilisation européenne surpasse toutes les autres, surtout dans le domaine scientifique, on pouvait penser qu'un lettré déterminerait la valeur relative des êtres humains d'après les qualités qu'il estimait en lui-même et dans ses semblables. Il est cependant indiscutable que M. M[einers] aurait pu être juste et équitable envers lui-même et ses compatriotes sans offenser les habitants du reste de la terre par une présupposition totalement arbitraire. C'est faire preuve de dureté, parce que cela n'est de profit pour personne que de dénier toute valeur

fand, so schneidend zu greifen, dass der Natur der unverdiente Vorwurf daraus erwächst, als hätte sie bey weitem den grössten Theil des Menschengeschlechts, sich selbst und andern zur Quaal, mit lauter teuflischen Anlagen und einer unverbesserlichen Unsittlichkeit gerüstet; hart endlich, und ohne Beweise unverantwortlich, unsere Gattung in zwey Stämme zu theilen, die in Absicht auf körperliche Bildung, intellectuelle Anlagen und moralisches Gefühl beynah vollkommne Antipoden sind, und denen die Natur gleichwohl die unselige Möglichkeit verlieh, ihr Geschlecht mit einander zu vermischen und greuliche Zwitter zu zeugen. Den Philosophen geht es zwar nichts an, ob seine Lehre trostlos sey, oder nicht; ist er nur von ihrer Richtigkeit überzeugt, so befiehlt ihm sein Gewissen, sie morale, toute perfectibilité, toutes qualités humaines à des peuples qui se trouvent à présent à un degré de formation différent du nôtre⁴⁰ ; c'est faire preuve de dureté que d'employer des caractéristiques – que l'auteur a trouvé enregistrées ici et là – de manière si tranchée qu'on en vient à reprocher injustement à la nature de n'avoir conféré que des dispositions diaboliques et une immoralité incorrigible à la partie de loin la plus nombreuse du genre humain, pour son plus grand tourment comme celui des autres ; c'est enfin faire preuve de dureté, et c'est irresponsable sans preuves, de partager notre espèce en deux souches qui soient presque des antipodes parfaits sur les plans de la formation physique, des dispositions intellectuelles et du sentiment moral, et auxquelles la nature ait pourtant conféré la funeste

⁴⁰ Une recension anonyme des textes parus dans le *Göttingisches historisches Magazin* entre 1787 et 1789 avait été publiée dans la *Allgemeine Literatur-Zeitung* en mai 1789, sous forme de deux articles, l'un consacré aux textes de Meiners, l'autre à ceux de Spittler. L'article consacré à Meiners paraît dans trois numéros successifs : ANONYME, « Hannover, b. d. Gebrüdern Helwig; Göttingisches historisches Magazin von C. Meiners und L. T. Spittler », *Allgemeine Literatur-Zeitung* (136), 04.05.1789, pp. 273-280 ; ANONYME, « Hannover, b. d. Gebrüdern Helwig; Göttingisches historisches Magazin von C. Meiners und L. T. Spittler », *Allgemeine Literatur-Zeitung* (137), 05.05.1789, pp. 281-288 ; ANONYME, « Hannover, b. d. Gebrüdern Helwig; Göttingisches historisches Magazin von C. Meiners und L. T. Spittler », *Allgemeine Literatur-Zeitung* (138), 06.05.1789, pp. 289-293. L'auteur était tout aussi critique que Forster à l'égard des idées de Meiners. Forster mentionne cette autre recension quelques pages plus loin. On trouve ici une formulation peut-être reprise par Forster à l'auteur de cette recension de Meiners. L'auteur inconnu écrivait : „Indem Hr. M. so alles schlechte, das den Völkern anklebt, die er zum mongolischen Stamme rechnet, allein auf ihre Abstammung, also auch ihre moralischen Eigenschaften ganz auf physische Ursachen, schiebt, so scheint er ihnen beynahe alle Verbesserlichkeit, wenigstens bis zur Gleichstellung mit anderen Völkern, abzusprechen, kurz, sie als eine für immer zur untern Stufe der MEenschheit bestimmte Klasse von Halbmenschen anzusehen [...]“. (« En attribuant tout le mal qui marque les peuples qu'il compte dans la souche mongole uniquement à leur origine, et donc, en repoussant également leurs caractéristiques morales sur des causes physiques, M. M[einers] semble presque leur nier toute capacité à s'améliorer ne serait-ce que jusqu'à ce qu'ils atteignent l'égalité avec les autres peuples, en bref, il semble les considérer comme une classe de demi-hommes, destinés à demeurer toujours sur le degré le plus bas de l'humanité. ») Ibid., p. 291.

auszubreiten. Allein Hr. M. selbst wird nach den Grundsätzen, die er anderswo (Vorr. zu seinem Grundriss der Seelenlehre) geäußert hat, weit strenger richten müssen, da hier nicht etwa von bündigen Schlüssen die Rede ist, welche vermeyntliche Demonstrationen von unerweislichen Dingen in ihr Nichts zurückweisen, sondern von unbeglaubigten Äusserungen, die jene Wahrscheinlichkeit untergraben, auf welcher ein froher und beglückender Glaube beruht. Dies ist der Punct, bey welchem sich, ungeachtet der Billigkeitsregel, dass keine Meynung um ihrer sogenannten gefährlichen Folgerungen willen verdamulich sey, das Gefühl dennoch gegen die feindselige Hypothese sträubt. Der Rec. ist weit entfernt, dem Hn. Vf. aus der Bekanntmachung seines anthropologischen Systems, mit allen seinen Folgerungen, ein Verbrechen zu machen; der gewissen Überzeugung, dass alles, was mit reiner Absicht je gesagt worden ist, verhältnissmässig nützlich, wahr und gut seyn könne, und dass nichts von allem, was Menschen wähen oder ersinnen, die Macht des Guten überwältigen oder das Licht der Wahrheit auslöschen werde, die sich immer neu, nur immer in anderm Maasse, in jeder Menschenbrust offenbaren. Wer indessen hierinn anders denkt, und

possibilité de mêler leur genre l'un avec l'autre et d'engendrer des hybrides monstrueux. Il est vrai que cela n'intéresse pas le philosophe de savoir si sa doctrine est ou non une doctrine sombre ; il suffit qu'il soit convaincu de sa justesse pour que sa conscience lui ordonne de la propager. Cependant M. M[einers] devra juger bien plus sévèrement selon les principes qu'il a exprimés ailleurs (Avant-propos de son *Esquisse de la doctrine de l'âme*⁴¹), car il ne s'agit pas ici de conclusions probantes qui renvoient au néant de prétendues démonstrations de choses impossibles à avérer, mais d'affirmations infondées qui sapent cette probabilité sur laquelle repose une foi qui donne la joie et le bonheur. Voilà le point où, même si nous ne prenons pas en compte le principe d'équité selon lequel aucune opinion ne peut être rejetée au nom des conséquences supposément dangereuses qu'elle pourrait avoir, le sentiment renâcle devant l'hypothèse ennemie. Le recenseur est loin de faire à l'auteur un crime d'avoir rendu public son système anthropologique, avec toutes ses conséquences ; et le recenseur a l'intime conviction que tout ce qui a jamais été dit avec une intention pure peut être relativement utile, vrai, et bon, et que rien de ce que les hommes peuvent croire ou

⁴¹ MEINERS Christoph, *Grundriß der Sittenlehre*, Lemgo, Meyer, 1786. Il s'agit d'un manuel de psychologie destiné aux étudiants.

die Schädlichkeit einer Vorstellungsart für einen hinreichenden Grund halten möchte, „sie mit Gewalt zu ersticken“ (s. die oben angezogene Vorrede); der wird sich unverzüglich beruhigt finden, sobald er die Beweise prüft, die dem System des Vf. zum Grunde liegen sollen. Die Art des Verfahrens, welches sich Hr. M. bey seinen Arbeiten über die philosophische Geschichte der Menschheit erlaubt, ist bereits in unsern Blättern in ein klares Licht gestellt, und (leider ohne den mindesten guten Erfolg für die späteren Aufsätze des Vf.) gerügt worden. Vielleicht ist es nicht ganz seine Schuld, wenn er überall nur das Schlechte, Hässliche, Ekelhafte, Verabscheuungswürdige sieht. Indem wir die Veranlassung zu dieser

ressentir ne débordera le pouvoir du bien ni n'éteindra la lumière de la vérité qui se révèlent dans chaque poitrine humaine d'une manière toujours nouvelle mais aussi toujours différente. Si toutefois quelqu'un pense différemment en cette matière, et voulait considérer le caractère néfaste d'une représentation comme une raison suffisante pour « l'étouffer avec violence » (voir l'avant-propos cité ci-dessus)⁴² ; il sera instantanément rassuré lorsqu'il vérifiera les preuves censément au fondement du système de l'auteur. La manière de procéder que M. M[einers] s'autorise dans ses travaux sur l'histoire philosophique de l'humanité a déjà été exposée en pleine lumière dans nos pages⁴³, et condamnée (cela malheureusement sans

⁴² Ibid., p. xxxi. Meiners conteste vigoureusement la perspective de la critique kantienne dans l'avant-propos de son *Esquisse de la doctrine de l'âme*. Il exhorte cependant Kant à lui répondre de manière aussi courtoise qu'il l'a été lui-même, au nom du respect de l'avis des autres. Dans la visée didactique qui est celle de son ouvrage, Meiners expose comment s'opposer à trois types de théories : pour la plupart des théories, il faut s'efforcer pacifiquement de convaincre son contradicteur qu'il se trompe. Lorsque la théorie est néfaste, c'est-à-dire selon Meiners, lorsqu'elle remet en cause l'immortalité de l'âme ou la providence, ou bien qu'elle incite à douter du bien-fondé des mœurs ou de l'État, il faut se faire plus vigoureux dans la critique et ne plus prendre en compte l'amour pour son prochain. Enfin, les pires théories sont celles qui incitent au crime : „Noch strenger muß man gegen solche Lehren seyn, durch welche Verbrechen begünstigt werden. Diese muß man gar nicht dulden, und mit Gewalt zu ersticken suchen, wenn es auch ausgemacht wäre, daß derjenige, welcher sie vorträgt, sich nicht davon loßreißen kann; denn man hat ein Recht, ein giftiges Thier zu vernichten, so unschuldig es auch immer ist.“ (« On doit être encore plus dur contre les théories qui favorisent des crimes. On ne doit absolument pas les tolérer, et s'efforcer de les étouffer avec violence, même s'il était avéré que celui qui les présente ne peut pas s'en défaire ; car on dispose du droit d'anéantir un animal venimeux, aussi innocent soit-il. ») Ibid., pp. xxxi-xxxii. En citant Meiners ici, Forster adopte un ton résolument sarcastique : ce qu'écrit Meiners pourrait s'appliquer à sa propre théorie, car elle pourrait être considérée comme incitant au crime tant elle est néfaste pour l'humanité, et en particulier pour les peuples extra-européens. Cependant il ne sert à rien de vouloir « l'étouffer avec violence », tant les preuves sur lesquelles Meiners s'appuie sont infondées. Son système ne saurait donc être néfaste pour Forster, puisqu'il est dépourvu de tout fondement. La postérité des théories de Meiners n'a malheureusement pas donné raison à Forster.

⁴³ Il est probable que Forster fasse ici référence à la recension anonyme déjà évoquée en note. Celle-ci aussi est très critique à l'égard des essais de Meiners : l'auteur de la recension qualifie ainsi de « véritablement ignoble » (*wahrhaft abscheulich*) la logique qui conduit Meiners à faire reposer sur cette différence supposée entre

seltsamen Auswahl analysiren, so möchten wir fast das Schicksal der Gelehrten bedauern, die sich noch immer an so dürftigen und unverdauten Hilfsmitteln, wie die meisten Reisenachrichten ihnen darbieten, begnügen müssen. Wir sind z. B. überzeugt, so fest Hr. M. an seiner Hypothese haften mag, und so wenig man ihn von einem besonderen Hange zu schauerhaften Gemälden von Menschensitten freysprechen kann, dass, wenn er mit seinem Scharfsinn und der genauen Kenntniss desjenigen, worauf es eigentlich ankömmt, so glücklich gewesen wäre, die Völkerschaften, die er jetzt herabwürdigt, in ihren Wohnsitzen zu besuchen, seine eigenen Beobachtungen ohne allen Vergleich billiger, menschenfreundlicher, und der Natur gemässer ausgefallen wären, als alles, was er aus unzähligen Schriftstellern, so verschieden an Interesse, als an Gehalt, Fähigkeit und Wissen, zusammengestoppelt hat. Denn obgleich die Menschengattung, von einer Stelle übersehen, mehr thierisch als vernünftig, mithin eben durch das Geschenk des persönlichen Bewusstseyns und der Sprache verächtlich erscheint: so giebt es auch einen Standort, der uns mit der Natur und ihren Gesetzen aussöhnen

le moindre effet positif dans les essais ultérieurs de l'auteur). Peut-être n'est-ce pas entièrement sa faute s'il ne voit partout que le mauvais, le laid, le dégoûtant, le méprisable. Tout en analysant ce qui a donné lieu à cet étrange florilège, nous sommes presque enclins à déplorer le destin des lettrés qui doivent encore se contenter de ces auxiliaires misérables et mal digérés que sont la plupart des récits de voyage. Par exemple, aussi fort M. M[einers] tienne à son hypothèse, et même s'il est presque impossible de le blanchir d'une certaine tendance à brosser des tableaux épouvantables des mœurs humaines, nous sommes convaincus que s'il avait eu la chance de visiter dans leur foyer les peuplades qu'il rabaisse à présent, avec sa perspicacité et la connaissance exacte de ce qui importe réellement, ses propres observations se seraient avérées être incomparablement plus favorables, plus empreintes de philanthropie et plus conformes à la nature que tout ce qu'il a grapillé dans les écrits d'innombrables auteurs, [tous] si différents quant à l'intérêt et à la teneur [de leurs écrits], à leur compétence, à leur savoir. Car même si, considérée dans une certaine perspective, l'espèce humaine peut sembler plus animale

les peuples le fait de traiter certains peuples comme des animaux, uniquement pour permettre aux Européens de profiter plus facilement du sucre, du tabac et du café cultivés par les esclaves. ANONYME, « Hannover, b. d. Gebrüder Helwig; Göttingisches historisches Magazin von C. Meiners und L. T. Spittler », *art. cit.*, 1789, p. 292.

kann. Anstatt, wie Hr. M. nur Übereinstimmungen und Verschiedenheiten auszuzeichnen und alle Völker hundert- und mehrmal zu mustern, um uns erzählen zu können, wo man diese oder jene Unsittlichkeit (nach europäischen Begriffen) vorzüglich bemerkt, wäre es billiger gewesen, ein jedes Volk für sich zu betrachten, es nach allen seinen Verhältnissen zu beschreiben, und genau zu untersuchen, wie es an die Stelle hinpasst, die es auf dem Erdboden ausfüllt. Es ist immer eine missliche Sache, zwischen verschiedenartigen Dingen eine Rangordnung in Absicht auf ihren absoluten Werth zu bestimmen; wenn wir dagegen jedes in seiner Art: den Elephanten, das Pferd, den Hund u.s.f. als das, was sie sind, seyn sollen und seyn können, betrachten, so kömmt für jede Art eine Vortrefflichkeit *sui generis* an den Tag, die wir nirgends in der Natur vermessen. Soll die Menschengattung hier eine Ausnahme machen? Fast scheint es, wenn Hr. M. es rechtfertigen kann, dass er zuerst zwey Menschenstämme durch wesentliche, angebohrne Unterschiede charakterisirt, und sodann den einen mit allen Ausdrücken des Abscheues und der lieblosesten Verwerfung überhäuft, weil er *das* nicht ist, was er vermöge der Definition nicht seyn sollte und konnte. Viel von der nachtheiligen Schilderung, die

que raisonnable, et par là même méprisable, du fait même d'avoir reçu en présent la conscience personnelle et le langage, il est également un point de vue qui peut nous réconcilier avec la nature et ses lois. Au lieu de se contenter, comme le fait M. M[einers], de relever les concordances et les différences et d'examiner tous les peuples des centaines de fois et plus encore pour pouvoir nous indiquer où l'on constate particulièrement tel ou tel trait d'immoralité (d'après des concepts européens), il aurait été plus utile de considérer chaque peuple pour lui-même, de le décrire sous tous ses rapports et d'étudier exactement de quelle manière il est adapté à la place qu'il occupe à la surface du globe. Cela induit toujours en erreur de déterminer entre des choses de nature différente un classement par rangs en rapport avec leur valeur absolue ; par contre, lorsque nous considérons l'éléphant, le cheval, le chien etc., chacun selon son espèce, comme ce qu'ils sont, ce qu'ils doivent être et ce qu'ils peuvent être, alors une perfection *sui generis* se fait jour pour chaque espèce, une perfection qui n'est absente nulle part dans la nature. L'espèce humaine devrait-elle ici faire exception ? Il semble presque que M. M[einers] – puisse-t-il s'en justifier – ait d'abord caractérisé deux souches humaines par des différences essentielles et innées,

der Vf. von den Bewohnern anderer Welttheile entwirft, wäre weggefallen, wenn er zwischen extensiver Cultur und intensiven Vorzügen der Menschheit einen Unterschied hätte bemerken wollen.

Das ganze System unserer Sitten hängt an einem sehr feinen Faden, und wie die zarteren Gefühle des Schicklichen überhaupt der Sinn für moralische Bestimmungen sich ohne einen gewissen Grad der Vernunftentwicklung nicht denken lassen; so setzt dieser wieder eine besondere Lebensweise und eigene Beziehungen des Orts, des Himmelstrichs, der Lage und der benachbarten Menschen voraus. Die Verfeinerung des sittlichen Gefühls wird überall nachfolgen, wo richtige Begriffe in Umlauf kommen; diese aber konnten sich nicht immer entwickeln; die subjective Vernunft bequeme sich den Localverhältnissen, und wo diese sich ihrer Wirksamkeit widersetzen, ruhte das Organ des Denkens, das Gehirn, so lang es

pour ensuite charger l'une d'elles de toutes les expressions de dégoût, de l'opprobre le moins charitable qui soit, parce qu'elle n'est pas cela même qu'elle devrait, qu'elle pourrait être, selon sa définition. Une grande partie de la description négative des habitants d'autres régions du monde que l'auteur a esquissée n'aurait pas eu lieu d'être s'il avait voulu remarquer la différence qui existe entre la culture extensive et les perfections intensives de l'humanité.

L'intégralité du système de nos mœurs se trouve suspendue à un fil très fin, et pas plus que le sens des déterminations morales, les sentiments plus délicats de ce qui est convenable eux-mêmes ne peuvent pas être pensés sans un certain degré de développement de la raison. De la même manière, ce sens lui-même présuppose à son tour une certaine manière de vivre et des rapports singuliers au lieu, à la latitude, à la situation et aux êtres humains du voisinage. Le raffinement du sentiment moral aura lieu partout où des concepts véridiques ont cours; mais ces derniers eux-mêmes n'ont pas toujours pu se développer; la raison subjective s'est accommodée des rapports locaux, et là où ces derniers se sont opposés à ce qu'elle

weich blieb; kein Wunder also, wenn es im Alter keine neue Impulsion annehmen konnte. Dafür blieben aber die Sinne desto durchdringender und schärfer. Die Anstrengung und Übung der Denkkräfte geschieht hingegen auf Kosten des Körpers; die Sinne der gesitteten Menschen sind verhältnissmässig schwächer. Seine Fertigkeit, zwischen sinnlichen Eindrücken feiner zu unterscheiden, ist daher keine besondere Anlage, welche dem rohen Menschen fehlt, wie Hr. M. durchgängig behauptet, sondern ein in Mechanismus übergegangenes ästhetisches Gefühl, welches mit der Aufklärung und der Bestimmtheit der Begriffe im genauesten Zusammenhange steht. Wir können, wie die Erfahrung lehrt, diesen Mechanismus im Empfinden und Denken so weit treiben, wie in körperlichen Übungen, und die Gewohnheit äussert sich im Guten so mächtig wie im Bösen. Unseren Verfassungen den Vorzug streitig zu machen, der sich in der allgemeinen Gewöhnung zum Guten durch die Einführung und Heiligung der Gesetze so deutlich äussert, wäre allerdings ungereimt; aber den Kindern der Gewohnheit entweder ein Verdienst oder einen Vorwurf aus der Befolgung derjenigen Ordnung zu machen, die ihnen Beyspiel und Lehre aufdrängen, scheint uns nicht viel vernünftiger. Es giebt einzelne grosse Menschen, bey denen sich

s'exerce, l'organe de la pensée, le cerveau, est resté au repos aussi longtemps qu'il est resté malléable ; il n'y a donc rien d'étonnant qu'il n'ait pas pu accepter de nouvelle impulsion une fois l'âge venu. Et c'est la raison pour laquelle les sens en sont restés d'autant plus pénétrants et aiguisés. Au contraire, la concentration et l'exercice des facultés de penser s'effectue aux dépens du corps ; les sens des hommes civilisés sont comparativement plus faibles. Par conséquent, l'aptitude qu'il a à distinguer d'une manière plus fine entre les impressions sensibles n'est pas une disposition particulière qui manquerait à l'homme brut, comme M. M[einers] le prétend constamment, mais un sentiment esthétique qui s'est transformé en un mécanisme, qui se trouve dans le rapport le plus exact avec l'élucidation et la détermination des concepts. Nous pouvons, comme nous l'enseigne l'expérience, pousser ce mécanisme du sentir et du penser aussi loin que nous le faisons dans les exercices physiques, et l'habitude s'exprime d'une manière aussi puissante dans le bon que dans le mauvais. Il est vrai que cela n'aurait aucun sens de contester à nos complexions l'avantage qui se manifeste si clairement dans l'habitude générale que l'on prend du bien, grâce à l'introduction et à la sanctification des lois ; mais il ne nous semble pas beaucoup plus

ein richtiges Maass des relativen Werths der Dinge, ein innerer sittlicher Sinn vollkommner als bey andern entwickelt, und sie sich selbst zur Regel macht, ohne dass sie eine äussere Vorschrift bedürfen, oder auch nur kennen. Allein diese sind, wie verschieden auch ihre extensive Aufklärung sey, an keine besondere Erdscholle und an keinen privilegirten Stamm gebunden, und es gehört die ganze Unbiegsamkeit der Hypothesensucht dazu, um sie zu Gunsten eines kleinen Völkchens allen übrigen Nationen abzusprechen. So viel man indessen von dem System unsers Vf. auf Rechnung der Reisebeschreiber setzen mag, so kann doch andererseits nicht geläugnet werden, dass man bey gehöriger Aufmerksamkeit auch Züge zu vortheilhaften und angenehmen Schilderungen von sehr vielen, sogar den wildesten, Völkern, hey den glaubwürdigsten Schriftstellern aufgezeichnet findet; ja, es liesse sich, wenn man die von Hr. M. so ganz vernachlässigte Kritik zu Hülfe nähme, sehr überzeugend darthun, dass, wenn gleich die Menschen überall zwischen Trieb und Vorschrift schwanken, und sich mehr auf jene Seite neigen, so lange sie ganz ungebildet sind, sie doch auch bey den geringsten Anfängen von gesellschaftlicher Vereinigung, schon Formen von conventioneller Sittlichkeit annehmen, nach denen sie

raisonnable de féliciter ou de tancer les enfants marqués par cette habitude parce qu'ils suivent l'ordonnance que leur ont imposée l'exemple et l'étude. Il existe quelques grands hommes singuliers chez lesquels une exacte mesure de la valeur relative des choses, un sens moral interne se développe plus parfaitement que chez les autres, et dont ils se font une règle sans avoir besoin de prescription extérieure, ni même en connaître aucune. Cependant, aussi différent que soit le [degré] extensif des Lumières qu'ils possèdent, ces individus ne sont liés à aucune terre particulière ni à aucune souche privilégiée, et il faut toute la rigidité de la manie de l'hypothèse pour la dénier à toutes les autres nations, pour la réserver à un peuple minuscule. Quelle que soit la part du système de notre auteur que l'on mette au crédit des auteurs de récits de voyage, on ne peut cependant nier le fait que, avec une attention convenable, l'on trouve aussi des traits qui contribuent à des descriptions avantageuses et agréables de très nombreux peuples, même des plus sauvages, chez les auteurs les plus dignes de foi ; et même, en s'aidant de la critique – si entièrement négligée par M. M[einers] – il serait possible de démontrer de manière très convaincante que même si les hommes oscillent partout entre la tendance [qui leur est propre] et les injonctions extérieures,

sich mechanisch bequemen. Offenbar lässt sich Hr. M. also von seiner Hypothese zu einer grossen Parteylichkeit hinreissen, indem er von neun Zehnthellen des Menschengeschlechts alles Scheussliche, Ekelhafte, Erniedrigende zusammensucht, ihre Greuel in ganzen Reihen von Superlativen hererzählt, und sie nach allen ihren Individuen so schildert, wie man nur die Hefe des Menschengeschlechts beschreiben kann. Die Geschichte, sagte Voltaire, ist nichts als eine Schilderung von Schandthaten, und man hat ihm diesen harten Ausdruck verdacht; was hätte er nicht erst sagen müssen, hätte er Hr. M. gelesen! Das Gegenstück zu dieser Darstellung ist uns der Vf. noch schuldig, den Panegyricus der Celten, der ohne Zweifel mehr Kunst erheischt, wenn er nicht wie Satire lauten soll. Die Aufgabe ist um so schwerer, da hier fast jeder Leser zugleich Beurtheiler seyn kann; hingegen bey demjenigen, was andere Welttheile betrifft, nur wenige aus eigener Erfahrung sprechen dürfen.

et qu'ils penchent plutôt du côté de la première tant qu'ils sont entièrement incultes, dès les moindres débuts de l'union en société ils acceptent aussi des formes de moralité conventionnelle dont ils s'accommodent mécaniquement. Il apparaît donc clairement que M. M[einers] se laisse entraîner par son hypothèse à une grande partialité, en rassemblant tout ce qu'il peut trouver de laid, de répugnant, d'humiliant pour les neuf dixièmes du genre humain, en relatant à la suite des autres leurs abominations dans de longues listes de superlatifs et en caractérisant l'ensemble des individus qu'il englobe comme la lie du genre humain. L'histoire, dit Voltaire, n'est qu'un tableau de crimes infâmes, et on lui a fait grief de cette dure expression ; que n'aurait-il pas dit s'il avait lu M. M[einers] ! L'auteur nous doit encore ce qui serait le pendant de cette représentation, le panégyrique du Celte, qui sans aucun doute appelle davantage de talent s'il ne doit pas sonner comme une satire. Tâche d'autant plus difficile qu'ici presque tout lecteur peut en même temps s'ériger en juge ; tandis que lorsqu'il s'agit de choses qui concernent d'autres parties du monde, rares sont ceux qui peuvent parler d'expérience.

Registres d'ouvrages empruntés

1. Ouvrages empruntés par Forster à la *Stadtbibliothek* de Mayence (1789-1792)

La *Stadtbibliothek* de Mayence dispose d'un registre des ouvrages empruntés à la bibliothèque universitaire par les lecteurs pour la période 1785-1798 et intitulé *Register über die ausgeliehenen Bücher der kurfürstlichen Universitätsbibliothek vom 1. Mai 1785-1798*¹⁵⁰⁶. Les emprunts sont triés par ordre alphabétique en fonction de l'auteur du livre, ou parfois du titre lorsque l'auteur n'est pas nommé. Pour chaque lettre de l'alphabet, les emprunts sont classés de manière chronologique. Il est donc possible de connaître les ouvrages empruntés par Forster lorsqu'il était bibliothécaire à Mayence, ainsi que la date de l'emprunt. Les emprunts sont rayés lorsque l'ouvrage est rendu, ce qui signifie d'une part que la date de retour est inconnue, et d'autre part que la lecture du titre de l'ouvrage peut être rendue difficile.

Le catalogue des éditions anciennes faisant partie du fonds de la *Stadtbibliothek* de Mayence n'a pas été entièrement numérisé. Il a donc été nécessaire de se référer au catalogue manuscrit, qui est parfois imprécis ou incomplet. Il a donc été malheureusement impossible d'identifier certains des ouvrages, tandis que d'autres ouvrages, identifiables à l'aide du registre, n'ont pas été trouvés dans le catalogue. Les ouvrages impossibles à identifier, ou bien dont le titre était illisible, figurent en gris foncé dans le tableau ci-dessous ; ceux qui n'ont pas pu être trouvés dans le catalogue, mais dont l'identification ne fait aucun doute, figurent en gris clair. Tous les autres ouvrages ont été identifiés à l'aide du catalogue, même s'il y a parfois une hésitation entre deux ouvrages présents dans le catalogue. Dans ce dernier cas, les différentes possibilités sont indiquées sous le champ « Ouvrage ».

¹⁵⁰⁶ L'ouvrage est enregistré sous la cote HS (Handschriften) III 59.

Forster a généralement signé de son nom suivi de « Bibl. » ou « Biblioth. » ou « B. Forster » pour « Bibliothekar ». Dans certains cas, ces indications sont suivies de « pro... » suivi d'un nom, ce qui laisse supposer que Forster a emprunté certains ouvrages pour un autre lecteur. Seuls les rectos des pages sont numérotés, il a donc été indiqué « recto » et « verso ». Le tableau des emprunts de Forster présenté ci-dessous a été organisé de manière entièrement chronologique, l'ordre n'est donc pas celui du registre.

Forster a emprunté son premier livre à la bibliothèque de Mayence le 21 décembre 1789, et le dernier le 15 septembre 1792. Sur cette période, il a emprunté 58 fois. Cela correspond à 53 ouvrages, puisque cinq ouvrages ont été empruntés deux fois par Forster.

La liste ci-dessous vient compléter la liste établie par Ludolf Pelizaeus dans son article « Wissen in Buchform. Rekonstruktionsversuch der Politik Georg Forsters als Bibliothekar in Mainz¹⁵⁰⁷ ». Le travail de Ludolf Pelizaeus a permis d'obtenir une liste presque intégralement identifiée, où seules quatre entrées restent indéterminées. L'apport de cette liste m'a permis d'identifier plusieurs ouvrages. En revanche, Ludolf Pelizaeus a oublié sept ouvrages empruntés par Forster, et n'a pas pu en identifier six autres, que j'ai identifiés. Pour sept autres entrées, Ludolf Pelizaeus propose des ouvrages qui ne me semblent pas être corrects. Dans ce dernier cas, j'ai intégré en note la proposition de Ludolf Pelizaeus. Ces divergences m'ont semblé suffisantes pour justifier la présentation ici d'une nouvelle liste.

¹⁵⁰⁷ PELIZAEUS Ludolf, « Wissen in Buchform. Rekonstruktionsversuch der Politik Georg Forsters als Bibliothekar in Mainz », *Georg-Forster-Studien* 13, 2008, pp. 73-97.

Date		Ouvrage	Signature	Page	Indications registre
1789					
21 décembre	Batsch, August Johann Georg Carl	<i>Versuch einer historischen Naturlehre</i> , 2 Teile, Halle, Gebauer, 1789 ou: <i>Versuch einer Anleitung zur Kenntniß und Geschichte der Thiere und Mineralien</i> , Iena, 1788- 89	Forster Biblioth.	13 recto	« Batsch, Geschichte des [illisible] 8° »
1790					
29 juillet	Richelet, Pierre	<i>Dictionnaire françois...</i> , Genève, Jean Herman Widerhold, 1680 ou : <i>Dictionnaire françois</i> , Genève, Miége, 1693	Forster Bibl. pro Folgd	131 verso	« Richelet dictionnaire [sic] 4° »
8 août	La Porte, Joseph de	<i>L'Esprit de l'Encyclopédie</i> , Genève, 1770. 6 Voll	B. Forster pro Fogel	35 verso	« l'Esprit de l'encyclopedie 8° 6 voll. »
8 août	Voltaire, Jean Arouet de	<i>Lettres écrites de Londres sur les Anglais</i> , Francfort, 1735, 8°	B. Forster p. Fogel	155 verso	« Voltaire Lettres sur les Anglois 8° »
16 septembre	Richelieu, Armand Duplessis, cardinal de	<i>Lettres du Cardinal Duc de Richelieu</i> , Paris, chez la Veuve Mabre Cramoisi, 1695-1696	Bib. Forster p. Folgd	131 verso	« ----- [Richelieu] Lettres 8° »
25 novembre	Bayle, Pierre	<i>Dictionnaire historique et critique</i> , Amsterdam, Leyde, 1730.	Bibl. Forster	13 verso	Bayle Dictionaire [sic] crit : fol. 8 vol

7 décembre	Barthélémy, Jean-Jacques	<i>Voyage du jeune Anacharsis en Grèce</i> , Paris, De Bure, 1788, 5 vol.	Forster Bibl.	155 verso	« Voyage du jeune Anacharsis en Grèce 4° 5 voll. »
10 décembre	Cuhn, Ernst Wihlelm	Sammlung merkwürdiger Reisen in das Innre von Afrika, Leipzig, 1790, 3 vol.	Forster Bibl.	20 recto	[illisible]
1791					
27 janvier	La Hontan, Louis Armand de Lom d'Arce, Baron de	<i>Voyages dans l'Amérique septentrionale</i> , La Haye, Charles Delo, 1706, 8°, 2 tomes ¹⁵⁰⁸	Forster Biblioth.	61 recto	« La Hontan, Voyages dans l'Amérique 8° »
31 janvier	Barrington, Daines	<i>Miscellanies by the Honourable Daines Barrington</i> , Londres, J. Nichols, 1781, 4.	Forster Biblioth.	13 verso	« Barringtons Miscell. 4° »
3 février	Montesquieu, Charles Louis de Secondat, marquis de	<i>Oeuvres de M. de Montesquieu</i> , à Londres, chez Nourse, 1771-1772, 3 volumes ou : <i>Œuvres complètes de M. de Montesquieu</i> , Aux Deux-Ponts, chez Sanson & compagnie, 1784, 8 volumes	Forster Bibl.	93 recto	« Montesquieux [sic] Œuvres. Tomus 3 8° »
3 février	Hellfeld, Johann August	<i>Repertorium reale practicum juris privati Imperii Romano-Germanici, oder Vollständige Sammlung aller üblichen und brauchbaren Rechte im H. Römischen Reiche und den benachbarten Ländern</i> , Iena, Cuno, 1753-1762	Forster Bib.	131 verso	[illisible] Tomus 17. 4°
24 février	Eschyle Sophocle Euripide	<i>Aeschylus. Sophocles, Euripidis tragoediae selectae</i> , Paris, Genève, Stephanus, 1567, 12° ¹⁵⁰⁹	Forster Bib.	4 recto	« Aeschilus, Soph. Eurip. Tragoed. Select. 8° »

¹⁵⁰⁸ L. Pelizaeus indique : La Billardière, Jacques Julien Houton de : *Atlas pour servir à la Relation du voyage à la recherche de la Pérouse*, Paris 1817. Il indique cependant que le récit de voyage a été publié après la mort de Forster. La Hontan semble donc une hypothèse plus probable, d'autant plus que Forster cite cet ouvrage de La Hontan dans une recension parue la même année, en 1791 : FORSTER Georg, « Recension : Voyage, made in the Years 1788 and 1789 from China to the Northwest coast of America etc. By John Meares [1791] », in: *Werke: Rezensionen*, vol. 11, Berlin, Akad.-Verl., 1977, p. 264.

¹⁵⁰⁹ L. Pelizaeus indique sans certitude : Aeschylus, *Tragoediae quae supersunt ac deperditarum fragmenta*. Halle 1782-1784.

24 février	Nonnus Panopolitanus	<i>Dionysiaca, cum Petri Canaei animadversionibus, Josephi Scaligere Conjecta nes et Falckenburgi lectionibus ; graece et lat.</i> Hanovre, 1610. 8°.	Forster Bib.	99 recto	« Nonni Pano : dionysiaca 8° »
24 février	Kopp, Johann Adam	<i>Tractatus juris publici de insigni differentia inter S. R. I. comites et nobiles immediatos</i> , Strasbourg 1728	Forster Bib.	75 verso	[illisible]
17 mars		Mémoires de la Société royale de médecine. Année 1776-1788. 9 Voll. Paris 1779. 4°.	Forster Bibl	93 recto	« Mémoires de la Soc. de medicine [sic] an. 1784-1785 : 4° »
17 mai	Ledermüller, Martin Frobenius	<i>Mikroskopische Gemüths- und Augen-Ergötzung</i> , Nuremberg, 1761	Forster Biblioth.	84 verso	« Ledermüller microscopi [illisible] 4° »
30 juin	La Porte, Joseph de	<i>L'Esprit de l'Encyclopédie</i> , Genève, 1770. 6 Voll	Forster p. Fogel	35 verso	« l'Esprit de l'encyclopedia 8° 6 voll. »
30 juin	Richelet, Pierre	<i>Dictionnaire françois...</i> , Genève, Jean Herman Widerhold, 1680 ou : <i>Dictionnaire françois</i> , Genève, Miège, 1693 ¹⁵¹⁰	Forster p. Fogel	131 verso	« Richelet dictionnaire [sic] 4° »
22 juillet	Kuchenbecker, Johann Philipp	<i>Analecta Hassiaca</i>	Forster Bib.	75 verso	Kuchenbecker analect. Hass. Tomi 3
22 juillet	Pufendorff, Samuel	<i>Continuirte Einleitung zu der Historie der vornehmsten Reiche und Staaten von Europa</i> , Francfort s. Main, Knoch, 1689, 8° ou: <i>Politische Betrachtung der geistlichen Monarchie des Stuhls zu Rom. mit Anmerckungen zum Gebrauch des Thomasischen auditorii</i> , Halle, 1714, 8°	Forster Bib	116 recto	« Puffendorf [sic]. Einleitung Geschichte v. [illisible] 4 [illisible] 8° »

¹⁵¹⁰ L. Pelizaeus propose également l'édition d'Amsterdam de 1732.

22 juillet	Pufendorff, Samuel	<i>Commentariorum de rebus suecicis libri 26. Ab expeditione Gustave Adolphi Regis in Germania ad abdicationem cesque Reginae Christinae Editis amenator</i> , Francfort s. M., 1705.	Idem [Forster Bib.]	116 recto	« ----- [Pufendorff] De rebus suecicis fol »
22 juillet	Richelieu, Armand Jean du Plessis de / Mezeray, François Eudesde	<i>Histoire de la mère et du fils. C'est-à-dire, de Marie de Medicis, femme du Grand Henry et mère de Louis XIII, Roy de France et de Navarre, contenant l'état des affaires politiques et ecclésiastiques arrivées en France depuis et compris l'an 1616 jusques à la fin de 1619</i> , Amsterdam, Michel-Charles Le Cene, 1730	Forster Bib.	131 verso	« de Richelieu. Histoire Fol. »
22 juillet	Richelieu, Armand Jean du Plessis de	<i>Journal</i> , Tom I-II, Paris, Société des Libraires du Palais, 1665 ¹⁵¹¹	Idem [Forster Bib.]	131 verso	« ----- [Richelieu] Journal 8° »
22 juillet	Richelieu, Armand Jean du Plessis de	<i>Lettres du Cardinal Duc de Richelieu</i> , Paris, chez la Veuve Mabre Cramoisi, 1695-1696	Idem [Forster Bib.]	131 verso	« ----- [Richelieu] Lettres 8° »
22 juillet	Richard, René	<i>La vie du véritable père Josef : capucin nommé au cardinalat : contenant l'histoire anecdote du cardinal Richelieu</i> , La Haye, Guillaume de Voys, 1705 ¹⁵¹²	Idem [Forster Bib.]	131 verso	« ----- [Richelieu] La Vie 8° »
22 juillet		<i>Allgemeine Historie der Reisen zu Wasser und Lande, oder Sammlung aller Reisebeschreibungen welche bis itzo in verschiedenen Sprachen von allen</i>	Idem [Forster Bib.]	131 verso	« Reise, Allg Geschichte Band 14-18 4 vol. »

¹⁵¹¹ L. Pelizaeus propose l'édition de Lyon de 1666 du même ouvrage.

¹⁵¹² L. Pelizaeus propose Le Clerc, Jean, *La vie d'Armand Jean Cardinal Duc de Richelieu, principal ministre d'état, sous Louis XIII, roi de France et de Navarre*, Amsterdam 1714 ; ou Faur, Louis François, *Geheime Lebensgeschichte des Marschalls von Richelieu oder Erzählung seiner Abenteuer, Liebschaften, Intrigen und all desjenigen, was auf die verschiedenen Rollen Bezug hat, die dieser merkwürdige Mann in dem Zeitraum von mehr als 60 Jahren spielte*, Bayreuth, Zeitungsdruck, 1791.

		<i>Völkern herausgegeben worden... Durch eine Gesellschaft gelehrter Männer im Englischen zusammen getragen und aus demselben ins Deutsche übersetzt, Leipzig 1748.</i>			
25 juillet	Adlzreitter, Johannes	<i>Annales Boicae gentis. Pars. I – III</i> , Munich, 1662, 2 tomes	Forster Bib.	4 recto	« Adlzreitter, annalis Boic : Fol. »
29 juillet	Khevenhüller, Franz Christoph	<i>Annales Ferdinandi</i> , Leipzig, 1721-fol., tomes 1 à 12, tome 7	Idem [Forster Bib.]	75 verso	« Khevenhüller Ann: Ferd: Tomi 7 fol. »
29 juillet	Pennant, Thomas	<i>Arctic Zoology</i> , 2 Vol. Londres, 1784. 4 ^{o1513} .	Idem [Forster Bib]	116 recto	« Pennant's Zoolog : 2 vol. 4° »
22 août	Dixon, George	<i>Voyage round the world, but more particularly to the North-West Coast of America : performed in 1785-88</i> , Londres, 1789, 4°	Forster Bib.	28 recto	« Dixons Voyage 4° »
29 août	Schoepf, Johann David	<i>Reise durch einige der mittlern und südlichen vereinigten nordamerikanischen Staaten nach Ost-Florida und den Bahama-Inseln, unternommen in den Jahren 1783 und 1784</i> , Erlangen, 1788, 8°, 2 volumes	Forster Bib.	142 recto	« Schoepfs Reise 8° 2 voll. »
12 septembre	Tieffenthaler, Joseph	<i>Historisch-geographische Beschreibung von Hindustan. Ferner des Herrn Anquetil du Perron Historische u. chronolog. Abhandlungen von Indien</i> , Berlin, Bernoulli, 1785-1788, 4°.	Forster Bibl.	147 verso	« Tieffenthaler Beschr. v. Indien 4° 9 voll. »

¹⁵¹³ L. Pelizaeus propose une autre zoologie de Thomas Pennant : *British Zoology*, Londres, 1776. Elle est cependant en quatre volumes, ce qui laisse supposer qu'il s'agit ici plutôt de l'*Arctic Zoology*, en deux volumes.

20 septembre	La Hontan, Louis Armand de Lom d'Arce, Baron de	<i>Voyages dans l'Amérique septentrionale</i> , La Haye, Charles Delo, 1706, 8°, 2 tomes	Forster Bib.	61 recto	« La Hontan Voyage 8° »
7 décembre	Barthélémy, Jean-Jacques	<i>Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, avec Recueil de cartes géographiques</i> , Paris, De Bure, 1788, 5 vol., 4°	Forster Bibl.	155 verso	« Voyage du jeune Anacharsis en Grèce 4° 5 voll. »
9 décembre	Wilkins, Charles	<i>The Hēētōpādēs of Vēēshnōō-Sārmā, in a series of connected fables</i> , Bath, 1787	Forster Bibl.	164 recto	« Wilkins Heetopades 8° »
9 décembre ¹⁵¹⁴	[Illisible]	[Illisible]	Forster Bibl.	4 verso	« Aeiatrik Miscenallis 4° : 1 vol »
1792					
26 janvier		<i>A general collection of voyages: undertaken either for discovery, conquest, settlement, or the opening of trade, from the commencement of the Portuguese discoveries to the present time</i> , Londres, Richardson, 1788	Forster Bibl.	156 recto	« a gen. Coll. of Voyages 4° »
3 février	Schiller, Friedrich	<i>Allgemeine Sammlung historischer Memoires vom zwölften Jahrhundert bis auf die neuesten Zeiten durch mehrere Verfasser übersetzt, mit den nötigen Anmerkungen versehen, und jedesmal mit einer universalhistorischen Übersicht begleitet, erste Abteilung</i> , 1790-1795. 4 tomes ¹⁵¹⁵ .	Forster Bib	142 recto	« Schiller [illisible]. Hist: Memoires 8° »

¹⁵¹⁴ Cette entrée figure au 9 décembre 1792, mais compte tenu du fait qu'il s'agit de la première entrée de l'année 1792, suivie par des entrées d'avril, mai, juin 1792, il est peu probable qu'il s'agisse de décembre 1792. Il arrive à plusieurs reprises dans le registre qu'une année soit rayée parce qu'un dernier emprunt a lieu en décembre de l'année précédente, alors que la nouvelle année a déjà été inscrite ; on peut supposer que c'est le cas ici, la date la plus plausible est donc le 9 décembre 1791.

¹⁵¹⁵ seuls les 3 premiers tomes étaient déjà parus en 1792.

		ou: <i>ibid.</i> , zweite Abteilung, 1791-1806. 29 tomes ¹⁵¹⁶ .			
3 février	Salmasius, Claudius (Claude Saumaise)	<i>Pliniana Exercitationes In Caii Julii Solini Polyhistora</i> , [de nombreuses éditions au cours du XVIIe siècle]	Idem [Forster Bib]	142 recto	« Salmas. Exercit : Plin. »
7 février	Hume, David	<i>Geschichte von England</i> , Breslau und Leipzig, bey Johann Ernst Meyer, 1767-1771, quatre tomes	Forster Bibl.	61 recto	« Hume, Geschichte von England »
22 février		Allgemeine deutsche Bibliothek, 97-102 6 voll	Forster Bibl.	14 recto	« Allg. deutsche Bibl. 97-102 6 voll »
24 mars	Roth, Albrecht Wilhelm	<i>Tentamen florae germanicae</i> , Leipzig, 1788. 8°, 2 volumes	Forster Bibl.	132 recto	Roth Flora Germanica 2 voll 8°
31 mars	Löhneysen, Engelhardt Georg	<i>Della Cavaleria. Das ist: Gründlicher und außführlicher Bericht von allem was zu der löblichen Reuterey gehörig und einem Cavallier zu wissen von nöthen...</i> , Remlingen, Privatpresse, 1624.	Forster Bib	85 recto	Löhneisen, Reuterey
16 avril	Pennant, Thomas	<i>History of Quadrupeds</i> . Tom I-II. Londres, 1781.	Forster Bibl.	116 verso	Pennants History of quadrupeds 4° 2 vol.
21 mai		Mémoires de l'Académie De Berlin 4°	Forster Bib.	93 verso	« Mémoires de l'academ. De Berlin 4° »
31 mai	Solleysel, Jacques de	<i>Der Wahrhafftig-Vollkommene Stall-Meister : Welcher lehret Die Schönheit, Güte und Mängel der</i>	Forster Bib	142 recto	Solleysel, Stall. fol. 4°

¹⁵¹⁶ seuls les 4 premiers tomes étaient déjà parus en 1792.

		<i>Pferde zuerkennen: Die Manier selbige auff schwären Reysen zu erhalten</i> , Genève, 1677.			
11 juin	Fleurieu, Charles Pierre Claret	Découvertes des François en 1768 et 1769 dans le Sud-Est de la Nouvelle Guinée. Paris, 1790, 4°	Forster Bib.	44 recto	« Fleurieu Découvertes des François S. 4° »
	Laborde, Jean Benjamin de	<i>Histoire abrégée de la mer du Sud</i> , Paris, Didot, 1791	Idem [Forster Bib]	85 recto	De Laborde, Histoire abrégée de la mer du Sud 3 vol. 8°
20 juin	Escherny, François Louis, comte d'	<i>Correspondance d'un habitant de Paris, avec ses amis de Suisse et d'Angleterre sur les événemens de 1789-1791</i> . Paris 1791, 8°	Forster Bib.	35 verso	« d'Escherny Correspondance sur la Révol. Française 8° »
20 juin	Girtanner, Christoph	<i>Dissertatio inavgvralis chemica De terra calcarea crvda et calcinata</i> , Göttingen, Dieterich, 1782 ou : <i>Abhandlung über die venerische Krankheit</i> , Göttingen, Dieterich, 1788 ou: <i>Historische Nachrichten und politische Betrachtungen über die französische Revolution</i> , Berlin, Unger, 1791	Forster Bib.	52 verso	« Girtanner : 1tes B. »
26 juillet		Mémoires de l'Académie de Berlin 4°	Forster Bibl.	4 verso	« Mémoires de l'acad. de Berlin 4° »
26 juillet		[introuvable]	Forster Bib.	116 verso	« Planches Illus. des oiseaux 4 voll. »
2 août	Platon	<i>Plato. Opera ; latine ; Interprete Marsilio Ficino</i> , Basileae, 1539, fol. ou: <i>Plato Opera, studio Marsili Ficini</i> , Venetius 1556. Fol.	Idem [Forster Bib.]	116 verso	« Platonis Opera. Fol »

21 août		[introuvable]	Idem [Forster Bibl.]	4 verso	« Neu Dualick Miscellanis (Miscellany ?) 4° vol 1 »
21 août	Gladwin, Francis	The History of Hindustan, during the Reigns of Jehángir, Sháhjehán, and Aurungzebe, vol 1, Calcutta, 1788, 4° ¹⁵¹⁷ .	Idem [Forster Bib.]	52 verso	« Gladwin, Hist. of Hindustan, Vol. 1 4° »
27 août	Hume, David	<i>Geschichte von England</i> , Breslau et Leipzig, bey Johann Ernst Meyer, 1767-1771, quatre tomes	Forster Bib.	61 recto	« Humes Geschichte von England in [illisible:] M Mail 4° »
15 septembre		[illisible]	Forster Bib.	53 recto	[illisible]
15 septembre	Nicolai, Friedrich	<i>Beschreibung einer Reise durch Deutschland und die Schweiz, im Jahre 1781</i> , Berlin, Stettin, 1783 ¹⁵¹⁸	Forster Bib	99 verso	« Nicolais Reisen 3tes und 4tes [illisible] »

¹⁵¹⁷ L. Pelizaeus propose Thieffenthaler, Josef, *Historisch-geographische Bescheibung von Hindustan*, Berlin, 1787. „Gladwin“ est cependant bien lisible dans le registre.

¹⁵¹⁸ L. Pelizaeus lit « Nicotius » et non « Nicolai » et propose Nicot, Jean, *Thresor de la Langue Francoyse, Tant Ancienne que Moderne*, Paris, Douceur, 1606.

2. Ouvrages de Forster empruntés par les lecteurs de la *Universitätsbibliothek de Göttingen* (1779-1785)

L'emprunt d'ouvrages de la bibliothèque est restreint aux professeurs de l'université de Göttingen. Forster, professeur à Cassel à partir de 1779, cherche à obtenir l'accès aux ouvrages de la bibliothèque. Il prie le directeur de la bibliothèque, le professeur de philologie Christian Gottlob Heyne, d'emprunter pour lui des ouvrages et de les lui faire parvenir. Généralement, Forster recense ces ouvrages dans le *Göttinger Gelehrten Anzeigen* dont Heyne est l'éditeur. De nombreuses lettres de Forster à Heyne attestent de ces demandes et de ces envois de livres. Cela signifie cependant que les registres des livres empruntés à la bibliothèque de Göttingen ne font pas apparaître le nom de Forster, puisque c'est Heyne qui les emprunte pour lui sans mentionner son nom. Si les lettres échangées par Forster et Heyne permettent de reconstituer en partie les ouvrages empruntés, les registres en eux-mêmes ne donnent donc pas d'informations sur ce point.

En revanche, ces registres s'avèrent précieux pour déterminer quels professeurs de l'université de Göttingen ont emprunté quels ouvrages de Forster et à quel moment. Le tableau ci-dessous présente ces emprunts, tirés des registres de la bibliothèque. Le très grand nombre d'emprunts de la bibliothèque de Göttingen remplit deux registres par an au moment où Forster vit à Cassel, de *Michaelis* (la Saint Michel, le 29 septembre) à *Ostern* (Pâques) et d'*Ostern* à *Michaelis*. L'indication du registre permet donc de déterminer la période au cours de laquelle un ouvrage a été emprunté. Les emprunts d'ouvrages de Forster où le nom de celui qui emprunte est illisible n'ont pas été repris ici.

Nom et fonction de l'utilisateur	Période de l'emprunt	Référence complète de l'ouvrage	Nom de l'ouvrage tel qu'indiqué dans le registre
Johann Christoph Gatterer Professeur d'Histoire	St Michel 1778 – Pâques 1779	Georg Forster, <i>A Voyage Round The World, In His Britannic Majesty's Sloop, Resolution, commanded by Capt. James Cook, during the Years 1772, 3, 4, and 5</i> , Londres, B. White, 1777, t. 1.	Voyage round the World, 1777, t. 1
Johann Andreas Murray Professeur de médecine et de botanique, directeur du jardin botanique	Pâques 1779 – St Michel 1779	Johann Reinhold et Georg Forster, <i>Characteres generum plantarum</i> , Londres, B. White, 1776 ¹⁵¹⁹ .	Forster genera nov. plant
<i>idem</i>	Pâques 1781 – St Michel 1781	Georg Forster, <i>A Voyage Round The World</i> , Londres, 1777, t. 1 et 2.	Forsters Voyage t. 1 2

¹⁵¹⁹ Il est très probable que les indications « Forster genera nov. plant » ou « nov. gen. plant. » présentes dans le registre fassent référence à cet ouvrage publié par Johann Reinhold et Georg Forster à leur retour du voyage et qui présente les nouvelles variétés de plantes découvertes au cours du voyage, même si le nom diffère. De fait, l'introduction à la traduction en français des voyages du capitaine Cook, qui date de 1778, mentionne un ouvrage de Forster portant le nom de *Nova genera plantarum*, qui ne peut qu'être en réalité le *Characteres generum plantarum*. Le traducteur écrit : « On a déjà publié en Angleterre cinq Ouvrages relatifs à cette seconde Expédition de M. Cook [...] : 1° Forster, *Nova genera plantarum*, un Vol. M. Forster y expose ses découvertes botaniques dans une langue connue de tous les Naturalistes. » SUARD Jean-Baptiste-Antoine, « Avertissement du traducteur », in: *Voyage dans l'hémisphère austral, et autour du monde*, vol. 1, Paris, Hôtel de Thou, 1778, p. XI.

<i>idem</i>		Johann Reinhold Forster, <i>Observations Made During A Voyage Round The World, On Physical Geography, Natural History, And Ethic Philosophy</i> , Londres, G. Robinson, 1778.	Forsters Observations
<i>idem</i>		Johann Reinhold et Georg Forster, <i>Characteres generum plantarum</i> , Londres, B. White, 1776.	Forsteris nov gen plant
<i>idem</i>	St Michel 1781 – Pâques 1782	Johann Reinhold et Georg Forster, <i>Characteres generum plantarum</i> , Londres, B. White, 1776.	Forster's nov. gen. plant.
<i>idem</i>		Johann Reinhold Forster, <i>Observations Made During A Voyage Round The World</i> , Londres, 1778.	Forster's Obs.
<i>idem</i>	Pâques 1782 – St Michel 1782	Johann Reinhold et Georg Forster, <i>Characteres generum plantarum</i> , Londres, B. White, 1776.	Forster nova gen. plant
<i>idem</i>		Johann Reinhold Forster, <i>Observations Made During A Voyage Round The World</i> , Londres, 1778.	Obs. in his Voyages
<i>idem</i>	St Michel 1782 – Pâques 1783	Johann Reinhold et Georg Forster, <i>Characteres generum plantarum</i> , Londres, B. White, 1776.	Forster's nova genera plantar.

<i>idem</i>	Pâques 1783 – Pâques 1784	Johann Reinhold et Georg Forster, <i>Characteres generum plantarum</i> , Londres, B. White, 1776.	Forsters nova genera plant.
<i>idem</i>	Pâques 1784 – Pâques 1785	Johann Reinhold et Georg Forster, <i>Characteres generum plantarum</i> , Londres, B. White, 1776.	Forsters nova genera plant.
<i>idem</i>		Johann Reinhold et Georg Forster, <i>Characteres generum plantarum</i> , Londres, B. White, 1776.	Forsters nova genera plant.
Johann Georg Heinrich Feder Professeur de philosophie	Pâques 1779 – St Michel 1779	Georg Forster, <i>A Voyage Round The World</i> , Londres, 1777, t. 1.	Forster's Voyage t. 1
<i>idem</i>	St Michel 1779 – Pâques 1780	Georg Forster, <i>A Voyage Round The World</i> , Londres, 1777, t. 1.	Forster Voyage t. 1, Feder p. Fleischmann
<i>idem</i>		Johann Reinhold Forster, <i>Observations Made During A Voyage Round The World</i> , Londres, 1778.	Forster's Observations
Philipp Pepin Professeur de philosophie	St Michel 1779 – Pâques 1780	Georg Forster, <i>A Voyage Round The World</i> , Londres, 1777, t. 1.	Forster's Voyage
<i>idem</i>	St Michel 1780 – Pâques 1781	Georg Forster, <i>A Voyage Round The World</i> , Londres, 1777, t. 2.	Forster's Voyage t. 2

J. Bermann Professeur d'économie	St Michel 1780 – Pâques 1781	Johann Reinhold Forster, <i>Observations Made During A Voyage Round The World</i> , Londres, 1778.	Forster's Observations Bermann p. Müller
Christian Gottlob Heyne Professeur de philologie, directeur de la bibliothèque	St Michel 1780 – Pâques 1781	Georg Forster, <i>A Voyage Round The World</i> , Londres, 1777, t. 1.	Forster's Voyage round the World t. 1
Georg Christoph Lichtenberg Professeur de physique	Pâques 1781 – St Michel 1781	Georg Forster, <i>A Voyage Round The World</i> , Londres, 1777, t. 1.	Forster's Voyage I Lichtenb. p. Draysen
Johann Friedrich Blumenbach Professeur de médecine	St Michel 1781 – Pâques 1782	Georg Forster, <i>A Voyage Round The World</i> , Londres, 1777, t. 2.	Forster's Voyage II
<i>idem</i>	Pâques 1782 – St Michel 1782	Georg Forster, <i>Reply to Mr. Wales's Remarks</i> , Londres, B. White, 1778.	Forster's Reply to Wales
<i>idem</i>	St Michel 1782 – Pâques 1783	Georg Forster, <i>A Voyage Round The World</i> , Londres, 1777, t. 1 et 2.	Forster's Voyage round the World I. II.
Michael Hißmann Professeur de philosophie	St Michel 1782 – Pâques 1783	Johann Reinhold Forster, <i>Observations Made During A Voyage Round The World</i> , Londres, 1778.	Forster's Observations made...

